Consultation
sur place

000771468

OG
E 232

RELIGION

SAINT-SIMONIENNE.

PRÉDICATIONS.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

RECUEIL

DE

PRÉDICATIONS.

TOME PREMIER.

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE
F. 232 (1 et 2)

PARIS.

AUX BUREAUX DU GLOBE,

RUE MONSIGNY, N° 6.

1832.

AU PÈRE ENFANTIN.

Père,

Depuis le jour où la prédication commença dans un salon que notre voix changea en temple, jusqu'au jour où elle se termina dans la salle Taitbout, que notre voix consacra par le calme religieux de l'assemblée, sous les yeux même de la justice qui venait nous interdire l'exercice de notre culte;

Et même depuis ce dernier jour, si récent encore;

Par vous, nous avons accompli de continuels progrès.

Deux hommes forts et puissans, que nous avons souvent glorifiés, impuissans à vous suivre, se sont arrêtés, et leur immobilité déjà nous sert à mesurer la rapidité de notre marche.

Ces prédications que vous m'avez ordonné de recueillir sont donc pour nous du passé; alors

nous étions surtout *docteurs* et non pas encore APÔTRES.

Chez nous, la religion était à l'état de théorie, la politique, haineuse et guerrière, la morale, une pure critique. Aujourd'hui la religion fait tressaillir nos cœurs et couler nos larmes; notre politique embrasse avec amour tous les peuples et tous les partis; et votre parole fait sortir du chaos ce monde moral que nous ignorions.

Cependant vous avez voulu que ces prédications demeurassent comme un témoignage de la première forme publique que revêtit en nous l'inspiration religieuse, et de notre première influence sur les hommes.

PÈRE, vous ferez naître avec le sentiment profond de la RÉVÉLATION nouvelle, vivante en vous, des hommes et un langage nouveaux. Vos fils, debout à vos côtés, ou éloignés aujourd'hui, se régénèreront par vous : et celui d'entre eux que vous avez glorifié d'avoir prêché le premier et le dernier dans la carrière que nous avons parcourue espère de votre amour pour lui et de son amour pour vous une nouvelle vie.

E. BARRAULT.

Paris, le 26 mars 1832.

AVIS.

—

La prédication, commencée le 11 avril 1830, à la maison de la rue Monsigny, s'est continuée jusqu'à la fermeture de la salle Taitbout, le 22 janvier 1832.

Nous n'avons pas toujours suivi l'ordre des dates dans ce premier volume de prédications; le caractère dogmatique dont elles sont empreintes nous a engagé à les présenter dans une série didactique et à les grouper selon l'analogie du sujet qu'elles traitent. Cependant il y a nécessairement un rapport entre l'ordre que nous avons adopté et celui dans lequel elles se sont produites devant le public que nous avions à enseigner.

La table des prédications placée à la fin du volume indique les noms des prédicateurs.

PRÉDICATIONS.

I.

LA BONNE NOUVELLE. A. Trueson

Un grand spectacle a, pendant trois cents ans, rempli le monde. La philosophie luttait contre la religion corps à corps, et combattait avec acharnement tous les préjugés. Un spectacle plus grand se prépare.

La philosophie, extirpant des erreurs funestes, ruinant des superstitions honteuses, travaillait au salut de l'humanité. Victorieuse, elle a recueilli les applaudissemens de la

multitude; elle a vu tous ses adversaires, à ses pieds, renversés. Nul ne pouvait plus lui disputer l'empire. Elle avait fait la conquête du monde, et restait seule pour en faire les honneurs.

D'où vient qu'aujourd'hui l'humanité n'a plus FOI à la philosophie, et qu'elle n'en attend plus le secret de ses destinées? D'où vient que, tombée de chute en chute jusqu'à l'éclectisme, cette *ressource désespérée* (1) qui ne l'a pas sauvée, la philosophie demeure sans influence et sans voix?

C'est qu'une pensée a surgi tout à coup, éclatante de lumière : « La philosophie n'a jamais rien fondé; en tout temps elle n'a su que détruire. »

Et alors l'humanité s'est remis en mémoire la philosophie des Grecs démolissant pièce à pièce tout l'Olympe homérique; puis, quand le temps fut accompli, les disputes d'Athènes, et l'éclectisme d'Alexandrie se taisant devant la *bonne nouvelle* de Jérusalem.

Sous les coups de la philosophie moderne, le mythe chrétien a été brisé. Le passé est vaincu sans retour. Qu'importe à l'humanité qu'on *choisisse* dans ses machines de guerre, et qu'on fouille dans son vieil arsenal, pour dire : ceci est une bonne épée, ceci une massue puissante. Elle n'a plus besoin de ses armes.

La philosophie déchue, quel dénouement possible au drame mystérieux? Serait-ce qu'à nos jours il était aussi réservé quelque *bonne nouvelle?* Les temps sont pressans et propices. — Le voile du temple est déchiré; le sanctuaire

---

(1) Expression de M. Cousin; préface du *Manuel de Tennemann*, page xij (septembre 1829).

est vide ; les oracles sont muets ! — Et le trône est brisé ; les rois sont partis ; les héros morts ! — La terre en silence attend un sauveur.....

— Quelle parole sera dans la bouche des envoyés pour se faire connaître ? Car le langage aussi a perdu sa puissance, et tous ces mots, Dieu, *religion*, *prêtre*, *apôtre*, ces grands mots qui long-temps ont régné sur l'humanité, comme les autres rois, convaincus aujourd'hui d'imposture, sont comme eux détrônés.

— Parmi ces luttes sans cesse renaissantes, au milieu des combats où s'épuisent tant de nobles courages, une parole de paix et de concorde, une parole qui fasse aux vaincus chérir leur défaite, et qui montre aux vainqueurs le prix de la victoire !

AUX CATHOLIQUES.

Apparaissez d'abord, derniers défenseurs d'une religion qui tombe. Vous avez déploré, dans vos regrets amers, la décadence de cette Église qui devait établir sur la terre la paix et la fraternité. — Réjouissez-vous ! Quand Dieu laisse détruire ses ouvrages, c'est qu'il réserve aux hommes des biens plus précieux, un bonheur plus durable,

Oui ! vous aviez de légitimes douleurs ! Vous avez vu briser les liens qui tenaient tous les hommes unis, et, dans votre détresse profonde, un instant vous avez pu croire perdu tout le fruit des travaux de vos prédécesseurs. — Réjouissez-vous ! les fleurs se sont flétries, mais c'est pour faire place à des graines fécondes, à des fruits savoureux.

Quand on a renversé vos autels, à tant de peine élevés pour le salut des hommes, vous avez dû verser des pleurs. Mais vous savez ! avec les autels sont tombés un même jour des trônes glorieux. Un même orage a ravagé, terrible, et le domaine de saint Pierre et l'héritage de César. Pour vous cette grande leçon doit-elle donc toujours demeurer incomprise ? Ah ! c'est que Dieu ne voulait plus de ce partage impie. Comme il commande seul, il veut être seul obéi. Lorsque Rome s'écoule en immenses débris, quittez son prince, quittez ce vieillard agonisant, trop fidèle symbole d'un passé que l'humanité répudie. Dès long-temps à sa bénédiction impuissante l'UNIVERS ni la VILLE (1) ne battent plus des mains ! Venez à SAINT-SIMON ! Jésus même, Jésus vous en convie. Vous aspirez au royaume de Dieu ! Eh bien ! spirituel et temporel, science, industrie, beaux-arts, au nom du Dieu vivant, SAINT-SIMON a tout pris, s'est emparé de tout ! Ah ! nous sommes bien plus théocrates que vous !

Et d'ailleurs, qu'avez-vous à donner à l'humanité ? Vous lui avez apporté les premiers une promesse de paix et d'amour ; mais que vous lui gardiez encore de promesses de haine et de vengeance !

Selon vous, la vie est un chemin rapide, dont l'issue est un précipice affreux. Malheur à l'homme faible qui succombe à l'attrait des plaisirs d'une vie passagère ; qui ne recherche pas, bien loin des joies du monde, l'étroit sentier d'une austère vertu ! Un Dieu courroucé l'attend au bout de la carrière. Une fatalité cruelle le pousse incessamment

---

(1) *Urbi et orbi*, c'est la formule sacramentelle employée par les successeurs de saint Pierre.

vers l'abîme où l'espoir ne l'accompagnera pas. — Il voudrait quelquefois s'arrêter aux délicieux ombrages dont il est enchanté. — Non ! marche ! point de repos ; une force invincible, un poids invincible le pousse au précipice. — S'il pouvait retourner sur ses pas ! au moins s'il pouvait éviter cet affreux précipice ! — Non ! non ! marche ! la loi est prononcée ! il faut marcher ; marche !... et ce refrain terrible le poursuit, retentissant sans cesse, signal de mort impitoyable (1).

Que la parole Saint-Simonienne est plus grande et plus belle !

Humanité, fille de Dieu ! Humanité, reine du monde ! marche ! Forte et radieuse, élance-toi vers l'avenir qu'ont appelé tes vœux. Marche ! ta gloire est sans égale ; ta puissance est sans bornes.

Comme tes premiers pas sont pénibles et lents ! Si faible et si chétive, que pourras-tu contre tant d'ennemis conjurés pour ta perte ? Les vents, les ondes, les rigueurs des hivers, les ardeurs de l'été, et les monstres des bois, et tes propres enfans, plus terribles encore ! — Environnée d'une horreur profonde, accablée d'un affreux désespoir, comment n'as-tu pas succombé ? — Marche ! il y a en toi une plus grande force que tous ces grands obstacles.

Voici déjà que te trouvant si bas, tu t'es crue déchue et tombée ; les pressentimens d'un meilleur avenir sont si puissans en toi, que tu les as pris pour des souvenirs du passé ! Ah ! tu béniras ta destinée, lorsque l'horizon agrandi te permettra de voir le but qui te fut proposé !

Que de fois, après avoir acheté de tes plus nobles sueurs,

---

(1) Allusion à un passage célèbre de Bossuet.

du plus pur de ton sang quelqu'important progrès, épuisée du combat, fière de la victoire, que de fois tu refusas de croire qu'il fût possible encore d'avancer! Que de fois tu voulus t'arrêter! — Non! non! marche! point de repos; il faut marcher; la loi est prononcée; une force invincible, un amour invincible, t'entraînent à l'avenir.

L'avenir est si beau, si glorieux! Par toi, par tes travaux, toute nature sauvage devient domestique, ou plutôt sociale. A ta voix, les montagnes s'abaissent; les fleuves changent leur cours; les forêts, les campagnes t'apportent leurs tributs. Calme et superbe, je te vois dominer la tempête; tu règnes sur les vents; la foudre apprivoisée suit les chemins que tu lui as tracés; des flots tu braves la puissance! C'est toi qui as posé la digue, et c'est toi qui dis à la mer irritée : Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin.

Chrétiens, dites-nous donc, les rois tombés conservent-ils tant de puissance? Fille de Dieu, Reine du monde, Humanité! non! tu n'es pas déchue. — Symboles du passé, traditions usées, transformez-vous! Que le baptême ne lave plus la tache originelle du péché, mais qu'au front du maître de la terre il imprime l'ineffaçable signe de sa grandeur toujours croissante.

AUX LÉGITIMISTES.

A votre tour, soutiens fidèles des monarchies du passé! Nous comprenons aussi vos regrets, et dans leur impuissance, nous respectons même vos désirs. Vous avez conservé la mémoire de ces temps déjà si loin de nous, où

le chef de l'état, unité suprême, loi vivante, ne connaissait sur la terre aucun pouvoir aussi grand que le sien; et lorsqu'après une terrible lutte vous voyez les partis consacrer leurs prétentions contraires dans des traités qui toujours manquent de garanties, vous ne comprenez pas comment l'humanité se peut ainsi prosterner, passive, devant ces textes morts, ces lois stationnaires, véritables idoles, construites de main d'homme, sans yeux et sans oreilles pour connaître les besoins toujours nouveaux de leurs adorateurs. Venez à nous! Nous aussi nous avons peu de confiance dans ces chartes écrites, souverains de papier, si souvent détrônés. Venez, mais prenez garde! En nous donnant la main, vous avez bien compris! dans l'avenir, le chef est de tous le plus puissant; mais c'est qu'il est de tous le plus capable. Rien ne résiste à sa loi! mais c'est qu'il a placé sa dernière raison, non dans le fer de ses soldats, mais dans l'amour de ses sujets. — A ce prix seulement vous serez avec nous.

Je sais bien que remplis des souvenirs de la féodalité, tout fiers de la valeur de vos aïeux, vous avez peine à concevoir un état où la profession première ne serait pas celle des armes, un monarque qui ne mettrait pas sa gloire à conduire de puissantes armées, mais à combiner les efforts de l'industrie et de la science. Écoutez!.... Un jour tomberont les barrières qui séparent les peuples; l'unité de race n'est point dans le passé: c'est la promesse de l'avenir! En ce jour suprême, seule de toutes les nations, la France pourra conserver sur son front les lauriers qu'elle aura cueillis dans la guerre. Au milieu des chants qui célèbreront le bonheur de la paix, mère glorieuse, elle racontera les travaux de ses nobles enfans morts en combattant, non pas seulement pour elle, mais pour le

progrès de l'humanité tout entière. Elle seule, elle seule, aux peuples attendris pourra montrer cette puissante épée qui, d'un bout du monde à l'autre, brisant les chaînes de l'esclave, punissant l'insolence du barbare, a rendu son nom cher à tous les opprimés, terrible à tous les oppresseurs.

Jusque là, défenseurs chevaleresques de la gloire de nos armes, conservez, s'il le faut, des sentimens belliqueux; mais ne l'oubliez pas : dans l'avenir plus de guerriers ! Des prêtres, des savans, des industriels, voilà toute la société de l'avenir. Toute puissance et toute gloire à ceux qui rendent les hommes meilleurs, à ceux qui les nourrissent, à ceux qui les enseignent. C'est assez que, depuis tantôt six mille ans, toute gloire et toute puissance soient à ceux qui les tuent.

AUX LIBÉRAUX.

Enfin j'arrive à vous, amans passionnés de la liberté ! Hier encore nous étions dans vos rangs; nous n'aurons pas oublié la parole qui peut nous faire comprendre de vous. — Vous travaillez pour cet homme du peuple, privé de tous droits politiques, et vous voulez, sans doute, après l'avoir doté de quelque éducation, faire descendre jusqu'à lui votre urne électorale ! Nous voulons, nous, tout organiser pour le faire monter, le plus rapidement possible, au premier rang, s'il en est le plus digne; sommes-nous pas autant démocrates que vous !

Nous aussi nous aimons la liberté. — Liberté ! c'est le cri qui, trois cents ans passés, a troublé le silence que

le clergé catholique, uni aux dynasties féodales, avait su faire autour de lui. Bien faible cri d'abord ! Cri perdu au bûcher de Jean Hus et de Jérôme de Prague; mais qui, dès lors, d'un côté, de l'autre, en des cœurs généreux, trouva quelques échos. — Puis, c'est une clameur qui grandit menaçante, incessamment grossie, renforcée de toutes parts du gémissement des peuples opprimés. — Puis quand les temps sont accomplis, quand l'heure terrible, solennelle, inexorable, quand l'heure de la destruction a sonné : Liberté ! c'est l'éclatant tonnerre qui frappe à la fois Prêtres et Rois. Au sein de l'ouragan, Liberté ! Liberté ! C'est une voix immense qui couvre et le cri des mourans, et l'horrible fracas des palais et des temples croulans ! — Et maintenant qu'un jour plus calme a remplacé ces jours terribles, et que la tempête éloignée n'envoie plus des bords de l'horizon que des bruits sourds et vagues, la royauté encore et la religion du Christ sur tous nos débris sont debout ! Mais voyez ! l'œuvre est bien achevée ! Car sur ce bandeau royal tout dépouillé de son antique éclat, et sur cette croix mutilée qu'un prêtre courageux s'efforce en vain de relever, le peuple a lu ce signe ineffaçable, signe de mort par la foudre imprimé : Liberté !

Fils, comme vous, d'une révolution sainte, libéraux ! républicains ! nous n'avons pas répudié nos anciennes amours. Ah ! nous sommes toujours remplis d'une admiration profonde pour ces hommes puissans qui, dans des jours affreux, comprenant, acceptant une mission cruelle, ont su l'accomplir jusqu'au bout. — Qui tiendrait mes paroles ? C'est Dieu qui parle en moi ! — Oui ! nous avons des couronnes pour ces hommes divins, ces girondins, ces montagnards, qui, sans hésiter, sacrifiant leur vie,

ou bien leur mémoire, ont assuré le salut de la France et de l'Humanité,

Israël ! Israël, chante la gloire de l'homme puissant ! Il était baffoué, honni, flagellé; il servait de jouet et de risée aux petits enfans de ses ennemis; car il avait été surpris, terrassé, désarmé.... Mais voilà qu'il a retrouvé le secret de sa force. Il se lève ! et tous les cœurs sont serrés d'épouvante. Il se lève ! Ah ! sa vengeance sera inexorable. Il est aveugle ! mais plein d'énergie; et, d'un bras auquel rien ne résiste, il brise la colonne du temple, et s'ensevelit dans un commun désastre avec tous les ennemis d'Israël.

Qu'Israël chante sa gloire ! Mais nous, qui venons après la destruction, nous qui voulons bâtir, bâtir à la place du vieil édifice un édifice plus grand, plus beau, plus magnifique, laissez-nous au moins prendre pour chefs des hommes qui voient clair. Qu'attendez-vous de ceux qui briguent vos suffrages ? — Orateurs à la parole intarissable, que voulez-vous de nous? D'un et d'autre côté, lorsque vous avez atteint le pouvoir, en fîtes-vous jamais un salutaire usage ? Comment ! lorsque les peuples gémissaient, avoir perdu seize ans entiers, c'est trop seize ans ! à parodier dans vos combats d'enfans les combats des géans ! Quoi ! toujours des discours ! Mais vous n'avez plus l'oreille ni le cœur des nations ! Allons, allons, faites place, et silence.

Laissez passer, c'est l'Humanité qui s'avance. Voici les messagers de l'avenir.

A TOUS.

Liberté sainte, par nous tu vas enfin régner sur le monde.

Parmi nous on commande ! parce qu'il y a des cœurs puissans qui veulent surtout faire agir ceux dont ils sont chéris et respectés.

Chez nous on obéit ! parce qu'il y a de tendres cœurs qui voudraient par-dessus tout agir toujours pour ceux qu'ils aiment et vénèrent.

Et vous tous, hommes et femmes de bonne volonté, Peuple, au ciel, à la terre, poussez des cris de joie et des chants d'allégresse.

VOICI LE RÈGNE DE DIEU ! VOICI LA BONNE NOUVELLE !

LE PRIVILÉGE DE LA NAISSANCE EST EFFACÉ !

A TOUTE CAPACITÉ : SA PLACE

A TOUTE ŒUVRE SA RÉCOMPENSE.

II. P. Laurent

RÉALISATION DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE.

MES FILS! MES FILLES!

Ce titre, qui vient de lui-même se placer sur mes lèvres, en présence d'un auditoire qui m'entend pour la première fois, indique assez que je m'adresse spécialement à ceux qui professent déjà la doctrine dont je suis ici l'interprète, et qui, à raison de la place qu'ils occupent dans la hiérarchie, savent que je ne puis rien faire ni rien dire pour eux, qui ne soit revêtu du caractère paternel. Je n'oublierai pas cependant qu'une foule de personnes, plus ou moins étrangères à nos croyances, se pressent à nos pré-

dications; et que mon devoir est aussi de faire parvenir jusqu'à elles la parole Saint-Simonienne; mais cette parole, pour vibrer avec force et liberté à leurs oreilles, a besoin d'aller frapper directement un écho qui lui annonce qu'elle est comprise, et qui en prolonge le retentissement; c'est à des Saint-Simoniens que je dois parler la langue Saint-Simonienne, pour rendre toute l'énergie qu'elle comporte et dont je puis être capable. Quant aux non-convertis, peut-être quelques-uns d'entre eux, tout étranges que leur paraissent mes accens, en seront-ils assez émus pour désirer de mieux connaître la religion qui les inspire; peut-être viendront-ils nous demander une exposition plus méthodique, une instruction plus complète, et nous leur désignerons alors les conférences générales ou les réunions particulières, destinées à l'enseignement dogmatique de la foi nouvelle. Qu'ils se pénètrent donc bien de cette vérité, qui n'a pas été suffisamment sentie encore, c'est qu'ils assistent, non à un cours de rhétorique ou de philosophie, mais à une assemblée religieuse, qui se compose de fidèles et non de curieux, qui écoute un *prêtre* et non un *professeur*. Cette définition est nécessaire pour faire comprendre à tout le monde le ton et le sens de nos discours, et je me trouve heureux d'avoir pu la faire; car elle atteste que l'Église Saint-Simonienne est véritablement installée.

Rendons grâces à Dieu de ce progrès; c'est par lui, c'est en lui qu'il s'opère. Mais glorifions-nous aussi, nous, qui ne séparons point l'être infini de ses manifestations, glorifions-nous de cette sublime destinée qui fait de l'homme l'expression vivante et perfectible du Dieu, qui est l'éternelle, l'immuable perfection; glorifions-nous, surtout, apôtres et fidèles de l'Église Saint-Simonienne, du rang

qui nous est échu dans la réalisation successive de la perfectibilité, dans la marche ascendante de l'esprit humain.

Et cependant ne nous complaisons pas trop dans cet orgueil, pour si légitime, pour si sainte qu'en soit la cause. Si l'âge d'or, dont une tradition désespérante nous éloignait sans cesse, EST DEVANT NOUS; si nous avons la perspective d'obtenir, SUR CETTE TERRE, un bonheur plus grand, plus complet, plus réel, que celui promis aux disciples du Christ, *dans un monde incompréhensible*, que de chemin il nous reste pourtant à parcourir avant d'arriver au terme marqué par Dieu au perfectionnement de l'humanité ! Vous le savez, c'est par l'*association universelle* que la sympathie humaine acquerra son entier développement; et cette association, que préparent si admirablement les événemens qui viennent d'imposer silence aux antipathies les plus invétérées, en faisant battre à l'unisson et palpiter d'enthousiasme tous les cœurs généreux, sans acception de nationalité; cette association, essentiellement religieuse, qui doit couvrir le globe, est encore renfermée dans le cercle étroit de quelques familles !

Familles privilégiées! qui avez adoré les premières le Dieu de SAINT-SIMON, qui avez reçu en dépôt le lien d'amour qui réunira un jour les hommes en une grande famille, étendez, étendez ce lien sur la masse innombrable des enfans de ce Dieu, qui ne sont pas initiés, comme vous, à sa révélation progressive !

Familles privilégiées ! de toutes parts des familles, déshéritées de la grâce qui est descendue sur vous, étalent à vos yeux les souffrances et les misères, que concourent à multiplier aujourd'hui l'égoïsme philosophique et la soumission machinale à des croyances qui ne sont plus que des superstitions !

Familles privilégiées ! montrez-vous dignes du privilége, en le communiquant à tout ce qui vous approche; et là, ne bornez pas encore votre charité, votre ferveur, votre zèle; allez loin, bien loin, chercher de nouveaux frères, pour partager avec eux le trésor que Saint-Simon a légué à tous les membres de la famille humaine; plus vous admettrez de cœurs aimans au partage, plus vous apprécierez ce patrimoine merveilleux, et tellement inépuisable, que la part de chacun augmente à mesure qu'il se présente un plus grand nombre d'héritiers. Oui ! mes fils ! mes filles ! tous les prodiges consignés dans l'*Évangile provisoire* pour attester la mission divine de son auteur, pâlissent et s'effacent devant ce miracle de l'amour, miracle irréfragable, que notre maître nous a donné la puissance d'accomplir, pour fonder le règne de l'Évangile éternel. Nous l'avons fait pour vous ce miracle, et nous vous avons transmis le pouvoir de le faire pour d'autres; nous vous avons donné tout ce que nous avions reçu, et nous nous sommes trouvés plus riches qu'auparavant : enrichissez-vous à votre tour, en donnant incessamment et toujours davantage.

Qui vous arrêterait ?... Le monde ! dont vous venez cicatriser les plaies et briser les dernières chaînes! Oui, le monde, ignorant ou méconnaissant ses bienfaiteurs, paiera d'abord leurs efforts par le mépris, la haine, la persécution peut-être..... Mais les répugnances, les emportemens, les outrages d'un malade exaspéré ou délirant, donnent-ils au médecin le droit d'hésiter dans l'application du remède, dont il sait bien toute l'efficacité ? Enfans de Saint-Simon, voilà votre devoir tracé! La société qui vous entoure souffre cruellement d'être privée de la foi, ou de n'avoir plus qu'une foi d'habitude à des dogmes usés; et cependant elle repousse dédaigneusement ce qui pourrait la tirer du malaise; deux

partis, également aveugles, la divisent : l'un regarde toute foi comme une faiblesse; l'autre, toute nouvelle croyance comme une impiété : tous les deux s'accordent à railler, à déchirer les propagateurs de la doctrine qui doit les frapper tôt ou tard de sa vive lumière; mais qu'importent leurs rires et leurs insultes? Vous devez braver plus encore pour remplir la mission, dont vous avez compris, dont vous comprendrez de mieux en mieux la portée et la grandeur. Et quel serait l'homme, quelle serait la femme, qui, bien pénétrés de la parole de vie, craindraient de la répandre, et chancelleraient en présence d'aussi misérables obstacles? Des quolibets, des sarcasmes, des injures! Mais songez que vous êtes envoyés pour réconcilier les philosophes moqueurs avec la *religion*, et les superstitieux avec la *nouveauté*; songez que vous devez les guérir TOUS des maux divers qui les affligent, mettre un terme à leurs tristes débats, et les réunir enfin sur les débris communs de leurs préjugés contradictoires, dans le sein de l'Église nouvelle, où ils sentiront tous le bonheur d'être placés selon leur capacité, et récompensés selon leurs œuvres.

Non, non, la raillerie ni la calomnie ne sauraient attiédir ni décourager quiconque a brûlé une fois du feu Saint-Simonien : loin de là, convenons franchement que nous sommes ridicules, bien ridicules, nous, qui venons prêcher l'AMOUR, la FOI, le DÉVOUEMENT, l'OBÉISSANCE, l'ORDRE à une société qui ne connaît que le *doute*, la *méfiance*, la *jalousie*, l'*insubordination* et tous les travers de l'égoïsme! Convenons que nous sommes bizarres, bien bizarres, nous qui parlons d'une hiérarchie, fondée exclusivement SUR LE MÉRITE PERSONNEL, à des hommes classés *par le hasard de la naissance!* Convenons que nous sommes haïssables, bien haïssables, nous qui voulons établir LA RÉCOM-

PENSE SELON LES ŒUVRES, dans un monde où ceux *qui ne font rien donnent le branle à tout*, et profitent du monopole de l'éducation et de la fortune, dont ils jouissent par héritage, pour faire ou pour payer la satire! Ne nous arrêtons pas là; promettons de devenir plus ridicules et plus haïssables encore pour les oisifs et les égoïstes. C'est par la progression de leurs sarcasmes et de leur haine que se constatera celle de la doctrine, qui attribue le gouvernement des hommes à l'amour, et la jouissance du globe au travail.

Ne croyez pas cependant que je veuille traiter en ennemis irréconciliables les hommes, trop nombreux encore, qui traînent une vie languissante, sans amour et sans utilité pour leurs semblables. Non, c'est à leurs préjugés ou à leurs vices seulement que nous faisons la guerre; pour eux, nous les plaignons, et nous devons nous efforcer de les associer à la vie nouvelle, où les délices de la sympathie, et les jouissances du travail, remplacent les passe-temps mesquins et les ennuis de l'oisiveté et de l'égoïsme. Non, il ne s'agit point de se constituer en état d'hostilité permanente vis-à-vis des oisifs et des égoïstes, mais de les amener à désirer, à comprendre et à partager les bienfaits du classement suivant la capacité, et de la rétribution suivant les œuvres; il ne s'agit point, en un mot, de creuser un abîme éternel entre nous et d'aveugles rieurs, mais de ménager de moins en moins leurs répugnances et leurs vieilles idées, de manière à épuiser leurs rires, et à leur faire sentir, à force de persévérance, toute la gravité de notre sainte entreprise.

Ce jour solennel où leurs cœurs s'ouvriront aux accens de la religion nouvelle, *ce jour est proche*; j'en ai pour garant l'assurance que Dieu m'inspire pour l'annoncer, la force que je trouve, au milieu de vous, pour le prédire. Ainsi

plus de timidité, plus de faiblesse, plus de crainte, en présence du monde railleur, détracteur, persécuteur, dont les passions et les préjugés, en s'attaquant à nous, qui les partageâmes si long-temps, ne doivent que nous exciter davantage à accomplir, pour lui, la régénération qui s'est opérée en nous. Que notre bienveillance surpasse toujours sa haine; que nos sympathies se développent dans une proportion toujours plus grande que ses répugnances; c'est à force d'amour que nous viendrons à bout de ses répugnances et de sa haine.

Songez aux *dégoûts* dont les enfans d'Israël abreuvèrent la vieillesse de leur libérateur; à chaque nouvelle difficulté qu'ils rencontraient dans le désert, ils voulaient retourner dans la terre de servitude; mais un homme était au milieu d'eux, qui se sentait appelé à les sauver en dépit d'eux-mêmes; qui avait entendu le cri divin, sinon sur le mont Sinaï, du moins dans les profondeurs d'un cœur plein d'amour pour ses frères. La persévérance de cet homme, triomphant des résistances d'un peuple aveugle et indocile, le fit entrer enfin dans la terre de promission.

Songez à la *dérision* qui atteignit le Christ jusque sur la croix, sur cette croix qui devait gouverner les nations pendant tant de siècles, et préparer l'ère définitive de l'humanité.

Songez à l'amertume dont fut remplie la vie de notre maître, de ce maître qui ne trouva qu'UN disciple pour transmettre sa doctrine à la postérité, et qui, après cinq ans à peine écoulés depuis sa mort, reçoit les bénédictions et les actions de grâce de tout un monde nouveau créé par sa parole : car, quel que soit aujourd'hui le nombre des Saint-Simoniens, le lien sympathique qui les unit, l'ordre qui règne parmi eux, tout ce qui se passe dans leur sein

diffère si essentiellement du chaos qui les entoure, qu'ils constituent réellement UN MONDE NOUVEAU, destiné à envahir, à absorber insensiblement la société ancienne.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes qui rient ou qui médisent de SAINT-SIMON et de ses disciples que nous avons à consacrer des soins apostoliques; il en est qui rendent hommage à la beauté de notre doctrine, et qui s'en tiennent néanmoins éloignés, parce qu'ils ne la considèrent que comme une utopie, impossible à réaliser. *Impossible à réaliser!* A-t-on bien réfléchi à la légèreté de cette excuse banale des esprits vulgaires, devant toute entreprise extraordinaire? *Impossible à réaliser!* cette objection a dû se présenter aux masses, esclaves de la routine, toutes les fois que l'humanité a eu besoin de réformes sociales; et les réformateurs n'en ont tenu compte, parce qu'ils avaient conscience de ce besoin, et foi en eux-mêmes pour le satisfaire. *Impossible à réaliser!* Mais voyons et jugeons, par les *possibilités* du passé, ce que c'est après tout que cette prétendue *impossibilité* de l'avenir que nous annonçons.

Lorsque l'humanité, ignorante et faible en toutes choses, plaçait partout des puissances occultes, voyait une cause supérieure dans chaque phénomène, adorait jusqu'à la pierre, et subissait le joug le plus dur dans des castes héréditaires, où les mêmes sentimens, les mêmes idées, les mêmes fonctions se transmettaient de génération en génération, sans espoir apparent de progrès, celui qui aurait annoncé l'abolition des castes et de l'idolâtrie n'aurait-il pas été considéré comme un rêveur? Et cependant l'idolâtrie et les castes disparurent, PARCE QUE L'HUMANITÉ N'EN VOULAIT PLUS.

— Plus tard, lorsque les divinités homériques eurent remplacé les fétiches des sociétés primitives; lorsque l'esclavage proprement dit eut succédé au régime des castes; lorsque les meilleurs citoyens, les têtes les plus fortes de la Grèce et de Rome, mettaient le respect envers les dieux olympiens au premier rang des devoirs de l'homme, croyaient à la nature libre et à la nature esclave, et ne concevaient pas l'existence d'une organisation politique sans la sujétion complète de la majorité de la population à la minorité; celui qui aurait prédit la chute des douze grands dieux, et l'extinction de la servitude, n'aurait-il pas passé pour fou? et cependant la servitude et les douze grands dieux, et les trente mille dieux du paganisme disparurent, PARCE QUE L'HUMANITÉ N'EN VOULAIT PLUS.

— Plus tard encore, lorsque l'Esprit infini des chrétiens, Dieu unique, père commun des hommes, reçut l'hommage unanime des nations les plus avancées, qu'il laissa temporellement sous la domination du glaive, en leur ordonnant de rendre à César ce qui appartenait à César; lorsque, par suite de cet abandon de la vie terrestre à la capacité militaire, le servage fut constitué comme l'expression naturelle des rapports qui liaient le faible au fort; celui qui aurait signalé la décadence du spiritualisme catholique, l'émancipation des serfs et l'anéantissement total de la féodalité, n'aurait-il pas été pris pour un visionnaire? Et cependant trois siècles d'incrédulité ont déjà passé sur le dogme catholique, et la féodalité est tombée sans retour, PARCE QUE L'HUMANITÉ N'EN VOULAIT PLUS.

— Et remarquez que cette volonté manifeste son pouvoir sous deux faces différentes qui se correspondent. Si, d'une main, elle renverse ce qui lui répugne, de l'autre, elle élève ce qu'elle désire; c'est que l'humanité ne saurait

vivre dans le vide. La même puissance, qui détruit l'idole grossière du fétichisme, bâtit le Parthénon et le Capitole; la même puissance, qui ruine les temples païens, fonde les églises chrétiennes; la même puissance, qui a réduit les pontifes à gémir sur la révolte du monde contre leur foi et leur autorité, soumettra le monde, par l'amour, aux prêtres du Dieu véritablement infini qui embrasse tout ce qui est dans le domaine de l'étendue, comme dans celui de la pensée; la même puissance, qui relâcha peu à peu, qui brisa définitivement les chaînes de l'esclave et du serf, délivrera le *salarié*, exploité par l'oisif héréditaire, des redevances illégitimes dont il est chargé; la même puissance qui vient de rejeter pour toujours loin de nous les derniers rejetons de la plus belle, de la plus orgueilleuse des races féodales, saura bien aussi déchirer la dernière page du Code salique, et régler par une loi d'amour l'avenir des femmes, abandonné, même de nos jours, aux traditions sauvages de la Germanie.

A chacune de ces époques de rénovation complète pour l'humanité, les *novateurs*, qu'en style religieux je dois appeler RÉVÉLATEURS, ont à lutter contre des préjugés fortement enracinés, même chez ceux qui se flattent d'avoir secoué le joug des vieilles croyances, et qui se joignent souvent aux retardataires, pour déclarer impossible la réédification qui doit nécessairement s'accomplir. Ainsi Aristote et Platon, déistes ou athées, restent païens dans leurs opinions sur l'esclavage, dont l'abolition leur aurait paru un attentat aux principes fondamentaux de l'ordre social, une violation du droit de propriété, tel qu'il existait dans Athènes, dans la métropole de la civilisation antique. Ainsi les Gracques, qui trouvaient si criminelle la possession exclusive des terres de la république par les fa-

milles patriciennes, auraient jugé plus criminelle encore la tentative d'arracher aux citoyens romains leurs esclaves; et la sympathie des plus fameux tribuns pour les classes populaires ne les aurait pas empêchés de considérer la fraternité universelle, apportée cent ans après par l'Évangile, comme une doctrine perturbatrice et impraticable. Ainsi les philosophes qui repoussent le plus vivement le système catholique, et les libéraux qui applaudissent avec le plus d'enthousiasme à la destruction de la féodalité, se montrent, à leur insu, catholiques et féodaux sur la question de la propriété, en considérant comme sacrée l'occupation du sol par les héritiers ou les représentans de la conquête, en renvoyant dans un autre monde la rétribution selon les œuvres, en maintenant dans celui-ci, comme inviolables, les droits de la force et du hasard de la naissance; en taxant de ridicule ou d'immoralité quiconque voudrait y porter atteinte. Mais les Aristotes et les Gracques de nos jours, qui veulent qu'on respecte scrupuleusement, irrévocablement, dans les mains de la bourgeoisie, le privilége héréditaire qu'ils ont proscrit à jamais, dans celles de la noblesse, de par la justice éternelle et les droits imprescriptibles de l'homme; les Aristotes et les Gracques modernes auront beau crier à l'impossibilité, la propriété éprouvera la dernière transformation que réclament les besoins moraux, intellectuels et physiques des classes les plus nombreuses.

Eh! qui oserait dire aujourd'hui que les classes, si longtemps flétries du titre de *populace*, ne sont pas mûres pour leur émancipation définitive, pour la hiérarchie selon la capacité, pour la récompense selon le travail? Sont-ce des oisifs, des privilégiés de la naissance, qui ont eu de l'héroïsme militaire pour briser le glaive de la tyrannie,

qui ont eu de la sagesse, de la modération, du désintéressement, de l'héroïsme civil, pour user de la victoire? Quels sont ces hommes qui, maîtres, par les armes, des palais, des comptoirs, des trésors de l'État, les ont respectés et fait respecter scrupuleusement? Ce sont ces travailleurs si méprisés, qui, non contens de faire vivre la bourgeoisie dans l'abondance par leurs travaux pacifiques, payés à peine d'un morceau de pain, se sont chargés de vaincre ou de mourir pour elle, dès que le fantôme du passé est redevenu menaçant! Heureux du siècle, si fièrement assis sur la dépouille d'un ennemi que d'autres ont terrassé, que faites-vous maintenant pour ces innombrables malheureux, qui vous donnent le fruit de leurs travaux pendant la paix, et leur sang dans les batailles; qui, seuls, produisent vos richesses, et seuls ont sauvé vos têtes? Vous leur dites de retourner humblement dans leurs ateliers, pour y continuer, sous le poids de l'indigence, les travaux qui alimentent vos profusions et votre faste, et vous ne craignez pas que cette ingratitude soulève enfin l'indignation de vos magnanimes libérateurs, et vous ne savez pas voir que leur magnanimité est la révélation même de leur prochain et entier affranchissement.

Privilégiés de la naissance, ne vous pressez pas trop de vous effrayer de mes paroles : je ne leur donne cette forme sévère que parce que je les adresse à des hommes dont l'exaltation en faveur des classes ouvrières ne pourrait avoir que d'heureux résultats. N'oubliez pas que c'est au nom de l'ordre, de la religion, de Dieu que nous venons délivrer le peuple; que vous devez trouver vous-mêmes un surcroît de bien-être dans cette délivrance.

Encore un mot sur la prétendue *impossibilité* par la-

quelle des hommes faibles, égoïstes, au cœur froid, à l'intelligence superficielle ou paresseuse, se dispensent d'aimer, d'étudier entièrement et de pratiquer une doctrine dont ils ne nient pas d'ailleurs la justesse et la beauté.

Quand la barbarie originelle de l'homme voulut que la première organisation sociale consacrât l'asservissement héréditaire des masses humaines à une poignée de privilégiés, cet asservissement, qui répugne tant à nos sympathies et à nos lumières actuelles, fut POSSIBLE, parce qu'il était la condition inévitable du progrès.

Quand l'éducation lente de l'humanité exigea qu'elle se soumît à la force brutale, qu'elle acceptât des dieux avides de sang et souillés de débauches; qu'elle fît du droit de vie et de mort la loi suprême du foyer domestique; qu'elle livrât la presque totalité de ses membres, esclaves, femmes, enfans, à la merci de quelques hommes libres, maîtres, pères ou époux, TOUT CELA FUT POSSIBLE, parce que tout cela était nécessaire!

Quand la corruption, dans laquelle le matérialisme juif et païen avait fini par plonger les sociétés antiques, après l'affaiblissement du lien religieux, rendit indispensable la réaction spiritualiste de l'Évangile, quand les disciples de Jésus imposèrent à un être de chair la réprobation de la chair, placèrent le mérite et la vertu dans les jeûnes, les cilices, les macérations, et, au sein même des joies de la terre, prêchèrent l'abnégation de la vie corporelle, en vue d'une existence mystérieuse, dans un monde insaisissable par les sens, TOUT CELA FUT POSSIBLE encore, parce que le développement moral de la famille universelle y était attaché!

Et quand, après tant de sacrifices POSSIBLES, tout révol-

tans qu'ils soient pour notre nature, telle que nous la sentons, connaissons et réalisons aujourd'hui, nous annonçons à l'humanité qu'elle touche à l'âge viril et qu'elle va enfin recueillir les fruits des rudes épreuves de son enfance; quand nous lui disons que le Dieu de l'avenir ne sera ni une vaine idole, ni un Jupiter tonnant, ni un pur esprit, assis, dans des régions imaginaires, entre la miséricorde et la vengeance, mais l'Être universel, immuable, dont l'amour, la sagesse et la beauté remplissent les infinis de l'espace et du temps; quand nous révélons à l'homme la sanctification plénière de son existence, comme conséquence du sentiment dont Saint-Simon nous a doués, de la plénitude infinie et mystérieuse de la divinité; quand nous lui prédisons qu'il n'aura plus à grandir péniblement sous la tutelle du sabre, immolant, alternativement, l'esprit à la chair, et la chair à l'esprit, mais qu'il va passer sous la loi d'amour qui lui donnera les moyens de satisfaire également tous ses désirs, de se perfectionner, de se rendre de plus en plus heureux, sous les divers aspects que présente son unité vivante; quand nous l'ennoblissons tout entier, en relevant jusqu'à lui la moitié de son être qu'il tint jusqu'ici dans l'abaissement; quand nous ne faisons plus violence à aucune des parties essentielles, constitutives de son existence, et que nous nous appliquons, au contraire, à les développer toutes; quand nous substituons la puissance féconde et pacifique de l'industrie, mère nourricière des hommes, à la puissance meurtrière et dévastatrice du glaive, qui traîne tous les fléaux à sa suite; quand nous proclamons l'entière abolition du privilége de la naissance et l'application complète du dogme de la récompense selon les œuvres; quand nous déroulons enfin sous les yeux du genre humain ce magnifique tableau de ses prochaines

destinées, quelques aveugles s'écrient : « *Utopie! Utopie!...* » Insensés qui renient la toute puissance divine, qui se manifeste progressivement, et avec tant d'éclat, dans l'histoire de cette famille, chérie entre tous les êtres dont ils font eux-mêmes partie! Malheureux, qui, pleins de foi pour le mal, ne trouvent point dans leur cœur la force de croire à la possibilité du bien!

Utopie! Ce mot est un blasphème contre Dieu; une calomnie contre l'humanité! Il dit que le souverain amour, la suprême justice n'aurait rendu possible que les douloureuses expériences du passé, pour nous amener à désirer et à concevoir un ordre meilleur, qu'il nous interdirait de réaliser! Il dit encore, ce mot imprudent et misérable, que l'humanité, qui a toujours voulu ce que son perfectionnement réclamait, et qui a toujours pu ce qu'elle a voulu, alors même que sa volonté, ne tenant pas compte de tous les élémens de l'existence, trouvait dans sa propre nature des résistances à combattre, alors que ses forces morales, intellectuelles et physiques, étaient encore étroitement bornées; il dit que l'humanité, toute puissante pour fonder des institutions plus ou moins barbares, n'a marché de progrès en progrès que pour arriver à l'impuissance d'établir les institutions plus parfaites, dont ses progrès lui ont apporté la révélation, inspiré l'idée et fait sentir le besoin; que pour voir frapper son *vouloir* de stérilité, au moment même où ce *vouloir* serait en complète harmonie avec toutes les exigences de son être, et ses désirs plus larges, plus profonds, plus brûlans et plus impérieux, où ses connaissances et son pouvoir sur le monde extérieur, où sa science et son industrie lui en rendraient la satisfaction plus prompte et plus facile! Non, non, refoulons ce cri désespérant, ce mensonge impie, ou,

si l'on veut, cette naïveté de la faiblesse, dans les âmes débiles ou glacées, d'où rien de grand ne peut sortir ; portons, portons, au fond de ces âmes énervées, l'espérance que nous puisons dans notre foi Saint-Simonienne, dans notre ardent amour de Dieu et de nos semblables. Que l'égoïste croie à l'enthousiasme, que le sceptique soit ébranlé dans ses doutes, que l'oisif rougisse de sa nullité, en sentant l'approche de la chaleur qui embrase nos cœurs, de la lumière qui inonde nos esprits, de la force religieuse qui harmonise nos actes avec nos pensées et avec nos croyances ! qu'ils cessent de nier le mouvement, en nous voyant marcher! qu'ils puissent contempler la doctrine dans sa sublimité vivante; et ils reconnaîtront que SA RÉALISATION, voulue de Dieu, est non-seulement POSSIBLE, mais ACCOMPLIE pour les hommes; car l'humanité de l'avenir, C'EST NOUS!

III.

P. Laurent

NOUS SOMMES LES HOMMES DE L'AVENIR!

C'est pour nous une vérité de sentiment, de raison et d'expérience; mais une foule d'esprits, plus ou moins prévenus, plus ou moins rebelles, nous entourent, qui n'ont pas cette conviction; je viens essayer de la leur donner, et pour cela l'on ne me verra point recourir aux armes redoutables, quoique pacifiques, que la doctrine tient en réserve dans son arsenal scientifique; je n'appellerai pas même à mon secours cette puissante méthode historique, à l'aide de laquelle il est si facile de déduire les destinées futures de l'humanité de ses destinées accomplies. Non, je ne veux prendre mon point d'appui que dans le présent; je ne veux citer que des contemporains à rendre té-

moignage de notre maître et de ses disciples; je ne veux établir mes démonstrations que sur des faits dont l'évidence frappe tous les yeux, sur des preuves flagrantes, palpitantes, saignantes. Ce dernier mot n'a rien d'exagéré; les victimes des grands jours de juillet (1) déposeront aussi pour nous.

Nous sommes les hommes de l'avenir! Et où serait, en effet, le germe de la société future, du monde nouveau, s'il n'était avec nous? Avec nous, qui, seuls, sommes réellement associés, unis par un lien moral, religieux; qui seuls possédons une hiérarchie incontestée, hiérarchie d'amour, conciliant la nécessité du commandement avec les besoins de la liberté, sur les débris d'une société que le criticisme pulvérise chaque jour davantage, dont le vieux ciment, incessamment altéré, ne peut plus empêcher l'entière dissolution, et où l'on chercherait en vain une foi, une autorité, capables de rallier les hommes, de les gouverner, dans toute l'acception du mot.

Nous sommes les hommes de l'avenir! Car, de tous ceux qui ont parlé avant nous ou à côté de nous, philosophes, publicistes, législateurs, nous sommes les seuls qui ayons étudié le passé, non pour en tirer de pâles, de serviles, d'impuissantes imitations, mais une justification rationnelle de l'ordre *nouveau*, *entièrement nouveau*, que nos inspirations philanthropiques et nos sympathies religieuses nous révélaient.

Nous sommes les hommes de l'avenir! car nous sommes les seuls qui n'ayons pas borné nos efforts à remuer la poussière de l'antiquité et du moyen âge, pour en extraire

---

(1) Cette prédication fut prononcée en août 1830.

des lambeaux de république ou de monarchie, et les rajuster péniblement, ensuite, à l'usage du XIXe siècle et des siècles à venir; car, lorsque les préjugés nationaux, si vivement ébranlés par les derniers événemens, dominent pourtant encore tant d'esprits généreux, nous sommes les seuls qui donnions à l'élément moral de l'humanité le développement complet qu'il doit obtenir par l'ASSOCIATION UNIVERSELLE.

Nous sommes les hommes de l'avenir! car, sous une loi politique qui perpétue les priviléges de la naissance, qui consacre deux noblesses militaires, qui laisse la moitié de l'individu social sous le poids des traditions de la barbarie; et en présence d'une religion expirante, qui flétrit la femme dans la *chair*, qui réprouve l'industrie dans la *matière*, qui dédaigne les investigations de la science, étrangères au domaine de l'*esprit pur*, nous sommes les seuls qui, faisant rentrer toutes les existences finies dans le sein de l'être infini, ayons ramené à l'unité les divers aspects de l'activité humaine, réhabilité le travail dans toutes ses directions, sanctifié les découvertes scientifiques et les conquêtes industrielles, pour les faire concourir toutes à la gloire de Dieu et au bonheur des hommes; nous sommes les seuls qui ayons signalé le règne prochain des capacités pacifiques, proclamé le classement et la rétribution suivant les mérites, comme le dernier terme de l'affranchissement des classes les plus nombreuses, et annoncé à nos mères, à nos épouses, à nos sœurs, à nos filles, si long-temps nos esclaves et nos sujettes, qu'elles allaient devenir, qu'elles devenaient enfin nos égales, nos associées.

Nous sommes les hommes de l'avenir! Car, parmi tant de voix qui chantent la victoire du peuple, et qui insistent pour qu'on lui laisse quelque chose des fruits du triomphe,

nous sommes les seuls qui puissions offrir une amélioration précise, positive, à ce vainqueur, si digne à la fois d'admiration et de pitié, et dont la position embarrasse de plus en plus ceux qu'il a sauvés et portés au pouvoir.

Nous sommes les hommes de l'avenir! Car, au milieu de l'incertitude, de l'anxiété et de la confusion générales, quand les hommes de toutes les nuances vivent au jour le jour, nous sommes les seuls qui ne sentions pas trembler le sol sous nos pieds, qui marchions d'un pas ferme à un but déterminé, qui soyons sûrs de notre lendemain, d'un lendemain qui nous lie, par une chaîne non interrompue, aux générations les plus lointaines. *Nous sommes les hommes de l'avenir!* C'est ce qu'atteste tout ce qui se passe parmi nous et hors de nous; c'est ce que démontre invinciblement tout ce qui a été fait, dit ou écrit depuis trente ans : écoutez plutôt, et suivez-moi dans l'examen du triple mouvement politique, religieux et philosophique qui s'est manifesté à la suite de la révolution française.

1) le mouvement politique

— La faux démocratique avait tout renversé, croyances, institutions, pouvoirs; et la force, passant alternativement d'une faction à l'autre, de la multitude aux gens de guerre, était la seule autorité reconnue, au sein d'une nation livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, et privée de tout ce qui constitue véritablement une société. Un homme survint appuyé sur une grande renommée; il avait la puissance et la volonté de rétablir l'ordre, et tout le monde soupirait après le retour de l'ordre : on le salua du nom de libérateur.

Quel ordre fonda-t-il pourtant? Attendez.... Il s'efforça de revenir à l'ordre même qu'une révolution nécessaire, indispensable, providentielle, avait détruit; il fit des simu-

lacres de grands seigneurs avec des héros républicains; il mérita d'être appelé *le restaurateur de l'autel et du trône*, sans s'apercevoir que ce titre faisait, du magnifique conquérant qu'on avait pris pour le génie des temps modernes, le copiste aveugle du passé. Qu'en est-il résulté? C'est qu'il est mort tout entier dans la solitude de Sainte-Hélène; c'est qu'il a emporté avec lui dans la tombe ses plans, son système, après avoir vu la jeune Europe se lever contre lui comme un seul homme; c'est que, malgré tout le bruit qu'il a fait dans le monde, et tout le prestige qui s'attache à sa mémoire, nulle création sociale ne lui a survécu, nul homme ne s'est annoncé comme le dépositaire, le continuateur, le propagateur de ses doctrines gouvernementales; et M. Ballanche a pu faire cette remarque: « Nul peuple ne dit : c'est sa pensée sympathique qui me gouverne. »

Lui tombé, d'autres hommes vinrent s'agiter bruyamment sur la scène politique; pygmées superbes, qui se flattaient de durer plus que le colosse, et qui proclamaient hardiment qu'ils avaient fermé l'abîme des révolutions, parce qu'ils avaient imposé une transaction d'un jour à des ennemis irréconciliables. Qu'advint-il pourtant sous l'empire de ce traité, dont les auteurs prétendaient aussi avoir fondé à perpétuité?

Les passions, les haines politiques, comprimées par le bras de fer de Napoléon, se réveillèrent à la voix de ceux-là même qui voulaient nous persuader qu'ils les avaient apaisées, éteintes pour toujours. L'expérience des Talleyrand, les talens et la renommée des Chateaubriand, des de Pradt et des Guizot, ne purent sauver, à la France restaurée, ni la crise des cent jours, ni la cruelle épreuve d'une seconde invasion.

A leur retour de Gand, ces illustres conseillers de la couronne firent dire à Louis XVIII que son gouvernement avait dû faire et avait fait des fautes; mais qu'averti par le malheur il s'empresserait de les réparer, et que la *Charte serait désormais une vérité.* Un mois à peine s'était écoulé depuis cet aveu solennel, et de sanglans désordres éclataient dans la partie méridionale du royaume; et une chambre des députés, instituée par la Charte et pour la Charte, déclarait que la Charte ne suffisait plus à la sûreté du trône, créait des lois d'exception et des cours prévotales, fondait un nouveau régime de terreur, par les incarcérations, les exils et les supplices. On se rappelle que le télégraphe, qui, sous la république et l'empire, n'avait été, le plus souvent, que le rapide interprète de la victoire, devint, sous la Charte, *messager de mort.*

Mais les excès du parti nobiliaire et sacerdotal finirent par rendre nécessaire et inévitable une réaction libérale : la fameuse ordonnance du 5 septembre, dont personne ne se souvient presque plus aujourd'hui, parut sous les auspices de M. de Gazes; ainsi s'appelait l'homme d'état, le grand homme du jour. Grâce à lui, à ses lumières, à son habileté, à son amour des libertés publiques, la France allait enfin jouir, dans le port de la Charte, d'une paix et d'un bonheur dont on ne pouvait calculer l'étendue et la durée. Pendant trois années ces espérances ne furent contrariées que par des querelles de journaux et de violentes discussions parlementaires, entremêlées de quelques pétards, de complots fabriqués et de conspirations réelles.

Mais en 1819 le *libérateur* de 1816 s'effraya lui-même des succès que les démocrates à mille francs d'impôts obtenaient dans les élections. Il confia ses craintes à cinq ou six hommes qui jouissaient, auprès d'un certain public, de

la même faveur que les anciens accordaient aux oracles, parce qu'ils avaient l'habitude, non de s'agiter sur un trépied, mais de s'asseoir gravement sur un *canapé*, pour y faire de la métaphysique sur les affaires du pays. Ces hommes partagèrent les alarmes du ministre favori; ils n'hésitèrent pas à se prononcer pour la nécessité d'*un mouvement à droite*; et cette grande résolution une fois arrêtée, ils ne doutèrent pas un instant que de cette manœuvre habile ne sortît bientôt pour la France un long cours de gloire, de prospérité et de repos. La manœuvre fut donc commandée : les plus célèbres orateurs, MM. de Serre, Lainé, Pasquier, la dirigèrent dans la chambre; les dragons l'exécutèrent sur les places et dans les rues : les uns se chargèrent de torturer les mots, les autres de sabrer les personnes; et, de par la Charte, toujours invoquée des deux parts, on proclama le double vote, au milieu de l'effusion du sang parisien.

Mais la contre-révolution, ainsi ranimée par les hommes qui l'avaient arrêtée dans sa course désordonnée quelques années auparavant, ne tarda pas de désabuser ces tardifs et imprudens auxiliaires sur la valeur du nouveau système dont ils avaient encore une fois osé attendre d'impérissables résultats. Elle voulut avoir ses ministres à elle, et elle repoussa par conséquent les transfuges du libéralisme. M. de Serre, le héros des doctrinaires, alla mourir à Naples; et M. de Cazes, l'immortel de 1816, s'ensevelit vivant, avec ses plus illustres collègues, dans le cimetière du Luxembourg.

Triomphante, au nom de la Charte, qu'elle expliquait à sa manière, la contre-révolution eut bientôt à combattre une jeunesse entreprenante qui l'interprétait différemment. On en vint à une guerre à mort, et le dévouement des plus

intrépides libéraux ne servit qu'à les faire décimer encore par le fer des bourreaux. Dès ce moment, un cri de victoire définitive retentit parmi les hommes des anciens jours : les conspirations étaient étouffées, les têtes les plus fières abattues, les voix les plus importunes condamnées au silence. Rien ne manquait plus à l'ancien régime pour se rasseoir aussi *à perpétuité;* au milieu de circonstances si prospères, il avait, entre autres avantages, celui d'avoir confié ses brillantes destinées à M. de Villèle, dont la capacité, mise bien au-dessus de toutes les capacités contemporaines, semblait appelée à garantir pour jamais la possession du pouvoir, la possession de l'avenir aux représentans du passé. Pendant quatre ans, ce nouveau fondateur de l'ordre définitif mania la France, à son gré, par l'intrigue et la fraude, les menaces et les promesses, amena les corps électoraux, si indociles sous ses prédécesseurs, à former une assemblée, qui trouva, dans la Charte, la septennalité, l'indemnité aux émigrés, le sacrilége, le droit d'aînesse, etc. Mais la France, qui voyait autre chose dans la Charte, finit par s'indigner d'être courbée sous un joug humiliant; elle se leva énergiquement, en 1827, pour résister à la rétrogradation dont on la menaçait; et M. de Villèle, l'*immortel* de 1823, fut contraint à son tour, comme les immortels des années précédentes, de se faire enterrer avec ses collègues dans la pairie, après avoir, à son dernier soupir politique, ordonné de nouveaux massacres dans les rues de Paris, toujours pour attester la puissance et l'efficacité des institutions, octroyées en 1814, toujours pour fermer l'abîme des révolutions.

Après la chute de ce ministre, qui se flattait d'avoir eu un système, d'avoir fait école pour les royalistes et les catholiques, d'avoir été le ministre constituant de la restau-

ration, parurent avec éclat sur la scène quelques nobles débris des doctrinaires, liés à d'honorables transfuges de la contre-révolution. M. Royer-Collard, nommé sept fois, fut porté à la présidence de la Chambre; M. Hyde de Neuville, doublement élu, devint ministre; M. de Chateaubriand, chargé de l'ambassade de Rome, put faire résonner sa voix éloquente sous les voûtes du Vatican. France! heureuse et fière d'avoir placé de tels hommes au timon de l'État, vas-tu vivre long-temps au moins à l'abri d'aussi beaux noms? Oh! oui : l'*ordre légal*, le *véritable ordre légal* est enfin trouvé. Ce mot sacré, gage d'un long avenir de paix et de liberté, est inscrit sur toutes les bannières; il est dans toutes les bouches; et le 7 août 1829, les fervens amis de la Charte, les honnêtes et assidus lecteurs des journaux constitutionnels, s'endorment dans leurs espérances et dans leur foi, certains d'apprendre à leur réveil quelques nouvelles merveilles de l'*ordre légal*, dont la stabilité ne leur paraît pas cette fois douteuse.

Eh bien! dès cette nuit même l'*ordre légal n'était plus!* ses représentans dans le conseil cédaient la place aux représentans de l'ancien régime; et l'on était encore sous le régime de la Charte! car la Charte, généreuse et bénigne, permettait au prince de choisir les ennemis de la Charte, pour faire régner la Charte. Et si les députés trouvent cela bizarre et désastreux, le monarque trouve à son tour leurs réclamations insolentes, et leur déclare que sa volonté est *immuable*. Honneur à ces courageux députés! gloire aux *deux cent vingt-et-un!* tel est le cri qui se fait entendre d'un bout de la France à l'autre. Ils ont sauvé le pays, ce pays tant de fois sauvé depuis quinze ans, au dire des divers partis : sauvé par M. de Cazes, par M. Pasquier, par M. de Richelieu, par M. de Villèle, par M. de Martignac, par tous les

ministres royalistes ou libéraux; sauvé deux fois, en deux ans, par la chambre des pairs; par la chambre des pairs! qui depuis.... mais alors elle était patriote.

Gloire donc aux *deux cent vingt-et-un!* ils ont, répète-t-on de tous côtés, ils ont sauvé la France; la France! qui, après tant de jours de salut, s'est pourtant toujours trouvée en position de désirer et de recevoir le nouveau libérateur, dont la venue devait au moins rendre contestable la légitimité du titre accordé au libérateur précédent. Les *deux cent vingt-et-un* sont donc réélus; la Charte le permet aux électeurs; mais le monarque, dont la résolution n'a pas cessé d'être *immuable*, les repousse encore; la Charte le lui permet aussi. Il va plus loin; toujours appuyé sur la Charte, et pour rentrer, comme disent ses ministres, dans l'esprit de la Charte, il renverse de fond en comble l'*ordre légal* que les libéraux prenaient pour la Charte. Ici va se compléter le parallèle que Saint-Simon établit, prophétiquement, entre les Bourbons et les Stuarts. La lutte n'existe *directement* qu'entre la royauté d'une part, et les électeurs, les journalistes et leurs abonnés de l'autre; mais les masses populaires, les masses laborieuses sont douées d'un instinct admirable, qui leur fait pressentir que leur cause est liée à celle des classes plus heureuses qui font des députés, qui rédigent ou lisent des journaux. Elles se sont levées, et tout a disparu devant elles. Le sceptre est brisé pour toujours, dans les mains du prince dont les volontés étaient *immuables;* et la Charte, qui devait prévenir les bouleversemens, et fonder la paix perpétuelle au sein de la France, la Charte, promulguée sous les auspices des baïonnettes étrangères, au milieu des dissensions civiles; la Charte, cette émanation bâtarde du droit divin et de la souveraineté du peuple, tombe, après quinze ans de

troubles, de déception et de déchiremens, avec le trône qui l'avait octroyée; elle tombe, comme elle avait régné, toujours accompagnée de tiraillemens et d'orages; elle tombe dans des flots de sang.

Voilà donc, en définitive, les résultats de la restauration constitutionnelle de Louis XVIII, entée sur la restauration militaire de Napoléon! Le peuple a été encore une fois obligé d'intervenir pour en finir avec le passé : les hommes d'État de toutes les opinions ont été également impuissans à prévenir cette intervention extrême; l'éternité de la Charte, rêvée par d'illustres écrivains, a passé en deux jours. Qu'en reste-t-il en effet maintenant? quelques débris qui ne satisfont personne, qui ne répondent ni aux besoins du pouvoir ni aux exigences de la liberté, qui nous conduiront, par une série de débats, de vicissitudes, de secousses plus ou moins violentes, à de nouvelles crises, jusqu'à ce que la crise vraiment régénératrice pour le peuple arrive, jusqu'à ce que l'ordre *nouveau* soit politiquement constitué.

Plus que jamais on parle de liberté et d'ordre! et plus que jamais on ignore ce qui peut fonder l'une et l'autre; et plus que jamais le libéralisme éprouve, au milieu de ses succès, le vide de l'impuissance organique de ses doctrines. Douter, soupçonner, craindre, accuser, gémir, c'est à peu près tout ce qu'il sait faire, depuis qu'il a remporté la plus mémorable des victoires.

Et que sont devenus tous ces hommes de renom qui se chargèrent successivement des destinées de la France durant l'ère qui vient de finir? Comme Napoléon, ils ont terminé leur existence publique sans laisser de postérité politique : comme lui, ils sont morts tout entiers sans léguer au monde une idée assez féconde pour produire

quelque chose après eux, sans avoir pu former un disciple qui voulût se dire leur continuateur. Et ce que je dis des célébrités du pouvoir s'applique aux célébrités de l'opposition; partout même succès passager, partout même isolement, partout même éclat solitaire. Il n'y a pas jusqu'aux *deux cent vingt-et-un*, dont l'ovation est pourtant si récente, qui ne soient déjà menacés de l'oubli qui a dévoré tant d'immortels depuis trente ans. Que dis-je? ils se sont trouvés débordés, le jour même où le peuple s'est levé pour les défendre; et leurs apologistes d'hier sont aujourd'hui leurs plus véhémens accusateurs.

(2) Voilà pour le mouvement politique: passons au mouvement religieux. le mouvement religieux

Sur ce point je serai bref. Napoléon signale son avénement en relevant les autels, et sa main puissante n'empêche pas qu'à la fin de son règne le clergé ne soit obligé de se plaindre de la décadence rapide de la religion. Après lui, les Bourbons, protecteurs obligés du sacerdoce catholique, s'empressent d'accroître son influence et ses richesses, lui permettent de recevoir des legs, de fonder des couvens, d'augmenter le nombre et la dotation des séminaires; la loi du sacrilége est votée; les jésuites reparaissent; les missionnaires abondent; les congrégations couvrent la France; l'administration tout entière se fait dévote; nul ne peut plus obtenir, je ne dirai pas faveur, mais justice, s'il ne fait attester ses principes religieux; et malgré tant d'efforts inouis pour rendre de la force et de la splendeur au catholicisme, le catholicisme n'arrive au bout de cette série d'avantages inespérés que pour perdre son titre de *religion dominante*, que pour voir constater que l'appui des gouvernemens, s'il peut raviver extérieurement un culte pour quelques instans, ne saurait

rallumer des croyances éteintes, ni arrêter par conséquent le dépérissement interne, l'altération profonde et continue d'une religion de plus en plus incompatible avec les sentimens, les lumières et les intérêts des nouvelles générations. Lisez plutôt les mandemens de la plupart des évêques, et les lamentations du souverain pontife lui-même.

J'en ai dit assez là-dessus pour être bien compris. Malgré les écrits de MM. de Bonald, de Maistre, La Mennais, Chateaubriand; malgré l'activité prodigieuse de toutes les associations pour la prospérité de la religion catholique; malgré la multiplication des sociétés bibliques et de morale chrétienne; malgré la profusion ministérielle envers les établissemens religieux et les gens d'église, l'*indifférence* gagne de proche en proche, au détriment de toutes les vieilles croyances; l'*indifférence* est la véritable religion de la majorité, en dépit de la statistique officielle de la Charte; et remarquez que l'on peut appliquer aux grands écrivains catholiques que je viens de citer, ainsi qu'aux théologiens protestans les plus renommés, tout ce que j'ai dit des célébrités politiques, dont la succession est condamnée à une vacance éternelle.

J'arrive au mouvement philosophique.

L'école de Locke et de Condillac, dominante pendant la révolution française, tenait encore le sceptre au commencement du XIXe siècle. Les importans travaux de Cabanis et de Destutt de Tracy avaient fait parvenir à son apogée la théorie de la sensation. Mais comme rien de social n'en pouvait sortir, et que le matérialisme qui en découlait ne pouvait conduire qu'à l'égoïsme ou au désespoir, une réaction spiritualiste se manifesta bientôt. M. Royer-Collard en donna le signal; il importa, en France, les doctrines écossaises, en y mettant toutefois son propre cachet;

car la conscience, le sentiment individuel était le point de départ, et faisait tout le fond de cette philosophie. Mais M. Royer-Collard, absorbé par la politique, ne brilla qu'un instant dans sa chaire. Après lui, vint M. Cousin, dont la faveur fut bien plus grande auprès du public, et qui modifia encore les amendemens apportés par M. Royer-Collard à l'éclectisme écossais. A côté de M. Cousin, quelques jeunes gens, également distingués par leur esprit, leur instruction, leur caractère, prêchèrent aussi l'éclectisme, chacun son éclectisme, car chacun avait le sien, sous ce drapeau de complète indépendance. Des journaux furent fondés qui obtinrent de la vogue dans les salons; il fut de mode et de bon ton d'être éclectique, et l'on en vint à proclamer que l'*anarchie des intelligences était notre premier besoin*. Après quelques succès éphémères, restés sans influence sur l'état moral, intellectuel et physique de la société, les éclectiques, tout aussi impuissans que les matérialistes, et n'aboutissant comme eux qu'à l'individualisme, les éclectiques finissent à leur tour par une espèce de *pairie*; et tandis que M. de Chateaubriand chante admirablement son agonie; que M. Royer-Collard expire dans de muettes jérémiades; que M. Guizot s'enterre dans les détails minutieux d'une administration journalière, d'autres noms, également illustres, vont s'abîmer dans les hautes fonctions, comme s'ils étaient pressés de sortir du monde philosophique, ou plutôt de s'arracher à la solitude qui commençait à les y atteindre.

Et ces littérateurs spirituels, ces publicistes fameux qui remplissaient la France, il y a douze ans, du bruit de leurs noms, par la publication de la *Minerve!* Et ces écrivains de courage et de talent, fondateurs du *Censeur européen*, qui croyaient avoir formé une école!

Et les Benjamin Constant, les Kératry, dont la réputation fut si brillante et si vaste ! où sont-ils? Ils sont morts aussi, philosophiquement, ou ils mourront, dans le désert, comme toutes les notabilités que nous venons de voir tomber les unes sur les autres, comme les rédacteurs de tant de feuilles passagères dont les destins semblaient pourtant si beaux; ils sont tous morts, ou ils mourront, sans héritiers, sans suite, sans avoir un homme à côté d'eux, sans espérer que jamais il se présente quelqu'un qui dise : « Leur foi est ma foi, leur pensée est ma pensée, leurs actes sont la règle de mes actes. » Non, non, ce ne sont point là les hommes de l'avenir; car ils n'ont rien aimé, rien connu, rien fait de nouveau pour l'humanité; car ils n'ont pas trouvé un seul lien qui pût les rattacher aux âges futurs.

Mais tandis que tant de brillantes renommées se dissipaient comme une vaine fumée, que tant d'illustres penseurs allaient se perdre dans les ténèbres du scepticisme, l'espoir du monde, la lumière nouvelle devait bien se trouver quelque part. Voyez, dans un coin obscur de l'immense théâtre, où la foule des immortels d'un jour se presse tumultueusement, voyez un homme accablé de mépris, en proie aux railleries, aux injures, à la misère. Il est seul, car tout le monde le repousse. N'importe, ne craignez pas de l'approcher; cet homme seul, c'est l'HUMANITÉ NOUVELLE !.. Ses illustres contemporains, que des flots de courtisans entourent, commencent par l'apothéose et finiront par l'oubli : lui commence par l'oubli, par l'obscurité, par la réprobation, et finira par l'apothéose ! Ils passent de la vogue à la solitude, au néant; lui, marchera de la solitude à l'ASSOCIATION UNIVERSELLE, à une vie impérissable ! Pendant qu'ils s'évertuent à fouiller dans les

ruines des systèmes politiques, religieux et philosophiques du passé, pour en tirer de vaines théories, dont les élémens sont usés à jamais; lui, découvre, conçoit, révèle le SYSTÈME DE L'AVENIR. L'humanité apprend de lui qu'elle se développe progressivement en Dieu, suivant une loi qui promet bientôt le règne exclusif de l'amour sur la terre, la disparition complète des priviléges de la naissance, le classement et la rétribution selon la capacité et le travail, l'affranchissement définitif des femmes et des classes les plus nombreuses. L'homme divin qui avait apporté cette *bonne nouvelle*, quelles que fussent les préventions de ses contemporains, ne pouvait mourir tout entier. Il lui fallait nécessairement, à lui, un héritier pour recueillir la parole qui renfermait toutes les promesses faites au genre humain. Cet héritier ne manqua point à Saint-Simon: la Providence, qui le lui avait préparé depuis quelques années, le fit assister à ses derniers momens, pour recevoir, à cette heure suprême, le dépôt de ses espérances, de sa foi et de son amour. Le disciple s'est montré digne du maître; lui aussi a bravé les dégoûts et les obstacles, pour remplir la haute mission dont il était chargé; et sa persévérance a obtenu le plus beau succès que puisse ambitionner l'apôtre d'une doctrine progressive; il a fait des DISCIPLES, qu'il a pu proclamer ses SUPÉRIEURS. Et voyez grandir cette famille Saint-Simonienne dont le chef fut si méconnu! Ses premiers membres s'exposent aussi aux sarcasmes et à la haine; mais soutenus par la puissance de leur conviction, mais intimement persuadés qu'ils marchent à la tête de l'humanité, ils ne se rebutent de rien, et en quelques années la SOCIÉTÉ DE L'AVENIR existe; la hiérarchie est fondée. Dans un siècle d'égoïsme, d'amour-propre, d'indépendance absolue, des hommes habitués à l'insubordi-

nation se sont trouvés, qui ont accepté avec joie une autorité qui les plaçait autrement que dans le monde, qui leur donnait pour supérieurs ceux que, dans le monde, ils auraient regardés comme leurs inférieurs. Gloire à notre Maître! Nous avons dit à son premier disciple, nous avons répété à ses successeurs: Vos sentimens sont nos sentimens, vos idées sont nos idées, vos actes sont nos actes; et, chaque jour, nous voyons venir à nous de nouveaux fils, qui s'attachent irrévocablement à nous par la profession solennelle de la même concordance; et chaque jour ces fils chéris obtiennent eux-mêmes des fils, qui se lient avec enthousiasme par la même sympathie!

Et l'on vous demanderait encore *où sont les hommes de l'avenir?* Vous êtes donc comme ceux dont parle le psalmiste? Vous avez des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre? Que vous ai-je dit? que vous ai-je montré? Parmi nous, tout est en progrès depuis Saint-Simon. Hors de nous, tout est en décadence. Nous pouvons donc répéter, dans les transports d'une sainte hardiesse, cette délicieuse vérité que déjà nous avons proclamée: NOUS SOMMES LES HOMMES DE L'AVENIR.

IV.

P. Laurent

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, ORDRE PUBLIC.

MES FILS ! MES FILLES !

La France, qui porte en son sein les destinées du monde, vient de saluer une fois encore avec enthousiasme le drapeau de la liberté..... Mais ce drapeau, dont nous avons prévu, accueilli, sanctifié l'immense et glorieux triomphe, ce drapeau, que nous avons vu arborer de nouveau avec d'autant plus d'allégresse, sur le vieux palais des rois, et sur le dôme des anciens temples, qu'il signale au loin la chute inévitable de l'ordre politique et religieux du moyen âge, qu'il semble, de la cime des monumens qui re-

présentent symboliquement le passé, appeler incessamment à l'œuvre les architectes de l'avenir; ce drapeau porte-t-il, dans ses pompeuses devises, le dernier mot que l'humanité doive attendre du Dieu qui se manifeste progressivement en elle? N'y a-t-il rien plus à espérer au-delà de ce qu'il donne ou de ce qu'il promet? Dit-il tout ce que l'homme a besoin d'entendre pour le développement le plus vaste possible de ses facultés morales, intellectuelles et physiques, et flotte-t-il enfin sur nos têtes pour annoncer, comme tant de gens sont disposés à le croire, que nous sommes parvenus au dernier terme de notre perfectionnement? Ecoutez :

Il y a quarante ans que ce drapeau fut déployé glorieusement aussi par les vainqueurs de la Bastille. A son aspect tombèrent les droits, les priviléges, les titres féodaux, toutes choses qui, soit dit en passant, avaient été pourtant considérées comme une propriété inviolable par le peuple qui les subissait, et qui conservaient encore le même caractère aux yeux des grands, qui croyaient devoir en faire généreusement le sacrifice sur l'autel de la patrie. Hé bien! il se trouva alors des hommes, dont la capacité n'était pas moindre, sans doute, que celle des plus illustres tribuns de nos jours, qui prirent, pour l'asile définitif de a paix et de la liberté, la tente fragile qu'ils durent élever à la hâte sur les ruines de l'édifice gothique qu'ils avaient renversé. Mirabeau, Mounier, Barnave, Bailly, Lafayette, tout fiers d'avoir abattu l'orgueil nobiliaire, d'avoir brisé le lien féodal, en faisant un appel à l'esprit d'égalité et d'indépendance personnelle, se flattèrent d'arriver par ce moyen à donner un nouveau lien social à la France, de réédifier avec l'instrument de démolition, et de fonder à perpétuité le bonheur universel sur la déclara-

tion des droits et des devoirs du citoyen. Des fêtes nationales furent décrétées pour marquer la venue de cet âge d'or; des médailles furent frappées pour éterniser la mémoire de ses magnifiques commencemens; un jour, oubliant pour quelques heures les nuances diverses qu'avait dû produire infailliblement parmi eux l'application de leurs principes sur la souveraineté de la raison individuelle, ces héros révolutionnaires, ces apôtres de destruction, ces hommes de lutte, ces interprètes admirables de la colère nationale, s'abandonnèrent tellement à la douceur et à la puissance de leurs illusions, qu'ils se jetèrent, ivres de joie et d'espérance, dans les bras les uns des autres, ne doutant plus que cette démonstration théatrale de sentimens pacifiques, d'union et de concorde, ne réalisât sur la terre toutes les fables du règne d'Astrée. « Un nouvel ordre de choses s'élève, s'écria Bailly, et va régénérer toutes les parties du royaume. Déjà la division des provinces ne subsiste plus; tous les noms se confondent dans un seul; un grand peuple ne connaît plus que le nom de français, c'est le nom d'un peuple libre; il n'y a plus qu'un devoir, celui de la soumission à la loi et au roi; il n'y a plus qu'un sentiment, celui de l'amour et de la fraternité. C'est sur ces bases que vont reposer et la paix et la prospérité de cet empire. » Je pourrais citer des milliers de discours, d'adresses, de proclamations, dans lesquels des philosophes, des publicistes, des représentans, plus ou moins célèbres, exprimaient les mêmes idées, manifestaient le même engoûment, s'abusant tous jusqu'à méconnaître la dissidence et le désordre qui étaient au fond d'une societé, dont trois siècles de critique philosophique avaient dissous les vieilles croyances et les liens moraux; jusqu'à voir un signe d'unité et d'ordre durables

dans la confraternité accidentelle, enfantée par la haine commune qu'inspirait l'ancien régime. Il me suffit de vous rappeler que, dans cette même enceinte du Champ-de-Mars, où la population parisienne se pressait, il y a peu de jours, pour renouveler un des plus beaux spectacles de la révolution, les députés de la France solennisaient, il y a quarante ans, l'anniversaire du quatorze juillet, juraient, par la bouche du soldat-citoyen qui commande encore nos cohortes civiques (1), juraient le maintien de la LIBERTÉ, de l'ÉGALITÉ et de l'ORDRE PUBLIC, et se livraient complaisamment à l'espoir de les conserver à jamais. « Oui! s'écriait le généralissime des gardes nationales, nos mains vont s'élever ensemble, à la même heure; au même instant, nos frères de toutes les parties du royaume vont proférer le serment qui va les unir! Avec quels transports nous déploierons à leurs yeux les bannières, gages de cette union et de l'inviolabilité de nos sermens! »

Et la session de l'assemblée constituante n'était pas close, que le peuple, affranchi par elle des charges féodales, éprouvait que son émancipation n'était pas complète; que la disparition des priviléges seigneuriaux ne l'empêchait pas de croupir dans l'abjection et la misère; qu'il était condamné à nourrir de ses sueurs une autre aristocratie, dont les droits dérivaient aussi du hasard de la naissance; que les oisifs héréditaires de la bourgeoisie survivaient à ceux de la noblesse pour l'exploiter; qu'il restait enfin exposé à la famine jusque dans l'exercice de sa souveraineté; et lorsqu'à l'approche de ce fléau, il

(1) Lors de cette prédication, La Fayette était encore à la tête des gardes nationales.

voulut profiter de ses prérogatives constitutionnelles pour signaler ses besoins et exprimer ses plaintes, un des fondateurs de sa liberté ne sut rien imaginer de mieux pour l'apaiser *qu'une loi sur les émeutes*. Ce législateur était pourtant un homme de bien, dominé seulement par les préjugés de son temps et de sa caste. Il avait vu, comme M. de Chateaubriand, les *vainqueurs de la Bastille dans les ruisseaux de Paris*, et une foule d'honnêtes gens pensaient alors, comme aujourd'hui, que la victoire en haillons, devenant trop importune, n'a droit, après tout, qu'à l'application du Code pénal. Mais, à côté du jurisconsulte Target, siégeait un homme dont l'âme, toute gangrenée qu'elle était par le scepticisme d'un siècle de dissolution, avait au moins toute la chaleur corrosive que nécessitait la mission providentielle d'un agent de destruction. Cet homme, formé pour être le plus audacieux et le plus éloquent des tribuns, devait sympathiser vivement, en dépit de ses vices, avec les masses populaires; il répondit ainsi aux argumens de l'implacable légiste : « Je ne sais rien de plus effrayant que des motions occasionées par la disette. Tout se tait, et tout doit se taire, tout succombe, et tout doit succomber devant un peuple qui a faim. Que fera une loi martiale si le peuple attroupé s'écrie : *Il n'y a pas de pain chez les boulangers?...* quel monstre lui répondra par des coups de fusil ? »

Honneur à l'homme qui s'indigne si profondément à la pensée de l'effusion du sang humain ! honneur au géant révolutionnaire qui, chargé d'un rôle de haine, trouve dans ses entrailles des émotions tendres pour compatir aux souffrances du pauvre ! honneur à Mirabeau ! Et cependant Mirabeau, n'ayant plus rien à renverser, et sentant le besoin de reconstruire, ne sait plus bientôt que faire de sa redoutable massue. Sous les auspices de la *liberté*, de l'*éga-*

lité, et de l'*ordre public* (en entendant ces mots comme le fait la critique), le malaise et le désordre augmentent, la bourgeoisie est aux prises avec les classes inférieures, l'anarchie devient imminente, la répugnance de Mirabeau à recourir aux mesures extrêmes contre le peuple, sa répugnance est alors ébranlée; il propose, il fait décréter lui-même la *loi martiale*! et ce ne sera pas un monstre qui l'exécutera! ce sera tout ce que la France peut montrer avec le plus d'orgueil à ses amis et à ses ennemis, tout ce que l'assemblée nationale renferme de plus vertueux, de plus illustre, de plus magnanime! ce sera Bailly! ce sera Lafayette!!!

O vous, qui aviez une foi entière à la puissance de vos principes de subversion pour fonder un ordre nouveau, parce qu'ils vous avaient suffi pour détruire l'ordre ancien, vous qui prédisiez un long cours de paix et de prospérité à vos concitoyens, sous la protection de vos théories libérales, venez entendre le terrible démenti que vos oracles sont forcés de se donner à eux-mêmes! voyez le champ de la fédération converti en champ de bataille; les sermens de fraternité étouffés sous des cris de mort; les larmes de joie remplacées par des flots de sang; des amis sincères de l'humanité réduits à massacrer leurs frères pour échapper à l'anarchie; un peuple généreux et facile poussé à la révolte par la détresse! Ce spectacle ne dissipera-t-il pas vos illusions? Que vous faut-il donc encore? Force, dites-vous, est restée à la loi, et l'ordre public triomphe après tout..... attendez..... ce triomphe ne sera pas de longue durée. La mitraille ne tue pas, mais ravive la discorde; et, plus tôt ou plus tard, les patriotes héroïques de 89, qui se croyaient maîtres de l'avenir parce qu'ils avaient anéanti le passé, deviendront la proie des factions. Mi-

rabeau mourra sous le poids d'une accusation flétrissante; Mounier ne parviendra à dérober sa tête au bourreau qu'en fuyant à l'étranger; Barnave montera à l'échafaud; Bailly sera immolé là même où il présida, à un an d'intervalle, à des fêtes patriotiques et à des scènes de deuil; Lafayette ira souffrir une dure captivité dans les cachots d'Olmütz; et la France, la France subira successivement le régime de la *terreur* et le despotisme militaire, pour retomber encore sous le joug des Bourbons.

Tant de sacrifices seront-ils donc inutiles? tant de sang aura-t-il coulé en vain? tant de malheurs et d'efforts glorieux resteront-ils sans résultat? Non, mes fils! non, mes filles! Dieu a fait l'humanité perfectible; et la France, qui marche à la tête de l'humanité, ne peut pas céder au génie de la rétrogradation. Les successeurs infortunés des vainqueurs de la Bastille surgiront à leur tour *des ruisseaux de Paris* pour compléter l'œuvre de leurs pères, pour en finir avec le fantôme de l'ancien régime..... Que dis je! LES VOILA! ILS SONT VENUS! ILS ONT VU, ET ILS ONT VAINCU!.. Gloire à eux! ils ont rendu témoignage au progrès par la sagesse et la modération qu'ils ont montrées dans la victoire.

Mais qu'a-t-on inscrit sur leurs bannières qui atteste ce fait important? Lisez : vous y verrez les mots, les mêmes mots, les mots sacramentels de 89 : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, ORDRE PUBLIC. Je me trompe; le mot *égalité* n'a figuré qu'un seul jour sur le drapeau tricolore; il n'a été en faveur que durant les fusillades, et il est tombé en disgrâce dès que le PEUPLE s'est retiré avec le péril, et que la BOURGEOISIE a reparu avec la sécurité. Ce n'est pas sans doute uniquement *dans un but de laconisme* que ce mot a été effacé sur le drapeau libérateur. On y a vu *une provocation*

d'anarchie pour ceux qui voudraient le traduire en fait, ou *une illusion* pour les masses, si on le renfermait dans les limites de la *fiction légale*, et, forcé d'opter entre la *consécration d'un mensonge et un appel aux niveleurs*, on s'est décidé pour la suppression. La prudence le voulait ainsi.

Mais le haut libéralisme, le libéralisme dirigeant, est-il plus capable d'assurer la *liberté* et l'*ordre public* que l'*égalité?* ou plutôt sa devise écourtée, renouvelée d'une époque où elle ne put servir à aucune fondation durable, ni prévenir les plus grands excès, sa devise sera-t-elle, cette fois, plus salutaire et plus féconde? Comment pourrait-on le penser, puisque, toujours la même, elle renferme toujours les mêmes élémens de confusion et de désordre? Voyez en effet ce qui s'est passé depuis que la *liberté* et l'*ordre public* président à nos destinées. Comme sous l'assemblée constituante, la liberté, sublime, héroïque dans le combat contre l'ancien régime, n'a enfanté, après le triomphe, que division, querelle, soupçon, haine, jalousie, anxiété, perturbation. Les discours, les proclamations, les affiches, les journaux, manifestent l'effrayant désaccord qui règne dans les esprits. L'autorité manque de la force morale nécessaire pour commander; les citoyens sont troublés dans la confiance qui fait obéir. Au milieu de cette tendance à la dissolution, de cette anarchie dans les sentimens et les idées, l'*ordre public*, comme la *liberté*, n'est rien de plus que ce qu'il était en 1791, n'ayant pour se faire respecter que les rigueurs brutales du Code pénal et la puissance meurtrière du canon.

Oui, comme à cette époque, la bannière constitutionnelle, promenée solennellement dans nos rues, et si digne de l'enthousiasme qu'elle excite par le souvenir récent de sa victoire définitive sur les hommes des anciens jours, la

bannière constitutionnelle n'a rien changé cette fois encore à la position matérielle du peuple. Les masses ouvrières, libératrices du pays, sont toujours enchaînées à la misère. Provoquées ou non par une faction expirante, elles expriment un fait, malheureusement trop vrai, c'est qu'elles ont faim, et que le pain leur manque, même en travaillant. Certes, il faut déplorer les scènes de désordre, les menaces, les violences, qui accompagnent l'expression de leurs besoins et de leurs griefs. Il faut les plaindre, ces enfans abandonnés de l'industrie, d'être réduits à chercher aveuglément un remède à leurs maux, dans l'anéantissement des perfectionnemens industriels. Mais il faut plaindre aussi, il faut plaindre surtout la société, qui est sans puissance pour guérir les plaies profondes dont sont affligées les classes les plus nombreuses, qui ne peut répondre à leurs plaintes, à leurs gémissemens, à leurs réclamations, que par des arrêtés de police, et par des réminiscences de la loi martiale.

Tout-puissans contre le passé, les mots magiques de *liberté* et d'*ordre public*, et les illustres patriotes qui les répètent incessamment avec une admirable bonne foi, en leur rendant un culte vraiment mystique, sont donc toujours frappés de stérilité vis-à-vis de l'avenir! Faudra-t-il donc subir encore la série de déchiremens et de malheurs qui attesta leur impuissance organique, il y a quarante ans? Non, non, rassurez-vous. D'un côté, la révolution, n'ayant pas à combattre les mêmes résistances, n'aura pas les mêmes fureurs, et le peuple victorieux a montré tout ce qu'il avait gagné en sagesse, en modération, en générosité. D'autre part, et c'est là notre véritable sauve-garde contre le cercle vicieux, contre l'abîme que je viens de signaler, plus heureux que nos pères, nous avons entendu

la parole nouvelle qui doit présider à la reconstruction de l'édifice social, nous avons compris UN AUTRE ORDRE et UNE AUTRE LIBERTÉ que ceux dont le règne n'aboutit qu'à l'anarchie, nous avons reçu de SAINT-SIMON un fil secourable pour sortir du labyrinthe révolutionnaire.

Venez le recevoir de nous ce fil libérateur, vous tous qui êtes las d'errer sans soutien et sans guide, au milieu de ténèbres qui s'épaississent, d'orages qui renaissent à chaque instant; vous, qui êtes dégoûtés d'avoir poursuivi si long-temps en vain la vérité, la paix et le bonheur, dans une carrière où tant d'opinions s'entre-choquent, où tant de passions se heurtent; vous qui gémissez de voir les plus belles conquêtes de la liberté toujours réduites à une valeur négative; vous qui êtes profondément affligés de l'abandon forcé que subissent, au nom de l'ordre légal, et sous le masque de la liberté, ceux qui ont eu de l'héroïsme militaire, pour combattre, et de l'héroïsme civil, pour user de la victoire, ceux qui, seuls, produisent vos richesses, et qui, seuls, ont sauvé vos têtes; venez apprendre avec nous comment on peut améliorer le sort des pauvres, sans violenter les riches, accroître le bien-être du grand nombre, sans rendre malheureuse, en rendant même plus heureuse la minorité qui vit maintenant de priviléges. Les travailleurs des derniers rangs sont mûrs pour l'ASSOCIATION; il est temps de les délivrer du *salaire*, comme nos pères les affranchirent de l'*esclavage* et du *servage!* Trop long-temps exclus de la cité et condamnés aux privations, tandis que leurs sueurs alimentaient le faste et le luxe des classes oisives, ils sont dignes enfin d'être classés selon leur capacité et rétribués suivant leurs œuvres. Ils ont produit leurs titres incontestables à cette émancipation complète, le jour où ils sont entrés victorieux et couverts

de haillons dans les palais somptueux, pour en sortir les mains vides et pures. Comparez en effet cette magnanime conduite de prolétaires, accablés de besoins et de mépris, à celle des guerriers féodaux, si redoutables aux chaumières, et dont les triomphes étaient toujours accompagnés de pillage, de meurtres et de dévastation. Songez que ces guerriers étaient pourtant les hommes d'élite de la monarchie, qu'ils occupaient les sommités sociales! Et vous jugerez ensuite s'il est raisonnable, s'il est juste, s'il est possible de traiter encore en ilotes les hommes braves et laborieux qui se sont montrés humains et désintéressés, là où les *grands* d'autrefois ne furent qu'avides de sang et de butin! là où les *grands* d'aujourd'hui, sans être aussi belliqueux, ne se montrent pas moins cupides!

En caractérisant, par leurs résultats les plus directs et les plus frappans, la *liberté* et l'*ordre public*, tels qu'ils sont compris en dehors de nous, je suis loin d'avoir épuisé cet immense sujet. Il est important d'y revenir.

La *liberté*, prise dans le sens qu'y attachent les publicistes de l'école critique, n'enfante pas seulement la dissidence et l'anarchie; elle laisse subsister aussi la *servitude de fait*, qui, sous tant de formes diverses, pèse sur la plus grande partie des membres de la société. Interrogez plutôt les innombrables *parias* qui vous entourent; demandez-leur ce que c'est que cette *liberté*, qui les prive de la prévoyance sociale, qui les abandonne à leurs propres ressources après que le hasard de la naissance les a dépouillés de toute ressource; qui les *force*, elle! la liberté! sous peine de mourir de faim! qui les *force* à des travaux dont les fruits reviendront à leurs maîtres; à des travaux pour lesquels le plus souvent Dieu ne les a pas formés, et qu'ils accomplissent par conséquent en dépit d'eux-mêmes,

sous la dure loi de la nécessité. Ils vous diront que cette *liberté* n'est qu'une déception cruelle; qu'elle ne leur donne le *droit* de prétendre *à tout*, que pour mieux leur faire sentir qu'ils n'ont pas le *pouvoir* de dépasser les limites posées autour d'eux par leur misère héréditaire, de remplir les fonctions correspondantes à leur aptitude native. Ils vous diront qu'ils sont *libres* de tout lire et de tout écrire, mais qu'ils *ne savent* ou *ne peuvent* ni l'un ni l'autre. Ils étaient *libres* aussi ces malheureux qui sollicitaient naguère l'intervention d'un magistrat de la capitale pour obtenir de meilleures conditions de travail, et c'est au nom même de la *liberté* que le magistrat se crut obligé de résister à leurs vœux, de les abandonner à eux-mêmes. Que dis-je? cet abandon libéral, complet quant au refus de s'immiscer dans les moyens d'apaiser la faim des ouvriers, fut pourtant soumis à une restriction. « Nous respectons trop votre *liberté*, leur dit-on, pour introduire l'influence du *pouvoir* dans les réglemens de vos intérêts, pour appuyer vos prétentions; mais si vous profitez de cette *liberté* pour essayer de faire *vous-mêmes* ce réglement en commun, alors nous n'aurons plus les mêmes scrupules, et après avoir rendu solennellement hommage à vos services patriotiques, après vous avoir bien flattés, bien caressés, en style pompeux et magnifique, nous serons contraints de vous recommander, au nom de l'*ordre public*, non à vos maîtres pour qu'ils vous soulagent, mais aux gardes nationales et aux troupes de ligne pour qu'elles vous fassent connaître dans toute son étendue le nouveau *régime légal* que vous avez conquis. ».

Oui, le *constitutionalisme* critique ne peut échapper à la licence, qu'en recourant à la *dernière raison des rois*, qu'en se donnant de sanglans démentis. C'est par la force

qu'il remédie aux abus, c'est sur la force qu'il fonde son *ordre public.*

Et ce serait là la liberté que Dieu aurait réservée à l'être qui doit réfléchir progressivement sur la terre son immuable perfection! Et ce serait là l'ordre définitif, providentiellement destiné à cette famille humaine, dont l'amour et la sympathie forment le plus bel attribut! Non, non, ce n'est point pour arriver à établir sur une base régulière et inébranlable le règne de cette légalité sauvage, que les circonstances nous imposent transitoirement; ce n'est point pour aller se perdre dans le chaos, que l'homme a reçu le don de la perfectibilité. Descendez en vos âmes, vous y trouverez ce que je puise en la mienne, des désirs brûlans, des transports d'enthousiasme, des tressaillemens délicieux, qui appellent, qui signalent LA LIBERTÉ ET L'ORDRE vraiment dignes de fixer nos efforts et nos vœux, de justifier tout ce que SAINT-SIMON nous a enseigné de la nature progressive de l'humanité, et de la bonté infinie de Dieu.

La LIBERTÉ! c'est la puissance donnée à tous de développer, avec l'appui et sous la direction de la paternité sociale, leurs facultés naturelles; d'agir spontanément dans le cercle de ces facultés; de faire avec amour tout ce qu'ils devront faire en vue du bonheur général étroitement lié cette fois au bonheur individuel. Voyez la cité Saint-Simonienne : on y dira moins aux hommes qu'ils *naissent libres;* mais les hommes sentiront de plus en plus, en grandissant, qu'ils *jouissent de la liberté;* car une main protectrice, fécondant pleinement par l'éducation leur aptitude primitive, leur inspirera constamment le désir, et leur donnera le pouvoir de remplir la fonction à laquelle ils seront le plus propres. Pour eux, la liberté ne sera pas un *vain droit*, mais un *fait* irréfragable, garanti, perpé-

tué nécessairement par la marche naturelle d'une société fondée sur le principe du classement selon la capacité et de la rétribution suivant le travail ; et comme ce *fait* existera dans toute sa force et sa valeur pour chaque membre de la grande famille, il y aura aussi *égalité*, égalité sainte, telle que Dieu l'a voulue quand il a donné aux hommes des facultés diverses. Et, comme chacune de ces facultés sera mise à sa place pour se développer et s'exercer pleinement, pour concourir le plus possible à l'œuvre sociale, l'ordre public et l'ordre privé existeront alors, non *en vertu d'ordonnances de police et sous la protection des gendarmes*, mais comme le résultat direct, la conséquence immédiate, l'heureuse et vivante expression du principe de justice et d'amour qui fera la base de l'organisation Saint-Simonienne. Quelle harmonie plus belle que celle de l'univers ! elle subsiste pourtant, elle se maintient sans lois de répression, sans mesures coercitives. Hé bien ! c'est sur ce type admirable qu'a été conçue celle que nous vous annonçons.

Amis de la LIBERTÉ, de l'ÉGALITÉ et de l'ORDRE, venez donc à nous, puisque seuls nous pouvons vous offrir une LIBERTÉ qui ne conduise point à la licence, une ÉGALITÉ qui n'aboutisse point à l'anarchie, un ORDRE qui n'enfante pas le despotisme : une LIBERTÉ efficace et non factice, qui affranchisse réellement, entièrement, ces esclaves qui peuplent les ateliers, ces masses populaires avec lesquelles vous sympathisez vivement, sans pouvoir rien trouver pour elles dans votre ardent libéralisme ! une LIBERTÉ qui ne soit pas interdite à cette moitié du genre humain que la force humilia, que l'amour doit relever ; une LIBERTÉ qui brise aussi les chaînes de nos épouses et de nos mères, de ces femmes que vous avez traitées jusqu'ici en maîtres, que vous avez renvoyées comme les classes ouvrières à

leurs charges ordinaires, à leur prison du foyer domestique, le lendemain du jour où elles s'étaient associées aussi, à leur manière, à la victoire du peuple, où elles avaient apporté l'appui de leurs inspirations aux combattans, le secours de leur active compassion aux blessés; une ÉGALITÉ qui ne soit pas un mensonge ou une iniquité; qui donne également à chacun selon ses mérites et non pas selon le hasard; un ORDRE qui classe l'homme par la capacité et non par la naissance, qui règne par l'amour et non par la force. Voilà l'ORDRE, L'ÉGALITÉ, LA LIBERTÉ, que nous vous présentons au nom de DIEU et de SAINT-SIMON. Mettez-les en regard DE LA LIBERTÉ, DE L'ÉGALITÉ et DE L'ORDRE, que les plus illustres et les plus sincères libéraux vous ont donnés ou proposés depuis quarante ans, et CHOISISSEZ.

V.

L'INCRÉDULITÉ.

E. Barrault

MES FILS, MES FILLES,

On applaudit quelquefois à des vues isolées de notre politique; mais on nous reproche souvent, avec une humeur mêlée de pitié, nos vaines prétentions à fonder une religion, dans un siècle dont l'esprit éminemment positif répugne également à toute croyance ancienne ou nouvelle : on nous accuse d'infliger à la société, pour condition de ses progrès, une honteuse rétrogradation vers cette ère de ténèbres, où le mysticisme, la superstition, le fanatisme, cortége inévitable de toute religion, la plon-

gèrent dans un funeste aveuglement : on déplore enfin notre obstination dans une tentative insensée que les lumières du temps condamnent sans retour. Tel est le langage que nous adresse l'INCRÉDULITÉ superbe de nos jours, et dont parmi vous, mes fils, parmi vous-mêmes, mes filles, plusieurs ne renieraient point la dédaigneuse expression. Vainement nous répétons que l'incrédulité actuelle, puissante et légitime contre le passé, loin d'être un argument contre l'avenir religieux que nous annonçons, est aussi favorable à sa réalisation que le fut à celle du christianisme l'incrédulité de la société romaine. A vous entendre, on a trop bien abattu, déraciné, extirpé la religion, on a trop semé de sel et de cendre sur le sol profondément labouré, pour que jamais elle puisse de nouveau s'y implanter; en un mot, *vous avez foi* dans le XVIIIe siècle, agrandi de ce premier tiers du nôtre, pendant lequel il vous semble durer toujours. Et moi, J'AI FOI dans TOUS les siècles, J'AI FOI dans leurs PROGRÈS, qui ne se continuent qu'à la faveur de CROYANCES de plus en plus complètes. Je pourrais donc, à cette expérience d'une seule époque que vous nous citez, vous opposer victorieusement l'expérience de tous les âges écoulés; et, déroulant à vos yeux le tableau de l'humanité, grandissant toujours sous l'influence tutélaire de la religion, casser, grâce à tant de témoignages accumulés en notre faveur, l'arrêt présomptueux d'un siècle qui ne peut proclamer son infaillibilité sans la nier à l'instant même par un démenti donné à tous les siècles passés !

MES PÈRES,

Telle n'est point la tâche qu'en ce jour je me suis imposée; cependant je ne viens pas combattre timidement de dédaigneuses inculpations; je ne dégraderai point le ministère que vous m'avez confié, jusqu'à justifier, en prenant le rôle d'un accusé, le DIEU que j'adore, SAINT-SIMON qui nous l'a révélé, et VOUS qui me l'avez enseigné! Ici JE SUIS JUGE, cette chaire est un tribunal! C'est donc le XVIIIe siècle tout entier que je veux, en votre présence, y traduire aujourd'hui. S'il est vrai que ce siècle élève, entre tous, un front marqué du sceau de l'*incrédulité;* appuyé sur l'humanité, qui fut progressivement religieuse, je déplorerai son erreur, et, passant outre, j'annoncerai hautement notre CROYANCE nouvelle. Mais si je puis lui-même le convaincre de foi, si je puis le surprendre, malgré lui, RELIGIEUX dans tout ce qu'il a fait de grand, d'utile et de glorieux, car je cherche l'innocent et non pas le coupable, MES PÈRES, nous bénirons ensemble DIEU, dont la gloire ne peut s'envelopper de nuages sans laisser échapper de nombreux rayons, dont la domination ne connaît pas d'interrègne, dont l'avénement recommence incessamment, dynastie toujours vivante, éternelle, infinie, que proclame la voix de tous les âges; et peut-être alors, mes fils, mes filles, vous ne refuserez pas de le bénir avec nous!

Brisons l'autel du Christ, disent les esprits les plus hardis du XVIIIe siècle; brisons avec cet autel, qui trop long-temps consacra pour l'aveugle humanité son esclavage et son opprobre, l'ordre social dont il est le fondement!

Ils disent; et deux hommes entraînent le monde à cette guerre; l'un génie souple et varié, caressant ses contemporains jusque dans leurs vices pour mieux affermir sa dictature, habile à multiplier ses attaques sous toutes les formes, frappant de la réprobation des larmes, et surtout de celle du rire; l'autre austère avec une ame passionnée, ne ménageant ni les abus qu'il renverse, ni ceux au profit desquels il les détruit, audacieux comme un Gracque, censeur comme un Caton. Ils vainquirent : gloire à eux ! Leur entreprise fut grande, généreuse, légitime ! Mais sous l'influence de quelle religion s'est-elle accomplie ? Que Voltaire et Rousseau aient souvent parlé de DIEU avec une émotion touchante, partagée par leurs admirateurs; qu'ils aient même attaqué *en son nom* la vieille croyance, qu'ils déclaraient contraire à ses lois éternelles; ce nom ne fut pas inscrit sur leurs bannières, ce n'est pas à ce nom qu'ont palpité les cœurs et que se sont ralliés les bras; je ne puis donc encore absoudre le XVIIIe siècle !

La RELIGION, vous le savez, *lie* les hommes entre eux, en les liant à un DIEU, afin d'atteindre un but qu'elle leur a révélé. Or, comment la société, qui ne voyait plus dans l'antique révélation dont elle avait épuisé les bienfaits qu'un obstacle odieux à ses progrès, et qui, dès lors, ne pouvait honorer la Providence qu'en lui ôtant l'honneur de toute révélation, se serait-elle unie avec ardeur dans l'amour d'un DIEU qui semblait muet, indifférent à ses destinées ? Et cependant elle fut RELIGIEUSE ! En effet, que voulait-elle ? l'affranchissement, l'abolition des priviléges de la naissance, la destruction de l'imposture et de l'hypocrisie, l'anéantissement de l'erreur, le retour à un ordre de choses plus conforme à ses besoins

méconnus ! Paraissez donc, LIBERTÉ, ÉGALITÉ, VÉRITÉ, RAISON, NATURE ! paraissez, DIEUX NOUVEAUX qu'adore la société, seuls capables de concerter ses efforts pour un but qui lui est cher ! Oui, les premiers qui prononcèrent ces mots avec force et puissance furent des RÉVÉLATEURS, car ils répondirent aux besoins que vous éprouviez alors : au nom de ces dieux ils vous firent des promesses; au nom de ces dieux ils vous unirent pour en obtenir la réalisation; au nom de ces Dieux ils vous commandèrent des actes. Ils fondèrent véritablement des RELIGIONS ; multipliées sans doute comme les faces de l'édifice à détruire, passagères comme les assauts à livrer, incomplètes comme les associations qu'elles déterminèrent ! Mais les dieux qu'ils vous enseignèrent vous inspirèrent une dévotion pleine d'enthousiasme : ils eurent leurs autels, je parle sans métaphore, leurs images figurées par la toile, par le marbre, souvent même par des personnages vivans; leurs fêtes solennelles, leurs arbres consacrés, leurs emblêmes, soit dans le coq gaulois, soit dans le bonnet de l'affranchi, soit dans le drapeau tricolore, oriflamme de la république; et leurs hymnes enfin, que répétaient à la fois les hommes, les vieillards et les enfans ! Ne voyez-vous pas à ces mots :

> Amour sacré de la patrie,
> Conduis, soutiens nos bras vengeurs,
> Liberté ! Liberté chérie !
> Combats avec tes défenseurs !

Ne voyez-vous pas vos pères, tressaillant d'un saint enthousiasme, à genoux, le front découvert, les yeux levés au ciel, le bras tendu, frapper l'air avec respect de leurs

énergiques accens, comme si dans ce moment la LIBERTÉ, se dévoilant à leurs regards, eût illuminé leurs cœurs de soudaines inspirations ? Était-elle donc plus grande la dévotion du chrétien, lorsque, à la voix du prêtre, s'accomplissait entre ses mains le sacrifice mystique du divin rédempteur !

Non, le XVIIIe siècle ne peut, sans se dégrader, démentir les témoignages de sa foi en ces dieux au nom desquels la France courut aux armes, sillonna, le glaive en main, tant de champs de bataille, conquit tant de gloire, versa le sang de tant de victimes, décerna à ses fils morts en vainqueurs les honneurs de l'apothéose, et ouvrit à leurs restes révérés un temple dédié aux grands hommes par la reconnaissance. D'ailleurs, aujourd'hui même, la révolution, menacée un instant, ne vous a-t-elle pas rendu une partie de votre ferveur pour la liberté ? N'avez-vous pas les reliques de ses martyrs ? C'est peu de vouloir que vos héros obscurs, ensevelis avec respect au pied du palais des rois, attestent hautement que la majesté du trône, devenu oppresseur, passe tout entière aux monumens de ceux qui le renversent au prix de leur sang ! Vous avez surchargé leurs tombes de couronnes, de drapeaux, d'offrandes, et vous flétririez l'audace, qui les foulerait aux pieds, du nom d'impiété sacrilége ! Et n'est-ce pas encore un ressouvenir du culte de la gloire qui vous inspire la pensée de déposer la cendre exilée de Napoléon au pied de cette colonne façonnée de son bras puissant, sépulture digne du géant tombé, au plus grand de vos héros glorieuse pyramide !

Ne vous calomniez donc pas vous-même ! Que les prêtres vous accusent d'impiété et vous dénoncent à la colère impuissante de leur Dieu, devez-vous répéter contre vous les accusations de vos adversaires ? Non ! Votre religion

est étroite, mesquine, éphémère; mais vous n'avez jamais cessé d'être RELIGIEUX.

Qu'ils taxent encore d'athéisme cette philosophie qui, par une vive réaction contre le spiritualisme exagéré du christianisme, nia l'*esprit* dans l'univers et dans l'homme pour ne voir en eux que la *matière* seule réelle, seule vivante, et qui fit profession d'adorer la *nature*, éternellement féconde, éternellement belle; irez-vous toujours souscrire à leurs arrêts? Et moi, je vous le dis hautement, elle n'est point impie, elle est seulement incomplète cette philosophie qui renie DIEU sous l'aspect jusqu'alors enseigné, pour le voir, tout entier, sous l'aspect matériel opprimé par le christianisme!

Enfin il n'est pas jusqu'à nos affections privées les plus énergiques qui n'aient un caractère RELIGIEUX. L'amitié n'a-t-elle pas un culte? et à quelle langue appartiennent ces mots *divinité*, *adoration*, *culte*, *autel*, *victime*; à celle de la RELIGION ou à celle de l'AMOUR? Est-ce au pied d'une image de DIEU, est-ce aux pieds d'une FEMME que l'homme, qui tient ce langage, est prosterné?

Ah! c'est qu'il est de sa nature d'être RELIGIEUX; c'est que telle est la loi de son être; il n'existe et ne se développe qu'à cette condition! tous ses progrès sont déterminés par une RELIGION plus ou moins complète, plus ou moins durable, suivant la partie du progrès qu'elle annonce et réalise. Il ne peut *aimer* avec force, sans DIVINISER le sentiment qu'il éprouve; être rempli d'un *enthousiasme* sincère sans lui imposer des formes sacrées; se sentir *dévoué* sans arriver à la DÉVOTION; *renier* DIEU avec énergie sans FORMULER de nouveaux symboles de foi; le *blasphémer* sans l'ADORER sous d'autres noms; *renverser* un autel sans lui OPPOSER d'autres autels; *expulser* des prêtres sans OBÉIR

aux prêtres de ses divinités nouvelles ! Jadis, lorsque les Hébreux ne virent plus au milieu d'eux Moïse, que ses sublimes méditations retenaient à l'écart sur le sommet de la montagne, ils renièrent le Dieu qu'il leur avait enseigné : mais ils ne le renièrent que pour se faire des *veaux d'or*, autour desquels ils chantèrent : « Voici les dieux qui nous ont tirés de l'Égypte ; voici les dieux qui marcheront devant nous ! » Et vous aussi vous n'avez renié le grand DIEU qui ne vous a jamais abandonnés, que pour l'adorer, petit et morcelé, dans des sentimens étroits, transformés en divinités ; idolâtrie passagère à laquelle, vous aussi, vous faisiez honneur de tous vos succès ! Ah ! malgré vos discours, vous n'êtes donc que des *fanfarons* d'INCRÉDULITÉ, toujours CROYANS, DÉVOTS, RELIGIEUX, chaque fois que vous avez été *aimans*, *généreux*, *reliés entre vous!* Aussi le RÉVÉLATEUR nouveau, que DIEU vous envoya, ne s'irrite point contre vous, et il ne m'enseigne ni la colère ni l'anathème ! Là où le prêtre chrétien voit une *apostasie*, je vois une secrète CONVERSION vers un DIEU nouveau ! où il voit une *révolte*, je vois un PROGRÈS ! où il *maudit*, je BÉNIS encore !

Mais enfin, lorsque vous eûtes accompli, sous l'invocation de ces divinités, la tâche d'un jour qu'elles vous avaient prescrite, quel fut leur sort ? Comme le DIEU des chrétiens, la LIBERTÉ, la RAISON, la VÉRITÉ, la NATURE, subirent les blasphèmes, les malédictions, les sarcasmes des esprits forts ; et, sous les coups de la haine et du mépris, leurs autels, désormais impuissans, s'écroulèrent ; à la fois disparurent l'enthousiasme de cette religion multiple et l'association qu'elle avait formée. L'ÉGOÏSME domina seul, et la société se prêta avec déférence à un essai de religion et à un essai

de pouvoir. Déjà, pendant la révolution, une tentative de réorganisation s'était annoncée par un décret qui proclamait la reconnaissance de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme. Après la révolution vinrent la *théophilanthropie* et le *directoire ;* mais les fondateurs de ce culte manquaient de foi en DIEU, et les dépositaires de cette autorité de foi en leur pouvoir. Rien de plus vague que cette religion, qui n'ouvrait point une nouvelle carrière à cet amour de Dieu et de l'humanité dont elle faisait profession ; rien de plus insignifiant que cette autorité qui n'assignait aucune direction à l'activité sociale ; toutes deux tombèrent ensemble. Mais, ô surprise, ô témoignage à jamais éclatant de ce besoin impérissable d'ordre et de croyance ! les cendres des monarques, détrônées de leurs royales sépultures, avaient été livrées aux vents, et le trône se relève ! les restes de Voltaire reposaient dans un temple qu'il avait enlevé au Dieu chrétien, et l'autel se relève ! et quel autre lien pouvait rattacher la société à DIEU que cette ANTIQUE RELIGION, vivante encore par la puissance de ses traditions et de ses augustes cérémonies, à laquelle le peuple français, solennisant dans le Champ-de-Mars sa glorieuse apostasie du passé, avait aussi demandé une sorte d'*onction* de sa souveraineté ? Ah ! c'est que l'humanité, si elle blasphême pendant la tempête, à la vue d'un ciel pur et serein, dût cette sérénité n'être que passagère, se livre avec transport au bonheur de se réconcilier avec la Providence ! La France vit donc avec joie se rouvrir les temples long-temps muets et déserts. Les prêtres, échappés à la mort ou à l'exil, racontaient comment, après la captivité de Babylone, le temple, à la voix de Cyrus, était sorti de ses ruines ; les hommes disaient sans colère : voilà le DIEU qu'ont adoré nos pères ; et les femmes, pleurant

avec l'Église, si long-temps affligée, leurs propres afflictions, se consolaient avec elle et s'empressaient d'initier leurs enfans curieux et étonnés aux pompes du sanctuaire. Une voix de poète, émue à la fois de passions profanes, de pieux ressouvenirs, par ses accens purs, harmonieux et touchans, premiers accens du génie après une révolution où avaient retenti des chants de haine, de guerre et de vengeance, ajoutait au pouvoir de la religion qui les avait inspirés; enfin le conquérant, qui semblait n'avoir relevé l'autel que pour en faire le marche-pied du trône, avait contribué lui-même, par la gloire précoce de ses triomphes, par l'espoir mytérieux attaché à son front si jeune encore, par le retour de l'ordre qu'il avait conquis sur les factions, à faire renaître dans les cœurs le sentiment d'une Providence, et lui-même, se sentant une mission à remplir, s'il ne se disait pas l'envoyé de DIEU, s'appelait l'homme du *destin*.

Cependant quel but le CHRISTIANISME pouvait-il offrir à la société? la guerre était alors le besoin de la France! Aussi, quoique Napoléon le trouvât infatigable à chanter des *Te Deum*, il ressuscite le culte de l'*honneur*, et, destinant le Panthéon aux restes de sa nouvelle féodalité, il commence à bâtir, de granit et d'airain, le temple de la Gloire, sorte de paradis militaire, où les noms de tous les braves sont consacrés à l'immortalité! Ce fut le règne de la *dévotion guerrière!* Vous savez si elle fut féconde en exploits; vous savez, quand elle s'éteignit, si le héros qu'elle avait légitimé, malgré l'onction chrétienne, fut autre chose qu'un usurpateur! et toutefois une femme, glorifiez-vous, mes filles! une femme réhabilitait le sentiment religieux, sans l'enfermer dans les limites du christianisme, sans démentir les pacifiques inspirations de son sexe, et, signalant avec

énergie la tristesse que laisse dans les âmes aimantes la rupture d'un lien antique et sacré, pressentait la venue d'une religion nouvelle, qu'elle prophétisait avec enthousiasme!

Mais quoi donc! vous vous étiez targués de votre *indifférence*, et je vous vois retourner au *christianisme!* vous aviez maudit les hommes qui voulaient vous imposer une désastreuse *rétrogradation*, et je vous vois, grâce à votre précipitation à reprendre vos rangs dans l'antique procession guidée par la croix, aller vous-même au-devant des *jésuites* sur la route du passé! Vous aviez abjuré toute *superstition*, et je vous vois encore professer le dogme suranné de la *légitimité!* Vous vous étiez armés de haine et de rigueur contre tout ce qui ne satisfaisait pas vos esprits *positifs*, et je vous vois enlacés dans les liens des *fictions constitutionnelles!* Je pouvais craindre de vous trouver rebelles à toute espèce de croyance; faudra-t-il maintenant que je vous accuse de trop de crédulité? non, je veux vous absoudre encore! La foi des jours passés, en rentrant dans vos cœurs sans les ressaisir entièrement, vous a initiés, par le retour de ces vagues émotions, au besoin d'une foi nouvelle; et sur les autels relevés vous avez presque tous, en silence, gravé ces mots : *au Dieu inconnu!* il fallait enfin que le CHRISTIANISME, dont Chateaubriand et de Maistre, l'un avec plus de pompe et d'éclat, l'autre avec plus de force et de conviction, prononcèrent l'oraison funèbre, après une sanglante et terrible agonie, expirât consolé par la reconnaissance des peuples, afin que la glorification de l'antique révélation précédât la révélation nouvelle, et que la chaîne des temps fût renouée avec solennité avant que SAINT-SIMON y ajoutât un nouvel anneau!

Mais pendant que ce travail s'accomplissait dans la France à la faveur de chants pieux qu'elle écoutait avec joie, quel

cri de douleur et de désespoir a tout à coup de l'Angleterre retenti dans l'Europe ?

Byron, Byron paraît ! d'une voix audacieuse il détrône la Providence et fait asseoir sur son trône une aveugle fatalité ; il raille avec dédain, poursuit avec une implacable ironie tout ce qui a mérité les hommages de l'humanité, semble prendre un plaisir infernal à tout désenchanter, à se désenchanter lui-même, et soudain, au milieu de ce rire amer, laisse échapper les accens d'une sombre mélancolie ! Incrédules ! est-ce un appui que vient vous offrir sa muse blasphématrice ? Ecoutez, et sachez le secret de ses souffrances !

Il est *seul;* votre société, livrée à l'égoïsme et à l'anarchie, condamnée à ses yeux à d'éternelles alternatives de liberté, d'esclavage, de joies bien courtes, de douleurs bien longues, lui offre l'image désolante du chaos qu'il retrouve dans l'univers. Il est *seul*; car réduit à concentrer sa puissance d'aimer dans des affections individuelles, livré à leurs caprices, à leurs tourmens, à une délirante jalousie, ne trouvant rien, ô mon DIEU, parce qu'il ne vous connaissait pas, rien qui puisse satisfaire sa soif inaltérable d'amour, misérable de n'aimer que lui, il se hait lui-même, comme il hait le monde dont il est entouré !

Aussi voyez comme, accablé de sa solitude, il cherche à tromper par de lointaines excursions, par de téméraires plaisirs, ce vide, ce vide affreux dont il est dévoré ! Et pourtant, lorsqu'en présence de la nature si belle d'un climat favorisé, il la reflète dans ses vers, tantôt avec ses nuages, ses foudres, ses éclairs, tantôt avec son ciel d'azur répété par l'azur des flots aplanis, le souffle de ses brises, le parfum de ses fleurs, l'éclat de sa lumière si pure, oh ! ne sentez-vous pas combien il lui serait doux

d'aimer ! Mais il est *seul*, en présence du monde, comme en présence de l'humanité; il est époux, il est père ! mais pour lui tous les liens sont brisés; il est *seul, toujours seul.*

A peine se rattache-t-il à la société par son génie ! Il ne chante que pour se chanter; il ne cherche pas même, comme Voltaire, à flétrir dans l'intérêt commun les superstitions qu'il repousse; non, il affiche une orgueilleuse indépendance, un scepticisme hautain ; il étale, pour s'y complaire, le spectacle de ses souffrances, la bizarrerie de ses goûts, les fantaisies de ses passions; et, si l'admiration qu'inspirent ses chants suspend quelquefois son ennui, il prend souvent en dédain cette gloire dont il sent la stérilité pour ses semblables et pour lui-même; il semble enfin vouloir empoisonner cette source de passagères consolations, en portant le mépris pour les hommes jusqu'à accepter le leur; il se fait un jeu de provoquer leurs calomnies en se parant en quelque sorte à leurs yeux de l'auréole du crime, comme s'il était jaloux de toute espèce de supériorité sur eux.

Mais, au milieu de tant d'infortunes, tout à coup il espère, il rêve. Ah ! la Grèce veut être libre, la Grèce brise ses fers ! Avec quelle ardeur il répond à sa voix, s'élance dans cette carrière de dangers où son dévouement trouve enfin un aliment digne de lui ! Mais sur cette terre même que ses souvenirs lui peignaient si brillante, où devaient se réaliser ses rêves de poésie et de gloire, sur cette terre dont les malheurs l'avaient appelé, mais dont la barbarie le repousse, il retrouve encore ce fatal désenchantement dont le poursuit partout, vigoureux ou caduc, un passé mort pour lui; sur cette terre, où le jeta ce noble besoin de dévouement, l'infortuné meurt comme il avait vécu, SEUL !

Eh bien ! oserez-vous soutenir toujours que vous n'avez pas besoin de croyances ? Il fait beau à des cœurs froids et engourdis de vivre sans aucun souci de foi ! Mais vos POÈTES cependant, privés d'un saint enthousiasme, que peuvent-ils que traîner, en vous la peignant, une douloureuse agonie ? Vous faut-il donc, pour vos passe-temps, *des supplices de* POÈTES? Oh ! que du moins tant d'angoisses, tant de pleurs, tant de gémissemens ne soient pas perdus pour vous ! Ce sont ces poètes qui, en mettant un secret poison dans vos cœurs oublieux de la Providence, vous ont obligés à jeter vers elle un cri de douleur et de miséricorde ! Que Byron, étalé à vos yeux, soit comme le serpent d'airain, qui vous guérisse de vos plaies ! Déjà vos âmes se sont amollies aux accens de Chateaubriand, de Mme de Staël, de Lamartine enfin, qui, ne pouvant subir jusqu'au bout les terribles épreuves d'une époque irréligieuse, laisse expirer ses murmures et ses blasphèmes dans des chants d'amour et de foi, qu'il rajeunit pour se consoler. Mais tandis que, comme un ange déchu, Lamartine remonte par son repentir vers ce ciel abandonné : assis dans un inflexible désespoir, comme le dernier de ces anges rebelles qui détrônèrent le Dieu des chrétiens, sur les ruines qu'ils ont faites, et qu'il a lui-même agrandies; ne trouvant qu'un enfer dans ce monde où il ne peut aimer, trop ardent pour se passer d'une croyance, trop puissant pour demander grâce à des croyances qu'il foule aux pieds, victime expiatoire d'une incrédulité qu'il ne peut abjurer, déjà ne réfléchissant plus aucun rayon de la religion qui s'éteint dans un abîme, ne réfléchissant pas encore l'aurore d'une religion naissante, couronné de ténèbres, toujours puni de ses blasphèmes, et blasphémant toujours, BYRON ferme à jamais ce long siècle d'attaques contre la Providence; il jette sa

douleur, comme un irrévocable anathème, sur l'autel vieilli, qui tomba en poussière sous sa main qui cherchait un appui; il proclame hautement, avec toute l'éloquence de ses souffrances, le besoin d'un AUTEL NOUVEAU!

Oui, mes fils, oui, mes filles, vous avez besoin d'une religion; mais que sera-t-elle...? conforme au PROGRÈS! Voilà déjà ce que vous savez. Assez donc du *christianisme*, irrévocablement condamné; assez du culte de la *nature*, de la *raison*, de la *liberté;* ce serait également rétrograder. Vos poètes ne trouvent, pour célébrer la liberté victorieuse, que des chants sans vigueur, échos affaiblis de l'hymne patriotique qui naguère franchit avec nos bataillons les Alpes et le Rhin. Vous-mêmes enfin, tièdes adorateurs de votre divinité, loin de brûler d'étendre son empire, vous placez dans sa bouche le principe de la *non-intervention*, tandis que vos pères, énivrés par ses oracles de l'ardeur de la propagande, auraient donné leur sang pour faire partager aux autres peuples les joies de l'affranchissement, et pour planter au milieu d'eux son arbre sacré. Et quelle foi d'ailleurs avez-vous aujourd'hui dans la *liberté* elle même? Vous avez, pendant trois jours, noblement combattu en son nom, pour repousser un passé menaçant encore dans sa décrépitude; à peine vainqueurs vous avez donné pour mentor à votre déesse l'*ordre public*. A côté de l'une vous voyez l'anarchie; à côté de l'autre le despotisme; vous tremblez toujours; votre enthousiasme se glace; non, vous n'avez de dévotion ni à l'ordre public, ni à la liberté elle-même. Et cependant vous avez besoin de croyance, parce que vous avez un immense besoin de progrès!

Écoutez, écoutez donc une parole religieuse nouvelle!

Au nom du DIEU qu'il nous enseigne, SAINT-SIMON, par ma bouche, vous signale un but nouveau dans la promesse la plus belle qui ait encore été faite par un révélateur! Ce n'est plus, comme MOISE, à un seul *peuple*, une *contrée* fertile; c'est à l'HUMANITÉ entière, associée pour le connaître et l'exploiter, la richesse et la fécondité toujours croissante du GLOBE lui-même! Ce n'est plus, comme JÉSUS, un séjour de jouissances *célestes*, oisives contemplations de la sagesse divine, achetées au prix de souffrances toujours renaissantes sur la terre, et de craintes toujours entretenues par les tentations du mauvais esprit; c'est un avenir de paix, de gloire et de bonheur, conquis par nos efforts sur cette TERRE même, carrière sublime ouverte à nos progrès, dont JÉSUS nous avait déshérités, et que SAINT-SIMON nous rend au nom du DIEU nouveau, qui n'est point relégué dans les profondeurs d'un ciel solitaire, mais qui est partout présent, qui est tout lui-même! Ce n'est plus aux pauvres et aux opprimés un *affranchissement* incomplet comme celui du christianisme; c'est la destruction des derniers anneaux de la chaîne qu'a long-temps traînée l'humanité, l'admission de tous les hommes au bienfait de l'éducation, LE CLASSEMENT SUIVANT LA CAPACITÉ, ET LA RÉTRIBUTION SELON SES ŒUVRES. A vous, mes filles, ce n'est plus le sort de Marie, libre dans le foyer domestique, mais condamnée à une dégradante *subalternité* par son silence dans le temple et dans l'état; c'est votre participation à toutes les fonctions religieuses et sociales de l'avenir, qui ne coûteront aucun sacrifice à votre douceur et à votre pureté, parce qu'elles seront toutes pacifiques; c'est une ASSOCIATION plus complète entre vous et vos époux, dont vous partagerez les travaux et le rang! A tous, à tous enfin,

l'association de tous les peuples en UNE SEULE FAMILLE, où les plus aimans, les plus savans, les plus actifs, constitués en une hiérarchie toujours progressive, poursuivent incessamment le progrès de la société entière par l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre!

Quoi donc! auriez-vous adoré vos dieux métaphoriques, allégoriques, chimériques, pour refuser d'adorer le DIEU VIVANT, universel, aimant, intelligent et fort, en présence duquel s'évanouissent, comme de vains fantômes, les divinités éphémères que vous aviez rêvées? Entre nous et vous, de quel côté seraient alors les amis des ténèbres? Est-ce nous qui nous élançons vers une lumière éblouissante, ou vous qui professez le culte des ombres? De quel côté les mystiques? Est-ce nous qui adorons la réalité vivante, infinie, dont la sagesse et la beauté éclatent partout à nos regards, ou vous qui ne pouvez aujourd'hui vous unir pour un noble but, sans vous passionner pour des abstractions personnifiées, auxquelles vous vous immolez dans l'espoir d'une mensongère immortalité? De quel côté enfin les superstitieux? Est-ce nous qui abjurons toutes les croyances du passé pour une croyance progressive, ou vous, qui ne pouvez avoir de prix à vos propres yeux qu'à la condition de ranimer en vous les restes languissans de votre idolâtrie?

Et cependant TOUT ce que vous avez aimé, révéré, pratiqué sous l'invocation de vos dieux *divers* et ennemis, vous le retrouvez, sous un seul nom, dans le DIEU *unique* que nous vous annonçons! LA LIBERTÉ! et quelle liberté plus grande que celle que notre DIEU vous permet, lui qui demande l'abolition de tous les priviléges, sans exception, du hasard de la naissance, et le classement selon

la capacité? L'ORDRE! et quel ordre plus digne de vos désirs que celui qui se confond avec la liberté même, sous l'empire d'une religion qui n'a pas besoin de l'appui de la force brutale, parce que la hiérarchie qu'elle institue repose tout entière sur l'amour? LA NATURE! et quelle nature plus digne de votre enthousiasme, de votre étude, de votre activité, que ce DIEU lui-même qui veut être aimé, connu, pratiqué, sous l'aspect matériel aussi bien que sous l'aspect spirituel? Enfin ne voyez-vous pas que SAINT-SIMON a fait rentrer dans sa révélation toutes les conquêtes du passé, toutes les tendances, tous les efforts, toutes les prétentions de l'humanité, qu'il explique, légitime, agrandit et complète par la conception immense de ce DIEU, dont tous les êtres étroitement liés en lui par des progrès toujours nouveaux adoreront avec un amour toujours croissant la majestueuse UNITÉ!

Et lorsque vous aurez salué de vos bénédictions le Dieu que nous vous annonçons, alors seulement vous aurez rompu sans retour avec le passé. Ne vous y trompez pas : dans votre légitime antipathie pour une religion impuissante et vieillie, aujourd'hui vous voyez, avec une sorte de joie, les nouveaux outrages qu'essuie sa décrépitude, et vous envisagez le signe de sa fin prochaine dans le spectacle de la Papauté réduite à se défendre contre ses propres sujets; vous espérez enfin qu'il suffit d'une victoire pour la terrasser à jamais. Non : serait-elle dépossédée de la ville éternelle et emprisonnée dans le Vatican, de là elle ferait entendre une voix qui trouverait des échos. Ne lui resterait-il qu'une pierre de son palais, cette pierre serait pour elle un trône d'où elle régnerait sur plus d'une âme. Exilée de l'Italie, partout où elle siégerait avec son conclave, là serait Rome : n'aurait-elle

entre les mains qu'une crosse pontificale de bois, elle aurait encore un troupeau à guider vers le bercail céleste! Serait-elle réduite à errer au milieu des tempêtes sur la barque de saint Pierre, elle pourrait avec orgueil proclamer son salut, et son inébranlable confiance dans les promesses de son Dieu! Car un besoin de croire anime les cœurs; et le catholicisme, qui autrefois, par sa puissante intervention, régularisa une société violente, et y fit régner une sorte d'ordre, continuera à troubler la société actuelle par les obstacles qu'il suscitera à sa marche, tant qu'il ne sera pas condamné à tout jamais et remplacé par une religion qui lui offre un avenir plus conforme à ses espérances : oui, malgré tous vos efforts, la victoire ne vous restera qu'en opposant à la religion antique une religion nouvelle, à un clergé vieilli un clergé nouveau, au Vatican enfin un temple assis sur des fondemens nouveaux!

O DIEU trois fois saint! toi que la FOI honore, toi que l'*incrédulité* glorifie encore, toi que l'homme a tour à tour adoré sous cent noms divers, mais qu'il ne peut se lasser de chercher, même en croyant te fuir, toi que tout le passé raconte incessamment à l'avenir, ô DIEU d'amour, d'intelligence et de force! désormais tu n'as plus qu'*un nom*; tu es l'UNIVERS; tu n'as plus qu'*un peuple*, l'HUMANITÉ! et ta parole, élancée de ce centre encore obscur, doit un jour éclairer la terre de ses rayons! ah! laisse-moi te bénir de ce que tu nous a choisis pour aider à la répandre! laisse-moi te bénir de ces joies délicieuses que tu gardes à ceux qui savent t'aimer; laisse-moi faire envier à ceux qui m'écoutent un bonheur qu'ils ignorent encore et que nous brûlons de partager avec eux! O DIEU trois fois saint! tu commandes d'aimer, et nous t'obéissons; viennent, vien-

nent à nous tous ceux qui pleurent, et ils seront réjouis; tous ceux qui souffrent, et ils seront guéris; tous ceux qui désespèrent, et nous leur rendrons, avec ton divin amour, un impérissable ESPOIR.

VI.

LA CHARITÉ.

E. Barnault

Mes fils, mes filles,

Chaque fois que la société, déshéritée de la loi antique, qui long-tems avait suffi à ses besoins et développé ses forces, attend une loi nouvelle qui la retire de son affliction et améliore sa destinée, la classe la plus nombreuse et la plus pauvre semble, d'une voix gémissante, demander compte à Dieu de ses souffrances, et l'interroge avec une audacieuse amertume, mais selon la sincérité de son cœur, sur tant de maux qu'elle croit n'avoir pas mérités, et que, dans son ignorance, elle ne peut

s'expliquer. « Pourquoi, dit-elle comme Job, en étendant, comme lui, sur un fumier ses membres décharnés et rongés de plaies dévorantes, pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère? mieux vaudrait que je fusse mort, et que personne ne m'eût jamais vu !... Le peu de jours qui me restent ne finira-t-il pas bientôt?.... Un feu brûle dans mes entrailles sans me donner aucun repos.... Je crie vers vous, ô mon Dieu ! et vous ne m'écoutez pas !... » Viennent alors de prétendus sages, qui, semblables aux amis de Job, prenant en main la cause de Dieu, la gourmandent avec colère, répondent à ses plaintes par des reproches, à ses lamentations par des calomnies, attachent aux douleurs, dont le poids l'accable, une effroyable légitimité, et l'obligent à laisser échapper ce cri : « Mes amis se répandent en paroles, mais mes yeux se fondent en larmes, » jusqu'à ce que Dieu, après avoir confondu par la sublime révélation de sa sagesse les murmures de l'impiété, et lui avoir arraché ce témoignage d'admiration et d'amour : « Quand je vous interrogeais, ô mon Dieu ! j'avais seulement entendu parler de vous, et maintenant je vous vois de mes propres yeux » ; transforme enfin son sort par une vaste amélioration, et ne pardonne à ses accusateurs qu'à la condition d'une prompte réconciliation avec le déplorable accusé qu'opprimait leur faux zèle.

Et en effet, lorsque aujourd'hui la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, condamnée à un rude travail, à peine assurée du retour régulier de ce triste labeur, croupit dans l'indigence, l'ignorance et l'abrutissement, ne voyez-vous pas les sages du siècle la faire comparaître devant leur tribunal, et prenant, avec une solennelle hypocrisie ou un étrange aveuglement, pour complice de leur sagesse intéressée la sagesse de Dieu même, l'invoquer en

faveur de ce qui existe, les uns sous le nom de *Providence*, les autres sous le nom de *Destin;* ceux-ci en exaltant les bienfaits de la charité chrétienne, ceux-là en énumérant les largesses de la philanthropie, et tous, enfin, s'accorder à bâillonner, en quelque sorte, la plainte de tant d'infortunés en préconisant merveilleusement l'*ordre* actuel dont eux seuls recueillent les avantages.

Et moi, au nom de Saint-Simon et de mes Pères, je viens vous l'annoncer : il n'est de remède aux maux, dont l'horrible spectacle est sous vos yeux, que dans une loi religieuse nouvelle, capable d'unir entre elles toutes les classes de la société : oui, c'est un amour nouveau de l'homme pour Dieu et pour ses semblables, qui seul peut mettre un terme à tant de misères et en prévenir l'accroissement. En vain appelleriez-vous à votre aide la charité chrétienne et la philanthropie mondaine, je veux aujourd'hui les convaincre d'impuissance et de stérilité, et vous montrer la supériorité de la charité Saint-Simonienne. Plus tendre et plus auguste, elle fait pâlir leurs miracles par ses miracles inouis, et elle continue cet amour ardent de l'humanité, allumé sur les autels du Christ, par un amour plus ardent encore, allumé sur l'autel du Dieu de Saint-Simon. Car l'amour de l'humanité, sincère, exalté, efficace, ne saurait se détacher de l'amour de Dieu; et Saint Simon n'est le plus grand des philanthropes, que parce qu'il est le plus grand des révélateurs.

Ramenez en effet vos regards sur la société antique. Avant que le christianisme eût commencé sa mission, déjà la philanthropie avait parlé au cœur de quelques philosophes; et, depuis que le polythéisme, expirant au sein de Rome rassasiée de combats et de gloire, avait cessé de

peser sur des populations soumises ou asservies, la philanthropie leur avait découvert que la nature des esclaves et des étrangers ne différait point de celle des maîtres et des nationaux. Mais quels furent ses bienfaits? Elle adoucit quelques aspérités de l'ancien ordre social, et le laissa debout. Les philosophes, sans lien entre eux, et faisant profession de vivre dans la retraite, opposaient, avec orgueil, aux vices d'une société corrompue le contraste d'une perfection solitaire, et se complaisant dans leur pompeux égoïsme, loin de pousser au progrès, rétrogradaient dans leurs vœux jusqu'à ce qu'ils nommaient les beaux jours de la République, pour laquelle ils savaient même quelquefois verser leur sang, stérile libation sur des autels tombés!

— Or, voici que des hommes obscurs et méprisés, radieux de foi, d'amour et d'espérance, annoncent, avec un Dieu nouveau, un nouvel amour pour l'humanité. Ils parlent. Qu'est-il besoin de vous redire les merveilles de la charité chrétienne? C'est peu de donner aux esclaves un Dieu, une famille, un nom, et des maîtres plus humains; elle provoque journellement leur affranchissement; elle dompte la férocité des barbares qui se précipitent sur l'empire romain et se le partagent par lambeaux; elle sauve des rigueurs de l'esclavage les populations tremblantes, qu'autrefois les conquérans auraient eu le droit de vendre et de disperser comme de vils troupeaux; elle oblige les vainqueurs orgueilleux, soumis par la religion des vaincus, à courber avec eux la tête devant la croix du Sauveur; elle discipline à la fois par son humilité hautaine les serfs et les seigneurs, les nobles et les vilains; brise les fers de l'esclavage; amollit la force guerrière, en lui faisant faire un apprentissage de douceur et de soumission aux pieds du sexe le plus faible; intervient dans les querelles des rois, tou-

jours prêts à guerroyer ; enseigne à tous les chrétiens politiquement divisés une religieuse fraternité; et ce que la philanthropie n'avait pas même osé tenter, elle l'accomplit!

Elle veille encore, avec une tendre sollicitude, au sort de ces immenses populations, que leur émancipation même réduit à de tristes nécessités; elle fait jaillir, pour ceux qu'elle a tirés de servitude, et qui s'acheminent à travers le désert vers une terre d'abondance et de fertilité, des sources d'une eau vivifiante, et répand sur eux les trésors d'une manne céleste.

Grâce à ces premiers secours, les masses laborieuses développent plus d'activité; mais elles aussi se lassent de la manne, et aspirent à un bien-être supérieur, qu'on ne leur promet point, mais qu'elles pressentent et qu'elles cherchent; la société tout entière s'agite et s'inquiète.

Prêtres de Jésus, avez-vous compris ces besoins nouveaux? Voyez; ici, les classes inférieures se transmettent héréditairement l'indigence et tous ses dénuemens; là, les classes supérieures profitent de la fortune, que leur assure le privilége de la naissance, pour exercer le monopole des sciences et des arts, accroître leurs richesses ou vivre dans l'oisiveté; telle est la société actuelle, féconde en misères et en crimes; flanquée d'une part, de prisons, de bagnes et d'échafauds, et de l'autre d'hôpitaux et de dépôts de mendicité; d'une main s'armant des chaînes et du glaive contre les malfaiteurs qu'elle enfante, et de l'autre jetant un peu de pain aux malheureux qu'elle affame, et leur donnant un lit pour mourir, une fosse pour être enterrés! A ce spectacle, votre cœur a-t-il saigné, et votre charité s'est-elle émue? Non; impuissans, vous le sentez, pour régénérer cet ordre social, vous avez, par une sacrilége mutilation des vues providen-

tielles, osé y ajuster Dieu!... des pauvres et des souffrans? Dieu le permet, dites-vous, afin que la charité des riches et la patience des pauvres trouvent, dans un mutuel exercice, une occasion de salut: des coupables et des méchans? Dieu permet les tentations comme épreuves de la vertu!

Ah! lorsque vos devanciers enseignaient aux pauvres et aux opprimés la patience et la soumission, ils enseignaient aux riches et aux puissans l'amour et l'humilité; ils les unissaient les uns aux autres par un lien chaque jour plus étroit, et donnaient ainsi un prix à la résignation, même dans cette vie, où Jésus-Christ se disait consolé, rassasié, soulagé lui-même en tous ceux qui souffraient. Mais aujourd'hui, que pourriez-vous en faveur des classes deshéritées, vous qui ne pouvez plus rien auprès des classes privilégiées? En vain vous opposez au tableau des plaisirs de l'opulence celui des souffrances de la pauvreté; en vain vous renouvelez tous les élans d'une indignation déclamatoire contre le luxe scandaleux qui dévore le bien-être de tant de familles: les riches savent que le progrès social ne consiste pas dans la suppression d'un superflu, chaque jour plus nécessaire. Que ne leur apprenez-vous donc, ce qu'ils ne savent pas encore, que ce progrès consiste dans la DISTRIBUTION de ces jouissances SELON LA CAPACITÉ, et dans l'élévation des classes inférieures à un sort toujours meilleur? Mais pour le faire, quel crédit avez-vous auprès des artistes, des savans, des chefs d'ateliers! Dès long-temps ils sont en révolte contre votre dogme incomplet, et ils se rient de vos anathèmes; heureux lorsque dans leur superbe dédain ils jugent la religion nécessaire *pour le peuple*, et vous regardent, prêtres du Christ, comme les utiles auxiliaires des gendarmes, bons à conte-

nir ce peuple par un frein qu'ils rejettent pour eux-mêmes !

Eh bien ! avez-vous essayé de vous relever de cet arrêt qui vous dégrade ? Non, vous n'avez plus de foi dans votre autorité ; vous subissez la loi de ce monde qui vous outrage, et, complices de ses desseins, vous essayez par l'ignorance de façonner ce pauvre peuple à la résignation. C'est par l'ignorance que vous voulez éteindre en lui ce vif désir de réaliser sur la terre même une portion du bonheur qui le fuit, et dont l'ardeur l'emporte loin de vous. Incapables de renouveler le miracle de la multiplication des pains, et n'ayant plus que de faibles aumônes à lui partager, vous voulez rétrécir à la fois ses désirs, ses pensées, ses besoins, afin de le retenir constamment à la merci de vos bienfaits, autrefois précieux, aujourd'hui insuffisans et dédaignés : ce que vous lui prêchez, c'est une résignation désolante de nudité, dépouillée même des jouissances d'un avenir céleste, dont votre voix désenchantée le met en défiance, tandis que plus habile à parler d'enfer, elle s'efforce d'épouvanter des terreurs de la mort les cœurs déjà si pleins des douleurs de la vie. Vous ne savez plus promettre, vous ne savez que menacer ! Non, Dieu ne parle plus par votre bouche ; car les hommes ne se lassent jamais d'espérer, et Dieu ne se lasse jamais de promettre ; car les hommes sont toujours insatiables, et Dieu, dans sa bonté, les rassasie toujours !

Loin de moi cependant la pensée de méconnaître ce qu'il peut y avoir encore parmi vous de générosité et d'amour pour les classes souffrantes !... Mais cet amour ne ressemble-t-il pas à celui d'une mère, qui, rendue sauvage par l'excès d'une aveugle et jalouse tendresse, s'obstine à donner un lait presque tari ou altéré à ses fils grandis, dont la force réclame d'autres alimens. Ce lait fut d'abord

un bienfait, aujourd'hui il n'est plus qu'un poison; ce maillot fut d'abord une protection, aujourd'hui il n'est plus qu'un supplice; ces chants d'amour dont elle berça leur enfance ont adouci leurs premières douleurs; mais aujourd'hui leurs monotones refrains les fatiguent ou les endorment!

Mais, n'y a-t-il point encore d'autres opprimés au milieu de cette société, où vivent les débris du règne de la force? Les femmes ne réclament-elles pas aussi une émancipation complète? Et que fait la charité chrétienne, que répéter contre elles l'antique arrêt de leur subalternité, fondé sur le dogme de la déchéance originelle, comme si elles n'avaient point appelé de cet arrêt par leur glorieuse participation aux progrès de l'humanité!

Enfin, lorsque la guerre divise les nations de l'Europe, ou arme les peuples contre les rois, que faites-vous? Les monarques se coalisent, les peuples se soulèvent, de vieilles dynasties tombent, des dynasties nouvelles surgissent, sans que les oracles du Vatican soient consultés ou prononcent au nom de Dieu dans ces graves questions et ces sanglans démêlés.

C'est que votre charité ne se sent plus chargée d'une mission divine; elle se rappelle seulement ces paroles du maître, *Mon royaume n'est pas de ce monde;* et c'est avec ces paroles qu'on vous mure dans vos églises, et que vous vous y renfermez vous-mêmes! Comment pourriez-vous donc extirper tous ces maux, lorsque la racine en est dans la constitution actuelle de la société, à laquelle votre dogme vous défend de porter la main? Catholiques ou protestans, tous incapables, par cela seul que vous êtes chrétiens, d'opérer un changement dans l'ordre social qui pèse sur nous, que prétendez-vous encore? Gloire, gloire, sans

doute, à cette sublime charité qui, la croix à la main, brisa l'esclavage, régénéra l'Europe, et pénétra tous les hommes d'une mutuelle sympathie! mais *votre* charité mesquine, dégénérée, ne m'apparaît plus qu'escortée d'un bedeau, une bourse à la main. Où la première moissonnait, la seconde glane à peine! mais une moisson nouvelle se prépare, riche, féconde, salutaire! que tardez-vous donc? Ou joignez-vous à nous, ou cédez-nous la place. Ne voyez-vous pas que l'espoir vous abandonne, et que de vos fronts découronnés il passe à des fronts plus radieux? Enfin, n'êtes-vous pas épouvantés de votre propre faiblesse et de votre cruauté? Quoi! ce peuple, pauvre, nu, souffrant, auquel on décerne les ironiques honneurs d'une souveraineté illusoire, ce peuple est impérieusement réclamé par l'oisiveté privilégiée qui, au nom de la loi de ses pères, se croit en droit de l'exploiter à jamais, et vous, vous l'abandonnez à cette inique sentence, et, comme Ponce-Pilate, prêtres de Jésus, vous dites : « Je me lave les mains du sang de l'innocent. » Ah! retirez-vous, votre tâche est finie!

Est-ce donc à la philanthropie mondaine qu'il est réservé d'accomplir ce que ne peut opérer la charité chrétienne? Reconnaissons-le d'abord : si partout on proclame aujourd'hui la fraternité humaine, ces voix innombrables qui éclatent hors du temple ne sont que les échos de la parole évangélique, et ne sauraient lui dérober la gloire d'avoir semé ces enseignemens dont nous avons profité. Mais enfin, à cette puissante leçon qui a porté tous ses fruits, doit succéder une autre leçon. Hé bien! quelles promesses, quelle bonne nouvelle, quel remède aux calamités dont nous sommes affligés apporte la philanthropie? S'agit-il de secourir

la détresse des classes laborieuses et de leur donner un soulagement passager, malgré la solennité académique de ces réunions, où d'élégans orateurs déploient une brillante éloquence devant l'élite des philanthropes opulens, elle arrache à grand'peine ce que dans une obscure paroisse obtient encore avec facilité la charité chrétienne, ombre d'une charité qui n'est plus, par la voix de ses ministres dédaignés, disant sans éloquence comment Jésus a souffert pour tous les hommes. Ah! lorsqu'à la voix du prêtre, l'aumône s'échappe de la main du fidèle, mouillée de ses larmes et comme empreinte du sang du divin Rédempteur, loin d'humilier le pauvre, elle semble envers lui l'acquittement d'une dette sacrée. Mais lorsque dans de profanes réunions les riches n'accordent un secours qu'en échange d'un plaisir, au milieu des pompes du luxe, de l'enivrement du tumulte et de la dissipation, où donc est le souvenir des infortunés dont le deuil, les angoisses et la misère ajoutent une fête aux joies des heureux du siècle? où donc est cette piété touchante qui établit un lien d'amour entre celui qui donne et celui qui reçoit? et pourtant, malgré cette insolente frivolité, malgré cette dédaigneuse bienfaisance, je plains également et ces pauvres, flétris d'une brutale aumône, et ces riches, jaloux d'émotions communes, n'ayant aujourd'hui de temple qu'une salle de concerts ou de bals!

La philanthropie fait plus: elle visite les bagnes, assainit les cachots, y remplace par le travail une oisiveté corruptrice, tente même d'arracher à la justice son glaive, et d'enlever graduellement à la pénalité son caractère de barbarie. Mais enfin, cette philanthropie, comme celle qui précéda la charité chrétienne, quoique plus vive et plus ardente aujourd'hui, en adoucissant les abus de l'ordre

social présent, le laisse subsister tout entier. Elle essaie, en faveur des misérables et des coupables, qui trop souvent se confondent, d'enjoliver l'enfer que leur fait la société; mais elle ne le détruit pas. Parle-t-elle de la propagation de l'éducation primaire, de l'institution des cours pour les ouvriers, de la multiplication des ouvrages à la portée des classes inférieures, comme de moyens destinés à améliorer leur moralité, et à leur permettre de s'élever où les appelle leur mérite, grâce à l'*égalité devant la loi?* Philanthropes présomptueux, où vous entraîne votre erreur? ignorez-vous donc qu'avec l'égalité devant la loi subsiste l'inégalité aveugle de la fortune, et que votre loi, inflexible pour les malheureux qui l'invoquent, se laisse faire violence par les privilégiés de la naissance? Que me citez-vous des hommes pauvres et obscurs parvenus à l'opulence et à la célébrité seulement par leurs talens? on ne cite jamais que des exceptions. Mais le nombre de ces hommes serait-il plus grand, qu'importe? D'opprimés qu'ils étaient, ils deviennent oppresseurs; ils fondent une nouvelle dynastie; la masse n'en souffre pas moins. Etait-il sans exemple qu'un vilain fût anobli? pourquoi donc avez-vous renversé la noblesse? et d'ailleurs, si vous pénétriez dans le secret de ces merveilleuses prospérités, combien de fois ne verriez-vous pas que l'intrigue, la dureté, une coupable avidité, vices nécessaires pour suppléer à l'absence des premières ressources, ont été les instrumens de ces fortunes qu'on s'empresse, dès qu'on le peut, de recouvrir d'un brillant vernis d'honneur, de probité, de délicatesse! Le soldat, du moins, marche droit au feu, et s'il survit, il monte avec gloire au grade conquis par son épée; mais dans la cité, comment parvenir, ou parvenir sans honte, lorsque les armes qui permettraient à la capacité de se signaler lui sont déniées par le

hasard de la naissance? *Égalité devant la loi!* ah! cette égalité ne doit-elle consister que dans la distribution équitable des peines? la justice humaine ne doit-elle donc peser dans ses balances que les crimes et les châtimens?

Ah! ne parlez plus de cette égalité mensongère! Cessez, en les flattant d'un espoir trompeur, de stimuler ces vives intelligences qui sommeillent ensevelies dans la masse ignorante, pour ensuite leur opposer une barrière infranchissable; ne leur donnez pas des ailes pour leur infliger l'affreux supplice de ramper sur la face de la terre; n'irritez pas leur soif en leur montrant une coupe enivrante qui doit éternellement fuir leurs lèvres altérées! Le catholicisme que vous censurez est plus conséquent que votre philanthropie : il connaît la mesure de ses bienfaits, et veut proportionner, par une éducation restreinte, les désirs des classes deshéritées à sa triste munificence.

Et bénie cependant soit votre inconséquence, puisqu'elle prend sa source dans une sympathie tendre, quoique incomplète, pour leurs misères! Mais que dire de l'inflexible rigueur de ces philosophes, qui, au nom de la philanthropie, proscrivent impitoyablement toutes les institutions philanthropiques, parce qu'ils y voient une cause de corruption pour le peuple, détourné ainsi de chercher dans le travail, l'ordre et la prévoyance, des ressources que lui assure, en l'humiliant, une imprudente commisération? Oui, sans doute, assez, assez de ces aumônes avilissantes! Mais pourquoi n'ajoutez-vous pas? Assez de cet état social qui abaissera toujours la classe la plus nombreuse au niveau de ces déplorables secours! Vous reprochez à ceux qui souffrent d'accepter des béquilles, tandis qu'il serait de leur dignité de marcher, et vous paraissez croire que la suppression des béquilles leur ren-

drait l'usage de leurs forces. Oh ! c'est ici que d'une voix puissante, par un miracle nouveau de philanthropie, il fallait leur dire : Levez-vous et marchez ! Vous ne l'avez point osé ! Et même, plus vous avez observé les phénomènes de l'industrie, plus vous avez été effrayés de l'accroissement de la multitude ouvrière qui vient, chaque jour plus considérable, réclamer une part du misérable festin qui lui est servi. Ces réclamations inquiétantes, comment y répondez-vous ? Par la création d'un nouvel ordre social plus favorable à la production ? Non.... Mais *par la diminution du nombre des consommateurs*. Je m'explique. Lorsque les ilotes, trop nombreux, compromettaient la sûreté de Sparte, une chasse patriotique en faisait raison. Vous, plus humains, pour supprimer ce luxe embarrassant de population, vous faites du mariage le privilége de la richesse, et vous voulez imposer à la plus grande partie des artisans un célibat philanthrophique ! Ne vous étonnez donc pas que votre humanité, à travers cet appareil scientifique, ait paru sévère et cruelle ; et, si vous avez connu mieux que vos accusateurs l'état de la société, votre sympathie cependant n'a point été assez profonde, ni votre science assez éclairée, pour vous révéler les moyens de le transformer.

Enfin à quelle destinée nouvelle la philanthropie a-t-elle appelé les femmes, dont nous pouvons à peine annoncer le glorieux concours aux fonctions sociales de l'avenir, sans exciter parmi vous un sourire d'étonnement ou d'incrédulité ? Quelles paroles d'association a-t-elle fait retentir dans cette Europe livrée encore à tant de divisions ? Où est chez elle le commencement de ce noble apostolat ?

Ah ! que cette philanthropie mondaine, si infatuée d'elle-

même, est petite auprès de la charité chrétienne sociale, qui, grâce à la voix des apôtres et des papes, changea la face du monde par l'émancipation des classes inférieures, l'affranchissement des femmes, et une première association entre les peuples! Se bornant, pour le soulagement des pauvres, à rivaliser de petites recettes avec cette charité devenue aumônière, encore ne la suit-elle que de bien loin dans la route étroite ouverte par saint Vincent de Paule!

Comprenez donc, philanthropes zélés, que si les prêtres chrétiens sont impuissans à guérir les maux de la société, parce qu'ils ne savent que les traditions d'une charité vieillie, vous non plus vous ne sauriez y remédier, parce que vous ignorez la religieuse ardeur d'une charité nouvelle! Joignez-vous donc à nous, ou retirez-vous : votre tâche est finie!

Et maintenant, mes fils, mes filles, je vous le demande, à vous, que je ne puis croire attirés autour de nous seulement par la curiosité d'un spectacle encore singulier pour vous, mais aussi par le désir d'entendre des paroles de foi et d'amour! je vous le demande : si vous êtes vraiment pénétrés de l'amour de Dieu et de l'humanité, quelle satisfaction peuvent offrir à votre enthousiasme la charité chrétienne et la philanthropie? ne saurez-vous jamais que faire de la charpie pour des plaies qu'elles sont inhabiles à fermer? Ou pleins de zèle et de compassion, en voulez-vous effacer jusqu'aux cicatrices? Apprenez, apprenez alors de nous une charité puissante, efficace, salutaire, enseignée par le plus grand des philanthropes, ENSEIGNÉE PAR SAINT-SIMON!

Et qu'a donc fait SAINT-SIMON? direz-vous; a-t il institué pour les bonnes actions et les écrits utiles de nobles

prix ? a-t-il reçu lui-même dans les concours ouverts ces solennelles récompenses ? Non ; il fut calomnié pour ses mœurs, méprisé pour ses livres, et jamais aucun jury académique ne daigna honorer d'une mention ses ouvrages, seuls capables de régénérer la société. A-t-il du moins versé d'abondantes aumônes, et attaché son nom à de fastueuses souscriptions, à de nombreux legs de bienfaisance ? Non; il employa sa fortune à poursuivre la découverte et la propagation d'une doctrine nouvelle; il n'eut d'autre legs à faire à l'humanité que celui de cette doctrine qu'il avait enfantée, au prix d'un labeur de quarante ans, au milieu des souffrances et des humiliations ; et lui-même, victime d'un zèle méconnu, fut réduit à MENDIER. Enfin, a-t-il visité les prisons, déterminé par ses sollicitations l'édification de quelques hôpitaux, ou pris part à l'établissement d'un système pénitentiaire ? Non, non, vous dis-je, hôpitaux, fondations de secours, maisons de refuge apparurent à ses yeux comme aux vôtres apparaissent les ruines de ces châteaux de la féodalité, autrefois protecteurs, plus tard tyranniques, aujourd'hui monumens dégradans de la supériorité oppressive d'une classe sur l'autre ! Il ne s'arrêta point à recrépir des cachots et à décorer des prisons ; mais, occupé tout entier de tarir dans leur source même la production des misères et des crimes, il jeta les fondemens d'une cité glorieuse, où ne trouveront de place ni les bagnes, ni les dépôts de mendicité, ni les hospices, ni l'échafaud; où le travail ne sera plus une souffrance ou un châtiment, mais un devoir plein de douceur, dignement récompensé dans des ateliers mieux ordonnés que les vôtres. Enfin il n'a pas même, je l'avoue, cherché à propager l'éducation primaire parmi les ignorans; mais afin que tous reçussent un jour le bienfait de

l'éducation, il commença, sans se laisser éblouir par la pompe imposante des académies et des palais, l'éducation des artistes, des savans et des chefs d'ateliers; car il n'a pas seulement connu la dégradation des classes inférieures; armé d'une inexorable pitié, il a dévoilé dans l'égoïsme des classes supérieures, dans l'isolement de leurs efforts, dans l'absence d'un but commun, la cause de leurs douleurs et de leur impuissante stagnation. Signalant alors le maintien des institutions nées de la guerre comme le véritable obstacle à l'union de toutes les classes et de toutes les nations entre elles, il dit un dernier anathème à la guerre et aux priviléges qu'elle avait créés; il proclama, avec l'abolition, sans exception, des priviléges de la naissance, le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres; et, faisant tourner cette nouvelle aristocratie d'amour, d'intelligence et de force au profit de l'association universelle qu'il avait annoncée, il voulut que l'humanité, organisée pour le progrès, y tendît tout entière par l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, sous l'invocation du Dieu QUI SE RÉVÈLE A NOTRE CORPS PAR SON CORPS, A NOTRE INTELLIGENCE PAR SON INTELLIGENCE, A NOTRE AMOUR PAR SON AMOUR !

Et c'est ce Dieu, seul capable de sanctionner tous les modes de l'activité humaine, dont l'amour enfantera ces merveilles d'une charité plus grande ! Comment l'homme en effet entrerait-il dans des conditions nouvelles d'association, déterminées par un accroissement de sympathie pour ses semblables, s'il n'entrait en sympathie, sous un aspect nouveau, avec Dieu lui-même ? comment une immense amélioration s'opérerait-elle dans le sort de toutes les classes sans une régénération sociale, et cette

régénération peut-elle avoir lieu sans une nouvelle conception de l'homme et du but de la société, toujours dépendante d'une nouvelle conception de Dieu ? SAINT-SIMON a donc complétement lié tous les hommes entre eux, parce qu'il les a tous complétement liés en Dieu : et, sur les débris d'un enfer que ses mains n'ont pas seulement réformé, mais renversé, il les appelle à multiplier par le concert de leurs efforts les joies toujours plus belles d'un paradis terrestre, où tous grandiront en amour, en intelligence et en force, se rapprochant toujours davantage des perfections infinies de Dieu !

SAINT-SIMON est donc le plus grand des PHILANTHROPES, parce qu'il est le plus grand des *révélateurs !* il perfectionne, il développe, il complette l'œuvre commencée par Jésus. La charité chrétienne avait fait de l'esclave un tributaire et un salarié : la charité Saint-Simonienne fait du salarié un associé. La charité chrétienne avait tiré la femme de la servitude domestique, mais l'avait laissée dans un néant politique et religieux : la charité Saint-Simonienne l'affranchit à jamais de sa subalternité, en la destinant à concourir avec l'homme à l'accomplissement des fonctions d'une société PACIFIQUE. La charité chrétienne, en pénétrant quelques peuples du sentiment de la fraternité humaine, les avait provisoirement réunis en une association spirituelle : la charité Saint-Simonienne, offrant une réalisation aux vœux de cette sympathie, appelle tous les peuples à ne plus former qu'une seule famille, unie par un lien religieux et politique, qui embrasse à la fois tous les modes de l'existence. Puissiez-vous donc, ô mes fils ! ô mes filles ! enflammés de cette charité nouvelle, nous aider à préparer pour l'humanité ce sublime avenir ! Et ne vous défiez pas de nos pr

messes en nous accusant de vous le représenter sous de trop riantes couleurs; c'est vous accuser vous-mêmes de manquer d'amour, puisque vous n'en avez pas assez pour croire et pour espérer. Hommes de peu de foi! vous faut-il donc toujours, pour ranimer en vous l'amour et l'espérance, des exemples sublimes d'espérance et d'amour! Déjà, lorsque la société antique, corrompue et souffrante, gémissait dans l'attente d'un sauveur, une croix lui rendit l'espoir; et ce fut du sein des douleurs et de l'ignominie que sortit, pour régner sur le monde, la parole de consolation. Eh bien! SAINT-SIMON a aussi connu les accablantes misères de votre ordre social; il est mort attaché non pas à une *croix*, mais à SON SIÈCLE dont il fut le martyr; et c'est du sein des souffrances et de l'opprobre que, vous conviant à des destins meilleurs et plus glorieux, lui aussi vous dit par notre bouche: AIMEZ ET ESPÉREZ!

VII.

APOLOGIE (1).

P. Laurent

MES FILS ! MES FILLES !

De nouvelles et graves méprises, que toutes nos explications n'ont pu prévenir, nous obligent à revenir incessamment sur les attaques, au moins inconsidérées, dont nous

(1) Plusieurs de nos lecteurs se rappellent sans doute la lettre adressée, le 1er octobre 1830, au président de la Chambre des Députés, en réponse aux inculpations dont nous avions été l'objet de la part de quelques membres de cette Chambre. La mission dont nous sommes chargés nous faisait un devoir de publier ce manifeste, et nous pensons qu'en effet il aura suffi pour

sommes chaque jour l'objet. La semaine qui vient de s'écouler a été trop féconde en événemens de ce genre, pour que je n'éprouve pas le besoin d'y répondre un mot; non que je veuille transformer la chaire nouvelle en tribune, et nos prédications en polémique; mais parce que nous devons insister d'autant plus pour qu'on *nous comprenne bien*, que nous sommes plus convaincus qu'une *intelligence complète* de notre doctrine rapprocherait de nous la plupart de ceux que *des jugemens superficiels* en éloignent.

Vous n'attendez pas de moi, sans doute, que je m'arrête à la critique frivole des écrivains qui, à défaut de bonnes raisons, ne savent et ne peuvent nous opposer que de méchantes plaisanteries; vous n'attendez pas davantage que je m'attache à réfuter les dissertations incohérentes de ces érudits, qui s'abîment dans un chaos de faits minutieux, sans pouvoir trouver un lien pour les coordonner et les unir, sans pouvoir s'élever à une vue d'ensemble, à une vue philosophique, à une vue religieuse. Et cependant, si je laisse de côté les publicistes catholiques, qui nous disent SÉRIEUSEMENT que *l'esclavage n'est pas un fait général*, parce que les localités ont influé sur ses causes et sur ses formes; si je garde ensuite le silence sur la foule des railleurs, qui trouvent plus facile de rire que d'étudier, de méditer et de raisonner, je ne vois pas trop à qui je pourrais répondre, ... même après qu'on a parlé de nous dans les lieux où l'on ne devrait entendre que des paroles graves et des

---

éclairer tous ceux, entre les mains de qui il sera parvenu, sur la valeur des attaques qui de haut et de bas sont journellement dirigées contre nous.

Cependant l'auditoire qui se réunit autour de nous, réclamait de nous des éclaircissemens plus complets, plus intimes. Tel a été le sujet de la prédication que nous reproduisons ici.

accens solennels; car, il faut bien le dire, nos débats politiques, si tristes, si pitoyables au fond, deviennent de plus en plus gais dans la forme, et le ton des petites feuilles, l'épigramme et même le jeu de mots, ont envahi jusqu'à cette tribune où l'éloquence des Mirabeau, des Barnave et des Vergniaud commandait au monde le respect et l'admiration.

Il faut donc, bon gré malgré, et sous peine de laisser subsister toutes les imputations ridicules que l'on dirige de toutes parts contre nous, il faut descendre sur le terrain des hommes qui les hasardent ou les répètent avec une assurance que je ne veux pas qualifier; il faut y descendre, sans toutefois adopter leur langage.

Nous avons dit que l'état moral, intellectuel et physique des classes les plus nombreuses réclamait *une nouvelle constitution de la propriété, une transformation de l'héritage*, et que c'était là l'unique moyen d'améliorer efficacement et pacifiquement le sort du peuple; *cette amélioration devant être le résultat de la persuasion et l'effet immédiat d'une nouvelle doctrine religieuse.* Nous avons proclamé de tous côtés, nous avons imprimé et réimprimé que SAINT-SIMON n'était pas venu *détruire* la propriété, mais seulement *la soumettre à un nouveau mode de transmission;* que, dans une société fondée sur le principe du classement suivant la capacité et de la rétribution suivant le travail, chacun devait HÉRITER du *fonctionnaire*, du *supérieur* qu'il serait LE PLUS CAPABLE de remplacer, et non du *père* que le *hasard de la naissance* lui aurait donné; nous nous sommes efforcés de faire comprendre qu'il était plus naturel, plus logique, plus juste, plus conforme aux intérêts généraux et privés, plus favorable au développement de toutes les facultés humaines, de tenir plus de compte de la *vocation* que de la *pa-*

renté, et de faire succéder ainsi le *savant* au *savant*, l'*industriel* à l'*industriel*, l'*artiste* à l'*artiste*; de telle sorte que la distribution des patrimoines ne fût plus réglée AVEUGLÉMENT par la *proximité du sang*, mais AVEC DISCERNEMENT par les *rapports moraux, intellectuels et physiques* qui uniraient tout *fonctionnaire*, c'est-à-dire tout *travailleur*, à son *inférieur immédiat*, à son SUCCESSEUR; de telle sorte que l'ouverture d'une hérédité n'offrît plus le spectacle bizarre qu'elle présente si souvent aujourd'hui, le spectacle du contraste le plus frappant entre la position, la vocation, la capacité des héritiers et la nature de l'héritage; de telle sorte, enfin, que les instrumens de travail ne fussent pas répartis en sens contraire des besoins de la production, et que nul ne pût vivre, dans l'oisiveté, des fruits du labeur d'autrui. Nous avons insisté pour faire sentir comment l'HÉRITAGE, loin d'être *aboli* par le nouvel ordre social, n'était que *modifié* selon les sentimens philanthropiques, les lumières et l'état matériel de la société actuelle; comment, au lieu de *disparaître*, il *s'étendrait*, au contraire, des classes *peu nombreuses*, qui possèdent aujourd'hui, à *l'universalité* des membres de la cité nouvelle, puisque chaque membre, placé selon son aptitude, aurait un *travailleur*, un *fonctionnaire*, un SUPÉRIEUR à *remplacer*, et trouverait dans ce REMPLACEMENT, *véritable héritage* que l'oisiveté ni l'incapacité ne sauraient dissiper, trouverait, dis-je, tous les moyens d'exercer ses facultés, et de vivre heureux et honoré de son travail.

Malgré tout le développement que nous n'avons cessé de donner à ces vues, dans nos discours et dans nos livres, on s'est écrié que nous voulions *abolir la propriété* et *dépouiller les familles*. On a prétendu que nous demandions la communauté des biens et la *loi agraire*. On a été plus loin

encore; on a articulé des imputations telles qu'il faudrait, pour les caractériser, que je respectasse aussi peu mon ministère et mon auditoire que d'autres ont peu respecté leur auditoire et leur ministère. Je m'arrêterai donc seulement à la loi agraire et à la communauté des biens, deux mots effrayans, que, pour mieux nous accabler sans doute, nos adversaires ont affecté de confondre, sans reconnaître ce qui les sépare, sans distinguer le *morcellement* de la *réunion*, les *Gracques* des *premiers chrétiens*, sans comprendre surtout que ces deux mots, s'ils représentent *deux* systèmes bien *différens* l'un de l'autre, expriment une DIFFÉRENCE bien plus frappante encore vis-à-vis de la DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE, puisque dans l'un comme dans l'autre système, on donne *également* à chacun, ici en propriété, là en revenus, suivant un principe d'*égalité métaphysique*, tandis que NOTRE DOCTRINE classe et rétribue *diversement* suivant la *diversité* des APTITUDES et des SERVICES.

Il est vrai que les hommes qui ont parlé de nous pour nous défendre maladroitement, et ceux qui nous ont attaqués plus maladroitement encore, ont tous déclaré, ou qu'ils ne nous connaissaient pas, ou qu'ils n'avaient pu nous comprendre; et cet aveu ne les a pas empêchés de s'exprimer sur nos idées avec une confiance (je pourrais employer un terme moins indulgent), avec une confiance capable de nous frapper d'étonnement, si quelques hommes, à force de surprises, ne nous avaient habitués à ne plus être surpris de rien. Le privilége de la tribune va-t-il donc jusqu'à pouvoir tout dire et tout oser contre les hommes et les idées que l'on ignore également? On le croirait en voyant un de nos détracteurs, non content de nous attribuer libéralement ce qui ne saurait nous appartenir, l'idée de la

communauté des biens, ajouter que ce système sera sans *danger tant que la mise des sociétaires sera aussi légère.*

Eh bien! oui, nous sommes PAUVRES, *pauvres d'argent!* mais nous sommes RICHES, en revanche, RICHES D'AMOUR POUR L'HUMANITÉ; RICHES du sentiment intime, profond, infaillible, de la puissance de cet AMOUR, pour régénérer le monde; RICHES DU TRÉSOR que nous a laissé SAINT-SIMON pour répandre l'ABONDANCE et le BONHEUR sur TOUS les membres de la famille humaine; RICHES de la conviction et de l'espoir que *les classes les plus nombreuses et les plus pauvres* seront ENRICHIES par la BONNE NOUVELLE que nous leur apportons!

Et comment un orateur, si *remarquable* par son *esprit*, qui n'est arrivé à la *célébrité* que par son *esprit*, qui ne doit sa *fortune* qu'à son *esprit*, ne sait-il voir que des *mises matérielles* dans une ASSOCIATION D'ÊTRES AIMANS et INTELLIGENS? N'a-t-il pas poussé trop loin, par cette prédilection exclusive, la déférence envers les hommes qui n'ont pas d'autres *mises* à offrir, et, pour *quelques applaudissemens* de plus ou de moins, le TALENT devait-il porter la modestie jusqu'à s'abjurer, se renier, s'anéantir ainsi devant la *fortune*, quand la *fortune*, soumise encore à toutes les chances du *hasard*, est si loin d'être répartie selon le TALENT et la MORALITÉ? et puis, le motif de sécurité que cet orateur s'est empressé de présenter aux propriétaires alarmés était-il digne de sa puissante logique? N'est-il pas évident, au contraire, que si nous poursuivions réellement la *communauté des biens*, ce qui est radicalement inexact, nous serions d'autant plus dangereux que nous serions plus pauvres, *que notre mise serait plus légère*, que nous ne pourrions prospérer qu'à la condition de menacer et de dépouiller

les riches? Et ce contre-sens, enveloppé dans une épigramme, a pourtant réussi, a pourtant excité des rires approbateurs! Et toutes ces accusations, avancées avec une incroyable légèreté, *ont été accueillies par de bruyantes acclamations*, n'ont pas trouvé de contradicteurs! D'où sont-elles donc parties! d'une salle d'étude, d'une assemblée de jeunes étourdis, d'un banquet de philosophes imberbes? Non; nos accusateurs sont des hommes dont l'âge et la position semblaient devoir garantir la gravité, la circonspection et la réserve; des hommes dont le législateur croyait s'être assuré, par de scrupuleuses précautions, la maturité et la prudence!

Mais quel est, après tout, le résultat de ces écarts? d'appeler précisément de plus en plus l'attention sur les idées que l'on cherche à dénigrer, tout en avouant qu'on ne sait pas les comprendre; de populariser la doctrine, que des hommes, qui méconnaissent à la fois NOTRE FORCE et LEUR DÉBILITÉ, se flattent vainement d'étouffer sous leurs dédains inoffensifs et leur impuissante ironie; de diminuer ainsi l'*obscurité* de la société, qu'ils appellent avec affectation une *secte obscure*, comme l'appelaient, il y a un an, des feuilles catholiques; ce qui ne l'a pas empêchée de grandir et de s'étendre assez pour passer des *sarcasmes obscurs* des journaux rétrogrades aux QUOLIBETS SOLENNELS de la tribune.

Remercions donc nos accusateurs de nous avoir rendu le seul service qu'ils pussent nous rendre, et n'attendons pas moins de leurs clameurs et de leurs mépris, que des mépris et des clameurs de leurs devanciers.

Mes fils! mes filles! à la naissance du christianisme, il y eut, dans le sanhédrin, des scribes et des docteurs qui se croyaient de *grands hommes* parce qu'ils avaient de la *loquacité* et de l'*érudition*, et que leur nom faisait du bruit

dans Jérusalem. Ces *grands hommes*, dont les noms, si familiers à leurs contemporains, ne sont pas venus jusqu'à nous, et qui eurent, la plupart, la douleur de *survivre* à leur *immortalité ;* ces *grands hommes*, aux beaux jours de leur gloire, citèrent les premiers chrétiens devant eux, les taxèrent de folie, et désignèrent le christianisme sous le titre de *religion impossible.* Vous savez ce qui est advenu de cette prophétie : l'*impossible*, prêché par de misérables pêcheurs, dont la mise matérielle et spirituelle était encore plus légère que la nôtre, l'*impossible* s'est réalisé pendant une longue suite de siècles, et tout ce que les *savans illustres* de la Judée, tout ce que les plus *célèbres orateurs* du sanhédrin regardaient comme exclusivement *possible*, comme *stable* et *éternel*, tout cela est tombé dans l'oubli, tout cela a subi le sort de ces imprévoyans prophètes, pour faire place à l'UTOPIE ÉVANGÉLIQUE. Il en sera de même de l'UTOPIE SAINT-SIMONIENNE ; sa réalisation seule restera au monde, quand la célébrité de nos accusateurs se sera dissipée comme une vaine fumée, quand on ne trouvera plus de traces de leur passage sur la terre, plus de vestiges de ce qu'ils considèrent comme parfait et impérissable.

Mais sans attendre la postérité, quels sont dès aujourd'hui, vis-à-vis de nous, les titres de nos détracteurs ? Ce qu'ils aiment, ce qu'ils savent, ce qu'ils prêchent, en politique, en philosophie, je ne dis pas en religion ; car sur ce point *leur mise est bien légère*, et ils se complaisent dans leur misère ; ce qu'ils aiment, ce qu'ils savent, ce qu'ils prêchent, nous l'avons aimé, nous l'avons su, nous l'avons prêché autant qu'eux et plus qu'eux. Ce criticisme libéral, du haut duquel on nous jette des regards et des paroles de dédain, nous l'avons exploré à son sommet et dans toutes ses profondeurs, nous l'avons poussé à ses dernières con-

séquences, nous l'avons servi par des actes qui nous plaçaient en face de l'échafaud, ce que n'ont pas fait peut-être tous nos superbes contempteurs; et c'est parce que nous l'avions bien connu, que nous sentîmes le besoin d'aller au-delà pour satisfaire nos vives sympathies pour le bonheur des hommes; c'est parce que nous l'avions bien connu, que nous pûmes le comparer avec la doctrine que nous lui préférâmes. Oui, qui que vous soyez, républicains, constitutionnels, matérialistes, spiritualistes ou éclectiques, vous êtes *ce que nous avons tous été*, les uns ou les autres, avant d'être Saint-Simoniens; oui, nous connaissons tous les systèmes que vous connaissez; nous connaissons de plus celui que vous ignorez encore, et que nous venons vous enseigner. Si on vous dit que nous sommes des *rêveurs*, méditez, méditez sur ce que peut être un RÊVE qui entraîne des cœurs brûlans d'un amour aussi ardent que réel pour l'humanité, des esprits POSITIFS, livrés dès long-temps aux spéculations les plus sérieuses, des hommes qui ont consacré leur jeunesse à la culture DES ARTS, à l'investigation des SCIENCES MORALES et des SCIENCES PHYSIQUES, des FAITS et des THÉORIES politiques, philosophiques et religieuses; des hommes dont les ANTÉCÉDENS, dans leurs carrières respectives, n'annonçaient nullement des *visionnaires*. Dites-vous bien que ces hommes, par le seul fait qu'ils ont trouvé EN EUX-MÊMES la PUISSANCE d'abandonner des *divinités chrétiennes et infécondes*, pour annoncer UNE NOUVELLE DOCTRINE GÉNÉRALE, embrassant toutes les branches de nos connaissances, tous les modes de l'activité humaine, satisfaisant les sentimens les plus philanthropiques, et montrant au monde le spectacle d'une association fondée sur le CONCOURS des AFFECTIONS, des LUMIÈRES et des EFFORTS, dans un siècle d'*individualisme* et de *discorde*; dites-vous bien

que CES HOMMES, persuadés qu'ils remplisent une MISSION RÉGÉNÉRATRICE pour l'humanité, et par conséquent VOULUE de DIEU, ont droit au RESPECT et à la RECONNAISSANCE de l'humanité, quoi qu'en puissent dire ceux dont la *mission* vient de *moins haut*, et dont la vie s'écoule au sein des petites passions, dans l'*amertume* et l'*impuissance*.

VIII.

P. Lourmit.

ÉTAT DE L'EUROPE.

Le cadavre de la vieille Europe, accidentellement ranimé en 1815, apparaît en 1830 comme un monceau de poussière que le vent des révolutions disperse ou va disperser à jamais. C'est maintenant que de Maistre, cet admirateur exclusif de l'ère catholique et féodale, ce Jérémie de la Jérusalem moderne, pourrait dire que l'*Europe s'en va;* car l'Europe selon son cœur, l'Europe qu'il avait tant chérie et si bien comprise, cette Europe si vigoureuse qui, à la chute du paganisme, vint s'asseoir, militaire et

chrétienne, sur les débris du colosse romain, pour étendre ses bras puissans sur l'Asie et sur le Nouveau-Monde, pour porter les bienfaits d'une civilisation nouvelle sur tous les points du globe; l'Europe du moyen âge, l'Europe de Charlemagne, d'Alfred et de Grégoire VII; l'Europe de Pierre l'Ermite, de Vasco et de Colomb, arrivée à son tour à l'impuissance et à la décrépitude, tombe de toutes parts, et n'offre plus que des lambeaux et des ruines dans son organisation religieuse comme dans sa constitution politique. Passons en revue les membres de ce vaste corps, et nous trouverons dans chacun d'eux les symptômes infaillibles d'une mort prochaine, d'une mort qui ne placera pas les nations européennes sur le seuil du néant, comme le pensait de Maistre, mais qui les appellera au contraire à une existence nouvelle, à une organisation plus parfaite, à une vie plus puissante et plus belle.

Commençons par la France.

Qu'est devenu l'héritier de Clovis, de Charlemagne, le fils aîné de l'Église?... Écoutez : sur cette même terre où le nom du *roi* était toujours associé à celui de *Dieu*, où la fidélité au prince faisait partie de la religion, où le dévoûment au trône était transmis de génération en génération comme une tradition sacrée, où l'oint du Seigneur recevait une espèce de culte, où le monarque n'avait qu'à paraître pour exciter l'enthousiasme, n'avait qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions de héros; sur cette même terre, le fils de saint Louis, l'héritier de soixante rois, le dernier des rois de France a été chassé de son palais par quelques milliers d'ouvriers en haillons; il a traversé lentement les plus belles provinces de son royaume pour aller s'ensevelir dans un exil irrévocable; et pas un homme ne s'est levé pour sa défense, et pas un descen-

dant des guerriers valeureux qui couronnèrent Hugues Capet ou qui aidèrent Henri IV à conquérir son trône n'a essayé d'arborer l'oriflamme, n'est venu offrir son épée au descendant d'Henri IV et de Hugues Capet! et cette population neustrienne que Jeanne d'Arc trouva si docile à ses inspirations royalistes, qui s'ébranla si vivement pour la cause de Charles VII, a regardé passer Charles X avec indifférence et mépris, comme les Romains du Ve siècle et les Grecs du Bas-Empire regardèrent passer les Honorius et les Augustule.

Et maintenant, que ceux qui n'ont vu jusqu'ici que des émeutes passagères et de coupables révoltes dans l'accomplissement successif de la grande révolution qui travaille la France et l'Europe depuis un demi-siècle méditent sur ce dernier événement, sur ce trajet lent et solitaire de Paris à la mer! Qu'ils cherchent au fond de la catastrophe qu'ils déplorent, et ils verront qu'il n'y a rien, dans la chute des Bourbons, qui ne fût nécessaire, inévitable, providentiel; et, loin de considérer le bannissement de cette famille comme une infortune particulière, ils comprendront que c'est la vieille monarchie, l'antique société française tout entière qui a été définitivement renversée dans la personne de Charles X; ils comprendront que ce prince, universellement abandonné, gagnant à pas lents les côtes de la Normandie, et montrant vainement son malheur et ses larmes au peuple, n'a pu exciter le moindre mouvement sympathique que parce que le peuple, dans son admirable instinct, voyait dans les derniers Capétiens les véritables représentans du passé, la personnification d'un ordre social de plus en plus odieux, de plus en plus incompatible avec ses sentimens, ses lumières et ses besoins. Pour leur faire mieux sentir cette terrible leçon, di-

sons combien cette marche silencieuse et morne, de la capitale à Cherbourg, diffère de la course rapide et merveilleuse de Cannes à Paris. C'est que Napoléon, en qui la révolution *s'était faite chair*, était pour les masses le *Verbe* glorieux du dieu du progrès, l'expression magnifique d'un ordre nouveau, et que ses aigles, en volant de clocher en clocher, y faisaient disparaître les insignes de l'antique servage; tandis que Charles X, chassé avec opprobre du palais de ses pères et pleurant, derrière quelques gardes, sur lui et sur ses descendans, semblait conduire, conduisait réellement le deuil de la monarchie, les funérailles de l'ancien régime!

Le vieil ordre politique est donc mort, mort pour toujours en France! Et dans le reste de l'Europe? Il va mourir aussi!.. Voyez ce qui se passe au-delà des Pyrénées. L'héritier du prince qui disait dans son orgueil que *le soleil ne se couchait jamais sur ses terres*, le successeur de Charles-Quint et de Philippe II, le petit-fils de Louis XIV, après avoir été réduit, il y a vingt ans, à mendier infructueusement l'adoption d'un *soldat parvenu*, d'un potentat plébéien, attend, pauvre et désarmé, au milieu des souvenirs de la richesse et de la puissance du trône de Castille, attend que le génie de l'avancement, planant sur l'Escurial, lui fasse subir la déchéance dont les chefs de sa famille viennent d'être frappés par le peuple chef de l'univers, le véritable peuple-roi, le brave peuple de France. Quelle que soit en effet l'issue des plus prochaines tentatives qui seront dirigées contre son pouvoir, ses destins n'en sont pas moins accomplis! En lui doivent périr tôt ou tard l'inquisition, le saint-office et le monachisme; en lui doit finir le moyen âge, dont les traces n'offrent plus que misère et dégradation, sur un sol qui n'a besoin que d'être

remué par la charrue des révolutions et fécondé par des croyances plus puissantes que celles de Pélage et de Ferdinand, pour nourrir un jour, dans l'abondance et au sein d'une civilisation nouvelle, un peuple fier, intelligent et généreux.

Le Portugal présente les mêmes symptômes que l'Espagne, éprouve un même tiraillement, se débat comme elle entre un passé qui s'éteint dans une agonie convulsive et un avenir incertain, long et pénible à s'établir. Là, plus que partout ailleurs, l'ancien régime dispute au progrès quelques heures de plus d'existence par l'emploi de la force brutale poussée jusqu'à la férocité.

Et l'Italie? L'Italie, cette terre fameuse, où l'ami des arts et le favori des Muses vont puiser leurs plus belles inspirations et leurs plus douces jouissances; où le poète, l'historien et le philosophe vont chercher également le sujet de leurs tableaux les plus brillans, de leurs méditations les plus profondes; l'Italie, où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer incessamment des monumens de sa grandeur passée; l'Italie, au centre de laquelle s'élevèrent successivement le Capitole et le Vatican pour dominer le monde! l'Italie, morcelée, mutilée, est exploitée par une foule de petits princes étrangers à ses affections et à ses intérêts, véritables proconsuls autrichiens, qui paient bien cher, avec l'or de leurs sujets, l'appui du bâton tudesque. Mais cet appui, s'il a pu prolonger pour quelques années la durée d'un système odieux, ne saurait rendre la vie à ce qui appartient irrévocablement à la mort : là aussi l'ancien régime est aux abois; là aussi le pouvoir ne repose plus sur la communauté de sentimens, d'idées et d'efforts entre les gouvernans et les gouvernés; là aussi tous les vieux liens sont brisés; là aussi tous les cœurs soupirent après un ordre

nouveau, tous les yeux sont fixés sur la cime des Alpes comme sur le seul point de l'horizon où puisse apparaître et briller l'astre radieux, signal de la délivrance et de la régénération.

Portons maintenant nos regards sur l'empire germanique, sur cet immense démembrement de la succession de Charlemagne, sur le patrimoine magnifique que la maison de Lorraine reçut des héritiers de Charles-Quint. Eh bien! ce membre redoutable du corps féodal européen, l'empire germanique n'est plus! Son ancien chef, relégué dans ses possessions héréditaires, où les traditions rétrogrades du conseil aulique excitent même des mécontentemens et des murmures, surtout dans le Tyrol, la Bohême et la Hongrie, son ancien chef n'a plus en Allemagne d'autre influence que celle qui résulte du nombre de ses soldats, et qu'il exerce concurremment avec la cour de Berlin, qui n'est puissante elle-même que proportionnellement aux forces matérielles dont elle peut disposer. Et ce que nous disons ici de la Prusse et de l'Autriche s'applique entièrement aux autres gouvernemens de l'Allemagne, républicains ou monarchiques; partout la puissance morale échappe aux vieilles autorités, qui se retranchent soigneusement derrière la puissance militaire; partout, à Hambourg comme à Dresde, à Brême comme à Cassel, à Lubeck comme à Brunswick, partout le moyen âge, l'ancien régime est menacé de tomber, succombe ou a déjà succombé sous les coups des classes laborieuses. La Pologne prussienne suit ce mouvement de destruction, précurseur nécessaire du mouvement régénérateur. Posen s'est ému au bruit des troubles de Breslau; Varsovie en a tressailli; l'hymne de Dombrowski a retenti de la Vistule au Niéper, et les journaux, nous donnant comme accompli un événement qui n'est encore que

probable ou imminent, nous ont annoncé l'insurrection des paysans de l'Ukraine, de l'Esthonie, de la Pologne et de la Russie rouge.

Mais sans aller assister si loin de nous à la décadence du colosse féodal, voyons-le expirer à nos portes dans des flots de sang. La maison de Nassau, si populaire autrefois dans les Pays-Bas, pour avoir contribué à les soustraire à la cruauté du duc d'Albe, la maison de Nassau est aujourd'hui chassée des Pays-Bas, après y avoir vainement renouvelé les scènes de carnage et de dévastation du duc d'Albe; et les cris libérateurs, que le peuple belge fait entendre sur les bords de la Meuse et de l'Escaut, menacent de franchir le Rhin et d'aller évoquer dans Amsterdam l'ombre des de Witt et de Barneveld. Là aussi la chute d'une maison royale, comme celle des Bourbons, représente la chute d'un système politique tout entier, et l'abîme où elle s'est précipitée sépare irrévocablement le passé de l'avenir.

Mais si la masse énorme du passé chancelle ainsi ou tombe sur le continent, trouvera-t-elle du moins un appui dans les îles Britanniques? Là, au dire de savans publicistes, l'antique constitution, née de l'alliance accidentelle de la féodalité avec le libéralisme faible et timide des premiers jours de l'ère philosophique, l'antique constitution, au dire de ces publicistes, conserve encore toute la vigueur de la jeunesse. Gardons-nous de nous en rapporter à leur témoignage. Oui, le tronc féodal, orné de quelques insignes de liberté, étend malheureusement encore ses vastes et innombrables rameaux sur la Grande-Bretagne; oui, ses profondes racines enlacent et affament les populations industrieuses, qui cultivent le sol dont il absorbe tout le suc nourricier; mais le sol ne se prête plus qu'à regret à cette absorption, et le cultivateur se lasse

enfin d'échanger son travail contre la misère. Tandis que Brougham et Burdett demandent la réforme parlementaire, que Cobbett et Hunt prêchent le radicalisme, qu'Owen et Thompson invoquent le système de la communauté, les ouvriers, gémissant et contenant à peine leur impatience dans les fabriques, menacent ou détruisent les machines; les paysans saccagent les comtés et brûlent les instrumens de l'agriculture; l'Irlande se sépare de l'Angleterre. L'Irlande! ah! c'est aux habitans de cette malheureuse contrée qu'il faut demander si la constitution anglaise n'est pas une émanation directe de la féodalité, et si cette constitution peut peser encore long-temps sur les classes laborieuses qui peuplent les îles Britanniques! L'Irlande! Il n'y a que peu de jours encore que quelques représentans de la conquête, quelques propriétaires orangistes, chassaient de leurs terres en friche plusieurs milliers de familles pour y faire paître leur bétail, et poussaient la barbarie jusqu'à brûler les frêles cabanes construites par ces malheureux, afin de leur enlever toute possibilité de retour. Non, non, un régime qui tolère et consacre de telles atrocités ne saurait durer long-temps! La fin de toutes ces horreurs est proche; l'Irlande imite la Belgique: le passé meurt au-delà des mers comme sur le continent.

Que fait cependant le pouvoir spirituel du moyen âge, en voyant tomber le pouvoir temporel dont il partagea les destinées, et avec lequel il s'allia si intimement pour régir de concert les peuples? Ce n'est pas à Londres, à Berlin, à Amsterdam, que j'irai l'interroger; car il est là dans la nullité qu'il a choisie en se séparant du centre de l'unité catholique, en se faisant l'agent, en se mettant aux gages du pouvoir civil, dont il ne peut que suivre entièrement le sort. Laissant donc à l'écart les ministres protes-

tans de toutes les sectes, parce qu'isolés tous les uns des autres et réduits à faire par état de la morale privée dans leur chaire, sans la rattacher à une vue sociale, ils sont dépouillés de toute influence sur la vie des nations, dont ils n'aperçoivent d'ailleurs l'avenir qu'à travers les lumières insuffisantes et désormais trompeuses de l'ancien et du nouveau Testament; laissant à l'écart, dis-je, les disciples de Luther et de Calvin, je marche droit à Rome, et, plein de la sainte audace qui rayonnait sur le front de mon maître quand il accusait le pape d'hérésie, je demande au chef suprême de la chrétienté ce qu'il a fait de cette croix de bois, de ce bâton pastoral, de cette crosse magique, dont un signe suffisait pour précipiter l'Europe sur l'Asie, pour marquer, d'un pôle à l'autre, la limite des empires, pour partager le monde entre les puissances catholiques, pour commander la soumission aux peuples, la justice aux rois, la paix à des ennemis acharnés, la modération à des guerriers insatiables? Où sont ces princes magnifiques, ces monarques superbes qui venaient de toutes les parties de l'Europe, pélerins humbles et fervens, solliciter le pardon de Rome pour leurs iniquités, ou son intervention pour rentrer en grâce auprès de leurs sujets? Où sont ces peuples qui, dans leurs afflictions, tournaient incessamment leurs regards vers le saint-siége comme vers la source de toute consolation, le foyer de toute lumière, le principe de toute vie? Les peuples, les rois croyans ont disparu, et la croix d'or, qui a remplacé la croix de bois, brille en vain sur le dôme des temples. A chaque événement heureux ou funeste, nul ne songe plus au successeur de Pierre; et, à quelques lieues du Vatican, les foudres pontificales sont moins redoutées que la colère et le mousquet du dernier soldat autrichien. Pourquoi tant d'abaissement après

tant de splendeur? Pourquoi tant de faiblesse après tant de puissance? Pourquoi l'humanité n'a-t-elle plus que de la méfiance et de la haine pour ceux à qui elle accordait jadis tant de confiance et d'amour? Pourquoi répugne-t-elle, ministres de Jésus, à vous attribuer l'infaillibilité, le pouvoir de lier et de délier sur la terre?... Parce qu'en vérité vous n'êtes plus infaillibles, que vous vous trompez depuis trois siècles sur les besoins de la société européenne, et que vous ne pouvez plus rien lier ni délier pour elle dans l'intérêt de son développement providentiel. Vous régnâtes autrefois sur les peuples parce que vous prîtes en main leur défense contre leurs oppresseurs, parce que vous brisâtes les fers de l'esclave et que vous apportâtes l'influence de la charité évangélique dans les rapports du serf et du seigneur. Mais que faites-vous maintenant pour ces masses que vos prédécesseurs affranchirent de l'esclavage et du servage, et qui témoignent si vivement par leurs plaintes et leurs gémissemens qu'il leur reste encore des chaînes à rompre, des souffrances à calmer? Vous les frappez d'anathème, vous flétrissez comme des désirs criminels leurs vœux d'émancipation, vous attribuez à un esprit infernal les inspirations progressives que Dieu leur envoie, et vous vous liguez avec leurs oppresseurs, et vous invoquez, en dépit même des paroles pacifiques de votre maître, vous invoquez incessamment contre les peuples en révolution la dernière raison des rois, la raison brutale du glaive. Ne vous étonnez donc pas si votre voix ne trouve pas d'écho, si votre autorité n'obtient plus le respect et l'obéissance. Comme l'ancien pouvoir politique, votre pouvoir spirituel tombe de vétusté, comme lui il expire sous le char des révolutions pour n'avoir pu le suivre dans sa course rapide; et le moyen âge s'engloutit ainsi tout entier dans

l'océan du passé : réjouissez-vous, hommes de l'avenir!

Mais cette grande catastrophe du moyen âge n'est pas pour l'humanité un signe de mort, comme le croient quelques féodaux et quelques catholiques, c'est plutôt le signe d'une transformation nécessaire, d'une nouvelle initiation à la vie sociale. Quand le polythéisme et l'empire romain succombèrent, le monde ne périt pas; il se régénéra. Le monde ne périra pas non plus après le catholicisme et la féodalité : une organisation religieuse et politique, plus parfaite que celle du moyen âge, lui est réservée; car la Providence ne donne rien en vain, et la Providence a mis en lui un germe de progression qui est loin d'être complétement développé.

Mais où sont maintenant les élémens de la société nouvelle?

La société romaine, parvenue au dernier terme de sa dissolution, ayant perdu ses vertus guerrières en même temps que ses croyances religieuses, ne manifestait plus qu'un reste de vie, ne comptait plus dans son sein que des hommes énervés, lâches et corrompus. Il fallait pourtant que cette société, dépositaire des fruits de la civilisation antique, survécût à ses anciens dogmes et à ses vieilles institutions, puisqu'elle portait en elle une partie des germes de l'avenir. Le christianisme était bien venu à temps pour lui rendre la vie morale; mais le christianisme, doctrine de paix et de charité, qui ne s'appliquait qu'au salut des âmes, ne pouvait régénérer politiquement des peuples dont la constitution devait être long-temps encore fondée sur la guerre; aussi les progrès de l'Évangile n'empêchèrent-ils pas la décadence militaire et par conséquent la ruine définitive de l'empire romain. Alors, pour subvenir aux besoins matériels, aux nécessités politiques, aux exi-

gences militaires de l'association moderne qui allait surgir de la poussière de la société antique, Dieu suscita des hommes forts, des guerriers intrépides qui vinrent des déserts de la Germanie et des fanges Méotides inonder les belles provinces des Gaules, de l'Espagne et de l'Italie. Ces conquérans farouches, avides de dévastation et de pillage, semèrent d'abord partout le deuil et la consternation, et un de leurs chefs mérita d'être appelé *le fléau de Dieu*. Mais leurs habitudes nomades, domptées par la douceur du climat et par la fécondité du sol des contrées méridionales, firent bientôt place à des mœurs sédentaires. Parvenus ensuite à mépriser les dieux qu'ils avaient apportés de leurs forêts, ils se trouvèrent tout disposés à entendre la prédication de l'Évangile ; et quand ils levèrent le glaive exterminateur sur les vaincus, les prêtres chrétiens purent retenir leurs bras, se faire médiateurs entre le Franc et le Gaulois, entre le barbare et le Romain, et jeter les fondemens du nouvel ordre social qui allait régir l'Europe. Gloire à ces hommes divins, à ces apôtres du progrès, à ces fondateurs du moyen âge, qui préservèrent l'ancien monde d'une destruction complète ! Gloire à ces prélats héroïques qui commandèrent au Sicambre de brûler ce qu'il avait adoré, et d'adorer ce qu'il avait brûlé ! Gloire à ces puissans interprètes de la charité chrétienne qui, par l'ascendant de leur foi, par l'influence de leur autorité religieuse, rendirent le conquérant cher et sacré pour le peuple conquis, et humanisèrent assez le vainqueur pour donner à son pouvoir sur le vaincu une forme protectrice et tutélaire !

Eh bien ! où sont aujourd'hui les représentans de la force matérielle de la société qui doit s'élever sur les débris de la société catholique et féodale ?

Cette société, l'histoire, la tendance de l'humanité l'atteste, sera pacifique. Grâce aux progrès accomplis par la loi chrétienne, l'esprit de guerre s'est affaibli de plus en plus, et les antipathies nationales s'éteignent avec une merveilleuse rapidité. L'activité matérielle des peuples ne sera donc plus militaire dans l'avenir; elle ne s'appliquera donc plus à dépouiller, à massacrer les hommes, mais à exploiter, à féconder le globe au profit de tous les hommes. Les masses industrielles! voilà donc les élémens de l'existence matérielle de la société future. Les classes laborieuses! voilà donc les conquérans nouveaux qui doivent s'établir sur les ruines du monde féodal! Mais ces conquérans, s'ils n'apportent pas au milieu de nous la barbarie des Huns et des Sarmates, s'ils ne viennent pas des déserts de la Scythie, sortent du moins de leurs ateliers et de leurs champs, comme du fond d'autres Palus-Méotides, où ils ont végété dans l'ignorance et la misère, où ils ne peuvent plus développer ce qu'ils sentent en eux de virtualité, où ils sont privés des affections, des connaissances et des richesses dont Dieu a déposé le germe dans la capacité qu'il leur a départie. Ah! s'ils venaient à céder à l'impatience brutale qui les entraîne vers les biens dont ils sont entourés sans pouvoir y toucher, qu'ils produisent sans en jouir; s'ils restaient abandonnés à la convoitise fougeuse qui les tourmente et les dévore, s'ils tentaient de sortir de la position infime et malheureuse qu'ils occupent, pour envahir violemment la position des classes élevées, sans autres guides que leurs passions désordonnées, sans avoir agrandi la sphère de leurs sentimens et de leurs idées, sans avoir reçu la lumière et le frein d'une nouvelle foi, d'une croyance commune! des scènes de carnages et de dévastation épouvanteraient encore le monde, le corps social serait toujours à naître, et De

Maistre aurait eu raison de s'écrier en mourant *qu'il s'en allait avec l'Europe.* Voyez plutôt comment ces populations infortunées, déshéritées en même temps de l'éducation et de la fortune, manifestent leurs désirs d'amélioration en l'absence d'une doctrine, d'une foi, d'une croyance religieuse. Voyez les ouvriers de la Belgique, les paysans de l'Allemagne et de l'Angleterre, promener le fer et le feu sur leur pays! Voyez plus près de nous tout ce qu'il y a d'effrayant dans la situation misérable, dans les plaintes, les murmures et les soulèvemens des travailleurs les plus civilisés de l'univers; et pressez-vous dans le temple nouveau, qui peut seul vous servir d'asile; pressez-vous autour des nouveaux apôtres qui ont seuls la puissance de calmer la tempête qui menace de fondre sur vous; pressez-vous d'accueillir et de répéter la parole de salut que vous apportent de nouveaux médiateurs : Pressez-vous! VOILA LES BARBARES!

IX.

E Barnault

LES FEMMES.

Mes Fils, mes Filles !

Le christianisme, lorsqu'apparut, au milieu du naufrage de la société antique, sa doctrine de salut, n'assigna point d'abord aux femmes une place dans l'arche régénératrice; mais, fidèle à sa mission de miséricorde et de charité, il leur en offrit le refuge sacré comme à des colombes tremblantes et battues de la tempête. Égarées dans les ténèbres, les femmes coururent à la lumière plutôt qu'elles n'y furent appelées; et quoique leur empressement à adopter l'Évangile dût être pour ses apôtres la

révélation de leur génie, un reste injurieux d'étonnement se mêla peut-être encore à l'admiration des disciples du Christ, quand ils comptèrent, dans la milice enrôlée sous les drapeaux de leur maître, des rangs entiers prêts à partager avec les hommes les supplices du cirque et les palmes du martyre.

Mais pour nous, disciples de SAINT-SIMON, nous ne pouvons rendre témoignage de notre foi qu'en ouvrant aux FEMMES, sans retard, l'association nouvelle, où notre religion les destine, non point à suivre les traces d'un sexe longtemps dominateur, mais à marcher du même pas que lui; et toutefois cette promesse de leur émancipation définitive, que déjà nous avons énoncée, a excité chez vous, mes fils, qui vous obstinez dans vos orgueilleuses traditions de supériorité, chez vous, mes filles, qui, malgré vos désirs d'indépendance, vous défiez en secret de vous-mêmes, un mélange de surprise et d'incrédulité. Ah! rappelez-le-vous bien! c'est le règne de la PAIX ET DE L'AMOUR que nous venons proclamer. Et vous vous étonnez qu'elles y soient mises en possession de la vie religieuse et sociale dont elles furent exclues sous le règne de la *guerre et de la force brutale!* Et qui donc, à travers les âges grossiers teints de sang, de rouille et de larmes, a conquis l'homme à la paix et à l'amour, si ce n'est la FEMME?

C'est elle qui d'abord adoucit la férocité du guerrier, et l'arrache aux sanglans festins de l'anthropophagie! livrée aux soins de l'agriculture et de l'industrie, elle plante et cultive de ses mains le rameau pacifique du travail. Si elle excite au combat son époux et son fils, c'est que l'association naissante ne peut s'étendre sans courir aux armes, ni l'arbre de la paix croître sans être arrosé de sang: toujours occupée du maintien de la concorde entre

les membres d'une même nation et de l'union de tous leurs efforts vers la destinée à laquelle elle les pousse elle-même, elle prépare tour à tour les succès de la guerre par la paix, et le triomphe de la paix par la guerre ! Là où manque sa salutaire influence, les législateurs ne savent fonder que des cités animées d'un esprit de violence et de rapine ! Mais qu'Eurydice et Egérie inspirent Orphée et Numa, la Grèce devra au premier les lois qui polirent ses mœurs sauvages, et Rome, à côté du temple de Mars, verra s'élever le temple de Janus. Long-temps condamnée à la servitude, au sein de cette captivité où son génie pacificateur, loin des champs de bataille et des émotions enivrantes de la victoire et de la vengeance, se développe plus librement, c'est vers la paix que se tournent incessamment les regards de la FEMME; c'est la paix que son œil, ardent d'espérance, entrevoit dans la nuit de l'avenir; et lorsque Jésus, pénétré de la douceur divine de sa mère, apporte une loi de charité, nécessairement incomplète encore, le silence des FEMMES dans l'état et l'Eglise, c'est-à-dire leur refus de s'associer désormais aux destinées sanglantes de l'humanité, n'est-il pas une prédiction nouvelle de la fin prochaine de l'ère des combats ?

La prophétie des FEMMES est perpétuelle, et cette prophétie est celle de la paix; toujours elles ont tendu à une association plus vaste et plus la ge. C'est le cœur des mères et des épouses qui a rendu le premier oracle contre la guerre; c'est le cœur des vierges qui a prononcé le premier anathème contre les barrières hautaines qui séparaient les faibles des puissans, les pauvres des riches, les vaincus des vainqueurs, les profanes des saints, les étrangers des nationaux, les plébéiens des patriciens, les esclaves des maîtres; et, en aspirant à descendre, elles

ne se mésalliaient point; car elles n'avaient qu'une *cause* et qu'un *nom* avec les plébéiens, et partout elles se sentaient unies aux opprimés par une condition commune. Il n'est pas un affranchissement dont elles n'aient été les auteurs ou les complices. Prêtres, philosophes, poètes, tribuns, elles ont tout inspiré, tout attendu, tout accueilli.

Quels plus dignes auxiliaires du clergé chrétien, chargé de désarmer le pouvoir militaire, que les FEMMES, dont les unes, passant dans le camp des guerriers pour les subjuguer plus facilement, les enchaînent de leurs brillantes écharpes; dont les autres, l'Evangile à la main, luttent obscurément, mais avec une infatigable persévérance, contre les mœurs encore brutales de l'Europe! Que font ces FEMMES assemblées en cours d'amour? passives dans l'Eglise, elles se sont érigé un temple où elles perfectionnent, par les inspirations de leurs ames tendres et dévouées, le sentiment qui unit un sexe à l'autre; l'Amour est le dieu de ce temple; elles en sont les sibylles, et, en augmentant sur le cœur des hommes leur puissance individuelle, elles concourent à de nouveaux progrès de la paix! Mais que dis-je? Hildebrand, ce hardi fondateur du catholicisme, dont l'énergique sagesse assura le triomphe de la société pacifique sur la société belligérante, en affranchissant le clergé, par l'institution du célibat, de tous les liens dont le génie des castes enlaçait encore le monde féodal, Hildebrand lui-même cède à l'influence d'une femme, et ses vastes projets se mûrissent par l'ascendant qu'exerce sur son esprit la comtesse Mathilde.

Mais c'est taire trop long-temps un nom glorieux pour les FEMMES modernes! Sors, sors de la poussière des campagnes, vierge inspirée! montre-nous le sublime réveil de leur enthousiasme! Viens à la France désolée pré-

dire son roi, et au roi détrôné son royaume; prends-le par la main, et, à travers mille dangers que dissipe ta présence, conduis-le, à l'ombre de ta bannière, jusqu'à l'autel où ses aïeux reçurent l'onction royale; couronne-le, sauve la France, et va mourir dans les flammes d'un bûcher, comme si l'esprit prophétique de la FEMME ne pouvait être qu'une émanation infernale! Vierge infortunée! ah! loin de toi du moins ces injurieuses comparaisons qui rabaissent ta gloire en voulant la rehausser! non, ce n'est pas sous les traits de Débora ou de Judith, qui se faisaient un sanglant trophée de la tête de leurs ennemis, c'est moins encore sous ceux de Pallas et de Bellone, l'œil étincelant de fureur, et le bras ensanglanté, que nous devons te révérer. Jeanne est une vierge chrétienne qui a le courage d'une lionne et la douceur d'une brebis, se bornant à se défendre, ne frappant qu'à regret, mais s'armant avec confiance de son étendard, image visible de la volonté divine, et ouvrant aux Français les rangs de leurs adversaires épouvantés à sa vue. A peine Charles est-il sacré, « laissez-moi, dit-elle, laissez-moi retourner filer auprès de ma mère; mon métier n'est point de guerroyer. » Ah! ce n'est point une forte épée qu'elle a apportée dans les combats, mais une foi invincible dans les décrets célestes qu'elle accomplit par des succès inespérés; et sa mission finie, « laissez-moi, dit-elle, laissez-moi retourner filer auprès de ma mère. » Forcée de revêtir l'armure des chevaliers, mais fidèle jusqu'au milieu du carnage à un Dieu de miséricorde, Jeanne, en prédisant la victoire, est encore une sibylle pacifique!

Et lorsque partout la FEMME s'offre à nos regards, investie de ce divin caractère, pressentant et préparant cet avenir de paix que nous annonçons, on s'étonne qu'au

sein de l'association universelle, vers laquelle l'humanité, grâce à sa puissante inspiration, s'est toujours acheminée, elle soit appelée à une gloire nouvelle ! Au seuil du temple que nous élevons, elle est arrêtée par les mépris et l'ingratitude de l'homme, arrêtée par sa propre défiance ! Non, non, elle saura bien, à notre voix, s'y élancer, et, comme Jeanne d'Arc, y déployant sa bannière sacrée, s'écrier : *Elle eut part à la peine, qu'elle ait part à l'honneur !*

Mes pères,

Vous que je vois assis ensemble, au-dessus de la famille Saint-Simonienne, dans ce rang suprême où notre foi nous enseigne qu'un jour siégera, auprès du PONTIFE-ROI, la PRÊTRESSE SOUVERAINE; vous qui, par vos efforts heureusement associés, continuez *seuls* l'œuvre sainte qu'enfanta *seul* le génie de SAINT-SIMON; la *solitude* de notre maître, et votre HARMONIE qui n'est que *solitude* au prix de l'*harmonie divine du couple choisi* qu'attend notre amour, n'accusent ni de fausseté notre religion, ni d'infériorité la FEMME. Pour pressentir l'association universelle, l'abolition de la guerre et de tous les priviléges violens qu'elle avait fondés, il n'a fallu à SAINT-SIMON, et à vous, que le *souvenir* des oracles pacifiques de la FEMME; la *solitude* de SAINT-SIMON et la vôtre sont la plus éclatante glorification de tout son passé; et la destinée nouvelle que, sans sa participation, vous lui avez annoncée, deviendra son partage, du jour où toucheront à leur terme les rudes combats de l'apostolat. Ah ! lorsque dirigés par votre amour et

votre sagesse, nous luttons avec une énergie dont vous nous donnez l'exemple contre le passé, dont les liens nous arrêtent encore, que faisons-nous, que préparer le glorieux avénement de cette FEMME, bénie entre toutes les femmes, à qui appartient cet immense avenir dont nous frayons la route? et moi, à qui mon rang dans la hiérarchie Saint-Simonienne défend jusqu'à présent de rendre à une femme un hommage *filial;* moi qui le premier, mes Pères, ai répété aux femmes vos nobles promesses, avec quel bonheur je serai le premier encore à courber mon front devant sa tête sacrée, radieuse d'avenir!

Oui, mes filles, c'est ainsi que notre religion élève votre sort; déjà vous voyez, assise au milieu de nous, UNE FEMME que je me réjouis d'appeler MA SŒUR; sa présence dans nos rangs a commencé une vie nouvelle pour votre sexe, et vous avertit que le temps est proche où des voix maternelles vous révéleront les joies ineffables de la vierge, de l'épouse, de la mère Saint-Simonienne; mais avant qu'elles vous entretiennent de vos gloires futures, une tâche m'est d'abord réservée; c'est à moi de vous apprendre, si vous avez légitimement applaudi à la chute du christianisme, qu'affranchie aujourd'hui de tout lien religieux, votre puissance d'aimer ne se témoigne qu'accompagnée de souffrance et de dégradation; que cette *indépendance* dont vous vous enorgueillissez vous *isole*, et fait de votre vie entière, depuis le jour où s'éveille votre cœur jusqu'au moment où il cesse de battre, un long désenchantement; c'est à moi de vous faire connaître tous vos maux. Comme un père tendre, mais justement sévère, j'affligerai peut-être vos cœurs; ah! jetez-vous alors dans les bras de ma sœur; elle vous prodiguera ses faciles consolations: je ferai peut-être couler vos larmes; ma sœur, fidèle à la

pitié de son sexe saura les sécher et faire renaître sur vos lèvres le sourire et la joie.

Mères de famille laborieuses et retirées, qui, dans l'obscurité de vos foyers domestiques, ne savez aimer que vos époux et vos enfans; beautés légères et brillantes qui faites les délices des salons, et souvent n'aimez que vous-mêmes; vierges au front modeste, dont le cœur attend avec une secrète impatience ceux qui vous initieront à l'hymen, sans vous avoir peut-être initiées à l'amour; servantes du Seigneur, qui, étrangères à ce monde, n'aimez que votre Dieu solitaire, et quelques malheureux tributaires de votre mesquine charité; Saphos chrétiennes, qui, sous le nom profane de Muses, dont vous poursuit une maligne flatterie, n'êtes plus inspiratrices ou inspirées; écoutez :

Vous souvenez-vous de cette pieuse cérémonie, naguère si solennelle, où le cœur de la jeune vierge, qui jusqu'alors n'avait connu que la tendresse de la famille, recevait par la COMMUNION la révélation d'un amour nouveau, de l'amour de son Dieu? Ah! qu'elle était touchante cette vierge, belle de sa pureté, de son premier désir de plaire, de sa première parure, naïve encore et déjà pudique, s'offrant à son Dieu comme une jeune fiancée qui pour la première fois murmure des paroles du cœur, où ne se trouve pas le nom de sa mère, enveloppée de ses voiles blancs et d'un parfum d'espérance et de premier amour! A sa vue, le vieillard, attristé du souvenir de ses longues fautes, se réjouissait et lui demandait des prières comme à un ange, qu'en faveur de ce lien mystérieux Dieu devait exaucer en ce jour de fête! Mes filles! qu'avez-vous fait du charme ravissant de la communion? il s'est évanoui, et rien ne l'a remplacé! Rien!.... oh! je me

trompe ! Si autrefois la vierge chrétienne prenait, sous des auspices sacrés, possession d'une vie nouvelle qui dépassait les limites du toit paternel ; si autrefois son premier pas se faisait dans un temple où tous ses attachemens devaient ensuite s'épurer, n'est-il pas pour elle une autre solennité, qui pour la première fois aussi fait battre son cœur, qui, au milieu de plaisirs enivrans et frivoles, et de l'hypocrite accueil d'une courtoisie dégénérée, lui révèle aussi un amour étranger à ses affections de famille ? Mes filles, pour vous aujourd'hui la première COMMUNION c'est le BAL ! c'est vous qui l'avez dit !

Et à mesure que vous grandissez au milieu de ce monde où vos mères se sont hâtées de vous introduire, à travers une mensongère politesse, que démêlez-vous enfin ?... Le mépris de votre sexe ! Ambition de dominer, esprit de contradiction, humeur capricieuse et fantasque, tels sont les traits injurieux sous lesquels vous vous voyez partout représentées, censurées, ou même louées ! Ne repoussez pas ces reproches ; vous avez dû les mériter, pour rompre un lien vieilli, devenu oppresseur !

Lorsqu'une antique religion se dissout, les deux sexes, cessant d'être unis par une destination commune, brisent le nœud qui faisait auparavant leur gloire et leur joie ! Mais cette indépendance, mes filles, vous livre à l'isolement et à l'injure, tandis qu'aux jours de servitude et de captivité, si vous étiez soumises, du moins vous n'étiez point accusées, parce que vous concouriez alors, par le rôle qui vous était départi, à l'accomplissement de la destinée sociale. Hélas ! qu'est devenu l'enthousiasme que vous inspiriez autrefois ? Votre autel est tombé avec l'autel immense à l'ombre duquel il avait été élevé. Faut-il vous rappeler ces jours de la chevalerie, où le guerrier, dompté par le chris-

tianisme au point de se mettre au service de la faiblesse, vous rendait un véritable culte, associait au nom de Dieu le nom de sa dame, l'invoquait hautement dans le combat, le glorifiait après la victoire, le murmurait tristement sous le fer de l'ennemi, et dans des jeux brillans, images de la guerre, poursuivait avec un mélange d'adresse et d'impétuosité une victoire dont la gloire elle-même, sous les traits d'une femme éclatante de beauté, devait déposer le prix sur le front du vainqueur! Reines des tournois, les FEMMES étaient souveraines dans les cours d'amour. Insultées, elles étaient assurées de trouver des vengeurs; accusées, des défenseurs qui plaidaient leur cause l'épée à la main. Belles et pures, elles inspiraient les exploits des chevaliers et les chants des poètes. Enfin telle était, dans ces jours de nobles passions, l'intimité de l'union conjugale, qu'une moitié ne pouvait faillir sans déshonorer l'autre, et telle était la puissance de la FEMME, qu'elle était l'arbitre de l'honneur de son mari. La paix régnait alors dans le foyer domestique.

— Aujourd'hui la guerre y règne; il y a, je le sais, des fictions conjugales comme des fictions politiques; la *raison* est censée gouverner; mais sous ce nom s'impatronise la *désunion*. Elle commence le premier jour de l'hymen. Quelle cérémonie touchante, en effet, que celle d'un MARIAGE, consacré par une loi décriée avec ses textes ridiculement surannés, et par une religion qui a cessé d'être crue, entre deux époux qui ne croient pas même à leur amour, et que rassemblent de froides convenances ou un sordide intérêt! Sans doute, à examiner les époques auxquelles les FEMMES étaient achetées, possédées elles-mêmes, et dès lors incapables de posséder, la *dot* est un progrès vers leur émancipation. Elle eut d'abord un caractère politique;

et propre à maintenir, en prévenant des mésalliances, ce noble patriciat, long-temps utile à l'Europe moderne, elle trouva dans ce motif social une sanction. Mais aujourd'hui, que fait-elle qu'empêcher l'aristocratie d'argent de déroger; que constituer entre les femmes des priviléges étrangers aux vertus, aux talens, à la beauté; que perpétuer cette inégalité profonde qu'avait mise autrefois entre elles le hasard de la naissance, et que condamner tant de femmes au célibat, à de pénibles occupations, dont souvent le vice corrige l'insuffisance, ou enfin à des mariages mal assortis? car même parmi celles qui jouissent de la fortune, quelle est celle qui est sûre d'être assez riche ou assez pauvre pour n'avoir point à craindre de barrière entre elle et l'époux de son choix? Alors, mes filles, on achète en votre nom, on vous marchande, on vous vend, on vous livre, on vous refuse; le mariage n'est plus qu'une spéculation, qu'un trafic, qu'un négoce, qu'un agiotage.

Oh! si votre légèreté ne vous empêche pas d'apercevoir, à travers l'apparence d'une fête et l'éclat des bijoux dont on vous pare, les ennuis de cet hymen qui vous lie à jamais, que de larmes secrètement versées sur la perte des ravissantes illusions dont vous vous étiez bercées! que de cruelles épines à ce bouquet nuptial! Vous brûliez d'aimer et de plaire!... trop heureuses de ne point haïr! quel désenchantement dans votre vie à jamais pâle et flétrie! et gardez-vous bien de regrets trop amers; étouffez avec eux le secret besoin d'une consolation! séchez des larmes qui vous perdraient en amollissant votre cœur. Employez toute votre force à amortir votre sensibilité; cherchez, en l'étudiant sans cesse, à la résignation une face moins sévère; imposez-vous comme un châtiment la loi d'être irréprochables; échappez à la honte par la souffrance; conservez, par des

combats assidus, un honneur qui satisfasse le monde sans vous satisfaire vous-mêmes; mettez votre vertu à feindre la sérénité, ou même la tendresse, et applaudissez-vous enfin de la vieillesse comme d'un port contre des orages toujours renaissans, auxquels vous tremblez toujours de céder!

La dot cependant, cette institution aujourd'hui corruptrice, a trouvé de graves panégyristes qui ne conçoivent le calme, la dignité, le bonheur dans le mariage, qu'à la condition d'en tenir l'amour écarté. Et, il faut l'avouer, aujourd'hui l'AMOUR est souvent un délire. Cette passion de deux êtres, qui, étrangers à tout sentiment religieux, épuisent l'un dans l'autre toute leur puissance d'aimer, les plonge dans une ivresse qu'accompagnent nécessairement le trouble et le désordre. Unis par un lien que ne fortifie point la religion, seuls dans le monde vis-à-vis l'un de l'autre, ils ne peuvent se consacrer à leurs propres yeux que par des sacrifices mutuels sans cesse répétés. Ils tremblent à chaque instant de voir s'affaiblir l'affection unique qui fait leur vie. L'amour le plus passionné est alors l'égoïsme le plus profond; chaque amant regarde l'autre comme sa propriété et sa proie, et se ravale au rang de vil esclave ou de maître impitoyable. Tous deux prompts à s'alarmer, à s'irriter, à s'apaiser, changent un lien qui devait être tressé de fleurs en une chaîne pesante qu'ils traînent péniblement. Ainsi deux plantes, tenant à peine au sol brûlant d'un désert sablonneux, et livrées aux orages d'un ciel agité, s'embrassent étroitement, se nourrissent l'une de l'autre, s'étouffent et se flétrissent de leurs nœuds multipliés. L'amour, chez les ames fortes, est donc une véritable maladie à ces époques où toute leur énergie est concentrée dans une passion purement individuelle. La jalousie n'est plus ce désir de se rendre chaque jour plus

digne d'être aimé, et la crainte de n'avoir point assez bien réussi; c'est un égoïsme brutal qui asservit ce qu'il aime, menace en caressant, se venge en se punissant lui-même; démon cruel qu'on maudit et qu'on plaint, qu'on admire quelquefois avec terreur, au milieu d'une société qui n'aime plus, comme un exemple de la puissance d'aimer. Telle est la punition inévitable d'un tel amour! la crainte constante de l'ingratitude est le châtiment de celui qui se donne tout entier à un seul être! le supplice de l'âme énergique est d'être resserrée dans les limites d'un être fini, et de sentir à chaque instant les bornes que l'objet même de sa tendresse oppose à son ardeur inépuisable, brûlante, insatiable d'une perfection qu'il rêve sans cesse et ne trouve nulle part. Infortunés! vous ne savez aimer que vous seuls, et vous êtes condamnés l'un à l'autre! La terre n'a pour vous de fleurs que celles qui éclosent sous les pas de ce que vous aimez, et ces fleurs sont souvent un poison! Le jour n'a de rayons pour vous que ceux de l'astre adoré, et cet astre n'est souvent qu'un astre fatal! Vous êtes chacun l'un à l'autre Dieu et l'humanité; mais capables de vous immoler à cette idole périssable et imparfaite que vous vous êtes érigée, que de fois, comme l'idolâtre, vous vous immolez à vous-même votre Dieu! L'amour, dans une époque irréligieuse, est donc presque toujours une passion irrégulière, capricieuse, immorale, forcenée, tristement illustrée par le nombre de ses victimes. La société offre le triste spectacle de cœurs passionnés qui s'égarent, et de cœurs glacés qui raillent; la passion est folie, et la raison froideur.

Mais lorsque l'AMOUR et l'HYMEN, mes filles, vous laissent à peine une ombre de bonheur ou de dignité, la MATERNITÉ vous réserve-t-elle des jouissances plus pures et plus cer-

taines? Ne rappelons pas la discorde dont vos enfans sont entre vous et vos époux l'occasion inévitable, puisque l'absence d'une loi commune vous livre, sur l'éducation à leur donner et sur la carrière à leur ouvrir, à toutes les divergences des volontés particulières. Que les enfans soient presque toujours, pour les parens, un sujet de mésintelligence, vous ne pouvez le nier; qu'ignorant ce qu'il faut leur enseigner, parce que vous ne savez ce qu'il faut aimer, vous vous délivriez à ce sujet de toute responsabilité, en les abandonnant à ce hasard que l'on nomme éducation publique, vous en conviendrez encore; mais écartons ces tristes images, et contemplons votre bonheur.

Et déjà dans ce moment même, où, émues à la fois des souffrances et des joies de la maternité, vous reposez vos regards sur ce fruit de votre sein que vous avez senti tressaillir et que vous voyez enfin, il est une première félicité qui vous manque. La mère chrétienne arrêtait un sourire bien plus doux encore sur son enfant lavé des eaux du baptême, marqué du sceau divin, consacré à son Dieu, associé à la grande famille religieuse, et l'un des héritiers des promesses du Seigneur! Mais pour vous qu'est-ce aujourd'hui qu'un *baptême?* Un nom, et rien de plus. Pauvre mère! Votre fils repose endormi sur vos bras; et moi je vous le dis, votre fils est orphelin, car la religion ne l'a point adopté; elle ne l'a point lavé de la *tache originelle* qu'en naissant il a apportée; et vous la retouverez cette tache dans tout le cours de votre vie; c'est elle qui corrompra l'affection de vos enfans pour vous, et la vôtre pour eux. Cette *tache originelle*, savez-vous quelle elle est? l'ÉGOÏSME! Oui, votre fils n'appartient qu'à *vous*, à *vous seule!* vous l'usurpez tout entier sur Dieu et l'huma-

nité! Malheur! malheur donc à vous, qui, après n'avoir aimé que *vous* en vos enfans, un jour éprouverez les affligeantes mais justes représailles d'un tel amour!

Mères qui m'écoutez, je ne veux point vous calomnier; mais apprenez à quel point s'égare et se pervertit quelquefois, quand elle n'est pas réglée par la religion, votre tendresse, trop accessible alors à cette lâche indulgence, à cette excessive rigueur, à ces jalousies et à cette fragilité qui atteignent tous les autres sentimens! Pénétrez dans le cœur de cette mère, où l'amour le plus vif et le plus pur semble, dans des jours d'égoïsme, s'être réfugié comme dans un sanctuaire. Est-ce en vue de Dieu, dont ils sont à ses yeux les images, est-ce en vue de la société dont ils lui semblent les membres utiles, qu'elle chérit ses enfans? Non, c'est en vue d'elle-même: aussi la voyez-vous, tantôt s'obstiner à leur offrir un lait altéré ou presque tari, joyeuse de les presser sur son sein; tantôt marâtre à force d'indulgence, refuser de s'affliger en eux, et empoisonner leur naturel de ses molles complaisances; tour à tour se mettre, par sa faiblesse, dans leur dépendance, et leur rappeler son autorité par les caprices de sa sévérité; exiger pour prix de son attachement leur attachement tout entier; les accuser d'ingratitude s'ils aiment ailleurs, et voir d'un œil jaloux les objets nouveaux de leurs affections; enfin rebutée d'une passion sous l'empire de laquelle elle ne peut les retenir constamment, sentir d'incroyables dégoûts se mêler à ses secrètes amertumes, regretter les jours de leur enfance où ils étaient entre ses bras comme des jouets vivans, caressés et caressans; réduite, au moment où leur développement devrait faire sa joie et son orgueil, à n'aimer en eux que les souvenirs de leur première existence; et triste, dans l'isolement, se berçant elle-même de ces chants dont elle les

berça naguère, rêver la volupté de leurs baisers enfantins; ne retrouver des émotions maternelles que sur le berceau de ses petits-enfans; et n'éprouvant jamais la douceur d'être aimée par qui peut aimer, sans dignité et souvent sans tendresse sous ses cheveux blanchis, expier par l'abandon où elle languit, et par le refroidissement de son propre cœur, un amour maternel auquel est étranger l'amour de Dieu et de la société! Oui, Dieu l'a voulu, dès que l'humanité se sépare de lui et s'adore, elle se dépravé; l'épouse la plus dévouée, la mère la plus passionnée, ne peuvent elles-mêmes avoir une foi sincère dans leur amour et y trouver gloire et bonheur qu'autant qu'elles ont foi dans leur amour pour Dieu et l'humanité. O mes filles! vous avez quelquefois pleuré sur le sort de mères désolées, tremblantes pour leurs fils, ou privées de leur appui; mais environnées de vos enfans, quelquefois aussi vous pleurez en secret sur vous-mêmes, et votre maternité fêtée, heureuse, enviée, a d'inexprimables angoisses!

Mais la VIEILLESSE arrive! cet âge, qui vous ravit la grâce et la beauté dont vous étiez si fières, en vous menaçant de l'abandon du monde, vous oblige à le fuir dans l'exil. Retirées à l'ombre du foyer domestique, assises auprès de vos époux que vous n'avez point choisis, vous subissez dans ce long tête-à-tête, sans souvenir de paix ni d'amour, un *divorce* toujours flagrant, et le poids de cette solitude pèse surtout sur la femme. Etes-vous entourées de votre famille? à la condition de vous ensevelir dans une neutralité absolue entre les époux, les pères et les enfans, les maîtres et les serviteurs, vous pouvez vivre encore, sans en être l'épouvantail. Et prenez garde d'oser vous y faire un parti par votre indulgence pour les enfans. Les mères, vous le savez, sont jalouses de l'affection de leurs fils. Souvent d'ailleurs,

ces enfans, qui traduisent en une insolence naïve les secrets mépris de leurs parens, acceptent vos jouets, et dédaignent vos caresses. Hélas ! je vois votre tendresse partout rebutée, pour trouver quelque retour, descendre, j'ai honte de le dire, jusqu'à une idolâtrie grossière, jusqu'à l'adoration des animaux. Ou bien, si votre âme garde plus d'énergie, vous vous souvenez du Dieu que vous aviez oublié, vous lui portez l'offrande de votre cœur dédaigné, et tombant dans une dévotion étroite, mesquine, rigoureuse pour vous-mêmes et pour les autres, vous vous donnez pour occupation le repentir, pour aliment de votre âme délaissée le remords; vous remplissez votre solitude d'expiations renaissantes et de frayeurs multipliées; et comme des ombres livrées à une religion qui n'est plus elle-même qu'une ombre, plutôt que d'expirer dans un *désert*, vous vous y créez un ENFER !

Enfin lorsque vos affections privées dépouillent votre vie de charme et d'appui, est-il du moins quelque lien qui vous rattache à la société ? Le christianisme ne vous a permis qu'une seule vertu sociale, la bienfaisance, et toujours dans les étroites limites de l'aumône : la quête sous les auspices du bedeau, telle est la plus grande de vos fonctions politiques; le titre de dame de charité, voilà le titre le plus beau que notre temps vous ait laissé. Oui, s'il est parmi vous des femmes qui aspirent à exercer, par leurs talens, une influence sur la société, quel est le sort de ces modernes Saphos, de ces brillantes Corinnes ? il faut qu'elles aient d'abord le courage d'affronter l'anathême dont les flétrissent la jalousie de leur propre sexe et l'orgueil du nôtre; qu'elles se résignent à un ridicule dont la gloire la plus légitime les absout à peine, ou qu'elles éteignent, dans l'obscurité, au prix de cruelles souffrances, un génie qui en

éclatant les condamnerait peut-être à des souffrances plus poignantes! Mais c'est peu que d'encourir aux yeux du monde cette première réprobation; au milieu de ces applaudissemens qu'excite leur puissante exaltation, elles éprouvent le besoin de partager la joie de tant d'hommages; ce cœur qui manque au leur, elles veulent le conquérir; c'est, belles de la couronne, attachée sur leur front par la main de tous, qu'elles veulent mériter l'amour d'un seul; c'est riches de leur gloire comme d'une dot sublime qu'elles veulent dignement choisir; à quelles peines nouvelles les condamne cet espoir souvent trompé! comme les vierges du vieil Évangile, elles avaient cependant allumé leur lampe, et l'époux n'est pas venu, ou ne leur a montré qu'un visage irrité. Et quel supplice alors que cette gloire qui les environne d'une pompe extérieure, et leur interdit les jouissances de douces affections; qui les isole au milieu de tous, et fait craindre à leurs admirateurs sa triste contagion! Eh bien! ce seront elles alors qui mendieront avec leur gloire un peu d'amour; et bientôt elles auront à rougir d'elles-mêmes à leurs propres yeux! Voilà comme dans notre société, telle que le christianisme l'a laissée, en l'absence d'une religion qui légitime cette noble ambition des femmes, le génie n'est plus pour elles un soutien, mais une occasion de chute; et ce qui dans un autre temps ferait leur gloire, leur vertu, leur bonheur, aujourd'hui leur impose un fardeau de honte, de fautes et d'infortunes!

Ah! ces misères sont affreuses, lamentables, flétrissantes! et cependant, vous à qui je m'adresse en ce moment, vous êtes heureuses entre les femmes, privilégiées au milieu d'elles, supérieures enfin à toutes celles qui vivent loin, bien loin au-dessous de vous, déshéritées de tous les avantages qui ne font pas même votre joie, condamnées par

le hasard de la naissance à des amertumes plus grandes encore que les vôtres, à des travaux dont s'épouvanterait votre délicatesse, à des privations dont vous ne supporteriez pas la plus légère, à un abaissement dont vous frémiriez pour vous-mêmes! et si j'ai pu signaler dans vos rangs les afflictions dont vous êtes atteintes, à travers cette désolante uniformité de souffrances qu'étend sur les femmes des classes inférieures une commune dégradation, comment me serait-il possible d'assigner une place et de donner un nom à ces maux innombrables? je ne vois qu'une couleur, celle de la misère; je n'entends qu'un cri, celui de la douleur. Et cependant, mes filles, avez-vous jamais déploré le sort de cette classe de femmes, où dorment, étouffés, les germes de nobles passions, de talens généreux, un immense avenir enfin pour la société régénérée? non, vous manquez de pitié pour votre propre sexe; et tandis que quelques hommes de la classe privilégiée, pressant de leur main la main rude de l'artisan, ont appelé de tous leurs vœux son émancipation, loin de témoigner une égale sympathie pour les femmes du peuple, vous affectez sur elles une dédaigneuse supériorité, et votre pitié n'a point encore franchi les barrières qu'élève entre elles et vous la délicatesse des manières, l'aristocratie du bon ton.

Et moi, je vous le dis, je n'ai jamais paru dans cette enceinte où vous vous asseyez seulement encore avec les heureux du siècle, sans l'avoir, dans ma pensée, élargie et peuplée de tous ces infortunés qui sont aussi mes fils, qui sont aussi mes filles, et auxquels Dieu m'a dit aussi d'annoncer sa parole! Oui, toujours, toujours je les vois auprès de vous : à côté de vos orgueilleux priviléges, leur pauvreté accablée d'un poids qu'ils peuvent à peine soulever; à côté de vos souffrances voilées avec art, leurs blessures saignantes; à

côté de vos élégantes parures, leurs haillons souillés de poussière! ILS SONT, ILS SONT ICI!... Ah! mes filles, jetez les yeux sur tant de femmes qui sont restées les esclaves de leurs époux grossiers, sur tant de mères qui s'épouvantent de leur maternité, et enfantent dans la solitude d'un hôpital des malheureux destinés, comme ils y sont nés, à y mourir; qui, dans cet instant délicieux pour vous, où le premier cri de l'enfant frappe l'oreille de sa mère, sont réduites à calculer si ce nouveau-né, comme un hôte importun, n'affamera point sa famille; qui remercient Dieu, qui le remercient! lorsqu'il leur ôte un de leurs trop nombreux enfans; enfin sur ces femmes sans nom, déchues de leur sexe, condamnées à l'opprobre par la nécessité de vivre, et dont l'aspect, s'il vous faisait rougir, devrait surtout vous faire rougir de votre insensibilité à tant d'humiliation! Sans doute, occupées jusqu'à ce jour du soin d'assurer, par des luttes renaissantes, votre propre indépendance, vous n'avez pu songer qu'à vous; mais aujourd'hui que ma voix vous révèle à la fois vos maux et ceux de vos sœurs, plus à plaindre que vous, sachez-le bien, votre pitié pour vous-mêmes ne peut devenir féconde qu'en s'épanchant aussi sur elles; vous ne tarirez la source de vos larmes qu'en séchant leurs pleurs!

Oh! qu'il faudrait amèrement gémir sur votre destinée, VIERGES, ÉPOUSES, MÈRES, solitaires ou brillantes, à l'aurore de votre vie ou au déclin de vos jours, si notre RELIGION, en offrant dans une sympathie générale une sanction à vos sympathies particulières, ne permettait à votre tendresse agrandie de s'exercer désormais sans désordre, n'attachait à votre existence les délices plus pures d'enchantemens nouveaux; et si en vous révélant un sujet de glorifica-

tion pour vous dans les anathèmes du christianisme, et un titre à l'admiration dans cette puissance d'aimer qui tour à tour, suivant la présence ou l'absence d'une loi religieuse, vous élève au plus haut degré du BIEN, ou vous précipite dans l'excès du MAL, elle ne vous appelait à une gloire et à une félicité inouies!

Oui, mes filles, pénétrez aujourd'hui le mystère de l'*anathème chrétien* qui pèse encore sur vous. Le dogme de la CHUTE était pour l'homme la condition de ses PROGRÈS; il ne pouvait, assailli de maux nombreux, faire un nouveau pas sans avoir légitimé tout ce qui était derrière lui, se flatter de conquérir le bien avant de l'avoir regardé comme son héritage, espérer d'échapper au mal s'il ne le considérait comme un accident dans sa destinée et non comme sa destinée elle-même; dès lors il devait s'envisager comme déchu d'un état de perfection et de bonheur.

Mais quelle faute si grave l'a donc fait déchoir? l'*ambition d'égaler Dieu*!... Gloire à la FEMME! car c'est elle qu'il accuse de s'être laissé la première tenter à cette orgueilleuse espérance. Oui, c'était à la FEMME, toujours jalouse de pénétrer l'avenir, osant dans sa téméraire curiosité se ménager des intelligences avec les dieux bons et avec les dieux mauvais, se plongeant dans le bien ou dans le mal avec un égal enthousiasme, et dès lors plus hardie à sonder ce terrible mystère, c'était à elle à se montrer affamée d'une science et d'une félicité supérieures, à essayer, en prenant le démon pour complice, de s'initier à celles de Dieu lui-même! c'est ainsi que nos grossières traditions devaient nous raconter la participation de son sexe aux progrès de l'humanité. La FEMME, pendant toute la durée de la lutte de l'homme contre la matière, alors sanglante et abandonnée par le christianisme à Satan, devait être *ré-*

prouvée et hâter cependant l'expiation de l'homme et de la matière, en écrasant un jour la tête du serpent! et voici que LA PROPHÉTIE S'EST ACCOMPLIE! le génie pacifique de la FEMME va triompher du génie de la guerre. Elle se relève de l'anathème dont elle avait été frappée, et aspire à une existence nouvelle dans le TEMPLE et dans l'ÉTAT.

Et voyez comme, dès le début de notre époque irréligieuse, les FEMMES dédaignent l'horizon étroit tracé autour d'elles par le christianisme. Elles font une invasion dans les arts, les sciences, l'industrie, remplissent un rôle qui n'avait jamais été leur partage, et, aux temps de la réforme, de la ligue, de la fronde, manifestent un vif besoin de s'intéresser à la chose publique; mais leur ambition, gênée par les institutions politiques ou religieuses, et par les prétentions exclusives des hommes, fut obligée de se réduire aux proportions honteuses de l'intrigue et d'éclater par de sanglans excès.

Enfin quand la révolution, en détruisant l'ancienne société et l'ancienne religion, eut donné sur l'échafaud, illustré par madame Roland, droit de bourgeoisie aux FEMMES, dans la cité régénérée par le sang, une FEMME paraît, qui réclame avec plus d'énergie le privilége pour son sexe de se mêler aux affaires publiques; mais elle est repoussée par la main rude et violente du soldat qui, chargé d'affermir et d'étendre par la force la base de la cité nouvelle, reste fidèle à sa mission sanglante, en rétrogradant jusqu'à la brutalité de ces temps où le génie de la guerre ne demande à la femme que des enfans. Toutefois dès que le guerrier qui, dans les vues de la Providence et à son insu, ne devait faire servir les armes qu'à détruire dans l'Europe les restes d'une société fondée par les armes, voulut, aveugle qu'il était, enivré de sa gloire et de sa puissance,

fonder une unité européenne sous la seule sanction du glaive, le génie pacifique de la FEMME se réveilla dans madame de Staël. Accusée par Napoléon de n'être pas assez française, parce qu'elle est européenne par ses sympathies; refusant de s'associer à la gloire de nos trophées, parce qu'elle y voit le triomphe de la force brutale; prompte à condamner cet enthousiasme belliqueux qui occupe la place de l'enthousiasme religieux presqu'éteint, et peut se concilier avec le despotisme; faisant des vœux secrets pour la cause de l'Allemagne, où les restes de la foi et l'amour de la liberté se prêtent un mutuel appui; offrant à l'Europe et à ses rois le spectacle d'une femme que le monarque, dans sa toute grandeur, exila de Paris parce qu'elle l'y gênait; mémorable exemple de la puissance de l'esprit sous le règne de la victoire, d'une vaste sympathie sociale sous le règne de l'égoïsme militaire, elle prédit la chute de celui qu'elle haïssait au nom de l'humanité, elle arma la paix pour terrasser la guerre, et la main d'une FEMME contribua à renverser le colosse.

Mais la sibylle des temps modernes n'a point encore rempli sa tâche. Tandis que Chateaubriant demande éloquemment grâce pour le christianisme, et relève ses autels renversés; tandis que Byron insulte à ses débris et met l'univers entre les mains d'un fantôme terrible, qu'il appelle fatalité; madame de Staël, rendant hommage au christianisme, parce que l'avenir religieux qu'elle rêve est pour elle une prophétie du passé, lui échappe cependant par les pressentimens d'une ame grande et passionnée; elle prédit la venue d'une religion nouvelle. Le génie de la guerre est détruit; le christianisme a cessé; l'athéisme disparaît, et c'est par la bouche d'une FEMME que se révèle à l'humanité le vague besoin d'un SENTIMENT RELIGIEUX NOUVEAU!

Mais ce TEMPLE que son ame a rêvé, appelé, prophétisé, lui a manqué toute sa vie. Comme elle cherche partout sa place sans pouvoir la trouver, importunée de n'être que femme, embarrassée de son génie, souhaitant une sphère plus large que celle où s'exerçait son influence ! l'Italie avec les pompes éclatantes de son ciel, de sa nature, de ses monumens, de ses souvenirs; l'Allemagne avec la sombre majesté de son climat nébuleux et de son ardent mysticisme, voilà le temple où elle erre inquiète, tourmentée, le front ceint du turban de la sybille, la lyre entre les mains, souvent réduite à avoir son trépied dans un *salon!* Et que pouvait pour elle notre société? Lui donner une place à l'académie? à la tribune? Non, non! placez-la dans un TEMPLE, et là, laissant échapper de ses lèvres passionnées ses admirables pressentimens, elle y sera pure et sublime!

Oui, c'est dans le TEMPLE que désormais trouveront un asile ces FEMMES PRIVILÉGIÉES, qui se sentent destinées à exercer une influence sociale et religieuse, car désormais la puissance sociale est religieuse; c'est là qu'elles manifesteront, librement et avec pureté, cette faculté qu'elles n'ont pu, jusqu'à nos jours, déployer qu'avec effort et désordre. Cessez, mes filles, cessez de nous vanter celles d'entre vous qui semblent avoir appelé de l'anathème salique par des règnes illustres que votre orgueil oppose avec satisfaction aux règnes des monarques les plus glorieux. Tout ce que le Christ put faire pour les femmes d'une noble naissance fut de les asseoir sur un *trône* encore militaire, dont elles ne parurent souvent dignes que parce qu'elles n'étaient pas dignes de leur sexe, ou qui les pervertit jusqu'à en faire de farouches successeurs de César. Mais l'avenir n'exile plus sur un trône la femme la plus aimante:

le TRÉPIED sacré qu'il lui promet devient le *trône* le plus élevé qu'elle puisse ambitionner. Et c'est là que viennent se grouper autour d'elle, selon les rangs d'une juste hiérarchie, toutes ces femmes que le don de pressentir l'avenir de l'humanité, et la puissance de l'enchanter par l'éloquence, la poésie, et les arts aujourd'hui réservés aux musées et aux théâtres, rendent capables de seconder le mouvement politique et religieux.

LA FEMME paraît donc dans le TEMPLE, et cette place, nous ne la lui donnons que parce qu'elle l'a demandée, recherchée, méritée; car dans une rénovation sociale, aucun rang ne se donne, tous se conquièrent. Elle y paraît, ASSOCIÉE et non SOUMISE à l'homme, jamais sa PAREILLE, mais toujours son ÉGALE. Non, la femme n'est pas le satellite obscur de l'homme, destiné à rouler dans l'orbite d'un astre impérieux, et à offrir un pâle reflet de ses rayons; elle a son mouvement propre et sa lumière native. Compagne du prêtre, tandis que son époux gouverne l'humanité dans son ensemble ou dans l'une de ses parties, en réglant son PROGRÈS sur le *passé* qu'il *connaît*, elle prend pour mesure de ce progrès l'*avenir* qu'elle *espère*. Par leur hymen, la civilisation poursuit son cours, sans *déroger* au passé, sans *dégénérer* de l'avenir; et le réglement politique, l'instruction morale qui dirige la société, ouvrage de tous deux, appartient à la *tradition* par le prêtre qui en est le fidèle dépositaire, à la *prophétie* par la prêtresse qui en est l'organe. Ce n'est plus cependant du fond de la retraite ou de sombres cavernes, qu'émanent ces prédictions. Jadis les oracles semblaient le privilége de la solitude, et le désert un degré entre la terre et le ciel; mais aujourd'hui que DIEU nous apparaît dans TOUT, est TOUT lui-même, c'est au sein du TEMPLE, en présence de ses pompes et de ses

joies, au milieu du concours des fidèles, que la prêtresse, dans ces manifestations les plus glorieuses de Dieu, le verra, le sentira, le révélera; le *désert* est muet, le TEMPLE seul a des oracles. Le prêtre n'est donc complet que par la prêtresse, la prêtresse, que par le prêtre. L'individu religieux et social, prêtre, savant ou industriel, n'existe que par l'union de l'homme et de la femme; l'institution du mariage parvient à sa plus haute dignité. Désormais l'ORDRE et le MARIAGE sont identiques. Plus de servitude, de subalternité, de dot et d'hérédité; l'humanité entière est admise aux bienfaits de l'éducation : et tandis que la moitié HOMME trouve dans les grades divers de chaque hiérarchie le prix de son amour, de son intelligence et de sa force pacifique, la moitié FEMME, libre de choisir et d'être choisie, en s'unissant à l'autre suivant une mutuelle inclination, trouve dans l'époux lui-même, dont elle complette l'existence et le rang, le prix de sa bonté, de sa sagesse et de sa beauté; et c'est ainsi que l'HUMANITÉ, c'est-à-dire la RÉUNION étroitement formée de tous ces COUPLES ASSORTIS, grâce à l'ASSOCIATION de leurs efforts, se développe tous les jours dans la triple faculté du SENTIMENT, de l'*intelligence et de la force!*

Ah! quand auront été plus grandes la puissance et la gloire de la FEMME? Dans l'antiquité, elle avait été l'*esclave* de son époux; pendant le christianisme, elle fut *honorée* par lui comme la *mère* de ses fils, héritiers de son nom. Sous le règne de notre religion, associée à des conditions égales, elle est véritablement son ÉPOUSE. Mère plus heureuse, même au déclin de sa vie, elle recueille dans la reconnaissance de ses enfans, croissante comme le progrès qu'elle leur a enseigné, les fruits d'un amour maternel qui ne s'est pas complu dans un stérile égoïsme, et sa vieil-

lesse, couronnée des palmes dont leur piété filiale lui fait un doux hommage, initiée à son tour à leur progrès, n'arrive point à la tombe par un désert, mais, soutenue de leurs bras caressans, marche jusqu'à son dernier jour dans des sentiers fleuris, et s'endort, mollement bercée de chants d'amour et d'espérance!

Saluez donc, ô mes filles, de vos justes transports d'allégresse et de reconnaissance, la religion nouvelle; hâtez-en par vos efforts la glorieuse intronisation! En vous, hors de vous, tout vous invite, tout vous entraîne à ce magnifique progrès; tout, le soin de votre propre bonheur, l'intérêt de vos fils et celui de l'humanité qui n'attendent que de vous leur salut.

Déjà nous vous l'avons dit, partout, en France et en Europe, les classes inférieures, soulevées par le désir énergique de l'amélioration de leur sort, armées de leurs besoins, frémissant de leur indigence, dans les champs, au sein de leurs ateliers, sur vos places, s'agitent, vous environnent, vous assiégent; nouveaux barbares, ils réclament une part des bienfaits de la civilisation à laquelle ils ont tant ajouté par leurs exploits sur le champ de bataille, par leurs pacifiques travaux dans la cité; ils n'accourent pas du fond de lointaines contrées, mais ils s'élancent de leurs misérables réduits, suspendus sur vos salons dorés; ils sont au milieu de vous; ils ont, parmi vous, de publiques intelligences; ils sont vos maîtres, puisque vous leur devez la victoire sur la tyrannie; ils s'enorgueillissent de toutes vos concessions, et chaque fois que vous croirez, comme les Romains, avoir acheté la paix, vous aurez soudoyé la guerre! Que veulent-ils? Améliorer leur sort. Comment?

Ils l'ignorent eux-mêmes ! Et nous, interprètes de la loi du progrès, nous vous annonçons qu'ils ne déposeront cette attitude menaçante que lorsque l'ABOLITION, SANS EXCEPTION, DE TOUS LES PRIVILÉGES DE LA NAISSANCE ET LE CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ, auront été proclamés et préparés.

Mais j'ai lu dans vos cœurs ; je devine vos frayeurs et vos répugnances. Nos enfans, dites-vous, doivent-ils être *déshérités* du rang de leurs pères ? Rassurez-vous : vos enfans ont un héritage qui ne leur manquera jamais ; la providence sociale, qui pourvoit au sort de tous, ne leur ôte le vôtre, indigne d'eux peut-être, que pour leur rendre, dans un rang maintenant par d'autres occupé, un NOUVEL HÉRITAGE plus en harmonie avec leurs véritables besoins ! Mais vous tremblez encore que leur part, souvent plus belle que celle que vous leur auriez laissée, ne soit souvent inférieure à celle que demande pour eux votre ambition ! comme si dans une société religieuse tous les grades, convenablement remplis, n'étaient pas sacrés aux yeux de tous ! comme s'il y avait plus d'honneur et de joie à succomber sous un fardeau trop pesant qu'à porter avec facilité le poids approprié à ses forces ; à végéter avec une insolente nullité dans une oisiveté privilégiée qu'à exercer utilement une fonction déterminée par sa capacité !

Cependant voulez-vous orgueilleusement sauver, à tout prix, l'héritage de vos enfans ? ne perdez pas de temps ; armez les bras de vos époux et de vos fils, et dites-leur :

« Soyez prêts, au premier signal, à marcher contre ces » nouveaux barbares ! Parmi eux l'enfance est flétrie par de » précoces fatigues ; la vieillesse est sans asile ou meurt » dans les hôpitaux ; la jeunesse et l'âge mûr y sont con- » damnés à de rudes travaux, à de cruelles privations ; les

» femmes sont esclaves, livrées à la misère et à la honte!
» Allez, nobles fils, allez, nobles époux, que parmi nous
» se perpétuent à jamais la richesse, le savoir, les plaisirs
» et la gloire; que parmi eux la pauvreté, l'ignorance,
» la douleur et l'opprobre transmettent fidèlement de gé-
» nération en génération leurs flétrissures héréditaires! »

O mes filles! Dieu vous a-t-il faites pour tenir cet horrible langage? et savez-vous bien quelle est cette classe immense que vous prétendriez immoler à votre jalouse maternité? Le savez-vous? Quand elle était esclave, vous étiez asservies avec elle, et vous trembliez devant vos époux, vous vous incliniez devant vos fils! Quand de l'esclavage elle passa à la condition du servage, elle fut attachée à la glèbe, et vous au foyer domestique. Quand elle parvint à une émancipation moins imparfaite, vos chaînes tombèrent. Aujourd'hui elle aspire à une émancipation définitive, et vous, n'ambitionnez-vous rien? *Salariée*, elle demande à ses maîtres l'ASSOCIATION; et que demandez-vous vous-mêmes, si ce n'est une ASSOCIATION complète avec vos époux, qui vous ont jusqu'à ce jour exclues de toute participation à leurs fonctions religieuses et sociales?

Pourriez-vous donc, sans un étrange aveuglement, dans cette parité de situation, dans cette conformité de vœux, méconnaître le signe manifeste d'une mission divine! Entre vos ÉPOUX et vos FILS, qui jouent, à leur insu, le rôle d'oppresseurs et auxquels vous appartenez par votre tendresse, et ces CLASSES LABORIEUSES auxquelles vous appartenez aussi par les liens d'une destinée commune; entre ces deux armées dont la lutte, sourde encore, menace de jour en jour d'éclater plus ouvertement; entre ces deux partis prêts au combat, terribles, acharnés, impitoyables, ô mes filles!

qui donc se précipitera pour prévenir l'effusion du sang? N'avez-vous plus de voix qui fléchisse, de larmes qui touchent, de bras qui désarment? Résisterez-vous à l'élan de vos âmes, et ne comprendrez-vous pas la parole du Dieu nouveau? Vous avez cru le Dieu de Jésus, parce qu'il vous commandait la paix; refuserez-vous de croire le Dieu de Saint-Simon, qui vous appelle à la gloire de terminer à jamais le règne de la guerre? Ah! c'est en accomplissant cette sainte mission que vous gagnerez le dernier grade de votre émancipation. Qui donc osera demander si vous êtes les égales des hommes, lorsque votre pieuse médiation aura sauvé le monde? Qui donc osera vous fermer les portes du temple et de la cité nouvelle, lorsque s'y avancera l'humanité, unie par les nœuds dont vous aurez lié entre elles toutes les classes de la société? Et quels chants seront assez doux, assez purs pour glorifier cette longue suite de pacifiques victoires, couronnées d'un triomphe éclatant? Par la voix de leurs poètes, vos époux vous diront :

« Femmes, vous nous avez vaincus : gloire à vous! Nous vous devons un amour nouveau, ignoré de nos pères; nous vous devons le règne de la paix, de la liberté, du travail : gloire à vous! »

Vos fils diront aussi :

« Gloire à nos mères! elles ont dit à leurs époux, jaloux encore des priviléges de la naissance : Ces enfans, que notre sein a portés et nourris, sont aussi à Dieu et à l'humanité. Et Dieu les a récompensées en leur donnant des fils plus tendres et plus dévoués, des filles à jamais reconnaissantes de l'affranchissement que leurs mères ont terminé! »

Et alors des chœurs harmonieux où se marieront les voix des hommes aux accens des femmes, rediront la gloire tou-

jours croissante de l'humanité grandissant dans le sein de Dieu.

Ah! mes filles, élancez-vous enfin vers cet avenir de gloire et de bonheur, ouvrez vos âmes à des sympathies générales! et si, dans le siècle dernier, Rousseau mérita votre reconnaissance pour avoir réchauffé en vous l'*amour de la famille*, le seul amour des époques irréligieuses, où sont aujourd'hui, ô FEMMES, vos couronnes, vos bénédictions, votre enthousiasme pour SAINT-SIMON, qui ranime en vous l'AMOUR DE L'HUMANITÉ, et qui, en vous permettant d'aimer avec plus de tendresse vos fils régénérés, plus dignes de vous, vous défend aussi de tarir la source de ce lait salutaire qu'attendent de vous les fils de DIEU, si long-temps sevrés de votre amour!

Êtres aimans, l'on vous voit, lorsqu'une croyance expire et tombe, l'entourer encore de vos hommages, et lorsqu'un autel naissant s'élève, les premières accourir autour de lui; ainsi que dans votre carrière vous adoucissez aux vieillards la pente du tombeau, et veillez avec un tendre sourire sur le berceau de l'enfant. Venez, venez donc à nous, car nous avons besoin de vous; venez réchauffer avec nous les sentimens glacés de nos jours, et nous aider à accomplir la tâche immense que Dieu nous a confiée! Oh! que nous puissions mettre dans nos paroles tout ce que notre âme a de poésie, tout ce que notre voix a de mélodie et d'entraînement, et lorsqu'à nos accens auront tressailli des cœurs de femmes, lorsqu'elles y auront répondu par un langage d'une ravissante douceur, alors, ô mon Dieu, le signal de l'ère nouvelle sera donné! alors une pitié soudaine saisira l'homme pour ces maux qu'il laisse sans remède. Des torrens de larmes expieront son aveugle endurcissement; un amour nouveau agrandira toutes les in

telligences, animera toutes les activités, et un sublime espoir rentrera dans la société désolée, car des voix de femmes auront retenti à son oreille!

Proclamez donc, ô FEMMES, avec votre condition nouvelle une nouvelle condition pour l'humanité entière. Filles d'Eve, retrouvez sa sublime ambition; osez cueillir le fruit divin que vous offre, par la main de SAINT-SIMON, non plus l'esprit tentateur, mais Dieu lui-même! ET VOUS CONNAÎTREZ LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL; car vous révélerez à l'homme comment le bien doit chaque jour étendre ses progrès, et le mal chaque jour décroître et s'effacer, ET VOUS DEVIENDREZ SEMBLABLES A DIEU; car vous aiderez l'être fini à se rapprocher chaque jour davantage des perfections de l'être infini. Et alors ne se fermeront plus pour vous les portes du paradis terrestre; mais pour vous s'ouvrira un nouvel Eden. Autrefois expulsés, nous disent les traditions juives, de ce lieu de délices, aujourd'hui Adam et Eve, après un long exil, suivis d'une nombreuse postérité, rentrent dans ce paradis, dont leurs mains conquérantes ont reculé les limites jusqu'aux bornes de la terre. Mais rentrés dans ce séjour de bonheur, l'homme et la femme y sont égaux : moitiés d'un même être, ils tendent à se réunir. Le MARIAGE est une ASSOCIATION complète. Mes fils, mes filles, glorifiez ensemble le Dieu de SAINT-SIMON! LE RÈGNE DE LA PAIX ET DE L'AMOUR EST ARRIVÉ.

X.

LA PROPRIÉTÉ (1). Jean Reynaud

Le dogme Saint-Simonien embrasse par son universalité toutes les directions dans lesquelles il est donné à l'action de l'homme de s'étendre, et ne laisse point l'activité matérielle se développer en dehors de lui; il ennoblit l'industrie, et, sanctifiant tout ce qui est de son ressort, il répand sa sanction religieuse jusque sur ces questions d'économie politique froidement délaissées jusqu'ici

(1) Cette prédication a été prononcée à Lyon.

à l'analyse desséchante des légistes et des économistes. Il règle harmonieusement tous les efforts, pour les faire concourir vers cette association universelle qu'il signale comme le but de tous les désirs et de toutes les affections; et le travail, ce privilége créateur donné à l'humanité, afin que, se perfectionnant sans cesse, elle pût sans cesse aussi perfectionner ce globe qu'elle avait reçu pour séjour, le travail n'échappe point à l'ordre qui s'imprime sur toutes choses. La *propriété* et la *transmission des instrumens* qui servent à accomplir le travail, la *distribution* et la *répartition* des jouissances qu'il a créées, ne sont plus des questions que ni Dieu ni sa religion ne connaissent, et qui sont laissées au hasard pour être à son caprice promenées par le monde. Je sais assez de Dieu pour ne pouvoir comprendre ce que serait au monde le hasard.

Ainsi donc, lorsque nous nous présentons comme venant saisir la société dans son ensemble pour la régénérer tout entière, il est bien évident que cette affaire de propriété, qui semble si grave, et qui, lorsque nous portons la main vers elle, fait tressaillir tous ceux qui nous voient, comme si c'était l'arche sainte, il est bien évident que cette affaire ne nous paraît pas d'une nature si mystérieuse qu'on ne puisse l'envisager sans terreur. On dit que les Saint-Simoniens veulent porter atteinte à la constitution de la propriété; mais, en vérité, nous voulons bien autre chose: ne venons-nous pas porter atteinte à la constitution de votre Dieu ? Rassurez-vous cependant, et écoutez-nous, car nous ne voulons pas vous tenir de ces discours qui épouvantent. Au point de vue où Saint-Simon nous a élevés, nous dominons la société d'assez haut pour que ses actes et ses constitutions ne puissent émouvoir chez nous ni l'animosité ni la réprobation; tout ce qui s'est fait dans le passé nous ap-

paraît comme sagement établi, en son temps, par la bonté providentielle, et, vous le savez, le présent s'enchaîne si bien au passé, que voilà que le moment où je vous parle est déjà loin de nous. Si, en remontant dans l'antiquité, nous avons des paroles pour légitimer l'esclavage et nous réjouir de ce qu'un jour il fut permis à l'homme d'avoir droit de propriété sur un autre homme; si, en venant au moyen âge, nous avons des louanges pour la servitude et des raisons pour comprendre qu'alors il fut bon qu'un homme fût propriétaire de redevances féodales; si nous avons pu apprécier la convenance des priviléges donnés aux hommes par le fait seul de leur naissance, dans tous les temps et sous toutes les formes, certes nous ne sommes pas au dépourvu pour le présent, et il nous reste bien quelque chose encore pour excuser ce privilége d'oisiveté qui assure à quelques hommes le bénéfice de vivre sans rien faire du produit des travaux d'un grand nombre d'autres hommes.

Oui, et c'est sans balancer que les Saint-Simoniens le déclarent : aujourd'hui le droit de propriété est un principe utile; c'est la seule base qui, bien que minée déjà de toutes parts, maintienne quelque reste de stabilité dans notre société toute chancelante. Nous faisons l'éloge de la propriété comme nous avons fait l'éloge de l'esclavage et de la féodalité : bons dans un temps, mauvais dans un autre. Le monde change et se modifie sans relâche; les choses qui un jour furent brillantes et belles se flétrissent et meurent; et la propriété, si brillante et si belle que vous puissiez la trouver, est du monde, et, comme le reste, se change et se modifie sans relâche. A une époque, et soyez tranquille, cette époque n'est point encore complétement éteinte, à une époque, la propriété fut reine glorieuse; mais, je vous le dis, voilà que sa gloire passe

et que son règne expire. Bénissons-la, cette divinité des temps modernes, qui seule, par son aspect imposant et les souvenirs qu'elle ralliait encore autour d'elle, a su arrêter ces hommes qui dans leur enthousiasme de nivellement voulaient balayer tout ce qui s'élevait, et anéantir tout ce qui pouvait être flétri du nom de privilége : un vieux reste de la religion du passé, qui à leur insu séjournait encore parmi eux, leur a fait méconnaître le noble féodal, se cachant sous l'habit du bourgeois propriétaire, et ils ont maintenu sur sa base ce privilége dominateur, debout sur les ruines de tous les autres priviléges foulés et écrasés sous le peuple vainqueur. Réjouissons-nous, car ces hommes n'avaient rien à dresser sur l'autel qui pût commander le respect et maintenir l'ordre. A nous de venir et de dire qu'il est temps de s'apprêter à descendre le veau d'or; car voici Dieu qui s'avance, et devant lui il n'est plus besoin d'*idole* pour contenir le peuple.

Donc la question n'est pas de savoir si la propriété est aujourd'hui avantageuse au bien général : elle seule fait barrière entre l'espèce d'ordre que nous avons et l'anarchie la plus déplorable; mais il s'agit de savoir si l'ordre ne pourra pas se développer assez pour étouffer les germes d'anarchie qui croissent en dehors de lui, et s'étendre sous des auspices plus puissans que ceux de la propriété.

Autrefois il y avait un pouvoir absolu, et de sa volonté naissait l'ordre; mais cette volonté était devenue tyrannique et pesante; on s'est lassé d'obéir en aveugles à des caprices rétrogrades, et la représentation nationale, chargée de contenir en de justes bornes l'action du gouvernement et de surveiller son administration, est née pour nous sauver du despotisme royal. Or il est bien évi-

dent que tous les citoyens ne pouvaient pas se lever et voir faire : cela n'était pas nécessaire; et d'ailleurs on avait besoin d'hommes au travail, et un petit nombre de surveillans suffisait; on fit donc un choix, et l'on eut les propriétaires électeurs et propriétaires éligibles. Les citoyens ne pouvaient consentir à remettre leurs personnes et leurs actes aux mains des magistrats nommés par un gouvernement tenu dans un état de suspicion légitime; il leur fallait des garanties prises parmi eux, des jurés; ce furent les propriétaires, admis aux honneurs de la liste. Il suffisait, pour les besoins de la société, qu'un nombre limité d'enfans reçût une éducation complète et bien terminée; ce n'était certes pas à notre gouvernement que pouvait appartenir le droit de choisir ceux qui seraient dignes de cette faveur : l'éducation des facultés et des colléges fut réservée aux fils des propriétaires. La terre et les capitaux, qui constituent le fonds de travail sur lequel naissent toutes les richesses de la société, pouvaient-ils être remis aux mains de nos préfets et de nos maires, chargés d'en faire la répartition à leur libre arbitre? Une pareille organisation vous fait rire; la chose serait par trop plaisante, en effet, dans un gouvernement constitutionnel : les propriétaires furent donc les *détenteurs de ces instrumens de travail*, et à eux fut donné le droit de les faire passer dans les mains des travailleurs commis aux soins de les faire fructifier. Les *propriétaires* sont donc, pour toutes ces choses, des *fonctionnaires publics* revêtus de charges importantes; et comme jusqu'ici ces charges n'ont demandé, pour être exercées, ni grandes fatigues ni grandes capacités, elles ont pu, sans grand dommage, se distribuer à l'aventure et se répartir au hasard. Remarquons cependant qu'à une époque où chacun se plaint hautement du luxe onéreux des traitemens

affectés aux fonctionnaires administrateurs, on peut trouver que les hauts fonctionnaires de la propriété sont bien largement rétribués pour les services qu'ils rendent et la peine qu'ils se donnent de favoriser le travail en consommant ses produits.

Je crois avoir, avec une entière franchise, dépouillé la question, et montré le rôle puissant que devait remplir, et que remplit effectivement la propriété dans la constitution des sociétés au commencement du XIXe siècle. Mais cette organisation basée sur la noblesse propriétaire ne nous met vraiment pas aujourd'hui dans un état si beau qu'il faille penser que l'humanité ait depuis six mille ans marché de révolution en révolution pour nous conduire à cet Eldorado constitutionnel, et qu'il faille, comme autrefois Josué, lever les bras vers le ciel pour arrêter la course du soleil et demander l'éternelle continuation des jours calmes et sereins qu'il verse aujourd'hui sur la France. O propriétaires! vous tremblez rien qu'à entendre un homme crier un peu haut ce mot de propriété, et vous vous croyez heureux! Vous promenez les yeux autour de vous, et vous ne voyez que des masses affamées, qui menacent de devenir dévorantes, et de vous offrir, comme en Irlande, le terrible spectacle d'un peuple changé en un attroupement; les prolétaires, qui sont vos frères en religion, vos concitoyens en politique, se rassemblent; et vous, gens aimans et pacifiques, vous êtes réduits à vous couvrir d'armes guerrières! Oh! non, ni pour vous, ni pour ceux qui n'ont rien, ce ne peut être là le dernier terme du bonheur!

Vous ne voulez point, n'est-ce pas, que ces limites qui barrent la société en deux camps demeurent à tout jamais, comme cette muraille Asiatique, un monument station-

naire et indestructible qu'on ne puisse franchir qu'à l'escalade; que pour vous, si peu nombreux, soient toute la *richesse*, toute l'*instruction*, toute la MORALITÉ, et que pour les autres, qui par leur nombre forment comme la nation tout entière, soient à tout jamais la *misère*, l'*ignorance*, l'IMMORALITÉ? Une pareille distribution est par trop injuste pour que devant la justice éternelle elle puisse éternellement subsister.

Serait-ce dans l'intérêt des honneurs politiques, auxquels elle vous admet par le fait seul de votre naissance, que vous regretteriez cette propriété? Hélas! voyez combien c'est triste chose que de tenir aujourd'hui le pouvoir : c'est un poison amer qui ronge et décharne bien vite la popularité la plus large et la plus brillante; et, en présence des méfiances qui bouillonnent de toutes parts, il n'est point d'homme si fort et si trempé que cette meule mouvante de l'opinion ne l'use et ne le dévore en un jour.

Serait-ce dans l'intérêt de votre production et de votre commerce que vous réclameriez cette propriété absolue des instrumens du travail? Mais en vérité, seigneurs d'industrie, vous en avez fait des armes redoutables dont vous vous jouez entre vous, au risque de vous perdre vous et ces milliers d'hommes qui travaillent sous votre commandement; la concurrence, cette guerre à mort que vous vous livrez sans pitié, sans remords, est-elle donc si belle chose qu'on ne puisse espérer la voir disparaître un jour, lors même qu'elle devrait emporter avec elle la propriété qui lui donne naissance?

Serait-ce dans l'*intérêt de vos femmes et de vos enfans* que vous vous cramponnez si fort à cette propriété, pères de famille? Mais, je vous le demande, vos filles et vos fils vous aimeraient-ils moins alors que sur votre mort ils n'au-

raient point à fonder de *légitimes espérances* de bonheur et de bien-être? Seriez-vous moins heureux alors que pour marier vos filles il ne vous serait pas nécessaire d'épargner assez d'or pour leur acheter un mari digne de leur qualité! Seriez-vous moins heureux alors que, sans dépenses et sans intrigues de votre part, l'état lui-même se chargerait de donner à vos fils une éducation convenable et des places conformes à leurs goûts et à leurs capacités; alors que, rattachés par des liens sympathiques à une famille impérissable, la famille humaine, ils ne seraient exilés nulle part et trouveraient un *père* dans chaque *chef*, un *frère* dans chaque *associé?*

Oh! je vous le dis, aujourd'hui vous avez bien raison d'accumuler pièce à pièce, et de travailler sans repos jusque dans vos vieux jours, de ne connaître en votre vie que la peine et l'inquiétude, afin de laisser en mourant quelque chose à vos tristes enfans. Après vous, dans cette société, au milieu de laquelle vous les abandonnez, qui donc s'intéresserait à leur existence? Ils y demeurent isolés et inconnus, entourés d'étrangers dont vous leur avez longuement appris à se méfier. Oh! que vous avez raison d'acquérir pour eux quelque fortune; vous serez au moins en mourant quelque peu tranquilles sur leur sort, lorsqu'à travers tous les orages de votre vie vous aurez eu le rare avantage d'atteindre ce but si désiré de tous. Réjouissez-vous, car ce peu de calme qui console vos dernières douleurs est chose peu commune par le monde; réjouissez-vous, car vous êtes bien partagés entre tous! rappelez-vous que dans la ville la plus civilisée de l'univers un tiers des hommes meurent dans l'hôpital et l'autre tiers sur la paille, sans laisser à leurs enfans de quoi leur donner les derniers honneurs de la sépulture du pauvre. Pensez à ceci, car vous

pourriez vous inquiéter si vous veniez à songer à cette hideuse banqueroute, qui, semblable à la mort, promène sa faux industrielle et moissonne les têtes au hasard; vous pourriez trembler de laisser vos enfans en d'inextricables embarras dont ils ne pourraient sortir, si vous veniez à vous rappeler ce code, amas confus des querelles qu'amènent les détails de succession, et ces procès de propriété qui nourrissent à grand frais nos tribunaux et nos légistes, et éclatent dans les familles en longues discordes qui brisent l'union.

Oh! la propriété n'est pas une si belle chose qu'il faille s'y arrêter long-temps; je n'ai parlé que de vous qui en êtes les enfans privilégiés, et n'ai rien voulu dire de vingt-huit millions d'hommes qu'elle écrase, et dont elle exploite la sueur; je me suis tu sur ces effroyables misères qui, se succédant comme une lèpre héréditaire, accablent les pères et les enfans, et en font comme une race réprouvée qui se traîne et végète en dehors de vous; j'ai voulu laisser un voile sur ce tableau qui vous eût semblé trop hideux, et peut-être vous eût fait craindre. Permettez donc à ceux qui souffrent de voir tant de plaies et tant de douleurs, tant de luttes et tant de haines, d'implorer la Providence, et de sonder son éternelle volonté, pour voir si elle a destiné les hommes à vivre toujours ainsi, se rongeant les uns les autres; permettez-leur de reposer leurs regards, en voyant dans le passé l'humanité se perfectionnant sans cesse par l'abolition successive des priviléges de la naissance, et de chercher, sans animosité et sans passion, s'il n'est point parmi vous quelque germe qui puisse croître et aider le développement que réclament toutes les sympathies généreuses en faveur de l'immense majorité des hommes.

La question que je vais aborder est une des plus vastes

que puissent soulever ceux qui cherchent à s'élever à des considérations générales sur l'humanité; mais pour en bien sentir toute la portée il faut sentir en soi la force de sortir du cercle étroit de ses relations domestiques et de sa politique journalière; il faut dégager sa vue des détails qui par leur proximité la préoccupent tout entière, et la porter sur ces grandes formes des sociétés anciennes que la tradition nous représente. L'histoire du passé est celle de l'avenir; mais c'est une langue prophétique difficile à lire et à comprendre à qui n'a point la clef providentielle des grands événemens. Tout se trouve expliqué par cette parole révélatrice de notre maître : « Tendance vers l'association universelle; décroissance progressive de l'exploitation de l'homme par l'homme, pour arriver à l'exploitation directe du globe par l'homme. »

Dans l'origine, les sociétés se présentent à la surface de la terre comme un amas confus de familles toutes isolées, toutes opposées les unes aux autres, jetées au hasard parmi les forêts, dont, avec les animaux sauvages qui les habitent au même titre, elles constituent la population. Alors liberté, liberté dans toute son étendue; car il n'est point de loi pour l'entraver, et il n'est de limites autour de l'homme que celles que lui trace sa propre puissance. A ce moment tout ce qui peut tomber sous sa dépendance, tout ce qu'il peut tenir sous sa force brutale est sa propriété, et il en use et en abuse largement : la femme qu'il a prise, les enfans qu'elle lui a donnés, les ennemis qu'il a vaincus, tout cela est à lui, bien à lui; leur vie et leur mort sont dans sa main. Quant à la terre, c'est tout au plus si dans ce premier âge il daigne abaisser vers elle ses regards pour songer à en faire un objet de propriété; et s'il la conçoit comme grossièrement partagée en limites confuses par

ses fleuves et ses montagnes, c'est que, semblable à l'aigle, il est roi du gibier, et que cette division convient à son indépendance de chasseur. Point de fossés et de murailles par les champs pour en faire des propriétés, à cette époque; mais, dans l'enceinte domestique, des êtres humains qui sont une propriété véritable, légitimée par l'empire d'une force physique qui domine la leur. Il est facile de concevoir comment de l'esclavage dut naître la propriété du sol, qui en est une conséquence : l'esclave, dégradé par la honte de sa défaite, incapable et indigne d'oser prétendre désormais à la gloire du travail guerrier, est relégué parmi les femmes et attaché comme elles au service domestique. Alors se déploient, dans la tranquillité forcée de la servitude, le travail pacifique et les jouissances nouvelles auxquelles il donne naissance. Les animaux s'apprivoisent, et, soumis à la volonté du maître, lui apportent leur docile tribut; la terre, dans le fond des vallons, se dépouille de sa végétation primitive, et, donnant la vie à des plantes mieux choisies, elle apporte aussi à son maître le tribut de ses fruits et de ses moissons. De ce jour l'industrie est née; et, portant en elle l'avenir de l'humanité, elle marche, enlevant chaque jour à l'homme quelque chose de sa férocité primitive; l'appelant à aimer la paix pour y goûter en toute liberté les biens que lui fournit sa propriété inanimée, mise en mouvement par sa propriété vivante; adoucissant ses mœurs, développant ses sympathies; l'envoyant encore à la guerre, non plus pour y dévorer son ennemi vaincu, mais pour s'emparer de ses richesses, en faire sa propriété légitime, (car, dans la législation de cette époque, c'est là un des modes en usage pour acquérir la propriété), s'emparer de sa personne, en faire son esclave,

sa chose, sa propriété; car, dans les usages de cette époque, regarder un homme comme un objet de propriété est une idée toute simple et toute naturelle. Sous la protection du maître et de ses fils le nombre des hommes agrégés autour d'un même centre s'accroît et augmente le cercle de la famille patriarcale; l'appétit de richesses qu'une propriété restreinte ne peut leur fournir directement les met en relation d'amitié et d'échange avec d'autres réunions d'hommes qui semblaient devoir leur demeurer éternellement inconnues et étrangères; et, de cette source de l'esclavage, si odieuse aujourd'hui, naissent ces deux modes d'action si nobles et si vastes dans la vie de l'humanité : l'*industrie*, le *commerce*.

Je ne me lèverai donc point comme Jean-Jacques, pour dire : « Le premier qui, ayant clos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des hommes assez simples pour le croire, a assumé sur sa tête la responsabilité de tous les crimes et de toutes les horreurs qui ont souillé le genre humain; » mais je dirai : « Cet homme a bien mérité de l'humanité, car lui aussi a été pour elle un grand révélateur; et, en établissant pour sa famille la première limite, il a préparé le jour où il ne sera besoin d'autres limites que celles du globe, parce que l'humanité ne sera qu'une seule famille, et la terre qu'un seul champ. »

La liberté absolue de faire de toutes choses *propriété*, et d'user de cette propriété dans toute l'étendue donnée au caprice et à la fantaisie, se modifie du jour où le centre de l'association s'étendant, assez d'hommes se rapprochent pour qu'une cité, une nation, prennent naissance. De ce jour quelques lois s'établissent, et il n'est plus, comme autrefois, loisible à l'homme fort de s'approprier *par le droit*

de la force la personne et la richesse de son voisin plus faible. *C'est une première atteinte portée par la législation à la constitution de la propriété.* Du reste cette constitution demeure fort large, et laisse de brillantes prérogatives au droit du propriétaire ; il peut à sa guise laisser sa terre inculte, briser sa charrue, tuer son esclave ; ni la *loi* ni la *morale* du temps ne le réprouvent. Des philosophes respectables engagent les jeunes propriétaires à préluder aux jeux de la guerre en chassant les ilotes, prolétaires de Sparte, devenus trop nombreux ; et les vieux Romains, classiques amans de la liberté et de la république, régnant en despotes sur des milliers de serviteurs, les confondent avec leur bétail dans leurs traitemens et leurs arrêts de mort. Rien ne paraît plus naturel et plus simple, dans les idées reçues à cette époque, que d'acheter un champ, et, pour le cultiver, des hommes nés d'une famille esclave, *et condamnés par le fait de leur naissance* à travailler sans être maîtres du produit de leur travail ; rien de plus naturel et de plus simple, que d'épargner, afin de laisser en mourant à ses enfans assez d'esclaves pour que leur subsistance soit assurée et leur vie tranquille. Au reste, alors il n'existe point encore de tyrannique législation qui impose à un homme l'obligation de laisser après sa mort son bien à sa famille : les hommes, les bestiaux, les champs, sont propriété absolue, et on en dispose avec entière liberté.

Or, si dans le sénat de Rome, devant les patriciens, ou même dans le Forum, devant les plébéiens, des gens étaient venus et avaient dit : « Par le fait de la constitution actuelle de la propriété, l'immense majorité des hommes souffre, parce que leur travail sert à nourrir des hommes qui, par le privilége de leur naissance, prélèvent sur ce travail, auquel ils n'ont point contribué, une trop

large part. La société marche vers une répartition plus juste et plus équitable des richesses qu'elle produit : bientôt il ne sera plus donné à un particulier d'être propriétaire d'un esclave. » Je vous le demande, qu'auraient dit les propriétaires de cette époque? « Comment? mais de tout temps les esclaves ont été faits pour être des propriétés particulières! La société pourrait-elle subsister s'il n'y avait pas des gens faits par la nature de leur naissance pour cultiver nos champs et manœuvrer nos usines, pendant que nous délibérons sur les affaires publiques? N'ai-je point reçu mes esclaves de mon père? ne les ai-je point achetés du prix de mes économies? Serai-je condamné à mourir sans assurer l'avenir de mes enfans? Que veulent donc ces novateurs? »

Ce qu'ils voulaient ces novateurs, c'était l'affranchissement des esclaves qui déjà commençaient à se lasser du métier qu'on leur faisait faire; ce qu'ils voulaient, c'était le progrès que réclamait la marche de l'humanité qui va adoucissant sans cesse les inégalités de la naissance; et ce qu'ils voulaient ces novateurs, ils l'obtinrent, et l'humanité reconnaissante leur témoigna sa gratitude par des honneurs divins. Les travailleurs furent délivrés d'une partie de leurs fers, on leur rendit une meilleure part dans le produit de leur industrie, et il ne fut plus permis à un homme d'acheter un esclave et d'en transmettre à ses enfans la légitime propriété. *Ce fut là une atteinte fort remarquable à la constitution de la propriété.*

Avec ce changement apporté au droit de propriété, naquit un ordre social tout nouveau, moralement et matériellement bien différent de celui qui l'avait précédé. Ceux qui par leur naissance étaient condamnés au travail n'étaient plus des *esclaves*, mais des *serfs*; attachés, non à la

personne de leur maître, mais au champ pour la culture duquel ils étaient nés, et dans la moisson duquel une part leur était réservée. Le seigneur n'était plus propriétaire de la vie de ses travailleurs, mais propriétaire d'une partie de leurs travaux; et ces redevances féodales formaient, comme la terre sur laquelle on les percevait, monnaie courante et propriété naturelle à acquérir et à transmettre. Du reste, quelque chose semblait légitimer ces droits du seigneur sur la richesse que produisaient les paysans de ses domaines. A cette époque, le propriétaire ne vivait pas dans le repos et le luxe, tranquille dans son salon de ville, ne sachant rien de ces hommes qui versaient pour lui leur sueur, ne connaissant de sa terre que le nom et le titre notarié. Quand venait quelque troupe de bandits et de pillards, chose commune en ces temps de désordre et de brigandage, le seigneur, au lieu d'une cravache, prenait en main sa bonne épée, et, suivi des gens de sa maison, qui pour livrée portaient alors des cuirasses de fer, il marchait à l'ennemi et protégeait ses vassaux. C'était là un service qui valait bien quelques fermages, et il y avait échange de travaux entre les deux parties. C'était là une charge que la législation de l'époque imposait à la propriété, et qui ne l'eût remplie eût été déclaré félon, déloyal et indigne du privilége de noblesse. La législation s'était même dès lors immiscée bien plus avant dans le réglement de la propriété; car elle était venue à en régler la transmission. Comme il convenait à la société que ces centres de puissance féodale demeurassent intacts et n'allassent point en s'affaiblissant par un partage héréditaire, elle prescrivait au père de laisser à son fils aîné tout son bien; et blessant tout ce qu'aujourd'hui vous appelez des sympathies naturelles, elle privait tous les autres enfans du droit de succession. Alors cependant les pères et les mères,

les aînés et les cadets, trouvaient la chose toute juste, car elle était dans la morale et dans les besoins sociaux de l'époque.

Peu à peu la civilisation étendit ses bienfaits; la guerre intestine cessa de se faire de village à village, de province à province; les travailleurs pacifiques, plus tranquilles, s'affranchissaient, et quittant l'abri désormais inutile du château féodal, se formaient en communes et étendaient par la France leur corps vaste et puissant; les redevances et les droits seigneuriaux allaient s'affaiblissant; chaque jour tombait quelque fleuron de la couronne des comtes et des barons, et les vilains, devenus bourgeois, se divisaient sur le fruit de leurs épargnes la propriété du sol enlevée pièce à pièce à leurs anciens maîtres; les derniers paysans en étaient venus à voir que les seigneurs ne leur rendant plus aucun service, il n'était pas de raison pour qu'ils leur fussent encore en rien soumis, et qu'eux aussi devaient être libres de leur personne. Alors parut la révolution française, qui se leva, prétendant abolir tous les priviléges de la naissance et rendre tous les hommes égaux. C'était beaucoup! Enfin, elle acheva de briser la féodalité, restreignit de nouveau le cercle dans lequel pouvait s'étendre la propriété de l'homme, déclara qu'il n'était plus permis ni d'acheter, ni de posséder, ni de transmettre des redevances féodales ou des commandemens militaires; et afin de diviser plus promptement la fortune pour marcher à l'égalité, obligea par sa loi, le père à partager son bien entre tous ses enfans. *Ce fut encore là une notable atteinte à la constitution de la propriété!* Et de cette atteinte est née la France constitutionnelle.

Or, je dis que ce fait de propriété, de privilége, attribué à un homme par le fait de sa naissance, et dont nous avons

vu l'origine remonter au temps des sociétés sauvages, n'a pas encore atteint ce qu'il doit être, et que, bien que dans la série des âges, on l'ait successivement dépouillé de toutes ces enveloppes grossières qu'il avait dès l'abord revêtues, il ne présente pas encore ces formes qui doivent commander l'amour et plaire à tous les hommes. Je dis que dans la France constitutionnelle, ce privilége subsiste encore sous cette forme : que, *par le fait de leur naissance*, quelques hommes jouissent du droit de vivre richement, sans travail, du produit des travaux que d'autres hommes, *par le fait de la naissance*, sont condamnés à faire et à partager avec eux. Je dis que depuis que les sociétés ont commencé à marcher, elles ont été sans cesse, unissant tous leurs membres par un pacte d'association de plus en plus équitable, et de plus en plus dégagé des traditions de la naissance. Et je demande : qui donc aujourd'hui est si puissant qu'il prétende opposer sa volonté à celle de la Providence, et tenir arrêtée ici cette société qui marche si largement à travers les temps? Je promène mes regards, et en vérité je ne vois personne. Bien des hommes forts sont en lutte, mais contre un passé qu'ils ne veulent plus, et non contre un avenir qu'ils ne connaissent point encore; dans leurs discours et dans leurs livres, je n'ai pas même trouvé une barrière qu'il fût nécessaire de franchir ou d'abattre pour aller plus loin.

Les économistes se sont longuement occupés de la manière dont le travail dans les sociétés produisait les richesses. Il était naturel qu'ils s'occupassent de la manière dont cette richesse produite devait ensuite se répartir sur les divers membres de leur atelier social; qu'ils se demandassent s'il était juste que chacun fût rétribué suivant la part qu'il avait fournie à l'ensemble des produits, s'il était convenable que

chacun fût attribué suivant sa capacité naturelle! ou s'il était effectivement meilleur que quelques-uns, demeurant dans l'oisiveté, consommassent les produits créés par l'industrie des autres, et *fussent attribués suivant la capacité qu'avaient eue leurs ancêtres.* Or, de tout ceci, chez les économistes, il n'en est point question. Ces philosophes, minutieusement attentifs à suivre dans ses détails la fabrication d'une épingle, n'ont pas su porter leurs regards hors de cet atelier qu'ils avaient sous les yeux, et élever l'étendue de leur conception au-delà de l'espace d'une journée de travail. Ils ont vu que dans l'atelier l'usage était que quelques-uns fussent les propriétaires des instrumens, et qu'ils les confiassent, moyennant rétribution, aux ouvriers chargés de les mettre en œuvre; et ils sont partis de ce fait de propriété, comme s'il eût été une convention invariable, un dieu terme, posé sur sa base depuis la naissance du monde, et destiné à y demeurer éternellement sans atteinte. Révoltés, comme malgré eux, par cette bizarre division de la société en *oisifs consommateurs* et en *travailleurs producteurs*, ils ont voulu chercher à se l'expliquer et à y trouver quelque fonds de justice; et ils ont découvert qu'il pouvait être permis aux propriétaires de ne rien faire, parce que leurs capitaux travaillaient pour eux. Certes, leurs capitaux ne manquent pas de travail; mais sans doute que cela vient de ce que d'autres hommes leur prêtent la main. Pauvres ouvriers, que ne pouvez-vous vous procurer aussi des instrumens qui se chargent de travailler pour vous et de vous épargner tant de sueurs et de peines! Mais sans vous, ces capitaux, oisifs comme leurs maîtres, demeureraient sans rien faire, car c'est vous qui aux maîtres et aux capitaux donnez la vie. Si ces économistes, qui dans leurs théories vous associent avec ces instrumens brutaux, avaient

vu revenir du travail ouvriers et capitaux, ils auraient pu, tout myopes qu'ils sont, être frappés de quelque différence; les capitaux, écus brillans au soleil, soigneusement entretenus, et vraiment grossis par leur travail, beaux à voir, rentrant noblement dans la riche habitation de leur coffre-fort; et, d'autre part, les ouvriers usés par la fatigue, affaiblis et maigris par l'âge, incapables de reprendre leurs travaux, et allant misérablement expirer dans quelque hôpital de pitié. Oui, ils auraient senti alors qu'on ne pèse point à la même balance l'argent et la chair humaine. Assez de ce sujet.

Sur la propriété, comme sur les autres points, il n'est pas de lumières à attendre de cette politique stationnaire, qui flotte incertaine aujourd'hui; craignant l'avenir, parce qu'elle ne le connaît pas encore; maintenant ce qui est, parce que jusqu'ici on ne lui a proposé que du désordre en échange, et que voilà seulement que nous venons, lui proposant cet ordre après lequel elle soupire. Ce n'est point elle qui nous enseignera, elle ne sait vraiment rien en cette matière, et en est encore à régler des cens d'élection. Pour trouver des politiques avec qui débattre le fond de cette grave question, il faudrait venir à ces hommes à qui la première période révolutionnaire avait permis l'entier développement de leurs idées d'égalité absolue, et qui n'avaient point reculé devant leurs dernières conséquences; il faudrait venir à Clootz et à Babœuf, et repousser contre eux l'absurde et inique système du partage des biens, et entrer dans la discussion de cette loi agraire, si fameuse dans Rome; mais, en vérité, je ne pense pas qu'ils aient ici beaucoup d'adhérens, et je croirais volontiers que cette assemblée tout entière serait disposée à se lever contre eux. Quand de nouveaux Gracques, héritiers de ces pro-

jets empruntés à la populace romaine, se présenteront, prétendant que les têtes sont égales, et que l'on peut sans crainte y passer le niveau, je penserai à leur répondre; mais ils ne sont pas encore si voisins!

Assez de politique : voici la religion de la majorité qui s'avance; spéculant sur cette parole de son maître, qu'*il faut rendre à César ce qui appartient à César;* couvrant de sa béate sanction les armes de César et les dépouilles de sa conquête; et voulant élever jusqu'à Dieu le dogme suranné de la légitimité des rois. S'imagine-t-elle vraiment avoir la force de maintenir dans l'hérédité de leurs priviléges tous ces descendans des soldats de César, quand le descendant légitime de César, qu'elle avait sacré sur l'autel, en versant sur sa tête l'huile miraculeuse, a été abattu du trône et jeté dans la poussière, sans qu'elle songeât seulement à l'oser soutenir de l'appui de sa main débile et impuissante? Dans cette éclatante histoire, qui ne date que d'hier, n'a-t-elle pas été réduite à avouer que la voix du peuple dominait et écrasait celle de son Dieu, quand elle est venue à reconnaître qu'à l'élu des représentans du peuple, appartenait cette place où elle avait fait monter celui qu'elle nommait l'élu de son Dieu.

Le fait de la légitimité de la propriété se lie si bien à celui de la légitimité de la couronne, que dernièrement un des plus puissans organes des opinions catholiques déclarait hautement que les idées Saint-Simoniennes, sur la propriété, n'étaient que la conséquence logique des opinions libérales sur la royauté. Que ces prêtres se tiennent donc à l'écart; il s'agit de réglementer le travail, c'est chose indigne de leur pieuse mysticité; c'est chose d'ailleurs par trop étrangère à l'aride étude de leur théologie de séminaire. Ils disent que l'homme, déchu de sa dignité première,

a été jeté sur la terre, et qu'il y a trouvé, pour punition, ce travail qui l'y fait vivre au prix de sa sueur. Et moi, je vous dis qu'il y a plus de dignité à vivre sur la terre de son travail, que de vivre dans une nonchalante oisiveté parmi les splendides jardins de l'Éden; et que ce n'est point pour punir l'homme que Dieu lui a donné des mains faites pour le travail, mais afin qu'il eût la gloire d'acquérir et de créer par lui-même les jouissances matérielles dont le globe est pour lui la source inépuisable. Allez donc, la volonté providentielle ne saurait s'opposer à ce que le travail devienne plus commode et plus facile, et à ce que ses produits soient plus équitablement rétribués et répartis,

Après vous avoir montré dans le passé ce fait de propriété, marchant de chute en chute, à mesure que les mœurs des hommes s'adoucissent et que leurs sympathies, quittant les sauvages travaux de la guerre, se portent vers les pacifiques travaux de l'industrie; après vous avoir montré dans le présent qu'il n'est rien de solide, ni même de réel, qui puisse nous forcer à courber éternellement la tête sous le joug injuste et fatigant de la constitution actuelle de la propriété; je vous demanderai si c'est chose juste et désirable, pour l'immense majorité des hommes, que de vouloir que dans la société chacun se présente en vertu de sa valeur propre, et non en vertu de celle de son père; en vertu des titres qu'il porte en lui, et non en vertu de quelques titres timbrés; en vertu de sa CAPACITÉ, et non en vertu de sa NAISSANCE. Je vous demanderai s'il est quelque différence entre ce que je dis ici de la *propriété héréditaire*, et ce que vous-mêmes avez cent fois dit de la *noblesse héréditaire*. Nous marchons, et rien ne nous arrête; nous marchons, et c'est pour arriver à un état meilleur! Qu'on m'indique donc un but à atteindre qui soit plus beau que celui que je

signale, où la société ne connaîtra plus de priviléges, sous quelque nom qu'ils se dissimulent, assurant à quelques hommes le droit d'exploiter d'autres hommes, et sera tout entière fondée sur l'*attribution suivant la capacité*, *la rétribution suivant les œuvres.*

On ne saurait se le dissimuler, des masses immenses sont en souffrance et se lassent de souffrir. Au sein des classes oisives et éclairées, les souvenir de Spartacus et de la Jacquerie verse l'inquiétude; les signes d'un mouvement nouveau dans les constitutions sociales sont éclatans; et le temps est venu où le salut de la société n'est plus que dans une nouvelle parole religieuse qui doit changer non les maîtres par les esclaves, mais les esclaves par les maîtres, et répandre sur tous des paroles non de guerre, mais d'amour. Les sympathies généreuses sont en marche par tous les sentiers pour améliorer dans leurs détails *le sort des classes pauvres*; nous venons les réunir et leur montrer une large route. Vous ne sauriez croire que les bienfaits de l'éducation soient long-temps encore refusés à ceux que le hasard de leur naissance a fait sortir de la classe prolétaire; et que la société, aveugle d'inhumanité, consente long-temps encore à se priver ainsi de capacités puissantes, en les étouffant dès leur berceau, en les arrachant au sein flétri de leur mère, pour les jeter, tout chétifs, à quelque mécanique fatigante qui les use, et leur fasse acheter la sordide subsistance qu'elle leur donne au prix d'une vie monstrueuse, et d'une mort prématurée. Quand la société comprendra combien l'industrie est pour elle noble et puissante chose, elle ne confondra plus les ouvriers avec des instrumens destinés à donner le mouvement aux machines; balançant froidement, dans ses calculs, le pain qu'ils consomment et le charbon qui alimente la vapeur; et *proclamant la supériorité de ses*

machines inanimées sur ces machines vivantes, bonnes, par le perfectionnement de la science, à être laissées de côté. Non ! la majorité de l'espèce humaine ne saurait être assimilée à ces insectes que l'on nourrit parce que la richesse qu'ils produisent a plus de valeur que ce qu'ils mangent, et que les rigueurs de la saison moissonnent par milliers, sans que les esprits en soient frappés ni les cœurs émus !

Lyon, centre de vie et d'activité, ville de commerce et de production, jetée comme une île entre deux grands fleuves qui t'embrassent, comme un anneau d'attache et d'alliance, comme une station de repos et d'échange entre le nord et le midi ; toi qui reposes si bien entre ces collines fleuries et ombragées de la Saône qui te dominent avec leurs touffes de verdure et leurs clochers aériens, et ces montagnes neigeuses, célèbres dans le monde, qui te font un horizon digne de ta grandeur et de ta puissance ; reine d'industrie, toi que la terre semble avoir pris plaisir à entourer de tout ce qu'elle a de plus noble et de plus poétique, n'auras-tu donc jamais que des habitations infectes et des rues croupissantes pour ceux dont le travail te fait si vaste et si riche ? Quoi ! toujours la misère pour ceux qui enfantent l'opulence ? Quoi ! ce sera toujours du sein d'une désolante pauvreté que naîtront ces tissus magnifiques destinés à alimenter le luxe des classes privilégiées de la naissance ! et les sources où la société vient puiser son éclat et ses jouissances, seront toujours entourées d'affliction et de dégoût, exhalant comme des miasmes pestilentiels, funestes à ceux qui sont réduits à habiter près d'elles ? toujours pour ceux qui vivent entourés des plus splendides couleurs et des plus orgueilleuses parures, des haillons, des figures exténuées par la fatigue, livides par la maladie !

Non, pour des peuples qui marchent vers un état uni-

versel d'association, fondée sur l'industrie et le travail pacifique, un pareil état de choses est monstrueux; et devant la majesté providentielle rien de monstrueux ne saurait avoir une existence longue et une subsistance assurée. Voyez dans cette religion nouvelle qui plane sur l'humanité tout entière, et déjà s'apprête à y descendre amoureusement, voyez, pour l'industrie, les germes d'un meilleur avenir, et pour ceux qui la cultivent l'espoir d'une plus juste récompense. Comprenez comment le monde matériel, sanctifié par un dogme nouveau, et revêtu de ce même caractère de divine sainteté que le dogme chrétien attribuait seulement à l'hostie consacrée, donne au travail un caractère profondément religieux, et rehausse l'homme à ses propres yeux, en le rattachant à la Divinité par tous les points de son existence physique, et en l'associant à l'accomplissement des plans tracés par la Providence pour l'embellissement du globe. Alors les ateliers industriels, revêtus d'un caractère tout nouveau de noblesse, pourront, aussi bien qu'aujourd'hui vos temples, prétendre à dominer noblement la terre et s'élever dans l'air sans y porter les souillures de leur impure saleté. Alors, au lieu d'ouvriers voués à une misère et à un abrutissement héréditaires, vous verrez des hommes religieusement unis, harmonieusement classés, justement rétribués, occupés à appliquer leur puissance sur le globe, ce fonds commun de richesses, non plus sous peine d'une mort de faim, mais pour en jouir eux-mêmes et demeurer fidèles à la volonté divine qui a commandé à l'humanité d'embellir sans cesse la terre, afin que sans cesse la terre fût une habitation digne de sa puissance et de sa grandeur.

XI.

LA HIÉRARCHIE.

E. Barrault

Mes Fils, mes Filles,

Ce nom que je vous adresse, et que vous recevez encore les uns avec dédain, les autres avec étonnement, n'est pas sur mes lèvres une vaine et mensongère expression : je viens à vous, animé de cet amour ardent de l'humanité que m'ont inspiré Saint-Simon et mes pères, mûri par leur sagesse, entouré déjà de fils nombreux, assis à mes côtés ou répandus parmi vous, qui tous me bénissent de la vie nouvelle que je leur ai donnée; je viens à vous, plein du désir de vous rattacher vous-mêmes à la famille

Saint-Simonienne, et dévoué, dans tout ce que j'ai de sympathie, de lumières et d'énergie, à propager parmi vous sa foi, ses espérances et ses joies délicieuses.

Et cependant la fidélité avec laquelle je me rends le témoignage d'avoir rempli ce devoir sacré ne me met plus aujourd'hui à l'abri d'une sorte de remords. Dieu m'a dit de vous aimer; et comment jusqu'à ce jour ma tendresse pour vous s'est-elle témoignée, si ce n'est par des paroles austères, affligeantes, amères quelquefois? Oui, je vous ai demandé compte, avec une inflexible miséricorde, de tous les maux que vous souffriez et que vous laissiez sans remède. J'ai arraché violemment le voile dont vous couvriez vos plaies, et je vous les ai montrées nues et saignantes. J'ai pénétré dans les replis de vos cœurs, et je vous ai épouvantés de votre égoïsme dominant toutes vos affections. J'ai flétri votre mesquine philanthropie, et comparé son impuissante stérilité, en présence de tant de misères, à la rosée passagère qu'absorbent sans fruit les sables brûlans d'un immense désert. Je vous ai révélé les effrayantes catastrophes dont vous étiez menacés, et, au milieu du splendide banquet des priviléges, j'ai écrit sur les murs de la salle du festin les mots terribles qui dénoncent à votre imprévoyance l'arrivée d'inévitables ennemis.

Ce que j'ai fait, sans doute j'ai dû le faire. Vous veniez, parmi nous, nous traduire à *votre* tribunal; j'ai dû vous traduire vous-mêmes au TRIBUNAL DE NOTRE LOI. Par ma bouche, Dieu a confondu l'orgueilleuse philosophie que vous invoquiez avec tant de confiance contre l'établissement d'une nouvelle religion; il vous a fait rougir de l'avare bienfaisance dont vous attachiez à votre époque la fastueuse enseigne, et il vous a découvert sous un jour alarmant ce *présent* enchanteur qui vous rendait dédaigneux de notre

avenir. Plus que vous, j'ai même été rigoureux ; car notre foi invulnérable émousse vos flèches légères, et nous cuirasse contre le ridicule d'une sainte impudeur, tandis que notre langage, en vous signalant à vos propres yeux tels que vous êtes, a porté le trouble dans vos plaisirs, dissipé vos vaines illusions, et vous réduit à nier sans cesse l'accomplissement de notre doctrine, afin de vous mettre en repos avec vous-mêmes !

Mais, ô Dieu d'amour, cette société, que tu nous as confiée, ne doit-elle de notre part s'attendre qu'à de tristes représailles ? Est-ce donc la guerre que nous venons lui déclarer, ou bien est-ce la paix que nous lui apportons ? Ne saurons-nous que l'effrayer en lui montrant ses blessures saignantes, et jamais lui rendre la santé et la vie ? Assez, assez, ô mon Dieu, de ces paroles désolantes et sévères ! la nouvelle révélation n'a point paru, comme celle de Moïse, au milieu de la foudre et des éclairs ; SAINT-SIMON n'a pas même, comme Jésus, armé sa main d'un fouet contre les marchands du Temple, ou sa langue de malédictions contre le figuier stérile : il a toujours béni ; et ses pacifiques bénédictions, échappées du sein de ses longues infortunes, iront toujours croissant dans la bouche de ses enfans !

Oui, je puis maintenant dépouiller la rudesse première de mes discours : forcés à nous écouter avec moins de mépris, déjà vous avez appris ce que professe le Saint-Simonisme. L'*adoration* de L'UNIVERS AIMANT, *intelligent* et *fort*, l'*élévation* de l'INDUSTRIE à des destinées religieuses et sociales, l'*émancipation* définitive des FEMMES, appelées à concourir avec les hommes aux fonctions *pacifiques* de l'avenir, l'*affranchissement* des TRAVAILLEURS, le *classement* selon la CAPACITÉ et la *retribution* selon les ŒUVRES, enfin le progrès de l'humanité entière, constamment poursuivi

par l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; tel est le SYMBOLE de la croyance nouvelle, que nous avons, sous différentes formes, reproduit et développé devant vous, avec une chaleur de conviction proportionnée à votre résistance, avec une sorte d'emportement même déterminé par vos railleuses préoccupations.

Cependant, frappés de ce zèle fervent que vous appeliez fanatisme, et choqués de nos paroles qui vous apparaissaient avec un caractère de menace plutôt que de promesse, vous nous avez jugés, ainsi l'ont fait du moins plusieurs d'entre vous, résolus à accomplir notre œuvre au mépris de salutaires ménagemens, et vous vous êtes écriés à L'ANARCHIE. Ah! connaissez mieux nos projets et nos devoirs! Sans doute l'établissement de toutes les religions précédentes fut entaché de violence, parce que le PROGRÈS, toujours inattendu, et prenant à l'improviste les hommes encore enlacés dans les liens de la vieille société, fut obligé de briser ce qu'il n'avait pu dénouer. Mais pour nous qui proclamons le *progrès* constant de l'humanité, nous saurons *preparer* celui que nous annonçons, et, par des transitions inusitées jusqu'à ce jour, vous faire passer dans un ordre nouveau, sans vous exproprier forcément de vos sentimens, de vos opinions, de vos biens. Nous avons trop de foi dans la réalisation de l'avenir que nous révélons pour nous laisser aller un instant à l'impatience; et si, pour obéir à notre loi, nous marchons sans lenteur, malgré l'exaltation de notre enthousiasme, nous marchons aussi sans précipitation. Jamais nous n'avons aspiré à une brusque impatronisation de notre religion dans la société; nous n'attendons notre succès que du développement de la sympathie et des lumières que nous venons inspirer et répandre,

et nous le hâterons de tous nos efforts. Mais nous ne nous écrions pas comme Josué : *Soleil, arrête-toi,* afin d'achever aujourd'hui la victoire ! Aujourd'hui, demain, toujours nous sommes au milieu de vous, vous entraînant victorieusement avec nous au but qui ne peut nous échapper !

Et comment douteriez-vous de cet esprit de paix et de conciliation qui nous anime, quand nos paroles ont jusqu'à ce jour retenti devant les possesseurs mêmes de ces priviléges dont nous annonçons l'abolition, loin des infortunés dont nous proclamons l'émancipation définitive ? Depuis la révolution de juillet, lorsque le peuple, encore échauffé de la victoire, flatté par la bourgeoisie qui le caressait en tremblant, mécontent du prix que l'on avait accordé à son courage, pouvait prêter une oreille facile à nos discours, si nous avions voulu l'entretenir de ses souffrances, et lui en dévoiler les véritables causes, toujours méconnues jusqu'à nous; est-ce à lui, n'est-ce pas toujours à vous que nous avons continué de parler? Vainement on nous a condamnés à ne point réussir, parce que nous ne nous adressions pas directement au peuple, ainsi que l'avait fait le christianisme : c'était par les classes souffrantes qu'il devait commencer, parce qu'il venait, non pas leur annoncer une nouvelle condition politique, mais les en rendre dignes en leur offrant d'abord les bienfaits de l'instruction, les préparer à un premier affranchissement en leur donnant, dans un Dieu nouveau, un lien commun avec leurs maîtres, et consacrer ainsi leur faiblesse aux yeux de leurs oppresseurs. Mais aujourd'hui que le peuple amélioré, déjà affranchi de ses chaînes antiques, touche à la plénitude de son émancipation, et, pressé d'insupportables besoins, agité par ce mot de liberté qui lui a servi de ralliement dans sa victoire récente, n'est plus contenu

que par une dernière barrière, autour de laquelle vous le voyez frémir avec une secrète impatience, il faut bien vous le dire, malgré sa misère, sa dégradation et tous ses maux, dont le spectacle nous émeut profondément, c'est vous qui êtes les faibles, je dirais presque les opprimés; car c'est une oppression réelle que celle de l'inquiétude et de la peur; c'est donc vous que nous éprouvons le besoin de consoler et de fortifier; c'est vous dont nous voulons nous hâter de rendre la faiblesse sacrée, en vous initiant à notre religion. Nous voulons vous faire aimer le progrès auquel se dispose le monde, et vous apprendre à vous en applaudir au lieu de vous en épouvanter. Nous voulons, par nos explications sans cesse répétées devant un auditoire que ses passions n'exposent pas à de fâcheuses méprises, revêtir notre doctrine d'une éclatante notoriété qui puisse la soustraire aux fausses interprétations et ôter à sa propagation tout danger. Enfin lorsque cette masse immense de la population se précipite encore aveuglément vers un état social qu'elle ignore, mais dont elle a besoin, c'est à nous à lui préparer le lit plus vaste qu'elle cherche, à édifier les digues et à prévenir les ravages d'un débordement imprévu. Voyez donc en nous les amis d'un ordre nouveau, et non pas du désordre; des hommes dévoués, non pas à une seule classe, mais à toutes les classes de la société; en un mot des hommes RELIGIEUX, et dignes du titre de PÈRES DE L'HUMANITÉ NOUVELLE.

Mais si les uns voient surgir parmi nous une effrayante *anarchie*, d'autres y croient voir ressusciter une effrayante *tyrannie*. Si la transformation du *système actuel de la propriété*, l'abolition de l'*ancien droit divin* et de la *légitimité héréditaire*, nous ont fait regarder comme des fauteurs de trouble et de bouleversement, le règne de l'UNITÉ

que nous préconisons, l'établissement de notre HIÉRARCHIE, nos attaques dirigées contre le despotisme de la *souveraineté du peuple* et du *suffrage universel*, ont alarmé les plus chauds défenseurs du libéralisme, et nous ont fait considérer comme des partisans du pouvoir absolu. Nous avons à répondre aujourd'hui à ces accusations opposées.

Écoutez-nous, et vous vous convaincrez que seuls nous pouvons concilier ces doctrines exclusives, par l'établissement d'une AUTORITÉ NOUVELLE, émanée de notre religion, appropriée au but qu'elle annonce, et conforme à la loi du progrès. Écoutez-nous avec attention; car pour nous combattre, plus encore peut-être que pour adopter notre foi, vous devez, dans votre loyauté, éprouver le besoin de savoir ce que nous sommes.

MES PÈRES,

Vous dont la présence et le nom fidèlement invoqué écartent d'abord de notre association le soupçon de cette *anarchie* que l'on nous accuse de semer, permettez, avant que ma voix achève de dissiper cette erreur, que le récit de votre élévation au rang suprême soit, pour ceux qui nous écoutent, une première révélation de notre véritable caractère.

Lorsque SAINT-SIMON, après le glorieux enfantement de sa religion, fut prêt à mourir, il rappela dans sa mémoire tous ceux auxquels il s'était communiqué. Savans, poètes, historiens, industriels, hommes d'état, aucun ne l'avait compris, ou du moins compris tout entier. Près de son lit de douleur et de mort était un jeune homme qui, seul, avait saisi sa pensée dans son harmonieuse plénitude. Alors le maître méprisé et méconnu légua au disciple obscur et

ignoré la tâche la plus large, la plus haute, la plus glorieuse qui jamais ait été léguée, celle d'appeler à une régénération complète l'humanité entière; et SAINT-SIMON ferma les yeux, sûr de la vérité de sa religion, également sûr de la fidélité de son disciple.

Et déjà en effet l'héritier de la nouvelle promesse appelle à lui d'autres disciples, qu'il dirige avec une infatigable activité dans des travaux qui en embrassent à la fois l'élaboration et la rapide propagation. Mais, parmi eux, deux hommes ont atteint le premier disciple, et celui-ci s'en réjouit : bientôt tous deux le surpassent, et il s'en réjouit encore! car l'héritage du maître prospère entre leurs mains. Enfin le jour arrive où, d'un commun accord, les DISCIPLES NOUVEAUX déposent l'*obéissance*, et le DISCIPLE ANCIEN l'autorité. Jour solennel, nous ne t'oublierons jamais! Comme les hommes de notre époque, nourris dans un orgueilleux isolement, et faisant profession de ne reconnaître aucune supériorité, plus d'une fois nous avions murmuré contre les essais d'un pouvoir naissant; mais quand nous vîmes le disciple bien-aimé de SAINT-SIMON, le confident de sa dernière pensée, l'homme choisi par la Providence pour lier un monde régénéré au révélateur qui ne survivait qu'en lui, saluer le premier des chefs nouveaux, remettre entre leurs mains le dépôt sacré qu'il avait reçu, et abdiquer en eux SAINT-SIMON, nos esprits furent étonnés, nos cœurs profondément émus, et nos fronts s'inclinèrent. Oh! qu'elle nous parut alors puissante cette religion du progrès, capable de déterminer l'accomplissement d'un tel acte, sublime à nos yeux, mais qui ne coûta aucun effort à son auteur! Nous fûmes domptés par un exemple si noble et si touchant; et le disciple chéri, réservé à la gloire immortelle

d'avoir été le premier anneau qui rattache l'humanité à la nouvelle révélation, ne jouira pas moins de l'honneur d'avoir rattaché à un nouvel ordre la société insubordonnée. Oui, nous confessâmes alors les misères de notre orgueil, et nous nous relevâmes plus grands aux yeux de nos pères, plus grands aux yeux de nos fils; dès ce jour la hiérarchie fut instituée, et l'amour, le respect, la soumission, fidèlement observés et transmis, remontent des derniers degrés de notre association jusqu'à nos PÈRES SUPRÊMES, héritiers légitimes d'une autorité légitimement émanée de SAINT-SIMON, plus aimés, plus respectés, plus obéis que ne le sont aujourd'hui les rois et les pontifes, assis sur leurs trônes d'or!

Mais si vous êtes puissans parmi nous, mes Pères, ah! j'ai besoin de le dire hautement, vous n'êtes puissans que par votre amour, votre sagesse et votre énergie: les acclamations unanimes qui ont accueilli votre commune élévation ont fidèlement accueilli toutes vos décisions; et si nous avons abjuré notre sauvage indépendance, ce n'est pas pour nous mettre dans les liens du despotisme, mais pour accepter un pouvoir tendre et éclairé, dont le titre que vous portez est l'expression la plus vraie. Ce n'est donc pas une théorie encore abstraite, mais un fait déjà réalisé au milieu de nous, que nous allons exposer en caractérisant la hiérarchie Saint-Simonienne; et en parlant de la douceur de l'autorité et de l'obéissance dans l'avenir, nous ne prédirons pas seulement, nous raconterons.

MES FILS, MES FILLES,

Je suis, vous le voyez, déjà autorisé à repousser toute accusation d'anarchie; puisque l'ordre existe au milieu de

nous, nous ne pouvons vouloir le désordre; l'arbre doit être jugé par ses fruits. Mais je vous le dis, l'anarchie que vous nous reprochez existe au sein même de votre société. Je ne vous en fais point un crime; telle est votre condition inévitable, après la chute légitime du système religieux, monarchique et féodal, que vous avez renversé.

Et d'abord, parmi vous, les mots d'OBÉISSANCE et d'AUTORITÉ sont entièrement décriés : depuis trois siècles que vous luttez contre des supériorités long-temps favorables, plus tard contraires à l'œuvre de la civilisation qu'elles étaient inhabiles à continuer, l'autorité a revêtu le caractère de l'oppression et de la tyrannie, l'obéissance celui de la servilité et de la dégradation. Il y a despotisme dans le commandement, avilissement dans la soumission, noblesse et dignité dans la révolte. Ce n'est pas assurément que pour renverser l'antique édifice la société se soit passée de guides; mais quelle discipline peut exister dans des rangs armés pour détruire la discipline? De quelle puissance peuvent être revêtus des chefs marchant au renversement de la puissance? Ils se découronnent eux-mêmes, et, chargés du pouvoir comme d'un anathème, ils cherchent à se faire pardonner l'autorité précaire qu'ils n'exercent qu'en tremblant. Alors le peuple a ses flatteurs, le peuple prend ses victimes, l'ostracisme surveille la gloire, l'ingratitude étouffe la possibilité de nuire, la chute est près du triomphe, et la roche Tarpéienne auprès du Capitole.

Alors le gouvernement est quelque chose d'hétérogène, d'hostile même au corps social, qu'il semble flétrir dans sa beauté et attaquer dans sa constitution; selon les publicistes les plus modérés, pur système de garanties contre les attentats violens, il doit être dépouillé de toutes

les attributions qui en feraient un instrument de vie, de progrès et de gloire pour la partie saine de la population, et se voit condamné à n'être qu'un instrument de mort, de dégradation et d'opprobre pour la partie la plus corrompue. Une indépendance entière, dans laquelle chacun se retranche, croit ce qu'il veut, fait ce qu'il veut, est son roi, son prêtre, son Dieu même, voilà le rêve des esprits les plus ardens !

Faut-il donc s'étonner de voir se produire sous de tels auspices la doctrine de l'égalité des intelligences, constamment démentie par toutes les expériences, mais complaisamment caressée par les partisans conséquens de la liberté absolue? et, si vous jetez les yeux sur vos associations scientifiques ou industrielles, ne voyez-vous pas, dans l'antagonisme de chacun de leurs membres, les ravages chaque jour plus flagrans de l'anarchie, préconisée sous le nom de libre concurrence? Où fut jamais une plus grande divergence de sentimens, d'opinions et d'actes? Vos nombreux journaux expriment à peine, par leurs couleurs et par leurs nuances multipliées, les innombrables fractions entre lesquelles vous vous divisez; et, à bien examiner cette discorde si fréquente entre les désirs et les pensées, les sentimens et les actions du même individu, en vérité chaque homme est lui-même une *anarchie*.

Arrêtez maintenant vos regards sur le POUVOIR. Vos célébrités parlementaires viennent tour à tour s'y essayer et s'y éclipser, parce qu'avec une intelligence quelquefois remarquable elles n'y apportent aucun plan, et ne reçoivent de la société aucune révélation unanime. Étaler ses regrets d'avoir pris une tâche pénible; protester de sa faiblesse et de son insuffisance, avec un mélange d'hypocrite modestie et de réelle humilité; réclamer à chaque pas un appui;

marcher de tâtonnemens en tâtonnemens; disputer cérémonieusement de politesse à l'entrée de la voie nouvelle où l'on se hasarde; éluder, en la dispersant sur le plus grand nombre, une pesante responsabilité; courtiser la foule des publics; ne marcher qu'enlacé des liens de toutes les opinions sans avoir foi dans aucune, tel est aujourd'hui le rôle du pouvoir. L'exercice de son autorité consiste dans une perpétuelle abdication; il met son habileté la plus grande à s'annuler autant qu'il le peut; il ne dirige pas, car il ne sait où conduire; il se laisse alternativement pousser d'un côté ou d'un autre; il n'est plus pilote, il se fait gouvernail. Enfin le système politique moderne, dont nous n'avons d'ailleurs jamais contesté la légitimité *temporaire*, parce que seul il présente quelques garanties d'ordre et de liberté par une salutaire transaction entre l'ancien régime et la révolution, mais incapable assurément de déterminer un progrès nouveau, puisqu'il se borne à encadrer dans des formes anciennes un progrès déjà fait; ce système, dis-je, résultat bâtard d'une union monstrueuse et mensongère entre le passé et le présent, cherchant depuis quinze ans, avec une égale impuissance, à se détruire ou à se mettre d'accord avec lui-même; échappant, par des chocs violens ou par de perpétuelles oscillations, à cet équilibre, qu'on s'efforce vainement d'établir entre ses rouages l'un par l'autre incessamment dérangés, nous offre encore, sous l'apparence de l'ordre qu'il parodie, le spectacle d'une réelle anarchie.

Et cependant la société tend, dans sa partie la plus énergique, à faire disparaître même les débris du passé qui survivent dans cette fragile institution. C'est à dégager l'élément libéral de l'alliage suranné dont le tient enveloppé une combinaison nécessairement provisoire

qu'aspirent aujourd'hui les esprits les plus généreux et les plus ardens. Et tel est l'effroi qu'en éprouvent quelques-uns d'entre vous, que vous ne me démentirez pas si j'attaste que des libéraux ont pu même, dans un excès de prudence désespérée, murmurer tout bas quelques regrets honteux en faveur du régime que le bras du *peuple* a renversé. Enfin la masse immense des travailleurs pauvres s'agite sourdement et ajoute à vos inquiétudes. Donc, de quelque côté que vous tourniez vos regards, vous n'envisagez qu'anarchie et que menaces d'une anarchie plus grande encore ! Et lors qu'elle éclate en vous, hors de vous, autour de vous, c'est nous que vous accusez de vous l'*apporter* dans votre société livrée au chaos et à la confusion ! Appelez-vous donc *anarchie* tout ce qui ne ressemble pas à ce que vous voyez ? Nommerez-vous ORDRE la conservation du *désordre actuel ?* Voulez-vous obstinément habiter au milieu de ruines chaque jour plus dégradées, au lieu de vous abriter sous l'édifice nouveau que nous élevons ?

Oui, seuls nous pouvons rétablir l'ORDRE, parce que seuls nous annonçons, au nom de Dieu et de SAINT-SIMON, un but nouveau, capable de déterminer une véritable association ; ce but, c'est le PROGRÈS dans la triple direction de l'amour, de l'intelligence et de la force, s'accomplissant par l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Et comment atteindre ce but, digne de nous passionner, si ce n'est par une HIÉRARCHIE formée, sans égard aux priviléges de la naissance, des hommes les plus aimans, les plus intelligens et les plus forts, personnification vivante du triple progrès de la société, dont le PONTIFE-ROI qui la couronne est le type le plus

élevé? Proclamer l'affranchissement de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et l'amélioration constante de son sort, c'est donc terrasser le dogme de la souveraineté du *peuple*, et lui substituer le dogme de la souveraineté de la CAPACITÉ, qui peut seule réaliser ce plan magnifique. Décréter le classement selon la capacité, et la rétribution selon les œuvres, c'est ôter à la *multitude* le droit d'élection, pour le remettre entre les mains des SUPÉRIORITÉS sociales, seules compétentes pour l'exercer avec amour et discernement. Déclarer que la règle du gouvernement doit être l'intérêt du plus grand nombre, c'est exclure le plus grand nombre d'une intervention aveugle et désordonnée dans sa direction. Ainsi, notre religion, par cela seul qu'elle fonde une hiérarchie *dans l'intérêt des masses*, ne la fonde pas *sur elles*; le pouvoir ne remonte pas des derniers rangs jusqu'au trône, mais il descend du trône jusqu'aux derniers rangs; il ne vient pas du peuple, mais de la capacité souveraine, qui n'occupe le rang suprême que parce que c'est elle qui aime, sait et accomplit le mieux la volonté divine sur l'humanité.

Disons-le hautement, nos CHEFS sont nos chefs PAR LA GRACE DE DIEU. Si la société, en brisant une autorité vieillie, a fait remonter sa haine et sa colère jusqu'à Dieu lui-même, source de toute hiérarchie, parce que toute hiérarchie est l'expression d'une association formée pour atteindre le but qu'il a révélé, qu'elle fasse aujourd'hui remonter son amour et sa reconnaissance jusqu'à Dieu, source d'une hiérarchie nouvelle, capable de la diriger dans une plus vaste carrière! Nos CHEFS sont des chefs LÉGITIMES; mais leur légitimité ne repose plus sur la transmission *héréditaire* des titres, des dignités, des richesses. Les DYNASTIES NOUVELLES, fondées sans autre

condition que celle de la *capacité*, ne se perdent pas dans la nuit des temps, et n'ont pas à étaler les nombreux rameaux d'un arbre généalogique : elles éclatent par elles-mêmes, et ont pour sanction, dans le passé, la suite non interrompue des progrès de l'association, dont l'histoire atteste que le règne des priviléges de la naissance a toujours tendu à disparaître ; dans l'avenir, les progrès pressentis, prévus, poursuivis, vers lesquels elles s'acheminent avec une insatiable ardeur : dynasties à jamais aimées, puissantes, glorieuses, dont tous les siècles écoulés, par l'immobilité même du système des castes et par l'hérédité des priviléges du patriciat antique et moderne, ont préparé le sublime avénement qui recommence sans cesse pour le bonheur toujours croissant de l'humanité!

Maintenant nous accuserez-vous de DESPOTISME? Nous pourrions vous renvoyer à vous-mêmes cette grave accusation en vous montrant dans cette féodalité de richesses, engraissée des sueurs de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, une véritable oppression, et le reste vivant des despotismes de l'antiquité. Ah! c'est parce que nous venons mettre fin au règne des *priviléges de la naissance* que nous sommes à l'abri de cette odieuse imputation! Jusqu'à présent, toutes les hiérarchies, destinées à conduire les peuples vers un but provisoire, et à des conditions diverses, héréditairement inégales, furent obligées d'appuyer leur force *morale incomplète* sur la force *matérielle*, soit pour contenir l'impatiente précipitation des masses au-delà du terme assigné, soit pour consolider le frein d'une rigoureuse discipline. Mais aujourd'hui que la société ne compte dans son sein ni *ilotes* ni *profanes*, appelle également TOUS les hommes

à jouir du classement selon la capacité et de la rétribution selon les œuvres, et s'avance vers un but définitif, le progrès constant d'amour, de science et de richesse, où serait pour la hiérarchie nouvelle, dont la mission est de hâter sans cesse cet heureux mouvement, l'insurrection à réprimer, l'impatience à contenir? Le glaive est brisé, désormais inutile, et le sceptre repose aux mains de l'amour.

Redouteriez vous cependant de la part des chefs une vaste conspiration contre les gouvernés? Je ne veux vous objecter ni leur religieux amour de l'humanité, ni l'influence de leur éducation, ni leur sympathie pour ces populations dont en partie ils seront sortis, mais leur propre intérêt, inséparable de celui de la société, puisque la distribution la mieux entendue des instrumens de travail peut seule assurer leur commune prospérité. Conspirer la dégradation et l'asservissement des classes inférieures, c'est conspirer l'abaissement de leur propre dignité et l'altération de leur propre bonheur. Quoi donc? lorsque personne ne craint à cette heure que la bourgeoisie, assise pourtant sur des intérêts *héréditaires*, fasse rétrograder les travailleurs pauvres jusqu'au temps du servage, on voudrait que la hiérarchie de l'avenir, qui n'existera qu'en vertu du classement selon la *capacité*, essayât de faire rétrograder *jusqu'à nous*, sous la loi du Dieu du PROGRÈS, les classes inférieures, déjà mises en possession d'une nouvelle destinée morale, intellectuelle et physique?

Enfin, vous inquiétez-vous des ravages de l'ambition dans un tel avenir? Les ambitieux, vraiment dignes de ce nom, ont tous dû leur puissance à des intérêts réels, méconnus ou opprimés, qu'ils ont groupés autour d'eux, et dont ils se sont servis en les servant. Mais là où l'abolition de tous les priviléges oppressifs détruit le

germe de toutes les révolutions et ouvre un libre accès à tous les genres de mérite, l'ambition fondée sur la capacité, c'est-à-dire la seule légitime et la seule puissante, est appelée à servir les hommes et à se servir elle-même sans révolte, sans usurpation, sans tyrannie; là où le supérieur ne grandit qu'en faisant grandir ses inférieurs, là où le trône s'élève à mesure que s'élèvent les degrés du trône, l'ambition la plus vaste et la plus exaltée se confond nécessairement avec l'amour le plus énergique du progrès de tous.

Quelle garantie égale vous offriraient le suffrage universel et l'établissement d'une hiérarchie émanée de la multitude? Sans doute ces doctrines ont été légitimement proclamées, lorsqu'il s'agissait de renverser le pouvoir absolu et des priviléges devenus odieux. Maintenant encore que les masses fournissent à peine quelques recrues aux premiers rangs, on a pu vouloir leur donner, comme une misérable compensation, le droit d'élire les supériorités sociales; mais n'est-il pas plus conforme à leurs intérêts de les appeler à être élues elles-mêmes dans tout ce qu'elles auront de véritables supériorités? Ce fut, sans doute, un grand pas que de vouloir intéresser le peuple à la chose publique, en lui attriquant le choix des capacités destinées à le gouverner; mais n'en est-ce pas un plus grand que de transformer cette stérile *délégation* du pouvoir en une *élévation* féconde de toutes les intelligences aujourd'hui ensevelies dans son sein? Il est bien de vouloir ajouter à sa dignité; mais n'est-il pas mieux de substituer à cette dignité de parade, avec laquelle contrastent si mal ses aveugles passions, son ignorance et sa misère, une dignité réelle, née de son amélioration morale, intellectuelle et physique? Enfin, au lieu de lui décerner les honneurs

d'une vaine souveraineté, n'est-il pas préférable de le faire passer de la condition de salarié à celle d'associé, et de lui ôter des *courtisans* pour lui donner des SUPÉRIEURS toujours occupés de l'élever à eux? Ah! ne rendez pas arbitres du progrès les hommes les moins progressifs; ne décernez pas le prix du combat par la main de ceux qui savent le moins bien combattre; et, une fois délivrés de ces fantômes du despotisme et de la tyrannie, que votre haine du passé évoque encore avec terreur, attachez avec confiance vos regards sur l'avenir, où règnent seuls l'amour, l'intelligence et le travail.

Ah! laissez-nous donc enfin réhabiliter dans vos esprits l'AUTORITÉ et l'OBÉISSANCE, flétries d'une réprobation si longue et si souvent méritée! Et comment, dans l'association nouvelle dont tous les membres marchent avec ardeur dans une même carrière, leur amour mutuel pourrait-il se manifester, si ce n'est par l'autorité et l'obéissance? Gouverner, c'est exciter, harmoniser, diriger les efforts vers le but aimé de tous; obéir, c'est suivre une route plus facile, plus douce et plus prompte. L'autorité et l'obéissance ne sont que la transformation politique de l'amour qui unit tous les hommes en Dieu. Et pourriez-vous leur préférer cette triste *indépendance* qui aujourd'hui isole les sentimens, les opinions, les efforts, et qui, sous un nom pompeux, n'est rien autre chose que l'*égoïsme*, accompagné de tous les maux qu'il enfante? Combien, combien d'infortunés expirent désespérés, dans la solitude qu'ils se sont faite autour d'eux-mêmes, victimes d'une anarchie qui les a livrés sans défense à toutes les attaques, comme si la société était un champ de bataille, où le droit de chacun est de faire la guerre à ses dépens!

Cessez, cessez désormais de vous figurer l'obéissance

sous l'emblème d'un joug pesant, subi avec douleur. L'obéissance ! c'est l'appui que le faible trouve dans le fort, c'est le lien tutélaire qui unit l'inférieur au supérieur, c'est le degré à la faveur duquel le moins avancé s'élève à un progrès nouveau, c'est la part de joie et d'espérance que l'affligé reçoit du consolateur, c'est un échange continuel, où le plus riche s'enrichit même de tout ce qu'il prodigue au plus pauvre, c'est enfin l'initiation du moins aimant, du moins intelligent, du moins actif, à des trésors d'amour, d'intelligence et d'activité, qui lui sont incessamment ouverts. Ah ! sans doute, l'obéissance doit encore, dans l'avenir, coûter des larmes aux inférieurs, mais des larmes de reconnaissance et d'amour; car celui qui commande est un père, celle qui ordonne, une mère; ceux qui obéissent sont des fils, sont des filles, toujours chéris ! Oui, le sentiment qui unira, que dis-je, qui unit déjà dans la hiérarchie saint-simonienne les inférieurs et les supérieurs entre eux, fait pâlir, par son exaltation passionnée, la tendresse paternelle et la tendresse filiale la plus exaltée, dont tous les siècles écoulés nous aient transmis le modèle ! Que venez-vous donc nous parler de cette obéissance passive, empreinte d'une servile patience ou d'une religieuse résignation, comme si l'autorité pouvait être encore le despotisme brutal d'un maître, ou la sainte rigueur du ministre d'un Dieu incomplet et jaloux ! Le moine du moyen âge mortifiait sa volonté comme il macérait son corps, et subissait l'obéissance comme une expiation de ses fautes ou de celles d'autrui, sous des chefs dont le devoir était d'exercer constamment son humilité. Loin de nous cet esclavage anobli ! loin de nous cette autorité au cœur étroit, au front impérieux, au langage austère ! loin de nous cette

obéissance au cœur contrit, au front courbé, au morne langage !

O Dieu, tu ne veux plus que nous t'adorions en nous prosternant devant tes autels, la face contre terre; mais que notre amour pour toi, pur de terreur et de résignation, éclate par un inépuisable espoir, et par d'inépuisables actions de grâces;

Et tel est aussi notre amour pour les chefs que tu nous as donnés. Notre obéissance porte un front libre et riant, et ne s'abaisse point à une dégradante attitude; et leur autorité manquerait de jouissances, si les ordres qui en émanent sans cesse, en témoignages de tendresse et de protection, ne remontaient vers eux en témoignages de tendresse et de reconnaissance !

Tu n'es pas, ô mon Dieu, le Dieu solitaire des chrétiens;

Et l'autorité de nos chefs, qui ne se complaît pas dans une silencieuse solitude, partout vivante, signale partout sa présence par un redoublement continuel de vie.

Toi-même, ô mon Dieu, tu te réjouis des hymnes de l'humanité se développant en toi, et saluant l'accomplissement de ta volonté;

Et la puissance de nos pères, image de la tienne, retrouve avec délices la confirmation de son amour et de sa sagesse dans les unanimes acclamations de leurs enfans.

Comme, au souffle léger du vent, frémissent toutes les feuilles d'une immense forêt, à la parole du chef nouveau résonnent tous les cœurs avec un merveilleux accord. L'autorité et l'obéissance forment, par leur concours, une harmonie de plus en plus parfaite, dont la pureté serait altérée ou la plénitude détruite, si à la voix qui commande ne ré-

pondait pas avec entraînement la voix de ceux qui obéissent; harmonie vraiment divine, image, reflet, écho vivant de cette harmonie infinie qui unit entre elles toutes les parties de l'univers !

Oh ! si mes paroles laissaient encore subsister ces frayeurs imaginaires de la tyrannie, mes filles, aidez-nous à rassurer les cœurs, vous dont le sexe, asservi sous l'empire de la force brutale, relégué dans l'étroite liberté du foyer domestique, sous une loi de charité incomplète, ne peut être appelé que sous le règne définitif de la paix et de l'amour à participer à toutes les fonctions sociales. Quel spectacle sublime présente alors l'humanité, unie, non d'après les conventions d'une égalité factice, mensongère, stérile, mais d'après la loi d'une inégalité réelle, légitime, féconde, en une seule famille, dont tous les membres tendent une main à leurs inférieurs pour les élever avec amour jusqu'à eux, et présentent l'autre main à leurs supérieurs, doucement attirés jusqu'au rang qu'ils occupent ! La famille humaine, grâce à ce mutuel appui, se rapproche toujours de l'ère glorieuse où, touchant à l'égalité qu'elle poursuit sans cesse, elle méritera par ses progrès d'être appelée à des destinées nouvelles dans le sein de Dieu, qui aujourd'hui n'exige point de nous le sacrifice de notre liberté, mais dont le culte peut seul la concilier avec l'ordre ! Oui, je vous le dis : j'OBÉIS, et nul n'est plus LIBRE que moi ! car ce qui m'est ordonné est ce qu'il m'est doux de faire. Et moi aussi, j'en fais gloire, j'ai senti mon cœur tressaillir au nom de liberté ! mais ce bien que j'avais cherché, l'obéissance me le donne, en l'embellissant d'un charme toujours nouveau !

Venez, venez donc à nous, vous qui redoutez l'anarchie, car la société où vous vivez est livrée à un désordre et à

une confusion qui ne cesseront de s'accroître; vous qui redoutez le despotisme, car la société privée de cette puissance morale qui fait la douceur de l'obéissance, quand elle commande, blesse et accable d'un joug matériel; venez accepter une autorité et une obéissance fondées uniquement sur l'amour. Venez, vous aimerez et vous serez aimés; pour accueillir les fils nouveaux qui s'offrent à nous, nous avons de vives étreintes dans nos bras, et des larmes dans nos yeux. Nous ne vous appellerons point nos frères : le christianisme, chargé de révéler aux patriciens et aux plébéiens, aux maîtres et aux esclaves qu'ils étaient tous d'une même nature, dut courber les superbes et les oppresseurs sous ce nom, également adressé aux faibles et aux opprimés, comme sous un niveau divin, qui, en détruisant par une égalité fictive une inégalité fondée sur d'odieux priviléges, préparât le règne de l'inégalité réelle et légitime, fondée sur la capacité. Vous serez d'abord nos fils, vous serez d'abord nos filles; mais réjouissez-vous; notre religion est celle du progrès, et ce jour sera bien doux, où nous pourrons vous appeler du nom de frères, de celui de sœurs, lorsque vous aurez atteint le rang que nous occupons; plus doux encore serait celui où nous pourrions vous rendre un hommage filial; car notre ambition la plus haute est d'être surpassés par ceux que nous avons engendrés à la vie saint-simonienne. Venez donc, selon le rang que vous aurez mérité dans notre hiérarchie, nous aider à établir un ordre nouveau, destiné à mettre un terme à l'anarchie et au despotisme.

Dieu nous a donné le monde. Les pères de l'humanité nouvelle n'iront point, timides candidats, la tête baissée et les mains suppliantes, solliciter les suffrages du peuple, pour être admis à le régir, et le peuple ne s'informera ni

de leur rang, ni de leur fortune, ni de leur âge. Ils proclament, au nom de Dieu qui les envoie, le but religieux capable de déterminer un progrès immense pour la société, et la société les salue de ses acclamations. On ne sait d'où ils viennent; nul ne connaît leurs noms encore obscurs; mais ils parlent, et ils ont dans leur voix une puissance qui courbe, et dans leurs accens une douceur qui attire et qui retient! ils commandent, on obéit avec joie; ils marchent, on les suit avec empressement. Le secret de leur autorité est tout entier dans leur foi en Dieu, et c'est parce qu'ils ont foi en Dieu qu'ils ont foi en eux-mêmes; c'est leur amour pour Dieu, source de leur amour brûlant de l'humanité, qui leur révèle toutes les plaies, les initie à toutes les souffrances, et souvent remplit leurs yeux de larmes, que ne laisse jamais tomber l'inébranlable certitude de remédier à tant de maux. Ces hommes sont en effet les hommes de l'espoir! l'espoir, émanant sans cesse de leurs discours, de leurs gestes, de leurs attitudes, les enveloppe en quelque sorte d'une auréole divine qui les désigne à l'amour et à la soumission des peuples. A peine ont-ils paru, autour d'eux se groupe une nouvelle société, qui, pleine d'enthousiasme et d'avenir, au milieu d'une société languissante et décrépite, vit, se recrute à chaque instant de tous les cœurs généreux, de tous les esprits élevés, transfuges glorieux d'un monde mourant, grandit, s'accroît, se fortifie; et bientôt le jour arrive, où elle enlace tout entière dans ses milliers de bras la société expirante, la presse, la réchauffe, l'étreint avec une incroyable ardeur, et fait enfin succéder aux sourds gémissemens d'une longue agonie un cri sublime, un cri d'espoir, signal de la régénération!

Voilà les hommes que nous annonçons, que nous com-

mençons déjà ; car notre ambition marche la tête haute et le front découvert, c'est une ambition toute de paix et d'amour ! et ne nous demandez plus d'où vient notre confiance dans le succès. Un mot suffit : *vous* ne savez ni COMMANDER ni OBÉIR : chez NOUS l'on COMMANDE et l'on OBÉIT : divisés, irrésolus, livrés à de continuelles inquiétudes, aujourd'hui pleins de zèle, demain tièdes et découragés, vous ne formez point une association réelle ; NOUS chez lesquels existe une HIÉRARCHIE toute puissante par l'amour qu'elle témoigne et qu'elle inspire, nous formons une société étroitement unie, que rien ne peut rompre, et dès lors destinée à vaincre pacifiquement. Sans doute vous pouvez nous résister quelque temps encore, et surtout railler nos hautes prétentions; mais rappelez-vous que les Juifs tournaient aussi en ridicule la royauté du Christ, et cependant le frêle roseau qu'ils avaient dérisoirement placé entre ses mains a passé à celles de ses glorieux successeurs, et a brisé les chaînes de l'esclavage ! Sans doute les chrétiens ont acheté par de longues persécutions l'honneur de la victoire; mais les persécutions n'ont rien pu contre eux, et *vous* vous ne pouvez pas même contre nous la persécution. Vous rougiriez de profaner vos principes de tolérance et de liberté, et de gêner la propagation de notre religion, lorsque pour la combattre, et même la calomnier quelquefois, vous avez vos salons, vos chaires, vos tribunes, vos journaux ! N'est-ce donc pas assez pour vous croire victorieux ? et cependant, sous quelque forme violente, passionnée, outrageante, que vous présentiez notre religion, oui, VOUS EN ÊTES LES APÔTRES INVOLONTAIRES, et vous nous aidez encore à la propager. Car ce n'est pas seulement la douce haleine du zéphyr qui répand au loin les semences fécondes de l'arbre nouveau; les vents déchaînés les emportent dans leur vol

impétueux, les secouent, les froissent, les dispersent, et en favorisent encore la salutaire multiplication! Essaierez-vous des persécutions plus efficaces? prenez-y garde; tout l'odieux dont vous pourriez vous charger, en vous mettant en contradiction avec l'esprit du siècle, tournerait à notre profit. Que pouvez-vous donc contre nous? Rien, tant que vous n'aurez point brisé ce lien qui nous unit et fait notre force. Brisez donc alors notre religion; ôtez-nous le Dieu que nous adorons; ôtez-nous l'humanité souffrante, gémissante, appelant à grand cris un progrès qui la sauve: ôtez-nous la croyance dans le passé, la croyance dans un avenir de gloire et de bonheur; ôtez-nous la révélation de SAINT-SIMON, ôtez-nous le souvenir de ces paroles divines qui ont fait tressaillir notre cœur, agrandi notre esprit, et réglé nos actions, effacez, comme on efface sur le sable l'empreinte d'un pas léger, effacez ce sillon large, profond, embrassant le globe entier, qu'a tracé sur la terre le nouveau RÉVÉLATEUR; détruisez la mémoire des sacrifices nombreux que tous nous avons faits à notre foi; dissipez comme un vain songe l'amour des pères pour leurs fils, l'amour des fils pour leurs pères, et alors vous nous aurez vaincus.... Mais si vous ne le pouvez, que pouvez-vous donc? — *Contre nous*, RIEN! *pour nous*, TOUT! TOUT vous dis-je. — Oui, que votre voix s'unisse avec amour à la nôtre, ou qu'elle nous maudisse avec colère, allez, Dieu vous appelle à la propagation de notre foi; et, revêtus d'une véritable mission, l'éloge ou l'injure à la bouche, ALLEZ ET ENSEIGNEZ!

XII.

LE SACERDOCE.

Mes Fils, mes Filles,

SAINT-SIMON, fondateur méconnu d'une religion nouvelle, a légué à ses disciples, avec sa glorieuse révélation, les mépris qu'il essuya lui-même; nous n'avons rien refusé de son héritage. Mais si notre foi profonde, en face des répugnances que soulève parmi vous sa parole inattendue, nous rend inaccessibles au moindre découragement, pour être inébranlable, notre foi n'est point aveugle : elle avait prévu les obstacles que nous rencontrons; et, loin de s'en indigner, dès long-temps elle a prémuni nos cœurs contre

l'injustice d'une vaine irritation. Tel est l'un des caractères qui distinguent notre croyance des croyances antérieures. MOISE châtia cruellement les Hébreux de leurs fréquens retours à l'idolâtrie. JÉSUS lui-même frappa d'anathème Jérusalem rebelle; et les chrétiens, chargés de détruire une loi de guerre, s'essayèrent à la paix en livrant au siècle un véritable combat où ils se présentèrent armés d'une solennelle réprobation et d'effroyables menaces contre des adversaires armés du glaive et des supplices; le glaive et les supplices furent vaincus. Mais SAINT-SIMON n'a point de malédictions à lancer, par la bouche de ses prêtres, sur le monde qui d'abord le repousse : le premier il légitima tout le passé, parce que le premier il y signala une suite non interrompue de progrès; en nous inspirant l'enthousiasme de l'espoir, il nous révèle donc la puissance du regret; il nous fait ainsi comprendre quels liens peuvent encore, quoique affaiblis, retenir l'humanité, lorsque nous l'appelons à un vaste progrès; et il nous permet d'admirer, dans sa résistance aux apôtres de l'avenir, un sentiment d'ordre qui la rend involontairement complice du passé, jusqu'au moment où la religion annoncée lui offrira un gage de sécurité dont elle a besoin. Ce n'est pas la terre de promission qu'elle dédaigne; mais elle redoute les horreurs du désert, et dans sa frayeur, elle se rejette vers la terre de servitude. Je n'hésite donc pas, au nom de notre maître, à vous absoudre de toutes vos répugnances; oui, nous glorifions le passé jusque dans l'opposition qu'il nous suscite; nous sympathisons avec la société jusque dans la haine et le mépris qu'elle nous témoigne, parce que nous concevons la légitimité passagère de ces emportemens; et nous ne disons pas même, comme Jésus : *Pardonnez-leur, ô mon père, car ils ne savent ce qu'ils font!* Plus grand que JÉSUS,

SAINT-SIMON nous découvre, dans cette première incrédulité, une sage réserve qui ne doit céder qu'à la certitude d'une sagesse plus grande encore, et qui, loin d'avoir besoin de la clémence divine, est elle-même une manisfestation de cette prévoyance sacrée qui anime l'humanité.

Vainement je pourrais faire ressortir de vos reproches une bizarre contradiction qui ne vous permet de nous accuser qu'en vous accusant les uns les autres. Tour à tour nous sommes, à vos yeux, des rêveurs s'élançant vers une chimérique utopie, des mystiques rétrogradant vers des ombres, et exhumant leur dépouille flétrie pour en accabler les générations actuelles, des agitateurs aspirant à tout bouleverser par un libéralisme effréné : et comment seriez-vous d'accord contre nous, quand vous n'êtes point d'accord entre vous-mêmes? Vainement je pourrais signaler, même chez les plus avancés d'entre vous, une véritable abjuration de vos espérances. L'avenir vous attire; le passé vous est odieux; le présent vous afflige! Et cependant, lorsque vous entendez une voix s'écrier : *Levez-vous et marchez!* l'avenir vous trouve sans enthousiasme, le passé lui-même paraît vous offrir dans ses ruines un abri satisfaisant, et vous vous réconciliez avec le présent, dont tant de fois vous aviez déploré les misères. Et vous aussi, sourds à la parole du DIEU du progrès, vous retrouvez de l'encens pour les idoles que vous aviez décriées! si grande est la puissance de ce sentiment d'ordre, qui, malgré l'acharnement avec lequel vos opinions contraires se poursuivent jusque sur le terrain où nous sommes placés, vous frappe d'immobilité, lorsque des révélateurs, encore obscurs, vous signalent un but imprévu. Mais, loin de moi ces faciles et injustes récriminations! Ce n'est pas sans résistance que

l'homme accepte un Dieu ignoré; il y a pour lui une solennité pleine de terreur dans cette initiation à une vie inconnue qu'il désire avec ardeur et refuse avec effroi. Et Jacob, luttant toute une nuit contre un combattant mystérieux, tour à tour vaincu et vainqueur, recevant enfin de son rival divin le nom d'Israël, qu'il transmit au peuple dont ses fils ont été les tiges fécondes, semble l'image de la société, alors que touchant à une ère nouvelle, et prête à former une nation régénérée, elle prélude, par un combat contre Dieu lui-même, à l'élection dont un jour elle doit se glorifier.

Cessons donc de nous le dissimuler, la guerre est entre nous. Déjà vous l'avez commencée par des accusations que votre précipitation a quelquefois transformées en calomnies, mensongères comme un cri d'alarme. Pour nous, nous venons de faire l'apologie de ceux qui se nomment nos adversaires; que ce soit de notre part l'unique signal des hostilités! Oui, votre tâche est légitime; c'est à vous à vous défendre de l'Evangile que nous vous annonçons, jusqu'à ce que vous y trouviez des garanties suffisantes contre le danger du désordre et de l'illusion; la nôtre est de nous dévouer, avec un infatigable zèle, à vous faire aimer, connaître et pratiquer notre religion. Ce n'est donc pas une lâche indulgence que je viens lâchement réclamer. Je n'ai, au nom du DIEU que je prêche, aucune grâce à demander ou à recevoir; soyez, j'y consens, impitoyables envers nous, tant que vous pourrez l'être sans le devenir envers vous-mêmes. Mais ce n'est pas non plus l'anathème à la bouche que nous entrons en lice; et de quel droit maudirions-nous l'opiniâtreté de vos refus dédaigneux, lorsque nous n'avons pas encore mérité d'être crus, parce que sans doute, ô mon DIEU, nous n'avons pas encore as-

sez aimé? Toutefois, nous n'imiterons pas cette résignation chrétienne qui s'humiliait avec un morne courage sous la persécution : toujours debout, toujours prêts à répondre à toutes les agressions avec cette patiente ardeur que peut seul inspirer un amour profond de l'humanité, nous oserions même nous plaindre, si la violence de vos attaques, en gênant la libre propagation de notre foi, nous donnait trop évidemment sur vous l'avantage de la modération. Songez-y bien; si nous pouvions échouer dans cette entreprise que vous taxez de folie, nous tomberions avec honte, accablés de votre colère : et vous, si vous êtes vaincus, accueillis par des bras caressans, vous ne trouverez que des cœurs aimans, avec lesquels vous vous glorifierez de votre heureuse défaite!

Mais que notre langue, faite du passé, est impuissante pour cet avenir dont nous balbutions encore les premières paroles! Je vous parle de combat, de défaite, de victoire... Est-ce donc qu'il existe entre *nous*, les énergiques représentans de l'ordre nouveau, et *vous*, aujourd'hui les interprètes de l'ordre vielli, une véritable lutte? Non, nous concourons tous à une marche progressive et prudente; tous nous remplissons, selon les vues de la Providence, un rôle nécessaire, légitime, sacré dans ce drame immense du développement social; et nous pourrions, nous que Dieu a choisis pour enseigner la loi d'une charité agrandie, ne pas sentir, même avec amour, qu'à nos tra aux s'associent secrètement les actes en apparence les plus opposés? O qu'elle est douce, pacifique et vraiment divine, cette religion qui nous apprend à ne rien haïr comme à ne rien redouter, qui nous invite au progrès sans nous irriter contre les obstacles, qui nous rend invulnérables à toutes les attaques et enlève à nos cœurs tout fiel, à nos lèvres toute

amertume, qui met une couronne sur la tête des martyrs et n'attache point d'opprobre au front des persécuteurs; seule digne enfin d'unir les hommes en une seule famille, où la discorde et la haine seront bannies jusque des souvenirs du passé! car le passé tout entier, maîtres et esclaves, vainqueurs et vaincus, oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, laissera entrevoir à tous les yeux dessillés une harmonie, long-temps inaperçue, d'efforts efficacement combinés pour préparer le règne définitif de la paix et de l'amour!

Ah! c'est vers ces jours de concorde et de joie que je veux essayer aujourd'hui de diriger vos regards! Moins avancés que nous, les chrétiens avaient placé dans un ciel imaginaire toutes leurs espérances, dont ils n'avaient pu concevoir la réalisation terrestre. Plus heureux, je puis entreprendre, dès à présent, de vous retracer la société de l'avenir. Mais qu'est-ce que la société sans la hiérarchie? Un corps qui ne se meut que par convulsions, livré à de perpétuels déchiremens, à une douloureuse agonie. Où la vie est régulière et le développement continu, là existe une puissante hiérarchie. Dérouler devant vous le tableau de l'association Saint-Simonienne, c'est donc mettre sous vos yeux le spectacle de notre HIÉRARCHIE SACERDOTALE, se mêlant à tous ses mouvemens pour les exciter et les coordonner. Mais, quoiqu'à vos yeux le PRÊTRE SAINT-SIMONIEN doive déjà différer des prêtres qui l'ont précédé par un caractère propre comme celui de sa croyance, tel est aujourd'hui l'odieux attaché à ce nom, que je veux d'abord, en figurant successivement, sous leurs véritables traits, les PRÊTRES du passé comme les types éminens des progrès antérieurs, vous apprendre, par ce qu'ils ont été, ce que nous devons ne pas être, et vous montrer que votre haine,

condamnation d'un passé qui fut utile, mais qui ne recommencera point, ne saurait désormais s'attacher aux fonctions sacerdotales, sans être une méprise et un anachronisme. Que leurs images, offertes à vos yeux, soient donc le prologue de l'avenir.

MES PÈRES,

Vous qui les premiers avez osé vous charger de ce titre de PRÊTRES, si long-temps flétri, mais réservé à une éclatante réhabilitation, gloire à vous! vous avez ouvert l'époque d'une nouvelle SOCIÉTÉ, d'une nouvelle AUTORITÉ, d'un nouveau PONTIFICAT! Oui, c'est à vous que se rattache légitimement la hiérarchie de l'avenir, comme vous-mêmes vous vous rattachez légitimement à SAINT-SIMON; et SAINT-SIMON, révélateur de la destinée de l'humanité entière, personnification vivante, au milieu d'une époque d'imprévoyance et d'anarchie, d'un progrès et d'un ordre nouveaux, associant en lui toutes les souverainetés, PONTIFE, ROI ET PEUPLE à la fois, fut à lui seul une HIÉRARCHIE, une SOCIÉTÉ, un MONDE! Émanée de lui, l'autorité a dignement passé en vous! Sa religion, dont vous avez agrandi l'héritage, est votre titre sacré; car, tandis que tous les systèmes divers, qui aspiraient à régir la société fatiguée de sa désolante indépendance, soumis à l'épreuve du tabernacle, comme des branches coupées de la veille, se sont desséchées et ont été condamnées par leur stérilité; semblable à la verge d'Aaron, le rameau divin, que vous aviez reçu de SAINT-SIMON, a poussé des feuilles, des fleurs et des fruits! A vous donc la gloire du nouveau PONTIFICAT, puisque, seuls entre les hommes de nos jours, vous avez su donner un signe d'espérance et d'amour, et

rallier une famille dévouée autour de ce rameau fécond, qui, planté par vos mains, et s'affermissant malgré la tempête, un jour couvrira de de son vaste ombrage le globe entier! CHEFS SUPRÊMES de la société Saint-Simonienne, que l'amour et la reconnaissance de vos enfans, dont ma voix se plaît à faire éclater le témoignage, attestent la douceur de votre autorité et de notre obéissance, et, en vous séparant, plus vivement encore que mes paroles, des prêtres, dont je vais évoquer les fantômes, vous rapprochent du PRÊTRE DE L'AVENIR, qui déjà vit en vous!

Oui, mes fils, mes filles, ne cherchez plus dans vos *souvenirs* haineux le PONTIFE NOUVEAU. Vous savez quel est le DIEU que nous adorons; voyez quels furent les PRÊTRES du passé.

D'abord nous apparaît, dans un lointain reculé, le PRÊTRE ÉGYPTIEN; il domine toute la société, regarde les rois comme ses ministres, et discipline le peuple à la faveur d'un système de castes fondé par la force, perpétué par l'ignorance. Retiré dans la solitude du sanctuaire, défendu, dans sa retraite inaccessible, par le mystère d'une langue qui voile d'autres mystères, il poursuit en silence l'élaboration des idées religieuses, morales, politiques, mais dédaigne d'initier à ses découvertes le vulgaire qu'il tient enchaîné à ses pieds, et qu'il opprime du moins du privilége de la science. Membre d'un VRAI PATRICIAT, il est entretenu dans la paix de ses loisirs studieux par les immenses travaux du PROFANE, et l'idolâtrie grossière qui seconde le développement de cette activité matérielle, en maintenant le système rigide des castes, hâte chez cette théocratie hautaine les progrès de l'activité intellectuelle de toute l'immobilité des classes inférieures! Un jour, un jour vien-

dra où cette science, cachée dans un sanctuaire impénétrable comme la source du Nil, se fera pardonner sa longue avarice par de salutaires débordemens; mais enfin, possesseur jaloux d'une doctrine épurée, assis sur la masse ignorante et asservie, semblable à ces statues dont la moitié inférieure, bloc informe, est l'immobile piédestal de la partie supérieure, noble, développée et vivante, tel est le prêtre égyptien; trois mille ans nous séparent de lui.

Irez-vous donc, lorsque nous annonçons que Dieu unit, par l'amour, l'intelligence à la force, et commande l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, irez-vous confronter avec ce prêtre antique l'interprète de sa loi progressive? — Maintenant voici le prêtre hébreu : ce n'est plus le dépositaire privilégié d'une doctrine secrète; sur son sein éclate en traits brillans la révélation de Moïse. Mais pontife d'un Dieu dont la croyance ne peut se conserver que par une implacable jalousie, il a conquis par le glaive, dont il s'arma contre les tribus infidèles, le droit d'un sacerdoce héréditaire; et, d'abord investi à la fois de l'autorité religieuse et politique, il assure le triomphe de sa religion plus humaine par l'extermination des idolâtres, dont l'arche terrasse les divinités. Jehovah semble-t-il abdiquer son pouvoir; sous les traits de Samuel, il jette avec dédain la couronne au front du premier roi, et dans ce long interrègne de DIEU, rempli de tant de monarques, il ressaisit quelquefois la souveraineté, mais abandonne aux prophètes le sacerdoce de l'avenir, jusqu'au moment où Dieu lui-même, paraissant se manisfester encore, mais avec plus de douceur, sous les traits de son Fils, condamne à la fois la loi vieillie et son ministre rigoureux.

Est ce donc sous les traits de ce prêtre que vous cher-

cherez le prêtre qui vous est promis, lorsque DIEU, par SAINT-SIMON, ne fait pas élection d'un seul peuple, mais appelle toutes les nations au bienfait d'une communion universelle, et n'est plus le DIEU jaloux, le DIEU terrible, le DIEU des armées?

Arrêterez-vous vos regards sur le PRÊTRE PAÏEN? ceint de la bandelette sacrée, et portant sur son front le casque ou la couronne, il prie et agit, délibère et offre des sacrifices, prédit et combat, habite tour à tour, sans crainte de se profaner, la cité, le temple et le camp. Admis aux divins mystères comme membre d'un patriciat militaire, il ne permet aux plébéiens de communiquer avec les dieux que par sa médiation, et il foule aux pieds, sans remords, les esclaves, vil troupeau qui a des maîtres et n'a point de divinités. Adorateur d'une loi de sang, il n'a point pour compagne une prêtresse. Le sacerdoce, incomplet encore, existe alors séparément soit dans l'homme, soit dans la femme; et le front de la pythie et de la sibylle est attristé d'une couronne stérile, qui lui est chère, parce qu'elle est le gage de sa liberté. Et toutefois ce prêtre initiant, le glaive à la main, les peuples ennemis à une même domination, étend le cercle de l'association pacifique.

Ah! sans doute, vous ne nous confondez point, nous qui substituons, au nom de DIEU, au règne de la force le règne du travail et de la paix, avec ce prêtre guerrier et ceux qui le précédèrent? Tous, quel que fût le degré de pureté de leur doctrine, ont porté le joug de la matière sanglante et souillée! tous ont été déjà condamnés par le PRÊTRE CHRÉTIEN!

Le voici! apôtre de paix et de charité, il se sépare, afin de le vaincre, du monde encore militaire; il prodigue sa science indistinctement à tous les hommes, et il ne doit

pas aux prérogatives de la naissance le rang qu'il occupe lui-même. Ce n'est point en touchant la terre, c'est en la repoussant avec dédain, c'est en accablant la matière d'anathèmes, qu'il s'anime d'une force toujours nouvelle. Isolé du reste des hommes, n'ayant de famille que la sainte milice dont il est membre, et de patrie que le ciel; ne condamnant plus la femme à la servitude, mais au silence et à l'obscurité, comme si sa voix et sa beauté étaient profanes; supérieur à l'humanité par les victoires qu'il est obligé de remporter sur les plus douces affections; enveloppé de sa robe noire, qui fait encore ressortir, sous un front pâle, la mystique ardeur de ses yeux, mort aux délices du monde, il semble avoir pris possession d'une vie nouvelle, et prétend commander à la société du même droit, dit-il, que l'âme commande au corps; mais cette société grossière, il ne peut la dompter sans une discipline violente, dont il ne maintient la brutale austérité qu'en s'armant de la foudre céleste, et c'est par l'excommunication qu'il fortifie l'empire de sa loi de charité. Il ne verse plus sur les autels le sang des victimes; mais il réclame, en offrande à son DIEU jaloux d'expiations, les larmes, les cendres, le cilice, le sacrifice de tous les penchans; et jusque dans un plaisir innocent il voit un vol fait à la pénitence. Aussi imprime-t-il à son sourire même quelque chose de triste et de contraint; à travers ses hymnes d'allégresse il laisse s'exhaler une vague mélancolie, au sein d'un temple où le jour ne pénètre qu'en se dépouillant de l'éclat de ses rayons, et il annonce au loin ses solennités de fête et de deuil par de monotones accens, interprètes communs de la joie et de la douleur. Et lorsque, pour prix de longues épreuves, il promet un séjour de béatitude éternelle, il le montre suspendu sur les bords d'un abîme effroyable, où les pleurs et les grin-

cemens de dents des réprouvés attestent l'implacable vengeance de sa Divinité. Ministre d'un Dieu d'amour, il menace sans cesse; d'un Dieu de paix, il lutte toujours contre le siècle; d'un Dieu d'humilité, il courbe jusqu'à ses sandales la couronne des rois; d'un Dieu de sincérité, il poursuit par des voies tortueuses une domination que lui dispute César; d'un Dieu dont le royaume n'est pas de ce monde, il règne sur ce monde, afin de le rendre digne de l'autre; enfin, condamné à une perpétuelle contradiction pour accomplir le précepte salutaire d'une religion nécessairement incomplète, il éprouve souvent en lui-même de terribles combats entre ce Dieu dont il est l'organe, et Satan, qu'il lui est plus facile de réprouver que de vaincre. Gloire cependant au prêtre chrétien, qui, semblable à la colonne de lumière et de ténèbres, en éclairant de ses vives clartés la route de l'avenir, conduisit l'humanité, qu'il avait affranchie, jusqu'aux limites de la terre de promission, et confondit, de son ombre funeste, les persécutions d'un passé oppresseur et guerrier!

Eh bien! nous accuserez-vous de vouloir recommencer les prêtres chrétiens, nous qui remplaçons l'adoration du Dieu pur esprit, qu'ils croyaient, par l'adoration de l'Univers aimant, intelligent et fort?

Non; avec les autels qu'ils avaient encensés sont à jamais tombés tous les prêtres du passé; sous leur empire, l'industrie ne se développa qu'à la condition d'être esclave; la science qu'à la condition d'être oppressive; l'amour lui-même ne triompha de la force militaire que par une lutte acharnée; partout l'essor des facultés fut rétréci par la nécessité de l'antagonisme; et l'humanité, grandissant d'âge en âge par l'union et par la désunion alternative de la religion et de la politique, porte encore écrit sur son front, guerre!

Arrière donc la guerre, la lutte, l'antagonisme, et avec eux tous les prêtres empreints de ce signe fatal! Gardons-nous cependant de les maudire! c'est par la guerre même qu'ils ont contribué aux progrès de l'association! Mais si aujourd'hui l'humanité, avide d'un destin plus beau, espère le développement libre et plein de ses facultés, ce ne sera point un des prêtres du passé, morts et réduits en poussière, mais un PRETRE NOUVEAU, vivant, radieux de foi, d'espérance et d'amour, qui la guidera au sein de cette ère inconnue de paix, de gloire et de liberté!

Ouvre-toi, CITÉ NOUVELLE, plus sainte, plus grande, plus heureuse que Memphis, Rome et Jérusalem; ouvre ton enceinte, où règne le DIEU QUI SE RÉVÈLE A NOTRE CORPS PAR SON CORPS, A NOTRE INTELLIGENCE PAR SON INTELLIGENCE, A NOTRE AMOUR PAR SON AMOUR!

L'aurore a blanchi le faîte de tes monumens; déjà je vois s'avancer tes habitans en deux longues processions, les uns, les mains enveloppées de leurs manteaux et le front calme et méditatif; les autres, l'œil étincelant d'ardeur, et le bras impatient d'agir : au milieu de leurs rangs flottent des bannières que le sang n'a point rougies; des armes meurtrières ne chargent point leurs bras; car ils aspirent à des conquêtes qui ne doivent pas coûter de pleurs; ils marchent séparément au son de la musique; mais déjà, se mariant aux accords de leurs instrumens, une puissante harmonie les appelle au sein du TEMPLE, qui, debout entre l'ATELIER SCIENTIFIQUE et l'ATELIER INDUSTRIEL, les domine de son front colossal, et les enveloppe de ses ailes immenses et fécondes.

Ils entrent.

« Soyez bénis, SAVANS; INDUSTRIELS, soyez bénis, dit le PRÊTRE! voici un jour encore qui doit étendre vos succès. Mais notre DIEU n'est pas un DIEU solitaire; il ne vous accorde des progrès toujours plus beaux qu'au prix d'un amour toujours croissant : Aimez-vous donc les uns les autres! SAVANS, c'est l'industrie qui popularise vos découvertes; c'est elle qui à votre gloire, en échange de vos richesses scientifiques, ajoute ses magnifiques largesses; c'est elle enfin qui, en vous demandant sans relâche des secours, vous pousse sans cesse à reculer les bornes de la science. INDUSTRIELS, c'est la science qui vous apprend à féconder le sillon que vous tracez, qui rend plus sûres les mers orageuses semées d'écueils, qui dirige vos pas dans les routes ténébreuses que vous vous êtes tracées au sein de la terre; c'est elle qui, conquérant pour vous, dans l'air, l'eau, le feu, d'utiles auxiliaires, chaque jour plus avare de vos sueurs, chaque jour devient pour vous plus prodigue de trésors! associez donc vos heureux efforts, afin que DIEU, mieux aimé, mieux connu, mieux pratiqué, se réjouisse lui-même dans l'humanité fidèle à l'accomplissement de sa loi! »

Il dit, et unit dans ses mains la main du chef des SAVANS et celle du chef des INDUSTRIELS, symbole de l'harmonie sociale. La journée est bénie et les travaux commencent. Le PONTIFE pèse dans ses balances les destinées de la science et de l'industrie, la part qu'elles doivent obtenir dans la munificence de l'État, et il les dote incessamment de leurs mutuelles richesses.

Initié par la sublime prévoyance du PONTIFE aux besoins de l'industrie, le CHEF DE LA SCIENCE signale aux SAVANS chargés de la *perfectionner* les problèmes qui laissent

encore en suspens de vastes améliorations; leur génie a-t-il répondu à son attente, il veille à ce que la vérité à peine éclose, grâce à la fidèle rapidité des savans qui la *propagent*, soudain porte ses fruits! C'est ainsi qu'attentif au développement de la *théorie* et de l'*enseignement*, toujours occupé de leur salutaire correspondance, appréciant les travaux des deux classes de savans, dont il stimule et unit l'ardeur, classant chacun selon sa capacité et rétribuant chacun selon ses œuvres, il poursuit avec amour le progrès de la SCIENCE, dont il est le PRÊTRE.

Initié par le PONTIFE aux découvertes de la science, le CHEF DE L'INDUSTRIE en enrichit l'atelier qu'il préside. Par lui se *combinent* les efforts des industriels qui *transforment* la matière et de ceux qui la font *circuler*. A sa voix puissante, les pacifiques instrumens de la production, les machines d'où elle s'échappe, en se multipliant sous mille formes diverses, et les flottes, déjà prêtes à livrer leurs ailes au souffle des vents, et les fleuves, les canaux, ces chemins qui marchent, et ces routes innombrables dont le sol est sillonné, semblent se concerter et régler l'une sur l'autre leur infatigable activité. C'est encore lui dont la voix paternelle assigne les rangs, proportionne la récompense aux œuvres, confère le travail et le repos; et chargé du gouvernement de l'INDUSTRIE dont son amour embrasse le progrès constant, il en est le PRÊTRE.

Mais voici un jour de FÊTE où la cité se reflète dans la splendeur du temple. Le PRÊTRE DE LA SCIENCE ET LE PRÊTRE DE L'INDUSTRIE, chacun le front ceint d'une couronne d'or, s'asseoient sur des siéges égaux, à côté et au-dessous du trône pontifical. LE PONTIFE suprême, la tête ornée d'une triple couronne, paraît; il proclame un nouveau progrès à accomplir.

Accourez alors, pacifiques satellites d'un chef pacifique, vous qui par le prestige de la parole, du chant, du rhythme, de la couleur, traduisez avec amour sa parole aimante ! Ils s'avancent en deux chœurs ; l'un est formé de tous ceux qui par leurs récits et leurs poèmes ne se lassent jamais de célébrer DIEU et l'humanité, mais dont l'inspiration, pour éclater dans toute sa force, a besoin d'interprètes qui s'associent à elle ; l'autre de tous ceux dont la poésie active met en lumière, sous les voûtes du temple, les trésors de la poésie féconde, mais immobile et silencieuse. Ces POÈTES, ces ARTISTES, pompe animée, fêtes vivantes du temple, relèvent du PONTIFE qui unit leurs *deux* chœurs, comme les *deux* classes de SAVANS relèvent du PRÊTRE DE LA SCIENCE qui les unit, et les *deux* classes d'INDUSTRIELS du PRÊTRE DE L'INDUSTRIE qui les unit encore. Partout le PRÊTRE *associe*.

Mais à chaque degré de cette triple hiérarchie, la FEMME prend place à côté de l'HOMME, dont elle complette l'existence religieuse et sociale. Assise auprès du PONTIFE, sur sa tête, la couronne stérile des Sibylles s'est changée en couronne nuptiale : elle tempère le calme majestueux du visage de son époux par la grâce ineffable de son sourire, et la mâle gravité des accens du prêtre par les enchantemens de sa voix douce et puissante ; tandis que son époux soutient la CROSSE pacifique, le GLOBE, cet emblème menteur de l'ambition des Césars, qui, jusqu'à présent, a reposé dans leurs terribles mains, comme une proie tremblante entre les serres de l'aigle, désormais emblème véritable d'une puissance que l'amour a portée bien au-delà des limites de la guerre, repose paisible dans la main d'une femme ! Oui, voilà le PRÊTRE nouveau, HOMME et FEMME à la fois, qui gouverne la société, qui a pour elle le cœur

d'un père et les entrailles d'une mère, et qui la pousse à une continuelle amélioration. Chaque page qu'il ajoute aux fastes de l'humanité est empreinte de caractères où le passé que sait le prêtre, et l'avenir que devine la prêtresse, semblent, par leur hymen, avoir contracté une mystérieuse alliance. Par moitié au passé, par moitié à l'avenir, appartient l'anneau qu'il ajoute à la chaîne des temps, figure du présent. Enfin, quel que soit le rang occupé dans chaque hiérarchie par la FEMME, partout elle s'associe aux travaux de son ÉPOUX, surtout par ses inspirations, et reculant toujours par l'élan de ses vœux l'horizon de la sphère où elle est placée, partout elle est l'image vivante de l'ESPÉRANCE; mais, nouvelle Pandore, elle ne la retient pas captive comme un bien qui doive lui échapper; elle lui donne un essor toujours plus libre devant lequel tous les maux s'évanouissent par degrés.

Et alors quelle solennité que le MARIAGE! Ce n'est plus une union déterminée par de froides convenances, les calculs de l'avarice ou le caprice d'une inclination éphémère; commandée par l'autorité despotique des parens, ou disputée à leur prudence par la passion aveugle des époux. Conformité de penchans, d'études, de travaux, telle est la loi invariable du mariage; et, s'initiant à la fois à l'hymen et à une fonction sociale, ils chérissent l'un dans l'autre un époux, un associé, un prix de leurs progrès, une dot noblement gagnée! et cependant, ce jour de fête n'est lui-même que le présage des jours plus rians qu'ils se créent ensemble! Après s'être choisis sous les yeux de leurs parens, une fois unis par la main du PRÊTRE, ils se choisissent tous les jours. Quelles délices ineffables que celles de leur mutuel amour s'accroissant de la vivacité de leur sympathie religieuse, qu'à son tour il ne cesse de fortifier;

mobile puissant de progrès, et enrichi lui-même de tous les progrès qu'ils font dans la même carrière! Heureux époux! votre bouquet nuptial ne se flétrit point sous des larmes amères ou dans les transports insensés d'un délire passager; il s'embellit d'un éclat toujours plus pur; pour vous, le flambeau de l'hymen brille d'une flamme toujours plus ardente. Et lorsque, vivant d'une vie commune, éprouvant les ravissemens d'une inspiration partagée, vous associez vos efforts et brûlez de rester, en grandissant, dignes l'un de l'autre, n'est-ce pas un nouvel hymen, signe d'un nouveau grade conquis dans la hiérarchie, que vous espérez ensemble, hymen plus doux encore que le premier, consécration touchante qui n'est point réservée au stérile honneur de la décrépitude, mais à la gloire de vos succès!

Mais le Prêtre, dont la bénédiction a confirmé le choix des époux, est appelé à bénir leur enfant nouveau-né!

Il ne le reçoit pas comme un coupable qui doive, à son entrée dans la vie, subir l'expiation d'une faute héréditaire: il l'accueille d'un sourire caressant comme un initié revêtu d'une robe plus pure, déjà affranchi, par sa naissance même, du passé, seule tache dont l'homme ait toujours à se racheter! Comme le sein du prêtre se gonfle d'un secret espoir sur ce berceau mystérieux, et que souvent, dans son ardente ambition pour le développement de la société, il dépasse de loin les rêves de l'orgueil maternel! Avec quelle sollicitude il confie à ses parens comme un dépôt précieux cet enfant qui, par eux, appartient à Dieu et à l'humanité! Jeune enfant, souris à ta mère, heureuse de ta reconnaissance; mais souris encore à ce prêtre, qui salue avec un égal amour tous les nouveau-nés, et ne mesure pas ses promesses au rang de ceux qui t'ont engendré; mais qui, te promettant la part de joie et de bonheur due

à tes mérites, te berce d'un oracle qu'il saura réaliser, et déjà prêt à te prendre par la main, te conduira, non plus par une route hérissée d'obstacles, mais par un chemin doux et facile, à la vue de tes parens réjouis, jusqu'au grade dont tu seras digne, te donnera une famille que tu aimeras et dont tu seras aimé, mettra à tes côtés l'épouse de ton choix, et, après avoir embelli ta vie, ne t'abandonnera pas aux portes du TOMBEAU!

« Et pourquoi ces sombres couleurs, ces habits de deuil, ces lugubres emblèmes? Mettez, mettez sur le front du mourant une couronne de fleurs, signe d'espérance. Il ne *meurt pas*, IL S'ENFANTE lui-même avec effort à une VIE NOUVELLE, et voyez, malgré ses douleurs, briller sur ses lèvres pâles un doux sourire, présage d'une meilleure destinée! Ah! n'arrosez pas de larmes intarissables cette dépouille glacée qu'il abandonne! Plus belle et plus brillante sera la forme sous laquelle il reparaîtra au milieu de vous: la mort est à la fois un but et un lieu de départ; la fin d'une carrière, et le commencement d'une carrière plus heureuse; lien mystérieux qui rattache un progrès à un progrès nouveau. La vie est-elle donc si amère pour que vous pleuriez la mort, commencement d'une autre vie? » Ainsi parle le PRÊTRE : debout auprès du mourant, il le fortifie de ses paroles, l'encourage de ses promesses, comme une mère pleine de tendresse aide de sa présence le premier enfantement de sa fille chérie; après la mort, il entonne, en habits de fête, le cantique sublime de la résurrection!

Et c'est ainsi que, près de l'autel nuptial, à côté du berceau ou sur les bords de la tombe, le PRÊTRE va semant partout des paroles d'amour, de joie et d'espérance : à tous il parle un langage commun, à chacun la langue de chacun; il ne s'affranchit point des liens de l'humanité; il

est lui-même le lien vivant de la grande famille; il ne craint pas de se profaner en prenant part aux efforts de la société; il ne peut se sanctifier qu'en les excitant et en les dirigeant vers un même but; supérieur aux autres hommes, ce n'est pas qu'il abjure les affections naturelles à leurs cœurs; mais mieux qu'eux tous il devine, il pressent, il conçoit tous leurs besoins et peut les satisfaire. Aussi ne parle-t-il pas au nom d'un Dieu de vengeance; l'amour qu'il inspire est pur de crainte et de terreur. Ce n'est pas l'EXPIATION qu'il demande, mais le PROGRÈS! Délivré de toute lutte contre Satan et contre César, il exerce, sans trouble et sans partage, une autorité légitime, et toujours pacifique; il l'exerce au nom de DIEU et de l'humanité, et le RÈGNE DE DIEU ARRIVE SUR LA TERRE.

Pâlisse donc, devant la gloire du nouveau PONTIFE, la gloire des pontifes anciens! Comme le DIEU qu'il adore, plus grand que les dieux antérieurs, est l'héritier de leurs attributs divers, réconciliés, et l'un par l'autre complétés; il résume, agrandit et complette tous les prêtres qui l'ont précédé. De la main du prêtre païen, il prend le sceptre qui dirigeait l'activité des peuples; de la main du prêtre chrétien, la crosse pacifique qui réglait leur sagesse. PONTIFE-ROI, il préside, par son AMOUR, au développement de l'INTELLIGENCE et de la FORCE, désormais unies: de sa tête majestueuse et féconde émane sans cesse la pensée du progrès, qui se propage par le PRÊTRE DE LA SCIENCE et par le PRÊTRE DE L'INDUSTRIE au sein des ateliers qu'ils dirigent, imprime à tous les travailleurs une nouvelle impulsion inspire les poètes et les artistes, circule avec rapidité dans tous les rangs, se ramifie jusqu'aux derniers degrés de la hiérarchie, et communique au corps social tout entier un inaltérable accroissement de gloire, de bonheur et de vie!

Ainsi se réfléchit dans l'ordre politique l'harmonie sublime de l'univers !

Mes fils, mes filles, saluez donc, dans le PONTIFE NOUVEAU, la société de l'avenir !

Et maintenant que mes paroles vous en ont laissé entrevoir, à travers leurs ombres infidèles, la rayonnante lumière, reportez vos regards sur le présent. Qu'ai-je besoin de vous retracer l'anarchie qui vous livre aux plus cruelles divergences, et impose ses couleurs opposées même au POUVOIR, qui, à son tour, vous les renvoie ? Quelle union entre l'ARTISTE, le SAVANT et l'INDUSTRIEL ? Le poète dédaigne le savant; le savant, le poète; et tous deux s'accordent dans leur mépris pour l'industriel, qui lui-même, contre chacun d'eux, est d'accord avec l'autre. Sous l'influence de pareils sentimens, la science et l'industrie, au lieu de se pénétrer mutuellement, semblent deux oasis, qui ne communiquent à travers les sables que par de faibles ruisseaux, tandis qu'un fleuve devrait, entre elles, couler à pleins bords et les féconder incessamment.

Mais où la guerre régne-t-elle avec le plus d'acharnement, si ce n'est dans les rangs même, soit des SAVANS, soit des INDUSTRIELS ? Les savans, que le spectacle de l'univers vivant, harmonieusement lié, devrait inviter à une laborieuse concorde, ne voyant en lui qu'un cadavre glacé, ressemblent à des héritiers qui se querellent, sans respect pour le mort, sur la valeur de l'inventaire, et s'arrachent ses dépouilles par lambeaux ! Les industriels ? Ah ! n'entendez-vous pas le cri de détresse qu'ils poussent, s'accusant d'aveuglement dans l'excessive abondance de la production ou dans la témérité de la spéculation, et payant à l'anarchie le déplorable tribut de la *banqueroute*, dont le hasard fatal

menace aujourd'hui tant de têtes, et s'est déjà fait une si large part?

Cependant, que font les POÈTES que DIEU investit de la gloire d'unir les hommes entre eux? Divisés eux-mêmes, ils ne vous plaisent qu'à la condition d'exprimer avec énergie les plaisirs farouches de l'indépendance, les douleurs de l'égoïsme, les joies de la ruine; des accens blasphémateurs, des cris de guerre et de désespoir, voilà ce qui vous fait tressaillir, vous arrache des larmes cruelles dont vous vous enivrez avec frénésie, et c'est à son langage de plainte et de désolation que vous reconnaissez le chantre légitime de votre époque.

Oui, partout la discorde, la souffrance! jusqu'au sein du foyer domestique, où l'AMOUR le plus ardent est souvent une fièvre passagère; le MARIAGE, un jour de fête suivi de longs jours d'indifférence ou de deuil; l'hymen, la consécration d'un divorce flagrant; où enfin la tendresse des époux rencontre dans l'absence d'une même occupation des limites qu'elle ne saurait franchir! Ah! ne vous réjouissez pas de la NAISSANCE de vos fils! La société, comme une marâtre impitoyable, leur réserve les maux que vous avez éprouvés, sème sur leur route des obstacles multipliés, et si elle vend à quelques-uns les jouissances de la fortune au prix d'une dégradante oisiveté, elle vend au plus grand nombre les douleurs de l'indigence au prix du plus rude travail! Souvent même, dès la plus tendre enfance, elle sait briser, entre eux et vous, tous les liens d'affections et d'opinions communes, réduire ce nœud qui vous unit à un isolement qui le rend bien précaire, et en vous condamnant au milieu d'eux à une douloureuse solitude, rendre auprès de vous vos enfans orphelins. O que la vie est maintenant amère! Jamais plus de malheureux ne l'ont vo-

lontairement quittée; et toutefois que la MORT vous apparaît hideuse! Nul espoir ne fait briller à vos yeux sur la tombe une lumière tutélaire; la vie est pour vous la planche du naufragé, à laquelle vous vous rattachez, au milieu des ténèbres, avec une secrète terreur; et lorsque la mort vous ravit ce qui vous fut cher, que d'angoisses dans ces regrets, qui n'ont plus à se prendre qu'à un cadavre, qu'à une poussière sans nom, qu'au néant! Votre inconsolable affliction vous rend alors la foi du blasphème; et c'est ainsi que privés, dans tout le cours de votre existence, de l'appui et du charme de l'AMOUR, vous ne savez ni *vivre* ni *mourir*!

La voilà donc cette société en faveur de laquelle vous vous armez contre nous de mépris et de colère! Ah! lorsqu'un si déplorable présent vous accable, faut-il vous obstiner à condamner la SOCIÉTÉ NOUVELLE qui a puissance de vous en délivrer? Vous nous accusiez de mysticisme! N'avez-vous pas vu que la matière, réhabilitée dans ses travaux, ses plaisirs, et ses pacifiques trophées, régie par un prêtre qui préside à son développement, rentre au sein du temple comme au sein de DIEU lui-même? Vous nous accusiez d'oppression? N'avez-vous pas compris que tous les priviléges de la force sont abolis par le pontife nouveau? De despotisme? Quoi! la femme que vous-mêmes, inspirés par les souvenirs du passé, poursuivez encore de vos injurieux dédains, est conviée, dans tous les degrés de la hiérarchie, à partager le rang de l'homme, et vous trembleriez? Que venez-vous donc toujours nous parler des prêtres égyptiens et des prêtres chrétiens? Non, vous ne pouvez plus nous confondre avec eux, et, si vous voulez nous accuser, appelez-nous de NOTRE NOM que nous n'avons pris à personne; défiez-vous encore, j'y consens, de l'avenir que nous vous

annonçons; mais cessez de nous imputer l'odieux du passé.

Et cependant, pour être dépouillés de tous les enchantemens, devez-vous affecter de ne voir dans la perspective d'un destin meilleur qu'une décevante illusion? Êtes-vous donc réduits à ce point de misère, que vous vous défendiez de l'espérance comme d'un piége, et du progrès comme d'une utopie? Telle est la vérité; quelles que soient les répugnances qu'ait soulevées légitimement, je le répète, la nouveauté de nos sentimens et de nos opinions, oh! que vous vous défieriez moins de nous, si vous pouviez vous défier un peu moins les uns des autres, et croire à la puissance de votre mutuelle sympathie! Mais vous savez trop bien que l'*égoïsme* vous dévore; vous êtes les premiers à vous le reprocher, et chaque fois que je l'ai signalé, du haut de cette chaire, comme la plaie de votre société, n'ai-je pas senti à l'instant même, de toutes les parties de cette enceinte, affluer rapidement vers moi les témoignages de la justesse de mes paroles? Et pourtant même alors c'était vous calomnier. Ah! vous connaissez encore le dévouement, mais à la destruction du passé; l'enthousiasme, mais celui de la ruine; une religion, mais celle de la guerre; hors du champ de bataille, ce qui vous manque, et vous le sentez, c'est la religion de la paix, du travail, de l'ordre, du progrès, et c'est alors qu'en vous taxant d'égoïsme vous vous rendez justice. Mais vos cœurs cent fois vous l'ont dit; l'égoïsme est toujours le pis-aller de l'homme! Osez, osez donc espérer un *nouvel* AMOUR! car, je vous le dis, prétendre éterniser votre présent avec son anarchie, son isolement, et ses douleurs, c'est faire une *utopie*, celle du désespoir! et voilà le rêve que jamais vous ne pourrez réali-

ser, voilà la chimère que je vous défie d'atteindre! Dieu d'amour, Dieu d'espoir, Dieu du progrès, j'en jure ton saint nom! et vous-mêmes, malgré vous, à chaque instant, vous secouez ce présent qui vous pèse, vous le désertez sans retour; où donc allez-vous? marchant au hasard, vous heurtant les uns les autres, inquiets, méfians, oui, vous avez besoin qu'un but, capable de vous rallier, vous soit enfin révélé!

Il est si doux de rencontrer des cœurs, des voix, des mains, qui répondent aux nôtres, et de se sentir vivre d'une vie commune au sein d'un monde où tous sont aimés de chacun, où chacun est aimé de tous! Il est si digne de plaire, cet avenir où les hommes, formant une seule famille, aspirent, grâce à leurs efforts associés, au perfectionnement de l'humanité entière par l'amélioration morale, intellectuelle et physique, de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre! et quelle autorité pourrait vous paraître plus conforme aux progrès accomplis et espérés par la société que cette Autorité nouvelle, *théocratique*, parce qu'elle n'est plus fondée sur la force, mais sur un divin amour; *monarchique*, parce qu'elle est confiée à la capacité souveraine; *aristocratique*, parce qu'elle est déléguée à toutes les supériorités réelles, sans égard aux priviléges de la naissance; *démocratique*, parce qu'elle est exercée dans l'intérêt du plus grand nombre? Ah! cessez enfin de lutter contre vous-mêmes en luttant contre nous; marchons ensemble, unis dans un même vœu et dans un même langage, vers cette société régénérée! qu'est-il d'impossible à la concorde? Dieu, selon les antiques traditions, n'avait-il pas prévu que les fils de Noë élèveraient jusqu'aux cieux le monument de leur orgueil s'ils parlaient une même langue? Mais aujourd'hui Dieu lui-même, par

la voix du Pontife Nouveau, appelle à ne former désormais qu'une famille les peuples long-temps dispersés, à n'avoir désormais qu'une voix les nations long-temps divisées par leur parole, afin qu'avec un admirable concert de sentimens, de pensées et d'efforts, tous continuent, sans jamais l'interrompre comme l'antique Babel, l'édifice nouveau où l'humanité, cessant de se méfier des promesses de Dieu, le bénira avec des transports toujours plus vifs de reconnaissance et d'amour!

XIII.

L'INTERVENTION. F. Barnault

MES FILS, MES FILLES !

Le prosélytisme, quelle que soit aujourd'hui la défaveur qui s'y attache, est le témoignage de la vie d'une religion ou d'une doctrine; son absence est le symptôme de leur dépérissement. Rappelez-vous ce qui s'est passé dans la société moderne. La philosophie, occupée d'arrêter les progrès du christianisme, qui déjà ne pouvait prolonger son empire sans une violence morale, soutenue quelquefois de la violence matérielle, lui reprocha la conversion des barbares comme une atteinte à la liberté de conscience,

vit un coupable fanatisme dans l'ardeur des missionnaires à initier des peuplades sauvages au culte plus épuré de la croix; et toutefois, en lui imposant la loi de tout tolérer, elle se réserva à elle-même le privilége de ne rien tolérer de contraire à ses maximes; en lui interdisant toute propagation, elle se propagea de toutes ses forces; enfin, en le contenant dans une complète stagnation, elle s'épancha en une rapide circulation. La liberté, après avoir signalé comme un avilissant despotisme l'action du pouvoir dans les rapports sociaux, et l'avoir condamné à l'immobilité, loin de se vouer à la même attitude, s'agita pour briser des liens désormais odieux. Alors la philosophie et la liberté furent puissantes; la religion et l'autorité, forcées d'accepter ces conditions, proclamèrent elles-mêmes, en y souscrivant, leur solennelle abdication.

N'est-il donc pas remarquable que la philosophie et la liberté en soient venues à tenir un langage pareil à celui de leurs adversaires vaincues, et semblent, à leur tour, par l'abandon avoué de leur ferveur première, constater leur propre décadence? La philosophie, quoique répétant ses formules déjà surannées ainsi qu'une vieille litanie, privée de toute exaltation, parce qu'elle a perdu sa foi en elle-même, effaçant, sans qu'il lui en coûte, la contradiction que ses ennemis lui avaient reprochée, tolère paisiblement la religion dont elle est paisiblement tolérée, et, passée comme elle à l'état de superstition, se meurt à côté d'un mourant; c'est qu'après avoir rempli sa tâche, elle est atteinte par le vague besoin d'un lien religieux: comme la philosophie, la liberté, qui naguère étendait sourdement ses racines, ou déployait ouvertement son feuillage autour d'elle, renonce à se multiplier. Toutes deux enfin renient Voltaire dans l'arrêt que sa main frémissante attachait à

chacune de ses lettres, et Mirabeau dans la prophétie que lui dictait son inspiration révolutionnaire. Tel est e spectacle qu'offre la société, où une commune décrépitude, atteignant les doctrines triomphantes et déchues, se révèle surtout en ce jour par les faits importans qui occupent votre attention.

En effet, à peine la France a-t-elle achevé l'œuvre glorieuse de sa délivrance, et par son noble exemple est elle intervenue dans les destins de l'Europe, le camp des libéraux se partage.

Les uns, sympathisant timidement avec les peuples qui prennent la France pour modèle, ou même condamnant l'empressement de ses généreux imitateurs, effrayés de ce cri d'insurrection que de toutes parts la rébellion leur renvoie, et déplorant avec amertume les fruits d'une révolution, plus belle à leurs yeux avant sa fécondité, refusent de tendre la main à des alliés qu'ils ne cherchaient pas, et, habiles à colorer ce refus, prétextent hautement les droits sacrés de la patrie et l'amour bien entendu de la liberté, envers laquelle ils se déclareraient coupables, s'ils avaient despotiquement imposé aux autres nations les joies de l'affranchissement; et alors, signalant dans le rôle précédent de la France, qui s'était fièrement constituée la patrone des opprimés et l'ennemie des oppresseurs, le ridicule d'un chevalier errant du libéralisme, ils s'extasient devant la précieuse découverte du principe de la non-intervention, en vertu duquel rois et sujets, nobles et bourgeois, bourgeois et peuple, peuvent, dans chaque contrée, s'attaquer et s'égorger comme en un champ-clos, sans que les étrangers, spectateurs de ce combat à outrance, doivent secourir ceux qui défendent aujourd'hui la cause qu'ils défendaient hier, libres seulement de s'immiscer à ce sanglant démêlé par

leurs applaudissemens, à condition que leur enthousiasme soit prudemment calculé sur la distance et tempéré par l'étiquette de la diplomatie. Certes le degré de tiédeur et d'indifférence auquel la doctrine de la liberté, malgré l'élan sublime de juillet, est enfin retombée, peut seul expliquer la naïve impudeur de ces hommes; et la morgue de prudence et de sagesse qu'ils étalent dans cette systématisation de l'égoïsme politique atteste qu'ils sont assurés de trouver, au fond des cœurs, un secret appui dans un désir d'ordre et de paix. Et comment, incapables de prévoir la sérénité après l'orage, et ne trouvant ni en eux ni autour d'eux la révélation d'un avenir tranquille, au prix de l'orage même qu'ils voudraient conjurer, iraient-ils exposer le vaisseau de l'État aux hasards d'une horrible tourmente? Non, ils abaissent les brillantes couleurs dont il était pavoisé, plient les voiles, tour à tour, à demi gonflées et pendantes le long des mâts, et, pilotes timides, debout, les bras croisés, sur le navire qui se balance et semble encore attendre un signal, ils contemplent de loin les naufrages qu'ils se félicitent d'éviter.

Les autres, émus d'une sincère sympathie pour les peuples qui, les yeux sur la France, ont bravé la tempête, professent l'intervention; mais eux-mêmes, malgré une foi plus vive dans la liberté, placés entre l'amour de leur opinion et la crainte de paraître l'embrasser avec trop d'exagération, entre la tentation d'intervenir et un scrupuleux respect des droits de tous, également impuissans à saisir dans un vaste ensemble la marche de la société, ne peuvent échapper à un secret remords de la pousser dans une carrière sanglante dont ils ne découvrent pas le but dans une ère de prospérité et de repos; dès lors, accessibles, malgré leur générosité, à une peur égoïste, en gourman-

dant une politique méticuleuse, ils en acceptent tout bas la tutelle, et toutefois ils portent à leur tour dans la conscience de leurs adversaires un véritable trouble par le blâme énergique de ne point servir une cause chérie.

Il y a donc, selon nous, chez les adversaires et les partisans de l'intervention, une louable moralité, se formulant, chez les premiers, sous le nom d'amour de la paix, chez les seconds, sous celui d'amour du progrès. Mais l'impossibilité, pour les uns et pour les autres, de concilier la paix et le progrès les livre à une incertitude qui s'augmente de leurs mutuelles hésitations, de leurs reproches réciproques, et laisse toujours indécise la grave question en litige.

Nous nous proposons aujourd'hui d'intervenir entre eux, et de résoudre, avec notre foi hardie et vivante, en face d'une immense perspective, ce problème difficile pour leur foi timide et morte, en face de l'horizon étroit qui borne leurs regards. En effet SAINT-SIMON, par la voix de nos Pères, nous révèle le passé aussi bien que l'avenir. Il nous dévoile, dans cette confusion apparente des nations et des diverses classes de la société se heurtant comme les flots soulevés de mille fleuves élancés de leurs lits, mêlant au retentissement de leurs chocs des cris de guerre et des imprécations, victorieuses ou terrassées, subissant le calme de l'esclavage ou brisant violemment leurs fers, une secrète harmonie entre tous ces mouvemens qui conspirent en tumulte à un but commun, et dans le spectacle de ce chaos, il nous découvre un spectacle nouveau, celui d'une gravitation constante vers l'association universelle. Au milieu de cette vaste agitation, il signale à notre admiration et à notre reconnaissance quelques hommes d'une stature colossale, apparaissant de loin à loin, révélateurs guerriers

ou pacifiques, qui s'incarnent dans les peuples agrandis, et, par eux, entraînent puissamment les autres au progrès! Gloire à ces révélateurs! Gloire à ces peuples choisis! Car c'est uniquement par l'ardeur avec laquelle les hommes se sont communiqués entre eux que peut être constaté le développement de leur mutuelle sympathie, et le zèle de la propagation ne mérite d'être réprouvé sous le nom de fanatisme que s'il s'agit d'une foi rétrograde! Ainsi l'intervention n'est pas un fait accidentel et passager; tour à tour armée, pacifique, religieuse, politique, scientifique, industrielle, poétique, philosophique, générale, individuelle, elle est le fait régulier et toujours croissant de l'humanité.

Entreprendre de retracer l'histoire de l'une, ce serait tenter de faire l'histoire de l'autre. Mais embrassez d'un rapide coup d'œil l'intervalle immense qui sépare la société actuelle de ce premier âge où elle était éparse en familles isolées, et cherchez comment la tente nomade s'est changée en cité, la cité en capitale, la capitale en métropole; comment l'autel grossier du foyer domestique s'est transformé en un temple magnifique, enrichi des offrandes d'une partie de la terre; comment l'hospitalité, premier traité d'alliance de citoyen à citoyen entre des cités ennemies, a fait place à de larges alliances de nation à nation; comment les hommes, ignorant le terme vers lequel ils s'acheminaient, mais se croisant sans cesse, le glaive en main, dans leurs routes aventureuses, ont marché, sans jamais s'arrêter, par des sociétés de plus en plus considérables, vers l'association universelle : telle est l'œuvre de l'intervention!

Et déjà le pressentiment de ce lien qui doit les unir établit, au sein d'un cercle étroit, une solidarité entre les ancêtres et la postérité la plus reculée; fait d'abord, suivant la rigueur des temps barbares, remonter la honte de

l'iniquité jusque sur les pères et redescendre le châtiment jusque sur les enfans; plus tard rend le mérite réversible sur les uns et sur les autres; et, agrandissant l'association incomplète par cette évocation des races éteintes et cet appel aux races à naître, affecte à la satisfaction de ce besoin invincible de communion les générations passées et les générations futures. Là est la source de la puissance de développement que manifestent ces sociétés limitées. Aussi avec quelle orgueilleuse assurance elles aspirent à la domination de la terre, dont elles croient à chaque pas rencontrer les bornes! avec quelle énergie elles attestent, par leur haine dédaigneuse pour les étrangers, le sentiment de cette unité dont elles ne retrouvent encore la conscience qu'en elles, jusqu'au jour où, soupçonnant une unité plus compréhensive dans laquelle elles ont leur place, elles proclament, en la légitimant, entre les diverses nations, une intervention qui premièrement ne s'exerce, en s'avouant elle-même, que dans chacune d'elles!

Toutefois, dans ce vaste concert des peuples, ne travaillant que sous une étroite inspiration, tous les efforts se sont, à leur insu, admirablement coordonnés, et, grâce à la mission particulière de chacun, une tâche commune s'est accomplie.

A l'œuvre, Égyptiens : avec votre savante théocratie et vos masses ignorantes, dont vos îles de verdure, au milieu de sables arides, et vos pyramides hautaines, au sein de plaines étendues, sont les fidèles images, accumulez des trésors de science; couvrez-les, dans votre avare jalousie, du voile de vos mystères et de vos hiéroglyphes, et dédaignez de vous souvenir que vous êtes vous-mêmes les héritiers d'une initiation étrangère, dont le sphynx éthiopien, veillant au pied de vos tombeaux, est pourtant le témoignage!

A l'œuvre, Hébreux ! assurez, au prix de l'extermination de peuplades idolâtres et sauvages, le triomphe de votre croyance plus humaine ; emprisonnez avec orgueil dans la terre de promission le dépôt sacré dont la terre d'exil vous a cependant appris à mieux connaître la valeur, et ignorez tout ce que l'arche, cheminant à travers le désert, emportait de pieux larcins faits à l'Égypte !

A l'œuvre, Grecs et Romains ! multipliez vos conquêtes, glorifiez-vous de vos trophées, et, dans votre mépris pour les barbares, ne demandez pas à Orphée à quelles lyres sont empruntées les cordes de sa lyre civilisatrice ; ne cherchez pas à démêler dans les livres sibyllins les caractères de l'Orient et de l'Étrurie !

Mais enfin, après que vous avez tout rapporté à vous seuls, aveugles instrumens d'une loi générale de progrès, voici que parmi cette agrégation de tant de peuples que les armes de la Grèce et de Rome ont précipités vers la paix, grâce à la science de l'Égypte, qui fuit du sanctuaire comme l'eau d'une urne brisée, les autels du paganisme vont être lavés du sang qui les a souillés ; grâce à la révélation de Moïse, développée par Jésus, sur les débris des dieux grossiers abattus, une nouvelle loi de paix et d'amour est promulguée, et du concours de tant d'efforts égoïstes jaillit la reconnaissance de la fraternité humaine !

Qu'avons-nous besoin de vous rappeler la longue intervention du christianisme entre Dieu et le génie du mal, entre l'homme et le monde extérieur, entre les maîtres et les esclaves, les puissans et les faibles, les vainqueurs et les vaincus, les hommes et un sexe opprimé ? Remarquez seulement qu'elle fit gloire d'elle-même sous le nom de prosélytisme. Et lorsque l'Église eut déterminé l'abolition de l'esclavage et l'abaissement du pouvoir de César, à cette

prédominance de la papauté, qui, de sa crosse pacifique, arrêtait les armées prêtes au combat, terrassait le sceptre oppresseur, limitait les usurpations, traçait sur le nouveau monde la ligne du partage entre des conquérans, et qui, s'armant au besoin des foudres de l'excommunication, maintenait, avec un mélange de mansuétude et de rigueur, dans la chrétienté turbulente une imparfaite harmonie, succéda la prétention de l'équilibre européen, permanente intervention réduite à s'appuyer sur la force, dernière raison des sujets et des rois, en l'absence d'un lien commun qui les unisse! Aujourd'hui, dès que la décadence de l'ordre social antique fut imminente, les débris de ce système essayèrent, sous le titre pompeux de sainte-alliance, de se réunir encore et d'entraver la marche des nations vers leur affranchissement.

Ainsi s'est toujours exercée l'intervention, mission involontaire ou avouée, progressive ou rétrograde, des peuples les uns vers les autres; mutuelle initiation, sanglante ou pacifique, à ce qu'ils aiment, savent et pratiquent; perpétuelle éducation, brutale ou douce, dont le ministère est dévolu, par un droit divin, aux plus avancés d'entre eux. Ceux-là, en effet, ont été les peuples choisis, qui, soit par la terreur, soit par l'amour, ont agi sur les autres avec le plus de puissance : noble privilége qui n'a point appartenu à un seul, qui ne reste point héréditaire; et quand le flambeau sacré est à prêt s'éteindre entre de débiles mains qui le laissent retomber, une main plus hardie s'en empare, le secoue, le ranime; et, s'élançant à la tête des nations, éclaire la route de l'avenir d'une clarté imprévue! Professer la doctrine de la non-intervention en présence de tant de témoignages de l'intervention, n'est-

ce donc pas, en face du mouvement, professer la doctrine de l'immobilité?

Ah! qu'un tel spectacle est propre à accroître la sympathie humaine! Songez, en effet, aux modifications que, dans cette multiplicité de rapports et cette conspiration d'influences toujours renaissantes, les arts, les sciences, l'industrie, la religion, la philosophie, les lois, les langues, les mœurs, les usages, les traits même du visage et les formes du corps, ont dû se ravir, s'emprunter, se léguer, se communiquer; étudiez dans sa contexture profonde la civilisation moderne, où se croisent et s'entrelacent, pour en former le tissu inextricable et éclatant, ces innombrables fils, semés, cultivés, récoltés, ourdis, colorés, continués par des milliers de mains, qui toutes ont participé à ce labeur commun. Contemplez enfin l'humanité actuelle, Babel vivante, dans laquelle sont entrés bruts, grossiers, incohérens, tant de matériaux divers peu à peu soumis à l'harmonie, statue colossale et vraiment divine, où brillent tous les peuples dans ce qu'ils ont eu de plus parfait, temple magnifique où se sont successivement transformés tous les débris des âges les plus reculés; et déclarez, en vous sentant vivre en elle, si vous ne sentez pas à la fois dans les affections de son ame, dans les connaissances de son esprit, dans les jouissances de ses sens, dans les fibres les plus intimes de son cœur et de sa tête aussi bien que dans les fibres les plus saillantes de son visage, revivre le passé tout entier. Non, vous ne pouvez du passé rien supprimer, pas un autel, pas un sanctuaire, pas une cité, pas un fleuve, pas une montagne, pas un buisson peut-être, que sa vie présente ne vous apparaisse incomplète et altérée; tout se

tient, se répond, se combine; enfin la terre, par les accidens de sa surface, la variété de sa situation aux rayons du soleil, sa nudité et sa fertilité, sa froidure et sa chaleur, imprime un caractère particulier à la mission de chacun, détermine, par la nature même des différens théâtres, la nature différente des rôles, intervient dans la destinée des nations qui l'habitent, et s'associe elle-même à cette merveilleuse solidarité qui unit entre eux tous les développemens de l'humanité.

Mais si la civilisation ne fait son œuvre que par l'intervention, à chaque époque, un peuple se rencontre, qui a dans ce vaste travail une part plus large à réclamer. Qu'il vous suffise d'interroger des temps rapprochés de nous, et voyez Rome. Rome s'élançant aux combats, les yeux tournés vers son Capitole; poursuivant, avec une infatigable ardeur, l'accomplissement des oracles qui lui promettent l'empire du monde; dédaignant tous les arts hors celui de la guerre, conquérant d'abord par la force des armes, par la terreur de son courage, et bientôt par la gloire de son nom; forcée en quelque sorte d'ouvrir son sein aux nations qui briguent le droit de bourgeoisie, et aux rois qui s'enorgueillissent du titre de citoyen romain; instituant, sous sa toge inviolable et sacrée, un premier essai de communion politique entre les habitans de tant de cités diverses; imposant à une foule de régions long-temps divisées une concorde inouie; les préparant ainsi à la loi de la charité chrétienne, et recevant enfin dans ses murailles belliqueuses l'esprit pacifique du christianisme, comme si la sainte colombe n'avait pu trouver d'asile que dans le nid sanglant de l'aigle, Rome n'est-elle pas une ville privilégiée qui fraye la route du progrès, n'est-elle pas une cité choisie? Gloire à

Rome! Mais son temps n'est plus; et maintenant, sans doute, vous brûlez de discerner la marque infaillible d'une élection nouvelle, et vous cherchez quel peuple, entre tous, lève un front marqué du sceau divin, rayonnant du signe d'une éclatante mission, parlant à tous une langue qu'ils comprennent, offrant à tous une main qu'ils acceptent et déployant un étendard auquel ils se rallient tous.

Or, entre les peuples que nourrit la terre d'Europe, quel peuple inquiet, aventureux, sans cesse emporté par son audace hors de ses limites, s'étendant dans la Bretagne et se répandant dans l'Asie-Mineure, franchissant les Alpes avant Annibal, d'une main touchant au Capitole, et de l'autre au temple de Delphes, faisant trembler la plus grande des cités conquérantes, qui, en le combattant, déclare combattre pour son salut, tandis qu'en toute autre mêlée elle ne combat que pour la gloire; tombant enfin, mais sous César, et entraînant dans sa chute Rome, qui tourne alors son bras contre elle-même, comme si elle n'avait plus d'ennemis dignes d'elle à vaincre, et fait autour de cette grande victime des libations de son propre sang; prélude à ses hautes destinées par cette fougueuse impatience avec laquelle il va se hasardant à tous les périls et visitant toutes les contrées?

Ecoutez!.... et, avant de le nommer, voyez comme sous ses pas s'agrandit le sillon lumineux qu'il a tracé.

Or, lorsque l'empire romain épuisé, portant sa tête des bords du Tibre aux rives du Bosphore, afin de prolonger son agonie, lègue l'Occident aux barbares et la ville éternelle à la papauté naissante, quel peuple, subissant lui-même l'invasion de ces hordes sauvages, mais prompt à s'incorporer ses vainqueurs par leur rapide conversion; déjà fort et fidèle au milieu des autres nations faibles, ido-

lâtres ou hérétiques; prêt au combat dès que le croissant défie l'Europe, et trouvant d'abord pour l'écraser un Charles Martel; plus grand encore avec un nouveau Charles, impose pour barrière à la loi de Mahomet les Pyrénées, sème sur le sol de l'Allemagne, entr'ouvert par le glaive, la foi chrétienne, et en fait surgir, dans des peuples régénérés, de vivans remparts contre les inépuisables essaims vomis par l'Asie; asseoit à la fois sur de solides fondemens la cité pacifique et la cité guerrière; semble, pour ce grand duel du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, prendre loyale mesure de leurs armes; et alors, plus puissant, s'élance, en donnant à l'Europe, par la voix d'un ermite, le signal des croisades; éteint, dans des flots de sang versés autour de Jérusalem tour à tour délivrée et reprise, l'ardeur envahissante des infidèles qui ne savent plus que s'acharner au cadavre du bas-empire; et, commandant partout le respect de la croix, disséminant des monarques en Angleterre, en Sicile, à Constantinople, en Orient, étendant partout sa pourpre royale, faisant partout flotter la bannière protectrice de sa féodalité, traverse, avec un miraculeux éclat, cette longue lice du moyen âge, où il combat et triomphe au nom de Dieu et des dames, dont l'amour inspire ses exploits et les premiers accens de sa poésie?

Ecoutez! son nom est dans vos cœurs, son nom est sur vos lèvres; mais, avant de le nommer, écoutez encore!....

Or, lorsque l'ordre social condamné par son impuissance doit tomber à son tour, quel peuple, le premier, secoue les chaînes du servage, enfante une bourgeoisie industrieuse, oppose à ses nobles chevaliers de dignes rivaux dans ses obscurs soldats, installe en un tribunal la justice long-temps errante en croupe des barons, plante sur son territoire,

en place des écussons seigneuriaux, l'écusson royal, et absorbe l'anarchie turbulente des fiefs en un vaste et paisible empire; quel peuple, le plus ardent à la poursuite de l'émancipation, repoussant Luther par le pape et protestant contre tous deux par le scepticisme, fidèle à l'église comme à la royauté, mais se servant de la première pour renverser le jésuitisme, et la limitant par l'hérésie avouée du gallicanisme, se servant de la seconde pour battre en brèche la féodalité, et la limitant par les parlemens, porte bientôt la hache dans le tronc même de l'arbre immense que la réforme religieuse et politique avait émondé sans le déraciner, et résume dans une ruine gigantesque, qui n'épargne ni l'autel ni le trône, toutes les révolutions successivement tentées ou accomplies? Quel peuple alors, hardi à se placer, par son élan dans la voie de la destruction, hors de la loi commune, provoquant les tyrans au combat, appelant les peuples à la liberté, hideux de terreur, sublime d'énergie, se précipite dans l'arène, entasse succès sur succès, va chercher les ennemis de sa cause jusqu'en Égypte, comme naguère il en avait couru défendre les amis jusqu'en Amérique; promène sa révolution dans toute l'Europe, détruit le prestige des vieilles royautés par le scandale prodigieux de sa royauté nouvelle, légitime un moment les trônes surannés par d'héroïques usurpations, humilie à jamais une poudreuse aristocratie, en inféodant tous les champs de bataille à la victoire roturière, excite les sujets, guéris de leur respect superstitieux pour leurs maîtres, à la conquête de leur affranchissement; et, cette tâche remplie, abdiquant le chef qu'il s'était donné, mûrissant en silence, aux pâles rayons d'une dynastie qui achève de s'éteindre, les fruits de la liberté que le sang avait souillés, et que les feux d'un despotisme éblouissant

avaient desséchés; constant dans sa haine du passé et dans ses pressentimens d'avenir, au premier signal d'une imprudente rétrogradation, pousse un cri, triomphe, et pardonne? Eh bien! parlez enfin, quel est-il ce peuple, levant entre tous un front marqué du sceau divin, rayonnant du signe d'une éclatante mission, parlant à tous une langue qu'ils comprennent, offrant à tous une main qu'ils acceptent, et déployant un étendard auquel ils se rallient tous?

L'Europe reconnaissante a salué la FRANCE! Oui, voilà le peuple choisi, qui, depuis Brennus jusqu'à nous, jette hardiment son épée dans la balance des destinées de la terre; fonde avec Charlemagne une Europe moderne, et brise avec Napoléon cette Europe vieillie; par l'un exalte la papauté de toute la splendeur de la victoire docile, et par l'autre la terrasse de toute l'insolence de la gloire rebelle; qui, à onze siècles d'intervalle, fait répéter à d'innombrables échos, dans la chanson de Roland et dans *la Marseillaise*, ses hymnes de guerre et de liberté; qui, tour à tour, propage, avec une égale puissance, la lutte et la paix, la ruine et la fondation, l'enthousiasme et l'ironie, la religion et la philosophie, les découvertes de la science et les raffinemens du luxe, les miracles du génie et jusqu'aux caprices les plus futiles de la mode; qui se propage lui-même sous tous les cieux, et, citoyen du monde, où lui seul échappe à l'exil et à l'hospitalité par une prise de possession du droit de bourgeoisie, s'acclimate à toutes les mœurs, et se plie avec une merveilleuse flexibilité à tous les usages, mais afin de convertir peu à peu tout ce qui l'entoure à ses usages et à ses mœurs; qui balbutie un mot de toutes les langues, et impose à tous les étrangers son propre langage, digne

instrument, par son allure franche et rapide, d'une activité incessante, précis comme un idiome mort, plein de vie et de fraîcheur comme l'expression la plus précoce des vœux de l'humanité; peuple prompt à tout s'approprier pour le perfectionner, et de tous le plus imitateur et le plus imité, ardent à réfléchir toutes les lumières, et à les renvoyer comme un foyer fidèle en rayons plus lumineux, prodigue de tous les trésors d'amour, de science et d'industrie, qu'il découvre ou recueille, et, loin de les conserver en obscurs lingots, battant toujours monnaie, et les versant dans le torrent de la circulation; avide au plus haut degré de toute espèce de renommée, parce que rien n'est plus populaire que la gloire; taxé de vanité, parce qu'il lui est plus doux d'être admiré que de s'admirer soi-même, d'inconstance parce qu'il est mobile comme le progrès, de frivolité parce qu'il se joue de tout enthousiasme rétrograde, et pénètre le secret de toutes les affectations; accusé de manquer d'esprit national parce qu'il est éminemment sociable, d'imagination parce que, depuis trois siècles, il renie énergiquement, sous toutes les formes des arts, la poésie d'un monde destiné à périr; peuple voyageur, conquérant, missionnaire, revêtu du signe de tous les apostolats, en un mot, PEUPLE VRAIMENT PRÊTRE, et digne d'initier tous les peuples à la COMMUNION UNIVERSELLE !

FRANCE, FRANCE ! toi que l'un de tes poètes chéris a dejà nommée la reine du monde, si nous te glorifions, ce n'est pas qu'un patriotisme étroit nous inspire; ah ! c'est qu'à nos yeux tu es destinée à enlacer tous les hommes dans les liens d'une vaste association ! En vain l'on voudrait te nier le pouvoir dont tu es investie; tu tires l'épée, et mille glaives brillent hors du fourreau; tu parles, et mille voix répondent à tes accens; vers toi sont

tournés tous les regards, comme autrefois ils le furent vers Rome, belliqueuse ou pacifique; maîtresse, par ta seule attitude, d'arrêter ou de précipiter les mouvemens de l'Europe, épargne, épargne le sang, mais détruis le passé; arme ton bras, et tu vaincras; offre l'olivier, et tous l'accepteront; car les peuples t'ont voué leur sympathie; ils ont foi en toi : et telle est leur sainte confiance, que dédaignant, pour aller jusqu'à toi, les oracles de tes interprètes mensongers, ils découvrent avec amour, à travers les nuages dont t'enveloppe une ténébreuse et craintive politique, ta tête sacrée, toujours radieuse d'intervention!

Et vous, adversaires pusillanimes, partisans timorés de l'intervention, si vous comprenez enfin quelle a été et quelle doit être la mission de la France, mettez un terme à vos frayeurs et à vos remords. Oui, si la France aide les peuples à briser leurs fers, espérez : elle saura les unir par un lien nouveau. Après les avoir conduits en chœur hors des débris du passé, elle n'ira point, impuissante à les guider autour de l'édifice naissant qui doit les abriter, ainsi qu'un coryphée épuisé de lassitude, s'asseoir à l'écart, et rompre en se retirant la chaîne harmonieuse qu'ils forment en se tenant par la main! Ah! sa gloire fut belle! mais que sa gloire nouvelle est plus belle et plus touchante! Brûlant d'un saint amour, et ressentant dans ses vastes entrailles tous les maux de la société souffrante, par nous, elle proclame l'association universelle, le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Disciples de Saint-Simon, glorifions-nous donc nous-mêmes! car par nous seuls aujourd'hui la France n'est pas déshéritée du signe de sa mission divine que d'aveugles enfans prétendent lui ravir!

XIV.

L'INTERVENTION (1).

MES FILS, MES FILLES,

C'est en vain qu'une étroite politique, aveugle au vaste tableau du développement de l'humanité, prétend appuyer de considérations empruntées à l'histoire le système de non-intervention qu'elle prône avec complaisance, et que démentent les événemens les plus solennels inscrits dans les annales des nations. Chaque page du recueil des tradi-

(1) La prédication que l'on va lire présente, d'un point de vue historique plus général, le sujet traité plus spécialement, dans la précédente, du point de vue de la position et de la mission de la France.

tions du monde nous offre, en traits éclatans, d'irréfragables témoignages d'une constante intervention, et, entre tant de noms fameux liés à cette œuvre immense, fait luire à nos regards ceux des conquérans à ces grandes époques où l'accomplissement de la loi du progrès réclame le secours de leur bras.

Voyez leur apparition coïncider d'abord avec la venue des *philosophes critiques*, puis avec celle des RÉGÉNÉRATEURS RELIGIEUX. Tandis qu'Alexandre détruit d'antiques *empires*, les disciples de Socrate et de Platon déracinent de vieilles *croyances ;* tandis que César fait la *conquête* du monde, un homme obscur apporte d'un coin ignoré de la terre un nouveau *dogme* à ce monde qui se croyait irrévocablement incrédule; tandis que les rois de France, et surtout Louis XIV, *renversent l'orgueil féodal*, Luther, par la *réforme*, Bossuet, par le *gallicanisme*, *ruinent le pouvoir papal;* Bacon et Galilée portent des coups terribles au catholicisme; Descartes et Spinosa font avec leur ontologie audacieuse une brèche irréparable à la théologie chrétienne; tandis que Napoléon travaille puissamment à établir l'unité européenne, un homme, obscur comme Jésus, transforme religieusement l'unité métaphysique de Descartes et de Spinosa, qui, sous sa forme philosophique, n'avait pu faire aussi, comme la doctrine de Platon, que des sceptiques et des athées; un homme obscur vient allumer le flambeau d'une foi nouvelle, révéler le Dieu vraiment infini, qui se manifeste dans tout ce qui est dans l'espace et dans le temps, prêcher une charité plus large que celle des chrétiens, enseigner une unité plus complète et plus vaste que celle du catholicisme, et signaler l'affranchissement définitif de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, la réalisation prochaine de l'association universelle.

Hommes puissans par l'inspiration, puissans par la pensée, puissans par les armes, vous tous qui avez poussé infatigablement le char de la civilisation sur le seuil de l'avenir où notre maître l'a saisi, soyez donc aujourd'hui bénis au nom du dieu du progrès ! soyez glorifiés en SAINT-SIMON !

Mais, entre tous ces hommes, ceux qui ont concouru par la guerre à ce noble travail ont surtout besoin d'être relevés de la réprobation qui pèse sur leur mémoire, et d'être plus dignement appréciés. Voyez dans la suite des âges, et à de grands intervalles, de brillans météores sillonner les airs ! A leur aspect, les peuples sont saisis tour à tour d'admiration et de terreur. Puis vient la postérité, qui, tout éblouie par les traces lumineuses qu'ils laissent après eux, tantôt s'incline avec respect, et tantôt les maudit pour avoir embrasé la terre. Cependant, s'ils ont porté quelque part le deuil et la dévastation; s'ils ont rempli leur siècle d'épouvante et de ruines; si des empires, des croyances, des institutions, revêtus du sceau de l'antiquité, ont disparu devant eux, sachons reconnaître, dans l'incendie même qui ravage temporairement quelques contrées, le feu qui sert à réchauffer et à éclairer de plus en plus l'humanité dans l'ensemble des temps et des lieux. N'allons pas, sur la foi de contemporains intéressés, sous l'inspiration de l'esprit de parti, ou sous l'influence de traditions classiques qui remontent à l'une de ces sources suspectes, n'allons pas blasphémer des noms que le Dieu du progrès, sous la forme du génie des batailles, juste envers ceux-là même qui ne le suivent qu'à leur insu, par passion pour la gloire, a inscrits en caractères ineffaçables sur cette colonne historique qui domine tous les âges, et dans laquelle les pyramides, la colonne trajane et la colonne française,

viennent se combiner comme les magnifiques matériaux d'un même et sublime édifice.

Que l'aristocratie républicaine d'Athènes et de Rome accuse donc Alexandre et César; que l'indépendance parlementaire et l'indocilité féodale se réunissent contre Louis XIV; que des libéraux du XIXe siècle se fassent même sur ce point les échos du jansénisme et de la fronde; qu'ils joignent ensuite leur voix à celle de leurs adversaires pour méconnaître et déchirer Napoléon; laissons les amis de Démosthènes, les partisans de Pompée exhaler leurs plaintes et se venger sur des ombres; laissons gémir Lucain sur le triomphe du conquérant des Gaules; laissons Boileau et Rousseau le poète tremper leur plume dans le fiel, pour en salir la mémoire du vainqueur de l'Asie; laissons le féodal Montlosier, l'ultramontain La Mennais et le philosophe Lemontey accabler à l'envi de leurs anathèmes l'autocrate de Versailles; laissons le républicain Chénier braver courageusement le héros d'Arcole et de Marengo, dont la gloire avait pu d'abord séduire le royaliste Chateaubriand; laissons Chateaubriand lui-même jeter plus tard de la boue sur l'infortune d'un grand homme, par distraction du génie et par aveuglement de parti. Tous ces exemples d'ingratitude, ou, si l'on veut, de justes ressentimens, ne sont pas faits pour vous toucher, vous qui, dans la vie des conquérans et des rois, cherchez moins à saisir le fil secret de leurs actions que le résultat évident et manifeste de leur domination et de leurs victoires sur les destinées de l'humanité. Hé bien! c'est du point de vue où vous êtes placés avec nous que je vais faire comparaître aujourd'hui devant le tribunal de l'histoire les quatre ombres que je viens d'évoquer. Là, je

ne leur demanderai pas une fatigante biographie ou une apologie plus ennuyeuse encore ; je ne les interrogerai pas sur le mobile de leurs actions, sur les fautes, les crimes ou les excès qui peuvent avoir marqué leur règne; je leur dirai seulement : le genre humain, parti de la barbarie la plus complète, de l'isolement et de l'anthropophagie, marche à l'association universelle, et s'efforce d'améliorer le plus rapidement possible dans son sein le sort MORAL, INTELLECTUEL et PHYSIQUE de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Je leur dirai : qu'avez-vous fait, vous, qui ait pu le rapprocher de ce but magnifique ?

La Grèce, héritière de l'Égypte, chargée de continuer l'œuvre civilisatrice qu'elle avait ébauchée; la Grèce, merveilleusement située pour servir de lien à l'Orient et à l'Occident, pour recevoir de l'Afrique et de l'Asie les premiers progrès accomplis dans leur sein, et pour les transmettre à l'Europe; la Grèce, se rattachant à Memphis par la tradition, et à Rome par la prophétie; la Grèce était divisée en une foule de petits états indépendans qui se jalousaient, s'inquiétaient et se déchiraient incessamment les uns les autres ; le régime républicain y était partout en vigueur avec un caractère démocratique plus ou moins prononcé.

Mais qu'était-ce que cette démocratie ? Vous allez en juger. Pour donner à une poignée *d'hommes libres* le temps de faire les *souverains* sur la place publique, et les *soldats* à la frontière, une population active, mise en dehors de l'humanité, privée de la protection des lois et de l'appui des dieux, subissait l'obligation *héréditaire* de fournir à tous les besoins de la cité qui la repoussait de son sein, et de subvenir à toutes les exigences des républicains qui ne

la considéraient que comme un vil troupeau de bétail. C'est vous dire que la classe la plus nombreuse et la plus pauvre était *esclave*. Alors on achetait les rhéteurs et les philosophes au marché; alors le poète inventeur de l'apologue était enregistré dans l'inventaire d'une succession, comme un jouet et un objet d'agrément, parmi les meubles laissés par son maître défunt; alors les jeunes Lacédémoniens allaient à la chasse aux ilotes.

Tant que la Grèce aurait été ainsi morcelée, tant que ces petites républiques seraient restées indépendantes, avec leur jalousie et leur ambition respectives, le fléau de la guerre n'eût pas cessé de ravager ces belles contrées; le *peuple souverain*, continuellement occupé à délibérer ou à se battre, aurait toujours eu besoin d'une multitude d'esclaves qui demeurât chargée de le nourrir; de telle sorte que le principe de l'association, renfermé dans d'étroites limites, n'aurait jamais pu lier de vastes agrégations d'hommes, former de grandes familles politiques, et faire présager la paix universelle; de telle sorte encore que le joug moral, intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre n'aurait éprouvé que d'insignifiantes améliorations, puisque le poids des mêmes nécessités aurait toujours pesé sur elle.

Hé bien! c'est cet état d'hostilité permanente et d'oppression éternelle; ce sont ces entraves à l'extension du lien politique et au soulagement des classes laborieuses, que Philippe de Macédoine, instrument aveugle du dieu du progrès, fit cesser par l'invasion de la Grèce! C'est cet immense bienfait que son fils Alexandre, avide de renommée et de puissance, sut consolider et étendre à l'Orient tout entier par ses rapides et prodigieuses conquêtes.

Déjà l'unité avait été préparée en Grèce par la préémi-

nence alternative d'Athènes et de Lacédémone; déjà, sous le patronage de ces deux métropoles, des *ligues*, des *alliances* s'étaient formées, qui, après quelques années de guerre générale, avaient établi un certain équilibre, procuré d'assez longs intervalles de paix aux peuples de l'Eurotas et de l'Illyssus. Au sein de cette paix, les arts et les sciences avaient pu être cultivés, des instituts philosophiques s'étaient ouverts; le siècle de Périclès avait lui sur le monde; Athènes était devenue la métropole d'une civilisation supérieure à celle de l'Égypte, mais que l'impuissance de s'étendre au dehors par les armes tenait comme emprisonnée dans l'Attique et dans l'Asie-Mineure. Lors donc qu'Alexandre, à peine âgé de vingt-six ans, se précipita sur l'Orient, il y apparut comme le représentant du peuple le plus policé de la terre; ce fut le génie même du siècle de Périclès, conduit par la main victorieuse du disciple d'Aristote, qui vint s'asseoir et régner sur les ruines des empires qui avaient fleuri aux bords du Nil, de l'Euphrate et de l'Indus; vingt nations différentes se trouvèrent alors placées sous une loi commune, parlèrent bientôt une même langue, et furent ainsi préparées à recevoir plus tard une même religion. En vain la mort, sans pitié pour la gloire d'un homme qui, malgré son ambition et son orgueil, mérita le surnom de *Grand* parce qu'il avait l'instinct des *grandes choses*, et qu'il fut dans l'antiquité un puissant auxiliaire de la sociabilité humaine; en vain la mort vint frapper prématurément le jeune conquérant des républiques grecques et des monarchies asiatiques et africaines; ses lieutenans, tout en démembrant son vaste empire, ne purent détruire l'immense et salutaire effet de sa conquête; chaque portion de ce magnifique héritage resta scellée de l'esprit de la Grèce;

chaque royaume conserva religieusement les traces du passage de la civilisation athénienne; chaque successeur d'Alexandre eut sa capitale qui fut une véritable ville grecque. Antioche, Seleucie, Nicomédie, Ptolémaïde, qui devaient un jour briller dans les fastes de l'épiscopat chrétien, s'élevèrent comme les vastes entrepôts des richesses intellectuelles que l'Attique versait sur le monde : Alexandre fit oublier Thèbes et Memphis, en continuant dans son musée l'œuvre du Lycée et de l'Académie; les communications entre les peuples les plus éloignés devinrent plus fréquentes et plus faciles; de nombreux rapports s'établirent entre les nations; l'esclavage perdit de sa barbarie primitive, à mesure que les maîtres, moins obligés de se livrer au métier des armes ou aux luttes de parti sur la place publique, purent adoucir leurs mœurs par la pratique des travaux pacifiques; et la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, n'étant plus sous le coup de la nécessité qui l'avait réduite en servitude dans les constitutions purement militaires de pays incessamment déchirés par les factions et par la guerre, put espérer la fin d'une oppression dont la cause diminuait de plus en plus.

Ainsi, Alexandre, malgré ses défauts et ses vices, laissait après lui le germe, les élémens d'une société politique et d'une communion morale et religieuse plus étendue qu'aucune de celles de l'antiquité; ainsi il avait aplani les voies à l'unité de Rome conquérante, sur les débris de laquelle devait s'élever ensuite l'unité de Rome chrétienne; ainsi sa puissance et sa grandeur s'étaient déployées au profit de l'association universelle et de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre! Gloire à lui! Gloire et respect à sa mémoire!

Dira-t-on maintenant que s'il a servi la cause du progrès

et exécuté les décrets d'une volonté providentielle, c'est sans le vouloir et pour assouvir seulement sa soif de renommée et de domination? Mais songez que cette ambition dont vous l'accusez, que ce besoin de commander l'admiration et de régner sur des peuples nombreux, révélaient précisément l'ame ardente, la haute intelligence et la puissante activité que réclamait une mission aussi extraordinaire que la sienne. Songez que le prince magnanime dont vous affectez de ne faire qu'un soldat ambitieux avait pris pour *bréviaire*, ou, comme il le disait lui-même, pour *provision*, les œuvres du poète sur la cendre duquel, selon l'expression de Chénier, *trois mille ans ont passé, sans qu'il cesse d'être jeune encore de gloire et d'immortalité*; songez qu'Alexandre avait choisi Homère, l'inspirateur de Platon, pour le compagnon de ses courses triomphales, et qu'au milieu des embarras de la guerre et des joies de la victoire, il écrivait au philosophe qui avait été son maître : « Qu'il aimerait beaucoup mieux être au-dessus des autres hommes par la science des choses sublimes et excellentes que par la grandeur et l'étendue de son pouvoir. »

Au lieu d'être bouillant, impétueux, superbe, si le fils de Philippe, le disciple d'Aristote, n'eût possédé que les qualités privées et les vertus modestes d'un citoyen de Stagyre ou d'Athènes, jamais il n'eût pu comprendre, accepter et remplir le rôle brillant qui lui était réservé dans l'accomplissement progressif des destinées du monde. Il est vrai qu'un écrivain illustre, dont le style et la pensée portent le plus souvent le cachet du sublime, a dit d'Alexandre que, s'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et qu'il eût pu laisser à ses enfans le royaume de ses pères; il est vrai que Bossuet, après lui avoir reproché sa trop

grande puissance, comme étant la cause de la perte de tous les siens, s'écrie : « Et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes ! »

Mais Bossuet était évêque chrétien, et il écrivait dans un temps où, le rôle politique du christianisme étant fini, comme il le constatait lui-même par son gallicanisme, le prêtre catholique, relégué dans le mysticisme de son dogme, n'avait plus qu'à tonner contre la vanité et le néant des grandeurs temporelles !

C'est à la préoccupation du ministre de l'esprit pur, à un excès d'exaltation qu'il faut attribuer ces écarts du génie qui, perdant son œil d'aigle, ne sait voir que la perte d'un chétif héritage dans l'immense mouvement qui entraîne la Grèce civilisée sur les pas d'un grand homme dans les vastes et barbares contrées de l'Asie et de l'Afrique, qui associe l'Orient aux lumières de l'Occident, et qui pousse si vivement les peuples à leur destination providentielle. Ah ! qu'ils avaient bien mieux compris Alexandre, ces poètes chrétiens qui, jaloux de lier par leurs inspirations l'histoire de ce héros du paganisme à leurs traditions sacrées, présentèrent le vainqueur de Darius comme l'instrument des desseins de leur dieu, firent prédire sa venue par Daniel, et mirent dans la bouche du grand-prêtre Jaddus la justification de ses conquêtes ! Je le répète, gloire au nom d'Alexandre !

Passons maintenant à César, et voyons quelle a été l'influence de sa glorieuse carrière sur la marche de l'humanité.

Comme la Grèce, l'Italie avait été primitivement divisée en petits états indépendans, qui se faisaient une guerre continuelle. Du milieu d'eux surgit un peuple plus remuant

plus belliqueux que les autres, et qui se donna religieusement la mission de conquérir le monde. Ce peuple, placé sous l'influence des mêmes causes que les nations grecques, avait aussi ses hommes libres et ses esclaves; il subdivisait les premiers en patriciens et en plébéiens. Le lien politique s'y trouvait donc fort resserré, et le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre n'y était pas plus heureux qu'à Athènes et qu'à Lacédémone. De rapides conquêtes élargirent bientôt le cercle de l'association : les Sabins, les Volsques, les Samnites, les Étrusques, les Véiens, vinrent se réunir dans l'unité romaine, et déjà la république était puissante au-dehors même de l'Italie lorsque l'Orient se soumettait à Alexandre. D'un autre côté, la cause des masses laborieuses fit quelques progrès au profit des plébéiens : le tribunat fut établi, qui ne cessa de lutter contre les prérogatives de la noblesse et de réclamer pour le peuple une répartition plus équitable des avantages sociaux. Cependant le patriciat, opiniâtrément attaché à ses antiques priviléges, défendait toujours avec vigueur la vieille constitution; et malgré les Gracques, Saturnin et Marius, malgré l'insurrection des alliés et des esclaves, l'aristocratie restait debout, orgueilleuse et oppressive. Profitant de sa haute position, elle cultivait les arts et les lettres, et paraissait dans la lice avec tout l'éclat des vertus et des talens. C'était au nom des Dieux et des lois saintes de la patrie que des hommes d'un noble caractère et versés dans la philosophie, tels que Caton, Brutus, se consacraient à la défense des priviléges de leur caste comme à une cause juste et sacrée. Ensuite la conquête romaine, en s'étendant au-delà de la péninsule italique, n'avait guère saisi que la dépouille des successeurs d'Alexandre, et s'é-

tait bornée, par conséquent, à reconstituer l'unité créée par l'épée victorieuse de ce grand capitaine.

Un nouveau progrès vers l'association universelle consistait donc à faire pour l'Occident ce que le destructeur de la monarchie persane avait fait pour l'Orient ; il fallait placer sous une même domination les peuples du Rhin, du Bosphore, subjuguer l'Espagne, la Lusitanie, les Gaules, l'Helvétie, la Bretagne, la Germanie ; planter les aigles romaines du Caucase aux rivages de la Bretagne; il fallait encore que la formation de ce gigantesque empire concourût avec l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; il fallait poursuivre, accomplir l'œuvre des Gracques et de Marius, renverser une aristocratie odieuse, qui, propriétaire exclusive du territoire, se croyait généreuse envers les pauvres quand elle ne leur laissait plus que la charge de nourrir un enfant sans leur en fournir les moyens; il fallait proclamer la soumission commune des patriciens et des plébéiens à une même loi, justifier Spartacus en faisant entrer ses affranchis en partage de quelques-uns des bienfaits de cette révolution, préparer le règne de la fraternité universelle, dont l'influence devait faire tomber les chaînes de l'esclave ; il fallait tout cela, et le génie d'un seul homme y suffit : je vous ai nommé César!

Voyez-le passer, avec la rapidité de l'éclair, des Gaules en Italie, de Rome en Macédoine, des plaines de Pharsale aux côtes d'Afrique, des ruines de Carthage aux bords du Nil et de l'Euxin; voyez-le franchir tour à tour le sommet de l'Atlas, la crête des Alpes et la cime des Pyrénées. Il promène partout, sur son char de triomphe, le nom, la langue, les arts, la philosophie, la civilisation de Rome; il

porte avec lui le siècle d'Auguste tout entier, qui est près d'éclore; il initie les peuples idolâtres à ce septicisme qui ne permet plus aux augures romains de se regarder sans rire; il facilite, par la fusion de tant de royaumes en un seul empire, l'établissement de l'association universelle que l'église chrétienne va commencer dans l'ordre spirituel; il donne à l'Europe civilisée une nouvelle métropole, qui se rapproche toujours de plus en plus de l'Occident, à mesure que les lumières s'y répandent davantage et que les conquêtes du peuple initiateur reculent sur ce point les frontières de la barbarie. Il fait de toutes les nations une seule nation, de Rome une patrie commune; il révèle à la terre, si long-temps arrosée de sang, les douceurs de la paix; il abaisse les grands et relève les humbles. Gloire! gloire au nom de César! Lui aussi a fait marcher l'humanité vers l'association universelle! lui aussi a amélioré le sort et préparé l'affranchissement des masses laborieuses; et c'est avec raison qu'un tel homme, liant ses destins aux destinées de la terre et pressentant la sublimité de sa mission, peut dire avec orgueil au milieu d'un imminent danger, pour ranimer les forces d'un rameur impuissant contre la fureur des flots : « Courage, mon ami, tu portes César et sa fortune! » La fortune de César était celle du monde. Gloire! gloire au nom de César!

Mais entre toutes les nations que cet illustre conquérant avait soumises, la France, destinée à accroître l'héritage de l'influence exercée par Rome, armée par Charlemagne pour les grands combats, grâce à l'organisation que son génie imprima à la force militaire, protectrice de l'Europe qu'elle sauve de la barbarie du Nord et de la civilisation de l'Orient, commence, par les mains des rois de la

troisième race, à défaire, pièce à pièce, l'édifice féodal, terrasse, par d'éclatantes victoires ou par une puissante diplomatie, l'intervention de la noblesse étrangère, favorise l'émancipation des classes inférieures; et tandis qu'elle concentre dans le palais du monarque l'autorité éparse dans la foule des châteaux qui couvrent son territoire, elle invoque ses propres lumières contre l'autorité suzeraine de Rome, qu'elle avait autrefois assise, sur de solides fondemens, comme un phare au milieu des ténèbres de l'Occident.

Quand Louis XIV monta sur le trône, les seigneurs étaient vaincus et désarmés; Richelieu avait continué à leur égard le système de Louis XI, et consommé à peu près leur ruine. D'un autre côté, la réforme religieuse avait obtenu, après cent ans de sollicitations trop souvent ensanglantées, ses *lettres de naturalisation;* le gallicanisme gagnait dans le clergé, et la philosophie contribuait, d'une manière plus ou moins directe, par ses hypothèses hardies, autant que les sciences physiques par leurs brillantes découvertes, à détrôner les vieilles doctrines. Les grands voulurent pourtant profiter de la minorité du monarque pour se relever de leur chute, comme les théologiens s'emparèrent ensuite de sa vieillesse pour reconquérir le terrain que leur avait fait perdre l'esprit de tolérance et d'examen : les premiers entreprirent la guerre ridicule de la fronde; les seconds conçurent les dragonades et la révocation de l'édit de Nantes; mais ce furent les derniers symptômes de vie, ou plutôt les dernières convulsions de deux corps épuisés, irrévocablement dévoués à la mort. Les frondeurs devinrent courtisans; les persécuteurs du calvinisme combattirent eux-mêmes les prétentions de la cour de Rome; de telle sorte que la désorganisation du système social qui avait régi les peuples depuis Charlemagne et Nicolas Ier se trouva égale-

ment avancée dans la direction spirituelle et temporelle. Les parlemens, qui n'avaient acquis de l'importance qu'à mesure que le pouvoir était échappé insensiblement au corps sacerdotal et à l'aristocratie militaire, les parlemens, fiers des lambeaux qu'ils avaient arrachés peu à peu aux anciens dominateurs de la France, s'étaient en vain flattés de pouvoir survivre à la dissolution d'un ordre social auquel leur existence était intimement liée. Malgré leur prétention de remplacer les pairs de la vieille monarchie féodale, ou de suppléer les états-généraux et de représenter ainsi la nation, ils partagèrent la défaite et l'humiliation des grands; la cour leur fit aussi subir l'application du *væ victis*, et le prince leur garda rancune. S'ils firent des remontrances, elles ne furent plus écoutées, et ils durent enfin comprendre que c'en était fait d'eux, comme de toutes les autres branches de l'ancienne organisation sociale, quand Louis XIV, absorbé par les affaires du dehors, las des tracasseries domestiques, et, cédant à la fougue de son caractère, fit entendre ces paroles fameuses : « L'état, » c'est moi. »

Ce mot, que Napoléon a voulu reproduire en des circonstances tout-à-fait contraires, n'a pas peu contribué à faire peser, sur la mémoire du grand roi, le reproche d'impopularité. Cependant, si l'on réfléchit que le peuple n'était pour rien dans cette boutade du maître, qu'il était alors inaperçu dans la sphère politique, et que la déclaration superbe de l'autocrate de Versailles ne s'adressait qu'aux classes privilégiées qui avaient aussi l'ambition de renfermer l'état en elles-mêmes, et qui déjà étaient signalées comme oppressives dans tous les écrits populaires, on finira par se convaincre que le langage despotique de Louis XIV fut plus hostile aux prétentions féodales, ultramontaines et

parlementaires, qu'aux intérêts nationaux, et qu'il ne fit qu'exprimer, le plus laconiquement possible, l'état d'anéantissement où étaient tombées les anciennes puissances sociales, et qu'aplanir, bien innocemment sans doute, les voies à la révolution.

Oui, la vieille société, en ce moment, se résuma tout entière dans le Roi, dominateur fastueux de l'aristocratie vaincue et appauvrie, pénitent superbe de l'église affaiblie, pupille hautain de ces tuteurs des rois, que, dès sa jeunesse, il avait visités le fouet à la main. C'est ce prince qui fonda véritablement la monarchie française; et, en revendiquant les armes à la main, pour l'agrandissement de son royaume, toutes les provinces qui lui attenaient ou qui en avaient fait partie, il acheva de constituer dans la France cette unité, forte et compacte, qui se révéla par le rejet de toutes les divisions féodales, devenues mensongères, et par une résistance si vigoureuse à des ligues formidables et à d'audacieux projets de morcellement. Il fit plus : par la gloire de ses succès il propagea la gloire des ouvrages qui popularisèrent une philosophie hardie; il enseigna aux diplomates la langue française, et, en étendant sa munificence aux savans de tous les pays, se montra pénétré du sentiment de la communion des peuples, dont il rêva peut-être la réalisation, sous les auspices de la France, et surtout sous les siens; enfin il élargit le cercle de l'influence française en faisant entrer dans le mouvement de sa politique l'Espagne et le royaume de Naples, qu'il enleva à la tutelle de la rétrograde Autriche. Gloire, gloire à Louis XIV, qui prépara ainsi l'immense essor de la civilisation la plus avancée! S'il se laissa aller à persécuter le protestantisme, c'est que, dominé par le sentiment profond de l'unité, auquel il dut à la fois ses actes les plus glorieux et ses fautes les plus graves.

il vit dans la réforme une violation funeste de cette unité qu'il ne lui fut pas donné d'envisager dans sa puissante transformation ; et s'il se fit le champion des Stuart, c'est qu'il sentit lésée en eux la majesté royale qu'il avait élevée si haut ! Mais en assumant en lui la responsabilité de la royauté féodale, il la présenta, dans ses successeurs, au combat que le peuple engagea contre elle ; il lui imposa une lourde couronne qui tomba avec la tête du dernier d'entre eux ; il livra, mutilée et avilie, la noblesse à cette lutte dans laquelle triompha le tiers-état, dont il avait accru les ressources par les encouragemens accordés au commerce et à l'industrie ; et c'est ainsi qu'en retirant, par une haute usurpation, toute la vie du vieux corps social, dans la royauté impuissante à se défendre seule contre tant d'attaques réunies, il abandonna un cadavre décharné à la fureur du souffle populaire qui en dispersa au loin la poussière.

La révolution de 1789 avait déraciné . sur le sol de la France, l'arbre féodal, déjà privé de sève, desséché, foudroyé par Louis XIV. Mais ce tronc dévorateur pesait sur le reste de l'Europe, même sur l'Angleterre, qui le supporte encore aujourd'hui avec peine. Pour continuer l'œuvre libératrice en dépit des coalitions aristocratiques et royales, pour associer les nations européennes aux conquêtes philosophiques et politiques du dix-huitième siècle, pour achever la ruine du passé et jeter les fondemens de l'avenir, pour préparer le règne pacifique du nouveau peuple élu, il fallait une main vigoureuse, une volonté d'airain, un génie qui, ayant soif de bruit et de mouvement, pût aller attaquer l'ancien régime dans ses retranchemens formidables, déposer le germe des réformations dans toutes les capitales, et disposer de plus en plus vingt peuples di-

vers, par le mélange de leurs armées et par un contact perpétuel, à réaliser l'immense unité dont le centre glorieux ne pouvait se trouver qu'en France. Cette main puissante, cette volonté irrésistible, ce génie insatiable, se rencontrèrent chez un homme que toutes les précautions d'une politique peureuse n'effaceront pas de sitôt de la mémoire des nations. Napoléon a paru, il a vu, il a vaincu! Gloire à lui! car ses triomphes, quel qu'en ait été le mobile, ont merveilleusement contribué à étendre le cercle des sociétés humaines; car en cherchant à escalader le trône universel, selon l'expression d'un poète parvenu de bonne heure à la célébrité, il laissa partout sur son passage les traces de la civilisation française, et porta du midi au nord, du couchant à l'orient, sur les ailes de la renommée et de la gloire, d'innombrables matériaux pour la cité universelle. Et là ne se borne pas la part qu'il a prise à l'accomplissement des destinées de l'humanité. Ainsi que je vous l'ai fait remarquer dans l'une de mes prédications, il n'a pas seulement hâté la réunion des peuples sous une autorité commune, il s'est mis aussi, chef de soldats, dans la voie de l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; il a proclamé dans la société militaire le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres; il a manifesté dans la sphère guerrière, où roulait essentiellement sa politique, que le genre humain était mûr pour l'abolition définitive des priviléges héréditaires, pour l'affranchissement complet de l'intelligence, du courage et du travail, et pour l'avénement exclusif du mérite. Gloire à lui, quoique son œuvre n'ait eu qu'un caractère exceptionnel et transitoire, quoique la gloire des armes ne doive pas être la gloire définitive de l'humanité!

Voilà donc, pouvons-nous dire avec autant d'orgueil

que de joie, et non pas comme Bossuet, avec amertume et ironie, voilà les fruits glorieux de tant de conquêtes; voilà le résultat de cette intervention continuelle des peuples forts dans les querelles des peuples faibles; voilà les prodigieux effets du contact et du commerce des nations. La série historique au sommet de laquelle nous sommes maintenant placés nous a fait traverser bien des ruines, gémir sur bien des désastres; nous a montré, d'intervalle en intervalle, des hommes à proportions gigantesques, dont le poids semble écraser les peuples, et qui sont tour à tour l'effroi et l'admiration de la terre. Mais nous voyons aussi dans ce tableau mouvant, parfois horrible et magnifique, que c'est la perfectibilité humaine elle-même qui s'est développée sous des formes plus ou moins terribles ou brillantes, à travers tant de vicissitudes, de prodiges et de catastrophes. Nous voyons dans la civilisation primitive de l'Égypte l'humanité parquée dans des *castes héréditaires*, au pied des PYRAMIDES; et nous la retrouvons délivrée de la plus grande partie des prérogatives du sang, pleinement affranchie dans les camps, et classée sous les armes, selon la *capacité*, autour de la COLONNE FRANÇAISE. Cette grande métamorphose est le produit des QUARANTE SIÈCLES D'INTERVENTION, qui, selon ce mot sublime de Napoléon, *contemplaient les Français du haut des Pyramides!*

Et si nous comparons maintenant cette marche ascendante des nations qui se mêlèrent les unes aux autres, dont l'histoire permet de suivre la civilisation de révélateur en révélateur, de conquérant en conquérant, de philosophe en philosophe; si nous la comparons à la situation des peuples qui se retranchèrent soigneusement derrière leurs frontières, qui s'isolèrent du reste du monde, et qui vécurent en véritables anachorètes sur cette terre, où ils

étaient pourtant appelés par Dieu, comme membres de la famille humaine, à croître aussi en amour, en intelligence et en force, combien ne devrons-nous pas nous consoler de trouver dans nos annales quelques pages entachées de sang et de larmes, et d'avoir vu le séjour des nations progressives profondément remué par la charrue des révolutions et des conquêtes! Jetez les yeux sur l'empire de la Chine, pays classique de l'*immobilité*, cette terre promise des *stationnaires*: il n'a pas des Napoléon, des Alexandre, des César, à accuser de dévastations et de meurtres. Gardé par sa fameuse muraille du côté de la barbarie, et par ses préjugés du côté de la civilisation, il conserve religieusement le *statu quo*, et par répugnance pour l'*intervention étrangère*, comme par respect pour son *ordre légal*, il vieillit dans une perpétuelle enfance. Voilà le type qu'il faut offrir aux hommes d'état qui redoutent la *propagande*, aux orateurs qui vantent obstinément le *Chacun chez soi, chacun pour soi!* Non, non, malgré tout le prestige de leur éloquence, je ne crains pas que les peuples soient jamais séduits par un semblable modèle... Montesquieu conseillait au despotisme de s'entourer de déserts; il faut renvoyer l'avertissement de ce grand homme aux partisans de l'immobilité.

Reconnaissons donc que l'intervention, le plus souvent guerrière dans le passé, toujours pacifique dans l'avenir, est inséparable du progrès; reconnaissons-le dans un moment où, malgré tous les efforts de la diplomatie, l'Europe se divise en deux camps irréconciliables, celui de l'*ancien régime* et celui de l'*affranchissement*; dans un moment où la France a plus besoin que jamais d'exercer la suprême influence que lui attribuent le caractère sympatique, les lumières et l'énergie de ses peuples; dans un

moment où le monde opprimé se réclame de la haute autorité que Dieu lui a donnée sur les autres nations. Qu'elle achève la tâche de Napoléon ; qu'elle rende l'Europe toute française, en attendant de recueillir dans les contrées les plus lointaines le fruit de son infatigable prosélytisme. On vous l'a dit mieux que je ne pourrais le faire, l'Amérique et les côtes africaines, le Nil et la Bérézina, le Tage et le Danube, le Thabor et le Saint-Bernard, le sauvage du Canada et le barbare du Bosphore, ont vu, connu, admiré ses glorieux enfans ! Quand l'heure de son intronisation universelle sera venue, son nom aura déjà été répété depuis long-temps, avec attendrissement et reconnaissance, au sein des populations les plus éloignées ; le genre humain se trouvera français avant qu'on ait eu besoin de lui en faire la déclaration solennelle, et Paris, étendant sur les deux mondes les ailes du génie de l'avancement, sera proclamé la métropole définitive de l'univers civilisé.

Mais, pour atteindre ce but magnifique, il ne faut pas se borner à la *propagande révolutionnaire ;* il faut aussi (et c'est là surtout a partie la plus importante de la mission de la France), il faut songer à la PROPAGANDE ORGANISATRICE. Quand vous aurez fait un vide immense sur les débris de l'Europe féodale et chrétienne, par la philosophie et par les armes, pourrez-vous laisser long-temps sans abri les peuples que vous aurez excités à la démolition de l'antique masure qui leur servait de refuge ? Non, il sera instant d'élever un nouvel édifice, et ce sera pour lors le tour de L'INTERVENTION PACIFIQUE, de l'INTERVENTION RELIGIEUSE ; CELLE qu'exercent en ce moment même quelques-uns de mes frères, dans la capitale de cette Belgique que la diplomatie *dédaigne* ou *repousse ;* CELLE que j'irai aider moi-même, en descendant de cette chaire, au milieu

de ce même peuple qui, après avoir brisé héroïquement le joug hollandais, semble embarrassé, comme la France de juillet, de son glorieux triomphe, à défaut d'une vue d'avenir, d'un nouveau principe d'ordre, d'un nouveau lien d'amour.

Oui, si nos armées ont fait envie aux armées européennes, en leur offrant l'égalité proportionnelle sous une forme vivante, dans leur hiérarchie; si nous leur avons inspiré le désir de nous imiter, en leur montrant nos SOLDATS *affranchis des priviléges de la naissance, classés selon leur intelligence et leur courage, et récompensés selon leurs services*, faisons sentir à l'Europe le besoin d'une imitation nouvelle plus vaste et plus complète. Qu'elle voie la France TOUT ENTIÈRE, la France PACIFIQUE, sous le règne exclusif de la CAPACITÉ. Qu'elle soit jalouse du sort de nos ARTISTES, de nos SAVANS et de nos INDUSTRIELS, comme elle l'a été de nos SOLDATS, en les voyant aussi classés et rétribués suivant leur MÉRITE, et pleinement délivrés ainsi des prérogatives héréditaires. Qu'elle vienne, empressée, impatiente, frapper aux portes du TEMPLE DE L'AVENIR, et que le spectacle de la doctrine saint-simonienne RÉALISÉE l'entraîne irrésistiblement dans le sein de L'ASSOCIATION PACIFIQUE et de la CITÉ UNIVERSELLE.

XV.

LA LOI DE SANG.

Mes Fils, mes Filles,

La voix des disciples de Saint-Simon, au milieu de ce rapide mouvement qui agite les populations, qui brise ou ébranle les trônes vieillis, qui oppose les uns aux autres, sur les places des cités ou sur les champs de bataille, sur la brèche profonde de la féodalité ou devant ses remparts encore altiers, aux portes du temple ou au pied de l'autel, les champions et les adversaires du passé, s'élève, non comme une voix plaintive, pleurant sur des débris avec les lamentations de l'antique imprévoyance, mais comme une voix prophétique, signalant, avec l'énergique accent

de l'espérance, un monde nouveau naissant au milieu des ruines de ce vieux monde croulant; et tandis que de sublimes tristesses, inflexibles comme la fatalité dont l'univers leur semble le jouet, ou aveuglément résignées aux décrets d'une rigoureuse Providence, nous avertissent, par leur désespoir ou par leurs regrets, de la décadence d'un grand destin, notre voix, en laissant tomber des paroles de paix et d'amour pour un passé qui eut son éclat et son utilité, vous avertit aussi qu'à cette pompe sépulcrale s'ajoute la fête riante de l'avénement d'un destin plus grand et plus glorieux! Vainement vos regards inattentifs ou préoccupés ne vous auraient pas permis d'embrasser dans son immensité le spectacle de ces événemens : ouvrez les yeux; devant vous l'histoire de vos jours se dresse colossale; et si, empressés, les uns d'enlever, les autres d'apporter une pierre, et vous heurtant avec violence dans vos efforts divisés, vous avez pu méconnaître l'étendue de la tâche à laquelle vous participez, contemplez enfin la chute de l'édifice social le plus vaste qui ait existé, et la naissance d'un édifice plus majestueux. Cessez donc, par un dénigrement superficiel ou par une étroite frivolité, de vous rapetisser avec votre époque; comprenez ce qu'il y a de grave, d'élevé, de solennel dans votre existence, et soyez, en un mot, les dignes contemporains de vous-mêmes.

Mais placés sur les limites d'un monde qui finit et d'un monde qui commence, vous éprouvez le besoin de savoir quels caractères distinguent de l'ordre social que vous abandonnez celui que vous cherchez sans le connaître encore. La guerre fut le signe de la vieille humanité, la paix est celui de l'humanité régénérée; dans le passé, Janus, avec ses deux visages, fut l'emblème de l'homme passant du repos aux combats, et tour à tour rouvrant ou fermant le tem-

ple du Dieu; dans l'avenir, l'homme n'a plus qu'un seul visage tourné vers la paix, et ne consacre qu'à la paix le temple du Dieu qu'il adore. C'est vers cet avenir que vous vous acheminez. Si le glaive a jusqu'à ce jour régi le monde, aujourd'hui n'est-ce donc pas pour détruire les institutions du glaive que s'émeuvent les nations? Ah! ce n'est pas nous, sans doute, apôtres de conciliation et d'amour, qui pourrions ne pas déplorer la nécessité des combats! mais ne serait-ce pas nous rendre complices d'un passé sanguinaire jusque dans son agonie, que de ne pas oser absoudre la guerre, destinée à détruire les œuvres de la guerre dans ces monumens grossiers, où la victoire insolente s'est perpétuée sous la forme d'une tyrannique oppression, et demeure seule responsable du sang que sa chute doit coûter?

Oui, LA LOI DE SANG SERA ABOLIE : telle est notre foi, tel est le but constant de notre sainte ambition. Mais lorsque déjà vous comprenez, malgré le prestige des trophées militaires, que l'épée, si long-temps illustrée par le choc héréditaire des générations belligérantes, parée de lauriers, et frayant aux vainqueurs une route triomphale, doit enfin être vouée à une rouille plus glorieuse que sa fatale splendeur, ou ne doit encore, avant de se transformer en un pacifique instrument de travail, sortir du fourreau que pour préparer une mission de paix; ne comprenez-vous pas que ce GLAIVE INFAME, qui flétrit à la fois et la victime et l'exécuteur, doit aussi cesser de frapper? Car, ne vous y trompez pas, ces deux glaives, qui créent chacun une noblesse, l'une d'honneur, l'autre d'opprobre, placés en des mains si différentes, obéissent cependant à une même loi, à la loi DE SANG, dont le bourreau, le guerrier, et le sacrificateur furent long-temps les ministres impitoyables;

où le sang ruisselle soit sur l'autel soit sur le champ de bataille, il coule abondamment sur l'échafaud. Ainsi se retrouve partout la guerre, première destinée de l'humanité, commandée ou tolérée par la DIVINITÉ, sous quelque forme qu'elle ait été jusqu'à ce jour adorée ! Si donc nous invoquons l'abolition de la peine de mort, ce n'est pas au nom *des droits naturels et imprescriptibles* dont on ne peut doter l'homme sans le condamner dans tout son passé, soutenir la vérité sans lui imposer la honte de les avoir méconnus, et déclarer l'antique origine sans professer, comme les chrétiens, le dogme de sa déchéance, en prolongeant la durée de sa dégradation jusqu'au jour où il retrouve tout à coup *ses droits*, qu'il tenait primitivement de la nature, et qu'il avait eu la folie de violer; c'est au nom des PROGRÈS accomplis par lui, c'est au nom du DIEU qui embrasse ces progrès et en promet de nouveaux !

Au pied de l'autel fondé par SAINT-SIMON et agrandi par nos pères viendront expirer, comme sur une borne insurmontable, les flots de sang dont le cours a traversé tant de siècles et n'a pas encore tari. Qu'à la voix du DIEU que notre maître nous a révélé, l'épée s'arrête, la hache demeure immobile ! pour opérer ce prodige, le Dieu révélé par JÉSUS fut lui-même impuissant, et naguère l'écrivain catholique dont le génie réhabilita le PAPE, entreprit avec une égale éloquence la réhabilitation du *bourreau*. Pour moi, j'ose annoncer la venue prochaine d'une ère toute pacifique ! Ah ! sans doute mes paroles rencontreront dans plus d'un esprit une opiniâtre incrédulité; ce qu'il y a aujourd'hui de plus vulgaire, c'est le désespoir qui éteint l'enthousiasme et frappe de désenchantement les cœurs les plus généreux ! Espérer, voilà la folie ! Il faut, il faut donc les ramener impitoyablement avec moi dans

le passé, leur montrer l'humanité s'acheminant par une route terrible, mais de moins en moins sanglante, vers cette époque nouvelle, et peut-être alors leur espoir, enhardi par le spectacle de cette succession de progrès, saluera avec transport l'avenir riant, où le règne de la guerre, déjà affaibli, fait place au règne de la paix, et la loi de réprobation, d'expiation et de mort, à la loi d'amour, de progrès et de vie.

A peine l'homme, secouant comme un linceul la forme sous laquelle il existait avant de revêtir la forme humaine, a-t-il passé de cette vie grossière, et en quelque sorte de l'insensibilité du limon, à une vie plus parfaite et mieux sentie; impuissant dans son amour, son intelligence et sa force, encore limités pour se lier à tout ce qui l'entoure et pour y découvrir une sublime harmonie, il saisit, dans les phénomènes dont il est assailli, l'idée de deux puissances, l'une bonne, l'autre mauvaise, livrées entre elles à une lutte éternelle, et la poursuivant sans relâche dans toutes les existences vouées à un antagonisme irréconciliable.

Grâce! crie-t-il avec effroi à ses dieux impitoyables jusque dans leur clémence; *guerre!* crie-t-il avec fureur à ses semblables! C'est par l'homicide qu'il implore la faveur ou conjure la malfaisance de ses divinités. Le voilà d'abord à la fois *sacrificateur*, *guerrier*, *bourreau*. La victime, l'ennemi, le criminel, c'est l'étranger! Voyez ces sauvages hurlant de joie autour d'un malheureux dont ils s'apprêtent à dévorer les lambeaux palpitans : savez-vous quel est ce banquet? une *communion* épouvantable, mais une *communion* religieuse des membres d'une famille ou d'une tribu, qui s'unissent plus étroitement entre eux, sous l'invocation de leurs idoles, par la chair et par le sang de

l'homme ! Un jour, un jour viendra où ils *communieront* du sang mystique d'un Dieu mort pour eux !

L'association s'accroît, mais sous l'empire prolongé de la croyance aux deux principes, quelle que soit la figure qu'elle leur assigne ! *Grâce, grâce!* crie toujours l'homme à ses dieux; *guerre!* répète-t-il toujours à ses semblables. Point de repos pour le glaive exterminateur; il égorge dans les temples, il égorge dans les camps, il égorge dans les tribunaux. L'ennemi est traité en coupable, et le coupable en ennemi. L'antique Némésis est cruelle comme Bellone. La tête des criminels, dévouée aux dieux infernaux et chargée d'imprécations, leur est livrée comme une rançon pour la cité tremblante; et lorsque le génie du mal, sous la manifestation d'un fléau dévastateur, semble menacer une contrée dans sa vie, sa richesse, sa tranquillité, on lui fait aussitôt, non pas seulement dans l'oblation d'une hécatombe, mais souvent dans l'abandon d'une victime s'offrant librement, ou violemment immolée, cette victime fût-elle un homme ou un peuple entier, une part digne d'apaiser son courroux. Le *supplice* est un *sacrifice*; et comme si cette terrible justice redoutait de sommeiller, elle confie aux pères et aux maîtres le droit de vie et de mort sur leurs enfans et leurs esclaves : partout le châtiment aux cent yeux toujours ouverts, aux cent langues toujours accusatrices, aux cent bras toujours armés, veille, dénonce, torture! Enfin, pour la société encore dominée par la barbarie, il y a une prière dans les cris de la victime, un encens dans la fumée de la flamme qui dévore, une hymne dans le sang; et, en cessant d'honorer par un meurtre sacré ses dieux farouches, elle prélude aux combats et à la vengeance en communiant de la chair des animaux immolés, prémices fidèles du carnage

et du trépas; la terre alors semble un vaste autel incessamment arrosé de sanglantes libations!

Mais voici qu'au milieu de ce culte effroyable, un prophète, après avoir affranchi un peuple de la servitude, affranchit en lui l'humanité de l'adoration du génie du mal. Cependant, s'il substitue aux sacrifices humains l'immolation des animaux, lui-même, par l'épée des lévites, immole à la colère de son Dieu des milliers de coupables; législateur de tribus barbares, il semble encore sur elles l'inexorable exécuteur des hautes œuvres divines; et, de l'autel où ruisselle le sang des boucs, des génisses, des colombes, il les pousse, altérées de massacre, à la destruction des peuplades idolâtres; car Jéhovah a toujours une expiation à demander aux fils d'Adam; il est le Dieu jaloux, le Dieu terrible, le Dieu des armées; Moïse réclame pour lui le sang, comme le prix de toute rémission; il discipline rigoureusement son peuple en lui montrant la vengeance elle-même sous les traits de la justice, qui prend œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied; il limite ainsi le caprice du ressentiment particulier en le soumettant à la loi inflexible du talion, et prescrit néanmoins à la nation, chargée de lapider les coupables, les joies horribles du bourreau.

Enfin l'homme ne voit plus dans le génie du mal qu'une créature de Dieu, révoltée contre son créateur; pour la première fois, il cesse de se croire voué au mal par une éternelle fatalité; le bien fut un présent de la Divinité; le mal est son propre ouvrage et celui de l'ange rebelle qui l'entraîna dans sa chute! Quelle victime assez grande pourra donc opérer sa salutaire rédemption? Jésus, fils de Dieu, Dieu lui-même! l'homme dans ses progrès s'est senti digne de la miséricorde de Dieu! C'est donc encore

sur la vertu expiatrice du sang que repose le christianisme: et le sacrifice accompli sur le Calvaire, renouvelé sur les autels multipliés où une foi ardente transporte la sainte montagne elle-même, continue l'œuvre de la rédemption. Toutefois le sacrifice sanglant, arrêt de mort rendu par la divinité, et dont l'homme ne commençait l'exécution sur une victime que pour la continuer sur son semblable, est aboli; la chair et le sang de l'immortelle victime, mystérieusement offerts sous les espèces vivifiantes du pain et du vin, en associant en Dieu les hommes admis au banquet sacré, leur font trouver dans le souvenir de la mort du rédempteur une espérance d'immortalité, et dans les pures délices de ce sacrifice inépuisable un arrêt et un symbole de vie. Le prêtre chrétien n'est donc plus le sacrificateur; et dès lors, du sein de la société ecclésiastique, disparaissent le guerrier et le bourreau.

Cependant, le christianisme, en glorifiant Dieu, proclame hautement la puissance de *Satan* par la solennité même de la divine rançon payée pour l'humanité, et reconnaît, comme son légitime royaume, la terre impure et sanglante. Ah! ce royaume sera vaincu, puisque Dieu n'est plus avec lui! Mais si le christianisme nous présente un premier usage de la guerre pour détruire la guerre, il offre lui-même, entre Dieu et Satan, le spectacle de la guerre, qui d'abord se prolonge entre l'Église et César, et se continue d'une part, au sein de la société profane, jusque dans le guerrier, théâtre de la lutte des deux principes, se vengeant avec volupté de son ennemi, et s'accusant avec contrition de sa mort, se faisant honneur dans la cité de sa victoire, et s'humiliant dans le temple sous le poids du meurtre, égorgeant et se macérant; de l'autre, dans la société religieuse, jusque dans le prêtre disant ana-

thème aux combats et chantant des *Te Deum*, faisant profession d'horreur pour le sang, et abandonnant l'impie, par une hypocrite fiction, aux rigueurs du bras séculier! Le criminel lui-même, réclamé par la vengeance d'une société brutale, et couvert du pardon de l'Église, disputé par Satan qui le convie, avec une joie effroyable, à son empire, et par Dieu qui l'a racheté de son sang précieux, se trouve sur l'échafaud entre la croix et la hache, emblèmes des deux mondes entre lesquels il a passé sa vie, et va subir la mort. *Espère*, lui dit le prêtre; le bourreau *frappe*.

Ah! sans doute, dans une société où règnent la violence et la force, l'ordre ne peut être maintenu que par la violence et la force; César s'appuie sur le bourreau; leur sceptre est le même. Sans doute, dans une cité hérissée de remparts, ombragée de bannières belliqueuses, forgeant à grand bruit des armes meurtrières, vomissant des légions avides de carnage, leur dressant à leur retour des arcs de triomphe, et se plaisant aux batailles au point d'en offrir dans ses fêtes une vive image aux regards d'un sexe faible et doux, l'échafaud tient bien sa place, présente un spectacle familier à tous les yeux; et la peine de mort, lorsque tous se font un devoir ou un jeu de la mort, n'est pas une exception à la loi commune.

Comment donc le christianisme, forcé de reconnaître l'existence de ces sanguinaires traditions, aurait-il pu s'opposer à l'application de ce châtiment? Et d'ailleurs, lorsqu'à la naissance de l'homme, il murmure à son oreille, en le lavant de la tache originelle, ces mots: *Dieu t'appelle, le démon t'attend; armé contre lui, sois vainqueur ou redeviens sa proie*; lorsqu'après sa mort il l'abandonne coupable aux mains de Satan, ne doit-il pas voir dans César et dans le bourreau des instrumens de la justice céleste? Ne doit-il

pas enfin ajouter à la mystique expiation du sang divin la cruauté de l'antique expiation? Quoi! Dieu, lui-même, sur une croix, mourut innocent pour racheter la créature souillée, et un fidèle zélé pourrait se montrer avare du sang des hommes, tous chargés d'un anathème mérité? Non; sachez quelle est sa pitié pour eux : effrayé de la loi du Christ, qui proclame le petit nombre des élus, impose à ses disciples les plus purs les tourmens de l'incertitude, et, en laissant errer sur le plus grand nombre le signe fatal de la malédiction, leur fait de leur sort à venir une terrible énigme, il invoque dans la vie présente, comme infligeant à la victime une sorte de privilége pour la vie future, le châtiment du glaive; il veut que le glaive, entre les mains du guerrier et du bourreau, moissonne largement, afin que Satan soit réduit à glaner. *Grâce!* crie-t-il encore à son Dieu; *guerre!* répète-t-il à ses semblables.

Ne soyez donc pas surpris que de Maistre ait fait, avec une pieuse férocité, l'apologie du bourreau : comprenez comment, la nécessité de l'expiation une fois admise en vertu de la guerre des deux principes, il a dû arriver à voir en lui la pierre angulaire de l'édifice social, le lien de l'association humaine, un agent incompréhensible de Dieu, aveugle et farouche initiateur à de mystérieuses destinées, liant l'ordre de la vie présente à l'ordre de la vie future, n'appartenant en quelque sorte aux vivans, qui le fuient avec épouvante, que par le droit d'ôter la vie, supportant avec un calme privilégié l'anathème qui l'isole; être à part, créé, par un décret de la toute-puissance divine *comme un monde* (1). Mais le terme de la loi antique est arrivé; le bourreau, entouré d'une réprobation de mépris, parce

(1) Expression de De Maistre.

qu'il frappait sans courage et sans colère, d'une réprobation de terreur parce qu'il ouvrait violemment les portes de l'éternité, le bourreau lui-même inspire aujourd'hui plus de pitié que de mépris et de haine. Il cessera d'être condamné à son affreuse profession, et lui aussi est heureusement menacé dans sa sanglante souveraineté, dans sa terrible dynastie. Mais au moment où il touche à la fin de sa carrière, il a réfléchi sur son front solitaire les derniers rayons de cette longue période de sang et d'horreur; grâce à l'éloquence de De Maistre, il a subi une sorte d'exaltation, comme si le passé, avant de disparaître, devait être amnistié tout entier, et entendre son oraison funèbre jusque dans la personne du bourreau!

Oui, la croyance aux deux principes qui s'était conservée, mais en modifiant leurs rapports, dans le christianisme, avait perpétué la loi de sang sous les figures du guerrier et du bourreau. Voudriez-vous maintenir le bourreau? il vous faudrait, sous peine d'inconséquence, redemander César et Satan; mais César, subalternisé, ne garde que la force nécessaire pour achever de se mutiler; mais l'homme, qui a conquis par sa longue expérience le secret de sa destinée, n'est plus réduit à expliquer le mal par l'influence d'un mauvais génie, auteur de sa chute, puisqu'il sait aujourd'hui que le mal va chaque jour se transformant en bien, grâce au développement continu de son amour, de son intelligence et de sa force. Il n'a donc plus à se racheter incessamment d'une tache originelle, mais à se glorifier de tous ses pas dès le début de sa carrière; il ne voit plus dans le crime une misérable prédestination, une condition imposée à la plus grande partie de l'humanité, mais la tradition d'une civilisation arriérée susceptible d'une heureuse transformation. Il lui est enfin

permis d'accueillir avec transport, dans la révélation de Dieu affranchi de l'antagonisme du mauvais principe, l'expression la plus haute des progrès qu'il a accomplis et qu'il espère. Saint-Simon, en faisant disparaître la guerre de la religion qu'il enseigne, supprime dans la société jusqu'aux dernières traces du sacrifice sanglant!

Cependant il est des hommes dont la prudence, à défaut de foi religieuse, voyant dans l'échafaud un ouvrage avancé sans lequel la cité serait envahie par les méchans, réclame sans pitié l'extermination des coupables, et, non contente de choyer le bourreau, prétend que l'on garde Satan pour l'édification du peuple. Oui, il est trop vrai que l'ordre social actuel accuse ainsi sa funeste origine, et que, s'il ne devait pas lui-même se transformer, il devrait être encore défendu par la hache. Mais ne voyez-vous pas qu'il achève de se dissoudre? Ne voyez-vous pas que la multitude n'a plus besoin d'être contenue par la terreur? Pour qui donc l'échafaud? Sera-ce pour le peuple qui s'est montré si généreux envers ses ennemis? pour qui donc cette vengeance des lois? Sera-ce pour le peuple qui, le fer à la main, abdiqua le droit de la vengeance? Et quoi! des hommes coupables d'un énorme attentat contre une nation (1), couverts du sang de milliers de leurs concitoyens, responsables du deuil de tant de familles, accusés éloquemment par les tombeaux de leurs victimes, vivront! Ainsi l'a prononcé le tribunal, et l'élite des hommes les plus avancés, sans applaudir peut être à tous les motifs qui ont dicté la sentence, l'a confirmée par son appro-

(1) Cette prédication fut prononcée peu de jours après l'arrêt de la Chambre des pairs dans le procès des ministres.

bation; ils vivront! Ah! qu'on me dise alors où sont les criminels dignes de l'échafaud! Cet arrêt, en supprimant la mort pour d'aussi grands coupables, abolit définitivement la peine de mort; l'arme terrible, qui s'est arrêtée sur leur tête, ne peut plus retomber. Législateur, arrachez de votre code ses feuillets sanglans; bourreau, retirez-vous.

Et prendrez-vous acte des cris de vengeance que poussait le peuple, pour le calomnier et laisser peser sur lui l'antique sévérité de la loi? je ne veux point suspecter les sentimens des juges qui n'ont pas condamné à mort; mais j'atteste qu'ils n'ont pas eu besoin de courage pour demeurer sourds à ces vociférations sauvages, que démentaient des souvenirs ineffaçables de magnanimité. D'ailleurs, faudrait-il s'étonner que ce peuple, auteur de votre liberté, et toujours aussi misérable depuis sa victoire, se fût montré impitoyable envers ses ennemis, lorsque ses prétendus amis ne l'ont payé que d'ingratitude? Savez-vous bien qui il accusait en demandant la tête des ministres? Tous ceux qui dédaignent encore aujourd'hui d'améliorer sa condition. Ah! cessez du moins, lorsqu'il vous a donné son sang sur le champ de bataille et dans la cité, lorsqu'il est entré dans une nouvelle carrière de progrès où il n'a point reculé, cessez de penser que vous ne puissiez continuer son éducation que par l'échafaud!

Que la pénalité entière, dans ses différens degrés, ne soit désormais qu'une coordination d'efforts convenablement gradués pour déterminer le progrès chez les hommes encore arriérés! et combien ces salutaires tentatives doivent être efficaces dans une société où l'abolition des priviléges de la naissance, en permettant le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, et en favorisant l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la

classe la plus nombreuse et la plus pauvre, tend toujours à diminuer le nombre des coupables, et à hâter leurs pas tardifs par le spectacle des encouragemens donnés au progrès! alors le développement social ne se présente plus que comme la continuation de cette heureuse influence exercée par les bons, c'est-à-dire les hommes les plus avancés, sur les méchans, c'est-à-dire les hommes les plus retardataires, et tournant au profit de ceux qui l'exercent en les sollicitant à un développement toujours plus grand de sympathie, de lumières et de puissance! c'est ainsi qu'une loi d'amour et d'espoir, succédant à la loi de terreur et d'amour, unit de plus en plus tous les hommes en Dieu!

Et nous accuserait-on de n'être pas *religieux*, parce que nous cessons de prêcher le dogme de la réprobation, de la chute, des peines éternelles, de la damnation, de l'expiation, de la mort, comme si ce dogme n'était pas la conséquence de la croyance aux deux principes! Ah! c'est nous plutôt qui serions autorisés à affirmer que toutes les époques antérieures n'ont point été *religieuses*, dans l'acception profonde de ce mot, et n'ont point révélé à l'homme l'idée de Dieu, qu'elles n'ont connu qu'avec un caractère de lutte, réfléchi dans l'ordre social tout entier : si nous les légitimons, c'est qu'elles ont été des préparations nécessaires à l'époque nouvelle, qui enfin nous montre Dieu comme une majestueuse unité où tout est harmonieusement lié! Il n'y a donc plus de place dans la révélation de Saint-Simon pour Satan; plus de place dans l'ordre social qu'il proclame pour César et le bourreau; et sans répéter avec De Maistre que le bourreau fut créé comme un monde, nous dirons cependant que le bourreau fut, avec Satan et César, la personnification d'un monde, long-temps profane

et sanglant, aujourd'hui pur et pacifié. Ah! ce n'était pas en vain que les pères de l'Église avaient pensé, dans leurs vagues et merveilleuses prévisions, que la vertu du sacrifice de la croix associait au bienfait de la rédemption l'homme, la terre, la mer, les astres, l'univers. Le sang mystérieusement versé sur l'autel, emblème du sacrifice que l'homme sut faire de ses penchans violens et grossiers, ainsi qu'une rosée douce et inépuisable, a racheté non-seulement l'humanité, mais encore le monde de l'oppression qui long-temps pesa légitimement sur l'aspect matériel de leur existence; la matière purifiée rentre dans le sein de Dieu, dans le sein du temple, relevée de sa longue réprobation; la croix, dernier signe de la loi du sacrifice, disparaît à jamais; et les hommes qui autrefois, levant vers Dieu des mains trempées de sang, lui demandaient toujours grâce, et étaient toujours impitoyables, brûlent du désir toujours croissant de *communier* en lui avec tous leurs semblables.

Espérez donc avec nous l'ère nouvelle où sera abolie la loi de sang. Le passé tout entier autorise vos espérances. Mais c'est peu que de consulter la succession fidèle de ses progrès vers la société que nous annonçons; consultez aussi les sublimes pressentimens qu'il en a laissé éclater, et sachez lire aujourd'hui dans les traditions qu'il nous a léguées de mystérieuses prophéties! Ah! lorsque l'humanité, luttant violemment contre le mal, condamnée à la guerre par un terrible anathème, gardait cependant entre ses mains le flambeau de l'espoir, et n'osant encore en éclairer la route de l'avenir, en projetait du moins dans le passé les rayons consolateurs jusqu'à l'extrémité la plus reculée, oseriez-vous désespérer, maintenant qu'avertis par tous vos progrès, prêts à vous affranchir d'un

monde sanglant, et placés au seuil d'un monde pacifique, vous pouvez vous promettre tout ce qu'elle n'avait fait que regretter? oui, voyez enfin devant vous tout ce qu'elle avait vu derrière elle. Les hommes, nous disent ces antiques traditions, s'unirent pour élever en commun, grâce à un même langage, un monument qui immortalisât leur nom. Voici l'heure, en effet, où les peuples vont ne parler qu'une langue et s'associer pour bâtir ensemble ce sublime monument. L'homme, disent-elles encore, mérita d'être chassé de l'Eden, pour avoir mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; et NOUS, nous disons : c'est parce qu'il a connu le bien et le mal, c'est parce qu'il a employé tous ses travaux à transformer en fruits délicieux les fruits amers du mal, qu'il est admis dans un séjour de bonheur! Et DIEU, disent-elles enfin, chassa du Paradis l'homme, déjà possesseur du bien et du mal, de peur qu'il ne portât aussi la main aux fruits de l'arbre de vie, et il le condamna à la mort. Et NOUS, nous vous disons : DIEU appelle aujourd'hui, pour prix de ses efforts, l'homme à une existence nouvelle; affranchi de la loi de sang, et se sentant associé dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, à l'harmonie universelle, il cueille le fruit de l'arbre de vie, et il prend possession de la vie éternelle! Mes fils, mes filles, ce monde nouveau où DIEU vous convie par notre voix, vous y touchez; l'humanité l'avait dès long-temps pressenti, SAINT-SIMON vous le révèle; élancez-vous donc avec nous vers cet âge d'or que les antiques traditions reculèrent dans le passé, et que notre Maître vous signale dans l'avenir!

XVI.

L'ASSOCIATION UNIVERSELLE.

Mes Fils, mes Filles,

Je me propose d'attirer vos regards sur le spectacle de l'humanité s'avançant vers l'association universelle. Le christianisme, qui l'avait placée entre deux effroyables catastrophes, ne pouvait, sur cette terre, selon lui, marquée des traces de la vengeance divine, et réservée à un second bouleversement, signaler dans ses pas un enchaînement de progrès. Si Bossuet entrevit dans sa marche un plan suivi, et raconta, avec une haute éloquence, tous les événemens de l'antiquité et des temps modernes concourant à l'établissement, à la propagation, à la splendeur

de l'Évangile, incapable toutefois de s'expliquer les incidens étrangers à l'horizon qu'il découvrait du Sina et du Calvaire, il ne vit, hors de ce cercle lumineux, que ténèbres, erreurs et chutes; et lorsque, docile à sa foi, il faisait si bon marché de l'ordre dans l'univers, il devait également envisager, dans la société, l'élévation et l'abaissement des empires, la fondation et la ruine des trônes, les victoires et les revers des peuples, comme une série de catastrophes destinées à châtier les rois et les sujets, à éprouver leur fidélité, à leur enseigner la fragilité de la gloire et le néant de leur puissance, et à faire éclater, par ces jeux terribles, la grandeur, l'indépendance et la majesté de Dieu; là, domine sa voix, qui retentit, sur les débris des royaumes réduits en poussière, en accens inspirés de Jérémie, et imprime à l'histoire la sublime tristesse d'une oraison funèbre. Ainsi la loi de Jésus, qui frappa le passé de réprobation, et ne se crut pas la mission de le tranformer, laisse à la loi de Saint-Simon, qui voit dans l'origine et dans la fin de l'humanité deux termes de son développement, la joie et l'honneur de proclamer dans tous les faits passés, présens et futurs, l'accomplissement d'un continuel progrès.

Oui, le temps est arrivé où l'humanité, qui ne s'est affranchie des sphères successives qu'elle a traversées qu'en les brisant avec colère, injuste, sous le christianisme, envers les religions précédentes, et n'échappant aujourd'hui au christianisme qu'en méconnaissant ses bienfaits, se glorifiera, en glorifiant Dieu, dans tous ses états de civilisation, et s'absoudra même de son ingratitude envers eux. Car, rapidement entraînée par une loi à laquelle, sans la connaître, elle obéissait, en prenant une route nouvelle, elle devait, haletante, secouer sur la route qu'elle abandonnait la poussière de ses sandales, et lui dire : *Sois mau-*

dite, tu m'égarais, et, l'anathème à la bouche, marcher, marcher toujours, jusqu'à ce qu'elle reconnût, dans ces chemins multipliés dont elle accusait les détours et les lenteurs, de secrets et rapides acheminemens vers un but chéri; et que, pleine d'espoir, essuyant avec transport la sueur de son front, elle continuât à s'avancer, en essayant déjà quelques accens d'une hymne de reconnaissance et d'amour!

Que des hommes, qui se décernent, en témoignage de la supériorité de leur raison, le titre d'hommes *positifs*, nous accusent de ne présenter qu'une vaine utopie, et de n'être que des RÊVEURS; à qui cependant s'appliquerait justement ce nom de rêveurs? est-ce à nous, qui, en vertu de tous les progrès antérieurs, pouvons hardiment caractériser le progrès nouveau; ou bien à eux-mêmes, qui, ne concevant pas nettement le passé, n'aperçoivent de l'avenir qu'une image incertaine, fugitive et confuse, et, pour ne voir que le sol auquel touchent leurs pieds, croient leur marche plus affermie? Ah! comprenez que le moment est proche, où la mission des hommes *positifs*, expirant dans l'incertitude et dans l'ignorance des destinées humaines, les forcera d'abdiquer entre les mains des RÊVEURS, qui, capables de les révéler, peuvent seuls guider la société dans une route et plus large et plus sûre. C'est en vain qu'ils nous opposent leur résistance et leurs mépris! Quoique la terre de servitude les retienne, bientôt nous ferons luire à leurs yeux dessillés la colonne de feu, là où ils ne voient encore que ténèbres, et ils s'élanceront avec enthousiasme sur les pas de SAINT-SIMON, de ce Moïse nouveau, qui, plus grand et plus heureux que le premier, en tirant les classes laborieuses de l'esclavage dont les accablent leurs maîtres, ne fera qu'une seule famille des

Hébreux et des Égyptiens réconciliés, en les appelant à l'association universelle!

A peine l'humanité est-elle née, elle nous apparaît éparse en une foule de familles, ayant chacune ses dieux, et livrées entre elles à des combats sans cesse renaissans. Hé bien! sur le globe, arrosé de flots de sang, au milieu des cris de discorde dont l'air résonne, à travers mille bannières adverses, surmontées des emblèmes de la force, de la ruse et de l'audace, quel bras essaierait de déployer la bannière de l'*association universelle?* Tous sont armés. La guerre! voilà le début de l'humanité! Faut-il donc maudire sa barbarie et déplorer sa fatale ambition? Non, c'est par la guerre que s'étendent ces centres étroits d'association. Chaque cité naissante, se proclamant, avec orgueil, située au centre de la terre, assurée de la victoire par ses oracles, croyant porter dans son enceinte le gage de la protection des dieux, aspire à la domination générale, et, quoiqu'elle se propose l'asservissement des vaincus, semble entrevoir, dans ses rêves de conquête et de puissance, que les peuples ne doivent former qu'une seule société.

Et quelle voix annoncerait alors *le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre?* Les vainqueurs, après s'être d'abord rassasiés des membres palpitans de leurs ennemis, les réduisent à la servitude, et, ne voyant en eux que des hommes d'une race dégradée, adorateurs de dieux subalternes, ou même déshérités de leurs divinités, les emploient, comme de vils instrumens, à l'accroissement de leur gloire et de leurs jouissances: les esclaves, n'ayant plus de dieux, ou convaincus de l'infériorité de leurs idoles, ne savent qu'o-

béir. Le despotisme est sans remords; l'esclavage est sans bassesse, l'hérédité sans contradiction; tout repose sur la perpétuité des races. Faut-il donc maudire l'ordre selon la naissance? Non, parmi tous ces peuples insatiables de combats, la liberté, la patrie, les dieux, c'est la guerre: et c'est dans les fers, loin de la cité, hors des temples, que la paix et le travail peuvent trouver un premier asile. D'ailleurs, soit que ces classes inférieures, recrutées par la victoire, et disciplinées par la force pour les pacifiques labeurs de l'industrie, entretiennent dans un libre exercice la belliqueuse ardeur de leurs maîtres, soit qu'elles nourrissent dans de studieux loisirs la science cachée de leurs superbes despotes, c'est pour elles, c'est pour leur affranchissement, c'est pour leur élévation à un sort préférable à leur antique et sauvage liberté, que conquièrent et s'instruisent les guerriers, les prêtres, les philosophes. Faut il enfin déplorer amèrement le sort de la femme, alors la propriété de son époux, la première de ses esclaves? Non; lorsque la force guerrière poursuit une œuvre utile, sa faiblesse doit être asservie; mais plus puissante, en sa captivité, pour dépouiller le guerrier d'une longue férocité, un jour elle sera libre au sein d'une société pacifique. Glorifions donc l'humanité dans la guerre et dans l'institution de l'ordre selon la naissance, qui ont contribué à son progrès.

Mais, sous le règne de cette loi, que reconnaît toute la terre, quelle est la contrée où l'association commence à se fortifier et à offrir la première lueur d'une bienfaisante clarté?

Arrêtez vos regards sur l'Afrique. Là se présente l'Égypte, l'une des sociétés les plus anciennement établies, parce que le Nil attache à ses bords nourriciers les tribus nomades

que repoussent vers lui les sables du désert. Ah ! sans doute ce vulgaire asservi, grâce aux mystères de la science dont il favorise par ses travaux dédaignés la noble création, plus tard sera admis à une science supérieure à celle que lui dérobent ces hiéroglyphes impénétrables pour son œil profane ; mais vous vous hâtez de fuir, avec ces nombreux essaims qui vont se développer ailleurs, une région où la vie, emmaillottée dans des langes héréditaires qui perpétuent l'enfance des castes inférieures, semble avoir l'immobilité de la mort.

Et d'abord les Hébreux, délivrés à la fois de cette servitude et de leur culte grossier, proclament, avec Moïse, l'unité de Dieu et celle de la race humaine, et forment entre eux une première famille. Avec quel amour vous reposez vos yeux sur cette nation ! Mais cet arbre fécond, après s'être péniblement enraciné, au prix de flots de sang, dans la terre promise, des douze rameaux qui faisaient son ornement en perd dix, que lui arrachent violemment l'idolâtrie et la conquête, et transplanté lui-même sur les bords de l'Euphrate, revoyant enfin le sol natal, sans pouvoir jeter autour de lui de nouvelles racines ou étendre son feuillage toujours émondé, semblerait frappé de stérilité, si la branche précieuse, qui doit initier les peuples à un premier essai d'association, n'attendait pour fleurir, au milieu des orages continuels de la guerre, un intervalle de sérénité. Abandonnez donc l'Asie avec ses vastes agglomérations d'hommes parquées en immobiles divisions, et avec cette petite société étroite et impuissante, dont la gloire n'est pas de conquérir, mais de ne pouvoir être conquise, et de garder dans l'exil et la captivité sa croyance inaltérable; car Jéhovah n'est pas le dieu de la patrie ; c'est le créateur du monde.

Voici, voici sur la terre d'Europe, la Grèce, au territoire entrecoupé de montagnes et de mers, de détroits et de défilés, qui la défendent glorieusement contre l'étranger et la divisent entre elle, aux villes nombreuses, bâties par l'Égypte et par la Phénicie, et rattachées, par une loi commune, au temple de Delphes; assise sur l'esclavage, mais étrangère au régime des castes; sans cesse agitée, en face de l'Orient aux longues évolutions, de guerres que se livrent ses cités indépendantes, qui, gênées par d'inévitables rivalités, réagissent promptement sur elles-mêmes, renversent les rois, s'érigent en républiques, luttent contre l'aristocratie, perfectionnent les arts et les sciences, et attaquent enfin par la main de Socrate leur Olympe guerrier! Gloire à la Grèce! A ce titre elle mérite encore d'être appelée la terre de la liberté. Mais la Perse, qui a tant d'outrages à venger, trouvant plus facile de la corrompre que de la vaincre, déjà promet à ses satrapes la patrie de Léonidas et de Miltiade! La Grèce va-t-elle périr, ensevelie dans le sein de sa rivale, et emportant avec elle les destinées de l'Europe naissante? Parais, jeune héros, qui, dans ton ambition, dédaignes Philippe pour père, et la Macédoine pour royaume; laisse Démosthènes, vendant à l'Asie son aveugle éloquence, défendre, contre ton père et contre toi, sous le nom de liberté, l'anarchie de la Grèce, sauve-la, en achevant de l'asservir, de la domination étrangère, et force-la à la paix; émule d'Achille, dont tu envies le chantre, cours soumettre Troie agrandie dans l'empire immense de Cyrus; disciple d'Aristote, fais servir la victoire aux progrès de la science; épargne Jérusalem, mystérieuse cité, que Babylone se repentit d'avoir brisée; fonde dans Alexandrie le vaste entrepôt où vont entrer en communication la philosophie grecque,

les traditions orientales, la sagesse égyptienne, et s'échanger les richesses de trois mondes; justifie par tes succès les prophéties et les oracles de tous les dieux; pousse tes conquêtes jusqu'à l'Indus; mais recule devant ces vastes régions qu'un jour l'Europe abordera par un autre chemin; et, comme étonné de ces royaumes imprévus, de cet océan nouveau, qui, en agrandissant la terre, déconcertent les rêves de ton orgueil, regagne lentement l'Occident, à jamais affranchi par ton glaive de la dépendance de l'Orient; commence, entre les villes de la Grèce, ses colonies multipliées et les provinces que se partagera ta haute lignée de capitaines, une communion poétique, philosophique, commerciale, et meurs plein de gloire; tu es Alexandre.

L'Europe est sauvée; déjà subsiste entre ces différens centres un premier lien. Alors Rome, après avoir fait un rude apprentissage contre les nations belligérantes de l'Italie, maîtresse de cette contrée, franchit les Alpes et les mers, trouve dans son orgueilleuse barbarie la force de subjuguer des peuples puissans, amollis par les jouissances de la victoire et des arts, et dans sa foi en des dieux sanguinaires le gage de ses succès sur des états déjà incrédules aux divinités de la guerre; se prend à trois fois à Carthage, et soumet avec elle ses riches possessions; fait presque du même coup tomber en son pouvoir la Grèce et l'Asie-Mineure; hérite de tous les travaux des conquérans, qui, comme une race de géans, continuent à travers les siècles leur œuvre immense; permet à son aigle altier, qui couvre de ses ailes l'empire d'Alexandre et celui de la Tyr africaine, un dernier essor vers les Gaules et les contrées du Nord; s'initie elle même à l'humanité; réunit tant de peuples divers, obligés à la concorde, sous une même loi; leur

laisse soupçonner qu'un seul Dieu règne dans le ciel comme une seule cité sur la terre, et s'arrête épuisée. Cependant ce patriciat superbe, par lequel Rome a accompli son œuvre guerrière, malgré les attaques des plébéiens, tente de maintenir autour de lui, et autour de la cité dont il est l'inflexible gardien, les barrières qu'avait posées l'antique distinction des races, et résiste.

Point de grâce! voici un précurseur de Jésus : il n'habite pas, sous le manteau philosophique, une école, ou, sous une dépouille grossière, le désert du prophète. Au sein de Rome, il offre en lui, jeune encore, à l'œil pénétrant d'un Sylla, plusieurs Marius; il incarne, sous sa pourpre sénatoriale, l'audace agrandie du tribunat; complice, par son ambition hautaine, des factieux qui ébranlent une autorité vieillie, il aspire à changer les lois de l'empire, dont sa race divine, selon les traditions chères à son orgueil, avait jeté les fondemens ; supérieur pourtant aux superstitions du paganisme, et plein de foi seulement dans sa fortune! pour accomplir ses desseins, il se fait d'abord une arme de la gloire, et rattachant en dix ans les Gaules, l'Helvétie, la Germanie et la Bretagne, à ce centre puissant qu'avaient lentement accru des siècles de combats, il conspire, par ses succès dans les guerres extérieures, ses triomphes dans la guerre civile; bientôt il marche le rival, non pas de Pompée, qu'il oblige à chercher un refuge à la tête du sénat, mais du sénat lui-même, dans lequel réside le génie de Rome; il fait évanouir, en passant le Rubicon, ainsi qu'un vain fantôme, la limite long-temps sacrée d'une jalouse patrie; il brise à Pharsale, à Utique, à Munda, le patriciat dont le patronage n'était plus qu'une lourde oppression pour ses cliens; il étend à une foule de peuples, encore marqués du joug de la défaite, le droit de cité,

qui ne reste plus enfermé entre les sept collines, et, en prodiguant le titre de citoyen, prépare au nom d'homme une dignité inconnue; enfin, après avoir achevé le destin de Rome conquérante, et consommé la victoire du plébéianisme, grâce à l'immense dictature dans laquelle il apparut comme un continuateur des Scipions et des Gracques, il tombe de la main du pouvoir qui déjà avait frappé la royauté d'une sanglante apothéose dans Romulus, et d'exil dans Tarquin; il tombe; mais, de même que Socrate, faisant des libations de sa ciguë à Jupiter libérateur, affranchit les hommes de leur Olympe grossier, et fut le représentant de la révolution philosophique, César, versant son sang sous les poignards du sénat, et le léguant à ses successeurs comme un vil jouet de leur puissance, demeure le représentant de la révolution politique, flétri par les vers du patricien Lucain, célébré par les chants du plébéien Virgile et de l'affranchi Horace!

Mais, pour racheter l'humanité de son antique servitude, ce n'est point assez de ces deux grandes victimes. Que la foudre, sans cesse élancée du Capitole, se taise; que le ciel plus serein verse sa rosée, et que l'arbre mutilé de la terre promise fleurisse : Jésus paraît, et il scelle de son sacrifice sa loi de charité.

Une première parole d'association universelle retentit; la guerre est impie; les hommes ne doivent former qu'une famille; le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres sont légitimes! Mais cette association universelle ne doit se réaliser que sous l'aspect spirituel; car si la paix est sainte, la guerre reste forte. Mais les hommes ne doivent s'unir que des liens de la fraternité; car la hiérarchie politique repose sur le glaive des héritiers de César. Enfin c'est seulement dans le ciel,

ou dans la cité régie par le vicaire du Christ, que sont promis le classement selon la capacité, et la rétribution selon les œuvres! Jésus a paru; la terre attend encore SAINT-SIMON.

La guerre, sous le christianisme, n'a plus de religion; comme chrétien, le chevalier n'a plus de patrie. Après avoir incliné sa bannière sous la bénédiction d'un prêtre pacifique, ce n'est pas, comme le guerrier de Rome et de la Grèce, au dieu de la cité qu'il obéit, mais à l'honneur; voilà sa divinité. Respecter ses sermens, défendre la veuve et l'orphelin, secourir la faiblesse et venger l'injustice, telle est la loi qu'elle lui dicte; c'est ce mysticisme héroïque qui unit en un ordre fraternel les chevaliers de l'Europe, prêts à l'accomplisement du devoir, en quelque lieu qu'il appelle leur courage, ainsi que l'adoration d'un Dieu pur esprit forme des clergés de chaque nation une même milice. Qu'avons-nous besoin de rappeler combien cette transformation du sentiment patriotique fut favorable aux grandes entreprises que les chrétiens dirigèrent contre leurs ennemis communs? Mais, à part ces occasions où s'exprime l'intérêt de la chrétienté, chaque guerrier ne se reconnaît d'obligations qu'envers sa divinité, s'impose pour la servir tous les sacrifices, et lave dans le sang la tache la plus légère, qui peut le rendre moins digne de ce culte épuré; c'est dans le duel enfin, ignoré des anciens, mais familier aux guerriers modernes et provoqué par eux jusque sur le champ de bataille, parce que la guerre n'a plus qu'une sanction individuelle, qu'expire le patriotisme militaire de l'antiquité.

Ah! ne doutez plus que la guerre doive un jour disparaître, lorsque, cessant d'être un culte, elle a toujours

besoin d'expiations, et qu'après avoir frayé une route à l'évangile, et défendu la civilisation chrétienne, elle met son épée au service de l'industrie, autrefois asservie, et fait asseoir le génie du travail pacifique sur le char de triomphe du vainqueur! Si, dans les temps plus rapprochés de nous, l'amour de la patrie semble précipiter les peuples aux combats, c'est que, le lien du moyen âge, qui unissait les nations dans une vaste association, une fois brisé, le guerrier, comme le prêtre, reprit sa nationalité.

Déjà, au sein du royaume de l'esprit de l'église, le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres, quoique imparfaitement établis, favorisent l'élévation des rangs les plus obscurs aux dignités les plus hautes, et opposent, sur le trône de saint Pierre, la majesté du génie à l'orgueil de la naissance sur le trône des Césars. C'est peu; l'ordre selon la naissance, perpétué dans la cité guerrière, perd de son inflexible rigueur, ne repose plus sur la distinction des races, mais sur la possession héréditaire des priviléges; et l'eau sainte du baptême, qui rachète les classes inférieures de l'empire de Satan, les aide à se racheter de leur asservissement dans le royaume de César.

Ainsi l'Europe entière, lentement formée par les travaux de tant de conquérans, détachée de l'Asie par Alexandre, réunie en partie sous Rome antique, enfantée à la vie chrétienne par Rome moderne qui discipline les essaims innombrables des barbares, constituée par le bras puissant de Charlemagne qui l'arrache violemment à l'idolatrie, et la sauve de la domination du croissant, formant déjà une association spirituelle, plus douce envers les classes inférieures qui peu à peu s'avancent vers leur émancipation, honorant avec éclat la faiblesse de la femme

libre dans l'enceinte du foyer domestique, s'achemine vers une transformation nouvelle; et voilà que, découvrant un vaste continent, et prompte à s'y épancher, elle ajoute, à son poids dans la balance des destinées du monde, celui d'une immense colonie dotée de tous ses progrès. Bientôt, sous les coups de Luther et des philosophes, s'écroulent la société politique où domine l'ordre selon la naissance, et la société religieuse impuissante à contenir les arts, les sciences et l'industrie dans tous leurs développemens. Enfin la révolution française éclate, et renverse tout entier l'ordre social antique.

L'instant d'une révélation approche; déjà même au sein du silence et de l'isolement se prépare cet avenir; car dans cette vaste trame où s'ourdissent les destinées de l'humanité, ce n'est pas au moment où se brise sans retour le fil qui en a formé le tissu, que l'on sème le chanvre dont on fera le fil nouveau réservé à la continuation de l'œuvre commencée. Non, jamais de lacune, jamais d'interruption; tout marche, tout travaille, tout se déroule à la fois.

Cependant, après l'explosion révolutionnaire, la société, livrée aux caprices furieux d'une multitude encore grossière et sauvage, était menacée de périr dans les convulsions d'une démagogie effrénée, ou de tomber, comme une proie facile, entre les mains de la ligue formée contre elle par la royauté et l'aristocratie européenne.

Un homme, destiné à briser l'Europe vieillie du moyen âge, et rêvant, dans le désœuvrement de sa précoce ambition, les empires gigantesques de l'Orient; simple dans ses mœurs et subjuguant tous ceux qui l'entourent par un mystérieux ascendant; parlant de république, et déjà commandant en roi: né pour l'autorité, et foudroyant sans remords, dans Paris même, la souveraineté populaire,

paraît; prélude à sa future grandeur par ses triomphes d'Italie, comme César à sa perpétuelle dictature par la conquête de la Gaule; usurpe le pouvoir sur l'anarchie, favorisé dans sa rapide élévation par les vœux de la bourgeoisie, qui se souvient que l'un de ses premiers exploits a été de mitrailler le peuple, et par les vœux du peuple, auquel il donne l'égalité de la gloire sur les champs de bataille; ose impunément rétablir le trône, parce qu'un obscur enfant de la révolution y semble une sanction vivante de ses principes, ressusciter la féodalité, parce que ses titres surannés, jetés au mérite dans tous les rangs, sont à la fois une vengeance et une satire éclatante des priviléges d'une noblesse abâtardie, rebâtir l'autel, parce que l'autel, utile aux yeux de plusieurs comme appendice d'une organisation régulière, précieux pour les cœurs long-temps sevrés d'émotions religieuses, ombragé et comme humilié par la pompe des trophées militaires, n'est pas dangereux; apprivoise l'Europe frémissante avec la France, qui l'avait épouvantée d'une tête royale jetée en signe de défi, par les prodiges de ses armes, par le retour de l'ordre intérieur et le théâtral appareil de sa royauté d'un jour; incarne en lui la révolution, mais l'asseoit sur un char de triomphe et non plus sur la charrette fatale; détrône les rois par l'épée et non par la hache; humilie les souverains, non plus devant le bonnet de la liberté, mais devant l'insolence d'un diadème nouveau; sape dans leur base les vieux châteaux avec le secours de modernes barons, et brise, le sceptre en main, les fers des peuples asservis; *accorde*, DANS SON VASTE CAMP, *le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres;* tente d'initier vingt peuples divers, enrôlés sous ses drapeaux, à une fraternité d'armes, et institue, POUR TOUS, sous l'étoile de l'honneur, une sorte de COMMU-

NION MILITAIRE ; et toutefois essayant de greffer sur une tige antique sa tige récente ; rappelant dans son palais les noms illustrés par une rouille séculaire pour donner à son trône naissant le prestige de la vétusté; perdant en popularité tout ce qu'il veut gagner en légitimité; abandonné de la France, lorsque après avoir accompli l'œuvre révolutionnaire, il prétend fonder sous la seule sanction du glaive une unité européenne; provoquant contre lui, de la part des nations étrangères, l'enthousiasme de la liberté dont il avait semé les germes dans leur sein, il tombe alors; et laissant les sujets demander à leurs maîtres des institutions pour prix de leur victoire, permettant à la France, par son exil, de reprendre possession, sous des princes faibles quoique rigoureux, du mouvement révolutionnaire que son bras de fer avait comprimé, il attend; et dès que cette race superbe, qui n'avait vu en lui qu'un instrument de la providence pour relever la couronne, et la lui rendre à elle plus affermie, dédaignant de s'enraciner dans un sol nouveau, ne cherchant d'appui que parmi des ruines et des fantômes, érigée par les potentats étrangers en geôlier de l'esprit d'insurrection, qui de la France avait soufflé parmi leurs sujets, eût blessé la nation dans ses sentimens, ses intérêts et la jalousie de sa gloire militaire, qu'elle narguait les lis en main, et s'efforçait d'ensevelir comme en un linceul sous son vieux drapeau blanc, il s'élance, surprend par son retour ceux-là même qui l'attendaient, d'un pas touche à Paris et de l'autre à Waterloo ! Déjà sa mission nouvelle est remplie : il vient, lui qui était à lui seul sa dynastie, troubler le rêve de légitimité de ces princes, en leur enseignant que, sous peine d'un autre exil, il ne faut pas prendre à la lettre la monarchie telle qu'il l'a reconstituée; lui-même il dissipe l'illusion de sa

légitimité soldatesque, car déjà il en avait une, en se prêchant comme liberté, brise son parti redoutable, composé de générations nourries dans les camps, dédaigneuses des idées libérales, et ne comprenant que la guerre, l'obéissance militaire et la jouissance héréditaire des titres conquis par l'épée; conduit ses invincibles légions à de sanglantes funérailles, en ensevelit une grande partie dans la gloire d'une défaite que les vainqueurs auraient enviée; force leurs restes mutilés à se réfugier dans les rangs des libéraux; et lui, jeté vivant sur un roc lointain, y demeure long-temps, au profit des nations rassurées contre son despotisme, l'épouvantail des monarques qui voudraient rétrograder; se venge des souverains qui, non contens de l'avoir détrôné, le traitaient sans pitié, en prédisant la chute de leurs trônes; les affaiblit lui-même de sa déchéance; car, lorsque sa gloire roturière, qui avait fait pâlir les astres de la légitimité, s'éteignit dans les flots de l'Océan, avec elle s'éteignit aussi l'éclat majestueux de l'antique royauté qu'il sembla n'avoir usurpé tout entier que pour laisser en disparaissant les rois, ses satellites, plus pâles encore de l'absence de ses rayons; enfin se réconcilie avec les peuples en paraissant se réconcilier avec la liberté dont il avait sucé le lait, et en se faisant de Sainte-Hélène une tribune d'où, par sa bouche, le génie de la guerre lui-même exprime la pensée d'une vaste alliance entre toutes les nations civilisées, et semble entrevoir les premières lueurs d'un pacifique avenir !

Grâce à lui, la révolution a donc triomphé; le lien déjà commencé entre les peuples par le catholicisme s'est resserré; et l'Europe vient de manifester sa touchante sympathie pour la France, le jour où la France renvoya dans un interminable exil une orgueilleuse dynastie dont

la mission fut de mener le deuil du passé, après avoir attesté, par de prodigieux efforts pour le ressusciter, sa mort irrévocable.

Ah! répondez : lorsque la révolution, en complétant l'œuvre du christianisme, a aboli les priviléges de la naissance et uni tous les enfans de l'Europe dans une cause commune; lorsque la guerre, après avoir été, entre les mains de Napoléon, un instrument de civilisation, tombe vaincue avec ce géant, dont la lourde épée ne peut plus trouver d'héritier, le moment n'est-il pas arrivé où un ordre social nouveau doit remplacer l'ordre social qui périt? et quel ordre social plus conforme au progrès, plus digne de satisfaire nos vœux, que celui que vient fonder Saint-Simon, en proclamant l'association pacifique, universelle, le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres?

TERRE, RÉJOUIS-TOI! SAINT-SIMON A PARU!

Oui, tel est l'ordre nouveau, préparé par tous les travaux de l'humanité, justifié par le cours de tous les événemens lointains ou rapprochés; voilà l'avenir auquel nous marchons sans pouvoir être arrêtés, et d'après lequel il faut régler le présent si l'on veut terrasser à jamais le passé!

En effet, vous avez renversé une odieuse dynastie; êtes-vous en repos? Le trouble, le malaise, la souffrance de toutes les classes de la société, sont portés au point que le passé a osé, en face de la tombe des héros de juillet (1),

(1) Allusion aux faits qui se sont passés à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, à l'occasion de la célébration du service du duc de Berri.

célébrer dans des sortes de saturnales la victoire des vaincus.

Mais l'eussiez vous détruit jusque dans ses derniers vestiges, vous flatteriez-vous d'une plus grande tranquillité? Non : aujourd'hui la question ne se trouve plus entre le dogme déchu de la légitimité, l'ancienne féodalité expirant sous le nom pompeux de chambre des pairs, vaine et puérile réminiscence des hommes de la restauration, le clergé impuissant et la liberté. Elle n'est pas cependant, ainsi que le proclame un langage de tradition, entre le *bourgeois* et le *peuple*, entre les *riches* et les *pauvres;* mais elle est, dans des termes plus profonds et plus religieux, entre les OISIFS PRIVILÉGIÉS et les TRAVAILLEURS, dans la triple direction des *arts*, des *sciences* et de *l'industrie*, entre les derniers débris d'une féodalité sans éclat et l'ordre selon la capacité, entre l'HÉRÉDITÉ de la richesse et l'HÉRÉDITÉ de la misère, entre le privilége de la science et le privilége de l'ignorance.

Dédaigneriez-vous de nous croire et de préparer, par de sages ménagemens, par de prudentes transitions, la transformation de l'état actuel des choses; jetez les yeux sur votre situation ! Vous ne sauriez le nier, les classes inférieures sont pour vous un auxiliaire embarrassant, dont vous vous servez quelquefois avec joie, mais que vous vous hâtez de congédier, que tour à tour vous caressez et vous gourmandez, et qui ne peut intervenir sans vous causer de secrètes et légitimes frayeurs. Or pensez-vous que ce peuple qui aspire à une situation meilleure, en vertu du progrès de sa moralité, devenu plus exigeant encore, grâce aux désirs nouveaux que fera naître en lui la liberté de l'enseignement, n'envisagera pas les classes en possession de priviléges héréditaires du même œil dont la bourgeoisie naguère

envisageait une aristocratie déchue de son utilité et de sa gloire ?

Écoutez nous sans défiance; nous ne sommes pas les flatteurs intéressés de ce peuple; car tandis que nous plaidons sa cause, et que nous nous efforçons de contribuer à l'amélioration de son sort, c'est de lui-même que nous vient l'outrage : dès long-temps nous l'avons prévu, si nous ne parvenions à vous persuader, en excitant pour lui vos sympathies, de l'arracher à son abrutissement, à son ignorance, à sa misère, les premiers nous serions exposés au danger; semblables en ce point aux chrétiens, qui, venant aussi pour *affranchir les masses populaires*, entendaient cependant retentir autour d'eux ces cris : AUX BÊTES LES CHRÉTIENS ! C'est donc *à vous et non pas au peuple* que nous devons d'abord nous adresser, c'est par vous et avec vous que nous devons opérer sa régénération. Et ne nous avez-vous pas souvent accusés d'un langage abstrait, scientifique, métaphysique? Que faisiez-vous qu'accuser notre prudence à laquelle vous-mêmes étiez intéressés? Ecoutez nous donc sans défiance.

Je vous le demande, ce peuple, héréditairement condamné au travail et à la misère, se vouera-il à être éternellement le *piédestal de l'oisiveté privilégiée?* lorsqu'il a déjà fait *dans les camps* l'apprentissage de la rétribution selon les œuvres, lui en coûtera-t-il de vouloir *dans ses ateliers* ce qu'il a déjà obtenu sur les champs de bataille? Croyez-vous qu'il se laissera bercer toujours du mot sonore de liberté, et ne verra pas l'esclavage là où il endure une misère sans adoucissement et sans espoir? Que ferez-vous alors? Essaierez-vous de réaliser pour cet infatigable Hercule la fable des douze travaux? vaine tentative! Il commence à comprendre qu'aux conditions fixées à

cette heure entre les gens qui lui fournissent l'occasion de travailler, et lui qui fournit du travail, les rôles de la générosité et de la reconnaissance doivent être intervertis. Combien alors les classes privilégiées se jeteraient volontiers dans les bras d'un Bonaparte ! Mais quoi donc ! ce peuple qui naguère a vaincu et n'a pas souillé sa victoire; ce peuple qui vous a sauvés et a tout respecté, et qui récemment encore, dans une affligeante et *brutale* destruction (1), n'a pas démenti son *noble désintéressement*, est-ce donc là le peuple que l'on *mitraille*, que l'on renvoie à coups de canon dans ses ateliers ou que l'on jette dans une guerre étrangère ? Oubliez-vous d'ailleurs que, pendant que vous travaillez à la ruine de l'ancien ordre social, les nations imitent votre exemple, et que partout les classes inférieures et les classes supérieures vont se trouver aux prises : qu'une guerre, si elle avait lieu, n'aurait d'autre résultat que d'accélérer le mouvement révolutionnaire en Europe ?

Vous le voyez : si le problème devait être résolu par la force, un Bonaparte ne se mettrait pas du côté de votre faiblesse. *Les forts se servent des forts.* Que ferez-vous donc ? Quelle sera la voie de salut de la société ? Comment échapper à d'effroyables désordres, prévenir d'épouvantables secousses ? Rappelez-vous que ce peuple a mis deux fois la main à votre révolution ; que si, à l'issue de la première crise, sauvage et brutal, il ne parut pas mériter d'être affranchi de l'exploitation de ses maîtres, aujourd'hui il s'est amélioré au point d'exciter quelquefois votre admiration. Ah ! n'a-t-il pas assez payé de son sang et de

---

(1) La démolition de l'archevêché et le renversement des croix de quelques églises.

ses sueurs pendant la paix et pendant la guerre les frais de son éducation? Que ferez-vous donc, non pas seulement pour vous sauver, mais pour le sauver aussi, pour vous sauver ensemble? que ferez-vous? Vous l'ignorez!...

Ah! nous vous le répétons, la religion que nous vous annonçons, qui émancipe les classes laborieuses et pauvres, et offre en même temps, pour régler le monde, des moyens d'ordre puissans, parce qu'ils sont appropriés aux besoins nouveaux, peut SEULE fournir un remède à cette crise et la terminer. Cette religion féconde, pacifique, régénératrice, peut seule vous épargner de pénibles convulsions, et vous acheminer sans danger, sans regrets, vers un état social auquel nous marchons irrévocablement; seule elle peut vous délivrer des débris d'un ordre politique vieilli et d'une religion surannée.

Oui, les philosophes ont insulté, renversé la CROIX; elle s'est relevée : les jésuites l'ont défendue; elle est encore debout : je la vois partout, jusque sur la tombe des héros de juillet, victimes d'un passé qu'il ont détruit en tombant sous ses coups! Vainement la brûleriez-vous pour en jeter les cendres au vent, elle reparaîtrait d'or ou de bois, n'importe! Vous avez besoin de croyance, et elle ne descendra, malgré tous vos efforts, des temples qu'elle surmonte, que lorsque la société, reconnaissante de ses bienfaits passés, ne verra plus en elle, cependant, qu'un emblême menteur de l'existence nouvelle à laquelle elle est appelée.

Vous le savez, la CROIX, instrument de mort et d'ignominie, adorée sur l'autel, dominant la couronne des rois, attachée à l'épée du chevalier, blasonnée sur la cuirasse du guerrier, suspendue au sein de la vierge, la croix fut long-temps l'emblême véritable des souffrances et de l'op-

probre, légitime alors, d'un aspect du monde et de l'homme, de l'aspect matériel, dans lequel il fallait que l'humanité se mortifiât pour espérer la vie, s'humiliât pour espérer la gloire! Or qui peut aujourd'hui, après avoir reconnu sa sainteté et sa douceur dans les progrès qu'elle a déterminés, la convaincre, en face des progrès nouveaux, d'imposture et de rigueur, si ce n'est SAINT-SIMON, par une révélation plus vaste? Plus de souffrance et de mortifications; il n'accable pas DIEU du poids de la matière toujours en révolte contre lui, et, pour sauver l'esprit de l'homme, il ne tue pas son corps! Plus d'opprobre; il glorifie DIEU sous son aspect matériel aussi bien que sous son aspect spirituel, et il réhabilite le développement de l'activité humaine dans toute sa plénitude. Plus d'humilité; il classe tous les hommes chacun selon sa capacité. Plus d'abnégation; il fonde un état social qui met un terme à cette lutte entre le devoir et l'intérêt, en accordant à tous les efforts le prix qui leur est dû. Plus de résignation, mais des joies toujours plus belles. Plus de consolation, mais une espérance toujours plus ravissante! Répondez: l'empire prolongé de la croix ne vous paraît il pas maintenant une calomnie envers DIEU et l'homme qu'il flétrit et mutile dans un aspect de leur existence? ne vous paraît-il pas aussi impitoyable pour l'humanité qu'il lui fut d'abord doux et miséricordieux? ne voyez-vous pas un signe de guerre et d'antagonisme là où brillait d'abord un signe de paix et de charité? gloire à JÉSUS qui par la croix a racheté l'homme du joug de la matière alors sanglante! mais gloire, gloire à SAINT-SIMON qui rachète à son tour la matière soumise et pacifiée du joug accablant de la croix! CROIX qui sauvas le monde, aujourd'hui tu pèses sur lui; disparais! tombe; et qu'au bruit de ta chute une religion nouvelle

proclame le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, et l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre par l'association universelle !

XVII.

UNITÉ DE LA RELIGION ET DE LA POLITIQUE.

Mes Fils, mes Filles,

Vous vous étonnez que les disciples de Saint-Simon s'érigent en juges de la lutte des peuples et des partis, embrassent dans leur prévoyante sollicitude tant d'intérêts opposés, et aspirent à les réconcilier par la fondation d'un nouvel ordre social. Ce rôle politique, selon vous, est une abdication de tout caractère religieux, et une telle ambition suffirait pour effacer de nos fronts, si vous étiez disposés à l'y voir, l'auréole de l'apostolat. Il vous semble, en effet, que la religion n'ait d'autre tâche à remplir que de contempler incessamment les choses divines, dont vous séparez les choses humaines, qu'elle doive uni-

quement, les yeux tournés vers le ciel, y chercher avec amour la lueur de l'étoile tutélaire, la montrer de loin à la société errante parmi les ténèbres, en lui laissant le soin de régler sa marche d'après cette clarté, et qu'elle déroge en intervenant dans la sphère d'un monde habitué à se considérer comme profane; enfin votre opinion élève un mur d'airain entre la religion et la politique, entre le temple et la cité.

Supposez cependant que nous venions vous dire :

Écoutez les interprètes d'une religion nouvelle, les envoyés de Dieu, plus grand aujourd'hui qu'il ne s'offrit jamais à l'adoration de l'humanité, les dépositaires d'une révélation supérieure à celles qui l'ont précédée; écoutez! Voici que l'Europe, au prix de flots de sang, terrasse le despotisme et la féodalité, ou résiste à leur oppression. La classe la plus nombreuse et la plus pauvre, vouée à l'hérédité de la misère, trop souvent réduite à se venger avec barbarie de la dureté de ses maîtres, subit encore la loi des antiques patriciats. Partout règne la guerre, entre les rois et les sujets, les nobles et les bourgeois, les bourgeois et le peuple. Une déplorable anarchie isole les savans, les industriels, les artistes, et se trahit hautement par leurs mutuels mépris. La science languit dans les académies, théâtre de son inaction ou de ses rivalités. L'industrie, étrangère aux bienfaits de l'association, accepte, sans rougir, dans l'emploi d'armes déloyales et dans les ravages de la banqueroute, les nécessités de ses combats multipliés. La poésie n'a de chants que pour maudire, blasphémer, désespérer; et la lyre, qui naguère bâtissait et unissait, détruit et divise. Les femmes, attachées au foyer domestique, sont condamnées à une triste servitude, ou aux joies amères de

l'indépendance. Enfin, au sein de la famille particulière, entre l'époux et l'épouse, le père et le fils, la mère et la fille, se réfléchissent la division et le désordre qui troublent la famille publique. Tels sont les maux dont vous gémissez ! Mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de vous secourir par une efficace médiation entre toutes les classes de la société. Non ! vous exhorter à vous aimer les uns les autres, à chercher dans votre foi un adoucissement à vos peines, à vous résigner à votre sort, et à espérer dans une autre vie une meilleure destinée, lever nos mains vers Dieu, sur le haut de la montagne, pendant que vous combattez dans la plaine, c'est là notre unique devoir : un mur d'airain doit séparer la religion de la politique et le temple de la cité.

Supposez, dis-je, que nous vous tenions ce discours, et vous n'hésiteriez pas à reconnaître en nous des prêtres; mais, à l'instant même, ne nous accuseriez-vous pas d'une cruelle ironie, d'une barbare dérision, et n'auriez-vous pas le droit de vous écrier ?

Quoi ! vous osez vous dire envoyés de Dieu, et chargés d'annoncer en son nom un autre Évangile ! et quelle est cette bonne nouvelle que vous apportez aux nations ? Vous étalez un déplorable inventaire des misères humaines, et, lorsque nous en espérons le remède, vous trompez impitoyablement notre attente. Suffit-il au médecin de sonder la plaie et de la mettre à nu ? au pilote de signaler l'écueil et de prédire l'approche de la tempête ? Où donc est le gage de votre mission ? Ignorez-vous que la parole de Dieu n'éclate qu'en proclamant une amélioration dans le sort du plus grand nombre ? Moïse délivra les Hébreux, et leur révéla, sous des traits nouveaux, la puissance divine, en les conduisant dans la terre promise. Jésus initia les maîtres et

les esclaves, les riches et les pauvres, les puissans et les faibles à une commune charité, et adoucit le sort de tous. Le Dieu de Moïse et celui de Jésus ont été crus. Mais vous, malgré la solennelle prétention d'une révélation récente, malgré la fastueuse investiture d'une mission extraordinaire, que venez-vous faire? Prêcher la résignation? Ce langage était bon, il y a dix-huit cents ans, lorsque l'univers était en proie au génie du mal. Proposer les oisives délices d'une vie future? Le prêtre, qui berçait l'infortune de l'espoir des joies célestes, frappait la terre d'anathème, et inspirait aux fidèles un profond détachement de ses biens; vous ne sauriez plus professer le même dédain sans méconnaître le progrès. Enseigner aux hommes qu'ils doivent s'aimer? C'est ce que savent aujourd'hui les petits enfans. Mais ce qu'ignorent les sages eux-mêmes, et ce que vous ignorez, c'est l'art de tarir ces sources de rivalité, de haine et de guerre qui débordent, tandis que la sympathie demeure stagnante au fond des cœurs. Enfin prétendre qu'il faut aimer Dieu? Quoi! l'humanité, errante à travers les orages, sans qu'à ses regards brille un rayon d'espoir, jetant un long cri de douleur sans être entendue, et offrant le triste spectacle de ses maux sans être soulagée, s'arracherait à son indifférence pour ce Dieu, spectateur impassible de ses souffrances, ou cesserait de le blasphémer? Non, il n'est pas le vrai Dieu celui qui ne sait ni promettre, ni consoler, ni guérir, ni rassasier! Non, nous ne croyons pas à votre Dieu! Insensés, qui fermez les yeux à ce monde palpitant de vie et de douleur, et poursuivez aveuglément les chimériques jouissances d'un monde mystique, vous n'êtes que des rêveurs; et Dieu, s'il existe, Dieu ne parle pas par votre bouche!

Oui, tel devrait être, tel serait le langage que vous dic-

teraient vos espérances trompées et vos besoins méconnus; et d'où vient cependant, lorsque nous sommes à l'abri de ces reproches qui fortifieraient votre incrédulité, que vous accusez le Saint-Simonisme, précisément parce qu'il est une politique, de n'être point une religion? C'est que, malgré vous, dociles à l'influence du christianisme, qui vous a habitués à la distinction de deux sociétés et de deux hiérarchies, vous cédez encore à celle de la philosophie, qui, du jour où cette religion cessa d'être utile, proclama le monde trop impur pour n'être pas à l'abri de son intervention, et, avec un respect hypocrite pour les paroles de l'Évangile, la relégua dans la pureté d'un monde supérieur, où d'ailleurs, secrètement convaincue de son impuissance en face de besoins imprévus, elle se retirait de son propre mouvement.

Si pourtant vous interrogez les temps antérieurs au christianisme, ils ne vous présentent point l'exemple de cette scission profonde entre la religion et la politique. L'Égypte, la Judée, la Grèce et Rome placèrent l'encensoir, le sceptre, le glaive dans les mêmes mains, ceignirent le même front du diadême, du casque et du bandeau sacré, couvrirent de la même robe le prêtre, le guerrier, le citoyen. Là, le gouvernement, les travaux de la guerre, la culture des sciences, de l'industrie et des arts, le rang assigné aux différentes classes de l'État, tout se rattache à l'autel et concourt à atteindre un but commun, assigné sur la terre même par la Divinité. Cette loi unique, qui embrassait à la fois les rapports religieux et politiques des antiques cités, a même séduit quelques esprits au point de leur faire revendiquer, en faveur de cette unité, la supériorité sur la loi de Jésus qui consacre la division de deux pouvoirs. Pour nous, nous reconnaissons la légitimité de cette unité mili-

taire, sous l'empire de laquelle l'homme, se liant à la Divinité principalement sous l'aspect matériel, se développa dans sa force. Mais l'homme, qui tendait vers le règne de l'unité pacifique, devait un jour briser l'unité guerrière; le christianisme a accompli cette tâche.

Nous avons donc à montrer comment le caractère de la loi de Jésus fut un caractère particulier à cette religion, réclamé par la nécessité provisoire d'un progrès immense, et comment l'accomplissement même de ce progrès imprime un caractère nouveau à notre religion.

Mes Pères,

Vous avez annoncé l'ère pacifique où se réuniront à jamais la religion et la politique, tour à tour unies et séparées jusqu'à nous. Ma voix s'efforcera de justifier votre promesse. Mais déjà le spectacle que nous présente le monde n'en présage-t-il pas la réalisation? Jadis, lorsque parut Jésus, les autels vieillis, en tombant, n'entraînèrent pas dans leur chute ce patriciat héréditaire, qui leur survécut orgueilleusement dans les palais et dans les châteaux modernes. Aujourd'hui, avec les autels de toutes les religions, qui chancèlent ou sont couchés dans la poussière, les trônes militaires sont ébranlés, la féodalité est abattue. Institutions religieuses, institutions politiques, monumens sacrés ou profanes, tout s'écroule, tout tombe; rien n'échappe à cette loi de dévastation, et le soleil, dans sa course, n'éclaire sur la face du globe que de vastes ruines qui ne se soutiennent qu'en se prêtant un fragile appui. Ah! ce n'est pas seulement le temple qu'il faut rebâtir, c'est encore la cité! Et la religion nouvelle, si elle ne remplissait qu'une partie de

cette tâche, serait incomplète, et condamnée par les débris qu'elle n'aurait point réparés. Que l'on ne dise donc plus que la religion est près de *disparaître;* elle est à la veille de tout EMBRASSER; qu'elle ne sera plus *rien;* elle sera TOUT; TOUT, mes Pères; car le vieux monde finit, non pas sous les coups de la foudre vengeresse, ou le choc éclatant d'une comète échevelée, mais par de terribles explosions sociales qui coûtent bien des larmes et du sang; il finit, et le JUGEMENT DES PEUPLES commence, grâce à une éclatante manifestation de DIEU en SAINT-SIMON. Oui, voici, voici qu'à sa voix puissante tous les peuples s'élancent de leurs misérables ruines comme du sein d'obscurs tombeaux qu'ils soulèvent avec joie, et, secouant tous les priviléges usurpés, renaissent à la vie sous l'empire d'une justice nouvelle. SAINT-SIMON proclame avec majesté le CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ, la RÉTRIBUTION SELON LES ŒUVRES; et cette loi, dont les chrétiens n'avaient pu concevoir l'accomplissement que dans le ciel, mais dont nous prédisons l'établissement au globe renouvelé, en réalisant sur la terre le règne de DIEU lui-même, ASSOCIE A JAMAIS LA POLITIQUE ET LA RELIGION.

Mes Fils, mes Filles, voulez-vous apprécier ce qui fit l'influence du christianisme, représentez-vous la société antique, armée du glaive, foulant aux pieds les populations asservies; là règnent César et Jupiter. JÉSUS paraît : trop faible pour détrôner César, il lui ôte tout appui sacré, et partage l'empire de ce monde entre lui et *Satan*. DIEU règne ailleurs, pur esprit, créateur de la matière corrompue et périssable, roi d'une cité mystique, incorruptible, éternelle. C'est ainsi que le christianisme, brûlant de convertir à la charité tous les hommes divisés par la loi de la guerre,

les associe en un Dieu qui, échappant à toutes les conditions de forme et d'espace, plane mystérieusement sur l'univers et les sollicite à un détachement continu de ces liens matériels dont il est affranchi. Que pouvait-il alors y avoir de commun entre la religion et la politique? Comment la religion aurait-elle trempé dans les affections, les travaux et les joies d'une société profane? Non, avec une sublime audace, entre l'esprit et la chair pécheresse, entre le ciel et la terre sanglante, entre l'Église, sorte de colonie pacifique de la cité éternelle, régie par le vicaire de Dieu, et la cité guerrière, régie par César, dans lequel, du haut de sa superbe orthodoxie, elle ne devait voir que le vicaire de *Satan*, elle prononce un divorce solennel: elle ne se mêle au monde que pour l'enseigner, le préparer à une nouvelle existence, et le purifier sans cesse par l'eau du baptême, le sang symbolique du Sauveur, l'onction du saint chrême; elle précipite l'enthousiasme de ses Saints dans le désert, que semblent déjà embaumer quelques parfums des palmes célestes, et elle flétrit impitoyablement toutes les jouissances de cette vie; quelquefois, dans l'impatience de son dédain pour ce globe de cendre et de boue, ruisselant de sang et rebelle à sa voix, elle sonne l'agonie de l'univers, et, la croix à la main, elle pousse les croyans, tremblans de terreur, dans les voies du salut; et lorsque les pompes éclatantes des astres et du soleil doivent s'évanouir comme une représentation mensongère devant la gloire éblouissante du vrai Dieu, en coûtera-t-il à sa sainte arrogance d'humilier les monarques et les grands de la terre, d'abaisser devant la majestueuse dynastie, qui remonte à un pêcheur et se recrute puissamment dans les rangs les plus obscurs, l'orgueil héréditaire des rois, de lancer les foudres sacrées jusque dans

leurs palais, et de défendre contre leur tyrannie les peuples opprimés? César, légitimement catéchisé, prêché, excommunié même s'il l'avait mérité, descendit de son char de triomphe pour marcher humblement, dans la longue procession des fidèles, à la suite de leur père commun, les guidant vers l'éternel royaume. Les rapports des diverses classes de la hiérarchie, quoique la religion s'abstînt de les régler, grâce à sa discipline hautaine qui brisait et confondait les rangs établis par la violence, peu à peu se transformèrent; enfin l'esclavage fut détruit. Ce fut ainsi que le christianisme emprunta à l'énergie de sa constante réprobation tout ce que sa puissance eut de salutaire.

Mais lorsque la société s'élance plus librement vers la culture de la science, de l'industrie et des arts, partout domine la sanction mutilatrice de la croix.

Heureux les SAVANS qui, détournant leurs regards de la matière, s'appliquèrent à la contemplation des phénomènes de l'esprit! par eux faillit remonter jusqu'à Platon, qui leur ouvrit cette carrière, la canonisation décernée à leurs efforts; mais malheur aux premiers savans qui se livrèrent à l'observation des phénomènes matériels, et qui, s'éloignant à chaque pas du Dieu des chrétiens pour pénétrer dans le domaine que l'Église avait abandonné à Satan, accusés de le prendre pour complice et pour guide de leurs téméraires investigations, furent repoussés par un terrible arrêt dans les flammes de l'enfer ou dans celles des bûchers! Le soupçon d'une éclatante damnation atteignit, sur le trône pontifical, un pape lui-même formé dans les écoles arabes à la science profane!

Et alors quelle sera l'INDUSTRIE! Comment l'homme s'occupera-t-il légitimement du soin d'embellir ce globe réprouvé et d'orner cette chair corrompue, dévouée à la

mort ? Sans doute son développement social exige d'immenses travaux; la religion les tolère, comme une nécessité qu'il faut racheter, ou si elle les encourage, c'est à titre d'expiation. Mais au lieu de s'unir par son activité à ce monde dévolu au démon, si le chrétien emploie toute son énergie à le repousser, consume sa force à se tenir isolé d'une terre impure, s'enfuit dans la solitude, épie tous ses besoins pour les combattre, dompte son corps par le jeûne, le cilice, la macération, invente des raffinemens de pénitence, ajoute au luxe des austérités, il assure, par cette multiplicité de pratiques, le triomphe de l'esprit ; voilà la véritable industrie chrétienne, qui, de tous les travaux d'Hercule consumant son corps après l'avoir victorieusement exercé, n'envie que la gloire du dernier !

Les ARTS subissent la même mutilation. Honneur d'abord à ceux qui expriment surtout la beauté spirituelle ! Quant à ceux qui reproduisent plus particulièrement la beauté matérielle, tardifs dans leur essor, ils portent la profonde empreinte d'une inspiration incomplète. Voyez, dans l'architecture, avec ses flèches alongées vers le ciel, sa dentelle légère et merveilleusement suspendue, ses vastes vitraux, qui au dehors rendent ses flancs diaphanes et au dedans ne versent qu'un jour dépouillé de son éclat, la matière s'exténuant en quelque sorte sous une forme monumentale ! Voyez, dans la peinture, le corps de l'homme se cacher sous les plis ondoyans de larges draperies qui en dissimulent les contours, n'éclater que par son visage, et se changer, chez les chérubins, en une vapeur azurée, à l'exception de la tête, radieuse entre deux ailes de flamme. Enfin la poésie, sombre, austère, mélancolique, ne retrouve toutes ses ressources qu'en puisant dans le paganisme des couleurs que lui refusait l'ascétisme chrétien.

Et cependant la sourde impatience d'une croyance qui n'offrait pas une satisfaction entière commençait à se témoigner.

Alors naquit un ordre célèbre, jaloux de retenir la société sous le joug de la foi, et pour y parvenir allégeant avec art le joug pesant de la discipline antique; pénétré d'abord d'un sincère amour pour la gloire de la religion, mais comprenant la nécessité de recommencer l'apostolat sur des peuples animés de besoins nouveaux; entreprenant avec zèle cette conversion de l'humanité ébranlée au catholicisme, et forcé de convertir à son insu le catholicisme lui-même au progrès de l'humanité ardente à s'élancer dans des voies inconnues; adoptant, loin de les répudier, tous les développemens de la science profane; levant, à petit bruit, par ses complaisances pour l'industrie, l'anathème lancé sur la chair; fondant d'illustres écoles et de riches comptoirs; se faisant, suivant les paroles de l'apôtre, tout à tous, et, à ce prix, séduisant à la soumission les générations insubordonnées; aspirant hautement au monopole de l'instruction, et embrassant dans son enseignement la théologie et la physique, les découvertes les plus élevées de l'astronomie et les détails les plus vulgaires de la navigation; multipliant les livres de piété, et cultivant les lettres mondaines, et se prêtant même aux jeux du théâtre; conservant avec respect la latinité sacrée, et ajustant la docilité éprouvée de cette langue à l'expression des inventions et des mœurs modernes; champion vigoureux du texte évangélique, et cependant commentateur facile d'une loi austère; combattant l'hérésie, et lui-même ployant aux passions du siècle son inflexible orthodoxie; voulant s'emparer de toutes les ames, mais allant au-devant des scrupules que se suscitaient les consciences, à la fois indociles et timorées,

dans une foule de cas imprévus nés de désirs plus hardis; prodigue alors des absolutions de l'Église; brûlant de conduire les fidèles au ciel, mais leur en élargissant la route sur la terre, et dérobant en quelque sorte à l'enfer, par la doctrine des accommodemens, les victimes qu'il aurait autrefois impérieusement réclamées; vaste milice, qui, envahissant la direction sociale par ses colléges, ses prédications, ses livres, sa confession et son crédit, dominant le trône par le tribunal de la pénitence, tour à tour conspirant avec les monarques contre les sujets, et avec les sujets contre les monarques, pour l'honneur de l'unité catholique, sanctifiant les persécutions d'un tyran ou le poignard d'un régicide, fidèle au pape, lorsque les clergés de chaque nation, atteints à divers degrés par le protestantisme, avaient brisé leur lien de dépendance, sut à la fois par un prodigieux mélange d'ambition et d'intrigue, de foi et d'hypocrisie, de vertus et de vices, d'opiniâtreté et de souplesse, embrasser, ainsi qu'en un réseau, les peuples et les rois dans les filets de saint Pierre, agrandis avec une prévoyante facilité! Ordre à jamais célèbre, digne de gloire et de reconnaissance, parce qu'il tenta avec grandeur de lier le monde *religieux* au monde *politique*, et favorisa par une large transaction la marche de la civilisation; mais frappé d'une mort légitime, du jour où la société, ne sentant plus le besoin de ce médiateur habile et intéressé, put lui opposer à lui-même la rigueur de la discipline sacrée, le convaincre de fraude et de honte, et obliger les papes à le condamner, en leur montrant sa robe qu'il lui avait indignement abandonnée. Tel fut le jésuitisme, seul capable de sauver le catholicisme, si le catholicisme avait pu être sauvé.

Ah! n'est-ce donc pas en vain qu'après de tels efforts un

prêtre de génie, au cœur droit, espère encore ménager, par un pacte bizarre, une nouvelle existence au catholicisme? C'est peu que la papauté, dès long-temps reléguée dans Rome par le mépris des souverains et par l'indifférence des peuples, et risquant au premier instant d'être reléguée dans le Vatican, se meure avec pompe de conclave en conclave, près de s'éteindre dans une nuit plus profonde que celle des catacombes d'où jadis elle s'élança radieuse; comment est-il possible de faire rentrer dans le dogme ce vaste développement qui, de toutes parts, le déborde, et de former, entre l'Église et le monde, une alliance, sainte à coup sûr devant un Dieu nouveau, mais adultère devant le Dieu de Jésus? Il est beau cependant à l'Église, après un si long temps de mystérieuse union avec le Christ, de répudier le céleste époux, et, dans la ferveur d'un nouvel amour pour ce *monde*, qu'elle avait dédaigné tant que César y régnait, maintenant affranchi, ardent de science et d'industrie, mais en proie au trouble et au désordre, de vouloir lui rendre le calme et l'harmonie par un hymen dont elle espère son propre rajeunissement. Mais, tout ce qu'atteste cette illusion de sa vieillesse, c'est qu'aujourd'hui une religion n'est possible qu'à la condition d'être une politique, et que la politique ne sera grande et salutaire qu'à la condition d'être une religion. Le catholicisme, grâce au prêtre qui le représente, dépouillant sa robe lugubre pour revêtir une robe de fête où éclatent en riches couleurs les merveilles de la science et de l'industrie, offrant, d'une main défaillante, l'anneau du pêcheur comme un anneau nuptial, tente un sublime effort, sans pouvoir échapper à son destin, et, en rêvant les délices d'une longue alliance, ne s'unit un instant au monde que du baiser d'un mourant, baiser de paix et d'adieu!

Le catholicisme lui-même, par ses généreuses tentatives d'usurpation, a donc prophétisé le caractère de la religion nouvelle. Et maintenant jetez les yeux autour de vous. Les peuples, séparés par les restes de tant de barrières, se tendent les bras sans défiance, se combattent et s'empressent de se réconcilier, foulent aux pieds, pleins d'une joie commune, le cadavre de César, se rattachent avec sympathie aux brillans symboles de la liberté, s'enorgueillissent des trophées de la science et de l'industrie plus que de ceux de la guerre, et éprouvent, au milieu de l'antagonisme qui les divise dans cette laborieuse carrière, le besoin de s'unir; ce monde, encore agité par l'orage et souriant aux approches de la sérénité, *semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde*, aspire à la concorde et au progrès. Ah ! la religion qui s'obstinerait à le traiter comme profane, serait profane elle-même, car le monde brûle d'être saint; légitimement excommuniée par le dédain et l'abandon, car le monde, sillonné des foudres de l'excommunication, lève un front radieux, où s'effacent déjà les traces du vieil anathème; mensongère enfin, et destinée, comme l'Euridice d'un antique révélateur, vain fantôme réclamé par un monde de ténèbres, de mort et de terreur, à s'évanouir au seul regard de ce monde ardent de lumière, de vie et d'amour.

Et alors, comprenez le RÉVÉLATEUR NOUVEAU ! Il n'a rien réprouvé de l'homme ni de la nature; mais s'initiant à tous les désirs, à tous les besoins de toutes les classes de la société, écoutant et saisissant en lui-même, comme en un centre fidèle, les gémissemens, les murmures confus, les vœux inachevés, les vagues élans, les transports déréglés, éprouvant la faim du pauvre, la langueur du riche oisif, la soif insatiable du savant, l'ardeur captive de

l'industriel, l'espoir incertain du poète, sentant courir dans son cœur, dans sa tête, dans son corps entier leurs frémissemens divers et tumultueux, SAINT-SIMON INCARNA en lui, par un miracle de sympathie, L'HUMANITÉ ENTIÈRE, s'unit avec amour au MONDE EXTÉRIEUR qu'il se sentait appelé à connaître et à pratiquer, fonda la RELIGION NOUVELLE. Quelle religion plus digne de ce titre que celle qui vous montre dans l'immensité des globes remplissant l'espace, la terre, l'humanité, tout ce qui aime, pense et agit, dans l'UNIVERS enfin, majestueuse unité, où tout est lié d'une sublime harmonie, et vit d'une même vie, DIEU; et qui dans ce tout incompréhensible, infini, éternel, ne distingue l'homme du monde extérieur que pour lier entre elles ces deux manifestations divines par l'action continue de la pensée et de la puissance humaine, en sorte que, sollicité à un accroissement constant, sans cesse il grandisse en amour, en intelligence et en force dans le sein de DIEU?

C'en est fait, SAINT-SIMON a exorcisé Satan, et délivré l'univers du démon dont il était possédé; l'homme déploie toutes ses facultés dans leur plénitude pacifique; il communie librement en DIEU avec ses semblables, sous l'aspect matériel aussi bien que sous l'aspect intellectuel : il est religieux plus qu'il ne le fut jamais; car cette RELIGION est une POLITIQUE; elle n'est religion qu'à cette condition, et c'est à ce titre seulement qu'elle peut inspirer à l'homme un amour nouveau pour DIEU.

Notre religion, loin de nous ordonner de croiser les bras en présence de la société, nous fait donc un devoir de lui tendre la main, de nous mêler à elle pour unir et diriger tous ses mouvemens vers l'accomplissement des promesses du RÉVÉLATEUR.

Dès-lors, ne soyez plus surpris que nous prenions part aux

débats journaliers de la politique; mais si nous descendons dans l'arène des partis, c'est pour exhorter les combattans à l'union en leur signalant un but capable de les rallier; si nous assistons à leurs luttes toujours renaissantes, c'est pour déployer à leurs yeux une bannière pacificatrice, et non pour arborer leurs couleurs; et comment pourrions-nous le faire sans cesser d'être religieux? Voyez vous-mêmes.

Irions-nous nous ranger parmi ceux qui, effrayés du désordre, ne voient un terme à l'anarchie, dont le spectacle les afflige, que dans le retour d'une monarchie surannée, fondée sur des priviléges odieux, et qui, éprouvant une maligne joie du malaise croissant du corps social, espèrent que le moment approche où ils pourront imposer à son agonie le remède fatal que le malade, d'une main vigoureuse, s'obstine à repousser? Non; avec eux nous pensons que l'ordre est nécessaire à la société : mais, si affaiblie qu'elle soit, ce n'est pas du passé qu'elle attend son salut.

Irions-nous nous mêler aux libéraux? Mais auxquels? Ah! nous avions prédit que la victoire de juillet mettrait la discorde entre les vainqueurs, et nos prédictions ne se sont que trop réalisées!

Et d'abord, comment pourrions-nous adopter ces libéraux, qui, gardant plus de calme et de modération, parce qu'ils n'ont pas à réprimer la chaleur récente du combat et de la victoire, rougissent déjà du titre de *libéraux* pour ne plus s'honorer que de celui de *constitutionnels*; hier factieux, aujourd'hui accusateurs des factions; Gracques de la veille, dénonciateurs des Catilina du jour; obéissant sans doute à un sentiment d'ordre fortifié par le désir d'une sécurité plus grande pour leur position, cédant assurément

à un effroi plus vrai que simulé de l'anarchie, mais tristement réduits à parodier la stabilité et la légitimité; poussant la peur de la démocratie jusqu'au dédain pour les classes inférieures que la morgue de la noblesse avait flétries du nom de *vilains*, et qui doivent celui de *prolétaires* à la morgue de la roture; invoquant, avec un faste doctoral, les leçons de leur terne expérience contre le danger des vaines et brillantes *théories*, sans s'apercevoir qu'ils sont, contre la portion la plus ardente de leur parti, les fidèles échos des reproches que le passé leur adressa tant de fois; importunés et effrayés à leur tour des grandes popularités, se couvrant de leur ombre au jour du danger, et les répudiant au jour de la tranquillité; gens qui ont fait une généalogie des révolutions et veulent mettre les plus jeunes dans les lisières de leurs aînées; qui, après avoir érigé, avec une secrète terreur, une statue de la liberté dont, selon eux, on ne saurait dépasser les proportions sans lui donner celles de l'anarchie, l'enchaînent et lui coupent les ailes, de peur qu'elle ne s'élance au-delà des frontières, aux cris des peuples qui l'invoquent, la rendent sourde aux gémissemens des opprimés et aux menaces des oppresseurs, mettent dans sa bouche, sous l'inspiration de leur égoïsme, le principe de la *non-intervention*, et, se déclarant les seuls interprètes légitimes de cette divinité, osent réclamer le culte d'une idole monstrueuse, dont la vue fit mourir, au sein d'un amer désenchantement, un de ses plus fervens adorateurs (1), et déjà sont prêts, dans leur enthousiasme glacé, à la léguer aux races futures comme un modèle dont ne doit plus s'écarter une

(1) Allusion à Benjamin Constant, que la déception de ses généreuses espérances conduisit prématurément au tombeau.

orthodoxie héréditaire ? Sans doute nous professons l'amour de l'ordre ; mais vouloir que quarante ans d'efforts et de sang versé n'aient abouti qu'à remplacer l'aristocratie des titres par celle de l'argent, mais affecter un pieux respect pour tous les débris du passé sur lesquels ils ont assis leur liberté, mais tenter constamment de maintenir l'équilibre entre le piédestal et la statue, toujours occupés à se repousser, voilà ce que nous ne pouvons faire.

Enfin, prendrons-nous place parmi ces libéraux qui, poursuivant avec vigueur le triomphe de l'élément démocratique, mettent hardiment le marteau dans le vieil édifice, et souriant à l'espoir de sa chute définitive, ne savent pas prévoir la nécessité d'un édifice nouveau ; puissans pour renverser, impuissans pour bâtir; plus animés de haine contre le passé que d'amour pour un avenir qui se dérobe à leurs yeux; voyant la plaie du corps social dans une loi électorale incomplète, et ne sentant pas que la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, abrutie, ignorante, affamée, appelle un sauveur; démocrates zélés, qui font descendre jusqu'aux derniers rangs le droit d'élire, attribué aux classes privilégiées, mais entravent la capacité, ensevelie dans les derniers rangs, d'une barrière à son élévation par le maintien des priviléges des classes supérieures; qui haïssent le hasard de la naissance dans l'hérédité de la pairie, choquante seulement pour un petit nombre d'intérêts, et le caressent avec complaisance dans l'hérédité de la propriété, oppressive pour le plus grand nombre; qui s'indignent des sinécures chez les fonctionnaires publics, et ne songent pas à ces sinécures accablantes et multipliées dont les sueurs des travailleurs pauvres font les frais pour les oisifs, admis à cumuler impunément la richesse et l'inutilité; gens pleins

de foi et de dévouement, mais ne connaissant que la religion de la guerre et de la destruction, noblement jaloux de la liberté, mais ne la conciliant qu'avec un état d'isolement pour l'individu, et poursuivis des images du despotisme et de la tyrannie jusqu'à les retrouver dans l'établissement de toute association, de toute autorité, de toute hiérarchie?

Ce parti est celui qui nous inspire le plus de sympathie, parce que nous reconnaissons que, s'il poursuit avec chaleur l'œuvre de la démolition, c'est surtout pour l'aplanissement des obstacles qui s'opposent au progrès; mais lorsqu'il achève légitimement de briser un lien religieux et social vieilli, nous proclamons que l'humanité a besoin d'un lien nouveau qui, loin de gêner sa marche, puisse la hâter en la régularisant.

Non, nous ne saurions, sans abjurer notre caractère religieux, épouser un de ces partis; notre tâche est de les *juger* et de vous *enseigner* à leur occasion. Seuls nous pouvons révéler le catholique au philosophe, le philosophe au catholique, le libéral au féodal rétrograde, le féodal rétrograde au libéral : car s'il n'est pas une fraction de la société où il n'y ait contre nous des répugnances, il n'en est pas une où nous n'ayons des intelligences avouées. Donc, à nous seuls il est donné d'opérer entre tous une réconciliation : c'est-là maintenant notre mission, et telle est à cette heure notre POLITIQUE en *dehors de nous*. Quant à cette POLITIQUE qui excite les sentimens, conduit les travaux, dirige les actions, règle les rangs, elle s'exerce déjà dans la FAMILLE Saint-Simonienne; elle y prélude à des destinées plus hautes, qui grandiront avec notre association; nous n'en saurions douter, les cœurs les plus généreux, les esprits les plus élevés, enten-

dront notre voix, grossiront nos rangs, et, déjà nous l'avons dit, l'empire du monde est promis aux fils de SAINT-SIMON. LE MONDE EST A QUI LE SAUVE !

En effet, rappelez-vous-le, les graves politiques de Rome, lorsque le christianisme naquit, s'occupaient surtout, avec une stérile ardeur, de la conservation des formes républicaines, du maintien des comices, de l'élection des magistrats par le peuple, de l'équilibre de l'autorité du sénat et du pouvoir de l'empereur; JÉSUS dit : *Rendez à* DIEU *ce qui est à* DIEU *et à César ce qui est à César.* Et, à ces mots, surgit un ordre social imprévu, seul capable par la *division*, salutaire alors, du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, de déterminer un immense progrès. C'est ainsi que SAINT-SIMON, au milieu des débats multipliés d'une polémique qui revêt mille formes et s'attache à mille détails, a su apercevoir nettement deux mondes, celui de la science et de l'industrie, et les UNIR par un lien commun, l'AMOUR. La religion dédaignée du CHRIST, en fondant l'association purement *spirituelle* des peuples, créa une société à l'image de DIEU, tel qu'elle l'enseignait et l'adorait; la religion dédaignée de SAINT-SIMON, en proclamant l'association UNIVERSELLE des peuples, sous l'aspect intellectuel et sous l'aspect matériel à la fois, crée une société plus vaste, à l'image du DIEU qu'elle enseigne et qu'elle adore !

Mes fils, mes filles, écoutez nous. Nous ne sommes point des rêveurs, puisque nous vous entretenons des choses au milieu desquelles vous êtes plongés; et si nous pressentons l'époque à laquelle l'humanité, après s'être perpétuée sur la terre dans la voie du progrès, sera appelée à une destinée plus glorieuse, c'est sur ce globe même qu'elle

doit atteindre le but vers lequel elle s'achemine. Enfin DIEU lui-même parle par notre bouche, puisque le DIEU que nous annonçons sait promettre, consoler, guérir, rassasier. Ecoutez-nous donc :

L'Europe secoue violemment les institutions du passé; sanglante, elle s'élance vers une pacifique unité. Gloire aux peuples généreux qui savent s'affranchir, et qui, donnant pour ailes à la liberté leurs drapeaux victorieux, lui permettent de voler vers les nations qui l'appellent à leur tour ! Espérez, défenseurs d'une cause sainte, que vos couronnes populaires ne préservent pas d'un triste découragement, et, à notre voix, puissent vos yeux, qui n'ont envisagé que la guerre et les ruines, entrevoir, avant de se fermer, l'image paisible de ce monde nouveau, dont vous avez préparé la naissance !

Espérez, classes pauvres et laborieuses, auxquelles notre prudence ne s'adresse encore que par une fiction oratoire, mais qui avez droit de trouver ici des représentans dans les enfans des classes privilégiées, puisque vous les représentez sur le champ de bataille; espérez, le terme de vos misères approche ; déjà vos maîtres disent hautement qu'aujourd'hui la guerre est surtout entre les riches et les pauvres ! Imprudens, qui parlent de guerre, comme si l'issue de la lutte pouvait être douteuse entre un petit nombre d'hommes amollis par leurs jouissances, et des masses innombrables, s'élançant au combat en poussant un cri de faim et de rage ! bientôt ils comprendront que la guerre n'est point entre la richesse et la pauvreté, mais entre l'*hérédité de l'or* et l'*hérédité des haillons*, entre l'*oisiveté* fastueuse et le *travail* affamé, entre le privilége de la science et celui de l'ignorance; ils sauront que l'inégalité dans la répartition de la fortune et des honneurs

cesse d'être odieuse, quand elle est la fidèle expression des services rendus ; et alors, pleins d'amour pour la paix, ils proclameront avec nous la nécessité de vous appeler au bienfait de l'éducation, l'abolition des privilèges de la naissance, le *classement selon la capacité*, et la *rétribution selon les œuvres !*

Femmes, espérez à votre tour ; admises à partager avec vos époux les fonctions sociales et religieuses, mais pacifiques, de l'avenir, vous goûterez dans un hymen assorti les délices inconnues d'un amour dont le règne complète votre glorieuse émancipation. Ah ! quelquefois il m'a semblé que votre ame s'entr'ouvrait aux accens de la religion nouvelle, mais que, dominée par la terreur d'un sexe dont l'opinion railleuse vous asservit encore, elle n'osait accepter les présages d'un destin meilleur, semblable à la fleur qui tremble, lorsqu'un sombre nuage pèse sur l'horizon, de s'épanouir aux rayons d'une douce lumière. Osez, osez enfin espérer, et hâtez-vous d'inspirer à cette société désolée l'espoir que savent verser dans tous les cœurs la grâce de votre sourire et la mélodie de votre voix !

Artistes, assez long-temps ont retenti vos chants de guerre, de tristesse et de désespoir ; vos hymnes belliqueuses ou mélancoliques sont un dernier encens qui fume en présence d'autels à jamais renversés ! Quoi ! ne pressentez-vous pas un riant avenir de paix, de joie et de liberté ? Le poète a-t-il donc cessé d'être doué du regard prophétique ? A-t-il cessé, comme la mystérieuse statue, de s'éveiller harmonieusement aux premiers rayons d'un jour naissant ? Chantez, chantez le Dieu nouveau et l'humanité régénérée ! Qu'à votre voix, les savans et les industriels abjurent leurs discordes, associent leurs efforts, et, sous l'invocation d'un Dieu qui bénit leurs labeurs et réclame

leur union, animés d'un vif enthousiasme, bercés de vos chants, ravis de vos accords, enivrés du prestige des arts, ils marchent avec amour de fêtes en fêtes et de progrès en progrès!

Ah! si nos paroles sont propres à toucher vos cœurs, à éclairer vos esprits, à répondre à vos besoins, saluez en nous les dépositaires d'une révélation supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, les ENVOYÉS de DIEU, plus grand aujourd'hui qu'il ne s'offrit jamais à l'adoration de l'humanité! Pleins d'une ardente sympathie pour elle, nous la suivons dans toutes ses carrières, dans toutes ses conditions, dans toutes ses affections; nous écoutons toutes ses plaintes pour les changer en chants d'allégresse; nous recueillons toutes ses larmes pour les sécher; nous touchons à toutes ses plaies pour les fermer! Nous vous convions tous au bonheur d'une plus vaste charité, et nous vous le disons; vous avez besoin d'aimer! mais vous ne savez point entre vous compatir à vos misères, vous ne savez point vous troubler mutuellement de vos infortunes, vous feignez souvent de ne pas voir les maux qui sont sous vos yeux, de ne point entendre les soupirs dont le murmure frappe vos oreilles; en un mot, VOUS NE VOUS AIMEZ POINT LES UNS LES AUTRES, et cependant l'AMOUR seul peut vous sauver! Laissez-vous donc toucher aux accens de notre religion, reconnaissez sa vérité à cet amour immense dont elle nous embrase, voyez, voyez enfin sur nos fronts cette *auréole* que nous ravissaient vos dédains; elle brille mystérieusement, comme un symbole de notre divin enthousiasme; et cette auréole, émanation fugitive de la lumière mystique d'un autre monde, tant que César régna terrible et puissant, fut la digne parure du chrétien : mais César a cessé, et le jour approche où elle se transformera sur la tête du prêtre

nouveau, de L'HOMME LE PLUS AIMANT, en une COURONNE IMMORTELLE, signe éclatant de son autorité tutélaire; car désormais le temple n'est plus séparé de la cité, et la RELIGION ET LA POLITIQUE S'UNISSENT ET SE CONFONDENT A JAMAIS.

XVIII.

LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

Mes Fils, Mes Filles,

Je me suis déjà appliqué à vous montrer comment la révélation de Saint-Simon, plus vaste que celle de Jésus, et pouvant légitimement embrasser le progrès de l'humanité dans sa triple direction, loin de se profaner par cette mission nouvelle, étrangère au christianisme, n'était une religion qu'à la condition d'être une politique. Pour vous, quoique, la plupart, habitués à ne voir dans le culte qu'un commerce individuel entre l'homme et dieu, un rapport purement personnel de l'être fini avec l'être infini, une espèce de compte courant que chaque créature entretient avec le créateur, et dans l'autel enfin, qui autrefois ral-

liait des populations entières, rien qu'un marche-pied au ciel pour le croyant isolé, vous avez compris du moins que la religion n'est possible aujourd'hui qu'autant qu'elle saura satisfaire aux innombrables besoins de la société souffrante, et régler ses intérêts multipliés. Mais la doctrine enseignée par SAINT-SIMON est-elle une religion? Voilà ce que vous mettez encore en doute; et si vous ne lui contestez plus ce titre parce qu'elle intervient dans le mouvement social, vous le lui refusez en examinant en lui-même le caractère religieux qu'elle a revêtu, et en la défiant de produire le mandat divin qu'elle prétend avoir reçu.

Je vous l'ai dit, si nous vous étions apparus, le front empreint de la mystérieuse *autorité* du prêtre égyptien, ou de l'austérité sombre et de l'humble *résignation* du prêtre chrétien; si ardens à vous inspirer un profond mépris de la vie présente *active*, nous vous avions entretenus des *mystiques* jouissances d'une vie future *contemplative*; si, après avoir fait briller aux yeux des justes l'espoir d'une *céleste* récompense, nous avions menacé de la *vengeance* divine l'égoïsme et les vices de l'époque; si enfin nous avions par des *prières* conjuré la Providence de combler nos vœux et d'éloigner de nous les maux que nous redoutons, vous nous auriez soudain, par un dédaigneux abandon, salués *pour des prêtres*.

Et cependant, lorsque nous vous abordons avec une physionomie qui ne vous est point familière, avec un langage dont vous n'avez point été bercés dès votre enfance, quoique vous consentiez à nous entendre, votre premier mouvement est de nous nier le sacerdoce, attaché, dans votre esprit, à des signes que vous ne retrouvez pas en nous; de refuser à notre doctrine le titre de religion, inséparable à vos yeux d'un ordre convenu de formes et d'i-

dées; et vous allez même jusqu'à la juger un athéisme mal dissimulé; en sorte que le destin de la religion semble être aujourd'hui de ne pouvoir se présenter sous des traits anciens sans être repoussée, et sous des traits nouveaux sans être méconnue.

Ce fait n'a rien qui doive surprendre. Toujours la société, dominée, même à son insu, par l'antique croyance, s'est montrée lente à se familiariser avec l'aspect imprévu sous lequel DIEU lui était offert. Témoignage éclatant de la supériorité du révélateur! L'intervalle immense qui sépare de la foi précédente sa révélation, le place hors de la loi religieuse. Il s'est, par son propre génie, excommunié lui-même. D'un pas il s'est élancé hors de la foule; il touche au désert, et il y demeure chargé de sa royauté réprouvée, jusqu'à ce que la multitude accoure autour de lui et bénisse avec amour le signe de feu qui dévorait son front! Effrayé de son audacieux progrès et de cette hauteur prodigieuse qui l'isole, lui-même quelquefois se renie; abandonné de l'humanité, avec laquelle il sympathise si profondément, un instant il s'abandonne; il éprouve les ineffables angoisses d'un désespoir dont le secret n'appartient qu'à ces hommes d'une race divine, et demande à DIEU de le faire mourir ou d'écarter de lui ce calice d'amertume; mais enfin, plein d'espoir, il lègue avec confiance aux générations ce calice que d'abord elles refusent à leur tour, mais où bientôt elles boivent à longs traits une vie féconde et nouvelle.

Ainsi MOÏSE vit les Hébreux, affranchis par son génie, douter de la divinité de sa mission, et, par leurs fréquens retours à l'idolâtrie, l'accuser d'impiété. Les premiers chrétiens ne furent-ils pas condamnés, comme destructeurs de tout culte, par les païens, pour qui DIEU *pur esprit*

n'était qu'une ombre insaisissable et mensongère, tandis que, à leurs yeux, JUPITER, maître du ciel et de la terre, et ces nombreuses divinités qui peuplaient et animaient l'univers, étaient les dieux vivans, dont l'anéantissement, proclamé par la loi de JÉSUS, leur semblait équivaloir à l'athéisme? Nous n'éprouvons donc ni étonnement ni inquiétude lorsque le christianisme, ramassant ses forces pour s'opposer à la venue d'une croyance plus jeune, ici déploie un appareil théologique, là suscite toutes les traditions obscurément conservées dans les esprits les plus rebelles, enrôle sous ses drapeaux ses champions ardens et les déserteurs de sa cause, et même à sa suite traîne les philosophes, qui, malgré leurs prétentions à une entière indépendance, ne savent, pour s'assurer si la nouvelle doctrine est marquée du sceau divin, que la considérer avec les souvenirs de leur catéchisme. Oui, tous aujourd'hui, croyans zélés ou philosophes redevenus superstitieux, chrétiens pour nous juger, vous vous accordez à envisager nos opinions religieuses, que vous ne comprenez pas encore, comme un frêle échafaudage destiné à tomber et à mettre à nu, en tombant, une secte purement *philosophique*. Quelques-uns cependant, frappés de notre vive sympathie pour les classes pauvres, regardent notre association comme l'un de ces rameaux multipliés, dans lesquels achève de se perdre en se divisant la sève vieillie du christianisme, et ne nous accordent d'être une religion que pour nous rabaisser au niveau d'une secte *chrétienne*. Enfin presque tous, cédant à la fois aux habitudes auxquelles vous a façonnés la loi du CHRIST, et à l'influence de la philosophie qui l'a renversée, ne concevant la révélation que sous les formes miraculeuses affectées aux révélations antérieures,

et la repoussant sous ces formes surannées, vous niez hardiment la possibilité, dans notre siècle de lumières et de raison, de l'inspiration divine.

Parmi les obligations imposées à notre religion, l'une des premières est donc de prouver qu'elle est une religion; avant de convaincre la société sceptique de la nécessité d'une croyance, il faut la convaincre que c'est une croyance que nous lui apportons; et avant de la convertir à notre culte, la convertir à l'habitude d'y discerner les signes d'un culte véritable.

Mes Pères,

Vous nous avez enseigné à bénir Saint-Simon, et le langage du monde semble condamner notre amour et notre reconnaissance; il n'est point, nous dit-on, un révélateur! En sorte que quarante ans consacrés par notre maître à de nombreux travaux préparatoires, et à l'étude profonde de toutes les sciences; en sorte que les dégoûts et les outrages qu'il accepta avec un dévoûment sans bornes aux progrès de l'humanité; en sorte que la misère à laquelle le réduisit sa généreuse préoccupation, et cette glorieuse mendicité dont il ne rougit point, parce qu'il avait foi dans le bienfait qu'il apportait aux hommes; en sorte que ce sublime désespoir qui ébranla un instant son génie accablé du poids immense de sa révélation solitaire, n'auraient rien produit qu'une *secte* philosophique ou chrétienne! Oh! pour une œuvre si mesquine fallait-il tant d'efforts, de souffrance et d'ignominie? Est-ce donc un enfantement si laborieux, aujourd'hui que toutes les doctrines, tombant en dissolution, se décomposent d'elles-mêmes sous la main qui les touche, se frac-

tionnent sans peine, et multiplient en religion, en politique, en philosophie, en littérature, au gré d'un caprice léger, ces sectes innombrables dont la présence est un signe de désolante anarchie? Non; mais enfanter une RELIGION qui les dévore et leur survive grande, puissante, majestueuse, en faisant rentrer dans une vaste conception le passé et l'avenir, telle est l'œuvre d'amour, de science et d'énergie, digne de quarante ans de labeurs, de glorieux opprobre et de joyeuses douleurs; telle est celle de SAINT-SIMON.

Ah! mes Pères, s'il est vrai que nous ne soyons que des *philosophes*, pourquoi êtes-vous assis au premier rang parmi nous; pourquoi n'êtes-vous pas simplement des présidens de nos assemblées, soumis aux chances de notre élection; pourquoi ce nom de Pères que je vous adresse, témoignage commun de votre tendresse et de votre autorité, de mon affection et de mon obéissance! Et si ce lien, librement formé, chaque jour se fortifie, ajoute à votre pouvoir et à notre soumission, en ajoutant à leur mutuelle douceur, n'est-ce donc pas que, dépositaires de la révélation par vous-mêmes développée, vous nous tenez, heureux et fiers, unis à vous en SAINT-SIMON et en DIEU, dont la volonté ne se manifeste pour nous que par votre amour, votre sagesse et votre voix!

Et si nous ne sommes que des *chrétiens*, MA SŒUR, comment, dans cette croyance qui condamne votre sexe à l'obscurité du cloître ou du foyer domestique, avez-vous puisé l'admirable courage avec lequel vous osez vous asseoir, au milieu de vos frères, en face de spectateurs qui ne comprennent pas votre sainte audace, et de femmes qui, ne sentant pas encore qu'elles sont toutes affranchies en vous, préludent peut-être par un dédaigneux étonnement

à la reconnaissance dont elles vous entoureront un jour? Ah! l'adoration d'un DIEU nouveau a pu seule dissiper votre timidité, et vous faire, pour sa gloire et celle de votre sexe, rechercher le grand jour avec autant d'empressement que naguère vous aviez recherché l'ombre et le silence.

Enfin, mes Fils, mes Filles, de quel front osé-je vous appeler, moi jeune, obscur, ignoré, de ce nom que, malgré votre surprise et vos dédains, vous avez accepté? C'est que ma foi religieuse m'a donné le courage de me présenter devant vous avec le langage de l'un des pères de l'humanité nouvelle, et vous a ôté celui de le repousser!

Non, rien ici ne dément ce que nous sommes, tout nous sépare de ce qui existe autour de nous, en nous plaçant dans un monde où nous brûlons de vous attirer; tout atteste déjà que notre doctrine est une RELIGION, mais une RELIGION CONFORME AU PROGRÈS.

La hiérarchie qui existe dans nos rangs m'autoriserait seule à nous défendre de toute ressemblance avec une secte philosophique. Jetez les yeux sur la philosophie ancienne ou moderne : des écoles livrées à l'indiscipline et à l'acharnement des disputes ; capables de briser des liens vieillis, incapables d'offrir un lien nouveau aux peuples, dont aucun n'a jamais, dans son amour, adopté le nom d'un philosophe ; s'interdisant même la prétention d'associer, puisque toutes ont fait à l'envi prédominer l'intelligence sur le sentiment, et la raison sur la sympathie; voilà ce qu'elle a produit. La philosophie du dix-huitième siècle, qui, par sa foi en elle-même, l'ardeur de son prosélytisme, l'importance de son but, l'activité de sa réalisation, a revêtu en quelque sorte les caractères d'une

religion, atteste, par le scandale des déplorables inimitiés qui l'ont divisée, que sa haine contre un ennemi commun faisait toute son union; son *anarchie* n'a pu fonder aucune *association*. Après avoir provoqué une explosion terrible et la chute de l'ancienne société, victorieuse, elle est tombée à son tour, et ne s'est survécu que dans des efforts isolés.

Mais, au milieu de ces débris amoncelés, une secte a pris naissance, qui n'est point destinée à renverser avec audace et persévérance un ordre de choses odieux, et qui ne compte ni héros ni martyrs, mais qui, après le combat, se montre comme un premier indice du besoin de la conciliation entre les combattans de tous les partis, comme un premier retour de l'esprit humain à sa foi en lui-même bouleversée par le scepticisme; l'*éclectisme* enfin! Eh bien! l'éclectisme vous offrira-t-il le spectacle d'une association plus réelle? Non; le voilà comptant les morts, les louant tous, les blâmant tous, se portant pour l'héritier de tous, prenant une part de la dépouille de chacun, se faisant de leurs lambeaux rajustés une robe aux cent couleurs; mais l'*harmonie* manque à cet assemblage monstrueux. Vous l'avez vu, en philosophie, s'évertuer à mettre d'accord le spiritualisme et le matérialisme, sans trouver un LIEN entre eux; en politique, s'essayer sans relâche à des combinaisons incessamment troublées de l'ancien régime et de la révolution. D'ailleurs quelle règle commune préside au *choix* que fait chacun de ses sectateurs, si ce n'est le *moi* de chacun d'eux? Il y a autant de systèmes que de philosophes. Chacun met l'orthodoxie en soi, l'hérésie chez les autres; chacun est son propre révélateur, chacun se complaît dans son œuvre solitaire, chacun est sa tradition et sa postérité. Et si l'absence d'une ardente passion pour l'œuvre inanimée qu'ils accomplissent, en les préservant

de scandaleux débats, leur permet le commerce d'une douce réciprocité d'éloges publics, ils offrent à vos regards, dans leur réunion sans lien, la réalisation vivante de leur système sans harmonie. Aussi l'éclectisme, à peine né, est-il déjà caduc. Surpris par la rapidité progressive de l'humanité, qui a retranché Alexandrie du cours des choses modernes, et a fait surgir du sein même de la tempête le signe de la sérénité, du sein même de la destruction la voix de paix et de conciliation, il a paru, lorsque déjà le jour d'une nouvelle révélation s'était levé, et, pressé comme un pygmée entre deux géans, Jésus mourant et Saint-Simon naissant, il s'est laissé complaisamment ensevelir dans les honneurs politiques, universitaires, académiques, ajoutant, par cette fin prématurée, sa propre ruine à toutes celles qu'il commençait à remuer pour en former un fragile édifice, et fermant par ses funérailles les funérailles du passé!

Où donc serait la ressemblance entre les philosophes qui ne peuvent s'associer, et nous qui avons fondé une association?

Essaierez-vous de voir dans notre doctrine une hérésie chrétienne, et de nous confondre avec les protestans? Le protestantisme fait gloire de ne connaître d'autre autorité que celle de la conscience individuelle, abaisse la chaire et met de niveau l'enseignant et l'enseigné, le prêtre et le fidèle, s'enorgueillit du libre exercice du droit d'examen, et, dans chacune de ses sectes multipliées, grâce à la jalousie avec laquelle les croyans se rendent les arbitres de toutes les interprétations des livres sacrés, chaque homme est lui-même une secte! Or, loin de regarder cette anarchie, heureux symptôme de la décomposition de l'ancienne foi religieuse, comme l'état régulier de l'humanité, nous la con-

damnons par l'institution de l'autorité et de l'obéissance dans notre sein. Auriez-vous donc pensé, parce que nous avions attaqué dans ses abus le catholicisme, que nous voulions retourner au christianisme *primitif?* Pour nous qui croyons à la continuité du progrès, ce retour, plus encore que le retour au catholicisme lui-même, serait une véritable rétrogradation.

Cependant l'Évangile de SAINT-SIMON se rattache à l'Évangile du CHRIST, comme à la loi de MOÏSE se rattache l'Évangile du CHRIST. Si Jérusalem continue et domine le mont Sina, Paris domine, en les continuant, Jérusalem et Rome. Appelez-nous donc nouveaux chrétiens, mais comme on appela les chrétiens eux-mêmes de nouveaux juifs; car si nous paraissons ne pas excéder les bornes de l'ancien Évangile en proclamant l'affranchissement définitif de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, du moment où nous proclamons, *dans la société même*, le classement selon la capacité, et la rétribution selon les œuvres, nous sommes déjà hors de ses limites, puisque nous entreprenons sur CÉSAR qu'il avait commandé de respecter, puisque nous fondons une autorité dans laquelle s'efface cette division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel qu'il avait instituée. Entre JÉSUS et SAINT-SIMON il y a de moins Satan et César. Et lorsque LA MATIÈRE, frappée, sous ces deux noms, d'un terrible anathème, se relève, pure et pacifique, de sa longue réprobation; lorsque politiquement elle cesse de porter le glaive ou des chaînes, et échappe à la honte d'une oppression exercée ou soufferte si longtemps; lorsque religieusement elle est affranchie de la nécessité de trembler sous un DIEU jaloux et de persécuter des misérables, d'être à la fois une déplorable victime et un impitoyable bourreau; en un mot, lorsque l'adoration

de L'UNIVERS AIMANT, *intelligent* et *fort*, substituée à l'adoration du DIEU *pur esprit*, en faisant disparaître jusque dans ses dernières traces la croyance aux *deux principes*, n'oppose plus à DIEU *Satan*, à l'ÉGLISE *César*, à l'esprit la matière, au sacré le profane, au ciel la terre, au paradis l'enfer, à la gloire l'humilité, au devoir l'intérêt, mais permet à l'humanité d'espérer une association nouvelle, où l'amour de DIEU est pur de toute terreur, où l'autorité est unitaire et pacifique, où la science et l'industrie, également sanctifiées, sont assises toutes deux dans le temple, où la vie de l'homme se perpétue comme dans une carrière riante ouverte à son activité, où les peines et les récompenses de la vie future sont remplacées par la douce loi du progrès, où le classement selon la capacité ne condamne plus à l'humilité, où la rétribution selon les œuvres concilie l'intérêt de tous avec celui de chacun, où la femme enfin participe aux fonctions religieuses et sociales de l'homme; répondez, répondez, sommes-nous donc des chrétiens?

Ah! nous ne rougissons pas de ce titre, puisqu'il semble un lien entre la révélation qui s'éteint et celle qui lui succède; mais que du moins il ne déguise pas la vérité. Et d'ailleurs, si ce nom est un hommage que doive payer à la religion qui s'en va la religion qui paraît, celle-ci reçoit de sa devancière un hommage plus grand encore. Oui, que le catholicisme nous traite avec dédain, nous qui sommes d'hier, en invoquant avec complaisance les souvenirs majestueux de son antique existence, et qu'il aille jusqu'à nous compter, comme si le progrès et la puissance de l'accomplir étaient une affaire de majorité, déjà il a compris quelque chose de vrai, de bon, de divin dans notre doctrine; et quoiqu'il ne puisse, sans inconséquence, ajuster nos espérances avec son dogme, il essaie

de rajeunir sa croyance épuisée de toutes les promesses d'une croyance naissante. Nous ne lui rappellerons pas que le jésuitisme, quoique favorisé par l'esprit de son époque, échoua dans l'audacieuse entreprise d'unir les deux sociétés, et tomba avec la gloire et la honte d'avoir été l'incarnation de Dieu et du démon, tels que les croyaient les chrétiens. Mais puisqu'il ouvre aujourd'hui son sein à la science et à l'industrie qu'il avait si long-temps répudiées, d'où vient qu'il ne proclame point l'émancipation définitive des femmes? Juge-t-il plus profane que la science ou que l'industrie, ce sexe qui, affranchi par la loi de Jésus dans l'enceinte du foyer domestique, aspire, encouragé par la sympathie croissante de l'homme, à de plus hautes destinées, ou croit-il sa réhabilitation moins compatible avec l'anathème que fait peser sur lui le dogme de la chute? D'où vient enfin qu'il nous laisse l'honneur de proclamer l'abolition de tous les priviléges de la naissance, si ce n'est de ce que sa charité expire sur les limites de *ce monde* dont le sépare son Dieu? C'est ainsi que le catholicisme cesse de répondre aux besoins nouveaux, ou ne peut échapper à l'abdication que par l'apostasie.

Toutefois c'est avec un haut intérêt que nous contemplons un culte qui, dans ses efforts pour nier sa décadence, fait du moins sentir avec énergie le besoin de la foi et de l'unité, surtout lorsque, revivant dans un prêtre catholique, il prétend, par l'abandon des faveurs du pouvoir, revendiquer son indépendance, et reconquérir la société avec la croix de bois et la pauvreté apostolique. Prêtre courageux, vous voulez ressaisir la société; elle ne vous résiste même pas; elle applaudit à l'éloquence de vos paroles, et, prenez-y garde, elle insulte à l'apôtre par son admiration pour l'é-

crivain. Ne voyez-vous pas que vous prêchez en vain, vous qui, pour ranimer la foi dans le monde, devez la réveiller d'abord jusque dans le sanctuaire? *Et lorsque le sel est affadi, qui lui redonnera de la saveur?* Vous qui, pour commencer vos travaux évangéliques, êtes réduit à violer la hiérarchie; vous qui, pour ramener les peuples à votre croyance, les courtisez dans leur amour de la liberté, au point d'adopter dans les libérateurs de l'Amérique et de l'Irlande des saints nouveaux; vous qui semblez vous-même, en déclarant que la religion est défaillante dans sa métropole et que Rome n'est pas dans Rome, mais partout où est la liberté, vous avouer le Sertorius de la Rome chrétienne! Les prêtres seront sourds à votre voix; ils subiront le salaire et la dégradation, sachant trop bien que la ferveur des fidèles ne changerait plus la croix de bois en croix d'or; vos supérieurs s'éveilleront peut-être un jour de leur léthargique orthodoxie pour frapper en vous d'excommunication un sauveur que n'avoue pas leur aveugle immobilité (1); enfin, les peuples démêlant, à travers les couleurs libérales que vous étalez, le signe lugubre de la croix, et sous les chants inspirés par une énergique ardeur les accens de la résignation et du mysticisme, vous laisseront derrière eux, et s'élanceront sans vous dans une route où vous ne les aurez point guidés. Tout ce que put de nos jours le catholicisme, ce fut de vous produire, afin que votre génie, préparé par l'éloquence de De Maistre et de Chateaubriand, lui ménageât une agonie à laquelle ne manquassent ni la gloire, ni la majesté, ni la reconnaissance. Mais le temple chrétien ne se relèvera plus, et les

(1) Le voyage de M. la Mennais à Rome prouve peut-être qu'il craint lui-même l'accomplissement de cette prédiction.

flammes qui s'élancèrent de la montagne sacrée, lorsque les Juifs essayèrent de rebâtir le temple de Jérusalem, sont l'image des invincibles obstacles qui repoussent à jamais votre courageuse mais rétrograde tentative!

Reconnaissez-le donc, notre religion n'est pas un de ces obscurs ruisseaux dans lesquels va se perdant le fleuve immense qui s'appela christianisme; elle n'est point un de ces rameaux faibles et tardifs qui, en attestant la longue fécondité d'un tronc majestueux, parent sa vétusté d'un stérile ornement, et, à peine nés, sont condamnés avec l'arbre à une mort irrévocable. Elle porte un nom qui n'appartient qu'à elle; elle jaillit comme une source; elle est vivace comme une plante nouvelle! Chrétiens, vous que dévore le besoin de croire et d'aimer, écoutez notre voix, aimez encore avec nous le christianisme, mais dans un épanouissement imprévu que ne peut fournir l'Evangile épuisé. Ah! n'imitez pas l'aveuglement des Juifs qui s'attachaient à Moïse et condamnaient le Christ, seul capable d'accomplir la loi; car la révélation de Jésus n'était-elle pas la transformation de la loi de Moïse développée par la prophétie, et n'en avez-vous pas souvent admiré un magnifique emblème dans Jésus, s'entretenant sur le sommet de la montagne avec Moïse et Élie, les effaçant par l'éblouissante blancheur dont l'éclat l'environne, et demeurant seul aux yeux de ses fidèles disciples, lorsqu'à ces mots échappés du sein de la nue : *Celui-ci est mon fils bien-aimé*, ils n'aperçoivent plus que leur maître, sublime transfiguration de Moïse et d'Élie? Les Juifs, qui, croyant glorifier Moïse et Élie, crucifièrent Jésus, ont donc crucifié en lui Moïse et Élie; et moi je vous le dis, chrétiens, ne repoussez pas la révélation nouvelle, transformation de la loi du Christ, qui ne se développe et ne s'accomplit que par elle; tremblez,

dans votre aveugle amour, de repousser Jésus lui-même, dont Saint-Simon est à son tour la glorieuse transfiguration!

Nous venons de nous séparer nettement de la philosophie et du christianisme ; il nous reste à vous montrer dans notre doctrine les signes d'une mission divine. Et d'abord on lui reproche ne n'être point une religion, parce qu'elle n'annonce point un Dieu vengeur et rémunérateur. Ainsi, proclamer qu'à nos yeux il n'y a point une race d'*élus* et une race de *réprouvés* que se disputent entre eux deux principes opposés; envisager les méchans comme les représentans d'un état *arriéré* de civilisation, et les bons comme le témoignage de la civilisation la plus *avancée;* concevoir la vie future comme la continuation *sur cette terre même* du progrès pour tous et pour chacun, jusqu'au jour où l'humanité sera appelée avec le globe lui même à de plus nobles destinées; signaler dans le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres la transformation de la loi des récompenses et des châtimens, mais dépouillée du caractère de l'*expiation*, grâce à une heureuse association d'efforts qui fasse trouver aux méchans un secours chez les bons pour faire un pas hors du mal, et aux bons l'occasion chez les méchans de faire un progrès dans le bien, c'est ne point être religieux! Où sont-ils donc ceux qui aspirent à des palmes éternelles au prix du supplice éternel de leurs semblables? Ah! qu'ils apprennent de nous à mieux aimer et à mieux connaître Dieu, qui n'a imposé à l'humanité une discipline de terreur qu'afin qu'elle se dépouillât de sa férocité! Songez d'ailleurs que, si les méchans sont les traditions vivantes d'un état de civilisation reculé, la société offre

aussi les traces d'une organisation arriérée. Comprenez alors que sa régénération, en lui permettant de confier l'amélioration de ses fils retardataires à l'amour de ses fils les plus avancés, vous dispense de signaler dans nos croyances religieuses la lacune du bourreau. Si pourtant vous vous complaisiez dans la conservation de l'ordre social présent, vous devriez sans doute maintenir à la fois l'enfer et l'échafaud. Mais quoi? votre justice elle-même est prête à déposer son glaive sanglant; le bourreau rentre dans la foule, et de sa main touche la main des vivans, et vous voudriez que Dieu apparût encore sous un aspect terrible, menaçant? non, désormais la loi du progrès, loi d'amour et d'espoir, est la seule religieuse; le dogme des peines et des récompenses, fondé sur le règne de Satan, est impie; l'homme n'est plus damné, il est sans cesse élevé des derniers rangs à un rang supérieur; il n'est plus excommunié, il est admis à s'associer plus étroitement; il n'est plus réprouvé, tous sont élus!

Mais lorsque l'humanité s'avance sans avoir à redouter de puissance ennemie, pour s'attirer les biens qu'elle ambitionne et pour détourner les maux dont elle se croit menacée, elle n'a plus à se consumer en *supplications*, en minutieuses pratiques d'*expiation*, en longues litanies, et à mettre dans la balance de ses destinées les grains d'un chapelet chargés de ses prières; c'est à elle à conquérir le bien en transformant le mal; agir, penser, aimer, c'est prier. La Providence à ses yeux ne peut plus conserver le caractère que lui avaient imprimé les précédentes religions. Si d'abord l'homme, obéissant aveuglément à son organisation, ignore le but vers lequel il s'achemine, adore, dans tous les événemens qui favorisent ou déjouent les calculs de sa prévoyance obscure

et limitée, l'influence d'une puissance mystérieuse, et s'attache à conjurer sa colère ou à se concilier sa protection, aujourd'hui qu'il comprend sa destination tout entière, et se sent capable de l'atteindre, il tend à embrasser de plus en plus dans le cercle de sa prévoyance tous les événemens qui peuvent y concourir. Il laisse donc à l'action de cette Providence fatale un rôle toujours plus resserré ; il semble en un mot renouveler l'audace de Prométhée, et s'emparer du flambeau sacré qui du haut du ciel éclairait sa marche encore chancelante. Immortelle et pieuse audace! car si Dieu n'est plus sous le nom de Providence un pouvoir étranger qui intervienne magiquement dans le sort de l'humanité, c'est que l'humanité elle-même n'est plus hors de Dieu; elle n'est donc plus réduite à n'établir un commerce avec lui que par des vœux et des prières; glorieuse manifestation de l'être infini, elle aime, pense, agit en lui; le merveilleux n'est plus pour elle un accident, une exception imprévue ; c'est sa nature même, apparaissant constamment à ses yeux dans le génie de ses grands hommes; son existence est une suite toujours croissante d'inépuisables enchantemens; elle tend sans cesse à se mettre de plus en plus en harmonie avec l'univers, et, pleine de saints transports, à chaque progrès elle trouve un cantique de grâces et d'amour pour Dieu, qui se réjouit lui-même de ce développement accompli dans son sein. Ah! ne prétendez plus que tout est *humain* en nous; oui, tout est humain, mais d'une *divine humanité!*

Cessez donc, lorsque la Providence se témoigne sous un aspect nouveau, de chercher, dans la révélation de notre maître, des formes *merveilleuses* évanouies sans retour.

Cependant ce qu'il y a de mystérieux dans les prodiges an-

tiques n'est pas ce qui nous empêche d'en défendre la vérité. L'homme, être fini, est entouré de mystères, porte le mystère en lui-même; mais dans sa carrière ascendante, il les pénètre successivement, et maintenant celui des miracles est éclairci pour lui.

Le miracle en effet tient au dogme des deux principes. Sous quelque forme que l'homme les ait envisagés, qu'il ait proclamé leur coéternité et se soit considéré comme dévoué au mal, ou qu'il ait subalternisé le mauvais principe et se soit jugé seulement exposé à ses attaques, il n'a pu poursuivre l'amélioration de son sort, sans croire à une puissance qui, luttant en sa faveur contre le génie du mal, écartait l'obstacle, dissipait les ténèbres, dirigeait ses traits, le couvrait d'une égide, doublait sa force, versait la prudence en son sein, mettait dans sa voix un formidable accent, brisait l'audace de ses ennemis, lui dévoilait un piége, et le sauvait enfin des périls renaissans dont il était assiégé. Plus la force du Dieu persécuteur est grande, plus le miracle est nécessaire, l'intervention fréquente, l'assistance prodiguée, la révélation journalière, afin de suppléer à la faiblesse de l'homme, qui ne peut faire un pas sans l'appui divin; et quels temps en effet plus miraculeux que ces temps reculés où l'homme, accablé par le monde extérieur et par ses semblables, dut aussi trouver, dans des phénomènes et des incidens favorables, quoique inexplicables pour lui, des témoignages de la protection de ses dieux propices! La croyance aux miracles fut surtout de sa part un acte de foi en des divinités tutélaires, et une protestation contre la domination du mauvais génie.

Alors que l'homme supérieur, entraîné à régénérer la société, l'arrache à l'ascendant du principe malfaisant; interprète de Dieu, qu'il terrasse par les miracles opérés

en son nom les prêtres du démon, doués aussi du pouvoir d'accomplir des prodiges; pour le vaincre, qu'il entre en relation avec Dieu lui-même. Exalté par cet insatiable désir, il découvre, dans les faits dont il est entouré et que la science n'a point expliqués, des signes extraordinaires; maîtrisé par une impérieuse passion, il évoque la Divinité, et cédant aux ravissemens d'une puissante extase, il croit souvent, dans des apparitions incomplètes et fugitives, l'entendre et l'entrevoir. Fort de la sainte terreur qu'il a éprouvée, agrandi à ses propres yeux par une majesté surnaturelle, il apparaît aux regards des peuples, qui ne peuvent accueillir ses bienfaits sans croire à une communication secrète entre lui et la Divinité. La révélation est donc un mystérieux événement, dont les déserts et les lieux élevés sont la scène solennelle; alors l'inspiration brille sous la forme d'un buisson ardent, s'échappe de la nuée orageuse étincelante de foudres et d'éclairs, éclate en rayons de feu sur le front du révélateur, obligé de voiler sa face auguste, descend de la voûte du ciel comme une voix douce et majestueuse, pénètre comme un souffle rapide et imprévu, ou revêt les ailes blanches et pures d'un ange radieux. En un mot, l'inspiration miraculeuse semble alors lier l'homme à la Divinité, comme l'arc-en-ciel, pour les païens message de Jupiter et pour les Juifs signe d'alliance de Jéhovah, semble unir la terre au ciel.

Exiger pour preuves de la mission de Saint-Simon l'appareil de ce merveilleux commerce entre lui et Dieu, ce serait donc professer la croyance aux deux principes; ce serait supposer que le révélateur nouveau, se séparant encore violemment de tout le passé comme d'une œuvre maudite et réprouvée, eût besoin d'une miracu-

leuse coopération pour arracher d'une fatale ornière le char égaré de la civilisation.

Tel n'est point son langage : il offre avec la *justification* du passé la *promesse* de l'avenir; il signale un inaltérable enchaînement entre les progrès que l'homme a déjà accomplis et ceux qu'il brûle d'accomplir; il dévoile à ses yeux l'harmonie dans le monde extérieur, et l'appelant à s'unir avec amour à tout ce qui l'entoure, en ajoutant chaque jour à ses efforts pour le connaître et le pratiquer, il révèle DIEU dans l'univers vivant. Et nous demanderez-vous alors où est l'inspiration divine? Ah! lorsque cette religion ferme à jamais l'abîme que les religions incomplètes du passé avaient laissé entre l'humanité et DIEU, et passagèrement comblé par le miracle, lorsque cessant de la considérer en dehors de lui, elle la montre grandissant dans son sein en amour, en intelligence et en force, l'inspiration n'a-t-elle pas un caractère plus auguste, plus solennel, et vraiment divin? L'inspiration antique était une courte et brusque hospitalité de DIEU dans le révélateur; l'inspiration moderne est la révélation PROGRESSIVE par laquelle, dans leur éternelle COMMUNION, l'homme et le monde sont animés du souffle du DIEU VIVANT. Ce n'est plus l'éclair au milieu des ténèbres, la colonne de feu enveloppée de nuages; c'est une lumière pure, paisible, qui rayonne sans cesse, ne connaît pas de nuit, enveloppe, pénètre, échauffe tous les hommes. Elle n'est pas un privilége, elle est un fait vulgaire, et se manifeste à tous les instans, sous toutes les formes, dans tous les progrès des arts, des sciences, de l'industrie, suivant la hiérarchie des capacités. Si cependant le titre de révélateur demeure attaché seulement à quelques hommes, c'est que seuls ils ont su établir un LIEN entre toutes les

existences, et sympathiser avec l'humanité dans le développement de toutes ses facultés : à eux seuls la gloire du rameau d'or !

Voulez-vous donc savoir si nous sommes des envoyés de Dieu, des apôtres légitimes d'une religion vraiment divine, consultez votre cœur, votre intelligence, votre activité, et demandez-vous quelle doctrine est plus propre à hâter votre triple progrès : si vous avez cessé d'être chrétiens, et d'établir, à leur exemple, une perpétuelle opposition entre Dieu et l'humanité, concevez que Dieu, qui s'est manifesté par cette révélation en Saint-Simon, se témoignera par votre enthousiasme pour sa révélation. Quant aux miracles, s'ils avaient été nécessaires pour que vous eussiez foi à la religion nouvelle, vous auriez eu foi à des miracles; mais les temps sont changés; les révélateurs antiques, pour être crus, ont paru en avoir besoin; aujourd'hui si nous prétendions en faire, nous ne serions pas crus. Déjà Jésus se plaignait que les Juifs lui demandassent des prodiges; et en effet sont-ce les miracles de Moïse et de Jésus qui ont donné une sanction à leur mission divine, ou n'est-ce pas plutôt la divinité de leur mission, c'est-à-dire sa conformité aux besoins des hommes, qui a imprimé une sanction aux miracles qu'on leur attribue? N'y avait-il point en Égypte, en Judée, dans l'empire Romain, des magiciens et des thaumaturges? Et d'où vient que Moïse et Jésus n'ont point été confondus avec eux? c'est que par Moïse et Jésus Dieu se révelait sous un aspect favorable à l'humanité! Le vrai miracle du christianisme, c'est d'avoir contraint une société livrée à un *matérialisme* abject et corrompu, à offrir à un Dieu pur esprit le sacrifice de ses passions et de ses joies alors coupables ; c'est d'avoir arraché au culte de leurs idoles sanguinaires des peuples bar-

bares; c'est d'avoir appris aux vainqueurs à épargner les vaincus, aux maîtres à aimer leurs esclaves, et aux esclaves à attendre leur affranchissement de la sympathie toujours croissante de leurs maîtres; c'est enfin d'avoir régénéré un monde dont les aveugles redevenus clairvoyans, les paralytiques recouvrant leurs forces, les morts ressuscités de la tombe, sont les poétiques emblèmes; voilà son miracle réel, son miracle le plus étonnant, puisque les Juifs, crédules aux formes merveilleuses sous lesquelles se produisit sa révélation, refusèrent obstinément de croire à l'accomplissement de son Évangile!

Et je vous le dis, un miracle a commencé sous vos yeux; c'est celui de la propagation d'une *foi* religieuse dans un siècle d'*incrédulité*, de l'établissement d'une *hiérarchie* dans une époque d'*anarchie*, de la fondation d'une société *aimante* dans des jours d'*égoïsme*; oui, voilà un fait que vous ne pouvez nier, et que vous ne pouvez encore comprendre, parce que vous ne le voyez nulle part autour de vous, parce que vous ne sentez pas la force du lien qui nous unit en nous associant en Dieu; voilà le miracle qu'il nous est donné d'accomplir, et que nous poursuivrons avec une infatigable ardeur, jusqu'à ce que la société entière, initiée à notre croyance, à notre espoir, à nos joies, cesse de voir un miracle dans un spectacle de foi et d'amour, et parlant enfin un même langage, ne s'enquerre plus ironiquement si les langues de feu sont descendues avec un souffle violent sur les disciples de Saint-Simon, mais reconnaisse, par un concert unanime, la voix de Dieu lui même dans la parole du prêtre qui proclame l'association universelle, le classement selon la capacité, et la rétribution, selon les œuvres.

Cessez donc de répéter que la doctrine de notre maître ne constitue qu'une secte philosophique ou chrétienne. Saint-Simon n'a pas le triste honneur d'avoir apporté un nouvel aliment à la controverse, mais la gloire immortelle d'avoir préparé la fin des interminables discussions de nos jours. Il n'a pas employé ses efforts à réduire en poussière des ruines déjà faites, à classer des pierres tombées, pour en construire un abri provisoire et mesquin, ou à mutiler une colonne des temples renversés, pour ensuite s'écrier : *Voici l'autel nouveau! peuples de la terre, chantez!* mais il a d'une main puissante assis la base d'un édifice majestueux qu'agrandira l'humanité; en un mot, il a fondé, non pas une secte, mais une religion, la plus vaste des religions, puisqu'elle associe tous les hommes pour le libre développement de toutes leurs facultés, en les unissant en Dieu adoré sous tous ses aspects!

Ah! sans doute elle est nouvelle! Mais que sa nouveauté vous soit sacrée! Songez que la chute de l'ordre social qu'elle vient transformer est d'hier, et glorifiez le génie audacieux qui, sur des débris encore fumans, a tracé l'enceinte de la cité régénérée. Songez que ce fut au bruit d'un monde croulant, au milieu des cris de rage et de terreur, qu'il conçut la sublime pensée d'un ordre nouveau, et qu'il traversa la phase éblouissante de l'empire, assista à la pompe de nos triomphes militaires, vit tomber et s'élever des dynasties vieilles et récentes, sans être arraché à la fidélité inaltérable avec laquelle il poursuivit l'accomplissement de son glorieux dessein. Répondez! Qui de la société ou de lui a fait le plus de hâte? Encore haletans de votre carrière révolutionnaire, vous venez à peine, par vos dernières journées, d'assurer votre victoire sur le passé, et déjà Saint-Simon, vous ouvrant une

carrière plus belle a signalé à votre infatigable ardeur un but nouveau dans un noble avenir. Il fut prêt à vous parler aussitôt que vous à l'entendre. Pourquoi vous plaindre alors que sa parole ne soit pas plus ancienne?

Que sa nouveauté vous soit sacrée! car rien n'est plus nouveau, rien n'est plus saint que le PROGRÈS; et toutefois respectez son antique origine, sa légitimité fondée sur le cours de tous les siècles écoulés; car elle a éclairé d'un jour imprévu le passé aussi bien que l'avenir; elle a réhabilité tous les efforts accomplis jusqu'à ce jour; elle les a tous adoptés en les agrandissant par une harmonieuse transformation : elle a sanctifié à la fois l'exercice de l'intelligence et de la force, qui précédemment n'avaient été sanctifiées que d'une manière successive, incomplète, exclusive; et c'est ainsi qu'elle a, dans toutes les religions, une longue généalogie qui revit tout entière en elle sous des formes plus vastes, plus pures, plus pacifiques.

Oui, que sa nouveauté vous soit sacrée; car si le passé appartient aux autres croyances, l'avenir est à elle! Mais que dis-je! le présent même lui appartient, et n'appartient qu'à elle seule.

C'est en vain que vous la dédaignez et que vous lui contestez même d'être une religion; il n'y a aujourd'hui de culte et de religion qu'en elle.

Supposons que SAINT-SIMON n'eût point paru, et que sa révélation, fondatrice d'une association puissante par sa hiérarchie et par le but qu'elle proclame, ensevelie dans le néant, n'eût point offert à l'humanité l'espoir d'un lien nouveau : seul au milieu de notre société, tourmenté du besoin impérieux de me rattacher à DIEU et aux hommes, je vais cherchant une religion! Et d'abord je ne vois au-

tour de moi que les marques d'une profonde indifférence, le dédain réservé à la crédulité, et, sous le nom fastueux de tolérance, une véritable insouciance de Dieu; la foi, si elle survit dans quelques ames, honteuse, stérile et souvent rebelle; enfin, pour comble de tiédeur, le christianisme, que le siècle dernier avait si vivement attaqué, traité avec plus de ménagement, semblable à un criminel qui, après avoir été l'objet d'un violent déchaînement, une fois l'arrêt rendu, en subit la première exécution dans des soins pleins de bienveillance et d'humanité.

Frappé de ce déplorable spectacle que m'offre le monde, je pénètre dans le sanctuaire, et j'interroge les prêtres : ils éclatent en lamentations sur l'incrédulité générale; ils la dénoncent avec éloquence à mon indignation, et cependant, à travers ces amers regrets, chez quelques-uns expression vraie d'une profonde douleur, et chez le plus grand nombre sorte de texte banal, je démêle une foi altérée par la contagion irréligieuse : je ne vois plus chez eux les liens de l'association fidèlement observés; brebis et pasteurs, tous sont frappés de dispersion.

Et cependant je brûle d'aimer, je veux me rallier à une croyance, à une société, à un but : j'interroge les savans; ils savent le tout; de Dieu ils ne savent rien, et travaillent sans unir leurs efforts, sans autre but qu'eux-mêmes : j'interroge les industriels; comment répondraient-ils quand ils se livrent avec acharnement, sous les drapeaux de la libre concurrence, une guerre qui, pour quelques vainqueurs, compte d'innombrables victimes, et ne savent que se haïr et s'entre-déchirer? j'interroge les poètes, ils répondent par des cris de blasphème et de douleur.

Effrayé, j'arrête mes regards sur les femmes, et je me flatte que leur cœur garde encore des trésors secrets d'es-

pérance et d'amour. Elles-mêmes, atteintes par le scepticisme ou par l'indifférence, ne comprenant plus même leur antique patrone, Marie, accusent ou sont accusées, gémissent dans l'isolement ou dans une triste servitude.

Alors je cours au milieu de la foule immense des travailleurs pauvres, dont la misère semble avoir besoin d'appui, et de consolation; je les interroge à leur tour, et je les vois, dédaigneux d'une religion incapable d'adoucir leurs maux et ne leur offrant que de mesquines aumônes, se précipiter avec inquiétude dans des révoltes contre leurs maîtres, ou, combattant avec ardeur au nom de la liberté, adorer cette trompeuse divinité qui prend leur sang et ne sait point améliorer leur sort.

En proie à un funeste abattement, poussé d'une invincible curiosité, je m'approche du lit des mourans, et je les vois, le front décoloré d'espoir, proclamer la vanité de tous les rêves d'amour, de religion et de liberté dont ils s'accusent d'avoir poursuivi la chimère.

Et alors, jetant un regard désolé sur la cité, les temples, les églises, les autels, le clergé; clergé, autels, églises, temples, cité, tout ne me paraît qu'ombres, que fantômes, que mensonges; et, parmi d'épaisses ténèbres, accablé de tristesse, répétant avec douleur les chants de désespoir du poète, je murmure, je doute, je blasphème, et je m'écrie : « Dieu que j'ai cherché, Dieu d'amour, Dieu d'espoir, où donc es-tu ? » Prêtres, savans, industriels, femmes, pauvres, aucun ne répond; et tout est silencieux !..... Alors, alors, ô mon Dieu ! comme une lumière inattendue, brille à mes yeux la révélation de Saint-Simon, éclatante comme l'astre du jour lançant ses premiers feux; alors j'aime encore, j'espère, je revis; et, plein du transport délicieux d'une existence nouvelle, je m'écrie : ô Dieu ! non, tu ne

serais pas pour nous, s'il n'était sorti de l'incrédulité une foi nouvelle, du silence une nouvelle parole d'amour, des ténèbres une nouvelle lumière, de l'anarchie un ordre nouveau, du désespoir une nouvelle espérance; non, tu ne serais pas pour nous, ô mon DIEU, et ta cause serait perdue aux yeux des incrédules triomphans, aux yeux de ceux-là mêmes qui te cherchent avec amour, si, lorsque partout ta gloire s'éclipse, elle ne s'était, par SAINT-SIMON, révelée plus brillante, plus pure, plus magnifique.

Prêtres, saluez le DIEU qui met en vos mains un pouvoir fondé sur l'amour; savans, le DIEU qui vous éclaire de sa sagesse; industriels, le DIEU qui, en nous dévoilant son aspect matériel, réhabilite vos travaux et vous tire à jamais de la servitude; femmes, le DIEU qui vous élève à une gloire et à une félicité supérieures à la gloire et à la félicité de Marie, en vous appelant à régénérer l'humanité; classes pauvres et laborieuses, le DIEU qui vous associe à vos maîtres, vous promet, avec les bienfaits de l'éducation, LE CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ, LA RÉTRIBUTION SELON LES ŒUVRES, et veut que l'humanité ne travaille à son progrès que par l'AMÉLIORATION TOUJOURS CROISSANTE DE VOTRE SORT; poètes, faites succéder à vos chants de douleur et de blasphème des hymnes de joie et de reconnaissance; qu'à vos accens s'élève la cité nouvelle où revivront, pénétrés des délices croissantes de l'amour et de l'espoir, ces hommes généreux que vous voyez aujourd'hui mourir sans espérance entre un passé qu'ils repoussent et un avenir qu'ils ignorent!

Tous, bénissez ensemble le DIEU nouveau: car LUI SEUL EST VIVANT; et tous les cultes expirans ne laissent debout au milieu de leurs ruines que son autel, naissant encore

et déjà majestueux, destiné à rallier les peuples dans un avenir toujours plus glorieux d'amour, de paix et de liberté !

XIX.

LA CONSÉCRATION DE LA MATIÈRE.

Mes Fils, mes Filles,

Si chaque jour, en aggravant les troubles de la société, redouble en nous l'ardeur de propager notre doctrine qui seule peut les terminer, chaque jour, en vous convaincant de l'impuissance de toutes les théories actuelles pour asseoir la tranquillité, vous inspire un plus vif désir d'étudier la révélation nouvelle, qui seule, en présence de tant de maux, prononce une parole d'espoir. Ah! lorsque, vous pressant autour de nous, tour à tour attirés par notre croyance et vous défiant de nos promesses, vous nous apportez du moins en curiosité et en bienveillance tout ce que, hors de nous, vous éprouvez de dégoût et de mécontentement, ne

tardons plus; interrogeons le présent, et sachons, dans ses caractères épars, vous faire lire l'impérieuse nécessité de la religion que SAINT-SIMON nous a enseignée. Car toujours, entre un culte qui tombe et un culte qui s'élève, se retrouvent, dans cette mystérieuse lacune, ces mots tracés en langage éclatant : *Au Dieu inconnu!*

Or, si vous jetez les yeux autour de vous, quel est l'ordre de faits, d'intérêts, de travaux, de plaisirs, de souffrances, dont le spectacle aille soudain au-devant de vos regards? Quel est l'aspect de notre existence qui, en se dessinant fortement devant vous, vous découvre à la fois, bizarrement alliés, la richesse et l'indigence, la prodigalité et la mendicité, les couleurs pourprées d'une santé exubérante, et une cadavéreuse lividité, les joies scandaleuses de l'orgie et les angoisses déchirantes de la faim? Quel est ce monde qui tout ensemble vous étale la magnificence des hôtels et la misère des grabats, la pompe riante des fêtes et les hideuses douleurs de l'hôpital, les sépultures privilégiées et la fosse commune? Quel est cet élément de la société qui s'assied au conseil des rois et rampe dans la poussière, pèse d'un poids immense dans la balance politique et ne se fait compter que par des émeutes et des incendies, obtient surtout la considération et supporte presque toute la rigueur d'une infamante pénalité, fait envie ou pitié, est oppresseur ou opprimé, violent ou frauduleux, vaste, fécond, tumultueux, désordonné, monstrueux, sublime, comme l'ébauche d'une création? Cet ordre, cet aspect, ce monde, cet élément, vous en conviendrez avec franchise ou avec pudeur, c'est l'ordre, l'aspect, le monde, l'élément matériel!

Eh bien! osons pénétrer dans cet empire que le christianisme jugea profane, et qui à tant d'égards encore mé-

rite cet anathème; osons toucher à cette matière corrompue, corruptrice, souillée, et cherchons si elle aussi elle n'est pas marquée du sceau divin, si aujourd'hui elle n'appelle pas le verbe nouveau avec plus d'ardeur que le verbe chrétien ne la repoussa, si elle n'aspire pas, avec une puissante énergie, aux honneurs d'une religieuse réhabilitation!

A ces mots, réhabilitation de la matière, rassurez-vous. Souvent vous avez paru croire qu'il s'agissait de l'énorme consécration de ces excès auxquels la loi de Jésus opposa l'*abnégation*, la *continence*, l'*abstinence*, en frappant d'une juste réprobation des jouissances qui alors ne pouvaient être obtenues qu'au prix de l'esclavage, de la fraude et de la violence; et l'indignation vous a saisis, comme si le Saint-Simonisme devait réaliser ces sabbats de l'enfer, où les démons, par une sacrilége parodie, revêtaient les saints ornemens. Rassurez-vous; nous ne venons pas, complaisans apologistes du désordre, décerner des palmes à ceux qui, dans une molle oisiveté, savourent une opulence trempée des sueurs du plus grand nombre, ou, poursuivant la fortune avec une brutale avidité, écrasent, sous les roues de leur char, leurs rivaux ou leurs inférieurs. Nous ne venons pas tresser des couronnes de fleurs pour ceux dont l'insolente fatuité ne voit dans la femme qu'une victime et qu'une proie; nous ne venons pas enfin verser par nos chants l'ivresse et le sommeil aux heureux du siècle, qui laissent à peine tomber de leurs tables somptueuses quelques miettes pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Plus qu'à vous cet assouvissement de l'égoïsme nous paraît révoltant; plus qu'à vous ce délire d'une passion qui immole tout à elle-même nous inspire du dégoût et de la pitié!

D'ailleurs, à vous bien examiner, vous êtes, ce me semble, peu disposés à rivaliser avec la spirituelle exaltation des chrétiens. Où sont parmi vous les hommes prêts à regarder notre planète comme un globe de fange et de boue, l'or et l'argent comme de vils métaux qu'il eût mieux valu laisser ensevelis dans les entrailles du sol, à se dépouiller de leurs biens, et à dédaigner ce que, dans son énergique langage, l'Écriture appelle la *graisse de la terre?* Vous n'enviez pas les glands des forêts et le cristal limpide des ruisseaux à cet âge d'or dont vos mets recherchés et vos vins exquis vous font démentir les délices préconisées, et vous croiriez acheter trop cher, par les austérités du jeûne, une mystique béatitude. Vous ne répétez plus avec saint Paul que le célibat soit un état supérieur au mariage. Vous ne vous montrez pas insensibles aux découvertes de l'industrie, aux raffinemens du luxe, que vous encouragez de votre admiration et de votre envie, et vous n'échangeriez pas, contre les mortifications du cilice ou des haillons, les soins délicats dont vous choyez votre chair sans crainte de tomber dans une avilissante idolâtrie. En un mot, vous avez réprouvé par votre pratique la religion qui avait prononcé l'expresse condamnation des jouissances matérielles: et toutefois vous n'entendez pas sans vous effaroucher ces mots, réhabilitation de la matière.

Ah! que cette étrange contradiction vous éclaire sur la nécessité d'une morale nouvelle qui enlève à ces jouissances, avec le caractère d'égoïsme sous lequel elles se manifestent encore, ces noms honteux dont elles sont stigmatisées, afin que l'humanité, en les recherchant, puisse se concevoir une destination sociale et religieuse! Car, de grâce, en l'absence de la morale du christianisme et de la morale que nous vous apportons, quelle sorte de loi vous

êtes-vous conçue ? Vous murmurez les mots de modération, d'économie, d'hygiène. Oui, l'horreur de la banqueroute, la crainte de votre ruine, l'amour de votre santé, contiennent votre ambition, votre goût de luxe et de volupté. Ah! vous avez l'art du savoir-vivre, vous prenez seulement la fleur des plaisirs, vous jouissez de tout et n'abusez de rien; et, fidèles aux leçons de cette admirable doctrine, dont Aristippe et Horace sont pour vous les révélateurs, vous chatouillez doucement vos propres oreilles du nom de philosophes et d'honnêtes gens! Accourez! accourez donc, classes laborieuses et pauvres, qui de votre travail et de vos privations faites une large part à ces philosophes; voyez-les consommer les fruits que vous avez fait naître, en vantant les douceurs de la médiocrité; disposer des trésors qu'ils vous doivent avec une prévoyante réserve; ne remplir qu'à moitié leur coupe; ne jamais la vider jusqu'à la lie; et, habiles ménagers de leur fortune et de leur bien-être, mettre leur épicuréisme à un régime prudent qui leur promette une vieillesse longue, saine et tranquille! Et maintenant réjouissez-vous, classes pauvres et affamées! Vos maîtres sont économes et sobres! Réjouissez-vous! Ah! sans doute il y aurait une amère dérision à se borner à cette sagesse née des calculs d'un pur égoïsme et à légitimer les jouissances des sens par la prétendue modération de la classe privilégiée.

Mais c'est peu : effrayés de nos paroles, vous vous montrez surtout choqués du rôle que nous réservons à l'industrie, éclatante manifestation, dans nos temps modernes, de l'activité physique de l'homme.

Sans doute il est difficile au premier abord de ne pas conserver à la science la supériorité qui, jusqu'à ce jour, lui a été attribuée. Malgré l'absence d'organisation des sa-

vans, malgré les indignes passions que le défaut d'harmonie introduit dans leurs sanctuaires divers que ne coordonne pas encore, en les embrassant, le dôme d'un vaste temple, la science . dont la généalogie remonte jusqu'aux antiques théocraties, grâce au lien établi par le catholicisme, entretient dans son sein un reste de communion; est affranchie d'une loi sévère qui ici défende l'exportation, là prohibe l'entrée de ses découvertes; inspire, par la seule vue de sa robe, la vénération, et semble dans ses observatoires, ses laboratoires, ses musées, ses académies, habiter une pure sphère au-dessus de toute profanation. Mais l'industrie!... privée du prestige d'une tradition de gloire et de puissance, n'ayant à montrer du passé que les flétrissures de l'esclavage, de l'anathème religieux, de la réprobation politique; née dans les fers, grandissant sous les coups de fouet de ses maîtres, sous le poids de l'excommunication des prêtres, à travers le mépris des patriciens antiques et modernes qu'elle ne pouvait toucher sans salir leurs écussons et les dégrader de leur épée; ramassant les titres de la féodalité quand ils furent tombés au-dessous du cours que leur avait donné la gloire; livrée aux inspirations de l'égoïsme: se déchirant elle-même par une lutte intestine; se rançonnant avec une émulation de rigueur; cherchant à s'enrichir en s'affamant ailleurs par un vaste système de douanes qui rend vivantes les murailles de la Chine; avare de ses procédés mystérieux que défend une loi de sang, munie de ses brevets d'invention comme d'armes cachées, subissant les déplorables conséquences de toutes les passions individuelles réduites à se défendre, faute d'un lien commun qui les associe pour le bien général; élevant des théâtres où se déploient toutes les passions honteuses, la fraude, la cupidité, le charlatanisme, la fu-

reur du jeu, l'avarice, où s'engendrent et s'alimentent tous les appétits sordides, dans ses ateliers, ses hôtels, sa bourse, que flanquent d'une part les tribunaux, de l'autre les prisons et le pilori; mêlant enfin à ses innombrables travailleurs des notaires, des avocats, des juges, des huissiers, des recors, des gendarmes, des geôliers, des bourreaux, qui maintiennent une apparence de discipline dans les rangs de cette armée désordonnée; telle est l'industrie!

Cependant, ne vous hâtez pas de la condamner. Examinez d'abord comment elle se présente avec un développement immense lié à des progrès correspondans dans les sciences et dans les arts; comment, privée jusqu'à ce jour d'une religion parce qu'elle n'avait pas eu de vie politique, mais affranchie aujourd'hui de sa longue complicité avec la guerre, l'esclavage et le brigandage, elle peut réclamer, grâce à un baptême nouveau, une régénération qui la rende digne de respect et d'amour.

Voyez en effet quel vaste mouvement signale dans les temps modernes le déploiement imprévu de l'aspect matériel que le christianisme avait légitimement opprimé en exaltant l'aspect spirituel.

« O Dieu *invisible!* créateur de l'univers, que d'un mot » tu arrachas, que d'un mot tu rendras au néant; toi qui » associes les fidèles par une *mystique* communion, et nous » prescris de nous détacher, avec autant de zèle que de Sa- » tan, du monde et de nos propres corps; toi qui laisses bril- » ler un reflet de ta lumière, retentir un écho de ta parole » seulement dans les profondeurs de l'*esprit*, retrouvant le » ciel en se contemplant lui-même, gloire à toi! » Ainsi parle l'église; hors de l'église, la féodalité, héritière des traditions guerrières de l'antiquité, asservissant les populations laborieuses au sol qu'elle couvre de carnage et se dispute avec

fureur, justifie encore l'arrêt que la religion fulmine contre la matière.

Or, voici que les communes à côté du château hérissé de créneaux érigent l'atelier affranchi, vouent au travail des bras étonnés d'en manier les pacifiques instrumens sans être chargés de fers, et arborent près de l'écusson seigneurial la bannière que leurs mains s'enorgueillissent d'avoir tissue, et que l'honneur n'a pas consacrée de son lustre belliqueux. Ici, des laboureurs et des bergers font de leurs montagnes un rempart à leur laborieuse liberté, qu'ils sont trop pauvres pour racheter, et qu'ils paient de leur courage; là, d'industrieuses cités se forment dans leur ligue un rempart plus sûr encore, et trafiquent sur les mers qu'avaient tant de fois sillonnées les pirates normands, tandis qu'élevant sa tête au-dessus des flots qui furent long-temps son asile, Venise, siége des intérêts matériels nouveaux dans cette même Italie où domine le siége des intérêts spirituels, unit l'Occident à l'Orient par un échange actif de leurs richesses, que la Méditerranée lui apporte fidèlement en dot.

Mais où volent ces flottes et ces armées qu'anime un pieux enthousiasme? Suivie de ce cortége innombrable, la croix retourne au Calvaire d'où jadis elle était partie escortée de douze apôtres; et là même où elle s'était dressée, telle qu'un sanglant anathème, contre l'empire de la matière, à son insu elle initie à des besoins de luxe et d'industrie l'Europe, qui, en aspirant à la conquête d'un tombeau, développe en elle le germe d'une nouvelle vie: et ces pélerins armés qu'elle avait entraînés revêtus du cilice, elle les ramène couverts de la pourpre! Déjà le mahométisme, conservateur religieux de la matière, long-temps inexpugnable derrière les Pyrénées, à défaut du

Coran que repoussent les populations chrétiennes, leur a imposé Aristote et les nombreux disciples de sa science profane. Oh! que la naïve curiosité de ces esprits ardens, rassasiée du monde des *idées* où les avait guidés Platon, à peine fortifiée, sous le patronage d'Aristote, dans les exercices d'une gymnastique intellectuelle, s'élance avec audace vers le monde des *choses* dont il leur offre l'inventaire, sans s'effrayer même de ne plus sentir, au milieu de leurs téméraires explorations, d'autre appui que la main de Satan! Mais ce n'est pas seulement la science qui des écoles arabes passe dans les écoles européennes; la poésie matérielle du mahométisme exerce une influence sur la poésie spirituelle du christianisme; semblable à la houri, qui, fière de ses attraits, ouvrant sous ses noirs sourcils un œil noir étincelant, laissant retomber en longues tresses parfumées sa chevelure d'ébène, rayonnante de perles, d'émeraudes et de diamans, s'enivrant d'un air voluptueux qu'elle rafraîchit en faisant jouer dans les plumes du paon la lumière éblouissante du soleil, heurte, et teint, en passant, du reflet de sa splendeur, la vierge au front chaste et voilé, aux yeux d'azur tournés vers le ciel, chantant les pures délices d'un ineffable amour, et couronnée d'une auréole dont les rayons n'empruntent rien à l'éclat grossier du jour terrestre. Enfin, tandis que l'Occident reçoit ces bienfaits de l'Orient armé, d'un débris impuissant et méprisé de ce même Orient, dont il associe dans ses églises la poésie à ses hymnes mélancoliques, mais qu'il écarte avec dédain du camp et de la cité, il reçoit un nouvel enseignement. Les juifs, forcés de se créer une fortune qui ne repose pas sur le sol, de même que leur religion ne peut plus avoir de temple sur la terre, grâce à cette opiniâtre nationalité qui survit à la patrie et unit entre eux

les membres dispersés de la même famille, établissent des transactions commerciales entre les peuples que rapproche une croyance commune. Ainsi, à la faveur des étreintes audacieuses ou serviles, volontaires ou provoquées, dont la civilisation orientale, celle de la *matière*, sous l'invocation de Mahomet ou de Moïse, enlace la civilisation occidentale, celle de l'*esprit*, avec laquelle elle ne peut encore s'harmoniser, et ne communique que l'anathème à la bouche et le glaive à la main, l'Europe porte dans son sein, au milieu du tumulte d'une fermentation désordonnée, avec deux ordres distincts de travaux, tous les élémens d'un progrès inouï! Arrière le croissant! Loin d'elle ses barbares initiateurs! Désormais elle est seule chargée des destinées du monde, elle qui saura mieux développer l'industrie, les arts matériels, les sciences physiques dont elle leur a repris le dépôt, parce qu'elle connaît aussi la loi de paix et de liberté!

Place, place à cette Europe aventureuse! Déjà, à son insu, un dieu nouveau se meut en elle, et ce n'est plus seulement aux inspirations de Jésus qu'elle obéit. Ah! ce n'est point la barque de saint Pierre qui, affrontant des flots inconnus, aborde la première aux rivages de l'Amérique, ou qui, exorcisant le géant assis au Cap des Tempêtes, se fraie un chemin hardi vers les vastes contrées de l'Inde, devant lesquelles reculèrent les phalanges d'Alexandre et les légions de César. Elle suit, et ne précède pas Christophe Colomb et Vasco de Gama. Rome et Venise s'en vont ensemble. Venise ne suffit plus au commerce agrandi de l'Europe, et triste, ressemble à une flotte qui, après avoir volé sur les eaux en livrant à des vents propices ses voiles blanchissantes et ses banderoles d'azur, immobile dans le port, ne montre plus que la nudité de ses mâts abaissés. Rome, armée des

clefs du monde mystique, voit, avec un étonnement mêlé d'inquiétude et de jalousie, l'Europe se précipiter, sans qu'elle le lui ait ouvert, vers un continent nouveau qui semble, avec ses étonnantes productions et ses fabuleuses richesses, réaliser pour les peuples éblouis les merveilles tant promises du paradis, et devient du moins la figure de ce monde de commerce, d'industrie et d'opulence auquel tous aspirent désormais; et à peine Christophe Colomb a-t-il protesté contre les étroites limites que la foi religieuse assignait à la terre, Luther proteste contre les bornes étroites que cette foi assignait au développement de l'humanité; le premier agrandit le monde extérieur, et le second brise les obstacles qui empêchaient l'homme de s'en emparer.

En vain le protestantisme affecte-t-il la prétention de rappeler la pureté primitive de la loi de Jésus; il la fait déchoir de sa spirituelle exaltation. En même temps qu'il dégrade et dépouille de son éclat cette hiérarchie vieillissante, mais majestueuse encore, dont l'édifice portait sa tête jusqu'au pied du trône céleste, il enlève ces degrés hardis, par lesquels l'âme était sans cesse sollicitée à remonter vers sa mystérieuse origine, aux temples humiliés qui semblent regretter dans leurs flèches élancées leurs mitres sublimes, et dans la pompe des arts leurs habits de fête; et de la même main dont il rattache les clergés de chaque pays à la patrie, il ouvre les cloîtres où la solitude cessait d'être sainte, parce que le monde voulait cesser d'être traité en profane.

O Rome! vas-tu, fidèle à ta loi véritable, accabler de la croix le siècle qui, selon toi, s'égare, ou périr en l'embrassant? vas-tu, par la voix sévère de tes prêtres, faire répéter de tous côtés : « O Dieu *invisible!* créateur de l'uni-

» vers, que d'un mot tu arrachas, que d'un mot tu rendras » au néant, toi qui associes tous les fidèles par une *mystique* » communion, et nous prescris de nous détacher, avec autant » de zèle que de Satan, du monde et de nos propres corps; » toi qui laisses briller un reflet de ta lumière, retentir un » écho de ta parole seulement dans les profondeurs de l'*es-* » *prit*, retrouvant le ciel en se contemplant lui-même, » gloire à toi ! » Rome, Rome se prostitue elle-même et reçoit de ses ennemis le nom de la moderne Babylone; et le jésuitisme, s'efforçant de retenir sous son empire la chrétienté qui lui échappe, en cultivant lui-même les arts, les sciences et l'industrie qu'atteignait l'anathème de la chair, est réduit à jeter un pont hasardeux et tremblant entre le monde spirituel et le monde matériel qu'à ses propres yeux sépare un abîme.

Les arts redemandent au paganisme des types morts de la beauté, de la force, de la volupté, de la puissance qu'avait répudiées le christianisme; font surgir du sein même de la société moderne des types vivans, audacieusement opposés à toutes les orthodoxies, celles de la foi, de l'abnégation, de la continence, de la science et de la chevalerie, et les enluminent de vives et fraîches couleurs que le pinceau étale sur la toile, où naguère il ne retraçait qu'avec une austère sobriété les formes délicates et amaigries de ses vierges et de ses martyrs.

Les sciences physiques multiplient leurs expériences. Descartes prétend inventer l'univers sans admettre la création; Spinosa proclame l'éternité de la substance unique; Kepler et Newton assignent les lois qui coordonnent entre eux tous les corps; Galilée ajoute à la solennité du drame divin qu'ils accomplissent par leur gravitation dans l'espace, en changeant la nature du rôle attribué à la terre;

et l'on croit, dans la découverte de la circulation du sang par Harvey, surprendre l'explication du mystère de la vie, que la foi avait cherchée dans la puissance de l'esprit.

L'industrie prend une vaste extension. L'Angleterre, entraînée par une ambition qui revêt ostensiblement la figure de la cupidité, met ses armées et ses flottes au service de ses négocians, remplace le prestige chevaleresque de l'honneur par l'amour de l'intérêt national, aspire à l'empire des mers pour s'assurer le monopole du commerce, spécule sur la gloire, et, préférant à de stériles lauriers les productions variées de tous les climats, multiplie ses comptoirs, pénètre chez des peuples encore sauvages, se glisse au sein des vieilles civilisations ombrageuses, dépasse dans ses lointaines explorations, ici, les traces des plus fameux conquérans, là, la croix plantée par les infatigables missionnaires de la foi évangélique, et nouant entre toutes les parties du globe des relations commerciales plus nombreuses que les relations spirituelles établies par Rome chrétienne, ouvre ainsi la voie à l'Évangile nouveau qui proclamera l'association universelle, en même temps que, par l'importance qu'elle donne à l'industrie, elle justifie d'avance la réhabilitation de cet aspect nouveau de l'homme, du monde, de Dieu, de la religion.

Enfin, tandis que l'Angleterre accomplit cette tâche glorieuse, la France, fidèle à son auguste sacerdoce, poursuit le renversement du dogme chrétien; imprime le caractère du matérialisme à sa philosophie, qui repoussant Dieu sous l'aspect spirituel, incompatible avec une foule de besoins méconnus, le nie ouvertement, ou accepte sa réprobation à l'exemple de Satan, et proclame la prédominance des intérêts et des sciences physiques; porte un dernier coup à la féodalité que la hache des rois a décimée, que la va-

leur roturière, favorisée par la poudre à canon, a désarçonnée, et à qui les bourgeois, les traitans, les marchands, mettent le pied sur la gorge en lui enlevant peu à peu ses dépouilles et jusqu'à ses titres surannés; propage, à la faveur de l'imprimerie, sœur jumelle de la poudre à canon, ses idées dans toute l'Europe; en fait un hommage royal à Catherine; les introduit dans la Prusse, dont Voltaire, habile à pressentir la chute ou l'élévation des puissances, consacre par ses adulations la supériorité future sur l'Autriche, prête à tomber de la suzeraineté féodale; aide l'Amérique à s'affranchir de la suzeraineté oppressive de la métropole; dépose partout d'heureux germes que la révolution, les armes à la main, va féconder; délivre ainsi les peuples des obstacles qui gêneraient leur association matérielle, pendant que les économistes embrassent la société dans ses relations avec le monde extérieur qu'elle cultive, et réclament l'abolition des barrières qui divisent les travailleurs de toutes les contrées.

Comment ne seriez-vous donc pas frappés des immenses développemens de la matière qui, captive, énervée, aveuglée et raillée, semblable à Samson chez les Philistins, sitôt qu'elle a repris ses forces, ébranle les voûtes du temple? et tandis qu'elle en sort avec des prêtres apostats, d'une autre part elle revient l'attaquer, le renverser avec les philosophes laïques, clergé irrégulier qui semble demander pour elle un accès dans le temple nouveau!

Ah! puisqu'elle peut fournir aux besoins physiques de l'humanité sans la précipiter dans la guerre ou dans l'esclavage, elle est affranchie de cette violente brutalité qui lui avait mérité l'anathème du Christ : et si jadis le verbe chrétien, dédaigneux de la chair, assis sur une humble monture, entra justement dans Jérusalem, et put chasser les marchands

du temple qu'ils souillaient alors; aujourd'hui le verbe nouveau, saintement incarné dans la matière, s'avançant, non plus dans un simple cortége, mais en semant sa route triomphale de tous les trophées du luxe et des arts, tenant d'une main le pacifique rameau, et de l'autre conduisant vers le temple, sur le même rang que la science, l'industrie régénérée, peut s'écrier d'une voix solennelle : *Attollite portas!*

Oui, tel est le précieux bienfait qu'apporte notre religion conforme à tous les vœux de l'homme, ne sacrifiant aucun des aspects de la vie, embrassant les progrès de toutes les facultés, et résumant toutes les religions antérieures dans sa majestueuse unité.

Le paganisme avait consacré la matière; mais lorsqu'elle s'assouvit, à la faveur du glaive, sur une proie teinte de sang qu'elle jette dans les fers, sur un butin qu'elle arrache ou dérobe, et ne consomme que des fruits dus à la guerre, à l'esclavage, à la rapine : « Anathème ! » s'écrie le christianisme; et certes, rien de ce qu'il a condamné dans cette odieuse manifestation ne survivra à sa juste sentence.

Toutefois la matière avec ses besoins, ses travaux et ses joies, ne put s'anéantir devant le pur esprit qu'enseigna Jésus. En face de l'église, César, traité en profane, privé de consécration religieuse, et ne trouvant que dans les antiques traditions de la gloire une sanction individuelle de son honneur, malgré tous les efforts du spiritualisme pour le détacher de la terre et pour lui faire perdre sa force, puise une constante énergie dans la matière dont il est l'expression la plus régulière, se pose avec audace et proclame sa légitimité. C'est peu : toujours en face de l'église, les juifs, marqués à tous les yeux de l'ineffaçable

réprobation que leur imprime le sang du rédempteur, avec une incroyable patience, avec un inflexible espoir que ne décourage aucune persécution, affrontent dans l'excommunication et dans l'outrage des épreuves dont ils attendent le prix, et par une ténacité de confiance qui les signale comme des exemples d'un étrange vertige et de la céleste vengeance, ils osent dans l'Europe, couverte de monumens élevés à la gloire de Jésus, refuser de reconnaître en lui le messie véritable de Dieu, et maintenir obstinément la prédiction d'un messie temporel, roi des nations, et les enrichissant de tous les biens de la terre! Où donc ont-ils pris cette persévérance inouïe? dans l'impérieuse persistance de la matière! Prophètes bizarres! leur aveugle et grossier entêtement, à mesure que les siècles ont marché, a revêtu le caractère d'une prophétie; et après avoir fermé, pendant dix-huit cents ans, les yeux à la lumière, en annonçant toujours la venue prochaine du soleil, au lever du jour nouveau ils se trouvent justifiés : car ils sont d'accord avec l'humanité, prête à saluer un Messie qui lui donne la jouissance légitime de tous les biens de la terre pacifiquement conquis!

Toutefois le christianisme a dû combattre les prétentions de la féodalité, et réprouver également les travaux des juifs; car l'une exerçait son activité matérielle toujours par la guerre et l'esclavage; et les autres, dispersés à travers les nations, sans liens communs avec elles, déshérités de la puissance de leur loi religieuse, ne pouvaient la signaler que par la fraude, l'avarice et la cupidité.

Enfin Saint-Simon a paru; et conciliant en lui le Messie chrétien et celui qu'attendent les juifs, il consacre à la fois tous les travaux de l'esprit et tous ceux de la matière;

il fait rentrer, en les purifiant, dans le temple nouveau, ces colonnes des temples antiques qui ont traversé les âges sans tomber.

Ah! comprenez tous la nécessité de sa mission! Même encore de nos jours, malgré les transformations opérées par le christianisme, la matière ne vous apparaît-elle pas empreinte de violence ou d'astuce, exploitant toujours, quoique à un moindre degré, par la force ou par la ruse, et reproduisant ensemble la physionomie féodale et la physionomie juive? En un mot toutes les jouissances matérielles ne continuent-elles pas à mériter l'anathème chrétien? Mais lorsque, grâce à l'abolition de l'hérédité qui effacera les dernières traces de la guerre, de l'esclavage et du hasard de la naissance, les hommes seront classés selon leur capacité et rétribués selon leurs œuvres, alors elles ne seront pas pour les uns un butin, le lot de l'exploitation, le partage de l'oisiveté; pour les autres, l'entretien avilissant de l'esclavage, l'aumône expiatrice accordée au mendiant, le salaire auquel l'ouvrier est taxé sous peine de la vie; mais elles seront pour tous le prix du travail; pour tous elles seront en harmonie avec leurs besoins; car elles seront mesurées à l'œuvre, expression de la capacité; enfin, légitimement acquises par la coopération de chacun à l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, elles ajouteront encore à son activité pour poursuivre ce but sublime, et c'est ainsi que se trouveront admirablement conciliés l'intérêt particulier et l'intérêt général, l'égoïsme et l'abnégation!

Hors de là, répondez! quelle est la légitimité de ces jouissances? Si vous n'entrez pas dans cette route que nous vous ouvrons, où vous égarez-vous? Et si vous étiez cho-

qués de ces mots réhabilitation de la matière, n'est-il pas évident que la matière devrait vous inspirer au moins le plus profond dégoût, si elle ne recevait cette salutaire consécration?

Ah! dépouillez donc vos scrupules et n'hésitez pas à adorer avec nous le Dieu nouveau, le Dieu de l'avenir!

O Dieu d'amour et de bonté! toi qu'adoraient les chrétiens, comme eux nous t'adorons, mais avec plus de ferveur; car pour nous ton amour ne s'arme pas de la foudre et ta bonté de la réprobation.

O Dieu de sagesse et de lumière! toi que vénéraient les chrétiens, comme eux et plus encore nous te vénérons, car mieux qu'eux nous comprenons l'ordre, l'harmonie, la régularité de tes plans infinis.

Mais, ô Dieu d'amour et de sagesse! tu es encore pour nous le Dieu fort, puissant et fécond; le Dieu fort, mais non le Dieu jaloux, le Dieu vengeur, le Dieu terrible, le Dieu des armées, que, sous le nom de Jéhovah, invoquaient les Hébreux; mais non la divinité belliqueuse et sanguinaire que, sous le nom de Bellone, de Minerve, de Mars, de Jupiter, révéraient les païens; mais le Dieu fort qui enfante sans cesse d'innombrables merveilles et ne se repose jamais.

Pour nous tu es encore le Dieu de la grâce et de la beauté, mais non l'une de ces divinités qu'honoraient d'impures bacchanales; car tu es aussi pour nous le Dieu de sagesse. Ah! si nous célébrons en toi le Dieu fort, puissant et fécond, c'est que nous brûlons, en nous unissant au monde extérieur pour le fertiliser et l'embellir, d'imiter les miracles de ta puissance créatrice sur le globe que tu as inféodé à l'humanité! Dieu d'amour, de sagesse et de force, sois donc à jamais béni et glorifié!

XX.

DIEU.

Enfans de Saint-Simon,

Chacun de nous, à quelque rang qu'il soit placé dans la hiérarchie nouvelle, peut, de ce nom sacré qui fait notre bonheur à tous et notre gloire, du nom d'enfans de Saint-Simon, saluer à la fois ses supérieurs, ses égaux et ses inférieurs.

Ce simple fait a de quoi nous réjouir. C'est la marque du lien qui nous unit; c'est le signe éclatant que nous formons une véritable famille, que parmi nous les chefs aiment leurs serviteurs comme un père aime ses enfans,

que les égaux sont des frères, et que les inférieurs, comme des fils tendres et dévoués, sont heureux et glorieux de leur obéissance.

Et c'est aussi pour tous ceux qui ne sont pas encore soumis à la loi nouvelle un grave enseignement; car, parce-qu'ils n'ont pas de religion qui les lie, et qu'en politique ils suivent des drapeaux divers et souvent opposés, il n'y a pas de nom dont on puisse se servir pour s'adresser à eux. —Hommes et femmes qui nous entourez, de quel nom, de quel titre commun pourrais-je vous appeler, vous saluer, puisque vous êtes inconnus, étrangers les uns aux autres ?

Or nous venons faire qu'il n'y ait plus d'étrangers nulle part, mais partout des parens. Nous apportons la paix entre les nations, car il n'y a plus qu'une patrie : c'est la terre; et, comme on l'a dit, toutes les guerres sont des guerres civiles. Nous apportons la paix entre les individus, car il n'y a plus qu'une société : c'est l'humanité, et toutes les querelles sont des querelles de famille.

C'est pourquoi vous pouvez penser que nous sommes ici non pas seulement pour vous faire de simples discours, mais dans le grand dessein de vous convertir à nous. De tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, nous vous appelons tous pour que vous veniez vivre avec nous et nous aider de tout votre amour, de toutes vos forces, de toutes vos lumières, à l'achèvement de l'œuvre que nous avons entreprise.

Et, pour que cet appel fût plus facilement entendu, nous vous avons pris vous-mêmes à témoins des maux qui pèsent dans la société actuelle sur les classes les plus privilégiées. Nous avons étudié leurs relations sociales, nous avons pénétré jusqu'à leur foyer domestique, et nous

avons montré que, pour être à l'abri des misères palpables et saignantes que la classe la plus nombreuse étale au grand jour, les classes privilégiées n'en ont pas moins leurs misères; misères secrètes, cachées sous des lambris dorés, dissimulées sous les joies du bal et du festin, mais qui tuent sous l'édredon, comme les autres sur la paille.

Mais, plus heureux que les premiers apôtres chrétiens, en dévoilant les misères de nos semblables, nous pouvous dès cette vie leur offrir le remède, leur procurer la guérison. Aussi je viens avec confiance, répétant les paroles que j'ai déjà prononcées en cette enceinte : — Vous tous qui souffrez de vos propres douleurs et qui n'êtes pas sans compassion pour les douleurs de vos semblables, venez à nous : car nous sommes le commencement de l'association universelle; nous sommes les premiers-nés de la famille vraiment sainte qui doit embrasser à la fin toute l'humanité; venez, et vous serez initiés aux joies que par nous Saint-Simon promet au monde.

Toutefois prenez garde, et sachez bien tout d'abord nous comprendre. Quelles que soient vos peines, vos chagrins individuels, nous vous le promettons, et l'expérience de la plupart de nous en est un sûr garant, nous saurons vous consoler et vous guérir. Mais enfin notre œuvre n'est pas seulement de morale. Nous ne voulons pas ici faire une levée d'ames mélancoliques et dégoûtées du monde, pour après un matin, comme des frères Moraves, partir pour un village obscur de l'Allemagne; ou bien, comme des sectateurs d'Owen, vous emmener dans une vallée ignorée de l'Ecosse, ou vers une rive sauvage de l'Amérique fonder *une société coopérative*. Vraiment, nous aspirons à quelque chose de mieux.

Notre mission est éminemment religieuse. — Au sein de

l'existence universelle nous connaissons la destinée de l'humanité; c'est l'humanité entière que nous venons enseigner et convertir. — Dans la succession des temps nous comprenons l'ordre immuable qui préside au développement des sociétés humaines, nous travaillons à l'accomplissement du plan providentiel qui les entraîne incessamment vers un avenir tout pacifique. Nous vénérons, nous aimons, nous bénissons la mémoire de tous les hommes qui, depuis les premiers âges, ont contribué aux progrès de leurs semblables. Les martyrs de la foi chrétienne sont saints à nos yeux comme les martyrs de la liberté. Mais nous disons hautement et remplis d'une confiance inébranlable : « C'est nous, nous seuls qui pouvons achever leur ouvrage; car nous venons provoquer, accomplir un progrès plus grand que tous les progrès antérieurs.... Nous venons ouvrir les barrières qui séparent les peuples, et poser la société entière sur des bases nouvelles; faire aimer en tous lieux, connaître et servir le vrai Dieu, le Dieu vivant qui n'est point invisible ou caché, qui appelle tous ses enfans et n'en réprouve aucun, qui n'a pas fait de pacte avec Satan non plus qu'avec César, qui ne veut plus enfin des maîtres avec des esclaves, des seigneurs avec des serfs, des nobles avec des roturiers, des bourgeois avec des prolétaires; mais partout des associés classés suivant leurs capacités diverses, travaillant avec amour, avec ordre, avec constance pour leurs progrès mutuels sous le rapport moral, intellectuel et physique. »

Et maintenant, vous pouvez comprendre pourquoi nous n'avons pas commencé par organiser saint-simoniennement un village, une vallée, un canton. Nous sommes venus premièrement à Paris, c'est-à-dire au centre de la civilisation, au foyer de la vie de l'humanité; à la ville souveraine d'où

toutes les villes, toutes les provinces, toutes les nations attendent et reçoivent la lumière. De ce point culminant, nous étendons déjà notre action sur des populations nombreuses; nous parlons à Versailles, à Limoges, à Metz, à Toulouse, à Montpellier, à Marseille, à Liége, à Bruxelles, nous apprêtant à faire entendre incessamment notre voix dans toute la France, dans toute l'Europe. Et ne dites pas que nous soyons des savans tout pâlis sur l'étude du passé, ou des rêveurs absorbés dans la contemplation d'un avenir lointain. — Nous sommes des hommes du présent; nous sommes au cœur de la politique actuelle. Par la parole et la presse, dans nos journaux et dans nos enseignemens, nous montrons chaque jour aux hommes de bonne volonté ce qu'ils ont à faire pour concourir à l'amélioration générale.

Que vous dirais-je de plus? Un peuple généreux s'est levé qui se voulait jeter dans les bras de la France. Et lorsqu'une diplomatie tortueuse le repousse froidement, l'abandonne aux dangers de la guerre étrangère, aux fureurs de la guerre civile, c'est nous qui portons aux Belges une parole d'espérance et de consolation, leur annonçant qu'une ère nouvelle a commencé où il n'y aura plus qu'une seule race, une seule nation, une seule famille.

A ces signes, vous pouvez reconnaître que si nos prétentions sont hautes, notre conduite au moins n'est pas au-dessous d'elles.

Voyez! quand les disciples de Jésus ont reçu la *bonne nouvelle* qui doit soutenir les faibles, éclairer les ignorans et consoler les affligés, croyez-vous qu'ils se réfugieront dans quelque lieu désert pour y conformer leur vie privée à la morale de l'Évangile? Vraiment non. — Il marchent droit à la ville des Césars. Leurs prétentions à eux sont éle-

vées aussi ! ils viennent enseigner aux maîtres de la terre une autre puissance que celle du glaive. Ils viennent détruire l'esclavage, régénérer les mœurs d'une société corrompue, apprivoiser, civiliser des hordes de barbares; enfin, à ces nations innombrables qui se ruent de toutes parts sur l'empire, imposer la foi, l'espérance et la charité. Pour accomplir ces immenses travaux leur nombre comme le nôtre est bien faible d'abord. Mais comme nous ils ne connaissent pas d'obstacle, ils ont confiance en leur force; car leur force est en Dieu, en Dieu leur espoir. Ils ont envisagé la grandeur de leur tâche, et n'en sont point troublés. Comme autrefois l'ancienne Rome, resserrée encore en d'étroites murailles, du haut du Capitole mesurait l'univers et ne le trouvait pas trop grand à la puissance de ses armes, ainsi les apôtres de Jésus feront sortir du fond des catacombes une Rome nouvelle qui ne trouvera pas le monde entier trop grand à son amour. Place, place aux chrétiens! triomphe! tous les efforts de leurs ennemis tourneront à leur gloire : railleries, calomnies, supplices, tout leur est un progrès, un succès, une victoire! c'est de leur propre sang qu'ils écrivent sur l'arène du Cirque la première page de leur histoire : pour dicter la deuxième, ils prendront place auprès de Constantin sur le trône du monde.

Que ces grandes leçons ne soient pas sans fruit pour vous! et comprenez que la puissance et l'avenir n'ont jamais manqué aux hommes qui se consacrèrent à l'accomplissement des volontés de Dieu.

Mais *Dieu!* Pourquoi *Dieu?* Est-ce bien sérieusement qu'au XIXe siècle, en France, à Paris, des hommes se proclament les envoyés de *Dieu*, ses organes, ses prêtres? Par de semblables moyens, on pouvait apparemment réus-

sir il y a 1800 ans ; mais aujourd'hui des ENVOYÉS DE DIEU !... Qu'est-ce que cela *Dieu?* Ce mot n'a-t-il pas été vidé depuis long-temps de toutes les idées qu'il renfermait? Comment? trois siècles entiers, employés à ruiner le droit divin des rois et celui du clergé; tous les cœurs généreux, tous les esprits élevés, s'être, depuis Luther et Bacon ralliés à la réforme ou bien à la philosophie, pour briser le joug odieux que faisaient peser sur le monde le catholicisme et la féodalité; lorsque les temps furent accomplis, la France s'être levée, avoir donné pendant vingt ans le plus pur de son sang pour se racheter et pour racheter l'humanité entière de cette lèpre de servitude et de superstition que les religions et les gouvernemens du passé nous laissaient en héritage; et maintenant qu'au dehors on entend de toutes parts craquer des trônes et crouler des autels, et que naguère encore chacun de nous peut avoir, du pied, heurté dans la boue des couronnes brisées et des croix renversées; maintenant venir des hommes? est-ce un rêve, des hommes venir au nom de Dieu fonder une religion nouvelle, une politique nouvelle, une morale nouvelle! au nom de Dieu diriger et gouverner les peuples, s'emparer de tous les cœurs, de toutes les intelligences, de toutes les activités!

J'en conviens, ce spectacle peut vous sembler étrange. Vous trouveriez simple que les Saint-Simoniens eussent une religion à eux; chacun de vous a bien la liberté de s'en faire UNE à lui. Et puis, comme vous sentez le peu de valeur des autres religions, vous ne vous en occupez guère, et vous dites: « Toutes les religions sont également bonnes. » C'est ainsi qu'à Rome, depuis que les augures ne se regardaient plus sans rire, on aurait trouvé certainement le Dieu des chrétiens *aussi bon qu'un autre*, s'il avait seulement

accepté de bonne grâce l'hospitalité que les tolérans, que les libéraux de l'époque lui offraient dans l'Olympe. Mais qu'une religion se présente fondant un véritable gouvernement, confiant à des hommes une mission politique, tendant ouvertement à remplacer tout ce qui est, ceci bouleverse vos idées, et plusieurs le trouveraient peut-être téméraire, si ce n'était à leurs yeux une tentative surtout folle et ridicule; c'est pourquoi je m'appliquerai aujourd'hui à vous faire connaître et surtout à vous faire aimer la religion et le Dieu que SAINT-SIMON nous a révélés.

Jésus, parlant à ses disciples, leur disait : « Ne pensez » pas que je sois venu pour détruire la loi ou les prophètes: » Je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir. » Aussi le christianisme s'est toujours considéré comme embrassant dans son développement toute l'histoire du peuple élu de Dieu, et comme remontant par lui jusqu'au commencement de l'humanité. Par rapport au christianisme, le judaïsme n'était pas une religion fausse; mais seulement une religion incomplète, qui n'avait cessé d'être agréable à Dieu qu'à dater de l'époque où la révélation nouvelle avait apporté aux hommes un autre culte, un autre dogme et une autre morale. — En dehors des traditions religieuses renfermées dans leurs livres saints, et dont la série se continue sans interruption, depuis les promesses faites au premier homme jusqu'à la constitution de l'Église, toute tradition, toute croyance religieuse apparaît aux chrétiens comme un fruit de l'erreur et du mensonge. Et c'est un caractère commun à toutes les religions qui jusqu'ici ont régné sur le monde, d'avoir toujours condamné les autres religions.

Pour nous la RELIGION, dans tous les temps et dans tous

les lieux, c'est la manifestation du sentiment qui LIE l'homme à ses semblables et au monde.

Cette notion si simple nous donne le droit de proclamer que toutes les religions du passé, y compris la religion chrétienne, n'étaient pas des religions fausses, mais des religions incomplètes et par conséquent provisoires.

De Maistre, le plus puissant défenseur de la religion catholique dans les temps modernes, a dit quelque part : toutes les autres religions sont fausses, précisément parce qu'elles sont AUTRES.

Nous disons nous : toute religion est vraie, par cela seulement qu'elle EST. Car, puisqu'elle est, elle établit un lien entre des hommes. Mais la religion complète et définitive, celle qui ne sera pas catholique de nom seulement, mais aussi de fait, la religion qui remplacera toutes les autres, c'est celle qui fera disparaître de l'humanité toute guerre, tout antagonisme, toute haine sous quelque forme que ces faits se produisent, leur substituant partout la paix, l'association, l'amour.

Les religions de l'antiquité étaient incomplètes; car, si elles unissaient les hommes dans le sein d'une même nation, d'une même cité, d'une même caste, d'une même famille, elles perpétuaient, en le sanctifiant, l'antagonisme entre les nations, les cités, les familles diverses.

La religion chrétienne était incomplète, car, si elle tendait à unir par un lien spirituel toutes les familles, toutes les castes, toutes les cités, toutes les nations, elle consacrait encore, elle justifiait et sanctifiait l'antagonisme dans l'individu, dans la société, dans le monde, opposant l'esprit à la chair, l'église à l'état, Dieu au démon. A la vérité, c'est en établissant cette opposition que la religion chrétienne a tiré les hommes de l'ignorance, de l'égoïsme

et de la brutalité; c'est par la puissance de ces dogmes si méconnus aujourd'hui par les philosophes critiques qu'elle a fait la civilisation européenne supérieure à toutes les autres. Mais enfin cette religion était incomplète, puisque l'humanité devait un jour ne plus vouloir de démon ni de réprouvés, puisqu'elle devait aimer à la fin la chair autant que l'esprit, c'est-à-dire l'industrie comme les sciences, le bien-être physique comme le progrès intellectuel.

Or, Saint-Simon n'est venu condamner aucune religion, car il a vu dans les religions de la patriarchie, de la cité, de la nation, de l'église, des acheminemens, des préparations à la religion définitive, à la religion de l'humanité. Dans le caractère purement matériel du polythéisme et dans le caractère purement spirituel du christianisme, il a vu des indications également importantes du double caractère que devra présenter la religion de l'avenir.

Ainsi, tandis que Jésus n'accepte qu'une faible partie du passé, laissant peser sur tout le reste un irrévocable anathème, Saint-Simon, plus grand que lui, embrasse dans ses vastes sympathies tout ce qu'a fait l'humanité. « Il voit » que Dieu a fait toutes ces choses, et qu'elles sont bon- » nes. » Et sa bouche reste pure de toute malédiction.

Humanité, il t'a bénie pour avoir adoré Dieu sous les faces diverses où Dieu s'est manifesté à toi. Il t'a bénie encore lorsque tu te croyais impie, irréligieuse et blasphématrice, pour avoir déserté des autels où la vraie nature de Dieu et sa sainte majesté demeuraient méconnues.

Générations issues des générations chrétiennes, vous qui avez nié le Dieu de vos pères, au nom du Dieu vivant qui sera le Dieu de vos enfans, soyez bénies! Gloire à vous!

L'humanité était soumise à la foi qu'enseignaient les

successeurs de saint Pierre. Prosternée au pied de la croix, elle adressait au ciel d'humbles prières et de ferventes actions de grâces. Un cri terrible, cri de révolte et de guerre, a troublé tout à coup ce concert unanime. *Luther paraît, Calvin le suit.* — A leur puissante voix tout s'émeut, tout s'agite. « Levons-nous, ont-ils dit, et sortons ! — Dieu n'est plus dans ces temples où des prêtres indignes ont mis ses grâces à l'enchère. — Levons-nous, sortons, » a-t-on répété de toutes parts; et de toutes parts les fils des hommes se lèvent, essuient la poussière qui souille leurs genoux, et ils sortent du temple en foule pour aller chercher Dieu par le monde.

Mais ce Dieu qui remplissait l'espace de sa présence, ils ne l'ont trouvé nulle part. Ils l'appelaient à grands cris, et lui est resté sourd à leur appel. Ils le demandaient à la mer, à la terre, aux étoiles; mais depuis Galilée, la mer, la terre, les étoiles *racontaient sa défaite.*

Enfin l'humanité, lassée de poursuivre toujours un Dieu qui toujours se dérobe à ses regards, après avoir abandonné ses prêtres, arrive à le nier lui-même. « Dieu des chrétiens, dit-elle, n'est-ce pas toi qui devais un jour apparaître au milieu de ta gloire, faire de mes enfans deux parts; et, comme il y a selon toi beaucoup d'appelés et peu d'élus, condamner la plus nombreuse à des peines éternelles ? Et quand ces malheureux, remplis d'une douleur amère, pousseront vers toi des cris désespérés : « Seigneur, ayez pitié de nous, seigneur, secourez-nous, agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, détournez de nos têtes cette colère terrible, » tu leur répondras, impitoyable : « Je ne vous connais pas, *nescio vos !* » — Tu ne les connais pas ! « Dieu des chrétiens, a dit l'huma-

nité, je ne suis pas sans pitié, MOI pour ceux qui m'offensent. Aux plus grands crimes, je ne veux plus de peine irréparable; car je connais, MOI, j'aime, j'aime encore le coupable endurci, le coupable sans repentir. *Dieu de miséricorde*, je suis plus miséricordieuse que toi; je ne te connais plus! — Dieu des chrétiens! tu poursuivais sur les fils innocens la faute de leur père; dans les entrailles de leurs mères tu trouvais nos enfans coupables! MOI je ne veux plus de priviléges ni de réprobation par la naissance. *Dieu de justice et d'amour*, je suis plus aimante et plus juste que toi; je ne te connais plus! — *Dieu fort! Dieu puissant!* tu me commandais d'obéir aux puissances de la terre; tu me livrais sans défense à la brutalité des dynasties féodales; MOI j'ai secoué leur joug et j'ai conquis la liberté. La pourpre ensanglantée des rois et leur glaive homicide étaient saints et légitimes devant toi! MOI j'ai brisé leur glaive et j'ai traîné leur pourpre dans la fange; tu rendais quelque chose à César! MOI je lui ai tout pris : tu faisais un pacte avec lui! MOI je l'ai détrôné : je suis plus puissante et plus forte que toi. — Je ne te connais plus! »

Mais quand l'humanité eut ainsi fait justice d'une croyance qui blessait toutes ses sympathies, qui répugnait à son intelligence, et qu'elle ne pouvait plus pratiquer sans renoncer à ses progrès, il se trouva que, débarrassée de l'erreur, elle ignorait encore la vérité. Le bandeau qui lui couvrait la vue est tombé, mais sa vue se perd dans une épaisse obscurité. Elle ignore sa destinée, elle s'ignore elle-même. Elle hait le passé, l'avenir l'épouvante, le présent la dégoûte; pourtant elle voudrait aimer, elle voudrait croire, elle voudrait agir. Mais autour d'elle tout est désordre,

confusion, chaos. Qui pourrait la sauver du désespoir? « La terre est informe et jonchée de débris, les ténèbres couvrent la face de l'abîme. »

SAINT-SIMON se lève !

Peuples, faites silence, prêtez l'oreille, ouvrez vos cœurs. Voici la parole, voici le verbe, le verbe divin qui fait la lumière, qui sépare le jour d'avec les ténèbres, qui fécondera le chaos de l'humanité.

L'UNIVERS, l'immensité des mondes qui remplissent l'espace, et dans ces mondes, tout ce qui aime, pense et agit, cette terre et sur elle toute la famille humaine, et vous qui nous écoutez, et nous qui vous enseignons tout cela, TOUT CE QUI EST, est un seul être, unique, indivisible, infini, VIVANT ; c'est DIEU.

L'univers est Dieu, car tout ce qui est en lui, les cieux, la terre, l'humanité, tout est lié, tout est uni, tout concourt à l'acomplissement d'une commune destinée, tout manifeste un éternel amour, une éternelle providence.

A travers la succession du temps et l'immensité de l'espace, la terre, manifestation finie du corps infini de Dieu, s'avance harmonieusement, attirée par les astres sans nombre qui roulent dans les cieux ; elle aussi est ACTIVE, elle aussi attire harmonieusement tout ce qui est hors d'elle, concourt à la simplicité, à la régularité, à la stabilité *incessamment progressives* de ces mouvemens mystérieux qui remplissent l'espace ; mais comme entre tous les corps célestes il en est qui versent sur elle plus abondamment que d'autres la chaleur, la lumière et la vie, ainsi elle exerce sur plusieurs une influence plus directe. Entre tous ces globes il y a

inégalité d'action. Les plus faibles *obéissent* aux plus puissans : c'est la sainte religion des mondes.

Parmi les êtres innombrables qui manifestent la vie à la surface de la terre, l'humanité tient le premier rang. L'humanité exerce sur ce globe qu'elle habite une action bienfaisante ; c'est elle qui l'a purgé des monstres affreux dont il était couvert. Elle a desséché les marais, arrosé les plaines arides, éclairci les forêts ; elle a contenu les fleuves dans leurs lits, posé des digues à la fureur des flots, aplani les montagnes; entre ses mains les animaux, les végétaux sont devenus plus beaux et plus féconds. Mais pendant qu'ainsi l'humanité cultive, orne, embellit la nature, la nature à son tour l'orne, la cultive et l'embellit. Au commencement l'humanité, faible encore, ignorante, misérable, croyait tous les élémens conjurés pour sa ruine; elle voit aujourd'hui que, sous l'influence continue des phénomènes qui l'entouraient, elle est incessamment devenue plus belle, plus forte et plus heureuse. Aujourd'hui elle peut se confier avec amour à la providence, car lorsqu'elle cherche aux entrailles de la terre les vestiges des révolutions qui ont bouleversé la surface, elle voit avec une admiration profonde que ces immenses cataclysmes qui, tout d'un coup soulevant à travers les continens d'énormes chaînes de montagnes, semblaient devoir anéantir à tout jamais la vie, l'ont toujours reproduite plus puissante et plus belle.

Toutes les révolutions *cosmogoniques* ont eu pour résultat d'améliorer les conditions de l'existence terrestre. Mais ces transformations devaient être des changemens brusques et violens, présentant l'apparence d'une destruction absolue jusqu'à l'instant où l'espèce la plus avancée le serait assez pour travailler avec *ordre*, *continuité* et *conscience* à son pro-

pre perfectionnement, à celui des espèces inférieures et de la planète tout entière.

Or c'est là précisément le caractère que Dieu, que l'amour infini se manifestant à nous par SAINT-SIMON, nous a fait voir aussi dans les révolutions *politiques* qui tant de fois ont désolé l'humanité.

A travers ces crises terribles, ces épouvantables tempêtes qui faisaient disparaître des empires, au milieu du fracas des trônes écroulés, des sceptres brisés, des autels renversés, l'humanité marchait incessamment à l'association pacifique universelle. Toutes les révolutions politiques qui semblaient devoir anéantir à tout jamais la vie sociale, l'ont toujours reproduite plus puissante et plus belle. Mais ces transformations devaient être des changemens brusques et violens présentant l'apparence d'une destruction absolue jusqu'à l'instant où la nation la plus avancée, et dans cette nation les classes les plus avancées le seraient assez pour travailler avec *ordre*, *continuité* et *conscience* à leur propre perfectionnement, au perfectionnement des classes et des nations inférieures, à celui de l'humanité entière.....

XXI.

UNITÉ DE LA RELIGION, DE LA POLITIQUE ET DE LA MORALE.

Mes Fils, mes Filles,

Nous avons déjà signalé et combattu l'opinion vulgaire qui isole à jamais l'une de l'autre la religion et la politique, en vous découvrant, dans le dogme chrétien et dans la philosophie même qui le renversa, l'origine de cette division. Le christianisme avait dû reconnaître deux pouvoirs comme il reconnaissait deux mondes; et quoi qu'il eût tenté entre eux un accord, sans lequel la société se serait stérilement consumée dans une lutte interminable, sa gloire cependant est d'avoir fondé le temple pacifique à

côté et au-dessus de la cité militaire. Mais à peine eut-il rempli sa mission, la philosophie se hâta de proclamer entre la religion et la politique la séparation qu'il avait lui-même prononcée entre l'Église et l'État; lui interdit, comme un oubli de ses maximes, la moindre intervention dans les affaires temporelles; et brisa le lien, naguère utile et glorieux, à la faveur duquel la barque de saint Pierre avait traîné à la remorque la galère de César, mais funeste et honteux du jour où le pilote sacré, inhabile à tenir le gouvernail sur les mers inconnues vers lesquelles il s'était avancé, effrayé des révoltes de son propre équipage, ne sut plus que marcher côte à côte du vaisseau guerrier que menaçait aussi l'insurrection, et cessa d'arborer le pavillon pacifique qui long-temps avait été un signe de salut et de ralliement. Pour nous, après avoir reconnu la légitimité passagère de cette désunion de la religion et de la politique, nous avons montré comment elle s'évanouissait devant une nouvelle conception de Dieu et de la destination de l'humanité.

Mais si nous avons eu précédemment à reconquérir auprès de vous l'auréole de l'apostolat, parce qu'à vos yeux le rôle politique auquel nous nous déclarons appelés était une abjuration du caractère religieux, n'avons-nous pas aujourd'hui une tâche semblable à accomplir, en vous expliquant notre silence presque absolu sur ce que vous appelez *la morale?* presque tous, venant nous écouter, vous vous attendiez d'abord aux développemens des textes ordinaires de l'éloquence sacrée; vous pensiez retrouver dans notre bouche, à part les formules du christianisme, des prédications sur les vices, les vertus, les passions et les devoirs de l'homme: et voilà qu'assistant presque toujours à l'exposition de vues générales du passé et de l'ave-

nir justifiant la nécessité actuelle d'un nouvel ordre religieux et social, vous avez cru remarquer dans notre parole une énorme lacune, propre, selon vous, à autoriser contre nous de graves accusations! et cependant si, refaisant Bourdaloue et Massillon dans des sermons multipliés sur l'ambition, l'orgueil, l'avarice, l'envie, la charité, nous avions prétendu, à leur exemple, vous inspirer le détachement des choses de ce monde; placer la vertu dans ce point, et vous forcer de boire ce calice en vous faisant espérer des joies délicieuses pour prix de votre sacrifice; à ces discours, auriez-vous long-temps entouré la chaire nouvelle, après que la chaire antique, en s'obstinant à vous offrir cette coupe amère, vous avait donné le signal d'une complète désertion? D'ailleurs de quelle autorité eût été empreinte l'austérité de nos préceptes, lorsque nous nous serions présentés devant vous désarmés de cette croix, qui, entre les mains de l'orateur chrétien, est la lugubre sanction de son lugubre enseignement? Et si nous vous avions conseillé une transaction avec la loi sévère de l'Évangile, ne nous auriez-vous pas reproché de vous prêcher solennellement ce que, sans nous, vous savez et pratiquez? N'auriez-vous pas même été choqués du faste doctoral avec lequel nous aurions proclamé, sans pouvoir lui imprimer une légitime consécration, la morale de nos jours qui, vulgaire sans être ouvertement avouée, corrige ce qu'elle a de relâché dans la pratique par une affectation de rigueur superstitieuse dans la théorie, et ce qu'elle a de rigide dans la théorie par un relâchement convenu dans la pratique? Tel ne fut point notre langage. Jusqu'à ce jour nous avons dû employer tous nos efforts à faire pénétrer en vous les principes d'une religion et d'une politique nouvelle, et si vous n'y avez pas entrevu

le germe d'une nouvelle morale, c'est que l'opinion commune, qui sépare la politique de la religion, sépare aussi la morale de la politique.

Ce divorce remonte jusqu'au christianisme lui-même, qui, ne pouvant diriger pleinement l'activité sociale, s'appliqua surtout à poser la morale individuelle et à façonner les hommes pour une association qu'il ne lui était pas donné de réaliser, en les dépouillant de leurs passions violentes. Mais ce divorce fut publiquement consommé, lorsque, battu en brèche de toutes parts, l'édifice social tomba en ruines; chacun alors érigea le foyer domestique en un sanctuaire où il envisagea comme uniquement sacrés des liens que les bouleversemens des états semblaient respecter, sans qu'il pût néanmoins s'en dissimuler l'affaiblissement; et cédant à la fois aux mouvemens de l'égoïsme qui le portait à se replier sur lui-même, et à un sentiment d'ordre qui, au milieu d'opinions, d'intérêts et de sympathies contraires, de langages confus et de bannières opposées, lui inspirait le besoin de trouver une règle invariable de ses actions et de ses jugemens, chacun prononça une scission profonde entre la politique et la morale.

Quoi donc? l'homme peut-il ainsi se séparer, se diviser, se mutiler, et prenant, selon le terrain sur lequel il marche, une allure différente, ici, droit, loyal, esclave de sa parole; là, rampant, artificieux, parjure, tour-à-tour rigide et complaisant, probe et corrupteur, pur et vénal, estimé sous une face et flétri sous une autre, chatouilleux en fait d'honneur et impassible aux outrages, observateur zélé des préceptes particuliers, et fanfaron d'immoralité publique, se piquant de fidélité à ses affections individuelles, et regardant comme une duperie le dévouement aux affections sociales, livrant à la censure sa vie politique et se refu-

giant dans sa vie privée comme dans une forteresse, déclarant ses intérêts opposés à ses devoirs, s'abandonnant à leurs tiraillemens perpétuels, renfermant en lui, sous les noms d'ami, de père, de citoyen, de fonctionnaire, plusieurs hommes toujours en guerre entre eux, n'être enfin qu'une vivante anarchie? Est-il destiné à vivre au milieu de ce chaos? et d'ailleurs, lorsque la morale et la politique sont ainsi séparées, n'est-il pas évident qu'elles ont l'une et l'autre perdu toute sanction? Ah! ne comprenez-vous pas la nécessité de rétablir l'harmonie entre ces sphères qui aujourd'hui prétendent à une triste indépendance, de faire cesser dans l'homme cette discorde de tous les momens, consacrée par une déplorable doctrine, de rattacher tous ses mouvemens à une même destination, et de lui rendre enfin cette unité de sentimens, de pensées et d'actes, qui seule fait sa vie, sa joie et son progrès?

Mes Pères,

Telle est l'œuvre que nous venons accomplir, sous l'inspiration de votre amour et de votre sagesse. Avant que vous eussiez fait retentir la parole de Saint-Simon, la philosophie, jalouse d'assigner à la morale une base immuable, inaccessible aux vicissitudes des événemens, supérieure à toutes les révolutions, et de lui chercher une sanction dans sa fixité et sa durée, se plaisait à considérer en elle une loi invariable, profondément gravée dans tous les cœurs, tour-à-tour professée par les religions diverses, survivant à leur ruine, dominant encore les esprits lorsque les temples sont tombés, inébranlable enfin comme un

rocher au pied duquel, ainsi que des flots impuissans, viennent se briser tous les âges. Une autre philosophie, s'emparant des faits qui attestent la diversité de la morale suivant les époques et les peuples, se plaisait, au contraire, à reproduire l'image des fluctuations irrégulières, capricieuses, désordonnées, auxquelles elle semblait livrée, et voulait l'asseoir, comme sur un fondement inaltérable, sur l'égoïsme. Vous êtes venus, et, déroulant le tableau du passé qui explique les phases diverses de la morale par ses progrès continuels, pour dissiper l'illusion de cette philosophie qui croyait trouver dans la conscience la révélation distincte d'une règle éternelle, vous lui avez signalé, dans cette lumière qu'elle contemplait avec respect, le fidèle reflet du flambeau allumé par le christianisme; pour combattre l'autre philosophie, vous lui avez rappelé que l'isolement ne pouvait être le partage de l'homme; et vous avez, avec une religion proclamant l'association universelle, annoncé une morale plus complète, née de cette destination nouvelle assignée à l'humanité. Fidèle à vos leçons, je veux montrer comment la religion, la politique et la morale, expressions d'un fait unique, sont liées d'un nœud indissoluble, et ont toujours été marquées d'un caractère commun dont l'empreinte profonde se retrouve dans la vie de chaque révélateur.

L'histoire entière dépose contre cette triste indépendance que l'on veut assigner à la morale.

Toutes les religions antérieures au christianisme, souvent nous l'avons dit, envisagèrent le monde et l'homme principalement sous l'aspect matériel, et ouvrirent sur la terre même une carrière à l'activité humaine. La conquête, ses travaux et ses jouissances, tel fut le but vers lequel la

politique dirigea la société ; et alors la morale, loin de répudier le monde extérieur, fut conforme à cette destination.

En effet, voulez-vous suivre à chaque pas de sa vie individuelle l'homme de l'antiquité : instruit dès sa jeunesse à voir la vertu dans le courage, le vice dans la lâcheté, des dons précieux de ses divinités dans la force et la beauté, et dans la laideur et la faiblesse des signes de leur défaveur, entouré de leurs majestueuses et riantes images, il s'applique à développer sa vigueur, sa souplesse et sa grâce ; ambitionne les palmes des jeux publics ; vainqueur, s'enivre des applaudissemens de la foule idolâtre de ces spectacles, et des chants inspirés aux poètes par l'enthousiasme de ses victoires à la lutte, à la course, au pugilat, ou se contemple dans le marbre et l'airain qui immortalisent ses traits et le souvenir de ses succès. Lui-même, quel que soit le genre de triomphe qu'il obtienne, n'incline pas, mais relève fièrement la tête sous la couronne qui lui est décernée ; il fait profession d'aimer la gloire, et proclame avec complaisance ses exploits ou la célébrité de son nom ; jamais il ne se lasse d'enrichir son foyer des dépouilles de l'ennemi, de grossir le butin qu'il a conquis, et il ne craint pas de disputer hautement à ses rivaux le prix de son sang et les trophées de son courage. Dans l'intervalle des combats, il rougirait de déroger jusqu'aux occupations pacifiques, partage des esclaves et des femmes, et savourant les jouissances d'un repos que la guerre seule interrompt noblement, la tête parée de fleurs, dans de splendides festins, dont les prémices sont offertes aux dieux, il s'enorgueillit de vider de larges coupes, ou se plaît au son des instrumens belliqueux qui réveillent en lui la colère des batailles et les joies sanguinaires de la mêlée. Époux,

il est possesseur de sa femme, dont la faiblesse ne murmure pas de son asservissement, il l'honore dans sa fécondité, la répudie dans sa stérilité, et lui donne ouvertement des rivales dont elle ne s'indigne même pas. Père, il a droit de vie et de mort sur ses enfans, et même il précipite dans un abîme ses fils nouveau-nés, dont les membres débiles et difformes ne promettent à la patrie qu'un citoyen inutile, un indigne défenseur. Maître, il fait tuer sans remords ses esclaves que la vieillesse met dans l'impuissance de le servir, ou se récrée à la chasse aux ilotes, dont la population en se multipliant compromet la sûreté de la république : voilà l'homme qui, par sa conduite privée, ne dément ni le citoyen toujours prêt à voler au combat pour l'amour de la patrie, ni le prêtre dont la main ensanglante l'autel, ni ses dieux violens, grossiers, impudiques; voilà l'homme ÉMINEMMENT MORAL DE L'ANTIQUITÉ.

Sans doute c'est avec des traits moins rudes que dans ses actes privés se présente l'Hébreu; mais la révélation supérieure de Moïse, en lui prescrivant sous quelques rapports une morale moins barbare, lui avait communiqué avec une égale fidélité le caractère de sa religion et de sa politique.

Enfin, lorsque l'humanité, grâce-à ces religions qui favorisaient son développement matériel, eut à la fois assuré sa domination sur le globe et élargi l'association, une religion nouvelle, envisageant le monde et l'homme sous l'aspect spirituel, lui enseigna un Dieu pur esprit, la matière abandonnée à Satan, et lui assigna sa destination dans le ciel. Il y eut deux sociétés, l'une sacrée, l'autre profane; diverse suivant chacune d'elles, la politique reçut cependant un caractère d'unité de la prédominance de l'Église, qui sollicita de toutes ses forces l'État à la

répudiation du monde extérieur, et alors la morale fut la constante expression de cet anathème.

Voyez le prêtre chrétien ;

Il aspire uniquement à développer son intelligence, et sans cesse averti par l'image de la mort de la vanité de tous les avantages que le sépulcre dévore, il flétrit sa chair par le cilice et la macération, et s'enveloppe d'une robe lugubre, premier linceul de son corps périssable; l'œil étincelant de l'ardeur de son ame, athlète nouveau préparé au combat par la méditation, la prière et le jeûne, il brûle de cueillir les palmes pacifiques de la gymnastique intellectuelle, sous l'invocation de la Vierge, mère du Seigneur, tandis que les tournois, perpétuant, dans leurs joutes guerrières, les traditions des jeux olympiques, appellent encore à leurs fêtes martiales les chevaliers parés des brillantes couleurs de leurs dames. Néanmoins, redoutant quelquefois les tentations du monde jusque dans les applaudissemens donnés à ses innocentes victoires, il s'enfuit vers la solitude, et s'offrant à son Dieu, à qui il immole tous ses penchans, comme un holocauste vivant, il semble allumer dans le désert une lumière qui rappelle aux mortels, errans à travers les ténèbres du siècle, la route du ciel; ou, s'il ose affronter la société profane, jaloux d'y conserver sa pureté, il s'efforce sans cesse de corriger l'amertume et l'impétuosité des flots du torrent; érigeant en *vertu* le renoncement au monde, en *vice* l'abandon à ses affections, à ses joies et à ses travaux, du haut de la chaire ou du tribunal de la pénitence, il condamne dans l'*orgueil* l'ambition de la gloire militaire, des titres qui se conquièrent par l'épée, des rangs qui se fondent sur l'oppression, combat le faste de ses monumens par la tombe, ses pompes par le néant, ses lauriers par les palmes impérissables du ciel, son im-

mortalité par l'éternité, sa grandeur par la majesté incorruptible de la cité mystique, et répétant sans cesse que *tout est vanité*, promettant aux derniers, sur la terre, les premiers rangs dans le séjour de la béatitude, il préconise l'HUMILITÉ; et lui-même, courbant son front sous l'autorité de ses supérieurs, muet dans son obéissance, mortifiant sa volonté comme il mortifie son corps, prêche, par son exemple, une soumission résignée aux pouvoirs institués par Dieu; il proscrit dans l'*avarice* la soif des biens entachés de violence et de rapine, souillés du sang et flétris des pleurs des misérables, impuissante rançon, au jour du jugement dernier, pour racheter leurs avides possesseurs des supplices de l'enfer, dont pour les riches les gouffres s'ouvrent béans, tandis que la porte du ciel ne leur livre qu'un étroit passage, et il exalte la PAUVRETÉ; il réprouve dans l'*envie* l'émulation déplorable des priviléges de l'ambition et de la fortune; dans la *colère*, l'ardeur insatiable des combats, s'indignant de la résistance, s'assouvissant sur les vaincus, les faibles, les inférieurs, et lavant dans le sang le plus léger outrage; et il lui oppose la charité, la résignation aux affronts, et jusqu'à une sorte de provocation de la patience au renouvellement de l'injure, tant il dédaigne la violence qui n'atteint que le corps! il avilit, dans la *gourmandise*, une indigne complaisance pour ces joies du festin qui ajoutent au poids de la chair, dont l'ame, déjà accablée, doit tendre sans cesse à se délivrer, et il la terrasse par L'ABSTINENCE, qui, en exténuant la matière, donne à l'esprit plus de ressort, d'énergie et d'éclat; il accuse, dans la *paresse*, la sourde rébellion d'une foi tiède et languissante contre les austérités de la pénitence, les expiations du travail et les graves voluptés de la contemplation; enfin, poussé par son zèle à détacher

l'homme de toutes les séductions des sens, il place la perfection dans le célibat; et la sanctification, qu'il accorde à peine au mariage, est voisine de la réprobation qu'il attache au dernier des démons dans lesquels il a personnifié les sept péchés capitaux; et c'est ainsi qu'il transforme en vices les vertus de l'antiquité, dont les traditions grossières sont encore vivantes autour de lui. Voilà le prêtre que le laïc doit prendre pour modèle sans pouvoir peut-être espérer d'atteindre à un mérite si haut; voilà l'homme ÉMINEMMENT MORAL de l'époque du CHRISTIANISME.

Mais la présence de deux sociétés, dont l'une réprouvait le passé, dont l'autre en maintenait des restes, devait multiplier, dans l'application de la morale, de bizarres contradictions.

Si le chevalier, adorateur de la croix, faisait ses délices de la guerre, se préparait par de nobles exercices à gagner ses éperons, regardait comme une honte de ne pas tirer vengeance de l'outrage reçu, honorait les femmes par sa courtoisie, recevait d'elles le prix de sa valeur, et sacrifiait ses enfans à l'orgueil héréditaire de sa maison; le prêtre chrétien sacrait le front superbe de l'héritier de César de la même main dont il le marquait de la cendre en lui disant: *Souviens-toi que tu es poussière;* en s'appelant *serviteur des serviteurs* de Dieu, abaissait jusqu'à ses pieds la couronne des rois; condamnait la guerre et bénissait les drapeaux militaires, et offrait pour le sang versé de solennelles actions de grâce à son Dieu, que, suivant le langage de Moïse, il nommait encore le Dieu jaloux, le Dieu terrible, le Dieu des armées. Glorifions cependant cette morale austère du christianisme qui combattit avec tant d'efficacité les mœurs brutales que nous avait léguées l'antiquité. Mais, salutaire et légitime tant qu'il fallut combattre

le passé, aujourd'hui que, grâce à ses efforts, le passé a commencé sa transformation, elle semble un joug pesant que l'on rejette dédaigneusement; la société, s'affranchissant de sa rigoureuse discipline, mais manquant de règles dans la conduite à laquelle elle s'abandonne, ne pratique, en mettant de côté l'hypocrisie et le soin de rechercher avec le ciel des accommodemens, qu'une morale facile et relâchée qu'elle a pourtant flétrie comme un funeste présent du jésuitisme.

Le temps est donc arrivé où se fait sentir la nécessité d'une morale nouvelle; cette morale, quelle sera-t-elle? Ainsi que dans les époques antérieures, elle doit être en harmonie avec la religion et la politique que nous avons déjà proclamées, et se laisser également entrevoir dans les actes principaux de la vie du révélateur.

En effet, vous reconnaîtrez sans peine le caractère de chacune des lois morales que nous avons examinées, dans la vie de chacun des révélateurs qui les ont annoncées. Dans l'antiquité, où la morale est marquée de la destination matérielle que l'homme se conçoit, vous apparaissent presqu'à la même époque un Hercule, qui, après avoir, dès son enfance, étouffé des serpens, purge la terre des monstres dont elle est infestée, fait rentrer dans leurs lits les fleuves débordés, dessèche les marais, terrasse les brigands, poursuit, combat, extermine tous les fléaux contraires au progrès de la société naissante; et un Orphée, qui, aux bienfaits dont la massue libératrice a favorisé les humains, ajoute les bienfaits de la lyre, subjugue par ses chants comme Hercule domptait par son bras, et, pacifique initiateur, déployant sa robe aux longs plis à côté de la peau de lion jetée sur les larges épaules de l'initiateur

guerrier, apprivoise les familles éparses à la vie sociale, et leur enseigne les arts matériels qui en sont la première douceur.

Enfin, dans cette même période, Moïse commence sa carrière en révélant aux opprimés, par le meurtre d'un Egyptien, que leur patience doit avoir un terme, et que les jours de l'affranchissement sont arrivés; il dispute à Pharaon les Hébreux, en punissant chaque refus de la tyrannie par une plaie effroyable; discipline violemment en un peuple des tribus d'esclaves idolâtres; brise dans sa colère les tables de la loi, et, initiant à la fois sa nation à la liberté, à la terre de promission, laborieuse et sanglante conquête, et à l'adoration d'un Dieu jaloux et terrible qu'il enseigne à honorer par le sang des victimes, les prémices de la terre fertilisée, les chants d'une poésie sacrée et les pompes d'un culte resplendissant, il reproduit en lui, sous de plus hautes proportions, Hercule et Orphée.

Mais sur cette terre, où les Juifs attendent dans un divin messie un roi qui les enrichisse de conquêtes et de dépouilles, le Messie véritable, qui n'est pas roi, mais qui vient commander aux rois, ce révélateur d'une loi qui fait éclater la puissance de l'intelligence, détache de la terre, pousse à la solitude, à l'abnégation, à l'humilité, et condamne la guerre et l'oppression. Jésus marque ses premiers pas dans sa route nouvelle par un triomphe pacifique sur la science des docteurs, se plaît à confondre les pharisiens par l'adresse de ses questions et la simplicité de ses réponses; combat les démons et les chasse du corps des possédés par l'imposition des mains ou la seule parole; rejette le monde extérieur dans sa pompe et sa magnificence comme le domaine de Satan; cache long-temps sa

vie, n'apparaît que par intervalle et mystérieusement au milieu des hommes; reçoit dans le désert, sur les bords du Jourdain, le baptême nouveau, s'impose la longue austérité de la solitude et du jeûne, repousse souvent sa mère elle-même en lui disant : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* réprouve tout le passé, dont le temple de Jérusalem était le monument le plus glorieux, en prédisant sa ruine; ordonne à ses disciples de rompre les liens du siècle, de renier leurs anciennes professions, de se détacher de toutes leurs affections; se livre aux outrages sans vouloir s'en défendre, et, terminant sa carrière par le sacrifice de sa vie, tandis que Moïse avait ouvert la sienne par un homicide, Verbe de Dieu, semble n'avoir revêtu la chair que pour enseigner aux hommes par son exemple à la crucifier sans cesse, et n'avoir subi à son heure dernière une dérisoire royauté que pour communiquer au sceptre militaire la fragilité de son roseau.

Et maintenant, si à vos yeux le caractère de chacune de ses lois brille dans les actes du révélateur; si déjà vous pressentez que la loi morale nouvelle doit ressortir de la vie même de notre maître; si vous brûlez de savoir quel il fût, avant de l'apprendre, rappelez-vous que tous les révélateurs furent méconnus, parce que le progrès qu'ils apportaient rencontrait de puissans obstacles dans les sentimens arriérés de leurs contemporains, et parce que leur face radieuse s'obscurcissait, aux regards du vulgaire, de l'ombre grossière dont il la couvrait; rappelez-vous qu'Hercule périt consumé dans la robe du Centaure; qu'Orphée fut massacré par les Bacchantes; que Moïse, abreuvé de tourmens par l'ingratitude des Hébreux, chancela, devant le Seigneur, sous le poids accablant de tout un peuple à porter des vallées obscures de l'Egypte au sommet lumineux

du Sina, et ne pénétra pas dans la terre de promission; que Jésus, outragé, fouetté, crucifié, expia, par sa mort, les grossières préoccupations des Juifs espérant dans le Messie un conquérant qui ajoutât à leur puissance; rappelez-vous quel fut le sort de tous ces hommes divins; et, après avoir écarté les ressouvenirs de votre éducation chrétienne et les préjugés de votre époque, écoutez !

Or quel sera le début de cette vie, grosse de l'avenir de l'humanité, le premier mouvement de cet homme qui porte en lui les destinées du globe, la scène où apparaîtra d'abord cet initiateur, jeune encore, s'ignorant lui-même, mais ayant déjà la conscience de sa supériorité? Sera-ce dans la solitude qu'il s'enfuira pour nourrir, accroître et fortifier par de silencieuses méditations ce germe qu'il brûle de faire éclore? Sera-ce dans le temple, autre solitude, qu'il se présentera pour terrasser une science surannée? Non, il se hâte de condamner la contemplation rêveuse par l'activité, la science impuissante et vieillie du catholicisme par sa participation à l'insurrection du dix-huitième siècle contre le moyen âge. Libéraux! il a mis la main à votre œuvre, versé son sang en Amérique pour la cause de la liberté; c'est le prélude de sa vie.

De retour en France, va-t-il prendre part à un nouvel affranchissement? Saint-Simon ne se recommence pas; trop prompt à grandir pour marcher une seconde fois sous le drapeau de la liberté, le soldat d'Amérique, aspirant aux honneurs du *progrès* et non de la *vétérance*, ose méditer, sur la brèche de l'ancien édifice qui s'écroule, un édifice nouveau; et lorsque la révolution, foulant aux pieds les débris du trône et de l'autel, épouvante l'Europe et se divinise elle-même, il lui dit : Gloire a toi, ton heure va finir, et la mienne commence !

Et lorsque Napoléon, transfiguration éclatante de la révolution, en propage les bienfaits dans l'Europe entière par les prodiges de ses armes, rêve l'empire de Charlemagne et la fondation d'une longue dynastie, donne pour hochet à son fils nouveau-né la première ville du monde depuis vingt siècles, et, vainqueur infatigable, semble de ce laurier militaire, dont les autres capitaines avaient cueilli quelques rameaux, arracher à la fois le tronc et le feuillage, comme s'il devait avant de tomber le déraciner à jamais, que fait Saint-Simon ? S'attachera-t-il au char du triomphateur, maudira-t-il la guerre et ses ravages, ou se soustraira-t-il par la haine à la contagion de cette immense popularité ? Non, il mesure le colosse et écrit ces mots : *Mon admiration pour le génie de l'empereur n'a jamais altéré l'indépendance de ma pensée.* Il fait plus, il tente d'assujétir à son orbite puissant l'astre impérieux qui ne voulait dans les rois eux-mêmes que des satellites, tour à tour pâles ou radieux, suivant les largesses de sa lumière; il propose au héros qui tuait l'Europe vieillie d'en commencer la régénération par la science ; et quand il le voit s'obstiner à s'appuyer sur son glaive et sur la crosse pontificale, que la science moderne, dont il était auprès de lui l'interprète le plus élevé, avait frappés d'un double anathème, il lui dit : Passe, ton heure est finie, et la mienne approche !

Et signalant dans la chute de Napoléon la chute définitive de la guerre elle-même, acceptant avec la paix l'espoir du travail réhabilité et ennobli, en face d'une dynastie qu'il a jugée, sans conspirer contre elle, sans applaudir à la combinaison de l'ancien régime et de la révolution, dont les publicistes admirent la merveilleuse alliance et étudient stérilement l'équilibre menteur, le voilà qui

essaie d'inspirer à ces princes, balbutiant avec timidité le langage d'hier et avec méfiance le langage du jour, une parole nouvelle moins propre à les effaroucher, favorable aux intérêts de tous; qui tente d'emmailloter, dans les lambeaux de leur pourpre royale, l'industrie naissant à une vie nouvelle, et d'attacher à l'insignifiance de leur passagère restauration la gloire durable de son avénement. Enfin, il n'est pas jusqu'à ce congrès de rois qui, sous le nom de sainte-alliance, prétendent maintenir la sûreté de leurs trônes contre la liberté, qu'il ne caresse dans leur amour monarchique de l'ordre, afin de faire retentir jusqu'au milieu d'eux ces mots D'ASSOCIATION UNIVERSELLE, cherchant ainsi à les atteler au progrès par leur besoin de paix et de sécurité; et, les voyant toujours immobiles, la face tournée vers le passé, il marche. Il marche sans cesse; et s'adressant tour à tour aux savans, aux industriels, aux artistes, leur révélant leurs besoins, leurs douleurs, leur nouvelle destination, il les appelle à un rôle inattendu, et les dévoile à eux-mêmes comme les véritables puissances de la société; un jour, il prononce, sous la forme sublime d'une supposition inoffensive, entre les représentans d'un passé qui s'en va et ceux qui sont la force et la vie de l'association future, un jugement à jamais célèbre; et, leur ouvrant un magnifique avenir, il ne cesse de leur répéter : GLOIRE A VOUS, MON HEURE A COMMENCÉ, ET LA VÔTRE EST ARRIVÉE!

Oui, SAINT-SIMON, issu du patriciat moderne et défenseur de la liberté, débutant dans sa carrière de dévouement par la guerre, et prophète de l'association universelle, échauffant les premiers pressentimens de ses hautes destinées de tout l'orgueil du sang de Charlemagne, et s'asso-

ciant aux souffrances de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, comprenant à la fois la grandeur du fondateur de l'Europe militaire du moyen âge, et celle du héros moderne qui la renversa, sympathisant avec les gloires de la révolution et de l'empire, se liant avec les hommes de tous les caractères et de toutes les moralités, et accroissant sa vaste expérience de l'humanité au prix d'une sublime impudeur dont seul il avait le secret, suivant avec ardeur et succès de vastes entreprises industrielles et se livrant aux méditations philosophiques les plus profondes; versant avec prodigalité ses richesses sur les savans et les artistes dont il encourageait l'essor, et réduit à mendier! mendiant glorieusement près des privilégiés de la fortune, afin de faire parvenir son enseignement jusqu'aux classes déshéritées de tous les priviléges, ne disgraciant ni les usurpateurs nouveaux ni les vieilles légitimités, mais tentant de s'emparer de toutes les institutions qui renferment un élément d'ordre ou de progrès, et tour à tour essayant d'implanter le rameau initiateur sur l'arbre gigantesque de l'empire et le tronc brisé de l'antique monarchie; se communiquant à la fois aux souverains et aux sujets, aux savans et aux industriels, aux artistes et aux hommes d'état, aux chefs d'ateliers et aux ouvriers; se mêlant à tous les mouvemens de l'activité humaine, embrassant tous les ordres de travaux, ne répudiant point le passé, ne dédaignant pas le présent, et préparant un immense avenir; ne rejetant, ne condamnant, ne maudissant rien; puisant enfin dans le vaste chaos de la révolution, où l'humanité se dévoile à ses yeux sous toutes les formes, dans toutes ses passions, avec tous ses intérêts, hideuse, sublime, rétrograde, progressive, caduque, enfant, ignoble,

généreuse, féroce, miséricordieuse, la pensée de l'harmonie; Saint-Simon n'attache d'anathème à aucun des penchans, à aucune des affections, des conditions de l'homme, et proclame qu'ils doivent être transformés et réglés par un ordre nouveau.

Enfans de Saint-Simon, assis au premier rang, assis au dernier degré, rendez-moi témoignage, et répondez! D'où lui venez-vous, si ce n'est de toutes les professions, de toutes les carrières, de tous les chemins et de tous les côtés? Partout vous avez trouvé la trace de ses pas, entendu un accent de sa voix, et senti sa main large et puissante qui vous saisissait et vous entraînait. Répondez! De votre existence antérieure, que vous a-t-il obligés de renier? Sous toutes les couleurs, dans toutes les religions, dans tous les états, dans les chaumières, dans le camp, dans les ateliers, dans les tribunaux, dans toutes les écoles, il a béni votre passé en vous dotant de l'avenir, et voilà qu'aujourd'hui, vivant tous d'une même vie, tous nous tressaillons d'amour à sa voix!

Mais écoutez, écoutez encore le caractère nouveau que la vie du révélateur imprime à la loi d'avenir et de paix! Moïse *tue*, et son meurtre, perpétuant le sacrifice sanglant parmi les Hébreux, vit toujours dans sa loi terrible. Jésus *s'offre lui-même en victime*, et impose à l'humanité la nécessité d'une perpétuelle *expiation*.... Un sacrifice nouveau va s'accomplir; car Saint-Simon aussi, dans son audacieux progrès, s'excommunie lui-même; mais, abreuvé d'humiliations, accablé d'outrages, méconnu, insulté, réduit par la société à douter de sa mission sublime et de sa vie entière, il ne lui demande pas la mort, il ne lui impose pas l'anathème du sang du juste; il est lui-même le sacrifica-

teur. Gloire à Dieu, gloire à SAINT-SIMON ! il demeure inachevé le sacrifice sanglant, accompli par tous les révélateurs en eux-mêmes ou sur les autres, et SAINT-SIMON, plus grand après s'être frappé, commence une ère nouvelle, où demeure A JAMAIS ABOLIE LA LOI TERRIBLE DU SANG.

XXII.

MORALE DU MONDE.

Au nom de l'amour infini qui est la vie de l'univers, qui lie harmonieusement l'homme à l'humanité, l'humanité au monde :

Nous vous apportons à tous qui souffrez de vos propres douleurs, et qui n'êtes pas sans compassion pour les douleurs de vos semblables, nous vous apportons une bonne et grande nouvelle;

Nous vous annonçons l'association religieuse de tous les hommes, la famille universelle.

Or, cet avenir dont mes frères vous ont fait lire l'éclatante promesse dans tous les monumens du passé;

Cet état définitif vers lequel l'humanité s'est avancée sans cesse en passant successivement par la patriarchie, la cité, la nation et l'église;

Cette société-modèle où tous seront unis par la plus tendre affection, où les chefs aimeront leurs serviteurs comme un père aime ses enfans, où les inférieurs, enfin, pratiqueront avec joie l'obéissance;

Tout cela n'est point une utopie, un rêve de quelque imagination exaltée. Je vous le dis, en vérité, cet avenir que vous avez cru réservé seulement à nos derniers neveux est tout près de vous; ces théories qu'au moins vous avez trouvées séduisantes sont déjà pratiquées, réalisées.—Car c'est nous qui sommes le commencement de l'association universelle, qui sommes les premier-nés de cette famille vraiment sainte qui doit embrasser un jour l'humanité entière; et déjà nous sommes initiés à ces joies que par nous Saint-Simon promet au monde.

C'est pourquoi vous devez facilement comprendre le but de nos efforts. Si nous vous appelons; si nous cherchons à vous attirer à nous, ce n'est pas seulement que nous ayons besoin de cœurs aimans et dévoués pour nous aider à l'accomplissement de l'œuvre que nous avons entreprise; c'est que nous avons besoin aussi d'augmenter notre propre bonheur en le communiquant à d'autres.

Quand nous vous montrons ces populations sans nombre qui, malgré qu'en disent vos lois mensongères, sont inhabiles à jouir des bienfaits de la civilisation, à vous que la Providence a placés dans une position meilleure;

Quand nous déroulons devant vous les misères de tous ceux qui, voués dès leurs jeunes années aux travaux pé-

nibles, n'ont pas comme vous, au bout de leur carrière, la consolation de laisser au moins un patrimoine à leurs pauvres enfans;

Enfin, quand vous nous entendez proclamer, au milieu des partis, cette parole de paix et de conciliation, ce principe d'une nouvelle politique, à savoir que toute institution doit avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique, de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, sans doute c'est assez pour que déjà vous sympathisiez avec nous.

Mais quand nous vous parlons du bonheur qu'il y a de sentir sa destinée pour jamais unie à des êtres qu'on aime; d'avoir sa vie liée, mariée à la vie d'une famille entière qui s'accroît tous les jours, qui marche incessamment forte et radieuse à l'accomplissement du plus noble but que des âmes généreuses puissent se proposer; alors, oh! dites-moi, vous tous qui vous pressez à nos enseignemens, et qui, sans nous aimer encore autant que nous voulons être aimés de vous, nous apportez au moins une oreille attentive et des cœurs bienveillans, ne comprenez-vous pas que c'est pour vous aussi, pour vous-mêmes, que nous voudrions vous convertir à nous? Car si vous n'êtes pas des plus maltraités par le sort en ce monde, si vous avez pu cultiver vos intelligences, si vous êtes à l'abri des cruelles atteintes de la misère, est-ce à dire que la vie soit pour vous un temps et un lieu de délices? — Oh! l'homme ne vit pas seulement de pain et de parole, de richesse et de science, il vit aussi d'amour; il a besoin d'aimer et d'être aimé; et la société où vous vivez est peu prodigue envers ses enfans de cette sainte nourriture. Dans cette société vous avez participé pour la plupart à ce privilége de la naissance qui assure à quelques-uns des joies et des plai-

sirs refusés au plus grand nombre ; ainsi vous pouvez bien savoir que *privilégié* ne veut pas dire *heureux*.

Oh ! si j'avais la puissance de vous faire sentir ce que nous sommes ! — Mais, je sais ; il y en a quelques-uns parmi vous qui dans notre conduite ne trouvent rien encore qu'une étrangeté ridicule ; d'autres éprouvent quelque peine à nous voir abandonner les carrières que nous offrait le monde, pour nous consacrer à la propagation d'une doctrine dont la réalisation leur semble à peu-près chimérique. — Eh bien ! puisqu'on nous trouve étranges, ridicules, dignes de pitié et peut-être de blâme, examinons un peu ce que c'est que ce monde que nous avons quitté ; voyons ce que c'est en dehors de nous que la vie. Laissons pour aujourd'hui la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. C'est de vos affections, de vos intérêts, de vos espérances, de vous enfin que je veux vous parler.

Vous dites souvent à quoi bon les discussions religieuses ? Que chacun adore Dieu à sa manière, ou même ne l'adore pas ; qu'importe ? ce qui distingue un homme ce n'est pas sa religion, c'est sa morale : et vous acceptez aussi que dans la politique on puisse suivre des routes très-diverses, pourvu qu'on demeure fidèle aux principes de la morale. — En un mot vous ne mesurez pas tant votre estime pour tel ou tel à ses actes religieux et politiques, c'est-à-dire à la pratique des rapports qu'il se conçoit avec Dieu et l'humanité, qu'à sa façon d'agir avec les individus. — Eh bien ! c'est de vos rapports individuels que je m'occuperai aujourd'hui.

Si ce lieu était consacré à de simples enseignemens, si nous nous adressions ici principalement à vos intelligences, si nous n'étions enfin que des professeurs, je devrais examiner d'abord les théories de ceux qui ont aujourd'hui

des théories sur la morale. Nous aurions en présence, d'une part, les défenseurs de la morale naturelle, du droit naturel; de l'autre, les partisans de l'utilité, de l'intérêt bien entendu. — Aux premiers, nous ferions voir que la morale de l'homme n'est pas immuable, mais progressive; que les sentimens qui sont aujourd'hui les plus *naturels* à l'homme lui ont été inconnus à des degrés de civilisation inférieurs. Et pour ne citer que les faits les plus frappans, nous pourrions rappeler qu'avant le christianisme il paraisait *naturel* d'avoir des esclaves; que l'abandon des enfans nouveau-nés, le droit de vie et de mort attribué au père sur sa famille, ne répugnaient pas aux sentimens *naturels* dans plusieurs nations de l'antiquité. Sans remonter si haut, nous ferions voir que dans le moyen âge il était *naturel* à nos pères de concentrer leurs affections sur leurs fils premiers-nés, et qu'il était *naturel* aussi à un bon Français de haïr très cordialement tout sujet d'un état ennemi de la France. Et après avoir constaté et défini le progrès accompli jusqu'ici dans la morale, nous chercherions s'il n'y a pas lieu d'adopter un principe nouveau de morale. Aux seconds nous montrerions que l'homme n'est pas seulement un être de calcul, mais qu'il est surtout un être de sentiment; que l'utile, aussi bien que le vrai et le beau, est relatif à l'état de développement de la civilisation; que d'ailleurs il ne suffit pas de proclamer le principe de l'utilité; mais que, pour arriver à *s'entendre* sur l'intérêt bien entendu, il faut que chacun soit porté à obéir aux hommes qui désirent son progrès, et sont en état de lui faire *aimer* son véritable intérêt; or cette disposition à l'obéissance ne peut exister que dans une société religieuse.

Mais que Dieu me préserve ici du langage et des formes de la science; car ce n'est pas aux savans qu'il a donné de

toucher les hommes. Les savans n'ont pas la parole qui remue l'ame, qui donne la vie, qui fait la lumière. Oh! depuis Archimède, ils n'ont pas trouvé d'appui à leurs leviers pour soulever le monde. Nous sommes prêtres, nous sommes apôtres! Nous ne voulons éclairer vos esprits qu'à la divine flamme qu'il nous sera donné d'allumer dans vos cœurs : ainsi nous pouvons laisser dormir Grotius, Volney et Bentham : ce n'est pas de vos livres, je vous l'ai déjà dit, c'est de vous que je veux vous parler.

Or, quand par aventure vos sages rencontrent quelque ame jeune encore, ouverte à tous venans, sans ruse ni feintise, aimante et désireuse d'être aimée, passionnée, enthousiaste du beau, ambitieuse de dévouement, enfin neuve, et, comme a dit quelqu'un, toute fraîche créée, qu'en font-ils, je vous prie?

N'ont-ils pas d'abord grand'hâte de lui montrer comme elle est folle de s'en aller ainsi par le monde nue et désarmée? car c'est duperie vraiment et folie de jeunesse de penser qu'on puisse impunément aimer ses semblables; et alors ils lui parlent raison, et ce qu'ils appellent raison, c'est le désenchantement de la vie : c'est lui décolorer tout l'avenir, c'est renverser tout ce qu'elle avait d'espérance, c'est la mutiler de tout son amour pour ses semblables, c'est la mettre en garde contre tous ceux qui l'entourent et contre elle-même.

Qui pourrait les blâmer? Ils lui épargnent ainsi bien d'autres douleurs; car ils ont comme il disent, la pratique des hommes! ils ont l'expérience du monde! ils en connaissent la morale.

Votre monde! oh! chacun y est abandonné à ses propres forces. On y est passablement bien garanti contre l'assassinat et contre le vol à main armée; mais pour le

reste il faut apprendre de bonne heure à ne compter que sur soi-même. Le faible n'y trouve pas de supérieurs qui mettent leur gloire à l'élever jusqu'à eux. Il doit le plus souvent s'ouvrir à lui-même un chemin à travers des rivaux intéressés de toutes parts à sa ruine. Et dans ce pénible combat l'homme qu'on avait regardé d'abord comme un sûr appui, ou qu'au moins on avait cru un spectateur indifférent et désintéressé, ne s'est-il pas trouvé souvent que c'était un secret adversaire, habile à profiter de vos moindres fautes, à vous supplanter, à vous fermer la carrière, à tuer tout votre avenir.

Voyez! n'est-ce pas vous qui condamnez vous-mêmes par vos propres paroles la société où vous vivez? Ne dites-vous pas chaque jour que la moitié du monde est exploitée, mangée par l'autre; qu'en affaires il faut toujours un peu de ruse et d'intrigue, car la franchise et la probité naïve sont des métiers de dupes; qu'en fait de charité il faut toujours commencer par soi-même, et qu'il est bien d'obliger, pourvu qu'il n'en coûte pas trop, car obliger des amis c'est faire des ingrats.....? Comme toutes vos maximes sont étouffantes!..... — Tu as trouvé des hommes qui te font bonne mine et grande amitié; mon fils, prends bien garde à ceux-là! c'est qu'ils ont besoin de toi, c'est que tu peux leur être utile. — Prends garde! ils te laisseront après, comme l'écorce du fruit dont tout le suc est exprimé. Ne te livre jamais tout entier : car tu compteras dans la fortune beaucoup d'amis; mais que le temps se brouille, et tu seras bientôt seul.

Voilà votre morale et votre sagesse. Et qu'il est aisé, quand on est ainsi parvenu à flétrir dans un cœur tout sentiment d'amour, d'enthousiasme et de dévouement, qu'il est aisé de dire que l'égoïsme est naturel à l'homme!

Oh! ne vous calomniez pas ainsi vous-mêmes. Sans doute il faut bien que l'on songe principalement à soi et aux siens dans une société dont les membres ne sont pas liés, unis et vraiment associés pour l'accomplissement d'une œuvre commune; mais ne voyez-vous pas qu'il y a eu toujours amour entre les hommes dans tous les temps et dans tous les lieux où ils se sont compris un même but, une même destinée? L'égoïsme naturel à l'homme! Est-ce à dire que vous entendiez deshériter l'humanité de la gloire de tous ceux qui se sont dévoués avec joie à son progrès depuis les premiers temps de l'histoire jusqu'aux journées que vous a montrées Paris? Ah! j'en appelle à vous-mêmes: vous acceptez cette opposition d'intérêts qui soulève et nourrit parmi vous tant de haines, vous l'acceptez comme un mal nécessaire, inhérent à la nature humaine; vous ne voulez pas voir que ce désordre, après la destruction d'un ancien ordre social, est la condition d'enfantement d'un ordre nouveau; mais enfin votre résignation n'est pas toujours bien complète: quelquefois vous vous prenez à rêver quelque chose de mieux. Oh! dites-moi, dans vos brillantes assemblées, dans vos salons, dans vos spectacles, ici même dans cette enceinte, lorsqu'un de vous vient à s'apercevoir qu'il est seul, SEUL! et que la destinée de tous ceux qui l'entourent n'aura jamais avec la sienne rien autre de commun que ce contact fortuit et passager, dites, ne sentez-vous pas surgir de la profondeur de votre être un amer désespoir? Oh! que vous voudriez alors pouvoir dissiper cette enveloppe de triste défiance qui vous tient à la gêne, qui vous fait toujours inconnus, étrangers les uns aux autres, et qui ne laisse jamais pénétrer jusqu'au fond de votre ame le regard d'un ami, sans le faire accompagner de toute une escorte de soupçons inquiets et vigilans!

Oh! si vos yeux pouvaient s'ouvrir! si vous saviez voir qu'il y a quelque part une autre société, un nouveau monde où il n'y aura jamais d'étrangers, puisqu'il n'y a plus qu'une famille; où toutes les joies sont partagées et les chagrins consolés, où les ames se tiennent, où tous les cœurs sont l'un dans l'autre; si vous saviez voir toutes ces choses, vous comprendriez pourquoi nous nous efforçons de vous attirer à nous.

Mais j'oubliais qu'il vous reste un abri contre les orages du monde : quand vos affections ont été trompées au dehors et vos espérances déçues, vous aspirez aux douceurs de la vie domestique; la famille est pour vous comme un port de salut où vous vous promettez un heureux repos.

Eh bien! visitons ensemble ce dernier asile. Vous la voulez *murée* votre vie domestique: voyons si c'est bien le bonheur que vous cachez ainsi aux regards indiscrets.

Et d'abord, pour élever ce sanctuaire où vous espérez trouver des cœurs qui ne soient pas jaloux, des cœurs qui vous aident amoureusement dans votre vie active, et vous soutiennent quand les jours de repos seront venus, des cœurs en qui vous vous sentiez vivre et revivre sans cesse; en un mot, pour fonder une famille où vous puissiez trouver les joies que le monde vous refuse, quels sont vos premiers soins, vos premières démarches? Vous vous mettez en quête d'une épouse. Chercherez-vous un cœur qui puisse vous comprendre et battre à l'unisson du vôtre, une moitié de vous-même, qui vive de votre existence, dont tous les sentimens, les pensées, les perspectives soient en commun avec vous? Hélas! vous avez appris de bonne heure qu'à la façon dont *votre* monde est fait, le sentiment, l'inclination, l'amour, ne sont pas des conditions essentielles d'un *bon mariage*. Je

vous disais que parmi vous la femme est marchandée froidement comme vierge : voyez vous-mêmes!

Le mariage civil et le mariage religieux, tels que vous les entendez aujourd'hui, sont des actes dont la loi et la convenance vous font une nécessité impérieuse.

Mais l'acte qui règle le sort des époux, l'acte vraiment important, qui n'est pas une simple formalité, qui doit, selon vous-mêmes, précéder les deux autres, c'est le contrat de mariage. Or qui préside à ce premier acte d'*union?* Est-ce un homme revêtu d'un caractère sacré qui ait puissance de faire aimer à l'époux les trésors d'amour, de sagesse et de beauté qu'il trouvera dans son épouse? Hélas! c'est un homme de CHICANE, un NOTAIRE qui vient, dans un style barbare, *inventorier* d'avance les dépouilles de deux familles. Il vient enregistrer ce qu'une mère a pu mettre d'argent pour acheter le bonheur de sa fille, et constater ce que chacun des fiancés peut escompter d'espérances à l'autre sur la mort de ses propres parens. *D'espérances!....* Le mot vous appartient. Ce premier acte d'*union* est un premier sujet de *discussion ;* pour l'avenir, c'est un texte d'interminables *discordes.* Aussi, que vous crie la sagesse du siècle? Vous dit-elle de chercher une famille qui vous donne avec une épouse de nouveaux frères, de nouvelles sœurs? Oh! non, ces BEAUX-FRÈRES, ces BELLES-SŒURS, ce serait autant d'appelés au partage. Un bon parti, c'est une fille unique; mais tenez-vous bien pour favorisé du ciel si vous trouvez quelque riche *orpheline;* car vous aurez tout d'un coup la fortune, et vous n'aurez pas à savoir ce que c'est qu'un BEAU-PÈRE et une BELLE-MÈRE.

Ah! ne m'accusez pas de remuer à plaisir cette boue! La religion de la famille, je le sais, est la seule qui vous reste; mais puisqu'en donnant pour base à votre autel un

monceau d'or, vous oubliez que l'amour seul en devait former le ciment, que vous étonnez-vous après de le voir s'écrouler? Aussi lorsque les premières années de mariage se sont écoulées, à quoi réduit-on les conseils qu'on donne aux époux dans l'intérêt de leur bonheur, ce n'est pas à *s'aimer*, mais seulement à savoir *se supporter* l'un l'autre.

Au moins si l'amour paternel et maternel promettait aux cœurs de sûres jouissances! Père affectueux, tendre mère, vous voici réunis auprès d'un berceau. Voyons! est ce enfin le bonheur?

Vous avez formé le projet d'une éducation pour votre fils. — C'est vous qui lui ouvrirez la carrière, qui le dirigerez par vos conseils, par votre amour, dans son entrée au monde. Il y a tant de joie à dire : Cet homme qu'on estime et qu'on aime, c'est mon fils, c'est moi qui ai mis ou développé tout ce qu'il y a en lui de noble et de bon! Et puis vous savez trop que nul ne s'intéresse autant que vous à son avenir. — Mais avez-vous appris par des études profondes l'art le plus difficile, le plus grand et le plus beau, celui de découvrir la VOCATION des hommes? Quoi! vous dont le temps et toute la vie sont consacrés à quelque fonction spéciale, vous n'hésitez point à déterminer entre toutes les fonctions celle qui convient le mieux à votre fils! Quelquefois vous le laissez libre de choisir; mais est-ce lui qui peut choisir ce qu'il ne connaît pas encore? ce dont vous n'avez pas toujours la puissance de lui donner seulement l'idée? Et d'ailleurs une secrète vanité vous conseille toujours, même à votre insu, de le pousser vers telle ou telle carrière. Et comme alors, sans le vouloir, vous commencez à torturer sa vie! vous le soumettez à un long et douloureux martyre; et lui, contraint de se livrer à des travaux que ses goûts, que ses sympathies n'avaient pas dé-

signés, il commence par haïr ses maîtres ; bientôt il s'essaiera à la révolte contre vous-même ; un enfant niera votre autorité devenue despotique ; et, de peur qu'il n'en vienne à la maudire, vous serez forcé de renoncer à votre plus douce chimère, d'abandonner à d'autres le soin de son éducation.

Or, pour quelques milliers de francs, vous trouverez sans peine qui lui enseignera le grec et le latin avec l'algèbre et la géométrie ; mais la santé de ce pauvre enfant ? Aura-t-il auprès de lui une seconde mère pour deviner une maladie naissante ? qui prendra soin de ce cœur si tendre et si facile ? Oh ! qui garantira cette jeune ame d'un souffle empoisonné ? — Qui lui apprendra à aimer, à aimer son père et sa mère ?

Sa mère ! — Ah ! pleure, pauvre mère : après dix ans d'études ton fils reviendra tout plein des souvenirs de la Grèce et de Rome. Tu voudras pénétrer dans son cœur pour y chercher les germes d'amour que tu y déposas autrefois. Hélas ! c'est un professeur de rhétorique, un professeur de philosophie qui ont eu mission de les faire fructifier. Aussi vois ! tout pouvoir le fatigue, toute autorité lui pèse, toute dépendance est pour lui un esclavage. libre, il veut marcher, et déjà le monde l'appelle. Pleure, pauvre mère, tu ne peux pas le suivre, tu ne peux plus veiller sur lui, écarter les dangers d'une tête si chère. Ah ! tiens-toi pour heureuse si tes soins et ta tendresse ne le *fatiguent* pas.....

Et quand Saint-Simon vous révèle par nous les joies et le saint orgueil de la famille ; quand il vous dit que le lien sacré, le lien du sang ne sera pas rompu, mais que le lien d'adoption réunira ceux que des facultés semblables appellent à de communes destinées, vous dites

que Saint-Simon vient détruire la famille ! Mais pour la détruire, il faudrait *qu'elle fût*. Où donc est cette famille dont les membres soient unis comme sont unis tous les enfans de celle que Saint-Simon a laissée après lui ?

Enfans de Saint-Simon, nous pouvons nous réjouir et nous glorifier devant les hommes. Nous n'avons plus qu'un sentiment, une seule pensée, un seul but à nos efforts. Nous continuons l'œuvre sainte du progrès à laquelle ont travaillé dans tous les siècles tous les cœurs généreux. Dans cette chaîne immense, qui remonte aux premiers âges du monde, mes fils, mes filles, nous sommes l'anneau brillant qui doit unir aux progrès du passé tous les progrès de l'avenir. Et nous étions marqués, rendons grâces à Dieu, nous avons été marqués pour accomplir l'émancipation définitive des classes inférieures, pour réaliser l'association, la famille universelle, où les chefs aimeront leurs serviteurs comme un père aime ses enfans, où les égaux seront des frères, où les inférieurs, comme des fils tendres et dévoués, seront heureux et glorieux de leur obéissance.

XXIII.

LE MARIAGE.

Mes Fils, mes Filles,

L'instant est venu où doit cesser la surprise qui vous est habituelle lorsque nous annonçons l'association de la femme aux fonctions religieuses et politiques, dont jusqu'à ce jour l'homme seul fut investi. Sans doute l'étonnement et le dédain avec lequel vous accueillez cette révélation sont faciles à concevoir, si, négligeant de vous souvenir que nous ne lui promettons une place que dans la société pacifique de l'avenir, dont nous commençons la réalisation,

vous supposez que nous la réclamions pour elle dans les rangs de ce monde, où, sous des formes brutales ou adoucies, règne encore la guerre. Est-ce donc nous qui voudrions la faire rétrograder jusqu'à la barbarie de ces temps où, jetée au milieu de scènes de carnage, elle donnait aussi la mort, armée de la lance et de l'égide? Est-ce nous qui la contraindrions, en la couvrant de la robe du légiste, à fléchir sous cet immense attirail de lois, dans les textes multipliés et les innombrables commentaires semblent former un vaste réseau, enveloppant et traînant dans la fange et le sang une population abrutie, ignorante, misérable, que l'on trouve plus facile de saisir et de punir que d'améliorer? Est-ce nous qui voudrions la convier, soit au tumulte des assemblées électorales, où les partis en présence se font, avec des armes souvent déloyales, une guerre que leurs champions vont continuer ailleurs, soit aux débats violens, amers, stériles de l'éloquence de la tribune? Est-ce nous qui lui imposerions le pouvoir, lorsque la politique, brutale ou cauteleuse, pousse les peuples sur le champ de bataille, se traîne à travers le dédale d'une tortueuse diplomatie, et ravale l'art de gouverner jusqu'à l'emploi des ressorts d'une ignoble police, professe ouvertement un barbare égoïsme, se fait une loi d'étouffer, comme une déception ridicule, toute généreuse inspiration, essaie tour à tour l'oppression comme un remède à l'anarchie, l'anarchie comme un remède au despotisme, et s'amuse gravement aux fictions constitutionnelles, tandis que les peuples gémissent affamés ou périssent égorgés? Est-ce nous enfin qui envierions pour elle les palmes des arts et des sciences ou les fruits de l'industrie, lorsque le champ où il faut les cueillir offre le spectacle d'une déplorable arène? A Dieu ne plaise que nous ayons jamais ambitionné pour elle rien de ce qui

pourrait altérer sa dignité et sa douceur ! Nous le déclarons; la femme est aujourd'hui légitimement exclue du mouvement social. Mais, nous le demandons, cette exclusion est-elle une condamnation de la femme, ou n'est-elle pas plutôt une condamnation expresse de votre société ?

La subalternité de la femme, long-temps impérieusement déterminée par le caractère de la société, ne saurait se prolonger, lorsque le génie de la paix, dont elle fut la puissante interprète, triomphe de la guerre et de l'antagonisme qui touchent à leur décadence. Autrefois, la femme s'inclinait avec une crainte respectueuse devant l'homme, et reconnaissait elle-même sa propre infériorité, et l'homme se disait hautement maître et seigneur; déjà, mes fils, vous revendiquez avec plus de retenue l'honneur d'une orgueilleuse supériorité, et lorsque vous nous reprochez quelquefois de flatter les femmes, afin d'assurer la propagation de notre croyance en y intéressant leur vanité, vous avouez vous-mêmes leur influence, et vous légitimez ainsi les promesses de notre religion.

Oui, mes filles, notre religion seule peut assurer à votre sexe le bienfait de cette égalité qu'aujourd'hui vous n'obtenez qu'imparfaitement, au prix d'une adresse dégradante, d'une orageuse indépendance ou d'un triste isolement. Elle vous réserve la possession légitime du rang que vous ambitionnez, en vous initiant à de nouvelles affections générales avec lesquelles elle mettra en harmonie vos affections particulières. Car elle veut que l'époux et l'épouse, en se choisissant suivant leur cœur, égaux l'un à l'autre, accomplissant ensemble, chacun suivant la grâce propre à son sexe, la même fonction religieuse ou politique, forment, par leur association complète, l'individu social : et, grâce à ce caractère nouveau, le mariage parvient à son plus

haut degré de sainteté. Le mariage, dans les phases diverses qu'il a traversées, fut toujours l'expression de l'état social auquel était parvenue l'humanité. A l'asservissement de la femme et à l'imperfection de l'union conjugale correspondent la croyance au principe du mal, le sacrifice sanglant, la guerre, l'esclavage, les priviléges de la naissance, l'oppression de l'industrie, le développement exclusif et hostile des facultés de l'homme : à l'émancipation définitive de la femme et à la perfection du mariage correspondent la croyance en un Dieu unique, l'abolition de la loi de sang, l'établissement de la paix, l'extirpation de la servitude, la suppression des priviléges de la naissance, l'émancipation de l'industrie, et le libre développement de l'activité humaine.

L'époux et l'épouse, dont nous avons proclamé, au nom de la loi nouvelle, le mariage à des conditions égales, semblent, depuis l'époque à laquelle l'humanité parut sur la terre jusqu'à la nôtre, s'être toujours cherchés, avoir toujours aspiré à cette union d'où une conformité de sympathies, de pensées et d'efforts, bannit les dernières traces du despotisme et de la servitude. Chaque progrès vers l'association universelle est un progrès vers la plénitude de leur association.

Nous ne vous retracerons pas ces premiers temps où la famille vit dans un état d'hostilité continuelle avec les familles voisines. Cherchez-vous sous la hutte du sauvage l'époux et l'épouse? ces titres sacrés n'existent pas. Il n'y a pas d'union; car il n'y a qu'un seul être, l'homme, et puis une dépendance obscure et passive de l'homme dont elle ne se distingue même pas par son nom, ne lui appartenant pas, mais faisant partie de lui. De même, en effet, que dans son brutal égoïsme il se nourrit de la chair pal-

pitante de ses semblables, boit leur sang et les regarde comme destinés à ne vivre qu'en lui; il ne voit dans la femme qu'il épargne qu'un prolongement de sa propre vie, et, en mourant, il lui impose la loi de le suivre au tombeau.

La cité se forme, fondée sur l'esclavage, régie par un patriciat orgueilleux qui proclame la distinction des races, adoratrice de dieux grossiers dont les autels ruissellent du sang des victimes, initiée par des révélateurs guerriers à l'amour de la conquête, et par des révélateurs pacifiques aux premières jouissances des arts matériels. Déjà même, près de ces derniers, se montrent de fugitives apparitions de femmes : près de Numa, Egérie, dont la voix mystérieuse n'ose encore se faire entendre que dans les sombres profondeurs d'une forêt; près d'Orphée, Eurydice, qui, après lui avoir communiqué une inspiration timide et passagère comme le premier baiser d'une fiancée, périt de la morsure du serpent; car le temps n'est pas encore venu où le pied vainqueur de la femme doit écraser la tête du serpent, emblème du génie du mal; et qui rentre dans les ténèbres d'où la lyre de son époux ne peut plus évoquer qu'une ombre pâle et froide, prompte à s'évanouir aux premières approches de la vie et du jour. L'association a fait un progrès : le mariage existe; mais quel est le sort de l'épouse ?

Achetée de son père par son époux, et passant de la servitude de la maison paternelle à la servitude de la maison conjugale, non plus comme une proie grossièrement ravie, mais comme une propriété légitimement acquise, au milieu d'une cérémonie qui atteste par sa solennité la sainteté du joug qu'elle reçoit, et par son caractère symbolique l'asservissement auquel elle est réservée, elle n'est admise aux joies de l'hymen qu'au prix de sa liberté, tandis que quelques femmes, assises sur le trépied prophétique ou gardiennes

du feu sacré, ne jouissent de leur indépendance qu'au prix du célibat. Possédée elle-même, elle ne possède ni n'hérite, et se voit exclue de tous les avantages qui sont le privilége de la force. Oui, la terre à qui la conquiert, la défend ou l'arrose de son sang! l'or et la pourpre, dépouilles de la victoire, à qui sait manier le fer! le vin lui-même, breuvage héroïque, à qui se couvre d'une noble sueur! à la femme, l'honneur d'exalter par son admiration la valeur de son époux, et d'essuyer de ses membres fatigués la poussière du cirque ou du champ de bataille! à la femme, la quenouille et le fuseau! à la femme, l'obéissance, le respect, l'humilité, exprimés par ses attitudes, ses actes, son langage envers son maître, dont le bras protecteur est aussi armé contre elle du droit de vie et de mort! Étrangère aux fonctions sociales, tandis qu'il combat pour ses murailles, délibère dans le sénat ou sur la place publique, elle préside, dans l'intérieur de la maison, aux travaux des esclaves, y prend part, et veille, dans sa captivité, sur l'industrie naissante captive comme elle. Epouse unique, elle a souvent de nombreuses rivales, sans avoir le droit de se plaindre; mais malheur à elle si elle viole sa foi! Elle expie, par sa mort, un crime qui ne porte pas atteinte à la gloire de son époux. Quelquefois cependant, de l'aveu de son maître, elle donne à un nouvel époux des enfans qui soient l'orgueil d'une maison déserte et les soutiens de la patrie. Honorée lorsqu'à la vue des défenseurs de la cité elle se réjouit de sa maternité, dédaignée ou répudiée lorsqu'elle pleure elle-même de n'être pas mère, elle consent sans murmure à l'exposition de ses filles nouvellement nées, moins précieuses dans une société militaire que des fils, sacrés pour le combat, et s'enorgueillit du trépas glorieux de ses enfans morts les armes à la main; veuve,

elle n'échappe à la coutume antique qui la précipitait dans la tombe de son époux que pour attester, par la perpétuité de son deuil, la force d'un lien que, vivant, son maître seul avait eu le droit de rompre par le divorce, et que, mort, il n'a pas cessé de conserver; ou, comme une partie de son héritage, elle devient le partage de l'un de ses proches parens, à moins qu'affranchie d'un nouvel hymen, elle ne demeure sous la tutelle de ses fils, héritiers du courage et des priviléges de leur père, et moins orphelins qu'elle. Aussi, proclamant sans rougir son infériorité, elle déclare qu'un seul homme est plus digne de vivre que des milliers de femmes, et lorsqu'elle implore le ciel, elle s'écrie : *Jupiter, fais que les dieux me soient propices, quoique je ne sois qu'une femme!*

Voilà l'épouse païenne.

Arrêtez-vous vos regards sur la cité juive; Moïse, près duquel figure presque inaperçue sa sœur Marie, prophétesse, et célébrant par des hymnes la gloire du Seigneur, fait des Israélites un peuple de frères, adoucit la servitude, mais révèle dans Jéhovah le dieu des armées et consacre la guerre par le sacrifice sanglant; l'époux est encore maître, et l'épouse encore esclave. Ecoutez plutôt la prière que nous ont conservée les traditions. L'homme s'écrie avec orgueil : *Béni sois-tu, créateur du ciel et de la terre, de ce que tu m'as fait homme et non pas femme!* La femme murmure avec une touchante résignation : *Béni sois-tu, ô Dieu, qui m'as fait ce que tu as voulu!*

Mais le christianisme proclame une loi de paix et de charité, réprouve la matière alors sanglante, enveloppe dans cet anathème la femme, coupable d'avoir attiré sur la terre le mal et la guerre, le premier de tous les maux, en causant la chute de l'homme, et prononce sa subalternité. Marie s'in-

cline devant la supériorité de son fils, ne murmure pas même lorsqu'il lui dit : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* accepte le rôle de la résignation et de l'humilité, qui lui est imposé ; et si elle paraît digne d'écraser la tête du serpent, et de recevoir dans le ciel les honneurs divins, c'est que, par un mystère touchant, elle concilie la tendresse de sa glorieuse maternité avec la pureté de la vierge. Ainsi le christianisme fait consister la dignité de la femme à se séparer d'un monde brutal et violent où lui-même il reconnaît l'autorité de César; et dès lors impuissant à réaliser la pacifique association qu'il annonce, impuissant à prononcer l'émancipation entière de la femme, il ne lui conserve souvent sa dignité qu'au prix d'une sainte captivité et d'un mystique hymen.

Voyez au sein du cloître l'épouse du Seigneur. Sacrifiée par ses parents à l'orgueil héréditaire de leur maison, plus souvent jalouse d'échapper à la passion brutale du baron, elle trouve, dans l'un de ces pieux asiles ouverts aux femmes sans appui, un abri tutélaire, dans Dieu lui-même un époux, et dans le ciel une dot. Forcée de renoncer aux joies du mariage, avec quelle ardeur elle cherche à se tromper elle-même, s'exaltant les ineffables jouissances d'un amour inaltérable, immortel, qui commence sur la terre et doit à jamais se continuer dans le ciel ; s'embellissant aux regards de son mystérieux époux du sacrifice de sa parure, et souvent de celui de sa beauté même; ingénieuse à lui plaire par la recherche d'une austère simplicité, tournant tous les raffinemens d'un rigide ascétisme en une innocente et mystique coquetterie; l'appelant sans cesse par ses ferventes prières, quelquefois croyant l'entrevoir dans les ravissemens d'une sainte extase, ou se berçant de songes qui lui montrent son bien-aimé assis

dans sa gloire, au milieu des anges radieux que sa splendeur efface; poussant enfin vers lui, du fond de son obscure cellule, des soupirs suaves et brûlans comme un pur encens qui monte vers la voûte céleste! Étrangère à ce monde, dont les flots agités viennent mourir sans bruit au pied du mur sacré qui la protége, elle ne lui appartient que par les larmes et les prières qu'elle verse devant l'autel pour expier les fautes des pécheurs; n'exerce d'influence sur son sort, que par le refus de s'associer, en les guidant de ses inspirations, à ses destinées encore belliqueuses; enfin, exclue même des dignités de l'église, qui la mettraient en contact avec le siècle, elle brûle et se consume silencieusement dans le cloître, comme la lampe qui veille dans le sanctuaire et dont les vents déchaînés n'agitent point la flamme paisible et solitaire.

Cependant, au milieu de ce monde où règne la force brutale, l'épouse admise à partager les avantages de la conquête, apporte une dot, et n'est plus achetée; unie par un nœud indissoluble, dont le christianisme, dans sa salutaire rigidité, ne permet la rupture ni au divorce ni même au veuvage; compagne unique de son époux, et protégée, dans sa dignité, par l'église, qui poursuit de ses excommunications, jusque sur le trône, les dernières traces de la polygamie; elle trouve dans le langage de l'église, qui s'appelle l'épouse du Christ et l'honore comme son chef, la figure et la leçon de sa subalternité. Déjà elle partage le titre de son époux, privilége dont elle n'avait pas joui dans l'antiquité, mais non pas ses fonctions sociales, encore guerrières, et chez quelques peuples elle subit l'affront solennel de la loi salique. Toutefois, s'associant au mouvement belliqueux du monde qui l'environne, elle exalte la valeur du chevalier, dont elle pare le sein, bardé de fer,

d'une brillante écharpe, attache avec avidité ses regards sur les joutes sanglantes du tournoi, sourit aux grands coups de lance qui font voler en éclats les armures, rougit de son timide effroi, sent son cœur tressaillir de joie aux fanfares bruyantes qui sonnent la victoire, savoure souvent avec une orgueilleuse ivresse dans le triomphe du courage celui de sa beauté, et, radieuse elle-même, pose la couronne sur le front du vainqueur. Mais tandis qu'elle continue, dans ces fêtes guerrières, la femme de l'antiquité, redevenue chrétienne sous le toit domestique ou dans les *cours d'amour*, jalouse d'imiter la pureté de Marie, elle enseigne à ses adorateurs à en respecter l'image dans elle-même, dompte leurs passions par la pudique réserve dont elle leur donne l'exemple, les oblige à transporter dans les sacrifices qu'ils s'imposent, pour obtenir une innocente faveur, l'esprit austère des pratiques de la religion, et épure jusqu'au mysticisme platonique cet amour nouveau dont Pétrarque fut le Tibulle. Aussi, objet d'un véritable culte, elle demeure l'honneur de son époux. Enfin plus chère et plus respectable à ses yeux, si elle lui a donné un fils qui soutienne la gloire d'une noble race, elle reste chargée du soin de sa première éducation, verse en lui, comme un lait salutaire, des sentimens de paix et de charité; et, mettant sur ses lèvres enfantines la prière à Marie, façonne cette jeune âme, où s'éveille déjà l'émulation des exploits paternels, à l'adoration de la femme; car elle sent que la femme, malgré les hommages dont elle jouit et l'encens que l'on brûle à ses genoux, a besoin d'une constante protection, et, au milieu de sa gloire, elle-même s'appelle la servante de son seigneur.

Voilà la *dame* épouse du baron chrétien!

Mais enfin Saint-Simon, au nom du dieu nouveau dé-

trône Satan de la matière; César du monde, prononce l'abolition complète de la loi du sang, de la guerre, de la servitude, et appelle tous les hommes à ne former qu'une seule famille.

Désormais plus de sang, plus d'esclavage, plus d'anathème dans le monde; dans le mariage, égalité. Désormais pacifique, toute fonction sociale ne peut être exercée que par un couple. L'amour mutuel des époux s'accroît de leur amour commun pour l'art, la science, l'industrie qu'ils cultivent ensemble et à laquelle chacun d'eux prend part suivant la grâce que Dieu a faite à son sexe. Et si les chrétiens avaient dit dans leur mystique austérité, « le célibat est saint, » et avaient ajouté dans leurs transactions avec le monde, « le mariage est légitime », nous, nous disons : « Le mariage seul est saint aux yeux de Dieu, légitime aux yeux de la société. »

Réjouissez-vous donc, époux, épouse, qui, à travers le cours des siècles, semblez vous être toujours cherchés, avoir toujours aspiré à cette union d'où la conformité de sympathies, de pensées et d'efforts, bannit les dernières traces du despotisme et de la servitude; votre vie est une communion de travaux et de joies, et votre mariage, association complète, est la fidèle expression de l'association universelle.

Tel est le mariage nouveau annoncé par Saint-Simon, seul capable d'ajouter au bonheur et à la dignité des époux, et ce n'est point une vaine promesse; elle a pour sanction vos plus douces espérances et tous les souvenirs du passé; ce n'est point une illusion mensongère, sa réalisation est attachée au progrès de l'humanité. Que si nous voulions, pour faire ressortir ce riant avenir, lui opposer le tableau du mariage tel qu'il existe aujourd'hui,

notre tâche serait facile; sur un tel sujet, vous allez vous-mêmes au-devant de notre censure, et vous achevez, les uns par vos sourires, les autres par vos larmes cachées, la condamnation que nous prononçons. Mes filles, je ne veux pas vous entretenir des souffrances auxquelles vous condamnent vos affections particulières; vous les connaissez. Mais vous êtes appelées à des affections sociales nouvelles; laissez-moi donc vous demander compte de celles que vous témoignez aujourd'hui. Et d'abord, jetez les yeux autour de vous. Le sol de l'Europe entière tremble, là, faisant entendre de sourds grondemens, précurseurs d'une violente explosion; ici, secouant les débris de l'édifice féodal. Les antiques dynasties, pâles de terreur sur leurs trônes chancelans, courtisent et menacent à la fois leurs sujets émus, qu'elles ne savent plus diriger et ne peuvent plus retenir, appellent le glaive à l'appui de leur sceptre, ou, saluant à leur tour de leurs fronts découronnés l'emblème de la souveraineté populaire, ne règnent qu'à ce prix. Partout retentit le cri de liberté; la bourgeoisie le répète contre l'aristocratie, et, victorieuse, s'effraie des innombrables échos qui le lui renvoient du sein des masses populaires. Les classes inférieures, soulevées par l'énergique besoin d'améliorer leur misère héréditaire, brisent en fureur les monumens d'un passé oppresseur, et souvent même leurs ateliers, où l'indigence est encore le prix du travail, et le travail un signe de réprobation sociale.

Au milieu de ces luttes acharnées, la papauté n'ayant plus le secret de ces divines paroles qui ramenaient la paix, remédiaient aux souffrances des opprimés, et conjuraient la tempête, après avoir perdu le monde que réjouissait sa bénédiction, est à la veille de perdre la ville éternelle, que

jadis elle sut protéger contre les barbares par la seule puissance de sa voix, et qu'à cette heure elle est réduite à défendre en armant sa débile main contre les chrétiens eux-mêmes, jaloux d'un second veuvage pour Rome, déjà veuve des Césars; trop heureuse si, reléguée dans le Vatican, elle garde encore pour consolation de sa vieillesse les clés d'un monde mystique où l'humanité dédaigne d'entrer!

Partout le passé, marqué au front d'un anathème irrévocable, se meurt; et pourtant, terrible dans son agonie, que de flots de sang il verse avant de périr! Ne voyez-vous pas la féodalité sauvage du Nord, jetant un regard irrité sur la France, où son règne est terminé, la menacer, l'attaquer, la punir avec joie dans cette infortunée Pologne qui refusa d'être l'avant-garde de la barbarie au sein de la civilisation nouvelle, et que la civilisation laisse froidement égorger sans pouvoir décourager son héroïque enthousiasme? France! les peuples qui s'élancent avec joie à la liberté te saluent de leurs regards victorieux; et les peuples qui paient de leur sang leur ardeur à s'affranchir, avant d'expirer, te saluent encore de leurs derniers regards. Ah! tu n'as point à te reprocher d'avoir été, par ton insensible égoïsme, complice de l'extermination d'un peuple généreux. Mais l'œuvre de la destruction du passé, plus avancée dans ton sein, te condamne à une affreuse incertitude qui divise tous tes enfans. Les uns poursuivent avec une légitime ardeur jusque dans ses derniers vestiges le renversement de l'ordre social qui s'est écroulé, mais dans leur aveuglement ne prévoient pas la nécessité d'un ordre nouveau. Les autres, épouvantés de l'anarchie dont la perspective s'offre à leurs regards, poussent l'amour de l'ordre jusqu'à un respect superstitieux des débris du passé. Et le pouvoir, ne sachant comment diriger la nation, dis-

simulant son ignorance sous un faste doctoral, son hésitation sous l'immobilité, son incapacité sous une feinte dignité, son effroi sous d'amères accusations; tour à tour caressant ses ennemis, reniant ses amis, redoutant la paix autant que la guerre, exprime par son trouble perpétuel l'impuissance des traditions du passé et des traditions du libéralisme, pour diriger les peuples dans la voie nouvelle vers laquelle ils se pressent en tumulte.

A ce spectacle de discorde, de lutte et de guerre, sans doute, mes filles, vos cœurs se serrent d'une profonde tristesse; mais pour soulager tant de misères, pour remédier à tant de calamités, que faites-vous ?

Songez bien, si vous prétendez marcher au même rang que les hommes, que, comme eux, vous devez étendre vos regards hors de l'enceinte du foyer domestique, et vous élever à de larges sympathies. Or, je vous le demande, que faites-vous ?

Ah ! s'il fallait mesurer sur le présent seul les promesses de votre avenir, apprécier la puissance inspiratrice que nous signalons dans votre sexe, et dont la société régénérée connaîtra le bienfait, d'après l'ascendant dont vous jouissez maintenant, à quel rôle croiriez-vous devoir prétendre?

Et cependant il s'agit de conquérir cette égalité que vous ambitionnez, et dont vous regarderiez le refus comme un outrage à votre sexe : que ferez-vous donc alors?

Ecoutez : les citoyennes de l'antiquité mettaient elles-mêmes l'épée aux mains de leurs époux, de leurs fils, de leurs frères, et leur disaient : *Soyez vainqueurs ou périssez avec gloire*. Les dames du moyen âge armaient les chevaliers et exaltaient leur courage. A leur exemple voulez-vous ouvrir la lice des combats? Mais, en vérité, votre patrio-

tisme n'a plus assez d'énergie pour accepter sans pâlir les périls et la mort de vos proches. A Dieu ne plaise que je vous accuse d'avoir dégénéré! Votre génie pacifique est plus développé, votre sensibilité plus délicate, et d'ailleurs vous comprenez que là où règne la guerre vous êtes asservies. Arrière donc la guerre et son théâtre sanglant! ce n'est point là que vous pouvez mériter votre gloire nouvelle.

Saurez-vous du moins, afin de laisser un champ libre à la hautaine activité de vos frères, vous assurer des droits à leur reconnaissance en courant avec enthousiasme vous enfermer dans le temple de votre dieu? Mais dès long-temps ce dieu n'est plus le vôtre, et votre foi mourante ignore l'enthousiasme.

Comment donc signaler votre puissance? Ah! vous repoussez avec horreur ces temps de désordre où le souvenir de l'influence de votre sexe ne se conserve qu'à côté des noms de la régence et du directoire.

Quelle est donc la carrière où vous pouvez aujourd'hui figurer d'une manière digne de vous et vous affranchir de votre subalternité? Aucune. Allez, oubliez ce rêve passager de votre affranchissement; rentrez dans l'ombre du foyer domestique, et, insensibles à tous les événemens du dehors, satisfaites de la paix du dedans, si toutefois la paix y règne encore, mettez votre gloire à bercer vos enfans de vos monotones refrains, à proclamer la supériorité de vos époux, et reprenez sans rougir le rôle de la résignation et de l'humilité; car, pour mériter de plus hautes destinées, que faites-vous et que savez-vous faire?

Ah! cependant si une religion nouvelle avait proclamé l'abolition de la guerre, le règne de la paix, l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre,

de cette classe avec laquelle vous avez traversé des jours de douleur et de deuil, l'association de tous les hommes en une seule famille, vos cœurs pourraient-ils encore se fermer à ces riantes promesses, vos yeux ne pas entrevoir dans cette révélation inattendue un remède aux maux nombreux dont vous êtes témoins, votre voix ne pas répéter cette bonne nouvelle?

Vous hésiteriez! vous ne le pouvez; vous ne le pouvez, vous dis-je; vous avez repoussé la guerre, est-ce donc pour repousser encore la paix?

Ah! s'il en était ainsi, pour fermer tant de plaies, pour sécher tant de larmes, pour arrêter tant de flots de sang, que vous resterait-il? Rien.... rien que vos bals et vos concerts! Voyez! vous avez dansé, et les prolétaires, ainsi qu'on les appelle, sont tranquilles! vous avez chanté, et la Pologne est sauvée!

Mes filles, mes filles, n'avez-vous plus dans vos cœurs cette inépuisable pitié qui vous fait compatir à toutes les souffrances; dans vos yeux ces larmes généreuses qui consolent; sur vos lèvres ce sourire qui ranime l'espérance? Ah! répétez la bonne nouvelle; parlez, et vous serez crues; car l'heure de la régénération a sonné, les signes en sont certains : parlez, et vous serez écoutées : tous ont besoin de paroles qui les réjouissent et les charment. Imposez-vous cette mission sublime. Prenez enfin possession vous-mêmes de cette fonction religieuse et sociale, et l'humanité, sauvée par votre amour, applaudira à vos discours, lorsque vous proclamerez, dans la participation de l'épouse aux fonctions pacifiques de son époux, la plénitude de votre émancipation!

XXIV.

LE MONDE.

A cette chaire où des voix éprouvées ont coutume d'enseigner la foi nouvelle, mes pères, vous m'avez dit de faire entendre quelques accens de reconnaissance pour les bienfaits que Saint-Simon, notre maître, a répandus sur l'humanité. L'heure est venue de remplir cette sainte mission, et, pour la commencer, je saurai écarter le trouble qui menacerait de s'emparer de moi, je dissiperai toute crainte indigne qui tenterait de glacer mon front. Rassuré par la profondeur de ma conviction, je me rappellerai que le plus faible instrument, une fois consacré, ne peut plus rendre de

sons qui ne soient doux et bienfaisans aux cœurs des hommes. Et pourquoi verrait-on trembler la main qui vient agiter le rameau de paix? Pourquoi verrait-on trembler les lèvres d'où cherchent à s'épancher des promesses d'espérance et de bonheur? Non ! Dieu ne laisse pas si aisément évanouir la flamme dont il couronne ceux que les premiers il appelle à l'accomplissement de l'œuvre éternelle. Il les suscite du milieu de la foule, et quand il a rempli leur sein de ferveur et d'enthousiasme, si obscure et silencieuse qu'ait été jusque-là leur destinée, ils s'élancent, ils parlent avec confiance, car ils brûlent d'épandre à flots autour d'eux la surabondance de leur joie religieuse, de faire rejaillir sur les autres la lumière dont ils se sentent inondés, et de les entraîner sur leurs traces, fallût-il braver d'abord la haine et même le mépris du monde.

Ah ! quel que soit le jugement de ce monde auquel nous venons, à la voix de nos pères, livrer un premier témoignage d'apostolat, jeunes encore, nous avons appris cependant à le juger nous-mêmes, et à le plaindre en partageant ses souffrances, nous qui, avant de nous vouer à répandre la grande nouvelle qui a changé le cours de nos sympathies, de nos pensées, de nos travaux, avons traversé, avec des sensations à peu près semblables, les phases successives de la vie commune du siècle.

Enfans, nous avons entendu sous le ciel étincelant de l'empire le battement des ailes de cet aigle immense qui dans son vol rapide enlevait les couronnes pendantes à ses serres comme des anneaux d'or; et voyant nos pères, nos frères aînés, revenir chargés de trophées, dans notre admiration muette, nous pensions que la vie devait être une belle et glorieuse carrière à parcourir.

Plus tard, même dans l'air étouffant de la restauration,

quelques brises rafraîchissantes apportant jusqu'à nous les noms de Jordan, de Manuel et de Foy, nous murmurions tout bas : « Courage ! », et nous répétions avec une secrète impatience : «Liberté ! liberté ! » Nous avions hâte de grandir !

Mais lorsque s'ouvrit devant nous cette société que jusqu'à ce moment nous n'avions entrevue qu'à travers le réseau flottant de nos espérances, quand il nous fut permis d'embrasser d'un regard tout l'horizon, de nous avancer seuls, sans guide, dans ce champ inconnu, alors peu à peu disparurent ces brillantes couleurs que nous avions rêvées, remplacées par un pâle brouillard qui à chaque pas devenait plus terne et plus fatigant à la vue. Tout se déformait et s'altérait insensiblement; et pourtant notre pénible surprise n'excitait autour de nous que des sourires ironiques ; et tandis que nous voyions se dessécher à nos côtés de jeunes ames que nous avions connues ardentes et belles d'espoir, la sagesse du siècle nous conviait à accélérer en nous ce desséchement moral si horrible dans les autres. « *La vie*, disait-on. *est ainsi faite! froide, monotone, égoïste!* » A force de l'entendre répéter, nous commencions à le croire. Nous cherchions à prendre l'habitude de réfléchir sans regret à cette vanité de nos désirs dont rien ne nous expliquait la cause mystérieuse. Honteux de notre mélancolie, nous cachions nos larmes, et nous nous apprêtions à nous endormir du sommeil général, qui, convulsif d'abord, mais ensuite pesant, n'est qu'un long intervalle de léthargie entre l'enfance et la mort.

Dans ce temps vous êtes passés, mes pères. Vous parliez d'aimer, d'enseigner, de servir nos semblables : de travailler à les délivrer de leurs misères; vous parliez de Dieu et de l'humanité, et ces mots nous ont agités et réveillés

comme une musique guerrière, comme une voix divine; tout rayonnans d'espoir, l'œil brillant, rendus à la vie, nous nous sommes mis à vos côtés; et voilà qu'aujourd'hui l'un d'entre vos fils, il y a peu de mois le plus découragé de tous peut-être, conservant en signe de résurrection dans sa voix, sur ses traits, les souvenirs des douleurs, des combats d'où vous l'avez tiré, parle, s'exalte au milieu de ses pères qui l'ont élevé à cette place, de ses frères qui l'encouragent du regard, de ses fils qui recueillent ses paroles; le voilà enseignant ce qu'il aime, aimant déjà ceux qu'il enseigne; tremblant d'émotion, mais non plus frissonnant de la fièvre dévorante de l'ennui; souhaitant avec ardeur que sa vie se communique à ceux qui se pressent devant lui pour l'entendre, et non plus assailli de ces désirs de mort que nourrissait son désespoir; prêt enfin à entretenir ceux qu'il ne peut appeler encore enfans de Saint-Simon de leurs souffrances qu'il a connues et de son bonheur qu'ils ignorent.

Vous, que je viens exhorter pour la première fois à vous joindre à nous, ouvrez votre cœur, écoutez sans défiance. Souvenez-vous qu'il est dans l'histoire de l'humanité des heures solennelles où l'homme, sans croyances certaines, sans projets arrêtés, troublé dans ses plus secrètes pensées, égaré, entouré de débris, ne peut sans témérité dire en quelque lieu que l'aient conduit ses pas : « Ce n'est » point ici que j'entendrai une parole de salut. Dieu n'est » pas ici. »

Disciple inconnu d'un maître méconnu, je parle dans la première ville de la terre, au nom de Saint-Simon, au nom de Dieu. Ouvrez votre cœur, écoutez sans défiance.

Nous avons senti jaillir en nous une source de bonheur inespéré qui peut aussi jaillir en vous, et nous venons vous

le dire, car SAINT-SIMON ne nous a pas dotés d'un privilége stérile.

Il ne met pas en nos mains une coupe étroite pour que nous allions solitaires, loin de la foule, nous enivrer de léthé et d'ambroisie; mais il nous confie la mission et nous donne le pouvoir de purifier les eaux où viennent puiser tous ces malades que le vain savoir de la philosophie avait condamnés à un égoïsme incurable.

Il ne brise pas notre chaîne pour que nous nous échappions seuls vers une terre promise, mais pour que nos mains libres brisent aussi la chaîne douloureuse qui, d'or ou de fer, pèse sur toutes les classes de la société, vainement condamnées par les ministres inflexibles du Dieu chrétien, et par eux abandonnées à une lutte et à une condamnation éternelles.

La révélation de SAINT-SIMON n'est pas une harmonie mystique qu'on puisse enfermer en soi et emporter furtivement au désert; elle s'évanouirait dans la solitude comme un vague retentissement; elle se vivifie, elle éclate en jets suaves et mélodieux au sein de la multitude. C'est pourquoi nous demeurons liés à vos souffrances, à vos craintes, à votre désespoir; c'est pourquoi nous venons vous supplier de ne pas refuser l'appui que nous vous offrons, afin que notre allégresse soit de plus en plus vive et pure, afin que bientôt nous ne puissions plus dire ces paroles où s'enlace un regret : « Nous sommes plus heureux que vous! »

Nous sommes plus heureux que vous! C'est là vraiment le motif qui nous engage à soulever souvent le fardeau d'irrésolution, d'égoïsme, d'indifférence qui vous accable; à déchirer le manteau stoïque dont quelques uns de vous s'entourent d'un air impassible pour dérober aux yeux leur misère; à délier le masque au triste sourire dont

quelques autres essaient de couvrir leur découragement et leur ennui.

Toutefois ne nous confondez pas avec ceux de vos poètes qui, se plaçant devant vous, vous appellent et vous racontent à grands cris vos propres angoisses; cris de malheureux pressés dans la foule qui veulent soulager leur poitrine, cris de malades qui irritent leur douleur croyant la calmer ou prolonger leur agonie!.... Comme si le présent n'offrait pas assez de spectacles de désolation et de mort, ils aiment à se retourner vers le passé, à entasser d'horribles souvenirs, à épaissir derrière eux les ténèbres pour y évoquer une affreuse fantasmagorie. Chacune de leurs paroles s'échappe comme une larme brûlante, chacune de leurs pensées se déroule comme quelque membre mutilé qui saigne en se tordant. Les uns vous épouvantent jusque dans vos songes par leurs tableaux monstrueux, où la douleur s'étale dans une hideuse nudité; les autres, par la mystérieuse rêverie de leur imagination maladive, excitent en vous des tressaillemens d'effroi, au milieu même des événemens les plus ordinaires de la vie. Tous veulent vous obliger à supporter la croix du siècle tombée sur eux, tous veulent rejeter sur vous le mal contagieux qu'en naissant ils ont pris de vous lorsqu'il tendaient les bras pour vous embrasser.

Ne nous confondez pas avec eux; nous ne venons pas découvrir vos blessures pour en repaître une cruelle pitié et provoquer en vous une horreur inféconde. Si nous n'avions pas à verser sur elles un baume salutaire, nous vous jetterions plutôt un linceul en détournant la tête, et nous vous inviterions à rappeler le prêtre chrétien. Mais nous cédons à cet entraînement invincible qui force celui qui connaît le remède d'un mal à ne point se taire en sa pré-

sence; à cette impulsion involontaire qui contraint celui qui sait sa main pleine de vérités à l'ouvrir pour les semer sur ses pas; à cette puissance qui, dans tous les âges, chez tous les peuples, dans les circonstances les plus générales comme les plus individuelles, pousse irrésistiblement celui qui découvre la lumière à en éclairer les hommes; celui qui prévoit un danger à le signaler à ses frères; celui qui se sent vivre d'un sentiment progressif à le prendre en soi et à le propager sans crainte autour de lui. Écoutez ces voix diverses : au cirque où meurent des martyrs, un homme s'élance : « A moi, bourreaux de César, je suis » chrétien ! » — Des baïonnettes pressent dans l'ombre la poitrine d'un soldat : « A moi, Auvergne, voilà les enne- » mis ! — La hache de la sainte-alliance s'ébranle; de jeunes héros crient au peuple : « Vive la liberté ! » Eh bien ! nous aussi nous ne sommes pas libres de garder le silence, et quand d'une main nous vous montrons la vague menaçante s'élevant sur vos têtes, de l'autre l'arche de salut, c'est le bras de Dieu qui nous pousse et de notre sein arrache ce cri : « Venez à Saint-Simon ! il nous a sauvés ; il » vous sauvera comme nous ! »

Oh ! pourquoi faut-il que vous soyez si lents à franchir l'intervalle qui sépare votre société, où vous êtes sans but, sans direction, de la société nouvelle, qui a devant elle un but certain dont elle tend à se rapprocher sans cesse ?

Pour chacun de vous, vivre c'est accomplir une tâche inconnue, c'est s'agiter dans l'espace en mouvemens obscurs; c'est épuiser un temps de servitude sans savoir à qui profitera le travail, sans que le maître soit révélé. Vous vivez comme si vous étiez condamnés à vivre; vous cherchez à tâtons un bonheur que votre fantaisie crée vague,

changeant, mobile, et qui fuit, qui se dissipe lorsque votre main croit le saisir.

Quel but auriez-vous à élever grand et sublime à l'extrémité de votre carrière ?

La couronne du guerrier s'est effeuillée et jonchera bientôt pour toujours la couche de l'homme pacifique.

La palme immortelle que le chrétien avait à conquérir s'est effacée dans le ciel en même temps que se sont éteintes les flammes de l'enfer.

Et ce vieux drapeau de délivrance dont vous venez de secouer la poussière, flotte et frissonne au vent, usé, rétréci, troué par des mains autrefois amies, et il ne garantit ni de l'ardeur du jour ni de la tempête ceux-là mêmes qui l'ont arboré, qui lui ont donné leur sang pour former sa plus éclatante couleur, et qui espéraient au moins trouver honneur et repos, couchés sous son abri.

A défaut d'un but immense de toute la vie, vous prenez soin, je le sais, de choisir sur votre route, de distance en distance, quelques signes que vous vous imposez l'obligation d'atteindre, comme l'enfant, pour tromper l'ennui du chemin, jette à quelques pas devant lui une pierre qu'il relève et rejette encore jusqu'à ce qu'il s'arrête accablé de lassitude. Vous avancez en haletant, vous dépassez ces signes, et n'en avez pas moins le cœur oppressé. Car où tendent tous ces travaux, toutes ces démarches ? Quelle est la pensée généreuse qui préside à tous les détails de votre existence et domine tous ces efforts ? Vous n'en savez rien et n'en avez jamais rien pu savoir, ignorant que là était le secret de votre mal ! Si vous vous agitez dans tous les sens, errant au hasard, livrés au désordre de vos pensées, aux caprices de vos désirs, c'est, dites-vous, pour

passer le temps, pour user la vie, pour faire comme les autres.

Il résulte de cette absence d'unité sérieuse dans votre activité que la vie, telle qu'elle est réellement, n'est qu'une sorte de répétition théâtrale dans laquelle on a été contraint de prendre un rôle, où l'on est embarrassé de son oisiveté affairée, de son indécision obligée, du vide qu'on sent profondément en soi, des résolutions incertaines dont il faut changer à chaque instant, du langage factice qu'on doit tenir à des personnages inattentifs et tout occupés d'eux-mêmes. Encore si vous comptiez des heures de délassement noble, d'épanchement digne et plein d'un vif intérêt; si le bonheur s'était réfugié dans le repos de vos salons, dans la familiarité de vos relations d'amitié; si vous saviez alors vivre au sérieux, c'est-à-dire vous abandonner au cours naturel de vos sentimens, de vos pensées, et échapper ainsi au malaise que vous éprouvez au milieu de travaux que vous n'aimez pas, et auxquels vous enchaînent seules la nécessité, la vanité, ou la crainte de l'opinion! Mais vraiment, quoi de plus insignifiant, de plus fade que vos conversations, que vos discours de rencontre? Quoi de plus misérable que l'air grave, important, avec lequel vous devisez, de l'extrémité des lèvres seulement, du temps, des plaisirs de la saison, de petites anecdotes de politique ou de ménage, de jugemens improvisés sur les on dit qui circulent et servent d'aliment à des milliers d'auditeurs? C'est comme une promenade languissante de convalescens. Aussi, las de ces entretiens fastidieux, vous avez réduit en symboles vos visites devenues un devoir insipide; vous avez aboli successivement la plupart de vos anciennes fêtes de famille; vous vous mariez à la dérobée; beaucoup d'entre vous ne pourraient supporter l'idée de

vivre dans une petite ville où l'on est forcé de se connaître, de s'intéresser les uns aux autres; et même, quoique l'on préfère les grandes cités parce qu'au moins il est permis de s'isoler au milieu de ces vastes déserts d'hommes, comme a dit un poète, on voit cependant que ceux à qui le hasard a donné une large part dans le privilége de l'héritage, ceux qui peuvent avoir une solitude fastueuse à la campagne, une *villa*, fuient au printemps avec un empressement bien expressif ce trop long contact de l'hiver, véritable hiver de la vie.

C'est bien assez, n'est-il pas vrai, d'avoir à supporter son propre ennui, sans être obligé de supporter encore celui des autres; et c'est un sort digne d'envie de pouvoir ainsi éviter quelque temps l'égoïsme qui déborde, quand on est pris trop avant du dégoût qu'inspire la fausseté continuelle des usages, et de faire trève à cette disposition misantropique qui ne nous permet d'indulgence pour personne, personne n'étant d'ailleurs à la place qui lui convient réellement, et tous choisissant de préférence le point de vue d'où ils n'aperçoivent, comme dans une glace qui renverse les objets, que les ridicules et les défauts d'autrui?

Eh bien! nous ne nous lasserons pas de vous le répéter: vous vous êtes à juste raison à charge les uns aux autres, car vous n'avez rien à vous annoncer qui vous fasse palpiter de joie ou d'espérance; vos paroles se suivent à regret, car elles n'ont rien à faire passer du cœur; ces sons qui s'entrechoquent, ces gestes qui se croisent, frappent l'air sans rien exprimer; et pour celui qui, ayant vécu long-temps avec les souvenirs des époques d'ordre et d'union, rentre dans le monde, et revient au milieu de vous comme un absent, animé du besoin de réunir les hommes, de les invi

ter à la sympathie, à la franchise et au bonheur, cet amas étrange de têtes pressées, malgré la variété et la vivacité des couleurs, malgré le luxe des costumes et l'éclat des lumières, le frappe de stupeur, ainsi que l'aspect de l'une de ces salles de figures modelées de main d'homme, fardées, habillées, groupées de mille manières, mystérieusement occupées, dont la poitrine ne se soulève pas, dont les yeux transparens demeurent fixes et grandissent l'horizon, et qui, toutes immobiles, ne peignent dans leurs [illegible] variées qu'une sorte d'étonnement subit et d'incertitude générale.

Ah! il n'en est pas ainsi, sachez-le bien, parmi les hommes qui conçoivent pour eux et pour leurs semblables un but qui les attire, une destination. Ceux-là se sentent intimement liés par un même désir d'avancement, désir religieux, inépuisable. Ceux-là, loin de se craindre et se fuir, se recherchent à l'envi, se serrent la main avec tendresse, se regardent avec joie, se parlent avec effusion, car ils ont toujours quelque chose à se demander, à se répondre ; ils ont toujours hâte de se conseiller, de s'encourager, de se secourir; c'est pour eux une nécessité continuelle que celle de communiquer tous ensemble, de se réjouir ensemble de chaque progrès accompli; de travailler ensemble avec ardeur pour atteindre un progrès nouveau ; d'effacer toute crainte du passé, de confirmer, de réaliser tout espoir d'avenir; ils vivent tous d'une vie semblable, ils sont tous les formes harmonieuses d'un même être qui grandit en Dieu, s'élève par la pensée et s'embellit par l'amour.

Vous ne connaissez ni ne comprenez ce bonheur, vous qui jusqu'ici avez vécu dans l'isolement ou qui n'avez pu en sortir qu'en vous laissant entraîner aux luttes violentes du désordre et de l'anarchie. Si quelquefois vos voix s'ac-

cordent et se marient en une seule voix, c'est une menace terrible qu'elles profèrent contre un ennemi commun; si vos bras s'élèvent ensemble et s'unissent, c'est encore pour frapper d'un même coup un ennemi commun. Votre religion, c'est donc la haine! Oh! oui, la haine vous dévore! et c'est pourquoi nous venons à vous!

Déplorable spectacle que celui d'une société qui a vu s'éteindre l'étoile *villa*, guidait avant d'avoir su reconnaître celle qui doit exprès à sa place! Alors chaque homme accomplit ténébreusement, silencieusement, sa tâche. On gravit le chemin de la vie, seul, à travers les sinuosités de la foule, tombant et s'ensanglantant les mains, parce que personne n'avertit d'en haut; et si quelque voix de côté ou d'autre se fait entendre, on n'en tient aucun compte, tant les souvenirs donnent le droit de se ceindre de méfiance, tant il est arrivé de fois que l'on s'est vu dépasser par un conseiller perfide, qui s'est fait de vous un moyen d'élévation, comme d'un corps gisant et abandonné, et qui, à peine parvenu au-dessus de vous, s'est mis à rire de votre souffrance. Si, la rage dans le cœur, on peut s'arrêter pour essuyer son front et étancher le sang de ses blessures, il prend des vertiges à voir cette montée sans fin, si encombrée et si rapide, derrière soi ce vaste précipice, et l'on est tenté de se cramponner à quelque fragment de roche et d'y attendre la mort, ou de s'élancer les yeux fermés et de rouler au fond de l'abîme.

N'est-ce pas là, pour les plus ardens et les plus sympathiques d'entre vous, votre société; et en nous entendant, en nous voyant, ne sentez-vous pas qu'il est préférable d'ouvrir un passage aux plus forts, aux plus habiles, aux plus aimans, pour les laisser se mettre en tête et guider la marche; de se tendre sincèrement la main les uns aux au-

tres, de s'échelonner, de se soutenir et de dérouler sur la pente une longue et double chaîne, de manière à ce que chacun trouve au dessus de soi quelqu'un qui soit de moitié dans son travail; au-dessous quelqu'un qu'il attire à son tour, et dont il soit aimé pour l'aide qu'il lui prête! Enfans de Saint-Simon, réjouissez-vous! Voici la route large et facile où vous a fait entrer votre maître, et dans laquelle il vous a donné mission de conduire l'humanité vers la nouvelle alliance.

Nous avons commencé la nouvelle alliance; nous vous appelons à la former avec nous : pourquoi tarderiez-vous encore à venir? n'êtes-vous pas fatigués de l'incertitude et de l'égoïsme qui vous oppressent de toutes parts? La voix qui dit un jour au patriarche de Canaan : « S'il y a cinquante justes dans la ville, je ne la perdrai point, » n'est plus depuis long-temps qu'un vain souffle, et la société, dans ses progrès, a cessé d'adorer l'antique rigueur du Dieu d'Abraham. Mais supposez que cette même voix se fasse entendre aujourd'hui, et promette le salut de la société à condition qu'en dehors de nous on trouverait cinquante hommes vraiment libres, commandant avec amour, obéissant avec amour; cinquante hommes heureux de leur union intime, de leur foi commune, de leur même confiance dans l'avenir; à cette condition, il faut bien le reconnaître, la société n'échapperait pas à la pluie de feu qui, suivant la tradition, réduisit en cendres la ville de la vallée de Mambré; car, en vérité, lorsque nous parcourons du regard les rangs de ceux qui viennent nous entendre, il n'est personne d'entre eux à qui nous ne puissions, avec une conviction profonde, adresser ces paroles :

« Le doute est ta loi. La foi dans le fils de Marie s'était

retirée du monde quand le jour de ta naissance s'est levé, et la foi que la philosophie t'avait donnée, et dans laquelle tu avais puisé la force de renverser les croix et de briser les trônes, celle-là, regarde, elle meurt chaque jour sous tes yeux. Tu passes devant les temples sans trouble, sans émotion, sans effroi, sans espérance; des orateurs infatigables font résonner sur tous les tons à tes oreilles le nom de la LIBERTÉ, et tu souris avec amertume à leurs promesses mensongères; tu es marqué du signe de dispersion imprimé sur le front de tous les enfans du siècle. Quelque nombreuse que soit ta famille, quelque nombreux que soient tes amis, tu es seul. Tu n'as point de véritable richesse, de véritable science, de véritable amour. Dresse-toi un autel d'or massif, remue la poudre des livres, verse sur ta tête toute ta charité, tu resteras pauvre, ignorant, égoïste, jusqu'à ce qu'une nouvelle vie s'empare de la tienne, comme elle s'est déjà emparée de la nôtre; et la terrible maladie du doute ne t'abandonnera que lorsqu'au lieu de la foi exilée du moyen âge et de la foi de la LIBERTÉ expirante, la foi du PROGRÈS, grande comme les siècles accumulés, s'offrira à tes regards. »

Écoutez-nous donc, vous d'abord dont nous ne pouvons proclamer l'affranchissement sans être atteints du même reproche qu'on adressait aux propagateurs de la foi chrétienne, lorsqu'on les accusait de flatter les esclaves parce qu'ils proclamaient l'*égalité des hommes* devant Dieu. Nous vous conjurons de vous allier à nos mères, à nos sœurs qui ont cédé à leur conviction et déjà partagent nos travaux. N'est-ce pas vous que flétrit le plus cruellement l'égoïsme de notre siècle? n'est-ce pas sur vous qu'au milieu même des chants de liberté pèsent encore les anciennes traditions de l'esclavage? Ce qu'il y a d'incertain, d'indéfini

dans le rang qui vous est assigné, votre gêne dans la société actuelle, sont mal dissimulés par ce prestige d'étiquette féodale, de courtoisie chevaleresque dont on vous entoure encore. Combien de fois ne vous surprenez-vous pas à désirer d'échanger votre sort contre celui de vos frères, de vos époux? Combien de fois, à votre entrée dans la vie, n'avez-vous pas été douloureusement étonnées des avertissemens multipliés d'une tendre sollicitude qui redoutait pour vous les misérables traits d'une fatuité étrangement indulgente pour elle-même? Combien de fois n'avez-vous pas gémi de cette cruelle obligation de veiller sans cesse, ainsi que dans un camp ennemi, à vos moindres mouvemens, à vos regards, à la direction que prend involontairement votre pensée? Il vous faut à grande peine mesurer votre marche comme si le sol était un mince cristal, et, cachant votre inquiétude, vous résigner de bonne heure à produire en quelque sorte aux yeux du monde les effets de ces chefs-d'œuvre ingénieux qui saluent, penchent la tête, et marchent avec une prudente lenteur, mais que rien ne peut distraire ou faire dévier des lignes rigoureuses qu'a tracées l'artiste sur le socle qui les soutient. Telle est la réserve glaciale qui vous est imposée! Quel étrange contraste lorsqu'on vous voit, quittant cette contenance obligée, vous livrer tout à coup légères, rapides, éperdues, à ce plaisir des bals que vous permet l'excessive sévérité d'un monde qui a peu le droit d'être sévère; image fidèle de la société, en apparence si uniforme, et en réalité si confuse, si agitée, dans laquelle des groupes isolés se détachent et se précipitent avec impétuosité, blessant de leurs pieds les pieds imprudens qu'ils rencontrent, oubliant tout ce qui les entoure, et s'oubliant eux-mêmes jusqu'à ce qu'éblouis, aveuglés, ils cèdent à l'épuisement de leur vertige!

N'auriez-vous jamais d'autre alternative que de passer toujours d'un excès à un autre excès, comme il vous faut choisir trop souvent entre la flatterie ou le dédain, entre la résignation héroïque ou le remords? L'égalité que nous vous annonçons vous permet enfin d'aspirer à cette dignité dont vous sentez si impérieusement le besoin. Ah! ne craignez pas de vous laisser guider vers ce port inconnu où nous voulons vous conduire; vous y trouverez ce que dans vos rêves les plus doux, les plus brillans, vous avez entrevu de bonheur, et vous bénirez la loi religieuse qui veut que l'épouse et l'époux confondant, dans un admirable enchaînement, leurs sympathies, leur vocation, leur activité, aiment, comprennent, pratiquent les mêmes travaux, s'élèvent ensemble, ensemble se réjouissent des inspirations qu'ils ont reçues ou données, s'enorgueillissent l'un de l'autre, ajoutent incessamment à leur mutuelle tendresse; moitiés d'un anneau qui ont été jointes par Dieu, qui se sont scellées, et brillent indissolubles et de plus en plus resplendissantes aux rayons du jour.

Mais on vous arrête, on vous dit que votre nature vous impose d'humbles devoirs qui ne s'étendent pas au-delà du foyer domestique; que, calmes et résignées, vous ne pouvez, sans déroger à la plus belle vertu de votre sexe, prendre part à aucune action sérieuse et générale, si ce n'est quand on veut bien se servir de vous pour faire de vos danses ou de vos chants de nouveaux moyens d'opposition à l'égoïsme des gouvernemens.

Eh bien! répondez à ces hommes qui ne voient point dans le temps les signes éclatans de votre émancipation, qui oublient la part glorieuse qu'ont prise les femmes à toutes les grandes entreprises de l'humanité; répondez:

Un jour quelques hommes aux mœurs farouches, mais

beaux d'énergie et portant avec eux les dieux de leurs pères, s'arrêtèrent sur les bords du Tibre; ils élevèrent çà et là quelques pierres pour servir de fondemens au Capitole; puis ils préludèrent par quelques combats aux conquêtes qui ont depuis immortalisé leur nom. Les habitans des villes voisines prirent en pitié leur chétif établissement dont ils étaient loin de prévoir la splendeur prochaine; mais les femmes de ces aveugles cités en surent mieux pressentir la grandeur, et l'on sait vaguement (quelque mystérieuse que soit la lumière répandue sur ces temps éloignés) que, lorsque ces peuples vinrent en armes redemander leurs filles aux Romains, ces femmes, qui déjà se sentaient associées aux destinées de la ville éternelle, de Rome, métropole du monde, s'élancèrent échevelées au-devant de leurs pères, et demandèrent à mourir plutôt que d'abandonner leurs époux.

Dites aussi à ces contempteurs frivoles de votre sexe qu'après que Rome fut affaissée sous le poids de ses conquêtes, les femmes, qui s'étaient affranchies par le désordre d'une loi qui leur prescrivait le culte de dieux sanguinaires, furent les premières à saluer l'aurore du christianisme, qui les élevait à une pureté nouvelle en leur permettant de bénir un Dieu de paix.

Filles des Gracques et des Scipions, filles des Fabius, on vous vit alors briser vos colliers d'or et de perles d'Orient, rejeter l'éclat de la pourpre, repousser le seuil des palais orgueilleux des patriciens dégénérés, et, les yeux en larmes, suivre, pieds nus, les traces brûlantes des apôtres. A votre exemple, d'autres Romaines répondirent aussi à l'appel des libérateurs de la classe la plus nombreuse, et, s'élançant dans la voie que vous leur aviez ouverte, scellèrent de leur sang la parole de régénération.

Au même temps, n'en doutez pas, de nobles matrones, de jeunes femmes, fières de leurs riches parures, se faisaient gloire de rester enfermées pendant le jour dans leurs gynécées pour lire les petits vers des poètes à la mode; d'aller ensuite, portées dans de somptueuses litières, assister aux fêtes horribles et scandaleuses du cirque et du théâtre. Elles blâmaient tout haut le fol engouement de celles qui, au milieu de tant de désordres, avaient compris quelque chose de plus à faire que de respirer les parfums de leurs jardins, d'applaudir les chanteurs, les joueurs de flûte, d'entendre de fades éloges et de couler une vie monotone, honteuse de tristes voluptés et partagée entre l'embarras de varier des plaisirs flétrissans et de gourmander les précepteurs d'enfans abandonnés aux soins des esclaves.

Celles-là, qu'importe! Leur sexe presque entier a conquis un juste titre à la reconnaissance de l'humanité. Et depuis que la foi chrétienne a perdu son influence et sa vertu, croyez-vous que les femmes aient cessé de participer aux progrès de la société? Elles ont assez sacrifié depuis trois cents ans à la nécessité d'user le vieux lien social. Pendant la régence, elles ont protesté par assez d'intrigues contre l'obscurité du rôle auquel elles étaient condamnées, et, pendant la révolution, elles se sont rachetées par assez de sang de leur nullité politique. Les funérailles de l'ancienne société sont trop longues. Le temps du deuil est passé. Femmes de France, à votre tour! ne vivez plus des débris du douaire de vos ancêtres. Hors de vos salons il y a des blessures à guérir. Rompez ces causeries du boudoir. Fuyez, fuyez ce demi-sommeil, ces demi-clartés. Descendez de vos balcons, on s'agite, on souffre sur la place. Là, vous trouverez au grand jour, une grande famille gémissante, tremblante d'épuisement, à re-

lever, à réchauffer sur votre sein, à rappeler à la vie. Allez, femmes privilégiées : pour prix de vos efforts, vous recueillerez des larmes ferventes de reconnaissance, une gloire impérissable, et des applaudissemens retentissant de génération en génération jusqu'aux derniers rangs de la postérité.

Et vous, faut-il aussi vous demander de vous joindre à nous; faut-il chercher à expliquer comment vous avez pu rester si long-temps sans répondre à notre appel? Jeunes gens! que faites-vous? Quels projets fermentent dans votre sein? A quelle œuvre avez-vous résolu de consacrer votre amour, votre intelligence, votre force? Vous avez été affligés à la pensée des maux sans nombre qui vous entourent; mais une incertitude accablante vous a saisis; privés de guides, vous avez gémi de votre impuissance; et maintenant, la plupart d'entre vous, après avoir tenté mille fois de mettre fin à cette inutile pitié et à ces vains désirs de bien faire, peut-être se préparent à sortir du petit monde d'amour et de passion qu'ils ont rêvé, à choisir une place à l'ombre; à s'établir, en un mot, à prendre un état, alors même que ce serait en dépit de leur vocation. Car, comme on dit avec une sorte de pudeur d'*oisif*: « Il faut qu'un jeune homme fasse QUELQUE CHOSE dans le monde. »

Quelque chose! seulement *quelque chose!* quand un trouble, un malaise général s'est emparé de tous les esprits; quand on n'entend plus que des sons discordans qui remuent et déchirent jusqu'au fond des entrailles; quand la multitude, près de vous, se débat tour à tour plaintive et irritée; quand, pour quelques frêlons bourdonnant bien haut et ignorant le mal dont leur oisiveté les rend coupables, toutes les abeilles de la ruche sont à terre, s'agitant affamées et déjà poussant à demi leurs dards; quand

la dissension et la misère, comme deux ennemies terribles, se lèvent, se dressent à la fois en secouant bruyamment leurs armes sur nos têtes! Ah! il est bien temps vraiment pour de jeunes hommes de songer à faire *quelque chose*, c'est-à-dire à borner leur activité aux détails d'une occupation qui n'excite point leur enthousiasme; et, négligemment assis, la tête entre les mains ou l'œil fixe à l'embrasure d'une fenêtre, à demeurer spectateurs indifférens du progrès! Voulez-vous donc vous lier les mains, et, bourreaux de vous-mêmes, comprimer votre intelligence, et vous raidir pour étouffer vos inspirations!

Quelque chose! Ah! il n'était pas besoin de vous donner un avis si honteux, jeunes guerriers des républiques anciennes, devant l'univers que vous brûliez dès votre enfance d'asservir à votre patrie, ni à vous, philosophes studieux qui alliez dérober les secrets de la science dans les profondeurs des sanctuaires, et du temple la répandiez dans les écoles; ni à vous, ardens disciples du Christ, si pleins de charité pour les infortunés que vous veniez soustraire à l'insolent patronage de l'oisiveté et préparer à un complet affranchissement; ni à vous, jeunes guerriers du moyen âge, en face des hordes infidèles inondant le sol chrétien, et qu'il vous fallut repousser à grand travail de siècles derrière le sépulcre de Jérusalem; enfin ni à vous, enfans passionnés de la liberté, martyrs dont chaque jour agrandit la mémoire, qui, ayant mission de vaincre le catholicisme et la féodalité, avez étreint de vos bras puissans ces colosses, et les avez ensevelis sous les flots populaires.

Petits-fils du christianisme, fils de la révolution, votre cœur s'est-il donc rétréci? Vos désirs sont-ils aujourd'hui moins beaux, moins généreux, votre sang moins ardent,

votre regard moins vaste? Vous avez à acquitter une dette glorieuse que vos pères ont contractée envers l'humanité; vous avez le reste de la rouille du passé à effacer pour jamais, un grand enseignement politique à achever, la foule des malheureux à secourir, quelques imprudens privilégiés à émouvoir, à sauver; vous avez à répandre dans le monde entier la promesse d'une ère nouvelle, ère de paix, d'union, de liberté, où il n'y aura plus qu'un seul peuple, la famille humaine, et où la mère de tous les hommes, la société attentive, appellera chacun de ses enfans, délivré des dernières entraves du privilége de la naissance, aux bienfaits du classement suivant la capacité et de la rétribution suivant les œuvres; et alors vous marcherez non pas à la conquête de troupeaux d'esclaves ou d'ames affligées, mais à la conquête pacifique d'hommes grandis dans la lutte, forts et fiers de la conscience de leurs droits; et, invoquant votre foi, vous vous précipiterez avec ardeur au milieu du désordre pour le faire cesser, au milieu des combattans pour leur faire déposer les armes.

Et vous enfin qui avez vu sur votre route tant de projets naître et mourir, l'autorité passer à tant de mains, tant de mains s'armer du burin et rayer en tous sens le marbre de la loi, majesté muette et injuriée par les partis, vous qui avez vu le vieil édifice du moyen âge tomber et s'écrouler en ruines brûlantes sur l'Europe, et l'astre impérial se lever au milieu de ces débris, sillonner le monde de sa flamme et s'éteindre à l'approche de quelques fantômes enveloppés du suaire arraché à la tombe des rois antiques, et ces fantômes s'évanouir à leur tour devant un souffle du peuple, et abandonner leur sceptre fragile à une autre dynastie; vous avez vu toutes ces choses, vieillards; ma jeunesse doit-elle me faire craindre de me tourner un instant vers vous? Jé-

sus de sa voix touchante disait : « Laissez, laissez venir les petits à moi. Au nom de SAINT-SIMON, je vous dis aujourd'hui : « Laissez, laissez venir à vous. » Ne vous détournez pas à cause de mon âge. Moi aussi j'ai beaucoup vécu, car j'ai beaucoup souffert. A vous donc mes dernières paroles ! Souvent il m'a semblé que les discours de mes pères allaient à vos cœurs, et qu'en vous éloignant vous étiez émus; et alors j'ai vu avec un tressaillement de joie que vous n'étiez pas de ceux qui, courbant tristement la tête, murmurent que le moment est passé pour eux de s'enquérir du bonheur, et qu'habitués à leur chaîne, ils veulent la traîner jusqu'au tombeau, ni de ceux qui, se retirant à l'écart, s'efforcent d'isoler le temps qui leur reste à vivre de la destinée commune. Pleins de confiance dans vos pressentimens, vous n'avez jamais pu vous résoudre à dire, ni pour vous ni pour l'humanité, un dernier adieu à l'espérance, et, à travers l'obscurité qui enveloppait votre marche, quelques éclairs parfois ont glissé ; vous les avez suivis avec un entraînement involontaire, et ils vous ont conduits à la religion nouvelle, sainte patrie promise à vos pénibles recherches.

Ah ! nous vous adjurons tous, au nom des souffrances de l'humanité, de chérir et de glorifier avec nous ce séjour d'union et de paix, où vos souvenirs amers du passé, où vos haines du présent, où vos craintes de l'avenir, seront calmés et dissipés par la loi d'amour que nous vous apportons, nous, enfans de SAINT-SIMON, les premiers-nés de la famille universelle !

XXV.

DÉGOUT DU PRÉSENT, BESOIN D'AVENIR

Une fois déjà, dans cette enceinte, j'ai parlé devant vous et ma voix a tremblé, car j'ai pensé d'abord qu'elle ne saurait aller jusqu'à vos cœurs, qu'elle vous laisserait froids, et que moi-même je resterais muet et oppressé sous le poids de mon émotion. Si vous saviez en effet ce qu'on souffre à se sentir rempli d'une ardeur qu'on craint d'être impuissant à répandre autour de soi! Si vous connaissiez les tourmens de celui qui fait refluer sa vie sur un seul point et la tient comme suspendue à des accens d'où dépendent des destinées qui lui sont chères; l'angoisse inexprimable d'une mère qui

va supplier qu'on fasse grâce à ses enfans, de citoyens qui implorent la pitié pour leur ville affamée, d'envoyés demandant du secours pour la patrie mourante! Eh! ma voix en ce moment, n'est-ce pas la voix de toutes les mères qui supplient qu'on fasse grâce à tant de pauvres enfans condamnés en naissant à l'ignorance, à la misère, à la dépravation? Moi-même, suis-je autre chose ici, sur cette limite où mes pères m'ont dit d'avancer, qu'un envoyé de tous les infortunés du siècle, qu'un parlementaire de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre? Pendant quelques instans, ô mon Dieu, donnez de la force à ma parole, faites jour à ces pensées qui se pressent tumultueusement dans mon sein, étendez ce battement de cœur à ceux qui m'entendent! Douleurs de l'homme isolé, inspirez-moi! Détresse de l'humanité sans croyance, inspirez-moi! Amour de ceux qui souffrent, souffrance de ceux qui aiment, inspirez-moi!

Vous tous, qui pour venir à nous traversez cette ville brillante dont chaque rue, chaque porte s'ouvre pour offrir des distractions à l'ennui, des jouissances au désir, des plaisirs qui effleurent l'ame sans la pénétrer; dites, quand vous entrez ici comme à une source nouvellement jaillie où l'on peut puiser des consolations et des espérances, vous trouvez-vous seulement froids et calmes, comme s'il s'agissait d'une séance solennelle de quelque assemblée littéraire? Ou bien dites-nous s'il ne vous arrive pas d'éprouver quelques-uns des tressaillemens de cette douce et bienfaisante chaleur qu'on ressent toujours lorsque par sa présence au moins et son assentiment on participe à une œuvre de charité sérieuse, à des actes de vertu et de dévouement religieux. S'il en est parmi vous qui s'entourent d'impassibilité et d'égoïsme; si, tièdes et indifférens, ils

écoutent nos paroles avec nonchalance, comme on feuillette un livre par hasard tombé sous la main; enfin si tous ces mots sacrés d'amélioration de la classe pauvre, de progrès de l'humanité, d'amour de Dieu, n'ont pas la puissance de les préparer par un seul frémissement, ah! je ne veux pas le savoir, de peur que cette idée ne refoule mon courage. A ceux-là, pitié; pitié profonde à ceux qui ne chercheraient ici que les richesses et l'éclat d'un discours de rhéteur, à ceux qui ne sentiraient pas leurs entrailles émues par un cri de compassion et de douleur, par un cri d'amour et de foi, par des bras supplians tendus vers tous pour que tous viennent se joindre à nous.

Mais j'en crois mon espoir, nos efforts ne seront pas perdus. Le lien, quelque faible, quelque vague qu'il soit encore, qui de vous à nous s'est insensiblement formé et nous devient de plus en plus cher, doit rendre notre parole de plus en plus confiante. Si notre ferveur quelquefois encore vous étonne, déjà pourtant vous avez foi comme nous à l'affranchissement prochain de la classe la plus nombreuse. Cette foi c'est le plus solide fondement du temple nouveau, et ce temple est le plus saint de tous les lieux où s'assemblent aujourd'hui les hommes; car où trouver aujourd'hui un plus touchant spectacle que cette famille avide de paix et d'union, cherchant à réveiller au sein de tous des échos assoupis qui s'harmonisent avec le son de ses paroles en un mélodieux concert, actions de grâces unanimes pour la nouvelle promesse qu'a faite au monde la providence éternelle qui nous donne à tous notre force, notre intelligence et notre amour?

Basiliques romaines d'où le doute a chassé la foule des fidèles, où depuis long-temps la voix menaçante qui tombe

de la chaire va mourir impuissante sur des piliers humides et des dalles désertes;

Conseil des rois aux lambris chancelans, aux figures changeantes et toujours attristées;

Chambres des élus de la bourgeoisie, étroites et bruyantes arènes où se heurtent, se choquent des cris vulgaires d'impatience et de frayeur;

Assemblées populaires où la généreuse audace s'exhale trop souvent en projets de vengeance,

Au milieu de vous, on sent toujours quelque chose de vide qui effraie, qui met mal à l'aise ou qui allume les passions funestes.

A travers tant d'agitation, de confusion, de désordre, que cette enceinte au moins, où semblent bruire encore des sons d'instrumens et des pas légers de danseurs, soit consacrée à la concorde, à l'espérance! séjour de paix, qu'elle apparaisse au sein de la tourmente comme une arche sainte flottant vers l'avenir!

Car, vous tous, vous n'avez pas encore reconnu Saint-Simon pour votre maître et votre père: souvent encore nous vous adressons à grand regret, pour votre hésitation fatale, de durs reproches et des paroles amères. Mais, nous le savons, et nos cœurs en tressaillent de la joie la plus pure, pas un seul parmi vous qui n'ait en lui quelque chose que nous aimions! pas un qui chaque jour, apprenant à nous connaître mieux, ne se sente à son tour entraîné à aimer quelque chose de nous. Enfin, réunis pour entendre une parole religieuse qui vient calmer toute haine, étouffer toute discorde, vous-mêmes, à votre insu vous êtes liés à ceux qui vous entourent par un commun désir d'union et d'amélioration générale. Par nous, par nos efforts, chacun des partis qui ailleurs se déchirent ici commencent à se

comprendre, à se rendre justice. Et c'est pour cela que nous sentons avec une profonde conviction qu'ici sont déposés les germes impérissables de l'avenir, qu'ici se continue l'œuvre magnifique de ce siècle dont nous sommes tous les enfans, dont nous avons partagé les premiers travaux dans ses premières années si resplendissantes.

Siècle de victoires! siècle d'affranchissement! tu es beau, tu es grand! nous sommes glorieux d'être tes fils!

Ces deux géans du moyen âge que les siècles qui t'ont précédé ont essayé péniblement de renverser, le catholicisme et la féodalité, ont au pied de ton berceau brisé leurs fronts découronnés.

Ton premier cri fut un cri de victoire, et, radieux d'avenir, tu envoyas la France, messager armé, porter à l'Europe la nouvelle de sa délivrance.

Depuis ta naissance, il a été livré bien des combats, mais il n'y a eu de vaincus que les ennemis du progrès; et comme les premiers feux du jour dévorent les vapeurs de la nuit, chaque rayon de ton regard a dissipé quelque ombre du passé.

Siècle de victoires, siècle d'affranchissement, le commencement de ton œuvre est sublime; tu domines les pyramides des siècles! Ah! qu'importe le chiffre que t'attache encore la main mourante du christianisme? tu n'appartiens pas à Rome, tu appartiens au monde entier; les nobles sentimens de la longue suite des âges écoulés sont réunis en toi; tu as recueilli les richesses accumulées jusqu'à toi par l'humanité, et tu as su augmenter encore et féconder ce précieux héritage. Ah! oui, tu es beau, tu es grand! honneur à toi! nous te saluons avec enthousiasme...

Et pourtant à la fin de tes cent années cette majesté que tu déroules passera plus éclatante au siècle qui doit te

suivre; car ton bras puissant n'a pas mission de creuser un port où l'humanité se doive arrêter et terminer sa course : comme elle n'aura plus de barrière devant elle, son progrès n'aura plus de limites. Laisse donc, laisse flotter sur nos têtes un signal nouveau; à des initiateurs guerriers laisse succéder des initiateurs pacifiques; car vois toi-même, des taches qui n'apparaissaient pas autrefois sur ton soleil s'étendent et obscurcissent les airs. Aussi long-temps qu'il fallut à coups répétés combattre par le fer et l'éloquence pour ouvrir partout un passage à la liberté, l'ardeur et la rapidité de tes enfans les avaient eux-mêmes éblouis. Dans la chaleur de la mêlée, ils ne sentaient pas la souffrance aiguë de leurs blessures... Alors ils s'entouraient tous avec amour d'une seule couronne; mais après le combat ils s'en arrachent, s'en disputent les feuilles, et le laurier ainsi déchiré, dépouillé, ne semble plus entre leurs mains qu'un triste cyprès. Si, pour un jour, quelque alerte imprévue les réunit encore dans un même effort, la victoire au milieu d'eux a bientôt ramené la discorde, et les insignes d'honneur conquis par le sang ne brillent sur leur poitrine que comme des signes de défi.

Ah! quand cesseront parmi vous toutes ces inimitiés, toutes ces querelles? Quand viendra la dernière de ces pénibles journées de lutte et de méfiance, où la plupart de vous, au milieu de la foule comme dans un dédale, incertains, effarés, les pieds meurtris, font voler autour d'eux des nuages de poussière; et, égarés par des lueurs vagues et trompeuses, refusent d'avancer vers l'avenir, qui à leurs yeux inquiets et troublés paraît sombre et gros de tempêtes.

Un jour..... alors l'humanité ignorait encore toute l'étendue de cette terre, sa demeure;.... un jour, un de ces

puissans génies auxquels il est donné de s'inspirer de la science et de l'industrie, comme aux révélateurs il est donné de s'inspirer de l'amour, fut saisi d'un pressentiment qui s'empara de son ame tout entière : il réunit autour de lui quelques matelots, quelques soldats, et les emmena sur des flots inconnus. A mesure que derrière son hardi navire fuyaient les rives d'Europe et d'Afrique, son œil brillait, son sein se gonflait d'espérance; mais ceux qui l'avaient accompagné, impuissans à comprendre l'assurance de cette audace religieuse, sentaient au contraire faillir leur courage; ils se regardaient entre eux avec inquiétude, murmuraient, et, sans honte, demandaient à retourner en arrière; ils menaçaient de mort le grand homme, quand tout-à-coup au-dessus des vagues commencèrent à se détacher des lignes tremblantes et brumeuses, et on entendit ce cri : Terre, terre! C'était un nouveau monde!

Eh bien! cette scène qui sur un point de l'Océan se passait entre quelques navigateurs au quinzième siècle, elle se passe aujourd'hui sur un plus vaste théâtre.

Ton souffle, ô Saint-Simon, a ouvert ce sillage que nous continuons et que nous laissons derrière nous, et ton doigt révélateur nous a indiqué la constellation du progrès qui brille au loin et nous invite à te suivre.

Pleins de confiance et d'ardeur, nous avançons, nous appelons tous ceux qui nous entourent, nous leur redisons ce que nous a enseigné ton génie, et en leur montrant les hauteurs naissantes de l'avenir, nous aussi nous nous écrions : Terre, terre! Mais voici que plus aveugles, plus incrédules que les compagnons de Colomb, un grand nombre d'entre eux hésitent à s'élancer avec nous; ils se penchent en arrière et regardent, comme si les temps du

passé leur semblaient plus beaux et plus rians à travers leurs souvenirs.

Et cependant, depuis cinquante années, tout ce qui dans le passé pourrait exciter vos regrets et vos désirs a été étalé tour à tour sous vos yeux. Dans l'admirable succession des événemens qui ont rempli cette courte période, il semble que la providence ait pris à tâche d'enseigner au monde qu'il ne faut point redescendre à ces plaines abandonnées qu'en passant ont foulées et moissonnées les générations éteintes, pour trouver la paix, la liberté, le bonheur!

Souvenirs de l'état patriarcal, des républiques anciennes, de la féodalité et du catholicisme, tout s'est reflété dans ce cadre étroit d'un demi siècle où je veux appeler un instant vos regards pour vous y faire voir la haute manifestation de la volonté de Dieu.

Le moyen âge s'était évanoui.

La milice féodale avait déposé ses armes et vivait retirée dans ses anciens manoirs, ou remplissait l'antichambre des rois. Depuis long-temps on ne rencontrait plus un Duguesclin, un Bayard, un Turenne, pour pratiquer les anciennes vertus de la chevalerie.

La milice religieuse s'était mêlée aux joies profanes de ce monde. Les apôtres du Christ avaient pour héritiers des abbés littérateurs : la voix d'un Bernard, d'un Vincent de Paule, d'un Bossuet, ne retentissait plus pour ranimer dans les cœurs une foi mourante.

Enfin la double loi qui pendant dix-huit siècles avait régi l'humanité tombait en désuétude. La tiare et la couronne n'obtenaient plus la vénération des peuples; et, dans le désordre où l'humanité était plongée, il semblait que Dieu lui-même eût permis une interruption momentanée

au développement de ses desseins éternels, afin qu'il fût loisible aux hommes de se faire à eux-mêmes une loi et un ordre social en choisissant dans les débris amoncelés de tous les siècles antérieurs.

Les philosophes se mirent les premiers à l'œuvre, et, d'un seul élan, reculèrent jusqu'à l'origine des sociétés. Voyant autour d'eux les hommes corrompus, ils s'en prirent amèrement de cette corruption à la civilisation même; alors on entendit ces tristes paradoxes : que l'humanité avait dégénéré depuis qu'elle n'était plus errante au fond des bois; que l'état sauvage était l'état naturel de l'homme, et l'ignorance grossière des peuples une sainte innocence; et tous ceux dont la parole avait, dans la suite des âges, entraîné les nations, tous ceux dont l'inspiration puissante avait soumis les hommes au joug de la religion, de la science et des arts, Orphée, Numa, Moïse et Jésus, furent traités d'imposteurs et signalés au mépris et à la détestation de l'univers.

L'humanité ne joignit pas sa voix à celle des philosophes pour renier son passé tout entier. Elle brisa avec fureur les liens qui la tenaient engagée dans une odieuse servitude; mais elle ne se hâta point de renverser ses villes, de répudier les jouissances des arts, de briser les instrumens de la science, et d'anéantir les richesses de l'industrie pour retourner dans les cavernes du sauvage, ou sous la tente des patriarches.

C'est aux républiques de Rome, de Sparte et d'Athènes, que la France du dix-huitième siècle va d'abord emprunter ses institutions. Les philosophes ont fait place à des hommes nouveaux qui toujours sont prêts à sacrifier leur vie et leur mémoire pour la liberté, et qui pourtant s'efforcent de renouveler les lois et les mœurs de ces nations antiques dont

la force et la prospérité étaient fondées sur l'esclavage du plus grand nombre. Des sénateurs, des tribuns, des consuls apparaissent sur la scène, poursuivant le cours d'une épouvantable parodie; mais le sang qui rougit les places publiques et les champs de bataille est impuissant à cimenter leurs lois éphémères.

Un homme vient alors qui de toute la volonté du génie entreprend d'arrêter le désordre. De sa puissante épée il remue les décombres dont le sol est couvert, et prétend à la gloire d'élever un nouvel édifice. Mais, né pour la guerre, il n'a pas le secret de l'avenir : c'est encore un copiste du passé. Comme le consulat romain ne va pas à sa taille héroïque, il fait changer les décorations de la scène, mais il ne sait pas créer une scène nouvelle. A d'illustres guerriers il distribue des fiefs militaires; par le vicaire de Jésus il fait légitimer les droits de son glaive : après mille ans, c'est une répétition de Charlemagne.

Cet homme avait pour mission d'arrêter au dedans les progrès de l'anarchie, au dehors de répandre au loin les germes de la liberté. Il fut vaincu aussitôt que sa mission fut accomplie, et sa chute profonde a montré que la société ne pouvait plus, ne voulait plus, comme au temps des Carlovingiens, être assujétie à la force militaire, et que l'humanité ne pouvait pas, ne voulait pas accepter une dynastie nouvelle fondée comme les anciennes dynasties sur le droit de la naissance.

Ainsi furent éprouvées successivement toutes les institutions qui avaient eu quelque vie dans le passé; et cependant le temps marqué par la providence n'était pas venu encore où l'avenir devait être révelé. C'est que la France avait besoin auparavant de recevoir aux yeux des autres peuples une éclatante justification : comme elle avait ar-

raché violemment ses rois de leur trône, on osait estimer ses malheurs le juste châtiment de sa révolte; et parmi ses propres enfans, plusieurs, émus de cette pitié profonde qui s'attache toujours aux vaincus, attendaient de leur retour le salut commun. Voulant délier ces ames généreuses de leur vieille fidélité, la providence exhuma la royauté de son lointain exil, et la fit asseoir magnifiquement vêtue sur son trône antique, comme autrefois ces hauts seigneurs que la mort avait frappés, et qui, revêtus de leur brillante armure, demeuraient exposés, la face découverte, en spectacle à leurs anciens vassaux, pour que chacun pût voir et toucher le cadavre. Grand Dieu! tu laissas pendant quinze années le sceptre à leurs mains impuissantes; pendant quinze années, ils ont pu recommencer la gloire de leurs aïeux et mériter l'amour des peuples; mais la royauté en eux était bien morte; elle n'a donné un dernier signe de vie que pour tremper de ses propres mains son linceul dans le sang.

Qu'espérez-vous encore du passé, vous tous qui ne voulez pas vous joindre à nous pour marcher à l'avenir? Aux siècles écoulés que pouvez-vous désormais demander? Peut-être attendez-vous que cette religion, qui si long-temps a régné sur le monde, se relève plus forte et plus puissante que jamais pour le salut des peuples. Mais voyez: elle aussi depuis quarante années a subi mille épreuves qui toutes ont montré son impuissance.

On dit que la persécution est comme un vent qui allume et propage les feux de l'enthousiasme. La persécution ne lui a pas manqué: le sang de ses prêtres a coulé; mais la mort de tant de victimes n'a pas, comme celle des anciens martyrs, converti leurs bourreaux.

On dit que la magnificence du culte est un prestige qui

fascine la multitude. Pendant les quinze années de la restauration, le clergé catholique a pu étaler aux yeux de tous ses pompeuses cérémonies; il a pu montrer la croix partout, dans les villes, dans les champs, et, je crois, jusque dans les nuages, et la multitude est restée indifférente. Il a couvert de missions publiques et secrètes le sol de la France, et il n'a su exciter partout que la colère et la haine : et alors ces grands convertisseurs du monde ont réclamé le secours des gendarmes; alors ils ont invoqué l'appui d'une loi sacrilége (oh! que leur Dieu leur soit en aide et en miséricorde!), ils se sont mis sous la protection du bourreau! Eux aussi sont vraiment morts : ce sont les hommes du passé : à nous, ô Dieu puissant, Dieu d'amour, à tes enfans appartient l'avenir.

Ce grave enseignement, où conduit une rapide excursion dans des souvenirs historiques récens encore, peut naître aussi du tableau d'un voyage réel qu'on voit entreprendre chaque jour à l'un de vous, jeunes hommes qui surnagez dans la foule, et que le hasard de la naissance n'a pas condamnés au supplice héréditaire d'un travail matériel long comme toutes les heures des jours, monotone comme le sommeil de toutes les nuits; libre, dans son oisive inquiétude, de mesurer de l'œil toute l'aridité d'une existence isolée, je le vois étouffant dans une atmosphère pleine d'égoisme, de déceptions, de mensonges; obsédé de sollicitations importunes, pressé de se clouer à quelque fonction pour laquelle il ne se sent que du dégoût, ou de nouer quelque union que quelque protecteur a marchandée pour lui, afin de lui procurer la surprise d'un *parti avantageux;* ou bien encore, déchiré par une passion refoulée violemment, je le vois qui ne peut plus demeurer aux lieux où jusque alors il a vécu; je le vois qui part, ré-

solu d'errer dans le monde, peut-être de s'exiler dans un autre âge de la civilisation; car les phases successives que, dans la suite des siècles, a parcourues l'humanité, l'humanité les déroule toutes ensemble sur la surface de la terre, et chacune des races vivantes réfléchit les traits de l'une des races évanouies.

Il cherche donc au loin une félicité qu'il n'a point trouvée dans sa patrie.

Au-delà du détroit qu'il franchit, peu de jours le retiennent sur ce sol classique du constitutionnalisme où passe tour à tour, des chasses et des banquets du château gothique aux débats et aux banquets des communes, cette vieille aristocratie qui s'est taxée à une aumône légale envers un peuple souffrant d'artisans laborieux, afin de le maintenir dans sa dégradation héréditaire, tandis que les classes inférieures n'ont pour se consoler de l'excès de la fatigue et de l'excès de l'indigence que des paroles de liberté qu'on leur laisse tomber de la tribune, et les émeutes, étouffées tôt ou tard dans leur sang.

Il poursuit sa course, et reconnaît avec une sorte d'effroi l'aspect religieux du moyen âge dégénéré sous ce beau ciel de Lisbonne, monastère paresseux où rampent des mendians entre le spectre de l'inquisition et son bourreau couronné, se plaisant à la fois aux représentations grossières des mystères de leur croyance et au spectacle des échafauds.

Du Midi remonte-t-il au Nord, il reconnaît l'aspect guerrier des siècles reculés du moyen âge sur les bords de la Néva, d'où descendent aujourd'hui, pour protéger l'agonie de la féodalité, les boyards, chassant devant eux leurs serfs, et, à leur insu, les exposant à puiser l'amour de l'affranchissement dans une lutte imprudente avec une héroï-

que nation qui, dût-elle périr, suivant l'oracle d'une barbare diplomatie, oh! du moins, ne périra pas sans avoir auparavant enfoncé, comme un trait profond, la liberté aux flancs du colosse oppresseur.

Las de heurter sans cesse les ruines de l'ordre social antique dont l'Europe est couverte, il se lance avec un reste d'espoir au-delà des mers, vers cette Amérique du Nord, astre inspirateur des publicistes du vieux monde. Il parcourt, surpris, ces familles isolées qu'on veut appeler un peuple, et qui, dévorées par la concurrence, n'échappent à la misère que par l'émigration; et il cherche en vain à retrouver les traits pâles et glacés d'une liberté muette en présence de cette morgue patricienne dont l'égoïsme a soudoyé les tyrans des Hellènes, et des troupeaux d'esclaves courbés et pleurant sous les fouets de leurs maîtres.

Et le dégoût le saisit; il s'éloigne de tout vestige de civilisation; voyageur plaintif, il veut aller se rajeunir au spectacle de la nature vierge. Il aime à se perdre dans les savanes immenses, à écouter la voix des fleuves roulant leurs grandes eaux, à s'enivrer du vaste murmure des forêts que le vent courbe et relève. Il demande l'hospitalité dans les huttes informes des sauvages; mais ces chevelures sanglantes arrachées aux crânes des ennemis, ces massues, ces trophées barbares qui frappent ses yeux, ces supplices affreux où le vainqueur épuise lentement, par des tortures raffinées, la vie du vaincu, cette aveugle fureur, et ces ruses mortelles déployées dans leurs guerres qu'éternise leur esprit inflexible de vengeance, à son dégoût font succéder l'horreur.

Alors il revient au pays où il est né, car il a senti que ce n'est à aucun de ces degrés inférieurs du progrès que sa

loi est de vivre; que nulle part dans ces pays, parmi les sujets comme parmi les chefs, il n'a trouvé d'égaux; il s'est reconnu supérieur à tous par le sentiment plus profond de sa dignité et de sa puissance d'aimer; il n'avait rien à recevoir d'eux, et partout où l'ont conduit ses pas, il a cédé, par les témoignages de sa surprise ou de son indignation, au secret besoin de s'acquitter de ce devoir sacré que lui eussent imposé seuls le nom et l'exemple de sa patrie, de propager en tous lieux la civilisation, et de hâter la délivrance des peuples. Plus isolé, plus découragé, plus désenchanté qu'il ne le fut jamais, il rentre dans le cercle uniforme qu'il avait cru pouvoir fuir malgré l'arrêt de la providence, et il reprend le joug de ses anciennes habitudes au milieu d'une société qui vit malgré elle sur les débris de l'ordre de choses qu'elle a courageusement détruit, parce qu'elle n'a pas encore de religion, de morale, de politique, qui soient à elle, qui lui appartiennent en propre.

Le jour en effet où une société aurait entièrement cessé d'être unie par les principes généraux d'une croyance, d'une morale, d'une politique communes, elle aurait entièrement cessé d'exister : ce ne serait plus qu'une agglomération d'êtres animés, aussi peu digne du nom de société que le serait du nom d'édifice l'amas de sable et de pierres éparses que la vague roule en se jouant sur le rivage !

Aussi jamais un lien ne peut disparaître que lorsqu'il est remplacé par un autre lien, et dans le cours de cette évolution continuelle dont la terre est le théâtre, aux heures où l'humanité doit se dépouiller d'un système vieilli, cette fille de Dieu ne rejette entièrement son ancien voile que

lorsque d'une main assurée elle a saisi la nouvelle parure qui va l'embellir encore.

Qu'on ne s'étonne donc pas si les hommes aujourd'hui restent malgré eux embarrassés dans le réseau usé des idées qu'ils croient avoir répudiées. Que des philosophes, fiers de leur incrédulité, tiennent à conserver le nom de chrétiens; qu'ils veuillent mourir en terre sainte dans la religion de leurs pères, et qu'à leur dernier jour ils appellent le prêtre que, pleins d'existence, ils souriaient à voir passer près d'eux; que d'éloquens contempteurs de toute distinction, de tout privilége, de toute généalogie, se saluant à l'envi avec complaisance du titre d'honorables, ambitionnent l'anoblissement, et même les majorats et la pairie, il n'y a dans ces exemples trop communs rien qui doive surprendre; car de quelque côté qu'on envisage les gouvernans et les gouvernés, on voit qu'ils ne vivent que d'emprunt, aux frais de traditions surannées, quoique pour la plupart à demi honteux, ils cherchent à le dissimuler à tous les regards; en sorte qu'à bien observer, vraiment on dirait que cet ordre célèbre, dernière milice exilée de la foi catholique, couvre encore la société d'un pan de sa robe, comme une nuée orageuse emportée par le vent de loin projette son ombre oblique sur la plaine dont elle n'a pas inondé et détruit les moissons.

Et c'est pourquoi il n'est pas rare d'entendre répéter à demi-voix, avec une déplorable gravité :

« Nous ne sommes pas meilleurs que nos ancêtres; seulement la surface est plus polie, la contenance plus modeste, et nous savons mieux colorer nos défauts. »

Heureusement ce n'est là qu'une vaine exclamation de désespoir ou de triste résignation, alors qu'ayant exploré l'histoire du genre humain à la fois dans les ruines du passé

et dans celles du siècle, on n'a pas su comprendre de quel avenir tant de progrès ont été les promesses. Mais ce passé, qu'un instant vous avez pu regretter dans votre inquiète ardeur, ne vous est odieux que parce que vous lui avez demandé ce qu'il ne peut vous donner; mais ce présent, que vous avez voulu fuir, ne vous est insupportable que parce que vous concevez le désir d'un progrès auquel il ne peut déjà plus satisfaire. Ah! cessez donc de haïr et de désespérer, et jetez enfin les yeux devant vous. Oui, c'est chose juste et heureuse que le retour vers le passé ou le repos dans le présent soient impossibles. L'humanité n'a pas lutté si péniblement contre tant d'écueils pour s'arrêter dans un calme léthargique, ou pour sombrer dans le néant : Dieu ne l'a pas laissé tout-à-coup sans pilote et sans guide.

Quand approchera le terme du voyage, des signes éclatans l'annonceront aux hommes : sur cette terre, de toutes parts fertilisée et embellie par le génie de la civilisation, un autre crépuscule plus éclatant, plus majestueux encore que celui qui chaque matin s'élève, se déploiera devant eux, précurseur de l'astre radieux qui éclairera une route plus glorieuse.

Jusqu'alors il faudra obéir à cet instinct qui depuis l'origine du monde pousse en avant les hommes. Les familles se dispersent, des colonies se fixent et s'entourent de murailles, comme pour arrêter de force leur course vagabonde. En avant! en avant! dit une voix à qui rien ne résiste; et les villes s'entr'ouvrent, étendent leurs bras, et enserrent des républiques, des royaumes, des empires, et les richesses affluent de toutes parts. On veut se reposer au milieu du somptueux éclat du triomphe. Ces palais, resplendissans des merveilles du luxe, sont si beaux, ces

parfums si doux, ces coupes si enivrantes, ces spectacles si voluptueux, ces chefs-d'œuvre des arts si ravissans! En avant! en avant! dit encore une voix; et le travail de l'esprit commence, et des hommes inconnus, vêtus de haillons, s'en vont, des bords de l'Orient à l'extrémité de l'Occident, de la ligne brûlante du Midi aux glaces du Nord, agiter et faire tressaillir les ames! Ils promettent le ciel pour prix du sacrifice de la terre, et sur la pierre des temples païens, sur les informes rochers des autels druidiques, s'élèvent les flèches élancées que surmonte la croix; et la fraternité spirituelle semble établie : le reste est vaine chose, on peut attendre en paix maintenant le jugement de Dieu. Non, non! en avant! en avant! répète la voix, et alors c'est inutilement que les anciens chefs des peuples cherchent à s'attacher, à se retenir aux jours qui s'écoulent : ils sont entraînés à leur tour dans la tempête des révolutions, et une ère nouvelle commence; aujourd'hui à peine quelques pas ont été faits, et déjà cependant, dans leur effroi timide de ce rapide mouvement, quelques hommes de peu de foi, cherchant un milieu entre le passé et le présent, voudraient qu'autour de ce centre où ils essaient de se placer tout ce qui se meut pût s'arrêter dans un repos subit; rivaux bizarres de Prométhée et de Pygmalion, ils voudraient renvoyer la flamme au soleil et pétrifier la vie. Mais la voix qui les presse, ce n'est pas un souffle insaisissable qui vient on ne sait d'où, et qu'on peut laisser retentir et passer sans prendre garde. Elle s'est toujours échappée fidèle et vivante du sein des hommes de génie qu'à chaque époque une puissance supérieure envoie pour guides à l'humanité. Et on la suit quoi qu'il arrive; on la suit, celui qui l'a portée eût-il senti ses membres déchirés par les Bacchantes, eût-il été condamné à boire la ciguë, à mourir

sur la croix, sur un bûcher, sur un échafaud, sur le rocher d'une île déserte, ou sur un lit de misère et d'oubli.

Écoutez donc : de nouveau sur vos têtes ce cri, « En avant, en avant! » s'est fait entendre. Vous pouvez maintenant mettre fin à vos courses haletantes, à vos mille détours sans but; vous pouvez vous dire vraiment délivrés de votre chaîne, si violemment secouée que vos faibles maîtres en ont pris la fuite; car voici que nous vous apportons une religion, une morale, une politique nouvelles.

Saint-Simon est venu enseigner une foi nouvelle. Vous que le doute assiége, vous qui, effrayés du vide où vous a laissés le monde, lorsque, s'élançant hors du sanctuaire chrétien et vous voyant encore en prières, il s'est ri de vous et sans pitié vous a enlevé une à une toutes vos consolations, puis s'est contenté de vous dire : « Pauvre ame crédule, que fais-tu ? Tu regardes encore au ciel, mais le ciel est désert !... Tout ce que tu vois, tout ce que tu connais, tout ce que tu sens, c'est l'œuvre fatale d'une nature qui ne peut ni te secourir, ni t'entendre, ni t'aimer; tous les événemens de ta vie sont les jeux du hasard ou des circonstances, ou de la force des choses. » O vous! vous que ce langage froidement mystique a désespérés, et qui cachez vos larmes furtives, nous vous appelons dans un temple qui surpasse en majesté l'église de Saint-Pierre, comme celle-ci avait surpassé la grandeur du Capitole; un temple où vous pourrez sans honte et sans crainte avouer tout haut votre croyance, votre foi dans Dieu, que nous, autrefois pour la plupart sceptiques, indifférens ou incrédules comme le plus grand nombre, nous nous sommes voués à servir, à connaître et à aimer.

Saint-Simon est aussi venu enseigner une morale nouvelle. Dépouillez votre froideur, vous qui, redoutant le

délire des affections vives et ardentes en l'absence de règles certaines de conduite, avez cru devoir étouffer vos sympathies sous les replis de votre raison. Et vous qui, au contraire, vous étant doucement laissé aller à beaucoup aimer, avez beaucoup souffert, recommencez une seconde vie plus heureuse et plus calme que la première. A l'avenir l'assurance de votre regard ne sera pas vaincue; la sérénité de votre front ne sera plus obscurcie, car vous ne serez plus obligés de comprimer votre amour, qui, ne pouvant pas se tarir aussi vite que vous vous efforciez de rétrécir votre cœur, a reflué de tous côtés, et malgré vous s'est échappé secrètement en passions amères ou coupables peut-être; vous ne serez plus contraints de voiler la vanité, le désordre de vos sentimens, toujours tremblant de rencontrer du mépris dans chaque sourire, de comprendre des allusions haineuses dans les discours les plus insignifians, ou de voir tout à coup votre repos troublé, votre bonheur perdu, votre nom flétri par la découverte de quelque faiblesse, qui, effrontément étalée, n'aurait excité qu'un scandale passager, mais qui provoquera d'autant plus de réprobation de la part du monde, que vous l'aurez d'avance expiée par plus de remords, et que vous aurez pris plus de soin pour la dérober à tous les yeux. Ah! consolez-vous; marchez avec confiance. La morale nouvelle vous sollicite elle-même au développement de vos sympathies individuelles, parce qu'elle saura les mettre en harmonie avec les sympathies sociales.

Enfin Saint-Simon est venu enseigner une politique nouvelle, qui, intimement unie à la religion et à la morale, fera disparaître les dernières traces du système des castes, transformera en organisation pacifique l'organisation guerrière, substituera à la discipline altière et rigide des temps

passés un lien d'amour, et guidera ensemble tous les enfans de la famille humaine, élevés et protégés avec une même tendresse dans les mille sentiers des beaux-arts, des sciences et de l'industrie. Pauvres hommes de la classe la plus nombreuse ! la poussière qui, au fond de vos chaumières et de vos ateliers, couvre vos larges fronts, sera essuyée. Et vous, femmes, que le génie de la guerre avait rejetées dans la servitude ou dans l'étroite liberté du foyer domestique, le génie de la paix vous ouvre enfin le temple et la cité de l'avenir !

A l'œuvre donc, vous tous, et ne dites plus que cette révélation de l'avenir est trop belle; car l'humanité n'est pas condamnée par Dieu à l'horrible supplice de concevoir de nobles désirs sans trouver en soi la force et la volonté de les réaliser. A l'œuvre ! ne nous laissez pas supporter seuls tout le poids du travail. Aidez-nous, aimez-nous, afin qu'il nous soit donné d'accomplir plus rapidement notre mission qui est notre vie elle-même ! et afin qu'elle devienne bientôt la mission et la vie de la France, la mission et la vie du siècle.

XXVI.

L'ART.

Mes Pères,

A peine Saint-Simon avait-il rendu le dernier soupir, en disant au disciple choisi : *L'avenir est à nous !* pleins d'une sainte confiance, déjà vous offriez aux artistes, en même temps qu'aux savans et aux industriels, une part de l'héritage du maître. *Folie !* s'écrient quelques hommes, presque honteux d'avoir témoigné leur dédain autrement que par le silence ; et votre voix tombe étouffée. Cependant, inaccessibles au découragement, bientôt vous développez, devant des auditeurs assidus, les plus hautes questions de la politique et de la religion ; et moi-même, en votre nom, je signale la source d'inspirations qui s'ouvre pour l'art. Peu nous comprennent ; *Folie !* répètent les autres, étonnés que notre rêve ridicule ne soit pas encore dissipé.

Mais aujourd'hui que notre association, grâce à votre amour, à votre sagesse, à vos efforts, a triomphé du mépris qui s'attachait à ses promesses, et que la vieille société cherche avec plus d'ardeur, haletante et désolée, une parole d'espoir et de vie, le temps n'est-il pas venu, mes Pères, où je puis de nouveau présenter aux artistes la coupe salutaire que Saint-Simon nous a léguée, afin qu'à leur tour, pleins d'une sainte ivresse, ils en versent au monde épuisé la féconde liqueur? Ah! ce n'est plus du fond de la solitude, où vous sembliez, en les appelant à recevoir de vous un manteau prophétique plus vaste que celui d'Élie, ne tenir à la main que d'obscurs lambeaux, parce qu'alors la révélation nouvelle se dégageait à peine de ses langes philosophiques; ce n'est plus de l'étroite enceinte, où votre enthousiasme religieux dut se manifester surtout sous les formes scientifiques assorties aux prétentions de notre siècle à une rigueur positive; c'est d'une enceinte plus large, que rétrécit déjà l'affluence des auditeurs; c'est en face d'une nombreuse assemblée, qui tressaille quelquefois aux accens de la prédication nouvelle; c'est au moment où notre apostolat, sous la forme de journaux, de livres, de missions et d'enseignemens, embrasse la France, et commence à la familiariser avec notre langage, que nous leur tendons la main. Oui, nous avons, avec une laborieuse ardeur, creusé les fondemens et posé les premières pierres du temple. Qu'ils viennent! et le temple lui-même s'élèvera, embelli des productions de leur génie, paré des splendeurs du culte, prêt enfin à convier la société, et à lui offrir, au milieu de misérables ruines, un magnifique abri.

Mes fils, mes filles,

Vous qui cultivez les arts, et vous qui éprouvez le besoin de leurs ravissantes émotions, je m'adresse à tous, car tous vous pouvez rendre témoignage de la vérité de nos paroles : les arts n'ont jamais fleuri qu'à la condition d'accomplir une auguste mission; tel fut leur destin. Soit que prêtant l'oreille, d'abord aux hymnes de la Grèce, aux chants d'Homère, aux odes de Pindare, à la prose homérique d'Hérodote, aux drames d'Eschyle et de Sophocle, puis à l'éloquence des Pères de l'Église, continuée par Pierre-l'Ermite et par saint Bernard jusqu'à Bossuet, à la poésie sacrée qu'accompagnait une mélopée grave, austère, solennelle, aux vers du Dante et de Milton, vous ayez tour à tour, à ces accens divers, tressailli d'une ardeur païenne ou d'un enthousiasme chrétien, en vous transportant dans les temples de l'antiquité ou dans les vastes cathédrales du moyen âge, au milieu des chefs-d'œuvre enfantés par Phidias et Zeuxis, Michel-Ange, Raphaël et Palestrina; soit même que vous ayez protesté, là avec Euripide, les Gracques et Lucrèce, ici avec Rabelais, Cervantes, Molière, Rousseau, Voltaire et Mirabeau, contre un état religieux et social vieilli qu'attaquèrent en même temps tous les autres artistes conjurés; partout vous avez pu sentir que l'inspiration, féconde et puissante, avait ses racines profondes dans l'amour ou dans la haine des croyances et des institutions, selon leur harmonie avec les progrès qu'accomplit incessamment l'humanité.

Maintenant donc que la société, déshéritée de sa foi antique et privée d'affections communes, sait ce qu'elle doit

haïr, mais ignore ce qu'elle doit aimer; sait par quels chemins elle ne doit plus repasser, mais s'arrête, ignorant quel but nouveau elle doit poursuivre, et attend un signal que personne ne lui donne, que font les artistes? Les uns, ressaisissant la lyre chrétienne, la vengent par la douceur de leurs accords des mépris qu'elle avait essuyés, ou tentent de ranimer l'enthousiasme religieux qu'avait desséché une désespérante ironie... Mais la multitude, sourde désormais aux impuissantes consolations d'une religion qui naguère l'avait exaltée de ses accens et édifiée de ses cérémonies, laissant aux classes supérieures ces chants privilégiés, n'a qu'un seul hymne, que répétèrent les échos des Alpes et du Rhin, que saluèrent les foudres de cent combats, *Allons, enfans de la patrie*; et depuis long-temps elle n'a connu d'autre poésie que les paroles dont un grand homme, au pied des pyramides, sur un champ de bataille, au lever du soleil, électrisait ses rangs belliqueux, et que les inépuisables bulletins de ses victoires. D'autres, en proie à un décourageant scepticisme, désenchantent la vie, et s'abandonnent en blasphémant à une amère mélancolie... Mais les masses échappent par leur misère à la contagion de cette déplorable tristesse, et, parcourant sans cesse le cercle fatal de leurs rudes labeurs et de leurs rudes privations, ne savent pas même les noms de ces bardes glorieux dont elles ne comprendraient pas les souffrances, et demandent du pain. Et cependant quelques artistes protestent contre les formes décrépites d'un art impuissant, agitent, dans de longues querelles, s'il faut prendre pour modèle Racine ou Shakspeare, s'enfermer dans l'idolâtrie du siècle de Louis XIV ou rétrograder jusqu'au moyen âge; et les plus vigoureux, n'apercevant pas devant eux de hauts monumens où ils puissent bâtir

leur nid, vont tour à tour se reposant sur le château féodal, l'église, la mosquée, et battant l'air de leurs larges ailes... Silence! le canon de juillet gronde! *Allons, enfans de la patrie*, redit le peuple, long-temps muet, qui retrouve son chant de victoire et de liberté! Il chante, et le vieux trône s'écroule dans la poussière. Mais l'heure du combat passée, il chante encore, et d'autres tremblent; car le peuple a faim, et ce qu'il chante, c'est la haine, la guerre, la vengeance! Ah! que sait-il autre chose, et quelles paroles d'amour, de paix et d'espérance lui avez-vous enseignées?

Artistes, nous ne vous accusons pas! Jusqu'à ce jour vous avez réconcilié les classes supérieures de la société avec les émotions religieuses, vous leur avez révélé le vide que laisse dans les cœurs aimans l'absence de toute croyance, vous avez courageusement défendu contre de rétrogrades tentatives la liberté politique, et proclamé la liberté de l'art; honneur à vous! nous ne venons pas ensevelir et sceller sous la première pierre de notre monument toutes les gloires contemporaines, mais les expliquer, les absoudre, et leur ouvrir un théâtre plus vaste et plus majestueux; car enfin, grâce à vos propres efforts, tout est prêt pour que vous puissiez proclamer, sous mille formes diverses, la nouvelle parole religieuse, qui promet à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, pour prix de ses sueurs et de son sang, et aux classes privilégiées, pour prix de leurs progrès, un avenir meilleur, conforme aux besoins de tous. Assez, assez long-temps les fruits de la poésie ont ressemblé à ces primeurs délicates, souvent fades et décolorées, que la richesse seule est admise à savourer, tandis que la foule trempe de ses pleurs un pain grossier, ou gémit affamée. Chantez, chantez pour tous,

et les classes supérieures, qui accusent elles-mêmes l'art de décadence, parce que votre langage, à elles seules adressé, n'a rien qui remue profondément les entrailles, à ces accens nouveaux qui associent tous les hommes entre eux, comprendront votre génie et béniront vos triomphes!

Artistes, abjurez donc les querelles, stériles aujourd'hui, que vous continuez sous les noms de classiques et de romantiques. De même qu'au nom de Saint-Simon nous intervenons entre les rétrogrades et les libéraux, qui n'aperçoivent que deux mondes en guerre, celui de l'autorité et celui de la liberté, afin de leur signaler, au milieu des débats d'une lutte ardente, deux mondes distincts, mais harmoniques, celui de la science et celui de l'industrie, unis par un lien commun, la religion; aujourd'hui nous intervenons entre les classiques et les romantiques, qui n'aperçoivent dans l'art que deux formes, celle de Racine ou du siècle de Louis XIV, et celle de Shakspeare ou du moyen âge, afin de leur découvrir, à travers les accidens variés de leur polémique et de leurs tâtonnemens multipliés, deux formes distinctes, mais amies : l'une, expression de l'intelligence, de l'esprit, de la sagesse; l'autre, expression de la force, de la matière, de la beauté; toutes deux répondant fidèlement aux deux faces sous lesquelles Dieu et l'humanité se révèlent à nous, destinées à s'associer à leurs progrès et à s'unir dans un art nouveau inspiré par l'amour le plus vaste. Nous nous proposons de mettre sous vos yeux ces deux aspects de l'art, qui jusqu'à ce jour se sont successivement dévoilés, et de vous les montrer prêts à se réconcilier, grâce à la révélation nouvelle, comme l'intelligence et la force que les religions et les politiques du passé n'avaient sanctifiées et développées que tour-à-tour; écoutez! car notre poétique

est toute une religion; écoutez ! car la régénération de l'art est celle de la société... Oh ! que ma voix puisse vous toucher, vous éclairer, et vous donner du moins un premier signal ! quelle serait ma joie ! Ainsi lorsqu'au milieu d'un calme funeste et pesant, un vaisseau, malgré toutes ses voiles déployées, pendantes le long des mâts, demeure immobile, tous, les yeux tournés vers les points divers de l'horizon, cherchent de quel côté viendra le vent qui leur permettra de continuer leur course et de se dérober à l'orage; alors, s'échappant de la main du pilote expérimenté, une plume légère, qui vole et se soutient, trahit l'approche d'un vent favorable prompt à s'élever, à souffler, à grandir. Soudain toutes les voiles s'apprêtent à le recevoir, et se gonflent; la masse s'ébranle aux cris de joie de l'équipage, les flots écument sous la proue qui les sillonne, et bientôt le vaisseau, pavoisé de toutes ses couleurs, s'embaumant des parfums de la terre prochaine, touche au rivage désiré et le salue de ses bénédictions !

L'homme, ainsi que nous l'avons souvent répété, s'est d'abord développé dans sa force, et a sympathisé avec Dieu sous son aspect matériel. Tel est le caractère général de toutes les religions de l'antiquité. Alors il offre à ses divinités un sacrifice sanglant, et de l'autel s'élançant aux combats, à la fois il assure sa domination sur la nature et élargit le cercle de l'association.

Or, quel est alors l'artiste ?

L'artiste, à travers les phases que présente cette première période de la civilisation, est surtout l'artiste du monde extérieur. Remontez jusqu'aux temps les plus reculés : il édifie ces vastes poèmes, aux innombrables vers, dont le

héros principal, l'univers, divinisé dans tous ses phénomènes, avec ses astres propices ou malfaisans, ses montagnes en feu, ses fleuves débordés, ses sombres forêts, ses mers bruyantes et ses sables orageux, enveloppe et domine l'homme de toutes parts, pèse sur lui, l'étreint de ses replis, semble même se l'incorporer, et le voue à une servile adoration et à d'infatigables travaux; il élève ces temples aux proportions gigantesques, images, symboles, sculptures de l'univers; dresse ces pyramides, colosses géométriques, dont l'homme, atterré de sa petitesse et de son impuissance, admire avec effroi les formes massives et régulières, plus belles encore à ses yeux que celles de son corps chétif et grêle; ou, dans des sphynx monstrueux et des statues inachevées, dont la tête humaine s'accouple, là avec les membres de l'animal, ici avec un marbre équarri, il marque l'homme du caractère sacré de la brute et impose la matière à l'humanité qui s'en dégage à peine. Mais a-t-elle cessé de subir le monde extérieur, et puisant dans ses travaux le sentiment de sa force, revêt-elle ses divinités de ses traits et de ses passions : « Gloire! chante l'artiste, gloire à Jupiter qui renversa du haut de leurs montagnes entassées les géans aux cent bras et aux membres hideux! Gloire à Apollon, vainqueur du serpent Python! Gloire à Hercule, fléau des monstres de la terre! » Et lui-même il s'attribue sur la nature un pouvoir dont la lyre, entre ses mains, est le merveilleux instrument; il ajoute aux récits des antiques métamorphoses des dieux et des hommes en animaux, en plantes, en rochers, le récit plus noble de l'apothéose des héros, et immortalise leurs combats, leurs victoires, leurs jeux. Regardez; il inonde sa poésie d'une ardente lumière, qui, épanchée par torrens comme celle du soleil au milieu de sa course, perce les vastes fo-

rêts de jets étincelans, reluit dans la plaine, à travers la poussière qu'elle fait tournoyer en longs tourbillons, sur les casques d'or, les cuirasses d'airain, les chars rapides, les glaives nus, échauffe le sang des guerriers, noircit la grappe sur le coteau, dore l'épi dans les sillons, excite les moissonneurs, allume partout la soif des combats, des travaux, des plaisirs, et fait briller toutes les couleurs, parler toutes les voix, bruire tous les mouvemens ! Ses vers tour à tour volent en sifflant comme une flèche acérée, se traînent en sinuosités de dragon qui rampe, galopent du pas cadencé des chevaux, tels que les flots irrités d'une mer grossissante, mugissent, ou résonnent comme des cymbales qui s'entre-choquent et retentissent; tantôt se déploient, en mètres variés, pareils au tissu précieux que des mains habiles ont formé de l'entrelacement de fils diversement colorés; tantôt éblouissent les yeux, comme ces boucliers où les cités avec leur fortes tours, les champs avec leurs ondoyantes moissons, les guerriers acharnés aux combats, les bergers suivis de leurs troupeaux, les juges fixant le prix du sang versé, les jeunes gens agitant des danses guerrières, et la terre pressée des vagues blanchissantes de l'Océan, brillent de l'éclat de tous les métaux associés par un art divin. Déjà c'est à la taille de l'homme, dont il célèbre surtout la puissance, qu'il mesure ses poèmes, tandis que précédemment c'était en quelque sorte sur le modèle de l'univers, dont il exaltait surtout l'empire, qu'il taillait sa poésie et son architecture. Temples, paraissez ! ce ne sont plus ces énormes Babels, monumens de ses antiques efforts pour rivaliser avec la grandeur de l'univers. Sorti vainqueur de la lutte qu'il eut à soutenir contre le monde extérieur, il en consacre les glorieux trophées dans ces temples, qui, au lieu d'écraser

l'homme par leurs masses démesurées, le laissent à l'aise en face de leur ensemble facile à embrasser et de leurs proportions moins hautaines. Le vieil Atlas ployait sous le monde; Hercule, soutenu de sa massue, ne fléchit pas sous ce fardeau. Là, au milieu du marbre, du cèdre, du bronze et de l'or dont il décore leur enceinte, à un jour éclatant et pur, qui circule sans en émousser les lignes sévères, il marie les sons éblouissans des flûtes aiguës, de la lyre sonore, de la trompette et des instrumens à la voix d'airain; là tout fait tressaillir les cœurs d'une belliqueuse ardeur, tout semble dire au bras frémissant de son oisiveté : *Que fais-tu?* FRAPPE ! S'il entraîne la foule au théâtre purifié par les libations, il y étale l'homme se débattant avec énergie sous l'empire d'une fatalité extérieure, qui tient entre ses mains, ainsi qu'une hache menaçante, les ressorts principaux du drame, spectacle où la victime tombant noblement instruit à l'héroïsme ! S'arme-t-il du ciseau ou du pinceau, le marbre, avec son immobilité vivante, la toile, avec le prestige des plus brillantes couleurs, reproduisent les images des dieux et des hommes dans leur vigueur, leur souplesse, leur beauté; mais peu content de retracer inanimés leurs prodiges, leurs exploits, leurs actions, il figure par des danses solennelles, aux rapides évolutions, aux attitudes expressives, les faits principaux des traditions publiques. Enfin, lorsqu'il paraît dans l'assemblée, vêtu de pourpre, couronné de fleurs, de chêne ou de laurier, radieux, il chante ou il récite, d'une voix fière et majestueuse, avec des gestes animés et fréquens; il exalte chez tous les spectateurs le sentiment de la force, les excite au développement de l'activité matérielle, allume dans leurs cœurs une ardente ambition, leur promet des palmes, des couronnes, des

applaudissemens, la gloire, la puissance; et lui-même il se décerne pour prix de ses chants une impérissable immortalité. Tel fut dans le passé l'artiste de la matière, de la force, de la beauté, du CULTE !

Mais l'homme s'est ensuite développé dans son intelligence, et a sympathisé avec Dieu sous son aspect spirituel. Tel est le caractère du christianisme. Alors s'offre pour lui le sacrifice mystique d'une immortelle victime; et lui, aspirant à la paix, brise les chaînes de l'esclavage, et s'unit à ses semblables par les liens d'une religieuse fraternité.

Or quel est alors l'artiste ?

L'artiste, dans cette seconde période de la civilisation, est surtout l'artiste de l'homme, mais de l'homme intérieur, se séparant violemment du monde extérieur, dévolu à Satan. Après avoir reçu la *langue* de feu avec un *souffle* rapide et imprévu, qui est l'*inspiration* même, il enseigne la bonne nouvelle, et raconte la vie du révélateur, épopée étrangère au récit des phénomènes de la matière et de la formation de l'univers, et débutant, non par une Genèse, mais par une généalogie, dont le personnage sublime, actif comme *verbe*, passif comme chair, opère les miracles par la *parole*, ou par la *vertu* silencieusement émanée de sa divine essence, soumet les montagnes à l'empire de la *foi*, tandis que jadis la nature n'obéissait qu'à la lyre, à la verge magique ou au sacrifice sanglant, et dont enfin les actes sont des *discours* et les épisodes des *leçons*. Loin, loin du spectacle de ce monde qu'il avait adoré au point de se confondre avec lui, et qu'aujourd'hui il prétend fouler aux pieds comme un voile importun entre lui et le créateur, il pénètre dans la cité invisible, incorruptible, éternelle, où, sous les noms d'anges et d'archanges, de trônes, de dominations, les puissances *spirituelles* forment une hié-

rarchie dont les rangs sont réglés d'après leur *connaissance* du Dieu infini. Il ne chante pas l'univers, il le commente incessamment, Bible majestueuse dont la lettre tue et dont l'*esprit* vivifie; et fermant les yeux à la pompeuse assemblée des astres, il écoute avec Platon leur céleste harmonie! Ou s'il embrasse la nature d'un rapide regard, c'est pour y chercher, dans la fleur qui se flétrit, le ruisseau qui se tarit, le nuage qui passe, l'empreinte qui s'efface, l'éclair qui se dissipe, des images de caducité; et depuis le corps humain, dont la grâce et la vigueur ne laissent survivre que l'ame immortelle, jusqu'à l'univers lui-même, destiné à s'évanouir devant la grandeur éternelle de Dieu, depuis les monarques, dont tout ce qui reste est une poussière sans nom, jusqu'aux empires, dont les cendres sont si légères, il parcourt une série de tons où contrastent sans cesse la beauté, la force, la gloire, la puissance, la vie, la fragilité, la faiblesse, le néant, la chute et la mort. Le grand jour siérait mal à ces austères tableaux; il y verse un éclat semblable à celui du soleil à son déclin, doux et triste à la fois comme celui de la lune laissant deviner à travers les nuages son disque argenté, pareil à celui de la lampe qui veille dans le sanctuaire sans être agitée par les vents, et digne d'éclairer les scènes pathétiques du drame que jouent sur le mystérieux théâtre de la conscience les opinions, les croyances, les passions. Ah! sans doute, dans son impatience d'un globe périssable, qu'a-t-il besoin de temples splendides, lorsqu'un toit simple et obscur ou les édifices purifiés de l'antiquité suffisent à une passagère hospitalité? S'il érige une église, voyez cependant: assise sur de vastes fondations, elle ne pèse sur la terre que pour s'élancer plus librement vers le ciel; et, déployant sa légère et merveilleuse broderie, alon-

gée en flèches pénétrantes comme une ardente prière, au dehors presque diaphane, au dedans conservant un reste de l'obscurité des catacombes, grâce à cette vaste ceinture de vitraux colorés, qui à la fois allègent ses flancs et transvasent la lumière; communiquant par la transparence des tableaux quelque chose d'immatériel à leurs personnages prêts à descendre ou à remonter sur les rayons du jour; répudiant, par la profusion même des sculptures, toute la matière grossière et nue qui pourrait l'alourdir, comme si elle devait être à travers les airs transportée par les anges; sonore, et si exacte à annoncer au loin ses solennités, qu'elle semble moins jalouse d'être vue que d'être entendue; élevant enfin au-dessus de la tête des fidèles une voûte que forment par leur entrelacement les ogives, rameaux élancés d'une double avenue de pilastres; à la faveur de cette lumière incertaine et colorée dont les reflets vaporeux semblent étrangers à ce monde, au milieu des hymnes saintes, dont les sons, tour à tour graves et lugubres, mélancoliques et suaves, vont par degrés s'éteignant dans un écho lointain, au-delà duquel l'oreille en croit deviner de nouveaux, au retentissement solennel de l'orgue, muet si un souffle caché ne l'anime, au sein des émanations de l'encens qui, comme la voix, ne laisse pas de trace, et comme la pensée emplit l'espace, elle sollicite au recueillement, à la méditation, à la rêverie; l'artiste a idéalisé la pierre. Et s'il ose, sans crainte de profanation et d'idolâtrie, reproduire les personnages de sa religion, amortissant l'éclat de ses couleurs, et leur dérobant de leur vivacité, abandonnant aux plis de larges draperies les formes du corps, mettant toute la vie dans le visage, et surtout dans le regard, il semble avoir fait poser l'intelligence et la sagesse plus que la force et la

beauté. Enfin il recule presque devant le ciseau, et, se bornant à d'imparfaites ébauches, il refuse la durée du marbre à des formes périssables qu'attendent les vers du sépulcre. Mais c'est avec délices qu'il associe à une religion prédicatrice la musique, et lui fait soupirer, par la voix douce, flexible et pure d'instrumens choisis, des chants mélodieux, qui s'effaroucheraient de la voix bruyante d'instrumens plus sonores, interprètes de la joie, des combats et d'une active ardeur! Aussi c'est souvent du fond de la solitude, comme si le désert était un degré entre la terre et le ciel, qu'il vient instruire les hommes, et lorsqu'il paraît au milieu d'eux, vêtu de couleurs ternes ou lugubres, enveloppé de larges vêtemens qui, tombant jusqu'à ses pieds, voilent son attitude ou retiennent ses mouvemens, souvent immobile, accompagnant sa voix d'un geste rare et mesuré, le front humble, tournant vers le ciel ou repliant sur lui-même un regard qui semble tracer la route que tous doivent choisir, parlant comme s'il écoutait une voix secrète dont sa parole est le retentissement extérieur, traduisant par les vibrations d'un accent varié les nuances de la pensée, il détache de l'activité matérielle, excite à la contemplation solitaire, et exalte l'humilité, l'indépendance et l'abnégation : tel fut dans le passé l'artiste de l'esprit, de l'intelligence, de la sagesse, du DOGME.

Sans doute il est facile de trouver dans l'époque, que la chronologie rattache à la poésie du culte, le premier essor de la poésie du dogme. Socrate, chef de la philosophie spiritualiste qui réagit contre le matérialisme des religions antiques, sculpte lui-même les trois Grâces en les voilant à demi; Virgile, conduit par Platon sur les limites des deux mondes poétiques, suit Homère et précède le Dante. Mais il est aussi facile de constater, sous le règne de la

poésie du dogme, les traditions vivantes de la poésie du culte. C'est peu qu'au sein même de la liturgie, à la voix de la sainte colombe se mêle un ressouvenir des accents de l'aigle des prophètes; l'Église glorifie le Dieu des armées, et parant de bannières victorieuses ou conquises sa pacifique enceinte que les chevaliers font retentir du bruissement de l'acier, elle semble vouloir rivaliser avec leur luxe militaire par ses ornemens de pourpre et d'or. Même à côté de ses hymnes s'éveillent les chants des trouvères, célébrant les grands faits d'armes, les fêtes des tournois, la gloire, la beauté, et offrant les premières traces des formes du paganisme, également empreintes dans les vers du Dante, de Camoëns et du Tasse. Enfin à côté de la croix paraît le croissant; et voilà que la poésie arabe, devançant même les cathédrales hautaines et sévères, élève ses mosquées aux minarets élégans, aux dômes de cuivre et d'étain, aux sanctuaires éblouissans et parfumés, et, par la profusion de sa lumière orientale, semble insulter aux pâles clartés de la poésie d'Occident. Certes cette poésie matérielle, même à l'observer dans l'inspiration de la loi de Mahomet, fut loin d'atteindre la grandeur, la puissance et la majesté de la poésie spirituelle du moyen âge; mais elle subsista, et protesta, par sa perpétuité, de ses droits à remonter à un rôle brillant. Ainsi se témoignent hautement les deux faces de l'art qui ne peuvent se séparer sans une sorte de contrainte et de violence.

Vienne, vienne donc une ère glorieuse, où l'art se complette en se développant à la fois sous ces deux faces réconciliées, et s'élève au plus haut degré en unissant ces deux mondes dans de ravissantes merveilles!

Mes fils, mes filles, l'ère régénératrice est venue; oui, notre religion, associant tous les hommes pour le libre développement de toutes leurs facultés en Dieu, adoré désormais sous tous ses aspects, ouvre une nouvelle carrière à l'art. Et ne vous défiez pas de nos promesses! Vous le savez, jamais nous n'avons annoncé un progrès sans vous le montrer contenu, dans la société qui nous entoure, en un germe fécond, qui n'attend pour se développer avec magnificence que les rayons d'une bienfaisante lumière. Voyez donc si vous ne découvrez pas autour de vous dans quelques poètes les précurseurs de l'art, tel que nous l'annonçons pour l'avenir. Sans doute, au sein d'une époque telle que la nôtre, ces poètes n'ont pu être religieux dans l'acception profonde de ce mot; ils manquent d'une inspiration sociale; ils voient entre l'intelligence et la force, l'esprit et la matière, aspects de l'univers vivant, une lutte continuelle, et sous les noms de Dieu et de Satan ils les immolent tour-à-tour l'un à l'autre, passent et repassent sans cesse du ciel à l'enfer et du sabbat au chœur des séraphins! mais enfin déjà se caractérisent en eux les formes diverses de l'art.

Écoutez l'un: il vous initie à ses souffrances, à ses joies, à son désespoir, à ses espérances, à ses doutes, à sa foi, et vous révèle sa vie intérieure en vers aussi mélodieux que le murmure des flots mollement balancés, ou que la brise du soir qui soupire à travers le feuillage; il reflète dans sa poésie la lumière silencieuse de la lune, les rayons tremblans des étoiles, y fait glisser des ombres fugitives, l'embaume de ces doux parfums qu'aux approches du soir exhale le sein des fleurs, éprouve et inspire l'amour de la solitude, et semble vouloir passer loin des regards, comme

un cygne qui s'élève vers les cieux, ou repose à l'écart sur les flots aplanis ses ailes argentées. S'il ne peut se taire devant l'éclat d'une gloire extraordinaire, il juge Bonaparte et ne le chante pas. Choisit-il un héros, c'est Socrate dont il redit la mort, c'est-à-dire l'initiation à une mystérieuse immortalité; ou comme un prêtre, qui lui-même a souffert et douté, s'intéresse et s'attache à un incrédule désespéré, il pénètre, avec son œil habitué à se contempler soi-même, dans la pensée de Byron, et ne peut le quitter sans l'avoir en quelque sorte, dans d'admirables vers, confessé et enseveli. Enfin c'est par des *Harmonies* qu'il continue son œuvre poétique qu'il a commencée par des *Méditations*. A ce langage méconnaîtrez-vous le caractère de l'artiste du DOGME?

Voyez l'autre: jeune encore, c'était vers une sphère mystérieuse qu'il avait pris un premier essor. Méconnu parce qu'il s'était méconnu lui-même, il se lassa d'agiter une bannière blanchie par la poudre du passé; déjà il s'était fait le tribun éloquent de la liberté de l'art; mais ambitieux d'en exercer la dictature, il s'en prend aux hommes d'autorité, tels que Cromwell et Napoléon, chante la gloire avec transport, et s'enivre d'une héroïque apothéose; enfin, tandis que l'auteur des *Méditations* s'était enveloppé de molles et vaporeuses clartés, lui s'élance vers l'Orient, patrie des couleurs éclatantes et de l'éblouissante lumière, et y semble sous son ciel natal! Toujours il a devant lui un vaste horizon où son œil embrasse à la fois d'innombrables objets dont il imprime les images à ses pensées; il n'est pas jusqu'aux sons qui ne soient pour lui des apparitions; aussi c'est peu que les monts, les vieilles tours, les antiques Babels, les modernes colonnes se dressent dans ses vers de toute leur hauteur, si dans sa prose il ne rebâtit une ca-

thédrale et presque le vieux Paris. A ces traits ne reconnaissez-vous pas sans peine le caractère de l'artiste du CULTE?

Enfin, entre ces deux artistes, quel poète, portant sur son front le signe ineffaçable de sa grandeur, mais désolé, comme le prêtre d'un temple désert, tantôt se replie sur lui-même, en haine d'une société qui le blesse, s'interroge sans cesse, doute toujours et sonde l'abîme de sa pensée; tantôt semble respirer en présence de la nature, et poursuit par de lointaines excursions les impressions de ses scènes variées; tour-à-tour, s'abandonnant à ses méditations, cherche un fil qui le conduise dans le labyrinthe mystérieux de ses rêveries, et fait revivre avec une inépuisable profusion de couleurs les lieux divers qu'il visite; infortuné pélerin, errant à la fois, sans but et sans espoir, à la lueur des éclairs qui sillonnent d'épais nuages, dans le monde intérieur et dans le monde extérieur qu'il ne peut se lasser de parcourir; essayant, mais en vain, de lutter contre une aveugle fatalité; semblable à Mazeppa, qui, lié vivant sur un coursier fougueux et sauvage, emporté malgré lui, voit autour de lui passer, s'enfuir, rouler les forêts, les plaines, les fleuves, les montagnes, et sent succéder dans sa tête une foule de pensées qu'altère son vertige; vaste génie, éblouissant les yeux, enchantant les oreilles, allant de l'un à l'autre de ces mondes poétiques, comme l'Océan qui bat en même temps de ses flots les rives des deux mondes qu'il unit; tel est Byron!

Ah! je vous le demande, artistes dont ces trois poètes sont dans notre époque les types hardis, la carrière que nous ouvrons à l'art n'est-elle pas la plus vaste qu'aucune religion ait jamais ouverte, qu'aucune liberté puisse souhaiter, puisqu'elle n'a d'autres limites que celles des facultés de l'homme, dont elle exprime et favorise le dévelop-

pement? — Vous, sachez, d'une voix mélodieuse, pénétrer dans les replis de la pensée, célébrer les merveilles du monde intellectuel, exalter la gloire de Dieu dans sa sagesse infinie; faites répéter avec un enthousiasme plus grand encore que dans le passé : *Heureux qui peut connaître!...* inspirez la noble ambition de découvrir, sous la pompe et la magnificence de l'univers, comme sous un voile brillant, les lois dont l'admirable régularité préside à tous les mouvemens qui frappent vos regards; et faites espérer aux savans cette gloire grave et solennelle comme un jugement, dont l'éclat modeste et sûr plaît à leur cœur. — Vous, sachez, par une rapide succession de tableaux enchanteurs, mettre sous les regards la richesse, la fécondité de la nature; chantez Dieu dans sa beauté infinie; célébrez la puissance de l'homme qui façonne le monde extérieur à son usage et le dompte comme un coursier; dressez de nobles trophées à l'industrie; exaltez l'amour de ses pacifiques conquêtes, et faites briller aux regards l'image éblouissante de cette gloire qui couronne les vainqueurs aux applaudissemens de la foule charmée. — Vous enfin, sachez unir en vous les poètes divers; attachez à votre lyre et plus large et plus haute les cordes empruntées à la lyre d'Orphée, à celle des prophètes et du Dante; mettez d'accord entre elles ces cordes qui, jusqu'à ce jour, n'ont rendu que des sons incomplets et opposés; montez les au ton nouveau révélé par Saint-Simon; osez chanter alors! et, tenant à la fois attachés à vos accens les *savans* et les *industriels*, célébrant Dieu dans l'union de l'homme et du monde extérieur, vous nous ferez entendre une harmonie ravissante, inouie jusqu'à ce jour; donnez, donnez enfin le signal à tous les artistes, et, prenant votre place à la tête de la société, marchez! l'humanité suivra!

Oh ! que ne puis-je d'abord vous inspirer à vous-mêmes l'amour de cet avenir qui vous défend de maudire, de regretter, de désespérer ! Voudrez-vous donc toujours ramasser la poussière du passé pour en pétrir de sourdes divinités ou de fragiles monumens que la foule ne visite pas ? Toujours exhumer des cadavres, pour les livrer à l'insulte, ou inaugurer la couronne sur leur front pâle et décoloré ! Assez de vos idoles, toutes vieillies aujourd'hui; car devant la gloire imprévue d'un Dieu nouveau, la gloire des dieux de la veille noircit d'un siècle entier. N'imitez pas, n'imitez pas ces artistes d'Éphèse qui persécutèrent l'apôtre Paul et rejetèrent la loi du Christ parce qu'ils vivaient en fabriquant de petits temples de leur Diane. Le temple est tombé, et ceux-là seuls ont vécu qui ont suivi la loi du Christ; car Jésus venait soulager les misérables, consoler les affligés, rassasier les affamés ! Ecoutez, écoutez à votre tour les gémissemens du plus grand nombre, écoutez : la société entière jette à pleine voix un cri de détresse, d'effroi, de colère ! Et vous que Dieu a faits pour enseigner aux hommes l'espoir, l'amour et la paix, que faites vous ? A quel rôle êtes-vous abaissés ? Accusés d'avoir naguère accepté le patronage des cours, aujourd'hui vous subissez celui de l'oisiveté bourgeoise, dont vous vous évertuez à flatter les caprices, à dorer les petits riens, à chatouiller les petites passions, tour-à-tour chantant, bâtissant, peignant, sculptant pour elle, tandis que ce public blasé vous glorifie comme de divertissantes superfluités, et, tel qu'un maître superbe, ne voit en vous, rois découronnés, que de frivoles jouets bons à amuser ses loisirs ! Vous-mêmes, enfin, vous abdiquez au point de ne pas dépasser à vos yeux cette taille de nains que vous infligent des pygmées; vous, artistes, dont les productions sont la

vie et la gloire de la société ! Aussi, fidèles quelquefois, au milieu de votre abaissement, aux souvenirs d'une gloire éclipsée, vous désespérez de l'art déchu de son pouvoir; ou, si vous avez un plus noble génie, dédaignant d'accepter les caprices de la société, vous prétendez lui imposer les vôtres, chanter pour vous-mêmes sans vous soucier de son suffrage, et, bâtissant votre poésie solitaire, vous résigner avec superbe au jugement de la postérité ! Ah ! ne sentez-vous pas combien il est doux d'entendre à sa voix répondre un chœur nombreux, harmonieux concert où le coryphée anime de son enthousiasme un peuple entier, et s'anime à son tour de l'enthousiasme de tous ! Venez, venez donc tous, les uns affranchis du joug des oisifs, les autres affranchis de vous-mêmes, venez faire retentir dans une société désolée une parole de foi, d'amour et d'espérance ! Alors vous serez glorieux et bénis; et l'inspiration ne sera plus pour vous cette eau amère et fugitive que vous trouvez à grand'peine après avoir creusé un sable stérile et brûlant, mais s'épanchera comme une source inépuisable et vivifiante !

XXVII.

SAINT-SIMON.

Vous tous, qui voulez le bonheur de l'humanité, quels que soient votre âge, votre sexe, votre condition; nous vous appelons pour que vous veniez nous aider à l'édification de l'ordre social dont notre maître a posé la base. Cet appel que je vous ai fait chaque fois que j'ai pris la parole devant vous, je le répéterai sans cesse et sous toutes les formes, pour que, comprenant enfin comment nous nous sommes donnés tout entiers à Dieu, à l'humanité, à vous, remplis à votre tour d'admiration et de reconnaissance pour la sainte mission qui vous est offerte, vous vous donniez à nous, à l'humanité, à Dieu. — Je répéterai cet appel pour

qu'il soit à la connaissance de tous que ces enseignemens organisés sur plusieurs points de la capitale, ces prédications régulières, ces publications nombreuses, ces journaux par qui nous entrons dans la politique du jour, ces missions qui parcourent la France et la Belgique, et qui bientôt porteront à l'Angleterre les premières paroles de l'alliance qui doit sauver le monde; que tous nos efforts enfin sont de notre part au nom de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, une *requête* présentée à ceux qui veulent et qui peuvent travailler à son émancipation définitive. Tous nos efforts, c'est au nom de ces populations innombrables qui souffrent, et qui, PARCE QU'ELLES TRAVAILLENT, méritent plus aujourd'hui que les secours mesquins de la philantropie, plus que l'aumône impuissante de la charité chrétienne; c'est en leur nom une QUÊTE d'amour, de lumière et de richesses pour établir, le plus rapidement possible, l'ordre social où toute richesse, toute lumière, tout amour, seront seulement A CEUX QUI TRAVAILLENT.

Mais pour venir à nous, pour vous donner à nous, vous devez auparavant nous connaître. Or vous dites quelquefois : « Ces hommes ont revêtu leur politique d'un costume religieux; mais ils n'ont pas foi au Dieu qu'ils nous annoncent. »

Le Dieu que nous annonçons, c'est l'amour infini qui, répandu dans l'univers, unit en une seule vie l'homme à l'humanité, l'humanité au monde.

Ce Dieu c'est celui qui, par les douces joies d'un père, par les tendres soins d'une mère, accueillait votre entrée à la vie; c'est lui qui se révèle à l'ami dans son ami, à l'époux dans son épouse; c'est lui encore que l'homme à son moment suprême retrouve dans les adieux des heureux

qu'il a faits : touchans adieux, mystérieuses promesses de retour.

Le Dieu que nous vous annonçons c'est celui que vous sentez en vous quand vos cœurs sont émus au récit d'une action généreuse, au spectacle d'un beau dévoûment, à la vue de quelque être qui souffre et qui réclame votre appui.

Enfin, ce Dieu c'est celui qui toujours a récompensé, par les bénédictions de l'humanité tout entière, ceux qui l'avaient aimé comme il veut être aimé, qui l'avaient aimé dans sa plus belle manifestation, dans l'humanité.

Et cependant vous dites : « Ces hommes n'ont pas foi au Dieu qu'ils nous annoncent !.... »

Écoutez ! — Depuis le jour où Saint-Simon, quittant la vie, disait à son disciple : « Continuez mes travaux, j'en jouirai avec vous ; le temps de la moisson est proche : l'humanité par vous me comprendra. » — Depuis ce jour, six années aujourd'hui sont écoulées. Cet anniversaire est convenable pour vous montrer ce que nous sommes. Ceux qui ne savent répondre à notre appel que par des accusations irréfléchies ou haineuses jugeront si leurs préventions sont fondées. — Ceux qui trouvent nos idées trop belles pour pouvoir se réaliser sauront où nous en sommes de notre utopie, de notre folie, de notre rêve. Tous enfin pourront connaître si nous sommes en effet une religion et si vraiment nous avons pris Dieu au sérieux.

Mais pour bien nous comprendre, il faut comprendre aussi notre maître ; c'est pourquoi je vous parlerai d'abord de Saint-Simon.

« Jésus ayant guéri un aveugle-né, les juifs demandèrent à cet homme : « Que dites-vous de celui qui vous a donné la vue ? » Il leur répondit : « C'est un prophète. »

» Et comme ils avaïent résolu que si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ il serait chassé de la synagogue, ils firent venir pour la seconde fois celui qui avait été aveugle, et ils lui dirent : « Donnez gloire à Dieu, nous savons que cet homme est un pécheur. »

» Il leur dit : « Je ne sais pas si c'est un pécheur, seulement je sais qu'ayant été aveugle, maintenant j'y vois clair. »

» Alors ils le renvoyèrent avec des injures, en disant : « Pour vous, soyez son disciple, mais pour nous autres nous sommes les disciples de Moïse.

» Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci nous ne savons d'où il est. »

» Cet homme leur répliqua : « C'est ce qui est merveilleux que vous ne sachiez d'où il est, et que néanmoins il m'ait donné la vue. »

Or il y en a parmi nous qui étaient des aveugles-nés ; ils n'avaient rien compris à l'humanité ni au monde ; il marchaient à tâtons dans la vie, trébuchant à chaque pas, appelant à grands cris la lumière qu'ils désespéraient déja de rencontrer jamais. Ceux-ci ayant entendu la parole de Saint-Simon ont été guéris et leurs yeux se sont ouverts.

Ils voient maintenont ! ils voient la route qu'a suivie l'humanité et le but qu'il lui sera donné d'atteindre, et, dans cette marche solennelle de la famille humaine, ils voient aussi la place que la Providence leur avait réservée.

Et cependant quand nous vous disons : « Cet homme dont la parole nous a donné la vue, c'est en vérité un prophète et plus qu'un prophète, car c'est lui qui est venu réaliser toutes les prophéties, accomplir toutes les promesses de Dieu », vous nous répondez : « Que parlez-vous de Dieu et de prophète ? — Comment Dieu aurait-il parlé par la

bouche d'un tel homme? *Nous savons que cet homme était un extravagant.* »

Je pourrais bien vous dire aussi : « Je ne sais si c'était un extravagant, mais je sais qu'ayant été aveugle, maintenant j'y vois clair; ce qui est merveilleux, c'est que vous le traitiez d'extravagant, et que néanmoins il m'ait donné la vue. »

Mais je dois m'élever à des considérations plus hautes.

La vie du révélateur est toujours le symbole de l'ère nouvelle qu'il annonce et comme la figure de sa doctrine. Aussi long-temps qu'il n'est pas parvenu à communiquer aux hommes le feu divin qui s'est allumé en lui, les hommes ne comprennent pas cette figure et ne savent pas lire ce symbole; le révélateur est pour eux un *pécheur* ou un *extravagant*, et comme ils ignorent encore que Dieu *lui a parlé*, ils ne savent pas d'*où il est*.

Voyez Saint-Simon : lorsqu'il arrive au monde, la lutte entre les partisans de l'ordre ancien et les novateurs est dans toute sa force.

Au milieu du désordre, son premier mot c'est que la lutte ne se terminera que par la révélation d'un *nouveau principe social*; et dès ce moment la *réorganisation* de la société européenne, l'*union religieuse* de tous les hommes divisés et ennemis devient le but de sa vie.

Et sa vie est déjà l'emblème de cette *union religieuse*, car il y a en lui à la fois et le digne rejeton d'une des plus nobles tiges de l'arbre féodal, et l'un des défenseurs de la liberté naissante en Amérique.

Et maintenant il *cherche!* il cherche, à travers un *saint désordre*, les conditions de l'*ordre nouveau*, et, par de *sublimes écarts*, la direction de la *route véritable*; et sa vie tout entière devient le type et le symbole de cette perfecti-

bilité qu'il a mission de révéler aux hommes. « Ma vie, a-t-il dit lui-même, présente une série de chutes, et pourtant ma vie n'est pas manquée; car, loin de descendre, j'ai toujours monté. J'ai eu sur le champ des découvertes l'action de la marée montante; j'ai descendu souvent, mais ma force ascensive l'a toujours emporté sur la force opposée. »

Il cherche! et d'abord c'est aux savans qu'il s'adresse; il ouvre sa maison et sa bourse aux plus illustres professeurs de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole de médecine: il recueille près de lui, dans sa propre maison, quelques-uns de leurs élèves, qui depuis ont montré, par des succès de premier ordre dans la science, que SAINT-SIMON avait au moins su les choisir. De ces maîtres célèbres, de ces élèves déjà si riches d'espérances, SAINT-SIMON sollicite chaque jour des résultats nouveaux, et jamais son importune avidité n'est satisfaite. — Mais enfin que voulez-vous? voici de la mécanique, voici de la chimie, de la physique, de la physiologie. — Encore! encore! — En voici encore, — Non, quelque chose! quelque autre chose! — Mais quoi donc? — Par exemple un moyen de faire cesser cette terrible guerre, héritage sanglant de la révolution, et de rétablir la paix en Europe! — Un pareil trait était plus que suffisant à des physiologistes, à des physiciens, à des chimistes, à des géomètres pour juger un homme en dernier ressort. SAINT-SIMON ne s'est pas encore relevé dans leurs esprits d'une telle chute! Cependant, ayant connu de près les savans, il passa outre.

Mais *ce moyen! ce moyen!* il le cherche partout, il le demande aux artistes, aux industriels, aux princes, aux philantropes, à tous; ne sachant pas encore que c'est de LUI SEUL que doivent sortir la doctrine et les hommes capa-

bles de rétablir autour d'eux l'unité, l'ordre, l'harmonie.

Cependant tant de zèle et de courage ne seront pas perdus ; l'unité religieuse viendra coordonner et sanctifier ces immenses travaux. SAINT SIMON sait enfin tout ce que l'homme a besoin d'*aimer*, de *connaître* et de *pratiquer* ; il a une RELIGION, il s'écrie : JE CROIS EN DIEU,

Et vous, qui m'entendez ici le glorifier, pensez-vous qu'il manquât de foi en Dieu, lorsque, réduit à la misère, tombé de chute en chute presque sur un grabat, mais enfin ayant touché le but, il repassait en sa mémoire la route qu'il avait parcourue, et que, se trouvant méconnu et méprisé, il écrivait ces paroles remarquables : « Les recherches que j'ai dû faire pour bien connaître tous les vices et toutes les misères de mon époque m'ont beaucoup nui dans l'opinion publique ; mais je suis loin de les regretter. Mon estime pour moi a toujours augmenté dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation. J'ai tout lieu de m'applaudir de la conduite que j'ai tenue, puisque je me vois en état de présenter à mes contemporains des vues neuves et positives. »

Le Dieu auquel il avait foi ne lui a pas manqué ; SAINT-SIMON mourant n'a pas dit, comme Jésus : « Seigneur, Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Un homme était près de lui qui le comprenait tout entier et qui recueillait sa parole ; et tandis qu'à vos rois, *qui s'en vont*, comme vous dites, vous chercheriez en vain des successeurs, SAINT-SIMON trouvait un héritier à cette dynastie nouvelle, riche alors seulement du mépris et de la risée dont les privilégiés du jour l'avaient poursuivie.

Je vous exposerai maintenant ce qu'est devenu depuis la mort de SAINT-SIMON cet héritage, le premier héritage selon le droit nouveau, le droit de la capacité.

Il y a six ans aujourd'hui qu'un homme se trouvait *seul*, qui avait reçu de SAINT-SIMON la parole de l'*association universelle*. Cette parole, il brûle de la répandre. Beaucoup sont appelés par lui. Mais beaucoup s'étant approchés se retirent effrayés de l'immensité de la tâche qu'il leur propose.

Cependant quelques hommes d'élite, de ceux qui refusent de courber la tête sous l'inflexible niveau de la médiocrité, hommes obscurs encore, mais qui, mûris avant le temps par de profondes études sur l'histoire et la philosophie, sentaient fortement le besoin de mettre un terme à la crise qui dévore la société, l'ont écouté, l'ont compris... Ils le suivent! et il est content, car les hommes qu'il a trouvés sont des *exceptions* dans l'humanité, ils sont dignes de l'APOSTOLAT.

Quatre années sont employées à des travaux d'élabotion, de propagation, d'enseignement ; travaux qui ne valurent à leurs auteurs que le genre de *succès* auquel des hommes *nouveaux* DOIVENT prétendre. Les hommes *illustres* et *constatés* daignaient les épargner par égard pour leur qualités de *rêveurs*, trouvant *plaisans ces imberbes qui venaient régenter le monde*. Lorsqu'une lumière inattendue se lève, elle trouble toujours la vue de ceux qui sont accoutumés à vivre dans l'obscurité.

Cependant voici que les disciples se sont assimilé complétement la révélation du maître, et qu'en la perfectionnant ils ont embrassé sa conception tout entière. Maintenant ils pourront se débarrasser de tout cet appareil de *logique* et de *méthode* positive qu'ils durent employer dans le commencement pour satisfaire aux exigences du siècle. Maintenant *ils ont fait assez de science pour être en droit de parler de Dieu*. La doctrine enfin atteint une phase nou-

velle, ce n'est plus une *philosophie*, c'est une RELIGION. Il ne s'agit plus de réunir une *école*, il faut fonder une SOCIÉTÉ.

Or, une société, ce sont des *chefs* qui commandent et des *inférieurs* qui obéissent. Quel autre sentiment, croyez-vous? quelle autre foi que l'amour de l'humanité et que la foi en Dieu peuvent donner aujourd'hui à des hommes la force de dire hautement : « Nous hommes capables de commander! » Et à d'autres : « Nous sommes heureux et glorieux d'obéir. ! » Car aujourd'hui, quand vous voyez quelque homme exercer son action sur d'autres hommes pour les amener à l'exécution de ses volontés, les mots d'intrigant et de dupes vous viennent bien vite à la bouche. Et comme vous ne savez rien autre chose que *votre* monde, que *votre* société corrompue, vous avez raison ; car l'humanité est ainsi faite ; il y a des hommes qui ont pouvoir d'entraîner, de pousser, de diriger les autres, et il y a d'autres hommes qui ont besoin, *qui sont heureux* d'être poussés, entraînés, dirigés. C'est pourquoi, là où il n'y a point de but *social*, point de *religion*, point de *foi en Dieu*, les puissans ont toujours exploité les faibles à leur profit. Les uns sont dupes et les autres fripons. Or vous n'avez, vous, pas de but *social ;* vous n'avez pas de *religion* qui vous lie, vous n'avez pas de *Dieu* dont vous exécutiez tous, suivant vos capacités diverses, l'unique volonté; c'est pourquoi il n'y a guère de relation possible entre vous que sous la condition que je viens d'exprimer.

Mais nous! mais avec moi mes frères et mes sœurs, mes fils et mes filles, nous tous sujets d'un pouvoir nouveau, nous savons qu'entre les mains de ceux qui nous commandent nous sommes des *instrumens!* mais *nous le savons*, vous dis-je! mais nous l'avons voulu; nous y mettons notre

bonheur, notre gloire, notre vie. — Car dans ce monde où nous étions *seuls* auparavant, nous étions, comme vous l'êtes vous-mêmes, malgré vos prétentions contraires, des instrumens, mais des instrumens abandonnés, perdus, *sans valeur!* Nous sommes donc vraiment *libres!* car *nous connaissons notre obéissance* et NOUS L'AIMONS. Et pourrions-nous ne pas l'aimer, puisque ceux qui nous commandent chaque jour soutiennent notre faiblesse; puisque, avant de l'avoir éprouvée, cette obéissance, ils nous avaient donné leur amour; puisque enfin eux seuls ont su nous *mettre en œuvre* suivant notre capacité? — N'accusez donc plus parmi nous les uns d'une ambition secrète, les autres d'un aveuglement épais : — car nous n'en faisons pas mystère, nous ne comprenons de progrès parmi nous que par l'accroissement constant de l'autorité paternelle des chefs et par la pratique de plus en plus complète de l'obéissance dans leurs inférieurs. — Car nous savons que par là seulement nous aurons la puissance de transformer la société qui nous entoure, que par là seulement nous pourrons nous rapprocher du Dieu qui sait unir, dans un même amour, les faibles aux forts pour le progrès de tous.

Et cependant vous dites ; « Ces hommes n'ont pas foi au Dieu qu'ils nous annoncent! » La loi, la volonté de Dieu, c'est que tous les hommes s'unissent en une seule famille où chacun soit placé suivant sa capacité! Eh bien! avant de nous juger, apprenez donc à nous connaître, et voyez d'abord si nous savons pratiquer la loi que nous vous enseignons.

DISCIPLE DE SAINT-SIMON, HÉRITIER DE SA PROMESSE, vous êtes le lien qui unit la société nouvelle à SAINT-SIMON, c'est par vous que nous pouvons nous glorifier de continuer sa vie, et c'est vous qui nous avez ouvert les portes de

l'avenir. — C'est vous qui pendant long-temps aviez dirigé tous les travaux de la doctrine. Et cependant quand la doctrine atteignit une phase nouvelle, quand l'*école* fut près de devenir une *famille*, où ceux qui seraient les premiers obtiendraient sur tous les autres un pouvoir suprême; vous, qui sentiez vivement ce prochain avenir, vous nous avez appelés aussitôt près de vous; au nom de SAINT-SIMON, vous avez abdiqué la première place et proclamé chefs les deux hommes, entre ceux que vous aviez formés, dont l'union offrait toutes les qualités nécessaires au *gouvernement* de la société naissante. Pour ce grand exemple vous serez à jamais glorifié. Lorsque, sous une autorité puissante et paternelle, la société tout entière sera organisée pour le progrès de la classe la plus nombreuse, la société entière bénira votre nom, et tous aimeront à raconter comment vous avez le premier pratiqué la loi dont vous aviez reçu le glorieux dépôt.

Ah! vous tous qui voulez le bonheur de l'humanité, si vous hésitez encore à vous unir à nous, si de telles actions ne sont pas à vos yeux de plus saintes, de plus puissantes garanties que vos chartes écrites, *garanties de papier*, qui ne vous garantissent guère depuis quarante ans du despotisme ou bien de l'anarchie, venez nous voir de près et dans notre intérieur. Ces noms de chefs et d'inférieurs vous répugnent, car vous aviez des chefs justement détestés près de qui l'obéissance était honteuse et flétrissante. Ah! venez nous voir, car nous n'avons rien à vous cacher, et nos portes vous sont ouvertes; venez, et vous verrez que parmi nous les serviteurs sont des fils dévoués qui trouvent dans leur obéissance le bonheur, et les chefs de tendres pères dont tous les instans sont consacrés au progrès de tous.

Et ne demandez plus si nous avons foi au Dieu que nous

annonçons. — Oh! si vous en doutiez encore, voyez ce que dans de faibles femmes la parole Saint-Simonienne a pu faire. — Votre société n'a pas épargné la calomnie à la nôtre, car c'est là trop souvent l'usage qu'on fait parmi vous de la liberté. Une odieuse accusation nous fut lancée un jour, revêtue de l'inviolabilité parlementaire, accusation qu'un de vos plus célèbres *génies*, qui croit pouvoir du haut de *sa solitude* et du sein de *sa lucarne* juger la société et pénétrer l'avenir, naguère encore ramassa dans quelque obscur journal comme dans un égout impur, ne craignant pas de s'en rendre l'écho. Et pourtant dans le même temps une femme, une femme est venue seule se placer devant vous pour rendre témoignage à la parole de Saint-Simon, à la nouvelle volonté de Dieu, et bientôt à sa voix quelques autres femmes se sont levées et sont aussi venues s'asseoir parmi nous, remplies d'une force inébranlable que de fades plaisanteries n'ébranleront pas plus que de lâches calomnies; car Dieu est avec elles, et comme elles viennent unir leur voix à la nôtre pour préparer l'émancipation définitive des classes inférieures, elles n'ignorent pas qu'elles obtiendront au moins l'amour et la reconnaissance de ceux qu'elles auront sauvés.

Mes sœurs, mes filles, au nom de Saint-Simon soyez bénies; si vous êtes venues prendre place dans une *œuvre politique*, ce n'est pas que vous ayez méconnu la douceur que Dieu a donnée à votre sexe pour son plus bel ornement. Mais Saint-Simon, par la voix de nos pères, vous disait : « Ma politique, à moi, c'est qu'il n'y ait plus des *races privilégiées* et des *races proscrites*, des *amis* et des *ennemis*, des *étrangers* et des *compatriotes*, mais partout des PARENS.

« Ma politique..., c'est qu'il n'y ait plus des *maîtres* et des

esclaves, des *seigneurs* et des *serfs*, des *nobles* et des *vilains*, des *bourgeois* et des *prolétaires*, mais partout des *travailleurs associés* pour le progrès de tous.

» Ma politique..... c'est qu'il n'y ait plus d'orphelins abandonnés ni de vieillards délaissés ; mais qu'à ces pauvres enfans jamais il ne manque une mère, et qu'au travailleur qui touche au but de sa carrière, il ne manque jamais pour lui fermer les yeux un tendre fils, *héritier légitime* de tous ses travaux. »

Et alors vous vous êtes levées pleines de foi, d'enthousiasme et d'amour, et vous avez dit : « Nous prendrons part à cette politique qui ne veut plus d'orphelins abandonnés ni de vieillards délaissés ; nous prendrons part à cette politique qui veut partout des associés et partout des parens. »

Hommes et femmes qui nous entourez, si notre voix n'a pas encore la puissance qui persuade ; si vous n'entendez pas que cette voix qui vous crie : *Association universelle*, c'est la voix de Dieu lui-même qui vient vous révéler le véritable usage de cette liberté qui vous a tant coûté et qui si souvent vous pèse, au moins ne fermez pas les yeux à la lumière et sachez reconnaître Dieu dans le progrès de la religion nouvelle.

Cette salle naguère était exclusivement réservée aux plaisirs des classes privilégiées ; c'était une salle de bal et de concert où les heureux du jour venaient goûter des joies inconnues au plus grand nombre. Aujourd'hui c'est un temple consacré à l'enseignement d'une parole religieuse. Ici désormais la voix de Saint-Simon se fera seule entendre ; la voix de Saint-Simon qui s'adresse à tous sans exception, aux riches comme aux pauvres, aux faibles comme aux puissans.

Nous vous avons annoncé l'union religieuse de toutes les classes de la société ; eh bien ! vous, que la providence a placées dans les classes privilégiées, voyez près de vous, autour de vous ; c'est ici seulement que vous jouirez d'un semblable spectacle ! Autour de vous, près de vous, et déjà jusque dans notre famille, il y a des hommes de cette classe si nombreuse et si pauvre à qui SAINT-SIMON est venu promettre *sur cette terre* un meilleur avenir. Et ces hommes, pour mieux nous connaître, consacrent déjà la plus grande partie *de leur jour*, qui n'est pas un jour d'oisiveté, mais de repos ! Car ce soir même, et ainsi tous les dimanches, ils reviendront encore entendre un enseignement qui leur est spécialement destiné.—Et ces hommes nous amènent leurs femmes, leur famille ; et nous montrant leurs enfans, ils nous disent avec joie : « Pères, voici ceux qui, par vous, recevront selon leur capacité, et qui, sans vous, n'auraient reçu que selon leur naissance. »

Hommes et femmes des classes privilégiées, ne voyez-vous pas la tâche à laquelle Dieu vous convie ? Ne viendrez-vous pas avec nous partager de si nobles travaux, et ne répondrez-vous pas à notre appel en accueillant cette QUÊTE d'amour, de lumières et de richesses, que nous venons vous faire en faveur de la classe pauvre. — Ah ! venez à nous ; et si vous craignez d'être, comme nous, méprisés, méconnus, calomniés par quelques-uns, tenez vos yeux fixés sur SAINT-SIMON. En présence d'un tel homme, vous sentirez peut-être en vous assez de foi en Dieu pour vous dévouer comme lui et faire aussi quelque *crédit* à l'humanité.

XXVIII.

QUI NOUS SOMMES.

Mes Fils, mes Filles,

Qu'après un long silence ce nom vous soit doux encore, ce nom qui, du moins un instant, vous rattache à la famille nouvelle ; qu'après un long repos mes forces ne trahissent plus mon zèle pour la propagation de la croyance qui seule peut vous enflammer d'espérance et de joie. Ce n'est pas à vous, témoins assidus de nos travaux, que j'ai besoin d'expliquer ma lassitude et mon épuisement. Et pourtant, je dois vous l'apprendre, si ma voix avait toujours senti qu'à ses accens répondaient harmonieusement les tressaillemens de vos cœurs, si, à chacun de ses efforts pour pénétrer en vous, elle y avait éveillé de ces échos

puissans qui redoublent l'énergie de la parole créatrice, si enfin elle avait trouvé dans votre assemblée un chœur fidèle, prompt à s'unir à elle par ses frémissemens, et poussant du fond des entrailles, à la promesse du classement selon la capacité, de la rétribution selon les œuvres, et de l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, un solennel et triomphant *amen;* ah! soutenue, ranimée, excitée par ce touchant accord, elle ne se serait point arrêtée, ou ne se serait interrompue que dans un délicieux enivrement! mais éprouver au milieu de tous un triste isolement, mais donner, donner toujours et peu recevoir, mais brûler d'un ardent prosélytisme, et ne pas voir se réfléchir vers soi, de vos fronts à leur tour illuminés, les rayons de la lumière prodiguée; telle a été souvent ma douleur. O Dieu! je n'ai pas douté de ta parole; mais je me suis avec amertume accusé de faiblesse, et vous-mêmes, mes fils, mes filles, je vous ai accusés d'endurcissement aux cris des infortunés dont ma voix était dans cette enceinte comme un lamentable retentissement.

Toutefois mon silence a profité aux progrès de mes fils; tour à tour, l'un tremblant de sa profonde émotion et s'épanchant vers vous avec une parole tendre et poétique; l'autre, plein d'ardeur et discutant contre vous d'une voix énergique et chaleureuse, ils se sont essayés à cette chaire avec succès. Je reviens donc à vous, heureux et fier de trouver en eux de nouveaux auxiliaires de notre tâche immense; oui je viens à vous; car mes Pères, pleins de sagesse et de bonté, ont calmé mon impatience; et leur inspiration, d'accord avec mes pressentimens, m'a tracé la route où j'espère, plus sûrement aujourd'hui, vous entraîner sur mes pas.

Et en effet ai-je lieu de vous reprocher, à vous et à moi-même, votre lenteur à répondre à notre appel?

Jusqu'à ce jour j'ai dû, ainsi que mes frères, chercher à faire naître en vous la confiance dans l'avenir par la réhabilitation du passé; afin de vous montrer comment tous les événemens se lient à un vaste plan dont l'exécution reste encore inachevée, j'ai dû esquisser en de rapides ébauches l'épopée de l'humanité, dévoiler le secret de tant de ruines dans cette loi invincible du progrès qui pousse les sociétés à briser successivement, comme d'odieuses prisons, les cités et les temples où d'abord elles avaient cherché un refuge et un abri; signaler, à travers ces luttes acharnées et sanglantes, la guerre reculant devant la paix, l'esclavage devant la liberté, le désert devant l'association, l'oisiveté devant le travail, la haine devant l'amour; relever enfin à vos regards ces colosses des siècles écoulés, Orphée, Hercule, Moïse et Jésus, Alexandre, César et Charlemagne, et vous les retracer armés de la lyre, de la verge, de la croix, de la massue, de l'épée, guidant et poussant les peuples vers un but majestueux.

Eh bien! avez-vous refusé d'envisager l'histoire du même œil que nous? Non; vous avez salué avec reconnaissance, dans les révélateurs et dans les conquérans, les initiateurs du progrès, et quelquefois même il vous est arrivé, comme à des voyageurs en face de ruines gigantesques, de battre des mains à une gloire antique retrouvée.

Et lorsque nous avons fait ressortir de l'image du présent la nécessité d'une régénération, sur quel point nous avez-vous démentis? Si on vous parlait de l'égoïsme privé ou politique se blasonnant hautement de cette devise : *Chacun chez soi, chacun son droit*, vous le flétrissiez plus durement encore que nous. Dépeignait-on cette anarchie profonde

qui isole les uns des autres les travailleurs, et transforme toutes les carrières en de déplorables arènes, où chacun, livré à ses propres forces, trouve un piége pour prix de sa crédulité, pour prix de sa défiance une chute solitaire, et tombe sans consolation ou triomphe sans joie; vous approuviez de toute la vivacité de vos souvenirs de la veille. Au tableau des angoisses poignantes de l'incrédulité dans ce poète martyr du scepticisme moderne, vous trouviez au fond de vos propres cœurs les secrètes morsures du vautour qui rongea le nouveau Prométhée, puni non d'avoir ravi, mais d'avoir rejeté le feu divin! Sous le nom de mariage, démasquait-on ce trafic avilissant des femmes marchandées pour leur dot, et les amères douleurs d'une union flétrie; vous dissimuliez, sous un triste sourire, l'embarras que vous causait notre austère franchise; et toutefois vous refusiez de croire au relâchement de l'amour des parens et de leur famille, afin d'échapper à un dernier désenchantement. Enfin, lorsqu'on vous étalait votre liberté impuissante pour remédier aux maux héréditaires de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, impuissante pour secourir les peuples entraînés par l'exemple de la France, impuissante pour dérober aux outrages ses plus généreux défenseurs, vous frémissiez! Non, vous n'avez rien démenti, vous avez fait bon marché de votre époque, vous avez appuyé notre main sur chaque point douloureux, vous avez été au-devant de nos traits, et à chacune de nos censures nous avons reçu de vous un aveu formel, à cette chaire, transformée en quelque sorte en un confessionnal public où vous accusiez du moins les autres, quand vous ne vous accusiez pas vous-mêmes.

Oui! mais l'avenir!... l'avenir vous laissait froids, méfians, incertains; il vous apparaissait dans une perspective

lointaine comme un mont inaccessible, enveloppé d'obscurité, et vous vous traîniez dans la vallée.

Soyez justifiés! Occupés de légitimer le passé et de constater l'insuffisance du présent, nous n'avions pu encore que vous indiquer faiblement les chemins qui vous feront atteindre ce sommet éloigné. Maintenant que nous avons en quelque sorte aligné le passé avec l'avenir, et montré dans tous les âges la magnifique avenue du temple nouveau, sans jamais perdre de vue l'antique monument qui va grandissant toujours, nous saisirons, dans le présent même, tous les liens épars, obscurs et flottans par lesquels il se rattache aux destinées futures, afin d'en former un fil qui nous conduise au but sublime que nous ambitionnons.

Mais lorsque nous vous parlons de marcher ensemble vers l'avenir, sans doute vous avez besoin de connaître avec plus d'intimité ceux qui s'offrent à vous pour guides; et si vous êtes déjà trop rapprochés de nous pour accueillir les grossières inculpations dirigées contre notre doctrine et contre nos personnes, vous devez du moins apprendre de nous à les dissiper avec facilité. Nous ne venons pas, prophètes voilés, vous conduire à travers les ombres vers un ténébreux séjour; mais, le front découvert, vous diriger, à la face du soleil, vers un monde de lumière et de vie.

Laissez-moi donc aujourd'hui répondre à quelques-unes des accusations dont nous sommes l'objet. Ah! il ne nous suffit pas de trouver en nous-mêmes un profond témoignage de la moralité de nos actes et de la légitimité de notre croyance, pour nous raidir, dans un dédaigneux silence, contre de téméraires calomnies. S'il est beau de

s'envelopper de sa foi comme d'un manteau pour résister avec constance, il est encore bien plus beau de chercher sans cesse à l'étendre sur ses adversaires, afin d'apaiser leur colère. Que les chrétiens aient déclaré que la vérité dont ils étaient possesseurs était étrangère sur la terre et s'attendait à y trouver des ennemis; qu'au ciel était son origine, sa demeure, son espoir, son crédit et sa gloire; qu'ils aient fait de leurs apologies autant de déclarations de guerre plus ouvertes à la société, et qu'appelant de leurs juges au tribunal suprême, ils se soient écriés avec un saint orgueil : *Vous nous condamnez, Dieu nous absout;* pour nous, dont la religion n'est pas réservée à grandir dans un morne isolement interrompu par d'impétueuses attaques, et à fleurir dans un ciel mystique, mais à s'enraciner et à fructifier sur la terre dont elle embrasse toute la destinée, nous devons dissiper les nuages qui obscurciraient notre véritable caractère, afin que notre bannière, pure de méfiance et de crainte, au milieu de l'effroyable mêlée dont nous sommes témoins, serve de ralliement aux hommes égarés.

Chaque fois que nous sommes attaqués, nous entendons se succéder contre nous des accusations diverses comme le point de vue des accusateurs. « Qu'est-ce que les Saint-Simoniens? des philosophes, des athées », disent les uns; « des chrétiens, des jésuites », disent les autres. Écoutez: « Où sont, disait-on aux premiers chrétiens, où sont les images de votre Dieu, ses autels, ses victimes, ses prêtres, et quel est ce Dieu, partout présent, inaccessible aux sens, devant lequel doivent s'anéantir toutes les divinités en laissant le ciel désert et la nature inanimée? Allez, vous êtes des philosophes, des athées. — Non, s'écriait-on d'au-

tre part, leur croyance est une secte de la loi de Moïse; ce sont de vils juifs, de misérables pharisiens. » Ainsi fut traité le christianisme.

Mais si cette profonde analogie entre le sort de cette religion et celui de la nôtre vous avertit de vous tenir en garde contre l'erreur où entraîne la préoccupation du passé et la difficulté de se familiariser avec l'aspect nouveau sous lequel Dieu est offert, jugez d'abord de la différence profonde qui sépare notre doctrine du christianisme, par la différence des objections suivantes :

Souvent vous nous avez dit : « Vous êtes des professeurs, des orateurs, des publicistes : vous n'êtes pas prêtres. » Aux chrétiens au contraire on disait : « Vous manquez de science, de littérature, de connaissances politiques; vous êtes indignes de parler des choses divines, vous n'êtes pas prêtres. » Les païens ne pouvaient comprendre une religion dans le christianisme qui avait mission de se détacher de leurs sciences, de leurs arts, de leur politique, afin de les renouveler; et vous, vous ne pouvez comprendre une religion dans notre doctrine qui a mission d'embrasser la science, la poésie et la politique, afin de les régénérer.

En effet Jésus venait convertir l'humanité de l'amour, de la science et de la pratique de l'aspect *matériel* de son existence, à l'amour, à la science et à la pratique de l'aspect *spirituel* de la vie : symbole d'une seconde création de l'homme, il était le *nouvel Adam.* Ses disciples, malgré la décadence des révélations précédentes, ne pouvaient donc triompher que par l'énergie de leur réprobation, de cette société païenne que les traditions de ses rites multipliés et son asservissement à ses passions divinisées tenaient enlacée dans les nœuds desséchés de sa religion expirante.

Aussi frappaient-ils le monde d'un étonnement étrange mêlé d'une sorte d'horreur.

Ils déclaraient aux païens que toutes leurs religions étaient d'extravagantes erreurs et d'épouvantables superstitions, et eux, foulant aux pieds la statue de Jupiter tonnant, ils adoraient sur la croix leur Dieu mort comme un vil criminel. Loin des éclatantes solennités des temples magnifiques qu'ils fuyaient avec abomination comme les monumens du culte des démons, ils couraient se prosterner au fond des catacombes. Spectacles, jeux du cirque, tables chargées d'offrandes consacrées, parfums et couronnes de fleurs, ils rejetaient tout, et, enveloppés d'un sac, le front courbé sur la cendre, détestant leur vie passée comme une longue souillure, ils signalaient leur conversion par le sacrifice du vieil homme. *Quiconque fait la volonté de mon père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère*, répondaient-ils à leurs parens affligés, et dans leurs caresses les plus tendres ils redoutaient un piège de Satan; et ils ajoutaient avec Jésus: *Quiconque n'est pas avec moi est contre moi.* Jaloux de rompre tous les liens, ils insultaient à l'opulence par le dédain de ses jouissances, à la pourpre par les haillons, à la gloire par l'humilité, au monde par la solitude, à l'urbanité par un mépris farouche de tous les usages, au plaisir par la pénitence, à la science par une sublime ignorance, aux arts par une sauvage rudesse; et leurs anathèmes, précurseurs de la brutalité des barbares, désignèrent en quelque sorte la civilisation profane à une impitoyable destruction. Tous les fléaux, guerre, incendie, inondation, peste, famine, selon eux châtimens envoyés par Dieu à un siècle pervers, trouvaient dans leur joyeuse résignation, au milieu de la désolation générale, une apparence

d'accueil et de complicité. Il n'était pas jusqu'à la ruine du monde qu'ils ne semblassent conspirer, par l'annonce réitérée de sa fin prochaine; et lorsque, montrant au jour leurs fronts pâlis par le jeûne et par leurs veilles nocturnes autour des tombeaux, ils proféraient les menaces des supplices de l'autre vie, et ne réservaient qu'à eux seuls les palmes éternelles, on eût dit qu'ils avaient pénétré dans les secrets de la mort. Enfin la croix qu'ils apportaient au monde ne pouvait s'élever que sur des ruines maudites, et devait dominer de son ombre lugubre tout ce qu'elle ne renversait pas.

Est-ce donc là le langage que nous tenons, nous qui, nous mêlant incessamment à la société, la poussons sans cesse vers sa transformation; nous qui ne disons pas : « Brûlez ce que vous avez adoré; » mais, « Agrandissez, embellissez encore ce que vous adoriez »; nous qui avons souvent fait l'apologie de ceux-là même qui se nommaient nos adversaires, et avons pu dire, en appréciant la liaison de leurs efforts avec les nôtres, au contraire des paroles de Jésus : *Celui-là même qui est contre nous, à son insu est avec nous?* Ah! c'est que notre religion, au lieu de jeter sur le passé un voile ténébreux, signale dans toute l'époque antérieure une série de phases toujours plus lumineuses, ne voit ni dans les croyances précédentes, dont la succession correspond à une heureuse succession de progrès, ni dans les philosophies qui les ont renversées, l'œuvre du démon, mais l'œuvre de Dieu lui-même; c'est qu'enfin elle n'anéantit pas tous les dieux anciens devant son dieu nouveau, mais apprend à l'humanité à adorer désormais Dieu, qu'elle a honoré sous mille noms divers et sous ses aspects différens, sous

la face matérielle et sous la face spirituelle à la fois, dans son unité majestueuse, indivisible, infinie !

Cependant pour n'être pas chrétiens, nous pourrions n'être que des philosophes.

Non : voici venir ceux qui philosophent au nom de Saint-Simon, dont il se proclament les héritiers légitimes. Se traîner à la remorque de la métaphysique révolutionnaire, mériter, par une timide transaction avec le passé et le présent, les caresses du catholicisme, les faveurs de la démocratie, et qui sait même, peut-être le sourire de l'oisiveté privilégiée, peu alarmée de solitaires spéculations; telle est l'œuvre philosophique ! Mais avoir l'audace de se séparer de tous les rangs, afin de tendre la main à tous; mais brûler du désir impérieux de remédier dès à présent aux maux de la société; mais, attachés à ce but commun, former une véritable famille où les uns commandent, où les autres obéissent, tous avec amour; ah ! ce n'est point une œuvre philosophique, c'est une œuvre religieuse, et telle est la nôtre.

Oui, nous avons regretté parmi eux surtout un homme au cœur généreux, artiste passionné, dont la brillante faculté s'égare dans les obscurs détours d'une prétendue *science nouvelle;* nous avons gémi de son éloignement et de son erreur. Mais, puisque ces hommes qui honorent dans Saint-Simon un nouveau *Socrate*, se disent chargés de préparer philosophiquement la venue du nouveau *Messie*, et nous accusent d'avoir prêté à notre maître, à notre père, les proportions sublimes de révélateur, afin d'usurper celles d'apôtres, il faut bien le leur dire, ils n'ont méconnu dans Saint-Simon la majesté de la révélation que faute d'avoir trouvé en eux la grandeur de

l'apostolat. Près d'eux un homme a passé, portant sur son front le signe divin, et eux, obstinés à l'attendre quand la poussière de la route et la profondeur de sa trace attestent son passage, traînards égarés, ils se croient ses précurseurs. Ils n'ont rien appris des Juifs! L'astre s'est levé, et ils commencent à déterminer par leurs ténébreux calculs l'heure de son apparition. Ils se vantent de raisonner, parce qu'ils se sentent incapables d'agir, sans songer que si l'action, indépendante du raisonnement, est une aveugle brutalité, le raisonnement, qui n'a pas pour but une action, tombe dans un aveugle mysticisme. Enfin ils nous insultent avec une verve étrange de colère, sans doute parce qu'il est plus permis à des philosophes qu'à des prêtres d'injurier et de haïr. Ah! qu'ils jettent les yeux autour d'eux, et qu'il disent si tous les signes des temps ne s'accordent pas à déposer de l'avènement d'un révélateur. Lorsque Jésus naquit, César venait à peine de consommer la victoire du plébéianisme sur le patriciat, et les philosophes n'avaient pas porté la main jusque dans les sanctuaires des temples. Et le révélateur nouveau n'aurait pas encore paru, lorsque déjà la France, par la révolution, génie aux cent noms, a rasé l'édifice féodal et religieux du moyen âge, par Napoléon, a propagé en Europe ce vaste mouvement de destruction; lorsque abandonnant à une tempête de trois jours le tronc déjà déraciné, et pour la dernière fois extirpé, où se mourait le passé, elle proteste aujourd'hui contre un reste de priviléges odieux maintenus dans la pairie; lorsqu'elle exhale, par la voix de ces poètes, la tristesse, le scepticisme, le désespoir, qui empoisonnent le bonheur envié des classes supérieures, et atteste enfin par de sourds gémissemens et des concerts philantropiques, par des émeutes et des lois, la misère profonde des classes infé-

rieures ! quoi donc ! à tant d'infortunés faudrait-il qu'à leur exemple nous vinssions dire : « Prenez patience : nous » ne pouvons rien pour vous, mais nous frayons la voie » à votre sauveur. Le jour viendra, quand ? nous ne sa- » vons, mais il viendra le jour où vous entendrez le signal » de votre salut. Vos fers vous meurtrissent ? consolez-vous ! » nous tirons du fond de la mine le métal dont il doit for- » ger son sceptre libérateur. Vos temples sont déserts ? » nous bâtissons à petit bruit une école d'où sortira l'édi- » ficateur du temple nouveau. Vous souffrez de la faim, » de la soif ? voyez : voilà que nous nous promenons sur » les rives du Gange et du Nil, et que nous rapportons de » leurs bords lointains les flots où doit s'abreuver le ré- » vélateur avant de vous laver du nouveau baptême. » Voyez ; voilà que nous interrogeons tous les monumens » de l'Inde et de l'Égypte ! Nous secouons la poussière des » bibliothèques ; nous fouillons même jusque dans la Chine ! » Vous languissez, vous expirez dans les souffrances et dans » le désespoir ? réjouissez-vous ! nous avons exhumé des mo- » mies, déchiffré des hiéroglyphes mystérieux, et l'œuvre » s'avance. Ah ! prenez patience ; ce fruit divin, ce fruit » initiateur veut mûrir dans sa saison, après que l'arbre » s'est lentement fortifié et complètement développé. Es- » pérez : le germe est en terre, encore quelques siècles, » et l'arbre portera son fruit. » Ah ! loin de nous la pensée d'accuser d'inhumanité ceux qui se refusent à voir dans Saint-Simon le Révélateur ! Mais que notre miséricorde pour les maux dont nous sommes témoins ait tant de longanimité ; que, la main sur le cœur palpitant et désordonné de la victime défaillante, nous nous amusions à soutenir des thèses en nous refusant à croire à la venue du Sauveur ; non, nous ne le pouvons ! Non, ô mon Dieu !

tu n'es pas si lent à secourir, et lorsque retentissent des cris de souffrance et de détresse, ton envoyé a paru. Dans ton inépuisable bonté, tu étouffes les plaintes dans des actions de grâces, les accens du désespoir dans des chants de joie et de bonheur! Tu n'es jamais attendu; tu préviens toujours. Toujours ta révélation devance les vœux de la plus grande partie des hommes qui long-temps se défendent contre tes bienfaits, en continuant à t'accuser de cruauté jusqu'au jour où les disciples de ton messie, au prix d'une courageuse persévérance, dessillent leurs yeux aveuglés!

Ainsi, pleins d'amour et de confiance, déjà nous commençons à agir, et vous, vous dissertez, vous discutez, vous commentez. Pour vous, point de brise qui gonfle vos voiles et vous pousse à un port désiré : irrité de notre audace, que vous ne comprenez pas, vous nous menacez de la tempête! Ah! nous sommes sans crainte, et, vous le voyez, sans colère, car je vous le dis, en vérité, Saint-Simon dont nous vous avons appris la doctrine et jusqu'au nom, Saint-Simon est avec nous!

Oui, Saint-Simon est avec nous, Saint-Simon révélateur d'une religion nouvelle.

A ceux qui voudront approfondir la légitimité de notre croyance, nous répondrons par nos livres, nos enseignemens et nos prédications; à ceux qui se hâtent de nous calomnier nous-mêmes, nous pouvons répondre dès ce jour; car est-il nécessaire, pour montrer qui nous sommes, de nous caractériser tous? Pour savoir ce qu'est une société, sachez quels sont ses chefs. Telle la solidarité profonde, intime, indissoluble, qui nous unit, que les enfans n'hésiteront pas, si leurs pères sont trouvés forts, à s'écrier : Gloire à nous-mêmes!

Mes Pères, vous que Dieu réservait à l'honneur de commencer la conversion de la société, l'avez-vous donc traversée sans l'aimer, sans la connaître, sans la pratiquer? Non. Avant de vous détacher de ses liens vieillis pour en former avec elle de plus sacrés, vous deviez avoir mesuré ses bornes et vos forces. Voici le temps où s'ouvre pour vous la carrière du dévouement. C'est dans ce moment solennel qui marque une phase de la double destinée du révélateur et du guerrier. Saint-Simon, arrivé au terme le plus élevé de sa carrière scientifique, qu'il avait parcourue à pas de géant, après avoir vainement tenté, en s'adressant à Napoléon, d'opérer, par la science, la régénération pacifique de l'Europe, pressentant la chute du colosse et le retour de la paix, va s'élancer dans la carrière industrielle, et continuer le cours de ses vastes progrès. Napoléon, dont la mission se borne à la destruction du vieil état social, et ne s'étend pas à la fondation de l'association nouvelle, cette tâche accomplie, recule devant les peuples conjurés, et va abdiquer le sceptre avec la victoire. Alors, mes Pères, vous, dans les rangs de l'École polytechnique, vous, parmi quelques citoyens courageux, vous courez au combat, indignés de voir la métropole de la civilisation, près de tomber au pouvoir de nations tant de fois vaincues et de hordes encore sauvages. Ah! qu'on cesse de nous demander compte de notre amour pour la liberté et la patrie! Saint-Simon a, de son épée, servi cette cause en Amérique, et, sous les murs de Paris, nos pères ne lui ont pas manqué.

Mais tandis que la paix, achetée par l'humiliant retour d'une race déchue, favorable aux études philosophiques et au développement du travail, permet à Saint-Simon de proclamer l'industrie l'un des élémens fondamentaux des

sociétés modernes, et lui suscite la pensée de tenter, pour le bonheur de tous, la conversion industrielle de la vieille royauté féodale, mes Pères, que faites-vous?

Allez-vous, comme de froids savans, vous renfermer dans les recherches de l'érudition et les abstractions de la métaphysique?

Vous, mon Père (1), arraché à vos méditations par une généreuse activité, vous organisez en France cette association secrète, dont le nom seul semblait une déclaration de guerre au pâle drapeau du passé; et, marchant à côté de Lafayette, dans cette route périlleuse que vous avez ouverte à plusieurs des partisans aujourd'hui les plus exaltés ou les plus timides de la liberté, vous exposez dans les hasards de cette longue conspiration une vie que les juges dévouent à l'échafaud.

Vous, mon Père (2), étranger aux mouvemens du libéralisme, vous embrassez, dans un calme fécond, les conceptions philosophiques et industrielles, vous les sondez dans toute leur profondeur, afin de découvrir la valeur de leur application sociale; et, poussant à bout les combinaisons de ces théories, vous cherchez, par vos efforts créateurs, à donner la vie à ces systèmes inanimés.

Ainsi tous deux vous aspirez à une régénération de la société, l'un en essayant d'exprimer des systèmes le baume salutaire, l'autre en expérimentant le libéralisme; dominés tous deux par une vue politique, vous agissez, l'un surtout, sur les idées, afin d'agir ensuite sur les hommes; l'autre surtout sur les hommes, afin de les pousser

---

(1) Le père Bazard.

(2) Notre père Enfantin.

à la réalisation des idées : tous deux enfin, après avoir épuisé et les hommes et les idées, vous vous rencontrez près du disciple; car déjà le maître a touché le but et trouvé un lien sublime entre la science et l'industrie. Votre mission va commencer; vous étiez prêts pour elle.

Entreprendre de concert avec le disciple la propagation de la doctrine nouvelle par le *Producteur* ; à cette publication, qui déposa d'heureux germes, faire succéder un premier enseignement solennel ; créer une association et y occuper le premier rang aux acclamations de tous, et surtout de l'héritier direct, unique de Saint-Simon ; rallier à l'amour et au respect de la hiérarchie de jeunes hommes nourris dans l'indiscipline du libéralisme et dans la studieuse indépendance de la philosophie ; se faire aimer de tous, afin d'apprendre à tous à s'aimer entre eux ; fonder le temple où retentit la prédication, l'école et ses nombreuses succursales où ne cessent jamais les leçons, des journaux qui portent au-dehors notre parole, des missions qui parcourent la France et interviennent à l'étranger; animer sans relâche d'une puissante inspiration ces nombreux travaux; et, pour suffire à ce déploiement d'activité, enlever à leurs professions et aux fonctions diverses dont l'École polytechnique est la première entrée, des hommes qui renoncent sans hésiter à des avantages positifs, à une considération assurée, pour courir une carrière où les attendent d'abord l'injure et le mépris; déterminer des parens pleins de tendresse à adopter la foi nouvelle, c'est-à-dire à se donner à elle, eux, leurs enfans et leurs biens avec une inébranlable sécurité, que ne vous procurent jamais dans le monde les garanties les mieux cimentées ; améliorer chaque jour, par le classement selon la capacité et la rétribution suivant les œuvres, le sort moral, intellectuel et phy-

sique des membres de la famille; commencer dans cette même enceinte l'instruction des ouvriers qui viennent y chercher une parole d'amour et d'espoir ; recevoir enfin de l'association toujours croissante d'unanimes bénédictions ! et tout cela l'avoir accompli, non pas à la faveur d'une doctrine secrète, mystérieusement enseignée, mais, vous le savez, à la face des hommes que leur voix ne cesse d'appeler hautement; l'avoir accompli malgré de nombreux obstacles, en dépit des attaques du ridicule, du mépris et de la haine, dans un espace de six ans et sans le prestige d'un nom déjà fameux et sans les ressources de la fortune; voilà ce qu'ont fait nos Pères!

Enfans de Saint-Simon, oh! vous pouvez sans doute, après que vos pères ont été trouvés forts, vous écrier : *Gloire à nous!* Mais vous aussi, vous qui, à leur voix puissante, du sein des écoles les plus célèbres, des facultés diverses, des carrières scientifiques, de l'armée, du barreau, des ateliers de l'industrie, des retraites littéraires, êtes accourus vous réunir sous une bannière commune; vous aussi vous pouvez montrer sans rougir ce que vous avez été, ce que vous êtes devenus : et, après avoir à votre tour été trouvés forts, vous écrier : Gloire à nos pères!

Et que vient-on nous reprocher de ne point porter la livrée de la misère comme les apôtres chrétiens? N'est-ce donc qu'à des hommes exténués par les austérités de l'indigence et de la macération, et revêtus de haillons, que sied l'auréole de l'apostolat? Mais devant de tels apôtres reculeraient à la fois les classes privilégiées et les classes inférieures, comme devant le symbole d'un état social également antipathique aux habitudes des unes et aux vœux des autres! Ah! lorsque notre religion, loin de prêcher le détachement des biens de la terre, sanctifie les progrès

de l'industrie et réhabilite la richesse comme prix du travail, ce que nous avons à montrer aux yeux de tous, c'est une association affranchie de tous les priviléges de la naissance, appliquant dans son sein le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres, remplaçant peu à peu les souffrances par des jouissances morales, intectuelles et matérielles; travaillant à les accroître en les faisant partager à un plus grand nombre d'hommes, jalouse enfin de s'embellir des merveilles du luxe et de la pompe des arts, et de se rapprocher de plus en plus de la société de l'avenir dont elle est le brillant symbole! Tandis que le catholicisme ne s'est soutenu dans la société moderne qu'à la faveur de la transaction que le jésuitime opéra entre la rigidité du dogme et les besoins nouveaux des peuples émancipés, lorsqu'il ne tente aujourd'hui de se relever de sa chute qu'en se profanant au point de balbutier la langue de toutes les sciences et de tous les intérêts sur lesquels pèse l'anathème de la chair, vouloir qu'une religion nouvelle affiche la pauvreté et parodie l'antique apostolat, l'anachronisme est étrange! autant vaudrait lui rendre les lions du Cirque.

D'ailleurs ces apôtres chrétiens, dont vous prétendez nous infliger les exemples, ne se sont-ils jamais arrogé un droit sur les biens de leurs convertis? N'était-ce pas à leurs pieds que les nouveaux prosélytes apportaient le prix de la vente de leurs biens? et s'ils osaient en retenir une partie, par un miracle de saint Pierre, périssaient Ananie et Saphire.

Mais non! appelez-nous du nom de spoliateurs. N'avez-vous pas dit de Saint-Simon qu'il mendiait? Le *maître mendiait*, les disciples *dépouillent!* Oui, Saint-Simon *mendiait*, mais comme Christophe Colomb mendiait un

vaisseau pour donner un monde ! Et nous , nous *dépouillons !* mais pour propager , étendre, multiplier par nos enseignemens , nos livres, nos missions, la lumière nouvelle ! mais afin d'enlacer dans des milliers de bras la vieille société agonisante qui se débat dans d'affreuses convulsions.

Enfin , ne voyez-vous pas que déjà se pressent autour de nous de nombreux ouvriers qui , froissés , humiliés , souffrans , viennent chercher des paroles de consolation et d'amour près de ceux qu'ils saluent avec une si naïve effusion de cœur , du nom de père , du nom de mère ? mot bien doux pour leur bouche habituée à prononcer le nom de maître ! Ne voyez-vous pas que , satisfaits d'un espoir riant sans se flatter de goûter les bienfaits de sa réalisation , ils réclament du moins de nous pour leurs enfans une éducation qui soulève le poids fatal du hasard de la naissance , et pour leurs enfans du moins attendent de nos progrès l'accomplissement de nos magnifiques promesses ? Ah ! en présence de besoins si douloureux , si légitimes , si puissans , nous avons plus que jamais hâte de dépouiller..... avec plus de gloire encore que Saint-Simon ne mendiait ; car, plus heureux que lui, nous voyons accourir à nous de nombreux et fidèles disciples, et l'on nous apporte avec amour , et l'on nous demande avec amour , parce que nous donnons avec amour !

XXIX.

L'ÉDUCATION

Nous appelons tous les cœurs généreux à l'accomplissement de l'œuvre politique et religieuse la plus importante qu'on puisse concevoir. Sur les débris d'une société qui chaque jour se dissout davantage, édifier une société nouvelle où chacun soit classé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres, telle est la mission que nous avons reçue de notre maître. Car SAINT-SIMON n'appelle pas les hommes à lui pour leur dire seulement : « Allez et enseignez ! » Dans chacun de ses ouvrages, et par la voix de chacun de ses enfans, il leur crie : « Venez et organisons ! »

Jusqu'à présent nous nous sommes appliqués principalement, dans nos prédications, à vous tracer le tableau brillant de l'avenir, et à vous montrer dans l'histoire la tendance progressive de l'humanité vers l'état définitif que nous vous annonçons. Mais il ne nous suffit pas qu'on reconnaisse en nous la faculté d'imaginer un ordre social à la vérité très-désirable, ou bien celle d'ordonner, de lier dans un système heureux tous les faits du passé; car nous ne réclamons pas seulement le titre de savans et la qualité de poète. Si notre science n'est pas une futilité, si notre poésie n'est pas un rêve, nous devons prouver que nous sommes en état d'utiliser les enseignemens de l'une et de réaliser les promesses de l'autre.

L'ordre selon la *capacité* doit remplacer définitivement l'ordre selon la *naissance*. Par quel moyen l'ordre selon la capacité pourra-t-il s'établir et se maintenir? Par quels moyens *pourrons-nous* l'établir et le maintenir? Voilà ce que je veux commencer de vous expliquer aujourd'hui.

Pour faciliter ma tâche, je dois vous faire avant tout une large concession. A classer les individus selon leur capacité, à les rétribuer selon leurs œuvres, il y aura, je le confesse, des difficultés qu'on ne rencontre pas dans un ordre social où c'est le hasard qui décide pour chacun de sa première éducation, de sa première instruction, de sa première richesse. Mais cet ordre social où vous vivez et que nous venons remplacer, si simple et facile qu'il paraisse en théorie, est-il donc si commode à l'application, est-il si favorable au plus grand nombre; surtout est-il tellement stable, qu'aux yeux même de ceux qui s'y trouvent le mieux partagés, il puisse être inopportun d'en chercher un meilleur? Souvent déjà nous vous l'avons prouvé, l'ordre actuel est sans prévision pour ceux qui

travaillent. Les artistes, les savans, les industriels y sont livrés à leurs propres forces, et pour un petit nombre qui parvient à grand'peine à percer la voûte fatale qui pèse sur la classe la plus nombreuse, et qui la tient isolée des lumières vivifiantes de la civilisation, il en est mille qui s'ignorent eux-mêmes, ou qui, méconnus de leurs semblables, sont étouffés et perdus dans la foule. Il y a dans la nature de cet ordre qu'on nous vante quelque chose de profondément immoral; car c'est toujours sur les *travailleurs* que retombent les désastres publics; à ce point que, pour se soustraire aux chances funestes qui de tous côtés entourent le *travail*, chacun d'eux achète aussitôt qu'il le peut, avec le titre de propriétaire, les priviléges et les garanties que nos lois accordent seulement à l'*oisiveté* opulente. Mais celui même dont le succès a couronné les efforts, celui qui vient d'échapper aux orages en abordant au port si désiré *de la propriété*, jouit-il dans une paix profonde du fruit de ses labeurs ? Non ! la misère croissante des populations qui travaillent et qui ne possèdent pas est toujours près de lui comme une menace terrible. Il est à l'abri du naufrage; *il a pris terre !* mais derrière lui mugit une mer indomptée qui semble toujours prête à submerger tous ses rivages, et qui n'épargnerait pas le champ même qui fut payé du travail le plus légitime.

L'ordre actuel est défavorable à tous sans exception; c'est pourquoi nous venons enseigner à tous les moyens de le transformer; à quelque rang que chacun de vous soit placé dans la société, que notre position devant lui soit donc bien établie, et que nul ne se méprenne sur le caractère de notre mission.

Hommes et femmes des classes privilégiées ! vous à qui la Providence a donné le bienfait de l'éducation, de l'in-

struction, de la richesse, écoutez! Vous n'êtes par sans avoir éprouvé souvent une compassion vive pour les souffrances morales et physiques de la classe la plus nombreuse. Quand vous étiez penchés sur le berceau de vos jeunes enfans qui viennent si brillans à la vie, vous pensiez quelquefois à tant de malheureux qui n'ont pas de pain pour les leurs, qui manquent, hélas! pour leurs pauvres enfans, de feu, d'air et de lumière. — Oh! quand vous entouriez de soins délicats, de prévenances empressées, les vieux jours d'un père ou d'une mère, vous avez songé souvent à tant de malheureux qui, pour n'être pas dévorés par la faim, lorsque leurs vieux parens sont à l'hôpital ou sur quelque triste grabat agonisans, sont forcés de les laisser seuls, seuls, ô mon Dieu! et d'aller chercher de *l'ouvrage* quand ils voudraient ne s'employer qu'à leur fermer doucement les yeux. — Alors vous sentiez vos cœurs se gonfler d'une sainte pitié; alors vous vouliez voler au secours de tous ces malheureux; car vous sentiez confusément que ce n'est pas le hasard qui vous a fait riches et puissans; vous sentiez dans vos cœurs que Dieu vous a destinés à conquérir l'amour de tout ce pauvre peuple, en vous donnant les moyens de le sauver!.. . Hommes et femmes des classes privilégiés, je vous prie, qu'êtes-vous venus faire en cette enceinte? — Voir des baladins comme on l'a dit quelque part, se donner en spectacle au public, ou peut-être entendre, comme en un cercle académique, quelque brillant discours! Oh! vous êtes venus ici pour quelque chose de mieux! — Ecoutez! — Quand vos cœurs se gonflaient d'une sainte pitié, quand vous vouliez travailler à changer le sort du peuple, on venait vous dire: « Le peuple! mais il brise en Cornouailles toutes les machines; il pille, il incendie les ateliers et les manufactures. Le peu-

ple ! mais à Bruxelles, il poursuit des citoyens désarmés et les immole avec rage. Le peuple ! mais il est dans vos rues, tumultueux, aigri, irrité, l'injure et la menace à la bouche ! » Et alors vous faisiez taire votre pitié; alors, pour éviter d'épouvantables maux, vous consentiez qu'on maintînt à tout prix ce qui est, jusqu'au jour, si pareil jour devait jamais venir ! où, mieux instruit sur ses vrais intérêts, le peuple n'élèverait plus, pour réclamer un meilleur sort, qu'une voix calme et pacifique..... Eh bien ! ce jour est venu ! Nous sommes les représentans de la classe la plus nombreuse. Je vous le dis, en vérité, nous sommes devant vous la voix du peuple, sa voix calme et pacifique; sa voix qui ne vient pas avec une servile humilité, comme au temps des chrétiens, demander une aumône stérile; qui ne vient pas avec colère, comme en des jours de triste mémoire, réclamer une égalité mensongère; mais qui vient avec amour vous inviter à ne plus former avec lui qu'une seule famille où nul ne soit condamné en naissant à la misère, à l'ignorance, à la dépravation; une famille où tous soient unis des liens de la plus tendre affection, qui n'ait plus d'enfans abandonnés ni de vieillards délaissés, où chacun enfin soit estimé, honoré, aimé, suivant son mérite et ses œuvres.

Et vous aussi, hommes et femmes de la classe la plus nombreuse, écoutez ! Nous sommes devant vous la voix des classes supérieures. Je vous le dis, en vérité, nous sommes ici les représentans des vraies supériorités sociales, les représentans de la science, de l'industrie et des beaux-arts; et nous venons vous enseigner, à vous, enfans jusqu'à ce jour déshérités des joies de la famille humaine, comment vous pourrez obtenir, pour vous et pour vos fils, votre part du divin héritage. Ecoutez ! vos

pères étaient serfs, et vos aïeux étaient esclaves : vous avez détesté vos maîtres, et vous avez, avec violence, brisé les derniers anneaux de vos fers... Gloire à vous! mais pensez-y! la haine est aujourd'hui indigne de l'homme; la violence ne peut que détruire, et l'humanité n'est pas si riche qu'elle puisse impunément détruire. Vous tous qui postulez dans l'association humaine une place qui vous est due, sachez d'abord revêtir le calme religieux et la dignité sainte. Déposez toute haine et toute violence; accoutumez vos oreilles à nous entendre désormais condamner sans réserve toute insurrection violente, nous qui fomentons, comme l'a dit notre maître, qui fomentons, nous ne nous en défendons pas, une insurrection morale; nous qui voulons que tout ce qu'il y a dans la société de sentimens nobles et généreux s'insurge contre la prépondérance du désœuvrement et les envahissemens de la nullité. (*Opinions*, etc., page 366). — Hommes et femmes de la classe la plus nombreuse, souvent, j'en ai la conviction, vous avez senti que vous pourriez aimer et bénir les classes même les plus privilégiées si vous trouviez en elles des cœurs pleins de tendresse pour vous et qui vous soient dévoués. Eh bien! réjouissez-vous! ce jour est venu! car voici que nous venons à vous, les bras désarmés et le cœur ouvert. Nous venons à vous comme des pères à leur famille; car vous êtes notre famille, famille à nous promise, qui ne sommes vos aînés que pour vous aider à grandir, qui n'avons reçu de Dieu plus d'amour, de sagesse et de force, que pour chercher des hommes qui puissent continuer l'œuvre de notre maître en déployant plus de force, de sagesse et d'amour que nous-mêmes.

Et maintenant vous tous, hommes et femmes des classes privilégiées, hommes et femmes de la classe la plus nom-

breuse, laissez-moi croire un instant que vous acceptez tous la loi de l'avenir, l'*attribution selon la capacité* et *la rétribution selon les œuvres ;* que tous vous voulez travailler de concert avec nous pour établir l'ordre nouveau, et qu'il vous tarde seulement d'apprendre de nous les moyens de le réaliser.

Saint-Simon a posé les bases d'une politique nouvelle. En annonçant l'*association pacifique universelle*, il a suffisamment fait voir que la prépondérance des capacités de guerre ou de chicane est essentiellement transitoire : puisque toute lutte doit cesser de nations à nations, de gouvernés à gouvernans, d'individus à individus, le pouvoir cessera d'être livré à des soldats ou à des avocats. Puisque la société doit s'organiser pour l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse, elle ne confiera plus ses destinées à des militaires ou à des légistes, mais à ceux qui sauront inspirer, diriger, exécuter les travaux des beaux-arts, de la science et de l'industrie. Tout fonctionnaire sera donc un artiste, un savant ou un industriel; et, comme cette triple division embrasse toutes les capacités spéciales, tout travailleur aura sa place et son emploi dans notre société.

La société Saint-Simonienne aura toujours un sentiment net de sa destination, et toute fonction sociale aura toujours un rapport direct avec cette destination. Aujourd'hui, par exemple, nous voulons modifier, transformer, convertir à nous la société qui nous entoure, et long-temps encore ce sera notre but principal. Aussi, parmi nous, toute fonction d'art, de science ou d'industrie se rapporte principalement à l'apostolat. Mais quand cette grande œuvre de la conversion du monde extérieur sera plus avancée, le pouvoir Saint-Simonien se proposera directement d'assurer le

progrès moral intellectuel et physique de la société nouvelle. Alors il organisera les grands travaux de l'industrie, soit pour la fabrication des produits, soit pour leur distribution. En même temps il fondera les institutions qui seront nécessaires au perfectionnement de la science comme à son enseignement. Enfin, en rappelant sans cesse les hommes à leur destination providentielle, il saura développer sans cesse les sympathies sociales, inépuisable source de tous les beaux-arts.

Mais alors comme aujourd'hui le classement de chaque individu sera déterminé d'après la manifestation de sa capacité, dans l'une ou l'autre des trois grandes directions de l'activité humaine. Toute difficulté de classement, s'il y en a, sera donc réduite à la difficulté de provoquer cette manifestation.

Aujourd'hui la société Saint-Simonienne se recrute de fonctionnaires dans la vieille société. Or, dans la vieille société, les individus remplissant, pour la plupart, des fonctions qui sont sans rapport avec leur capacité, ceux qui viennent s'unir à nous ignorent presque tous à quoi ils sont propres : souvent même leurs aptitudes naturelles se trouvent complétement faussées par l'éducation qu'ils ont reçue. Puisque malgré ces inconvéniens, qui sont d'ailleurs inévitables dans un temps d'apostolat, les liens qui nous unissent se resserrent chaque jour davantage, et que de jour en jour l'autorité devient parmi nous plus forte et l'obéissance plus facile, c'est un premier gage de la réalisation prochaine de nos doctrines, c'est un gage assuré que dans l'avenir la pratique de la loi Saint-Simonienne n'offrira aucune difficulté sérieuse. Dans l'avenir, en effet, nous aurons, pour maintenir l'ordre établi et pour

classer les individus, un moyen général, efficace, absolu, j'allais dire infaillible; je veux parler de l'*éducation*.

L'éducation des générations nouvelles sera pour nous une œuvre capitale, et, sous un certain rapport, ce sera l'œuvre la plus importante de l'association. Car notre association ayant pour objet le progrès constant de l'humanité, la génération active aura toujours pour devoir de préparer, de cultiver, d'élever la génération destinée à la remplacer. Mais l'éducation doit être envisagée d'un point de vue encore plus général.

Dans toute société vraiment organisée, dans toute société qui se propose un but déterminé, il y a toujours une éducation morale commune à tous, qui ne se borne pas à l'enfance, mais qui, au contraire, exerce sur chaque individu une influence d'autant plus grande qu'il prend lui-même une part plus directe à la vie sociale. Ainsi dans la société catholique du moyen âge, la solennité des prédications et des communions générales, les confessions particulières, la fréquentation des sacremens, la canonisation des saints, les magnificences du culte, tout avait pour résultat prochain ou éloigné de rappeler les fidèles à la loi morale, à la loi sociale établie par Jésus, et développée par son église. Dans le même temps les sociétés féodales savaient, par leurs fêtes, leurs exercices, leurs tournois, leurs récompenses nationales, exciter, préparer toutes les forces individuelles à l'accomplissement de l'œuvre militaire pour laquelle elles étaient instituées. Mais dans les sociétés modernes, dont la destination n'est pas définie, où il n'y a aucune sympathie générale, aucune volonté commune, l'éducation morale, cette seule garantie possible de l'ordre public, est à peu près nulle. Aussi long-temps que le succès de la révolution française a pu

paraître incertain, on a vu s'élever dans nos assemblées politiques, ou même sur nos théâtres, des artistes puissans qui faisaient l'*éducation* des masses et qui les *élevaient* selon la loi et la foi des temps de critique révolutionnaire. Mais leur action fut éphémère et désordonnée, comme l'œuvre de destruction dont ils provoquaient l'accomplissement. Aussi nulle institution durable n'a marqué leur passage; et tandis qu'il a été donné à des hommes obscurs d'établir, dans nos villes et dans nos campagnes, des fêtes religieuses auxquelles les populations n'ont pas une seule fois manqué pendant une longue suite de siècles, tous ces hommes qui, depuis quarante ans, ont occupé la scène politique avec tant d'éclat n'ont pas eu la puissance de fonder *un seul anniversaire*. Et maintenant que la société ne sait plus ce qu'elle doit renverser ou ce qu'elle doit élever, aucune voix n'a puissance de remuer les cœurs et de les entraîner.

Si l'éducation morale des enfans n'est pas tout-à-fait nulle, elle est tout-à-fait fausse et funeste. L'éducation morale des enfans demeure généralement confiée au clergé catholique; car on sent instinctivement que la morale ne peut reposer que sur une base religieuse, et, en dehors de nous, on ne connaît pas encore de doctrine religieuse dont la morale soit plus parfaite que celle de la doctrine chrétienne. Mais en même temps, comme les parens n'ont plus foi aux dogmes du catholicisme, comme ils n'en pratiquent pas les préceptes, surtout comme à leurs yeux le plus grand malheur serait que leurs enfans prissent trop au sérieux les inspirations de la religion chrétienne et voulussent lui consacrer leur vie, ils ont grand soin de leur choisir un directeur qui n'ait pas une foi trop *ardente* et qui ne soit pas par malheur *dévoré* du désir d'*assurer* le

salut des ames qui lui sont confiées. Quoi qu'il en soit, les enfans ne tardent pas, en grandissant, à savoir à quoi s'en tenir sur l'instruction du catéchisme, et alors se trouvant entourés d'exemples qui leur répugnent, s'il leur arrive de sonder avec scrupule le fond de leur conscience, pour savoir quel droit ils ont de condamner des actions qu'autour d'eux le monde approuve ou tolère, ils s'aperçoivent bientôt avec épouvante que leur moralité n'avait pas d'autre sanction que cette religion qu'ils ont quittée, que leur raison condamne, et que leurs sympathies repoussent. Et alors cet enfant, puisqu'on ne lui a rien appris du monde dans lequel il est appelé à vivre, il faut qu'il refasse lui-même son éducation. Eh bien! il y a dans votre monde une éducation morale à la portée du plus grand nombre : il y a des romans de mœurs, il y a des peintures de mœurs et des drames de mœurs! Qu'il ouvre donc vos livres pour y trouver les sentimens les plus contraires développés, défendus avec une égale puissance; qu'il parcoure vos musées pour y voir, à côté du souvenir d'une noble action, quelque orgie dégoûtante; qu'il entre à vos théâtres! vos théâtres! c'est là qu'il verra ces êtres privilégiés de Dieu, ces hommes et ces femmes qui ont reçu le secret des nobles inspirations, qui savent ébranler, amollir les cœurs les plus froids et les plus endurcis, qui savent communiquer à toute une assemblée palpitante d'émotion les plus secrets mouvemens de leur ame! hélas! ils sont condamnés chaque soir à solliciter, à conquérir les applaudissemens de la multitude pour les passions les plus haineuses et les plus désordonnées : pour l'adultère, le meurtre, ou le suicide! Oui, voilà le triste rôle où vous avez réduit tous vos artistes, ces sublimes enfans de la poésie, qui devraient, couronnés de

fleurs, marcher à la tête des nations, et les conduire à la paix, au bonheur, à l'amour.

Chez nous, tous les artistes, puisant leurs inspirations dans une source commune, uniront leurs efforts pour entraîner la société dans une même route, et l'éducation morale que nous donnerons à l'enfance ne sera pas mensongère, puisque notre monde à nous sera la pratique de tout ce qu'ils auront appris.

C'est par une éducation morale commune à tous, étendue à tous les âges, appliquée à toutes les circonstances de la vie, que nous saurons faire AIMER de tous la loi sociale sous laquelle tous seront appelés à vivre. C'est là, je le répète, la véritable et seule garantie possible de l'ordre social; et c'est aussi la vraie garantie de la liberté, car il n'y a de liberté que là où chacun *aime* ce qu'il *doit* faire. Mais c'est par une éducation spéciale appropriée à chaque individu que nous pourrons à la fois connaître et développer sa capacité, et le rendre digne d'être appelé à remplir une fonction.

On s'étonne dans le monde actuel de voir des hommes, qui depuis long-temps ont passé l'âge ordinaire où la vocation se décide, manifester tout à coup, à l'occasion de quelque événement imprévu, des facultés qu'on n'avait jamais soupçonnées en eux, et qu'ils ignoraient eux-mêmes. Ce fait, dont les exemples ne sont pas rares, paraît à plusieurs une objection insoluble contre la possibilité de classer les hommes selon leur capacité. Sans doute on aura quelquefois des erreurs à réparer; mais dans le fait que je viens de rappeler, on devrait voir la preuve de la puissance des circonstances extérieures pour développer les facultés individuelles, lors même qu'elles ont été pen-

dant long-temps comprimées; alors on serait tout porté à reconnaître que ce développement se fera sans effort lorsque les circonstances les plus favorables à sa production seront assemblées par une prévision sociale autour de l'enfant et de l'adolescent.

S'il est vrai qu'aujourd'hui l'éducation morale des enfans soit fausse et funeste, que vous dirai-je de cette éducation spéciale qui devrait avoir pour but de cultiver leurs vocations particulières? L'immense majorité des enfans en est complétement privée, car elle est réduite dès l'âge le plus tendre à gagner péniblement sa vie par des travaux abrutissans. Pour les enfans des classes riches ou seulement moyennes, le privilége de la naissance se traduit à la vérité en leur faveur par une première instruction; mais dites-nous en quels lieux cette instruction est en harmonie avec les fonctions diverses de la société, en quels lieux elle est appropriée à chacun selon sa capacité propre, en quels lieux surtout l'instituteur étudie ses élèves avec une tendre attention pour découvrir en chacun d'eux les signes de leur avenir. Aussi c'est bien rarement la capacité qui détermine la fonction dans les classes mêmes qui auraient la possibilité de choisir. C'est presque toujours le caprice et la vanité des familles, ou le désir inexpérimenté des enfans qui en décide.

Il n'y a dans la société actuelle aucune harmonie d'efforts, aucune coordination de travaux. La société actuelle ne sait pas employer les hommes; c'est pour cela qu'elle est inhabile à élever les enfans. Mais nous qui venons harmoniser, coordonner tous les travaux, nous qui savons quelles fonctions doivent être remplies, nous sommes par cela même en état d'organiser l'éducation. — L'organisation des travaux la plus avantageuse pour la société et

pour l'individu, c'est évidemment celle où chacun sera appelé à faire le genre de travail auquel ses dispositions naturelles, cultivées par l'éducation, le rendront le plus propre. L'éducation spéciale aura donc pour objet de cultiver dans tous les enfans sans exception leurs facultés particulières, à mesure qu'ils auront été mis à même de les manifester.

Mais on craint qu'en offrant ainsi à tous les sujets des chances égales, qu'en mettant à la portée de tous sans exception tous les bienfaits de l'éducation, il ne reste plus personne pour remplir les fonctions les plus pénibles, les fonctions inférieures.

Il y a dans la nature même de cette difficulté quelque chose qui devrait faire sentir tout d'abord son peu de valeur. Si elle était fondée en effet, il faudrait conclure aussitôt que l'humanité *ne peut continuer de vivre* qu'à la triste condition de tenir la classe la plus nombreuse dans l'abrutissement et l'ignorance où elle se trouve aujourd'hui; de sorte que tous les progrès de la civilisation ne profiteraient qu'au plus petit nombre. Alors il faudrait blasphémer Dieu, nier la Providence et croire à la toute-puissance d'un mauvais génie. Au moins faudrait-il redevenir chrétien, accepter encore les dogmes de la chute, de la dégradation et de l'expiation. Mais non, ce ne serait point assez, la classe privilégiée devrait, sous peine de périr, regarder, comme au temps de Rome et d'Athènes, la classe la plus nombreuse comme une espèce inférieure, une nature différente qu'on ne peut maintenir dans l'ordre que par la loi de l'esclavage. Heureusement nous n'en sommes pas réduits à ces tristes nécessités, et les réponses ne manquent pas.

On doit remarquer d'abord que les fonctions inférieures

de la société deviennent de moins en moins pénibles, parce que l'humanité s'appropric de plus en plus les agens de la nature extérieure, pour faire des travaux qu'à l'origine elle exécutait elle-même. Ainsi, pour remplacer les esclaves des sociétés antiques dans l'accomplissement des travaux les plus rudes, elle a successivement réduit en esclavage l'air, l'eau, le feu, la vapeur. L'introduction et le perfectionnement des machines ont toujours pour résultat d'épargner aux travailleurs une dépense de force brute, qui leur permet de se livrer à des occupations où leur adresse et leur intelligence sont mieux utilisées. Or l'introduction et le perfectionnement des machines seront beaucoup plus rapides dans la société Saint-Simonienne que dans la société actuelle, parce que les travailleurs n'étant plus divisés par la concurrence, n'étant plus séparés en *maîtres* et en *salariés*, mais étant tous *associés*, une production plus abondante et plus facile n'aura jamais, comme dans l'ordre actuel, le résultat monstrueux de réduire des ouvriers à la misère. Une autre fois je reviendrai sur ce sujet, pour montrer que nous seuls pouvons donner une solution satisfaisante à cette question vitale des machines qu'agitent vainement les plus grands publicistes; qu'il me suffise aujourd'hui d'avoir signalé leur introduction comme un moyen efficace de rendre les fonctions inférieures de moins en moins pénibles.

Voici d'ailleurs ce qui lève entièrement la difficulté que j'examine : c'est que dans l'avenir les fonctions inférieures, dans quelque ordre de travaux qu'on les considère, seront toujours un noviciat et un apprentissage par lequel on devra nécessairement passer pour s'élever à une grade supérieur. La réprobation plus ou moins avouée, qui pèse aujourd'hui sur les fonctions inférieures, tient uniquement à

ce que ceux qui les remplissent s'y trouvent condamnés par leur naissance et n'ont pas l'espoir ni les moyens d'en sortir : cela est si vrai, qu'en présentant cette objection, nul ne songe à l'appliquer aux fonctions inférieures des arts ou de la science ; et pourtant il y a dans l'atelier du peintre ou du sculpteur, et dans le cabinet du chimiste ou du calculateur, des occupations aussi fatigantes, aussi dégoûtantes et aussi fastidieuses que les plus fastidieuses, les plus dégoûtantes et les plus fatigantes occupations de l'agriculture, par exemple. Mais ceux qui s'y livrent ne les ont choisies que pour se rendre habiles à des fonctions plus hautes, et cela suffit pour qu'ils n'y éprouvent pas de répugnance. Partout où l'apprentissage est la condition de l'élévation, l'apprentissage le plus rude est accepté avec amour, avec gloire : c'est ce qu'on voit aujourd'hui même parmi les marins et les soldats. C'est ce qu'on observe dans toute société unie par un sentiment religieux. Au moyen âge les apprentis chevaliers, pages, écuyers, varlets, ne dérogeaient pas à la plus haute noblesse en se livrant aux fonctions les plus humbles de la domesticité. Dans les ordres religieux le frère servant le plus infime sentait en lui toute la dignité humaine; car il pouvait, selon la volonté de Dieu, être élevé au premier rang.

Mais c'est assez vous exposer nos théories; aussi bien, pendant que nous discourons ici sur les conditions d'une société nouvelle, il y a au-dehors des hommes généreux qui s'efforcent de réparer autant qu'ils peuvent les inégalités et les vices de la société présente. Pendant que nous parlons des imperfections de l'éducation actuelle, ces hommes ouvrent en tous lieux des écoles pour les enfans du peuple; et, dans un grand nombre de nos villes, ils se présentent eux-mêmes pour initier les ouvriers aux découvertes

de la science. Nous vous avons sans doute donné l'idée d'une éducation plus vaste et plus complète que celle qu'ils répandent avec dévouement dans les masses; mais peut-être qu'auprès de l'exemple qu'ils donnent, nos paroles vous sembleraient de peu d'importance, si nous vous laissions sortir de cette enceinte sans vous avoir mis à même de participer à quelque œuvre plus grande et plusi mportante que la leur!

Écoutez donc! car je viens vous convier solennellement, au nom de SAINT-SIMON, que mes pères continuent, au nom de mes pères dont je suis en ce moment l'organe; je viens vous convier tous, quels que soient votre rang, votre âge et votre sexe, à prendre part, dès aujourd'hui, à une œuvre politique et religieuse de la plus haute importance.

Nous voulons faire plus que ne font en dehors de nous les hommes aux sympathies les plus *libérales* : car nous voulons effacer tous les priviléges de la naissance sans exception, donner à tous les enfans de la famille humaine une éducation conforme à leurs capacités. — Nous respectons trop la dignité humaine pour vouloir pratiquer l'aumône sous aucune de ses formes. Nous ne donnerons à personne la science *par charité*, pas plus que la richesse. —Nous n'instituerons pas des écoles particulières pour les enfans du peuple, car les enfans du peuple sont nos enfans. — La philantropie s'évertue à faire partout de *bons ouvriers*. Nous voulons, nous, faire quelque autre chose que d'ouvrir des cours de mécanique et de géométrie à l'usage des ouvriers : car, en appelant à l'association les classes inférieures, nous saurons y former des ouvriers habiles, mais nous voulons aussi en tirer des chefs d'industrie, des savans et des artistes : A CHACUN SELON SA CAPACITÉ!

C'est pourquoi je vous annonce l'établissement d'une

maison d'éducation où seront réunis tous les enfans de la religion Saint-Simonienne, pour être élevés, non pas selon leur *naissance*, mais selon leurs *capacités* naturelles.

Jusqu'ici la plupart de nous étaient sortis des classes moyennes. Mais voici que, grâce à Dieu, des familles de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, comprenant notre parole, s'approchent en foule pour prendre place dans la société nouvelle.

Saint-Simon, sois glorifié! ton nom est déjà grand devant les hommes, il est déjà béni par la bouche des femmes et des petits enfans.

Nous accueillons avec une vive allégresse tous ceux qui viennent : car tous sont enfans de Dieu et tous sans exception sont appelés. Mais, vous le savez, ô mon Dieu! c'est surtout quand nous voyons venir à nous ceux qui jusqu'à présent étaient déshérités des bienfaits de la civilisation, que notre ame se remplit d'une joie sans égale. Ce sont ceux-là surtout que nous sommes heureux d'appeler nos fils et nos filles, nos frères et nos sœurs : car nous sentons alors que nous avons fait aussi *quelque chose*, et que notre vie n'aura pas été tout-à-fait inutile!

Et eux ils nous apportent la seule richesse, ô mon Dieu! que vous leur ayez donnée : ils nous apportent leurs enfans, parce qu'ils ont foi en vous et en vos promesses, parce qu'ils ont foi dans l'avenir réservé à l'humanité.

Leur foi ne sera pas trompée. Nous ne sommes point, hélas! en état de réaliser dès aujourd'hui, pour tous les parens, le classement selon la capacité; mais au moins nous le pratiquerons pour leurs enfans, que nous traiterons de la même manière que les nôtres. A tous nous donnerons une même éducation *morale* que nous seuls pouvons donner dans la société actuelle, et chacun une

éducation *spéciale* pour laquelle nous emprunterons toutes les ressources que nous offre la société extérieure.

Pour accomplir une tâche si sainte, nous réclamons l'assistance de tous, de vous surtout qui avez reçu le bienfait de l'éducation, de l'instruction, de la fortune. Ah! c'est bien aujourd'hui que nous pouvons faire une quête générale d'AMOUR, de *lumières* et de *richesses*, pour établir le plus rapidement possible un ordre social où toute *richesse*, toute *lumière* et tout AMOUR soient *à ceux qui travaillent*. Vous tous qui jusqu'ici hésitiez peut-être à vous unir à nous, dans la crainte de ne pouvoir nous aider à soutenir le fardeau de l'apostolat, oh! comprenez maintenant que nous pouvons vous employer tous utilement.

C'est à vous surtout que je m'adresse, femmes de tout âge et de toute condition. Dans tous les temps c'est votre sexe qui a protégé la faiblesse de l'enfance. Mais aujourd'hui nous venons vous mettre à même de faire plus pour elle que vous n'avez jamais pu faire.

Femmes des classes privilégiées, je ne vous demande pas, comme un Vincent de Paule, de vous dépouiller de vos ornemens pour fonder une maison de charité ouverte seulement aux enfans que leurs parens auront abandonnés. Je viens à vous suivi de tous les enfans du peuple : leurs pauvres mères vous implorent par ma bouche; c'est vous-mêmes, c'est votre amour et vos soins que je réclame en leur nom pour élever les enfans d'une société qui n'aura jamais d'orphelins. — Mères de famille des classes privilégiées, vraiment je fais de vous et de la grandeur de vos ames une plus haute estime que ce prêtre chrétien! car ce sont vos propres enfans que je viens vous demander au nom de Dieu, de Dieu qui bénit votre amour maternel, et qui veut que vos enfans reçoivent avec ceux de tout son

peuple le bienfait d'une éducation conforme à leur vocation. Car nous ne venons pas les arracher de vos bras; en les préparant à toutes les sympathies, à tous les liens sociaux qui doivent un jour les embrasser, nous n'avons pas l'extravagant projet de détruire les sympathies, les liens de la famille que Dieu lui-même a formée. Mais considérez un peu ce qu'avec les priviléges qu'elle vous accorde, la société où vous vivez promet à vos enfans. Hélas! elle n'a plus puissance de leur rien commander, de leur rien apprendre, de leur rien faire aimer.

Et maintenant, peuple et classes privilégiées, écoutez tous! Sur les places publiques vous vous trouvez souvent en présence les uns des autres, remplis également d'indignation et de colère; nul ne sait le moyen de prévenir ces tristes émeutes; nul ne saurait prévoir la fin de ces combats toujours renaissans. Eh bien! nous établissons une trève qui sera suivie d'une paix assurée; voici que nous posons entre vous l'arche d'alliance, l'arche de l'alliance éternelle qui, réunissant vos enfans sous une commune loi, ne fera plus de vous tous qu'une seule famille.

XXX.

LES ANNIVERSAIRES DE JUILLET.

Mes Fils, mes Filles,

Aujourd'hui que la fête du triple anniversaire est achevée, et qu'avec le bruit du canon, le son des instrumens, les prières des églises, le frémissement des armes, les cris de la foule, la fumée des feux de joie, se sont évanouies les préoccupations dont vous a diversement saisis la commémoration de ces trois grandes journées; aujourd'hui je réclame de vous, pour la voix de Saint-Simon, restée silencieuse au milieu de tous ces vains retentissemens, une oreille attentive et des cœurs religieux. Je ne viens pas toutefois, imprimant tour à tour à mon langage un deuil

officiel et une allégresse concertée, célébrer avec une banalité solennelle l'héroïsme des combattans de juillet et jeter mes paroles comme un stérile hommage à leur gloire. Je ne viens pas non plus, affectant une rigoureuse sévérité, demander compte au pouvoir de l'aveugle politique qui restreint dans un cercle étroit la portée de cette dernière période d'une vaste révolution, et me faire, contre lui, des ossemens de généreux martyrs une arme inexorable. Mais je veux, après avoir retracé l'influence de cet événement sur les destinées de la France et de l'Europe, et signalé les fautes que commit votre société pour en avoir méconnu le caractère, renouveler, au nom de mes Pères, de salutaires avertissemens, et vous rappeler, déjà même vous indiquer les efforts constans de notre association pour ouvrir à l'humanité, victorieuse du passé, la route de l'avenir. Et qu'importent les tables d'airain et les monumens dressés en l'honneur des morts, si l'arbre planté sur leur tombe n'offre point d'ombrage et de fruits aux vivans? Et qu'importe la pompe d'un anniversaire, si, en exaltant un beau jour, elle n'en promet pas de plus beaux encore, si avec le souvenir elle ne solennise pas l'espérance? Le sang de vos frères a coulé, il n'a point été rendu fécond; et, comme une tache ineffaçable au milieu de vos fêtes resplendissantes, ce sang reste là, ce sang crie et prend une voix qui retentit toujours. Mais que dis-je? tandis qu'ici vous vous réjouissez, faute de vos justes secours, en Pologne l'on combat et l'on s'égorge! et le sang des Polonais n'est-il pas aussi celui de vos frères?

Ah! répondez! vous qui, trois jours durant, avez rassasié votre curiosité de tous les spectacles dont on vous a amusés, acteurs ou spectateurs dans ces cérémonies multipliées, de quelles émotions avez-vous senti tressaillir vos

ames? dans quels regards avez-vous vu éclater la flamme de l'enthousiasme éteinte dans vos propres yeux? Juillet, avec son soleil brillant, vous a-t-il rendu cette courte mais enivrante sympathie des trois jours? Non, non! Pour que que vos cœurs battent à l'unisson, pour que vos mains se cherchent et s'étreignent avec énergie, pour que vos yeux reluisent d'une commune ardeur ou se gonflent de délicieuses larmes, il faut que devant vous, terrible, se déploie l'ennemi; et là, au bruit du canon qui vomit la mitraille, à l'ombre de vos drapeaux noircis de poudre et troués par les balles, aux rudes accens de voix grossières répétant les hymnes de gloire et de liberté, sur le corps de vos compagnons expirans, sanglans vous-même, vous savez, en haine de l'ennemi, vous aimer en frères, éprouver les transports d'une ravissante communion de sentimens, et c'est là le vrai jour de fête! Mais lorsque le canon gronde pacifiquement votre victoire, lorsque de nombreux orchestres et d'harmonieuses voix redisent, en les embellissant, vos hymnes triomphantes, déjà, déjà étrangers les uns aux autres, divisés, méfians, injurieux, vous parodiez l'allégresse, et l'ombre des tombeaux se projette triste et pâle au travers de vos fêtes mensongères! Dérision! les joies de l'anniversaire, à vous qui ne connaissez pas même celles du lendemain! Eh! pour admirer ensemble ces morts, pour vous réjouir ensemble de ces trois journées, que savez-vous aimer ensemble? quel lien vous rattache tous à un but commun? Non! vous n'avez pas de religion et vous n'avez pas de fêtes! Laissez-moi donc aujourd'hui, au nom de la religion Saint-Simonienne, essayer, en vous montrant la révolution de juillet sous sa face véritable, de vous unir dans l'amour, la science et la pratique de l'immense avenir, dont, radieuse, elle vous ouvrit le seuil sacré!

Et d'abord, afin de saisir plus facilement le sens méconnu de cet événement, revenez avec moi, d'un pas rapide, sur les quinze années qui en précédèrent l'explosion.

La France avait achevé l'initiation violente de l'Europe à la liberté; lasse de combats, parce qu'elle a rempli sa tâche, et cédant à vingt peuples conjurés, armés contre elle de ses propres bienfaits, elle cherche un autre aliment à son ardeur, et, après avoir étonné le monde de son activité militaire, elle déploie une vaste activité intellectuelle.

Le gouvernement représentatif, transaction entre la révolution et l'ancien régime, remet en présence le *droit divin* et les *droits de l'homme*, la *légitimité* et la *souveraineté du peuple*, le *despotisme* et la *liberté*, le *catholicisme* et la *philosophie*, dont il offre dans son sein les élémens hostiles monstrueusement accouplés.

Dès lors, il y a pendant quinze ans comme un long inventaire de toutes les croyances, de toutes les opinions, de toutes les théories, de tous les systèmes, de tous les actes, de tous les personnages qui se sont manifestés dans la grande lutte du moyen âge et de l'époque moderne. Toutes les poussières sont remuées, toutes les cendres exhumées, toutes les ruines recrépies ou couvertes de fleurs, tous les fantômes évoqués, tous les rêves recommencés, toutes les superstitions réintégrées. C'est l'âge d'or des apologies, des oraisons funèbres, des mémoires, des biographies; c'est la saison des chartes, des codes, des poétiques. Tous les procès sont révisés, tous les noms remis dans la balance; tous les partis frappent des médailles et ouvrent des martyrologes. La France, qui pendant presque toute la durée du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième, s'était sous toutes les formes communiquée aux autres nations, avec la paix,

qui la confine dans ses anciennes limites, se laisse imposer sans honte et sans regret tout ce qu'à leur tour les étrangers pouvaient lui communiquer, et introduit ces nouveaux élémens de discussion dans la controverse ardente, grave, solennelle, qu'elle institue sur toutes les questions de politique, de religion, de morale, de philosophie, de législation et d'art. En face du passé qui pousse sa restauration jusqu'à l'insolence, et de la révolution qui pousse sa justification jusqu'au cynisme, entre la légitimité qui se retranche derrière les créneaux de la féodalité, et la souveraineté du peuple qui s'adosse à la sanglante Montagne, entre le chêne de saint Louis frappé de la foudre populaire et l'arbre mutilé de la liberté, entre l'oriflamme et le drapeau tricolore, entre l'antique chevalerie avec ses éperons d'or et ses vieux écussons, et la légion à la fois pacifique et guerrière que décore l'étoile de l'honneur, entre le catholicisme et la philosophie qui rentrent en lice, Genève contre Rome, parlement contre Sorbonne, Port Royal contre société de Jésus, Descartes contre Bacon, Encyclopédie contre Évangile, enfin entre le gothique Saint-Denis, qui semble prêt à ressusciter avec sa monarchie féodale et dévote, et le frais Panthéon, qui menace de surgir avec ses colosses d'anarchie et d'incrédulité, la France s'interroge, fait en quelque sorte son examen de conscience, et au milieu de la confusion de ce chaos qui fermente, dans ce vaste pêle-mêle où se défient, se heurtent, s'entre-choquent par lambeaux plusieurs siècles fameux cuirassés de puissantes armures, ou armés de terribles machines de guerre, au bruit discordant d'innombrables paroles, elle va, non pas faisant purement œuvre d'érudit et d'antiquaire, mais poursuivant une solution

conciliatrice de ces divers problèmes, qui lui permette de ne rien brûler de tout ce qu'elle a adoré!

Et néanmoins, grâce à la paix, elle regagne peu à peu le cœur des nations qu'elle s'était aliéné par la guerre : respectable même dans son abaissement, à cause de sa solide unité que n'avaient pu entamer les flots de deux invasions, elle fait, sans rougir, à ses vainqueurs d'un jour, de loyales avances, et leur tend sa main désarmée de son gantelet de fer : elle épouse la cause des peuples de l'Allemagne frustrés dans l'attente des royales promesses de liberté; elle applaudit à l'Amérique qui abjure la tutelle de l'Europe marâtre, lasse de faire à l'Espagne, comme à un mendiant superbe, l'aumône de ses galions. Elle rentre en grâce auprès des rois par sa promenade au-delà des Pyrénées, et trouve grâce auprès des peuples par le libéralisme d'Andujar; elle appelle de ses vœux la Russie au-delà du Balkan, et corrige la misère des vues politiques de son gouvernement par l'élan avec lequel elle vole au secours de la Grèce, et jette sa civilisation sur les côtes sauvages de l'Afrique.

France, noble France, toujours fidèle à ton caractère de peuple éminemment apôtre, prêtre, religieux, moral, va, glane encore quelque gloire par ton prosélytisme de civilisation, par la largeur de tes sympathies, par ton pressant besoin d'ordre, examine, rapproche, compare avec une incroyable ardeur toutes les théories scientifiques et toutes les théories industrielles; cherche!

Et alors un homme passa, éleva une voix haute et majestueuse, incomprise, si ce n'est d'un seul; Saint-Simon proclama une nouvelle morale.

Et cependant le pays de l'industrie, l'Angleterre, où la

féodalité, tardivement implantée, après avoir réuni en un corps la nation morcelée, demeura enracinée, en perdant de bonne heure son caractère guerrier, et résista au trône en se déclarant la protectrice hautaine de la bourgeoisie; où la Rome des papes, comme celle des Césars, ne put jamais profondément établir sa mystique domination; isolée au milieu des mers, vaste champ qu'elle laboure de ses flottes et dont elle attend ses plus riches moissons; asseyant sa capitale sur un fleuve, grand chemin qui court à l'Océan, sa royauté au milieu d'une aristocratie agricole ou manufacturière, sa magistrature suprême sur un ballot de laine, et ses étendards sur des comptoirs; l'Angleterre ajoute à ses relations commerciales déjà si multipliées, embrasse le globe entier dans ses lointaines explorations; et, s'arrachant à la complicité de la sainte-alliance, entre dans la voie de la réforme parlementaire, se réconcilie peu à peu avec la France, dont la fougueuse démocratie et le système continental l'avaient rendue la plus redoutable ennemie; fait un pas hors de son étroit protestantisme par l'émancipation des catholiques, prépare par cette mesure la constitution de son unité, et jetant un triste regard sur la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, que l'industrie, au milieu de ses productions accumulées, abandonne à l'indigence, et que le travail, au milieu de ses perfections mécaniques, voue à l'opprobre légal de l'aumône ou à un affreux désespoir, elle cherche vainement un remède à tant de maux dans ses théories industrielles, elle s'inquiète et souffre.

Et alors Saint-Simon apporte à l'industrie une loi nouvelle qui la délivre à jamais de ses désordres et de ses misères.

Et cependant le pays de la science, l'Allemagne, où la

féodalité, sans avoir été violemment attaquée par un vaste développement industriel que lui interdit sa situation, survit dans de nombreuses divisions qu'a cessé d'unir un lien commun; où la foi, après avoir témoigné de sa sincérité par la réforme ardente de Luther, n'a point reçu de mortelles atteintes d'une philosophie purement spéculative; partagée en une foule d'états, et dès lors incapable d'agir fortement sur elle-même et sur les autres peuples en s'emparant d'une dictature; abandonnant ses savans à l'indépendance de leurs méditations solitaires, et poursuivant l'unité dans le monde intellectuel sans songer à les unir entre eux, tandis que l'Angleterre, du moins pour se livrer aux travaux industriels, forme de grossières associations; l'Allemagne reprend avec un zèle persévérant ses investigations multipliées, ses études approfondies de la civilisation antique, ses innombrables commentaires de toutes les poésies, ses sagaces interprétations de tous les mythes, de toutes les allégories, de tous les symboles; étend ses recherches jusqu'aux limites de l'univers spirituel, et, grâce au développement des idées de la France dont elle apprécie mieux les bienfaits sanglans, commence à toucher au monde matériel, qu'elle avait dédaigneusement foulé aux pieds, en même temps qu'elle aspire à une unité politique; et toutefois, pauvre au milieu de ses trésors de science, comme l'Angleterre au milieu de ses richesses industrielles, elle cherche vainement un remède à ses souffrances dans ses théories scientifiques, elle s'inquiète, soupire et rêve!

Et alors Saint-Simon apporte à la science une loi nouvelle qui l'affranchit à jamais de sa douloureuse anarchie.

Ainsi, pendant les quinze années de la restauration, les nations les plus avancées de l'Europe, la France, l'Angleterre et l'Allemagne continuent à marcher dans la route

qui leur est propre ; partout de vastes désirs, d'immenses besoins, des rêves ardens ! Et les regards se tournent vers la France qui sympathise avec tous les intérêts, tous les travaux, tous les pressentimens !

Enfin le jour arrive où la vieille dynastie qui présidait aveuglément à ce développement de tant de forces, lassée de ces perpétuelles oscillations dont le trône était le centre toujours mobile, voulut s'arrêter, et s'arrêter dans le passé. Soudain le libéralisme, que le mauvais succès de ses conspirations avait attiédi, se ranime, pousse un cri, combat ; vous savez le reste.

Ah ! qu'il fut beau ce soleil de juillet, caressant de ses purs rayons le drapeau tricolore qui flottait au front des édifices, rajeunissant toutes les vieilles gloires, brûlant comme le divin enthousiasme des fils plus grands que les pères, éclairant le magnifique spectacle d'une nation qui tout entière avait tressailli et pensé, et tout entière aurait agi comme Paris, salué enfin par d'unanimes bénédictions, et par des cris d'espérance, comme le précurseur de jours nouveaux, pleins de joie et de bonheur !

Alors, au milieu de toutes les voix qui exaltèrent les vainqueurs, une voix s'éleva ignorée du plus grand nombre ; c'était encore la voix de Saint-Simon, parlant, non plus du fond de la solitude ou par la bouche d'un disciple unique, mais à la tête d'une association chaque jour plus nombreuse, et par la bouche de deux disciples unis, chefs de la religion nouvelle.

Mes Pères,

Vous seuls alors pouviez glorifier le présent, vous qui seuls connaissiez le passé, et seuls préparicz l'avenir. Vous

seuls compreniez toute la grandeur de cet événement, et dans un langage calme, parce que vous l'aviez prévu, grave, parce que vous enseigniez ce qui restait à faire, vous adressâtes aux Français cette proclamation.

Mon Fils, lisez la proclamation de nos Pères.

Baud, prédicateur, lit la proclamation suivante qui fut affichée sur les murs de Paris, le 30 juillet.

PROCLAMATION DES CHEFS DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE.

« Français,

» Enfans privilégiés de l'humanité, vous marchez glorieusement à sa tête !

» ILS ont voulu vous imposer le joug du passé, à vous qui l'aviez déjà une fois si noblement brisé; et vous venez de le briser encore, gloire à vous !

» Gloire à vous qui, les premiers, avez dit aux prêtres chrétiens, aux chefs de la féodalité, qu'ils n'étaient plus faits pour guider vos pas ! Vous étiez plus FORTS que vos nobles et toute cette troupe d'OISIFS qui vivaient de vos sueurs parce que vous TRAVAILLIEZ ; vous étiez plus *moraux* et plus *instruits* que vos prêtres, car ils IGNORAIENT vos travaux et les méprisaient. Montrez-leur que, si vous les avez repoussés, c'est parce que vous ne savez, vous ne voulez obéir qu'à celui qui vous aime, qui vous éclaire et qui vous aide, et non à ceux qui vous exploitent et se nourrissent de vos larmes. Dites-leur qu'au milieu de vous il n'y a plus de rangs, d'honneurs et de richesses pour l'*oisiveté*, mais seulement pour le *travail*. Ils comprendront alors votre révolte contre eux; car ils vous verront chérir, vénérer, élever les hommes qui se dévouent pour votre progrès.

» Nous avons partagé vos craintes, vos espérances, et nous nous glorifions de votre triomphe, car c'était pour le *progrès* que vous craigniez, que vous espériez, et c'est pour le *progrès* que vous triomphez. Nous sympathisons avec vous, car c'est dans vos rangs que nous avons pris l'habitude des sentimens généreux, et c'est par des efforts semblables aux vôtres que, long-temps avant la plupart d'entre vous, nous avons appris à nous dévouer à l'humanité; écoutez-nous donc!

» Gloire à vous, enfans de l'*avenir*, vous avez vaincu le *passé!*

» Assurez votre triomphe; rendez désormais impossible une lutte qui vous menace encore, et qui aurait encore ses victimes et ses bourreaux si une *pensée nouvelle*, que l'humanité cherche depuis un siècle, ne venait pas donner à votre union une force capable de faire disparaître à jamais ces fantômes d'un passé que vous ne voulez plus.

» Sachez pourquoi les *prêtres* et la *féodalité*, malgré les coups mortels que vous leur avez portés dans les jours de notre glorieuse révolution, ont pu surgir, ardens à reconquérir une puissance qui ne leur appartient plus; c'est qu'il leur restait encore un lien d'*ordre*, d'*union*, et qu'il n'en existe aucun entre vous; c'est qu'ils conservaient un souffle de vie, tandis que vous ne vivez pas encore; car, avec un héroïque dévouement, vous ignorez l'*ordre*, l'*union* qu'il doit enfanter, car vous avez eu tant à combattre, à détruire, que vous n'avez pu songer encore à unir, à édifier.

» La *féodalité* sera morte à jamais lorsque TOUS LES PRIVILÉGES DE LA NAISSANCE, SANS EXCEPTION, SERONT DÉTRUITS, ET QUE CHACUN SERA PLACÉ SUIVANT SA CAPACITÉ ET RÉCOMPENSÉ SUIVANT SES ŒUVRES;

» Et lorsque cette nouvelle parole RELIGIEUSE, enseignée à tous, réalisera SUR LA TERRE le RÈGNE DE DIEU, le RÈGNE DE LA PAIX et DE LA LIBERTÉ, que les chrétiens avaient placé seulement DANS LE CIEL, l'église catholique aura perdu toute sa puissance ; elle aura cessé d'être.

BAZARD-ENFANTIN,

Chefs de la doctrine de Saint-Simon.

Paris, 30 juillet 1830.

Il semblait en effet qu'une nouvelle ère commençait. La France, assurée sans retour de la conquête de sa révolution, délivrée de la frayeur de tous ces vieux fantômes qui s'étaient fardés pour se faire croire vivans, et qui de leurs mains décrépites avaient tenté de la ramener en arrière, était animée d'un noble élan vers un avenir inconnu auquel son enthousiasme ignorant attachait des noms divers et déjà surannés. Jamais elle n'avait été aussi glorieuse. Elle s'enorgueillissait de l'amélioration morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, qui s'était élancée au combat, en haillons, sous le nom de *populace*, et, victorieuse, en était sortie, en haillons, sous le nom de *peuple*, et qui, reparaissant, calme, les armes à la main, sur la scène où sa première apparition avait semé tant d'effroi, semblait mériter désormais une pacifique initiation à une meilleure destinée ! Enfin elle voyait se tourner vers elle les regards des nations les plus civilisées du monde; et, remontant en trois jours au rang qu'elle avait conquis par les travaux de plusieurs siècles, elle recevait de leur sympathie une dictature qu'elle n'avait dû jusqu'alors qu'à une admiration mêlée de terreur.

France, que vas-tu faire ? Sais-tu bien quelles leçons,

quels exemples, quel appui tu dois aux peuples qui te contemplent, ou qui, à ta voix, se sont levés et ont provoqué leurs oppresseurs avec une incroyable audace? car ils volaient aux combats aux accens de tes hymnes patriotiques, et ils disaient: *La France est avec nous!* Enfin quelles inspirations tes chefs nouveaux vont-ils puiser dans l'éclatante révélation qui jaillit de ta révolution ?

Voyons d'abord ce qui s'est passé au milieu de nous. La classe la plus nombreuse et la plus pauvre, qui, par le spectacle de son héroïsme et de sa modération avait rassuré jusqu'à ses courtisans, saisis d'un secret effroi en présence de ses services, et avait imprimé à cet événement un caractère inoui de grandeur, était rentrée dans ses ateliers, remettant sa tête triomphante sous le joug héréditaire de ses misères. Elle osa se plaindre. « Peuple, lui dit-on, » tu as vaincu, et tu fus magnanime; gloire à toi! Mais la » liberté pour laquelle tu as combattu condamne toute » intervention du pouvoir dans les relations de l'ouvrier et » du maître; sois libre et patient. La liberté fera refleurir » l'industrie, mais l'ordre seul peut sauver la liberté. » Et cependant le peuple, que pressent ses déplorables besoins, à chaque occasion reprend le chemin des places publiques; tantôt il demande avec un acharnement sauvage la tête des ministres prévaricateurs, lui qui n'avait pas versé une goutte de sang hors du combat, réduit à chercher dans la vengeance une brutale compensation à ses souffrances dont il ignore le remède; tantôt, à un trait de démence de la légitimité, il se précipite dans les églises, comme si à l'ombre de leurs ailes mystérieuses se cachait encore, menaçante, la puissance qu'il avait vaincue, et alors on lui jette des croix fleurdelisées, en lui disant : « Brise, peuple, brise, et laisse-nous en repos. » Et toujours misérable,

le peuple continue à réclamer tumultueusement par ses émeutes répétées, jusqu'à ce que le pouvoir, naïvement étonné de ces étranges perturbations sous le règne de la Charte duement observée, n'en trouvant d'autre explication que les ambitions mécontentes de quelques agitateurs républicains, fatigué d'ailleurs des désordres de ce peuple, auxiliaire embarrassant, dont il croyait si bien avoir largement payé par l'aumône d'un million et de quelques médailles *le coup de main* et les *trois journées de travail*, vote enfin le renouvellement de la loi martiale, seule loi où il se soit souvenu du peuple ! On avait débuté par l'admiration, on finit par le mépris; on avait commencé par la flatterie, on termine par la menace ; parce que l'on s'était borné à voir dans l'expulsion de Charles X *un Français de moins*, au lieu d'envisager dans ce fait l'avénement de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, non pas à une chimérique souveraineté qu'elle ne revendiquait même pas, mais à une amélioration progressive dans son sort moral, intellectuel et physique ! Le peuple était trop abruti et trop ignorant pour formuler nettement ses besoins; le pouvoir manqua de sympathie et d'intelligence pour les comprendre.

Et voyez où cette première erreur entraîne le pouvoir ! Faute d'avoir su se concilier les masses laborieuses, il s'alarme des sympathies que lui témoigne la portion la plus ardente du libéralisme, et, sentant bien qu'il les avait en effet laissées accessibles à toutes les suggestions, dans chaque émeute il voit une conspiration; là où hurle la misère, il croit entendre la voix de la république, et là où retentit le cri de liberté, il ne discerne pas même l'accent de la détresse; il fournit, par l'oubli complet des intérêts populaires, une arme plus puissante aux républicains que le programme de l'Hôtel-

de-Ville, réduit à les accuser de provoquer le malaise général par des troubles sans cesse fomentés, tandis que le libéralisme en impute la cause à un gouvernement coûteux et à d'accablans impôts; c'est à qui se saisira du peuple pour en faire l'un contre l'autre un instrument de violence! Enfin le pouvoir, assez éclairé pour comprendre que la république, négation complète de l'ancien régime, précipiterait la société dans l'anarchie, mais ignorant qu'il n'a d'autre mission que de faciliter l'établissement d'un ordre nouveau en présidant à la destruction régularisée de tous les débris de l'ordre ancien, prenant avec orgueil les airs de fondateur quand il ne pouvait avoir en vérité d'autres fonctions que celles de déblayeur, résiste à d'anarchiques prétentions par de rétrogrades tentatives, met la couronne décernée en vertu de la souveraineté du peuple sous la sauvegarde d'une quasi-légitimité, ajoute à l'irritation du libéralisme, se défend par de violentes persécutions; et, à défaut de mesures d'utilité générale, inspirées par une juste sympathie pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, il n'a rien à invoquer en sa faveur que l'*ordre légal!*

Si faible à l'intérieur, que pouvait-il à l'extérieur? Alarmé justement des prétentions des libéraux, qui, en vertu de leur poétique de la révolution, pensaient à une guerre de propagande et en attendaient le succès plus complet de leurs principes; forcé de rassurer au dedans la bourgeoisie qui redoutait les chances d'une guerre européenne et le triomphe de la démocratie, au-dehors la royauté qui craignait l'ambition militaire et l'invasion révolutionnaire de la France; ne voyant d'alternative qu'une paix timide, honteuse, égoïste, mais favorable au maintien de l'ordre légal, et une guerre terrible, acharnée, générale, dont l'anarchie devait suivre les succès; ignorant en

vertu de quel principe nouveau il pouvait déclarer la guerre en se conciliant le cœur de tous les peuples, et pouvait rétablir la paix sans la subir, le pouvoir professe avec le courage de la honte le principe de *la non-intervention*.

Arrière, constitutionnels espagnols, patriotes italiens, révoltés belges ! Que le despote de Madrid étouffe dans le sang votre rébellion, que César accoure aider aux bourreaux du vicaire de Jésus, que les nations voisines soient prêtes à démembrer comme une proie la Belgique; arrière, je ne vous connais pas !

Cependant le czar, se regardant, dans son ignorance des progrès de la civilisation, comme *le fléau de Dieu* destiné à châtier la liberté, avait dit à son innombrable armée : *A Paris !* La Pologne, qu'une glorieuse fraternité d'armes unit à la France, se lève. *A Paris !* répète le czar, *et que la Pologne soit exterminée comme Moscou fut brûlé, pour le salut de tous !* et la France, par la voix de sa barbare diplomatie, se hâta de ratifier, par un indigne abandon, le sacrifice d'un peuple entier ! Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, elle parle officiellement de sa sympathie, et pendant près d'un an le sang n'a pas cessé de couler !

Ainsi la France, subissant presque une seconde restauration après avoir expulsé la première, emprisonnée dans l'ordre légal au lieu de faire de nouveaux progrès, repoussant comme de chimériques théories toute pensée d'innovation, ne répond par aucune mesure aux immenses besoins de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et semblable à un agent provocateur de révolutions, abandonne à une verge de fer ceux qu'elle a poussés à l'insurrection, et reçoit pour salaire une humiliante impunité.

Pour nous, nous ne nous érigeons pas en accusateurs

acharnés du pouvoir : nous avons improuvé hautement ce qu'il y a de rétrograde dans ses prétentions à l'ordre, et d'étroit dans son égoïsme politique; mais nous comprenons ce qu'il y a de légitime dans le sentiment qui lui prescrivit son système de résistance à toute espèce de mouvement. Nous ne nous constituons pas les défenseurs outrés du libéralisme : nous louons sans détour ce qu'il y a de généreux dans son désir d'effacer toutes les traces du passé; mais nous improuvons hautement ce qu'il y a d'imprévoyance et d'aveuglement dans cet amour d'une anarchique liberté. Tous deux enfin, pouvoir et libéralisme, nous les absolvons pour cause d'*ignorance*.

Dépositaires de l'ordre nouveau que Saint-Simon nous a révélé, nous adressons au juste-milieu qui gouverne, et au républicanisme qui aspire à gouverner, une parole conciliante, et nous leur découvrons, dans la société que nous venons fonder, l'ordre que l'un cherche, et le progrès que l'autre aime, la stabilité que celui-là demande, et le mouvement vers lequel celui-ci s'élance.

Car, en vérité, de croire que nous sommes une secte possédée de l'esprit de corps, jalouse de ses étroits intérêts, comme un ordre religieux qui tenait à se recruter et à faire le mieux possible ses affaires, c'est erreur! Notre association est le germe de l'association universelle; c'est à l'étendre incessamment et à transformer prudemment la société qui nous entoure, afin de préparer son assimilation, que se dévoue notre infatigable prosélytisme! Déjà nous vous l'avons dit : *Le monde est à nous*. Et vous avez pu ne voir dans ces paroles inspirées par une foi profonde qu'une aveugle jactance, qu'une extravagante rêverie! Et cependant, obscurs, méconnus, calomniés, avons-nous cessé de grandir au milieu de vos dédains, de vos mépris,

de vos railleries ? Sans jamais repousser l'injure par l'injure, et la violence par la violence, nous nous sommes adressés à vous par nos enseignemens, nos prédications, nos livres, nos missions, nos journaux; nous vous avons, sous toutes les formes, saintement poursuivis des glorieuses légendes de la foi nouvelle. Peu à peu nous vous avons imposé notre langage, dont les uns balbutient les premiers mots, dont les autres répétent, en les ridiculisant, les termes encore étranges à leur oreille, mais avec lequel tous commencent à se familiariser. Partout aujourd'hui nous retrouvons, complètes ou mutilées, nos formules sacrées, dont les uns s'enrichissent sans vouloir avouer le larcin; dont les autres s'attribuent la découverte, que ceux-ci prétendent du domaine commun, que ceux-là déclarent n'être que des vieilleries retrouvées, mais que tous introduisent dans le langage vulgaire. N'est-ce pas nous qui avons sommé les journaux de suspendre quelquefois l'acharnement d'une stérile polémique pour discuter les intérêts du travail *scientifique* ou *industriel* habituellement négligés, et qui leur avons fourni de nouvelles règles d'appréciation qu'involontairement ils mettent plus souvent en usage? N'avons-nous pas attaché à une classe de la société, long-temps utile, mais déchue de son importance, ce titre d'*oisif*, qui ne la quittera plus qu'elle ne l'ait abjuré, et qui déjà dans votre bouche commence par être une maligne épigramme, en attendant qu'il devienne une humiliante leçon? N'avons-nous pas déterminé les opinions libérales les plus prononcées à un retour aux idées de *hiérarchie* et à la préconisation de l'*ordre?* C'est peu : nous avons fait surgir jusque dans la chambre des députés, élus en vertu des *priviléges de la naissance*, des réclamations en faveur de la *capacité* : nous avons amené sur notre ter-

rain la grande question de l'hérédité de la pairie, que l'on n'a pu discuter sans discuter en même temps l'hérédité de la propriété. Enfin nous voyons chaque jour, grâce à nos infatigables réclamations en faveur de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, s'accroître pour elle la sympathie des hommes généreux; et nous-mêmes, commençant à faire entendre aux ouvriers notre voix paternelle, tandis que des hommes en dehors de nous peuvent se dire hautement les disciples de Saint-Simon, mais de Saint-Simon philosophe et digne émule de Socrate ou de Condorcet, nous enseignons à de nombreuses familles à espérer un remède à leurs souffrances de Saint-Simon, révélateur plus grand que Moïse et que Jésus!

Voilà ce que nous avons fait. Chez nous tout a été progrès. Hors de nous, quel parti, appelé à déposer le bilan de ses revers ou de ses succès, aurait autre chose à nous raconter qu'un enchaînement d'humiliations et d'espérances trompées?

Mes Pères,

Vous ne nous avez point frustrés dans notre attente; ce que vous nous aviez promis, nous l'avons réalisé : mais vous n'aviez pas ignoré les erreurs de tous les partis et leur impuissance à se diriger. Dès le lendemain de la victoire vous aviez, dans une lettre adressée à vos enfans, annoncé ce que je viens de rappeler.

Mon fils, lisez la lettre de nos pères, et montrez l'histoire dans leur prophétie.

Baud lit la lettre qui fut adressée par les chefs de la

religion Saint-Simonienne à leurs fils des départemens, le 1er août 1830.

CHERS ENFANS,

Nous devons vous instruire, vous qui n'étiez pas près de nous dans ce mouvement généreux dont la capitale du monde civilisé a été le théâtre, et du caractère véritable de cette rapide révolution, et du rôle que la doctrine a dû y jouer, et enfin des nouvelles espérances qu'elle nous donne.

La classe pauvre, la classe la plus nombreuse, celle qui dans les sociétés antiques était composée d'esclaves, et dans le moyen âge de serfs; cette classe d'hommes à qui la société qui nous entoure refuse encore l'éducation morale, l'instruction et l'aisance; cette classe *deshéritée* par nos lois, puisque ses pères ne lui laissent que la misère et l'ignorance, et que ses maîtres lui donnent à peine, pour son travail, le nécessaire; les *prolétaires* que nos constitutions libérales ne jugent pas dignes de leurs prévisions, et dont nos Codes ne s'occupent que pour réprimer leurs révoltes; LE PEUPLE, en un mot, a vaincu, et il a été humain, sage, autant que courageux et fort.

Il a vaincu CÉSAR et ses soldats, *pour* ses éligibles et ses électeurs, *pour* ses journalistes et ses députés, *pour* ses bourgeois et contribuables, *pour* ses chefs d'atelier et propriétaires; mais que feront *pour* lui tous ces hommes pour lesquels il s'est fait massacrer? Donneront-ils à ses enfans le pain de vie, de sagesse et de force? Les suivront-ils avec amour, *dès leur naissance*, pour les diriger là où leur vocation les appelle? Non, non; nous le savions d'avance, à

nous seuls est réservée cette glorieuse mission; à nous seuls appartient de rétribuer chacun selon ses œuvres, de placer chacun selon sa capacité : alors il n'y aura pas plus de riches et de puissans *par la naissance*, que de pauvres et de faibles *par la naissance*; alors les faibles ne se révolteront plus contre les forts, ni les pauvres contre les riches; car les forts ne tueront plus les faibles, et les riches n'exploiteront plus les pauvres; les OISIFS, voilà les pauvres et les faibles de l'avenir; les TRAVAILLEURS y seront riches et puissans.

Chers enfans, lorsque cette crise, dernière conséquence de la révolution française, a commencé, nous vous avons écrit que notre intention était de vous voir CALMES, comme nous, au milieu de ce nouveau désordre, présage irréfrable de l'ordre nouveau, de l'avenir Saint-Simonien; nous vous disions de vous préparer à mettre à profit cette nouvelle et éclatante manifestation de la volonté divine, et de vous tenir prêts, quel que fût le résultat de la lutte, à développer les germes d'avenir qui s'y seraient fait jour. Ce n'était pas un éloignement *timide* que nous vous demandions; nous savions, parce que nous le sentions nous-mêmes, que c'était exiger de vous un grand acte de courage, que de vous empêcher d'unir vos efforts à ceux de vos anciens frères d'armes, et de vous exposer ainsi à être méconnus par eux, à recevoir de cuisans reproches, à justifier les préjugés qui déjà existaient en eux contre la doctrine, lorsqu'ils virent qu'elle nous avait arrachés à la scène libérale, pour nous plonger dans ce qu'ils appelaient nos rêveries, dans ce qu'ils prenaient souvent pour de la rétrogradation.

Notre éloignement ne devait donc être ni l'inaction ni le silence; nos yeux étaient ouverts, et nous avons parlé.

Nous avons pris position, non au milieu, mais au-dessus des partis, en montrant aux vainqueurs et aux vaincus *pourquoi* la victoire et *pourquoi* la défaite, en proclamant ce qui manquait à l'une et à l'autre pour qu'elles fussent définitives.

Notre parole ne devait pas être généralement comprise; nous ne le savions. Les uns allaient s'écrier : Il s'agit bien d'avenir! Les autres devaient craindre que nous ne fissions diversion aux cris de *Vive la charte!* et nous traiter avec autant de rigueur qu'ils en auraient montré contre des *ultras;* d'autres enfin, classe nombreuse, faible, timide, parce qu'elle a de justes sujets de crainte, devaient voir dans notre proclamation un appel au peuple pour dépouiller violemment les riches, et détruire cette aristocratie bourgeoise qui s'est élevée mesquine, mais avide, sur les ruines de l'ancienne féodalité. Aucun d'eux ne pouvait savoir qui nous étions; mais tous voyaient que nous n'étions pas eux, et que cependant nous avions rompu plus complétement qu'eux tous avec le passé; que placés ainsi en avant de tous, nous préparions un avenir que tous pouvaient ne pas comprendre, croire impossible, peut-être, mais qui avait un caractère que les sympathies généreuses ne pouvaient méconnaître; tous pouvaient encore nous traiter du nom de rêveurs, mais d'*audacieux* et *généreux* rêveurs : voilà ce que nous voulions. Ce jour, cette feuille, marqueront dans les traditions Saint-Simoniennes; bientôt les hommes qui ne nous ont pas compris encore s'écrieront: Les Saint-Simoniens nous l'avaient bien dit!

Chers enfans, nous ne nous sommes pas bornés à proclamer notre foi dans un meilleur avenir, à dire à un peuple révolté contre ses anciens maîtres qu'il lui fallait de nouveaux chefs vénérés, chéris; à prononcer le nom sacré

de Dieu devant des hommes qui ne l'avaient pas invoqué au moment même où ils accomplissaient l'œuvre la plus *religieuse;* à révéler au monde, qui depuis deux siècles s'efforce de détruire tout *ordre*, tout *pouvoir*, toute *hiérarchie*, parce qu'il voit en eux la violence, l'oisiveté, le privilége aveugle de la naissance, nous ne nous sommes pas bornés, disons-nous, à lui révéler un *ordre* et un *pouvoir* nouveaux, fondés sur le travail et la paix, une *hiérarchie* nouvelle, indépendante de la naissance, uniquement basée sur la capacité; et cependant que pouvait-on lui *dire* de plus grand! Mais il fallait *agir*.

Un jour, la lutte armée, le combat étaient finis; le sang ne coulait plus; les esprits inquiets songeaient au lendemain : Qu'allons-nous faire? tel était le cri qui sortait de toutes les bouches. Ceux qui avaient vaincu (LE PEUPLE) avaient leurs armes; ceux qui ne s'étaient pas battus (LES BOURGEOIS) commençaient à prendre les leurs. Les premiers criaient *plus de Bourbons!* les autres se disaient à l'oreille : *Sans d'Orléans nous ne pourrons contenir cette* POPULACE : et les hommes qui depuis quinze ans excitent cette *populace* contre ses chefs, contre ses rois, tremblaient, ils reculaient devant leur ouvrage; ils se comparaient presque à Bailly, à tous ces promoteurs de la révolution, qui en ont été les premières victimes. La Gironde nouvelle pâlissait devant une Montagne qui n'était pas encore élevée, mais qu'elle sentait surgir sous ses pas.

Notre heure était venue; nous devions nous assurer de la réalité des craintes des uns, de la puissance de volonté des autres.

Ceux de nos fils qui sortent de l'école polytechnique, revêtirent l'habit que ces jours de gloire avaient une seconde fois couvert de gloire; ils parcoururent la ville, se

mêlèrent aux troupes, cherchant surtout leurs jeunes frères d'école, pour savoir s'ils trouveraient en eux les chefs de ce mouvement populaire, que les uns espéraient, que d'autres redoutaient, et que nous aurions dû chercher à calmer, à maîtriser même, s'il s'était manifesté. Nous tous, anciens défenseurs, anciens guides du libéralisme qui venait de triompher, persuadés à l'avance que parmi les chefs courageux du peuple dans ces trois journées, il ne se trouvait que des héros d'un jour, admirables pour un coup de main, impuissans pour un acte social, nous devions toutefois reconnaître positivement si ces jeunes rejetons de l'arbre de la liberté étaient incapables de porter des fruits; nous devions voir si, parmi ces braves, Dieu n'aurait pas encore voulu faire naître un de ces hommes capables d'agiter un peuple armé, de lui commander la résistance à toute restauration d'un ordre social qui vient d'être renversé; car notre place alors eût été marquée entre les vainqueurs et les vaincus.

Mais non, toutes les têtes étaient courbées sous le niveau de l'égalité, aucune d'elles ne s'élevait ambitieuse; LE PEUPLE n'avait pas de chefs, les BOURGEOIS pouvaient encore dormir en paix, le mouvement révolutionnaire avait cessé; l'heure du danger n'avait donc pas encore sonné pour nous, et nous pouvions nous retirer, car la machine représentative allait reprendre pour quelque temps son mouvement.

Chers enfans, il est important que vous ne vous méprenez pas sur les démarches que nous faisions en ce moment; écoutez :

Toutes les constitutions, avons-nous dit, ont été jusqu'ici des transactions entre des classes qui n'ont jamais admis le peuple à les discuter, à les signer; ce n'est pas là leur

mal, car le peuple ne fait jamais ses lois; mais aucune d'elles n'a eu pour objet l'*amélioration du sort* MORAL, PHYSIQUE et INTELLECTUEL *de la classe* LA PLUS NOMBREUSE ET LA PLUS PAUVRE; aussi toutes ont été renversées, après quelques instans de durée. Toutes ces chartes, constamment déchirées et réimprimées, avec corrections, additions, sont impuissantes, vous le savez, à nous donner L'ORDRE et la LIBERTÉ. Un jour viendra donc, où le peuple, résistant à ses vieux maîtres, sera prêt à recevoir *directement* une organisation Saint-Simonienne, ou du moins à préparer, sous l'influence *indirecte* de la doctrine, cette prochaine organisation. Ce jour viendra, et nous en serons avertis, lorsque nous verrons, d'une part, ses anciens chefs déconcertés, prêts à quitter la partie, craintifs, sans volonté, incapables d'inventer une rédaction nouvelle des *droits imprescriptibles*, comme ils les appellent; et de l'autre, le peuple prêt à abuser (SI NOUS NE PARAISSIONS PAS ALORS) d'un affranchissement dont il ne connaîtrait pas le but.

Sans doute nous devons croire que la grande et définitive évolution que Saint-Simon fera faire à l'humanité sera opérée, pendant un assez long temps encore, par asssimilation insensible à l'association déjà formée par nous; sans doute notre rôle politique ne devra commencer que lorsque la doctrine aura pénétré les classes supérieures de la société, et qu'elle se sera même assez long temps produite par son culte, aux yeux des classes inférieures, pour que la prise de possession du pouvoir se fasse en même temps, pour ainsi dire, par *en haut* et par *en bas;* et cependant les Saint-Simoniens pourraient être destinés à paraître plus tôt sur la scène politique, ce qui arriverait si la société, privée de ses chefs, livrée au désordre, s'abandonnait aux mains toujours sanglantes de l'anarchie.

Cette dernière supposition nous paraît bien moins *probable* que l'autre; mais elle est possible : nous devions donc y être préparés; nous devions donc tout faire pour nous assurer des chances actuelles de sa réalisation; car nous seuls pourrons, lorsque le peuple cherchera vraiment des chefs, et lorsque ses députés, électeurs, bourgeois, journalistes, philosophes, propriétaires, se tiendront tremblans à l'écart, nous seuls pourrons avoir la foi de l'autorité, et commander l'obéissance; nous seuls pourrons découvrir les élémens d'ordre alors existans, les réunir, les féconder, appeler à nous tout ce qui sera vraiment en *progrès*, parce que l'AVENIR est à nous; nous seuls pourrons aussi éloigner tout ce qui sera usé, vieilli, rejeter les instrumens vermoulus d'une lutte devenue inutile, prévenir et calmer les résistances *rétrogrades*; parce que nous savons le PASSÉ et ne craignons rien de lui.

Voilà pourquoi hier nous marchions vers nos écoles, vers notre jeunesse studieuse et pleine d'enthousiasme, qui ne sait pas encore qu'elle ne sera vraiment *libre* que lorsque les sources de la science et de l'enthousiasme se répandront largement sur ce peuple qu'elle doit aimer plus encore pour ce qu'il pourra faire un jour, que pour la bravoure et l'humanité qu'il vient de déployer. Voilà pourquoi nous cherchions à découvrir, en nous mêlant aux hommes qui ont triomphé, c'est-à-dire aux *travailleurs*, si le règne de l'*oisiveté* était accompli, en d'autres termes si la *révolution* était achevée.

Enfans, nous vous avons dit ce que nous avions fait; voici maintenant ce que nous avons à faire.

La révolte sainte qui vient de s'opérer ne mérite pas le nom de révolution; rien de fondamental n'est changé dans l'organisation sociale actuelle; quelques noms, des

couleurs, le blason national, des titres, quelques modifications législatives qui réduiront les attributions du pouvoir à peu près à un rôle de police, et de police très-bénigne; telles sont les conquêtes de ces jours de deuil et de gloire. Toutefois, pour nous, voici leur résultat le plus important. Il n'est pas d'ame généreuse, parmi vos anciens frères d'armes, parmi les libéraux, dont la foi *constitutionnelle* ne se soit ébranlée, en même temps que son amour pour le peuple s'est accru de toute la gloire qu'il vient d'acquérir. Faiblesse, désunion, divagations, déraisons, pauvretés de tout genre, rien n'a été épargné pour leur faire sonder l'abîme qu'ils n'avaient pas encore aperçu. Profitons de cette heureuse disposition : pour ceux-là, ouvrons largement les trésors de l'avenir révélé par Saint-Simon, achevons leur désenchantement; qu'ils brisent comme nous les idoles que nous avons comme eux encensées; montrons-leur, nous qu'ils traitaient de rêveurs, nous qu'ils accusaient de retourner vers le passé, parce que nous les avions quittés pour l'avenir, montrons-leur qu'eux seuls rêvaient, que nous touchions à la réalité; que, loin d'abandonner cette cause sacrée à laquelle ils savent que nous n'avons jamais craint de nous dévouer, plus que jamais amis des classes pauvres, amis du peuple, certains de ses heureuses destinées, nous les préparons plus sûrement qu'avec leurs armes et leurs constitutions, par nos *prophéties*, incomprises d'abord, mais qui deviennent sensibles aujourd'hui pour les intelligences les moins élevées, pour les cœurs les plus endurcis.

Dites-leur que le passé tout entier vient d'essuyer sa dernière défaite; que les fruits de la révolution nous sont définitivement acquis; que les instrumens de guerre qui nous ont servi à la faire, à la compléter, sont déposés par

le peuple; qu'il s'est montré bien au-dessus des militaires, des légistes et des bourgeois; qu'il est digne enfin que l'on s'occupe directement de son bonheur.

Rassurés alors contre les tentatives rétrogrades que depuis quinze ans ils ont combattues; certains qu'il suffit d'un geste, d'un souffle pour les faire disparaître, pourront-ils nous reprocher encore d'avoir abandonné une arène où l'on ne s'est jamais battu pour l'avenir? Non, ils laisseront comme nous quelques avocats discuter encore, et toujours discuter une question insoluble pour eux, et que le peuple a résolue en un instant, celle des *garanties* contre un pouvoir IMMORAL, IGNORANT, IMPUISSANT; ils s'occuperont avec nous d'une question plus vaste : fatigués de cette guerre sans cesse renaissante, ils voudront voir s'élever enfin un pouvoir AIMANT, INTELLIGENT et FORT, à l'égard duquel l'obéissance et non l'insurrection serait le plus saint des devoirs.

Cette noble ambition, n'en doutez pas, amènera vers nous les hommes que nous avons mission d'éclairer les premiers, c'est-à-dire ceux qui, brûlant de consacrer leur vie à l'amélioration du sort de leurs frères, sont les seuls hommes *religieux*, les seuls véritables PRÊTRES de notre époque. D'autres, moins dévoués, engagés plus profondément dans le mouvement politique actuel, portant les regards moins loin dans l'avenir, exigent cependant aussi vos soins. Saint-Simon doit, par vous, se mettre à la portée de leur intelligence, et diriger les sentimens qui les animent. Que par vos conseils, ils réclament sans cesse et plus vivement que jamais;

La liberté entière des cultes; aucun clergé ne recevant de salaire de l'état.

La liberté de la presse; l'abolition des priviléges de li-

braires, imprimeurs, et des droits énormes qui gênent l'émission de la pensée;

La liberté de l'enseignement et l'annulation de la rétribution universitaire;

La destruction des monopoles commerciaux de tous genres, la liberté entière du commerce et de l'industrie;

L'abolition de l'art. 291 du Code pénal, qui défend les réunions au-dessus de vingt personnes; car cet article vaut à lui seul toutes les autres armes légales du pouvoir;

Enfin la destruction de la pairie héréditaire, débris trop évident de la féodalité, seul appui que les privilégiés de la naissance puissent encore trouver aujourd'hui dans nos formes gouvernementales.

Voilà pour ceux à qui leur position donne de l'influence sur le mouvement libéral; mais n'oubliez pas que votre parole doit ici porter plus que jamais l'empreinte saint-simonienne. Toutes ces libertés, vous le savez, seront tôt ou tard réclamées, ardemment sollicitées par des hommes qui croiront consciencieusement y voir des *moyens d'ordre*, tandis que pour vous elles n'ont d'autre effet que de rendre moins pénible, plus prompte, moins dangereuse, une dissolution inévitable, vers laquelle nous marchons avec une vitesse accélérée qui serait effrayante, si nous ne savions pas que cette dissolution, que ce *désordre* est la condition de l'*ordre* social nouveau; si nous ne savions pas, surtout, que ses progrès permettront de plus en plus, aux hommes qui les sollicitent encore, de se détacher de ce mouvement *anarchique*, pour se rallier à la *hiérarchie* nouvelle.

Chers enfans, rappelez donc aux libéraux ce qu'ils doivent faire comme libéraux; mais que votre voix ne se confonde pas avec les cris de la démagogie; nous demandons en ce moment *la liberté des cultes*, c'est pour qu'UN culte *uni-*

que puisse plus facilement s'élever sur toutes ces ruines du passé religieux de l'humanité : nous voulons la liberté de a presse, parce qu'elle est la condition indispensable de la création prochaine d'une *direction* vraiment *légitime* de la pensée, celle de la moralité et de la science; nous réclamons la liberté de l'*enseignement*, pour que notre *doctrine* se propage plus facilement, sans obstacles, et soit un jour la seule AIMÉE, *sue* et *pratiquée* par tous. Nous appelons de tous nos vœux la destruction des monopoles commerciaux et des corporations privilégiées encore existantes, mais seulement comme un moyen d'arriver à une *organisation* définitive du *corps* industriel.

Tel est notre but en favorisant, en excitant les demandes des libéraux; proclamez-le hautement, et ne craignez pas que cet aveu les effraie aujourd'hui, et qu'ils nous jugent comme ils le faisaient avant ces trois grands jours; alors ils voyaient en nous des ultras, des jésuites, des prêtres de Thèbes et de Memphis, des partisans du despotisme; aujourd'hui, nous serons plutôt des montagnards, des démagogues, et cependant nous sommes restés les mêmes; nous savions bien que nous devrions nous présenter ainsi aujourd'hui à leurs yeux effrayés : nous savions qu'après avoir excité pendant si long-temps le peuple à la révolte, ils reculeraient épouvantés devant leur ouvrage, et que, lorsqu'ils craindraient autant la démagogie qu'ils redoutaient naguères le despotisme, les Saint-Simoniens ne seraient plus pour eux d'ambitieux théocrates, mais des démagogues furieux : l'un de nos chers fils ne le leur disait-il pas, lorsqu'il s'écriait, il y a peu de jours, en parlant de notre maître : Gloire à celui qui proclama le règne exclusif de DIEU, et le bonheur toujours croissant du PEUPLE ! il fut le plus HUMAIN des théocrates, le plus DIVIN des démocrates !

Enfans, et vous tous qui entendrez notre voix, apprenez que l'HOMME-DIEU des chrétiens est devenu en Saint-Simon l'HOMME-PEUPLE; sous ce nom DIVIN, UN et MULTIPLE à la fois, les souverains de l'avenir, les papes de l'église nouvelle réaliseront enfin cette *souveraineté du peuple*, impraticable rêverie pour ceux qui ne voient jamais dans le peuple qu'une *multitude* sans *chef;* vérité pour le pape Saint-Simonien, car le peuple est en lui, AIMANT, *sage* et *puissant*, marchant COMME UN SEUL HOMME vers l'avenir que Dieu lui destine.

Et maintenant que s'ouvre une année nouvelle, si le souvenir des fautes et des malheurs qui marquèrent le cours de l'année expirante, si la consécration de l'anniversaire de ces jours qu'illustrèrent vainement d'éclatantes révélations rendent les cœurs plus accessibles à nos salutaires avertissemens déjà sanctionnés par l'expérience; à tous ceux qui veulent sincèrement la prospérité, la gloire de la France et de l'humanité, car il y a entre leurs destinées une indissoluble solidarité, nous le disons :

La France, pour mettre un terme à des perturbations intestines sans cesse renaissantes, doit travailler sans retard à alléger les impôts qui grèvent surtout les premiers besoins de l'indigence, affecter à leur soulagement les droits qu'elle frappera sur les priviléges de l'oisiveté, accorder enfin à tous ses enfans le bienfait de l'éducation et l'espoir d'obtenir graduellement l'association avec les classes supérieures. A ces seules conditions, elle peut faire cesser ces continuelles agitations qui la désolent ; car rien n'est plus séditieux que l'abrutissement, l'ignorance et la faim ; et le fer ne peut extirper ces séditions.

Et vous qui, fermant les yeux à l'avenir, rêvez dans l'immuable conservation du présent la plus extravagante des utopies, vainement essaieriez-vous de justifier votre opiniâtreté en prétendant établir en France une taxe pour les pauvres. Ah! n'importez pas en France cette plaie horrible, contagieuse, qui chaque jour, en Angleterre, dévore tant de forces vives! Vainement étaleriez-vous encore avec emphase la bonté du riche, providence du pauvre, lorsque la misère de la classe souffrante, telle qu'un abîme, soudain engloutit tous vos dons, et demeure toujours insatiable et béante... Nous le savons; aisément aujourd'hui l'oisiveté privilégiée consent à lui faire sur son superflu une part légère; sans avoir besoin d'être stimulée par l'éloquence d'un prêtre qui parle au nom de Dieu et du prochain, sans effort, d'elle-même, elle va inaugurant dans des salles de bal ou de concert sa facile charité. Ah! vous le sentez, pour vous l'aumône n'est plus une œuvre sainte. Tant qu'elle vous sembla prescrite par la loi de Dieu, vous la fites en priant et en pleurant; aujourd'hui vous la faites en chantant et en dansant. Oh! si à vos yeux l'aumône était sainte, ne serait-ce pas une horrible profanation? Mais non, c'est simplement la rançon de votre oisiveté que vous payez aux travailleurs; et même votre délicatesse épargne ce mot d'aumône à l'oreille de l'indigence. C'est qu'en vérité au sein de cette classe la plus nombreuse et la plus pauvre surgit un sentiment de dignité qui lui rend amer le pain de la charité, pousse plusieurs de ces infortunés à expirer de faim plutôt qu'à mendier, suscite parmi les ouvriers des sociétés d'assurance moins encore contre la misère que contre l'opprobre de l'aumône, et leur fait envisager dans la mendicité, sous ses diverses formes, une véritable dérogeance! Oui, le temps est arrivé où la main

qui long-temps s'ouvrit avec reconnaissance à vos bienfaits, se fermera dédaigneusement à votre miséricorde intéressée. Il serait doux, sans doute, de continuer à rendre aux masses laborieuses, du sein de votre repos, en imperceptible rosée, ce que, à grand effort de bras, elles vous versent en pluie abondante ! Mais, de grâce, des pauvres qui rejettent une dégradante aumône, et des riches qui prétendent la leur imposer, quels sont les plus moraux? où sont les véritables mendians entre les ouvriers qui disent : « Nous avons » des bras, donnez-nous du travail, et que nous vivions », et les oisifs, qui, pour ne rien déranger à l'ordre actuel, semblent dire à tous ces misérables, dont les sueurs les nourrissent : « Prenez, messieurs, prenez : ayez pitié de » nos priviléges si commodes, de notre repos si précieux, » de notre oisiveté si douce; prenez, par charité ! »

Assez, assez donc de la force brutale et de l'aumône, toutes deux insuffisantes, l'une pour réprimer, l'autre pour satisfaire les besoins nouveaux de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. C'est à l'amélioration de son sort moral, intellectuel et physique, que désormais doit travailler la France.

Plus unie et plus calme au dedans, qu'elle comprenne au dehors sa mission civilisatrice ! Ce n'est plus l'épée à la main, sur de glorieux champs de bataille, ou désarmée, mais luttant encore dans l'arène honteuse de la diplomatie, qu'elle doit poursuivre son noble apostolat, mais par la paix et par la loyauté ! Afin de jeter les fondemens de l'association universelle, qu'elle s'unisse hautement aux deux nations les plus avancées de l'Europe, à l'Angleterre et à l'Allemagne personnifiée dans la Prusse ! Que désormais étrangère à toutes les traditions d'une étroite politique, elle aide l'une à pacifier l'Irlande, favorise l'accrois-

sement de l'autre sur le sol germanique, et confirme entre ses mains cette suzeraineté qu'elle l'aida à ravir à l'Autriche catholique et féodale! Forte de cette alliance vraiment sainte, qu'elle intervienne, en pacifique arbitre, dans tous les démêlés des nations, presse partout le progrès, et entraîne les peuples dans la voie lumineuse qu'elle leur aura tracée! qu'elle se hâte surtout d'arracher à la Russie cette proie sanglante que l'Europe avait mutilée, mais dont les tronçons épars, sous le fer même qui les frappe de nouveau, se réunissent victorieux; qu'elle relève dans l'héroïque Pologne une barrière insurmontable au débordement des peuples du Nord; qu'elle dise à la Russie, dont l'aigle menace de ses deux têtes l'Orient et l'Occident ensemble: « Va, l'Asie t'attend; c'est là que tu peux lancer tes coursiers sauvages et tes populations encore belliqueuses! Devant toi s'inclinera le croissant, et les peuples soumis te devront une initiation à la civilisation européenne. Va, pour toi plus de Balkan et de Caucase; mais si tu reprenais la route de l'Occident, tremble de les y retrouver! » Enfin, grâce au repos dans lequel sa voix douce et puissante maintiendra l'Europe, qu'elle s'unisse chaque jour davantage à l'Angleterre et à l'Allemagne où dominent les besoins pacifiques de la science et de l'industrie : qu'elle impose à leurs travaux une salutaire organisation qui en favorise les glorieux développemens, et prélude ainsi à l'association où tous les peuples seront unis pour le progrès!

Pour nous, ardens à propager notre croyance et notre espoir, c'est à l'Allemagne et à l'Angleterre, jadis visitées par les missionnaires de la France, que d'abord nous irons montrer les apôtres de la foi nouvelle; tandis que, accroissant au dedans notre salutaire influence, nous saurons faire intervenir, dans tous les graves débats, la solution

Saint-Simonienne. Occupés avec une profonde sollicitude des besoins de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, également jaloux de la sécurité de la classe supérieure, nous emploierons tous nos efforts à les pénétrer l'une pour l'autre d'une mutuelle sympathie, et à accomplir l'œuvre de leur réconciliation !

Déjà l'un de mes frères vous l'a annoncé, et je vous le répète : bientôt sera fondée par nous, pour les enfans de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et pour les enfans de la classe privilégiée, une première maison d'éducation où tous seront élevés ensemble selon *leur capacité* et non selon le *hasard de la naissance ;* car aussi long-temps que les enfans auront des écoles différentes, aussi long-temps les pères, sur la place publique, auront des rangs opposés.

Et n'est-ce pas lorsque les illustres rejetons des races aristocratiques se confondirent avec les fils obscurs de la bourgeoisie sur les bancs des lycées de la révolution, et s'y préparèrent ensemble à courir les mêmes carrières, que s'apaisa la vieille guerre de la noblesse et de la roture ? Et, tout récemment encore, parmi les titres que le prince régnant eut à votre confiance, n'avez-vous pas fait grand bruit de la participation de ses enfans à l'instruction de vos colléges, où il les avait envoyés puiser les principes communs à tous ? Ah ! ne voulez-vous donc pas, dans le traité de paix, comprendre la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et effacer jusqu'aux dernières traces de la lutte de deux races ennemies ?

Enfans, ainsi que l'on voit dans une longue procession les plus jeunes d'entre les fidèles s'avancer les premiers, et, parés de leurs robes blanches, vêtus de leurs habits de fête, semer de fleurs la route que leurs pas légers tracent

au pieux cortége; enfans, heureux enfans, vous ouvrirez en souriant la voie triomphale où vous suivront vos pères réconciliés, dont les étendards sanglans s'abaisseront devant les pacifiques bannières que feront flotter vos innocentes mains !

Et déjà, dans cette enceinte, symbole de l'œuvre que nous commençons, les enfans des ouvriers qui font partie de notre famille, et les enfans des membres de notre association, qui parmi nous représentent les classes supérieures, ont été solennellement adoptés par nos Pères, et, après leur avoir promis une éducation selon la *capacité* et non selon le *hasard de la naissance*, nos Pères ont dit : « Devant ces petits enfans tombent les barrières des priviléges de la naissance. »

Oui, c'est cette abolition des priviléges de la naissance, c'est ce classement selon la capacité, c'est cette rétribution selon les œuvres, que poursuivait la France en brisant, par la révolution de 89, les odieuses entraves de la féodalité; sous le nom d'égalité c'était là le bien qu'elle cherchait avec une incroyable ardeur au milieu de toutes les saturnales de la ruine, et sur les champs de bataille de l'Europe; c'était là l'aimant puissant qui la tenait suspendue au glaive de Napoléon, et lorsque enivrée de sang et de gloire, elle tomba, elle adora encore dans son chef, parvenu d'un rang obscur, par la force de son génie, au premier trône du monde, le type vivant de sa propre espérance. Enfin c'est pour s'assurer cette précieuse conquête qu'en juillet elle s'est levée, impatiente d'une honteuse rétrogradation vers les jours des priviléges. C'est là le but constant de tous les progrès de l'humanité, c'est là le prix de tant d'héroïsme, de combats, de sacrifices. Et

nous, nous venons le lui révéler, et déjà commencer pour elle la réalisation de ce nouvel avenir.

Ah! comprenez donc ce qu'il y a d'éminemment religieux dans la fondation de cette maison d'éducation, et sachez y voir le premier effort largement tenté pour préparer la société de l'avenir, l'institution d'une trève solennelle, véritable trève de Dieu, entre les classes privilégiées et les classes déshéritées, préliminaire sacré d'une paix immortelle!

Et maintenant, je vous le demande, quand viendrez-vous, les uns en vous donnant tout entiers à nous, les autres en ne se donnant encore que pour une part, nous aider à réaliser notre œuvre religieuse? Sera-ce aujourd'hui, sera-ce demain? Aujourd'hui, vous dis-je, aujourd'hui! car enfin un an tout entier ne s'est-il pas écoulé dans des troubles déplorables, dans d'inexprimables angoisses, dans des douleurs sans nom, que n'ont pu apaiser votre mesquine munificence et votre luxe de sévérité? Aujourd'hui! car les prolétaires, ainsi qu'on les nomme, ont reçu avec les classes supérieures, dans les rues de vos cités, le baptême de sang, et par ma voix ils vous demandent le baptême de paix et d'amour qui les rachète de leur flétrissante hérédité de misère et d'ignorance! Aujourd'hui! car à pareil jour ils vainquirent pour vous, et se montrèrent sages, humains, modérés! Aujourd'hui!... car lorsque vous les appelâtes dans vos rangs, ils ne répondirent pas *demain!...*

Ici les applaudissemens éclatent avec force; un grand nombre d'assistans versent des larmes.

Ah! si je pouvais faire passer dans vos cœurs les sentimens dont je suis animé! alors, jetant ensemble sur le passé

un regard de sincère admiration, et envisageant l'avenir d'un œil de confiance et de sincérité, vous éprouveriez au sein du calme et de la paix cette ravissante communion de sentimens dont aujourd'hui vous ne savez goûter les transports qu'au milieu des scènes de carnage et de destruction! Ah! si ma voix était assez puissante pour vous toucher, ah! pourquoi, pourquoi vos voix ne me renverraient-elle pas, en échos vibrans et sonores, ma parole d'amour jusqu'au fond de ce cœur d'où elle s'échappe vers vous? Alors, applaudissez, applaudissez! car vos applaudissemens seront une acclamation sublime à la voix de Dieu et de l'humanité!...

Aussitôt de longues salves d'applaudissemens retentissent; l'auditoire est profondément ému, et manifeste un vif enthousiasme.

Mais si vos stériles applaudissemens me condamnaient à comparer votre pitié à cette stérile bravoure qui applaudit au théâtre un trait d'héroïsme, et se cache au jour du danger, alors laissez-moi redescendre de cette chaire au milieu d'un silence aussi triste que vos fêtes, afin qu'averti moi-même de mon impuissance à déterminer de votre part un acte religieux, je cherche dans les inspirations de mes Pères, dans le spectacle des misères du pauvre et dans le spectacle plus triste encore de votre endurcissement, des accens nouveaux plus capables de vous toucher!

Lorsque le prédicateur a eu terminé, les applaudissemens se sont répétés avec le même éclat.

TABLE DES PRÉDICATIONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

I. La bonne nouvelle. Abel Transon 1

II. Réalisation de la doctrine Saint-Simonienne. P. Laurent 12

III. Nous sommes les hommes de l'avenir. P. Laurent .. 28

IV. Liberté, Égalité, Ordre public. P. Laurent 43

V. L'Incrédulité. E. Barrault 61

VI. La Charité. E. Barrault 81

VII. Apologie. P. Laurent 97

VIII. État de l'Europe. P. Laurent 107

IX. Les Femmes. E. Barrault 121

X. La Propriété. Jean Reynaud 153

XI. La Hiérarchie. E. Barrault 177

XII. Le Sacerdoce. E. Barrault 206

Pages.

XIII. L'Intervention. E. Barrault 231

XIV. L'Intervention. P. Laurent 249

XV. La loi de sang. E. Barrault 271

XVI. L'Association universelle. E. Barrault 287

XVII. Unité de la Religion et de la Politique. E Barrault. 311

XVIII. La Religion Saint-Simonienne. E. Barrault 333

XIX. La consécration de la Matière. E. Barrault 361

XX. Dieu. Abel Transon 381

XXI. Unité de la Religion, de la Politique et de la Morale. E. Barrault 397

XXII. Morale du monde. Abel Transon 417

XXIII. Le Mariage. E. Barrault 431

XXIV. Le Monde. E. Charton 447

XXV. Dégoût du présent, besoin d'avenir. E. Charton ... 469

XXVI. L'Art. E. Barrault 491

XXVII. Saint-Simon. Abel Transon 514

XXVIII. L'Éducation. Abel Transon 527

XXIX. Qui nous sommes. E. Barrault 547

XXX. Les anniversaires de juillet. E. Barrault 567

RELIGION
SAINT-SIMONIENNE.

PRÉDICATIONS.

Les ouvrages de SAINT-SIMON, et tous ceux publiés par la famille saint-simonienne, se trouvent également chez Johanneau.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16.

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

RECUEIL

DE

PRÉDICATIONS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

CHEZ JOHANNEAU, LIBRAIRE,

RUE DU COQ, N° 8.

1832.

PRÉDICATIONS.

I.

LE PASSÉ S'ÉCROULE. — L'AVENIR SURGIT.

MES FILS, MES FILLES,

J'éprouve, en reprenant aujourd'hui la parole, le besoin de vous témoigner combien il m'est doux de songer que désormais la prédication répondrait mal à vos besoins et aux nôtres, si elle se bornait à revêtir le caractère d'un enseignement animé, et ne déterminait pas encore entre nous une touchante communion. Il ne vous suffit plus d'entendre de notre bouche le développement de l'un des textes de notre foi, et vous nous demandez de ces

épanchemens qui vous sollicitent vous-mêmes à abjurer vos habitudes de réserve et de froideur. Il ne nous suffit plus de trouver en vous des auditeurs attentifs et bienveillans de nos leçons; nous vous demandons et nous provoquons de toutes nos forces votre confiance et votre abandon. En un mot, nous sommes tous jaloux d'établir entre nous un lien plus fort, plus profond, plus intime. Ah! parmi vous peut-être il en est quelques-uns qui, dans l'intervalle de nos réunions, ne voient pas avec indifférence revenir le jour où leur seront rendues les émotions d'un pur enthousiasme; et nous, nous le glorifions ce jour comme l'une de nos solennités. Pour moi, je n'ai jamais médité et préparé les paroles que je vous adresse dans cette enceinte, sans avoir sous les yeux votre assemblée entière; et là, au milieu de vous, animé par l'inspiration de mes Pères, je vous parle, je cherche le langage qui puisse aller à vos cœurs en plaisant à vos oreilles, je tâche de pénétrer dans les replis de vos ames, et d'y surprendre, afin de les dissiper, vos inquiétudes, vos doutes, vos hésitations.

Or quelle que soit la diversité de vos opinions, à nos yeux vous êtes tous marqués d'un caractère commun, l'*incertitude*. Soit que vous défendiez encore, soit que vous repoussiez le passé, vous doutez de l'avenir, vous vous affligez du présent; et, ne sachant pas y découvrir le gage assuré du progrès de l'humanité, en professant une vague croyance dans sa perfectibilité, vous accueillez avec surprise et défiance la religion nouvelle qui vous appelle à ces glorieux développemens que la société déjà porte en germe dans son sein.

Et, en effet, comment ne seriez-vous pas saisis de trouble, d'anxiété et de doute, lorsque vos souvenirs récens et les spectacles qui frappent vos regards paraissent ne vous of-

frir qu'un enchaînement de catastrophes et qu'une accumulation de ruines?

A peine Luther a-t-il élevé une voix audacieuse et impunie, ce n'est pas seulement par des échafauds et des bûchers, c'est sur de nombreux champs de bataille que se poursuit la lutte du catholicisme et du protestantisme. En face de la liberté qui surgit dans ce hardi réformateur, soustrait les peuples à la domination du vicaire de Jésus, et déjà menace de leur indiscipline l'autorité de César, Charles-Quint abdique, et proclamant, par son abdication, l'impuissance des royales dynasties à réaliser désormais les projets d'un vaste despotisme, il donne le signal de leur déchéance prochaine; il renonce dédaigneusement à sa couronne, comme s'il pressentait l'agrandissement de cette souveraineté nouvelle qui disputera aux monarques leur diadème et leur tête; et, cachant sous un froc l'émule découragé de Charlemagne, vivant, il fait célébrer ses funérailles, comme si le moment approchait où les rois morts manqueront de funèbres solennités. Et voilà que parmi ces races long-temps vénérées et consacrées par la religion au respect des hommes, le glaive des bourreaux, le poignard des assassins, frappent des coups éclatans, le poison d'invisibles coups; les palais étalent d'épouvantables calamités ou recèlent de mystérieuses horreurs. Les princes les plus glorieux expirent dans l'abandon, et, au jour de cette suprême abdication, éprouvent, au sein de la pompe et de la magnificence, la solitude du cloître ou du désert; la tombe elle-même ne protége pas leurs cendres contre la fureur populaire. Au milieu de ces saturnales, des soldats échangent contre l'uniforme sanglant la pourpre royale, majestés d'un jour dont la fraternité s'impose aux majestés séculaires, cependant que l'exil emporte de son souffle violent

d'antiques familles épuisées du plus pur de leur sang. Les palais semblent des hôtelleries visitées en passant par des voyageurs couronnés; l'Océan ne s'étonne plus de se voir traversé par de royales générations errantes sur ses flots et cherchant un asile; des rêves de terreur planent sur le trône, et de sanglans anniversaires ramènent pour tous les rois, avec la douleur d'un deuil, le secret effroi d'une contagieuse fatalité.

C'est peu : les tiges féodales, d'abord violemment mutilées par la royauté, et bientôt, comme de faibles arbustes, courbées par elle, et par elle pliées à des formes serviles et apprêtées dont elles embellissent ses magnifiques résidences, déracinées par la tempête, tombent avec elle et partagent son sort.

Enfin, à côté de ces nobles ruines, se poursuit le renversement de tous les degrés de la hiérarchie sacrée qui s'écroulent les uns sur les autres; et pêle-mêle avec les couronnes féodales gissent la tiare et la mitre sous le niveau d'une brutale égalité. La papauté, d'abord réduite à casser l'ambitieuse milice qui long-temps avait fait sa puissance, à un signe de l'homme fort dans lequel s'est incarnée la révolution, apporte l'onction, qu'allait au-delà des monts lui demander Charlemagne, au soldat qui amuse Paris de tous les spectacles de l'Italie; captive pour n'avoir pas voulu à côté des édits impériaux apposer l'empreinte de l'anneau du pêcheur, et reléguée dans le Vatican par ses propres libérateurs; impuissante, et faisant servir à la police de ses états les foudres de l'excommunication qui autrefois disciplinaient les peuples et les monarques de la chrétienté, aujourd'hui épouvantail usé des bandits de la Romagne; forcée d'invoquer contre ses sujets révoltés l'appui de César et de perfides amnisties; attaquée dans sa divine auto-

rité par toutes les consciences qui s'arrogent à elles-mêmes l'infaillibilité qu'elles lui refusent ; inquiète de ses défenseurs qui l'insultent de leurs hautaines prétentions à la régénérer; précieuse cependant à Rome, mais comme une ruine vivante dont la curiosité attire encore dans ses murailles de nombreux pèlerinages, la papauté se débat dans une agonie souillée du sang qu'elle verse, au bruit des croix que le peuple abat du sommet des temples déshérités de la foi antique.

A ce spectacle où tout ce qu'il y eut d'auguste, de glorieux, de sacré, est terrassé : « Hélas, hélas ! s'écrient les partisans du passé, où allons-nous ? L'Europe se meurt ! Dieu suscite à ses enfans d'affreuses persécutions et de terribles épreuves ! l'impiété s'adore elle-même ! Sont-ils donc arrrivés ces temps marqués par d'épouvantables prophéties ? La terre va-t-elle s'entr'ouvrir et tout dévorer dans son sein ? La pluie de feu, qui jadis descendit sur de coupables cités, est-elle prête à s'échapper des flancs de ce nuage qui monte, s'étend et pèse sur l'horizon ? le glaive exterminateur, entre les mains d'innombrables ennemis, déjà marche-t-il contre nos murailles ? Malheur ! malheur à nous ! »

Et cependant, entre ceux-là même qui détruisent règne une impitoyable guerre. A peine ceux qui ont fait les premiers pas dans cette glissante arène veulent-ils donner le signal de la halte : « Marchons, marchons ! répètent les autres. — Mais voyez ce que nous avons renversé ! — Vous transigez avec l'ennemi ! — Respect à ce qui reste. — Superstition ! — Enfans, croyez notre expérience. — Avez vous cru celle de vos pères ? — Obéissez à vos chefs. — Vous avez renié les vôtres ! — Du repos pour la société -- Encore une victoire, et le repos ensuite ! — Aveugle impatience ! — Lâche trahison ! — Arrêtez ! — Périssez, et nous,

marchons, marchons! » Et quelquefois sur les cadavres de leurs devanciers trop lents à leur gré, ils s'élancent à de nouvelles ruines, pour tomber à leur tour sous les pieds de leurs successeurs, irrités de leur lenteur. Alors la victoire est sans ovation, ou, parmi les fêtes du triomphe, retentit, comme une effrayante ironie et un alarmant présage, la voix des vaincus. Alors le pouvoir, dépôt terrible, ressemble à ce pacte mystérieux où le plus puissant s'asservit au plus faible, à condition d'en faire ensuite sa victime : élevé sur le pavois, le chef d'un jour retombe sanglant sur la pointe des lances. La gloire est un cri perdu dans un silence étouffant, ou l'écho même à l'éloge renvoie l'outrage; enfin quelquefois le peuple est plus prompt à détrôner son idole de l'apothéose qu'il lui a décernée que le ver du sépulcre à en dévorer les restes. Nul ne sait où l'on marche : Luther se serait épouvanté de Voltaire, Voltaire de Mirabeau, Mirabeau de Robespierre. Tous entr'ouvrent, en s'accusant réciproquement d'audace ou de timidité, l'outre fatale qui renferme la tempête. Une émulation de ruine saisit les générations : elles se pressent, semblables aux flots de la mer qui, après avoir jeté sur le rivage un vaisseau livré à leur agitation, se retirent en grondant, et, comme satisfaits de leur ouvrage, le laissent à moitié brisé, cherchant encore à s'affermir sur ses ancres; mais qui bientôt, avec un bruit effroyable croissant comme celui du tonnerre, reviennent en vagues montagneuses, ressaisissent leur proie, la dépècent, et tour à tour engloutissent et rejettent de leur sein, sans pouvoir s'apaiser, les débris dispersés du jouet de leur fureur.

Au milieu de cette effroyable confusion, quel est ce soldat obscur qui s'élance.... salut, Empereur! Né de la liberté, il l'asservit et la foule aux pieds! Et qui déserte

sa cause pour se courber sous le joug du guerrier? Ceux-là mêmes qui ont combattu pour elle. Qui donc la relèvera de ce honteux abaissement? La race qui lui dut son exil. Et lorsque la liberté rend à un exil nouveau cette race, coupable de rétrogradation, voyez ceux qui, au prix de généreux efforts, ont assuré le triomphe de la liberté; voyez! ils adossent aux débris du passé qu'ils relèvent leur idole, enivrée de sang, trop faible pour se soutenir, se débattant entre leurs mains, et menaçant de les entraîner vers un abîme; tel est même leur effroi, que l'on ne sait si, en se prosternant devant elle, ils n'adorent pas avec plus de ferveur l'appui qu'ils lui ont donné et qu'ils cherchent à consolider.

L'homicide est partout; la guerre fait horreur aux uns, aux autres la paix semble un fléau. La paix! où donc est-elle aujourd'hui? Est-ce entre les nations, lorsque chacune d'elles fourbit son épée et exhume ses vieux trophées? Est-ce entre les classes supérieures et les classes inférieures, lorsque les unes refusent encore d'ouvrir les yeux sur la situation des misérables qu'elles mettent en rapport, et s'arrogent le monopole héréditaire de l'éducation, de l'instruction et de la richesse, lorsque les autres sèment l'incendie, brisent leurs ateliers, s'agitent en émeutes et réclament avec une aveugle brutalité une amélioration dans leur sort? Est-ce dans l'industrie, où la rivalité des nations se perpétue par les barrières qu'elles opposent au libre échange de leurs productions, et où la tradition du duel se maintient par la concurrence effrénée des individus acharnés à se nuire afin de prospérer seuls? Est-ce dans la science, où tous les travaux s'accomplissent dans l'isolement, au milieu des luttes haineuses de la jalousie? Est-ce dans les arts, où les poètes, divisés entre eux, font retentir la voix

du doute, de l'ironie, du désespoir? car lorsqu'à leurs accens discordans les murs sont tombés et les sanctuaires ont été profanés, soudain ils poussent un long cri de douleur, comme si une invisible main frappait leur corps et déchirait leur ame. Est-ce au sein des familles, lorsque les femmes, déchues de leur ancienne gloire, sont, d'après les lois des plus graves convenances, l'objet d'un trafic avoué sous le nom de mariage, et, asservies à leurs époux, humbles gardiennes des foyers domestiques, n'échappent à la subalternité que par la révolte, à l'obscurité que par le scandale, ou étouffent dans le silence les oracles inspirateurs de leur voix, réduites obscurément à bercer un enfant et à flatter un maître; lorsque enfin les pères et les fils ne parlent plus une langue commune, et, séparés par l'immense intervalle d'une révolution, cessent en quelque sorte d'être contemporains?

A ces désordres les fléaux ajoutent leurs ravages: ici, c'est la faim qui se promène dans une île, et contraint tout un peuple à la mendicité! là un fléau plus terrible, car la famine est pour les pauvres, et celui-ci est pour tout le monde, après avoir décimé les populations d'Asie, s'avance vers l'Europe, frappe les campagnes, les cités, les camps, plus rapide et plus inévitable que la mitraille, atteint dans la mêlée ceux qu'épargne le fer, passe en fraude, avec une audacieuse rapidité, à travers les lignes qu'on lui oppose, s'embarque sur les flots, isole de leurs sujets les monarques tremblans, provoque les séditions, porte au loin l'épouvante, change, par la seule terreur de son nom, les mesures de l'aveugle diplomatie, et semble un terrible précurseur de la guerre que l'Orient barbare promet à l'Occident épouvanté.

A ce spectacle fécond en amers découragemens, en

alarmes profondes, « hélas, hélas ! s'écrient les vainqueurs du passé, où allons-nous? que deviendrons-nous? L'anarchie doit-elle nous dévorer? Un nouvel Attila vomi par le Nord va-t-il nous subjuguer? Un soldat ambitieux une seconde fois courbera-t-il nos têtes sous un sceptre de fer? faut-il le craindre, faut-il l'invoquer? O liberté! n'es-tu qu'un vain nom? Faut-il t'abjurer ou mourir pour n'avoir plus à te maudire? Malheur, malheur à nous! »

Ainsi tous les partis exhalent leur tristesse, déplorent la victoire autant que la défaite, et, confondant leurs murmures et leurs gémissemens, forment un chœur lugubre d'où s'échappent ces mots entrecoupés : « Dieu va-t-il envoyer l'ange terrible qui vendangera la vigne de la terre et en jettera les raisins dans la grande cuve de sa colère? Cette terre sera-t-elle bientôt livrée, comme un jouet, à l'ambition des rois et des conquérans? Le moment est-il proche où le son des trompettes va retentir des quatre bouts du monde, le réduire en poudre, et évoquer les peuples éperdus devant le tribunal inexorable du juge suprême? L'instant est-il venu où ce globe doit être brisé par un astre terrible qu'amène à sa rencontre une inflexible fatalité? » Et tous redisent ensemble : « Malheur, malheur à nous! » Et comme jadis les juifs frappés de trouble et de sinistres pressentimens : « Malheur, malheur à Jérusalem! »

Au milieu de ces bouleversemens et de ces cris de détresse, nous seuls demeurons calmes et pleins d'espoir; car notre calme n'est pas la stoïque impassibilité du sage antique, défiant sans effroi la chute de l'univers, ou la résignation du chrétien s'humiliant sous les décrets de son Dieu. Non! mais une inébranlable confiance nous anime, parce que Saint-Simon nous a appris à discerner, à travers

ces débris accumulés, le plan admirable où éclate la sagesse de Dieu. Entre ses mains ont tour à tour passé, comme d'aveugles instrumens brisés et remplacés, ces ouvriers de démolition, qui, frappant sans découvrir la portée de leurs coups, s'insultant avec colère, ont, à leur insu, de tous leurs efforts successivement maudits, formé un harmonieux enchaînement qu'ignora leur imprévoyance. Mais aujourd'hui nous pouvons glorifier la Providence qu'ils avaient méconnue, et la bénir du renversement de l'antique Jérusalem; car du sein de ses ruines doit sortir, plus vaste, plus belle, plus brillante, une Jérusalem nouvelle.

O vous dont la sombre douleur et les inflexibles regrets s'attachent obstinément à des débris! ô vous qui doutez de votre victoire, et cherchez vainement la joie et le repos au sein de la société telle que vous l'avez faite, séchez vos pleurs, et réjouissez-vous! Ah! sans doute, malgré les effroyables pronostics que vous dicte la décadence évidente de la société, un espoir secret reste au fond de vos cœurs et dément ces terribles paroles : *Le monde périt*; mais à quels signes reconnaîtriez-vous la vie d'un monde nouveau? Vous ne le savez point, et, partout poursuivis d'images désolantes, vous retombez sans cesse dans l'affliction! Réjouissez-vous! car je viens, au nom de Dieu, de Saint Simon et de mes Pères, à côté du passé qui s'éteint, vous montrer déjà vivant l'avenir que nous annonçons; l'association universelle, le règne de la paix et du travail, le développement constant de la science et de l'industrie, l'émancipation complète des femmes, et l'ordre selon la capacité.

Oui, long-temps la guerre, comme un lac aux eaux ensanglantées, s'est débordée sur toute l'Europe, et peut-être doit-elle encore l'inonder; mais avec ses flots terribles

elle roule un limon salutaire destiné à combler les sources qui l'alimentaient, et c'est elle qui détruit dans les institutions fondées par les armes l'occasion de nouveaux combats; le dernier trophée de la gloire militaire sera formé des débris de tous les antiques trophées par elle-même abattus! Et comment la guerre prolongerait-elle son empire désastreux, lorsque aujourd'hui, possible seulement entre les peuples qui rejettent ou prétendent conserver ses sanguinaires traditions, et déjà soumise à une sévère discipline qu'elle ne peut enfreindre sans exciter une profonde horreur, elle cesse d'être entretenue par les haines et les préjugés qui naguère encore divisaient les nations? Voyez enfin s'affaiblir, entre les individus comme entre les peuples, cette jalousie frénétique de l'honneur qui lavait impitoyablement dans le sang la moindre tache reçue, cette humeur farouche qui multipliait ces combats acharnés où le fer croisait le fer et cherchait avec toutes les ressources de l'adresse et de l'impétuosité le cœur de l'adversaire. Aujourd'hui l'ardeur de la vengeance se renferme dans la satisfaction que lui offrent les arrêts des tribunaux ou de l'opinion publique; elle se montre, dans la plupart des duels, diminuée de toutes les chances volontairement accordées à l'incertitude de coups plus éloignés, et elle cède le plus souvent à l'intervention d'une diplomatie conciliatrice.

Honneur sans doute au christianisme qui, en pénétrant les hommes d'une mutuelle sympathie, changea le caractère barbare de la guerre antique, adoucit les mœurs et enseigna le pardon des injures! Toutefois le christianisme, en consacrant la division des deux mondes, avait consacré la perpétuité de la guerre.

Mais au milieu de ce monde matériel flétri par la loi

spirituelle, s'élève, à côté de César, un pouvoir nouveau, l'industrie. D'abord couverte de haillons, elle les rejette et insulte à ses oppresseurs en étalant comme eux l'éclat de la pourpre; encore meurtrie de ses chaînes, elle en dissimule sous l'or les antiques flétrissures; et cependant, par un reste de servilité, elle s'incline devant ses anciens maîtres qui trafiquent avec elle de leurs écussons et de leurs titres, devenus de dérisoires hochets; bizarrement parée de ces insignes, et fière des hommages que lui rendent les monarques les plus orgueilleux, elle grandit, prescrit la guerre, dicte la paix, prend César à sa solde, enrôle des armées qu'elle pousse à d'aventureuses expéditions en commanditant la gloire: elle équipe de nombreuses flottes qui, dans toutes les directions où leurs voiles rencontrent un souffle favorable, leurs proues un courant propice, sillonnent l'Océan et cherchent tous les rivages; elle a ses ambassadeurs qui, par leurs intrigues, préparent ses succès; ses explorateurs, qui, avec une audace inouïe, pénètrent chez les peuples les plus inhospitaliers et lui ouvrent de nouvelles voies: déjà elle compte des héros, des martyrs, des poètes; elle inspire les recherches de la science et souvent la prend à ses gages; elle crée des monumens, des cités, des colonies, des états; elle a ses écoles et ses tribunaux.

C'est peu; elle brave l'humilité du christianisme par son luxe, les anathèmes d'une rigidité jadis salutaire par l'assouvissement de ses passions encore désordonnées; et, après avoir forcé les ministres même du dieu qui la réprouve à fonder, par une sorte d'apostasie, sous son invocation, de nombreux comptoirs et de vastes établissemens, elle laisse bien loin derrière elle les traces des apôtres de cette foi; par le zèle de ses missionnaires, aveugles

précurseurs d'une religion seule capable de la consacrer elle-même, elle va, sur tous les points du globe, convertissant la stupide insensibilité à des besoins nouveaux, la pauvreté à l'aisance, la richesse à la magnificence, le désert à la fécondité, la solitude à l'habitation, et unissant par d'innombrables nœuds tous ces peuples divers de langage, de mœurs, de physionomie, toutes ces contrées différentes de sites, de température et de productions; corps monstrueux dont les parties sont encore mal associées, mais où déjà la vie ne peut s'altérer sur un point sans languir sur tous les autres!

Enfin, après avoir, pendant trois siècles, commandé la guerre, aujourd'hui elle veut la paix; elle la demande par la bouche des travailleurs et des oisifs, qui, du sein de leur repos privilégié, glorifient avec emphase et recommandent avec excès le travail; elle la vote par la main des chefs d'ateliers, des négocians, des spéculateurs qu'elle envoie, revêtus de la considération publique, à l'exercice de l'autorité; elle l'obtient des ministres qui sortent de son sein, et dont elle prolonge l'existence politique, selon leurs complaisances pour elle, en les cautionnant en quelque sorte, et en mettant de leur côté le plus grand nombre de parieurs; elle l'impose aux monarques, grâce à ces relations de puissance à puissance qu'elle a déjà établies entre les maisons de banque et les maisons régnantes; elle érige la Bourse en une sorte de temple de Janus, temple hideux où quelquefois des nations sont sacrifiées aux ignobles calculs de la cupidité; mais quoiqu'elle puisse prendre la paix pour complice de ses horribles spéculations sur le sang des peuples, ou se voir elle-même déconcertée, par les élans généreusement belliqueux de la société, dans les étroites combinaisons de son égoïsme, maintenant l'industrie, par

ce *veto* opposé à la guerre, dénonce à l'humanité entière un pouvoir nouveau, éminemment pacifique, victorieusement installé au milieu d'elle.

Comment en effet se concilieraient la guerre et l'industrie? la gloire de la guerre est de *détruire*, celle de l'industrie de *produire*. Et quand l'industrie fut-elle plus puissante dans sa fécondité? Depuis le tissu souple et léger, dont la transparence revêt les nuances délicates de couleurs variées, jusqu'aux métaux qui se plient aux caprices de toutes les formes, à quelles transformations n'a-t-elle pas assujéti la matière, ajoutant chaque jour à la force de l'homme, et chaque jour épargnant à son bras de dégradantes fatigues; ici mettant à son service l'eau, l'air, le feu, qui pour lui arrachent du fond des abîmes d'énormes fardeaux, pour lui frappent des coups plus vigoureux que ceux des fabuleux cyclopes, pour lui couvrent en un instant d'innombrables caractères les feuilles innombrables où revit sa pensée, et qui, plus fidèles que le vent, plus prompts que la rame, poussent un navire à travers les flots agités, ou sur un chemin de fer, plus rapides que des coursiers, entraînent de lourds chariots; là faisant jaillir du sein de la terre, à travers le roc même, en sources abondantes, la fécondité et la vie sur un sol aride et mort, ou suspendant des canaux et promenant jusqu'à des vaisseaux sur les flancs des montagnes étonnées! Ah! ce n'est pas en vain que ce siècle s'est appelé le *siècle des merveilles de l'industrie!*

Comprenez donc quel immense avenir elle prépare au monde, lorsque la religion nouvelle, mettant un terme à l'anarchie et à l'égoïsme qui la caractérisent, et associant les efforts des industriels, réglera sa pacifique activité fécondée par la science.

Arrêtez maintenant vos regards sur la science. Devant ses découvertes s'évanouissent d'antiques erreurs que professaient gravement les siècles précédens; elle a porté le flambeau dans les ténèbres qu'autrefois l'ignorance peuplait de fantômes et ne contemplait qu'avec une religieuse horreur. Ardente, elle embrasse tout dans le cercle immense de ses investigations, et prend toujours pour centre la dernière limite de ses progrès. Depuis l'empreinte délicate de la fleur déposée sur les couches les plus profondes de la terre jusqu'à la tache fugitive qui voile par intervalle le front de l'étoile la plus lointaine; depuis la vapeur imperceptible jusqu'aux globes énormes qui gravitent dans l'espace; depuis la fibre la plus intime du cerveau jusqu'à la contexture du zoophyte qui se meut et végète à la fois, elle va interrogeant, pesant, scrutant avec un zèle infatigable; et jalouse de ramener les innombrables faits dont elle poursuit l'observation à une loi unique qui les embrasse et les explique tous, elle s'essaie en théories audacieuses, et mérite au siècle, que déjà l'industrie a nommé, le titre pompeux de *siècle de lumières*.

Ah! ne voyez-vous pas de quels bienfaits plus grands la science dotera l'humanité, lorsque la religion nouvelle, la stimulant encore par les besoins de l'industrie, réunissant en un vaste foyer toutes les lumières à cette heure éparses et incertaines, les fera jaillir incessamment en inépuisables rayons?

Écoutez à présent les chants de vos poètes! que de fois vous avez sympathisé avec leurs misères dont vous retrouviez dans vos ames les traces palpitantes! Mais si un cœur fidèle eût répondu aux battemens de leur cœur, si une voix harmonieuse se fût mariée aux accens de leur voix, si une main loyale eût pressé leur main, auraient-ils

popularisé en quelque sorte, parmi les hommes les plus ardens, le dégoût de la vie? et si un noble but, brillant à leurs regards, eût allumé leur enthousiasme et fait vibrer les cordes de leur lyre, se seraient-ils couronnés de lugubres cyprès? La poésie, dans son langage douloureux, est donc elle-même l'indication d'un énergique besoin de lien entre les hommes. Pour l'artiste moderne, la solitude, que recherchait l'épicurien antique, est un affreux supplice: s'il souffre et accuse les hommes, c'est qu'il se sent isolé au milieu d'eux; et si vous accueillez avec un amer plaisir cette expression de mélancolie, c'est que tous vous sentez que votre mal est de ne point être assez aimés, de ne pas assez aimer vous-mêmes.

Et lorsque tout, arts, science, industrie, atteste hautement le besoin d'association, la haine de la guerre et de tous les priviléges oppressifs, et le développement de l'homme dans toutes ses facultés, pourriez-vous ne pas reconnaître avec nous la légitimité de l'avenir que nous proclamons, l'association universelle, le règne du travail et de la paix, les progrès constans de la science et de l'industrie, et l'ordre selon la capacité?

Mais, au sein de cet avenir où l'esclavage aura disparu jusque dans ses dernières traces, la femme restera-t-elle vouée à la subalternité? Là où aura disparu le despotisme, ne pourra-t-elle monter au pouvoir? Là où la guerre aura cessé, lui sera-t-il interdit de s'associer à de pacifiques fonctions? Ah! lorsqu'elle a déjà conquis une juste admiration par sa glorieuse participation aux progrès de l'humanité et par son génie, lorsqu'elle trouve même un témoignage de son influence et de sa nouvelle destination dans les reproches que l'homme lui adresse souvent sur son crédit et les dangers de son éducation actuelle, ne peut-elle

pas enfin découvrir dans l'instruction plus étendue et plus variée qu'elle reçoit à cette heure la promesse tacite, involontaire de l'avenir que nous lui annonçons?

O vous dont la sombre douleur et les inflexibles regrets demeurent obstinément attachés à des débris! ô vous qui doutez de votre victoire, et cherchez vainement la joie et le repos au sein de la société telle que vous l'avez faite, séchez vos pleurs et réjouissez-vous! Car je suis venu, au nom de Dieu, de Saint-Simon et de mes Pères, sous une dépouille flétrie vous faire entrevoir les brillantes couleurs qui bientôt éclateront à vos regards; au sein des débris tombant en poussière, vous signaler les germes féconds prêts à s'épanouir au souffle de l'inspiration nouvelle; enfin derrière les funérailles d'un vieux monde descendant avec un reste de pompe au tombeau, vous annoncer, sous le manteau de deuil dont il est encore enveloppé, l'avénement d'un monde radieux! Ah! cessez donc de répéter: « Malheur, malheur à nous! » Et, plus fortunés dans votre prévoyance que les juifs, écriez-vous au milieu de la chute de l'antique Jérusalem: « Gloire, gloire à la Jérusalem nouvelle! »

Alors ne vous demandez plus pourquoi le Saint-Simonisme et quelle est sa mission, lorsqu'il rallie tous les élémens épars dans ce chaos pour en former un monde plus vaste, plus brillant, plus heureux? Il vous enseigne à ne rien maudire et à tout féconder; gardez-vous donc de le maudire lui-même et de le juger stérile: il vous apprend à démêler la concorde et l'harmonie là où vous n'aviez vu que la lutte et la divergence; et de tous ces anneaux, qui jusqu'à ce jour s'étaient violemment froissés et avaient tendu à se détacher, il déroule à vos regards la chaîne immense,

indissoluble et paisible entre les mains de Dieu ; comprenez donc comment, en vous abandonnant une tâche encore légitime, celle de combattre sur tous les champs de bataille un passé condamné sans retour, ou le soin d'épargner à la société les secousses trop violentes de cet état de guerre, il remplit au milieu de vous une tâche plus haute, plus glorieuse et plus sainte, en préparant l'ordre nouveau qui doit succéder à celui dont vous poursuivez le renversement. Enfin, sachez reconnaître dans vos travaux et dans les siens une division d'efforts qui se combinent pour l'accomplissement de la loi du progrès.

Ah ! c'est le sentiment profond de l'importance de notre mission qui nous a donné le courage de l'accomplir au milieu de tous les obstacles que nous n'avons cessé de rencontrer. En une seule année nous avons fait retentir en Europe le nom de Saint-Simon et les solennelles promesses de notre religion. Et maintenant nous brûlons de nous élancer sur les traces de notre renommée, et de porter chez les peuples les plus civilisés la voix même de ses apôtres. Déjà nous avons en quelque sorte déposé devant vous le bilan de nos travaux et de nos succès ; il nous reste en ce jour à mettre sous vos yeux notre budget. Or, pour faire nos enseignemens et nos prédications, pour publier nos livres et nos journaux, pour étendre et entretenir nos diverses missions, quelles ressources pensez-vous qu'aient été les nôtres ? Calculez les revenus que l'un de vos oisifs opulens dépense chaque année afin de se faire honneur de sa fortune, en loges aux spectacles où rarement il va chercher un amusement sur lequel il est blasé ; en fêtes splendides où il ne connaît pas tous ses amis, et dont il ne fait sincèrement les honneurs qu'à lui-même ; en chevaux qui gagnent à la course des prix dont il tire vanité pour son

propre compte; en tableaux dont il meuble sa galerie; en concerts philantropiques où il veut être récréé, diverti, réjoui, et perdre le moins possible à sa bonne action; et en cent autres occasions qui ne lui procurent que de frivoles plaisirs et de stériles jouissances, si toutefois il n'y ajoute pas, pour se distraire de son dégoût et de son ennui, le scandale et l'immoralité. Pour accomplir ce que nous avons saintement accompli, voilà ce qui nous a suffi. De notre budget nous avons fait deux parts: la plus faible pour nous-mêmes, la plus large pour le développement de notre croyance. Nous avons appliqué l'épargne à nous-mêmes, le luxe à la manifestation publique de la doctrine! Toujours pauvres, parce qu'en face d'une œuvre immense et de misères sans nombre dans toutes les classes de la société, nous formons des vœux dont il nous faut retarder l'accomplissement; toujours riches parce que nous avons la bonne nouvelle qui touche les cœurs, éclaire les esprits, et convertit jusqu'aux biens; plus prodigues que les plus prodigues, puisque nous n'enfouissons pas nos capitaux, et les faisons à l'instant circuler parmi vous sous une forme animée et vivante; plus prévoyans que les plus prévoyans, puisque nous nous ménageons chaque jour un crédit plus grand auprès du monde; nous nous avançons avec une inébranlable confiance dont vous pouvez peut-être encore, dans votre ignorance de notre foi, accuser la témérité, mais qui du moins nous met à l'abri de soupçons avilissans et d'infâmes calomnies!

Oui, nous sommes pauvres, et cependant nous voulons donner plus encore que nous ne l'avons fait. Dès longtemps il nous tardait d'empreindre notre parole écrite de l'autorité morale qu'elle ne put partager avec notre enseignement et notre prédication, tant qu'elle se distribua à des

abonnés qui se croyaient en droit d'y chercher, ainsi que dans les autres journaux, l'expression de leurs propres opinions plutôt que notre enseignement. Dès long-temps il nous tardait de nous affranchir d'une condition que nous imposa la nécessité seule de faire face à des dépenses imprévues. Le moment est proche où nous choisirons pour lecteurs ceux dont il nous importe d'exciter les sympathies, d'éclairer le jugement et de régler les actes, et où nous leur donnerons, comme ici nous vous la donnons, notre parole de chaque soir.

Ainsi, mes Pères, grâce à vos inspirations, de moment en moment nous étendons notre sainte propagande! Sainte! car, pour nous, propager notre foi c'est faire pénétrer l'espérance là où règne le désespoir, la lumière là où règne l'obscurité, la paix là où règne la guerre, l'amour là où règne l'égoïsme!

Comprenez donc alors le véritable caractère du Saint-Simonisme. Nos actes attestent qui nous sommes; votre présence assidue dépose hautement en notre faveur. Oui, ici vous dépouillez un instant votre affligeante incertitude, et plus confians dans la destinée de l'humanité, vous renaissez à l'espérance. Ici vous osez vous abandonner à ces ravissantes pensées qu'ailleurs peut-être vous traitez encore de chimériques illusions; vous vous plaisez à reconnaître sous les noms que nous leur avons donnés quelques-uns de ces vagues pressentimens qui avaient illuminé vos esprits et s'étaient soudain évanouis; ici, enfin, vous retrouvez ces rêves ingénus et rians qu'autrefois vous aviez caressés. Mais quoi! ne venez-vous que nous demander une distraction passagère à votre existence monotone, inquiète et flétrie? Non, non! vous vous plaisez à entendre une parole de foi et d'amour; vous compatissez vivement aux

souffrances de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre : vous sentez avec délices au fond de votre cœur vibrer harmonieusement des cordes que brise ou détend votre société; et, au milieu des joies pures d'un naïf enthousiasme, vous vous trouvez meilleurs, plus contens de vous-mêmes et de l'humanité. Mais ne vous serait-il pas doux d'accroître ce bonheur en prenant une part active à nos travaux? Serez-vous donc toujours spectateurs et jamais acteurs vous-mêmes? Nous allons à votre rencontre; ne ferez-vous pas un pas au-devant de nous? Nous vous tendons la main; nous refuserez-vous la vôtre?

Sans doute sur quelques points encore nous pouvons ne pas nous entendre; mais enfin supposez que dans une cité on vînt annoncer que l'ennemi est aux portes, ou que le prince arme ses satellites pour soutenir une mesure tyrannique, ne verriez-vous pas à l'instant tous les citoyens généreux, au lieu de peser la différence de leurs opinions, associer leurs efforts et s'élancer ensemble au-devant de l'ennemi?

Or je vous adjure tous : la misère, misère héréditaire de moralité, de science et de richesse, qui afflige les masses populaires, qui tue d'un seul coup ou consume lentement, qui condamne tant de malheureux à d'insalubres habitations, et empoisonne l'air qu'ils respirent chaque jour, qui flétrit l'enfance de fatigues prématurées, et poursuit de travaux le vieillard jusqu'au bord de sa fosse, qui expose des populations entières, nues, aux rigueurs des saisons, qui arme de haine et de violence contre les classes supérieures les travailleurs affamés, et trouble votre sécurité, que ne vous rendront pas d'officielles déclarations; la misère n'est-elle pas à vos portes, dans vos murs, parmi vous, plus hostile que le plus redou-

table ennemi, plus despotique que le plus cruel tyran? Eh bien! pour le repousser et pour le vaincre, que faites-vous? Charité, philantropie, sociétés de bienfaisance, et le reste, n'en parlons pas! autant vaudrait parler de ces escarmouches où l'on fait plus de bruit que de besogne, quand il s'agit d'une bataille immense, régulière, solennelle, décisive. Que faites-vous? le temps presse. Chaque jour de retard rive les fers de milliers de malheureux et les précipite dans le désordre ou dans les horreurs du dénuement! Chaque jour de retard est le sacrifice avoué, consenti, d'innombrables victimes! Chaque jour de retard est une victoire pour l'immoralité, l'ignorance, la misère... Venez, marchons ensemble... Ah! vous avez encore des éclaircissemens à demander, des difficultés à lever, des problèmes à résoudre! intrépides raisonneurs! La maison brûle; criez donc *Au feu!* L'ennemi est aux portes; criez *Aux armes!* Il vous presse; élancez-vous et criez *Marchons!* Vous hésitez encore! Tâchons, tâchons d'un seul mot de nous entendre! Pensez-vous qu'il soit bon, raisonnable, utile, que le hasard de la naissance préside au classement des individus dans la société? Pensez-vous qu'il soit bon, raisonnable, utile, que les travailleurs manquent du nécessaire, et que les oisifs regorgent du superflu? pensez-vous qu'il soit bon, raisonnable, utile, que l'éducation, l'instruction et la richesse demeurent le privilége d'une classe de la société, et l'abrutissement, l'ignorance et l'indigence le partage du plus grand nombre? Ah! ces propositions, dans leur révoltante nudité, vous font frémir! Pensez-vous donc alors que les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre?

Ecoutez : un jour, profondément navré de votre insen-

sibilité à tant de souffrances, je vous annonçai qu'entrant plus largement dans la voie de l'apostolat, je vous rendrais ce temple odieux par l'énergie avec laquelle je ferais retentir à vos oreilles le cri de la misère du plus grand nombre, accusateur pour tous ceux qui n'y remédient pas; et j'ajoutai qu'armé de la parole religieuse nouvelle comme d'un fouet, je vous chasserais de ce temple... Eh bien! aujourd'hui si nos exhortations et nos reproches vous paraissent ridicules et extravagans, levez-vous en masse, et, déclarant à haute voix que les institutions sociales ne doivent pas avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, confondez notre aveugle et persévérante audace; levez-vous, et à votre tour chassez-nous de ce temple....

Vous vous taisez. Ah! si souvent, dans les accès d'un enthousiasme passager, votre poitrine s'est gonflée d'une secrète émotion, et vos lèvres émues ont laissé échapper avec transport ces cris divers, *Vive la liberté! vive la Charte! vive le roi!* tous cris qui ont eu leur légitimité; aujourd'hui, aujourd'hui, au nom de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre qui demande aussi à vivre, et que tuerait votre silence s'il devait avoir des imitateurs, je vous le demande, pensez-vous que les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre? Répondez!

A cette interpellation l'auditoire répond en applaudissant, et en s'écriant avec enthousiasme : Oui!

Ah! que Dieu soit loué! jamais concert plus doux n'a frappé mon oreille que ce cri de votre assemblée! Qu'attendez-vous donc? et pour marcher ensemble n'est-ce point

assez ? Mais je vous entends.. « La hiérarchie.. la religion... » La hiérarchie ? Mais quand un noble but est devant vous, pour l'atteindre, ne faut-il pas s'associer et coordonner ses efforts ? Savez-vous qui refuse la hiérarchie au jour du combat ? le lâche... La religion ? Mais quoi ! vous voulez ensemble l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; ensemble vous la plaignez, ensemble vous tressaillez d'une même émotion ; dans ce moment solennel, vous témoignez votre foi dans les progrès de l'humanité, et vous vous liez avec nous à ses générations écoulées, à ses générations futures qui ne peuvent travailler à leur développement qu'en s'unissant avec amour au monde extérieur pour le connaître et pour le pratiquer ; et vous ne sentez pas que tout s'anime et vit d'une vie commune, et Dieu ne se révèle pas à vous ? Ah ! vainement vous vous en défendez, vous êtes religieux, et le moment n'est pas loin où, cédant au cri de votre cœur, vous répéterez avec nous « Gloire, gloire à Dieu ! »

L'auditoire manifeste son émotion par de longues salves d'applaudissemens.

II.

LES PARTIS.

Mes fils, mes filles,

Béni soit le jour qui nous réunit dans cette enceinte, dès long-temps consacrée par la voix des disciples de Saint-Simon, et désormais revêtue d'une nouvelle consécration par votre voix même, affirmant avec la nôtre que toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre! Ah! quelle que soit la douceur de ce premier accord entre nous, ce n'est là sans doute qu'un prélude, vague et faible encore, de ce religieux concert qui règnera dans l'avenir entre le prédicateur et l'as-

semblée, lorsque, prompte à circuler dans tous les rangs, sa parole semblera le souffle puissant qui, agitant la cime des forêts, ployant la tige flexible des fleurs, faisant ondoyer les moissons, balançant les flots de la mer, soulève une immense harmonie où se confondent et se marient tous les bruissemens, tous les soupirs, tous les frémissemens! Et toutefois, après que si long-temps mes accens avaient retenti solitaires, sans éveiller d'écho parmi vous, avec quel bonheur j'ai recueilli dans les profondeurs de mon ame ce cri, ce premier cri échappé de vos cœurs, signal d'une délicieuse communion qui, sans jamais s'interrompre, ira chaque jour s'accroissant! Ah! vous le savez, votre long silence, en éprouvant ma foi et mon courage, n'a jamais ralenti mon prosélytisme. Laissez, laissez donc la source inépuisable qui, s'épanchant toujours, vit d'abord ses flots absorbés sans bruit par un sable aride et nu, se réjouir à ce murmure naissant qui lui révèle enfin que ses ondes ont cessé de se perdre, et que sur un sol abreuvé de ses eaux son cours désormais commence!

Loin de moi cependant toute illusion, ou la pensée de vous faire illusion à vous-mêmes sur ce lien qui se forme entre nous! Hélas! dans ce moment même où, me félicitant du progrès de vos sympathies, je vous déclare que ce temple est plus saint à mes yeux depuis votre manifestation en faveur d'un nouvel ordre social, combien en est-il parmi vous qui s'étonnent, sans pouvoir la comprendre, de cette continuelle association, dans notre langage, de la politique et de la religion!

Déjà plus d'une fois nous avons essayé de répondre à cette préoccupation dominante de vos esprits. Nous vous avons montré comment la loi pacifique de Jésus, succédant à des lois où la politique et la religion s'étaient con-

fondues dans une unité militaire, avait dû en rejeter l'héritage, faire, sous les personnifications de Satan et de César, la part de la guerre, de l'esclavage, de la violence, et, pour les vaincre, séparer d'eux Dieu et l'église, en disant : *Mon royaume n'est pas de ce monde.* Mais la société moderne, délivrée de ses chaînes, professant hautement l'horreur du sang, appliquant son activité non à la conquête, mais au travail, non à l'asservissement des peuples, mais à la formation entre eux de relations scientifiques et commerciales, n'a-t-elle pas protesté depuis trois cents ans contre une division autrefois salutaire, maintenant injurieuse à ses progrès? La foule profane, guidée par ses artistes, colosses de cynisme et de raillerie, s'est précipitée en désordre dans le temple, et a renouvelé avec un vaste scandale la parodie sacrilége que, pendant le moyen âge, la populace grossière exerçait dans les lieux saints. « Je veux, dit l'industriel, voir, toucher Dieu. — Descendez en vous-même, répliqua le prêtre, Dieu est au fond de nos cœurs! » Et l'industriel, jetant sur l'autel dédaigné sa pourpre, son or, et les miraculeuses productions où la matière reçoit mille formes diverses, s'écria : *Voici mon Dieu!* Le savant dit à son tour : « Je veux connaître Dieu! — Bienheureux les pauvres d'esprit! répondit le prêtre; malheur à qui veut sonder les mystères de la foi! » Et le savant, jetant sur l'autel dédaigné les instrumens de ses découvertes, s'écria, en parlant de cette nature éternelle et féconde dont il cherche à connaître les lois : « *Voici mon Dieu!* — Anathème! » s'écria le prêtre; et il appelle à son secours les foudres du Vatican, les flammes des bûchers, le glaive des échafauds. La foule en fureur brisa le temple! Ah! c'est que cette société, à travers les joies terribles ou honteuses de ses saturnales, cherchait un Dieu que le prêtre ne pouvait plus lui

révéler! Victorieuse, elle ne veut plus d'une religion qui dans les merveilles pacifiques de la science et de l'industrie s'obstine à flétrir les pompes de Satan, et ne lui promet les pompes de Dieu que dans un ciel mystique, séjour d'une oisive béatitude! Elle ne veut plus d'une religion qui, agonisante, conspire avec César agonisant, et qui, après avoir affranchi les peuples par sa puissante intervention, aujourd'hui ne se mêle à la politique que pour semer misérablement sous leurs pas les épines de cette couronne sublime qui, sur le front de Jésus, fut pour eux un signe d'espoir et de salut! Elle ne veut plus d'une religion qui humilie l'humanité, fière de ses progrès, du vain souvenir d'une antique dégradation, et ce monde, théâtre de sa gloire, de la vaine menace d'un futur anéantissement. Non! elle s'enorgueillit de ses magnifiques développemens, et frayant à la terre, agrandie par ses explorations, une route audacieuse au sein de cette voûte céleste qui long-temps avait roulé pesante au-dessus du globe immobile, elle conçoit la communion de la planète qu'elle habite avec les corps immenses qui gravitent dans l'espace; et renonçant à s'écrier: *Soleil, arrête-toi*, afin de poursuivre l'extermination de ses ennemis, déjà, dans son ardeur d'association, elle est prête à s'écrier : *Marche, marche, ô terre*, et que chaque jour, témoignage éclatant de ton harmonie avec les astres qui t'entourent, soit aussi un témoignage de l'harmonie croissante de tous les hommes entre eux.» Enfin elle aspire, pleine de pressentimens confus, à une religion qui lui révèle Dieu dans l'union de l'humanité au monde extérieur qu'elle brûle de connaître et de pratiquer. Or lorsque notre politique consiste dans le développement de l'intelligence, de la force, et des sympathies de l'homme, n'est-il pas évident qu'elle se confond nécessairement avec cette

religion que la société attend, et que SAINT-SIMON nous a enseignée?

Ah! comprenez alors comment, au milieu des clameurs hostiles de tous les partis, nous intervenons légitimement, non pour épouser leurs querelles et ajouter à l'aigreur de leurs divisions, mais pour leur rappeler les intérêts sacrés que leur fait perdre de vue l'ardeur, stérile aujourd'hui, de leurs interminables controverses; non pour opposer bannière à bannière, mais pour déployer au milieu d'eux un étendard capable de les rallier; ne disant plus avec Jésus, *Nous sommes venus pour diviser*, mais répétant avec SAINT-SIMON, *Nous venons unir!* Car, de bonne foi, pensez-vous qu'abandonnés à eux-mêmes les partis puissent arriver à une véritable réconciliation, lorsque, méconnaissant les uns dans les autres la réalité profonde des besoins qu'ils représentent, il se nient entre eux le droit d'exister? Pour nous, ne les frappant ni d'ostracisme ni d'anathème, déclarant hautement ce qu'il y a de légitime dans leurs prétentions diverses, mais jaloux de leur imprimer une salutaire transformation, nous nous proposons en ce jour de signaler ce qui fait leur force et leur faiblesse, et de vous montrer comment la religion nouvelle a puissance de les réconcilier en offrant à tous, dans une harmonieuse unité, la satisfaction que chacun d'eux réclame exclusivement.

Mais avant de commencer cet examen, j'ai besoin de vous rappeler la règle universelle, certaine, inflexible de nos jugemens : l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Souvent nous l'avons montré; c'est vers ce but qu'à leur insu ou de leur gré ont tendu les révélateurs, les

conquérans, les prêtres, les philosophes, les poètes et les tribuns. A travers les vicissitudes des luttes perpétuelles dont l'histoire nous offre le tableau, la victoire est toujours restée au champion de cette cause sacrée. C'est cette divine mission, avouée ou méconnue, qui illumina d'un merveilleux éclat la colonne de nuage marchant avec Moïse à la tête des Hébreux affranchis; qui, par la voix de tous les oracles, promit à Alexandre la défaite de l'Asie enlacée dans les liens des castes; qui poussa César au-delà du Rubicon malgré l'apparition de la patrie éplorée; qui donna au roseau fragile, placé entre les mains du Christ, la force de briser le sceptre de César et les chaînes de l'esclave; qui fit luire aux yeux de Constantin, dans un signe mystérieux, l'espoir de triompher du paganisme oppresseur; qui mit une puissance irrésistible dans l'épée de Charlemagne, vainqueur de la barbarie idolâtre et mahométane; qui fut l'étoile de Napoléon, vainqueur de la féodalité européenne! C'est elle qui alluma tous les courages, inspira tous les travaux, fit la vertu de tous les martyres. C'est elle enfin qui suscita au milieu de nous Saint-Simon : et lui embrassant de son vaste regard le passé et l'avenir, il promulgua cette loi : « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.»

Ces paroles, vous les avez vous-mêmes accueillies. Ah! si quelquefois je vous accusai d'insensibilité pour ces maux dont l'affreux spectacle est sous vos yeux, maintenant que vous n'avez pas hésité à décerner à cette multitude plaintive, encore meurtrie de l'esclavage antique, et à peine échappée à la servitude du moyen âge, les honneurs d'un *vivat* qui le plus souvent ne retentit qu'à l'oreille des grands

et des privilégiés de la naissance, avec une joie profonde je vous le dis, *gloire à vous!*

Mais quoi! en est-il parmi vous qui se repentent de cette manifestation comme d'une exaltation imprudente, passagèrement provoquée par mon enthousiasme et la contagieuse émotion de quelques-uns d'entre eux? Quoi! serais-je réduit à penser que cet aveu touchant je vous l'ai arraché en l'emportant en quelque sorte de haute lutte? Croirais-je, ô Dieu! que des hommes n'aient pu faire un acte d'humanité sans vouloir s'en excuser ou le rétracter? Et pourtant si le sentiment qui vous inspira votre prompte réponse sommeillait aujourd'hui dans le fond de vos cœurs, comment poursuivrais-je ce discours, lorsque entre nous ne règnerait plus cet accord sans lequel ma voix languit et tombe, sans lequel le jugement que je m'apprête à porter n'est plus qu'un vain bruit de paroles, propre peut-être à vous distraire un instant?... Oh! je n'ai pas senti s'amasser dans mon cœur tant de pitié et d'amour pour l'humanité, et dans mes yeux tant de larmes pour ses infortunes, afin de ne vous servir ici que de jouet et de passe-temps... Oh! vous ne m'avez pas enivré des premières joies d'une communion naissante, pour me ravir ensuite l'espoir de vous émouvoir plus profondément. Non! je veux, je veux de vos cœurs, pour l'humanité, la pitié et l'amour qui sont dans le mien, et de vos yeux, pour ses infortunes, les larmes qui ont baigné les miens! Je veux, je veux de vous enfin, ah! ne le savez-vous pas, et ne sentez-vous pas que mon cœur, mes regards, mes mains vous le demandent? je veux de vous à ces paroles sacrées, « Toutes les institutions sociales doivent avoir but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus

pauvre » je veux la confirmation éclatante, unanime de ce *Oui* solennel... Je le veux, je le demande, je l'attends...

A ces mots, l'auditoire applaudit vivement, en répétant : Oui.

Gloire, gloire à vous! car enfin ces témoignages irrécusables de votre sympathie pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, ces votes publics que vous déposez ici en sa faveur, ne restent pas étouffés dans cette enceinte; mais unis à mes paroles qu'ils fortifient, mais grossissant la voix des misérables, perdue au milieu des débats acharnés et frivoles de nos jours, ils vont frapper plus sûrement l'oreille des puissans, des législateurs, des privilégiés, de tous ceux qui peuvent travailler à transformer l'immoralité, l'ignorance, la pauvreté de notre innombrable clientelle; pour elle vos acclamations s'élèvent comme une auguste pétition, comme une noble requête: elles sont enfin un premier cri de ralliement des partis à la règle sublime d'après laquelle tous doivent être jugés!

L'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; telle est donc la règle immuable d'après laquelle nous allons juger les trois partis qui se divisent l'opinion, en déterminant leur rang d'après l'intervalle qui les éloigne de ce but magnifique, et en constatant leur insuffisance par leur impossibilité de l'atteindre.

Et d'abord se présente un parti sous des noms dont la vague insignifiance ou l'expression flétrissante est une note de décadence, légitimiste, carliste, rétrograde, et que sais-je encore.

Toutefois n'êtes-vous pas étonnés de l'opiniâtreté de ce parti qui, décimé par l'échafaud, dispersé par l'exil, dé-

pouillé par la confiscation, terrassé par la victoire, s'impose en quelque sorte au monarque parvenu dont il protége de ses souvenirs la glorieuse usurpation; qui prépare le retour d'une race frappée d'impopularité, et, pendant la restauration, remue avec tant d'activité toute la poussière du passé, que la liberté semble un moment s'éclipser aux regards de ses partisans irrités; qui intéresse à sa cause non pas seulement des générations de vieillards témoins des derniers rayons de la monarchie s'éteignant dans des flots de sang, mais encore de jeunes hommes, soutiens volontaires de sa décrépitude, et recrute les appuis de la féodalité expirante jusque dans la roture; qui compte dans ses rangs, à côté des adorateurs superstitieux d'une vieille dynastie, ambitieux seulement de la haute domesticité des cours, des hommes fiers, dévoués à un ordre social dont à leurs yeux cette dynastie est le type vénéré; qui enfin après sa dernière défaite, s'agite, conspire, écrit, combat, incapable de réussir, mais capable d'alarmer; en sorte qu'il est évidemment plus facile de le vaincre que d'en triompher, de l'abattre que de l'étouffer?

Et qu'est-ce qui fait donc la force de ce parti? Le besoin invincible, impérissable qu'il représente, le besoin d'*ordre*, d'*unité*, de *hiérarchie*. Voyez en effet, lorsque, renonçant avec habileté à donner le programme de la société telle qu'il l'ordonne, il juge, du point de vue abstrait de l'unité, la société telle que la fait le libéralisme; voyez avec quelle supériorité il va poussant à bout tous les principes révolutionnaires, et les confondant de leurs monstrueuses conséquences, découvrant sous l'enveloppe brillante des fruits de la liberté le suc amer qui les remplit, et sous les racines de son arbre le sol impénétrable et rebelle; signalant l'incapacité des hommes du pouvoir, leurs étonnantes contra-

dictions, leur perpétuelle incertitude; portant à tous les architectes politiques le défi de bâtir, et inscrivant sur leurs monumens d'un jour le nom de *Babel;* pesant dans ses balances, d'une part la majesté d'une loi vivante et chérie, et de l'autre la frivolité de ces lois aveugles, sourdes, mortes, que l'on nomme chartes; persécutant enfin ses adversaires de reproches mérités, de graves accusations, et d'une insultante ironie!

Mais géant quand il attaque, s'il se défend il n'est plus qu'un pygmée; car ce qui fait la faiblesse de ce parti c'est le caractère de l'ordre qu'il préconise, entièrement fondé sur le privilége de la naissance, de la hiérarchie qu'il veut conserver en condamnant à une incessante exploitation la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

« Arrière, partisans du passé, s'écrient les républicains! vous qui prétendez nous rendre le joug avilissant du despotisme, arrière! Tant de fois vaincus, comment existez-vous encore? Ah! trop long-temps les crimes des papes, des rois, des reines, la ligue des prêtres et des grands contre le peuple, ont accablé nos pères d'un long enchaînement d'attentats, d'abus, de scandales! Périsse la tyrannie! honte à qui rétrograde!»

« Arrêtez, insensés! répliquent les légitimistes, où prétendez-vous nous conduire? Arrêtez! votre liberté vous enivre et vous perd; elle a, dans quelques années, accumulé plusieurs siècles de crimes royaux! Osez dresser l'épouvantable inventaire de toutes les victimes immolées à votre monstrueuse idole : voilà ses excès! Périsse l'anarchie! Honte à qui veut nous précipiter dans l'abîme!»

Ainsi vont les partis s'insultant avec acharnement. Pour moi, sans adopter les injurieuses expressions des légitimistes, je le dis aux républicains, ce qui fait leur faiblesse, c'est

cette complète imprévoyance des désordres dans lesquels l'application des principes révolutionnaires plongerait la société; c'est cette haine profonde de toute autorité, c'est cette désolante anarchie qui frapperait de stérilité les arts, les sciences et l'industrie; c'est cette prétention de convier les masses populaires à un immense banquet électoral où l'urne aux vastes flancs s'ouvrirait aux innombrables scrutins qu'y déposeraient l'abrutissement et l'ignorance affamés, sans offrir de satisfaction à leur besoin d'éducation, d'instruction et d'aisance.

Mais ce qui fait leur force et leur grandeur, c'est leur dévouement infatigable à la cause de l'amélioration des classes laborieuses; c'est leur horreur pour toutes les distinctions sociales conférées aux priviléges de la naissance, et leur orgueil de toutes les supériorités qu'ils voient s'élancer des rangs inférieurs jusqu'aux places les plus élevées; c'est leur haine sincère de tout gouvernement qui abrutit les nations par l'ignorance, et les trompe par une méticuleuse diplomatie; c'est cette jalousie profonde de la dignité humaine qu'ils veulent assurer au prix même d'une anarchique liberté et d'une confuse égalité!

Entre ces deux partis extrêmes se place un troisième parti dont le nom indique la position plutôt qu'une opinion, le juste-milieu : livré à de continuelles oscillations qui sont la condition même de son existence, il cherche à maintenir l'équilibre entre les deux portions de la société qui veulent exclusivement l'une la *stabilité*, l'autre le *mouvement;* mais c'est par le poids inerte de ses scrutins qu'il modère leur ardeur. Répugnant au passé vers lequel le rappellent les légitimistes, et à l'avenir désordonné auquel le sollicitent les républicains, il lutte contre eux, et, s'il les trouve quelquefois réunis contre lui, lui-même il se sert alternativement

de l'un d'eux contre l'autre. Il n'aspire point à les mettre d'accord; il est juste-milieu, il n'est pas médiateur; il résiste, il ne concilie pas; c'est qu'il manque d'une théorie assez large pour comprendre toutes celles qui lui sont opposées; aussi a-t-il horreur des théories, il voit le fait brut; il déteste les discours, il gouverne à coups de majorité; la chambre des députés remplace le prétoire de Rome, et la *légalité*, le glaive du plus fort. C'est avec cette arme qu'il combat tous les dangers et croit remédier à tous les maux : tout est bien pourvu que la loi soit sauve! Et cependant il croit au progrès; mais faute de savoir l'accomplir, il prône le *statu quo* : ignorant du passé, imprévoyant de l'avenir, il s'attache uniquement au présent; le présent, que n'éclaire pour lui ni la tradition ni la prophétie, lui échappe incessamment comme un pâle fantôme; et il se glorifie d'être positif. Sans cesse il se contredit, sans cesse il transige : tour à tour il donne la souveraineté populaire pour base fondamentale au trône, et s'évertue à l'asseoir par l'un de ses pieds sur le dogme de la légitimité. Il proclame l'égalité de tous devant la loi, et il s'obstine à défendre les priviléges de l'hérédité dans la pairie. Il jette au peuple les croix des églises, et il se fait le défenseur du vicaire de Jésus. Toutefois, quels que soient l'incohérence et l'égoïsme de ses actes, il a mis un terme, par sa force d'inertie, au règne de la convention, du directoire, de Napoléon, de Charles X, et aujourd'hui il gouverne, ou plutôt il tient le gouvernail plutôt par crainte de le laisser tomber entre des mains fougueuses et inexpérimentées qu'avec la conscience de son habileté. Placé entre deux écueils, il met en panne ou louvoie, mais du moins il épargne à la société le naufrage et la ruine dont elle serait inévitablement menacée par le triomphe de l'un des deux autres partis. C'est en lui que se

trouvent les intérêts du travail, de la jouissance, de la production et de la consommation, le crédit, l'opulence : il veut donc à tout prix la paix au dedans et au dehors ; et pour la conserver, il renie sans scrupule ses principes, sa dignité, sa reconnaissance. Il s'incline devant l'étranger, et il réprime brutalement le parti républicain qu'il musèle et tient en laisse, le lâchant, au besoin, contre les légitimistes. Ainsi, toujours alarmé du despotisme et de l'anarchie, capitulant toujours avec eux, sans pouvoir se caractériser par une attitude décidée, tiraillé en sens divers par les libéraux qu'il accuse à bon droit d'être des brouillons et par les ultras qu'il accuse avec raison d'être des rétrogrades, il demeure justement flétri par eux du reproche d'immobilité.

Ne voyez-vous donc pas que tous les partis, sans pouvoir s'annihiler, sans pouvoir s'accorder, en proie à une hostilité qui se lasse et ne cesse pas, touchent à un état d'épuisement?

Enfin n'êtes-vous pas avertis de leur décadence par la décroissance des hommes qui les ont successivement dirigés?

Après que la vieille société, fondée par Charlemagne, développée par Philippe-Auguste et par Louis IX, se fût résumée un moment dans Louis XIV, majestueux héritier du pouvoir monarchique et du pouvoir féodal, au jour de son grand duel avec la liberté : « Où sont, dit-elle, mes seconds? Montjoie et Saint-Denis, c'est le cri de guerre et de victoire! A moi! Montmorency, Châtillon, la Trémouille, Biron; et vous tous, dignes fils de mes preux, illustres descendans de mes héroïques barons! à moi! » Tous étaient muets ou morts à la gloire de la monarchie. Maury et Cazalès, voilà ses champions à la tribune; sur le champ de bataille, La Rochejaquelein, Bonchamps, Stofflet

et Charette! puis, pendant la restauration, M. de Bonald, et M. Chateaubriand, qui en combattant pour la monarchie combattait aussi pour la liberté! Puis, après un dernier combat, entre quelles mains est descendue l'oriflamme? quel bras jette le signe du défi de la vieille société à la révolution? quelle voix plaide sa cause? Voyez.

Et que vous semble du libéralisme? Vous vous souvenez de Luther et de Calvin, qui attaquèrent un pouvoir assis sur de solides fondemens, et donnèrent le signal d'une insurrection de trois siècles à leurs contemporains profondément émus de leurs audacieux accens. Écoutez maintenant et prêtez l'oreille à cette voix de la réforme, jadis retentissant comme le tonnerre, expirant aujourd'hui comme un murmure sourd, éloquent et plaintif dans la bouche de M. de La Mennais, comme une insignifiante version de collége dans celle de l'abbé Châtel. Mesurez ces révolutionnaires hardis, Voltaire et Rousseau, Mirabeau et Barnave, Robespierre et Napoléon : où sont aujourd'hui les héritiers des flèches, de la massue, de la dépouille de lion de ces Hercules de la révolution? Manuel, Foy et Constant la défendent avec un éclat qui va déjà s'affaiblissant; et si à cette heure je cherche leurs successeurs... Je m'arrête : en face des tribuns sublimes dont la voix éclatante semble avoir parmi nous un dernier retentissement, dont les images se dressent colossales à nos regards, dont le geste puissant fut un signal de ruine pour une société de quatorze siècles, qui pourrais-je citer sans proclamer l'épuisement du parti libéral? et remarquez que je ne dénigre point l'énergie et le talent de ses défenseurs; mais quel que puisse être leur génie, il a dû se rapetisser avec les proportions de la cause.

Reste un dernier symptôme de l'agonie de ces partis. Où sont dans leur sein les bardes vraiment dignes de ce nom,

à la fois inspirateurs et inspirés? La poésie à présent ne peut plus être l'expression ardente, solennelle, religieuse, des partis, puisque leurs liens sont relâchés ou brisés, et ces liens forment seuls les cordes puissantes qui vibrent sous la main du poète; elle n'est plus la voix d'une génération: vague et mélancolique, elle est la voix d'un poète isolé qui, mêlant, selon sa fantaisie, au culte de ses souvenirs des idolâtries étrangères, est à lui-même sa lyre, s'enivre de ses accens, et n'éveille point les échos dans le temple ou sur la place publique! Que fait Chateaubriand? il rédige dans la retraite, sous forme de mémoires, son oraison funèbre. Lamartine ne s'est-il pas écrié? *Honte à qui peut chanter alors que Rome brûle!* et ce poète de la liberté, qui par ses chants consola la France de grandes humiliations, et consacra une gloire éblouissante et populaire, Béranger se tait. Oh! ne voyez-vous pas que la vie et la poésie se retirent de tous les rangs?

Eh bien! au milieu de l'agonie de tous les partis et de leur impuissance pour se réconcilier, la religion nouvelle se présente avec des paroles de paix et d'espoir pour tous, elle proclame la nécessité de l'*unité*, de l'*ordre*, de la *hiérarchie!* mais ce n'est plus sur les priviléges de la naissance, c'est sur la capacité seule qu'elle asseoit l'autorité, en lui donnant la tâche de s'élever en élevant ses inférieurs: elle proclame la nécessité du progrès; mais elle lui assigne un but et règle les mouvemens d'une aventureuse ardeur; elle satisfait tous les besoins de liberté et d'égalité par la promesse pour tous du classement selon la capacité. Elle a donc en elle ce qui fait la force de chaque parti, et dès lors elle a puissance de rallier les hommes généreux et dévoués, et de frapper de stérilité les efforts des traînards de toutes les opinions. Enfin à cette trinité du parti légitimiste, du

parti républicain et du juste milieu, elle oppose une trinité politique plus large, plus haute, plus sainte : la science, l'industrie et la religion! et c'est ainsi qu'elle associe tous les efforts pour l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre!

Ah! c'est donc en vain que vous voudriez vous dissimuler la sainteté de notre mission, en nous assimilant à toutes vos religions expirantes, ou calculer la durée de notre association en prenant pour règle de vos pronostics menaçans la décadence de toutes vos opinions. Nous sommes au milieu de vos discordes une nécessité légitime, indestructible, sacrée, comme le besoin de l'harmonie des efforts pour l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Oui, aujourd'hui c'est là que se trouve pour la France la question politique tout entière. La révolution a terminé la longue guerre de la noblesse et de la bourgeoisie. La bourgeoisie n'a-t-elle plus qu'à se revêtir de la dépouille des vaincus en glorifiant l'*ordre*, qui lui assure la jouissance des fruits de la victoire, et la *liberté*, qui lui permet de savourer dans l'oisiveté, ou d'accroître, par un travail dont elle possède les instrumens, les productions des arts, des sciences et de l'industrie? Tout est-il bien? Tout est-il fini? « Tout est mal et tout commence, » répètent déjà quelques voix; et, vous le voyez, face à face se trouvent la bourgeoisie et le peuple. Aussi long-temps que le peuple marcha sous les étendards de ses patrons, soit nobles, soit bourgeois, quels que fussent ses excès, il vous fut possible de les réprimer, et de congédier après le combat l'auxiliaire dont vous aviez subi l'alliance indisciplinée; mais si le peuple, formé par vos leçons à renverser des supériorités oppressives,

instruit de sa force que vous lui avez révélée en remettant entre ses mains l'épée, trop pesante pour les vôtres, et en applaudissant à la vigueur de ses coups, initié à des besoins nouveaux par vos propres efforts pour améliorer votre destinée, levait un jour, pour son compte, un étendard sur lequel il inscrivit ces mots, déjà tracés une fois sur le drapeau des ouvriers de Manchester : *Comment se fait-il que dans le pays du monde qui produit le plus, nous qui produisons tout, nous manquions de tout?* N'êtes-vous pas effrayés de la solution que pourrait chercher à ce terrible problème une masse innombrable armant sa misère de toutes les formules philosophiques que vous aviez vous-mêmes opposées aux prétentions de l'aristocratie, en y mêlant les hurlemens de la faim, de la rage, de la vengeance; demandant aux instrumens de ruine une existence que lui fournissent à peine les instrumens de production; n'ayant, comme on dit, rien à perdre et tout à gagner, invincible dès lors, et d'autant plus redoutable que, dépouillée à moitié de sa brutalité sauvage, elle unit des habitudes de discipline à une puissante énergie? Pour mitrailler cette multitude, la disperser, la contenir, ferez-vous surgir du sol un nouveau Napoléon, et avez-vous encore quelque île mystérieuse en travail d'un pareil géant? D'ailleurs Napoléon lui-même suffirait-il à cette tâche, lui qui ne put dompter le peuple déchaîné qu'en lui accordant dans les rangs de ses armées les premiers avantages du classement selon la capacité et de la rétribution selon les œuvres? Et qui vous dit que du sein de cette masse ne s'éleverait pas un prolétaire intrépide, éloquent, dominateur, un moderne Spartacus? Allez vite, enrôlez des armées!.. Quoi! prolétaires contre prolétaires! « Camarades, diraient à vos soldats les ouvriers révoltés, vous êtes peuple, et nous aussi! Mais à vous une paie ré-

gulière, à nous un salaire incertain! A vous l'avancement pour prix de votre bravoure, à nous toujours la misère pour prix de notre travail! A vous des chefs qui marchent à votre tête, à nous des chefs qui se reposent! A vous, après votre temps de service, une pension, des chevrons, un hôtel doré; à nous jamais, jamais le repos, et sur nos vieux jours des haillons et l'hôpital! Frères, tirerez-vous sur vos frères plus misérables que vous?»

Irez-vous donc, comme naguère la noblesse déchue, mendier les secours de l'étranger? Mais chez toutes les nations subsiste entre l'aristocratie et la bourgeoisie une lutte qui doit bientôt se décider; et déjà vous savez à quel parti restera la victoire. Du haut de sa colonne, Napoléon, glorieuse incarnation de la France révolutionnaire, demeure, aux regards des peuples que la bourgeoisie entraîne au au combat contre les restes de la féodalité, le symbole de leur infaillible succès. Or la noblesse, vaincue partout, en Europe comme en France, commence la guerre entre la bourgeoisie et le peuple.

Oui, telle est l'inévitable situation à laquelle vous vous acheminez... Et ne nous accusez pas de provoquer le péril en vous le signalant. Aimeriez-vous mieux dresser paisiblement vos tentes avec leur pavillon de soie, et vos bannières dorées et triomphantes, et, doucement bercés par les sons d'une musique harmonieuse, vous reposer au sein de l'ivresse, au risque d'être surpris par l'ennemi, que d'être interrompus, au milieu de vos fêtes, par un salutaire avis? Vous fâche-t-il de retrouver dans un langage sincère la confirmation de vos secrètes frayeurs? Si une année entière d'émeutes n'a pu vous ouvrir les yeux, lisez donc l'histoire, qui vous raconte comment à la lutte des patriciens et des plébéïens succèda la lutte des esclaves. Le mal est dans

l'aveuglement et non dans la prévoyance; le danger vient non de ceux qui signalent le péril, mais de ceux-là même qui s'obstinent à le nier pour n'être pas dérangés dans les lâches temporisations de leur égoïsme.

Mais qu'ai-je fait? je vous ai tracé le tableau d'une multitude animée de sentimens de haine et de vengeance, inondant de ses bataillons vos places, vos cités, vos campagnes, et j'ai peut-être porté l'épouvante au fond de vos cœurs; et pourtant jamais spectacle ne fut plus propre à émouvoir votre pitié, que le tableau trop réel de leurs innombrables douleurs. Ah! je ne viens pas, au nom de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, vous dénoncer la guerre et la crainte; mais je viens, porteur de paroles de paix, vous demander pour elle votre amour et votre compassion.

Pour ses enfans nés à peine et déjà livides d'une misère héréditaire, oh! grâce, grâce de ces travaux accablans qui énervent leurs corps, étouffent leurs esprits, déforment leurs sentimens; pour ses enfans orphelins au sein d'une famille qui ne peut que les initier brutalement à une vie de souffrances, oh! le sourire affectueux et les tendres caresses d'une nouvelle maternité!

Pour ses jeunes générations, des maisons d'éducation où elles soient élevées avec vos enfans eux-mêmes, et non pas des écoles où elles soient parquées comme une caste subalterne, et nourries parcimonieusement d'une instruction économique!

Pour ces ouvriers qui vous alimentent de leurs sueurs, grâce des angoisses déchirantes de la faim, de cette faim qui creuse les entrailles, pâlit le visage, allume dans les regards une flamme sinistre, et contre laquelle souvent le malheureux se raidit et se débat, répétant, répétant sans

cesse dans sa longue agonie : *Non, je ne veux pas mourir!* Pour ces hommes laborieux qui ne demandent qu'à occuper leurs bras, grâce de l'opprobre de la mendicité! grâce de ce piége infâme où la société, en leur offrant un espoir trompeur, leur fait rendre gorge d'une partie de leurs misérables salaires! grâce de ce fisc dévorant, qui, comme un hideux convive, s'assied à la table du pauvre!

Pour ces vieillards expirant à la peine, grâce, grâce de cette indigence qui se prend encore à leurs membres décrépits, et ne leur ôte le collier de misère qu'en poussant du pied leurs cadavres dans la fosse commune !

L'auditoire, profondément ému, interrompt le prédicateur par plusieurs salves d'applaudissemens.

Oh! je n'achèverai pas cette épouvantable litanie! Mais pour toutes les infortunes de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les professions, pitié, pitié, pitié!

Et si vous saviez avec quel transport à des paroles d'amour leurs cœurs bondissent dans leurs larges poitrines, avec quelle facilité à une lueur d'espérance ils déposent leurs haines, avec quel enthousiasme ils acceptent une tâche de dévouement, avec combien de respect et de reconnaissance ils accueillent une autorité paternelle! Si vous saviez enfin quel immense avenir pour les arts, les sciences, l'industrie, dort dans cette masse dédaignée, prête à surgir lorsque l'éducation l'aura fécondé, et que l'abolition des priviléges de la naissance lui aura fait place! ah! vous vous abandonneriez avec délices à une ardente sympathie pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre!

Oui! c'est cette sympathie qui fait notre force et notre union. Car, en vérité, pensez-vous que nous soyons venus

ici nous donner en spectacle sans avoir senti en nous le courage de remplir, à travers toutes les difficultés, notre sainte mission? Notre présence n'est-elle pas chaque fois un renouvellement solennel de l'engagement que nous avons pris de nous y consacrer?

Mais c'est peu; c'est trop peu! Mes frères, mes sœurs, membres du collége de la religion Saint-Simonienne, et vous tous, enfans de SAINT-SIMON, je vous le demande, au nom de nos Pères suprêmes, attestez hautement, pour édifier les faibles et justifier les forts, que vous êtes dévoués, en vous unissant par un lien d'amour, de respect et d'obéissance à vos chefs, à poursuivre de tous vos efforts l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre! L'attestez-vous?

Ici la famille Saint-Simonienne, rangée sur l'estrade, s'écrie: Oui.

Et vous, que je crois de la famille Saint-Simonienne quand je vous parle des misères de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, attestez-vous à votre tour que vous êtes dévoués à poursuivre de tous vos efforts, dans toutes les situations, dans tous les rangs, son amélioration morale, intellectuelle et physique! L'attestez-vous?

L'auditoire de nouveau s'écrie: Oui! et ses cris sont accompagnés de longs applaudissemens.

Que ce jour soit donc béni, où par ma voix commence, entre la famille Saint-Simonienne et vous qui nous écoutez, une communion touchante de sentimens! tous, recevez mes actions de grâces, et vous surtout, mes Pères, qui

m'avez inspiré le langage propre à toucher les cœurs des hommes ! Ah! fidèle à ma tâche sacrée, je recueille, avec ce premier fruit de mes efforts, l'espoir délicieux d'en hâter le religieux accomplissement.

III.

L'ŒUVRE SAINT-SIMONIENNE.

Mes Pères,

Avant que soit continuée en cette enceinte l'œuvre apostolique poursuivie avec un succès égal à son grand dévouement par un autre de vos fils, j'éprouve le besoin de vous rendre grâce au nom de la famille que Dieu par Saint-Simon, que Saint-Simon par son disciple, ont confiée à votre amour, à votre force et à votre sagesse. Mes Pères, je vous rends grâce de nous avoir appris, par l'exemple aussi bien que par le précepte, à voir toujours dans les épreuves que la Providence nous envoie, une révélation éclatante des progrès que nous avons à faire.

L'humanité n'est pas déchue ; elle marche incessamment à un état meilleur : c'est le principe de la loi nouvelle. Ainsi la douleur n'est plus un châtiment infligé à l'homme par un Dieu irrité ; c'est la condition même du progrès, condition inévitable aussi long-temps qu'embarrassée encore dans les liens qui ont protégé son enfance, l'humanité n'aura pas atteint l'état le plus favorable au libre développement de toutes ses facultés.

Mes Pères, vous nous avez montré la confirmation de cette idée éminemment religieuse dans les graves événemens qui ont signalé les phases diverses sous lesquelles l'œuvre Saint-Simonienne s'est présentée au monde. Je vais rappeler dans une esquisse rapide la suite de ces événemens.

Vous nous avez d'abord enseigné Saint-Simon. Une vie de soixante années fut employée par lui à chercher les moyens de terminer la crise qui depuis trois cents ans tourmente la société européenne. Ses veilles, ses travaux, sa fortune, ont été consacrés à préparer la déchéance de l'oisiveté, l'abolition des priviléges de la naissance, la subalternisation complète des militaires et des avocats, enfin l'avénement social des travailleurs pacifiques, l'avènement des artistes, des savans et des industriels. Et cependant, près de toucher au but, sentant qu'il n'a pas encore donné à l'humanité ce qui peut la sauver, une immense douleur s'empare de lui, et pour un instant l'accable. Mais de sa chute profonde il se relève plus grand, plus puissant que jamais. Du sein même de son horrible désespoir a surgi la sublime pensée d'un *nouveau christianisme*.

Saint-Simon mort, son disciple, notre père à tous, Olinde Rodrigues, fonde le *Producteur*, ouvrage périodique destiné à dissiper les préjugés historiques et philoso-

phiques qui encombrent le terrain où l'avenir sera plus tard édifié. Mais, après des travaux assidus, notre père Olinde voit un jour les publications de la doctrine naissante forcément suspendues, faute de ressources financières. Le petit nombre d'amis qu'il a liés à son œuvre et à sa destinée sont épuisés par leurs longs efforts. Tous et lui-même, qui sans hésiter avait accepté le laborieux héritage du Maître, sont réduits à donner tous leurs soins au rétablissement de leur santé; mais seul il sait, lui, ce qui manquait à soutenir ces grands efforts; seul il sait, il proclame que l'activité, la puissance, la vie, seront rendues à ceux-là seulement qui, comprenant enfin la dernière parole de Saint-Simon, reconnaîtront pour l'humanité un *avenir religieux*.

Le rapide accroissement que prit la doctrine aussitôt après l'accomplissement du progrès que notre père Olinde avait incessamment provoqué justifia pleinement et ses prévisions et l'explication qu'il avait donnée du ralentissement momentané de nos succès. Mais bientôt la nécessité se fit sentir de formuler le sentiment religieux. Saint-Simon, à qui, par un aveuglement inexplicable, on veut refuser aujourd'hui d'avoir eu conscience de sa haute mission de révélateur, Saint-Simon avait dit positivement dans son dernier ouvrage, en indiquant l'ordre de ses prochains travaux : « Je traiterai directement du nouveau christia-
» nisme, du christianisme définitif. J'exposerai sa morale,
» son dogme et son culte. Je proposerai une profession de
» foi aux nouveaux chrétiens (p. 83). » La mort l'interrompit dans ses travaux, mais il avait suffisamment établi la base de la morale, du dogme et du culte, en annonçant que *dans le christianisme définitif* les institutions temporelles *aussi bien* que les institutions spirituelles seraient

toutes déduites du principe de la fraternité chrétienne TRANSFIGURÉ et reproduit sous cette forme nouvelle : *La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration morale, intellectuelle* ET *physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.* Par là il avait d'avance tracé la route à ses continuateurs et donné un signe pour reconnaître ses vrais disciples. — Or, je le répète, la doctrine ayant éprouvé une transformation importante en acceptant le sentiment religieux comme la seule base solide de toute institution morale ou politique, la nécessité se fit sentir d'un progrès que nous devions acheter par la douleur. Il fallait effacer en nous d'anciennes idées, et, comme j'ai dit, formuler d'une manière précise le sentiment religieux. EUGÈNE RODRIGUES, le premier, le seul jusqu'à ce jour que l'humanité nouvelle ait proclamé SAINT par la bouche de nos Pères; EUGÈNE se livra tout entier à l'élaboration du dogme. Or il fallait un gage à l'humanité, qu'en proclamant légitimes les besoins des sens, qu'en proclamant *saints, religieux,* LES PLAISIRS DES SENS, comme sont légitimes, saints et religieux, les besoins et les plaisirs de l'intelligence, la religion nouvelle ne venait pourtant pas déifier les vieilles ordures effacées par le christianisme. C'est pourquoi il fut réservé à celui des fils de SAINT-SIMON qui seul avait vécu d'une vie *pure* selon la loi morale du Dieu PUR ESPRIT des chrétiens, il fut à lui réservé de définir les véritables attributs du Dieu qui, selon la morale apportée par SAINT-SIMON, comprend dans les manifestations de son amour infini la *chair* aussi bien que l'*esprit*. — Mais ce fut pour EUGÈNE un combat bien rude. Entre l'ancienne loi et la loi nouvelle, ce fut un combat jusqu'à mort. « Plusieurs mourront, me disait-il en propres termes; plu- » sieurs mourront à l'instant où la doctrine les aura com-

» plétement transformés. » Moi, j'ignorais encore la valeur de l'homme et je ne savais pas toute la portée de ses paroles. — Eugène succomba aux douleurs d'un enfantement sublime.

Vers la même époque, un événement d'un autre ordre allait encore devenir pour tous l'occasion d'un immense progrès, et ce progrès encore devait nous être douloureux, puisqu'il fallait transformer nos sentimens, tous les sentimens que les habitudes d'une époque révolutionnaire avaient déposés dans nos cœurs. « Nous ne nous aimons » pas assez les uns les autres. » Telles étaient, mes Pères, les paroles que vous nous répétiez sans cesse avec tristesse. C'est qu'en effet nous ne savions pas encore comment nous devions nous aimer. Nos principes étaient devenus religieux, et notre pratique habituelle demeurait toute philosophique. Cette imperfection devait toucher au cœur ceux-là surtout qui étaient devenus les plus dignes de continuer Saint-Simon. Aussi, mon Père (en cet endroit l'orateur s'adresse au Père Enfantin), vous étiez par la maladie tenu absent de cette solennité, qui sera grande en notre histoire, où notre père Olinde constata l'installation définitive de la hiérarchie, en reconnaissant Bazard et Enfantin pour chefs suprêmes de la société nouvelle.

Mes Pères, depuis ce jour votre famille a bien grandi, et, sous votre puissance bien-aimée, elle a fait de grandes choses. — Le nom de Saint-Simon a rempli la France et la Belgique. Nos journaux et nos missionnaires ont porté *la bonne nouvelle* jusqu'au fond des provinces. Les villes principales ont des enseignemens réguliers : Paris en a chaque jour de la semaine. La présence des femmes dans tous les degrés de notre hiérarchie, leur coopération aux travaux apostoliques, sont un pas décisif vers l'accomplis-

sement de la haute sanctification que SAINT-SIMON est venu donner au mariage en posant cette loi que l'*individu* SOCIAL *c'est l'homme et la femme.* Avec la sainte émancipation de la femme, l'affranchissement des prolétaires, l'avénement social des travailleurs pacifiques a commencé parmi nous. De nombreux ouvriers sont dans nos rangs : par eux nous sommes liés de fait comme nous l'étions de sympathie aux destinées de la classe la plus nombreuse; par eux nous aurons la puissance d'initier cette classe, qui est la plus pauvre, à tous les bienfaits de l'association. Enfin nous pouvons nous glorifier à juste titre d'avoir exercé une action politique non avouée peut-être, mais bien réelle, en tirant la presse quotidienne des vagues abstractions de la métaphysique constitutionnelle, pour la transporter sur le terrain plus solide des besoins moraux, intellectuels et physiques des travailleurs.

Mes Pères, c'est votre amour de l'humanité qui nous a inspirés dans l'accomplissement de toutes ces choses. C'est votre sagesse qui nous a dirigés, votre force qui nous a soutenus. C'est pourquoi un saint orgueil sied bien à vos enfans lorsqu'il racontent devant vous ce qu'ils ont fait. Mais enfin le succès de nos travaux passés n'a de valeur que comme étant le gage assuré du succès de nos travaux à venir, et tout ce que nous avons fait est peu de chose devant la tâche immense que nous a léguée SAINT-SIMON. Or, si vous savez mieux qu'aucun de vos enfans apprécier la grandeur des progrès par eux accomplis, plus qu'aucun d'eux aussi vous êtes affectés péniblement de tout ce qui leur manque pour hâter la réalisation de l'avenir : aussi dans le grave accident qui, mettant vos jours en péril, a plongé naguère votre famille dans de vives alarmes, votre famille a compris, mon Père (ici le prédicateur s'adresse

au père Bazard), et ceux de vos enfans qui sont plus près de vous le savent assez, que notre imperfection à tous était la première cause de vos souffrances. Ce péril imprévu qui la menaçait en votre personne est devenu pour votre famille une indication douloureuse, mais assurée, de quelque grand progrès qu'elle doit s'efforcer d'accomplir. Avant que nous annoncions ici les voies nouvelles que vous vous proposez d'ouvrir à notre ardeur, souffrez que, pour un instant encore, je sois ici l'organe des sentimens qui animent tous vos enfans, afin que la simple expression de ces sentimens soit un haut enseignement à ceux que seulement une tiède bienveillance ou même une curiosité vaine auraient attirés à cette enceinte.

Mes Pères,

Ces hommes et ces femmes qui s'appellent vos fils et vos filles ont mis leur bonheur et leur gloire dans la sainte obéissance qu'ils vous rendent et qu'ils s'appliquent à mieux pratiquer de jour en jour. En sollicitant l'honneur d'être admis dans votre famille, chacun d'eux a voulu prendre sa part d'une œuvre politique et religieuse, non point d'une œuvre de science ou de littérature. Lorsque l'homme providentiel a paru, quand le *Messie* a parlé, lorsqu'il a révélé aux hommes ce qu'il faut FAIRE pour améliorer le sort de leurs semblables, ce n'est plus le temps des *docteurs* ni le temps des *prophètes*, c'est le temps des APÔTRES. Ceux qui du sein de leurs ténèbres ont salué la lumière inattendue, ceux-là ne pâlissent plus sur les récits du passé, ne s'égarent plus aux rêves d'une imagina-

tion désordonnée; mais ils parcourent le monde, infatigables, pour assembler les membres encore épars de ce corps qui va grandissant à chaque révélation nouvelle; de ce *corps social* qui fut, pour Moïse, la *nation*, pour Jésus, l'*église*, pour SAINT-SIMON, l'*humanité*. Mes Pères, lorsqu'au cœur des plus humbles de vos enfans s'agitent de si hautes pensées, quel événement au monde pourrait arrêter notre essor? *Nous venons organiser la société!* Naguère encore, pour justifier une telle prétention, nous ne pouvions que développer nos doctrines; mais aujourd'hui, grâce à Dieu, nous pouvons présenter aussi nos personnes. Si dans le court espace d'une année nous avons fait tant de choses, apparemment il y a en nous quelque puissance. Moins on voudra dans nos succès donner de part à la valeur de nos idées, plus il en faudra reconnaître à ceux qui les ont propagées. Qui pourrait donc sérieusement affirmer aujourd'hui que la religion Saint-Simonienne soit sans avenir? N'est-il donc aucune force en ces femmes qui, pour rendre un témoignage éclatant à la foi nouvelle, n'ont pas craint de braver les sarcasmes du monde? Parmi vos fils n'en est-il pas plusieurs, si vous ne leur aviez appris une parole de paix et de conciliation, à qui le rôle pouvait aller de tribuns populaires? Tel autre n'est-il pas en mesure de montrer aux vieux amis de la liberté qu'il est le digne fils de celui qui, dans le pressant péril de la patrie, sut *organiser la victoire*, et qui, resté pur des excès révolutionnaires, pur des faveurs du despotisme, mourut pauvre en exil, après avoir été deux fois ministre?

En prononçant ces paroles le prédicateur désigne Hippolyte Carnot, et le public répond par de vifs applaudissemens.

Quoi ! pour se donner tout entiers à la réalisation de nos vastes projets, ceux-là ont quitté des grades élevés dans l'armée, ceux-ci la direction de la plus grande exploitation industrielle de la France, ou bien la douce oisiveté que leur assurait le privilége de la naissance, ou encore les chances d'une carrière honorable achetée par de longues études ? et lorsque autour de nous il n'est aucun homme qui ait foi en lui-même, aucun homme qui marche avec confiance dans l'arène politique, on pourrait croire un instant que devant la raillerie ou la calomnie nous tomberons ! croire que si quelque jour les moyens devaient nous manquer de continuer notre apostolat sous une forme devenue trop dispendieuse, nous cesserions à cause de cela de marcher droit au but que nous voulons atteindre !.... Mes Pères, nous sommes fiers de vous obéir : car vous avez tous deux embrassé de bonne heure la cause sainte du progrès ; car vous, mon Père, à Vincennes, vous avez combattu pour la patrie sous l'ancien uniforme d'une glorieuse école ; et vous, mon Père, vous avez organisé cette association puissante du carbonarisme qui fit trembler les Bourbons sur leur trône. Mais vous pouvez à votre tour être fiers de nous commander ; car vos fils sont de ces ouvriers qui combattirent vaillamment dans les trois jours, ou bien de ces illustres écoles qui vinrent partager les dangers du peuple et sa gloire. Ah ! c'est dans votre famille, c'est ici seulement que se continue, au milieu de la paix et pour une œuvre pacifique, cette douce alliance, cette alliance invincible de la jeunesse et du peuple, commencée dans des momens terribles et pour une œuvre de carnage. Mes Pères, puisque *vous* êtes à notre tête, et que *nous* vous suivons avec amour, nous pouvons bien répéter

avec enthousiasme les paroles de SAINT-SIMON mourant; *L'avenir est à nous.* Mes Pères, je ne sais quels noms l'avenir nous destine, si vous serez pour lui des pontifes ou des rois; mais je sais que vous êtes aimés : comme vous nous avez appelés pour travailler à l'amélioration de la classe la plus nombreuse, je sais que nous ne reconnaissons pas d'autre loi que la vôtre, que nos biens et nos personnes sont à vous, et que *quand vous commanderez vous serez obéis.*

Le public accueille par des applaudissemens prolongés les dernières paroles du prédicateur.

Après cette prédication, Olinde RODRIGUES se lève et lit la pièce suivante :

Il y a quatre jours nous exposions dans *le Globe* que des retards inévitables dans la réalisation de nos propriétés actuelles, toutes immobilières, apportaient de graves difficultés à la continuation de ce journal.

Depuis lors nous nous sommes posés plus nettement encore devant le public : dans *le Globe* du 2 septembre nous avons déroulé à ses yeux notre position financière.

En agissant ainsi, notre pensée n'était point de toucher au milieu du public quelques personnes qui, sur notre appel, subitement émues, seraient venues déposer à nos pieds leur fortune. Nous savons que le temps n'est pas encore arrivé pour nous des conversions instantanées. Nous n'attendons rien que des personnes qui déjà nous connaissent et nous aiment, qui savent le but glorieux et fécond vers lequel nos efforts poussent la société, et qui ont foi que nous l'y conduirons. Mais de ces personnes qui déjà nous con-

naissent et nous aiment, nous le disons hautement, nous attendons d'elles quelque chose au nom de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, dont SAINT-SIMON nous a constitués les représentans, et à laquelle nous vouons notre existence.

Notre intention a été de donner la mesure de notre situation aux personnes qui nous entourent, de leur faire sentir la nécessité de se rapprocher de nous, et d'exciter en elles l'élan nécessaire pour franchir les difficultés qui s'opposaient à la réalisation de nos propriétés immobilières. Notre intention a été parfaitement remplie; de nouveaux actes de foi ont eu lieu, les obstacles ont disparu.

En ce qui concerne le public, nous avons voulu lui faire sentir par un exemple bien déterminé la position que nous comptons prendre vis-à-vis de lui. Nous nous présentons devant lui avec la prétention de lui enseigner son passé, son avenir, son présent; de lui expliquer ce qu'il est, pourquoi il l'est, et ce qu'il doit être; en un mot nous voulons le diriger, le gouverner le plus tôt qu'il nous sera possible. Dès lors il faut qu'il ait foi en nous; et, pour cela, il est indispensable qu'il nous connaisse et que nous nous dessinions devant lui tout entiers. Il doit savoir toute notre vie, il doit être au courant de nos besoins, de nos espérances et de nos ressources; et lorsque nous nous sommes trouvés dans une situation qui aurait pu sembler critique à des hommes moins religieux que nous, il a été de notre devoir de le lui apprendre. C'était la meilleure démonstration qui pût lui être donnée de notre franchise.

Notre démarche, nous l'avions annoncée d'avance, devait rester incomprise pour un grand nombre; c'est ce qui nous explique les injures de quelques-uns, et l'opinion qui

s'est répandue chez plusieurs que nous avions poussé un cri de détresse, et que la religion Saint-Simonienne allait périr; tandis qu'il s'agissait tout au plus de la suspension momentanée d'une de nos manifestations.

Ces bruits sinistres doivent nécessairement retentir autour de toute doctrine nouvelle dès qu'elle éprouve un instant d'arrêt dans sa marche ascendante. Il y a cinq ans nous les entendîmes circuler lorsque cessa la publication du *Producteur* : alors un publiciste célèbre, l'un des plus courageux antagonistes de la restauration, M. Dunoyer, aujourd'hui préfet de l'Allier, prononça dans la *Revue encyclopédique* l'oraison funèbre de la doctrine Saint-Simonienne, qui maintenant compte des prosélytes dans toutes les villes de Belgique et de France, et dont les progrès toujours croissans sont manifestes mêmes pour les yeux des hommes le plus prévenus contre nous.

Souvent aussi, lorsque le christianisme était au berceau, les philosophes du temps annoncèrent qu'il était anéanti. « Félicitons les dieux, disaient les Césars dans leurs édits, » il n'y a plus de chrétiens! » Et les disciples du Galiléen finirent par planter la croix sur les monumens où ces superbes empereurs avaient inscrit leur propre gloire et l'éternité de leur Olympe.

Au reste, aujourd'hui l'instant d'arrêt n'aura pas lieu. Nous venons vous annoncer, au noms des *Pères suprêmes*, que *le Globe* poursuivra son cours : à partir de ce jour, ils réalisent la promesse qu'ils avaient faite de distribuer l'enseignement politique qu'ils donnent au monde par leurs fils, aux mêmes conditions que l'enseignement moral et religieux et les prédications, c'est-à-dire *gratuitement*. Désormais nous n'aurons point d'abonnés dont nous devions

caresser les caprices ou les frayeurs; désormais les lecteurs du *Globe* et de *l'Organisateur* seront nos prosélytes ou des hommes que nous aurons jugés être le plus près de le devenir : nous ne spéculons pas sur nos leçons. Une telle pratique est, suivant nous, un signe d'impuissance; nous l'abandonnons à ceux qui nous avaient crus morts.

Cette pièce a été lue à la salle de l'Athénée, et là, comme à la salle Taitbout, elle a été accueillie par de vifs témoignages d'approbation.

IV.

POLITIQUE. — MORALE. — RELIGION.

Nous venons organiser la société. C'est là notre ambition; c'est notre volonté. Pour l'accomplissement de ce grand dessein, nous avons foi en nous, en notre destinée, en notre puissance. C'est nous que la Providence a marqués pour apporter à l'humanité le prix de tous ses sacrifices, pour établir enfin l'ordre et la vraie liberté.

Parce que nous nous présentons au monde sous des formes inusitées, ne vous méprenez pas sur notre caractère. Nous sommes, je vous le dis, des *hommes politiques*. Nous venons *constituer* l'association des travailleurs, nous promul-

guons la *loi* du travail pacifique : *le classement selon la capacité, et la rétribution selon les œuvres.* Que d'autres fabriquent des constitutions et des lois *au scrutin;* nous ne croyons pas, nous, qu'il suffise d'un vote par assis et levé pour fonder des dynasties durables, et pour créer ces aristocraties que le peuple accepte avec amour et qu'il entoure de ses respects. Pour entraîner l'humanité dans une voie nouvelle, nous ne savons qu'un seul moyen, c'est de transformer la conscience publique, c'est de lui faire aimer d'abord ce qu'on veut lui voir pratiquer un jour. — Ces simples paroles vous expliquent la nature et le but de nos efforts.

Et toutefois si vous n'aperceviez dans notre apostolat qu'une œuvre politique, vous auriez mal compris la grandeur de notre mission.

L'homme ne peut pas transporter sa vie entière au milieu des affaires publiques. Il y a des affections intimes, il y a de secrets sentimens qui perdraient tout leur charme et leur prix s'ils étaient mis à la connaissance de tous et portés au grand jour. Il y a des besoins, des intérêts, des plaisirs qui réclament la sainte obscurité du foyer domestique. Et si le bonheur est impossible à celui qui voudrait s'isoler des grands intérêts de l'humanité, nous savons aussi que les honneurs, la puissance, même cette acclamation et cette reconnaissance populaire qu'on peut obtenir dans l'accomplissement d'une fonction sociale, laisseraient triste et vide un cœur étranger aux joies domestiques.

La politique domine la vie sociale, et la morale doit régler la vie privée; mais entre ces deux aspects de la vie il y a une connexion intime. Les devoirs que la politique impose, lorsqu'ils blessent la morale, ne sont acceptés et

remplis que dans des circonstances extrêmes et par des hommes exceptionnels dont on a peur d'admirer le courage, tant leur courage paraît voisin de la férocité. Et la morale, à son tour, n'a de puissance irrésistible sur nos ames qu'à la condition de nous montrer sa sanction suprême dans les intérêts généraux de la société. C'est pour cela que tant de beaux génies ont échoué à vouloir régler séparément ces deux ordres de faits. Beaucoup ont tenté d'établir des systèmes de politique; beaucoup ont proposé des codes de morale; mais ceux-là seulement ont laissé de leur passage une marque profonde, qui surent concilier le devoir et la personnalité, l'intérêt général et l'intérêt privé, en embrassant dans une simple loi la politique et la morale. Ceux-là dans l'histoire apparaissent de loin en loin, et bien rares : ils ont été salués par les nations du nom de *révélateurs*; ils ont fondé des RELIGIONS.

Toute association est vraiment *religieuse* lorsque les sentimens, les désirs, les actes individuels s'y trouvent liés, coordonnés, harmonisés avec les sentimens, les désirs, les actes généraux. Ainsi la patriarchie, la cité, la nation, l'église, en un mot, chacune des phases successives que nous présente le développement des sociétés humaines; chacune d'elles a eu sa *religion* VÉRITABLE, sa morale propre avec sa politique.

Si l'église doit être remplacée par une association plus complète, c'est qu'une religion nouvelle enseignera au monde une autre politique et aussi une autre morale que la politique et la morale de Jésus.

Or l'association *spirituelle* que l'église avait réalisée entre tous les membres de la communion chrétienne ne pouvait pas être le dernier terme du progrès. Le christianisme se fût-il réalisé sur toute la terre, comme il en avait la pré-

tention ; le christianisme n'était pas une religion complète, puisque étant, par la nature même de son dogme, impuissant à s'assimiler les sociétés temporelles, il était forcé de laisser subsister *leur* politique, et ne pouvait pas transformer complétement *leur* morale. C'est ainsi que tout en réalisant dans son sein, d'une manière à la vérité imparfaite, le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres, il n'a jamais pu condamner dans l'état les priviléges indépendans du mérite personnel, ceux qui tiennent au *hasard de la naissance.*

Saint-Simon, considérant la décadence de l'église et les révolutions qui bouleversaient l'organisation féodale, a compris que sur les débris de la double société *spirituelle* et *temporelle* qui s'était développée au moyen âge, doit s'élever aujourd'hui une société unique ; et il annonça la *religion de l'humanité*, religion vraiment définitive, vraiment *une* et *universelle*, parce que, réglant l'ordre temporel aussi bien que l'ordre spirituel, elle saura concilier tous les intérêts privés avec tous les intérêts généraux.

La politique de toute association se rapporte aux destinées de cette association. La morale se rapporte au développement de l'individu et à la destinée qui lui est promise au sein de l'association.

La politique que nous vous enseignons repose sur la loi générale qui embrasse tout le développement de l'humanité; loi que Saint-Simon nous a fait connaître, et qui nous permet de saisir dans le *présent* tous les élémens de progrès que nous a légués le *passé*, et de les développer de plus en plus pour réaliser l'*avenir*. Mais nous avons aussi à vous enseigner la morale nouvelle, qui aura pour but de favoriser le développement de chaque individu, et de lier tous ses progrès au progrès général de l'humanité.

Si nous connaissons vraiment l'avenir, nous seuls aujourd'hui possédons une véritable politique. Car il n'y a de politique que pour les sociétés qui se conçoivent un but à atteindre, qui ont conscience de leur destination. Pareillement, comme il n'y a de morale que pour les individus qui savent la raison providentielle de leur existence, et qui se comprennent au sein de l'ordre universel un droit, une fonction, une destinée, vous pouvez facilement prévoir que la morale individuelle n'aura jamais été plus parfaite et plus puissante que dans la société que nous vous annonçons et que nous vous invitons à réaliser avec nous. Dans la société saint-simonienne, en effet, toute l'éducation aura pour objet principal et pour résultat nécessaire de révéler à chacun sa capacité; et la capacité c'est le droit providentiel de l'individu, c'est sa fonction, c'est sa destinée.

Jusqu'à ce jour nous ne vous avons entretenus que rarement et d'une manière vague des transformations que la loi saint-simonienne venait opérer dans les relations individuelles. Nous vous avons plus souvent parlé de politique que de morale. C'est que la loi chrétienne ayant eu par sa nature une plus grande influence sur le perfectionnement individuel que sur le progrès social, nous avions hâte de vous présenter tout d'abord un remède à des souffrances universelles. Dans la tourmente générale nous devions vous offrir les moyens de sauver le vaisseau de l'état avant de vous parler du sort de chacun des passagers. Ah! nous avions besoin, avant toutes choses, de vous révéler un ordre nouveau, qui n'ait plus besoin pour appui de charges de cavalerie, dans les rues, sur des hommes désarmés, sur des femmes, sur de faibles enfans; un ordre public qui, ne laissant plus pour unique héritage au plus grand nombre

la misère, l'ignorance et la dépravation; qui, n'étant plus pour aucun l'occasion, la nécessité du crime, n'ait plus pour indispensable sanction les horreurs de la guillotine ou l'interminable agonie des bagnes ; un ordre enfin, un ordre vraiment *social* qui soit aimé de tous, étant favorable à tous; qui soit au faible qui tombe un secours toujours présent, qui toujours aux malheureux qui a failli laisse l'espoir d'une sainte réhabilitation, et qui, reposant sur une heureuse communauté de sentimens, d'idées et d'intérêts, soit tout-à-fait inébranlable.

Mais enfin les douleurs de l'humanité ne sont pas toutes sur la place publique; chaque famille a sa blessure, sa plaie secrète. C'est pourquoi il nous tarde de vous faire savoir que Saint-Simon nous a mis en état de rendre à chaque individu, comme à la société entière, le calme et l'espérance. Nous voulons vous montrer que si notre maître a posé la base d'un gouvernement nouveau, il a aussi institué un nouveau sacerdoce qui, seul aujourd'hui sur la terre, peut sanctifier les affections personnelles, et former des liens sacrés qui ne soient plus, comme on le voit trop souvent aujourd'hui, d'insupportables chaînes. Alors vous aurez compris que nous ne sommes pas seulement des hommes politiques, non plus que de simples moralistes: vous aurez compris que nous sommes vraiment des *hommes religieux*.

Cependant je n'entrerai pas encore aujourd'hui dans cette voie nouvelle. Pour vous préparer à recevoir ces saints enseignemens, je dois vous reporter un instant en arrière; et puisque enfin les destinées individuelles n'ont de valeur qu'en les rapportant aux destinées générales, je veux remettre sous vos yeux ce que nous vous avons appris jusqu'à ce jour de l'*humanité*.

D'où vient l'homme?.. où est-il?.. où va-t-il, marchant dans cette voie mystérieuse qu'on appelle la vie, ayant derrière lui la naissance et devant lui la mort? — Naître, est-ce un réveil, un retour! Mourir, est-ce une entrée à de nouveaux chemins?

Questions sublimes! doutes ambitieux!...

— Paul! apôtre de Jésus! toi qui, dans l'aréopage assemblé, te pris un jour à parler de la résurrection des morts, raconte-nous ta science, cette science devant qui l'humanité, quinze siècles durant, demeura prosternée!

— Quoi! tu ne sais rien d'abord de notre vie passée! tu ne pourrais pas me dire si je sors du néant, et tu me répondrais quand je voudrai savoir si je dois y rentrer!

— Ah! nous ne mourrons pas tout entiers! aux bons le ciel, et l'enfer aux méchans!... Oui, l'enfer; il a raison. Moi j'y crois, à l'enfer! je l'ai vu, je le vois! L'enfer! ah! n'est-ce pas à tant de malheureux ce travail exténuant, désespéré, qui ne peut pas les nourrir? L'enfer! ah! c'est le fils du peuple, serré, pressé, torturé entre la faim, l'aumône et le crime; ce sont les filles du pauvre peuple entre la misère et la prostitution. L'enfer, mais tous vos enfans n'en seront pas sauvés, hommes et femmes des classes privilégiées; vous dont les fils, bercés dans l'espoir d'un riche héritage, n'auront rien appris, lorsque vous fermerez les yeux, qu'à dépenser noblement ce que vous aurez bourgeoisement amassé. Toutes vos filles n'en seront pas sauvées, pauvres mères qui vivez dans un monde où l'épouse est unie à l'époux selon sa dot, et non pas selon son amour, sa grâce et sa beauté. Paul! apôtre de Jésus, nous confessons ce que les Athéniens ont cru sur ta parole. Tu dis vrai : il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Nous sommes sous le poids du péché originel, tous courbés sous le péché de la

naissance. Ah! la classe la plus nombreuse est *réprouvée!* Va, continue, nous croyons à l'enfer!

— Mais le ciel, dont tu parles, et que tu nous apprends à mériter, qu'y ferons-nous? Qu'y ferons-nous pour la classe la plus pauvre? Car si nous voulons vivre, c'est que nous voulons continuer *notre vie*, et, nous l'avons solennellement juré; notre vie est consacrée tout entière à l'amélioration de la classe la plus pauvre. Quoi! seulement chanter les gloires de ton Dieu, le prier quelquefois! Chanter, prier dans un monde mystique alors qu'un monde entier souffre avec les angoisses de l'esprit tous les tourmens du corps! Ah! nous aussi nous rêvons quelquefois de glorieux cantiques; quelquefois, du sein de nos travaux, nous écoutons, penchés vers l'avenir, d'innombrables voix qui bénissent la Providence; mais ce sont les nations en chœur racontant le bonheur de la paix, c'est la famille universelle qui pousse au ciel, à la terre, des cris de joie et des chants d'allégresse; car le règne de Dieu est arrivé; il n'y a plus d'ennemis; plus d'étrangers, plus d'élus ni de réprouvés, de bourgeois ni de prolétaires; c'est un seul peuple, une seule famille. Voilà nos joies futures, voilà notre vie à venir; car nous aimons cette terre, et c'est avec l'humanité que nous voulons continuer de vivre.

L'HUMANITÉ, voilà ce que les chrétiens ignorent! Les apôtres de Jésus enseignaient la destinée de l'*homme*, ils parcouraient le monde, apportant à chacun le moyen d'assurer *sa* vie éternelle, de faire *son* salut; mais ils ne savaient pas et ne pouvaient pas savoir la destinée, la vie, le salut de l'*humanité*. Cependant c'est au sein de l'humanité que l'homme accomplit son progrès, comme elle-même accomplit son progrès au sein de l'univers. C'est pourquoi nous, apôtres de Saint-Simon, nous vous enseignons avant

toutes choses les destinées de l'humanité. Nous vous racontons sa vie passée, nous vous annonçons sa vie à venir, nous efforçant surtout de vous faire sentir sa vie présente. Et toutefois, lors même que nous vous parlons de l'avenir ou du passé, n'attendez pas de nous des paroles semblables à celles des chrétiens. Nous n'avons pas la prétention de vous dévoiler comme eux toute l'éternité. Notre doctrine est la doctrine du progrès. C'est *progressivement* que l'humanité étend ses sympathies, son savoir et son pouvoir. A mesure qu'elle avance, ses regards portent plus loin dans le passé, pénètrent plus avant dans l'avenir; mais si de l'un et de l'autre côté la limite à sa vue va s'éloignant toujours, sa vue est pourtant toujours limitée. Ainsi la sphère que nos investigations embrassent dans les cieux grandit sans cesse; mais toujours l'espace infini recule devant nous et nous reste inconnu. Seulement là où la *science* de l'humanité et son *industrie* s'arrêtent, la FOI avance encore. Par-delà tous les temps historiques, aux premiers jours de l'ère cosmogonique, l'humanité surgit; l'humanité vient à la vie le *lendemain* d'un cataclysme horrible qui semblait devoir à jamais effacer la vie de la surface de la terre. Devant cette *naissance mystérieuse* le savant est muet; l'homme religieux sait qu'un LIEN caché unit cette *forme nouvelle* de la vie aux formes qui ont disparu; et dans cette *crise* où le savant n'avait pu voir que la *mort*, l'homme *religieux* voit le *progrès*. Nous vous annonçons la *vie future* de l'humanité, sa vie pour une longue suite de siècles. Mais après la consommation des temps, après l'association universelle, après la complète initiation de la classe la plus pauvre, nous n'avons plus rien à prévoir. Nous ne prétendons pas vous dire tout ce qui dans le temps ou dans l'espace attend l'humanité. Nous savons seulement par la FOI que les conditions

de l'existence humaine ne changeront jamais que pour l'accomplissement d'un progrès nouveau.

L'humanité est un être collectif se développant dans la suite des générations humaines. La loi de son développement, c'est la réalisation successive de l'association universelle. « Mais dans cet être collectif où est l'unité » de vie, l'harmonie et la diversité des fonctions que nous » rencontrons dans l'organisme humain? Qu'est-ce qui » de nous y représente le *moi*, ce fait central de l'indivi- » dualité (1)? » En réponse à ces questions qu'on nous adresse, nous devons rappeler ce que nous avons dit si souvent. Les progrès du premier âge sont tous *instinctifs*, ce n'est que successivement que l'humanité, comme l'individu, arrive à la plénitude de l'existence. Jusque là ni l'un ni l'autre ne sent cette harmonie, cette diversité de fonctions qui constitue l'organisme et qui fait l'individualité. Mais enfin le temps vient où l'un et l'autre a conscience de lui-même, et se sent vivre en chacun de ses membres; l'un et l'autre alors, évoquant ses souvenirs, peut trouver l'explication et saisir le lien de toutes ses sensations, de tous ses actes, qui jusque là lui paraissaient incohérens et désordonnés.

Au sein de l'humanité chaque nation remplit sa *fonction*. Dans l'antiquité, l'Égyptien, le Grec, le Juif, le Romain, ont entraîné les peuples moins avancés vers l'unité définitive; et dans le sein de chaque nation les castes supérieures, les classes privilégiées, ont rempli, à l'égard des castes et des classes inférieures, une fonction semblable. Seulement ces initiations ont été douloureuses, car les initiateurs ignoraient leur mission providentielle, et, prépa-

(1) *Lettre de* M. Hoard *aux disciples de Saint-Simon*, p. 6.

rant à leur insu l'association universelle, ils exploitaient à leur profit, et durement, ceux dont l'éducation leur était confiée. Au moyen âge le clergé chrétien, peuple immense épandu sur toutes les nations, établissait entre elles un lien bien imparfait encore, mais enfin d'une nature pacifique. Prêchant la *fraternité* entre les vainqueurs et les vaincus, entre les serfs et les seigneurs, il a préparé la FAMILLE définitive. Enfin, dans les temps modernes, un peuple, entre tous, apparaît, qui sympathise avec la destinée de tous les autres. La France prend part aux douleurs de tous les opprimés, elle applaudit au succès de tous ceux qui se sont dévoués à la cause du progrès, elle souffre de tous leurs désastres, elle commence à partager leur vie, *à se sentir vivre en eux!* Or voici qu'au milieu de ce peuple un homme s'est levé proclamant l'association universelle, annonçant l'émancipation définitive de tous ceux que la force a tenus sous le joug, l'avènement social de la femme et des travailleurs pacifiques. De ce moment, prêchant la fraternité entre les vainqueurs et les vaincus, je vous le dis, la *vie humanitaire* a commencé. L'humanité s'est sentie vivre au cœur de cet homme : elle a maintenant conscience d'elle-même; et ce centre d'action, ce centre de vie qui s'est d'abord manifesté dans un seul, ira désormais étendant partout son influence, unissant, harmonisant tous ses *membres*, prenant possession de tous ses *organes*, s'assimilant toutes les nations et tous les individus.

Et alors tous les individus, comme toutes les nations, connaissant dans l'ordre universel leur droit, leur fonction, leur destinée, les devoirs généraux et les devoirs individuels seront établis sur une base définitive. La loi politique et la loi morale régneront dans toute leur plénitude.

Après la prédication, Laurent adresse à l'assemblée l'allocution suivante :

Des attaques de plus en plus nombreuses, de plus en plus violentes, sont dirigées contre nous; loin de m'en étonner, je n'y vois que la justification des prévisions que j'exprimai la première fois que je parlai dans cette enceinte. Oui, nous savons que les préventions, les répugnances, les rires et les sarcasmes dont nous sommes l'objet ne peuvent de si tôt disparaître; car une doctrine n'est réellement régénératrice qu'à la condition de contrarier les préjugés qui sont le plus fortement enracinés, qui ont le plus en leur faveur l'appui de la raison vulgaire, et dont l'existence, généralement et machinalement respectée, constate précisément la nécessité de la rénovation; car une religion nouvelle ne justifie sa venue qu'à la condition de paraître étrange et ridicule au milieu des sentimens, des idées et des intérêts qu'elle vient transformer ou détruire, sans égard pour la vétusté du sceau que la routine et l'empirisme y ont apposé. Ainsi, plus nous étions convaincus de la vérité et de la puissance de notre foi, plus nous nous attendions à la double opposition des vétérans, jeunes et vieux, du christianisme et du dix-huitième siècle. Nous n'avions pas oublié que les chrétiens eurent à subir, en leur temps, les attaques des païens et des philosophes. Et la philosophie elle-même, si *railleuse* de sa nature, ne fut-elle pas accueillie par des *railleries* et des *dédains*, en même temps que par des persécutions, lorsqu'elle apparut au monde pour accomplir la loi du progrès, pour saper les croyances et les traditions surannées qui y mettaient obstacle ? Aristophane, dans sa mordante ironie, dans ses plaisanteries cruelles contre Socrate, ne chercha-t-il pas à flatter, à caresser l'opinion de l'immense majorité des *hon-*

nêtes gens d'Athènes, troublés dans leurs vieilles idées, menacés dans leurs plus chères affections, dans leurs plus douces habitudes, par les *nouveautés* que venait enseigner le maître de Platon? Et, de nos jours, Voltaire lui-même, le plus ingénieux, le plus malin, quelquefois le plus cynique, et toujours le plus admirable des rieurs, parce que, bien différent des Aristophanes anciens et nouveaux, il exerçait du moins son esprit épigrammatique contre le passé au profit de l'avenir; Voltaire, ce puissant interprète du génie de l'avancement, dans sa haine contre des doctrines et des institutions devenues abusives et rétrogrades; Voltaire, cet Hercule de la critique moderne, ne fut-il pas brutalement attaqué, bassement calomnié, grossièrement *raillé* par les *immobiles* de son temps, admirateurs exclusifs des anciens dogmes de la *religion* de la *majorité*, défenseurs intéressés ou sincères des préjugés de la multitude? Aussi rappelez vous avec quel art il caractérisa les hommes trop servilement attachés *à ce qui est*, et trop prompts à rire ou à médire de ce qui dépasse les bornes étroites de leur sphère habituelle? Rappelez-vous comment il vengea les philosophes novateurs des trépignemens, des cris stériles, des sarcasmes impuissans des *amis du bon vieux temps;* sous quels traits ineffaçables il peignit les dévots idolâtres du présent et du passé.

Mais voyons plus près de nous. Le fondateur de la tribune française, le héros du *Jeu-de-Paume*, Mirabeau, ne fut il pas accueilli par des rires quand il voulut consacrer législativement, par une adoption solennelle, les couleurs nationales que le patriotisme avait spontanément arborées comme signe de ralliement, et dont se parent aujourd'hui même la plupart de nos détracteurs? Mais Mirabeau, qui sentait en ses mains le symbole du progrès quand il déployait son drapeau sur le monde; Mirabeau ne laissa pas

fléchir sa sublime audace devant ce mouvement d'hilarité insensée : « Je vous jure, dit-il aux interrupteurs, qu'avant que j'aie cessé de parler vous ne serez pas tentés de rire. » Et Mirabeau tint parole. Ce fut dans ce discours qu'au milieu des trépignemens et des insultes de ceux qui s'étaient un peu trop pressés dans l'explosion de leur susceptibilité railleuse, il articula cette fameuse prophétie sur les destinées du pavillon tricolore. « Il voguera sur les mers, s'écria-t-il; il obtiendra le respect de toutes les contrées, non comme le signe des combats et de la victoire, mais comme celui de la sainte confraternité des amis de la liberté sur toute la terre. » Que d'incrédules ont pu assister depuis à l'accomplissement de cette prédiction, quand les couleurs de la France ont poursuivi de capitale en capitale l'émigration rétrograde, les rieurs mêmes de l'assemblée constituante! Je recommande ce rapprochement à ceux qui, tout en applaudissant au triomphe de la sainte confraternité des amis de la liberté, ne trouvent qu'un sujet de raillerie dans le présage de l'association universelle des peuples, dans le signal d'une nouvelle et sainte alliance des amis de l'ordre et de la liberté.

Mais qu'ai-je besoin d'aller fouiller dans les ruines de l'antiquité, dans les archives du dix-huitième siècle ou dans les fastes de la révolution, pour trouver les preuves de la profanation des sentimens les plus nobles et les plus généreux, par le rire et le sarcasme? J'en appelle aux souvenirs les plus récens des écrivains qui se font le plus remarquer par leur exaltation libérale. Le même jour qu'ils saluaient *ironiquement* notre bannière d'affranchissement pour les classes pauvres, ils ont eu à s'indigner de l'*ironie* bruyante avec laquelle un grand nombre de députés français avaient entendu un de leurs collègues parler de la misère publique. Eh! de quel droit vous indignez-vous contre ceux qui rient de votre

pitié pour l'indigence, vous qui riez de nos efforts pour donner de la moralité, de l'instruction et du bien-être à l'indigent? De quel droit accusez-vous vos adversaires de manquer de sympathie pour le peuple, vous qui ne savez que vous moquer des vrais amis du peuple, vous qui opposez incessamment le ridicule, l'amertume, le fiel à nos paroles de paix et d'amour pour le peuple? Écoutez plutôt les organes du parti que vous dénoncez comme impitoyable. « Si l'on a ri, disent-ils, quand vos mandataires ont parlé des malheureux qui meurent de faim, c'est que toute votre sollicitude pour les masses laborieuses et souffrantes se borne à de stériles déclamations; c'est que vous ne proposez rien qui puisse faire cesser leurs souffrances; c'est que vous semblez ne les rappeler que pour en faire un moyen d'irritation et de désordre. » Tel est en effet le langage officiel des publicistes du *juste milieu*. Qu'avez-vous à y répondre, qu'avez-vous à dire de cette apologie des rires parlementaires qui vous ont si vivement courroucés, vous qui, non contens d'exhaler en de vains discours toute votre philantropie, vous acharnez encore à calomnier et à flétrir la philantropie active et plus efficace dont nous sommes les apôtres? Que pouvez-vous opposer à cette excuse des rieurs opulens du modérantisme, vous qui, tout en présentant le tableau hideux de certaines positions sociales, tout en nous demandant des larmes pour l'homme que la faim dévore, ne savez que plaisanter sur ceux qui vous indiquent les moyens de lui donner du pain; vous qui trouvez absurde l'abolition complète des priviléges héréditaires; vous qui taxez d'extravagance le classement selon la capacité et la rétribution suivant les œuvres; vous qui avez épuisé toutes les ressources que l'imagination peut prêter à la malveillance contre une doctrine qui a pour but

l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre? Il ne sert de rien de harceler par des sarcasmes ou même par des émeutes les stationnaires et les rétrogrades, si l'on raille et si l'on calomnie d'ailleurs les hommes du progrès, si l'on repousse avec dédain ou colère ce qui peut seul réaliser le progrès.

Vous donc, libéraux de bonne foi, vous qui voulez sincèrement le soulagement et le bonheur du peuple, hâtez-vous de sortir de l'impuissance qui fait seule toute la justification de vos adversaires. Au lieu de rire aveuglément de la nouvelle politique, de la nouvelle morale, qui dépouillent le hasard de la naissance de toutes ses vieilles prérogatives, pour tout donner désormais à la vertu, aux talens et aux services, venez défendre avec nous la légitimité du mérite, le droit divin de la capacité. Alors, quand l'opulence oisive se laissera entraîner à des mouvemens d'hilarité en entendant le récit des misères du pauvre, vous pourrez signaler ce scandale au monde, sans craindre qu'on y trouve une excuse, et surtout qu'on en fasse un sujet d'accusation contre vous; venez, car s'il arrivait que le reproche de stérilité vous poursuivît jusque sous notre drapeau, et que les orgueilleuses prétentions de la fortune héréditaire fissent méconnaître la puissance organique de nos idées, il nous serait facile de convaincre, sinon de mauvaise foi, du moins d'ignorance et de témérité, quiconque oserait s'égayer de notre compassion religieuse pour les souffrances populaires, sous prétexte que nous ne saurions les faire cesser; et d'une voix que ni les sophismes ni les récriminations ne pourraient étouffer, nous dirions ensemble à ceux qui manqueraient encore de décence et de pitié, à la vue des plaies profondes et toutes saignantes du corps social :

« Vous qui êtes tranquillement assis sur la dépouille de l'aristocratie féodale que le peuple seul a terrassée; vous, les derniers héritiers, les derniers représentans du hasard de la naissance, comprenez enfin la solidarité qui vous lie à l'ancien régime; ne vous obstinez plus à offrir pour fondement de l'ordre social, réservé à l'avenir, les misérables débris que vous avez sauvés, à votre profit, du grand naufrage du passé. Au lieu d'aller chercher dans l'histoire des témoins en faveur des priviléges héréditaires, sachez-y lire la décroissance continue de ces priviléges; instruisez-vous, puisque vous le voulez, de l'exemple des patriciens de l'antiquité et des nobles du moyen âge, non pour imiter leur opiniâtreté à défendre ce que le temps avait irrévocablement condamné, mais pour préserver l'humanité des catastrophes que leur folle résistance à la loi du progrès attira sur leur pays. Les doléances populaires vous importunent et vous effraient, parce que, malgré tout l'empire de l'habitude et le secours de vos vieilles théories, vous sentez instinctivement que l'appui de la conscience publique manque de plus en plus à l'ordre selon la naissance, et que vous ne pouvez pas vous convaincre réellement, profondément vous-mêmes de la raison sociale, de la nécessité, de la légitimité des priviléges du sang. Mais plutôt que de s'abandonner à de vaines terreurs, de repousser de justes réclamations par le mépris et l'emportement, et de conjurer ce qui doit inévitablement s'accomplir, faites céder la science des anciens jours à l'intelligence des temps nouveaux; obéissez à la loi providentielle qui a détrôné graduellement la force brutale et le hasard au profit de la capacité, félicitez-vous surtout de pouvoir faire ce noble sacrifice dans un pays et dans un siècle où, grâce à tous les progrès que la violence a précédemment réalisés, l'époque des progrès

pacifiques est enfin arrivée ; ce qui m'autorise à prédire, non plus sous la forme menaçante de Mirabeau, mais comme une magnifique espérance, que nos railleurs, poursuivis et convertis à leur tour par les conquêtes du drapeau de l'association universelle, cesseront enfin de rire, pour saluer ce drapeau avec amour ; car c'est de ce drapeau surtout qu'on peut dire : « IL VOGUERA SUR LES MERS, IL OBTIENDRA LE RESPECT DE TOUTES LES CONTRÉES, NON COMME LE SIGNE DES COMBATS ET DE LA VICTOIRE, MAIS COMME CELUI DE LA SAINTE CONFRATERNITÉ DES AMIS DE L'ORDRE ET DE LA LIBERTÉ, DES AMIS DE LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE ET LA PLUS PAUVRE, SUR TOUTE LA TERRE. »

V.

NOTRE POLITIQUE EST RELIGIEUSE.

Un écrivain célèbre, qui s'efforce vainement de raviver le cadavre du passé en le parant des insignes de l'avenir; un disciple de De Maistre, qui s'évertue à *constitutionnaliser* le Dieu des chrétiens, et qui se flatte de rendre le Vatican hospitalier pour la démocratie; M. de La Mennais a dit de nos réunions que *c'était un* CLUB *sous un* CLOCHER.

Nous sommes loin de nous étonner de ce langage. Pour le prêtre catholique, dont le royaume n'est pas de ce monde, tout ce qui se rapporte aux intérêts temporels, tout ce qui tient à la politique, doit avoir le caractère profane, et

dès lors l'assemblée la plus religieuse qui s'occupe d'améliorer le sort terrestre des hommes, si elle n'a pas son rang et son nom écrit dans une charte, ne peut être qu'un *club* aux yeux du théologien qui a vieilli dans les habitudes et les croyances spiritualistes du christianisme.

Tout en faisant la part de la préoccupation mystique, du penchant à l'hyperbole et du besoin d'exagération épigrammatique dont les esprits les plus élevés ne savent pas toujours se défendre, nous ne pouvons cependant accepter la *qualification* que M. de La Mennais a laissée sortir de sa bouche. Ce que nous pouvons et devons faire, c'est d'expliquer pourquoi nous ne sommes pour lui que des *clubistes* ou des *tribuns ;* c'est de démontrer, par les expressions mêmes dont il s'est servi dans un sens hostile, la supériorité de notre doctrine sur la sienne.

La religion chrétienne, toute de charité et d'humanité, *racheta* le genre humain de l'esclavage antique, dont la perpétuité n'avait pas semblé un instant douteuse à l'orgueilleuse philosophie de la Grèce et de Rome. Gloire au *rédempteur*, au *sauveur des esclaves !*

Il trouva le monde gémissant sous la loi de sang, et il lui donna la loi de grâce. Il entendit les plaintes des nations courbées sous le glaive de César, et, ne pouvant les soustraire temporellement à cette domination brutale, il les consola par la perspective de la récompense selon les œuvres dans une autre vie. La science païenne n'avait plus rien à dire pour l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Superbe et dédaigneuse dans son impuissance, elle s'arrêtait au doute de l'académie ou à l'égoïsme d'Épicure, abandonnant les masses populaires à la fatalité qui pesait sur elles de tout le poids de l'ignorance, de l'abjection et de la misère. Les *grands*, dans cette société décré-

pite, n'étaient pas mieux disposés que les *sages* à délivrer la terre de la servitude. Jésus comprit que les traces de cette science inféconde, que le règne de cette grandeur oppressive, ne pouvaient de sitôt disparaître. Il transigea avec César qu'il n'était pas encore temps de détrôner, et il commanda la *patience*, la *résignation*, là où il ne pouvait faire cesser la *douleur* ni apporter le *bien-être*.

Patiente et *résignée* pendant quinze siècles, l'humanité a été conduite, par les progrès mêmes qu'elle a faits sous la bannière de la croix, à désirer mieux que le régime de la croix, régime de privations et de souffrances.

Elle proteste depuis trois siècles contre cette loi d'expiations et de sacrifices, contre le mépris des choses terrestres; elle a protesté par la réforme et la philosophie, par Luther et par Bacon, par Montaigne et par Calvin; elle a soufflé le gallicanisme à Bossuet, le scepticisme à Voltaire; elle a fait dire à Rousseau qu'une société de véritables chrétiens ne serait pas une société d'hommes.

Or ce ne pouvait être en vain que l'humanité parlât si haut pendant trois siècles. Ses protestations ont été entendues, ses besoins ont été compris. Un homme est venu qui lui a dit : « Je t'absous de ton incrédulité, ou plutôt je sanctifie ta révolte contre des croyances qui te furent chères et qui ne sont plus que des superstitions. Dieu n'est point un être sans manifestation, un esprit pur, assis, dans des régions imaginaires, entre la miséricorde et la vengeance. Dieu est tout ce qui est, son royaume est partout; il vit dans la chair comme dans l'esprit; il doit régner sur la terre comme dans le reste de l'univers. Sa loi réglera tes actes comme tes pensées, ton industrie comme ta science; son culte deviendra le symbole de ton action

sur la nature, ses ministres dirigeront tes travaux spirituels et matériels, ils embrasseront dans leur sollicitude toutes les faces de ton existence, ils gouverneront dans la cité comme dans le temple, pour le perfectionnement le plus rapide possible du sort moral, intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; ses ministres seront donc à la fois des hommes *religieux* et *politiques.* »

Ainsi a parlé Saint-Simon. Et c'est la mission qu'il nous a léguée d'améliorer le sort du peuple, c'est le caractère politique qu'il nous a transmis qui ont pu faire prendre pour un *club* le lieu où nous répétons et enseignons sa parole! Cependant qu'on ne s'y trompe point, c'est par la critique, la guerre et la destruction que les *clubistes* et les *tribuns* manifestent leur sympathie pour les classes opprimées, et qu'ils remplissent leur mandat, tandis que nous venons, nous, pour une œuvre de reconstruction, pour réassocier les hommes par l'amour et par la foi. Il n'y a réellement *club* sous un *clocher* que là où le langage religieux sert, comme dans l'Ouest ou dans le Midi, à soulever les préjugés de la multitude; où le prêtre, abandonné de la puissance d'en haut, s'adresse en désespoir de cause aux passions populaires, où le théocrate catholique, soudainement converti à la démocratie, convoque au *forum* les masses superstitieuses, métamorphose le *labarum* en arbre de liberté, et va jusqu'à essayer de poser, d'une main inhabile, le bonnet rouge sur la croix.

Mais c'est bien en vain que le catholicisme ultramontain essaie de se rajeunir en cachant ses rides et ses infirmités sous le manteau du plus fougueux libéralisme. La société, de plus en plus *savante* et *industrielle*, ne peut plus écouter

avec amour, avec foi, avec reconnaissance, les interprètes d'une doctrine qui place le bonheur dans la *pauvreté de l'esprit* et dans les *souffrances de la chair.*

Laborieuse et *pacifique*, elle ne peut plus s'abandonner à la direction d'un sacerdoce qui proclame inviolable le patrimoine de César, c'est-à-dire les traditions de la guerre, la perpétuité du droit de conquête, les priviléges de la naissance et de l'oisiveté.

Sages du christianisme, vous n'avez plus rien à dire à votre tour en faveur de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. L'existence d'innombrables prolétaires condamnés héréditairement aux travaux les plus pénibles, avec l'indigence et l'avilissement pour salaire, est pour vous un fait permanent et nécessaire, comme l'esclavage le fut pour les *sages* de l'antiquité, et toute votre science, toute votre philantropie, s'arrêtent à l'*aumône.* L'humanité cependant a désir, besoin et puissance d'aller au-delà. Elle a senti que sa destinée n'était pas d'être éternellement *mendiante;* elle répugne à voir la foule de ses fils les plus affectueux, les plus intelligens et les plus forts, travailler à l'envi, sous le poids des exclusions les plus révoltantes, à embellir la vie d'une poignée d'enfans égoïstes, dont le cœur, la tête et le bras s'engourdissent dans l'oisiveté. La plus belle portion de la race humaine, celle qui cultive les arts, qui explore le champ de la science, qui étend le domaine de l'industrie, ne veut plus se nourrir du morceau de pain qu'un privilégié de la naissance, fidèle au précepte évangélique, au sein même de sa fastueuse paresse, lui jette par commisération ou laisse tomber de sa table, de sa table dont les veilles et les sueurs de la classe indigente entretiennent pourtant la somptuosité. L'intelligence et le travail sont las de recevoir la *charité;* ils demandent qu'on

leur fausse *justice* en rendant à chacun selon ses œuvres. Apôtres de la *charité*, faites donc place aux apôtres de la *justice!*

Je n'aurai donc pas besoin de dépouiller le caractère religieux pour entrer aujourd'hui dans le domaine des questions et des intérêts politiques qui préoccupent si vivement et si justement tous les esprits.

Il y a bientôt un an que, passant en revue tous les peuples de l'Europe, je vous les montrais combattant ouvertement ou conspirant en secret contre l'ordre social du moyen âge, contre les dogmes du catholicisme et les institutions de la féodalité. Une conflagration générale me semblait imminente. « Voyez, vous disais-je, voyez les signes des temps qui apparaissent avec éclat sur tous les points de l'horizon. Il n'est plus permis d'en douter, nous vivons à l'une de ces époques rares et solennelles pour l'humanité, où tout un monde s'en va, où tout un monde arrive. Les nations européennes présentent ce double spectacle. Les unes subissent l'agonie convulsive d'un ordre social dont elles ne veulent plus; les autres éprouvent les douleurs inséparables de l'enfantement d'un ordre nouveau. » Et je demandais à la France, dont la voix a tant d'influence et d'autorité sur les destinées du monde, je lui demandais de mettre fin à cette agonie et de hâter cet enfantement.

Mais cette double tâche que la France seule pouvait accepter, et que la France était impatiente d'accomplir, quelques hommes la trouvèrent périlleuse et la répudièrent. Pleins d'une horreur bien légitime pour la guerre, ils se flattèrent de l'éviter en comprimant l'action du peuple initiateur sur les nations voisines, et en ménageant surtout le plus possible les préjugés et les intérêts de l'aristocra-

tie et de la royauté féodales, que la révolution de juillet avait fait trembler un instant de Lisbonne à Pétersbourg, et qu'elle semblait devoir emporter, qu'elle emportera tôt ou tard pour la gloire de notre pays et le bonheur de l'humanité, dans l'abîme où Charles X a précipité la légitimité du hasard, le droit divin de la naissance.

En sacrifiant ainsi à l'amour du repos, à la crainte d'une commotion universelle, la mission libératrice que la Providence nous avait assignée, et que nous étions si dignes et si jaloux de remplir, quelles sont les améliorations pacifiques que la France a obtenues pour prix de sa renonciation aux avantages et aux progrès plus rapides qu'elle pouvait attendre pour elle et pour l'Europe, en jetant encore l'épée de Brennus et le souvenir de Napoléon dans la balance des intérêts de la civilisation? Quelle est cette paix au maintien de laquelle on s'est cru obligé de faire céder les considérations les plus puissantes? Est-il bien vrai qu'après tant de concessions aux congrès et aux chancelleries, après tant de répugnances manifestées contre la guerre, après tant de sacrifices accumulés pour en retarder l'explosion, est-il bien vrai que nous jouissions et que nous ayons fait jouir les autres peuples de ce que nous avons payé si cher? Est-il bien vrai que nous vivions, que le reste de l'Europe vive dans une douce quiétude, au sein de l'ordre et de la tranquillité? Oui, la paix règne officiellement entre les grandes puissances, mais les troupes autrichiennes se promènent impunément en Italie pour y protéger les vengeances pontificales; oui, la paix règne entre les puissances, mais l'armée hollandaise est toujours prête à renouveler les scènes de carnage et de dévastation dont elle a naguère rempli la Belgique; oui, la paix règne entre les puissances, mais les hordes sauvages de l'autocrate

consomment l'extermination de tout un peuple de héros. Oui, la paix règne en Europe, MAIS COMME L'ORDRE DANS VARSOVIE. Oui, voilà la paix, voilà la paix des diplomates, à l'abri de laquelle la grandeur et l'opulence, les majestés et les altesses, peuvent vaquer tranquillement à leurs plaisirs et s'endormir dans une délicieuse oisiveté sans prendre garde à la guerre réelle, profonde, acharnée, qui déchire les sociétés les plus paisibles en apparence ! Et que me fait cette paix mensongère ? vous dira le véritable ami de l'humanité. Que m'importent la sécurité de vos courtisans et le repos de vos privilégiés, si, tandis que vous les rassurez par des protocoles sur la conservation de leurs douces habitudes, sur le maintien du *statu quo* qui leur attribue le monopole des jouissances sociales, j'entends à mes côtés la portion la plus nombreuse, la plus active et la plus éclairée de la nation, l'industriel, l'artiste et le savant, protester à l'envi contre le système que vous appelez *pacifique*, et qui les plonge incessamment eux-mêmes dans la misère, le trouble et la désolation? Que m'importe la bonne intelligence de vos plénipotentiaires, si dans tous les rangs de la société il y a discorde, perturbation et souffrance? Que m'importe que les potentats s'accordent à respecter les traités de Vienne et de Paris, si leurs sujets sont divisés de sentimens, d'idées et d'intérêts ? Que m'importe que les héritiers de la sainte-alliance s'entendent parfaitement à Londres sur la délimitation des territoires, si chaque contrée est en proie au désordre, incertaine de son avenir, accablée sous le présent ? Si l'on dresse des échafauds à Lisbonne, à Grenade et à Modène; si Anvers et Bruxelles sont encore menacés de la flamme et du fer ; si, malgré votre *assurance*, que la NATIONALITÉ POLONAISE NE PÉRIRAIT PAS, l'étroitesse et l'égoïsme des hommes d'état qui diri-

gent les conseils des deux nations les plus puissantes et les plus civilisées de l'univers laissent creuser par la barbarie la QUATRIÈME TOMBE DE LA POLOGNE; si les libéraux de la France s'accusent, se déchirent et se découragent, si les royalistes soulèvent la Vendée, si les émeutes troublent la capitale, si le sang coule dans le Midi, si partout enfin je ne rencontre que des symptômes de haine, de dissension et de misère?

Que l'on ne vienne donc plus se vanter des efforts que l'on a faits, des succès que l'on a obtenus dans la poursuite d'un système qui, s'il assure la paix et le bonheur à quelques-uns, n'en laisse pas moins la classe la plus nombreuse et la plus pauvre exposée à toutes les chances de troubles, de misère et de dépravation, que lui lègue inévitablement le hasard de la naissance, dans l'ordre social qu'à tout prix l'on s'efforce de maintenir.

Et cependant les classes privilégiées de l'Europe éprouvent ou sont menacées d'éprouver les terribles conséquences que cet *ordre social*, qui leur est si cher, peut quelquefois traîner à sa suite. Vous avez vos *parias*; et, comptant sur leurs travaux pour subvenir à tous les besoins d'une vie molle et fastueuse, comme les privilégiés de l'antiquité comptaient sur le labeur de leurs esclaves, vous ne concevez pas d'existence possible pour vous sans l'assujétissement héréditaire de l'immense majorité de la population aux peines et aux privations les plus dures. Mais tandis que vous savourez les délices et que vous réclamez l'inviolabilité d'une organisation politique, toute partiale pour vous, voilà qu'après avoir porté ses tristes fruits depuis l'Indus jusqu'à la Baltique, cette organisation peut vous livrer incessamment au plus horrible fléau. Oui, un mal cruel, que la misère enfante et perpétue, est né dans l'Indoustan, au milieu

de ces castes nombreuses qui, dénuées de toutes les commodités de la vie, croupissent et meurent dans la boue; et ce mal, rendu contagieux par la contagion de l'indigence, par la communauté de besoin et d'infortune, ce mal est passé des parias de l'Asie aux serfs et aux prolétaires européens. Princes, ministres, courtisans, heureux du siècle, favoris de la fortune, légataires du hasard, vous ne songiez qu'à vos propres jouissances quand vous reculiez d'horreur devant la *guerre*, et maintenant c'est la *peste* qui s'avance pour vous faire songer à la détresse des peuples. Eveillés par vos dangers, vous allez demandant de toutes parts à la science qu'elle arrête ce torrent dévastateur, qu'elle vous préserve de la mort. Et la science vous répond en vous montrant l'origine et la cause permanente du mal dans la demeure infecte, dans la saleté, la nudité et la faim de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre! Comprenez donc l'avertissement politique que vous donne la science; faites servir les conseils que l'égoïsme sollicite d'elle à apprécier et à partager tout ce que la sympathie, d'accord avec la raison et l'intérêt, peut inspirer pour l'amélioration des masses laborieuses; que votre ordre social ne consacre plus l'hérédité de l'avilissement et de l'indigence; que dans vos cités les populations ouvrières ne soient plus exposées à manquer de pain et de vêtemens et condamnées à respirer un air pestilentiel en échange de leurs travaux; que l'homme ne vienne plus mourir de faim ou de froid sur la borne, dans la capitale du monde civilisé, et vous n'aurez plus à redouter alors le *choléra*.

Pour éviter, pour rendre de moins en moins possible dans l'avenir le double fléau de la guerre et de la peste, il faut donc se hâter de mettre un terme aux causes d'irritation et de malaise qui tourmentent profondément aujourd'hui toutes

les sociétés européennes. C'est à la France, qui marche depuis long-temps à la tête de la civilisation, de donner le signal de cette magnifique régénération; c'est à elle qu'est réservée cette glorieuse initiative.

Cependant tandis que nous, disciples de SAINT-SIMON, nous comprenons ainsi la mission des enfans de la France et que nous nous efforçons de la remplir, les publicistes, les législateurs et les hommes d'état qui nous entourent, semblent la méconnaître et la repousser de plus en plus. Au lieu d'abandonner les traditions de l'ancien régime, caressées trop souvent sous l'empire et remises tout-à-fait en honneur par la restauration; au lieu de s'éloigner prudemment des institutions et des supériorités sociales qui tombent de vétusté pour s'attacher aux nouvelles puissances qui surgissent dans les arts, dans les sciences et dans l'industrie; au lieu de lire dans l'histoire la décroissance continue et la disparition prochaine du privilége de la naissance au profit de la capacité; au lieu de reconnaître que tous les maux actuels proviennent d'un respect superstitieux pour les débris du moyen âge, et qu'il ne peut plus y avoir d'ordre véritable que par l'amélioration du sort des masses populaires; au lieu de chercher un asile contre les révolutions dans la prévoyance des besoins nouveaux de la société, dans l'élévation des classes inférieures, dans la fondation d'un édifice qui puisse traverser et satisfaire l'avenir, ils attendent témérairement sur des ruines le signal des orages; ils se plaisent à braver, à provoquer de nouvelles tempêtes; ils embrassent aveuglément les dernières colonnes de la masure féodale; ils s'obstinent à vivre de souvenirs et de regrets, visitant religieusement les caveaux funèbres du patriciat pour s'y entretenir avec des ombres; ramassant les lambeaux de la toge sénatoriale et

les tronçons de l'armure chevaleresque pour en masquer une fois encore le *hasard de la naissance*, et pour jeter ce simulacre de noblesse héréditaire à travers un siècle qui a manifesté sa soif ardente d'égalité, en ne voulant plus reconnaître d'autre supériorité que celle des lumières, des services et des vertus.

Certes, si une politique aussi insensée ne devait être funeste qu'à ceux qui la professent et la pratiquent, on pourrait leur en laisser la responsabilité, et après les avoir avertis généreusement, et toujours en vain, de leurs périls, se contenter de gémir de leur égarement et de leur opiniâtreté. Mais lorsque les écarts du publiciste et de l'homme d'état peuvent compromettre le repos et la prospérité des nations, il est du droit et du devoir de quiconque aperçoit l'écueil où ils vont se briser de le signaler avec courage pour le salut même des pilotes inhabiles et téméraires qui conduisent le vaisseau de l'état au naufrage, et avant tout pour le bien de l'humanité.

En faisant sentir le danger des théories surannées et des évocations aristocratiques, il ne peut entrer dans ma pensée de dénoncer le pouvoir et le parti rétrograde aux passions populaires. Mon intention est au contraire d'éclairer ce parti et le pouvoir sur les conséquences terribles que la répugnance pour l'innovation et la peur des grandes réformes ne manquèrent jamais de produire. Quelle que soit l'âpreté de mon langage, vous ne pouvez en méconnaître le caractère et le but. Ce n'est pas une insurrection brutale que je prêche, mais une organisation pacifique que j'invoque. Ce n'est pas le glaive que je veux faire briller sur la tête des grands, mais le fanal de l'expérience et le flambeau de l'avenir.

Le fanal de l'expérience! Laissons-le donc nous guider à

travers les événemens immenses du dix-huitième siècle.

La société française se trouvait alors divisée en trois classes, dont les deux premières, qui possédaient la plus grande partie du sol, ne payaient aucun impôt, tandis que le troisième, qui ne possédait presque rien, supportait la totalité des charges publiques. Cette répartition monstrueuse avait été justifiée autrefois par les services que la noblesse et le clergé rendaient à l'état. Mais depuis que les services avaient cessé, depuis que le tiers-ordre n'était plus le client des deux autres, depuis que les corps privilégiés avaient brisé eux-mêmes le lien moral qui faisait toute la force de leur patronage, le peuple ne souffrait qu'avec peine la prolongation d'un système politique et religieux qui blessait en même temps ses sympathies, ses intérêts et ses lumières. Quelques hommes pressentirent de bonne heure, avec plus ou moins de profondeur et d'étendue, les besoins et les vœux populaires. A leur tête parut Turgot, qui, à l'âge de vingt-trois ans, proclama en Sorbonne le principe de la perfectibilité de l'espèce humaine; Turgot, que j'appellerai un des précurseurs de Saint-Simon, et qui, parvenu au faîte de la puissance, s'efforça de faire servir son élévation à la réforme des abus, à l'amélioration du sort du peuple. On sait qu'entre autres moyens de soulagement pour la nation, et de richesse pour le trésor, il proposa l'abolition des corvées et des jurandes, et l'égalité proportionnelle de l'impôt territorial. Le cabinet de Versailles, quoique dépositaire scrupuleux des traditions de la monarchie féodale, s'était trouvé forcé, par ses embarras financiers, d'adopter les vues du ministre réformateur, dont un historien a dit qu'il eût fait la révolution par ordonnances s'il eût pu se maintenir. Mais l'aristocratie nobiliaire et sacerdotale, quoique imbue de philoso-

phisme et sans foi pour les dogmes du *moyen âge*, cria au bouleversement de l'ordre social, au renversement des principes d'éternelle justice, à la violation des droits de propriété, en apprenant qu'on exigeait d'elle le sacrifice des priviléges que le *moyen âge* lui avait légués. Les grands seigneurs et les abbés qui se piquaient le plus d'incrédulité s'unirent aux parlemens, qui de leur côté faisaient les démocrates pour obtenir le renvoi de l'homme d'état qui, selon l'expression de Malesherbes, possédait la tête de Bacon et le cœur de L'Hôpital, et dont les veilles étaient consacrées à l'extirpation des préjugés politiques et au bien-être du peuple.

Turgot emporta dans sa retraite, avec les regrets de la nation et l'estime du monarque, la conviction que l'ordre et la prospérité ne pouvaient renaître en France qu'à la condition de grands changemens et d'une régénération complète. Après lui et après Necker, son imitateur timide, vinrent des ministres courtisans qui, alarmés à leur tour par les progrès du *déficit* et pressés par les besoins du trésor, se décidèrent à demander de légers sacrifices aux ordres privilégiés. Ils réunirent à cet effet les états provinciaux, les parlemens et les notables; et toutes ces assemblées, formées des représentans des diverses aristocraties qui pesaient sur le pays, refusèrent de concourir aux demi-mesures et de fournir les faibles subsides dont le ministère proclamait si haut l'importance et la nécessité.

Alors le gouvernement de Louis XVI, placé entre les projets des réformateurs et l'opiniâtreté de l'aristocratie à défendre l'intégrité de ses vieilles prérogatives; le gouvernement de Louis XVI imagina son *juste milieu*, dont Calonne et Brienne furent successivement les ministres. D'une part il maintint la réprobation dont il avait frappé les

théories en répudiant Turgot et Necker, de l'autre, il força militairement la magistrature à accepter quelques édits qui ne pouvaient que pallier misérablement le mal invétéré qui consumait la France, et dont la guérison radicale demandait une main audacieuse qui allât en extirper le principe dans les entrailles les plus intimes du corps social.

De cette double condamnation prononcée contre l'attachement au passé et contre la prévoyance de l'avenir, il résulta que les *immobiles* et les *progressifs*, réunis par la haine commune de l'arbitraire, se ligurèrent contre le pouvoir et le réduisirent aux abois. Calonne et Brienne disparurent, et les hautes classes, qui avaient repoussé avec fureur les vastes réformes de Turgot et les mesquines améliorations de ses successeurs; et le prince, qui s'était privé de l'appui du ministère du tiers-état pour se jeter entre les bras des ministres de la noblesse et du clergé, pour passer d'un projet de cure radicale au pansement superficiel des plaies profondes de l'état, les hautes classes, dis-je, et le prince qui avaient poursuivi ou délaissé le ministre pacifique, se trouvèrent bientôt face à face, d'abord avec Mirabeau, puis avec Robespierre.

Voyons maintenant quels avertissemens salutaires nous pouvons tirer, pour le présent et pour l'avenir, des leçons retentissantes d'un passé qui est encore si près de nous. Aujourd'hui la société française n'est plus divisée en trois ordres; la noblesse, le clergé et le tiers-état ne sont plus séparés par des distinctions civiles ou politiques. Tout est peuple, parmi nous; tous sont soumis à l'impôt, tous sont égaux devant la loi.

Cependant, sans atténuer l'importance de cette égalité constitutionnelle, sans rien retrancher surtout de la recon-

naissance qui est due aux hommes qui ont conquis l'universalité de l'impôt et proclamé l'unité du corps social, en dépit des protestations et des résistances de toute nature des castes privilégiées, il est permis de dire que la société française, après les grandes époques de 1789 et de 1830, se divise encore en deux classes bien distinctes, les *oisifs* et les *travailleurs*. Les *oisifs* qui, comme la noblesse et le clergé, forment la minorité de la nation, et qui jouissent, par droit de naissance, du monopole de l'éducation et du bien-être, sans remplir aucune fonction sociale, sans se livrer à aucun travail scientifique ou industriel; les *travailleurs* qui, comme le tiers-état, composent l'immense majorité de la nation, ne vivent qu'à la sueur de leurs fronts, et ne transmettent à leurs enfans que les chances de privations et de souffrances qu'ils ont reçues de leurs pères.

Ce fait fondamental et incontestable une fois posé, il devient manifeste que l'humanité n'a pas atteint le dernier terme de son développement, et qu'il lui reste encore des progrès à accomplir, des priviléges héréditaires à détruire, des améliorations nombreuses et capitales à apporter dans la condition de la classe la plus laborieuse et la plus pauvre. Oui, c'est vers l'abolition complète des droits du hasard et de la force brutale, vers le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres, vers l'association universelle des travailleurs, que la société humaine n'a cessé de marcher jusqu'ici; c'est vers ce but qu'elle s'achemine aujourd'hui d'un pas plus rapide et plus ferme que jamais.

La sagesse et le devoir des gouvernemens consistent à reconnaître cette tendance, à la favoriser, sauf à rendre la pente du progrès la plus douce possible, en évitant les froissemens trop violens et les transitions trop brusques, et

en conciliant, autant que les circonstances peuvent le permettre, les souvenirs du passé, les nécessités du présent et les indications pressantes de l'avenir.

Ce n'est qu'en entrant hardiment et franchement dans cette voie que le pouvoir peut triompher des embarras qui l'arrêtent incessamment; ce n'est que par une satisfaction large et profonde des besoins et des vœux du peuple qu'il peut conjurer les bouleversemens et prévenir les catastrophes. Pas plus qu'en 1788, les combinaisons étroites et les concessions mesquines ne suffiraient à l'étendue et à l'intensité du mal qui tourmente la société européenne tout entière.

Certes, si, comme beaucoup de gens l'ont avancé légèrement, nous comptions sur l'appui de la violence et sur les progrès de l'anarchie pour faire triompher notre doctrine; si nous attendions la conversion du monde de sa lassitude et de son désespoir; si, comme Mahomet ou Charlemagne, Saint-Simon avait pu permettre l'intervention du glaive pour accélérer la propagation de sa loi pacifique; si nous pouvions sourire à l'idée de grandir plus vite au sein du désordre; si nous acceptions, en un mot, les calamités publiques pour auxiliaires; oh! alors nous souhaiterions à l'aristocratie européenne l'opiniâtreté des ordres privilégiés de la vieille France, aux potentats l'aveuglement du cabinet de Versailles, aux peuples des princes faibles et irrésolus comme Louis XVI, aux rois des ministres présomptueux et incapables comme Calonne et Brienne; persuadés qu'après le retour ou l'imitation de tant d'impéritie, d'obstination et de témérité, la grande ombre de Mirabeau et le génie de la Montagne viendraient bientôt présider à une nouvelle explosion des foudres populaires, et, labourant encore le sol européen avec la terrible charrue

des révolutions, laisseraient tomber sur cette terre violemment et profondément remuée une semence dont nous seuls serions en mesure de recueillir les fruits, parce que, seuls, par notre but, notre organisation, notre foi en l'avenir, nous aurions la puissance de survivre aux orages et d'offrir un port sûr aux peuples naufragés.

Mais telle n'est pas notre pensée, notre espérance, notre mission. Si nous aimons à suivre dans l'histoire les traces de l'humanité se développant comme un seul homme de génération en génération, ce qui nous réjouit et nous flatte le plus, c'est qu'à chaque phase mémorable de son éducation, elle constate les progrès qu'elle a faits, et signale les progrès qu'elle veut faire par des sentimens, des idées et des actes qui s'éloignent de plus en plus de sa barbarie, de sa sauvagerie originelle. Comment pourrions-nous donc désirer de voir donner de sanglans démentis à cette décroissance manifeste de la brutalité primitive, nous qui venons expressément pour annoncer que la guerre doit disparaître, et avec elle la domination de la force militaire? nous qui voulons substituer à la capacité de destruction la capacité créatrice; nous qui détrônons César pour donner le sceptre universel à l'amour, à l'intelligence et à la force, qui vivifient, éclairent et enrichissent le monde; nous enfin qui avons proclamé vingt fois que la parole pacifique de Jésus avait plus fait pour l'affranchissement des esclaves que le glaive exterminateur de Spartacus!

Ah! si nous reconnaissons, pour l'antiquité même, la supériorité de la force persuasive sur la force brutale, que ne dirons-nous pas pour notre âge, quand l'influence des sentimens, des idées et des actes pacifiques s'est accrue de dix-huit siècles de progrès? quand c'est à ces pro-

grès mêmes que nous devons de pouvoir prêcher la fin du règne de la violence, une organisation politique et religieuse toute fondée sur l'amour et la réalisation de la paix universelle.

Oui, la loi que nous apportons à l'humanité a la puissance et d'émouvoir et de remuer les masses laborieuses; mais c'est en les faisant tressaillir d'enthousiasme pour l'association pacifique de l'avenir, et non en les faisant rugir de colère contre le passé, que cette puissance doit éclater. La succession de Mirabeau et de Robespierre ne peut pas appartenir à ceux qui ont recueilli le patrimoine de Saint-Simon. Ainsi, en présence de l'émeute, que nous seuls avons le droit de condamner, parce que seuls nous pouvons mieux faire qu'elle; parce que nous sommes affligés de la voir exprimer des vœux d'amélioration par des moyens rétrogrades; en présence de l'émeute nous ne cesserons de proclamer la nécessité d'une doctrine qui satisfasse pacifiquement, par des voies régulières et durables, par la conciliation de l'ordre et de la liberté, tous les besoins moraux, intellectuels et physiques qui se manifestent avec plus de violence et d'intensité dans le sein de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Témoins de notre persévérance apostolique, les hommes qui ont pris pour un *club* le lieu de nos prédications comprendront sans doute alors le caractère religieux de notre politique, et ils ne s'étonneront plus que nous ayons pu dire de notre maître : *Il fut le plus humain des théocrates, le plus divin des démocrates.*

VI.

APPEL AUX HOMMES RELIGIEUX.

C'est un plaisir grave et sérieux pour moi que de venir ainsi, après quatre mois de voyage et d'absence, m'asseoir de nouveau à cette réunion du dimanche. Il me semble, en promenant mes regards autour de moi, voir tous les progrès accomplis durant ce temps par la persévérante propagation de notre religion, résumés tout d'un trait dans le changement d'aspect que présente cette assemblée. Voilà donc cette salle qui dans l'origine paraissait grande, puis qui peu à peu devint étroite à un public qui s'y pressait, également attiré par l'étrange nouveauté de nos doctrines et par l'audacieuse éloquence de la parole de mes frères! La voilà donc remplie enfin à notre gré, remplie par des

hommes qui nous comprennent et nous connaissent, qui viennent à nous comme on vient à la vérité, et qui, lorsque notre parole est palpitante, savent que nos cœurs sont palpitans aussi, et sentent alors les vibrations de notre amour pour l'humanité se propager jusqu'à eux, et leur faire goûter par instans l'enthousiasme des grandes choses.

Vous en avez gardé le souvenir, mes Pères : combien de fois, avant mon départ pour la mission du Midi, combien de fois m'entourant de vos sollicitations affectueuses n'avez-vous pas cherché à me donner courage pour élever à mon tour ma voix dans le temple? mais toujours cet aspect contraint et glacial d'un public en apparat me refoulait dans l'ame épanchement et discours. Hélas! cependant, que je sentais profondément et la misère de la politique européenne, abandonnée aux jeux d'une diplomatie féodale, et la misère de la morale humaine abandonnée à l'enseignement d'un clergé ignorant et flétri, et la misère des classes prolétaires abandonnées aux caprices d'une industrie vagabonde et désordonnée! Oh! que je sentais bien toutes ces choses dans la profondeur de ma vie, mais pour prétendre à l'attention d'un auditoire académique, sentir! sentir ne suffisait pas, il fallait bien dire. Souvent, lorsque quelqu'un de mes frères, avec la prière des supplians sur les lèvres et des larmes dans la voix, déroulait le tableau des douleurs héréditaires qui affligent le peuple, implorait quelque amour et quelque pitié pour ces enfans condamnés par leur naissance à une pauvreté imposée comme une fatalité sur leurs têtes, s'agenouillait, pour ainsi dire, à cette place pour mendier un peu de sympathie, de doux sourires de contentement et de satisfaction erraient sur les bouches et dans les regards, on se plaisait à entendre cause si bien plaidée, et d'élégantes figures pen-

chées l'une vers l'autre chuchotaient : « C'est bien dit, je suis fort content aujourd'hui. » Oh ! je reculais épouvanté; j'aurais craint de blesser ce beau monde par la simplicité de mon discours dépourvu des richesses de l'art. Aujourd'hui les temps sont bien changés; que celui d'entre nous qui sent l'amour de l'humanité houillonner et fermenter en lui vienne hardiment occuper cette place, et sa parole libre tombera sur des hommes qui sauront la comprendre et l'aimer.

Quant à moi, surpris à l'improviste par la nécessité de remplacer celui de mes frères qui devait parler aujourd'hui, je m'assieds ici aussi confiant en vous que je le suis en moi, soutenu que je suis de toute l'autorité du nom de Saint-Simon. Les paroles que je prononce devant vous ne se présentent point aventureuses et livrées à votre merci; l'éclatante justification des progrès que nous avons su accomplir en quatre mois leur donne à la fois sanction et garantie. Non! la doctrine n'a point été jetée au hasard dans le monde ; elle est attachée au temps, et elle se déroule majestueusement avec lui, elle grandit sans que rien l'arrête ; et chaque jour, chaque heure, passant devant elle, connaît sa puissance et dépose son tribut.

Quand je partis, pauvres de nombre, nous avions à peine dans Paris quelques enseignemens épars de semaine en semaine; et, pauvres de ressources, pour obtenir une hospitalité hebdomadaire, sous le toit de cette salle, nous étions réduits à en disputer les faveurs aux musiciens et aux danseurs ses hôtes habituels. Aujourd'hui nos salles sont à nous, nos salles sont des temples, et ce n'est plus seulement de semaine en semaine, comme au temple catholique, que les portes s'ouvrent ; chaque jour retentit la parole Saint-Simonienne, chaque jour la foule se presse

pour l'entendre, et chaque jour aussi notre famille s'augmente et prospère. Cette enceinte elle-même, cette enceinte avec ses quinze cents auditeurs, est devenue trop étroite et nous gêne ; les curieux qui viennent ici savent qu'elle n'est pas d'un abord facile, et cependant notre parole est à tous, et tous, même les curieux, ont droit à l'entendre. Dieu soit béni ! notre maison est devenue trop petite pour nos amis, il nous en faut une autre !

Infatigables dans l'activité de notre propagation, marchant à notre but avec tous nos efforts, avec toutes nos facultés, nous avons sillonné la France de nos missions, et l'éloignement des provinces n'a plus été pour elle une cause qui leur permît d'ignorer ou de méconnaître les principes rénovateurs de Saint-Simon. Certains d'être aimés et soutenus à mesure que nous serons mieux connus, allant de nous-même vers ceux qui ne peuvent venir à nous, nous suppléons, par la parole écrite, à l'imperfection de la parole vivante, et, malgré l'impôt onéreux qui pèse sur la presse périodique, nous trouvons dans notre dévouement le moyen de soutenir deux journaux : et chaque matin, donnant un exemple jusqu'ici tout nouveau, nous répandons sur la France l'enseignement éclatant que nous fournit le mouvement politique, au même prix que nos paroles lorsqu'elles se répandent sur un auditoire posé autour de nous. Aussi notre nom est devenu fort, et notre politique devient populaire.

Il n'est pas donné à tous, je le sais, d'entrer dès aujourd'hui dans la vaste profondeur de nos vues d'avenir, et cependant il est peu de villes où ne s'étende déjà quelque rameau de notre grande famille ; et chaque jour la parole Saint-Simonienne transportée capricieusement et par des voies inconnues, comme la semence des grands arbres,

germe en quelque point ignoré; un homme se lève, et dit : « Je suis Saint-Simonien » ; et, plein de reconnaissance pour sa nouvelle vie, vient à nous et appelle à lui. Ceux-là seuls, sans doute, peuvent se dire Saint-Simoniens, qui comprennent SAINT-SIMON tout entier, et conçoivent la base de cet immense édifice dont nous posons les premières pierres ; mais si nous examinions autour de nous et que nous vinssions à compter tous les hommes qui s'échelonnent de loin en loin autour de notre bannière, approuvant notre politique présente, et soutenant de leur voix les mesures sages et prudentes que nous réclamons au milieu des agitations de l'intérieur et des menaces de l'extérieur ; si nous venions à classer les distances de tous ces journaux de province qui circulent incessamment autour du nôtre, semblables à des satellites qui, bien que guidés par la même loi et éclairés par le même soleil, suivent cependant dans leur route une ligne moins directe et moins assurée ; si nous en étions à tenir ainsi compte de tout ce massif d'opinions que nous traînons à notre suite, il serait facile alors au plus indifférent de voir combien chacun de nos pas s'appuie profondément sur le sol, et d'entendre quelles acclamations s'élèvent du sein de la France chaque fois que nous réclamons en faveur des classes prolétaires une amélioration faite pour préparer leur émancipation, en faveur des nations étrangères une intervention faite pour préparer leur association.

Je vous rends grâces, mes Pères, vous dont la sage prévision et l'inaltérable constance ont guidé ce grand mouvement, et nous ont fait ce que nous sommes : vous aviez peu, et avec peu nous avons fait beaucoup ; je vous remercie au nom de mes frères et au nom de mes fils.

Oh ! est-il donc quelque homme croyant à une Providence dans le monde, et qui, voyant notre marche conduite avec tant d'audace et couronnée par tant de succès, puisse penser que notre doctrine est la doctrine de l'erreur ! Non ! L'humanité vit de progrès, et partout où est le progrès se trouve aussi la vérité, qui seule lui donne la vie. Ceux qui soutiennent l'erreur, quelle que soit la force dont ils disposent pour arriver à leur tâche monstrueuse, agissent bien diversement ; leur marche est une lutte embarrassée et non pas un triomphe qui chaque jour se tranquillise et s'assure. Avec quelle confiante sérénité et quel noble orgueil je me prends parfois à comparer la position que nous avons su nous créer au milieu de la société, à la position où sont descendus les hommes aveugles qui tiennent en main les destinées de la France, et qui, refusant obstinément leurs regards à toute perspective d'avenir, prétendent frapper d'immobilité toutes choses, parce qu'il leur plaît de se déclarer stationnaires, et parce que dans leur ambition insensée ils croient pouvoir arrêter l'humanité au point où il leur convient qu'elle demeure, en dressant contre elle un bras d'homme. Dérision ! Qu'ont-ils donc fait durant ce temps qui servait nos travaux et nous faisait si bien grandir ?

L'industrie, secouée par la commotion qui avait passagèrement ébranlé le trône constitutionnel, demandait pour se raffermir un gouvernement qui rallîât autour de sa stabilité la confiance publique : mais ni une pusillanimité chancelante, ni des colères capricieuses ne sauraient concilier le crédit ou le respect : cela sent par trop la faiblesse de l'enfance ! et l'industrie, incertaine de son avenir, ne sachant si elle devait porter son assurance vers la paix ou

sa prévision vers la guerre, est demeurée dans sa crise de doute et d'hésitation funeste à la fois aux capitalistes privés de revenus et aux ouvriers privés de salaire.

Les partisans de la dynastie précédente, saisis et abattus par la puissante énergie des révolutionnaires de juillet, n'avaient pas même élevé une voix lorsque leur roi était encore sur le sol de France, ils semblaient résignés; et voisins encore de cette grande et soudaine vigueur de la nation, ils n'osaient pas même entrevoir dans leur avenir un rayon d'espérance. Une attitude assurée et résolue a-t-elle continué à les maintenir dans cette opinion et à leur faire abandonner tout rêve chimérique et criminel? Il suffit d'avoir parcouru les campagnes de l'Ouest ou les villes du Midi pour voir si les légitimistes font au gouvernement l'honneur de conspirer dans l'ombre, pour voir s'ils jugent nécessaire de se renfermer dans l'asile de leurs foyers domestiques pour rendre un culte solitaire à leurs idoles proscrites, ou dans le secret de leurs salons pour proférer leurs projets audacieux et leurs séditieuses espérances. Les principes bâtards du doctrinarisme, justice leur soit rendue, ont, je le sais, rallié et séduit nombre de partisans de l'ancien ordre politique, qui sont venus à imaginer qu'après tout le pas à franchir pour venir de la restauration au juste-milieu n'était pas si difficile qu'il dépassât leur force. Mais, sans vouloir jeter la moindre défaveur sur la réussite de cette propagation parmi cette classe d'hommes, ni le moindre blâme sur les méthodes employées pour la conversion, nous avons de la peine à penser que cette conquête de fonctionnaires soit bien glorieuse et bien assurée, et que leur secours soit d'un appui bien solide : il est des faits qui parlent haut, et qui semblent faire croire que la force et l'action étaient plus gran-

des au sein des hommes qui, en trois jours, avaient chassé la légitimité de son antique palais, qu'au sein de ceux qui, dans leur sollicitude, avaient jusqu'au dernier jour vainement tenté de conserver la sainte garantie de ce lambeau féodal.

Voilà donc, par le succès de la propagation du doctrinarisme à l'intérieur, en tous lieux haine, mépris ou méfiance, dont partout les accens s'élèvent ou retentissent: dans la province, mouvemens insolens qui se rient des lâches caresses par lesquelles on cherche à les calmer; et dans Paris, agitations tumultueuses comprimées à grand peine de milices et de baïonnettes.

Quant à l'extérieur, ces théories pacificatrices, soutenues qu'elles étaient par le consentement et l'alliance des puissances féodales qui se partagent les peuples de l'Europe, semblent avoir atteint un résultat en apparence plus conforme à l'attente de ceux qui en ont fait le salut du monde; tous ces mouvemens séditieux des peuples contre leurs maîtres sont aujourd'hui à peu près comprimés. Grâce à de sages précautions, l'émeute d'Espagne n'a été qu'une tentative avortée; les armées de l'Autriche ont mis fin, sans qu'il nous fût nécessaire d'intervenir, à ces troubles d'Italie qui pouvaient compromettre la tranquillité générale de l'Europe; et la Russie paraît avoir fidèlement rempli sa tâche et terminé le long supplice de la Pologne, par cette mort dont un ministre avait osé prononcer la sanglante condamnation..... Oui, un silence de mort couvre aujourd'hui l'Europe, et l'éclat du tonnerre qui grondait sourdement de toutes parts n'épouvante plus l'oreille des hommes timides : le feu qui sillonnait le ciel est rentré de nouveau dans l'obscurité du nuage; et les yeux que la lumière fatigue peuvent se reposer un instant, c'est le calme;

mais le calme qui précède l'orage ! Est-il un homme assez aveugle pour s'y méprendre et confondre avec la sereine immobilité d'un ciel azuré l'immobilité pesante d'un ciel nuageux qui amasse la foudre et couve la tempête ? Que les stationnaires se hâtent donc de jouir du bénéfice précaire de leur triomphe provisoire, nous ne le leur envions pas, nous n'envions pas des triomphes de sang.

Notre politique à nous est facile à saisir, sa ligne est droite et ne s'enveloppe pas dans les replis d'une diplomatie tortueuse. Le but que nous nous proposons est placé en face de l'humanité, et non point derrière elle, sur cette route du passé d'où elle s'éloigne chaque jour. Pour la politique extérieure, association universelle de tous les peuples. Hors de cette tendance que légitiment toutes les sympathies humaines, tous les progrès des nations, je ne veux connaître ni les restrictions mesquines d'un patriotisme étroit, ni les absurdes calculs d'un chimérique équilibre qu'un grain de sable renverse ; hors de cette tendance vers une alliance qui seule peut, sans blasphème, se prétendre sainte, je ne veux rien reconnaître qu'injustice, immoralité, impiété. Pour la politique intérieure, amélioration des classes prolétaires. Hors de cette tendance, dont personne n'aurait l'impudeur d'oser nier publiquement la justice, je couvre de pitié et de réprobation tout acte administratif ou financier qui, au détriment des classes pauvres et laborieuses, va soutenir de son appui quelque injuste avantage exclusivement réservé aux classes privilégiées. Assurément cette route est aisée à suivre, et aucun obstacle ne s'élève pour l'entraver. Elle seule, au milieu d'une misère sans cesse croissante, et dont, à part nous, personne ne saurait assigner le terme ; elle seule peut amener au calme et à la tranquillité. Pour demeurer immobile

et se refuser même aux premiers pas en cette large route, on ne peut conduire la discussion ni sur la dureté des maux qui pèsent sur cette partie de la nation, ni sur l'ignorance des remèdes propres à les apaiser peu à peu, et à amener, par une marche progressive, leur entière guéririson. La maladie est grave, l'irritation qu'elle cause est violente, et les agitations produites dans le désespoir et l'impatience de la douleur ébranlent le sol d'une façon terrible.

Ecoutez ! Il est dans la nation une race d'hommes nommés prolétaires, dont le nom ne se trouve ni dans les codes ni dans les constitutions; le titre de citoyen, quand on veut bien leur en faire l'abandon, le titre de citoyen n'est qu'un mot, et il ne porte avec lui ni droit, ni valeur, ni privilége : les charges que leur impose cet honneur c'est de leur propre personne qu'ils les acquittent, car il n'est pour les aider ni rentes ni revenus ; la propriété n'est pas une prérogative faite pour leurs familles. Ces prolétaires donc sont gens misérables, et chez eux la misère se transmet héréditairement, comme ailleurs se transmet la richesse; quand les enfans leur viennent, pauvres gens! ils les élèvent comme ils peuvent, se restreignant pour les nourrir lorsque le temps est dur, se dépouillant pour les couvrir lorsque la saison est froide, n'ayant que des caresses pour calmer leurs plaintes lorsque le mal les accable, que de la résignation à leur offrir lorsque la faim les dévore. Ils aiment aussi leurs enfans, les prolétaires, mais ils sont incapables de les soutenir, et la mort est brutale pour leurs tristes familles. Voyez, voyez vos statistiques, et dites-moi: y a-t-il aussi égalité pour l'impôt que prélève la mortalité dans cette classe flétrie? Non! pour elle ni bien-être, ni instruction, ni éducation; souffrance, ignorance, immoralité. Dès que les bras peuvent s'agiter..... au travail!

car il faut vivre, car il faut gagner son pain par sa sueur. Qu'importent les capacités naturelles? la grossière occupation du métier ou de la manivelle y passe bien vite un niveau qui les étouffe dans leur enfance et les empêche de prendre un imprudent essor. Imprudent! car de terribles précipices environnent ceux qui, fiers de leur force et dédaigneux de l'immobile condition de leurs pères, veulent, au milieu de la société qui les entoure, s'ouvrir d'autres voies, se créer une existence nouvelle. Lancés au hasard sans règle et sans expérience, isolés dans la foule, sans appui et sans direction, étrangers aux lois, aux mœurs, aux usages, les prisons et les bagnes ouvrent devant eux leurs portes béantes; et pour ceux qui veulent aussi approcher de ces palais et de ces châteaux, qui se dressent parmi les chaumières, qui veulent aussi effleurer les splendides banquets de l'oisiveté, il est des antichambres où les seigneurs du privilége entretiennent et vêtissent des valêts lorsqu'ils sont intelligens et bien faits. Quant au reste de ces hommes, de ces prolétaires, tout l'espoir de leur vie, c'est le travail; tout leur apanage, c'est la misère; le salut de leur vieillesse, le hasard de l'aumône, la charité de l'hôpital; la pensée de leur dernière heure, l'incertitude sur le sort de leurs enfans abandonnés sans héritage. Chez eux la personnalité de l'homme n'existe qu'à moitié, car leur existence ne dépend ni de leurs bras, ni de leur volonté : pour trouver leur nourriture sur la terre, ils doivent satisfaire à une condition sans laquelle il n'est pour eux ni pain ni salaire, ils doivent trouver un maître qui consente à prendre leur travail, et c'est sur cet homme que s'attache et s'appuie la destinée de leur vie. Et quand ces régulateurs capricieux de l'industrie, ces distributeurs arbitraires des instrumens de production,

quand ces privilégiés de la naissance sont assez fournis de tissus et de rubans, assez munis de meubles et de bibliothèques, assez pourvus de campagnes et de maisons de ville; quand la banqueroute les inquiète ou que la guerre les menace, et que, pleins de sollicitude et d'effroi, ils se hâtent de faire rentrer leurs crédits et leurs capitaux dans l'asile de leurs portefeuilles et de leurs coffres-forts; oh! alors, les prolétaires égarés, ne sachant plus que faire de leurs bras impuissans, réduits à la détresse, errent en gémissant, la faim les travaille et les agite, elle les bat comme une mer, exerçant d'affreux ravages sur leurs têtes, les entassant, haves, soucieux, éperdus, et les faisant déborder à flots du silence ignoré de leurs ateliers dans les rues et dans les places publiques. Alors, alors aussi, pour ceux qui dominent cet Océan qui se soulève, l'inquiétude, la crainte, l'épouvante, car les voix sont nombreuses et le tumulte immense; du travail, du travail! c'est le cri étouffé qui sort du sein de ces masses souffrantes. Du travail! c'est un maître; du travail! c'est du pain..... Point de travail! Eh quoi, messieurs, voulez-vous donc dans votre société conserver toujours une organisation où pour apaiser de tels orages votre gouvernement n'aura que des arrêts contre les attroupemens et des lois martiales? Des armes sont-elles un remède contre la faim? et faut-il que ces malheureux, imitant l'enseignement que leur donne la force, croient avoir tout fait pour leurs enfans qui pleurent et demandent à manger, quand ils les auront fait rentrer dans le silence en étouffant avec la main leurs plaintes et leurs gémissemens? Qui donc serait intéressé à une harmonie si fragile? Mais tous demandent la paix, et pour la maintenir les propriétaires sont réduits à la perdre sans cesse, et à livrer leurs journées aux rudes fatigues du métier d'hommes de

guerre. Est-il donc autour de nous quelqu'un qui propose un moyen, un remède, pour adoucir et faire disparaître de jour en jour cet immense désordre? J'entends bien parler de grands et petits propriétaires, de hauts et bas censitaires; mais hors de nous je n'entends répéter nulle part ce grand mot de *travailleurs*.

N'est-ce donc rien dans la nation que la classe des travailleurs? Est-ce sa misère ou sa dégradation qui empêche de la compter, et d'apprécier sa valeur? Mais c'est elle qui partout, aux champs, aux métiers, aux usines, patiente, active, industrieuse, produit les moissons et les richesses, nourrit les propriétaires, et leur donne l'argent dont ils paient leur orgueilleux impôt. Ouvrez les yeux, et vous verrez vingt-huit millions d'hommes couvrant le sol de la France de leur infatigable population; vingt-huit millions d'hommes, dont ni vos lois ni votre politique ne font mention, et dont la statistique semble seule signaler l'existence et le nom. O propriétaires! vous avez élu vos représentans et vous leur avez confié la conduite de vos intérêts et le dépôt de vos prérogatives, vous leur avez recommandé la réserve dans les dépenses, et l'économie dans le budget; mais leur avez-vous dit : « L'intérêt le plus pressant est celui des travailleurs; tombent devant lui les intérêts de minorité! La contribution que prélève l'état est lourde pour la nation, mais il en est une autre bien plus pesante, c'est celle qu'une oisiveté fainéante prélève sur le travail des prolétaires; Tombe, pour l'alléger, le taux des rentes et des fermages. » Non! vous ne le leur avez point dit, et la nation ne connaît que les représentans de la propriété!

Eh bien! nous, hommes religieux, par notre amour pour l'humanité et notre inaltérable conviction, nous nous

posons en face du monde comme les représentans de ces classes prolétaires que vos chartes négligent ; notre voix ne cessera de retentir pour réclamer sans relâche tout, *tout* ce qui pourra améliorer leur condition présente et préparer leur émancipation à venir. Si quelqu'un veut vérifier nos titres, examiner nos pouvoirs, qu'il prenne l'histoire de l'humanité, car c'est elle qui consacre nos droits et notre légitimité. Sa parole retentit comme un chœur immense qui s'élève du sein de tous les peuples, du milieu de tous les âges, et elle dit que sans cesse elle veut marcher, et que sans cesse elle avance, détruisant les priviléges de la naissance, améliorant les conditions du travail, écoutant la voix de ceux qui savent lui montrer le chemin qui conduit à cette égalité, et se jetant à leur suite avec entraînement et avec enthousiasme.

A nous donc les hommes religieux ! car il n'est point d'association autour de nous qui puisse leur offrir un but plus digne de leur ardeur et de leur activité, point d'entreprise où puisse éclater avec plus de désintéressement et de grandeur leur dévouement et leur amour, non pour la patrie seulement, mais pour l'humanité tout entière. A nous ! car ce n'est pas aujourd'hui qu'ils feront défaut à l'humanité qui les appelle ; ils ne lui ont jamais manqué aux jours où sa voix, s'élevant du sein des masses souffrantes, est venue réclamer leur appui et leur intervention; ils ne lui ont pas manqué aux jours où il s'est agi de détruire quelque privilége, d'adoucir quelque inégalité de naissance, d'abattre quelque tyrannie ou de préparer quelque affranchissement ; sans s'inquiéter ni de leur faiblesse ni de leur petit nombre, sans s'étonner ni de la fatigue des obstacles ni de la difficulté de l'exécution, vous

les avez vus élever d'âge en âge leur voix assurée et infatigable, appelant à eux et se confiant, pour vaincre, au temps, à la justice et à la persévérance.

Ils étaient religieux ces hommes qui, les premiers, ébranlant le joug de l'esclavage antique, osèrent nier la divinité du maître du Capitole, refuser à l'image de César le sacrifice et l'adoration, parler de fraternité devant les cirques du peuple et d'égalité devant le trône des empereurs. Ils étaient religieux ceux qui, plus tard, voyant l'immense invasion du despotisme oriental menacer l'Europe et l'embrasser comme une vaste inondation tombant des plateaux d'Asie et des déserts d'Afrique, se jetèrent parmi le peuple, lui prêchant la guerre au nom de son Dieu, ne lui permettant pas d'attendre lâchement que l'ennemi vînt dans ses foyers pour songer à les défendre, mais traînant les masses à leur suite et les jetant sur les barbares pour les contraindre à demeurer et à respecter les limites des nations. Ils étaient religieux ces hommes qui, sans appui et surgissant de leurs solitudes, isolés au milieu du fanatisme qui de toutes parts dressait autour d'eux ses haches sanglantes et ses bûchers infernaux, osèrent braver audacieusement l'autorité des papes et la colère des rois conjurés, ruinant pièce à pièce les priviléges catholiques, et réclamant au nom de la société la liberté pour l'examen de sa tradition et de sa croyance. Non! les hommes religieux n'ont jamais manqué à l'humanité au jour où sa voix s'est fait entendre. Nos pères n'ont-ils pas noblement répondu, lorsqu'il a fallu briser ces chaînes féodales qui tenaient le peuple des campagnes asservi sous le joug d'une noblesse fatigante? N'ont-ils pas vu quelle puissance et quelle énergie se développent dans une nation, lorsqu'une fois un sentiment commun de perfectionnement et

d'amélioration réunit tous les hommes pour un même but, un même travail, un même enthousiasme? N'ont-ils pas montré comment se répand et s'étale la fièvre religieuse; comment la persécution la redouble, et comment elle chasse l'invasion? Une nation qui fermente le progrès, mais c'est un volcan qui éclaire et embrase! N'avaient-ils pas aussi leur sainte divinité qui marchait au-devant des armées et les guidait à la victoire? N'avait-elle pas son culte splendide de triomphes et de glorieux combats; n'avait-elle pas ses victimes, la Liberté! Les Décius ne lui manquaient pas aux jours de la bataille. Elle avait ses fêtes de géans, et l'éclat éblouissant de ses hymnes sacrés qui faisaient fléchir les genoux et versaient le délire comme une flamme.

Ne dit-on pas que l'esprit religieux n'est plus de notre âge? En vérité, c'est une étrange méprise sur la sainteté du mot *religion*, ou une opinion bien aveugle sur la dignité de notre jeune France; mais l'irréligion, c'est l'égoïsme; et, de notre temps, ne flétrit-on pas un homme ou un parti avec l'égoïsme comme on flétrirait avec la lâcheté? Était-ce l'intérêt égoïste de leur personne ou l'intérêt religieux de l'humanité qui soutenait et animait ces hommes qui, réunis sous le trône féodal des Bourbons dont leur adroite hardiesse rongeait la base, durant quinze ans tinrent leurs têtes sous le tranchant de la hache sanglante de la restauration? N'était-ce pas l'amour religieux de l'humanité qui, plus grand et plus pur que l'étroit amour d'une patrie aveugle, se rangeait comme une barrière sacrée sur la frontière d'Espagne pour arrêter nos armées séduites un instant par des princes coupables? N'était-ce pas l'instinct religieux du progrès qui, aux jours de la victoire populaire, amenait et ramenait sans cesse autour des palais cette foule

indestructible qui présentait son sein toujours ardent, toujours enthousiaste, à la mitraille qui venait s'y engouffrer et s'y perdre comme une dernière écume de la légitimité expirante?

Cette nature, si riche de générosité, de dévouement, cette nature, si profondément religieuse, est-elle donc tellement changée pour quelques jours de repos, qu'on puisse venir affirmer de sang-froid que le règne est venu de l'égoïsme et de l'individualité. Mais, depuis un an, à la vue des horreurs qui désolent l'Europe, n'est-il pas vrai que la France est haletante comme un guerrier retenu dans le rang à l'heure où sonne le combat? Au fond de l'âme, était-ce la crainte des armées autrichiennes qui attachait les regards aux mouvemens de l'Italie et la rendit si longtemps frémissante lorsqu'ils s'éteignirent? Etait-ce le danger d'invasion des armées de la Russie, qui, devenu plus imminent, allumait cette tumultueuse indignation qui éclata lorsque la Pologne, lâchement abandonnée, déchirée de blessures, épuisée de sang, s'évanouit? Est-ce seulement pour préserver vos frontières qu'aujourd'hui encore vous voudriez jeter vos armées jusqu'à la Vistule et jusqu'à la Lithuanie? Non, non! je ne vous entends point parler de l'intérêt de la France : vous parlez de son honneur! L'honneur, mais c'est ainsi que l'on nomme ce qui reste aujourd'hui de religion en morale et en politique. L'honneur! Eh bien! c'est aux gens d'honneur que nous nous adressons, comme on s'adresse à des hommes religieux; c'est avec prière que nous les adjurons de joindre leurs efforts aux nôtres, que nous les adjurons de ne point se tenir en dehors de nous, parce que nous prétendons au titre d'hommes religieux; c'est avec prière que nous les implorons pour ce mot de religion, qui est grand dans l'histoire du monde. C'était à nos pères

de vouer une haine implacable à ce nom mensonger dont se fardaient leurs tyrans, mais nos pères n'ont été puissans que parce qu'ils étaient religieux ; soyez donc religieux comme eux, et comme eux aussi vous serez grands et forts.

Ecoutez-moi ! Lorsqu'un misérable tombe dans la rue, sous la faim qui le dévore, l'honneur, la religion font un devoir à tout homme digne de porter le nom d'homme, lui font un devoir de le secourir et de soulager ses souffrances. Promenez donc vos regards autour de vous : des milliers d'hommes jonchent le sol et se flétrissent sous la faim et sous la pauvreté. Les voyez-vous, dans leurs tristes réduits, rongeant leur misère ; les voyez-vous, avec leurs enfans qui rampent en pleurant sur la paille fétide des grabats ? Oui ! Eh bien ! que faites-vous donc pour eux ! vous les plaignez ! Mais des remèdes, des remèdes, en proposez-vous ? Non ! Vous nous écoutez, puis vous croyez avoir beaucoup fait quand vous avez dit que nous avons raison. Oh ! vous ne pouvez demeurer là, vous ne le pouvez sans honte et sans impiété. Osez nier que la politique doive avoir pour but l'amélioration, sous tous les rapports, des classes pauvres et laborieuses ; osez le nier ! mais alors donnez un remède pour soulager ces immenses misères qui pèsent sur l'humanité ; levez-vous à votre tour et dites : « Voilà le but que nous proposons, voilà comment nous sauverons ces hommes de la mort. » Oh ! il n'est point d'autre moyen que celui que nous enseignons, vous le savez ; venez donc à nous, soutenez-nous, répandez autour de vous nos idées et notre politique, et dites alors : « Nous aussi nous sommes Saint-Simoniens ! »

VII.

DIEU, TOUJOURS DIEU.

Pour ce monde placé en dehors de nous et qui, emporté par les détails de la polémique journalière, ne nous connaît que par la circulation légère des salons ou par le retentissement confus de notre nom, le spectacle que présente aujourd'hui notre société doit paraître remarquable assurément. Au milieu de ces mouvemens européens qui, propageant leur vibration d'un peuple à l'autre, se combinent et se compliquent dans une variation perpétuelle, source intarissable de craintes, d'espérances, de calculs et d'ambitions, seuls, nous dégageant de ce réseau politi-

que qui retient toutes les activités opiniâtrement attachées au champ des débats actuels, nous nous levons plus libres, et curieux à la fois du passé et de l'avenir de l'humanité, nous promenons autour de nous nos regards sur un plus vaste horizon. Certes, entourés de ce tumulte retentissant d'hommes armés qui éclate de toutes parts, nous ne demeurons point indifférens et sourds comme ce philosophe antique que captivait tout entier la vaine recherche de quelque froid problème; mais, plongés dans ce bruit immense de palais qui chancèlent ou s'écroulent, de peuples enchaînés qui grondent, de nations étouffées qui expirent, nous avons voulu gagner une position assez haute pour distinguer et dominer l'ensemble, et cet ensemble nous avons su le comprendre, et dans ce bruit immense nous avons entendu le prélude d'un immense accord.

La crise dans laquelle l'Europe se trouve aujourd'hui engagée est une de ces époques solennelles qui, dans la vie de l'humanité, viennent d'âge en âge ouvrir à ses progrès une ère nouvelle, et l'on ne saurait s'étonner de voir tant d'hommes uniquement préoccupés par l'intérêt et la magnificence de ce grand spectacle auquel l'heure de notre vie nous donne droit d'assister et d'intervenir. Il semble que le seul titre pour oser prétendre à l'attention publique soit de venir la fixer plus passionnément encore sur l'importance de chaque minute qui s'écoule, et non de chercher à la détourner du présent pour la porter sur les temps qui ne sont plus ou sur ceux qui ne sont point encore. Sans doute, si dans ces réunions nous n'avions d'autre but que celui de charmer vos loisirs ou même de conquérir vos applaudissemens, nous aurions l'attention d'éviter ces graves questions dont se compose l'histoire de l'humanité; les nouvelles politiques, qui chaque jour se

pressent et s'entassent, fourniraient à notre parole une ample moisson d'enseignemens et de prédications. Notre doctrine sacrée embrasse dans la sanction de sa morale religieuse l'existence et les devoirs des nations, commande aux peuples de s'aider et de se secourir, et ne laisse point les crimes politiques passer devant elle sans les couvrir de son anathème et de sa réprobation; il nous serait même facile, en prenant pour base de nos discours ces textes parés de tous les droits de la nouveauté, de répandre sur ce frais canevas tout le trésor des richesses que Saint-Simon a apportées au monde. Mais il ne nous convient pas de nous détourner toujours ainsi de ce vaste ensemble avec lequel nous marchons, poussant au progrès toutes choses, parce que votre intérêt fermente avec plus d'entraînement lorsque nous vous parlons des armemens de la Belgique ou des émeutes de la place publique, que lorsque nous vous parlons des développemens de l'humanité, et que vous aimez mieux savoir quelles sont les combinaisons mesquines de votre ministère ou les étroites délibérations de votre chambre, que de savoir quelles sont les sympathies des sociétés humaines et les décrets éternels de la providence du monde. Invariablement attachés à l'étude de ces mouvemens si larges et si compliqués à la fois, avec lesquels l'humanité s'avance vers son but d'avenir, lorsqu'il nous arrive de toucher en passant quelqu'une de ces questions que vous nommez vivantes, nous entendons bien vos frémissemens et votre agitation : oui, vous avez dans l'ame de nobles sympathies qui éclatent au récit des douleurs de l'Italie ou de la Pologne, de la détresse du travail ou de la misère du peuple; mais en vérité, si nous en demeurions là, nous ne remplirions envers vous que la moitié de notre tâche : nous sommes plus que des hommes

politiques, nous sommes des hommes religieux. Voyez l'humanité : à travers cette tumultueuse confusion de trônes renversés, de constitutions détruites, de nations mélangées et de races éteintes, elle s'avance, s'avance toujours avec le même calme et la même majesté, sans prendre garde à ces fleurons d'un jour qui se détachent et se fanent derrière elle, car la couronne qui pare sa tête est vivante et sans cesse resplendissante de nouvelles richesses. Vous voulez connaître l'humanité ! soyez donc assez puissans pour oser la contempler tout entière et détourner un instant vos regards de cette terre de sang que foulent vos armées.

Tout est lié dans le monde, et à qui ne sait pas comprendre le passé, il n'est donné de comprendre ni présent ni avenir. La création de la terre n'a point été l'œuvre de six jours, ni la création de l'homme le travail d'un matin. Les astres qui peuplent l'espace, soumis à une éternelle instabilité, s'agitent dans un mouvement toujours nouveau. La terre chaque jour s'embellit et s'achève; sa surface se dépouille de cette végétation désordonnée des premiers âges et se couvre d'une chevelure ondoyante de moissons et de prairies. L'homme, précédé par un immense cortége d'êtres vivans qui tour à tour étaient venus s'essayer avant lui sur le globe, arrive à son heure, et une nouvelle période de la création commence : ébauche encore grossière du type que ses enfans présenteront un jour, mais plus parfait que tout ce que la terre avait porté jusqu'à lui, il fait un pas vers la divinité et reçoit d'elle cette force fécondante qui imprime le progrès; associé aux plans de la providence et créateur à son tour, il tient dans sa main les destinées des temps à venir. La terre est à lui; il lui trace de nouveaux fleuves, resserre ses torrens dans

des lits de rochers, assigne à la mer des rivages, parsème ses campagnes de fruits savoureux et de fleurs brillantes, donne aux animaux des formes nouvelles, et pour en faire ses serviteurs les anime d'une partie de sa vie et de son intelligence. Jaloux de connaître et d'augmenter sa puissance, il promène ses regards parmi ces phénomènes qui se succèdent autour de lui, suit dans le silence leurs rapports et leurs enchaînemens, et, saisissant leurs secrets, les maîtrise et fait audacieusement servir à l'accomplissement de sa volonté des forces devant lesquelles il semblait qu'il dût venir se briser. Avec sa dignité et son intelligence grandit aussi son amour; sa vie s'étale sur une sphère plus vaste, elle l'unit au monde et à l'humanité, et verse dans sa poitrine l'enthousiasme, la poésie, le bonheur.

A travers les siècles consommés comme des journées de soleil, marche vers son but cette magnifique création, et vers le ciel s'élance un immense concert. L'homme, plein de gratitude pour les bienfaits qui viennent par instans couvrir de fleurs sa triste vie, demande leur auteur à ces ténèbres qui l'environnent, et vers cet Être dont la volonté toute-puissante guide et harmonise toutes choses, retourne sans cesse son désir ou sa reconnaissance. La pensée humaine, rayon du ciel qui perce la nue, route lumineuse entre cette terre obscure et le centre du monde, la pensée humaine, fille de Dieu, descend et remonte dans son éternel mouvement, comme ces anges qui, se succédant sans relâche sur les degrés de l'échelle mystérieuse, allaient se perdre dans le vague de l'air. Le sentiment divin, déposé au sein de l'homme, grandit avec lui à mesure que son progrès lui permet de concevoir une perfection plus grande en beauté, en intelligence, en amour, et les religions qui se suivent ne sont que les strophes de ce chœur sacré qui

s'élève du sein des nations à mesure qu'elles se civilisent et se perfectionnent. Quel caractère de grandeur et de sainteté cette idée sublime de la création continue imprime à l'histoire religieuse de l'humanité! c'est le poème de la terre qui se déroule et se développe; c'est une hymne sans cesse vivante, qui, née avec le monde, comme lui chaque jour s'enrichit d'une nouvelle harmonie, d'un nouvel amour. Dans tous les âges, chez tous les peuples, Dieu, toujours Dieu.

Ainsi lorsqu'au matin, promettant aux hommes une belle journée, le soleil paraît sur l'horizon et chasse les ténèbres, adoucissant son éblouissante lumière qui fatiguerait les regards trop faibles encore, il enveloppe dans des nuages de pourpre et d'or sa face radieuse, et la terre qu'il anime s'éveille peu à peu. Mais lui, continuant sa marche que rien n'arrête, glisse majestueusement parmi les vapeurs entassées à l'horizon; tantôt abandonnant à la nuée sa lumière, tantôt laissant tomber sur la campagne quelqu'un de ses ardens rayons, semblant parfois s'éteindre, mais pour reparaître bientôt plus éclatant et plus haut sur le monde. Que la terre se réjouisse donc, car voici que l'heure de l'aurore est passée, et son soleil domine les nuages! Humanité, sois glorieuse et travaille avec courage, sans que rien puisse altérer ta confiance et ton ardeur, ne recule point devant les grandes choses qui te restent à faire; ne redoute, au milieu de ton immense voyage, ni la fatigue, ni l'accablement! Dieu t'accompagne et renouvelle ta force. Il t'a donné pour te guider la lumière et t'a associé à son œuvre; le but que tu dois atteindre est noble et désirable; n'hésite donc point en ta route, tournant autour de toi des regards inquiets et supplians. Tu es plus forte que tes pères! Regarde en arrière

et vois quels prodigieux travaux ils ont exécutés pour te faire parvenir jusqu'ici. En avant pour tes enfans, et qu'ils te doivent aussi le progrès dont ils jouiront un jour!

A son origine, jeté sur la terre avec la naïveté d'un enfant que nul n'a enseigné et qui, sans souvenir de la veille, ouvre pour la première fois les yeux à la lumière, l'homme, frappé par la série non interrompue des mouvemens qui se passent en dehors de lui et n'apercevant encore parmi eux ni enchaînement ni rapport, semble au milieu de l'univers comme un être passif, sorte de miroir impressionnable qui s'anime et se colore sous l'influence variée des êtres qui se jouent et s'entrechoquent à ses côtés. Timide et craintif, refoulé et secoué à chaque instant par une main qu'il ne peut ni voir ni repousser, ne sachant à quelle source remonter pour conjurer ces maux qui l'obsèdent et le fatiguent sans relâche, il attribue aux objets matériels qui frappent ses regards cette influence secrète et mystérieuse; et, étendant à chaque phénomène sa faculté déifiante, il n'est point d'être si bizarre et si monstrueux qu'il ne trouve moyen de le doter de quelque volonté bizarre et monstrueuse. Construisant ses dieux à son image, il les conçoit comme lui capricieux et cruels; agité plus souvent par la douleur que bercé par le plaisir, il les regarde, dans le cercle du pouvoir qu'il leur attribue, comme souverainement despotes et tyranniques. Tantôt, suppliant et flatteur, il s'agenouille devant eux en rampant la face contre terre; il implore leur aide pour vaincre son ennemi, et leur promettant une part dans la victoire, pour les intéresser au succès, jure de les arroser délicieusement du sang de sa victime. Tantôt, trompé dans son attente par ces dieux insolens qui ont osé se jouer de lui, il s'in-

digne, et dans sa fureur, qui ne connaît plus la crainte, il les injurie, les frappe et les brise outrageusement. Mais, doué de mémoire, de jugement et de prévision, l'homme, soumis à une éducation de tous les jours, réfléchit et compare; entre toutes ces influences qui se partagent le monde, il apprécie le bien comme le mal, et s'il conjure encore par ses prières et ses sacrifices des idoles malfaisantes et difformes, taillées sur le patron de ses rêves, plein de gratitude et de reconnaissance, il célèbre par ses chants et ses louanges les êtres toujours bons qu'il ne connaît que par le bienfait. Les animaux qui le protègent, les arbres qui le nourrissent, les fontaines qui le désaltèrent, ont part à son culte et à son amour; il adore la lune qui l'éclaire durant ses chasses de nuit, et se prosternant devant le soleil dont il reconnaît la puissance, il lui attribue la supériorité entre tous :

« Être puissant, lui dit-il, toi qui donnes la lumière et » répands sur le monde la chaleur qui le fait vivre, père » nourricier, tu aimes vraiment les hommes, car lorsque » après ta longue course tu les quittes pour te reposer, ils » t'implorent, et chaque matin, remplissant leur espoir, » tu reparais versant de nouveaux bienfaits. Tu sors de la » mer comme un géant vêtu d'une parure éblouissante, et » nul ne peut soutenir la majesté radieuse de ta face sans » s'incliner devant elle. Tu es le maître de la terre! car » sans toi les animaux et les hommes seraient plongés dans » la souffrance et l'anéantissement, et tu leur donnes l'exis- » tence : sans toi la terre ne serait qu'un champ froid et » stérile, et tu lui donnes la chaleur et la fécondité. Tu » es le maître des cieux! car la lune elle-même n'est rien » devant toi, et ces astres, qui durant la nuit resplendis- » sent si brillamment sur nos têtes, ne sont plus dès que

» tu parais, et tu les engloutis dans cette éclatante lumière
» dont tu remplis le monde. »

Cet état sauvage où tant d'hommes s'agitent encore aujourd'hui est le berceau où se balance, divisée par le caprice de chacun, cette idée religieuse destinée à souder un jour tous ses membres épars pour régner sur le monde, et dans cette religion de l'enfance de l'humanité, dont l'Asie nous garde encore quelques traces, l'homme conçoit le monde comme partagé entre le bien et le mal, puissances opposées et coéternelles qu'il confond dans la pompe de son culte et l'hommage de son adoration.

Des sanctuaires mystérieux de l'Orient, dont notre regard ne perce encore qu'à demi la profondeur ténébreuse, sortirent, pour s'étendre sur la terre, des théories religieuses plus parfaites; se propageant de peuple en peuple, comme une ondulation variant de forme et de couleur, elles firent grandir l'humanité en lui enseignant que le monde n'était plus livré au despotisme insensé des divinités incertaines; les dieux réunis en une seule famille s'étaient divisé l'univers, et chacun y régnait dans toute l'étendue de son domaine. En quittant l'Égypte pour passer dans la Grèce, ces dieux avaient abandonné les enveloppes emblématiques sous lesquelles ils se manifestaient matériellement sur les bords du Nil, et se présentaient sous les formes humaines les plus belles et les plus parfaites. Passionnés et sensibles à l'hommage, ils déployaient tantôt une colère implacable, tantôt une affection dévouée; attirés par l'appât des sacrifices et se divisant entre eux au sujet des querelles de leurs cités favorites, ils donnaient aux hommes l'exemple de la guerre et la leçon du courage. Leurs temples étaient répandus en tous lieux, et l'encens des nations montait vers le Dieu universel dont

elles adoraient les membres épars, morcelant sans la comprendre son immense unité. Les peuples qui habitaient le bord de la mer invoquaient Neptune, qui parle aux tempêtes et soulève ou abaisse les eaux de l'Océan; une autre volonté présidait aux moissons et aux fruits de la terre, et dans une conception pleine de vérité et de grandeur, le soleil qui vivifie le monde était aussi le dieu de la poésie. Ils divinisaient, sous l'emblème de la beauté, cette puissance fécondante, sorte de printemps de la vie qui y entretient une verdure et une jeunesse sans cesse renaissante. « O Vénus! disaient-ils, fille de la mer, toi qui re-
» nouvelles dans l'univers entier l'activité et le mouvement,
» et étends ta puissance sur tous les êtres, tu parcours le
» monde, faisant naître des fleurs là où vient de passer la
» faux de la mort; et de toutes parts des voix reconnais-
» santes t'adressent leurs cantiques; tu peuples les eaux,
» et les monstres de l'Océan reconnaissent ton empire et
» racontent ta gloire; tu peuples les airs, et les oiseaux
» qui l'habitent chantent tes louanges dans leurs concerts
» du printemps; tu règnes sur l'humanité tout entière, et
» les hommes te doivent la vie et les nations l'existence.
» Mère féconde, ton œil se promène sur les combats, et
» tu tiens dans tes bras le dieu de la guerre. »

L'idée d'union entre tous ces dieux isolés était largement conçue et symboliquement exprimée par des rapports intimes de famille; accompagnant l'humanité dans son développement, cette famille s'unissait et se pacifiait d'âge en âge, se soumettant de mieux en mieux à la majesté régulatrice de Jupiter. A lui surtout appartenait le nom de puissant, il était le roi et le maître; et Rome, reine et maîtresse du monde, lui avait consacré le Capitole et l'implorait comme le dieu excellent.

« O Jupiter tout puissant, toi qui, assis sur ton trône » d'or, domines les dieux de l'Olympe, et par ta haute sa- » gesse ramènes parmi eux l'harmonie; ô souverain régu- » lateur du monde, toi qui te plais en ta somptueuse de- » meure du Capitole, écoute-nous; car voici que pour te » rendre propice nous t'apportons de riches dépouilles et » te présentons de magnifiques sacrifices. Que ton aigle » puissante descende vers nous, et qu'étendant ses ailes » au-devant de nos légions, elle les guide à la conquête » de ces provinces barbares que tu nous as promises : aide- » nous, maître du tonnerre, car tu es fort. Lorsque jadis » les géans de la terre, entassant les montagnes sur les » montagnes, voulurent escalader l'Olympe et te renverser » de ton trône, tu les frappas au front de ta foudre et les » ensevelis dans les cavernes de la terre, sois glorifié; car » tu avais de redoutables ennemis et tu les as vaincus! » Père, ton sourcil ébranle le monde, et tu es élevé entre » tous les dieux, mais par derrière ta tête majestueuse se » dresse une sombre et immobile divinité que rien n'émeut » et dont le regard terne et impassible demeure incessam- » ment ouvert sur les conseils des dieux et les actions des » hommes : tu es puissant, ô Jupiter, mais l'inexorable » destin est plus puissant que toi! »

Des temples de l'Égypte s'était échappé pour grandir dans le sein d'un faible peuple du désert un Dieu bien plus grand et plus magnifique. Plus puissant que les dieux du Nil et des autres peuples impurs, il les forçait à trembler devant lui, les renversait par sa seule présence, et par la main de son peuple exerçait sur les leurs d'éclatantes vengeances; entre toutes les nations de la terre, il avait choisi la nation juive pour être la sienne, et, résumant en lui tous les pouvoirs, il réglait la morale et la politique, les batail-

les et les travaux domestiques. Semblable au Jupiter romain, Jehovah avait fait à son peuple de glorieuses promesses de conquêtes et de domination, et offrait comme pâture à sa faim du désert les plus riches pays avec leurs habitans; ses ordres étaient absolus et imposés comme une fatalité, et il châtiait cruellement ceux qui reculaient devant leur accomplissement. Il avait parlé à Moïse sur la montagne au milieu de la tempête, et le peuple, aux éclats retentissans de son tonnerre et aux feux éblouissans de ses éclairs, saisi de crainte et d'épouvante, s'était couché dans la poussière et tremblait devant cet être terrible. « Grand Dieu, disait-il, vous êtes redoutable et nous nous » prosternons devant vous; mais ne nous montrez plus vos » effrayans nuages, et ne nous faites plus entendre votre » voix, de peur que nous ne mourions. Ne vous irritez point » contre nous, Seigneur, Seigneur d'Israël! laissez reposer » votre courroux, nous vous dresserons un tabernacle et » nous l'arroserons chaque jour du sang des victimes; nous » combattrons vos ennemis et nous vous les exterminerons » sans pitié et sans vous soustraire un enfant. Mettez votre » parole en la bouche de quelqu'un d'entre nous, afin que » nous puissions suivre votre commandement, car lorsque » vous voulez punir, vous envoyez de cruelles douleurs : » l'esclavage, la lèpre, la mort et le feu du ciel sont dans » votre main, et vous les jetez sur les hommes comme il » vous plaît. »

Mais l'humanité grandissait toujours et s'élevait vers Dieu, continuant à croître et à se développer sous sa main. Les plus sages d'entre les philosophes disaient que toute la nature était groupée autour d'un même centre, et que toutes les parties de l'univers s'harmonisaient entre elles comme en un divin concert. Les plus sages d'entre

les Juifs disaient que Dieu était père de tous les hommes et qu'il ouvrait ses bras à tous ses enfans sans faire de distinction ni de caste ni de rang, et que, leur pardonnant le péché de leur premier père, il les avait rachetés de la mort à laquelle il les avait condamnés jusque-là. Alors l'humanité, levant les yeux vers le ciel, et apercevant l'esprit de Dieu enveloppant l'univers de toute sa puissance, plus grand, plus sage et plus aimant que tout ce qu'elle avait successivement adoré, sentit en elle une nouvelle vie; et, transformée par cette nouvelle période de sa longue création, quoique divisée encore en nations opposées, s'unit cependant pour une immense prière de reconnaissance et d'amour à cet être infini dont la volonté réglait l'univers, qui ne reconnaissait aucune puissance à l'abri de la sienne, qui avait commandé aux hommes de s'aimer et de s'incliner devant la majesté de son nom, et qui, l'œil sans cesse ouvert, comptait les bonnes actions pour les récompenser et les mauvaises pour les punir, lorsque après cette vie terrestre les ames remontaient vers lui pour comparaître devant son éternelle justice.

Les peuples de l'Asie, sectateurs plus fidèles du Dieu qu'avaient connu les patriarches de l'antique Arabie, laissèrent au milieu des camps ce dieu des armées qui si longtemps s'était plu sous la tente; enthousiastes de combats et ardens de l'ivresse guerrière, brandissant le sabre, ils se répandirent par le monde, entraînés par leurs chevaux du désert; charnels comme les juifs et amoureux de volupté, ils ne songèrent à flétrir par leur dogme religieux ni le luxe ni le plaisir, et répandant à flots sur la conception moïsiaque les parfums et les trésors de leur imagination orientale, ils couvrirent de la plus splendide et la plus éclatante poésie cette idée à venir qui pour l'é-

lève de Pharaon était demeurée inanimée et sans couleur. Versant l'anathème sur toute parole et toute autorité autre que celles émanées de Dieu ou de Mahomet son prophète, ils ne reconnurent point dans la nation de légitimité antérieure à celle du révélateur, et proclamant le Coran souverain, ils confondirent sur la tête étincelante du calife la thiare des pontifes et la couronne des Césars. Mais cette organisation politique et religieuse, faite pour la guerre et encore tout empreinte d'antiquité, ne découlait pas d'une pensée assez vaste et assez généreuse pour embrasser dans ses développemens et recevoir dans son équitable généralité tous les membres de la famille humaine. Les femmes, comme ces esclaves antiques, parures de leur maître, vouées à l'humiliante prison du sérail, achetées et vendues au marché, à la fantaisie du guerrier, formaient des êtres d'une nature inférieure, et leur valeur semblait s'évanouir devant la majesté de Dieu. Mahomet, comme Moïse, laissait dans sa loi subsister l'esclavage : honte et malheur au vaincu ! Serviteur dégradé, il veillait aux écuries ou aux portes du harem, et rampait sur les genoux devant l'autorité toute puissante de son maître. La guerre demeurait sainte ; les nations restées en dehors de la loi de Mahomet infidèles et par conséquent odieuses ; et rien, dans la parole de leur Dieu, ne révélait aux croyans l'espoir d'une association pacifique étendue au même titre à tous les hommes, à toutes les nations.

Les peuples qui dans l'origine s'étaient partagé l'Occident, préparés à se connaître et à s'unir par la conquête romaine, développèrent sous un autre aspect la tradition des Hébreux qu'ils avaient aussi reconnue comme point de départ. Montant vers Dieu, plus que l'humanité ne l'avait encore fait, ils le virent embrassant tous les hommes d'un

égal amour et les appelant à la paix; mais ne s'élevant pas encore assez haut pour comprendre que la création n'a pas été pour lui l'œuvre d'un jour, et qu'elle se continue sans relâche, frappés par la différence qui existait entre la société qu'ils avaient sous les yeux et celle que leurs sympathies leur révélaient et qu'ils n'osaient espérer sur la terre, ils ne purent briser définitivement la conception d'un mal absolu, et lui faisant sa part et son histoire, ils conservèrent dans leur théologie le dogme hébreu de la chute de l'homme et le dogme oriental de la chute des anges; incapables de saisir dans son admirable ensemble cette volonté providentielle, marchant à son but à travers les peuples par des formes si diverses et des voies si variées, ils dressèrent hardiment le procès aux nations anciennes et aux nations contemporaines demeurées en dehors de leur ligne de révélation et en firent à Satan le splendide holocauste.

La parole évangélique, étouffée par les cris de la guerre, dut fuir cette matière toute de sang et de carnage; quittant la terre, elle s'éleva vers le ciel, mais pour dominer les combats et amollir les cœurs par la charité et l'amour qu'elle versait du haut de sa chaire céleste. De là cette constitution si remarquable des sociétés du moyen âge : les rois, chefs de la guerre et de l'organisation politique, tyrannisant à leur gré leurs sujets sur cette terre faite pour la douleur, appelant les hommes aux batailles, et morcelant par des divisions nationales la fraternité universelle; puis, au milieu de ce camp immense, tumultueux, fermentant de haine et de passion, soumis à une loi toute particulière, toute de privilége, et par conséquent étrangère à Dieu qui n'en connaît point, au milieu de cette armée temporelle avec sa hiérarchie héréditaire de ducs et

de barons, une hiérarchie toute pacifique, fondée sur le mérite et non sur la naissance, armée de prières, parlant d'amour, répandue partout, étendant son immense association chez les nations les plus antipathiques, et n'entrant jamais en partage de leurs rivalités étroites, jetées comme en dehors de ce monde matériel, et formant au milieu de la société une société avec son chef, sa loi, son gouvernement. Le clergé poussait jusqu'au cœur de cette classe pauvre et nombreuse qu'il déclarait avoir mission de consoler ses racines profondes; mais, sans puissance sur les priviléges laissés au despotisme onéreux des successeurs des Césars, il prêchait, au milieu des misères du peuple, de la patience et non pas des remèdes; il élevait le faible en vantant l'humilité, et abattait le puissant en flétrissant l'orgueil, soutenait le misérable en lui faisant chérir la pauvreté, portait le riche à la charité en lui faisant craindre la richesse, entretenait le juste en le détachant du monde et lui posant en dehors de la terre son but et sa récompense; demeurant indifférent aux découvertes de la science et aux conquêtes de l'industrie, enseignait aux hommes à savoir dès cette vie s'élever au-dessus du néant des travaux et des jouissances de la terre; brisant les chaînes antiques de la femme, la déclarait impure et indigne du sanctuaire, et faisant du célibat une vertu, donnait au monde l'exemple d'une société sans famille; rattachait l'homme à la providence par la prière, en disant que l'éternelle volonté se laissait influencer par la supplication de ses créatures et l'intercession des bienheureux du ciel, exaltait la grandeur de Dieu et appelait à elle l'amour, en disant sa colère soulevée par la désobéissance du premier homme, et se propageant sur les enfans entachés au jour de leur naissance du crime originel de

leur père; sa bonté envoyant son fils sur la terre, se contentant, pour gracier l'humanité, du sacrifice de sa douloureuse agonie; son impassibilité expérimentant sur les hommes en les faisant passer par une vie chancelante entre le vice et la vertu; son impartialité se témoignant au jour du dernier jugement, condamnant à d'éternels châtimens pour des fautes d'un jour la majeure partie de l'humanité, et récompensant quelques élus par une éternelle quiétude dans son insaisissable paradis.

Voilà quelles sont les diverses phases successives de l'idée religieuse qui, se peignant dans le ciel à mesure que ce rameau de l'humanité dont nous faisons partie s'échappait en grandissant de son tronc mystérieux, sont venus répandre sur lui leur lumière et leur chaleur.

Aujourd'hui le fétichisme, perdu dans la nuit de l'histoire, traîne ses dernières traces parmi les peuplades sauvages de l'Afrique et de l'Océanie. Le polythéisme est mort sur la terre d'Europe, ne conservant, pour attester son passage, que les chants de ses poètes et quelques vieux restes de colonnes brisées. La Judée ne connait plus les Hébreux, et le peuple, juif disséminé sur la terre, demeure dans l'attente, confiant à cette grande promesse qu'un jour tous les peuples doivent s'unir sous le trône d'un même Dieu. Le mahométisme n'espère plus l'Europe, et, refoulé par une civilisation plus puissante, partage son Coran aux peuples barbares de l'Afrique et de l'Inde. Le catholicisme, avec l'immense appareil de son antique hiérarchie, épuisé de ses dix-huit siècles et vaincu par la philosophie, expire aujourd'hui son dernier mouvement; comme ces grands assemblages de roues et de machines qui, lorsque la main qui seule leur donnait l'action

et la vie s'est retirée, continuent quelques instans encore un mouvement languissant et sans force qu'on abandonne et qui s'éteint dans le silence.

Et nous, aînés de l'humanité, fruit glorieux du long enfantement des siècles, héritiers des progrès de tant de générations éteintes, nous qui ne cessons de croître en dévouement et en grandeur, nous demeurerions abandonnés sur cette terre froide et nue, isolés entre notre naissance et notre mort, associés au monde seulement par quelque loi matérielle de gravité, et nous promenant sur notre globe parmi l'univers, sans qu'entre nous et lui il existât d'autres liens et d'autres rapports qu'un peu de lumière pâle qui remplit l'espace ! Pour nous, anges exilés, plus de temples et d'autels, plus de parfums et de fêtes, plus de cantiques et de chœurs, plus de religion, plus de Dieu !....

O grand Dieu ! vous qui animez toutes choses de votre vie et vivez dans l'éternité, vous seconderez notre effort et vous soutiendrez notre ardeur ; vous donnerez à notre voix assez d'éclat pour qu'elle se fasse entendre parmi tout ce tumulte, et appelle enfin sur votre majesté l'admiration et l'amour. Les hommes ne vous connaissent point encore, et, plus grands que les dieux du passé, ils en sont réduits à se glorifier de leur propre force et de leur propre sagesse ; mais ils vous béniront, ô mon Dieu ! quand ils verront que le règne de la justice et de la liberté s'apprête à descendre sur l'humanité tout entière ; et lorsque, pour marcher vers cette sainte association des peuples, il faudra lutter contre quelqu'un de ces rois du passé dont vous flétrissez les couronnes, ils ne diront plus dans leurs chants de désespoir : « Il faut vaincre ou mourir ! » ils diront : « Il faut vaincre et non pas mourir ;

car la Providence est avec nous, et nous marchons avec elle vers l'avenir du monde ! »

Après cette prédication, qui a excité à plusieurs reprises les applaudissemens de l'auditoire, Moïse Retouret a prononcé l'allocution suivante :

Et moi aussi, après la puissante voix de mon père, je viens à mon tour élever la voix; je viens, enfant que je suis, vous faire ma prière au nom de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Il y a bien long-temns que la plupart des hommes et des femmes qui sont ici viennent entendre la parole saint-simonienne. Or, depuis si long-temps, combien en est-il, entre tous, qui commencent à se sentir touchés et convaincus? combien en est il qui nous aiment pour ce que nous leur avons dit? combien dont notre voix ait attendri le cœur aux maux de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre? combien qui, à la promesse toute nouvelle d'un bonheur prochain pour cette classe la plus nombreuse et la plus pauvre, se soient écriés avec transport : Ainsi soit-il !

Il m'a semblé qu'aujourd'hui le moment était venu de vous faire un appel solennel et auquel vous ne pourrez refuser de répondre. Car si nous avons la vérité, que tardez-vous à vous joindre à nous? et si nous n'avons pas la vérité, que tardez-vous à vous retirer de nous? Depuis si long-temps vous devez nous connaître.

En présence des douleurs de l'humanité, en présence des maux terribles du présent, des maux plus terribles de l'avenir, il faut prendre un parti; il n'y a pas de temps à perdre.

A toute heure du jour et de la nuit, en ce moment même où je parle, il y a des hommes, des femmes, des enfans, qui périssent de toutes les misères. Nous avons pu voir tous, en nous rendant ici, par les rues et par les places, d'horribles nécessités.

Ici même, en ce lieu, je vous prie de voir, vous riches et qui avez de la science, vous qui savez faire ou qui savez juger un discours, vous dont l'existence n'a pas été abandonnée, et dont la jeunesse a grandi au milieu des soins d'une éducation habile, afin que vous ne soyez pas tentés de prêter à mes paroles une oreille distraite et inattentive; je vous prie de voir qu'à côté de vous il y a des hommes et des femmes de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, des enfans aussi, qui m'écoutent en grande attention et avec une sorte de saisissement : « Car, pensent-ils, peut-être ces paroles auront-elles le pouvoir d'adoucir notre misère et de nous sauver des horreurs d'un prochain désespoir »

O vous de qui il dépend de dire à tant de malheureux (quand votre cœur sera touché) : « Ne souffrez plus! » je vous prie en grâce de penser à cela en m'écoutant; il y a là de l'éloquence pour vous et pour moi.

Je veux en peu de mots, je veux vous adjurer de prendre enfin avec nous une décision quelconque. De cette bienveillance dormante et inactive dont vous nous faites preuve depuis si long-temps, en vérité, aujourd'hui, c'est trop ou trop peu. Nous serions coupables les uns et les autres, à entendre le cri pressant de la douleur humaine; nous serions coupables de rester plus long-temps à faire et à écouter des discours, si de ces discours il ne doit rien sortir de bon pour les hommes qui souffrent; nous serions coupables, nous, par nos impuissans efforts, de tenir plus long-

temps abusée ici votre attention qui peut ailleurs être utilement occupée; vous seriez coupables, vous, d'entretenir plus long-temps de votre oisive et stérile attention l'ardeur toujours vaine de nos efforts et de nos espérances.

On nous a quelquefois demandé nos droits et nos pouvoirs de venir ainsi rassembler des hommes en un lieu pour les entretenir de ce qu'il nous plaît. Or de quoi vous avons-nous toujours entretenus? De vous et de nous, et de l'humanité tout entière: de nos intérêts communs d'hommes, de nos souffrances d'hommes, des droits de tous et des devoirs de tous; nous sommes venus à vous pour voir si nous ne pourrions pas, les uns par les autres et les uns aux autres, nous aimant et nous associant, nous faire cette vie plus heureuse.

En cela nous avons fait la volonté de Dieu.

Il n'y a pas à se méprendre sur nos intentions. Si vous doutez et si vous craignez, examinez nos actions et nos paroles.

Nous ne sommes pas tous des hommes de science, mais nous sommes tous des hommes de bonne volonté, et nous venons à vous comme nous sommes. Nous vous annonçons tous, chacun dans notre langage, la parole de Saint-Simon.

Elle est simple, si vous voulez la comprendre.

Saint-Simon dit aux hommes de s'aimer et de s'associer, et de vivre ensemble sur la terre comme une seule et même famille.

Trouvez-vous cela bon? Et si vous le trouvez bon, cela est-il possible; si vous le voulez, cela est possible, et si vous ne le voulez pas, c'est que sans doute vous ne le trouvez pas bon.

Car si les hommes veulent s'aimer, qui les en empêche?

et s'associer, et vivre ensemble comme une famille, qui les en empêche?

S'il n'y a qu'une seule espèce d'hommes, et si les hommes sont tous de la même famille, ils peuvent et ils doivent vivre en famille.

Cela est-il vrai?

Une famille bien faite doit vivre comme un seul corps, comme un seul homme.

Et ainsi donc doit vivre la famille humaine, comme un seul corps, comme un seul homme, se sentant si bien vivre dans chacun de ses membres que pas un de ses membres ne puisse se garder insensible à la douleur ni au plaisir des autres; toujours intéressée, par là, et toujours attentive, dans chacun de ses membres, à la conservation et au soin de tous.

Saint-Simon enseigne aux hommes qu'ils ne peuvent pas être heureux les uns sans les autres.

Dites-moi, au milieu même des habitudes de ce siècle égoïste, pourquoi il n'est pas un homme, néanmoins, en vérité pas un, qui puisse se tenir absolument indifférent aux souffrances des autres hommes. S'il en était un, un seul; s'il existait cet homme capable, au milieu de tant de souffrances humaines de toute espèce, capable de se trouver, lui, parfaitement heureux, ne le regarderiez-vous pas bien plutôt comme un parfait misérable? Croiriez-vous bien que ce serait un homme, et si c'était un homme, croiriez-vous qu'il fût bien vivant? Non, il serait tout au plus à vos yeux comme une de ces branches sèches et quasi détachées du tronc, qui ne vivent plus à elles seules que d'une imperceptible et chétive végétation.

Celui-là, au contraire, qui souffre véritablement des

maux de ses semblables, celui-là vous semble un homme et un homme bien vivant.

C'est que l'humanité n'est qu'un seul et même corps dont tous les hommes sont les membres indivisibles; un seul et même corps qui, à mesure qu'il grandit et se développe, acquiert de plus en plus la conscience de son unité.

Voilà les choses nouvelles et que les hommes, au temps du Christ, ne pouvaient pas encore porter.

Alors le maître ne sentait que très-faiblement l'unité de sa vie et de celle de son esclave, car il coupait et taillait dans la chair de son esclave jusqu'à la mutilation et la mort, sans être plus ému que de la blessure ou de la mort d'un de ses animaux domestiques. La chair de l'esclave était vile pour le maître. Et Jésus vint et dit : « Toute chair est vile, » humiliant ainsi par ces paroles la chair orgueilleuse du maître à l'égal de celle de l'esclave. Et il dit aussi : « Tout esprit est divin, élevant par là la pensée humiliée de l'esclave au niveau de celle du maître.

Et pour preuve de ce qu'il leur disait, il souffrit dans sa chair, leur montrant par son exemple que l'esprit seul devait être compté pour quelque chose.

Et alors le maître et l'esclave commencèrent à croire qu'il y avait bien en eux quelque chose de semblable et de commun.

Et la plupart des hommes en sont encore là.

Mais aujourd'hui Saint-Simon dit aux hommes qu'ils vivent tous d'une seule et même vie, et qu'ils ne sont qu'un corps et qu'un homme.

Donc, au nom de Saint-Simon, je vous dis :

Voici venir l'hiver, et chacun de vous, selon ses moyens, va songer à se pourvoir, contre la pluie et le froid, de

toutes les choses nécessaires, utiles et agréables. Vous, riches, vous aurez des vêtemens commodes, somptueux et délicats, et des demeures toujours pleines d'une douce chaleur; vous aurez une nourriture exquise et des vins chaleureux; vous, riches, vous savez prendre de toutes les saisons votre plaisir, et chaque temps a pour vous ses douceurs.

Mais tous ne sont pas riches; et, du train dont vont les choses, je vois que cet hiver il y aura dans l'humanité bien des membres grelotans de froid, bien des bouches affamées; je vois qu'il y aura bien des privations, bien des douleurs, bien des morts!

Eh bien! je vous apprends que tous ces membres qui souffriront sont vôtres, que leur chair est votre chair, que leur vie est la vôtre, et que vous sentirez en vous, malgré vous, les pointes de la douleur qui les déchirera. Car vous ne pouvez faire, si vous êtes des hommes, que vous ne souffriez pas quand des hommes souffrent.

Cela est-il vrai?

Si vous trouvez cela vrai, vous savez tout. C'est là qu'est la science divine et humaine, dont toutes les autres ne sont que le commentaire.

Aimer les autres dans soi et s'aimer dans les autres.

C'est pourquoi, mes Pères, avant que de vous demander, moi aussi, la sainte parole de l'apostolat, je ne suis point allé vers les docteurs de sagesse humaine ni vers les maîtres de déclamation, mais je suis allé bien souvent par les rues et par les places visiter curieusement les misères de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Peuple, peuple! j'ai touché à plaisir de mes mains la poussière de tes haillons; j'ai recueilli comme une voix qu'on aime la saleté et la brutalité de tes discours. J'ai

soumis ma délicatesse à respirer tes grossières haleines et à s'imprégner longuement de la moiteur souffreteuse de tes membres, jusqu'à ce que je me sois bien senti souffrir et gémir en toi; jusqu'à ce que je me sois bien senti misérable, humilié et prostitué en toi; et alors je me suis dit en pleurant sur toi et sur moi : « J'irai vers eux, j'irai et je les prierai d'avoir pitié, ô peuple, de toi et de moi! »

Pitié! pitié! Qui aura pitié?

Ici l'auditoire, vivement ému, a interrompu le jeune prédicateur par plusieurs salves d'applaudissemens.

Il ne s'agit pas de danser et de chanter cet hiver encore aux misères du peuple.

Je vous dis que la musique de vos bals et de vos concerts est une musique de mort, une harmonie funèbre pour l'humanité souffrante.

Je vous dis qu'à vos fêtes, la plus brillante d'entre toutes ces femmes et la mieux parée est la plus horrible aux yeux de l'humanité souffrante.

Si vous voulez danser, faites d'abord que le peuple aussi danse et chante à votre bienfaisance.

Mais il ne s'agit pas non plus encore de souscriptions, de quêtes et d'aumônes. Non : nous ne sommes pas là à vous demander votre menue monnaie pour des misères immenses. Non.

Mais écoutez :

En ce temps il y a des jours où vous êtes en transe d'invasion étrangère; eh bien, si les barbares viennent, quand on prendra les noms, que ferez-vous?

Vous irez tous, nous irons tous, faibles et forts, courageux et timides, tous, à la mort, s'il le faut.

Eh bien !

Ou encore s'il arrivait par le malheur des temps que la France quelque jour, ou seulement cette ville de Paris où nous sommes, se trouvât prête à périr, et qu'il fût possible alors par la volonté de la providence, qu'il fût possible à l'un de nous de sauver ce peuple de la mort en se dévouant pour lui, qui de nous, tous tant que nous sommes ici, ne se sentirait le cœur de le faire; hommes, femmes, enfants même?

Eh bien! je vous le dis en toute vérité à chacun de vous : il faut aujourd'hui se dévouer pour un grand peuple qui vraiment souffre des maux horribles et qui semble prêt à périr. Il faut se dévouer.

Si je vous demandais de mourir, en vérité vous devriez le faire.

Mais non, je vous demande au contraire de vivre, de vivre pour lui, de travailler dès ce jour de toutes les puissances de votre être à son salut et à son bonheur.

Écoutez : si à cette heure notre oreille pouvait saisir tous les sons qui bruissent à la fois dans Paris, nous ouïrions des plaintes lamentables, des sanglots déchirans, des blasphêmes, des grincemens de dents, des rires affreux, magnifique concert de la douleur humaine.

Au milieu de toutes ces voix qui gémissent, la nôtre s'élève gémissante aussi et suppliante.

Entendez-la bien.

Je vous jure qu'à cette heure il se fait en ce lieu une grande chose pour l'humanité.

Je vous jure que cette assemblée est autrement sainte que pas un des conseils des rois et des empereurs, et qu'il y est ouvert en ce moment une délibération telle que n'en ouvrira jamais aucune chambre royale ou populaire.

Au nom de l'humanité tout entière, je vous appelle tous et je vous dis :

Qui d'entre vous veut se vouer à la consolation de toutes les douleurs?

Qui d'entre vous se sent la force et l'amour de travailler à la pacification et à l'association des hommes ?

Qui d'entre vous enfin veut entrer en famille avec la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et la faire entrer en famille avec lui ?

C'est-à-dire : Qui d'entre vous veut être Saint-Simonien ?.. Nous vous attendons.

VIII.

PARTI POLITIQUE DES TRAVAILLEURS.

Je repoussais il y a peu de temps le titre de *club* qu'un grand écrivain avait cru pouvoir donner à nos réunions.

Nous avons eu à répondre aussi plusieurs fois à un reproche contraire, celui de former une association mystique, et nous l'avons toujours combattu victorieusement en faisant à chaque instant l'application de nos idées religieuses au réglement des intérêts matériels de la société. Ce reproche vient néanmoins de se reproduire à la tribune nationale, dans un moment où notre dogme intervenait incessamment, comme principe politique, dans les débats parlementaires. On a insinué également que nous subis-

sions le joug d'une nouvelle théocratie qui nous dépouillait de toute individualité, de toute liberté. Je répondrai plus tard à cette dernière imputation. Quant au reproche de mysticisme, il n'y a qu'une réfutation possible : c'est celle que nous avons faite jusqu'ici, et que je viens faire encore; c'est de montrer avec persévérance que notre religion est aussi une politique, et que nous sentons, que nous comprenons, que nous sommes impatiens de satisfaire tout ce qu'il y a de légitime dans les vœux du peuple, tout ce qu'il y a de pressant dans les besoins des classes laborieuses.

De nombreux partis s'agitent dans le sein de la France : il y a des royalistes purs pour Charles X et Henri V, des royalistes constitutionnels selon la Charte de 1814, des royalistes constitutionnels selon la Charte de 1830; des catholiques selon Bossuet, et des catholiques selon de Maistre; des libéraux ultramontains et des libéraux gallicans; des philosophes critiques selon Voltaire, des philosophes rétrogrades selon Bonald; des monarchistes selon la constitution de 1791, des monarchistes selon les constitutions de l'empire, des monarchistes selon la déclaration de la chambre des représentans de 1815, des monarchistes selon le programme de l'Hôtel-de-Ville; enfin des républicains selon la Gironde et des républicains selon la Montagne.

Eh bien ! dans chacun de ces partis si divers, si opposés, si aigris les uns contre les autres, il y a pourtant des hommes qui, malgré le contraste frappant de leurs croyances, sont liés par une communauté d'intérêts et d'opinions sur les questions les plus essentielles de l'organisation sociale. Dans chacun de ces partis il y a des hommes qui tiennent du hasard de la naissance le droit

de vivre du labeur d'autrui, et des hommes qui sont condamnés par la naissance à entretenir péniblement, par leurs travaux, le luxe et le faste de quelques privilégiés héréditaires. Parmi les royalistes, les libéraux et les démocrates de toutes les nuances il y a des *oisifs* et des *travailleurs*, des *bourgeois* et des *prolétaires*; des *oisifs* qui, sous les couleurs de l'ancien régime comme sous celles de la république et de l'empire, sous le drapeau du *mouvement* comme sous celui du *juste milieu*, s'accordent parfaitement à vouloir jouir sans trouble et à faire jouir leur postérité la plus reculée de tous les avantages de la fortune héréditaire; des *oisifs* toujours disposés à s'entr'aider, malgré leurs inimitiés politiques, pour faire respecter comme inviolables et sacrées leurs communes prérogatives; des *travailleurs* qui, sous toutes les bannières aussi, avec la cocarde blanche comme avec la cocarde tricolore, gémissent de concert sous le poids de l'indigence patrimoniale. Quelle position fausse et inextricable que celle d'une société où les ennemis les plus acharnés ont des sentimens et des besoins communs, où les amis les plus ardens ont des opinions et des intérêts contraires! Que signifient donc toutes ces distinctions, toutes ces dénominations de carlistes, de bonapartistes, d'orléanistes et de républicains, pour la masse de la nation, si la victoire successive du panache blanc, de l'aigle impériale et du coq gaulois ne change rien à la situation déplorable de la portion la plus nombreuse et la plus active de tous les partis triomphans ou vaincus? si l'*oisif* patriote admet et chérit comme l'*oisif* royaliste le principe héréditaire d'où dérive la misère des travailleurs royalistes et patriotes? si le bourgeois républicain, comme le bourgeois monarchique, tient à conserver scrupu-

lousement des lois faites par lui et pour lui contre le prolétaire ? Tant que les vicissitudes politiques laisseront ainsi subsister les plaies les plus profondes de l'état; tant qu'elles resteront sans influence sur la vie intime de la société, sur la condition morale et physique du plus grand nombre de ses membres; tant qu'elles ne produiront que des réformes superficielles, et qu'elles se réduiront pour le peuple à une question de costume, à un simple changement de couleur dans l'habit de ses maîtres, le volcan des révolutions ne sera pas éteint, et les partis, s'entre-déchirant toujours sans espoir de réconciliation, continueront de vaincre alternativement sans résultat.

Vienne donc un parti qui ne s'arrête pas à la métaphysique constitutionnelle, ni au vocabulaire des factions dont la longue querelle n'a d'autre objet que le droit d'exploiter le peuple sous des formes et des noms divers; vienne un parti qui classe les hommes non plus sur leur manière de juger les vieilles théories politiques, non plus sur leur préférence pour telle ou telle dynastie, non plus sur leur engouement pour telle ou telle livrée, mais sur la part que chaque membre de la société prend à la production et à la distribution du bien-être universel, sur la mise et le lot de chacun dans les travaux et les bénéfices de l'association, sur la valeur réelle, le mérite, les services des individus; vienne un parti qui, planant sur toutes les qualifications secondaires, soit moins jaloux de faire des révolutions dans les salons et les antichambres, dans le langage et l'étiquette des cours, dans les almanachs royaux et nationaux, que de rallier à lui les TRAVAILLEURS de toutes les opinions et de toutes les croyances, pour ne former plus qu'une seule et grande division dans l'état, celle qui met

d'un côté les classes nombreuses qui produisent tout et ne possèdent rien, et de l'autre, la minorité privilégiée qui ne produit rien et qui jouit de tout.

Eh bien ! ce parti est venu : c'est nous qui en proclamons l'existence, c'est nous qui en avons déployé le drapeau. Oui, si par nos journaux, nos livres, nos enseignemens et nos prédications, nous étendons incessamment le cercle dans lequel se développe le germe de la société future, nous ne perdons pas de vue néanmoins les masses innombrables qui ne peuvent nous entendre, la société extérieure qui vit à nos côtés, le mouvement politique au milieu duquel notre mission doit s'accomplir. Ce n'est pas assez pour nous du bonheur des familles de plus en plus nombreuses qui acceptent entièrement la loi Saint-Simonienne; nous sympathisons aussi avec ceux qui nous ignorent ou nous méconnaissent, avec ceux même qui nous repoussent ou nous calomnient; à tous nous souhaitons autant de liberté, d'ordre et de bien-être que les sociétés actuelles peuvent en attendre d'une législation transitoire qui, préparant la législation définitive, seconderait toutes les tendances progressives et favoriserait le plus possible l'amélioration graduelle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Et ce n'est pas à des vœux, à de simples vœux que nous bornons notre sollicitude pour les générations contemporaines qui nous sont encore étrangères; il entre aussi dans notre apostolat, et nous avons la volonté, et nous nous sentons la puissance de remplir une autre tâche, celle de réclamer, d'appuyer et de hâter partout où notre doctrine pourra se faire entendre, où notre parole pourra parvenir, à la tribune comme à la chaire, le perfectionnement moral et matériel des travailleurs.

Ainsi, quand nous verrons des législateurs, des publicistes, des hommes d'état, se cramponner au passé, ne s'inquiéter que de ce qui fut, à défaut de savoir ce qui doit être, s'efforcer d'imprimer une direction rétrograde à la société, nous signalerons et nous combattrons cette tendance désastreuse, appelant de toutes nos forces les chefs des peuples dans la voie du progrès, conjurant toute imitation de l'impéritie et de la témérité des hommes qui, pour n'avoir pas su accepter des réformes pacifiques ni pu prévoir des réformes violentes, livrèrent la France à toutes les horreurs de la révolution; demandant enfin au génie de Turgot de venir s'asseoir dans les conseils des rois et dans les assemblées des nations, pour y rappeler sans cesse que les lois doivent avoir pour but de moraliser, d'instruire et d'enrichir le peuple, et pour préparer, par des mesures graduelles et progressives, le triomphe pacifique et complet de la loi d'amour, d'ordre et de liberté, proclamée par Saint-Simon.

Jamais il ne fut plus urgent de sortir de l'arène où les opinions et les passions s'entre-choquent en vain depuis tant d'années; jamais le besoin d'une nouvelle classification des partis, d'une sphère plus large et plus élevée pour les discussions politiques, ne fut plus pressant et plus universellement senti. On ne s'entend plus nulle part : à force de parler des prérogatives du pouvoir et des exigences de la liberté, sans autre appui que des doctrines et des traditions surannées, les publicistes ministériels comme ceux de l'opposition, vivant au jour le jour, également privés de vues d'avenir précises, vastes et lointaines, ne parviennent, dans leur controverse si animée, qu'à s'ébranler de plus en plus réciproquement dans leurs faibles croyances, qu'à accroître respectivement leur doute, leur méfiance et

leur découragement, qu'à gémir et à faire de sinistres prophéties, les uns sur les rois, les autres sur les peuples, et qu'à ne plus savoir enfin, après tant de discours profonds et sublimes, ce que c'est que la *liberté* et ce que c'est que le *pouvoir*.

Tandis que les superbes docteurs de l'éclectisme s'irritent de ne pouvoir régenter la France à leur gré, et sont réduits à dénoncer solennellement eux-mêmes leur impuissance, leurs perplexités et leurs terreurs; tandis que les défenseurs de la souveraineté du peuple et les avocats de l'hérédité politique vont fouiller à l'envi dans les ruines de l'antiquité ou du moyen âge, pour en extraire des lambeaux d'institutions monarchiques ou républicaines; les classes laborieuses qui n'ont pas écrit ou commenté des volumes sur les révolutions anciennes et modernes, sur l'histoire du sénat romain ou sur les fastes de la pairie anglaise; les masses populaires qui ne savent rien du passé, mais qui se sentent accablées sous le présent et qui désirent un meilleur avenir; les masses populaires manifestent par des excès l'intensité du mal dont le corps social est affligé; et les classes moyennes, refroidies aussi dans leur foi constitutionnelle, témoignent hautement du progrès de l'incertitude, du malaise et de la dissolution. Voyez le scrutin électoral naguère si recherché, menacé aujourd'hui de solitude; voyez une grande partie de vos cohortes civiques rester sourde et inactive au bruit du tambour et des émeutes; voyez vos magistrats, sans règle et sans boussole, arborant dans un lieu et renversant dans un autre le signe de la liberté et le symbole du christianisme; voyez la dévastation, la révolte, l'incendie, le meurtre, semer l'effroi dans vos provinces; voyez quel remède on offre à tant de calamités! Entendez vos oracles, dépouillés du sens

prophétique, privés à la fois de l'appui de la science et de l'inspiration, et comme frappés de vertige, promettre au peuple, pour soulager sa misère, d'élargir le gouffre dévorant de la corruption, et lui recommander les VICES DES GRANDS! Au milieu de tant de symptômes d'anarchie, de tant de preuves d'imprévoyance, de faiblesse et de stérilité de la part de tous les partis, qui pourrait douter encore de la nécessité d'un parti nouveau qui porte le débat sur un terrain plus vaste et moins aride que celui où tant de discussions ont été et sont tous les jours inféconds?

Oui, le moment est venu de rallier les travailleurs que d'anciens préjugés et de vieilles haines divisent; le moment est venu de donner une discipline, une organisation, une forme régulière et légale aux plaintes et aux réclamations des classes pauvres qui font de l'insurrection royaliste ou de l'émeute républicaine selon que leur misère se produit à Paris ou dans la Vendée. Que les prolétaires, privés jusqu'ici de représentans directs, et mis en dehors des discussions politiques, trouvent désormais place pour leurs immenses intérêts dans les débats de la tribune et de la presse; ils ne songeront plus à exprimer brutalement leurs griefs, quand ils sauront que leur cause est mieux défendue par des interprètes puissans, par des organes pacifiques. Qu'attendrait-on pour faire un appel aux hommes généreux qui, divisés par des croyances politiques ou religieuses dont ils n'ont plus rien à espérer, se rapprochent d'ailleurs par une sympathie commune pour les classes souffrantes? Qu'attendrait-on?.... Le mal n'est-il pas assez grand?....

Lorsque Sieyès, averti par le malaise de la nation, comprit que les anciennes relations des diverses classes de la société ne pouvaient plus subsister; lorsqu'il posa sa fa-

meuse question : *Qu'est-ce que le tiers-état?* le besoin de réforme ne s'était pas fait sentir avec plus de violence, et les signes des temps n'apparaissaient pas avec autant d'éclat que de nos jours. Ayons donc à notre tour le courage de poser cette autre question : *Qu'est-ce que les prolétaires?*

En se demandant ce qu'était le *tiers-état*, Sieyès apprit à la France, par sa réponse, que cet *ordre* qui n'était encore que l'humble tributaire du fisc et des classes privilégiées, composait pourtant l'immense majorité de la nation, peuplait les champs et les ateliers, donnait son sang dans les batailles, égalait ses maîtres en courage et en lumières et les surpassait en moralité. Dès ce moment on put prévoir l'émancipation prochaine du tiers-état et l'abolition des prérogatives honorifiques ou pécuniaires que le clergé et la noblesse considéraient comme des propriétés sacrées et inviolables. La nuit du 4 août vint bientôt en effet développer toutes les conséquences de la réponse de Sieyès.

En nous demandant aujourd'hui ce que sont les *prolétaires*, nous devons apprendre à notre tour à la France, par notre réponse, que cette classe, dont l'oisive bourgeoisie ne parle le plus souvent qu'avec dédain et qu'elle traite comme une humble vassale, compose aussi l'immense majorité de la nation ; qu'elle peuple les champs et les ateliers, donne son sang dans les batailles, cultive les sciences et les arts, fournit aux besoins de l'état, et entretient, charme et embellit sous mille formes diverses l'existence des classes privilégiées qui l'exploitent et la méprisent. Cette réponse renferme aussi l'indication et le présage d'une nouvelle transformation décroissante du principe héréditaire. Frappé d'abord dans la transmission de l'esclave et du serf, puis dans celle du rang, de la fonction, des titres, des pensions et des propriété seigneuriales, il doit l'être néces-

sairement un jour dans l'ordre civil; car la providence qui a fait l'homme pour le progrès et qui l'a poussé jusqu'ici, qui le pousse plus que jamais à l'abolition définitive et complète des priviléges héréditaires; la providence a donné à l'homme assez de logique pour l'empêcher de reculer devant la hardiesse de sa raison et les conséquences les plus lointaines de sa perfectibilité, pour le faire marcher droit, en dépit de tous les obstacles, sans faiblesse et sans préjugés, à sa noble destination, le règne exclusif du mérite et de la capacité (1).

Je sais que des orateurs habiles et de profonds penseurs, qui ont applaudi vivement à l'immense holocauste des titres et des droits féodaux, s'efforcent d'établir une grande différence entre l'hérédité nobiliaire, qu'ils appellent *politique*, et l'hérédité bourgeoise, qu'ils appellent *civile*. Ils ne voient pas qu'elles reposent toutes les deux sur le même principe, celui qui récompense le fils des services ou des travaux du père. Il font ce qu'auraient fait les Gracques si, du sein des plébéiens dont ils défendaient la cause, fût sorti un homme qui leur eût demandé d'étendre leurs vues philantropiques et leurs doctrines de liberté à la masse des esclaves; les Gracques auraient méprisé ou repoussé cet homme, et cependant il n'eût devancé que de peu de temps la prédication de la fraternité universelle qui devait amener l'abolition de l'esclavage chez les peuples civilisés.

Je comprends parfaitement, du reste, que, pour se mé-

---

(1) Nous n'avons pas besoin de rappeler que la réponse de Sieyès était nécessairement le présage d'une réforme violente, le signal d'une immense démolition; tandis que la nôtre n'est qu'un appel aux capacités pacifiques pour opérer, par la puissance seule de la persuasion, une grande révolution organique.

nager un succès parlementaire, ces orateurs habiles et ces penseurs profonds aient cru utile, indispensable même de poser arbitrairement un point d'arrêt à la logique libérale, de séparer l'hérédité politique de l'hérédité civile, de distinguer là où il y avait identité, et de repousser comme une rêverie sans importance notre doctrine sur la propriété. Si même, pour donner sans doute plus de force à leur argumentation, quelques uns d'entre eux ont jugé convenable d'acérer leur langage et de parler le plus dédaigneusement possible de la *petite secte* qu'on leur avait opposée, et dont on avait voulu faire peur à la représentation nationale, nous sommes loin de nous en offenser, et surtout de nous en plaindre : les doctrines qui ont la vérité pour elles ne se propagent pas seulement par la bouche de leurs apôtres, elles se répandent aussi par l'organe de leurs détracteurs ; chacun sert la cause du progrès selon sa vocation et sa capacité, et la Providence sait faire contribuer au triomphe des idées nouvelles dont le monde a besoin, ceux-là même qui s'obstinent à les combattre ou qui affectent de les mépriser. C'était aussi une *petite secte* que le christianisme pour les coryphées du sanhédrin, pour les docteurs de la Judée et pour les philosophes de la Grèce et de Rome ; et cette *petite secte* s'étendit bientôt sur toute la terre à l'aide même de ses contempteurs et de ses persécuteurs qui pouvaient avoir quelque droit à se croire de grands hommes, et que le temps dévora néanmoins de plus en plus pour les faire rentrer enfin tout-à-fait dans l'oubli à mesure que la *petite secte* prit un essor gigantesque et convertit le monde entier à sa foi.

Laissant donc sans réponse ou rappelant sans aigreur les allusions amères dont nous avons été l'objet, nous croyons à notre tour qu'il est utile et convenable qu'il entre dans

notre mission d'insister sur l'intime relation, sur l'unité et l'identité de deux questions que l'on s'efforce de séparer pour leur donner une solution contraire.

Oui, quoi qu'en puissent dire les tacticiens habiles de l'opposition, tous leurs raisonnemens contre l'hérédité de la pairie s'appliquent avec la même force à la transmission héréditaire de la propriété. Oui, si le tiers-état a pu dire avec succès et vérité à la noblesse :

On est grand par soi-même et non par ses aïeux,

les *travailleurs* pourront dire aux *oisifs*, les prolétaires aux bourgeois : *On doit être riche aussi par soi-même, et non par ses ancêtres* !

C'est ce qu'a très bien senti le dernier défenseur des Bourbons à la tribune nationale, quand il a représenté toutes les attaques dont l'hérédité est aujourd'hui l'objet, comme la suite nécessaire de la révolution de 1789. Que l'on efface donc, si l'on peut, de notre histoire la nuit, la nuit immortelle du 4 août, ou que l'on consente à en accepter les conséquences, toutes les conséquences ; car ce n'est pas en vain que Dieu a donné à l'homme la puissance d'enchaîner et de lier ses pensées et ses actes, et Saint-Simon a été le sublime logicien qu'il a choisi pour interprète de sa volonté providentielle.

Les doctrinaires, sans rien accorder aux sentimens progressifs de l'humanité contre les priviléges héréditaires, ont du moins compris toute l'exigence et la portée de la logique, et plutôt que de condescendre à l'application rigoureuse des principes de 1789, ils ont remonté le cours des siècles et reculé jusqu'à la sagesse du sénat romain et à la justice de Platon.

La justice de Platon! Mais le vénérable métaphysicien qui l'a invoquée pour en faire *la souveraine immortelle des peuples et des rois, le seul législateur véritable de l'humanité, le fondement du gouvernement représentatif qui est le plus bel ouvrage de l'homme;* le Nestor des platoniciens modernes a donc oublié que cette justice consacrait le principe des deux natures, sanctionnait la servitude et mettait ainsi hors de l'humanité la plus grande partie de l'humanité; il a donc oublié que dix-huit siècles de charité chrétienne et de fraternité universelle ont passé sur cette *justice barbare* dont l'immortalité souveraine a été effacée irrévocablement avec le sang du rédempteur des esclaves?... La justice de Platon au 19e siècle! Les gladiateurs, les affranchis, les publicains qui purent entendre la parole évangélique, n'en voulurent plus, dès le temps d'Hérode et de Tibère (1).

La sagesse du sénat romain! Mais pourquoi ce conseil auguste, qui fut pris un jour pour une assemblée de rois, laissa-t-il pâlir l'astre du Capitole? Pourquoi, si puissant et si sage, laissa-t-il tomber de ses mains les destinées de la ville éternelle? Pourquoi avec tant de grandeur, de force et de prudence, laissa-t-il périr la république? Parce que cette prudence, cette force et cette grandeur tenaient aux

---

(1) Voici quelques-unes des maximes que la *raison* et la *justice éternelles* avaient inspirées à Platon:

« Si un citoyen tue son esclave, la loi déclare le meurtrier *exempt de toute peine, pourvu qu'il se purifie;* s'il tue l'esclave d'un autre, il paiera au propriétaire le double de la valeur.

» Mais si un esclave tue son maître, *on lui fera subir tous les* TOURMENS QU'ON JUGERA A PROPOS, POURVU QU'ON NE LUI LAISSE PAS LA VIE. S'il tue toute autre personne libre, le bourreau de la cité le battra de verges; et s'il NE PEUT PAS LE FAIRE EXPIRER SOUS LES COUPS, *il le mettra à mort.* » (*Des lois*, livre 9.)

principes et aux mœurs d'une aristocratie fondée sur l'esclavage et qui devait s'affaiblir en raison de l'élévation du peuple, pour disparaître tout-à-fait devant les progrès de la civilisation romaine et la prédication de l'évangile. Parce que cette sagesse et cette puissance, reposant sur un ordre social incessamment modifié, finirent par n'avoir plus à défendre dans leur décadence que les débris d'institutions devenues rétrogrades, abusives et tyranniques. Quand les patriciens succombèrent à Pharsale, c'est que leur cause était perdue depuis long-temps, que leur mission était terminée, que l'ordre providentiel bien plus que le hasard des combats avait décidé de la victoire. Le sénat et les dieux s'en allaient ensemble. Aussi lorsque les empereurs entreprirent de rendre un peu de vie à ce corps, pour s'en servir dans les crises de l'état, s'aperçurent-ils que ce n'était plus réellement qu'un cadavre, et qu'il n'y avait plus moyen de le ranimer. Ce fut le sénat réformé d'Auguste qui étonna Tibère par sa servilité, qui accueillit dans son sein les valets de Messaline, et qui a fait dire de sa turpitude et de ses bassesses sous Caligula qu'il était digne d'avoir un tel maître. Et c'est avec la poussière de ce squelette gangrené que l'on voudrait aujourd'hui, chez le peuple le plus avancé de toutes les nations européennes, former le modèle d'un nouveau corps aristocratique, d'une assemblée héréditaire! Ce que l'antiquité repoussa comme trop vieux pour elle, on le trouve assez jeune pour nous! Insensés qui ne savez plus de quel côté tourner vos pas, qui vous irritez de marcher continuellement dans des voies sans issue, et de ne rencontrer autour de vous que d'épaisses ténèbres, cessez donc de chercher la lumière à travers la nuit des temps, et de prendre pour le flambeau de l'avenir la lampe sépulcrale qui vous sert à explorer les

catacombes de l'histoire, à fouiller dans les ruines du patriciat!

Vouloir reconstituer des priviléges de naissance, des fonctions héréditaires après le 14 juillet et le 4 août, après Coblentz et Quiberon, c'est renouveler les vaines tentatives de résurrection qui furent faites sur le cadavre du sénat romain après Pharsale et Philippe! Que les Catons et les Brutus de l'aristocratie moderne apprennent donc à lire le résultat inévitable de leurs efforts dans l'histoire de leurs illustres devanciers, et qu'ils se soumettent aux arrêts irrévocables de la Providence contre tout ce qui s'oppose à la marche ascendante de l'humanité! Quelle que soit leur confiance en eux-mêmes et leur obstination, après dix-huit siècles de progrès sous l'influence d'une doctrine de résignation, les champions les plus opiniâtres du patriciat ne doivent plus montrer le désespoir superbe des farouches aristocrates de l'antiquité, et le monde n'aura plus à craindre sans doute que la honte de la défaite, poussant jusqu'au délire leur courage et leur orgueil stoïques, les porte jamais à se déchirer les entrailles.

On a invoqué aussi à l'appui de l'hérédité politique la puissance et la splendeur de la pairie anglaise; comme si la France de la république et de Napoléon, après 1789 et 1830, avait la moindre ressemblance avec l'Angleterre d'Alfred ou avec le peuple féodal de Jean-Sans-Terre; comme si la pairie anglaise avait été autre chose que la représentation naturelle et spontanée des supériorités féodales dont le temps nous a heureusement débarrassés; comme si la noblesse et le clergé du moyen âge pesaient encore sur nous. La grande-Bretagne, d'ailleurs, est-elle si contente, si radieuse et si prospère sous le joug de ses lords héréditaires? Voyez quel moment on choisit pour nous citer son

exemple! c'est lorsque sa vieille aristocratie jette toutes ses prétentions surannées à travers le char du progrès pour en arrêter la marche; c'est lorsque l'égoïsme, l'orgueil et le préjugé nobiliaires se débattent violemment contre la raison du siècle; lorsque l'existence d'une représentation féodale prolongée au-delà des temps féodaux menace nos voisins d'une grande perturbation. En vérité, l'on serait tenté de soupçonner quelque perfidie dans la sollicitude de certains défenseurs de l'hérédité politique, en les voyant recourir à des leçons historiques et à des tableaux qui ne peuvent que faire ressortir avec éclat le caractère étrange de leur langage et de leur système pour notre temps et notre pays.

Quel que puisse être le mot de l'oracle parlementaire sur la question qui préoccupe si vivement les députés de la France, l'anathème lancé par la glorieuse génération de 1789 contre les priviléges de la naissance obtiendra une sanction toujours croissante dans l'esprit des peuples. L'aristocratie ne se fait pas au scrutin, elle n'attend pas pour se produire l'achèvement d'une opération arithmétique sur des boules. Quand elle apparaît, c'est en elle-même qu'elle puise sa puissance d'être et de se manifester : la noblesse et le clergé du moyen âge, pour dominer l'Europe, n'eurent pas besoin de la faire voter par assis et levé. Les gentilshommes étaient les plus braves, les prêtres étaient les plus éclairés; ils rendaient alors les services les plus éminens à l'état. La supériorité morale et militaire des sociétés féodales était en eux, et ils gouvernaient naturellement et nécessairement le monde de la chevalerie et du catholicisme.

Aujourd'hui la valeur militaire a cessé d'être la première vertu sociale, et les prolétaires la possèdent d'ailleurs à un

aussi haut degré que les anciens nobles. Le clergé s'est laissé aussi dépasser en lumière par les laïcs, et rien ne justifierait plus désormais parmi nous la supériorité politique du sacerdoce et de la noblesse. Mais la société, quand elle n'a plus de raison d'obéir à d'anciens chefs qui ont perdu leurs titres et leurs droits au commandement; la société, si elle peut rester quelque temps sous le niveau anarchique de l'égalité absolue, et songer alors à se donner arbitrairement telle supériorité plutôt que telle autre ; la société finit toujours par reconnaître que d'autres supériorités, des supériorités réelles, des supériorités en rapport avec le pays et l'époque, se sont élevées spontanément au milieu d'elle; et sans leur demander l'exhibition d'un mandat officiel, elle écoute, elle aime, elle suit les hommes qui lui impriment la direction dont elle sent la justice et la nécessité.

Le patronage héréditaire a cessé depuis long-temps de convenir à la France. On a beau dire que LE MONDE NE CHANGE PAS, qu'il ne fait que *se modifier;* on a beau s'efforcer d'atténuer les résultats de la révolution de 1789 pour échapper aux conséquences de la révolution de 1830 et pour refaire une aristocratie de naissance; on a beau se montrer jaloux de rétrécir tous les GRANDS TABLEAUX de l'histoire pour les mettre à la mesure des *petits cadres* que de *petites ambitions* ont préparés pour leurs *petites conceptions*; on a beau chercher à rapetisser les GÉANS RÉFORMATEURS des derniers siècles et à faire descendre LUTHER, BACON, DESCARTES, VOLTAIRE et MIRABEAU au niveau de *petits modificateurs*, la France a pitié de tant de misérables efforts, de tant de blasphèmes contre la gloire des hommes et la magnificence des plans providentiels. Contemplant, quoi qu'on en dise, de la hauteur d'une grande révolution

l'immense dépouille du colosse féodal qu'elle a vaincu dans une bataille de quarante années, elle sent qu'elle ne doit plus rien que de belles funérailles à son ennemi terrassé; et, sûre désormais d'avoir rompu pour toujours avec l'hérédité politique, elle marche majestueusement à la hiérarchie des capacités, à la noblesse intellectuelle, à l'aristocratie des talens, des services et des vertus.

Cette tendance magnifique et irrésistible a été reconnue et proclamée à la tribune par un orateur dont la pensée s'est élevée bien au-dessus des discussions vulgaires de la métaphysique libérale, mais qui, craignant de passer pour Saint-Simonien pour avoir émis des idées plus avancées que toutes celles de ses collègues, a cru devoir saisir cette occasion de tracer entre lui et nous une ligne de démarcation dont il a fait un véritable abîme, car il a supposé que nous y avions englouti notre liberté, et il l'a signalé avec effroi par une éloquente protestation contre ce qu'il a appelé notre mysticisme social et notre théocratie politique.

Mais qui sommes-nous donc, pour avoir accepté docilement ce que l'on repousse ailleurs avec tant d'indignation et de répugnance? Où avons-nous fait un apprentissage assez complet de servilisme pour arriver à ployer le genou devant un maître, à cacher nos fronts dans la poussière, à abdiquer notre spontanéité, notre dignité, notre liberté? Allez, interrogez, et l'on vous dira si c'est dans les sociétés secrètes du parti libéral, dans les hautes ventes du carbonarisme, au pied des échafauds de la restauration, que nous avons pu nous façonner à la nullité, à l'obéissance passive que vous nous attribuez. Il ne fallut pas moins sans doute que les dix années d'école préparatoire que nous avons passées dans les conspirations pour nous faire cour-

ber plus facilement sous le joug théocratique dont il vous plaît de nous croire accablés. Que les hommes qui nous supposent ainsi ennemis de la liberté sachent donc qu'il n'est aucun de nous qui ne puisse leur dire :

Examinez ma vie et voyez qui je suis.

Qu'ils apprennent que, loin de briser l'idole de notre jeunesse, nous l'avons entourée d'hommages plus dignes d'elle; que nous n'avons pas déserté son culte, mais que nous l'avons purifié; que nous n'avons pas renversé son autel, mais que nous l'avons transporté du domaine solitaire de la personnalité dans les champs vastes et animés de l'association; que si nous avons renoncé à la liberté farouche, débile, isolée, que la haine et le soupçon accompagnent, c'est pour suivre la liberté féconde et puissante dont la paix et l'amour forment le cortége! la liberté qui s'allie avec la direction paternelle des supérieurs, l'assistance fraternelle des égaux et l'appui filial des inférieurs! la liberté qui abjure l'indiscipline de l'orgueil, mais qui garde la noblesse de la fierté! la liberté qui dépose le poignard et la lance pour saisir la palme pacifique, le burin ou le pinceau! la liberté qui s'estime heureuse de pouvoir quitter son casque redoutable, son vieux bonnet phrygien, pour prendre la couronne des arts, des sciences et de l'industrie! la liberté qui n'inspire plus d'épouvante, mais qui sème sur son passage l'espérance et le bonheur! Ah! dites, dites tant qu'il vous plaira que nous sommes infidèles à l'objet sacré de nos premières affections politiques, que nous avons renié nos souvenirs, enchaîné notre intelligence, perdu notre personnalité, je trouve dans ma profonde conviction le droit et la puissance de repousser vive-

ment une supposition aussi injuste que téméraire, et plein du sentiment d'une spontanéité qui ne m'a jamais abandonné, et qui n'a fait que se développer dans le sein de la famille qui m'entoure, je fais un appel aux hommes les plus jaloux de leur indépendance, à tous ceux qui comme moi ont besoin d'être libres, sans abandon, sans isolement et sans anarchie; à tous ceux qui, tout aussi peu mystiques que moi, ne veulent pas rêver, mais réaliser le bonheur du peuple. Venez donc, hommes généreux, qu'une renommée trompeuse abuse sur le caractère de notre doctrine et sur la nature du pouvoir que nous reconnaissons; venez, et quand vous aurez vu ce que c'est que notre mysticisme, ce que sont les habitudes de prosternation dont on nous accuse, vous concevrez que chacun de nous se sente plus que jamais le droit de s'écrier ici, non pas comme expression d'une sauvage indépendance, mais comme un éclatant hommage à l'existence d'une hiérarchie pure de toute contrainte et de tout privilége :

Je marche dans ma force et dans ma liberté.

Cette prédication est accueillie par des salves d'applaudissemens.

IX.

LA VOIX DE DIEU.

Lorsque vous me voyez me lever devant vous, si jeune et si faible, ne vous sentez-vous pas pris pour moi de quelque inquiétude? et n'auriez-vous pas quelque douleur à me voir faillir devant vous de courage ou de force?

Je vous l'avoue, il y a pour moi dans ce premier moment une indéfinissable tristesse : je doute de vous et de moi, et je crains.

Que faisons-nous ici entre nous? nous parlons et vous écoutez !

Et après?

Quel cas faites-vous de nos paroles? et quel cas devons-nous faire de votre attention?

J'ai remarqué que vous applaudissez toutes les fois que nous vous parlons des misères du peuple. Eh bien! le peuple est misérable, vous le savez. Et après? que faites-vous?

Non, vous n'aimez pas le peuple; non, vous ne souffrez pas de ses maux; non, non. Et vous le sentez bien vous-mêmes; vous sentez bien vous mêmes la sécheresse et la dureté de votre cœur! Oh! je vous plains! je vous vois frappés de langueur et de stérilité, tristes et impuissans; impuissans à aimer, impuissans à vivre; si bien que c'est pour vous une joie, un bonheur, un délire, si quelque chose, dans les mille hasards de votre journée, peut vous aller au cœur : une parole, un son, un geste, un regard vous saisit et vous touche, vous remue, vous anime, vous fait palpiter et vivre, et vous arrache ainsi un moment à cet engourdissement intérieur de vous-mêmes où vous tiennent l'égoïsme et l'indifférence!

Oh! alors vous applaudissez. Non, vous n'aimez pas le peuple! et ni moi qui vous parle, ni moi non plus, non, je ne l'aime pas le peuple comme je voudrais l'aimer; non, je ne souffre pas de ses maux comme je voudrais en souffrir, jusqu'aux larmes, jusqu'au sang; car alors peut-être, quand je viendrais vous dire ici la plainte et la prière du peuple, peut-être à votre tour en seriez-vous transis jusqu'aux os; si je l'avais bien en moi tout entière cette douleur du peuple, à vous aussi peut-être je vous la jetterais, comme un charme, pour qu'elle pût s'attacher à vous et entrer dans vous malgré vous, si bien qu'ensuite étant devenue vôtre, vous n'eussiez point de trève que vous ne l'eussiez fait cesser.

Peuple, peuple, inspire-moi donc! Douleurs du peuple, me voici, prenez-moi! O Dieu! je veux bien aujourd'hui être la victime sacrifiée pour tous!

« J'ai faim, j'ai froid, donnez, dit le peuple, donnez ! » Entendez-vous ? J'ai faim, j'ai froid ! Oh ! j'ai honte à » prier si souvent, et pourtant je ne veux pas mourir. »

Mourir ! et que fait-il donc le peuple, en vérité que fait-il à la vie ?

« Nous sommes venus à la vie, disent les enfans du peuple ; et nous aussi, riant au soleil et saluant la terre avec amour, nous étions beaux et forts et nous ne demandions qu'à vivre. Qu'avez-vous fait de nous ? vous avez tordu au travail nos membres avant l'âge, vous avez abruti notre intelligence, vous nous avez mis à la peine, et vous n'avez éloigné de nous aucune misère ni aucune souillure. Tout vous a semblé bon pour nous, et vous avez eu moins de souci de nous que de vos animaux domestiques, qui ne vous servent pas cependant, il faut le dire, avec plus de patience et de docilité que nous-mêmes. Vous usez et vous abusez de nous selon qu'il vous plaît, vous êtes les juges et les régulateurs de nos actions, et vous disposez de nous jusqu'à la mort ; et quand il vous semble que nous avons péché envers vous, vous mettez nos corps à la gêne, et vous nous enfermez dans des lieux horribles et où l'espérance n'entre jamais. »

Pauvre peuple ! Voilà donc pourquoi le peuple vient à la vie ?

« Et nous aussi, peuvent s'écrier tant de filles du peuple, et nous aussi, enfans, nous étions belles, innocentes et pures.

» Qui donc a pris soin de notre grâce et de notre pudeur ? Hélas, hélas ! nous avons été abandonnées !

» Enfans, on nous a donné des guenilles pour nous parer, cependant qu'à nos yeux éblouis et perdus, d'autres qui n'étaient pas plus belles étincelaient d'orgueil et de magnificence.

» Ah! nous avons eu froid l'hiver, nous avons eu faim l'hiver et l'été, cependant que bruissaient autour de nous mille fêtes brillantes dont nous étions chassées comme indignes.

» Et cependant les autres n'étaient ni plus belles que nous ni meilleures.

» Et nous aussi nous avons rêvé les délices d'un amour chaste, et notre cœur était plein de douces caresses pour un époux.

» Hélas! au milieu de nos tristesses et de nos amertumes de tout genre, l'infâme est venu, l'infâme qui s'était réjoui de loin dans la contemplation de notre misère, sachant bien que nous lui étions livrées; il est venu, le sourire à la bouche, pour que d'aucune manière nous ne puissions lui échapper. Il nous a marchandé notre honte, le sourire à la bouche, mesurant froidement à notre besoin son avaricieuse munificence. Il nous a perdues, perdues sans pitié, et nous sommes perdues! O douleur des douleurs! se traîner dans la honte, vivre de honte à merci à tous, mendier de la plus horrible des mendicités, être infâme à tous, infâme, horrible à soi-même!

» Dieu! et nous aussi, nous étions venues à la vie belles, innocentes et pures, et nous ne demandions qu'à vivre ainsi.

» Vous avez bien pris soin de notre grâce et de notre pudeur! »

Pauvre peuple!

Ah! j'ai écouté aussi en grand silence le grelottement des enfans qui meurent au coin d'une borne de froid et de faim!

Et j'ai pénétré aussi dans les yeux creux de la pauvre mère cette faim intérieure qui s'oublie pour celle de son enfant.

Peuple ! peuple ! est-ce assez?

Ne pourrai-je rien pour toi? pauvre peuple !

Et cependant l'hiver arrive.... L'hiver ! Tu sais, toi, ce que c'est que l'hiver, ô peuple !

Mais la plupart de ces hommes et de ces femmes qui m'écoutent ne savent pas ce que c'est que l'hiver.... Oh ! ils l'apprendront !

Je vous dis que l'hiver arrive avec une coupe pleine d'amertume pour tous ceux qui n'accompliront pas la volonté de Dieu, qui est de s'aimer et de s'associer, et de vivre ensemble comme une seule et même famille.

Je vous dis que la santé sèchera au front des grands et des puissans, et qu'ils pâliront d'ennui et de crainte au milieu de l'abondance de tous les biens de la terre, et que toute joie les abandonnera comme s'ils n'étaient que des têtes viles et faites pour la douleur.

Je vous dis que toute cité sera troublée de terreur, et que les heureux du siècle n'oseront plus se visiter les uns les autres aux heures habituées de fêtes pour s'enivrer aux festins ou pour danser au son des instrumens : car la famine aux cent voix et aux cent bras, suppliante ou terrible, échevelée, les arrêtera dans les rues, et s'attachera inexorable aux roues de leur char; la famine horrible, horrible à voir, à entendre et à toucher.

Et elles se tiendront enfermées dans leurs maisons, mornes, et le front soucieux, cependant que leurs jeunes filles, assises sur leurs genoux et jouant tristement avec leurs riches parures, demanderont à leurs mères à quoi bon tant de belles choses, et pourquoi les avoir ainsi parées, si elles ne doivent pas bientôt, aux fêtes étincelantes de la nuit, briller de toute leur beauté aux yeux des jeunes hommes, à l'envi de leurs compagnes ! Alors, curieuses qu'elles sont, leurs mères tremblantes leur cacheront à

grand soin les bruits épouvantables qui remplissent la cité : savoir, qu'on a trouvé en un jour tant d'hommes, de femmes et d'enfants morts dans leurs greniers, et qu'on a retiré tant de cadavres de la rivière, et aussi qu'il y a dans les rues des tumultes, des émeutes, des émeutes toutes de femmes, et que les armes en sont tombées des mains aux gardiens de la sûreté publique.

Et au-dessus de toutes ces douleurs Dieu est là prenant par la main tous les hommes, les faisant passer à toute heure à côté les uns des autres, riches et pauvres, grands et petits, faibles et forts, sans néamoins qu'ils se heurtent, qu'ils se saisissent. Oh ! oui, c'est bien Dieu qui a la main sur cette grande mêlée d'hommes, c'est bien Dieu dont le souffle pacifique nous pousse incessamment dans ces voies mystérieuses dont il sait l'issue, nous préparant à tous, les uns par les autres, à travers tant d'épreuves et d'initiations successives, une destinée commune de paix, d'amour et de bonheur.

C'est bien Dieu qui nous a conduits ici même, et qui nous y tient, me disant à cette heure, à moi : « Parle, » et à vous : « Écoutez ! »

Penseriez-vous peut-être que rien au monde se fasse en vain et au hasard ? Et si vous ne pouvez vous défendre de reconnaître à la surface de toute chose le signe d'une pensée providentielle, pouvez-vous imaginer que cette pensée s'arrête quelque part et laisse quelque chose en dehors d'elle? Non, non ; celui qui voit l'infiniment grand est aussi celui qui voit l'infiniment petit ; celui qui gouverne l'ensemble est aussi celui qui gouverne les détails ; non, Dieu ne dédaigne ni ne néglige rien. O Dieu ! non rien n'échappe à ta pensée, à ton action, à ton amour.

Mais Dieu ! Qui songe à Dieu en ce temps, et qui s'inquiète seulement s'il y a un Dieu ?

Dieu! Il y a bien en effet parmi les hommes un vague ressouvenir d'une ancienne et lointaine intervention de Dieu dans les affaires humaines.

Il y a dix-huit siècles les hommes étaient bien comme aujourd'hui affligés de grands maux, et dans l'attente aussi de maux plus grands encore. De l'orient à l'occident, du nord au midi, il y avait dans toutes les villes et dans toutes les campagnes de grandes tristesses.

Il avait des pestes et il y avait des famines.

Les esclaves, tant de fois noyés dans leur sang, remuaient.

Il y avait des révoltes et des émeutes : la classe la plus nombreuse et la plus pauvre était lasse d'amuser le cirque de ses tortures, lasse d'être jetée aux poissons, lasse de mourir à la peine ou sous les coups, lasse enfin de vivre une vie qui ne fût pas la sienne, mais celle de ses maîtres; la classe la plus nombreuse et la plus pauvre attendait venir pour elle de grandes choses.

Cependant les riches et les puissans d'alors se dévoraient les uns les autres dans la fureur de leurs ambitions mutuelles : ils s'assassinaient tour à tour sur les places publiques, au temple, au sénat; ils se proscrivaient et ils s'emprisonnaient. La classe la plus pauvre et la plus nombreuse assistait bruyante et toujours battant des mains à cette lutte exterminatrice de ses tyrans, toujours prenant sa part joyeuse de leurs fêtes triomphales ou de leurs ignominieuses funérailles. Il se passait sous le vestibule et dans l'intérieur des palais d'étranges scènes. C'étaient des rires et des larmes, des couronnemens et des meurtres, des apothéoses et des funérailles. On se hâtait de jouir du pouvoir, car il avait de terribles vicissitudes; et aussi n'était-ce que le pouvoir de faire du mal. Tous les grands corps de l'état étaient tombés dans le mépris, et les dominateurs passagers de ce grand tumulte ne se défendaient du mépris

que par la terreur. Il n'y avait plus d'une part ni autorité, ni dignité; seulement quelquefois on voyait par les rues se ruer menaçantes les haches des licteurs et les épées des cohortes urbaines qui faisaient place nette à l'ordre public.

Enfin, pour comble de maux, les Barbares se montraient à l'horizon.

Eh quoi! l'humanité doit-elle donc périr! Non, non! Qui a fait ces ruines là où il y avait un édifice? Dieu, en vérité, Dieu. — Qui avait fait cet édifice?

Ni l'édifice ni les ruines, Dieu, il faut le croire, n'a rien fait en vain. Écoutez. A ces grandes époques où l'humanité semble vraiment prête à périr, alors qu'ainsi que l'a dit un poète, ses mœurs, ses rois, ses dieux s'en vont, alors qu'il n'y a plus de lien entre les hommes, et qu'ils s'agitent désordonnés, au hasard et à l'aventure, comme un camp qui n'a plus de chef, comme un chœur qui n'a plus de coryphée, alors que toutes les volontés et toutes les voix, naguère en une seule harmonieusement confondues, crient, éclatent, gémissent, se menacent, se heurtent, effrayant et bizarre concert dont on ne saurait dire si c'est un sanglot ou un rire; alors c'est le moment pour tous ceux que n'a pas encore saisis le vertige de la dernière terreur, c'est le moment de faire silence et d'écouter à terre s'il n'y a pas quelque part un commencement d'harmonie nouvelle, un chant, un prélude d'abord étouffé et perdu dans la foule, chant de la nouvelle alliance, prélude du chœur nouveau qui s'élève peu à peu grossissant et rallie à lui, les unes après les autres, par sa douceur infinie, toutes ces voix confuses et dispersées.

« Aimez-vous les uns les autres! dit une voix venue de l'Orient; aimez-vous les uns les autres! c'est la volonté de Dieu; car vous êtes frères!

Et les hommes comprirent que c'était la voix de Dieu; car elle leur était douce : et cette voix courut de l'Orient à l'Occident, saisissant les oreilles et prenant les cœurs.

Dieu a condamné cette société qui ne vivait que par l'épée, et l'homme divin commence par les villes de Judée la société pacifique.

Il appelle à lui les hommes de paix et de bonne volonté sur la terre, et ils viennent.

Les jeunes hommes surtout et les enfans, dont l'oreille plus naïve s'ouvre amoureusement aux bruits mystérieux de la terre ! les enfans tout d'abord l'entendent.

Ils se pressent sur les pas de Jésus, recueillent ses paroles, cherchent le regard de ses yeux, s'efforçant de prendre sa main et de toucher ses vêtemens, car ils sentent qu'il y a pour eux dans le toucher, dans la voix, dans les yeux de l'homme divin, une croyance de bonheur que n'a pas même le sein maternel !... cependant que les anciens et les sages raillaient le Nazaréen, lui crachaient au visage, le couronnaient, le crucifiaient.

Bien, il a souffert ! bien, il s'est dévoué ! et il a bu dans le calice. Bien, terre, réjouis-toi : le juste est mort; il a pris possession de toi par son sang.

Allez, celui-là sera le maître et le seigneur !

En tous les lieux du monde civilisé, partout où il y a des hommes de paix et de bonne volonté; partout où il y a des hommes qui s'aiment, c'est sous l'invocation de votre nom, ô Jésus ! seigneur Jésus, qu'ils se rassemblent !

Ils se pressent à Rome sur les pas des apôtres, ils abondent aux Catacombes, ainsi qu'à un avare portique les cliens affamés : enfans d'esclaves, de plébéiens, de patriciens, tous étonnés de se trouver et de s'aimer comme frères. Elles y descendent aussi à ces demeures souterraines comme à une fête nouvelle, patriciennes, plébéiennes, es-

claves, toutes s'aimant aussi comme sœurs. Ainsi se fait la paix entre ses ennemis irréconciliables ; ainsi commencent à communier ensemble avec amour deux races jusque-là séparées et qui semblaient se vouer l'une à l'autre à une mutuelle extermination. Aimez-vous, disent-ils ; aimons-nous les uns les autres : c'est la volonté de Dieu, car nous sommes frères.

C'est alors qu'on ouit dans Rome de ces bruits horribles d'enfans égorgés et dévorés dans ces Catacombes, et aussi de monstrueuses amours : car le prêtre s'ennuyait dans son temple, le sophiste était muet dans son école, la courtisane délaissée s'irritait ; et le père, inquiet de son nom, commençait à douter des grandeurs de sa race future.

Il y avait aussi nombre de grands politiques, il y avait les hommes de la liberté, et les hommes du peuple, et les hommes du prince ; il y avait nombre de juges et de savans philosophes, et de merveilleux rhéteurs, hommes à la parole intarissable, éternels discoureurs, raisonnant gravement, d'un bout de l'année à l'autre, des droits et des devoirs de l'homme, et de la constitution qu'il fallait à la société, si c'était la république ou l'empire, ou quelque autre chose ; grands hommes qui tous dans leur sagesse ou leur audace proclamaient hautement comme une nécessité éternelle, comme un fait de droit naturel et divin, l'esclavage de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre !

Et pendant tous leurs beaux discours, à l'intérieur les peuples pressurés s'agitaient en révoltes journalières, en même temps qu'aux frontières le sabre des barbares exterminait les colonies de l'empire abandonnées sans défense et secours.

Voyez, voyez la similitude des temps !

. . . . . .

. . . . . .

Mais, pensez-y bien! Si ce n'est point folie de rêver le bonheur de l'humanité, si ce n'est point folie de travailler de toutes les puissances de son être au bonheur de l'humanité; mais si c'est bien au contraire avoir compris la sagesse et la bonté de Dieu, si c'est bien vouloir ce que Dieu veut et faire ce que Dieu fait, il arrive selon la loi providentielle du progrès, d'après laquelle tout s'accomplit, il doit arriver que toutes les douleurs humaines s'en iront progressivement une à une, et s'effaceront successivement de la terre.

Ainsi chaque heure est précieuse, car chaque heure, si elle est bien employée, peut consoler une douleur. Ne vous y trompez point : chacun de vos retards a sa victime. Je vous laisse avec ces paroles : Songez-y bien.

Après cette allocution, LAURENT se lève et prononce la prédication suivante:

L'HÉRÉDITÉ.

Le parti politique des travailleurs est désormais constitué.

La nouvelle classification des partis que nous avons réclamée a été comprise; l'appel que nous avons fait aux artistes, aux savans et aux industriels de toutes les opinions et de toutes les croyances a été entendu, car on y a répondu à la tribune même par un autre appel aux oisifs de toutes les croyances

et de toutes les opinions, par une invocation alarmante à tous ceux qui, sous des couleurs diverses, représentent la fortune héréditaire, et qui doivent être jaloux par conséquent de conserver au hasard seul de la naissance le réglement et la distribution de la propriété.

Gloire à notre Maître! un progrès immense vient de s'accomplir dans la propagation de ses idées. Ceux qui naguère se chargeaient de les *vulgariser* par des travaux historiques qui ne s'adressaient qu'à un petit nombre de lecteurs, remplissent aujourd'hui cette mission sur un vaste théâtre d'où leur voix peut retentir dans tout l'univers civilisé. Gloire à notre Maître! sa doctrine, que l'on crut d'abord destinée à périr silencieusement dans la solitude d'une méditation stérile, et dont on ne s'occupa ensuite que pour prédire qu'elle expirerait sous le ridicule; sa doctrine, si long-temps dédaignée comme un rêve ou une folie, obtient chaque jour la *mention honorable* dans le bulletin des combats parlementaires, et ses superbes contempteurs veulent bien enfin lui accorder *quelque importance!*

La concession est vraiment remarquable! Les notabilités les plus altières de l'éclectisme consentent à reconnaître quelque gravité dans un système qui éclaircit, précise et résume tout ce que l'histoire et la philosophie ont dicté aux écrivains et aux penseurs qui ont illustré l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie et la France depuis trois siècles! On est heureux d'apprendre de la bouche de ces éminens docteurs qu'on n'a pas tout-à-fait poursuivi une chimère en se jetant avec enthousiasme, sur les traces de Saint-Simon, dans cette voie du progrès qu'avaient aperçue et vaguement signalée avant lui Vico, Herder, Lessing, Turgot, Priestley, Kant et Condorcet! On aime à voir prendre au sérieux, par les profonds publicistes qui ont conçu la doctrine de la quasi-légitimité, des idées sur la propriété, qui apparais-

sent en germe et comme un épisode prophétique dans les écrits de tant de grands hommes, et dont la justesse fut pressentie par les Pascal, les Montesquieu et les Mirabeau! On ne saurait trop se féliciter enfin de ce que l'*obscur inventeur*, long-temps condamné à l'oubli, a pu fixer, quoique tardivement, l'attention solennelle de son *illustre vulgarisateur!*

Cependant, tout en nous applaudissant de l'*importance* que l'on daigne accorder à une doctrine qui a ses racines dans la philosophie la plus profonde des temps modernes, et qui se présente sous les auspices des autorités les plus imposantes, n'oublions pas que si l'on revient péniblement du silence dédaigneux affecté jusqu'ici envers nous, c'est pour nous adresser des paroles hostiles et pour prêcher une espèce de croisade aux oisifs de tous les partis contre l'envahissement des idées vraiment philantropiques et libérales qui dépouillent le hasard de ses dernières prérogatives pour ne plus donner d'autre mesure à la considération, au rang et au bien-être, que le mérite et le travail.

Déjà même cette prédication belliqueuse semble avoir fait impression sur quelques esprits et amené de bizarres rapprochemens. Les proscrits et les favoris de la restauration, les disciples de Bentham et ceux de Royer-Collard, ont proclamé à l'envi que la misère de la classe la plus nombreuse était une condition éternelle de l'état social, et qu'il fallait combattre par conséquent comme des *perturbateurs* ou mépriser comme des *rêveurs* les hommes qui se flattent de guérir ce que la sécheresse profonde du métaphysicien et la froide raison de l'économiste s'accordent à déclarer incurable.

Un publiciste catholique soutenait aussi hautement, il y a

peu d'années, cette opinion dans un livre remarquable sur la situation des sociétés européennes. Il présentait la mendicité comme un fait indestructible qui servait même providentiellement à stimuler la charité chrétienne.

Ce concert extraordinaire des partisans de la légitimité, du *mouvement* et du *juste milieu*, sur la permanence fatale ou providentielle des maux qui affligent la plus grande partie de l'espèce humaine, n'a rien qui puisse nous étonner et nous surprendre. Nous y voyons au contraire la justification la plus éclatante de ce que nous avons si souvent répété sur l'impuissance des idées chrétiennes et libérales à mettre un terme aux souffrances du peuple, et sur la nécessité d'un parti nouveau qui classe les hommes autrement que selon leur préférence pour telle ou telle race royale, pour telle ou telle forme constitutionnelle.

Cette harmonie des orateurs et des écrivains que l'intérêt commun de l'oisiveté héréditaire fait triompher de leurs répugnances et de leurs inimitiés politiques ou religieuses, pour assurer à la constitution actuelle de la propriété le respect des générations les plus lointaines; cette harmonie touchante des privilégiés de la naissance qui votent la misère à perpétuité dans les races innombrables qui composent le peuple des travailleurs, et dont tous les membres, sans distinction d'âge ni de sexe, sont admis de père en fils, aînés et puînés, à partager également, sans que le cours des siècles l'épuise, ce funeste héritage; cette harmonie profonde que cachent vainement des divisions superficielles, est, je le répète, toute naturelle, et par nous prévue, signalée depuis long-temps. N'avons-nous pas en effet rappelé plusieurs fois que les plus grands hommes de l'antiquité crurent tous à l'éternité de l'esclavage; que Platon et Aristote, d'ailleurs si opposés, s'entendirent

parfaitement sur la vérité et la nécessité du principe des deux natures? Certes ces philosophes immortels n'avaient pas moins de prévoyance et de portée dans l'esprit que les doctrinaires et les économistes les plus fameux de notre époque; et cependant il fut donné à de misérables pêcheurs de démentir les oracles de l'antique philosophie, et de renverser pacifiquement l'institution barbare que l'académie et le lycée d'Athènes avaient unanimement supposée légitime et inébranlable. Il y a là de quoi rassurer les masses laborieuses contre les prévisions funestes et les affirmations désespérantes des publicistes qui, au nom d'une science morte, et de par l'autorité de Reid ou de Malthus, lèguent aux dernières générations humaines, par une substitution hideuse et inépuisable, la lèpre morale, intellectuelle et physique dont la société est affligée, et qui opposent à l'espoir de guérison que nous sommes heureux d'apporter au monde le mot terrible de JAMAIS.

Mais du moins Aristote et Platon, en déshéritant pour toujours les esclaves de toute pensée d'affranchissement, ne les abandonnaient pas à eux-mêmes, et il restait à cette portion misérable de la famille humaine, pour assurer et protéger son existence, l'intérêt, la sollicitude et la prévoyance des maîtres. Le théologien catholique aussi ne délaisse pas entièrement les classes indigentes, car il fait briller devant elles l'espérance d'une compensation perpétuelle à des maux passagers dans le royaume céleste, et il leur promet la charité des grands de la terre auxquels il ordonne de soulager les malheureux, sous peine de damnation. Les sages de notre temps sont plus intrépides : en prédisant à la classe la plus nombreuse que ses souffrances dureront autant que l'humanité, ils ne lui laissent rien pour atténuer la détresse qu'ils ont le malheur de croire éter-

nelle. Si la philantropie manque de sanction pour obtenir de l'opulence qu'elle compatisse à la misère du peuple; si l'ouvrier du dix-neuvième siècle n'a pas, comme l'esclave de l'antiquité ou le serf du moyen âge, la protection domestique du maître ou du seigneur; par respect pour sa liberté, on s'en rapporte exclusivement à lui du soin de son existence, et on interdit aux législateurs et aux hommes d'état de régler définitivement et d'assurer par des institutions permanentes les moyens de le faire vivre. Je n'exagère rien : voici des paroles claires et précises, des paroles bien désolantes, tombées il y a deux jours de la tribune française. D'un côté, l'organe le plus puissant du ministère (M. Guizot) a dit que *toute tentative du gouvernement de vouloir intervenir dans les relations de la propriété et du travail serait chimérique et funeste ; que l'état actuel* (quelque déplorable qu'il puisse être) *n'était que le cours ordinaire des choses.* D'autre part, un orateur de l'opposition (M. Comte), recommandable par les persécutions qu'il a subies, et par les recherches laborieuses auxquelles il s'est livré dans l'intention de servir le progrès de la science sociale, le courageux fondateur du *Censeur européen* est venu confirmer le langage du publiciste officiel, en déclarant *qu'il serait fâcheux que le gouvernement prît sur lui la responsabilité de guérir les maux de la société; car cette guérison est impossible.*

Ainsi donc, ne pouvant plus renvoyer la foule importune qui meurt de faim à la *servitude* ou à la *glèbe*, et ne croyant plus assez au *Dieu de la charité* pour compter sur l'efficacité des menaces évangéliques contre la dureté des riches, on arrive alors, après avoir enlevé aux malheureux la providence divine, sous prétexte de philosophie, à leur ravir la providence humaine, sous prétexte de liberté!

Mais que font maintenant, au milieu des hommages dont on entoure leur individualité souveraine, ces rois affamés, déguenillés, qui n'ont pour tout diadème que les éclaboussures de boue dont se couvrent nécessairement des fronts que le poids des privations les plus cruelles tient sans cesse courbés vers la terre?

Voyez-les, entre le prêtre catholique dont vous leur avez appris à repousser l'*influence*, le propriétaire dont vos lois ont fait l'arbitre suprême et irrévocable de toutes les conditions de travail et d'existence dans les ateliers et dans les champs, et le gouvernement que vous condamnez à la nullité en présence des calamités publiques; voyez ces hommes libres, ces innombrables souverains de votre choix, cherchant partout une assistance, et ne la trouvant nulle part; ils demandent à vivre, et on leur dit sèchement qu'il ne tient qu'à eux! «Fournissez-nous-en donc les moyens, s'écrient-ils! » Et on leur répond alors: « Nous ne le pouvons pas, nous ne le devons pas, par respect pour votre indépendance! » Ah! dites plutôt que c'est par respect pour les traditions, les habitudes et les jouissances de ceux que le hasard de la naissance a traités avec une prédilection toute spéciale! Mais vous qui opposez à nos vœux d'émancipation complète pour les travailleurs le caractère sacré que le droit naturel a, selon vous, imprimé à la transmission héréditaire de la fortune, quand des hommes vous demandent à vivre, pensez-vous que cette prétention ne soit pas *de droit naturel* aussi, et qu'elle ne doive pas obtenir la priorité sur toutes les autres? Suivons cependant jusqu'à ses dernières conséquences l'athéisme politique qui veut priver la classe pauvre et laborieuse de l'appui d'une providence sociale. Les hommes libres, dénués de tout, ont entendu la réponse des hommes libres qui ne manquent de

rien. Ils sont nus, mais ils sont rois, et ils vont exercer la plus belle de leurs prérogatives; ils vont choisir, non pas leurs moyens d'existence, car la société, en leur refusant son intervention, ne leur en laisse plus la possibilité, mais leur genre de mort, et ce sera un hommage éclatant qu'ils rendront à la dignité, à la liberté, à la souveraineté de l'homme, lorsqu'ils opteront, sous le coup de la nécessité, entre l'attentat sur les autres et l'attentat sur eux-mêmes, entre le meurtre et le suicide, entre la morgue et l'échafaud!

Ou bien, si, reculant d'horreur devant cette épouvantable alternative, ces hommes libres veulent essayer encore de faire comprendre à leurs frères plus heureux toute l'énormité de leurs souffrances, s'ils poussent des cris de désespoir, s'ils menacent la tranquillité publique par des émeutes, s'ils expriment leurs douleurs et leurs besoins par des clameurs et des actes coupables, et sous la forme violente que comportent l'absence du bien être et de l'éducation, oh! alors les travailleurs de notre temps, que je trouvais tout-à-l'heure plus isolés, plus abandonnés que les travailleurs de l'antiquité, obtiennent un nouveau rapprochement avec les esclaves de l'ancienne Grèce. L'austérité civique du Spartiate renaît tout à coup dans nos murs, et pour échapper au désordre l'on se trouve réduit à des mesures extrêmes qui blessent plus la mansuétude des peuples civilisés du dix-neuvième siècle que la chasse aux ilotes ne pouvait révolter les mœurs farouches des honnêtes gens de Lacédémone! Et s'il se présente des hommes annonçant hautement qu'il faut réorganiser, et offrant les moyens de sauver la société où toutes ces choses se passent, la société où la partie des classes pauvres qui se soumet à la loi meurt à l'hôpital ou ne laisse pas de quoi payer ses fu-

nérailles, tandis que celle qui ne peut pas se résigner à son sort traîne sa vie dans les prisons ou ne la soustrait au bourreau que pour se l'arracher elle-même; on dit que ces hommes sont des *rêveurs !* Mais il n'y a donc de réel au monde que l'éternité du mal et la nécessité du crime? Malheureux, arrêtez! Quand l'humanité, ignorante, impuissante et sauvage, était encore errante dans les forêts, quand elle rencontrait à chaque pas des obstacles à son développement; quand, faible et débile comme l'enfance, elle avait à lutter contre les monstres des déserts, l'inclémence des saisons et toutes les aspérités de la nature, on conçoit qu'alors son imagination, incessamment émue et troublée, ait peuplé la terre et les airs de divinités malfaisantes; on conçoit que, sous le régime des castes héréditaires, lorsque le hasard de la naissance condamnait l'immense majorité des familles à une servitude perpétuelle, et que la force brutale était la suprême loi, on conçoit que l'Orient ait donné le sceptre de l'univers au génie du mal, que Typhon ait fait redouter sa puissance aux premiers habitans de l'Égypte, qu'Arimane ait obtenu un culte de terreur dans le pays des Mages. Le monde souffrait trop alors et connaissait trop peu de remèdes à ses douleurs pour ne pas croire à la suprématie du mal. Ce n'était pas au sein de populations misérables et abruties, dans les sociétés où une minorité privilégiée refusait la qualité d'homme à la majorité que la conquête et la naissance rendaient esclave; ce n'était pas chez des nations si voisines de la sauvagerie primitive, que l'idée d'une providence pouvait apparaître et s'établir. On avait droit alors de ne reconnaître que l'empire de l'aveugle destin. Mais aujourd'hui que nous pouvons mesurer, à travers des milliers d'années, le progrès qui s'est accompli depuis l'antropophagie solitaire jusqu'à l'homme qui a

conçu l'association universelle et le règne exclusif des vertus pacifiques; aujourd'hui que nous pouvons constater d'âge en âge la distance progressive qui nous sépare de plus en plus de la barbarie féodale et de la férocité antique; considérer comme une *rêverie* la seule amélioration qui puisse fermer les dernières plaies du genre humain, proclamer que ces plaies sont incurables, pour avoir droit de repousser le remède, et prétendre que les masses populaires sont destinées à rester courbées sans espoir de meilleur avenir, sans providence divine, sans providence sociale, sous le joug de la fatalité, c'est mentir à l'histoire, à l'humanité, à Dieu!

Eh! que ne fait-on pas pour accréditer ce mensonge désespérant parmi les classes laborieuses et souffrantes, pour les amener à une éternelle résignation et pour rassurer surtout les classes favorisées par la naissance sur la légitimité et la stabilité de leurs priviléges? On va jusqu'à nier l'évidence; on répète sans cesse la sentence paradoxale que j'ai déjà signalée ici; on dit que *le monde ne change pas, qu'il ne fait que se modifier!* Pitoyable jeu de mots qui, sous un hommage hypocrite à la loi du progrès, qu'on veut bien appeler *la plus noble croyance des temps modernes*, cache un véritable outrage à la majesté de la pensée divine qui se déploie d'âge en âge dans les conceptions toujours plus larges et plus élevées de la raison humaine. Et pourquoi cet outrage? Parce que le souvenir des révolutions embarrasse et importune les partisans idolâtres du *statu quo;* parce qu'en rapetissant les magnifiques évolutions de l'esprit humain dans le *passé*, on se flatte d'atténuer l'importance et la nécessité des améliorations que le *présent* réclame.

Luther et Bacon, Descartes et Newton, consolez-vous si du sein de la postérité reconnaissante s'élèvent quelques

ingrats qui voudraient effacer les traces glorieuses et profondes de votre passage sur la terre, en prétendant qu'il n'en reste plus rien *que l'indépendance de quelques cours d'Allemagne, que la saisie de quelques biens d'église, que des discussions un peu plus libres dans les croyances, qu'une observation un peu plus exacte de la nature, que des modifications* qui n'ont pas empêché le monde d'*aller comme auparavant.* Consolez-vous, cette négation audacieuse de votre influence sur la marche ascendante de l'esprit humain, de la rénovation immense dont vous avez donné le signal dans le domaine de l'intelligence, et par conséquent dans celui de la politique; cette négation impie trouvera peu d'échos chez les nations civilisées de l'Europe, et sera considérée comme un blasphème partout où le progrès inspirera une foi vive et sincère !

Consolez-vous aussi, philosophes et tribuns du dix-huitième siècle, si l'énormité de vos travaux et l'immensité de votre gloire sont méconnues à la tribune même dont vous avez préparé les matériaux et jeté les fondemens. Consolez-vous : ceux qui nient votre œuvre colossale ont pris à tâche de tout rétrécir. Il entre dans leurs petits arrangemens de réduire les plus grandes réformes à de petites proportions. A les entendre, les siècles les plus fameux n'ont eu que de folles prétentions quand ils ont cru faire du nouveau, et peu s'en faut qu'ils n'en viennent à parler des sublimes monumens de la perfectibilité humaine, comme de l'enfantement ridicule de la *montagne* de la fable. Une espèce de monomanie déprimante s'est emparée d'eux; on dirait qu'ils ont mission de désenchanter le monde sur la grandeur des événemens et sur l'illustration des hommes. Remplacer la généreuse inspiration du poète et la haute raison du philosophe par le calcul du bureaucrate, substi-

tuer le parlage à l'éloquence, l'érudition à la science, et l'adresse à l'habileté; mettre la familiarité de la présomption au-dessus de la noblesse de l'assurance, préférer le commérage à la solennité dans les conseils des nations, prétendre que la supériorité des modernes sur les anciens repose avant tout sur la transformation décroissante du théâtre de la démocratie, et se féliciter que le *Forum* des Gracques n'est plus aujourd'hui qu'un *salon d'honnêtes gens ;* voilà la mesure de leur intelligence politique et de leur foi aux progrès. Pitié donc, mille fois pitié pour qui s'efforce ainsi d'étouffer le génie de l'avancement dans des bras de pygmée par de perfides étreintes ! Pitié pour qui ne voit qu'*un modificateur* dans Mirabeau, qu'un *don Quichotte* dans le comité de salut public, qu'un *dévastateur* dans Napoléon! Pitié pour qui se démène misérablement devant les géans de l'histoire, et s'évertue à les faire descendre à son niveau, afin de pouvoir les insulter face à face!

« Mais, disent les hommes qui s'appliquent ainsi, et qui ont intérêt à resserrer le plus possible les limites de la perfectibilité humaine; mais, disent-ils, les philosophes et les tribuns les plus célèbres du dix-huitième siècle avaient prédit qu'*il n'y aurait bientôt plus ni nobles ni rois, et nous avons toujours des rois et des nobles*; ils avaient annoncé que *la royauté et l'aristocratie seraient un jour errantes le long des républiques*, et l'aristocratie et la royauté sont toujours debout. » Et alors de se mettre à égayer la représentation nationale aux dépens des malencontreux prophètes qui hasardèrent ces téméraires prédictions.

Mais nos philosophes et nos tribuns se sont-ils tellement trompés que votre raillerie puisse les atteindre? Où sont les nobles et les rois dont ils présagèrent la chute? Montrez-

nous l'aristocratie et la royauté dont ils célébrèrent d'avance les funérailles. Publicistes d'antichambre, orateurs de salon, qui osez rire de ces colosses d'intelligence et de renommée, relisez donc les pages que le génie de l'histoire vous dicta autrefois par méprise. Allez méditer dans la solitude de Versailles, aux environs du *Jeu-de-Paume*, sur les ruines de la Bastille, là où s'élevèrent les tentes de Condé, autour du monument de Quiberon, à la place de la Concorde, et riez ensuite, si vous en avez le courage, des folles prédictions du dix-huitième siècle! Et si ce lugubre tableau du long enterrement des nobles et des rois impitoyablement condamnés par vos devanciers ne suffit pas pour vous faire prendre au sérieux les prophéties démocratiques de la philosophie et de la tribune, voyez ce que nous-mêmes, hommes du dix-neuvième siècle, nous avons fait de cette royauté et de cette aristocratie qui vous paraissent avoir survécu aux prévisions de nos pères, pour les démentir et pour vous fournir un vaste sujet de moquerie. Le génie lui-même, roi de notre choix, est tombé du trône quand nous n'avons plus voulu l'y soutenir; la légitimité, protégée par une ligue redoutable, a cessé de régner sur nous quand il nous a paru que son heure était venue. La souveraineté du peuple et le droit divin ne nous ont donné tour à tour que des magistrats révocables qui n'avaient de rois que le nom, et qui, aux yeux de la France, ne faisaient plus qu'appliquer des sobriquets à leurs courtisans quand ils croyaient faire des nobles. Railleurs des philosophes et des tribuns, consolateurs des nobles et des rois, songez donc à Sainte-Hélène et à Holyrood, avant de taxer de ridicule le présage de tant de catastrophes accomplies! Songez que si la noblesse et la royauté féodale ne sont pas

errantes le long des républiques, elles promènent leur nullité ou proclament leur péril le long des révolutions.

Et que faites-vous autre chose tous les jours que constater vous-mêmes la réalisation des prophéties du dix-huitième siècle, lorsque vous signalez avec effroi l'envahissement des idées républicaines, l'impopularité de l'aristocratie et la faiblesse du pouvoir royal? C'est vous ou les vôtres qui vous êtes écriés il y a long-temps que la *démocratie coulait à pleins bords!* c'est à vos côtés qu'on a dit que les *rois s'en allaient!* c'est la voix de vos oracles qui a flétri du titre d'*esclave* le trône où s'assirent Louis XIV et Napoléon! Ces cris d'alarmes, sortis de votre propre bouche, ne renferment-ils pas la justification la plus éclatante des prévisions qui vous ont semblé si singulières et si risibles?

Un jour aussi nos prédictions sur la disparition graduelle et pacifique des derniers priviléges de la naissance s'accompliront, en dépit de vos doutes et de vos rires. Un jour le dix-neuvième siècle aura eu raison de dire des oisifs héréditaires ce que le dix-huitième siècle a eu raison de dire des nobles et des rois féodaux, avec cette différence que l'un aura réorganisé par la persuasion, et l'autre renversé par la violence. Alors, au souvenir du spectacle déchirant qu'offre aujourd'hui la société, et des efforts que nous faisons pour lui communiquer une vie nouvelle, on reconnaîtra que nous fûmes non-seulement les raisonneurs les plus conséquens, comme on veut bien nous l'accorder, mais aussi les politiques les plus humains; alors on comprendra que les réformateurs qui, comme nous, ne se bornent pas à des spéculations philosophiques, froides et stériles, ne sont hardis et inébranlables en logique que parce qu'ils sont ardens et infatigables en philantropie, et

que leur raison n'est si étonnante d'audace que parce que leur cœur est tout brûlant de générosité ; alors, et c'est là ma conviction la plus intime, ma foi la plus profonde, mon espérance la plus vive; alors un hommage éclatant, unanime, dont la légitimité ne peut encore être bien sentie en dehors de nous, sera rendu spontanément à la grandeur de notre mission et au caractère paternel de notre parole et de notre autorité, par ce peuple, immense et laborieux que nous aurons rallié les premiers, sous cette devise, si différente de celle du passé : *Honte à l'oisiveté héréditaire ! honneur au mérite et au travail !*

Le prédicateur LAURENT, souvent interrompu par de vifs témoignages de l'émotion générale, est accompagné jusqu'à sa sortie de l'enceinte par des applaudissemens réitérés.

X.

LA PHILANTROPIE. — LA RELIGION.

Mes fils, mes filles,

Nous ne traversons pas ce spectacle de ruine, de tristesse et de désolation qu'offre votre société, ainsi que des voyageurs pressés, levant nos mains au ciel, semant à la hâte sur notre passage de faibles secours et de vagues consolations, et redoublant de vitesse pour atteindre un but placé dans une sphère étrangère à ce monde, en vous invitant, au nom d'un Dieu invisible, à vous élancer dans la même voie. Au nom de Dieu, qui pour nous ne se voile pas aux regards dans les mystiques profondeurs du ciel sous l'in-

saisissable éclat d'une auréole, mais qui partout présent par sa sagesse et sa beauté, partout vivant, est tout lui-même, nous nous mêlons à vous sans peur de nous égarer; avec vous, sans croire lui dérober le temps que nous vous donnons, nous approfondissons les causes du désordre qui trouble l'industrie, afflige la science, frappe de langueur ou d'une convulsive douleur la poésie, divise tous les états en partis acharnés, tient suspendue entre la paix et la guerre l'Europe armée; et à tant de maux nous signalons un remède dans la régénération dont nous vous apportons le plan magnifique. Notre religion enfin ne nous livre pas, à l'égard les uns des autres, à un complet isolement dans toutes les carrières où nous marchons, en bornant l'union de nos efforts à la conquête d'une sainte patrie, et ne nous prescrit pas de nous détacher du monde, en l'appelant profane : elle est le lien de la vie de l'humanité et de la vie du monde extérieur.

Certes je ne m'étonne pas que la nouveauté de ce langage religieux, notre attitude politique, l'absence du culte toujours lent à se développer, vous tiennent encore, malgré nos explications souvent répétées, en défiance de nous, et nous fassent considérer, à une époque d'incrédulité, comme des philantropes, ayant la prétention plus que le tort d'être religieux.

Et cependant si je vous annonçais qu'ici même, dans cette enceinte, six jours à peine écoulés, nos Pères, entourés de leur famille, ont présidé à la célébration des cérémonies les plus hautes de la religion, le *mariage* et le *baptême*, et ont osé assumer en eux ce pouvoir consécrateur, d'âge en âge transmis jusqu'à eux et agrandi par Saint-Simon; si je vous montrais notre association s'accroissant par l'adoption solennelle de nombreux enfans

qui à nos yeux portent tous la robe d'une sainte égalité, et s'avancent par degrés vers le nouvel ordre où chacun portera le costume du grade conquis par sa capacité; répondez, à votre avis, ne serait-ce là que de la philantropie ridiculement chamarrée de culte?

Et quand la philantropie a-t-elle montré en elle-même une foi si profonde? où donc a-t-elle pris dans les destinées de l'humanité une initiative si audacieuse? Jamais a-t-elle manifesté la puissance ou même le désir d'asseoir sur des fondemens nouveaux une société?

Je veux aujourd'hui vous montrer ce que peut, réduite à ses propres forces, la philantropie, et chercher à vous faire sentir combien notre doctrine est plus *humaine* que la philantropie, parce qu'elle est une *religion!*

Voyez d'abord ce qu'a pu même la philantropie chrétienne : quoiqu'elle aspirât à embrasser l'humanité entière, elle ne se proposa d'autre mission que d'unir les hommes par le lien mystique d'une fraternité spirituelle, et de les aider ainsi à soulever et à briser peu à peu les liens pesans dont le patriciat antique avait légué aux populations modernes le vaste réseau. Pour délivrer la société profane elle fonda à grand'peine une association de docteurs qui, après avoir déterminé, par l'éloquente prédication de l'égalité religieuse, l'émancipation des opprimés, une fois l'enseignement terminé, se divisa. En un mot, elle ne créa pas un ordre social : elle affranchit de l'ordre social antérieur les individus. La croix unissait dans l'amour du ciel et détachait du monde extérieur. Aussi, sous son empire, point d'association de savans cultivant les sciences physiques; point d'association d'industriels; et la poésie, qui, fermant d'abord les yeux au spectacle des choses terrestres, ne demandait à tout ce qui l'entourait que des ailes pour

interroger, dans le rapide essor d'une infatigable curiosité, les mystérieuses régions de l'ame et du ciel, afin d'étendre ou de conserver l'empire de la religion, fit au dogme une sorte de violence. Au sein de l'église même, à côté du grain de senevé abritant sur sa tige délicate les oiseaux du ciel, elle éleva le tronc et le feuillage du cèdre du Liban, et rehaussa l'indigente nudité des catacombes de la pompeuse magnificence du temple de Jérusalem. Enfin elle ressuscita le luxe, l'éclat, la beauté du monde extérieur dans les divinités du paganisme, et tour à tour attaqua ou défendit l'église en introduisant dans son enceinte ou en guidant contre ses murs les habitans du vieil Olympe, long-temps abaissé devant l'humble cime du Calvaire.

Or pensez-vous que la philantropie mondaine ait plus de puissance que la philantropie chrétienne ?

Non ! elle complète par la révolution française l'œuvre d'affranchissement glorieusement commencée par sa devancière; transfigurée sous les noms de liberté, de raison, d'égalité, animant les peuples à briser un joug et des chaînes par les accens généreux qu'elle inspire aux chantres et aux tribuns, elle est grande, puissante, poétique. Mais sa tâche remplie, au milieu des individus épars dont elle ignore le lien nouveau, étrangère à un sentiment de relation entre la vie de l'humanité et la vie du monde extérieur, elle laisse les savans, les industriels, les artistes en proie aux douleurs de l'anarchie, de la concurrence, de l'égoïsme ! déchue de son rôle brillant, comme la philantropie chrétienne, aujourd'hui elle s'occupe à secourir un à un, par des efforts isolés, les malheureux dont la vue éveille sa sollicitude. Mais acceptant tous les maux dont elle s'afflige comme la nécessité inévitable d'une société qu'elle n'a ni la volonté, ni la science, ni le pouvoir de

transformer, et dès lors pressée par l'immuabilité prétendue de l'ordre social comme par une invincible fatalité, elle est réduite à transiger avec elle-même et à se mentir étrangement.

Pleine de foi dans la fraternité humaine, jamais elle ne s'étonne que les uns soient assis au banquet et les autres condamnés aux miettes de la table. Fière du dogme de l'égalité devant la loi, elle trouve légitime qu'une minorité oisive consomme les fruits des sueurs du grand nombre, et, grâce à une ingénieuse fiction, elle l'associe au labeur des prolétaires par le travail de ses terres et de ses capitaux, sans pourtant l'avoir encore associée, du sein de la mollesse, à la gloire du champ de bataille, par les armes dont elle munit ses remplaçans. Elle aspire à soulager les pauvres des impôts qui les épuisent, et elle ne sait pas que le privilége de la naissance, plus dévorant que la dévorante fiscalité, les décharne impunément. Elle veut les soustraire à ce leurre effroyable qui leur offre un faux espoir en échange de leurs salaires, et elle n'a pas d'indignation contre cette effroyable loterie qui assortit la récompense et l'oisiveté, la peine et le travail, la fonction et l'incapacité. Jalouse du bien-être de tous, elle ne permet qu'aux classes aisées le mariage et prétend faire des classes inférieures une caste de célibataires. Ambitieuse de répandre les lumières, elle prononce contre le plus grand nombre des enfans un arrêt d'ignorance motivé par la condition des pères; émue du spectacle de l'immoralité, elle met l'école dans les bagnes, sans travailler à l'établir dans la société, et, faute de pouvoir purifier la source, s'efforce de purifier l'égoût; elle aère les cachots du prisonnier, et laisse croupir dans sa demeure fétide le travailleur libre; elle veut effacer du code la peine de mort, et oublie que

l'échafaud tue moins que le froid et la faim ; elle attache des filets aux ponts et des morgues aux bords des fleuves, et n'a pas de remède contre le désespoir. En un mot, elle assiste à une mêlée hideuse ; et, se bornant à en recueillir les innombrables victimes, sur tant de plaies qu'elle n'a pu prévenir et qu'elle ne peut fermer, goutte à goutte elle met un peu de baume, brin à brin un peu de charpie, et toujours recommence sa tâche, en présence d'un combat qui ne connaît pas de trève. Aussi dans son impuissance, avec quelle emphase elle s'extasie devant les hommes, dignes à coup sûr d'estime, qui introduisent la culture d'une plante nourricière et perfectionnent une industrie de ménage, comme devant les bienfaiteurs suprêmes de l'humanité ! Enfin toujours contrainte de mesurer, non pas ses bienfaits à ceux qui souffrent, mais ceux qui souffrent à l'exiguité de ses ressources, de les borner dans tous leurs besoins afin de pouvoir continuer à leur distribuer une misérable ration de moralité, de lumières et de bien-être, épouvantée, elle s'arrête devant la foule toujours croissante, et désespérant de satisfaire, en faisant jaillir une source abondante, à cette multitude innombrable, elle brise la coupe étroite où elle les abreuvait, et, les abandonnant aux convulsions d'une soif brûlante, à tous ces infortunés qui l'implorent en lui tendant les bras, elle jette pour consolation, pour adieu, pour leçon, un long cri de détresse, un *Sauve qui peut.*

Or je suppose que, sincèrement touchés de ces misères vous conceviez la nécessité de fonder un nouvel ordre politique où tous, classés selon leur capacité et rétribués selon leurs œuvres, unissent leurs efforts de façon à déterminer un accroissement continu de moralité, de science et de richesses, dont chacun alors recevra une part suffisante,

parce qu'il ne recevra que sa part légitime; mais que pourtant vous soyez repoussés par nos idées religieuses.

Eh bien! supposez avec moi que, m'accommodant à votre langage, je vous dise : Laissez, laissez la partie *divine* de notre doctrine, et prenez-en la partie *humaine*; ce qui vous en plaît vous appartient; allez, et pleins d'un zèle purement *philantropique*, plantez et faites fructifier le rameau que nous vous abandonnons; apôtres nouveaux, allez, et enseignez!

Oseriez-vous accepter ce que nous oserions donner?

Vous n'oseriez! car, étrangers au sentiment d'une providence dans le développement social, c'est par leurs douleurs individuelles et non par un espoir commun que vous sympathisez avec vos frères. Entre la vie de tous et la vie de chacun vous ne découvrez pas de lien, vous savez ce que c'est qu'un homme, et ne savez pas ce que c'est que l'humanité, puisque vous n'embrassez pas son passé, son présent, son avenir dans une même destination. Et comment, de quel droit alors pourriez-vous vous associer d'après le principe du classement selon la capacité et de la rétribution selon les œuvres; dire aux uns, *Commandez*, aux autres, *Obéissez :* porter l'autorité et la soumission sans vous croire oppresseurs ou devenir tyrans, sans vous croire opprimés ou devenir esclaves, lorsque par ce lien nouveau vous ne sentiriez pas que vous vous rattachez à la chaîne éternelle?

Vous n'oseriez! Lorsque pour vous il n'est pas de nœud sacré entre la vie de l'humanité et celle du monde extérieur, privés de la vue générale de l'ordre, à chaque instant vous reculeriez devant votre création, toujours poursuivis de l'image du chaos; et, aux accusations de bouleversement qu'exciterait la prédication de si grandes trans-

formations sociales, soudain vous resteriez troublés dans le fond du cœur de la terreur d'épouvantables catastrophes, les lèvres entr'ouvertes et la langue glacée !

Vous n'oseriez ! dis-je ; et comment sans amour pour le monde extérieur, et sans foi dans son amour pour vous, exciter au développement de la science et de l'industrie? par quel langage, par quelles figures exalter et verser dans les cœurs, dans les intelligences, dans les bras, l'enthousiasme, la pénétration, l'ardeur? dans quelle vaste émotion, dans quelle immense sympathie trouver l'inspiration féconde et vraie? où puiser avec le saint transport d'une délicieuse ivresse les couleurs, les sons, les odeurs, les mouvemens dont brille, retentit, se parfume et s'anime la poésie ?

Aujourd'hui, philantropes zélés, que pouvez-vous donc? Former à grand'peine contre des maux excessifs de petites associations partielles, aumônières, hospitalières, infirmières; célébrer en langage inanimé tout ce que vous appelez machines, depuis un métier à filer jusqu'au monde; mettre les petits préceptes de votre petite morale en petits distiques, dresser des procès-verbaux d'inventions et de découvertes, enregistrer avec éclat des recettes nouvelles, vous élever jusqu'à la hauteur des tables de statistique, couvrir enfin de la poussière des archives et des laboratoires, et imprégner de l'odeur des hôpitaux et des prisons votre poésie, votre éloquence, vos solennités mécaniques, économiques, didactiques?

Non certes que je veuille vous calomnier dans vos intentions, vos talens, vos efforts ! Mais pour fonder ce lien nouveau il vous manquerait ce que rien ne peut suppléer, la conscience profonde d'une sanction éternelle, infinie, dans l'harmonie de toutes les existences ! C'est donc en vain

que vous vous seriez emparés d'une partie de notre doctrine! Le rameau détaché de sa tige se flétrirait dans votre solitude ; le dépôt précieux échapperait à vos bras qui, pour le soutenir, ne s'uniraient pas, comme un poids! L'onde régénératrice fuirait du creux de votre main avant d'arriver à vos lèvres !

Répondez ! Ne sommes-nous donc que des philantropes, nous qui, nés d'hier, avons fait tant de choses, et déjà commençons la réalisation de l'ordre social que nous annonçons! Ah! comprenez que notre puissance est tout entière dans notre foi au lien de la vie de l'humanité et de la vie du monde extérieur, dans la *religion!*

Oui, et telle est notre foi profonde, il existe un lien indissoluble entre la vie de l'humanité et la vie du monde extérieur.

Et déjà j'en retrouve dans votre langage encore discordant un témoignage que me fournit le rapprochement de deux expressions contradictoires, mais également accréditées; car tour à tour vous représentez, actifs et passifs à l'égard l'un de l'autre, l'homme et le globe, en disant : *L'homme est le produit des circonstances extérieures; l'homme est le roi de la terre!*

Les peuples, en effet, dans ce perpétuel labeur de la civilisation, ne remplissent-ils pas une mission déterminée par la configuration du territoire, par la température du climat, par la nature des productions? N'ont-ils pas reçu de l'ombrage qui les abrite, du ciel qui les enveloppe, brumeux et pesant ou pur et diaphane, des pics escarpés qui les dominent, des plaines qui se déroulent sous leurs pas, des sables qui leur cachent, au milieu de flots orageux, des îles de verdure, de la mer qui baigne leurs pieds ou s'élève en montagnes de glace à leurs côtés, du sol qui

leur est facile ou rude et nu, un génie particulier dont leurs traits, leur taille, leurs langues, leurs arts, leurs sciences, leur industrie, sont les irrécusables témoins?

Mais l'homme, marqué du sceau du monde, est-il impuissant à le marquer de son empreinte? Non! Voyez comme il va dépouillant la terre de la chevelure sauvage et hérissée des forêts, la couronnant de pampre et de fleurs; aplanissant les montagnes, accumulant des gerbes dorées et des fruits savoureux jusque sur les flancs des Vésuves comme une riche offrande aux terribles géans qui parfois s'agitent en fureur sous leurs vastes tombeaux; enchaînant ou créant des fleuves; imposant au lit de l'Océan de nouvelles rives, et à ses flots, où tout s'efface, des routes dont il redemande le secret aux flambeaux du ciel; façonnant le marbre et le granit en monumens massifs de haine, d'imprécation, d'orgueil, ou inspirant à la pierre la voix de la prière et d'un humble amour; surchargeant le sol de pyramides colossales, de temples sanglans, et de villes cyclopéennes, terribles arsenaux du génie de la guerre, ou le semant de châteaux épars, aux tours crénelées, ainsi que d'armes arrachées à des faisceaux rompus, et suspendant entre sa surface et la nue des églises aux formes découpées, asiles hospitaliers de la paix; le décorant de savans observatoires, d'industrieux ateliers qui à travers tant de ruines s'élèvent isolés; tour à tour enfin y écrivant les âges divers de sa vie!

Mais c'est peu; si l'homme modifie le globe par son travail, de lui-même le globe se modifie par sa propre énergie, et à son tour imprime à l'homme, prompt à la lui rendre, une nouvelle modification.

Non, ce n'est pas en vain que long-temps toutes les nations ont cru à de mystérieux rapports entre leurs projets,

leurs actions et les mouvemens du monde; lui ont attribué la volonté de les favoriser ou de les entraver dans leurs entreprises, ont cherché à interpréter en oracles, en présages, en augures, sa langue hiéroglyphique, et attaché un sens à ses voix, à ses formes, à ses frémissemens, après leur avoir d'abord affecté la puissance d'influer sur leurs destinées? Les Hébreux n'ont-ils pas glorifié, dans une salutaire coïncidence entre leur délivrance et les plaies d'Égypte, le décret de leur affranchissement? Les chrétiens n'ont-ils pas répété que le ciel ne put contempler le sacrifice du divin rédempteur sans se voiler de ténèbres, et la terre boire le sang du juste sans s'émouvoir et trembler? N'ont-ils pas long-temps, malgré leur confiance plus grande dans les révélations émanées de leurs pressentimens, ajouté foi à une invincible complicité du cours des astres et des événemens de leur vie? Vous-mêmes, hommes du siècle, vous-mêmes, malgré votre jactance d'incrédulité, n'avez-vous pas surpris au fond de vos cœurs et peut-être sur vos lèvres je ne sais quelles vagues bénédictions pour ce soleil de trois jours qui anima votre courage, conspira votre victoire, salua avec amour votre drapeau tricolore relevé de l'ombre et de la poussière; et, dans le légitime élan d'un noble orgueil, n'avez-vous pas cru qu'il ne devait pas moins à l'accomplissement de la dernière phase d'une éclatante révolution?

Il est facile, je le sais, de ne voir en tout cela que ridicule idolâtrie et chimérique superstition; mais il n'est pas du moins à dédaigner ce témoignage d'une croyance constante dans cet admirable concert!

La science elle-même ne peut nier sans aveuglement ce nœud sacré que chaque jour à son insu, mais non pas au hasard, elle confirme par ses travaux!

Ouvrez-vous, abîmes de la terre, montagnes, mettez à

nu vos flancs et votre crête altière, et racontez comment le globe, infatigable dans ses enfantemens, et engloutissant dans la profondeur de ses entrailles des populations monstrueuses, s'arrêta dans le cours de ses évolutions, du jour où il tressaillit lui-même en sentant tressaillir sur son sein un nouvel habitant, l'homme!.... l'homme, auquel il ne réservait pas un tombeau à côté de ces vastes sépultures où sont couchées les reliques de tant de générations grossières; l'homme, dont il avait préparé, par les lents accroissements d'une magnifique architecture, le berceau, le temple, le palais; racontez enfin comment, grâce à ces solennels événemens l'un à l'autre rattachés comme les scènes d'un drame immense, épisode du drame éternel, infini, unique, l'homme se trouva prêt pour le globe, et le globe pour l'homme!

Non, la terre n'est pas pour lui comme un autel inconnu qu'il embrasse avec effroi, jeté à ses pieds par une fatalité imprévue, en redoutant la perfidie de l'hospitalité qu'il implore.

Et cette divine harmonie aurait commencé pour un jour s'interrompre? Jamais!

Savans, osez prendre de nos mains le flambeau allumé par Saint-Simon, et, pleins d'une confiante ardeur, élancez-vous dans cette voie nouvelle où d'épaisses ténèbres, en se dissipant, vous dévoileront de précieuses vérités!

Et déjà n'avez-vous pas constaté le lien qui n'a cessé d'unir le globe et l'homme, en les enveloppant dans la même calomnie? Souvent vous répétez que l'homme a dégénéré de sa vigueur, de sa longévité, de sa stature primitives; et, fascinés par une triste illusion, vous croyez à sa décadence. Et du globe ne dites-vous pas aussi qu'il a dégénéré de cette force ardente qui fermentait dans son

sein, que chaque jour il perd de cette sève luxuriante des premiers âges qui circulait à flots pressés et brûlans dans toutes ses parties, qu'il s'achemine par des refroidissements graduels, symptômes de dépérissement, vers sa mort? Et moi, je vous le dis; que la terre vous semble une vaste cristallisation, par degrés abandonnée des flots; que détachée du soleil par le choc d'une comète, et lancée brûlante dans l'espace, chaque jour elle évapore la chaleur de l'astre paternel; qu'elle-même soit un soleil achevant de s'éteindre; qu'à sa surface les mers s'abaissent ou s'élèvent, désertent d'anciens rivages, envahissent de nouvelles rives; à quelque hypothèse enfin que vous vous complaisiez, je vous le dis, rien n'a lieu, rien ne se passe qui, loin d'être un signe de décrépitude ou une menace de catastrophe, ne soit le témoignage d'une tranformation progressive! A vous entendre, l'humanité, déjà glacée, était près de rendre le dernier soupir. Et voici que, rejetant les derniers débris de ses fers, les derniers lambeaux de ses haillons, les derniers tronçons de son glaive, l'humanité s'élance vers une ère de liberté, de richesse, de paix, et déjà touche, à travers un reste importun d'antique barrière, aux portes de cette terre promise qu'elle a si long-temps cherchée, radieuse d'amour, d'espérance et de vie; et le monde, dites-vous, râle et se meurt! il vit, vous dis-je, il est vivant!

Oui, la terre et l'humanité ensemble se développent! Il semble qu'une même main tienne les fils de leurs destinées l'un à l'autre enlacés et formant un merveilleux tissu d'une trame inextricable. A mesure que l'homme marche dans sa force pacifique, la terre s'apprivoise. Ici s'élevait une cité vomissant au loin la guerre; là dominait un volcan terrible par ses irruptions : la cité fait taire dans son sein

le bruit des armes, et le volcan fume, s'éteint et appelle le vigne sur les bords de son cratère. Autrefois le sol tremblait fréquemment sous les pas des populations acharnées à l'arroser de leur sang, et, à côté de leurs champs de bataille, entr'ouvraient de nombreux abîmes ; le sol se raffermit sous le soc pacifique du cultivateur affranchi. Oui, lorsque l'homme poussait des cris de guerre et de fureur, le globe, à sa voix rude et barbare, mariait dans le mugissement des volcans, le bruissement de la tempête, les rugissemens des monstres, de terribles et sauvages accords. Mais la voix de l'homme, se modulant en accens plus mélodieux, prélude à des chants d'une ravissante douceur, et, comme une lyre fidèle, ajoutant des cordes nouvelles à ses cordes antiques, le globe lui-même s'associe par des sons pacifiques à cet hymne dont s'épure et s'accroît chaque jour l'harmonie.

Or, il semble que ce soient deux époux réservés par une éternelle destinée à une délicieuse union.

Ainsi que l'homme, sous l'empire des religions antiques, a d'abord subi, avec un mélange d'amour et de colère, sa compagne comme une fatalitée ; l'a acceptée, sous le christianisme, comme une aide donnée par le ciel, et à laquelle il se croyait supérieur, s'apprête enfin à l'aimer comme son égale, comme la moitié de lui-même ;

Ainsi que chaque jour l'homme, après avoir cédé involontairement et malgré lui à une aveugle idolâtrie, avant de s'unir à la femme qui l'a subjugué, fait un dernier effort pour reprendre sa liberté, s'étudie, l'étudie elle-même, et se prépare par un grave examen à son hymen, qui ne doit pas être pour lui une indigne faiblesse, mais une union fondée sur une sainte égalité ;

Ainsi de la terre et de l'humanité !

A peine en présence l'un de l'autre, l'homme, s'ignorant encore lui-même, contemple avec une admiration mêlée de terreur sa fiancée, hautaine et sauvage, dont l'aspect imprévu le saisit tout entier et n'offre d'abord qu'une image confuse à ses yeux éblouis. Dominé par un tel ascendant, il croit la porter en lui, exister en elle, et ne former avec elle qu'un seul être. Peu à peu il se distingue et il voit en elle une puissance mystérieuse, propice ou malfaisante, donnant la vie ou la mort. A son exemple, impitoyable pour lui-même, il verse son propre sang, croit la fléchir par cette offrande, et luttant avec elle de brutal égoïsme et d'inexorable tyrannie, il adore son idole, dans une servile prosternation, comme la maîtresse de son sort, ou il la frappe dans son courroux comme une fatalité ennemie. C'est à elle qu'il demande des oracles; c'est d'elle qu'il s'inspire, et, dans les premiers ouvrages de ses mains, il lui consacre à elle-même sa figure, et ne montre la sienne qu'à demi. Il la flatte ou la menace de mille noms divers, témoignages de joie et de douleur, d'amitié ou de haine, suivant les volontés capricieuses qu'il découvre en elle, à mesure que, d'un œil plus attentif, il observe chacune de ses beautés; tandis que, négligeant de se nommer et restant perdu long-temps dans le chaos, il constate encore par les premiers noms dont il s'appelle son profond asservissement. Et cependant la terre, qui d'abord semble triompher de la stupide admiration de l'homme, après l'avoir éprouvé par d'immenses travaux, dépose peu à peu sa rudesse, l'embaume de ses parfums, le charme de mille prestiges, se pare de tous les dons, renonce à le dominer par un impérieux ascendant, et aspire à l'enlacer dans d'irrésistibles séductions. Déjà l'homme, fier des trophées de sa force, se

compte pour davantage, s'admire à son tour dans sa vigueur et sa beauté, adore avec orgueil tout ce qu'il aime sous sa propre image, lui prête les sentimens qu'il trouve dans son cœur, n'est plus prêt, en l'honneur d'elle, à épuiser ses veines de leur sang, et quoiqu'il porte encore des chaînes, commence à trouver en lui inspiration et dignité; il se sent plus libre, et il va prostituer imprudemment sa liberté naissante....

Non; soudain il ferme les yeux à tant d'attraits dans lesquels il soupçonne une perfidie; il s'interroge dans le silence de ses austères méditations; il se reproche et lui reproche en même temps, avec des larmes amères, les jours de l'idolâtrie, du sacrifice, de l'esclavage; il déteste le souvenir de ses bienfaits, et voyant en elle une décevante manifestation du génie du mal, il s'écrie dans sa douleur : *Tu m'as trompé.* Il se détache d'elle, prononce l'arrêt de son infériorité, la considère comme une créature que Dieu lui a asservie, et ne voit rien dans tout ce qui sort de son sein et qui porte son empreinte devant quoi il doive se prosterner et s'oublier lui-même; il s'affranchit des restes de l'antique fatalité qui pèse sur lui; il est libre, il se sait, il la connaît elle-même. Et la terre, rejetant le voile sous lequel, impure et sanglante, elle s'était courbée, apparaît à ses regards pacifiques, calme, harmonieuse dans toutes ses volontés, s'embellissant chaque jour, affranchie de la terrible nécessité du mal, comme une épouse douce, majestueuse et riante. Alors l'homme la salue avec transport d'un regard de confiance et d'amour; il ne veut plus envelopper de deuil sa séduisante beauté, étouffer en elle une spontanéité divine, ou la tenir abaissée à une dégradante subalternité.

Terre, humanité, réjouissez-vous! commencez, com-

mencez ces sublimes épanchemens où déjà vous vous redites, en un magnifique et touchant langage, comment vous avez toujours marché, même en paraissant vous séparer, vers cette solennelle union qui ouvre une ère nouvelle dans le sein de l'univers !

Oh ! que cette foi exalte mon cœur bien au-dessus d'une tiède philantropie, lorsque je vois, lorsque je sais, lorsque je sens l'humanité se développer de concert avec le globe se développant lui-même ; s'embellir en l'embellissant sous le charme enivrant de mutuelles caresses ; accomplir, toujours plus unie à lui, un orbe brillant dans la majestueuse procession où les corps immenses dont elle est la compagne règlent l'un sur l'autre leurs pas cadencés autour de l'astre souverain qui leur partage ses rayons suivant les lois d'une céleste hiérarchie, et s'associer avec son cortége à d'autres cortéges plus lointains qui, autour d'autres soleils, promènent leurs évolutions ; sans que jamais je puisse, à cette vivante harmonie, fixer une limite si reculée que je ne découvre, à travers de nouveaux mondes, une route toujours, toujours ouverte à l'essor d'un éternel amour !

Avec quelles délices je m'abreuve à cette source inépuisable ! Tour à tour je vais de l'humanité au monde, du monde à l'humanité. Artiste, je sens partout à mon enthousiasme répondre le battement obscur ou brillant de la vie ; je réfléchis en moi la nature et l'homme avec leurs couleurs, leurs formes, leurs voix, leurs sympathies, ardent à les traduire, par ma parole et par mon geste, en une poésie inspiratrice ; et je sens s'unir en moi le savant qui, sans erreur, sans repos, sans fatigue, suit, ainsi qu'un fil conducteur, ce lien sacré entre les lois de l'univers ; et l'industriel qui façonne avec amour la terre,

se prêtant avec amour à combler tous ses vœux. Partout je sens Dieu présent sans pouvoir l'enfermer nulle part; sous mille noms divers je l'invoque sans pouvoir l'invoquer sous un seul, toujours jaloux de découvrir un mot nouveau de ces langues innombrables dont l'harmonie est son nom. Je t'adore, ô Dieu! dans la brise embaumée de parfums, dans l'Océan se balançant avec ses lames hautaines entre les continens qu'il associe, dans les vagues ou éclatantes mélodies qui emplissent mon oreille, dans l'astre éblouissant qui épanche en brillantes et pâles journées, comme par coupes inégales, les flots diversement mesurés de sa féconde lumière; je t'adore, ô Dieu! dans le grand homme, témoignage et révélateur du progrès de l'harmonie universelle; mais, ô Dieu! je t'adore encore dans le dernier des hommes, car sa vie est liée à celle de l'humanité, liée à celle du globe, liée à celle des mondes, et jamais il ne peut gémir, que ses soupirs, même dans le silence étouffés, n'aient un écho lointain à travers le concert de tous les astres, et jamais il ne peut s'ennoblir d'amour, de science et de bonheur, que son front ne rayonne sa joie jusqu'aux astres les plus reculés!

XI.

LA FAMILLE HUMAINE.

Toutes les barrières qui séparent les nations tomberont; toutes les rivalités et tous les priviléges qui divisent les races et les familles s'effaceront, toute colère et toute haine sera convertie à la paix et à l'amour, et il n'y aura sur la terre qu'une seule nation, qu'une seule race, qu'une seule famille.

Voilà la promesse que Saint-Simon fait aux hommes qui se haïssent, aux familles en discorde, aux races qui se déchirent, aux nations qui s'exterminent.

Saint-Simon a vu tous les métaux dans la fournaise ardente, bouillonnant et criant, et il a compris le travail de

cette grande mêlée de toutes choses : il a prophétisé à cette prodigieuse douleur un merveilleux enfantement.

Je vois l'humanité forte et belle, les bras libres et les mains purifiées des souillures de tant de labeurs et de combats, glorieuse et calme après tant de douloureuses convulsions; ainsi que Vénus sortant de l'écume des flots, et laissant derrière elle les sombres tempêtes de la mer, je vois l'humanité radieuse et le front ceint d'une lumière pure, asseoir enfin sur la terre devenue douce et favorable sa démarche pacifique et majestueuse; elle assure sur elle-même un regard ami et satisfait; elle se contemple dans sa force et dans sa beauté; elle se réjouit dans l'amour de ses innombrables enfans; chaque matin l'éveille dans la joie et l'allégresse, et les chants des oiseaux du ciel et tous les bruits de la terre, et de l'air et des eaux, ne sont que les accompagnemens de l'hymne sublime aux innombrables harmonies dont la bouche des enfans des hommes salue chaque matin la magnificence de leur destinée.

Tous, nous y serons tous; oh! l'humanité sera belle!

Je vois à la surface de ce globe qui va lui-même toujours s'embellissant et se pare à toute heure comme pour une fête nouvelle, je vois marcher, courir, onduler, ruisseler une famille heureuse; je vois ceux qui naissent et qui tous trouvent leur berceau prêt et des mains caressantes, et des sourires de bien-venue; les enfans bondissant dans leur première vigueur, s'essaient à la vie dans la joie; ensemble, prenant leurs jeux dans les libres élans d'une sainte égalité, revêtus tous des mêmes couleurs et placés tous à la même table du grand banquet; puis les jeunes hommes et les jeunes filles, le regard à la fois modeste et fier, et le sein palpitant de vie, prenant leurs places dans le temple, deux à deux, harmonieusement unis, cherchant, prépa-

rant et faisant leur œuvre; au milieu les hommes et les femmes dans la maturité de la puissance humaine, travaillant; les prêtres, les savans, les industriels; ceux qui lient et qui vivifient, ceux qui découvrent et qui instruisent, ceux qui fécondent et enrichissent; en avant, les vieillards, formes blanchissantes et qui s'effacent comme les derniers rayons d'un soleil épuisé de lumières, les vieillards qui se regardent doucement revivre dans les formes plus fraîches, plus pures, plus vigoureuses qui leur succèdent, et qui s'aiment déjà plus dans leurs enfans que dans ce qui leur reste d'eux-mêmes.

Toute cette famille incessamment renouvelée en elle-même, incessamment renaissante et rajeunissante, toujours plus belle, plus aimante, plus heureuse, va ainsi de l'infini à l'infini, de l'éternité à l'éternité, dépouillant à chaque génération une laideur et une infirmité pour revêtir une grâce et une puissance. De l'infini à l'infini, de l'éternité à l'éternité! nulle joie, nulle félicité ne lui est interdite dans le temps et dans l'espace, et toutes ses espérances sont des droits. Et nul, de cette magnifique destination de la famille, nul n'est excepté. L'humanité appelle tous ses enfans jusqu'au dernier du même nom, et les marque tous du même signe de grandeur et d'immortalité : l'humanité, c'est vous, c'est moi, c'est nous, c'est tous!

Eh bien! peut-être pourrai-je vous enseigner votre dignité humaine! peut-être pourrai-je vous faire prendre enfin la vie au sérieux et vous sortir un moment de ces futilités qui amusent et occupent si gravement vos jours et vos heures! Ne penserez-vous donc jamais qui vous êtes, où vous allez et d'où vous venez? Semblables à ces navires qu'on voit du rivage fuir sous le vent et s'enfoncer au loin, rapides, dans les routes profondes de l'Océan, ils vont, et

l'œil qui les suit les croirait animés et vivans de leur agilité propre ; mais ils vont et ils n'ont pas la conscience, bois inanimés, ni l'intelligence de leurs mouvemens. Ainsi vous êtes, vous aussi, sous le vent d'une puissance inconnue; vous allez, tourmentés et pressés d'une impulsion mystérieuse; mais vous ne savez pas où vous allez ni pourquoi vous allez. Marchez, marchez ! le mouvement est en vous; la vie vous tient : il ne vous est pas possible de ne pas marcher; vous ne songez pas même à vous en défendre. mais qu'est-ce donc enfin, qu'est-ce donc que cette vie que nous vivons? et n'avez-vous pas besoin de prendre enfin conscience, êtres sensibles et animés que vous êtes, conscience et intelligence de votre mouvement?

Quand je vous ai dit l'autre jour : « C'est Dieu qui nous a conduits en ce lieu et qui nous y tient, me disant à cette heure, à moi : Parle, et à vous : Ecoutez ! »

M'avez-vous compris?

Que pensez vous par hasard que vous faites en ce lieu?

Dites, avez-vous jamais fait attention, vous trouvant dans une assemblée d'hommes, comme il y a entre eux tous de l'un à l'autre quelque chose d'étranger, quelque chose de ténébreux et de farouche? Regardez comme vous êtes là à côté les uns des autres, chacun caché à tous, comme autant de citadelles soupçonneuses, ne trahissant l'intérieur de vous-mêmes que par de rares et fugitives révélations ! Ah ! et pour qui veut aussi assurer son regard sur lui-même, c'est en vérité encore quelque chose d'étranger, de ténébreux et de farouche à chacun que sa propre existence. Je parle ! d'où? comment? qui m'a fait cette voix? — O Dieu ! je ne sais pas ce que c'est que de moi : je suis bien pour quelque chose dans ce que je fais; mais il y a une force invisible à qui appartient en vérité dans ce que

je fais la plus grande part. Ce n'est pas moi qui fais circuler et jaillir le sang dans mes veines; ce n'est pas moi qui fais les battemens et les gonflemens de mon cœur! Qui a fait le tressaillement de ma chair et les larmes de mes yeux, le jour où j'ai pensé pour la première fois à regarder sérieusement les misères qui affligent les hommes? Qui m'a précipité ce jour-là, haletant de douleur et de pitié, à travers les rues et les places, criant et demandant à toute chose, à la terre et au ciel, aux hommes et aux pierres, demandant ce qu'il faut faire pour que ce peuple ne souffre plus? Enfin qui m'a porté, moi, naguère encore enfant timide et honteux, à me lever ainsi audacieusement dans une assemblée d'hommes pour crier grâce et justice pour le peuple? Et vous, et vous, qui vous a poussés ici dans ce temple pour y entendre les choses nouvelles qui s'y disent de l'humanité? Qui donc a préparé vos oreilles pendant que se préparaient mes paroles?

Et mes paroles et vos oreilles auront-elles été préparées en vain?

Oh! certes, si insoucieux que soit un homme de Dieu et de l'humanité, pour celui-là même qui ne vit en quelque sorte qu'à la surface, et qui laisse dans un silence et un repos absolus les régions intérieures de son être, il y a cependant des heures où il est forcé de reconnaître que sa vie tout entière est dominée par l'action providentielle qui règle et détermine infailliblement tous ses gestes en apparence les plus indifférens. Ainsi de tout homme, ainsi de toute chose, ainsi de tout ce qui est : tout est réglé et déterminé. Non, non : nous ne vivons pas à l'aventure et au hasard : tout ce qui est et tout ce qui se fait a sa raison d'être et sa fin.

Et maintenant jetant les yeux sur l'endroit où nous som-

mes, je vous dirai : Combien d'hommes et de choses ont passé sur cette terre que nous foulons ! Prenez dans vos histoires, choisissez : que de scènes se sont jouées dans ces lieux où nous vivons ! combien d'acteurs et de décorations s'y sont succédé ! Si je plonge à travers les siècles, je vois une terre sauvage et de sauvages habitans, des marais immondes, des forêts hérissées, des animaux féroces, rampans et bondissans, hurlans, hennissans et sifflans ; l'homme et son errante famille, l'œil fauve et les ongles menaçant sa proie, toujours affamé, tour à tour fuyant ou poursuivant, tremblant ou terrible devant les bêtes des bois ou devant son semblable, nu, sale et rongé de toutes les lèpres de la terre dont il se dégage à peine, effroyable à voir, le visage terne et les dents sanglantes, glapissant, murmurant et rugissant ! Oh ! combien il est misérable cet homme ! et combien peu il est encore différent de la bête !

Ici, ici même, là où je vois une demeure brillante et une réunion d'hommes et de femmes au visage doux et calme, à la démarche paisible et cadencée, ici même il y a bien des siècles que passaient ces familles et ces tribus sauvages de mâles et de femelles qui ne savaient pas encore leur nom d'hommes : tout ce que nous voyons ici et nous-mêmes, tout cela c'est le travail des siècles. Et ainsi sur toute la terre, du nord au midi, de l'orient à l'occident, depuis le commencement jusqu'à la consommation des siècles, le travail se fait et se continue : les familles, les races, les nations se mêlant et se broyant, de tout cela l'humanité sort.

Tous ces hommes qui ont vécu, où sont-ils ? Toutes ces formes qui ont passé, où sont-elles ? et nous, et nous donc ?

Tous ces hommes sont-ils morts, et nous, ne faisons-nous que de naître ?

Sont-ils couchés au néant, et nous peut-être sommes-nous à notre tour attendus au néant?

Ou bien y aurait-il loin de la terre, dans l'immensité des mondes, quelque demeure préparée pour les morts de la terre? et ne serions-nous ici que des passagers?

Mais ce misérable sauvage que les siècles lointains ont vu se traîner moitié homme et moitié bête sur des bruyères arides et dans des eaux croupissantes, après quelques années de cette vie grossière et brutale, n'avait-il rien de mieux à faire que de s'en aller dans un autre monde essayer d'une autre existence? Etait-il bien prêt surtout pour les délices mystiques d'un ciel imaginaire?

Et nous donc, à mesure que nous vivons, sommes-nous si impatiens de quitter ces demeures que nous nous sommes faites et qui s'embellissent tous les jours sous notre main? Et sommes-nous si beaux, si grands, si bons, sommes-nous arrivés à une telle perfection de la nature humaine que nous ayons hâte de la dépouiller et de revêtir une autre nature?

Non, non : ce n'était pas trop du labeur de tant de siècles à ce misérable sauvage pour s'initier peu à peu à cette dignité humaine, à cette puissance, à cette intelligence, à cet amour qui est ma vie : et je ne vois pas, moi, que ma destinée d'homme soit si près d'être remplie, et ma tâche sitôt finie sur la terre, pour que nous ayons hâte, la terre et moi, l'humanité et moi, de nous séparer.

De l'infini à l'infini, de l'éternité à l'éternité! Nous venons et nous allons, où et pourquoi? De quoi chacun de nous est-il en quête dans cette perpétuelle évolution de la vie? Quelle est donc à chacun la raison de son mouvement? Que cherchent, que désirent, que font tous ces hommes? Ils cherchent, ils désirent, ils font chacun leur place parmi

les hommes et parmi les choses; l'humanité tout entière gravite incessament vers l'association universelle, où chacun sera classé selon sa capacité et rétribué selonses œuvres, c'est-à-dire que chacun des individus qui composent l'humanité gravite par un effort non interrompu vers la place qui est la sienne dans la hiérarchie humaine. La place de chacun est là où il est aimé et où il aime, là où il peut développer toute son existence d'une manière harmonieuse à toutes les autres existences, vivre de toute sa vie, agir de toute sa force, connaître de toute son intelligence, aimer de tout son amour.

Et chaque homme ainsi que chaque chose a sa place qui lui est destinée et marquée entre les hommes et entre les choses dans la hiérarchie des êtres; et chaque homme ainsi que chaque chose n'a qu'une place, la sienne, qui est sienne par sa nature même, et hors de laquelle il ne saurait se plaire ni rester librement; car ce n'est qu'à cette place qu'il peut y avoir pour lui liberté, ordre, bonheur, et tant qu'il ne l'a pas trouvée il cherche et il s'agite, car il souffre, et il désire et il espère; il cherche, il s'agite et il se débat : il va, vient et revient, il lutte et il combat : c'est là tout le secret des révolutions passées, présentes et futures.

Oh! vraiment pour celui qui a le secret de l'avenir ainsi que du présent et du passé, c'est un ravissant spectacle que la famille humaine, telle que l'avenir la verra.

Tous alors, venez tous, enfans, joyeux et confians à la vie; saluez tous avec amour la terre et les cieux, car tous, la terre et les cieux vous attendent!

Enfans, vous serez beaux et bons et heureux : à tous l'humanité vous crie : « Mes enfans, soyez les bien-venus! » Ils viennent, et leur venue est une fête, et des bras cares-

sans les accueillent, et leur bouche s'épanouit sous les baisers, et des visages sourians attendent le premier regard de leurs yeux.

Alors toute mère sera heureuse voyant son enfant croître et fleurir au souffle de l'amour.

Ils grandissent ensemble, tous ces enfans, à l'ombre des mêmes soins, de la même protection, et ensemble grandissant, ils se cherchent, ils s'attirent, ils s'appellent, ils s'unissent.

Toutes les amitiés, toutes les affections se trouvent, se saisissent, s'enlacent, se groupent.

Ceux qui travaillent ensemble, et qui ont un besoin journalier les uns des autres dans l'intimité de leur vie, se rapprochent et s'allient; et ceux qui n'ont dans leurs travaux et dans toute leur existence que des rapports plus rares et plus lointains, se dispersent, s'éloignent, se posent à distance.

Ainsi tout s'harmonise.

Chacun se place, chacun est placé là où il aime et où il est aimé.

Chacun demande et reçoit sa tâche, et chacun se glorifie dans son œuvre.

L'humanité s'applaudit.

Et alors, en ces temps de joie, quand un homme se lèvera dans une assemblée d'hommes pour leur annoncer les joies toujours grandissantes de l'avenir, il les verra autour de lui, s'aimant tous et l'aimant, se regardant tous avec amour et en quelque sorte transparens les uns aux autres, et il sera heureux.

Mais moi, une tristesse se mêle encore au bonheur que j'éprouve à vous révéler toutes ces choses.

Vous ne m'aimez pas et vous ne vous aimez pas : c'est un inconnu qui parle à des inconnus.

Je vous vois tous étrangers les uns aux autres ; et je ne vous vois pas disposés à vous traiter comme des enfans de la même famille.

Il y en a ici qui ont des priviléges sur les autres, et je ne vois pas qu'ils soient disposés à y renoncer ; des priviléges injustes et douloureux pour eux-mêmes, et je ne vois pas qu'ils soient prêts à mettre en commun avec tous les autres leurs joies et leurs douleurs.

Pourtant, que pensez-vous faire de ces priviléges, et vous flattez-vous de les garder toujours ?

L'humanité marche, et elle saura bien, il faut le croire, briser comme tous les autres son dernier collier de misère. Voyez, je vous prie, voyez, par ce temps, quel est le vent qui souffle, et assurez-vous bien, si vous le pouvez, que vous aurez la puissance d'y résister.

Oh, non ! n'essayez pas, car vous seriez emportés. C'est Dieu lui-même, c'est Dieu qui pousse à l'émancipation et à la liberté. Oh, non ! ne résistez pas à Dieu ! Non ; mais plutôt prenez le vent et suivez votre cours, assurés que vous pouvez être sous l'inspiration de Dieu, que vous allez à votre but, qui est le bonheur : car Dieu sans doute, qui veut l'abolition des priviléges, veut aussi le bonheur des privilégiés. Les intérêts des hommes ne sont pas séparés, et le salut de tous est en vérité aussi le salut de chacun. Donnez, donnez à l'humanité, et rien de ce que vous aurez donné ne sera perdu pour vous-mêmes. Un homme ne peut pas perdre quand l'humanité gagne !

Après cette prédication, LAURENT se lève et prononce l'allocution suivante :

Lorsque nous sommes venus offrir une bannière pacifique aux travailleurs, et provoquer les hommes généreux de tous les partis à déserter glorieusement les drapeaux usés du catholicisme et de la philosophie critique pour passer sous l'étendard de la légitimité du mérite, du droit divin de la capacité, le monde a ri et a dû rire d'abord de l'assurance avec laquelle nous lui parlions de la fragilité de ses vieilles idoles, du néant de ses anciennes croyances, de la grandeur de notre mission. A travers ses moqueries, nous avons pourtant cheminé d'un pas rapide, et il s'est étonné que dans un pays où l'arme du ridicule fit toujours des blessures mortelles, nous eussions la puissance de poursuivre infatigablement notre marche sous une nuée de sarcasmes, d'épigrammes, de malices et de calomnies, comme si nous étions invulnérables. Ce phénomène l'a beaucoup frappé, et nous seuls pouvons en donner l'explication, qui est bien naturelle. Le monde pouvait nous railler et nous maudire sans nous arrêter, sans nous aigrir, sans porter atteinte au caractère apostolique de notre langage, sans ébranler la hardiesse de nos actes et de nos paroles, parce que nous savions, nous, qu'il devait commencer par nous méconnaître, parce que nous comprenions parfaitement ses malédictions et ses railleries; tandis qu'il ne pouvait pas se rendre lui-même raison de notre attitude inébranlable, ni comprendre nos espérances et notre énergie toujours croissante au milieu des attaques. C'est là tout le secret de notre religieuse et prophétique audace; je le donne au monde,

qui ne l'entendra bien que lorsqu'il partagera notre foi, que lorsque la connaissance de sa destination providentielle et de la loi qui préside à son développement lui apprendra où il est, en lui révélant d'où il vient et où il va; car alors seulement il pourra sentir et reconnaître que dans les temps où la routine, le préjugé, la superstition et le doute se partagent l'empire d'une société mourante, où de nombreux partis, également impuissans, s'agitent sur des décombres, l'homme qui apporte la lumière nouvelle, fût-il seul, trouve dans la conscience de ses propres forces de quoi braver tous les obstacles, et peut d'autant moins céder aux clameurs et aux préventions de l'humanité faible et stérile, de l'humanité stationnaire ou rétrograde, qu'il sent vivre en lui l'humanité puissante et féconde, l'humanité progressive.

Mais si le monde ne croit pas encore assez à nos doctrines pour apprécier, avec l'aide de la foi, notre persévérance, nos progrès, que les sceptiques les plus obstinés daignent jeter les yeux sur tout ce qui les environne; qu'ils voient l'incertitude, le découragement et le malaise pénétrer dans tous les camps, planer sur la tente des soldats de la révolution et sur celle des champions de l'ancien régime; qu'ils entendent les chants élégiaques des premiers poètes du siècle; qu'ils apprennent de Chateaubriand que *la pire des périodes que nous ayons parcourues semble être celle où nous sommes, parce que l'anarchie règne dans la raison, la morale et l'intelligence;* qu'ils recueillent cette parole de Lamartine, que *tout est débris*, que *tout est vide devant nous*; *que le sol est nivelé comme pour une grande reconstruction sociale préparée par le divin architecte;* qu'ils rappellent Benjamin Constant conduit prématurément dans la tombe par la déception et le désespoir, et qu'ils apprécient

enfin la vitalité puissante d'une société qui, née d'hier, se trouve déjà assez forte pour enregistrer les chutes journalières de ses détracteurs à côté de sa propre élévation, qui croit quand tout le monde est réduit à douter, qui nourrit de magnifiques espérances quand tout le monde est désenchanté, qui se raffermit quand tout tremble autour d'elle, qui grandit quand tout se rapetisse, qui, perçant d'un coup d'œil la nuit des temps et pouvant raconter à l'humanité, de siècle en siècle, l'histoire de ses progrès passés, pose la main avec confiance à la dernière limite de ses progrès futurs, quand tout vit en dehors d'elle sans veille et sans lendemain. Voilà les signes des temps : pourquoi attendre, pour les apercevoir, qu'ils apparaissent au milieu des tempêtes ? Le sang de tant d'hommes généreux n'aurait pas coulé d'un bout de l'Europe à l'autre, et la révolte, le meurtre, le pillage, l'incendie, ne sèmeraient pas l'épouvante et la désolation en Angleterre et dans d'autres contrées, si *le signe de juillet* avait été nettement aperçu, signalé et interprété en France. Nous pouvons nous rendre cette justice que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour que l'apparition brillante de ce signe ne fût pas vaine. Si les peuples et les rois ont dédaigné nos avertissemens et nos conseils, nous pouvons toujours dire que, malgré leur mépris affecté ou réel, *notre remarque subsiste*, et elle frappera chaque jour un plus grand nombre d'esprits. Je vais vous présenter en peu de mots quelques considérations qui pourront en faire ressortir l'importance et la justesse.

Une dynastie qui avait pour elle l'appui de la tradition politique et religieuse et le prestige de notre antique gloire venait de disparaître devant l'indignation, la colère, la vengeance, la justice du peuple. A ce terrible, mais admirable

spectacle d'une chute immense, à l'aspect d'une nation jadis idolâtre de ses rois, et brisant aujourd'hui comme un jouet d'enfant le sceptre redoutable qu'avaient porté Charlemagne, saint Louis, Henri IV et Louis XIV fallait-il avoir beaucoup médité sur les causes de la grandeur et de la décadence des empires pour sentir que ce divorce éclatant de la France avec un trône lié à ses destinées pendant quatorze siècles ne pouvait s'accomplir sans entraîner de vastes changemens dans les anciennes relations des diverses classes de la société, sans amener de grandes améliorations dans le sort d'une nation justement rebelle et définitivement victorieuse ?

La révolution de 1789 avait délivré le tiers-état des immunités, des priviléges et de toutes les distinctions aristocratiques dont le moyen âge avait doté le clergé et la noblesse. L'universalité de l'impôt, l'abolition des ordres, l'unité du corps social, l'égalité devant la loi, furent alors les conquêtes importantes qui signalèrent la première catastrophe de la race des Bourbons. Lorsque, après vingt-cinq ans d'exil et quinze années de restauration, cette famille malheureuse était rejetée une dernière fois sur la terre étrangère, devait-on croire qu'un événement de cette nature resterait sans conséquences pour ceux qui l'avaient consommé ? Devait-on croire que le peuple serait censé avoir combattu sans intérêt et ne s'être levé contre la branche aînée des Capétiens que pour défendre l'intégrité de l'ordre social qu'elle nous avait fait subir depuis 1814, avec l'aide et le concours de la sainte-alliance ? C'était à la partie la plus nombreuse, la plus active et la plus éclairée de la nation qu'était due la révolution de 1830. Ces innombrables prolétaires qui triomphèrent des Suisses appartiennent à la classe ouvrière ou à la jeunesse qui est disséminée dans

toutes les carrières utiles et dans les professions libérales. Il fallait donc reconnaître qu'il manquait quelque chose à ces hommes énergiques, à ces masses d'ouvriers et d'étudians pour qu'ils se fussent ainsi rencontrés sur la place publique en face de la mitraille ; pour qu'ils eussent renversé de concert le trône de Charles X après l'avoir miné pendant longtemps par les conspirations et les émeutes. Les fameuses ordonnances ne touchaient directement que les électeurs et les éligibles, que les journalistes et leurs abonnés. Les classes inférieures semblaient tout-à-fait étrangères au coup d'état, et c'est cette apparence qui rendit si téméraire et qui précipita dans l'abîme le dernier ministère de la restauration. On croyait fermement à la cour *que le peuple avait donné sa démission* et qu'il resterait impassible jusqu'au bout en présence des querelles de la bourgeoisie avec l'antique noblesse et le vieux sacerdoce. Quelques feuilles de l'opposition constitutionnelle avaient elles-mêmes accrédité cette opinion. Sous le ministère de M. de Martignac, le *Journal des débats*, alors comme aujourd'hui organe officiel de la classe bourgeoise, qui essaie d'élever une nouvelle aristocratie sur les débris de l'ancienne et de substituer l'influence de la fortune héréditaire au crédit et à la considération du patriciat, le *Journal des débats* s'exprima avec une naïveté bien remarquable pour démontrer combien le peuple était désintéressé dans les questions politiques qui ne sortaient pas du cercle tracé par la Charte, et pour laisser ainsi à la bourgeoisie seule le soin et le droit de les résoudre : « Fortifiez, disait-il, le salutaire ascendant de la bourgeoisie, toujours amie du repos et de l'ordre ; car, après tout, qui souffre de la loi d'aînesse ? La bourgeoisie qui a quelque chose à partager entre ses enfans, et non le petit peuple qui n'a rien. Qui se ruine au 3 p. 100 ? La bourgeoisie,

Qui s'indigne de la censure? La bourgeoisie qui aime à lire et à penser librement, et non le petit peuple qui n'a que le temps de travailler afin de gagner sa vie. »

Si donc le petit peuple, qui ne forme pas moins les neuf dixièmes de la nation, ainsi dédaigné, mis hors la loi politique par la restauration, a pris sur lui, sur lui seul, de chasser les princes qui lui avaient imposé ce régime qui l'excluait de toute participation aux affaires publiques et qui l'abandonnait à sa laborieuse misère, comment pourrait on penser qu'il n'est sorti généreusement de l'indifférence humiliante à laquelle on le condamnait que pour continuer de vivre sous le poids des mêmes exclusions, des mêmes charges et de la même misère? Non, le peuple, dont la voix est bien réellement celle de Dieu quand il manifeste un désir de progrès, quand il sappe les préjugés, résiste au génie du retardement et punit le parjure; non le peuple n'a pas pu travailler en vain dans la grande semaine. Si son œuvre sublime n'a pas encore reçu sa récompense, c'est que tout son héroïsme n'a servi jusqu'ici qu'à faire passer le pouvoir aux hommes mêmes qui, en 1827, affectaient de ne compter pour rien dans l'ordre politique, et qui depuis n'ont accueilli sa victoire que pour l'étouffer.

Ces hommes, je le répète, ne pouvaient pas agir autrement qu'ils n'ont fait sans renier leurs antécédens, sans démentir toute leur histoire, sans abdiquer leur personnalité politique; et comme de pareils sacrifices sont rares, il fallait se rappeler le mot de Napoléon : *Les blancs sont toujours blancs*, et ne pas trop espérer que les métaphysiciens royalistes du canapé pussent jamais donner l'exemple d'une héroïque et sublime inconséquence, en abjurant tout à coup leurs vieilles affections et leurs anciennes théo-

ries pour se convertir à la souveraineté du peuple, dont la résurrection triomphale venait de renverser leur propre ouvrage. Il était dans leur destinée d'être les *exécuteurs testamentaires* de la *légitimité*, et non pas les *tuteurs* de la *révolution*. Ils ont très-bien compris et rempli leur rôle : la France aurait dû s'y attendre.

Mais s'ils ont bien compris leur position, ont-ils compris également celle du pays, celle de l'Europe, celle du monde? Ils revendiquent comme leur patrimoine exclusif les leçons de l'histoire, la méditation philosophique, l'habitude des hautes spéculations, l'expérience politique, la connaissance des passions populaires et la tactique des cours comme celle des assemblées délibérantes. Ils parlent doctoralement de leur profondeur!... Si une pareille prétention était légitime, il serait difficile d'expliquer les embarras croissans que ces hommes ont rencontrés sur leurs pas... Peut-être se sont-ils mépris sur le véritable caractère de la profondeur. Examinons.

Lorsque de hardis démolisseurs, résumant en quelques heures les conquêtes de la société française sur le principe féodal depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XVI, consommèrent l'immense sacrifice de la nuit du 4 août, les penseurs de l'aristocratie, les disciples de Boulainvillers, accusèrent d'imprudence et de légèreté les ministres qui avaient cru possible d'atténuer la puissance des premiers ordres sans compromettre l'existence de la royauté féodale elle-même. Alors l'abbé Maury et le comte de Montlosier, qui avaient gémi de toutes les concessions faites au tiers-état, et qui sentaient toute la portée des principes philosophiques qu'on invoquait contre les prérogatives de la noblesse et du clergé, purent se croire politiques plus profonds que les courtisans et les hommes d'état qui avaient ap-

plaudi ou participé au mouvement libéral du dix-huitième siècle sans en prévoir les conséquences. Mais leur *profondeur* n'était pas autre chose pourtant que celle de Caton prédisant que la ruine du patriciat entraînerait celle de la république; et, il faut bien le reconnaître, la véritable prévoyance aux temps voisins de Pharsale comme aux approches de l'émigration, ne consistait pas à comprendre et à proclamer la raison intime et la communauté d'existence de l'aristocratie et du vieil ordre social, mais à sentir la nécessité d'un ordre nouveau, et à marcher hardiment sous l'empire de cette conviction. Ainsi, quelle que fût la supériorité de Caton sur les sénateurs imprudens qui acceptaient ou favorisaient les innovations tribunitiennes sans y voir un symptôme de décadence et de mort pour l'ancien système républicain, on peut dire avec assurance que Marius et César, indépendamment de leurs vues ambitieuses, manifestèrent une intelligence bien plus profonde encore de l'impulsion et des besoins de leur époque en se mettant à la tête du parti populaire contre une aristocratie inflexible dont les prétentions surannées ne faisaient que gêner le développement de la société romaine. Ainsi Maury et Cazalès, tout en s'élevant au-dessus des Montmorency et des d'Aiguillon par le sentiment des atteintes mortelles que l'ancienne monarchie française reçut dans la nuit du 4 août, n'en furent pas moins inférieurs à Turgot, à Necker et à Mirabeau, qui, au lieu de s'arrêter aux périls d'une institution antique, allèrent audacieusement à la recherche des institutions nouvelles que l'état moral et matériel de la nation réclamait impérieusement. Ainsi les publicistes qui, dans la discussion parlementaire sur le pouvoir modérateur ont soutenu que l'abolition de l'hérédité anéantissait la pairie et conduisait à l'attaque des autres droits que la

loi civile attribue à la naissance, ainsi les métaphysiciens de la quasi-restauration étaient fondés à revendiquer la *profondeur philosophique* vis-à-vis de ceux de leurs collègues qui, dévoués comme eux au maintien du *statu quo*, se sont néanmoins laissé entraîner à voter contre l'hérédité. Mais la véritable profondeur, aujourd'hui comme au déclin de la république romaine et de la monarchie féodale, consiste moins dans l'appréciation des rapports intimes qui lient et rattachent les divers élémens de l'ordre ancien, que dans le pressentiment de l'ordre nouveau, dont la nécessité et l'urgence éclatent de toutes parts.

Eh bien! cet ordre nouveau, nous l'avons révélé, et non-seulement par des discours, mais aussi par des actes; Ecoutez.

Il vous arrive souvent d'accueillir les paroles de mes frères, de mes fils, les miennes même par des acclamations. Nous sommes heureux de ce témoignage de sympathie pour une doctrine que nous savons renfermer le salut du monde. Mais tout ce que vous avez pu applaudir n'est rien en comparaison de ce que j'ai moi-même entendu sortir ici, non pas de la bouche de nos prédicateurs, mais de celle des enfans de nos enfans. On vous l'a déjà dit, il y a peu de temps encore, plus de cent familles se pressaient autour de nos pères pour leur demander d'adopter ce qu'elles ont de plus cher. Eh bien! quand les cris de ces enfans vinrent frapper mon oreille, je ne pus m'empêcher de m'écrier qu'on n'avait jamais parlé si éloquemment dans cette enceinte pour attester la vérité, la puissance, la religiosité de la doctrine Saint-Simonienne. Peignez-vous ces mères nombreuses venant avec confiance, avec amour, avec bonheur, présenter le fruit de leur sein au baptême de l'égalité, fondement et gage infaillible du classement

selon le mérite et de la récompense selon le travail; et demandez-vous après s'il n'y a pas là de quoi répondre à la fois à ceux qui nous prennent pour de dangereux désorganisateurs et à ceux qui nous accusent de rêveries, s'il n'y a pas là de quoi nous faire distinguer des fauteurs de troubles et de violences et des faiseurs d'utopies, s'il n'y a pas là enfin de quoi nous faire marcher fiers, calmes, énergiques et imperturbables au milieu des attaques, des entraves et des écueils de toute nature qui peuvent nous entourer.

Cette prédication est accueillie par de nombreux applaudissemens.

XII.

14 NOVEMBRE 1831.

Les Pères ENFANTIN et BAZARD sont absens, les membres du collége manquent également. Le reste de la famille occupe l'estrade.

Laurent, assisté de Barrault, annonce, d'après l'ordre du Père suprême, qu'un événement très-grave, dont l'accomplissement a commencé et se poursuit au sein de la famille Saint-Simonienne, oblige à suspendre la prédication, qui sera reprise lorsque cet événement sera achevé.

L'assemblée se retire étonnée, curieuse, inquiète.

Cet événement était la scission de *Bazard* et l'avénement du PÈRE ENFANTIN à la suprématie de l'association nouvelle.

XIII.

27 NOVEMBRE 1831.

A midi notre Père suprême Enfantin, suivi d'*Olinde Rodrigues*, vient s'asseoir ; un fauteuil vide est placé à côté du sien, symbole de l'appel que nous adressons à la femme. *Olinde Rodrigues* s'asseoit à sa droite. L'assemblée est fort nombreuse.

Notre père Enfantin dit à la famille et au public la voie nouvelle dans laquelle nous entrons :

Jusqu'ici nous avons été des publicistes et des philosophes; nous avons sapé l'ordre politique ancien, fondé sur la transmission par droit de naissance, et posé les fondemens de l'ordre politique de l'avenir, fondé sur l'asso-

ciation hiérarchique par ordre de capacité. Grâce à nos efforts pendant la phase qui s'est accomplie, le monde est maintenant en possession d'un nouveau principe *social*; la semence est répandue sur le sol que nous avions de nos mains péniblement retourné; qu'elle germe!.... Nous allons faire pour la morale ce que nous avons fait pour la politique; les liens individuels de la vieille société sont devenus des chaînes pesantes. Liens du supérieur avec l'inférieur, liens de famille, liens de l'homme avec la femme, nous allons successivement tout délier et tout relier.

Jusqu'ici le Saint-Simonisme a été une *doctrine*, et nous avons été des *docteurs*. Nous avons *enseigné*, nous allons *réaliser*; car le temps presse, et il faut plus que des *leçons* aux masses qui souffrent et à la bourgeoisie qui se trouble ou se raidit d'effroi. Nous allons *pratiquer* de toutes nos forces, par les voies exclusivement pacifiques, l'émancipation MORALE, *intellectuelle* et *physique* de l'*industrie*, c'est-à-dire des *industriels*; nous allons fonder le *culte*.

Dans notre œuvre de régénération morale nous nous attendons à beaucoup d'attaques, de même que nous en avons eu de longues à soutenir lorsque nous avons dit que la constitution de la propriété était à refaire et que nous la refaisions. Mais, dans l'ordre moral, les attaques qui nous attendent seront peut-être plus vives, plus outrageantes que dans l'ordre politique; car le fait MORAL est le fait principal dans l'homme, c'est sa VIE. Je sais d'avance que nous serons surtout en butte à la haine des hommes les plus immoraux, de ceux qui, supportant avec le plus d'impatience le joug de la loi chrétienne, se constituent à l'état de révolte contre tout réglement de la MORALE.

Notre Père Enfantin prononce ces paroles d'un ton calme, dans une attitude imposante. Ses paroles coulent lentement et pénètrent doucement l'auditoire. Il parle d'inspiration, sans apprêt. Et cependant la majesté de son discours commande un profond silence à la foule entassée et comprimée dans la salle (1). Voici la substance de ce qu'il dit en terminant :

Nous sommes donc maintenant apôtres.

Une de nos faces s'est momentanément obscurcie, éclipsée, évanouie; c'est celle de la *science*, du *dogme*.

Une autre s'est élevée et va grandir brillante; c'est celle de l'*industrie*, du *culte*; elle est représentée par *Olinde Rodrigues*, qui, laissant les affaires de l'ancien monde, arrive parmi nous suivi de la famille antique; par *Olinde Rodrigues*, l'héritier de Saint-Simon, qui nous a tous initiés à la foi nouvelle, et qui maintenant s'assied à ma droite.

J'ai à vous signaler deux actes principaux de l'autorité nouvelle.

Notre apostolat ne peut être encore exercé que par des hommes : la femme *libre* n'a pas encore parlé. J'ai dit en présence de la famille la parole qui doit donner à la femme la liberté. Cette parole sera successivement connue de tous; je la ferai propager par l'enseignement oral et par *le Globe*. La femme, qui sous la loi antique a eu l'homme pour *maître*, qui sous la loi chrétienne l'a eu pour *protecteur*, et qui doit l'avoir pour *associé*, est encore *mineure*. La loi morale de l'avenir, c'est l'*égalité* de l'homme et de la femme; le couple sera l'*association*

---

(1) Nous regrettons vivement qu'une méprise nous ait empêché de recueillir complétement ses paroles ainsi que celles de ses fils.

la plus intime, la plus religieuse. Jusqu'à ce que la femme libre se soit révélée, aucune femme ne prendra part à notre œuvre. Toutes les femmes que nous avions provisoirement classées dans les rangs de la hiérarchie deviennent pour nous les égales les unes des autres, en attendant que chacune d'elles soit l'égale d'un homme.

Vous, *Rodrigues*, dites votre premier acte à la famille et au public.

Olinde Rodrigues se lève, et d'une voix forte il lit ce qui suit :

APPEL.

Saint-Simon, mon maître, m'a révélé l'avenir politique des travailleurs. Il m'a fait connaître la dignité de l'*industrie*, à moi, élève de la *science* moderne, qui dédaignais l'œuvre qu'accomplit le *bras* de l'homme, n'admirant que celle qu'enfante son *esprit*. Saint-Simon m'a révélé comment la puissance de l'argent, corruptrice encore, serait un jour une puissance morale. Il m'a révélé comment la science et l'industrie, la théorie et la pratique, dont le monde ignorait l'alliance profonde, se réuniraient un jour, pour le bonheur du monde, sous l'inspiration religieuse des *beaux-arts*, renouvelés eux-mêmes dans leur source la plus élevée, l'amour de Dieu et de l'humanité.

Eh bien ! le jour annoncé par Saint-Simon s'est levé !

J'arrive au milieu de vous, devant vous tous qui m'écoutez, puissant de toutes les forces de mon cœur, de mon esprit, de mon activité, pour consacrer désormais ma vie entière à réaliser la promesse de Saint-Simon.

Sachez comment, dès ce jour, je veux accomplir la mission qui me fut donnée.

Je viens au milieu de la vieille société qui se bat encore, qui s'en va chaque jour, comme l'ont dit tant d'illustres et faux prophètes, installer et faire reconnaître la société pacifique des travailleurs, qui n'aura plus désormais d'épées ni de fusils.

Et d'abord voici mon acte de foi.

Je naquis dans cette religion qui apprit aux hommes la puissance de l'unité morale et politique, dont le souverain-pontife priait pour toutes les nations de la terre, dont le grand prophète annonça qu'un jour du fer des lances on forgerait le soc des charrues, et dont les membres dispersés et unis sur toute la terre, persécutés, commencèrent l'affranchissement des travailleurs, en créant la lettre de change. Je suis né juif, et cependant mon père voulut faire de moi un homme pour l'avenir et non pour le passé : jamais je ne pratiquai les rites du judaïsme.

Saint-Simon m'a fait comprendre et sentir, dans les profondeurs de ma sympathie, cette religion sublime qui triompha de Rome païenne et des barbares en élevant l'abnégation humaine à la plus haute puissance, en consacrant, au moins dans l'ombre du foyer domestique, la dignité des femmes, en appelant toutes les classes de la société à une première communion, au moins spirituelle, présage infaillible d'une communion plus réelle et plus étendue, magnifique annonce de l'association universelle de tous les enfans d'un même père.

Cependant je n'ai point embrassé le christianisme; mon esprit, développé par l'étude des sciences positives, ne pouvait accepter ces dogmes vieillis, frappés depuis trois siècles par la hache du protestantisme et du philosophisme. Que suis-je donc? athée? Non.

Je suis SAINT-SIMONIEN!

Et le plus religieux des Saint-Simoniens, après celui que je salue, devant vous, COMME L'HOMME LE PLUS MORAL DE MON TEMPS, COMME LE DIGNE ET VRAI SUCCESSEUR DE SAINT-SIMON, dont je fus le *premier disciple*.

Je suis de cette religion naissante, plus forte dans son unité que la loi de Moïse, plus large dans ses sympathies que celle du Christ; de cette religion qui comprend tous les aspects de la vie; qui vient proclamer l'affranchissement complet de la moitié du genre humain, celui de la femme et de l'industrie; je suis de cette religion qui développe tous les sentimens légitimes que le passé nous a légués, qui organise dans son sein et dès ce monde la rétribution suivant les œuvres, qui gémit du fardeau porté par le vieillard ou par la femme, aussi bien que de l'oisiveté des jeunes et de l'immoralité de la beauté vendue; je suis de cette religion qui appelle tous les membres de la famille humaine à une association pacifique dans les arts, la science et l'industrie; qui, reconnaissante au passé du bien qu'il nous a fait, renonce à la guerre, à la fraude et à la violence; je suis de cette religion qui élève le mariage à sa plus haute moralité, en consacrant l'égalité religieuse de l'homme et de la femme.

Je suis Saint-Simonien. A la droite du chef suprême de ma religion, je suis désormais le fondateur de son *culte*, le chef de l'*industrie* affranchie et associée.

Du jour où SAINT-SIMON rencontra l'homme qui,

amoureux de l'avenir, avait compris les sciences, senti les beaux-arts et pratiqué l'industrie, l'homme qui avait en lui par le sang la tradition de Moïse, par le désintéressement celle du Christ; du jour où cet homme, qui, savant et industriel, avait connu, près des industriels et des savans, le secret de leur force et de leur faiblesse morale; du jour où cet homme, brûlé jusque dans ses entrailles par la flamme vivante de SAINT-SIMON, sentît pénétrer en lui une vie nouvelle, et reconnut en SAINT-SIMON un nouveau père, de ce jour fut enfantée l'association de la famille universelle.

Et maintenant à l'œuvre! écoutez-moi.

Je vais dire les vraies conséquences de la révolution de juillet.

Le peuple, qui n'avait pas donné sa démission, s'était levé pour frapper la fraude et la violence; baigné de ses sueurs quotidiennes, il avait donné son sang pour attester et revendiquer la foi jurée. Et le peuple attend encore la récompense de son œuvre des trois jours.

Tous ont admiré la moralité de ce peuple de 1830, et tous, dans leur aveuglement, ont cru que cette étonnante moralité allait disparaître le quatrième jour, et ils se sont levés pour lui faire patiemment attendre sa récompense. Le peuple n'est oisif ou mendiant que par la misère, le peuple aime et honore le travail, le peuple travaille dès l'enfance, il travaille trop encore dans ses vieux jours. Il a demandé quelque soulagement pour la faiblesse de ses enfans, les fatigues de ses vieillards; le peuple attend encore sa récompense.

Mais les Saint-Simoniens seuls ont marché dans la voie du progrès signalé par cette explosion de juillet qui faillit un moment volcaniser l'Europe; seuls aujourd'hui

ils acceptent la moralité du peuple de 1830. Ils entreprennent de continuer par la seule voie de la persuasion et de la démonstration l'œuvre des trois jours.

La conséquence légitime de juillet, c'est l'amélioration *directe* et *pacifique* du sort des travailleurs. Organiser successivement, lentement, mais en marchant toujours, l'association religieuse des travailleurs, voilà comment les Saint-Simoniens entendent réaliser le programme de l'Hôtel-de-Ville.

Maintenant vous comprendrez la force qui m'anime; la loyauté qui va présider à tous mes actes, l'utilité profonde de l'entreprise dont j'assume la responsabilité.

J'ai abandonné, pour l'œuvre que j'entreprends, toute carrière personnelle; j'arrive pour fonder la puissance morale de l'argent, en l'employant de la manière la plus *morale*, la plus utile à l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse.

Au nom du Dieu vivant, dont le nom sera toujours le plus grand aux yeux des hommes, le plus respecté, le plus puissant; au nom de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse qui tous nous nourrit par son labeur; au nom de ces fabricans, de ces ouvriers tombés victimes d'une organisation qui ne laisse aux uns et aux autres que l'alternative de la hideuse banqueroute ou de la faim dévorante; au nom du sang lyonnais versé dans cette affreuse catastrophe; au nom de la capacité, de la moralité que beaucoup d'entre vous déjà me reconnaissent; vous tous qui compatissez aux souffrances que je veux calmer, qui sympathisez avec l'avenir que nous attendons, vous tous, répondez à l'appel religieux que je vous fais en ce moment.

Apportez à Saint-Simon, apportez à celui qui fonde

la puissance morale de l'argent, une part quelconque de votre argent, à titre de don ou de prêt, selon votre force et votre amour. Je recevrai tout avec joie, et je rendrai compte de tout avec honneur.

Que cet argent soit employé à développer, à accomplir l'œuvre de SAINT-SIMON, continuée déjà depuis juillet avec tant d'éclat et de dévouement. Jugez de notre puissance et de notre économie dans l'avenir, par ce que nous avons fait avant d'avoir pu encore constituer notre crédit et notre économie. Depuis juillet 1830, *quatre cent mille francs* ont suffi à la propagation de notre foi à Paris, dans les départemens, en Belgique. Venez à nous, ne fût-ce que pour rendre hommage à nos intentions, à notre loyauté; et puis, si vous êtes contens de notre œuvre, vous verrez de vous-mêmes ce que vous pouvez faire encore pour l'humanité.

Banquiers, capitalistes, propriétaires, vous tous qui tenez en vos mains les instrumens du travail, intéressez-vous tous dans mon entreprise, car elle vous est utile : vous désirez la hausse de vos propriétés, de vos fonds publics, et vous savez bien quelle en est la condition. « La paix intérieure, » dites-vous sans cesse; et vous avez raison. Vous tremblez à l'idée du pillage, l'émeute vous épouvante, une boutique fermée par le bruit de la rue vous attriste plus que le plus solennel convoi. Eh bien! je vais travailler pour vous, car j'entreprends de persuader à tous, et de démontrer à tous, que la paix est pour tous le moyen le plus court pour arriver au progrès. C'est la théorie que SAINT-SIMON a enseignée toute sa vie; les Saint-Simoniens vont la mettre en pratique.

Banquiers, je vous ai tous connus et jugés; vous avez tous ignoré mon avenir, excepté un seul d'entre vous qui

depuis trois mois, par un singulier pressentiment, me répétait sans cesse que ma place n'était pas à la Bourse. Or je vous le dis hardiment, et vous allez me comprendre.

Rothschild, Laffitte, Aguado, n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce que je vais entreprendre. Tous ils sont venus, après la guerre, donner au vaincu le crédit nécessaire pour satisfaire le vainqueur. Ils ont fait une grande chose; et moi le premier je l'ai senti et publié, grâces à Saint-Simon, il y a sept ans.

Mais ils ont escompté l'avenir des restaurations politiques, et déjà pour eux cet avenir a des bornes. On ne verra plus en ce genre d'aussi grandes opérations de crédit que celles qu'ont exécutées ces trois hommes fameux par l'accroissement rapide de leur fortune, et qui tous trois, au fond de leur cœur, sentent leur carrière bientôt accomplie.

Leur mission va finir et la mienne commence.

Je vais installer la banque des travailleurs, où les capitaux, sans cesse et volontairement apportés par les mains oisives, seront distribués aux mains qui les réclament pour le bonheur de tous.

On escomptera à la Bourse de Paris, de Londres et de Berlin, l'avenir politique et financier de l'association des travailleurs pacifiques. J'entreprends de fonder le crédit Saint-Simonien.

Et ici, au nom de Saint-Simon, mon maître, au nom du chef suprême de ma religion, en mon propre nom, je rends grâces publiquement à tous ceux qui, à un titre quelconque, ont contribué par leur argent aux travaux de Saint-Simon et de ses disciples. Je me regarderai

comme leur débiteur du jour où ils réclameront de moi le remboursement de leurs avances.

Je vais vous faire connaître le plan de ma gestion financière.

Mais j'appelle encore d'autres hommes que ceux qui possèdent l'argent. J'appelle les artistes qui aiment le peuple, et les femmes qui toujours ont voulu la paix entre les hommes, qui toujours ont contribué à adoucir la brutalité des hommes, à calmer les souffrances du vieillard, à consoler l'orphelin délaissé.

Où est-il le poète qui aime vraiment le peuple, qui, glorieux d'avoir chanté Napoléon et le drapeau populaire, chantera désormais l'espoir du peuple qui travaille et ne veut plus faire la guerre? Quand entendrai-je le peuple chanter l'hymne de la paix, plus électrisant que la terrible *Marseillaise*, plus joyeux que la simple *Parisienne?* Où est-il le Béranger Saint Simonien, Tyrtée de la paix, dont les accens arrêteront l'horrible bataille et convertiront les maîtres et les ouvriers à la foi nouvelle?

Qu'il paraisse aussi le musicien dont la musique enivrante et puissante, plus riche que celle de Rossini et de Beethowen, en accompagnant l'hymne d'avenir, s'emparera, par toutes ses mélodies, par toutes ses variations, de la puissance d'émotion réservée à la musique !

Peintres, ne salissez plus vos pinceaux en offrant à nos yeux une liberté débauchée et sanglante; dignes héritiers de Raphaël et de David, inspirez-vous des souffrances de la fille du peuple, faites-nous admirer la femme d'avenir, jetant sa vie, sa foi au milieu des combattans, pour les rallier à l'amour de Dieu et de l'humanité.

Statuaires, faites jaillir du marbre le Moïse pacifique.

Architectes, où sont vos plans pour le temple de la paix?

Écrivains politiques, journalistes, qui remuez l'opinion publique, dites ce que vous pensez désormais des Saint-Simoniens et de moi. Parmi tous les faits qu'avec soin vous enregistrez, en est-il un plus éclatant que le fait Saint-Simonien? Examinez enfin, avec toute la puissance qui est en vous, qui nous sommes, et quel est le but où nous marchons. Tous, vous voulez le progrès; mais vous ne pouvez vous entendre sur les moyens de l'obtenir. Tous vous accomplissez une œuvre importante, qui n'est pas celle des Saint-Simoniens; mais nous ne sommes pas ennemis. Voyez si entre vous et nous ne peut être signé le traité de la paix publique, de l'ordre légal et du progrès. Voyez et dites.

Et les femmes aussi répondront à notre appel; elles sauront contribuer à notre action sur les classes pauvres par la douceur de leur sympathie. Leur influence politique sera désormais toute puissante et toute morale. Elles viendront, et parmi elles se révèlera bientôt la plus aimante, la plus aimée, la plus morale.

Et les rois de l'Europe me laisseront traverser le chemin de la vie comme le vaisseau cherchant un nouveau monde; car ils veulent aussi le repos du monde, et n'attendent, pour consentir pleinement au progrès, qu'un gage éclatant de la loyauté des hommes qui l'annoncent; et ce gage, c'est l'œuvre des Saint-Simoniens. Mon ambition sera satisfaite le jour où ils l'auront reconnu.

Après la lecture de cet appel, *Olinde Rodrigues* donne connaissance à l'assemblée d'une autre pièce où sont contenues les bases de l'association financière des Saint-Simoniens.

Alors le Père suprême, s'adressant à Barrault, lui dit : « Barrault, vous avez à parler à l'assemblée. »

Barrault se lève et dit une improvisation dont voici les seuls fragmens conservés.

Le premier j'ai prêché, et à la chaire nouvelle où m'ont suivi et égalé mes frères, où me suivent aujourd'hui mes fils, qui bientôt, je l'espère, me surpasseront, en se souvenant peut-être que je leur en frayai la route, j'affirme que ma foi n'a jamais été plus profonde dans l'avenir de la religion Saint-Simonienne! A Dieu ne plaise que je veuille laisser planer sur le passé l'ombre du blâme le plus léger! J'ai souvent glorifié hautement, selon toute la sincérité de mon cœur, la hiérarchie qui nous a dirigés; mais je déclare que jamais le pouvoir n'a revêtu à mes yeux un caractère plus conforme au progrès que nous annonçons, et ne m'a paru se concilier davantage avec le respect dû à la liberté de chacun. Et c'est pourquoi, déposant en ce jour la solennité hautaine et apprêtée de mes discours, je veux vous communiquer naïvement, par des paroles libres et soudaines, l'émotion intime et la pensée qui sont en moi, jaloux de vous apparaître déjà comme un symbole de la transformation de notre autorité.

Vous donc, hommes de désir et d'indépendance, artistes, poètes, écoutez-nous! Jusqu'à ce jour nous n'avons pas su vous attirer ou vous retenir. Effarouchés de l'ardeur avec laquelle nous nous efforcions de ramener à l'unité une société anarchisée, vous avez cru voir en nos mains, au lieu de la lyre nouvelle, un inflexible niveau sous lequel devaient se courber en s'alignant toutes les ins-

pirations; vous avez reculé à l'apparence d'un cercle étroit dans lequel vous avez craint d'être emprisonnés; et, épouvantés de la rigidité de nos enseignemens puissamment formulés, vous n'avez envisagé la muse Saint-Simonienne qu'enveloppée d'une longue robe noire, coiffée du bonnet doctoral, et catéchisant une société soumise à une règle claustrale. Aussi, malgré notre glorification de la poésie antique et de la poésie du moyen âge, malgré l'annonce d'un art nouveau dans lequel devaient s'associer, par une éclatante transformation, les deux langues poétiques que l'humanité a tour à tour parlées, vous ne nous avez point écoutés. Car vous pressentez la grandeur de l'artiste, et, ne pouvant encore le faire régner, vous l'isolez dans une superbe liberté, allant même jusqu'à prétendre qu'il n'a qu'à laisser tomber sur la société ses mélodieux accens, soucieux seulement de sa propre fantaisie. Nous ne nous sommes donc pas entendus. La faute en est à nous, qui avons dû exagérer la face de l'autorité afin de nous séparer nettement d'un monde indiscipliné; la faute en est à vous, qui, séduits par vos désirs exagérés d'indépendance, n'avez pas compris ce qu'il y a de progressif dans l'unité nouvelle que nous impatronisons!

Or je vous le dis : Notre religion n'étouffe pas la liberté, n'absorbe point la sainte personnalité; elle tient chaque individu pour saint et sacré; promettre, comme elle le fait, le classement selon la capacité, n'est-ce pas promettre à chacun de conserver et de développer en lui sa physionomie propre, son attitude particulière, sa physionomie native, sous un nom qui n'appartienne qu'à lui? Elle ne veut donc pas enchaîner le génie du poète dans une route de fer, comme un char qui, poussé par une force irrésistible sur une ornière d'avance tracée, arrive, par une in-

flexible ligne, en un temps mesuré, à un but déterminé: et lorsqu'elle proclame que l'artiste est l'organe du chef de la société, en vérité elle n'entend pas dire que tous les artistes, montés comme des horloges, n'aient qu'à répéter successivement le son dont l'horloge régulatrice aura frappé l'air. Non. Le chef de la société Saint-Simonienne n'en est le chef légitime que parce qu'il est poète lui-même, dans l'acception la plus profonde de ce mot, c'est-à-dire parce qu'il découvre, invente, crée; et c'est la révélation du progrès qu'acceptent de lui les artistes, libres de la manifester chacun suivant sa vocation, son goût, son penchant : il n'en est le chef que parce qu'il règne par les artistes, qui, grâce à une parole aimante, harmonieuse, et aux formes les plus attrayantes et les plus persuasives, imposent à l'humanité sa volonté suprême; et si, toujours curieux d'épier les besoins, les vœux, les désirs encore naissans de ses enfans, il s'attache à les sentir et à les étudier, c'est surtout dans les artistes qui l'entourent et dans lesquels, à ses yeux, se reflète et s'épanouit la société tout entière; les artistes règnent donc par lui et en lui.

Venez donc à nous sans défiance; hors de nous, que pouvez-vous aujourd'hui? célébrer ou renier le passé; blasphémer ou chanter le présent, refaire Lamartine, Byron, Bérenger. Quoi? lorsque le peuple souffre, s'agite et se pousse à des destins nouveaux, ne sentez-vous pas qu'une tâche nouvelle vous appelle? Artistes, qui que vous soyez, vous êtes du peuple; car vous aimez votre liberté et vous sympathisez avec tous les désirs d'émancipation. Ah! lorsque, vous arrachant aux détails futiles et mesquins, aux frivolités superficielles de cette classe privilégée dans laquelle expire, en se rapetissant, une civilisation décrépite, vous aurez tourné votre face vers la face du peuple, face

auguste, immense, rude et fière, vous vous sentirez religieux, ainsi qu'il vous arrive quelquefois, échappés de l'enceinte étroite et fangeuse de nos cités, où vos yeux ne rencontrent que de fragiles édifices, marqués d'un étroit caractère, et placés en présence de montagnes colossales chargées d'antiques forêts et éblouissantes de neiges éternelles, ou du vaste Océan, dont les flots, animés d'une force secrète, viennent briser à vos pieds leurs vagues écumantes, de vous écrier : DIEU, DIEU *est là!* Mais avec le peuple, la femme est esclave. Artistes, tous vous sentez ce qu'il y a de sainte audace, de force d'espérance, de noble enthousiasme dans le génie de la femme. Venez, venez donc nous aider à provoquer leur commun affranchissement.....

Et maintenant, industriels de tous les rangs, de toutes les fortunes, travailleurs de tous les ordres, vous tous qui avez besoin de réalisation, et qui jusqu'à ce jour n'avez vu en nous que des théoriciens, des savans, des rêveurs, je vous appelle à fonder avec nous l'organisation industrielle, l'association religieuse des travailleurs. Et pour qui comprend la force merveilleuse de l'association, c'est plus que la découverte du Nouveau-Monde ! c'est le monde industriel tout entier sortant du chaos et déployant un spectacle inouï de richesse, d'abondance et de fécondité. l'heure de cette œuvre immense est arrivée : tous les signes des temps nous la révèlent.

Souvent, je l'avoue, je me suis affligé à cette chaire de l'inaction dans laquelle la France demeurait plongée, malgré les provocations injurieuses des peuples rétrogrades de l'Europe, malgré les supplications les plus nobles et les plus touchantes de la part de nations éplorées, victimes de leur générosité. Souvent, pénétré d'indignation et de

douleur, j'ai proféré dans cette enceinte des cris de guerre. Aujourd'hui, je le reconnais hautement, les hommes du pouvoir, auxquels je laisse la honte de leur diplomatie et de leur méticuleuse politique, en maintenant la paix, ont accompli, aveuglément et à leur insu, une utile mission; oui, la paix était populaire en France, quoique les moyens de la conserver ne l'aient jamais été. Et d'où vient que ce peuple, si plein d'enthousiasme et si dévoué à l'honneur, rappelé par d'insolens défis et par des plaintes attendrissantes dans la lice des combats où semblaient le convier tant de souvenirs de gloire et d'héroïsme, s'est abstenu de porter la main à son épée? Ah! c'est qu'il était en travail d'un enfantement sublime : non, il ne pouvait, à la voix des amis de la liberté, recommencer une guerre de propagande; il ne pouvait, sur les pas des compagnons de fortune de Napoléon, s'élancer dans une sanglante arène : car il n'est pas de peuple où l'on soit exposé à vieillir plus vite ou à rajeunir plus souvent, en vertu de cette ardeur incessante qui le pousse à de perpétuelles transformations. C'en est donc fait, la France a rompu avec ses traditions militaires; elle a livré, immobile aux humiliations, son drapeau tricolore, signe de vengeance et de guerre, et l'a laissé retomber jusque dans la poussière où gît aujourd'hui profondément enfoncé son vieux drapeau blanc; elle dégénère glorieusement de son passé qui fut guerrier, afin de ne pas apostasier son avenir qui sera pacifique!

Et quand la nécessité de l'association religieuse des travailleurs fut-elle plus urgente? Est-ce à vous que j'ai besoin de rappeler combien de fois nous avons signalé les ravages de la libre concurrence qui non-seulement livre à l'acharnement le plus immoral, à la guerre la plus horrible les fabricans, mais fait encore retomber sur la classe ouvrière

les désastres de ce perpétuel combat Et l'on nous a traités de rêveurs ! Que de fois nous avons énuméré, dans d'épouvantables litanies, tous les maux de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, depuis les fatigues précoces de l'enfant jusqu'aux douleurs du vieillard expirant sous son collier de misère, étalant à vos yeux son cadavre flétri que l'indigence pousse du pied dans la fosse commune ! Que de fois enfin, pour tant de douleurs, nous avons demandé grâce, miséricorde, compassion ! nous avons crié du fond de nos entrailles *Merci !* nous avons répété *Pitié, pitié, pitié !* et l'on nous a traités de rêveurs !

Et voici qu'aujourd'hui, vérifiant la justesse de nos prévisions tant de fois exprimées, une population entière d'ouvriers s'insurge. Et quel drapeau a-t-elle arboré ? Est-ce le drapeau tricolore ? Est-ce aux cris de liberté, de Charte, de république, de Napoléon II, qu'elle s'est ralliée ? Non; elle arbore un drapeau noir, signe de son deuil et de son désespoir, et elle prend pour mot de ralliement cette devise : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant !*

Ecoutez, écoutez ! et comprenez la révélation renfermée dans ce vœu : *Vivre en travaillant.* Oui, elle déclare qu'elle veut vivre, elle s'en reconnaît le droit. Comment ? Ce n'est point de l'aumône et des dons d'une avilissante charité, mais de son travail; elle repousse la flétrissure de l'oisiveté; elle n'en veut pas pour elle, elle n'en veut pas chez les autres. Ou *mourir en combattant !* Oui, la mort horrible du champ de bataille, que dans ses habitudes de labeur pacifique elle n'avait jamais peut-être envisagée sans frémir, elle la préfère à cette mort qui la consume et la mine lentement, et la conduit, sous le poids d'une décrépitude prématurée, aux bords de la tombe ! Elle enseigne enfin à tous ces hommes préoccupés des haines de parti ou

des subtilités de la métaphysique constitutionnelle que la vraie politique est l'art de régler les rapports des travailleurs entre eux, et d'alimenter la société de toutes les productions des arts, des sciences, de l'industrie !....

Venez donc à nous, vous dont cet événement a dû toucher le cœur et dessiller les yeux, venez nous aider à affranchir non-seulement la classe la plus nombreuse et la plus pauvre du sort effroyable qui lui pèse, mais la classe privilégiée elle-même de ce danger qui la menace incessamment de ce glaive qui demeure suspendu sur sa tête, et du hasard fatal de la banqueroute !....

Barrault est plusieurs fois interrompu par des démonstrations d'adhésion à ses paroles. Les applaudissemens l'accueillent à diverses reprises. Plusieurs fois l'auditoire est ému jusqu'aux larmes.

Barrault a parlé ; le Père Enfantin et *Rodrigues* se lèvent pour sortir de l'assemblée ; Jean Reynaud demande à parler (1).

Alors, d'une voix retentissante, dans l'attitude d'un homme extrêmement animé, gesticulant avec véhémence, il dit :

Je proteste. Je proteste contre l'acte par lequel vous engagez les personnes et les biens des Saint-Simoniens dont vous êtes le Père. Leur vie est à l'humanité, vous

---

(1) Lorsque notre Père Enfantin a pris possession de l'autorité suprême, le père *Bazard*, qui jusque là avait partagé la suprématie avec lui, a *protesté*, et s'est retiré. Peu après, plusieurs membres de la hiérarchie Saint-Simonienne ont *protesté* de même et se sont écartés du sein de la famille. Jean Reynaud n'a pas tardé à se manifester aussi comme *protestant*. Toutefois il était resté parmi nous ; et notre Père Enfantin, qui avait pour lui une affection toute particulière, qui l'avait initié à notre foi, qui, au commencement de 1831, l'avait appelé près de lui du fond de la Corse, où il exerçait les fonctions d'ingénieur des mines, lui avait dit avec bonté, dans la réunion

la mettez en balance avec une affaire d'industrie; leur vie peut beaucoup pour l'humanité dès ce jour; le jour n'est pas venu où l'argent dans vos mains sera tout-puissant pour elle. J'ai entendu le père *Olinde* s'écrier que la puissance de l'argent, corruptrice jusqu'à ce jour, devenait dans sa main une puissance moralisante! Une puissance moralisante! Mais que l'on commence donc par déclarer en vertu de quelle morale va s'opérer cette transformation religieuse de l'argent. N'avez-vous pas été réduit à déclarer vous-même que vous n'aviez pas foi entière dans la morale étrange qui fait votre force? N'avez-vous pas déclaré que la morale Saint-Simonienne définitive n'existait pas? N'avez-vous pas été témoin du soulèvement général qu'ont excité vos idées sur ce sujet? Et c'est dans cette position, balancé entre la morale du passé, à laquelle vous ne croyez plus, et la morale de l'avenir, que vous ne savez pas encore, que vous souffrez que l'on dise devant vous : « L'argent se transforme dans nos mains, et c'est une puissance dont nous allons nous servir pour moraliser les hommes. » Oh! je vous en prie, attendez la morale; à sa suite l'argent ne vous manquera pas. Mais sans la morale, au nom de Dieu! sans la morale, à quel emploi allez-vous consacrer votre richesse?

Vous allez réunir des hommes; mais dans quel but? si vous n'avez rien à leur enseigner sur leurs rapports intimes. Vous allez ouvrir des maisons aux familles d'ouvriers qui viendront chercher abri sous votre paternité;

---

de la famille qui eut lieu le samedi 19 novembre : « Je t'exhorte à remplir, » à l'égard de mes actes, soit dans nos réunions de famille, soit en public, » la mission de haut protestantisme que j'avais réservée à *Bazard*. »

mais quelle loi leur proposerez-vous pour les faire vivre dans une harmonie préférable à celle du vieux monde? Vous apparaîtrez, vous, loi vivante, loi souveraine, et vous leur direz : « Nous ne croyons plus à la morale chrétienne; une morale nouvelle nous viendra bientôt : en attendant, gardez l'ancienne, sinon comme règle de vos consciences, au moins comme règle apparente de vos actes. Jusqu'à ce que la femme soit venue prendre place sur le siége vacant à mes côtés, il ne peut être permis à personne de mettre en pratique la morale que moi, votre Père suprême, je porte en moi, et dont je vais peu à peu vous enseigner les principes. » Ah ! vous savez bien que tôt ou tard le principe porte fruit et engendre son acte. Vous voulez qu'on ait en vous amour et confiance; mais n'êtes-vous pas votre théorie vivante et ayant chair ? Empêcherez-vous que peu à peu amour et confiance en votre théorie ne descendent au-cœur de vos enfans ? Non ! l'argent n'est pas puissance moralisante, si le seul droit qu'il vous donne est celui de dire aux hommes : « Venez à nous, vous serez mieux vêtus, mieux nourris; nous vous gouvernerons et nous vous ferons des largesses. » Il ne sera puissance moralisante que lorsqu'il vous permettra de leur dire : « Venez à nous, nous donnons la vie ! Venez à nous, nous vous ferons plus unis, plus sages, plus vertueux.

Je m'arrête, car je ne veux pas que ma protestation atteigne ces essais de morale théorique que la plupart ignorent encore; je ne veux point détacher des lambeaux de ce monstrueux assemblage pour en faire au public une part plus facile. Avant peu vous paraîtrez tout entier, la responsabilité de vos audacieuses doctrines se posera sur votre tête et ne vous quittera pas; alors on fera justice de

vos droits à moraliser les prolétaires; on fera justice de vos catégories et de vos lois d'amour, de votre humanité en orgie et de vos dieux vivans; on verra quelle protection et quel secours il convient de donner à ce vaisseau marchant à un avenir monstrueux à travers un océan de délires et de rêves.

Quant à moi je me contente de protester aujourd'hui contre un acte qui jette vos enfans à la chance d'une faillite de bourse, contre un acte qui tend à fonder des associations religieuses sans morale, et à substituer à la conscience de l'homme la volonté du prêtre.

Cette protestation inattendue étonne profondément l'assemblée.

Ici commence un drame qui dure une heure et demie, auquel prennent part avec notre Père Enfantin et Reynaud, *Rodrigues*, Laurent, E. Talabot et Baud, et dont il nous est impossible de reproduire l'effet éclatant.

Rodrigues dit ce qu'était la *puissance morale* de l'argent dans un budget dont le premier chapitre a pour titre *Secours à la classe la plus nombreuse.*

Laurent, interrogeant Reynaud, qui a coopéré sous sa direction à la mission de Lyon, lui demande si alors qu'il était allé annoncer une ère nouvelle aux populations souffrantes, il n'y avait pas pour lui de *morale* Saint-Simonienne.

Talabot se lève à son tour et dit :

Aux époques de renouvellement, *le sentiment moral* le plus élevé que les hommes puissent avoir dans le cœur, le sentiment qui leur fait accomplir *les actes* les plus grands, les plus éminemment utiles à l'humanité, est celui qui les fait sympathiser avec les classes exploitées et souffrantes, et qui leur donne la force de sacrifier leur vie, leur réputation même, à l'affranchissement de ceux sur lesquels pèse

encore quelque esclavage. Aujourd'hui nous venons appeler les *prolétaires* et *les femmes* à *des destinées nouvelles ;* il faut, pour qu'ils puissent avoir foi dans l'avenir que nous leur annonçons, qu'ils apprennent de nous, et que la société tout entière apprenne avec eux que la *politique* et la *morale chrétienne* ne peuvent plus rien pour le progrès, pour l'amélioration du sort de tous. J'ai foi que celui qui a eu la sublime audace de nier dans toutes leurs conséquences la *politique* et la *morale du passé* aura la puissance d'affirmer celles de l'avenir, dont SAINT-SIMON a déjà posé les bases. C'est pourquoi je le reconnais comme l'homme le plus ÉMINEMMENT MORAL de son temps, et, à ce titre, je vois en lui MON CHEF et MON PÈRE.

Je sens profondément toutes les souffrances qui déchirent les *prolétaires* et les *femmes*. Les préjugés chrétiens qui consacrent encore leur esclavage sont *impies* et *immoraux* à mes yeux. C'est pourquoi j'ai consacré ma vie à balayer les débris que la *politique* et la *morale chrétienne* ont laissés au milieu de nous, en enseignant successivement au monde et en lui faisant aimer la politique et la *morale* qui doivent lui donner une nouvelle vie.

Reynaud affirme que, quoi qu'il ait dit, il n'a jamais mis en doute la haute moralité des hommes au milieu desquels il a pratiqué l'apostolat.

Mais rien n'égale la puissance calme et bienveillante que manifeste NOTRE PÈRE ENFANTIN, si ce n'est l'admiration respectueuse qu'il inspire bientôt au public, qui, comme tous les publics de l'époque actuelle, a naturellement une prédilection marquée pour les *protestans*, puisque toute l'œuvre politique du siècle se réduit encore à *protester* contre le passé.

Tour à tour moralisant Reynaud et le relevant avec tendresse, dominant la foule, qui, depuis plusieurs heures comprimée dans l'é-

troite enceinte de la salle, s'agite impuissante, et commandant ses applaudissemens, il révèle à tous le Pontife de l'avenir, répandant à flots, autour de sa personne sacrée, la confiance et la vénération. Tous les yeux sont fixés sur sa face, qui rayonne d'un calme majestueux. Ses paroles sont avidement accueillies, et lorsqu'il dit comment la MORALE de l'avenir, en ce qui concerne les rapports de l'homme et de la femme, c'est le principe d'*égalité*, d'*association;* et lorsqu'il annonce à ceux qui viennent à nos prédications sans y apporter les sentimens que méritent les hommes qui ont renoncé à leur repos, à leur fortune, à une existence honorée, pour se vouer à travers mille entraves, à l'amélioration du sort de leurs semblables, qu'il les dispense de leur inutile curiosité; Reynaud se calme à sa voix; tous ses fils attendent le moment de se jeter dans ses bras, lorsqu'il dit à Baud, qui lui demande la permission de parler, qu'il la lui accorde.

PÈRE ENFANTIN, Père suprême de la religion nouvelle, vous êtes mon chef, je vous salue. *Olinde Rodrigues*, vous serez mon frère par le sang, je m'en fais gloire; vous êtes mon père en SAINT-SIMON, je m'en réjouis. ENFANTIN, *Olinde Rodrigues*, vous êtes nos Pères : gloire à vous!

Je viens, tout ému du cri qui a retenti dans cette enceinte, non pas pour poser en face de la protestation ma parole et mon témoignage; l'hymne d'amour que vous chantera l'humanité se prépare, et elle couvrira par son éclat des protestations isolées; mais je viens vous dire, à vous, mes Pères, et à toute cette famille qui vous entoure, ce que je fus, ce que je suis et ce que je veux devenir. Écoutez-moi : je ne vous apporte point une parole préparée; jamais je n'ai pu livrer au papier toute ma vie; mais quand je la sentais bouillonner dans mon sein, je la laissais déborder à flots sur vous, et plus d'une fois vos tressaillemens m'ont appris qu'elle avait coulé jusqu'à vos

cœurs. Écoutez-moi, enfans de Saint-Simon, vous savez mon nom. Il faut que je l'apprenne à ce public qui l'ignore.

Je me nomme Henri Baud; mon père est un prolétaire qui a triomphé du hasard de la naissance et a amassé des richesses par la force de ses bras. Quand la parole de Saint-Simon se fit entendre à moi, j'entrevis le moyen d'employer un jour d'une manière morale cette puissance de l'argent que le monde me disait d'espérer, et que je redoutais, parce qu'entre les mains des privilégiés de la naissance je l'avais toujours vue corruptrice. Je sentis que pour ennoblir mon privilége je devais l'employer à l'abolition de tous les priviléges : je suis devenu prolétaire. C'est ainsi que la famille du sang me punit de vouloir pratiquer ma foi religieuse, et de vouloir m'unir à une femme qui ne tenait de la naissance ni la fortune ni la religion de ma mère. Eh bien! toutes les rigueurs de la famille du sang ne triompheront pas de mon amour pour elle, et je la forcerai par mes œuvres à me rendre sa tendresse : voilà mon avenir comme fils. J'admettrai ma femme à la sainte union de l'égalité; voilà mon avenir comme époux.

Reynaud, toi qui fus mon frère et qui étais devenu mon père, tu as dit devant moi, dans ces derniers temps : « que ceux qui ne se sentent pas la force de porter l'habit » d'apôtre se retirent. » Regarde-moi, je le porte. Tu nies aujourd'hui la puissance morale de l'argent entre les mains de nos Pères; souviens-toi que j'étais devenu prolétaire et qu'ils m'ont adopté, que j'avais faim de pain et de parole et qu'ils m'ont nourri, que j'aurais été nu et que cet habit, ce sont eux qui me l'ont donné : voilà la puissance morale de l'argent; car grâce à eux je viens professer Dieu en ce moment à la face des hommes; et moi, je brûle maintenant de voir le peuple revêtu comme moi des insi-

gnes de l'apostolat. Ecoute, écoute! J'ai entendu souvent sortir de ta bouche ces mots puissans : « La voix du peuple est la voix de Dieu »; et quand tu le disais je sentais que tu étais la voix du peuple. Que demandent donc ces hommes qui peuplent la plus industrieuse de nos cités? Quel cri se fait entendre sous cet étendart de mort, au milieu de la mitraille qu'ils reçoivent ou qu'ils vomissent sur des poitrines d'homme? Reynaud, Reynaud! ils demandent du pain, et c'est avec de l'argent qu'aujourd'hui l'on a du pain; et si le peuple veut du pain, l'argent qui le donne est une puissance morale.

Oui, Reynaud, je me sens la force de porter l'habit d'apôtre; mais le doute où je te vois, c'est le néant, et la seule idée du néant m'écrase. Prolétaires qui m'écoutez, ma main a souvent touché vos mains calleuses, endurcies par le travail, et elle a senti que vous répondiez à ses étreintes. Ma voix douloureuse a plus d'une fois remué vos entrailles. Rassurez-vous donc! ne croyez pas celui qui vous dit qu'il y a encore au monde un génie du mal, et qu'il veut le trouver ici. Non, Dieu n'a pas permis qu'un homme pût se placer en présence des hommes avec cette face calme et sereine, avec cette grandeur et cette beauté, pour qu'il s'en servît afin de les séduire et de les perdre. Il y a dans l'humanité des hommes forts et des hommes faibles; mais le plus fort aujourd'hui c'est notre Père Enfantin; il est le génie du progrès, le génie de la paix qui vient affranchir le travailleur et la femme.

Amis, je suis prolétaire et il m'a adopté, et je jouis de ma liberté devant lui, parce que je le suis avec amour. Saluez-moi, saluez votre frère émancipé! donnez-moi les joies de la famille, je n'ai jamais eu de frère!

L'assemblée répond à l'appel de Baud par ses applaudissemens.

Et vous, femmes, celle qui m'a porté dans ses entrailles n'est pas là pour m'entendre; faites place pour moi dans votre cœur à un amour de mère, afin que si vous voyez celle dont Dieu m'a fait naître, vous apaisiez les tourmens de cette stérilité qu'elle s'est faite. Dites-lui, pour la toucher, les douleurs que doit souffrir un fils comme moi privé de ses embrassemens, de sa parole, de sa vue; un fils réduit à vivre comme s'il n'avait pas de mère, quand, Dieu soit béni, sa mère chérie est vivante !

Cette improvisation de Baud électrise toute l'assemblée, qui l'accueille par des salves répétées d'applaudissemens.

Lorsque Baud a dit, notre Père Enfantin se lève, et bientôt tous ses fils sont dans ses bras. Reynaud, lui-même, après un instant d'hésitation, se jette à son cou avec transport.

A la sortir de la cérémonie, plusieurs des membres de la hiérarchie qui étaient à l'état de *protestantisme*, sont venus demander au Père suprême le baiser paternel, et reconnaître son autorité.

Il leur était apparu comme à chacun des membres de la famille dans une majesté religieuse inouïe; et *Olinde Rodrigues*, après avoir entendu sa parole, avait dit : Rien n'a été dit de plus beau depuis le sermon de la montagne.

Et vous, Jeanne, celle qui m'a porté dans ses entrailles, n'est pas là pour m'entendre; faites place pour moi dans votre cœur à un amour de mère, afin que si vous avez celle dont Dieu m'a fait nature, vous apaisiez les tourmens de cette sévérité qu'elle a eut faite, Dieu lui pour la toucher, les douleurs que doit souffrir un fils comme moi privé de ses embrassemens, de ses paroles, de ses vues, un fils réduit à vivre comme s'il n'avait pas de mère, quand, Dieu soit béni, sa mère chérie est vivante!

Cette image, gravée de Bard d'après une [illegible], qui l'accompagne par des autres représentant [illegible].

Lorsque Bard a dit, quatre Pères Prêtres se sont bénis tous ses fils sont dans ses bras. Bouquet, lui-même, après un instant de hésitation, se jette à son cou avec transport.

[illegible] de la communion, plusieurs des membres de la [illegible] [illegible] l'Eau de protestantisme sont venus demander un [illegible] [illegible] le baiser paternel, et se connaître en entendre.

Il leur dit appuyé, comme à chacun des membres de la famille dans une majesté religieuse [illegible] et Olivier Redégyrus, après avoir [illegible] se parole, avant dit : Nous n'avons [illegible] [illegible] [illegible]

XIV.

4 DÉCEMBRE 1831.

A midi notre PERE SUPRÊME ENFANTIN entre dans la salle, suivi d'*Olinde Rodrigues*.

E. Barrault se lève, et prononce l'improvisation suivante :

Ce silence que vous recommandez m'avertit que, réunis aujourd'hui pour la première fois depuis la solennité qui, dimanche dernier, émut si profondément nos cœurs, nous avons tous besoin de nous communiquer le souvenir des vives impressions dont nous avons tressailli. Jusqu'à ce jour en effet l'association Saint-Simonienne, immobile et

silencieuse devant vous, n'avait eu de voix que par l'organe de l'un de ses prédicateurs, et cette voix isolée, dogmatique plutôt que passionnée, avait pu vous donner une idée de notre science, mais non pas de notre foi. Or voici que le CHEF SUPRÊME de notre famille s'est dégagé de ce silence dans lequel il était resté long-temps enveloppé; il a parlé, et en nous annonçant la voie nouvelle dans laquelle Dieu nous poussait à marcher, il nous a édifiés de ses paroles simples, profondes, paternelles, et de son calme plein de douceur et de majesté. *Olinde Rodrigues*, qui nous a transmis le dépôt sacré de la doctrine, a pris en votre présence possession de la part de l'héritage du Maître qu'il s'est senti la puissance de développer. Et tout-à-coup une protestation s'est élevée, qui a provoqué des manifestations éclatantes de la part de mes frères Laurent et Talabot et de mon fils Henri Baud. Ainsi s'est déroulée à vos yeux une succession de scènes, qui vous ont révélé la foi profonde du chef de notre association en lui et dans ses fils, de ses enfans dans leur Père et en eux-mêmes, parce que tous ont foi dans l'humanité et en Dieu, en même temps que la vie commune qui nous anime tous, et qui, ce jour, j'ose le dire, a gagné jusqu'aux auditeurs les plus assidus à nos séances. Jamais communion ne fut plus parfaite entre nous et l'assemblée.

Au monologue a donc succédé le drame, à la leçon l'acte de foi, au silence la publicité que nous brûlons d'étendre à tous les actes de notre vie, à toutes les cérémonies qui jusqu'à présent se sont accomplies à notre intérieur, telles que le baptême, le mariage, la réception de nouveaux prosélytes, le départ des missions, et qui désormais devront être consacrées devant vous; et notre culte, en prenant son essor, échappera à cette enceinte déjà si

étroite à votre affluence, pour déployer ses touchantes solennités dans une enceinte plus vaste et plus majestueuse. Alors, vous à qui une prédication solitaire ne pouvait pas plus révéler la religion qu'une voix isolée ne révélerait l'harmonie, vous n'aurez plus sujet de nous demander si nous sommes religieux. Long-temps, pour essayer à satisfaire à cette question, nous vous avons montré l'humanité se développant sous l'influence de croyances de plus en plus complètes et s'acheminant vers un avenir religieux, en dépit des époques d'incrédulité qui semblent laisser une lacune dans l'histoire de la religion; nous l'avons signalée sympathisant tour à tour avec Dieu sous l'aspect matériel et sous l'aspect spirituel; et sans doute nous avons forcé tout logicien sincère à nous accorder que la société devait encore grandir sous l'influence d'une religion dont la formule était rigoureusement déterminée par la série des formules précédentes; en un mot nous vous avons fait de la théologie, mais nous ne vous avons pas fait partager l'inspiration vivifiante, l'enthousiasme religieux. Or rien n'égale l'insolence de la raison livrée à elle-même; quelquefois elle se refuse avec hauteur à tout ce dont elle est convaincue; tour à tour elle affirme et elle nie avec une capricieuse mobilité, avec une jactance de scepticisme qui ne peuvent s'évanouir que devant l'illumination puissante du sentiment. Eh bien! nous espérons que désormais notre présence, notre parole, nos actes, notre attitude, nos gestes, tout fera pénétrer en vous cette foi dont nous sommes animés, et que pour être initiés à cette croyance que souvent vous nous enviez, il vous suffira de nous voir, de nous entendre, de nous toucher.

Vous pouvez dès lors apprécier à leur juste valeur le conseil que quelques hommes, curieux amateurs de la

doctrine, sincèrement émerveillés de la beauté de ses plans, mais inquiets de la possibilité de sa réalisation, nous ont souvent donné de nous transporter dans une vallée, dans une île déserte, essayant même de nous séduire par le spectacle magnifique des savanes immenses que présente l'Amérique, afin d'y tenter une expérience qui pût décider ensuite la société à adopter notre religion. Je ne perdrai pas de temps à démontrer que la religion Saint-Simonienne est plus réalisable sur une vaste échelle que dans ces étroites dimensions; mais je vous le demande, quelle serait la légitimité de nos prétentions à être religieux, si, pour vous le témoigner, nous commencions par briser tous les liens qui nous attachent à vous? Quelle étrange manière de procéder à la régénération sociale, que d'isoler notre vie de la vôtre! Ne serait-ce pas bien préluder à l'association universelle, que d'aller dans un coin fonder une association mesquine, chétive, misérable, et, qu'on me passe l'expression, dont la trivialité ne sera pas au-dessous de la chose, une associatiation de ménage et de pot-au-feu?

C'est au milieu de vous que nous sommes jaloux de rester; et pour vous faire sentir que nous sommes religieux, nous avons besoin à chaque instant de nous mêler à vos mouvemens, de tempérer l'impatience, de presser la lenteur, et de faire tomber l'acharnement de vos divisions. Non, nous ne prétendons pas, dans ce déluge de maux qui nous envahissent, chercher un refuge dans une arche qui flotte paisible au milieu de vos misères, pour aller aborder sur le sommet de je ne sais quelle montagne, et recommencer un monde sur les ruines de l'ancien: nous ne voyons pas dans le rameau initiateur une plante frêle qu'il faille faire croître à l'écart avec des soins avares et jaloux, mais un arbre vigoureux que nous avons hâte d'en-

raciner sur le sol foulé par tous, afin que son ombrage s'étende à tous; d'acclimater dans l'air respiré par tous, afin qu'il porte pour tous ses fleurs et ses fruits; arbre majestueux destiné à s'affermir et à se propager par la tempête même, qui emporte et disémine au loin ses fécondes semences!

D'ailleurs est-ce que notre religion, pour expirer ou croître lentement dans une solitude, est née dans la solitude? est-ce un rêve enfanté dans le désert? Empressés de détruire en vous les préventions nées des traditions qui consacrent le souvenir des antiques révélations, jamais nous n'avons dit que Saint-Simon se fût retiré sur le sommet d'une montagne, et que là Dieu, lui apparaissant sous la forme d'un buisson ardent, eût noué avec lui un entretien mystérieux, ou que par une voix céleste, par le message d'une sainte colombe ou d'un ange, il fût entré avec lui en communication. Saint-Simon a connu la société tout entière dans ses souffrances, ses désirs, ses vœux; et c'est dans la profondeur de sa sympathie pour elle, éclairée par le spectacle de toutes ses douleurs, qu'il a puisé la nouvelle révélation. Si donc, selon une fable antique, les dieux punirent Prométhée d'avoir ravi le feu céleste, ce serait un crime de lèse-humanité que de lui ravir la révélation Saint-Simonienne qui lui appartient, parce que c'est par elle qu'elle a été inspirée. Enfin où les disciples de Saint-Simon, qui ne se conçoivent pas la tâche de contempler incessamment la figure majestueuse de leur maître comme le type immuable de la perfection, mais celle de développer la révélation qu'ils ont reçue, pourront-ils en trouver l'occasion, si ce n'est dans le milieu même qui l'a inspirée à leur maître? Nous ne protestons pas contre la société, nous ne lui disons pas «Anathème!» nous nous attachons

à discerner, à féconder, à réunir tous les germes épars, et nous recevons du spectacle de chacune des modifications que nous vous imprimons un nouvel enthousiasme pour ajouter à notre œuvre; car Dieu n'est pas seulement avec nous, Dieu est aussi avec vous, et c'est parce que nous sommes inséparablement liés avec vous que nous nous sentons religieux. Le jour où vous sentirez le lien qui nous unit, vous aussi vous serez religieux.

Et ne croyez pas que ce soit là une vaine espérance. Déjà vous pouvez chaque jour vous en convaincre, nous avons fait pénétrer dans le monde les principes d'une politique nouvelle; nous avons arraché au vague terrain de la métaphysique constitutionnelle tous les hommes d'un cœur vraiment généreux, d'un esprit élevé. Par eux la société entière a été saisie de la question la plus haute de la politique moderne, je veux dire les rapports entre les travailleurs de tous les rangs, entre les classes privilégiées et les classes déshéritées, entre les oisifs et les travailleurs, entre ce qu'on appelle encore les consommateurs et les producteurs; comme s'il y avait des producteurs qui ne consommassent pas, ainsi qu'il y a des consommateurs qui ne produisent pas! Et il n'est pas aujourd'hui de puissance capable de retirer des mains qui la tiennent cette question vivante, palpitante; car toutes les théories d'équilibre des pouvoirs constitutionnels sont tombées sous les balles de Lyon (1). La société va désormais s'occuper de s'approprier cette politique nouvelle dont nous avons eu l'initiative.

---

(1) Ce passage et le passage suivant ont été incriminés par le ministère public dans le procès qui nous a été intenté, et le prédicateur est prévenu de provocation, non suivie d'effet, au renversement du gouvernement.

Sans doute on pourra se séparer de nous; on affectera même de s'écarter de nous avec d'autant plus de violence qu'on s'en rapprochera davantage par la nature des idées; on ira encore jeter de la boue à la face des Saint-Simoniens; mais leur langage sera dans toutes les bouches, et d'ici à un an la politique française, et par suite la politique européenne, sera la politique Saint-Simonienne, sauf le nom.

Pour nous, nous faisons volontiers crédit au monde de toutes nos idées, qu'un jour il saura bien rapporter à ses véritables auteurs. Nous nous réjouissons de cette large division du travail qui nous facilite notre tâche, et nous nous occuperons sans relâche de faire sentir la religion à cette société dans laquelle ce sentiment ne demande qu'à s'épanouir; nous avons besoin d'intervenir entre toutes les classes et de leur rappeler que ce n'est pas une lutte que nous sommes venus organiser, mais une œuvre immense de conciliation; nous avons besoin de rappeler leurs cœurs à ce sentiment de reconnaissance, d'obéissance, d'hommage, dont notre époque, malgré son anarchie, nous offre des exemples souvent même exagérés, mais qu'elle a pris l'habitude de nier parce que le pouvoir et la soumission portent encore l'empreinte du despotisme et de la servitude des temps passés.

Sans doute le temps est proche où les hommes, qui longtemps ont préconisé avec le plus d'ardeur la liberté, l'indépendance, en viendront à réhabiliter peu à peu les idées d'autorité et de hiérarchie, en s'attachant surtout à en faire comprendre l'importance, l'utilité, la nécessité. Mais, pour nous, nous aurons à faire sentir à tous que si l'homme, aujourd'hui et dans l'avenir, devait obéir à un pouvoir qui lui apparût comme une fatalité; l'homme, dis-je, serait encore esclave, avili, dégradé; et pour moi je ne me sens

la force d'obéir, fût-ce à la raison même, qu'autant que la raison sera aimante et aimable. Quant à ceux qui prétendent que la loi écrite est la règle unique qui doive à la fois lier le chef et le dernier de la famille, laissons ces métaphysiciens, ces théologiens, s'amuser tristement de cette abstraction stérile. La loi écrite! Eh! cette loi nous est-elle tombée du ciel? n'a-t-elle pas été révélée par un homme supérieur aux autres hommes qui la lui ont inspirée? Si cette loi devient la règle de la société, et que la société soit progressive, ne faut-il pas qu'incessamment un homme se charge de continuer cette révélation, et d'en transformer, successivement et selon les besoins, les sacrés caractères; et cet homme quel est-il, si ce n'est la loi vivante?

Le prédicateur, se tournant vers le Père Enfantin : Mon Père, vous êtes à mes yeux la loi vivante de l'humanité, imparfaite sans doute, car ce fauteuil, symbole de notre espoir, est vacant; mais, je le dis hautement, et je voudrais que cette enceinte fût plus vaste, afin que mes paroles pussent retentir plus au loin et trouver un plus grand nombre d'échos; oui, je le déclare, et certes mon front ne porte pas la trace de la servilité, mon Père, j'adore en vous la manifestation la plus haute de Dieu dans l'humanité, parce que vous-même vous adorez Dieu dans l'humanité entière, que vous vous sentez la mission de pousser au progrès; je vous aime, parce que vous commencez pour nous cette autorité nouvelle qui n'enchaîne pas, mais qui attire; qui n'enseigne pas, mais qui inspire; qui ne mutile pas, mais qui féconde; qui ne contraint pas, mais qui se fait suivre! Mon Père, pardonnez à la rudesse que garde encore ma voix peut-être en vous adressant cet hommage; mais la femme manque à vos côtés.

Au milieu des applaudissemens un sifflet se fait entendre; aussitôt les applaudissemens redoublent.

Lorsque Barrault a terminé, notre Père Enfantin dit à Baud, qui lui avait demandé à parler :

« Baud, tu as la parole. »

Mon Père, il y a huit jours, dans cette même enceinte, un cri parti d'auprès de vous a fait sortir de ma poitrine l'acte de foi, le premier que j'ai fait ici à la face du public. Je me suis nommé, j'ai expliqué ma vie, et j'ai fait sentir comment elle s'unissait à vous. Ce cri a été répété, on en est venu à protester contre vos actes et contre l'engagement que vous prenez d'installer la paix dans le monde. Il n'y a rien là qui me surprenne. J'ai entendu des financiers de nos jours pousser des cris d'étonnement qui ressemblaient, moins la force, à ceux qui s'étaient produits dans cette enceinte. Ils trouvaient étrange que vous, notre père *Olinde Rodrigues*, qui leur aviez fait courber la tête devant votre science quand vous étiez avec eux, aujourd'hui que vous marchez en avant d'eux, vous eussiez eu le courage d'assumer sur votre tête la responsabilité de notre existence, la responsabilité de l'avenir industriel et pacifique des hommes. Ils allaient jusqu'à trouver étrange la rédaction même de cet acte que vous avez livré au public; ils n'ont pas compris que si cet engagement nouveau leur avait paru tout simple, tout naturel, c'est que nous aurions encore été dans la voie du passé, et que c'eût été seulement une spéculation commerciale que nous venions réaliser; tandis qu'il y avait sous cette parole, sous cet acte d'association, un avenir d'apostolat que leurs

yeux n'y ont point aperçu, que leurs cœurs n'y ont pas senti. Ceux d'entre eux même qui vous ont le mieux compris ont cru que vous veniez seulement pour donner un peu de pain au peuple. Ah! sans doute le peuple a besoin de pain pour calmer sa faim dévorante; mais ne lui faut-il que du pain, et est-ce donc assez de lui donner à manger comme à ces animaux domestiques que l'on nourrit tant qu'ils servent? Du pain, du pain seulement au peuple! Celui qui parle ainsi n'a compris ni sa dignité ni ses mérites. Pour qui donc les fêtes, les joies, la pompe dans ce monde, si le peuple n'a pas sa part? Des fêtes! ah! j'entends, on lui en donne des fêtes! Il y a de grands anniversaires durant lesquels on le reçoit *gratis* dans les théatres; là, il va s'entasser pour revoir un moment ces artistes, enfans du peuple, heureux de sentir autour d'eux, tumultueuse et bruyante, cette famille à laquelle ils appartiennent encore par le cœur, par les émotions, par la vie; famille infortunée qui, après cet instant de joie, sera rendue aux tristes réalités du dénûment et du travail. Qui donnera donc au peuple de véritables fêtes, des fêtes qui soient la continuation, le couronnement harmonique de sa vie? Dieu soit béni! par Saint Simon, par vous, *Olinde Rodrigues*, mon père, naîtra pour le peuple le culte pacifique, la plus belle des fêtes qui ait éclaté aux yeux des hommes; une pompe resplendissante devant laquelle pâliront et toutes ces revues guerrières et toutes ces fêtes d'aujourd'hui qui ressemblent trop à l'insulte et à la moquerie, en présence des douleurs que le peuple endure. Il n'y a pas de fêtes là où le peuple n'est pas heureux et ne se réjouit pas : le bonheur du peuple, voilà la première des fêtes.

Qu'on ne s'y méprenne pas; ce que nous faisons aujourd'hui n'est que la continuation de ce que nous faisions

hier, et nous marchons vers l'avenir. Nous avons dit, il y a long-temps, que nous venions substituer l'emprunt à l'impôt, à l'impôt qu'on prélève sur la chair du pauvre excédé de travail, sur la chair de la beauté vendue : nous empruntons pour affranchir le pauvre peuple, et la fille du peuple, de ce hideux impôt.

Que ceux qui nous blâment encore se rappellent ce qu'ils pensaient il y a quelque temps. Ils nous accusaient de vouloir détruire; aujourd'hui nous venons fonder. Ah! sans doute, ils ne voyaient alors en nous que des philosophes, que des savans occupés dans leur cabinet à livrer chaque jour une édition de leurs pensées au public, pour une rétribution donnée : quelle sera leur parole, aujourd'hui qu'ils nous voient engager nos biens, nos personnes, notre existence tout entière, à l'accomplissement de notre œuvre? Ils n'ont pas cru que nous pourrions nous dévouer ainsi à la réalisation de nos doctrines religieuses; ils n'ont pas compris que pour nous il n'y avait pas de cessation possible; ils ont prononcé le mot de *faillite* : c'est pour l'homme qui se conçoit séparé de son œuvre et qui n'y tient que par l'argent, que la faillite est possible; mais celui qui à chaque instant de sa vie donne sa parole, sa puissance pour réaliser ce qu'il a promis à la face des hommes, celui-là ne peut pas faillir. Nous prenons envers le peuple un engagement solennel de travailler à l'amélioration de son sort; tant qu'il restera des souffrances parmi les hommes, nous n'aurons pas le droit d'interrompre notre œuvre. Mon père, vous avez dit à ces puissans financiers qui ont tant de fois escompté l'avenir des restaurations politiques, «Votre règne est passé.» Un avenir prochain confirmera votre parole. Oui, l'or de la couronne des rois a coulé en lingots chez les rois de l'industrie; un bourrelet de bois vermoulu est tout

ce qui reste à la légitimité vieillie; la pourpre est aux pieds du peuple, elle sortira de la boue pour parer les épaules du peuple. La couronne du chef de l'industrie brillera d'un or plus pur que jadis la couronne des rois; et le peuple, heureux par elle, la saluera avec des accens de joie et de triomphe. Fêtes resplendissantes de l'avenir, vous aurez une place pour ces femmes qui s'engloutissent aujourd'hui sans secours dans l'abîme de toutes les dégradations et de toutes les misères; vous aurez pour elles une place. Elles y viendront affranchies du joug sanglant du vice, et devant elles baisseront la tête ceux qui aujourd'hui méconnaissent encore ce qu'il y a dans la beauté d'avenir et de puissance. C'est sur le bonheur du peuple, sur sa vie tout entière chaque jour plus heureuse, que s'appuiera le trône pacifique du chef de l'industrie et du culte, par qui la puissance morale de l'argent est fondée.

(Applaudissemens.)

Le Père Suprême s'exprime alors en ces termes :

Chers enfans,

Nous vous avons déjà dit que notre position était plus grave, plus grande que jamais. Vous le savez, le rôle politique que nous avons rempli jusqu'à ce jour nous a fait passer aux yeux de bien des hommes pour des perturbateurs du repos public. Quand nous avons annoncé une organisation nouvelle de la propriété, on a cru pouvoir dire que nous venions organiser la loi agraire, diviser les biens par égales parts; que c'était la guerre des pauvres contre les riches, et que nous boulverserions la société. Aujourd'hui nous annonçons qu'une œuvre morale immense nous

est réservée; nous annonçons que nous devons toucher à ce qui jusqu'à ce jour a été regardé comme la sauve-garde de la société tout entière dans *la famille*, comme nous avons touché dernièrement à ce qui avait été regardé jusqu'à ce jour comme la sauve-garde de la société dans *l'état*.

Si le monde politique présente tant de désordres que l'apparition d'une politique nouvelle soit nécessaire, le monde moral est-il donc si bien réglé, si beau, qu'il ne puisse pas se présenter des hommes annonçant une morale nouvelle? Et cependant nous devons nous y attendre, NOTRE prétention au caractère de PRÊTRE, NOTRE prétention de régler les sentimens et les actes des hommes, soulèveront d'abord contre nous de vives antipathies. Nous prêtres nouveaux, nous prêtres de l'avenir, nous aurons à dissiper et à vaincre toutes les répugnances et toutes les colères qui ont frappé le prêtre du passé, et qui sommeillent.

Le prêtre du passé, on ne le respecte plus; mais on ne le repousse plus, on ne le craint plus. Le prêtre de l'avenir, on ne le désire pas; on ne l'écoutera pas sans dédain, on ne le suivra pas sans défiance; on a besoin de le voir long-temps pratiquer sa vie pour le croire; on a besoin de le voir grandir devant tous pour reconnaître que la vie est en lui

Longue interruption produite par le bruit que font les assistans, continuellement refoulés par les personnes du dehors qui cherchent à pénétrer.

En ce moment nous nous occupons de chercher une salle plus vaste; vous voyez qu'il nous est difficile de continuer ici nos enseignemens; et la foule qui se presse autour de nous à l'heure où nous proclamons la nécessité

d'une LOI MORALE NOUVELLE, nous fait voir que beaucoup nous attendent, et nous donne hâte de parler à tous.

Chers enfans,

Nous entrons, nous fils de SAINT-SIMON, dans l'époque de l'apologie de notre conduite; car nous serons attaqués. Je vous demande à vous tous qui avez foi que la vie Saint-Simonienne est en vous, d'apporter devant le monde le spectacle d'une vie qui convainque les plus incrédules que la mission que nous accomplissons aujourd'hui est bien la mission la plus grande, la plus élevée qu'homme ou femme puisse se proposer.

Je m'adresse à vous tous, comme si tous vous reconnaissiez en moi l'autorité nouvelle, parce que tous vous venez à moi, entendre ma parole, et que je ne veux pas croire que vous veniez sans but moral pour vous et pour tous : vous venez entendre ma parole, parce que vous pensez qu'elle peut être bonne au monde; vous venez entendre la parole de SAINT-SIMON, parce que vous savez déjà ce que SAINT-SIMON a fait, et parce que ses œuvres passée vous garantissent ses œuvres futures.

Aujourd'hui nous appelons les femmes à nous aider dans l'œuvre apostolique; nous appelons les femmes à venir non réclamer, mais dire ce qu'elles veulent pour l'avenir.

Jusqu'ici, nous écoutant prêcher l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, vous avez tous compris ce que nous voulons faire pour les HOMMES; nous voulons tendre la main aux travailleurs, aux salariés; mais il ne s'agit pas des HOMMES seulement, il s'agit aussi des FEMMES. Or quelle est la classe la plus pauvre et la plus nombreuse parmi les femmes? Quelle est la femme qui

souffre le plus au monde chrétien qui pèse encore sur nous, et de la critique du monde chrétien? Quelle est la femme qui souffre le plus de l'anathème contre la chair et de la profanation de la chair? Voilà la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, voilà celle que nous devons sauver.

Et qui donc parlera d'immoralité?

Nous avons donné la main au prolétaire, et nous devons bientôt lui montrer que sa fille n'a d'espoir qu'en nous, qu'elle est perdue sans nous, qu'elle est perdue par lui peut être, et par tout le monde qui la tente et qui l'achète. Il faut à des hommes quelque courage pour accomplir cette mission; mais que faut-il aux femmes qui se joindront à nous pour nous aider dans cette mission? Jusqu'ici c'est nous, hommes, qui avons porté les mépris du monde; eh bien! nous appelons les femmes à partager le fardeau avec nous.

Nouvelle interruption causée par quelques rires et par l'empressement de la foule nombreuse qui est à la porte.

Baud demande au PÈRE SUPRÊME la parole.

Mon Père, pourquoi m'avez-vous laissé parler? Ma voix était pleine encore de menace et de colère, parce que vous ne nous aviez pas dit la parole d'avenir; mais vous venez de la dire, je suis heureux. Toutefois je veux m'adresser encore à ceux qui nous interrompent. Je veux que ma parole pèse sur leur poitrine de tout le poids du mal qu'ils ont fait et qu'ils ont laissé commettre, et je veux voir s'ils essaieront encore de nous troubler.

Mouvement d'hilarité de deux ou trois personnes.

Qu'il se montre celui qui rit de ma parole; quand il voit que je porte en moi toutes les douleurs que toutes

les femmes et tous les hommes du monde peuvent éprouver, que je les repasse dans ma pensée, que je les rends par la puissance de ma voix ; qu'il vienne, je veux le voir rire !

Il y a des hommes qui rient en face de tant de femmes expirantes, en face de leurs frères poussés par le désespoir à la frénésie sanglante et rendus presque féroces par le malheur. Ah ! s'il est des hommes qui rient à tant d'infortunes, ils sont les auteurs des crimes qu'elles amènent; ils sont dans le monde les seuls coupables, je n'en connais point d'autres.

Laissez, laissez, il y a encore dans cette poitrine un cri qu'il faut que l'on entende.

Applaudissemens prolongés.

Un homme, grâce à Dieu, un seul homme, dans cette enceinte, a eu le courage de siffler. Siffler ! mais c'est au théatre où l'on chante et l'on amuse le vice, où l'on fait l'apologie de ce qu'il y a de mal dans le monde; c'est là qu'il faut siffler. Mais quand il se passe devant vous un drame où des hommes qui livrent leur vie toute transparente à l'examen de tous, viennent parler du peuple, et au nom de Dieu réclamer pacifiquement ses droits; quand on les voit, pour ainsi dire, gratter la terre de leurs mains pour lui faire produire tous ces trésors dont ils enrichiront la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, quel est celui qui peut siffler ?

Un homme dans l'enceinte : moi !

Eh bien ! à l'homme qui siffle je demanderai compte de ses œuvres et de sa vie, et je lui dirai pourquoi, moi, je me sens le courage de déclarer hautement qu'il ne nous connaît pas ou ne se connaît pas lui même. Je lui dirai, moi, qui je suis, ce que j'ai été, non pas comme

je l'ai déjà fait, mais sous un autre aspect de la vie.

Je vous l'ai dit, vous le savez, je suis fils du prolétaire qui par son travail s'est placé dans la classe privilégiée. Eh bien! j'ai vu, moi, jusqu'à présent tous les vices et tous les tourmens que la femme étale au sein de nos villes, et si je n'ai point par des mots odieux plaisanté sa dégradante misère, jamais aussi je n'eus le courage de tendre la main pour relever de l'anathème la fille d'Ève et de Marie éplorée. Vous, avez-vous vu, le soir, se traînant le long de nos rues, ces ombres pâles, revêtues de leurs habits empruntés, comme d'un linceul d'où s'exhale en lourde atmosphère toute la vapeur fangeuse du vice? Elles supplient le voluptueux débauché afin d'avoir un peu de son or; elles appellent à leur aide les désirs criminels que leurs voix éveillent : cette suppliante c'est la fille du peuple, naguère joyeuse et belle, aujourd'hui triste et flétrie. La voilà telle que l'a faite l'oppression et la misère. Ah! si vous l'avez vue, qu'avez-vous fait pour elle? L'avez-vous défendue, assistée, relevée? Avez-vous eu le courage de mettre votre main dans la boue pour en tirer les enfans de Dieu qui y versent leur sang et leur vie? Ah! si vous ne l'avez pas tenté, ou si l'énormité de cette œuvre a ébranlé votre courage, respectez ceux qui parlent d'affranchir la femme du hideux trafic de la chair; et si vous ne vous sentez pas la force de les imiter, au nom de Dieu! ne les sifflez pas.

Bravo, bravo!—Applaudissemens.

Ecoutez! Je l'ai dit souvent, la voix du peuple est la voix de Dieu. Il y a ici des hommes qui ont entendu votre appel; ils ont entendu le mien aussi, et ils ont répondu au mien, ils ont repoussé le vôtre. Vous êtes seul dans cette enceinte, tâchez de vous convertir, l'humanité n'applaudira pas à ce que vous faites.

Très-bien, très-bien!—Applaudissemens.

Mon Père, je vous l'ai dit, ces paroles d'amertume et de colère ne vont pas à mon ame. Et vous qui nous avez sifflés, il y a dans ce cœur, croyez-le bien, de l'amour pour vous aussi! dites-moi si vous avez le courage d'en dire autant. Eh bien! moi, je sens que vous avez besoin d'être aimé, parce que vous souffrez. Si vous avez le blâme et l'injure à la bouche, c'est que vous doutez des hommes; c'est qu'en présence des maux qui déchirent vos sœurs et vos frères et peut-être vous-même, vous n'espérez pas qu'il se trouvera des hommes et des femmes qui viendront consoler ceux qui gémissent, adopter l'enfant trouvé, et rendre à la femme perdue une famille et un nom qu'elle n'a plus.

Regardez, (*montrant le* PÈRE ENFANTIN), voici le Père de l'humanité : celui-là n'aura pas peur d'aller chercher le mal où il est, au péril de ce que l'on prise le plus au monde, au péril de ce que l'on appelle la réputation. Mon Père, mon Père, je vous le dis, je sens en moi une puissance qui me vient de vous; je sens que je suis en liberté devant vous quand j'exprime les cris de l'humanité souffrante, et que vous répondez à ma prière par la parole consolante de l'éternelle prophétie.

Oui, j'irai en votre nom, en celui de mon père *Olinde Rodrigues*, frapper à la porte des hommes d'argent pour avoir d'eux de l'argent. J'en demande à tous, afin d'empêcher de mendier ceux qui mendient, afin d'empêcher de se vendre celles que la plupart d'entre vous et d'entre nous ont peut-être trop souvent achetées. J'en demande pour mes frères et pour moi, afin de continuer notre œuvre pour le bonheur du monde. Non, vous qui m'avez entendu, jamais, jamais vous ne me laisserez mendier. Moi, mendier!

songez donc ce que c'est que l'homme qui a dans son sein cette puissance qui fait passer ses douleurs et ses joies dans ceux qui l'écoutent, et qui mendie ! Songez à ce que dirait ma voix si j'allais vous persécuter par les rues de cette importune prière : « Donnez-moi un morceau de pain ; Dieu » m'avait fait pour être quelque chose, mais je n'ai pas de » pain ! J'aurais travaillé à affranchir tous les hommes de » la faim et de la misère ; je le sens, j'en avais la puissance, » mais je n'ai pas de pain ! Je voulais assurer la paix de ceux » qui possèdent la richesse, mais ils ne m'ont pas donné de » pain ! »

Bravo, bravo !—Nouveaux applaudissemens.

Ah ! vous vous épargnerez d'entendre cette avilissante prière. Aujourd'hui je demande que ceux qui sont riches nous donnent, afin que successivement il n'y ait plus de pauvre sur la terre. Cette main que vous voyez, je la tendrai à tous les êtres qui souffrent ; il n'est pas de main si décharnée et si flétrie qui ne doive, en la touchant, rerevoir du mouvement et de la vie. Il n'est pas d'hommes, il n'est pas de femmes dans le sein desquels, parlant au nom du peuple, je ne dépose à leur insu les germes de l'amour du peuple qui est en moi.

Applaudissemens prolongés.

La personne qui avait sifflé réplique par des paroles sans suite, que la confusion et le bruit de l'auditoire empêchent de comprendre.

Alors le Père Suprême dit :

C'est la première et la dernière fois que la parole sera prise ainsi par un assistant, car nous ne pourrions continuer nos enseignemens ni nos prédications de cette manière :

XV.

L'APOSTOLAT SAINT-SIMONIEN.

L'ère dans laquelle entre la société Saint-Simonienne, sous la direction du Père Enfantin, diffère complétement de celle que nous avons achevé de parcourir. Jusqu'à ces derniers temps, les hautes questions d'économie politique, d'histoire, de religion, avaient été le but principal de nos travaux. L'étude du développement de l'humanité nous avait à la vérité conduits à ces conséquences importantes « que l'autorité qui dans les gouvernemens religieux et politiques du passé avait toujours imposé à la société une règle commune et absolue, devait dans l'avenir revêtir une forme nouvelle, et rendre hommage à la liberté, à la per-

sonnalité de l'homme, en appliquant à chaque individu une moralisation particulière; que les beaux-arts, dont les inspirations fécondes ont fait l'éducation du genre humain, tendaient de plus en plus à devenir la première puissance sociale; que l'industrie qui conserve, ainsi que l'a remarqué dans son dernier ouvrage historique un des plus illustres et des plus nobles défenseurs du passé, M. de Chateaubriand; que l'industrie qui conserve un dernier stigmate de son esclavage primitif dans la loi du *salaire* que le maître impose à l'ouvrier ou que l'ouvrier arrache au maître, sanctifiée enfin par la religion, serait soumise à la loi de l'*association*; et enfin que la femme, demeurée jusqu'à ce jour inférieure à l'homme, puisque sous la loi païenne elle était faite seulement pour le plaisir de l'homme, et que sous la loi chrétienne, selon la parole même de saint Paul, elle était seulement pour sa gloire; que la femme serait à l'avenir l'égale et l'associée de l'homme, dans le temple, dans l'état et dans la famille. »

Tel a été le résultat de nos études et l'objet de nos enseignemens, et ce simple résumé doit suffire en réponse à ceux qui trouvent que nous avons tristement raison de montrer que la société croule de toutes parts, mais qui pensent qu'en signalant ce grand naufrage de tout l'ordre ancien, nous avons eu le tort de n'offrir à l'humanité aucun port de salut.

Toutefois l'apostolat Saint-Simonien est entré dans une voie nouvelle; il ne suffit plus d'*enseigner*, nous allons *réaliser*. Ou, si vous voulez, nous n'enseignerons plus le monde seulement par des paroles, mais aussi par des œuvres. A la face d'un monde où l'art, l'industrie et la femme sont trop souvent au service et à la merci de l'ignorance, de l'incapacité et du vice, nous allons installer religieuse-

ment parmi nous les artistes, les industriels et les femmes. L'œuvre d'annonciation, poursuivie sans relâche depuis la mort de SAINT-SIMON, va commencer pour les nations étrangères. En France elle est suffisamment avancée pour que nous puissions passer outre. Fonder le culte, organiser l'industrie, donner aux femmes qui dejà sont avec nous et à celles qui nous approchent la force qui leur est nécessaire pour unir leur inspiration et leur voix à la nôtre, afin de produire et de proclamer une nouvelle morale individuelle, telle est l'œuvre immédiate que nous nous proposons.

Pour obtenir le plus rapide accomplissement de cette œuvre, la hiérarchie Saint-Simonienne a dû subir une transformation importante, et cette transformation n'a pu se réaliser que par une crise douloureuse, par l'éloignement de celui qui partagea long-temps avec notre Père suprême le gouvernement de la société naissante. Plusieurs aussi qui avaient contribué pour une belle part à nos travaux apostoliques de tout genre se sont séparés de nous, effrayés qu'ils étaient des termes mêmes dans lesquels le nouveau progrès est appelé.

Parce que ma foi comme la leur un instant s'est trouvée en défaut, parce que comme eux j'ai renié, moi aussi, celui à qui je dois pourtant plus qu'aucun d'eux peut-être, car je lui dois tout ce que je sais de Dieu et ce que je puis valoir aujourd'hui pour l'humanité, car la vie m'échappait et il me l'a rendue, et il m'en a donné une pleine de gloire et de bonheur; parce que, moi aussi, je vous ai renié un instant; c'est pourquoi je vous dois, mon Père, et je dois à tous ceux de votre famille ici présente, à ceux surtout qui, malgré leur présence, nous sont encore absens de cœur, je dois à tous et je dois à moi-même de montrer com-

ment aujourd'hui plus que jamais ma conscience est assurée et ma foi affermie.

Nous ne nous sommes jamais présentés comme des hommes de la perfection, mais seulement comme des hommes du progrès. Si donc quelque chose manque à notre force, à notre sagesse, à notre moralité, nous ne refuserons pas d'en faire l'aveu. Seulement, lorsque nous venons dire naïvement ce qui nous manque, nous ne reconnaissons à personne le droit de rabaisser notre passé ; car si nous arrivons aujourd'hui à pouvoir rallier à nous une foule d'hommes de qui jusque là nous restions incompris, c'est qu'apparemment nous avons fait pour atteindre à ce résultat ce que nous devions faire.

Ainsi, dans l'ère nouvelle où nous entrons, nous réclamons le secours des artistes pour donner à notre apostolat une forme plus vivante, reconnaissant que jusqu'ici nos formes ont été plutôt scientifiques et philosophiques que religieuses. Mais ce n'est pas en vain que nous avons été jusqu'ici des *docteurs*. Le monde où nous étions n'avait foi qu'à la science ; nous avons dû lui parler son langage. Ce n'est pas en vain que les premiers apôtres de Saint-Simon sont sortis pour la plupart des plus célèbres écoles de France et d'Allemagne. Il fallait pouvoir dire aux hommes de notre époque : « Nous aussi nous avons pénétré toutes les profondeurs de la science, et nous en rapportons cette unique vérité, c'est qu'en dehors du sentiment religieux la science est sans appui pour remuer le monde. »

Notre politique aussi va se modifier, et pourtant nous ne voulons pas pour notre politique présente répudier notre politique passée. Nous venons instituer en France la

monarchie industrielle, comme Charlemagne a institué la monarchie militaire. C'est la transfiguration du pouvoir temporel. Mais pour Charlemagne, le plus puissant moyen de succès c'était la guerre, le plus puissant pour nous c'est la paix. Ainsi nous allons prêcher la paix. Nous prêcherons la paix, ayant la foi qu'à l'abri de la paix seulement le travail industriel peut être organisé en France: ayant la foi que l'organisation religieuse du travail industriel peut seule prévenir ou faire cesser la guerre qui déjà gronde entre les bourgeois et les prolétaires, entre les maîtres et les ouvriers, entre ceux qui possèdent et ne possèdent pas; ayant la foi que l'alliance sincère de ces deux classes aujourd'hui profondément ennemies peut seule donner à la France la puissance morale qui lui est nécessaire pour accomplir, à l'égard des nations, sa mission providentielle; et sa mission, nous l'avons déjà proclamée, et nous ne cesserons de l'annoncer au monde; sa mission, c'est de s'unir d'amour et d'intérêt à l'Angleterre pour régénérer l'Espagne, délivrer l'Italie, affranchir l'Allemagne, rétablir la Pologne, et faire tourner visage à la Russie vers l'Orient. Donc nous prêcherons la paix! Mais ne craignez pas de nous voir jamais incliner notre bannière devant celle où est écrite la maxime profondément irréligieuse de la *paix à tout prix* et du *chacun chez soi, chacun son droit.*

Au reste, mon objet principal n'est pas de développer et de justifier devant vous notre politique; j'arrive à vous parler de la morale individuelle.

Des hommes s'être depuis deux ans répandus par la France en se proclamant apôtres d'une religion nouvelle, apôtres de la religion définitive et universelle, et venir après confesser publiquement qu'ils ne savent pas encore la morale de l'avenir! assurément c'est un spectacle étrange au

monde. Qu'en présence d'un pareil aveu plusieurs reculent épouvantés, je le conçois; mais, pour en bien juger, écoutez et voyez vous-mêmes.

Une question générale embrasse et domine toutes les autres. Comment, sans connaître encore la morale de l'avenir, comment adopter des enfans et se charger de leur éducation; comment associer des individus; comment enfin pouvoir *moraliser* le monde; et même, la loi morale étant supposée, c'est-à-dire la science du bien et du mal étant produite, comment faire à chacun éviter le mal et pratiquer le bien? Ce fut une des plus hautes fonctions des anciens sacerdoces. Comment le prêtre de l'avenir obtiendra-t-il un pareil résultat? Je vais tâcher de vous éclairer ces questions.

L'homme est susceptible de se passionner pour le maintien des lois générales promulguées par le législateur, et par lui recommandées au respect et à l'observation de tous. Sans remonter bien haut dans le passé pour justifier cette assertion, les quarante années qui viennent de s'écouler offrent d'assez nombreux témoignages de cet amour de l'humanité pour la *loi écrite*, depuis le serment du Jeu-de-Paume où le tiers-état jurait, quoi qu'il pût arriver, d'achever la constitution, jusqu'aux jours de juillet où le peuple s'est jeté à la mitraille aux cris de *Vive la Charte!* Mais l'humanité se passionne aussi d'obéissance aux volontés, et de dévouement à la personne de ceux qu'elle sent supérieurs à leurs contemporains, et qu'elle reconnaît pour chefs. Napoléon, soumettant à son génie et ralliant à sa fortune un peuple entier, naguère encore ivre de liberté et d'égalité, Napoléon, dans les temps modernes, est un frappant exemple de ces êtres à part, véritables *lois vivantes* que l'humanité accepte avec enthousiasme.

Ainsi l'homme est porté à régler ses actions sur la volonté de la loi écrite et sur celle de la loi vivante. Mais dans les temps de révolutions, dans les époques critiques, irréligieuses, il y a toujours lutte entre ces deux principes. L'humanité, dans ces époques, étant toujours en danger de tomber dans la servitude ou bien dans la licence, toute loi écrite devient la négation formelle de toute autorité suprême dans les personnes, c'est-à-dire la négation de toute loi vivante, et aussi nul homme ne peut atteindre le pouvoir qu'en annulant toute constitution, toute loi écrite. Ceci est vrai dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique. Car le caractère du protestantisme religieux ou moral a été de laisser le *fidèle* seul, et sans autre *directeur* que l'Évangile pour le moraliser, comme le caractère du protestantisme politique a été de n'offrir au *citoyen* d'autre secours dans l'accomplissement de ses devoirs que la lecture assidue du code et l'étude approfondie de la Charte. Le despotisme moral avait aussi le même caractère que le despotisme politique; c'était, dans le prêtre comme dans le souverain, l'oubli de toute loi divine et le mépris de toute dignité humaine. C'était la violence de l'inquisiteur ou le mensonge du jésuite.

Dans les temps religieux au contraire, la loi écrite et la loi vivante, c'est-à-dire le prêtre, sont unies et s'appuient mutuellement pour édifier et moraliser le fidèle. Depuis Jésus jusqu'aux temps où l'épuisement du principe catholique provoqua la protestation de Luther, l'Évangile était pour la société chrétienne une règle de conduite autrement sacrée que nos chartes politiques, et en même temps le chef de l'église, par le moyen de son clergé, tenait en sa main la conscience de tous les fidèles, pour les diriger selon l'urgence des temps et les besoins de la chrétienté.

Toutefois en vous rappelant ce merveilleux accord de la

loi écrite et de la loi vivante, de l'Évangile et du prêtre, je n'ai pas encore dit tout le secret de la puissance qu'avait la foi chrétienne pour moraliser les individus. Je ne vous ai pas montré surtout comment, par le christianisme, l'autorité a pu revêtir un caractère de sainteté, et l'obéissance une noblesse et une dignité que les temps anciens n'avaient pas connues. Le chrétien était pénétré jusqu'aux profondeurs de son être du sentiment intime de la présence réelle de son Dieu : en tous lieux, à toute heure, parmi le tumulte des jours et dans le silence des nuits, il portait en son cœur un Dieu toujours présent, toujours juste et sévère; c'était là la sublime et dernière raison de la moralité du prêtre. En présence de l'Évangile, aux pieds du confesseur, c'est là la force irrésistible qui faisait expirer le mensonge aux lèvres du pécheur. Au milieu des hordes sauvages et des forêts du Nouveau Monde, c'était la foi profonde à la présence de son Dieu qui rendait le missionnaire chrétien invincible à toute fatigue, à toute privation. C'était elle, pourvu qu'il eût seulement acquis quelques ames au Christ, qui lui faisait affronter la mort avec calme; non pas sur un champ de bataille, au milieu des fanfares de la gloire, la mort brillante du soldat; non pas sur un échafaud glorieux, à la face de tout un peuple ému, la mort ambitieuse du citoyen; mais la mort au désert, la mort seule, ignorée, et, comme d'un pesant linceul, toute couverte à l'avance d'un éternel oubli.

Abnégation sublime! dévouement ignoré de notre âge! vertus chrétiennes, vous serez dépassées par les vertus de l'avenir!

Pour suivre ma pensée, retenez seulement que la loi vivante, c'est-à-dire le prêtre; la loi écrite et la foi à la *présence* de Dieu (qui renferme implicitement la foi à la perpétuité de la vie), concouraient et suffisaient à maintenir le

chrétien dans son devoir. Maintenant il me sera facile de vous montrer comment la moralité Saint-Simonienne sera supérieure à la moralité chrétienne, et comment dès aujourd'hui il y a en nous, et en nous seuls, une véritable puissance de *moralisation*, et par conséquent le droit, le devoir et le pouvoir d'*élever* des enfans et d'*associer* des hommes.

Le Saint-Simonien observe religieusement la loi écrite; il rend hommage aussi à la loi vivante; il est rempli d'amour et de dévouement pour le chef de la Société, car ce chef est à ses yeux la plus haute et la plus belle manifestation de Dieu dans l'unité; et il sent aussi en lui-même Dieu présent. Mais ces trois formes du sentiment Saint-Simonien diffèrent essentiellement de celles que j'ai signalées dans le chrétien.

La loi de l'humanité, selon la foi Saint-Simonienne, n'est plus la chute avec l'expiation et la rédemption, c'est le progrès continu vers l'association universelle. Sous l'idée du progrès, la *loi écrite* prend un caractère nouveau; car la science du bien et du mal étant *progressive*, la révélation de la morale sociale et de la morale individuelle se produisant *successivement* dans l'humanité, aucun texte ne sera plus considéré, ainsi que l'Évangile l'a été par les chrétiens, comme offrant la dernière expression de la loi divine ou humaine. Les livres saints ne seront jamais terminés : il y aura toujours des feuillets vierges pour écrire les vérités réservées à l'avenir. Et comprenez bien qu'ainsi la foi à la loi écrite n'est pas diminuée. Autant et plus que les préceptes de l'Évangile aient été jamais respectés, on respectera ces grandes lois *écrites* par Saint-Simon et par ses successeurs : « Que toute institution sociale doit avoir pour but » l'amélioration de la classe la plus nombreuse.—Que tous

» les priviléges de la naissance seront abolis. — qu'il doit » être à chacun donné selon sa capacité et suivant ses œu- » vres. — Que l'individu social c'est l'homme et la femme. » Mais à la vérité cette manière d'envisager la loi donne un tout autre caractère au prêtre suprême, au chef de la société, à celui qui s'inspire de toutes les joies et de toutes les douleurs de l'humanité. Celui-là n'a pas, comme le prêtre du passé, sa puissance limitée au règlement temporaire de la discipline, ou même à l'interprétation et au développement des révélations antérieures. Lui-même il perfectionne la science du bien et du mal, il révèle incessamment au monde de nouvelles vertus et des devoirs nouveaux.

Le sentiment religieux, la foi à la présence réelle de Dieu, sera aussi dans la société Saint-Simonienne la dernière raison de la moralité du prêtre et le ferme soutien du fidèle. Mais « la SAINTETÉ, la *religion*, l'*amour*, la *vie*, ne se ma- » nifestent pas dans le Saint-Simonien comme dans le » chrétien, par une extase mystique qui mette en rapport » l'homme et un Dieu hors de l'homme; elles se manifes- » tent par l'union incessamment et progressivement resser- » rée de l'homme avec tout ce qui est hors de lui » (1). Le chrétien qui dans la solitude retrouvait son Dieu tout entier devant lui, qui *portait en lui l'infini;* le chrétien sans doute était par là poussé à faire de grandes choses. Mais cette foi aussi était pleine du danger trop réel de pousser l'homme dans l'isolement et dans le mépris de toute affection terrestre, de tout intérêt social. Cette foi n'allait à rien moins qu'à détruire dans l'humanité le désir de la gloire, ce sen-

---

(1) Lettre du PÈRE ENFANTIN à François et Peiffer.

timent si puissant et si beau où le christianime n'a su voir qu'un vertige de l'orgueil auquel il attribuait la perte du monde. « Le Dieu du Saint-Simonien est tout ce qui est. Tout est en lui, tout est par lui. — Nul de nous n'est hors de lui. — Mais aucun de nous n'est lui. — Chacun de nous vit de sa vie, — et tous nous communions en lui; — car il est TOUT CE QUI EST » (1).

Nul de nous n'est hors de lui! c'est là le sentiment qui dans l'homme exaltera sa dignité personnelle, qui partout lui fera, dans le monde et dans la société des hommes, dans son commandement comme dans son obéissance, respecter en lui-même la manifestation du Dieu vivant.

Mais aucun de nous n'est lui! c'est là le sentiment qui, rappelant sans cesse au Saint-Simonien la place qu'il occupe au sein de l'infini, le sauvera du culte exclusif de l'honneur et de la conscience, de cette exagération de la personnalité qui, faute de sentir ses rapports avec tout ce qui n'est pas elle, tombe inévitablement dans la sauvagerie et l'irréligion.

Dieu est tout ce qui est! nul de nous n'est hors de lui! c'est la justification de l'exaltation païenne et de la noble fierté militaire;

Mais aucun de nous n'est lui; c'est la justification de la sainte humilité chrétienne.

Et chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui; car il est tout ce qui est: c'est l'expression du sentiment religieux Saint-Simonien, qui résume et comprend en lui tous les sentimens généreux de l'humanité!

Et maintenant, puisque le principe chrétien et le prin-

---

(1) Paroles du PÈRE ENFANTIN; communion générale du 3 juillet 1831.

cipe féodal sont également épuisés; puisque la vertu du Christ s'éteint chaque jour dans un protestantisme sans vigueur et dans un catholicisme en décrépitude, et que la vertu de César, un instant ranimée par le génie de Bonaparte, a perdu son prestige, forcée de reculer pendant trois jours et de mettre enfin bas les armes devant les travailleurs pacifiques, quel homme viendra rendre à ces grands débris une nouvelle vie? Ah! les temps sont pressans et propices. Le voile du temple est déchiré; le sanctuaire est vide; les oracles sont muets, et le trône est brisé; les rois sont partis, les héros morts: la terre en silence attend un sauveur!

Il faut ici vous présenter une vive image du prêtre de l'avenir; mais je sens que je succombe à la grandeur de ma tâche, et je ne puis plus qu'emprunter une parole plus grande que la mienne, et m'en faire l'écho.

« Le prêtre de l'avenir ne sera pas le prêtre de Thèbes et de Memphis; notre sacerdoce n'est pas celui de Moïse; notre clergé n'est pas le clergé chrétien; car la *figure* du prêtre n'a été que grossièrement ébauchée par l'antiquité, en Égypte et dans l'Inde, en Grèce et dans la Judée même. Et le Christ voilant les formes orgueilleuses et brutales du prêtre antique sous des nuages de mysticisme et d'abstinence, le Christ a dû dire, portant sa croix, flagellé, mortifié dans tous les points de sa *chair:* «Voilà le prêtre, voilà l'homme: ECCE HOMO »; mais ce n'est pas là l'homme, le prêtre de l'avenir.

» Plus fier et plus ardent que le prêtre du Dieu des armées, de Jéhovah, que le ministre du culte sanglant de Mars et de Bellone; mais aussi plus tendre et plus compatissant qu'un apôtre de la loi *sévère* du Christ, de cette loi qui a des peines *éternelles*, et qui sans cesse menace l'homme de lui *ôter jusqu'à l'espérance;* embrassant dans

son amour, non plus un seul peuple, une seule race, mais l'humanité entière; non plus un seul aspect de la vie, l'*esprit*, mais aussi la *chair* qui sera sanctifiée par la paix du monde comme l'esprit fut sanctifié par la paix de l'église; enfin plus *glorieux* que CÉSAR, plus *humble* que l'*infaillible* vicaire du CHRIST; surtout plus AIMANT qu'eux, parce qu'il est le père *spirituel* ET *temporel* de tous les hommes, voilà le PONTIFE-ROI de l'avenir, voilà le PRÊTRE et voilà l'HOMME : ECCE HOMO » (1).

Par ces paroles vous pouvez pressentir en quoi consistera l'action du prêtre Saint-Simonien sur le fidèle, et juger de la vérité de ce que je vous ai dit en annonçant qu'il y avait déjà en nous et en nous seuls une véritable puissance de moralisation. L'action sacerdotale sera double : elle consistera à exalter sans cesse dans l'individu le sentiment de la force et la valeur personnelle : MAIS AUSSI à lui faire sentir toute sa force et sa valeur des autres, lui montrant en eux les qualités qui lui manquent.

A la vérité, cette action sacerdotale ne peut être exercée parmi nous que d'une façon très-incomplète, car dans une société pacifique la parole de la femme est nécessaire pour donner à l'éloge tout son prix; elle est nécessaire surtout pour faire accepter la réprimande et le châtiment. Or la femme de l'avenir, la FEMME-PRÊTRE nous manque encore Et c'est pour cela que l'ère nouvelle de l'apostolat Saint-Simonien se présente sous une de ses faces comme un appel direct aux femmes. Mais dans cet appel des femmes à l'émancipation, dans cette négation de la morale chrétienne en ce qui regarde le rapport des sexes, il y a quelque chose

(1) Article du PÈRE ENFANTIN dans *le Globe* du 18 juin 1831.

de trop hardi et qui présente trop matière à de fausses interprétations pour ne pas exiger de notre part des explications nombreuses. J'en ferai le sujet de ma première prédication.

Après cette prédication, LAURENT adresse à l'assemblée l'allocution suivante :

ENFANS DE SAINT-SIMON,

J'ai souvent glorifié devant vous et avec vous le nom de notre Maître pour la propagation rapide de sa doctrine. Je vous le montrais, il y a peu de temps, passant de l'obscurité solitaire à l'apothéose et à l'immortalité, et j'opposais avec un saint orgueil le tableau de notre agrandissement et les progrès de notre association religieuse au spectacle de la discorde, de la haine, du découragement, de l'incertitude et de toutes les misères qui affligent le monde chrétien et le monde philosophique dont nous sommes entourés. Mais voilà que tout à coup, au sein de la société apostolique qui s'était posée en face des peuples et des rois avec la prétention audacieuse de faire cesser le doute, l'antagonisme et la guerre, et de réconcilier le riche et le pauvre, l'incrédule et le superstitieux, le courtisan et le démagogue, sous l'empire d'une foi nouvelle et commune qui devait les faire vivre tous de la même vie, les éclairer de la même lumière, les faire participer au même bonheur; voilà qu'au sein de cette société qui se disait dépositaire des espérances pacifiques de l'humanité, l'esprit de lutte, de controverse et de division est venu déployer sa bannière. Des protestations solennelles, véhémentes, amères, ont constaté que l'union n'existait plus parmi les hommes qui s'étaient donné ou qui avaient

accepté la tâche de préparer l'association universelle. Aux sarcasmes des esprits forts, aux rires des gens du monde, aux malédictions des croyans d'un autre âge, ont succédé les attaques intestines, plus graves et non moins violentes que celles du dehors; et alors nos détracteurs de tous les partis et de tous les rangs, irrités ou étonnés jusque là de nous avoir vus survivre à leurs accusations diverses, se sont hâtés de tressaillir à l'envi comme à l'annonce de nos prochaines funérailles, et de s'écrier simultanément : « Jetez, jetez enfin le linceul funèbre sur ce mourant que nous avions en vain accablé de ridicule ou de calomnies; il vient de se frapper lui-même, il périt de ses propres mains ! »

Le linceul funèbre !... Mais où donc est le cadavre? C'est nous qu'on a crus morts, et morts d'un suicide! Mais ne sait-on pas qu'il n'y a que ceux qui ont perdu toute foi et toute espérance en Dieu, en l'humanité, en eux-mêmes, qui puissent finir par un crime et s'abimer dans le néant! Or qui croit et qui espère plus que nous, sur cette terre que la déception et le doute couvrent de ravages et de désolation? Et en quel moment notre conviction se montra-t-elle plus profonde, nos espérances plus grandes, notre parole plus animée, notre vie religieuse plus éclatante, plus active et mieux sentie, que depuis la crise violente que la frivolité vulgaire a prise trop précipitamment pour le symptôme d'une agonie convulsive? Ah! si toutes les fois que de tristes prophéties ont retenti autour de nous et contre nous, le sentiment de la grandeur de notre œuvre et la conscience de nos forces pour l'accomplir nous ont permis de démentir victorieusement les augures du catholicisme et les présages de la philosophie, avec combien plus de hardiesse nous pouvons passer à travers les prédictions sinistres, aujourd'hui que la société Saint-Simonienne a

rendu témoignage de sa vitalité puissante, non plus comme autrefois en repoussant sans efforts l'ignorance calomniatrice ou la légèreté moqueuse, mais en poursuivant, tantôt calme et tantôt impétueuse, et toujours inébranlable, toujours sûre d'elle-même; en poursuivant fièrement sa marche, malgré les cris de halte poussés devant elle ou au milieu d'elle par des hommes dont elle avait l'habitude d'écouter docilement la voix, et en qui elle avait placé jusque là la moitié de son existence! Ce n'était pas seulement en jetant sur son passage des paroles de pitié aux pygmées bouffons sortis du milieu de ses débiles adversaires, qu'elle pouvait manifester sa nature vivace et justifier ses prétentions à la supériorité sur le monde, qu'elle s'était donné mission de convertir; il lui fallait rencontrer en face des géans de science et de volonté, ayant appris d'elle le secret de la sagesse et de la force nouvelle, pour qu'elle pût attester avec éclat tout ce qu'elle portait d'avenir en son sein. Cette occasion solennelle ne lui a pas manqué; et, de quelque douleur que soit accompagnée une lutte domestique, nous devons remercier la Providence, qui arrange tout si merveilleusement pour le progrès, de ce qu'elle a suscité contre nous des athlètes vigoureux nourris de cette doctrine, dont on peut dire, comme Bossuet de celle de Jésus, qu'*elle est tout à la fois du lait pour les enfans et du pain pour les forts.* Nous devons remercier l'intelligence souveraine qui préside à nos destinées, de nous avoir mis en présence des seuls hommes et des seuls obstacles que nous pussions rencontrer sur un théâtre assez élevé et assez vaste pour y déployer toutes nos forces et mieux que jamais montrer qui nous sommes!...

Oui, quelque déplorables que soient le schisme et l'hérésie, loin d'y voir, avec les esprits superficiels, un signe

de décadence, ne craignons pas de les présenter comme une manifestation de puissance et un gage de durée pour notre doctrine. On ne se sépare pas, on ne se dénonce pas, on ne proteste pas là où règnent officiellement un optimisme de commande ou une harmonie d'apparat, là où la vie manque d'intensité et de profondeur; et je ne sache pas que jamais scission ou perturbation bien vive ait éclaté à propos d'un changement de statuts ou d'un renouvellement de bureau, dans le sein des sociétés littéraires ou philantropiques dont le monde est encombré. Le schisme et l'hérésie ne naissent qu'à côté ou en face d'une grande vérité, que là où l'on se passionne pour la vérité. C'est l'histoire de tous les temps, des époques d'organisation et des époques de destruction : pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir les fastes du christianisme et ceux de la révolution française.

Du vivant même des apôtres la division s'éleva parmi les chrétiens de la Judée. Un concile général fut réuni à Jérusalem, et l'église naissante dut aux erreurs de quelques-uns de ses enfans de se poser pour la première fois avec éclat en face des juifs et des gentils.

Plus tard les plus célèbres apologistes du christianisme, Tertullien et Origène, après avoir terrassé les ennemis de l'Évangile, après avoir triomphé des philosophes et des prêtres du paganisme, laissèrent soupçonner leur croyance, et purent tomber dans l'hétérodoxie sans que la doctrine du Christ, alors dépositaire du progrès, fût arrêtée dans son développement rapide. N'oublions pas non plus que l'hérésie d'Arius fit la grandeur d'Athanase, et qu'elle provoqua le fameux symbole qui pendant tant de siècles servit d'acte de foi au genre humain. N'oublions pas que sans les Donat et les Pélasge nous n'aurions pas connu toute la force et

la sublimité des Augustin et des Jérôme, et que ce fut toujours contre les adversaires sortis de son sein, contre les penseurs nourris de sa théologie, que le catholicisme déploya toute sa puissance et obtint ses plus beaux succès.

J'en dirai autant de la philosophie critique, de la doctrine libérale qui fit la révolution française. Ce n'était rien pour elle d'avoir fait jurer la promesse d'une constitution au Jeu-de-Paume, d'avoir démoli une prison d'état qui tombait en ruines, brûlé des titres nobiliaires sans considération et sans valeur dans l'opinion publique; c'était contre les promoteurs mêmes du serment patriotique, contre les vainqueurs de la Bastille, contre les sacrificateurs de la féodalité, contre les illustrations qu'elle avait produites, contre les popularités immenses qu'elle avait créées, qu'elle devait montrer tout ce qu'il y avait d'irrésistible et de prodigieux en elle. Aussi jamais son caractère providentiel et son génie invincible n'apparurent avec plus d'évidence et ne frappèrent plus les esprits élevés, que lorsque le vulgaire, alarmé et trompé par le spectacle des divisions croissantes et des épurations successives, crut fermement que la révolution ferait comme Saturne, et qu'elle se laisserait détrôner après avoir dévoré tous ses enfans, parce que tous ses enfans n'étaient pas également capables de marcher aussi vite qu'elle. Facilement victorieuse d'un trône chancelant, d'une noblesse discréditée et d'un clergé aux abois, elle ne prit réellement son attitude majestueuse et terrible, elle ne révéla la force indomptable attachée à la cause du progrès, que lorsqu'elle sembla se frapper elle-même dans ses membres les plus vigoureux; lorsqu'elle n'eut plus seulement à renverser d'un souffle les nains épuisés de la vieille monarchie, mais à combattre les hommes à proportions colossales qu'elle-même avait enfantés, c'est-à-dire lors-

qu'il lui fallut contraindre Mounier à l'exil, dépopulariser Mirabeau, condamner Barnave, proscrire Lafayette, immoler Vergniaud, et porter la main jusque sur le roi des halles, frapper Danton !

Mais si la révolution, s'accomplissant sous l'influence d'idées subversives et de passions désorganisatrices, fut impitoyable envers ceux de ses enfans qui craignirent de suivre jusqu'au bout sa périlleuse carrière; si le christianisme, avec son dogme de l'esprit et de la chair, du paradis et de l'enfer, des élus et des réprouvés, n'eut que des anathèmes et des malédictions pour ses schismatiques et ses hérésiarques, il ne doit pas en être ainsi de la doctrine de la paix et de l'unité, de la société qui ne croit plus ni à Satan ni à César, de la religion qui n'admet plus ni imprécations ni sacrifices. A tous ceux qui, depuis la mort de Saint-Simon, se sont éloignés successivement de nous dans des dispositions plus ou moins hostiles, à tous nous rendons hommage pour le passé et nous adressons des vœux de réconciliation pour l'avenir. Je rends surtout cet hommage et j'adresse ces vœux à celui qui, placé pendant deux ans à côté de notre chef suprême, a contribué si puissamment à nos progrès, et dont le nom, glorieusement attaché à nos premières douleurs et à nos premières joies, conserverait ou accroîtrait bien mieux son éclat au second rang de la hiérarchie Saint-Simonienne, qu'à la tête des plus énergiques *protestans*. S'il était là, sans être le premier, la reconnaissance, le respect et la tendresse filiale d'une famille nombreuse qui a foi qu'elle représente l'humanité tout entière, lui feraient sentir plus que jamais sa suprématie; il serait le père de tous, moins deux hommes, et dans sa retraite il n'a plus de fils !.., Enfans de Saint-Simon, tous

nous lui devons trop pour que la pensée de son isolément ne soit pas pour nous remplie d'amertume.....

Et qui oserait douter ici de la sincérité des sentimens que j'exprime ? on le sait, car je l'ai déclaré hautement en plus d'une occasion, mes relations, mes affections personnelles étaient presque toutes avec ceux de mes frères qui ne sont plus à mes côtés. L'un d'eux, celui dont la parole a été la plus véhémente, a donné dans sa protestation un souvenir à notre franche amitié. Certes je n'ai pas été insensible à ce témoignage public d'un attachement qu'une séparation déplorable n'a point attiédi ; mais je me croirais indigne de l'apostolat si des considérations particulières avaient pu me faire hésiter d'entrer dans la voie où ma conscience m'appelait ; et dèslors, maîtrisant les douleurs d'une fraternité violemment brisée, j'ai dit comme le poète qui, placé entre l'amitié et sa conviction, opta courageusement pour ce qui lui paraissait le plus juste et le plus vrai.

Comment se fait-il maintenant que la vérité m'ait apparu, à moi si jaloux de mon indépendance et de ma spontanéité, là où tant d'autres ont aperçu le despotisme ingénieux de l'amour et le servilisme dégoûtant de la volupté? Écoutez :

Si le jour où, après dix ans d'études et de travaux philosophiques, historiques et politiques : après dix ans pleins d'activité et de dévouement, mais vides de résultat, la loi du progrès, annoncée par Saint-Simon, s'offrit à moi comme une explication magnifique du chaos que me présentait l'histoire du passé, comme une consolation des angoisses du présent, et comme une boussole infaillible à travers l'océan d'incertitude que ma vue apercevait dans l'avenir ; si ce jour-là un homme fût venu me dire : « Cette

espèce humaine, dont la destination nous semble si belle et la perfectibilité si incontestable, cette humanité qui vous paraît avoir élargi, épuré incessamment le cercle de ses affections, de ses lumières et de sa puissance, n'a franchi l'intervalle immense qui la sépare de la sauvagerie primitive, n'a répudié les obscénités païennes, les macérations du christianisme, les fraudes jésuitiques, les orgies de l'incrédulité, que pour manifester son avènement à la connaissance de sa nature progressive en se précipitant dans un gouffre de séduction, d'idolâtrie et d'immoralité », j'aurais dit à cet homme : « Malheur à vous, à qui l'ignorance des destinées de l'humanité inspire de si vives alarmes et dicte de si sombres prédictions ! » Et je me serais empressé d'initier à ma foi le malheureux prophète.

Mais que dire à ceux qui ont connu, professé, prêché la loi du progrès, et qui, appréhendant tout à coup que l'humanité ne fasse consister son perfectionnement moral à échanger sa liberté contre un licencieux esclavage, consentent à garder l'autorité coercitive du passé, de peur que l'autorité facile de l'avenir ne soit trop attrayante ? Il faut leur dire qu'ils ont perdu leur foi au progrès, leur foi en l'humanité, leur foi en eux-mêmes, car sans cela de pareilles terreurs n'auraient jamais pénétré dans leur ame. Et comment admettre en effet que celui dont on ne conteste pas, mais dont on redoute seulement la supériorité, puisse entraîner la portion la plus avancée des sociétés humaines dans un abîme de corruption, à moins de proclamer que les sociétés humaines n'ont grandi que pour devenir de plus en plus corruptibles, n'ont secoué le joug de la force brutale que pour passer sous la puissance séductrice de la volupté, n'ont détrôné la supériorité factice de la naissance que pour reconnaître la supériorité plus dangereuse du gé-

nie de l'hypocrisie et du sybaritisme ? Pour moi, si je suis avec confiance le chef suprême de la religion Saint-Simonienne, c'est que j'ai confiance en mes propres sentimens, en mes propres pensées, en mes propres actes, et confiance dans tout ce qu'il y a de généreux, d'éclairé et de fort dans l'humanité; c'est que les hommes forts, éclairés et généreux, désirent comme moi une morale plus haute, plus pure et plus large que celle du passé, et que dès lors l'homme qui nous apparaît évidemment comme supérieur doit posséder évidemment aussi ce désir à un plus haut degré que nous; c'est que la conscience profonde de la moralité progressive du genre humain nous répond suffisamment de la moralité de ceux qu'il acceptera pour chefs et qui marcheront à sa tête.

Eh! pourquoi craindrais-je d'exprimer ici sans réserve la foi pleine et entière que m'inspire l'homme qui est assis au premier rang parmi nous? parce qu'on parlerait de lui faire une couronne de boue! Mais je n'ai pas coutume, moi, de céder à l'influence des petites passions et des préjugés vulgaires, quand il s'agit de juger qui accomplit de grandes choses. Je vous rappelais tout à l'heure l'histoire de la révolution, pour établir, par l'autorité de l'expérience, que, selon l'expression de Montesquieu, toute société qui semble destinée à périr par la guerre civile est plus vivace que jamais et plus près de conquérir que d'être conquise. Je vous disais que le char du progrès avait alors foulé la plupart de ceux qui, après l'avoir poussé en avant, avaient fini par s'effrayer de sa vitesse, et par s'opposer à sa marche. J'ajouterai maintenant que les révolutionnaires qui eurent l'horrible courage de rester debout, fermes et impassibles sur ce char ensanglanté, jusqu'à l'entier accomplissement de leur mission désorganisatrice, furent long-temps jugés

et condamnés sans avoir été entendus ni défendus. On exécrait leur mémoire sans leur tenir compte des nécessités épouvantables qui avaient pesé sur eux, sans examiner s'ils n'avaient pas sauvé la France et la révolution au prix de leur vie et de leur nom.

Eh bien! ce fut au milieu et sous le règne de ces préventions invétérées que, venant à étudier attentivement le grand drame de 1789 à 1793, il me parut que la physionomie des acteurs avait été odieusement altérée; et dès lors, peu soucieux des récriminations contemporaines, et tout en faisant une large part de réprobation à la partie sanguinaire du républicanisme impitoyable, je réclamai justice pour l'intelligence supérieure de l'homme d'état, pour le désintéressement du patriote, et j'osai demander au tribunal de la postérité de réviser le jugement rendu par défaut contre Robespierre (1).

Aujourd'hui ma tâche est plus facile et plus belle. Ce n'est plus pour le courage qui détruit et qui frappe inexorablement, mais pour celui qui fonde et qui donne la vie, que j'ai à rendre témoignage. Ce n'est plus le génie de la destruction, immolant tout ce qui lui résiste, que j'ai à réhabiliter, c'est l'organisateur pacifique répondant par une parole religieuse à une parole insultante; c'est le digne héritier de Saint-Simon que mon respect et mon amour vont chercher au milieu des outrages. Ce n'est plus le tribun austère qui mérita sa réputation d'homme de sang parce qu'il avait trempé sa main dans le sang; ce n'est plus le sacrificateur inflexible qu'il s'agit d'envisager sans effroi et d'ap-

---

(1) Voir la *Réfutation de Montgaillard*, publiée en 1827, sous le pseudonyme Uranelt de Leuze.

précier sans passion : toute mon audace se borne à ne pas craindre les éclaboussures de la boue qu'on jette au visage d'un homme que j'ai accepté pour père, et auquel on s'efforce vainement de faire un renom d'immoralité sans qu'il ait trempé dans l'immoralité, et à cause même de ses prétentions à donner une nouvelle morale, supérieure à l'ancienne, à ce monde superstitieux ou incrédule, qui l'accuse ou va l'accuser du sein de la débauche et de la dissolution.

Je sais que toute manifestation de sentimens hiérarchiques, respectueux et tendres est signalée par certains esprits comme une preuve de passiveté et de servilisme. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Si ma voix, plus souvent voisine de la rudesse que de la flatterie, se prête aujourd'hui au langage religieux de la piété filiale, c'est qu'elle se sent plus indépendante que jamais; c'est que le pouvoir suprême à qui s'adressent mes hommages ne s'offre plus à moi sous la vieille forme qui nous fit soupçonner si long-temps de vouloir rétablir la théocratie; c'est que la direction paternelle sous laquelle nous marchons ne porte plus l'empreinte de l'autorité fondée par Hildebrand et rajeunie théoriquement par de Maistre; c'est que le chef actuel de la société Saint-Simonienne a justifié les trois siècles de révolte de l'humanité contre toute puissance qui prétendrait classer ou gouverner les hommes sans s'occuper de préparer leur classement par le libre développement des spontanéités. Oui, mon Père, si je vous obéis avec amour, avec intelligence et avec force, c'est que vous me commandez avec plus de force, plus d'intelligence et plus d'amour; c'est que je ne sens jamais mieux ma dignité que lorsque je trouve du bonheur à vous suivre; c'est que je ne connais rien de plus libre que la soumission qui est volontaire et spontanée; c'est que depuis cinq ans que je m'assieds près de vous, et à chacune des crises de la

doctrine, lorsque tant d'hommes forts jusque là se retiraient à défaut de vous comprendre, ou se mettaient tardivement à votre suite, je vous ai vu présidant à la transformation religieuse ou à la fondation de la hiérarchie, signaler le progrès là où les autres ne voyaient que le péril, et marcher toujours en avant avec le calme sacerdotal et l'inspiration prophétique; c'est que cette inspiration et ce calme sont devenus plus frappans encore quand la pensée d'un nouvel ordre moral, émise par vous, a troublé tous les esprits; c'est que l'espérance n'a jamais brillé si vivement dans vos regards qu'au moment où nos commotions intérieures trompaient le monde sur nos destinées, et répandaient même l'incertitude et le découragement autour de nous; c'est qu'à vos côtés seuls je puis aujourd'hui me sentir la puissance de répéter encore à ceux qui nous ont crus expirans sous le schisme : « En dépit de vos sinistres présages, LES HOMMES DE L'AVENIR C'EST TOUJOURS NOUS ! »

Les applaudissemens qui ont interrompu plusieurs fois le prédicateur se prolongent jusqu'à sa sortie de la salle.

XVI.

LES HOMMES POSITIFS.

ENFANS DE SAINT-SIMON,

Nous devons essayer, dans l'accomplissement de notre apostolat, de trouver pour chacune des classes de la société le langage le plus capable de la toucher et de la préparer à l'ordre nouveau que nous venons fonder. Jusqu'à ce jour nous nous sommes adressés surtout aux hommes que leur enthousiasme, leur dévouement à la cause de la liberté, leur dégoût du présent, leur ardente curiosité de l'avenir, disposaient à sympathiser avec nous, et, malgré l'effroi que leur inspiraient nos formes hiérarchiques et religieuses, nous avons pu nous recruter parmi eux, et déposer en eux des principes qui s'y développent avec fruit.

Mais en continuant à agir sur eux avec une influence proportionnée à la manifestation chaque jour plus frappante de notre amour de la liberté, nous ne devons pas négliger d'autres hommes dont nous n'avons pas encore entamé les rangs immobiles et impénétrables; je veux parler des *hommes positifs*, et par ce nom j'entends les gens d'affaires, d'argent, de calcul, de pratique; gens qui maudissent les théories, traitent de rêves, de chimères, d'utopies toutes les idées d'innovation, les écartent comme des fantômes insaisissables et dangereux, et n'ont de foi qu'à ce qu'ils voient, touchent et palpent; gens qui auraient à notre doctrine, encore spéculative, impitoyablement fermé tout accès et refusé de tendre la main; mais qu'aujourd'hui, grâce à un commencement de réalisation, à une propagation active et aux signes des temps devenus plus visibles, nous pouvons aborder sans être repoussés par ces mots longtemps empreints dans leurs traits ironiquement dédaigneux : *Nous sommes inconvertissables.*

D'abord, quelque soucieux que soient les hommes positifs de leurs intérêts particuliers, ils savent que les chances de la paix et de la stabilité qu'ils invoquent sont liées à l'ordre politique, et en général ils sont fortement préoccupés des merveilles du constitutionalisme. Ils semblent croire qu'un peuple a tort de ne se point tenir pour heureux de son sort, lorsqu'il jouit d'une charte en vertu de laquelle se pondèrent savamment la royauté, l'aristocratie, la démocratie; s'élaborent, avec la discorde obligée des corps de l'état et avec le libre contrôle de la presse, tous les projets de loi dont la violation demeure imputable aux ministres; enfin se discute, se vote et se consomme avec une religieuse régularité, selon tous les rites représentatifs, l'énorme, le lourd, l'immense budget. Nous avons donc à les désabuser

des étranges illusions qui les fascinent, en leur montrant néanmoins que nous savons apprécier dans son *utilité provisoire*, dans son *importance temporaire*, le système constitutionnel qu'ils s'applaudissent de posséder.

En effet, à chaque époque de désorganisation, la lutte violente de deux partis acharnés, celui des conservateurs et celui des novateurs, le premier aristocratique, et le second démocratique, fait sentir la nécessité d'une transaction qui ménage à la société quelque repos, et offre aux combattans une satisfaction que, vainqueur ou vaincu, aucun d'eux ne peut s'empêcher d'accorder ou de demander. Remontez aux cités de la Grèce, et là même, au milieu de prétentions rivales, s'élève la royauté macédonienne entre la démocratie turbulente d'Athènes et l'aristocratie oppressive de Sparte, ébauche imparfaite de la combinaison des trois pouvoirs, qu'imaginaient déjà, comme éminemment salutaire, Aristote et Platon. De leurs écrits, ce plan d'institutions passe dans le traité de Cicéron, qui, témoin désolé des troubles de Rome, se plaît à exposer la théorie d'un gouvernement mixte où se réuniraient dans un juste équilibre ces trois élémens; et il reçoit une première réalisation par l'avénement d'Auguste, qui, soigneux à la fois de rendre quelque lustre au sénat pleurant sa défaite, et de mettre un frein à la licence du peuple encouragée par le succès, décernant l'apothéose à César et le titre de bon citoyen à Caton, trace par son exemple un rôle de modération à ses successeurs, que la férocité de leur génie et la prépondérance de la force militaire en écartèrent violemment. Enfin, né plus librement chez les modernes, ce système excita l'enthousiasme de Voltaire, les méditations de Montesquieu, se présenta peut-être à la pensée de Mirabeau, lorsque ce hardi démolisseur, effrayé de tant de

ruines amoncelées, prétendit mettre un terme à l'œuvre de la destruction, et fut préconisé par M. de Chateaubriand, qui le place *au nombre de ces trois ou quatre grandes découvertes qui ont créé un autre univers.*

Concevons, même dans son exagération, cette admiration pour un gouvernement qui, en apparence, résout un difficile problème, celui de l'harmonie entre des élémens en discorde. Mais caractérisons-le hardiment par une comparaison, qui pour nous n'emporte pas l'idée d'une odieuse flétrissure, avec le *jésuitisme.* Le jésuitisme tenta un accommodement entre le pouvoir spirituel, réprobateur de la chair, et la société, qu'en éloignaient ses désirs matériels; le constitutionalisme est un tempérament entre le pouvoir temporel encore assis sur l'ordre selon la naissance, et la société qu'emporte un besoin d'égalité et le vague pressentiment de l'ordre selon la capacité. Tous deux, en s'efforçant de concilier ce qui est profondément inconciliable, ont fait un bizarre amalgame des principes les plus opposés, provoqué d'interminables discussions sur chaque texte torturé par diverses interprétations, multiplié autour de la loi invoquée les cas de conscience; tous deux ont dû nécessairement arriver à la fraude, à la fiction, à l'hypocrisie, et engendrer une corruption dont le salut de l'église ou le salut de l'état a été tour à tour le prétexte ou l'excuse; mais tous deux ont prévenu d'affreux déchiremens, et, s'ils n'ont pas créé un autre univers, ont été des acheminemens à la découverte d'un nouveau monde.

Et remarquons que le système constitutionnel, né en Angleterre, dont il exprime par ses accroissemens les développemens successifs, transporté en France après la révolution, ne dut être pour elle qu'une décoration théâtrale, étrangère au drame intime et passionné de ses sentimens

nouveaux; ridicule même aux yeux des satiriques, qui signalèrent dans ce jeu perpétuel d'une bascule gouvernementale une mesquine et triste récréation; nécessaire et légitime aux yeux des hommes plus pénétrans, parce que seulement à la faveur de la régularité qu'elle maintient peuvent surgir, se débattre et s'élaborer toutes les questions vitales; convaincue cependant d'insuffisance par son impuissance à se prêter au progrès.

Mais, malgré ses incohérences et ses déceptions, ce système rallie autour de lui les *hommes positifs*, dominés par e besoin de repos plus que par celui de la logique; il brille à leurs regards comme la plus haute des vérités, parce qu'il leur garantit la stabilité, et il se résume en eux sous le nom de *juste-milieu* qu'il leur imprime. N'hésitons pas, malgré la sympathie plus vive qui nous attache aux libéraux, à déclarer à ce parti que, selon nous, pour un temps il impose légitimement son patronage et sa direction à la société, précisément parce qu'il offre dans son maintien timide et stationnaire un gage de sécurité que ne présente pas l'audace aventureuse du libéralisme.—Quittons, quittons cette robe souillée dont les lambeaux poudreux nous déshonorent et nous pèsent, s'écrient les libéraux : et le juste milieu, ne voyant pas la robe nouvelle, s'obstine à garder la guenille dorée dont il tient d'ailleurs la meilleure partie. — Mettons bas la vieille masure, s'écrient les libéraux: et le juste-milieu, qui ne voit pas même le plan d'une nouvelle habitation, ne veut pas consentir à la démolition de la masure, dont il occupe d'ailleurs la partie la plus commode. Mais faisons-lui remarquer qu'il ne sait se défendre des efforts que font pour le précipiter en avant ou pour l'entraîner en arrière le parti libéral et le parti féodal, que par l'immobilité. Repoussant *ce qui a été*, et ne désirant pas *ce qui doit être*, il se propose, pour unique progrès, de

faire trouver bon, et non pas d'améliorer *ce qui est*. Cramponné à l'ordre légal, il oppose à tous les événemens comme une inflexible fatalité, à toutes les catastrophes comme un infaillible remède, la loi, c'est-à-dire la consécration de *ce qui est*. De là un flux intarissable de paroles stériles qu'anime seulement une dédaigneuse colère contre tous ceux qui se montrent rebelles à la persuasion, ou une emphatique apologie du présent. Il raisonne avec un zèle infatigable, non pas pour éclairer son inspiration et pour guider ses actes, mais pour s'interdire l'enthousiasme et le mouvement. Toutefois il a à la pratique d'autant plus de prétentions qu'il n'agit pas, et il prend pour une aptitude aux affaires publiques son horreur des théories. Pour lui point d'antiques traditions qui se modulent en harmonieux regrets, point d'espoir enivrant qui jaillisse en hymne prophétique, pour lui point de poésie. Enfin, attaqué de toutes parts, il semble à la fois le renégat du passé qu'il dédaigne et l'apostat de l'avenir dans lequel il manque de foi.

Et cependant la société marche, marche toujours; et ce qu'il y a de positif, c'est le progrès! Tout système qui constitue l'immobilité est donc un contre-sens. D'ailleurs au-dessous des partis qu'il prétend modérer, le juste-milieu a déjà cru voir, dans la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, une masse immense au sein de laquelle les légitimistes et les libéraux menacent de porter l'incendie, et qui, agitée de déplorables besoins, ne peut recevoir du constitutionalisme la satisfaction qu'elle leur cherche. Dès lors le moment n'est-il pas arrivé où il est facile de leur faire comprendre que la question la plus importante, dont la Charte ne renferme pas la solution, c'est la conciliation entre les classes privilégiées et les classes déshéritées, entre ceux qui jouissent sans travailler et ceux qui travaillent sans jouir; telle est la question que doivent se proposer les

hommes positifs, qui, pour être jaloux de la paix, de l'ordre, de la stabilité, n'ignorent pas que les intérêts particuliers ne peuvent, sous peine de déplorables froissemens, se séparer de l'intérêt général. Au lieu de se raidir avec une aveugle opiniâtreté contre le mouvement qui entraîne la société, il leur importe donc d'examiner à quel progrès se dispose la France, qui, entre tous les peuples, déjà nous l'avons dit, exerce un sacerdoce auguste, un glorieux pontificat, et qui sans doute ne dégénèrera point de son passé.

Or la France doit l'ascendant de sa puissance régulatrice à son énergique sociabilité; toujours elle tendit à associer entre eux, par une vigoureuse assimilation, les élémens désordonnés qui s'agitaient confusément dans son sein, et, à chacune des phases du développement de son unité, à assimiler les étrangers à sa nationalité : telle fut sa constante mission.

Et comme pour l'accomplissement de cette haute destinée elle est admirablement située! Tenant à l'Italie, à l'Espagne, à l'Allemagne et à l'Angleterre; dès son enfance, sollicitée à s'élancer dans toutes les routes qui aboutissent à elle comme à un vaste centre, et voyant affluer vers elle, en émigrations armées, des races différentes qui viennent s'y heurter, s'y confondre et s'y mêler; long-temps partagée entre ses envahisseurs; sans cesse menacée, même dans des temps plus rapprochés de nous, d'être morcelée par d'ambitieux voisins; elle les domine par une prodigieuse création dans laquelle tous se trouvent successivement incorporés, et elle transforme dans ses veines le sang qu'elle y reçoit de tant de sources opposées. Couronnée de froids brouillards, se plongeant dans les ondes attiédies par de brûlans rayons, versant des pics élevés de ses montagnes de larges

fleuves, arrosant de ses rivières étroites et tortueuses de vastes plaines jaunissantes d'épis, balançant les bruyères de ses landes ou la cime de ses longues forêts, livrant aux vents les ailes de ses flottes ou cueillant la grappe et l'olive; elle a l'intelligence profonde des populations qu'abritent et nourrissent des climats et des lieux divers; et favorisant entre elles un perpétuel échange de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs productions, tour à tour portant le Nord au Midi et le Midi au Nord, elle se forme des traits épars de ses enfans une merveilleuse physionomie, dans laquelle tous se reconnaissent pour frères et s'aiment entre eux, en même temps qu'elle offre aux étrangers un type qui ne repousse aucun d'eux et les attire vers elle.

Sans doute l'œuvre de sa formation est longue et périlleuse! Charlemagne mort, elle se divise, parce que son unité factice ne tenait qu'à un homme dont la main puissante l'avait de toutes parts enserrée, mais non pas pénétrée d'une même vie. Le point central, nœud de toutes les provinces de l'est et de l'ouest, du sud et du septentrion, ne s'est pas encore manifesté! Viennent les Normands, et une dynastie légitimement usurpatrice, parce qu'elle sauve Paris et le cœur de la France de l'invasion à laquelle l'abandonnent ses monarques dont la face est tournée vers l'Allemagne, en y asseyant son trône, commence une ère nouvelle, infatigable dans ses irradiations, et présente au monde le spectacle inouï d'un règne de huit siècles, pendant lequel, malgré les attaques de la féodalité, les troubles populaires, les audacieuses tentatives des maisons d'Angleterre, de Lorraine et d'Espagne, elle dure, interprète triomphante de ce puissant besoin d'unité, mobile fidèle de sa politique, de ses guerres, de ses alliances!

Et voyez, au milieu de tant d'intérêts hostiles, la France

poursuivant son but avec une active prudence. En même temps qu'elle affranchit les communes, facilite le rachat des servitudes seigneuriales, rattache les grands fiefs au royaume, diminue le pouvoir des barons, institue le droit d'appel à la justice royale, terrasse à Bouvines la féodalité liguée avec l'étranger pour livrer en plein champ le combat qu'elle n'avait long-temps accepté que derrière ses créneaux, et encourage même la révolte des vassaux contre leurs maîtres, devenus des tyrans; elle réprime l'agitation séditieuse des communes, brise par une victoire la formidable conspiration bourgeoise, dont les ramifications s'étendaient de Flandre jusqu'à Paris, et étouffe l'insurrection des campagnes, connue sous le nom de Jacquerie. C'est ainsi qu'échappant au danger de la formation de cercles aristocratiques réunis par le lien d'une précaire suzeraineté, ou de villes municipales indépendantes les unes des autres; temporisant avec la féodalité dont elle se ménage; par une lente extinction, la forte épée et la bonne lance, suscitant, à côté de ses chevaliers aux éperons d'or, ses intrépides soldats, fils poudreux de la glèbe; elle conserve, accroît, concentre toutes ses forces, et s'achemine, par l'alliance du peuple et du monarque, à l'unité du royaume. Symbole de cette unité, qu'elle brille à tous les yeux la vierge inspirée de Vaucouleurs, qui de sa chaumière accourt sous la tente du roi abandonné des grands, et lui rend son royaume délivré des Anglais! Oui, c'est par toi, noble Jeanne, que le peuple pour la première fois apparaît avec éclat près du trône, ose toucher de sa main roturière à l'épée de Charlemagne, religieusement conservée dans une mystérieuse solitude, assiste, debout et fier, au sacre de ses monarques; c'est par ta bouche qu'il laisse échapper, en déployant sa bannière, ces

mots étrangement audacieux : *Elle eut part à la peine, qu'elle ait part à l'honneur!* c'est par toi enfin qu'il s'initie à une vie nouvelle, et prélude à ses destins agrandis : et le bûcher où tu expires, fille du peuple, présage aux grands, qui trahissent la France en trahissant leur roi et te condamnent au supplice, cet échafaud sanglant que leur dresse Louis XI, et qui, passant à Richelieu comme l'héréditaire appui du trône, devient entre ses mains une machine de guerre contre la noblesse; jusqu'au jour où le peuple lui-même, s'incarnant non plus dans une femme, mais dans un héroïque soldat, fait couler sur son propre front l'huile sainte dont les flots avaient baigné la tête de tant de fils de rois, et se témoigne, dans Napoléon, aux regards des nations émerveillées, comme une magnifique usurpation de la capacité sur l'antique légitimité de la naissance!

C'est peu : entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel la France garde une attitude qui n'appartient qu'à elle et qui révèle encore sa puissance de conciliation. Après avoir élevé haut dans le monde la crosse pontificale, long-temps réduite à se courber devant le glaive, elle soutient contre les Césars d'Allemagne le vicaire de Jésus-Christ; à sa voix elle prend la croix, et fait répéter à l'Europe ce cri : *Dieu le veut!* elle extirpe de son sein l'hérésie, elle transmet à ses princes comme un patrimoine précieux, comme le plus beau fleuron de leur couronne, ce titre de *fils aîné de l'Église*, que nul ne peut perdre sans déchoir. Et cependant elle résiste aux envahissemens du pouvoir spirituel; elle trouve dans ses monarques les plus pieux, évêques-rois, et dans la longue suite de ses habiles ministres, sortis des rangs du clergé, des défenseurs de l'indépendan du sceptre; elle a même puissance d'attirer à

elle, en deçà des monts, la papauté, oublieuse un instant des destins du Vatican ; elle prévient l'accumulation des richesses entre les mains du corps sacerdotal; et se refusant à la fois à l'installation du tribunal de l'inquisition qui ensanglante l'Espagne, et à la prédominance du protestantisme qui divise l'Angleterre, elle s'affranchit de la cour de Rome par la revendication des libertés gallicanes. Toutefois, en même temps qu'elle abaisse chez elle la réforme comme fatale à son unité, elle la rehausse en Allemagne contre l'oppression catholique de la féodale Autriche; enfin elle détrône le christianisme par son audacieuse philosophie, et en proclamant la tolérance universelle, semble se montrer mûre pour une religion qui consacre le développement harmonieux de l'humanité sous tous ses aspects et dans toutes ses facultés.

Ainsi toujours la France se présente comme douée d'une haute modération; non de cette modération impassible, inerte et stérile dont nous rougirions pour elle, mais de cette modération active, puissante et féconde, dont la source est dans une vaste sympathie capable d'embrasser tous les intérêts! peuple toujours prêt à manifester son enthousiasme par sa sagesse et par sa force; ambitieux dès la plus haute antiquité de la gloire du langage et de celle des armes, fameux également par ses prouesses dans les tournois intellectuels et dans les tournois militaires; plus orateur que poète, parce que l'éloquence est l'art éminemment social; ardent à user de la parole pour l'action et à refléter l'action par la parole; jetant au travers de ses harangues, de ses hauts faits et de ses récits, des chants animés d'héroïsme et de joie où se résume, en de courts momens, son énergique inspiration; appuyant, dans son vaste prosélytisme, l'exemple du discours et le discours de l'exemple; recevant sans rou-

gir, sûr de rendre plus encore; croisant en quelque sorte les intelligences européennes par son efficace médiation; admirable protée qui se plie à toutes les formes pour imposer les siennes, qu'il modifie sans cesse d'après les révélations étrangères; se recueillant quelquefois dans une apparence de repos, mais alors même se préparant à une transformation imprévue, devant laquelle s'inclinent tous les regards éblouis de sa lumière nouvelle, et associant bientôt à l'éclat de sa radieuse splendeur les nations qui l'avaient méconnue et ses enfans qui l'avaient outragée; toujours près du triomphe quand on la croit près de sa chute et n'acceptant l'humiliation que pour la convertir en glorification; car la France ne peut déroger à sa constante sociabilité, briser son immortel essor, abdiquer son sublime apostolat.

Donc, que doit faire aujourd'hui la France? Continuer à établir de plus en plus l'harmonie entre tous les élémens qui fermentent dans son sein, et propager autour d'elle, avec une inépuisable ardeur, cette divine harmonie.

Maintenant comment la France doit-elle accoplir cette œuvre de pacification intérieure, poursuivre cette sainte conciliation entre les classes privilégiées et les classes déshéritées, entre ceux qui jouissent sans travailler et ceux qui travaillent sans jouir? Est-ce, diront les hommes positifs, par la fondation de l'ordre social, dans lequel seront institués, grâce à l'abolition de l'hérédité, le classement selon la capacité et la rétribution selon les œuvres? Certes plus que jamais nous pouvons répondre que telle est l'unique voie du salut qui reste à la société, lorsque même, en dehors de nos rangs, la constitution de la propriété excite de généreuses indignations et inspire les lignes suivantes à un écrivain

dont le génie brillant, toujours prompt, dans son heureuse mobilité, à adopter tous les progrès de la société, dément aujourd'hui le témoignage antérieur de son admiration pour le système constitutionnel : « Un temps viendra, écrit M. de Chateaubriand, où l'on ne concevra pas qu'il fut un ordre social dans lequel un homme comptait un million de revenu, tandis qu'un autre homme n'avait pas de quoi payer son dîner. Un noble marquis et un gros propriétaire paraîtront des personnages fabuleux et hors de raison. »

D'ailleurs lorsque les hommes positifs, par un de leurs organes, ont déclaré que le corps social, dans sa majeure partie, était à l'état de *plaie*, ils n'ont pas conservé le droit de s'étonner de l'énergie du remède.

Cependant nous ne venons pas les effrayer, mais au contraire les rassurer, et, non contens d'ôter de leurs regards cet épouvantail d'une soudaine révolution dans la propriété, dont la transformation doit être graduelle et pacifique, leur donner satisfaction d'eux-mêmes sur la légitimité du sentiment de la propriété et le maintien de cette base sacrée de l'ordre social. Et que faisons-nous que propager ce sentiment renfermé maintenant dans des bornes si étroites, et rendre cette base plus large et plus religieuse, tandis que maintenant, partage exclusif d'une minorité privilégiée, elle laisse en dehors d'elle un nombre immense de profanes?

Si l'on prétendait que la prédication de ces doctrines devant la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, malgré notre prétention de fortifier l'ordre, est subversive de la tranquillité publique, ah! que l'on cesse, pour nous accuser nous-mêmes, de calomnier nos auditeurs! Ce n'est pas lorsque la population ouvrière de Lyon, victorieuse, a fait respecter la propriété, qu'il est possible d'incriminer la mo-

ralité du peuple, telle aujourd'hui qu'il ne veut, pour échapper à la plus affreuse misère, ni de l'aumône ni du pillage!

Nous dira-t-on que nous nous emparons de cet événement et que nous l'exploitons avec une maligne ardeur au profit de notre système? Oui, nous voulons en effet l'exploiter au profit de la paix publique si cruellement troublée, au profit des fabricans et des ouvriers réduits à s'entre-déchirer, au profit de la société qui s'épouvante d'un avenir de batailles au milieu de ses laborieuses cités, au profit des hommes positifs eux-mêmes qui tiennent au repos et à la stabilité; et c'est ainsi que nous voulons l'exploiter au profit de notre système! Quoi donc! aujourd'hui le peuple ne peut plus, malgré l'état d'abrutissement et d'ignorance auquel le condamne encore l'imprévoyance sociale, souffrir le spectacle de l'exécution d'un criminel; aujourd'hui, et que des grâces en soient rendues à Dieu! le sang d'un seul homme ne peut être répandu qu'il ne crie vers l'humanité entière, n'excite au fond des cœurs un secret tressaillement et n'en arrache ces tristes paroles : « Comment ce sang a-t-il été versé? » et lorsque des hommes poussés par le désespoir à l'abjuration de ces sentimens ont combattu les uns contre les autres avec acharnement, nous pourrions, ainsi qu'à la fin d'une tragédie, faire tomber la toile sur les morts et les mourans, passer l'éponge sur la scène et dire, « Tout est fini, n'en parlons plus! » Non, non; parlons-en, parlons-en toujours; aussi long-temps du moins que cet événement ne sera pas pour tous une mémorable leçon et l'un de ces graves et terribles enseignemens dont la Providence est avare, parce qu'ils ne restent jamais incompris. Eh! ne parle-t-on pas depuis dix-huit mois de la révolution de 1830? Qu'est-ce donc que la révolte de Lyon, si ce

n'est le second acte du drame commencé à Paris? Ici le peuple combattit pour la bourgeoisie, et crut aussi combattre pour lui; à Lyon il a prétendu combattre pour lui seul. Or que ce soit un spectacle grand, touchant, solennel, que celui de trois générations de rois s'enfuyant avec l'oriflamme vieillie devant le drapeau tricolore relevé par la main victorieuse du peuple; c'est un spectacle plus prodigieux que celui d'une population ouvrière insurgée ayant du *pain* pour enseigne, et réclamant du travail pacifique les armes à la main. Le premier événement est le signal de l'évanouissement d'un vieux monde, le second celui de l'apparition d'un nouveau monde imprévu pour tous, excepté pour nous, à qui Saint-Simon l'avait révélé en nous donnant la puissance d'en régulariser le mouvement. Ne faisons donc grâce à personne de l'image du sang versé, afin que le sang ne soit plus versé; ne faisons grâce à personne de ces déplorables souvenirs, afin que désormais les ouvriers ne soient pas réduits à *mourir en combattant* contre leurs maîtres, et puissent *vivre en travaillant*.

Nous avons donc une mission à remplir près des privilégiés, près de ces hommes positifs qui laissent involontairement peut-être tomber une espèce de dédain sur les classes inférieures. Malgré la brutalité dont elles donnent trop souvent l'exemple, il y a injustice, ou du moins frivolité, dans cette analogie établit entre elles et les *barbares*, et qui ne dépasse pas celle que l'on pourrait trouver entre les *bourgeois* de Paris, oisifs, égoïstes et sensuels, et les citoyens de Rome, perdus de mollesse, de débauche et de corruption. Des *barbares!*... Ah! je conçois que les Romains, vivant sous une loi de guerre et de haine, aient dans leur orgueil flétri de ce nom les populations sauvages qui venaient les assaillir ou que même ils allaient

chercher dans leurs foyers; mais lorsque le christianisme a lavé les classes supérieures et les classes inférieures de l'eau du baptême, ensemble les a fait asseoir à la table spirituelle et les a ensemble initiées au dogme de la fraternité humaine, ce mot de *barbares* est-il religieux, est-il vrai? C'est peu. Ces essaims de sauvages, accourant comme des oiseaux de proie ou des loups dévorans attirés par l'odeur cadavéreuse de l'empire tombant en dissolution, se partagèrent, le fer en main, les dépouilles des vaincus, et s'enivrèrent, au milieu des flots de sang, des jouissances d'une civilisation au développement de laquelle ils n'avaient pas travaillé; et la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, qui réclame une amélioration de son sort, a fécondé de son sang et de ses sueurs l'arbre immense à l'ombre duquel elle demande une place et des fruits plus équitablement distribués. Mais si l'on parle de barbares, que ne parle-t-on aussi des prêtres chrétiens qui se gardèrent bien d'accueillir avec autant de mépris ces hordes farouches, et qui, mieux inspirés, virent dans ces populations accourues vers l'Évangile des hôtes envoyés de Dieu même, les prirent par la main, les dépouillèrent de leur férocité, et les installèrent au milieu de l'Europe renouvelée comme les pères glorieux des peuples modernes! Et nous aussi, éclairés par Saint-Simon, au lieu d'insulter ou de repousser ce flot immense qui, animé d'une force invisible, nous arrive de Dieu, sachons lui ouvrir un vaste lit dans lequel il puisse s'épancher sans troubler la société par son débordement! Ah! c'est seulement parce qu'elle devra à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, comme jadis aux barbares, sa régénération, que l'analogie est profonde, vraie, religieuse. Telle est celle que signala mon frère Laurent lorsqu'il lui fit l'application de ce nom. Toutefois employons

notre persévérante assiduité à dépouiller ces modernes barbares des restes de leur brutalité et de leurs sentimens d'hostilité contre les privilégiés de la naissance, contre les oisifs eux-mêmes ; sachons les amener à dire un jour à la classe supérieure, dont ils ne sentent aujourd'hui que l'oppression, et à laquelle ils doivent cependant le bienfait d'un long patronage : « Que Dieu soit glorifié en vous ! » Mais efforçons-nous aussi d'amener la classe privilégiée à serrer avec franchise et affection la main rude et calleuse de l'ouvrier dans lequel elle ne voit qu'un ennemi, et à lui dire : « Que Dieu soit glorifié en vous ! »

N'espérons pas suffire à cette tâche aussi long-temps que nous n'aurons pas institué le sacerdoce qui nous manque, le sacerdoce des femmes. C'est la femme qui parlera à la fois à l'homme d'affaires, d'argent et de calcul, et à l'ouvrier pauvre, nécessiteux, souffrant, le langage que peut entendre chacun d'eux. La femme en effet aime le spectacle des pompes du luxe, les fêtes splendides où s'étalent les merveilles de l'opulence, les parfums délicieux qui embaument l'air, tous les raffinemens des arts, dont jouit sa délicatesse; sous sa parure elle se trouve plus belle et plus sûre de plaire; elle unit avec joie sa voix aux voix harmonieuses qui excitent les applaudissemens; elle se mêle, gracieuse et brillante, à des chœurs animés, tandis que la lumière jaillit en gerbes éblouissantes et ajoute à l'éclat des perles et des diamans dont elle est parée ! Mais la femme, oh ! la femme n'est pas repoussée par les haillons qui couvrent la débilité de l'enfance, par les lambeaux sales et poudreux qui protégent à peine les membres usés de la vieillesse; elle respire sans répugnance l'odeur infecte des habitations les plus fétides ; elle sait, de ses propres mains, faire disparaître la lèpre impure dont le malade est couvert,

elle se plaît à mêler ses larmes aux larmes qui coulent, elle unit sa voix, à la fois émue et consolatrice, aux gémissemens du malheureux, et jouit avec d'ineffables transports de ses bénédictions! Qui donc, si ce n'est la femme, pourra se placer entre le riche et le pauvre, l'heureux et le misérable; entre celui qui a des trésors et celui qui manque de tout, entre celui qui *a un million de revenu et celui qui n'a pas de quoi payer son dîner?* Elle sera le lien commun de ces deux classes de la société, et c'est pour cela qu'elle entendra notre langage, et viendra tôt ou tard se mêler dans nos rangs; car ici seulement elle peut jouer un rôle digne d'elle, égaler, surpasser même ces chrétiennes qui, en consacrant leurs ornemens aux besoins des pauvres, faisaient un sacrifice, réclamé d'ailleurs par la rigidité de la loi de Jésus. Pour elles, lorsque, pour soulager la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, elles se dépouilleront de leurs riches parures, ce ne sera pas par une religieuse austérité, par un pieux dédain que leur impose notre loi, qu'elles accompliront ce noble sacrifice; elles sauront enfin surpasser ces généreuses Polonaises, qui dévouèrent jusqu'à l'anneau nuptial à la cause de la patrie, et la cause des Saint-Simoniens n'est pas celle de la Pologne, celle de la France, celle de l'Europe seulement, c'est la cause de l'humanité entière!

Oui, elles viendront à nous : alors nous-mêmes nous serons pénétrés de la sainteté de notre mission; nous trouverons un langage plus tendre, plus pathétique, plus vrai, qui nous manque encore, que je me désole de ne pas rencontrer sur mes lèvres, et que je sens vaguement au fond de mon cœur. Elles viendront à nous, parce que notre œuvre est une œuvre de paix : et lorsque, dans une cité, des troubles, que malheureusement il nous est permis de prévoir, pour-

ront éclater, elles nous permettront de témoigner le caractère véritable du Saint-Simonien; lorsque tous, hommes, enfans, vieillards et femmes, tous nous irons nous jeter, le front calme et les mains désarmées, à travers les rangs opposés, il n'y aura pas de mêlée si confuse où nos poitrines ne puissent se placer; pas d'étendards si pressés au milieu desquels ne puisse briller notre uniforme, symbole de concorde; pas de tumulte si bruyant où ne puisse retentir notre voix pleine de tendresse et de conciliation. Et c'est ainsi que tôt ou tard nous convaincrons les hommes positifs qu'ils doivent, soit en se joignant à nous, soit en agissant au dehors, aider, seconder, favoriser de tous leurs moyens l'entreprise pacifique et sublime à laquelle nous sommes dévoués.

Le prédicateur a souvent été interrompu par de vifs témoignages de sympathie de la part de l'assemblée, surtout dans la troisième partie. Lorsqu'il cesse de parler, de nombreux applaudissemens se font entendre et l'accompagnent jusqu'à sa sortie de la salle.

XVII.

LE PROLÉTAIRE ET LA FEMME.

Je voudrais que ma parole, comme une trompette retentissante, pût aller par le monde résonner aux oreilles de tous les hommes et de toutes les femmes qui ont un cœur généreux, une intelligence haute, un bras puissant.

J'annonce à tous les enfans de ce siècle que le jour est venu pour eux de dire et de faire de grandes choses.

On nous raconte de nos pères de merveilleuses traditions : nos pères ont été beaux ; ils étaient courageux et forts, et nous avons pleuré quelquefois de penser que nous ne serions jamais à leur taille, et les poètes nous ont dit que le soleil avait pâli depuis le temps de nos pères !

Non, non; notre sang ne s'est point glacé, nos membres ne se sont point énervés, notre pensée ne s'est point abâtardie; si nos pères, en leur temps, ont accompli de grandes choses, le jour est venu où il nous est donné, à nous, d'en accomplir de plus grandes; nous n'avons rien à envier à la destinée d'aucun des hommes du passé; notre gloire surpassera la leur.

La gloire semblait s'en aller de ce monde : il y a longtemps que les vieillards ne parlent plus aux jeunes hommes de ce qu'il y a de beau et de glorieux à faire en ce monde : ils semblent que les destins de l'humanité soient épuisés, et que tout soit fini! Les pères n'enseignent plus à leurs enfans que les secrets et les soins d'un pitoyable honneur, d'une ambition mesquine, d'une honteuse cupidité, et les enfans ne sont pas curieux d'autre chose! Je vois une jeunesse ardente et robuste qui se glorifie de sa science, belle, gracieuse, aimable; je la vois gaspiller sa vie, user sa force et son intelligence, profaner sa beauté en plaisirs égoïstes, en travaux avaricieux, en misérables frivolités. Ce qu'il y a de beau et de glorieux à faire en ce monde, rien, pour eux rien! Ils vont, ils vivent, parce qu'il faut vivre. Dieu et l'humanité n'entrent point dans leur pensée : ils ne s'inquiètent pas s'ils ont une destinée sur cette terre et s'il n'est pas en leur pouvoir de s'en faire une : ils n'en veulent pas! Le monde pour eux est terne et sans rayon, et ils ne souhaitent pas que la lumière se fasse! Aveugles qui se complaisent dans leurs ténèbres et qui ne croient pas au soleil! Aussi voyez-les! comme toute leur vie est inanimée! comme toute leur force est sans majesté, toute cette sagesse sans dignité, toute cette beauté sans éclat : il n'y a plus d'inspiration, plus d'enthousiasme! Tous ces traits sont décolorés, tous ces yeux sont éteints!

Et les femmes ne savent que faire de leur amour, voyant tous ces cœurs d'hommes déchus de toute grandeur et desséchés de toute poésie!

Il y a quarante ans un cri s'éleva dans la France, répété par vingt millions de bouches : « Il est beau et glorieux de mourir pour la liberté! »

Combien sont morts, combien!

La mère disait à son enfant : « Va, mon fils, et meurs, s'il le faut, pour la liberté! » Et pendant vingt ans les femmes ont battu des mains à ceux qui savaient mourir : les femmes aiment ce qui est beau et glorieux!

C'est un magnifique spectacle que celui d'une génération tout entière appliquée à l'exécution d'un grande pensée, et dévouée à son œuvre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Pendant vingt ans cette génération fut debout, consommant avec joie l'immense holocauste dont elle donnait chaque jour les plus belles et les plus précieuses victimes. Epuisée et mutilée, elle ne faillit pas un moment de constance et d'audace, et elle pleura de douleur et de rage; elle pleura sur ses armes quand le jour fut venu, après vingt ans de batailles, de rentrer dans le repos, d'endormir dans la paix l'ardeur de son courage, et d'abdiquer avec son glaive les glorieuses habitudes qu'elle s'était faites d'héroïsme et de dévouement.

Aujourd'hui encore un vieux reste de sang remonte parfois et bouillonne à ces fronts cicatrisés : et parfois un cliquetis de vieilles épées qui semblent interroger la France et menacer l'Europe, dernier soupir de l'ame guerrière de nos pères, s'étonne de ne pas trouver d'écho dans nos cités industrieuses et pacifiques; et quelques vieux soldats, débris d'un autre temps, regrettent d'avoir trop vécu.

Mais, parce que la sanglante mission du glaive est ter-

minée, parce qu'aujourd'hui la terre aspire à la paix, il ne faut point croire que les destins de l'humanité soient épuisés et que tout soit fini.

Les destins de l'humanité sont inépuisables.

Ecoutez : l'humanité jusqu'à ce jour a été livrée, elle est encore livrée à la guerre et à la violence : ses jours pacifiques sont venus.

Il y a des heures solennelles dans le monde où une parole tombe parmi les hommes, les prend, les remue et les travaille pendant des siècles.

Voici la parole que les Saint-Simoniens donnent au monde : parole simple et féconde qui étonnera également les intelligences les plus superbes et les intelligences les plus humbles; car elle est faite, comme toutes les grandes paroles de l'humanité, pour toutes les oreilles, et elle s'adresse à l'Orient comme à l'Occident, à tous les lieux et à tous les peuples de la terre, à tout ce qui a nom d'homme sur la terre.

Le prolétaire et la femme doivent être affranchis : le prolétaire et la femme sont encore esclaves : le prolétaire et la femme seront affranchis.

Le prolétaire c'est le bras nourricier de la famille humaine.

Il dompte la terre comme un coursier, et il la convertit en tous lieux pour la joie de l'homme, à la fertilité, à la beauté, à l'amour.

La terre le reconnaît son dominateur et son maître, et elle l'appelle son conquérant.

Mais le conquérant pacifique n'a pas encore de triomphe.

Ils sont vos serviteurs, vos humbles et soumis serviteurs; ils vous dressent la table de vos festins, ils vous édifient vos demeures, ils vous tissent la magnificence de vos vê-

temens. Quel soin avez-vous de vos serviteurs? Aucun. Ils errent dans les rues de vos villes, de vos villes qu'ils ont bâties comme des étrangers. Ils écoutent le bruit de vos réjouissances, ils voient l'éclat de vos fêtes : rien de tout cela n'est pour eux, rien! Ils sont chassés, comme Adam maudit par le Seigneur, chassés de vos lieux de délices! Votre mépris est à la porte et leur défend d'entrer, votre colère flamboyante les menace.

Pourquoi, pourquoi?

N'êtes-vous pas affligés de voir vos serviteurs affamés, nus, misérables, tristes, sans joie, sans bonheur dans la vie? N'avez-vous pas pensé quelquefois qu'il vous serait doux de leur faire à eux aussi quelque bonheur et quelque joie dans la vie? N'avez-vous pas pensé que votre propre bonheur en serait plus grand, et que le spectacle de leurs joies vous ferait les vôtres plus délicieuses?

Voici ce que je vous annonce pour eux et pour vous, et puisse cette nouvelle courir dès ce jour par le monde!

Vous avez eu jusqu'ici des armées de guerriers faites pour la destruction, courant la terre avec des instrumens de carnage et tous les fléaux que possède la main de l'homme.

Vous aurez des armées pacifiques, des armées de travailleurs, qui parcourront la terre avec des instrumens de fertilité et de création, pour faire éclore, à chacun de leurs pas, du sein de la terre, tous les trésors et toutes les beautés qui n'attendent pour en sortir que la main des hommes.

Et je vous prédis qu'alors les yeux des hommes verront plus de richesses, et qu'il y aura dans le monde plus de joies et de délices que n'en a jamais rêvé pour l'humanité l'imagination prophétique des poètes.

Alors aussi la gloire dont vous aviez investi vos armées de guerriers, depuis vos empereurs jusqu'au dernier des soldats, passera à ces armées pacifiques, et le front du dernier des travailleurs en sera couronné.

Ainsi le prolétaire qui est le conquérant pacifique sera glorifié, et il relèvera enfin sa tête, et il affranchira ses membres si long-temps enchaînés à la peine et à la douleur.

Réveille-toi, ô jeunesse de France! réveille-toi, car tu dors, et voici qu'il y a de grandes choses, des choses merveilleuses à faire. Qui veut travailler de sa tête, de son cœur, de son bras, de sa bourse, à l'émancipation du prolétaire, à l'organisation de l'armée pacifique des travailleurs?

Et vous, et vous qui ne fûtes jamais appelés, jamais appelés solennellement à concourir avec l'homme aux grandes œuvres de l'humanité, femmes, femmes, les jours pacifiques de l'humanité sont venus; vos jours sont venus.

Voici ce que je dis à la femme : En tous les lieux de la terre la femme est l'esclave de l'homme. Par l'homme sa chair est souillée, son esprit est opprimé, son cœur est torturé.

En tous les lieux de la terre c'est l'homme qui fait à la femme sa loi : c'est l'homme qui règle à la femme toutes les conditions de sa vie; la femme est la propriété de l'homme; il use et il abuse d'elle.

La femme doit cesser d'être l'esclave et la propriété de l'homme.

La femme n'est pas l'inférieure de l'homme; la femme est l'égale de l'homme.

Toute loi qui n'a été faite que par l'homme est mauvaise, car elle est oppressive pour la femme.

Toute loi doit être faite par l'homme et par la femme.

Au nom de Dieu, au nom de SAINT-SIMON, en votre nom, mon Père, qui continuez SAINT-SIMON; au nom de tous les hommes qui s'appellent et s'appelleront Saint-Simoniens, j'annonce à la femme qu'elle est l'égale de l'homme, et qu'elle peut dès ce jour se poser devant lui, non plus comme devant un maître ou un supérieur, mais comme devant son égal.

Où sont les femmes qui se lèveront et qui diront aux hommes : « Nous ne voulons plus que la fille du prolétaire vous soit vendue; nous ne voulons plus que la fille du riche vous soit sacrifiée; nous ne voulons plus que la femme soit votre esclave et votre propriété; nous ne voulons plus que vous puissiez user et abuser de la femme. La femme est l'égale de l'homme. »

Je vous jure que celles-là seront belles entre toutes les femmes de l'humanité.

Voilà la parole que les Saint-Simoniens donnent au monde qui les raille, qui les méprise, qui les craint, et qui bientôt les aimera et les glorifiera.

XVIII.

AFFRANCHISSEMENT DES FEMMES.

Dans ma dernière prédication, je me suis attaché à vous faire sentir la nature de notre *moralité*, et quelle sera dans l'avenir, quelle est dès aujourd'hui, parmi nous, l'action du prêtre pour *moraliser* le fidèle. Ces questions dominaient toutes les autres; j'ai dû les éclaircir et les développer devant vous avant de vous parler de l'affranchissement

de la femme et de sa condition dans la société de l'avenir. Aujourd'hui j'entrerai dans cette voie nouvelle ouverte à notre apostolat. Je viens prendre ma part de cette tâche glorieuse proposée par notre Père Enfantin au dévouement, à l'ambition, à l'amour de tous ses fils. J'ai hâte de faire entendre aussi ma voix dans une cause aussi sacrée; j'ai hâte de montrer tout ce que la condition actuelle de la femme produit dans la société de douleur et de désordre, de tyrannie et de mensonge; j'ai hâte de vous faire pressentir comment la noblesse, la loyauté, la pureté, le bonheur reparaîtront dans toutes les relations des deux sexes, aussitôt que la loi du mariage établie par le Christ et ses successeurs aura été modifiée dans ce qu'elle a de contraire à la nature humaine, et remplacée par une loi nouvelle, basée à la fois sur l'égalité sociale de l'homme et de la femme, et sur la réhabilitation des besoins et des jouissances de la *chair*.

Je sais qu'en accomplissant cette œuvre nous verrons notre but méconnu et nos intentions calomniées. — Une voix qui nous fut bien chère a déjà promis à nos fronts une *couronne de boue* en récompense à nos travaux. Ah! je sais que les chrétiens, après avoir répandu par le monde une première parole de paix et d'amour, se firent un jour les accusateurs intrépides de la société païenne, les accusateurs de ses vices, de ses *vertus*, de ses dieux! Je sais qu'alors une horrible clameur s'éleva de toutes parts; et je sais aussi qu'à ces cris insensés le courage des chrétiens s'éleva jusqu'au plus sublime héroïsme. — C'est pourquoi, lorsque nous venons remuer la base de la société chrétienne, quand nous venons de la même parole attaquer à la fois ses *vices* et ses *vertus*; car, si nous ne voulons plus que dans l'hu-

manité la chair d'aucun homme, d'aucune femme soit asservie, souillée, profanée, nous entendons aussi que l'humanité désormais ne soit plus flétrie, crucifiée, mortifiée dans sa chair.....; lorsque, dis-je, nous venons condamner de la société chrétienne tout le peu qui lui reste de sa *morale* et de son DIEU, je m'attends bien qu'autour de nous aussi va surgir une horrible clameur. Je m'y attends. Il faut à notre voix, pour la renforcer, un large accompagnement. Mais enfin nous, qui venons donner à la femme ce qu'il lui faut de puissance et de liberté pour travailler directement à l'affranchissement, à l'amélioration du peuple, pourquoi notre voix manquerait-elle d'une sainte assurance, et pourquoi nos fronts, en attendant la souillure qui leur est promise, ne se couronneraient-ils pas d'une noble impudeur ?..... depuis surtout, depuis que nous avons entendu quelqu'un de vos législateurs, *quelqu'un de vos représentans*, MESSIEURS, du haut de la tribune nationale annoncer au monde qu'aux horribles souffrances de la classe la plus nombreuse il n'avait pas, il ne savait pas de plus puissant remède que le luxe immodéré et les VICES des riches ! — Pour moi, les entendant parler un tel langage, je ne veux pas profiter de l'avantage qu'ils nous font pour renvoyer à ces hommes leur accusation d'immoralité. Ah! je leur tiens trop de compte de leur profonde ignorance des misères et des vertus du peuple.

Le principe fondamental de la morale chrétienne, en tant qu'elle règle les rapports des sexes, c'est *l'amour exclusif*. La loi du mariage chrétien, c'est l'union à tout jamais *indissoluble* des époux. Selon le christianisme compris et pratiqué à la rigueur, l'homme vierge et la femme vierge, vierges tous deux de corps et de pensée, doivent trouver

de prime abord, à travers toute l'humanité, celui ou celle qui devra faire le bonheur de toute leur vie.

Je NIE hautement tout ce que ces principes et cette morale ont d'*absolu*. En d'autres termes je NIE que *l'amour exclusif* d'un seul homme pour une seule femme et pour toute leur vie soit une loi ou même une tendance UNIVERSELLE dans l'humanité; je NIE que ce précepte soit conforme et applicable à la nature de *tout* homme et de *toute* femme *sans exception*.

Je le demande à tout homme de bonne foi, je le demande à toute femme qui a profondément compati aux souffrances de son sexe, je le demande à tous : si nous étions en présence du christianisme dans sa vigueur et sa pureté primitive, ne suffirait-il pas pour le combattre et pour le renverser de rappeler ici que le christianisme a proclamé le *célibat* comme la condition sociale la plus élevée et la plus agréable à Dieu ? Ne disputons pas ici entre protestans et catholiques : pour tout prêtre chrétien, de quelque communion qu'il soit, la vie de Jésus est le plus beau modèle que l'humanité puisse se proposer ? Or, selon la foi chrétienne, Jésus, né d'une *vierge*, est lui-même demeuré *vierge*. Je dis donc qu'il nous suffirait, pour combattre et pour renverser le principe de l'amour chrétien, de constater qu'une religion qui a vu dans le *célibat* la condition la plus favorable au salut et la plus voisine de la perfection, était trop ignorante de la nature humaine pour avoir pu donner au *mariage* une base complète et définitive.

Mais notre tâche est plus facile encore que je ne l'ai supposée ! Grâce à Dieu, nous n'avons pas grand'chose à combattre et à renverser, et ce serait bien à tort qu'on voudrait voir dans l'œuvre que nous accomplissons, par rapport à

la morale, quelque chose d'analogue à ce que les révolutionnaires des trois derniers siècles ont fait en politique et en religion. Si les premiers nous osons constater hautement l'impuissance de la morale chrétienne à faire le bonheur de l'humanité, est-ce à dire que nous poussions l'humanité dans une *orgie*, et que nous donnions le signal de *l'anarchie et de la terreur* MORALES ? Mais croit-on sérieusement que l'ordre social et l'ordre religieux auraient pu être impunément renversés, sans que la loi morale eût reçu dans les cœurs de profondes atteintes ? Parce que nous avons tous aujourd'hui moins de franchise que nos pères, pense-t-on qu'il ne soit rien resté dans nos mœurs des exemples qu'ils nous ont laissés ? Parce que cette brillante noblesse a disparu, qui, dans son superbe dédain pour le reste de la nation, étalait au grand jour ses vices aussi bien que ses vertus, croit-on qu'après la bonne et joyeuse vie qu'a menée le *bon* roi, qu'après les faiblesses du *grand* Roi, qu'après les saletés incestueuses du Régent, qu'après les interminables orgies de ce roi *bien-aimé* qui, sans respect pour les priviléges de sa cour, alla chercher les filles du peuple jusque dans des lieux de débauche, pour leur prostituer sa personne royale à la face de l'Europe ébahie; croit-on qu'après tant et de si éclatans exemples, quelqu'un au monde puisse prétendre encore à donner le signal de la dissolution morale ? — Je le répète, l'œuvre critique, l'œuvre de démolition aveugle a été faite et poussée aussi avant dans l'ordre moral que dans l'ordre politique et religieux. Sous ce triple rapport, notre situation en présence du monde est la même, et notre rôle est identique.

Par rapport à la RELIGION, les classes supérieures avaient applaudi pendant long-tems au dévergondage de la philosophie voltairienne; mais à la fin elles s'aperçurent que la

religion était bonne au moins pour le peuple, elles comprirent que dans une société où le peuple, dépourvu d'éducation et de fonction sociale, travaille au jour le jour, assiégé par la faim et la misère, il était très-bon, très-utile, très-convenable que le peuple eût foi dans une religion qui apprend à l'homme à souffrir et à se résigner. Et alors elles concoururent de tous leurs efforts à la restauration de la religion chrétienne en France. C'est pourquoi nous sommes venus dire aux classes supérieures : « La religion chrétienne doit disparaître pour faire place à une religion plus grande et plus belle. Le sentiment religieux chrétien, le sentiment de la résignation au mal est épuisé. Le défendre encore, c'est mentir à Dieu et à l'humanité; car le temps est venu où tous les hommes vont se sentir unis, *liés* dans une destinée commune, une destinée de progrès sur la terre, une destinée de joie, de richesse et de bonheur. »

En POLITIQUE la bourgeoisie, après avoir marché long-temps à la tête du mouvement libéral, après avoir proclamé avec ferveur l'égalité sociale aussi long-temps qu'elle a vu quelque inégalité au-dessus d'elle; la bourgeoisie se sent avec terreur pressée par les conséquences des principes qu'elle a posés. C'est elle qui porta les premiers coups à l'ordre social; c'est elle qui la première a reclamé la destruction des priviléges; mais voici qu'ayant méconnu l'hérédité de la couronne, ayant aboli l'hérédité de la pairie, ayant, dans sa joie imprévoyante, arraché une à une les vieilles pierres qui soutenaient l'édifice; voici que la bourgeoisie consternée découvre enfin la dernière, et que sur cette base suprême elle contemple avec effroi ces mots: *Privilége de la naissance, hérédité de la propriété.* Ah! alors la bourgeoisie s'arrête en son œuvre de destruction; elle

crie avec douleur qu'il ne s'agit plus désormais d'une question de ministère ou de dynastie, qu'il y va de la vie de la société tout entière. Et la bourgeoisie de se rallier à un système de restauration ou de quasi-restauration politique, se croyant déja menacée, tant la peur peut fausser les esprits les plus sages! se croyant menacée d'une autre invasion de barbares. C'est pourquoi nous venons dire aux bourgeois : « Votre halte est légitime et vos craintes ont leur excuse, puisque vous ignorez encore sur quelle base s'élèvera l'édifice de l'avenir. Mais n'espérez pas sauver la société en étendant à tout le peuple des droits politiques dont il se soucie peu, ou même en lui procurant de l'ouvrage. Pour que la société soit sauvée il faut qu'enfin le peuple ne demeure plus votre *salarié*, mais qu'il soit votre *associé*. Puisque le souvenir des barbares est venu troubler votre quiétude, souvenez-vous donc aussi que l'empire n'a pas pu se sauver en offrant aux barbares ce droit de *citoyens romains* que les barbares n'enviaient guère depuis qu'ils avaient planté leur étendard vainqueur au haut du Capitole; souvenez-vous que l'empire ne fut pas sauvé non plus pour avoir *procuré de l'ouvrage* aux barbares en les prenant à sa solde, mais que la civilisation n'échappa d'un complet naufrage que par l'apparition d'une vérité nouvelle, par la prédication de l'Évangile, qui, devenant un gage d'alliance entre les vainqueurs et les vaincus, permit à un *ordre nouveau* de s'élever sur les débris de *l'ordre ancien.* »

En RELIGION comme en POLITIQUE, si nous condamnons ce que nous a légué le passé, c'est que nous annonçons, c'est que nous apportons quelque chose de mieux pour l'avenir. Il en est ainsi en MORALE.

On a essayé aussi, et non pas sans raison, d'arrêter les

progrès de la dissolution que le dernier siècle avait opérée dans les mœurs. En MORALE aussi il y a eu de la part des bourgeois une *quasi-restauration*. A la vérité les hommes n'en sont pas revenus à prendre pour règles de leur propre conduite les préceptes moraux de l'Évangile : la chasteté, la constance, la fidélité ; mais ils continuent de les prendre pour base de tous les jugemens qu'ils portent sur les femmes. Comme les seigneurs de l'ancien régime, tous nos fils de bourgeois se glorifient de leurs *conquêtes* et se vantent de leurs *bonnes fortunes ;* mais pour l'honneur et le maintien de la morale publique, ils trouvent très-utile que la pauvre fille qui n'a pas pu résister à la séduction soit notée d'infamie. Pas un d'eux ne voudrait pour beaucoup prendre femme avant d'avoir largement *pratiqué la vie ;* mais quand ils songent à se reposer dans le mariage de leur liberté folle, ils sont au moins aussi scrupuleux sur la conduite passée de leur future épouse que sur le montant de sa dot. Ah ! c'est pour cela que nous prêchons l'affranchissement de la femme ; c'est pour cela qu'en vue de l'œuvre religieuse à laquelle toute femme peut désormais consacrer sa vie, je viens solennellement proclamer libre, libre de son amour et de son corps, toute femme qui a été livrée ou vendue, achetée ou prise. Et ne me dites pas qu'ignorant encore *le code de la pudeur et des convenances*, puisque la femme n'est pas encore à nos côtés ; ne me dites pas que je suis sans morale, et que je n'ai pas le droit de faire ici le procès à la vôtre ; car, je vous le dis du fond de l'ame, j'ai reçu du chef de la doctrine, et tous nous avons à l'égard de la femme une moralité supérieure à celle de tous les hommes qui nous ont précédés ; car nul avant nous n'ayant été comme nous pénétré de la foi à l'égalité sociale de l'homme et de la femme, nul n'a pu sentir dans la femme et

respecter en elle la dignité humaine aussi profondément que nous. Les hommes animés d'un pareil sentiment ne se conduiront jamais en *maîtres* à l'égard de la femme : toujours ils réprouveront de toute leur puissance, flétriront d'un juste anathème tout ce qui pourrait le moins du monde ressembler à la séduction ou bien à la violence ; et aussi ils n'accepteront jamais d'aucune femme un amour *d'esclave*, un amour qu'on ne puisse montrer et dévoiler avec gloire au grand jour.

A la vérité nous ne prétendons pas régler définitivement les rapports de l'homme et de la femme, aussi long-temps que la femme n'aura pas uni son inspiration à la nôtre. La loi chrétienne laissait la femme sous la dépendance de l'homme, et c'est là précisément la raison profonde pourquoi Christ a pu produire sa loi morale sans le secours de la femme. Mais nous qui appelons la femme à l'égalité, nous mentirions à Dieu et à nous-mêmes si nous prétendions instituer une morale complète et définitive avant que la femme ait été mise en état de parler *sans crainte* et d'accepter *librement* la loi morale.

Tout le but de nos efforts est donc en ce moment de donner à la femme conscience de sa force et de sa dignité, afin qu'elle dise sans honte toutes ses souffrances et tous ses désirs. Comme Jésus apportait aux femmes un premier degré d'émancipation, il se sentit ému d'une tendre pitié pour la femme qui avait péché contre la loi de l'oppression antique, et il porta défi au monde de lui jeter la première pierre. Nous ferons quelque chose d'un peu plus grand. Comme nous venons *accomplir* l'émancipation de la femme, nous donnerons à toute femme la puissance de parler, afin qu'elle même porte défi non pas seulement à ses bourreaux, mais à ses juges. Oh ! quand la femme aura la force de par-

ler, surtout la fille du peuple, celle que sa pauvreté tient en *service* chez le bourgeois, chez le propriétaire, chez le le *magistrat!* alors, nous connaîtrons la moralité de ces hommes qui sont sans pitié pour la femme, et qui lui font des devoirs au-dessus de ses forces. Et nous saurons aussi ce que coûte à l'humanité cette morale publique dont vos lois sont si jalouses, quand les FILLES PUBLIQUES viendront raconter comment elles ont été perdues, quand elles viendront nommer qui les a séduites et qui les a délaissées.

Oui, les filles publiques! et pourquoi craindrais-je d'en parler devant vous? Ah! MESDAMES, les filles publiques ce sont aussi des femmes. Hélas! je me trompe : celles qui ne seront jamais épouses chéries et mères respectées, ce ne sont pas des *femmes!* ce ne sont que des *filles!* Mais enfin ce sont les filles du peuple. Oh! qui donc a cru, dans je ne sais quelle brochure publiée il a six mois contre les *prétendus disciples de Saint-Simon*, qui donc espérait nous écraser en jetant au monde, sous un style d'*Apocalypse*, cette prévision, que nous plongerions jusqu'à la septième boue pour y chercher la chair banale des carrefours. Cette chair n'est-ce donc pas la chair du peuple! Oh! oh! le peuple! le pauvre peuple! ils disent quelquefois qu'il est exempt des contributions directes. En effet il n'a pas de fermiers, lui, ni de locataires, de terres ni de maisons dont vous puissiez imposer les revenus. Mais le peuple exempt de contributions directes : et n'est-ce donc pas sur ses fils que vous comptez pour *remplacer* les vôtres sur les champs des batailles? N'est-ce pas, ô dernier degré de honte et de misère, n'est ce pas sur les filles du peuple, sur la PROSTITUTION de ses filles, que souvent vous comptez pour garantir d'un danger trop pressant l'*honneur* de vos filles et de vos femmes? Le peuple

exempt de contributions directes ! Mais il contribue de son sang, de sa chair, de sa vie, là où vous ne contribuez que de votre argent.

Vienne donc la femme qui aura la force de parler ! eût-elle emprisonné sa vie dans la chasteté chrétienne ou bien eût-elle dans la boue roulé sa liberté, pour sa voix affranchie, MESSIEURS ! j'obtiendrai le silence.

Cette prédication est souvent interrompue par les applaudissemens de l'assemblée. Le prédicateur donne ensuite lecture de quelques passages de l'un des écrits de M. Charles Fourier, renfermant des vues avancées sur les femmes.

XIX.

AUX RAILLEURS.

On raconte qu'Archiloque le poète, outragé par Lycambe, fit contre lui des vers si mordans qu'il le réduisit à se pendre.

C'est que le poète a dans sa main les trésors redoutés de la raillerie, aussi bien que les richesses enviées de la louange.

Mais parmi les poètes il n'en est pas de plus grand que celui qui est animé de l'esprit prophétique, et nul ne possède mieux que lui l'éloge et le blâme.

Je vous le dis, tout prophète a été raillé ; mais il n'y a pas

de plus puissant railleur parmi les hommes que le prophète.

Le prophète qui a vu l'avenir ne garde pas sa vision dans le silence et l'obscurité de son cœur. La prophétie s'échappe bondissante de ses lèvres, et vole, audacieuse et insolente, au-devant des incrédules et des rieurs : elle se joue à leurs oreilles avec son accent bizarre et ses notes dansantes, et son étrange harmonie : elle ne craint pas les sourires moqueurs de leur bouche, ni leurs grossiers mépris, ni leurs imbécilles fureurs; elle n'a point souci des applaudissemens vulgaires; elle chante son chant comme l'oiseau du ciel, dont la joie matinale n'attend pas, pour saluer la lumière nouvelle, les oreilles paresseuses et les yeux languissans dans les fausses lueurs du sommeil.

Seulement quelquefois le prophète, courroucé d'entendre sa parole tomber toujours morte et sans écho parmi les hommes, comme une semence perdue sur une terre d'hiver, s'arrête, et s'arrachant avec effort de ces brillantes visions qui l'attirent, ainsi qu'un voyageur saisi d'une douleur aiguë, immobile, promène autour de lui ses yeux; il regarde, il écoute la foule, la foule injurieuse, et alors il entre dans son cœur une orgueilleuse tristesse, et un rire amer le possède, et il plaint d'une pitié profonde tant de surdité et d'aveuglement.

Un jour, lorsqu'à travers l'immensité des mers, Colomb, le pilote gênois, pressentait une terre nouvelle, et de son œil perçant plongeait au-delà des horizons connus; un jour il fut lassé d'importuner l'Europe! Il avait fatigué de sa requête, quêteur infatigable, il avait fatigué les rois et les républiques, les princes et les marchands, les seigneurs et les aventuriers. Les rues de toutes les villes de l'Europe le connaissaient, et les petits enfans disaient, le voyant

passer, voici le Génois qui promet un monde pour un vaisseau! Un monde! Et le sublime visionnaire ne trouvait pas qui voulût d'un monde pour un vaisseau! Oh! qui pourrait dire de quel magnifique dédain le pauvre pilote, dans le silence de son cœur, couvrait tous les dédaigneux de son temps! Qui pourrait peindre le mépris que versait sa lèvre à tous les hommes qui le méprisaient, quand sa tête brûlante de l'inspiration prophétique allait s'égarant dans les vertiges du désespoir!

« Europe, avare Europe, je pouvais te donner un monde, tu ne l'as pas voulu! je vois tous tes enfans dévorés de misérables ambitions! Ils s'épuisent de sang pour se disputer les lambeaux de quelques chétives proies! Je voulais leur donner un monde! un monde! et ce mot dans sa tête éclatait. Il voyait, il voyait cette dernière vague qui pose mollement le vaisseau sur le sable doré; il voyait ce rivage se mêlant aux flots, et qui semblent venir au-devant du voyageur fatigué de la mer; cette terre nouvelle sous un nouveau soleil; au loin s'arrondissent les montagnes, et se balancent les forêts, et s'épanchent les fleuves; des hommes inconnus et des animaux étranges; toutes les merveilles d'une végétation nouvelle, des richesses sans nom! » Et le pilote rêvait, et son front s'enflammait, et son œil étincelait, fixe! Qui dira le lien mystérieux qui tenait ainsi toujours son regard invinciblement attaché à cette apparition lointaine, sans que rien pût le distraire de cette contemplation avide? Dieu; c'est Dieu. Si la puissance de Dieu se témoigne dans l'humanité d'une manière visible et qui frappe les plus incrédules, c'est alors qu'il met dans le cœur d'un homme une de ces pensées qui franchissent le temps et l'espace. Va, pilote, va, Dieu, c'est Dieu qui te tient; va, retourne encore aux rois et

aux républicains, aux princes et aux marchands, aux seigneurs et aux aventuriers; Dieu t'ouvrira ces cœurs avares, et tu verras, ô pilote, la terre tant désirée.

Toujours, quand Dieu place sur la tête d'un homme une grande entreprise, il lui donne aussi la force dont il a besoin pour accomplir sa mission.

Il partit, l'audacieux navigateur! mais sa tâche fut rude, et il fallut pour qu'il fût sauvé de la mort presqu'au terme de son voyage, il fallut que les fleurs de la terre déjà prochaine envoyassent leurs parfums rapides aux narines épaisses de ses farouches compagnons.

Mais les hommes oublient facilement les hasards du passé, et le souvenir de l'injustice de leurs pères ne sauve pas toujours les enfans d'une folle et aveugle légèreté.

Un homme est venu, qui a conçu quelque chose de plus grand que la découverte d'un nouveau monde.

Car Saint-Simon a dit : « Je vous ferai un univers nouveau, une humanité nouvelle.

» Tous les travaux des hommes jusqu'à moi ne sont que des travaux préparatoires; je commence l'œuvre définitive, qui est la pacification de l'univers et l'association de tous les hommes en une seule famille.

» L'univers est troublé d'un pôle à l'autre par les bruits de la guerre, et il est souillé de sang. Je lui enseignerai les harmonies de la paix, et je remplacerai d'un pôle à l'autre les souillures du meurtre par les couleurs de la fécondité, la mort par la vie. L'humanité est laide, pauvre, souffrante; je l'affranchirai de la pauvreté et de la douleur, et je lui donnerai une beauté qu'elle ne connaît pas. Je fonde la famille humaine, et j'en suis le père, non pas le maître ni le seigneur; le père, et je serai un bon père pour tous mes enfans. Je consolerai d'abord tous ceux qui

souffrent, et je délivrerai tous ceux qui sont opprimés. La femme ne sera plus sous la puissance de l'homme, et elle ne s'appellera plus d'un nom qui marque l'homme; car elle est l'égale de l'homme et elle a son nom, comme l'homme. Et celui qui travaille ne sera plus soumis à celui qui ne travaille pas : car le travail est la loi de la famille humaine, et celui qui accomplit la loi est saint. Je délivrerai donc la femme et le travailleur. Mais je suis le consolateur plein de tendresse, le libérateur pacifique; je n'affligerai pas pour consoler, je ne frapperai pas pour délivrer. Je réconcilierai ! Je réconcilierai tous les ennemis, le maître et l'esclave, le riche et le pauvre, l'homme et la femme; tous ceux qui oppriment et tous ceux qui sont opprimés. Je les prendrai tous par la main, car ils sont tous mes enfans, et je leur donnerai à tous ma parole qui est la parole d'amour, et je les unirai en une seule famille.

» C'est alors que je réaliserai pour eux toutes les prophéties, et que je donnerai satisfaction à tous leurs désirs et à toutes leurs espérances. Je ferai de la terre un lieu de délices, et ils la posséderont sans douleurs, non plus comme une tributaire indocile, mais bien comme une amie douce et caressante. Je ferai couler sur leurs membres la vigueur et la grâce, et j'embellirai leur visage; j'illuminerai leur intelligence, et je leur livrerai les secrets des choses, et je les ferai grandir chaque jour dans la connaissance de Dieu; j'inonderai leurs cœurs de joies toujours nouvelles, et je mettrai dans leurs bouches un cantique sans fin. »

Ah ! celui-là aussi il a importuné l'Europe de sa prophétie; celui-là aussi il a fatigué les rois et les empereurs, les princes et les marchands; celui-là aussi il a été raillé

et méprisé, et il l'est encore dans les siens poursuivis par l'insulte et le mépris.

Mais je vous l'ai dit : le Prophète est un grand railleur, et quand il retourne la tête pour regarder ses ennemis, il leur montre une face puissante et redoutable.

Saint-Simon ! Saint-Simon ! regarde qui sont ceux qui t'accusent !

Avares et hypocrites, ils t'accusent de cupidité et de mensonge !

« Moi et les miens, dit Saint-Simon, nous vivons au grand jour, et nous appelons la lumière sur toutes nos actions; ceux qui m'accusent peuvent-ils dire comme moi qu'ils ne craignent pas le soleil, et que leur conscience n'a pas de ténèbres ? Ils ont corrompu jusqu'à la sincérité de leur propre conscience, et ils en sont venus jusqu'à se faire illusion à eux-mêmes sur leur hypocrisie.

» Moi et les miens, dit Saint-Simon, nous nous sommes dévoués sans réserve, tout entiers, corps et biens, à l'amélioration la plus prompte du sort de ceux qui souffrent ; ceux qui m'accusent de cupidité peuvent-ils porter d'eux-mêmes ce témoignage? Peuvent-ils se louer et se glorifier de leur désintéressement ? Ah ! leurs mains sont pleines du scandale de l'argent, et leurs fronts y ont perdu leur rougeur.

» Oh ! les hommes à la tête dure et au cœur sec, esprits grossiers et ignorans ! ils ne savent rien de l'humanité, ils ne savent rien de Dieu ! ils ont perdu le fil de toutes les traditions, ils ont abdiqué toute grandeur et toute gloire : ils ne se souviennent même pas de ce qu'ont fait leurs pères, et pourquoi Napoléon hier encore a visité toute l'Europe et suivi le soleil jusqu'à l'Egypte.

» Dérision ! ils ne voient rien, ils n'entendent rien ; ils ne comprennent pas le passé et ils désespèrent de l'avenir ; ils s'attachent de toute la force de leurs débiles mains au présent qui les fuit, ils appellent la colère au secours de leur impuissance ! »

Saint-Simon continue : « Je leur ai dit : « Les jours pacifiques de l'humanité sont venus ! Les hommes sont les enfans d'une seule et même famille, il n'y a pas deux espèces d'hommes : aimez-vous et associez-vous ! »

» Et voilà qu'ils se sont écriés bien vite : « N'écoutons pas cet homme, car il veut nous armer les uns contre les autres, et sa parole souffle le meurtre et le pillage. »

» Je leur ai dit : « Le règne des travailleurs est proche ! » et leur oisiveté s'est émue, le règne des travailleurs est proche ! S'ils avaient été du nombre des travailleurs, ils auraient crié : « Gloire ! merci ! » Ce n'est pas le travail qui peut élever la voix en faveur du privilége de l'oisiveté.

» Demandez au peuple ! Mais le peuple, ce nom de peuple les fatigue, et ils sont irrités de l'entendre appeler pauvre ; c'est vous qui le faites pauvre.

» Ils se sont ligués contre moi, parce que je veux que le peuple soit riche, puisque c'est du peuple que vient toute richesse.

» Ils se sont ligués contre moi, et ils ont dit : « Prenons garde que cet homme ne nous détrône de notre facile opulence ; opposons-nous à ses projets, et n'hésitons pas à le perdre si nous le pouvons.

» Et quand j'ai jeté mon papier avec ma signature et celle de tous les miens sur la place, ils l'ont méprisé et ils ont dit : « Laissez passer ; c'est la banque des travailleurs pacifiques. »

Oui, c'est la banque des travailleurs pacifiques, des tra-

vailleurs affranchis; c'est la banque du peuple libre, contre laquelle les banques des rois ne prévaudront pas; car en vérité le règne des travailleurs est proche.

Dérision ! Ils avaient pensé qu'éternellement le peuple salirait ses mains et son corps à la peine pour dorer leur opulence; qu'éternellement le peuple serait le serviteur humilié de leur orgueil, le jouet abruti de leurs caprices.

Ah! aujourd'hui encore c'est une grâce qu'ils font au peuple lorsque sur ces places où il attend tout le jour leur bon plaisir avec le froid et la faim, ils veulent bien lui laisser essuyer la poussière de leurs souliers. C'est encore une grâce qu'ils font aux filles du peuple lorsqu'ils veulent bien abuser de leurs corps.

Combien faut-il à un fat pour distraire ses longs ennuis et pour dépenser l'activité inoccupée de ses sens et de son cœur? Combien lui faut-il d'existences de femmes à flétrir et à ruiner? Mais encore une fois dérision et pitié sur eux s'ils se sont flattés qu'il en serait toujours ainsi ! dérision et pitié sur eux !

C'est en vérité quelque chose de merveilleux que la stupéfaction profonde dont les privilégiés de la fortune ont été frappés le jour où ils ont commencé pour la première fois à comprendre que les hommes avaient pu mettre en question leurs priviléges, et qu'en effet peut-être un jour ils se verraient invinciblement amenés à y renoncer, qu'il leur faudrait changer leur train de vie, n'avoir plus de sujets ni d'esclaves, et vivre parmi les hommes comme dans une famille laborieuse, où le travail et le mérite sont les seuls titres à la gloire et à la richesse. Ils n'avaient jamais imaginé que ce débat pût être posé parmi les hommes, et qu'il pût devenir un jour la seule question d'héritage, la seule question sérieuse, la seule question politique. Ils croyaient

avoir fait bon marché de tous les priviléges inféodés dans le monde par la force brutale, et d'une voix triomphante ils proclamaient comme une conquête définitive l'égalité humaine, l'égalité humaine moins l'aristocratie de la richesse héréditaire ! Ils croyaient les parts faites, et n'avoir plus qu'à se reposer comme de joyeux convives dans les délices d'un festin perpétuel.

Ainsi les patriciens et les plébéiens romains n'avaient jamais imaginé que la discussion pût s'établir entre eux et leurs esclaves, et ce fut pour eux une révélation vraiment inattendue et dont leur intelligence superbe fut long-temps troublée, que la parole de la fraternité humaine, seulement dans le ciel !

Aujourd'hui, sans doute, l'émancipation du prolétaire sera plus facilement comprise que ne pût l'être à Rome celle des esclaves lors de la prédication de l'Évangile : les prolétaires du dix-neuvième siècle ont témoigné d'une manière trop grande et trop énergique du sentiment qui est en eux de la dignité humaine, pour qu'on puisse long-temps leur en contester les droits. Mais il y a d'autres esclaves, mais il y une autre classe d'opprimés dont l'affranchissement sera long-temps encore pour le monde une raillerie, ce sont les femmes.

Le prolétaire regarde son maître en face, et il ne le craint pas : il a la parole franche devant lui. Voici long-temps que le prolétaire fait de toute manière l'apprentissage de la liberté; il commence enfin à porter la tête haute et calme, car il commence à savoir la force de son bras, et aussi la faiblesse de son bras seul. Le prolétaire est bien près de l'émancipation, car il commence à la vouloir pacifique et à ne la vouloir que telle.

Mais la femme ! la femme ! elle est encore sous la main

de son maître, asservie et subjuguée; elle est muette devant lui, elle baisse les yeux à sa parole, elle humilie sa tête sous son regard, la femme! mais elle ose à peine aspirer à la liberté, et la parole d'émancipation l'étonne elle-même autant que son maître.

Je veux qu'un jour, dans les temps où les premiers chrétiens commençaient à proclamer par le monde l'égalité de tous les hommes devant Dieu, je veux qu'un jour un de ces fastueux proconsuls qui trouvaient délicieuse la chair de leurs poissons nourris des membres de leurs esclaves, dans un de ces banquets où se dévoraient en quelques heures les dépouilles d'une province, après les histrions et les baladins, et les chanteurs et les danseuses, ait fait venir à ses convives, pour égayer leur ivresse, quelqu'un de ces chrétiens qui disaient des choses si extraordinaires et si nouvelles; j'imagine qu'alors, pendant que parlait l'apôtre, à son langage étrange, à ses paroles sévères pour les maîtres, douces pour les esclaves, on eût pu voir les têtes de ces pauvres esclaves se baisser humiliées, et les larmes rouler dans leurs yeux; cependant qu'au-dessus les maîtres riaient, les maîtres buvaient et riaient.

Ainsi, quand nous parlons à la femme devant l'homme, à l'esclave devant son maître, de son esclavage et de sa liberté; quand nous disons à la femme devant l'homme qu'elle est sous la loi de l'homme, que par l'homme sa chair est souillée, son esprit opprimé, son cœur torturé, et que pourtant elle est l'égale de l'homme et qu'elle doit affranchir enfin du joug de l'homme et sa chair et son esprit, et son cœur; voyez, voyez les têtes de ces esclaves se baisser tristement, cependant qu'au-dessus les maîtres rient! Les maîtres rient! ô femmes! femmes! combien vous faudra-t-il encore de temps et de discours pour vous faire

comprendre tout ce que nous faisons pour vous? Où sont les hommes à cette heure, dans le monde, qui ont souci de votre pudeur et de votre beauté? Où sont les hommes qui vous appellent à des destinées nouvelles et qui osent promettre à vos fronts humiliés la couronne de l'égalité? Ne commencez-vous pas à comprendre qu'en vérité ce sont devant vous des hommes nouveaux? et ne commencez-vous pas à vous sentir touchées de quelque reconnaissance et de quelque tendresse pour eux?

Pour moi j'attends de vous, ô femmes! que désormais, nous laissant la tâche de continuer les hauts enseignemens de notre foi, vous vous chargiez du soin de défendre contre ceux qui nous méconnaissent la sainteté de notre œuvre et la grandeur de notre caractère.

XX.

L'ORIENT ET L'OCCIDENT.

A la vue de tant d'hommes et de femmes assemblés pour écouter la révélation nouvelle, joyeux de la tâche que Dieu m'a confiée, je crains cependant que ma voix ne manque d'un accent qui pénètre, éclaire, émeuve, et surtout de ce charme qui attire et retient. Je voudrais qu'à m'entendre vous pussiez, en nous jugeant utiles et vrais, nous sentir bons, tendres, religieux. A vous qui venez indifférens, je voudrais inspirer la curiosité; à vous qui vous empressez curieux, la bienveillance; à vous, qui déjà vous témoignez bienveillans, l'enthousiasme de notre croyance. Je ne parle pas de ceux qui nous méprisent ou

nous haïssent; car ceux-là seulement nourrissent contre nous de la haine ou du mépris, qui ne cherchent pas encore à nous connaître. Oui, tel serait mon vœu le plus cher.... Oh! vous ne savez pas ce qu'il y a de tristesse pour l'apôtre qui voit tomber, sans être recueillie, effeuillée, salie et perdue sous les pieds des passans, sa parole qu'il a jetée au milieu des hommes, à la gloire de Dieu, sa parole à laquelle il a confié l'espoir d'adoucir les misères des infortunés, et dont le mauvais succès, en ajournant l'accomplissement de ses désirs, accuse sa faiblesse à remplir un si haut devoir! Ce n'est pas sans un sentiment profond de toutes ces choses que je m'apprête à vous parler. Pour moi ce n'est ni un jeu ni un métier, c'est ma vie.... Et en vérité, pour accomplir la mission que je me crois destinée, il m'a fallu, il me faut encore affronter assez de douleurs pour que j'aie le droit de vous demander à tous de m'écouter sans défiance, car je parle selon mon cœur.

Oui, selon mon cœur, c'est-à-dire selon l'amour de Dieu et de l'humanité.... Je n'ai pas tout dit encore. Mais aujourd'hui que notre religion, livrée à l'insulte et à la calomnie, promise par les uns à l'ignominie des tribunaux correctionnels, attachée par d'autres à ce même pilori où l'opinion publique poursuit encore de ses malédictions le fantôme du jésuitisme, dédaignée par les vieillards qui secouent contre elle leur tête blanchie, flagellée par les petits enfans qui la harcèlent de leurs ignorantes railleries, envisagée par les philosophes comme une vaine utopie, et par les hommes positifs comme un hideux épouvantail, notée entre toutes ces choses contre lesquelles semblent autorisés le cynisme brutal ou la fraude mensongère de l'agression, se voit enfin menacée, par la foule des prophètes illustres ou obscurs, d'une chute inévitable et pro-

chaine, en ne laissant après elle, dans la mémoire des hommes, que la trace fugitive d'un rêve bizarre, monstrueux, coupable, évanoui sans retour aux rayons de la lumière; aujourd'hui il me sied de déclarer hautement que je parle aussi selon l'ambition de quelque gloire... Je sais qu'il faut l'acheter par la honte; je sais que la sincérité étrange de cet aveu peut fournir des traits plus piquans au ridicule; mais ni le ridicule ni la honte n'auront puissance de ravir à ceux d'entre nous qui satisferont dignement à leur tâche la palme sublime de l'apostolat. Et telle est ma foi inébranlable dans cet avenir, que dès long temps je me suis hâté à tout prix de prendre ma part de l'opprobre qui appartient aux disciples de Saint-Simon, afin d'avoir aussi ma part de l'honneur qui leur est réservé.

Mais quel que soit l'abandon avec lequel nous vous parlions, vous vous tenez en garde, et vous ne nous permettez de vous émouvoir qu'après avoir satisfait aux sévères exigences de votre raison hautaine. Aussi, quoique la phase dans laquelle nous sommes entrés nous mette au cœur un vif désir de trouver le langage digne de vous toucher et de vous disposer à entendre la révélation de la loi qui mettra entre l'*esprit* et la *matière*, l'*intelligence* et la *chair*, la *pensée* et l'*acte*, la *théorie* et la *pratique*, la *science* et l'*industrie*, une harmonie qui n'a point encore existé entre ces expressions d'un dualisme éternel; avant de toucher à cette question grave, délicate, j'ai besoin de vous tracer un rapide tableau de leur lutte dans l'humanité entre les peuples qui en ont été les plus énergiques représentans, entre l'Orient et l'Occident, et de vous faire pressentir leur prochaine réconciliation.

Déjà l'annonce de ce caractère de notre révélation a excité contre nous de graves reproches. Nous sommes

accusés de consacrer par un culte déréglé toutes les passions mauvaises, d'offrir à une abominable adoration le serpent jadis précipité dans l'enfer, d'exhumer des cadavres à demi rongés par les vers de la tombe et de leur mettre une couronne au front, de nous ériger nous-mêmes en idoles, en un mot, de réhabiliter tout ce qu'il y a d'abject, de sale et de fangeux dans le matérialisme.

Et pourquoi, nous dit-on quelquefois, ne retournez-vous pas au christianisme primitif? Il ferait si beau vous voir, dominés par la noble ferveur d'un pur spiritualisme, et arrachant le monde à sa corruption! — Quoi! irions-nous au monde prêcher la pauvreté? Et qui donc aujourd'hui veut être pauvre? L'humilité? Et qui donc aujourd'hui ambi- [illegible] humble? La chasteté? Et qui donc aujourd'hui aspire à la continence du cloître? Ah! c'est alors qu'on pourrait justement nous reprocher de méconnaître notre époque, d'ignorer les hommes et les choses, de pratiquer l'intolérance, de prétendre tout bouleverser, de nourrir follement l'espérance d'une chimérique réalisation, et de n'étaler qu'une impuissante et misérable parodie du christianisme!

Dieu a, dans les inépuisables trésors de sa sagesse et de sa puissance infinie, un mot toujours nouveau à enseigner aux hommes, et toujours à leur imprimer un mouvement nouveau; jamais l'humanité ne se répète, et par les mêmes chemins elle ne repasse jamais.

Toutefois, que le christianisme, à la veille d'être dépossédé de l'empire affaibli dont il garde les restes, se suscite d'énergiques champions; qu'il demande à la religion naissante un compte sévère de toutes ses règles, de toutes ses pratiques, de toutes ses tendances; qu'il réveille un instant, jusque chez les profanes, les échos de sa chaire

éloquente réduite en débris, et qu'il aille même jusqu'à rallier un instant tous ceux qui, alarmés du triomphe de notre doctrine, afin de nous mieux attaquer, prendront son masque et formeront un chœur hypocrite et hurleur où l'insolence criera à l'orgueil, la vénalité à la cupidité, et la dissolution à la débauche; cela est bon : le christianisme se doit à lui-même de s'assurer que tous ceux qui s'attachent à lui avec un véritable amour le retrouveront, plus pur et plus grand lui-même, dans le culte qui lui succède, et nos adversaires, en signalant par leur véhémence la face nouvelle qui distingue de la révélation de Jésus la révélation de Saint-Simon, disposeront à se réconcilier avec nous tous ceux qui, sans nous connaître, d'avance blasphémaient en nous un mysticisme suranné. Mais si le christianisme, comme un fleuve immense près de se continuer dans l'Océan où viennent se confondre tant de fleuves divers, semble craindre d'ensevelir dans le Saint-Simonisme son cours long-temps salutaire et glorieux, et remonte avec ardeur vers sa source, il ne peut échapper à la loi divine qui l'entraîne par une pente invincible à ses destins nouveaux.

Oui, le Saint-Simonisme, un jour, sera glorifié sur toute la terre! car il ne veut rien extirper, détruire, anéantir, mais tout développer, régulariser, féconder : d'un rapide essor il emporte l'esprit vers tous les mystères du monde intellectuel, et il rassasie la chair de tous les produits du monde matériel : il sourit aux feux de l'Orient dont se dore la terre, et se plaît au spectacle plus doux du ciel empourpré de l'Occident; il se concilie avec les éblouissantes clartés du Midi et avec les pâles nuées dont s'enveloppe le Nord. En un mot, il embrasse l'humanité dans toutes ses facultés, dans tous ses travaux, sous tous les climats, en associant tous ses efforts dans une heureuse

communion, parce qu'il la rattache tout entière en Dieu, adoré sous tous ses aspects!

Oh! que de grandeur et de solennité dans le spectacle du matérialisme brut, pesant, colossal, et du spiritualisme subtil, pénétrant, ardu, long-temps en guerre, prêts à se pacifier, grâce à une religion qui les régénère; de l'Orient et de l'Occident, qui jusqu'à ce jour se sont l'un l'autre violemment heurtés, faute d'une main assez forte pour les balancer également, bientôt fraternisant sous l'empire d'une loi nouvelle!

Oui, l'Orient avec ses hautes montagnes, ses plaines immenses, ses fleuves sans fonds, ses langues, pressés et partis de loin, ses animaux gigantesques, sa végétation aromatique et luxuriante, son ciel inépuisable en rayons, en éclairs, en torrens, domine d'abord l'humanité et la sollicite à l'épanouissement de son existence matérielle; il est le berceau de la civilisation.

L'Europe, jeune encore, se laisse séduire à ses caresses monstrueuses : mais la fable est une vérité; pour elle le dieu quitte la forme de la brute, revêt celle de l'humanité et l'anime de plus nobles inspirations. Et tandis qu'au pied du Liban un petit peuple, ouvertement initié aux premières révélations que le Verbe, au sein du muet Orient, avait mystérieusement balbutiées, garde opiniâtrément la loi de Moïse, la développe par ses prophètes dont le charbon ardent purifie déjà les lèvres, et par eux prédit un rédempteur; Socrate, au pied du mont Hymète, provoque l'enfantement de l'esprit, enseigne à ses contemporains l'étude du monde intérieur, et prépare le culte du *Dieu inconnu*, inaccessible aux sens, visible à la conscience! Gloire, gloire sans doute à l'Occident, qui par

son culte et par sa philosophie s'affranchit de sa première servitude, et trouve un héros pour le doter de son indépendance!

Mais qu'Alexandre tranche dans les liens inextricables dont l'Asie enlace l'Europe le véritable nœud gordien, dont la rupture est le gage de ses victoires; que Rome, plus que Sparte, Athènes et la Macédoine, chargée de la fortune occidentale, fièrement caractérisée, pour ce rôle magnifique, par son horreur des rois, son tribunat et l'orgueil de sa toge, après avoir écrasé dans Carthage une colonie vivace de Tyr, s'approprie avec la Grèce tous ces royaumes rattachés à leur métropole déjà épuisée et vieillie; comme des lambeaux de pourpre en désordre, et que par la main d'Auguste elle châtie Antoine d'avoir prétendu restaurer l'Orient en y transportant le Capitole; toutefois la Grèce et Rome n'ont pu, ni de leurs armes ni de leur philosophie, entamer l'Asie au-delà d'une borne fatale, impénétrable barrière qui en défend les mystérieuses profondeurs! L'Indus arrête la phalange, les Parthes repoussent la légion, et la sagesse des vaincus défie la sagesse des vainqueurs dans Alexandrie, où toutes les opinions s'acceptent, se mêlent et fermentent ensemble.

Ecoutez! une heure fatale a sonné. Malheur, malheur à l'Orient! Du sein de sa pompe et de sa gloire sort une religion humble et pauvre, mais comme d'un fourreau fait d'or massif et étincelant de pierreries s'échappe un glaive d'une trempe obscure et invincible! L'Occident s'en empare, et entre les mains d'une milice nouvelle, bravant les dangers et résolue à porter partout la gloire de son dieu, ce glaive tranche impitoyablement tous les liens matériels! Malheur, malheur à l'Orient!

Non! c'est en vain que la croix, triomphante avec Cons-

tantin, s'élève comme la dominatrice de l'Orient qui l'avait ignominieusement dressée. Tandis que ce César chrétien, que l'instinct du pouvoir pousse vers cette terre, comme vers une base plus solide du trône impérial, bâtit sa pieuse cité, Arius, qui tacitement conspire avec lui la prédominance de l'autorité temporelle, marque la ville, naissante à peine, de sa puissante hérésie, et en la vouant, par ce signe ineffaçable, à une destinée matérielle, il affranchit Constantinople de Rome, et déjà lui prédit le nom de Stamboul.

Arius, en effet, reparaît plus grand sous les traits de Mahomet. L'Orient, long-temps mortifié par l'Evangile, [illegible] conforme à ses vrais besoins, exilant l'opiniâtreté de la foi chrétienne sur d'âpres sommets qui la rapprochent du ciel, courbe ses riantes et molles contrées sous le cimeterre avec une rapide facilité; et les côtes de l'Afrique, la Sicile, l'Espagne, que déjà l'arianisme avait soustraites, par les Vandales et par les Visigoths, à l'orthodoxie, accueillent dans le turban un nouveau signe de la domination orientale avec laquelle les avait familiarisées Carthage. Grâce aux successeurs du prophète, qui, divisés entre eux par la lutte de l'esprit et de la matière, se partagent ou conservent les peuples suivant la conformité des vaincus avec leur génie, doux, tendre et même mystique dans Ali, farouche, dur et brutal dans Omar, le mahométisme se propage dans les trois parties du monde; il presse, enserre et gagne l'Europe. Repoussé par la France, il règne long-temps au-delà des Pyrénées; il y étale cette merveilleuse industrie qui fait l'envie de la chrétienté; il y fonde ces écoles célèbres où elle vient puiser, dans l'étude des sciences que l'église nomme profanes, une initiation qu'elle saura développer

avec supériorité, mais dont elle lui doit le bienfait. Enfin du haut de ses minarets et de ses dômes étincelans qui s'élèvent au milieu de jasmins et d'orangers, il la tente par son éclat, sa richesse, son parfum, et même sous son souffle brûlant fait éclore le germe de la poésie profane que déjà réchauffe le souvenir du paganisme.

Cependant voici l'instant d'un grand combat! La chrétienté, animée de forces toujours croissantes que régularise la papauté, pleine d'une aventureuse ardeur qui, à son insu, se confond avec son enthousiasme et sa compassion pour ses frères opprimés, s'élance au-devant des infidèles et réprime leur débordement : *Dieu le veut*! Mais devant l'oriflamme l'étendard de Mahomet doit-il, toujours fugitif, laisser à ses longs crins flottans balayer la poussière? *Dieu, Dieu ne le veut pas!* La ville sacrée retombe au pouvoir des Sarrasins. Tous ces trônes, fondés par de victorieuses dynasties, en trois jours sont vides comme le sépulcre du Sauveur. Jésus, crucifié par les enfans de Moïse, repoussé par les enfans de Mahomet, peut répéter sur cette terre sa parole prophétique : *Mon royaume n'est pas de ce monde.* C'est peu : les croisés, de ce belliqueux pélerinage, où le dernier de leurs héros conquiert seulement une sainte auréole, rapportent avec de froides reliques et de pieux souvenirs une profane ardeur de jouissances matérielles. Que l'hérésie des Albigeois, enhardie à manifester les traditions de la chair, secrètement perpétuées dans l'ombre, soit violemment étouffée; qu'un ordre religieux armé pour la défense du temple expie par le bûcher la contagion asiatique qui avait altéré sa première rigidité; l'Orient circule dans les veines de l'Europe; sans pouvoir la rassasier, il l'alimente de ses précieuses productions. Venise suffit à peine à ce commerce; et cependant, assise

au sein de la mer, elle semble, grâce à ses flottes agiles et multipliées, se prolonger encore jusqu'aux rivages du Levant; et au nord même de cette Italie où l'humble vicaire du Christ unit par l'anneau du pêcheur la terre et le ciel, Venise insulte à ce mystique hymen par les orgueilleuses fiançailles de son doge avec la Méditerranée, qui, comme une épouse douce et fidèle, sert docilement son avare convoitise. C'est encore l'Orient qui initie l'Europe aux relations commerciales par les fils déshérités de Jérusalem; missionnaires conspués de la matière, mais invincibles aux supplices et à l'injure, parce qu'ils attendent un *Messie* temporel qui les enrichira de tous les biens de la terre; aussi intrépides dans l'espoir de cet avènement, que les chrétiens dans l'espoir des palmes célestes, à endurer le martyre; à tel point qu'on ne sait aujourd'hui ce qu'il faut admirer le plus de l'aveugle obstination des juifs à nier la venue d'un Messie spirituel, ou de l'aveugle dédain des chrétiens pour une prophétie soutenue avec une si héroïque opiniâtreté! Enfin le quinzième siècle accomplit deux vastes événemens dont la coïncidence maintient le divin équilibre de l'Orient et de l'Occident. L'Espagne, infatigable dans sa longue croisade, achève de briser les chaînes qu'avait autour d'elle tendues l'islamisme, rejette le croissant en débris sur les côtes de l'Afrique, où d'innombrables fugitifs emportent leur génie industriel; et la croix domine l'Alhambra! Les Turcs, dont la vigoureuse barbarie secourt la défaillance du mahométisme, prennent pied dans l'Europe, occupent Constantinople, chassent de la terre natale de nombreux exilés emportant les écrits de Platon; et l'église de Sainte-Sophie s'humilie sous le croissant!

A peine affranchis, où s'élancent l'Espagne et le Portu-

gal? Vers l'Asie. C'est elle que cherchait Colomb quand il rencontra un nouveau monde. C'est elle qu'au prix d'un long trajet cherchait Vasco de Gama. Oui, l'Europe n'a pas rejeté une domination matérielle pour se prosterner dans une rêveuse contemplation à l'ombre de son autel victorieux; c'est pour courir, d'un pas libre et fier, vers l'Orient lui-même, dont elle ne veut pas subir l'esclavage, mais dont elle veut conquérir, par les armes ou par un pacifique échange, les délices et les trésors. Avec quelle ardeur elle s'épanche dans l'Amérique, où s'unissent les climats de l'Europe et de l'Asie, et fouille cette vaste région qui de loin reluit à ses yeux de mystérieuses richesses! Ah! que l'Espagne d'une main dresse des bûchers à l'hérésie, elle plonge dans les mines du Mexique l'autre main, toujours pleine et toujours insatiable, et c'est avec une égale barbarie qu'elle défend sa foi et son or! Bientôt, sur les pas des Portugais, la Hollande et l'Angleterre pénètrent au cœur même de la vieille civilisation asiatique, qui s'entr'ouvre à leur avide curiosité, avec ses immenses pagodes, ses divinités monstrueuses, ses miracles de fécondité et sa profusion d'archipels aux forêts aromatiques. L'Orient!... tel est le rêve de toutes les imaginations, incessamment mêlé par la poésie à la peinture des mœurs et des entreprises occidentales, chanté par l'Arioste avec ses enchantemens, ses brûlantes et passagères passions, ses innombrables merveilles, célébré par Camoëns dans sa prodigue fertilité et ses îles voluptueuses, personnifié par le Tasse, dans Armide, avec sa puissance fascinatrice, ses irrésistibles séductions, son ardente et capricieuse mobilité; attirant sur son brillant théâtre toutes les ambitions! Un acte nouveau du grand drame des croisades a commencé; mais au premier rang des chrétiens apparaissent à côté de

l'épée du soldat les ballots du marchand; la croix ne marche plus qu'à l'arrière-garde.

En effet, l'Europe consomme une audacieuse révolution. L'église, qui, pour apaiser ou prévenir des mouvemens d'insurrection flagrante, s'était vue forcée d'ouvrir avec moins de réserve les portes du séjour céleste, versait les indulgences avec prodigalité. A la vue d'un fils de Florence la marchande, trafiquant sur le trône pontifical de la divine rançon que le Sauveur avait de son propre sang payée pour tous, Luther jette un cri, il casse la papauté; mais, croyant ramener les jours de la primitive église en livrant le pouvoir spirituel à la merci du libre examen, il seconde l'essor de l'activité matérielle. Calvin fait faire au protestantisme un nouveau pas hors du mysticisme. La réforme trouve sur le trône de l'industrielle Angleterre son Constantin dans le fougueux Henri aux sanglans divorces. Entre la société dévorée de désirs qu'elle a peine à laisser réfréner, et l'austérité du dogme, intervient le jésuitisme; peu content de la sanction qu'il donne par ses propres exemples aux travaux de la science profane et de l'industrie, il compose avec toutes les faiblesses, arrache secrètement quelques épines du chemin de l'âpre vertu et le sème frauduleusement de fleurs : désespérant d'élever la terre jusqu'au ciel, par une dévotion douce, commode, aisée, il abaisse le ciel jusqu'à la terre. Force lui fut, prenant d'une main la croix, signe de mortification, de prendre de l'autre, pour sceptre, le roseau qui, pliant, se relevant, pliant encore au souffle des passions mondaines, put seul rallier quelques instans encore les générations impatientes d'une rude discipline, jusqu'au moment où ce sceptre fut par elles, comme jadis par les Juifs, tourné en dérision et brisé avec la croix qui parut complice de son indigne sou

plesse et de sa honteuse flexibilité. Rome, Rome elle-même porte à ses lèvres la coupe impure où s'abreuvait le monde, *boit le vin de sa furieuse prostitution*, semble se réchauffer des feux de Rome païenne, qu'elle fait revivre par son luxe, ses arts et ses orgies, incruste la triste austérité du christianisme dans une éclatante magnificence, et implore l'appui de César contre tous les peuples qu'elle avait long-temps défendus de son oppression !

Entre toutes ces nations qui désormais se disputent plus librement le monopole du commerce et le sceptre des mers, faut-il nommer l'Angleterre, qui a appris son nom à tant de rivages divers, qui pousse ses missions industrielles là même où n'avaient pas pénétré les missions évangéliques, qui perce de ses audacieuses explorations les savanes du nouveau continent, les populeuses contrées de la Chine et les déserts de l'Afrique, et étend surtout ses conquêtes sous le soleil de l'Inde, dont sa terre humide et brumeuse reflète les rayons resplendissans ? Dirai-je la Russie, où s'unissent dans la même main, comme un héritage du bas-empire, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, faisant déjà servir son épée à creuser les ports et à frayer des relations commerciales, s'élançant au-delà du Caucase, se faisant aux dépens de la Perse des marchés chez elle, et ouvrant avec la Chine des communications au pied de la grande muraille ? Dirai-je enfin la France qui, toujours fidèle à ce génie social dont l'inspiration la mit à la tête des croisades, s'allie de bonne heure à la Turquie, la fait entrer, à la faveur de ce traité dont s'alarme l'Autriche, dans la balance des destinées de l'Occident, non pas seulement afin d'en maintenir l'équilibre en l'y jetant comme un poids, mais encore animée de cet invincible besoin de

tendre la main à un peuple nouveau-venu dans la famille européenne; qui la première proteste contre cette politique purement *chrétienne* aux yeux de laquelle les Turcs, barbares campés sur une terre sacrée, doivent être rejetés au-delà du Bosphore; qui, infatigable à se propager sur tous les points du globe, mais imposant surtout en Europe sa haute intervention, à l'issue de sa glorieuse révolution, court vers le Levant, remue et féconde en passant la vieille poussière de l'Egypte, l'étonne et l'instruit du spectacle de sa science, jadis partie des bords du Nil, et, après de longues vicissitudes, y retournant plus belle, plus riche et sans voiles mystérieux; qui lui donne, dans son respect, sous les armes, pour la loi de Mahomet, une initiation à la tolérance universelle, brise à Navarin, de concert avec l'Angleterre et la Russie, l'Orient, brutal encore, sous la supériorité de la tactique de l'Occident, et déjà dépose aux bords de l'Afrique les semences de sa civilisation!

Ah! ne sont-ce pas là des signes manifestes de cette tendance des deux mondes à se réconcilier? Et pourquoi n'interrogerions-nous pas les poètes, car ils sont doués du privilége de la prophétie. Demandons-leur pourquoi leurs yeux s'ouvrent aujourd'hui avec tant de complaisance sur l'Orient, dont leurs vers font passer sous nos regards les brillantes féeries, les monumens gigantesques, les enivrantes voluptés et toutes les gloires splendides! D'où vient que l'un d'eux, jeune encore et déjà célèbre, en évoque à travers les pâles fantômes de l'Occident le spectacle magnifiquement varié? D'où vient que dans leur inquiète ardeur ils tournent vers lui leurs pas, ainsi que le fit Byron, qui lui aussi allait conquérir un monde nouveau pour la poésie moderne, et qui trouva l'Orient si beau qu'il le voulut

libre, même au prix de sa vie? Et lorsque avant lui Chateaubriand dirigeait vers les palmiers de la Terre-Sainte sa course d'abord errante sous les ombrages de l'Amérique, croyant peut-être n'obéir qu'à de pieux souvenirs, ne cédait-il pas à l'un de ces pressentimens dont la fraîche ardeur éclate souvent chez lui dans la langue du passé? Car tel est le miracle du génie, qu'alors même que, le front voilé, il jette derrière lui les pierres d'un vieux monde, il prélude à la création d'un monde nouveau! Quoi! n'est-il donc rien de prophétique dans ce concert de trois poètes, Byron, Hugo, Chateaubriand?

Ah! lorsque l'Europe, répandue sur toute la surface de la terre, sans abjurer les dons de l'esprit et même sans négliger de les communiquer aux peuples, partout néanmoins demande avec avidité les largesses de la matière; lorsque chaque jour, plus incrédule à un spiritualisme exclusif, et ne pouvant nulle part en fonder le culte dans toute sa pureté, elle seme l'Amérique des sectes protestantes dont la multiplication croissante accuse une flagrante anarchie, ne tente la conversion de grossières peuplades qu'en leur versant les sucs orientaux de la Bible, et, entre tous ses fils, relègue au dernier rang l'Espagnol, le Portugais et l'Italien du midi, flétris et mutilés qu'ils sont par le règne trop prolongé de la croix : et lorsque l'Orient, moins confiant au mahométisme, cherche par la Turquie à se mettre en harmonie avec la civilisation qui l'entoure, ou voit les antiques religions matérielles de l'Inde et de la Chine, atteintes de caducité, dès long-temps minées par la philosophie et par la conquête, menacées de rejoindre la religion spirituelle dont elles avaient vu la naissance dans la poussière commune où tombent et s'écroulent églises, mosquées, pagodes et temples; le moment n'est-il donc pas

arrivé, ô Dieu! où tous tes enfans doivent apprendre à te bénir sous le même nom; où tu te révéleras à eux dans la plénitude de ta gloire, dont ils n'ont, les uns et les autres, encore aperçu qu'une seule face; où enfin une religion nouvelle unira par un mariage solennel l'*esprit* et la *matière*, la *science* et l'*industrie*, la *théorie* et la *pratique*, l'*Orient* et l'*Occident*, voués jusqu'ici à la lutte et à l'antagonisme! Et quel spectacle touchant présentera l'humanité, lorsqu'aux bords de la Méditerranée, où la civilisation s'est développée par le choc de tant de flottes et la lutte de tant de cités rivales réfléchies dans ses ondes, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, comme aux bords d'une coupe immense et magnifique où elles n'ont communié qu'en la rougissant de leur sang, désormais se tendant des bras amis, communieront pacifiquement entre elles, et offriront dans cet accord sublime le symbole de l'association universelle que nous venons fonder!

Oui, le passé tout entier offre le tableau de la violence, parce que l'homme s'est développé isolément dans chacune de ses facultés oppressive envers l'autre! Point de religion sans protestantisme, d'orthodoxie sans hérésie, de légitimité sans usurpation, de pouvoir sans insurrection; mais dans le majestueux développement de l'humanité, insurrection et pouvoir, usurpation et légitimité, hérésie et orthodoxie, protestantisme et religion se sont acheminés à un pacifique avénement dans la religion nouvelle.

Ainsi se réalisent par nous toutes les prophéties! car toutes les religions ont promis à leurs temples la durée du soleil, et tous leurs temples revivront, harmonieusement transformés, dans le temple nouveau : et les juifs, longtemps bercés de l'espoir d'un Messie temporel, le salueront dans Saint-Simon, plus grand qu'ils ne l'avaient es-

péré ! Et les chrétiens, qui se fient à cette promesse de Jésus, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'église, la verront s'accomplir au-delà de leur attente ; car le monde *matériel* que, sous le nom d'enfer, des portes maudites et réprouvées séparaient de l'église, c'est-à-dire du monde *spirituel*, les a lui-même brisées ; et, grâce au sacerdoce nouveau, dont le trône s'élève sur les débris de ces odieuses barrières, ces deux mondes oublieront l'anathème et apprendront à vivre en paix. Et s'il est vrai que l'homme puisse lire sa destinée dans ces antiques traditions où il a emprisonné ses pressentimens et pétrifié son avenir, s'il sent aujourd'hui que devant lui se trouve ce paradis terrestre placé jusqu'à présent derrière lui, c'est par notre religion seule qu'il pourra réaliser ce lieu de délices où il ne sera plus condamné à se nourrir *matériellement* des fruits de la terre sans oser toucher aux fruits de l'arbre de la *science*, ou à acheter par la perte de toutes les jouissances des *sens* la satisfaction de son avide *intelligence ;* mais où véritablement il cueillera les fruits de l'arbre de VIE, parce que son besoin de *connaître* et son besoin d'*agir*, les appétits de son *esprit* et ceux de sa *chair*, seront conviés ensemble à un banquet DIVIN.

Maintenant que j'ai mis sous vos yeux ce tableau de la lutte et de la pacification de l'Orient et de l'Occident dans l'humanité, il me sera facile de vous révéler à vous-mêmes, dans chacun de vous, ces deux mondes, sous les noms d'*esprit* et de *chair*, de *pensée* et d'*acte*, d'*intelligence* et de *matière*, luttant entre eux et attendant une loi qui les harmonise. C'est vers ce sujet nouveau que je me propose de vous conduire, dans ma prédication prochaine ; heureux de vous y guider, si vous consentez à m'y suivre !

XXI.

22 JANVIER 1832.

La famille saint-simonienne, réunie dans le foyer de la salle Taitbout, attend l'arrivée du Père Suprême et d'*Olinde Rodrigues*, pour prendre place devant l'auditoire qu'attire la prédication.

La famille s'étonne du retard du Père, que lui rendent plus sensible de légers signes d'impatience de l'assemblée.

Tout-à-coup elle est avertie que le Père, au moment où il se disposait à sortir de sa maison rue Monsigny, a trouvé à sa porte un détachement de gardes municipaux, conduit par un commissaire de police, qui lui a interdit toute communication avec l'extérieur. Bientôt elle apprend qu'à la porte même de la salle Taitbout stationne un piquet de gardes municipaux et de troupes de ligne.

Le prédicateur Barrault, suivi des membres présens de la hiérarchie, se transporte dans la salle, et trouve sur l'estrade un commissaire de police, M. Desmortiers, procureur du roi, et M. Zangiacomi, juge d'instruction. Il s'adresse au public, et dit :

Nous vous devons l'explication du retard que nous avons apporté à la prédication aujourd'hui ; nous venons d'apprendre que NOTRE PÈRE ENFANTIN est cerné dans sa maison par des troupes, et qu'il ne peut venir présider notre réunion.

En ce moment M. Desmortiers l'interrompt, et dit :

Au nom de la loi et de l'article 291 du Code pénal, je viens fermer cette salle, et apposer les scellés sur toutes les issues.

A ces mots, l'assemblée laisse éclater une violente agitation : les cris de l'indignation la plus véhémente retentissent de toutes parts. Presque tous les auditeurs se lèvent ; les uns invoquent la liberté des cultes, les autres vocifèrent des menaces contre le procureur du roi ; plusieurs profèrent d'énergiques témoignages de leur foi dans le saint-simonisme. Le bruit va toujours croissant ; les femmes sont effrayées.

Les saint-simoniens, debout, par leurs paroles et par leurs gestes, sollicitent l'assemblée à la modération.

Barrault domine enfin le tumulte ; il obtient le silence, et dit :

Voici que la persécution commence contre nous. Nous ne l'avons point provoquée; nous l'acceptons avec courage. Nous vous prions de conserver le calme dont nous vous donnons l'exemple et de vous retirer tranquillement. Quelque part que vous soyez, comptez que partout et toujours vous nous trouverez sur votre chemin. Vous êtes accoutumés à notre parole et vous l'aimez; mais notre parole est une parole de paix. Montrez-vous donc pacifiques.

La foule, s'apaisant à sa voix, s'écoule dans le plus grand ordre, avec un calme religieux.

Barrault lui-même sort, accompagné de tous les saint-simoniens présens et d'une grande partie des auditeurs, pour se rendre auprès du Père.

Les agens du pouvoir apposent les scellés à la salle Taitbout. Ils se rendent ensuite rue Monsigny, et commencent l'instruction d'un procès contre le Père.

Là se termine la première phase de la prédication saint-simonienne.

ARTICLES

EXTRAITS

DU GLOBE.

OTHELLO. — DON JUAN (1).

J'ai retracé, dans la dernière prédication, du point de vue *politique*, le long combat que se livrèrent, sans victoire décisive, l'Orient et l'Occident, prêts à être réconciliés par le Saint-Simonisme; et je m'étais proposé, dans

(1) Ce morceau, extrait du *Globe*, fait suite à la prédication sur l'Orient et l'Occident, et semble un dernier retentissement de la prédication dont il garde l accent.

Il se c mplète par les deux articles également extraits du *Globe*, intitulés la *Morale du Monde*, et de *l'Immoralité suivant la loi chrétienne*.

C'est pourquoi nous avons cru devoir les insérer dans ce recueil.

la prochaine prédication, de signaler, du point de vue *moral*, la lutte et la pacification de ces deux mondes.

Tout à coup notre voix a été forcée au silence, l'assemblée de nos auditeurs dispersée, et notre temple fermé; mais notre foi, plus ferme et plus active que jamais, nous rendra un temple, et communiquera à notre voix, au milieu d'une assemblée revenue plus attentive, un caractère nouveau de grandeur et d'émotion.

Cependant, jaloux de continuer la mission que Dieu m'a confiée, j'épancherai dans ces lignes, immobiles et froides, ma parole, naguère s'échappant ardente de mes lèvres; et, sans souffrir qu'une première tentative de persécution interrompe l'ordre de mes travaux, je concourrai, selon les moyens qui me restent, à manifester, dans sa majesté inouïe et dans sa sympathie sans bornes, notre religion, qui ne peut avorter dans le greffe d'un tribunal, ou, comme son temple, être mise sous les scellés, parce qu'elle porte en elle les destins de l'humanité, dont elle embrasse tous les besoins et favorise tous les progrès!

Oui, j'ai proclamé l'accord sublime de l'Orient et de l'Occident, et j'ose attester qu'à cette heure même où je l'annonce à notre société, il est, il est en Orient, des hommes qui, sous l'azur ardent de leur ciel ou à l'ombre de leurs palmiers, sentent déjà courir en eux de vagues pressentimens, dont la brise embaumée, douce à leur sang, n'égale point pour eux la délicieuse fraîcheur; et qui déjà, les yeux tournés vers l'Occident, croient entrevoir, au-delà de l'horizon, une mystérieuse étoile venant vers eux, s'agrandissant dans son cours, et soudain embrassant tous les mondes, nageant ensemble dans les flots d'une éblouissante lumière! Je l'atteste; car partout a pénétré un désir immense d'harmonie; toute terre, en ce jour, a des tres-

saillemens d'amour et des prophéties de paix. Enfin l'Orient, qui contemple avec une religieuse admiration la large empreinte du pied de Bonaparte, et en redit, même à travers ses déserts, mêlé à mille récits, le grand nom, est préparé, par la visite glorieuse de ce précurseur armé, à quelque chose de plus grand encore, parti de l'Occident, aujourd'hui fécond en prodiges. Et n'est-il pas jusqu'aux signes, frivoles en apparence, qui ne soient à des yeux attentifs des présages de cette union? Les vins *spiritueux* de l'Occident, malgré la loi de Mahomet, stimulent de leur séve pétillante la *pensée* de l'Orient, assoupie au milieu des merveilles du monde *matériel*, ou épuisée en rêves stériles par l'ivresse fantastique de l'opium, et délient sa grave taciturnité : les parfums voluptueux de l'Orient éveillent les *sens* de l'Occident à de riantes images. Ainsi se noue entre eux cet échange d'initiations, qui retrempera incessamment l'activité *intime* de l'Asie, et sollicitera la manifestation de la vie *extérieure* de l'Europe, en s'accroissant sous l'influence de notre RELIGION, qui imprime une égale sanction à l'*esprit* et à la *chair*, à la *pensée* et à la *matière*, à la *science* et à l'*industrie*.

Mais si l'Orient et l'Occident doivent être *politiquement* harmonisés par elle, par elle ils doivent l'être encore *moralement*. Telle est la vaste question vers laquelle je me suis acheminé par ma dernière prédication, et que je vais aborder : et de cette question dépend aussi la paix du monde!

L'Orient, ainsi que je l'ai montré, a obstinément rejeté les voiles dont le christianisme essaya d'envelopper sa chair; il les a rejetés comme un suaire lourd, intolérable, glacé... Loin de lui ces cloîtres sacrés où les hommes et les femmes, voués séparément à un mystique amour, contemplent, soit des yeux de l'esprit, soit à travers de lointaines vapeurs,

la Vierge, sœur des anges, et le divin Sauveur, fiancés à leur inaltérable fidélité. Loin de lui jusqu'à un mariage dont l'unité sévère, rigoureuse, indissoluble, répugne à sa nature ardente, exaltée, mobile! Il garde ses harems, et livre aux passions de l'homme des femmes condamnées à un seul époux; souvent contraintes, au sein même du sérail, à la continence des cloîtres, ou forcées du moins, par la captivité et par la terreur, à la constance que leur maître ne peut s'imposer. Enfin, dans les jardins enchantés où le croyant doit se survivre, pour récompense de ses vertus, il lui promet, entre les bras de séduisantes houris, des voluptés toujours nouvelles.

Cependant le christianisme, par sa rigidité même, sous laquelle se courba l'Occident, a doté l'humanité de précieux bienfaits! Oui, pour que la société qui, gorgée de conquêtes et de rapines, s'acharnait à la débauche et à l'orgie, fût arrachée aux saturnales de l'activité matérielle; pour que la femme, prostituée à ses dominateurs, pût se soustraire à l'avilissante brutalité de leur despotisme, et conquérir sa dignité; il fallait que la chair, écrasée sous un terrible anathème, atteignît de ses flétrissures les jouissances des sens, écartât, comme une barrière impure, les deux sexes l'un de l'autre, cessât de retarder l'essor d'un amour inspiré par les mérites de l'esprit, et donnât à la faiblesse et à la force une dignité inattendue. La glorieuse sainteté du célibat attira à la fois dans de pieuses solitudes et l'homme qui dans le monde aurait continué à dégrader les femmes par ses passions effrénées, et la femme qui aurait perpétué sa servitude par ses désordres. L'ère de la virginité commença celle de l'indépendance : la femme de l'Occident est sortie libre des couvents; la femme de l'Orient est encore esclave dans les sérails. Enfin le mariage,

auquel cette loi n'accordait qu'une simple tolérance et ne permettait que des plaisirs châtiés par la puissance de la pensée; marqué par elle de la solennité d'un pacte indélébile, dont les caractères, inscrits, au ciel même, dans le livre de vie, ne pouvaient être légitimement effacés ni par le divorce, ni même par le veuvage; mit l'épouse hors de la merci de son époux et à l'abri d'une injurieuse répudiation. Gloire, gloire donc à l'austérité long-temps salutaire du christianisme!

Ainsi l'Orient et l'Occident, quelles qu'aient été les vicissitudes de leur lutte et les influences réciproques d'un long contact pacifique ou belliqueux, n'ont pu abjurer la loi fondamentale conforme à leur génie, et, sous l'aspect *moral* aussi bien que sous l'aspect *politique*, ont conservé leur divin équilibre, dans l'attente d'une loi assez vaste pour les associer.

C'est peu : impuissante à rallier l'Orient et l'Occident, la morale chrétienne n'a pas su pleinement satisfaire l'Occident. Ah! sans doute, le mariage tel qu'elle l'a fait, asile redoutable aux profanes, environné d'un abîme infranchissable à qui en a passé le seuil, et glaçant d'une sorte de terreur la joie même des époux qui se disposent à l'aborder, devait suffire à cet amour grave et sérieux, qui se plaît à creuser ses émotions, se nourrit de ses ardeurs intimes, pousse, avec une indomptable énergie, ses racines jusque dans les profondeurs du cœur, vit sans épuisement d'une sève toujours la même, et s'affermissant par le temps, inébranlable à l'orage, grandit où il est né! Mais cet amour, plein d'allégresse et de transports, impétueux dans son ivresse, qui ne se complaît pas dans le recueillement et ne pénètre pas jusqu'au fond du cœur pour l'envahir tout entier, mais qui se renouvelle à sa surface avec une

brûlante fécondité, et jamais ne renaît à la place même où il s'est une fois épanoui et fané, ne devait-il pas, à la vue de l'étroite enceinte qui lui était assignée, reculer et se révolter? Entre ces deux natures diverses éclata une lutte irréconciliable. En vain le christianisme versa sur celle-là ses bénédictions et sa rosée, et n'eut pour celle-ci que sinistres présages et foudres vengeresses; il ne put défendre le caractère qui lui était cher contre celui qu'elle réprouvait; malgré sa loi rigoureuse, mais incomplète, l'un s'abîma dans une affection exclusive, égoïste et jalouse; l'autre s'abandonna à des affections irrégulières et banales dans leur capricieuse fréquence; et tous deux, pour prix de leurs excès, ont reçu des noms aujourd'hui consacrés par une popularité théâtrale; le premier, le nom d'Othello; le second, celui de don Juan; types encore sauvages des deux faces morales de l'humanité, dont nous venons épurer et réconcilier les nobles développemens, et qui s'offrent à nos regards avec la marque d'une monstrueuse grandeur!

Othello met sa gloire et son bonheur dans la constance; il aspire à un amour durable, s'accroissant avec les ans, supérieur aux ravages de la maladie, plus fort que l'absence, ranimé par la volupté même, vainqueur de la tombe, immortel! Et pour mériter ce bien qui doit remplir sa vie et se continuer, au-delà de cette terre, dans de vagues régions dont il peut perdre la foi sans jamais abandonner l'espérance, il sait à de rudes épreuves et à une longue attente qu'abrége la perspective de délices sans fin, se résigner avec l'inébranlable patience du martyr. Mais c'est peu pour lui de confondre dans sa passion tout le cours de son existence; il en découvre la source

mystérieuse sous les premiers mouvemens de son cœur; et dans la femme, qui réalise à ses yeux un idéal long-temps rêvé, il retrouve le fantôme charmant qui, à travers l'ombre des nuits, planait sur sa couche solitaire, ou qui, au milieu de la foule, à demi-voilé, lui était apparu et s'était évanoui; il reconnaît jusqu'à la fugitive mélodie de sa voix, et, dominé par ces miraculeuses réminiscences, il prononce entre elle et lui une éternelle prédestination. Aussi parmi les vertus qu'il lui demande place-t-il au premier rang l'innocence : il veut que, vierge d'esprit aussi bien que de corps, par lui seul initiée à ce trouble inconnu d'une ame qui s'éveille et s'ignore, elle n'ait jamais d'une autre image que la sienne complaisamment retenu le souvenir, et qu'elle n'ait livré qu'à lui seul ce parfum délicat d'une fleur qui s'épanouit aux rayons d'un soleil printanier; il la veut tout entière, et il réclame son passé avec autant d'exigence que son présent et son avenir. Ravi de ce pur enthousiasme, il n'exalte en elle la beauté que pour en faire à ses vertus un magnifique hommage; ou dans ses traits il admire surtout, ainsi qu'en un miroir, l'ame avec tous ses trésors cachés se réfléchissant radieuse, et ne se laissant qu'à lui seul, pour prix de son amour, entrevoir dans toute sa splendeur; ineffable contemplation à laquelle il se livre avec d'autant plus de joie et de confiance que le luxe de la parure n'altère pas sa délicieuse vision par une ombre brillante à laquelle il préfère la simplicité et jusqu'à la négligence. Et lui-même, quels que soient ses avantages extérieurs, il croirait s'abaisser de rien devoir à un prestige étranger à ses qualités intimes; curieux d'attacher seulement parce qu'il y a de solide et d'honorable en lui, il porterait fièrement la laideur sur son front.

Le simple récit de ce qu'il est, dégagé d'une fastueuse ostentation, voilà pour plaire ses seuls artifices et ses uniques enchantemens !

Mais, ô sage Othello, entre ces femmes qui attendent ou défient votre jugement, saurez-vous, par un choix ferme et sûr, trouver la compagne qui réponde à vos vœux? Voyez ces femmes, idolâtres de leur beauté et s'embellissant encore de toutes les pompes d'un culte ingénieux; promptes à suivre ou même à devancer les inépuisables caprices de la mode; plus flattées de l'hommage que surprend leur grâce que de celui qu'obtient leur esprit; effrayées de la solitude où elles ne trouvent que les flétrissantes langueurs de l'ennui, et s'élançant au grand jour des salons, des bals, des théâtres, où leur vie se déploie dans toute sa fraîcheur; appelant, par l'éclat involontaire dont s'animent leurs regards, une admiration qu'elles captivent par un charme de paroles aussi pénétrant que le parfum qu'elles exhalent; n'enviant pas les douceurs d'un attachement unique, inaltérable, éternel; mais légères, et marchant, glorieuses de leurs conquêtes, dans une atmosphère attrayante, au milieu des froissemens délicats d'un brillant cortége dont elles savourent l'encens avec ivresse; incapables de se donner tout entières, et offrant l'image d'un arbre qui, même en livrant à d'étroits et passagers enlacemens sa tige élégante et svelte, étend au loin ses flexibles rameaux, et les laisse, parés d'une riante verdure, s'abaisser avec un doux balancement, et rafraîchir d'un souffle voluptueux, en se dérobant toujours à la main qui les veut retenir, tous ceux que convie son ombrage! Ah! saurez-vous, sans vous arrêter, les voir, ou braver les séductions qu'elles réservent à ceux-là surtout qui murmurent contre elles le reproche de coquetterie? Saurez-vous

résister vous-même au désir téméraire d'attacher à un point invariable ces regards qui épuisent, dans leur ardente rapidité, une succession d'horizons variés, et de convertir à la constance la vive nature de l'une de ces femmes?

C'en est fait! Othello a ravi à la société un de ses ornemens; et, plein d'une joie farouche, ainsi qu'une proie, loin du séjour dont il redoute pour elle la contagieuse frivolité et les brillans scandales, il l'emporte; il l'a sauvée! Oui, loin, bien loin de ce monde, où désormais il la féliciterait de la raideur et même de la gaucherie de ce maintien dont il aime la grâce, où il défend à ses attraits de mériter d'autres tributs que ceux d'un froid respect et d'une austère considération, il veut qu'il lui soit doux de s'enfermer avec lui dans un cercle étroit qui limite ses regards, de boire avec lui dans la coupe d'une ivresse solitaire l'oubli de tout le reste, et de s'ensevelir, comme en un linceul, dans son voile nuptial, afin de ne plus vivre que pour lui, pour lui qui peut ne vivre que pour elle! Entre elle et lui, il n'admet avec abandon que la nature, l'art inanimé, la science morte, dont il ne craint pas que le spectacle et l'étude la disputent victorieusement à cette absorption qu'il exerce sur elle; et souvent, dans son délire, il souhaiterait autour d'elle un désert, afin que sur lui, sur lui seul, eussent à se reposer les rayons de ses yeux. Il demande à cette ame, qui volait à toutes choses et de ses ailes légères effleurait tout avec de joyeux frémissemens, un essor infatigable et soutenu vers les hautes régions d'un incorruptible amour; il veut, sous de brûlans baisers, exprimer de ses yeux nageant dans le plaisir les larmes d'une sérieuse volupté, contraindre ses lèvres ardentes et rieuses à de mélancoliques soupirs, et arracher de son sein, qui palpite et ondoie à de passa-

gères émotions, les profonds tressaillemens d'un amour capable de la consumer avec lui-même plutôt que de s'éteindre jamais ! Enfin il prend à tâche, en blasphémant ses dons heureux, de lui imposer, par une lente torture, les perfections qu'il cherchait en elle; réduit, pour sa part, à l'affreux supplice d'exhausser chaque jour l'autel, et de ne pouvoir y placer son idole, qui se dérobe, par une joie maligne ou même par une manifeste dégradation, à cette grave adoration qu'il lui avait vouée !

Et si, sous un front qui pâlit et retombe, viennent à languir les regards de celle qu'il aime ! O douleur ! il n'a pu la façonner au modèle qu'il s'était proposé, et il voit s'évanouir tous les charmes qu'il avait idolâtrés en elle.... Alors, alors, ce qu'il avait proscrit, il le lui redemande avec l'impérieuse frénésie du malheureux menacé de tout perdre; il lui rend la permission d'être *elle*, pourvu qu'elle lui rende, au prix même de coupables enchantemens, l'enivrement furieux de sa passion. Insensé ! loin de la lumière qui en fait éclore les nuances variées, la fleur, transplantée à l'ombre, peut-elle vous étaler encore ses resplendissantes couleurs ? Cette lyre qui s'éveillait, sous une succession d'impressions légères, en sonores ondulations, réduite à une seule corde, peut-elle, sous la main qui, rude, la comprime et la froisse, ne pas vibrer triste et monotone ? Redemanderez-vous à la voix naguère encouragée par de nombreux échos au déploiement de ses riantes modulations, aujourd'hui solitaire et enfermée dans un rhythme égal et solennel, les notes vagabondes de ses capricieux concerts ? Ah ! vous avez enlevé à la fée ce monde dont elle enrichissait sa fantaisie; ne lui redemandez plus les jeux éblouissans de son prisme, terne et sans magie ! Oui, la voilà vaincue dans sa nature, mais non pas

pliée à la vôtre, la voilà flétrie, épuisée, décolorée, presque inanimée sous la dévorante ardeur de votre passion; perdue pour tous, perdue pour vous, perdue par vous-même, sage Othello, vous qui, dans votre étrange orgueil, avez prétendu refaire l'œuvre de Dieu, et remettre sur votre enclume, d'une main violente et tenace, sa gracieuse et brillante création! Vous enfin qui, après l'avoir indignement mutilée, ne savez encore, dans votre impitoyable désespoir, qu'accuser votre victime... et voilà comme vous l'avez sauvée!

Mais que cette femme, moins faible, échappe à tant de tyrannie, résiste à l'acharnement d'une constance persécutrice, et prétende, par la fraude et par l'astuce, se dérober à cet anéantissement de sa nature; agité d'affreux soupçons, livré aux incertitudes d'une surveillance qu'il exerce toujours sans souvent se l'avouer à lui-même, ne trahissant sa rage concentrée que par de sourds rugissemens, versant des torrens de pleurs, ou envisageant d'un œil sec et brûlant la société qu'il hait, et la nature qu'il déteste; s'il sait, que dis-je? s'il croit enfin que la destinée qu'il avait si étroitement liée à la sienne a failli.... Malédiction!.... Oh! comment cette perle qu'il avait rêvée si pure a-t-elle été souillée? Comment s'est-elle éclipsée, ou est-elle tombée jusqu'à terre cette étoile propice qu'il voyait attachée, par une loi immuable, à la voûte du ciel! Malédiction!... Il recouvre le calme effroyable d'une joie féroce; il pourra encore l'aimer après s'être vengé; car il la veut toujours, toujours à lui; il consomme enfin le sacrifice qu'il avait dès long-temps commencé sur elle, et, sans pitié comme sans remords, il tue! Tel est Othello.

Et maintenant, voyez don Juan!

Don Juan, qui trouve sa gloire et son bonheur dans une ardente mobilité! Anathème de la religion, flétrissures de l'opinion, foudres du ciel, vengeance des hommes, et jusqu'à ses propres superstitions, pour satisfaire à sa fougueuse inconstance, il affronte tout avec l'audace d'un géant, et il porte l'héroïsme dans la galanterie! Plutôt que d'abjurer dans les chaînes indissolubles de l'hymen son invincible besoin de liberté, il préfère les brûlantes étreintes de la main de Satan! Non, ce n'est pas aux inaltérables contentemens d'une affection consacrée par un engagement irrévocable qu'il aspire; il ne recherche pas dans une femme, unique entre toutes, un type qu'il se soit créé, et qu'il contemple religieusement avec une croissante adoration; mais dans chacune des femmes qu'il aime tour à tour, il convoite et poursuit la révélation d'une grâce imprévue, et il n'en achète pas la jouissance par une ferme résignation aux tourmens d'une inclination traversée ou par les soupirs prolongés d'une tendresse platonique : la patience ne sied qu'à celui qui rêve l'éternité. Fier de signaler sa puissance par des succès toujours nouveaux, il s'enivre surtout des premiers transports d'une passion naissante, et, irrité par l'obstacle, se plaît à disputer un cœur qui lui résiste avec de vifs emportemens. Orgueilleux de sa beauté, qu'il rehausse avec un art merveilleux, intrépide, adroit, brillant dans tous les exercices, ingénieux à montrer sans affectation sa supériorité en toutes ces choses, et ne séparant pas de lui-même le mérite de son exquise élégance, il subjugue par l'ascendant de tous ces dons réunis, et enlace dans les séductions d'un langage passionné, piquant, tendre, frivole, au milieu des fêtes étincelantes dont il ordonne avec goût la magnificence et veut être le centre glorieux, ou à travers les courses lointaines de son

aventureuse ardeur. Il a l'ambition du conquérant, qui ne temporise pas, accumule victoires sur victoires, ne peut limiter dans une paisible possession ses insatiables désirs, et plein de foi dans sa fortune, après avoir vaincu par son génie, veut vaincre par la gloire de son nom!

Entre les femmes dont il admire, avec une secrète complaisance pour lui-même, l'essaim gracieux, il salue du regard d'un complice celles dont il devine aisément le caractère exalté et mobile, et passe; mais si une femme, dont l'œil d'azur, voilé sous de longs cils, se dérobe à de curieux empressemens, s'embellit d'une naïve candeur, conserve dans le tourbillon du monde une douce sérénité, et répond avec une délicate réserve aux hommages qu'elle n'a point cherchés et dont peut-être elle s'étonne; c'est pour cette femme, qui souvent a rêvé avec une touchante ferveur la paisible uniformité d'une vie coulant toujours entre les mêmes rives sans altérer sa tranquille limpidité, qui d'avance s'est tracé une route où, appuyée au bras d'un époux, elle marche sans détourner les yeux de leur but commun; c'est pour elle, dont la sagesse, qu'il accuse en secret de doucereuse pruderie, ne lui épargne pas à lui-même une discrète réprobation, et ne sait pas s'interdire l'ambition de réformer un audacieux corrupteur, c'est pour elle qu'il sent son cœur s'embraser. Par combien de détours, par quels secrets raffinemens de passion, de vanité, de vengeance, il cherche à abaisser sous sa nature réprouvée cette nature élue, et à entraîner dans l'humiliation de sa chute cet ange de pureté qui, même en l'écoutant, a contre lui des paroles amères! Vainqueur, quel cri d'orgueil et de joie! Mais bientôt il se lasse de la musique ravissante de ses paroles, et dédaigne tous les trésors de sa sagesse et de son

éloquence. En vain cherche-t-elle à le retenir en lui promettant l'éternité de sa flamme. Et comment se condamnerait-il à l'adoration d'une seule femme, lui qui, moins épouvanté de l'enfer que de l'ennui, a renié le ciel dans les délices uniformes d'une immuable béatitude et dans la monotonie des éternels concerts! En vain invoque-t-elle le souvenir de ses sermens! Il manque de mémoire et de reconnaissance; il est brûlant d'espérance et de désir. En vain abaisse-t-elle jusqu'à ses pieds sa douleur et ses larmes; il a bientôt épuisé jusqu'aux attraits nouveaux qu'a pu lui prêter ce mélange de tendresse et d'affliction, d'imprécations et de prières. Il la délaisse, abandonnant avec indifférence celle dont il avait envié l'amour au prix même de sa vie, comme si tout ce qui s'est donné à lui devenait indigne de lui plaire; la livrant à une solitude empoisonnée de remords, dont il ne comprend même pas l'épouvantable deuil, et à une passion dont il voit avec une ingratitude involontaire l'invincible fidélité: il la délaisse et cherche de nouvelles joies, se jouant sans scrupule de tous les droits du mariage, selon lui, oppressive et frivole convention! Il se prétend le libérateur de toutes les femmes qu'il pousse à en violer les devoirs et à s'affranchir de la tyrannie de leurs époux. Enfin, jaloux de multiplier ses conquêtes et d'ajouter chaque jour à ses trophées, jugeant les femmes destinées à orner son char de triomphe, pour assouvir les caprices désordonnés de ses désirs et de son orgueil, il détruit, écrase et flétrit impitoyablement! Tel est don Juan!

Othello et don Juan! Voilà dans l'humanité les deux grandes figures morales en guerre jusqu'à ce jour.

Othello se sent du fond du cœur venir jusque sur les lèvres un débordement de mépris pour ce cœur qui n'a ssit

pas, comme le sien, nourrir une passion profonde, vivre et mourir avec elle; il se croit plus digne d'être aimé, lui dont l'amour, sans partage et sans fin, s'offre, impérissable comme le ciel même; il ravale et traîne jusque dans la poussière les avantages précieux de don Juan, si toutefois il ne pousse pas l'aveuglement jusqu'à les nier! Don Juan! avec quel insolent persiflage il nie la possibilité de la constance, qu'il abandonne, comme un triste privilége de la médiocrité pédante et disgracieuse, à la ridicule impuissance de plaire; et lui qui sait déployer la magie de mille séductions variées et se montrer sous une merveilleuse diversité de couleurs, il ne conçoit même pas qu'une femme puisse hésiter entre Othello et lui! Femmes, Othello vous déifie; mais sur l'autel qu'il vous élève, il peut sacrifier l'une de vous. Femmes, don Juan n'a pas de foi dans ce qu'on nomme votre vertu, et ne peut associer avec votre mobilité les traditions de l'enthousiasme chrétien; mais, plus indulgent pour vos faiblesses, il vous punit de ne pas savoir imiter son inconstance. Othello aspire aux joies de la possession; don Juan prétend à la jouissance. Othello est l'inflexible champion de la vertu; don Juan rend un culte brillant à l'honneur. Othello s'asservit lui-même à la loi du devoir; don Juan ne veut d'autre règle que le plaisir. En face l'un de l'autre, Othello arme son front d'une réserve dédaigneuse, et laisse échapper de ses regards, immobiles et sombres, la lueur menaçante de l'éclair; à cette attitude provocatrice, don Juan ne répond que par un sourire railleur et par ses regards errans, pleins de feu et d'audace; il cherche des yeux la femme qu'Othello couve des siens; c'est en elle qu'il l'attaque, afin de se venger plus sûrement de ses mépris. En vain Othello repousse le soupçon comme un outrage en-

vers lui-même, comme une faiblesse envers son rival : en vain il se débat avec hauteur contre les lâches et perfides étreintes d'un Iago, qui toujours, comme un secret émissaire de don Juan, vient siffler sur ses pas et l'enlacer de ses infâmes replis. Malgré sa fierté, il ne peut se garantir des atteintes chaque jour plus poignantes de la défiance, qu'il retient, malgré d'affreux déchiremens, dans le fond de son cœur, ainsi que le fer dans la plaie. Et cependant don Juan s'efforce de se glisser dans le mystérieux Eden où une femme vit uniquement pour un époux qui d'une épée flamboyante en interdit l'accès. Tenté par la défense, c'est par elle qu'il tente à son tour. Pour défendre l'innocente chasteté, trésor sans prix dont il s'est déclaré le gardien avare; pour retenir à jamais cette joie suave et pure, douce comme la sérénité après la tempête, et dont la perte laisserait dans son ame désenchantée un vide horrible comme la solitude d'un temple souillé, qu'Othello a dans son cœur de rage et de fureur, dans ses bras de vigueur et d'énergie! Et s'il ose avouer le terrible secret qu'il recèle dans les profondeurs de son sein, s'il ose enfin paraître jaloux, soudain le fer brille!

— Don Juan! défends-toi : ma vie ou la tienne!

— La tienne m'appartient : je t'ai ravi l'honneur.

— Sois donc puni de ton crime!

— J'ai puni tes mépris!

— Ton sang, et que je sois vengé!

— Va! le tien ne vaut pas le cœur que je t'ai dérobé!

— Le ciel, par mon bras, punira ton audace!

— L'enfer, grâce à moi, a déjà vaincu le ciel!

Eh bien! entre ces deux colosses qui sans cesse se com-

battent et n'ont pu l'un l'autre se terrasser, qui donc se présentera pour arrêter leurs coups, les sauver du crime et les rendre à la paix ?

Voici venir encore, ombre pâle, le prêtre chrétien ! « Anathème ! s'écrie-t-il d'une voix d'abord affaiblie et soudain retentissante; anathème ! et mesurant à l'éternité l'amour d'Othello et celui de don Juan, tandis que dans le premier il glorifie un lien qui aspire à se confondre avec la chaîne infinie des temps, il réprouve dans le second ces liens multipliés et fragiles qui semblent, fils rompus et flottans, déparer la perfection d'une trame uniformément ourdie. Prêtre, condamnez ces désordres, vous le devez; mais ne voyez-vous pas qu'en lui faisant, à lui, amoureux du mouvement et de la lumière, un véritable sépulcre d'un monde terne, froid, immobile, vous le provoquez vous-même à ces excès de fraude et de violence contre lesquels vous armez ensuite l'enfer ? Aujourd'hui que prétendez-vous ? Voulez-vous donc refouler ce génie rebelle dans le cloître ainsi qu'en un pieux lazaret, afin de préserver ce monde de sa contagion et de le purifier pour l'autre ? Voulez-vous attacher son front à la poussière et ses flancs au cilice, le garotter de chapelets qui le soulèvent d'une terre brûlante, et l'emportent vers la fraîcheur des nuées, lui imposer l'exorcisme assidu de la pénitence, peser sur sa mobilité de tout le poids du ciel ? Enfin voulez-vous promettre à son essor l'auréole, la palme impérissable, l'espace semé d'innombrables sphères, et à sa chute ouvrir un abîme, où d'heure en heure, de pas en pas, la flamme l'environne sans relâche ?.... Déjà, déjà vous l'avez fait, et don Juan est libre ! Libre et victorieux, ira-t-il tendre les mains

à des fers usés? et vous, quel joug plus fort et plus sûr que celui qu'il brisa lui pourriez-vous forger?

A l'exemple de ce prêtre, déclarer vicieuse, inférieure et honteuse en elle-même la nature de don Juan, c'est perpétuer le dogme des élus et des réprouvés; c'est faire acte de foi dans le mauvais principe; c'est, autant qu'il est en soi, restaurer Satan; en un mot c'est recommencer le christianisme dans l'impuissance de sa malédiction. Or, toujours réprouver et maudire, est-ce le langage religieux propre à concilier ces deux indomptables rivaux?

D'ailleurs qu'Othello appuie sa cause à un auguste patronage, don Juan manque-t-il de défenseurs associés à sa rébellion?

Grande, imposante, salutaire, fut sans doute la hiérarchie qui, par la voix des Jérome, des Augustin, des Basile et des Chrysostome, long-temps continués dans ses rangs illustres, confessa les imperfections de la chair, prescrivit l'imitation de Jésus, et contempla ou révéla la *nature sacrée* de l'homme; mais à l'obscure cellule du moine, où la méditation, entre la croix et un crâne décharné, noue de la terre au ciel une mystérieuse échelle que parcourt incessamment la sainte milice des envoyés du Seigneur, ne voyez-vous pas succéder la lumineuse cellule de l'écrivain, ouverte à tous les rayons de ce monde réprouvé par le christianisme, qu'en curieux explorateur, il affronte de ses regards et raconte dans le *roman?* A côté du temple où d'austères cantiques s'entremêlent d'une austère prédication, qui tombant d'une chaire étroite en accens monotones sur les fidèles recueillis, les sépare des pompes sataniques et des attachemens matériels, déjà n'entendez-vous pas bruire en applaudissemens ces théâtres où, devant la

foule agitée, des acteurs, interprètes ardens de l'inspiration du poète, font revivre ce monde personnifié dans le *drame?* Oui, une *Église nouvelle* surgit, opposant aux noms de l'église antique défaillante des noms fameux, et comme elle se divisant en *clergé régulier* et en *clergé séculier;* qui, par ses observations et par ses peintures, s'empare de la *nature profane* de l'homme, la caractérise et la fait palpiter de joie et de douleur, de ruse et d'audace, de pitié et de terreur, dans sa lutte contre tous les penchans revêtus de sanction; attire vers elle, comme à une source plus large, plus féconde, plus enivrante, la société, prompte à se sevrer de la parole évangélique, et chaque jour resserre dans des bornes plus étroites le règne absolu de la morale chrétienne !

En vain la lyre se monte d'abord à l'unisson de la harpe sainte. A peine le Dante a-t-il bâti l'invisible cité, animé à sa triple édification par le souffle harmonieux d'une apparition virginale, Boccace, infidèle dans ses propres créations au poète dont il est le premier commentateur, raconte, honore, exalte les transports brûlans, les joies furtives et les passions licencieuses que l'architecte de l'enfer avait impitoyablement enfermés dans ses cercles ténébreux. Entre la grave comédie du chaste amant de Béatrix et la mélodieuse constance de l'amant de Laure, sur un mode piquant et léger, il récite les traits multipliés d'une capricieuse mobilité; et, sans envier à chacun d'eux l'adoration mystérieuse d'un astre unique, à travers les ombres solennelles d'une nuit que perce à peine de sa pudique clarté la lune à demi voilée de nuages, il se plaît à faire étinceler en mille jeux folâtres le spectacle de vives et passagères lueurs.

Délire d'une fièvre jalouse et dévorante, sombres et

plaintives fureurs de l'amour trahi, qui naguère attendrissiez les cœurs d'une respectueuse pitié, Arioste n'a pour vous, même dans *Roland*, que fine et plaisante moquerie ! Et toutefois il mêle, croise, entrelace, dans un vaste labyrinthe aux détours innombrables, l'héroïque fidélité et la volage tendresse, l'affection impétueuse jusqu'à la folie et l'affection badine et rieuse, la noble réserve de la décence et le gracieux abandon de la volupté ; semant partout, avec une profusion qui surpasse l'ingénieuse fécondité du chantre des *Métamorphoses*, les couleurs, l'éclat et les parfums ; mariant à cette inépuisable diversité de caractères, d'humeurs et d'aventures, les magnifiques oppositions de la croix et du croissant, du casque et du turban, des miracles et de la féerie ; résumant enfin son époque, où, déjà moins ennemis, fermentent ensemble l'Occident et l'Orient, dans ses deux héroïnes, Bradamante et Angélique, dont le merveilleux contraste se continue, chez le Tasse, sous les noms de Clorinde et d'Armide !

Mais quel est ce drame dont Léon X se réserve, à lui et à sa cour, la représentation clandestine, se dévouant avec elle au poison de cette œuvre pernicieuse pour les faibles ? Rome, bénis la sagesse pontificale ! l'adultère, justifié par l'imbécile crédulité de l'époux, l'inventive hardiesse de l'amant et la complicité du confesseur, voilà ce que le Pape a voulu voir et n'a pas voulu te montrer ! Et quel écrivain, rival du cynisme de l'Arétin, se joue si étrangement de la morale chrétienne dans les rapports *individuels?* celui-là même qui, dans les rapports *sociaux*, ouvertement la renie, en fondant sur l'astuce et la violence l'odieux système de politique désigné par son nom ; Machiavel ! Oui, cette insuffisance de la loi sainte à régler dans toute son étendue chacune de ces sphères, il la proclame par l'audace inouïe

avec laquelle il donne des leçons de corruption *publique* et de corruption *privée*; et si, dans le *Prince*, il dévoile, comme moyens sûrs de l'art de gouverner, les ressorts frauduleux et sanglans d'une fatale tragédie, il semble, dans sa comédie, vouloir favoriser, par un modèle de machination habile et vigoureuse, les succès de la séduction!

L'Espagne elle-même, aux noms de ces pères d'une église profane, ajoute quelques grands noms. Là Cervantes offre à la fois la satire de la chevalerie et celle de l'amour gravement contemplatif: avec sa figure amaigrie, son austère héroïsme et sa chaste passion, ce chevalier, sur une monture efflanquée, cheminant triste et rêveur, c'est la personnification de *l'esprit*, de *l'esprit* que suit encore humblement, dans cet écuyer vif, alègre, sensuel, la personnification de la *chair*; toujours se gourmandant et toujours se réconciliant, ne pouvant se quitter et ne pouvant s'accorder, maître et serviteur, changeant souvent de rôle, s'en vont animant de leurs débats le poétique récit de leurs courses hasardeuses où s'épanche une intarissable gaieté, et perce une décente ironie. Là, pour la première fois, apparaît, sous le nom de don Juan, le type moderne de la mobilité d'affections. Salut, fils brillant de la molle et brûlante Espagne, toi qui portes aussi dans tes veines le sang de ces Arabes dont la domination a laissé dans ta patrie tant de souvenirs de galanterie! Va, de contrée en contrée, d'aventures en aventures, intrépide pélerin de joie et de plaisir, propage les voluptueuses traditions qui vivent dans ton sein, et que trahit le feu de tes yeux noirs et ardens; trompe la surveillance de l'époux, déjoue la vigilance du père, dispute à l'amant son amante, et au ciel même la vierge consacrée; élude ou brise tous les obstacles, et, toujours l'épée à la main, toujours le blasphème à

la bouche, toujours éclairant du flambeau nuptial tes insolentes amours, édifie, par ta mort miraculeusement exemplaire, la société, où tu n'échappes à mille entraves que pour semer le trouble, le désordre et la douleur !

Enfin Rabelais donne en France le signal de l'apostasie de la loi morale. En présence du moyen âge au front pâle, à la robe noire, au maintien austère, il rehausse la nature que le christianisme avait long-temps humiliée, exténuée, mortifiée, en colosses étalant une face luxuriante de bachiques couleurs, revêtus de centaines d'arpens de soie, de velours, de brocards et d'aiguillettes, avalant dans leur insatiable gloutonnerie les productions de deux ou trois royaumes, escaladant les églises, parodiant la rigidité des vœux monastiques par la construction d'une abbaye sans autre règle qu'une joyeuse liberté, et se gaudissant en scandaleux divertissemens; et à leur tête, il heurte, frappe, salit toutes choses long-temps vénérables et pures, assaillant ses graves adversaires d'un rire large, épanoui, éclatant, inextinguible; grand lui-même comme le patriarche de cette famille nombreuse de satiriques qui poursuivent l'œuvre de protestantisme moral, audacieusement entamée par ce *Luther* bouffon !

Plus familier avec Rabelais qu'avec Baruch et Saint-Augustin, bon Lafontaine, tu exposes, dans une *ample comédie à cent actes divers,* les fortunes variées des époux et des amans, dont les siècles passés t'ont transmis la mémoire, dont le palais des grands et le toit des petits t'offrent les exemples contemporains; et ta naïve impudeur atteste à la fois que tu ne veux ni calomnier ce monde dont tu fais la peinture, ni paraître meilleur que lui.

Cependant Molière règne en maître sur la scène. A sa voix s'évaporent consumés, ainsi qu'aux approches de la

flamme des idoles vieillies, la superstition de l'amour platonique, la subtile affectation d'une mystique tendresse, dégénération mensongère des passions épurées du vieil âge, les raffinemens d'une scientifique galanterie, et le pédantesque dédain de la beauté. Point de grâce pour une tyrannique jalousie ! Il immole au ridicule le fanatisme de l'honneur conjugal que la bourgeoisie avait, comme une armure demi-rouillée, grotesquement hérité de la chevalerie ; et, aux applaudissemens de tous ceux que ne peut attirer ou captiver le lien indissoluble et sévère du mariage, il le livre, désarmé de sa farouche austérité, à la licence d'attaques et d'écarts impunis ; il le promet déjà au scandale éblouissant de l'agression de Beaumarchais. Puis, c'est don Juan qu'il déploie dans l'orgueil de sa brillante sensualité ; et soudain, par un trait de profonde satire, à son visage, enflammé de superbe et de convoitise, il ajuste un masque de contrite dévotion, dernière ressource de ce hardi protée pour assouvir avec sécurité l'indomptable penchant qu'une morale incomplète ne peut régler, et condamne à une infâme effronterie ou à une détestable hypocrisie ! Vienne alors, avec son appareil de vengeance, le *convié de pierre* ; c'est par sa robe d'imposteur qu'il entraîne don Juan, puni surtout de son faux semblant de conversion, et dès lors à moitié absous de ses fougueux égaremens. Enfin, sous les traits du *Misantrope*, qui prétend à l'attachement exclusif d'une femme ambitieuse d'hommages multipliés, le poète a le courage de faire aux rires publics les honneurs de ses souffrances intimes, et la moralité de ne point se sacrifier, même dans un dénouement fictif, cette nature vive, gracieuse et volage, qu'il sent inhabile à se plier sous un inflexible niveau. N'était-ce pas lui qui, pressé de punir les infidélités de sa femme, répondait tristement, avec un ad-

mirable mélange de bonté et de pénétration? « Ah! quand je » considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je » sens pour elle et de n'en être point *jaloux*, je me dis en » même temps qu'elle a peut-être la même difficulté à dé- » truire le penchant qu'elle a d'être *coquette*, et je me trouve » plus de disposition à la plaindre qu'à la blâmer. »

Et maintenant que l'œuvre de la destruction avance, parais, Voltaire; au nom de la philosophie, excommunie toutes les croyances arriérées, et lance au milieu de la foule éblouie de ta verve caustique tes bulles d'incrédulité. Laisse, laisse au théâtre, où tu combats le fanatisme et la superstition en langage pathétique et noble, la dignité du cothurne, et prends le fouet de la satire. Euripide nouveau, sois un autre Aristophane, et contracte en un rire sardonique tes lèvres grimaçantes. Oppose au tableau des grossières jouissances du *paradis* les délices raffinées du *monde;* et pour frapper le christianisme, déjà ébranlé dans son dogme et dans son autorité, d'un dernier coup dans sa morale, ose, ose enfin, poussé par l'ivresse d'une licencieuse dissolution, porter la main sur la vierge inspirée qui sauva la France et mourut pour elle!... Poète, n'as-tu point frémi en recueillant au pied d'un bûcher les cendres d'une héroïne infortunée, pour, après l'avoir ranimée, la prostituer à de cyniques dérisions? Siècle qui décernas l'apothéose au poète profanateur, as-tu donc applaudi sans pudeur et sans remords à cette téméraire violation? Ah! l'instant approche où tout ce qui fut saint sera désigné à l'outrage, croix, sceptre, tombe! et toi aussi, noble Jeanne, martyre une seconde fois, et livrée aux insultes de la chair révoltée, tu expieras sous les coups du ridicule la gloire de ta mystique virginité!

Au milieu de ce débordement d'une société en orgie,

Rousseau érige l'amour en vertu, et fait apparaître, loin de la *ville de boue et de fumée*, sur les bords d'un lac paisible, au sommet de rochers devenus fameux, comme de pures visions pour des yeux éhontés, Saint-Preux et Julie !.... Quel enthousiasme excitent leurs mélodieuses paroles ! Montagnes, n'avez-vous point gardé de leurs plaintes et de leurs sermens un retentissement extrême? Air qu'ils ont respiré, n'êtes-vous pas tiède encore de leurs brûlantes haleines? Sites visités par eux, n'avez-vous point retenu la trace de leurs pas? car plusieurs vous ont voué de pieux pélérinages; le livre en main, plusieurs ont parcouru vos sentiers, vos chalets, vos ombrages, et ont mouillé de pleurs les lieux mêmes que ces amans inondèrent de leurs larmes.... Ainsi Rousseau, qui prétendit vérifier le pacte primordial des états, et renversa, par l'audacieuse fiction du *Contrat social* le fondement d'un ordre politique qui n'était plus lui-même que mensonge, vérifia avec une égale solennité la légitimité du *Contrat privé*, et par sa célèbre fiction de la *Nouvelle Héloïse*, attaqua la base d'un ordre moral qui n'était plus qu'une convention poudreuse et vermoulue. Et toi, Diderot, détourne-toi aussi de la Babel encyclopédique que tu élèves contre une société vieillie, et porte tes regards dans les nombreux détours du cœur, de cette autre Babel d'où s'échappent tant de cris confus, tant de voix incohérentes, dont tu sais noter les secrets accens et les larges intonations! Mais, plus hardi, Rousseau brise le sourd et étroit confessional du prêtre chrétien. Debout, la tête haute, il jette à grand bruit, à la face du monde étonné, tout ce qu'il trouve et ramasse dans son cœur, en fouillant jusque dans ses derniers replis, et il défie ses contemporains à ce concours de

vertu et d'innocence. C'est l'heure en effet d'un jugement dernier! Par la voix de Rousseau, dépouillant le mensonge et mettant sa conscience à nu, la société, à la veille d'être condamnée dans ses institutions *spirituelles* et *temporelles*, confesse, avant d'être violemment exécutée, ce que peut être l'homme sous l'empire d'une loi qui livre la *pensée* et la *chair* à une lutte flétrissante; et, par la voix de Rousseau, elle s'absout cependant avec un orgueilleux pressentiment de l'avenir, où, glorieuse et régénérée, elle n'obéira qu'à une morale assez vaste pour concilier tous ses besoins!

Sans doute, à travers ces expressions variées d'affections mondaines, intervient la morale chrétienne, mais terne, et se faisant, en un coin du tableau, petite et honteuse; mais coupant la rapidité de la pente d'un étroit fossé que franchit une entraînante ardeur; mais incarnée dans des personnages secondaires, feuillets vivans que saute ou ridiculise une impatience inattentive; mais souvent condamnée elle-même par les larmes qui effacent l'arrêt qu'elle a porté, présidât-elle à la distribution du châtiment et de la récompense. Ah! l'église l'avait compris! montrer au grand jour ce qu'elle nomme *vice*, c'est déjà conspirer contre ce qu'elle nomme *vertu*: pour le vaincre, il faut l'ensevelir dans l'ombre; le punir, c'est le rendre plus attrayant encore de tout l'intérêt du malheur. « Poètes, s'écria-t-elle, vous prétendez régler, d'une main ferme, votre course d'après l'étoile sacrée; mais poussée par les vents que vous avez vous-mêmes déchaînés de l'outre fatale, votre nef aborde à des rivages que vous n'aviez pas cherchés. Pour signaler l'écueil, hélas! vous l'illuminez; et le phare, projetant au loin ses reflets éblouissans, attire et perd les misérables que vous aviez cru sauver. » Et elle refusa, dans le drame

et dans le roman, de perfides auxiliaires. Qui, en effet, n'est pas surpris incarnant en lui-même les passions tumultueuses dont lui était offerte la peinture, palpitant de leur espoir, dévoré de leur poisons, consumé de leurs feux, tour à tour séducteur, adultère, infidèle, et étouffant jusqu'aux remords dont l'auteur fait à la loi qu'il viole un poétique hommage? Quelle que soit donc la part de la vieille morale dans l'inspiration qui dicte toutes ces compositions; poèmes, romans, drames, odes, chansons, contes, élégies, où revivent, sous mille couleurs, les traits épars et discordans des deux grandes physionomies que nous avons caractérisées, voilà, à côté de l'austère Évangile du Christ, les pages innombrables d'un *profane Evangile*, auxquelles la société demande avec une insatiable avidité une *bonne nouvelle* d'amour, de joie et de volupté; fêtes, concerts, bals, théâtres, voilà les *solennités*, voilà les *temples* où elle s'abandonne au charme d'une ravissante communion! Romanciers, poètes, acteurs, voilà les *apôtres*, voilà les *prêtres* dont elle savoure les paroles, reçoit avec confiance les leçons, partage avec transport les délicieuses émotions! Et cette religion a aussi ses *martyrs* dans ces personnages qu'elle dispute avec une croissante énergie à la loi qui les persécute de sa vengeance et de ses damnations.

Voyez don Juan! tant de fois foudroyé, est-il enfin terrassé? Sous un nom nouveau, toujours grand, mais d'une grandeur moins brutale et moins terrible, parce qu'il n'est plus en lutte ouverte avec le ciel et la terre; déjà prenant faveur auprès du monde, et plus souple, plus fécond en ingénieux artifices, plus gracieux dans ses séductions; il remplit des alternatives d'une audacieuse et perfide agression, balancées par une opiniâtre et prudente résistance, un vaste roman que le magnifique déploiement des deux na-

tures, inférieures dans miss Howe et son amant, mais belles, fortes, puissantes dans Lovelace et Clarisse, élève au premier rang des épopées de la vie individuelle, Iliade sublime du foyer domestique.... Lovelace et Clarisse! Oui, dans ces deux personnages l'humanité est vivante, et leur histoire est solennelle comme celle du choc de l'Asie et de l'Europe. A ce récit s'émeuvent les fibres de tous les cœurs: et tous prennent parti pour l'un ou pour l'autre, livrés par leur passion à une réciprocité de dédain et d'aversion, de mépris et de haine. Oh! je le demande, n'avez-vous pas gémi de la déplorable fatalité qui tous deux les pousse à se chercher et à expier, par une mort prématurée, la témérité de leur lutte irréconciliable? Ornés de dons si précieux, ils semblaient si dignes de vivre d'une vie satisfaite, glorieuse, paisible, pleine d'allégresse, pure, brillante, chacun selon son génie; et à la fleur de leur âge, lorsque leurs jours semblaient marqués d'un heureux avenir, pour s'être rencontrés, ils périssent!... Ah! si vous avez adoré dans Clarisse les trésors de sagesse, de douceur, de délicatesse, qui s'épanchent de son ame, si vous avez amèrement pleuré lorsqu'elle rentre dans la maison paternelle, profanée et morte; si pour la venger vous vous seriez senti le cœur et le bras du colonel; si quelquefois encore, au souvenir de son trépas, vous avez des larmes dans les yeux, comme si elle vous avait été connue, que votre pitié vous éclaire! C'est toujours à une Clarisse que s'attaque un Lovelace, ainsi que l'orage, avec ses sillons enflammés et son souffle impétueux, s'en prend à un arbre d'une cime inflexible et hautaine, et épargne le frêle *bouton de rose*; cessez donc, en le flétrissant dans sa brillante mobilité, de le provoquer à un combat funeste... Quel est, en effet, ce Lovelace qui, loin d'être subjugué par l'as-

cendant d'une femme vertueuse et belle entre toutes les femmes, exerce sur l'ange, dont le secret orgueil s'était proposé sa conversion, un pouvoir fascinateur, l'égare, et ne pouvant l'entraîner dans l'abîme, la tue du moins par l'outrage et par la douleur! Quoi! elle n'a su ni le corriger, ni même trouver grâce à ses yeux? Ah! que la grandeur d'une si noble victime vous révèle la puissance du sacrificateur qu'on ne peut impunément méconnaître! Un miracle du ciel n'a pu convertir don Juan: Une femme, miracle de la terre, s'est brisée contre Lovelace en prétendant le réformer. Qu'il meure donc, afin que son crime ne soit pas impuni; mais lorsque l'épée est la dernière raison qui reste contre lui, même sous le fer vengeur, aussi bien que Clarisse sur son char funèbre, il triomphe dans son invincible nature!

Et Richardson a-t-il fermé à don Juan la carrière poétique? Grâce à un barde de l'Angleterre même, don Juan reparaît, dans une aventureuse Odyssée, avec la glorieuse insolence de son nom. Quoi! du théâtre au roman, et du roman au théâtre, si long-temps errant, et livré par tant de poétiques accords à une célébrité vulgaire, le choisir pour héros, l'adopter pour ami, ô Byron! n'est-ce que débauche de génie ou vaine bravade de l'opinion qui le flétrit encore? Qu'importe? Souvent, avec ses feuilles légères, le poète abandonne aux vents un oracle, et souvent le nom que dans ses jeux il laisse de sa voix émue s'échapper plus sonore, va droit frapper un Goliath au front! Mais lorsque complaisamment il arrête ses regards sur une physionomie, s'empare d'un personnage, l'anime de ses fécondes caresses, et s'épuise de sa vie, la vie d'un poète est-ce si peu de chose, pour la faire, brûlante et colorée, passer dans le cœur, circuler dans les artères, et s'épanouir à la face de cette créa-

tion à laquelle, par une merveilleuse incarnation, il se voue tout entier; aveugle, aveugle alors qui ne sait pas, dans cette transfiguration solennelle, découvrir la révélation du génie! O Byron! n'es-tu pas ce noble fils de l'Occident que l'Orient toujours attira, fier justement d'appartenir par ta naissance à l'Écosse et à l'Angleterre, puisqu'à la fois tu sus reproduire le charme mélancolique de la muse voilée qui inspira Ossian, et les splendeurs de la lumière qu'invoqua Milton? Touché des gloires de l'esprit et de l'admiration décernée à tes vers, mais épris des grâces du corps, et défiant tes zoïles à une injure aussi outrageuse pour toi que ta difformité notoire, n'osas-tu pas encourir le reproche d'une fatuité sublime, en rendant chez toi-même un culte à la beauté? Patient à descendre et à remonter les graves spirales de la pensée, mais ardent aux transports de riantes voluptés, si tu rêvas toujours une affection profonde, constante, inaltérable, ne cédas-tu point à la fougueuse vivacité de tes penchans? Époux d'un jour, auquel le divorce rendit sa liberté, ne vis-tu pas se liguer contre toi la sagesse de la Grande-Bretagne, nouvel Orphée que déchira de ses accusations la pruderie en fureur? Va, ton cœur, ton génie, ton essor ne peuvent se borner au cercle limité par la croix! va donc, et afin de résumer dans une figure colossale tout ce qui te manqua, ressuscite, en face de l'autel à demi brisé du Christ, don Juan affranchi désormais des terreurs d'une impuissante damnation! Mais tandis que tu contes ses vagabondes ardeurs, d'où vient, ô poète, qu'entre tes récits étincelans de grâce et de séduction passe et repasse incessamment, ainsi qu'un fantôme railleur, ton ironie amère, réduisant au néant les joies que tu fais envier? Toi-même tu effeuilles les roses dont tu le couronnes, et d'une main remplissant sa coupe de délicieux enivremens, de l'au-

tre tu la vides avec dégoût, comme si à sa surface, au lieu d'une mousse pétillante et parfumée, fermentait une lie impure ! Echappé à l'oppression de la loi chrétienne, don Juan semble éprouver un nouveau supplice. Au bizarre accouplement de ses libertés folles et de ses sarcasmes désolans, on dirait qu'il ne peut trouver dans la satisfaction de sa glorieuse mobilité, encore privée de sanction et de règle, ce bonheur qu'il a poursuivi, qu'il cherche, qu'il appelle..... Poète, qui le célébras de tes derniers accens, et laissas à l'avenir le soin de dénouer ton poème inachevé, ah! ne l'as-tu point légué, libre aujourd'hui de la réprobation du révélateur antique, mais accablé de son propre désenchantement, à la féconde sympathie d'un révélateur nouveau?

Ainsi, aux cris solennels de l'anathème religieux, aux chants énergiques d'une glorification poétique, Othello et don Juan, soutenus chacun par de hautes autorités, se heurtent, mènent à la mêlée la foule qui se range sous eux, et font retentir l'air d'injurieuses clameurs et de réciproques malédictions.

« Bénie soit à jamais, s'écrie Othello, la *loi* que la sanction des siècles rend digne de nos hommages ! Malheur, malheur au monde, qui chaque jour plus corrompu, nous offre peut-être, dans le désordre immense de sa vie irrégulière, les convulsions d'une prochaine agonie! Ah! pour lui point de salut sans un prompt retour à l'antique morale! elle est la colonne qui soutient l'édifice social ; sans elle, tout périrait, et périrait dans la fange! seule elle est *légitime*, seule, émanée de toi, ô mon Dieu ! et si Satan existe, c'est dans ce don Juan que je le vois, que je l'entends, que je veux l'écraser! »

« Loin, loin de nous, s'écrie don Juan, tout frein qui gêne le déploiement de nos désirs ! Est-elle donc légitime la

loi qui étouffe nos penchans? Arborons l'étendard de l'*indépendance!* Et que vient-on nous parler de Satan? Si je hais Satan, c'est dans l'hypocrite austérité d'une tyrannique sagesse! Non, Satan n'est plus un serpent monstrueux, enlaçant et broyant ses victimes de ses replis, tuant de ses noirs venins, et rampant dans la boue fétide et sanglante des antiques bacchanales! il est détrôné de l'infamie; mais il tient encore le sceptre des plaisirs. C'est lui qui inspire à la vierge le secret espoir de faire partager sa naïve admiration pour sa beauté; au jeune homme, la soif des jouissances qu'il paierait de sa vie. C'est lui qui allége pour les époux le poids de leurs chaînes, et qui préside à ces innombrables unions dont les nœuds flexibles et vagabonds, parés d'une verdure éphémère, enlacent sans étreindre et n'ont qu'une saison. Il est l'ame de ces spectacles enchanteurs dont nous faisons nos délices, de ces chants passionnés qui agitent nos cœurs de vifs tressaillemens, et de ces danses voluptueuses dont la chaîne vivante se replie en gracieuses sinuosités. Satan ne porte plus un diadème brûlant de feux sinistres, mais une couronne de fleurs; c'est à lui seul que je rends un culte, et ce culte est celui de la *liberté!* »

Types impérissables de l'humanité, tous deux offrent en eux, sous l'aspect moral, le génie de la *stabilité* et celui du *mouvement*. L'un veut *conserver*, l'autre *innover*. Othello est l'*absolutiste* de la morale; don Juan en est l'*anarchiste*.

Or entre eux se balance une masse flottante, se teignant à la fois de leurs couleurs opposées, et se livrant aux deux influences qui soufflent sur elle et la partagent en courans contraires; masse formant le fonds de l'humanité, et facilitant l'accomplissement du progrès par sa disposition à se prêter, au prix même de l'incohérence, aux néces-

sités du *mouvement* et de la *conservation*; éminemment gouvernable, mais éminemment impropre à gouverner, c'est à-dire à concilier et à diriger; ne réglant jamais la société que dans l'interrègne de deux ordres religieux, politiques, moraux; pondérant par une sorte de mouvement mécanique les élémens du progrès, jusqu'à ce qu'un moteur plus puissant leur imprime une harmonieuse impulsion; en un mot, dénuée du caractère auguste de MÉDIATEUR, n'ayant que celui de *juste-milieu*, et toutefois se vantant avec une jactance à demi contenue de sa modération, de sa raison, de sa sagesse! Écoutez, écoutez! car entre les deux types extrêmes que vous avez entendus, si celui-ci pouvait s'exprimer avec sincérité, voici ce qu'il dirait;

« La loi morale chrétienne est la base de la société; respectons la morale; mais il faut être de son temps, gardons-nous de rompre avec le train du siècle. Je professe donc pour les principes une vénération extrême; mais tour à tour je corrige la rigidité de la *théorie* par un relâchement convenu dans la *pratique*, et le relâchement de la pratique par un immuable respect de la théorie. J'ai risqué peut-être d'être un don Juan, mais j'avorte en débonnaire Othello, comme il m'arriva de m'essayer à l'adoration de la monarchie constitutionnelle par un timide jacobinisme. Et moi aussi j'ai été en morale *républicain;* mais depuis que la fougue de ma jeunesse s'est apaisée, je déteste l'*anarchie*, j'invoque *la loi*, et j'ai au cœur une secrète terreur des invasions de la *république*, car je sais tout ce qu'a de contagieux sa brillante exaltation. Je veux donc les mœurs, je prêche les mœurs, j'affiche les mœurs. Pourtant entre le juge inflexible de la loi chrétienne, et le monde avec ses usages impérieux, je m'érige en *juré*, je tempère,

par de faciles dérogeances, l'application rigoureuse du texte sacré; et moi-même sentant en moi deux consciences empiétant l'une sur l'autre par de perpétuels combats, j'en règle la perpétuelle capitulation. — O sagesse! ô pudeur! dit l'une, soyez à jamais vénérables et sacrées! — Peintures voluptueuses de la beauté, poèmes où respirent de séduisantes amours enveloppées de voiles diaphanes, spectacles délicieux de ravissante magie, dit l'autre, je veux vous savourer encore — Nœuds sacrés de l'hymen, touchante fidélité, dit la première, puissiez-vous triompher des injurieuses attaques qui vous sont prodiguées! — Charmes piquans de l'inconstance, dit la seconde, le mariage n'est que *la plus sérieuse des choses bouffonnes*; et pourvu que le crime, si c'est de ce nom qu'on appelle l'adultère, soit, sur ses bords, doré de convenances, il cesse d'en être un! Aussi pour mettre ordre à cette contradiction incessante de mes deux consciences, je parle hautement d'après l'une, et j'agis en secret d'après l'autre. Faut-il m'expliquer enfin sur un sujet dont le nom seul effarouche les oreilles délicates, sur *la prostitution*, je déplore cette plaie épouvantable de la société; mais je la déclare nécessaire, fatale, éternelle. Et ne vaut-il pas mieux abandonner une vile pâture aux appétits charnels et désordonnés, pour mettre à l'abri des atteintes de la luxure la précieuse chasteté de nos épouses et de nos filles? Entre l'*ordre* antique dont je veux le maintien et la *liberté* que réclament les profanes exigences de la société, je cherche un commode équilibre, dont prudemment j'accepte les molles oscillations, partisan timoré d'une *quasi-légitimité morale*. Ah! sachons courageusement accepter un breuvage qui soulève nos répugnances; l'art est de le délayer et de l'édulcorer par un habile amalgame, au point de s'en dissimuler l'amertume. Malheur, malheur à tous ceux qui tou-

cheraient à l'arche sainte ! Il est si facile de la voiler ! Oui, je préfère contre elle l'agression des *actes* à celle des *théories* ; les *actes* laissent encore debout l'épouvantail sacré qui peut seul prévenir les désordres dont notre sécurité serait altérée ; mais les *théories* menacent de le réduire en poussière ; et puisqu'il est permis, en se haussant à un fastueux éloge de la vertu, de calculer le bon côté du vice, je veux, j'exige qu'à tout jamais elle demeure officiellement adorable, la vierge pure que nous offre l'Évangile, sauf à la farder et à l'affubler de quelques oripeaux. Enfin, je le dis bien bas, mais c'est vérité pure, le jésuitisme serait aujourd'hui de trop parmi nous ; car sur nous, en disparaissant, il a laissé tomber son manteau ! et voilà la modération, voilà la sagesse dont je possède l'admirable secret : je vote donc de toutes mes forces pour le *statu quo* en morale ! »

Je le demande, est-ce sous l'empire d'une règle assouplie à de continuelles violations, est-ce au sein d'une anarchie morale, tempérée seulement par le mensonge et par l'hypocrisie, que la société, sans autre sanction de tant de joies aujourd'hui désordonnées qu'une molle tolérance ou que l'impuissance de la répression, peut se reposer avec sécurité, et s'applaudir de sa sagesse comme du dernier mot de l'éternelle raison ? Que chacun s'interroge et regarde ! Visages gonflés de pleurs, cœurs saignans de tortures, devoirs rudes à porter, désirs familiarisés avec le grand jour, exaltations ardentes jusqu'au délire, ou refroidies jusqu'à l'indifférence, tendresses jalouses jusqu'à la cruauté, aversions réciproques face à face enchaînées, affections vénales à l'enchère ou à prix fixe, scandales flagrans dont la nudité est sans insolence, douleurs émoussées jusqu'à l'insensibilité, bassesses blasées sur la honte, voilà

ce qu'il verra autour de lui, en lui, à côté de lui, et quelquefois jusque sur sa couche, où ses yeux, avant de se fermer, roulent des larmes solitaires que nul baiser ne peut tarir ! et après avoir envisagé tout ce qu'une effroyable notoriété constate de désordres et de souffrances, qu'il frémisse en songeant à tant d'angoisses, de crimes, de passions, de vertiges, qui frappent des coups secrets, sucent le sang dans l'ombre, brûlent sans jeter de flamme, consument sans explosion, et passent à ses côtés enveloppés d'une morne impassibilité ou sous un masque de sérénité et d'honneur; qu'il songe à ce drame immense, épouvantable, ténébreux, qui n'apparaît pas sur la scène sous des noms d'acteurs connus, mais qui, sans relâche, accompli à l'écart, traverse le monde en échappant à ses regards et à sa justice ! et qu'il ose, qu'il ose alors déclarer que pour mettre un terme à tant de vices, d'excès et de maux, en donnant une satisfaction ouverte, sainte, légitime, à tous les penchans qu'il ne faut pas écraser et mutiler, mais développer et régler, l'instant n'est pas venu où doive apparaître le PRÊTRE NOUVEAU !

TABLE DES PRÉDICATIONS

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

1831.

		Pages.
I.	Le Passé s'écroule. — L'Avenir surgit, E. Barrault; 14 août.	1
II.	Les partis, E. Barrault; 28 août.	26
III.	L'OEuvre Saint-Simonienne, Abel Transon; 4 septembre.	47
—	Pièce lue le même jour, par Olinde Rodrigues.	56
IV.	Politique. — Morale. — Religion, Abel Transon; 11 septembre.	61
V.	Notre politique est religieuse, Laurent; 18 septembre.	79
VI.	Appel aux Hommes religieux, Jean Reynaud; 25 septembre.	99
VII.	Dieu, toujours Dieu, Jean Reynaud, 2 octobre.	117
—	Allocution de Moïse Retouret, du même jour.	135
VIII.	Parti politique des Travailleurs, Laurent; 9 octobre.	145

IX. La Voix de Dieu, Moïse Retouret; 23 octobre. 165
— L'Hérédité, Laurent; du même dimanche. . . . 175
X. La Philantropie. — La Religion; E Barrault; 30 octobre 119
XI. La Famille humaine, Moïse Retouret, 6 novembre. 209
— Allocution de Laurent, même dimanche . . .
XII. Dimanche 13 novembre. 229
XIII. 27 novembre, Appel. — Protestation. 231
XIV. 4 décembre 1831, Improvisation d'E. Barrault. 259
— Parole du PÈRE. 270
— Parole de Baud. 273
XV. L'Apostolat Saint-Simonien, Abel Transon; 11 décembre. 279
— Allocution de Laurent, même dimanche. 292
XVI. Les Hommes positifs, E. Barrault; 18 décembre. 305
XVII. Le Prolétaire et la Femme, Moïse Retouret; 26 décembre. 325

1832.

XVIII. Affranchissement des Femmes, Abel Transon, 1er janvier. 333
XIX. Aux Railleurs, Moïse Retouret; 8 janvier. . . 345
XX. L'Orient et l'Occident, E. Barrault; 15 janvier. 357
XXI. 22 janvier 1832, M. Desmortiers avec la force armée. 375

ARTICLES EXTRAITS DU GLOBE.

Othello. — Don Juan, E. Barrault ; deux articles extraits du *Globe* des 1er et 20 février 1832; ils font suite à la prédication sur l'Orient et l'Occident 381

A la fin de ce volume, nous devions réimprimer l'Écrit *aux Artistes*, par Barrault; écrit publié en mars 1830, et qui est épuisé; nous avons été obligés de nous arrêter ici *faute d'argent*.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.